Histoire de la medecine ou l'on void l'origine & les progrès de cet art. De siecle en siecle, les sectes, qui s'y sont formées, les noms des médecins, leursdécouvertes, leurs opinions, & les circonstances le plus remarquables de leur vie. Avec des figures en tailles douces tirées des médailles anciennes / par D[aniel] L[e] C[lerc] D.M.

Contributors

Le Clerc, Daniel, 1652-1728.

Publication/Creation

A Amsterdam : Chez George Gallet, 1702.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/vxhfu3b4

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

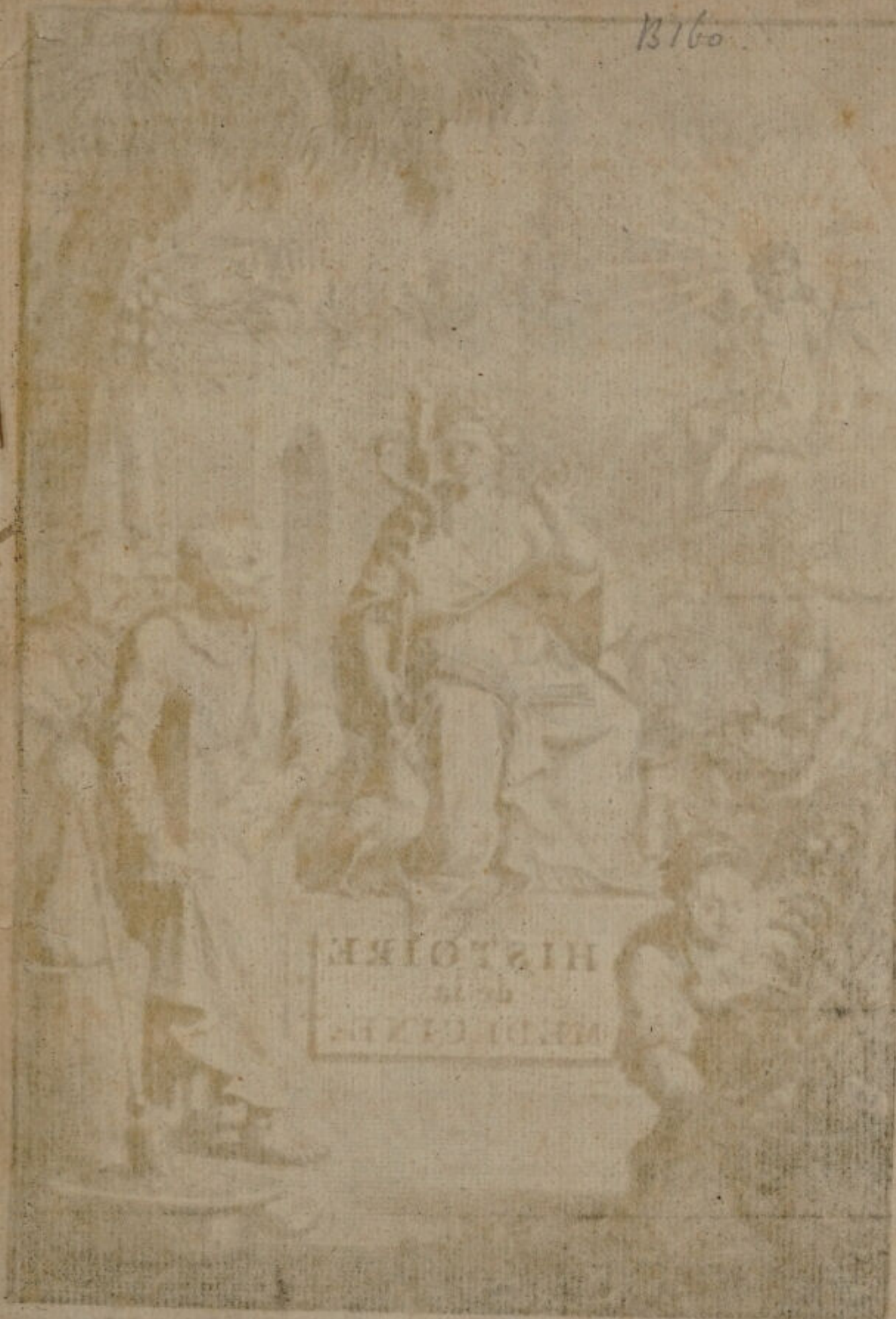
wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

B. II.
14/e
32653/B

Unable to display this page

~~Bod~~ 15066.
B160.




HISTOIRE
de la
MEDECINE.

HISTOIRE
DE LA MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y ſont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonſtances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

PREMIERE PARTIE.

Hippocrates



Ex Cimeliarchio Regis Galliæ.

A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET.

M. DCCII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Unable to display this page

l'approbation, que Vous avez donnée à la premiere partie de ce livre, & qui en réhausse si fort le prix. Tout ce que je crains, c'est que la suite ne réponde pas au commencement, & que je ne me sois flatté mal à propos de la continuation de Vôtre indulgence. Je ne me serois pas exposé de cette maniere, si j'avois gardé mon manuscrit, jusques à ce que j'eusse pû profiter du bel Ouvrage, que Vous êtes prêt d'achever, & qu'on attend avec tant d'impatience. Quelles lumieres n'aurois-je pas tirées de ce Catalogue exact, que Vous avez fait de tous les Ecrits des Médecins, & particulierement des savantes remarques que vous y joignez? J'avois d'autant plus besoin d'un tel secours, que l'on n'a jusques à present rien vû de complet sur cette matiere, que peu de gens pouvoient aussi bien traiter que Vous; parce que peu de gens ont, comme Vous, avec une très-nombreuse & très-belle Bibliotheque, les talens propres pour s'en bien servir. Mais n'étant pas allé fort loin, j'espere que j'aurai encore le temps d'apprendre à conoître, par Vôtre moyen, les Auteurs dont j'aurai à parler ci-après. Que nous Vous sommes redevables, MONSIEUR, *tous tant que nous sommes de Médecins, de ce que Vous voulez bien encore travailler pour nôtre instruction, sans que les grandes affaires qui Vous occupent d'ailleurs, & dont tout autre seroit accablé, Vous en puissent détourner! Je n'entre point dans les éloges, que Vôtre mérite Vous attire par tant d'autres endroits. Quand je dirois ici que Vous possedez dans un haut degré toutes les plus belles conoissances, & qu'il ne Vous manque aucune des qualitez que l'on estime le plus dans le commerce de la vie, je ne dirois rien qui ne soit connu de tout le monde. Mais je ne saurois me dispenser de réflêchir sur le choix que LOUIS LE GRAND a fait de Vôtre personne, pour veiller avec l'Illustre Monsieur Fagon, à la conservation de la précieuse santé de S. M. & pour avoir l'œuil sur celle d'une Princesse, qui doit être un jour Reine de France. On ne peut rien penser de plus glorieux pour Vous, puisque ce choix ne peut être qu'un effet du discernement toûjours juste de ce grand Prince. Chacun le voit aisément, mais je vous prie d'être persuadé que personne n'y prend plus de part que moi, & que je me ferai, toute ma vie, beaucoup d'honneur de Vous témoigner que je suis avec un profond respect,*

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeissant Serviteur

LE CLERC.

PREFACE.

ON trouve dans un livre posthume de *Vossius*, intitulé *de Philosophia*, diverses choses concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laissez, & le temps auquel ils ont vécu. Mais il semble que ce ne soit là qu'un plan, & même un plan fort défectueux d'un plus grand ouvrage ; quoi que son Auteur lui donne [1] en un endroit le titre d'*Histoire de la Médecine*, en termes exprès. On a crû que *Meibomius*, & *Reinesius*, savans Médecins Allemands, & connus par leurs Ecrits, avoient travaillé à cette même Histoire; mais je doute que ce fût précisément leur dessein. Je trouve du moins que le premier appelle, en quelque endroit, l'ouvrage qu'il avoit entrepris [2] *magnum opus de Vitis Medicorum;* & que le dernier, dans une lettre à Vorstius, dit avoir écrit l'*Histoire des Médecins*, *Historiam Medicorum*, quoi qu'il semble promettre ailleurs l'Histoire de la Médecine, *Historiam Medicam.* Feu Monsieur *Ménage* a aussi composé une *Histoire des anciens Médecins*, qui est encore manuscrite chez Monsieur l'Abbé Bignon. Mais il y a bien de la difference entre faire l'Histoire des Médecins, ou écrire leurs vies, c'est à dire, recueuillir tout ce qui regarde leur personne, & le titre, ou le nombre de leurs Ecrits : & faire l'Histoire de la Médecine, ou rechercher l'origine de cet art, & voir quels ont été ses progrès de siecle en siecle, quels changemens il y a eu dans les systemes, & dans la méthode des Médecins, à mesure qu'ils ont fait de nouvelles découvertes &c. qui est ce que j'ai entrepris.

Pierre Castellanus, Professeur en Grec à Louvain, avoit fait auparavant la même chose, ou avoit eu le même dessein, que les Auteurs dont j'ai parlé. Nous avons de lui un petit livre intitulé *des vies des Médecins tant anciens que modernes*, imprimé en 1618. mais il en a omis plusieurs des uns, & des autres, & n'a presque dit qu'un mot de chacun en particulier. *Brunsfelsius* avoit fait avant lui un *Catalogue des illustres Médecins*, encore plus abregé. *Champerius*, *Remaclus Fuchsius*, *Peucerus*, & d'autres ont aussi écrit sur le même sujet ; pour ne point parler de ceux qui ont écrit les vies de quelques particuliers, ou des modernes seuls, ni de *Wolfgangus Justus*, qui

1 *Capit.* 11. *paragraph. ultimo.*
2 *Vide Meibom. in Cassiodor. de Archiatris.*

qui a fait une [3] *Chronologie des Médecins*, qui eſt aſſez rare, mais peu exacte, ni de *René Moreau*, [4] qui a auſſi marqué le temps auquel ont vécu divers Médecins, ni des Auteurs qui ont donné des Catalogues des Livres en Médecine. Entre ces Auteurs, *van der Linden*, & *Mercklin*, ſavant Médecin de Nuremberg, qui l'a augmenté, ſont les derniers qui ont paru; mais Monſieur *Bourdelot* va bien-tôt rendre public un grand ouvrage, ſur la même matiere, qui effacera tout ce qui a précedé, & où il ajoûtera ſon jugement ſur une bonne partie des livres, & ſes conſeils ſur le choix de ceux qui doivent compoſer la Bibliotheque d'un ſavant Médecin.

Néander, Médecin de Breme, a compoſé un livre, imprimé en 1623. où il traite de l'origine de la Médecine, de ſon antiquité, & de ſon excellence, des Sectes qui s'y ſont établies, des intervalles pendant leſquels elle a été négligée, de ceux où elle s'eſt relevée, & enfin de la vie, & des Ecrits des Médecins qui y ont contribué. [5] Mais outre qu'il n'a preſque fait autre choſe que copier *Caſtellanus*, & même *Adamus*, qui avoit écrit un peu avant lui les vies des Médecins Allemands, & qu'il a d'ailleurs erré groſſierement à divers égards; il s'en eſt tenu à des généralitez trop vagues, & n'eſt point entré dans le détail, que demande l'Hiſtoire de la Médecine. *Doringius*, autre Médecin Allemand, qui a fait imprimer en 1611. un petit livre touchant *la Médecine & les Médecins, l'origine & le progrès de cet art* &c. n'a rien, non plus que Neander, que de fort général & de fort ſuperficiel. A peine a-t il mis trois pages d'un in 8. de gros caractere, dans tout ce qu'il dit d'Hippocrate, par où l'on peut juger ſi ſon livre répond bien au titre qu'il lui donne. [6] *Martin Fogelius*, fameux Profeſſeur de Hambourg, avoit auſſi promis une Hiſtoire des Médecins, qui ont été omis par ceux qui ont traité la même matiere. [7] *Welſchius*, autre Medecin des plus ſavans d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Hiſtoire. [8] Il s'eſt même trouvé, entre les *Arabes*, des Auteurs, qui ont travaillé à la même choſe. Je dois encore mettre au rang des Auteurs, qui ont travaillé pour l'Hiſtoire des Médecins, le célebre Juriſconſulte *Tiraqueau*, qui en traitant la queſtion, *Si l'Art de la Médecine déroge à la Nobleſſe?* après avoir conclu pour la négative, fait voir que les perſonnes des conditions les plus relevées ont exercé cet art: Qu'il y a eu un grand nombre de Médecins qui ont été mis au rang des *Saints*: Que pluſieurs *Pontifes*, *Empereurs*, & *Rois* ont pratiqué la Médecine; auſſi bien que pluſieurs *Reines*, & autres *Dames* de qualité, & même pluſieurs *Dieux* & *Déeſſes*: Que preſque tout ce qu'il y a eu

---

3 J'ai appris que Monſieur *Francus*, fameux Médecin du Roi de Danemarc, avoit deſſein de faire rimprimer cette Chronologie, revue & augmentée, mais je ne ſâche pas qu'il l'ait fait.

4 *Vide lib. de vera ſectione in Pleuritide, Renati Moreau.*

5 *Vide Fabri Centuriam Plagiariorum.*

6 *Ibidem.*

7 *Ibidem. Vide & Morhof Polyhiſtor.*

8 *Vide Fabri Centur. Plagiar.*

Unable to display this page

Mais outre qu'il quitte le caractere d'Hiſtorien, en s'attachant plûtôt à réfuter les ſentimens qui ne ſont pas de ſon goût, qu'à les mettre dans tout leur jour; il omet un grand nombre de choſes importantes à l'Hiſtoire, dont il s'agit. Le principal uſage que ſon livre peut avoir, c'eſt de donner matiere à faire des réflexions, à ceux qui ſont trop prévenus pour les Anciens; en quoi Monſieur di Capoa a fait quelque choſe de fort utile, ſur tout par rapport à ſon païs, où toutes les nouveautez ſont preſque indifferemment condannées.

L'Introduction à la Médecine, par *Conringius*, doit auſſi être miſe au nombre des livres qui appartiennent à nôtre Hiſtoire. Elle ſert beaucoup à faire conoître le caractere d'une bonne partie des Médecins, tant anciens que nouveaux, & l'on y trouve une judicieuſe critique de leurs écrits. Ce livre eſt encore devenu beaucoup plus utile, depuis que Monſieur *Schelhammer*, célebre Profeſſeur de l'Univerſité de Kiel, y a joint ſon ſavant commentaire.

Mais quoi que tous les Auteurs, que j'ai nommez, fourniſſent des lumieres pour écrire l'Hiſtoire de la Médecine, il n'y en a aucun qui l'ait écrite, ni qui en ait même eu le deſſein, du moins autant que j'en puis juger. Le premier d'entre ceux, dont je n'ai pas encore parlé, qui ſoit proprement entré dans le projet, dont il s'agit, c'eſt Monſieur *Dodart*, Médecin de Monſieur le Prince de Conti. J'avois ci-devant appris que ce ſavant homme travailloit à une Hiſtoire de la Médecine, par ce qu'en dit Monſieur *Lantin*, dans ſa préface ſur le livre de Saumaiſe *de Homonymis materiæ Medicæ*, ſans en ſavoir rien de plus particulier. Mais il m'eſt revenu d'ailleurs quelques circonſtances de ſon deſſein, que l'on m'a dit regarder principalement les changemens qui ſont arrivez de temps en temps dans la pratique de la Médecine, ce qui eſt un des points eſſentiels de l'Hiſtoire, dont il s'agit. J'apprens auſſi que Monſieur *Almeloveen*, qui a déja donné au public un livre intitulé *Inventa Nov-Antiqua, id eſt, Brevis enarratio ortûs. & progreſſûs artis Medicæ*, &c. médite une Hiſtoire complete ſur le même ſujet.

[9] On dit enfin que Monſieur *Caponi*, a promis une *Hiſtoire univerſelle de la Médecine*, dont la premiere partie traitera de l'ancienne Médecine; la ſeconde de la nouvelle, comme elle ſe pratique aujourd'hui chez toutes les nations; la troiſiéme regardera les Sectes des Médecins; la quatriéme les Médecins eux mêmes; la cinquiéme renfermera une Bibliotheque de tous les livres en Médecine, tant manuſcrits qu'imprimez. Ce deſſein eſt très-beau, & il eſt à ſouhaiter que nous en voyions bien-tôt l'exécution; mais je crains qu'elle ne ſoit trop retardée, par le grand travail que cela demande, & pour lequel, comme l'a remarqué [10] un Savant, la vie d'un homme ſemble trop courte.

Il paroît, par tout ce que je viens de dire, que perſonne n'a encore mis au jour l'Hiſtoire de la Médecine, quoi qu'elle ait été promiſe; & que le livre,

---

9 *Vide Morhof. Polyhiſtor. & Fabri Centur. Plagiar.*

10 *Morhofius in Polyhiſtor.*

livre, que je donne aujourd'hui, eſt le premier, où l'on ait préciſément traité cette matiere. Je ne dis par ceci pour faire valoir mon travail, mais pour engager mes Lecteurs à avoir plus d'indulgence pour moi, en enviſageant ceci comme un eſſai. Je reconois qu'il falloit, pour l'entreprendre, plus de ſavoir que je n'en ai; mais je me flatte que les honêtes gens ſeront aſſez équitables, pour me tenir conte de mes foibles efforts. *Quintilien*, en uſe à peu près de cette maniere, à l'égard d'un [11] Auteur qu'il met au rang des médiocres. Il mérite, dit-il, que l'on croye qu'il a ſû tout ce qu'il faut ſavoir, pour entreprendre d'écrire de tant de choſes differentes, quand il n'y auroit que cette raiſon, qu'il a oſé en former le deſſein; *dignus, vel hoc propoſito, ut illum ſciſſe omnia illa credamus.* Je ſai qu'on pourra me dire que je me ſuis trop hâté, & que les découvertes des Modernes étant beaucoup plus conſiderables que celles des Anciens, ce n'étoit pas la peine de faire rouler la preſſe, pour ſi peu de choſe. Je répons à cela qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Savans, que j'ai citez, & ceux que je puis avoir omis, qui ont eu un deſſein ſemblable au mien, n'euſſent pas attendu que leurs ouvrages fuſſent complets pour en faire part au Public. Ce délai nous prive de diverſes pieces, qui enrichiroient beaucoup l'hiſtoire de la Médecine, & qui demeureront peut être enſevelies pour toûjours dans la poudre des cabinet, ſans être d'uſage à perſonne. Je dis en ſecond lieu que la Médecine ancienne, quelque imparfaite qu'elle nous paroiſſe, ne laiſſe pas d'éclairer, à divers égards, la Médecine moderne. Si ma ſanté & mes affaires me le permettent, j'acheverai ce que j'ai commencé; mais quand je n'en ferois pas davantage, on me devra neanmoins tenir quelque conte de ce que j'ai creuſé le plus avant que j'ai pû, pour jetter des fondemens ſur leſquels d'autres pourront bâtir.

Je ne m'arrêterai pas à marquer ici tous les uſages, qu'on peut tirer de l'*Hiſtoire de la Médecine*; le titre ſeul fait aſſez conoître ce qu'on en doit attendre. Je remarquerai ſeulement que l'on voit, pour ainſi dire, d'un coup d'œuil, par le moyen de cette Hiſtoire, les principaux *raiſonnemens*, & les *expériences* les plus conſiderables, qui ſe ſont faites depuis le commencement du monde; pour prévenir les maladies, pour les conoître, & pour les guérir. Les livres que les Médecins écrivent tous les jours, ſont pleins de leurs expériences propres, ou de leurs raiſonnemens particuliers, ou de ceux d'autrui; auxquels ils tâchent de donner un nouveau tour, ſuppoſé qu'ils les approuvent; mais on y trouve rarement ceux qui ne ſont pas de leur goût, ou du moins on ne les y voit pas toûjours par leur beau côté. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire de la Médecine. Cette Hiſtoire doit entrer dans l'eſprit de chaque ſiecle, & de chaque Auteur; rapporter fidelement les penſées des uns & des autres; conſerver à chacun le ſien. Elle doit ſur tout ſe garder bien de donner aux Modernes ce qui appartient aux Anciens, ni à

11 Celſe. *Voyez la fin de la ſeconde Partie de cette hiſtoire, où l'on explique ce paſſage de Quintilien.*

ces derniers ce qui eſt du partage des premiers ; laiſſant à tout le monde la liberté de faire les réflexions convenables ſur les faits qu'elle rapporte. C'eſt du moins là l'idée, que je me ſuis faite de l'Hiſtoire dont il s'agit, & le but que j'ai eu en commençant de l'écrire. Je me ſuis défait en cette rencontre, autant que je l'ai pû, de tout préjugé, & j'ai examiné les Auteurs qui me ſont venus en main, par leurs propres Ecrits, & non pas par ce que d'autres ont écrit, ou dit, de ces Auteurs, ou de leurs ouvrages. J'ai été convaincu, particulierement quand il s'eſt agi d'*Hippocrate*, qu'il étoit dangereux de s'en tenir au témoignage d'autrui. Cet ancien Médecin s'étant attiré l'eſtime de tout le monde, comme il la mérite veritablement à divers égards, & preſque tous ceux qui ſont venus après lui l'ayant regardé comme un modele achevé, chaque Auteur lui a fait honneur de ſes propres découvertes. S'il y a eu quelcun qui ait voulu s'attribuer ce dont il a crû être l'inventeur, il s'eſt d'abord élevé un parti oppoſé, qui a fait tous ſes efforts pour montrer qu'Hippocrate avoit dit, ou vû la même choſe ; ce qui eſt une foibleſſe, dont on ne s'eſt point encore défait à l'heure qu'il eſt. J'ai auſſi évité de prendre parti, ou de me déclarer, pour ou contre les ſentimens que j'ai rapportez ; ou ſi j'en ai uſé quelquefois d'une autre maniere, ç'a été très-rarement.

Quant à la diſpoſition de mon ouvrage, la premiere Partie contient principalement la Médecine d'Hippocrate. C'eſt du moins ce qu'il y a de plus important ; le reſte qui régarde l'état de la Médecine, avant & après lui, n'étant pas à peu près ſi conſiderable, quoi que tout cela faſſe à l'Hiſtoire. Le premier livre ſemble ne renfermer que des choſes, ou fabuleuſes, ou fort incertaines. On y découvre néanmoins, parmi les fables d'*Eſculape*, & des autres Dieux Médecins, & parmi les expériences que les premiers hommes ont faites pour ſe garantir, ou ſe délivrer des maladies ; on y découvre, dis-je, des traces des remedes principaux, tels que ſont la *ſaignée*, & la *purgation*, dont l'antiquité ſe trouve établie par-là. On voit auſſi, dans le ſecond livre, qu'il n'eſt pas abſolument vrai qu'il y ait eu dans la Médecine une eſpece d'interregne, depuis Eſculape & ſes fils, juſqu'à *Hippocrate* ; & que l'eſpace de ſix, ou ſept cens ans, qui ſe ſont écoulez entre le premier & le dernier, n'a pas été un temps tout à fait perdu, comme quelques-uns l'ont crû. On fait voir, au contraire, qu'il s'eſt trouvé, pendant cet intervalle, des gens qui ont jetté les fondemens de la Médecine *raiſonnée*, en commençant les premiers à *diſſéquer des animaux*, & à *rechercher les cauſes des maladies*, d'une autre maniere qu'on ne l'avoit fait auparavant. C'eſt à *Pythagore*, à *Alcmæon*, à *Démocrite*, & aux autres Philoſophes dont je parle, à qui on en a l'obligation. Pour ce qui eſt du temps, qui s'eſt paſſé depuis *Hippocrate* juſqu'au période où finit le quatriéme livre, & ce que j'appelle la premiere partie de l'Hiſtoire de la Médecine, on n'y trouve preſque rien de nouveau, parce que le terme eſt aſſez court. On y remarque ſeulement

ment que les Philoſophes, qui vivoient alors, dont les principaux ont été *Platon* & *Ariſtote*, ont imité les précedens, & qu'ils ont pouſſé un peu plus avant les découvertes *Anatomiques*, particulierement *Ariſtote*. D'ailleurs on ne voit pas que le fondement poſé par Hippocrate, & par ſes prédeceſſeurs, en ce qui concerne la pratique, ait beaucoup varié pendant ce temps-là. A l'égard de la Médecine d'*Hippocrate*, que j'ai dit être ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette premiere partie, ſi quelcun trouve que je n'ai pas épuiſé ce riche fonds, j'en conviendrai facilement. Mais je puis aſſurer que je n'ai au moins rien fait dire à cet Auteur, autant que j'ai pû l'entendre, qu'il n'ait effectivement dit; & que je n'ai rien omis, de ce que j'ai crû être le plus eſſentiel dans ſes raiſonnemens, & dans ſa méthode. Je n'ai autre choſe à faire remarquer ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que la Médecine d'Hippocrate roule toute ſur l'*Obſervation*. Ce chef des Médecins s'eſt plus attaché à faire des expériences, qu'à pouſſer fort loin ſon raiſonnement, quoi qu'il ſoit l'un des premiers qui ont rendu la Médecine raiſonnée, ou qui ont établi la Médecine que l'on a appellée *Dogmatique*, ou *Rationele*.

La ſeconde Partie fait voir la Médecine ſous une façe toute autre, que celle qu'elle avoit auparavant. On y trouve premierement des Médecins, dont le chef s'appelloit *Chryſippe*, qui à force de raiſonner, ou de philoſopher, ont condanné la *ſaignée*, & la *purgation*; deux remedes que l'expérience de tous les ſiecles précedens avoit confirmez. On y découvre, en ſecond lieu, un grand progrès de l'*Anatomie*, par les ſoins d'*Hérophile* & d'*Eraſiſtrate*, qui ont eu pluſieurs Sectateurs, & qui ont auſſi abondonné la pratique des Anciens. En ſuite viennent des Médecins, qu'on a appellez *Empiriques*, qui fatiguez des grands raiſonnemens des autres, affectent de ne ſuivre que l'expérience; ſans vouloir rendre raiſon d'aucune choſe, ni rechercher en aucune maniere les cauſes des maladies, ou de l'effet des remedes. Les choſes ayant duré quelque temps en cet état, *Aſclépiade* paroît ſur la ſcene, qui introduit de nouveau la Philoſophie dans la Médecine, mais une Philoſophie qui n'avoit point encore ſervi à cet uſage. C'eſt celle de *Démocrite*, ou d'*Epicure*, par laquelle le même *Aſclépiade* renverſe tous les principes d'*Hippocrate*, en même temps qu'il terraſſe les Empiriques. Les malades n'entendent alors parler que d'*atomes*, & de *pores*, de *petits corps* de differente groſſeur, de *paſſages bouchez*, ou *reſſerrez*, de paſſages trop *ouverts*, ou *relâchez*. Mais cette maniere de traiter la Médecine n'ayant pas été de la portée de tout le monde, *Thémiſon*, diſciple d'*Aſclépiade*, entreprend de la rendre plus aiſée. Il ne retient de tout le ſyſtéme de ſon maître, que ce qui concerne le reſſerrement, & l'ouverture des paſſages. Il réduit toutes les maladies à deux genres ſeuls, le genre *reſſerré*, & le genre *relâché*, & ne reconoît par conſequent que deux ſortes de remedes, les uns pour reſſerrer, les autres pour relâcher; ſans vouloir

raiſonner ſur la maniere, ou ſur les cauſes de ce reſſerrement, ou de ce relâchement, qu'il ſe contentoit de conoître par leurs effets. Cette nouvelle Médecine, qu'on nomma la Médecine *Méthodique*, & qui tenoit un milieu entre l'Empirique & la Rationele, ſe trouva du goût d'un grand nombre de Médecins, par la facilité qu'il y avoit à l'apprendre. Je me ſuis beaucoup attaché à expliquer, ou à développer le ſyſtéme, & la pratique de ces *Méthodiques*, parce que c'eſt une choſe peu conüe dans les Ecoles. On dira, ſans doute, que j'ai pris inutilement cette peine, & que je pouvois me paſſer d'entrer dans un détail ſi ennuyeux. Mais outre qu'un Hiſtorien ne doit taire aucun des faits, qui ont un rapport néceſſaire à ſon Hiſtoire, je ne ſuis pas dans la penſée que la conoiſſance de la pratique des Méthodiques ne ſerve de rien. Cette conoiſſance peut donner matiere à diverſes réflexions qui ſont d'un grand uſage, comme je le ferois voir aiſément, s'il étoit néceſſaire. Au reſte la Secte Méthodique en produiſit quelques autres, dont je fais auſſi l'Hiſtoire à la fin de la ſeconde Partie.

Dans la troiſiéme, je reprens la ſuite des temps, qui avoit été interrompue par l'Hiſtoire des Méthodiques, & je reviens aux Médecins contemporains de Thémiſon, chef de ces Méthodiques, qui vivoit ſous Auguſte. Après cela j'introduis ſucceſſivement tous les autres Médecins qui ont vécu ſous les Empereurs ſuivans, juſqu'au temps de Severe, qui finit le ſecond ſiecle de N. S. J. C. Je rapporte ce que chacun d'eux a fait pour la Médecine, & je traite quelques queſtions qui regardent l'état de cet art, pendant ce temps-là. Je prens occaſion, par exemple, de parler des *Eſclaves* qui ont exercé la Médecine; au ſujet d'un Médecin d'Auguſte, nommé *Muſa*, qui avoit été de condition ſervile. J'examine, au ſujet d'*Andromachus*, qui a eu ſous Néron le titre d'*Archiater*, ce que ſignifie ce titre, ſur lequel il y a eu diverſes diſputes entre les Savans. Le même Andromachus, à qui l'on a attribué l'invention de la Thériaque, me donne occaſion de parler de toutes les ſortes de médicamens qui étoient alors en uſage, & de l'état de la *Pharmacie* dans ce même temps.

Ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette troiſiéme Partie, c'eſt la Médecine de *Galien*, qui a vécu juſqu'au regne du dernier des Empereurs que j'ai nommez, & peut être quelque peu au de-là. Chacun ſait que *Galien* a été regardé, comme ayant amené la Médecine à ſa derniere perfection, en ajoûtant ce qui manquoit à celle d'*Hippocrate*, qu'il a rétablie ſur les ruines de celle des Méthodiques, & des autres Novateurs dont on a parlé. Je n'entreprens pas de faire ici le parallele d'*Hippocrate*, & de *Galien*, ni d'examiner le rapport qu'il y a entre leurs ſentimens; on peut voir, dans le dernier livre de la troiſiéme partie, les remarques que j'ai faites là deſſus. Je dirai ſeulement un mot touchant l'extrait que je donne de la Médecine de *Galien*. C'eſt un extrait fort abrégé,

Pellibus exiguis arctatur [12] *Claudius ingens.*

J'ai réduit à peu de pages pluſieurs gros volumes; d'un côté, parce que je n'ai pas voulu répeter ce que j'avois déja dit en parlant d'*Hippocrate*, que *Galien* a ſuivi; de l'autre, parce que je n'ai pas crû devoir entrer dans un trop grand détail ſur ce que ce dernier a de particulier, de peur de me rendre ennuyeux, en m'étendant beaucoup ſur des choſes dont tous les livres des Médecins ſont remplis. Je ne crois pas neanmoins avoir laiſſé en arriere rien de fort eſſentiel, touchant les principes géneraux, & la méthode de cet Auteur. J'aurois pu d'ailleurs beaucoup groſſir mon Extrait, ſi j'avois voulu faire une analyſe, quelque courte qu'elle eût été, de ce que contiennent tous les livres du même Galien, pris les uns après les autres; mais je me ſuis contenté de donner un catalogue de ces livres. Au fond, je ne me ſuis pas propoſé d'écrire l'Hiſtoire des ouvrages des Médecins; ma principale vuë a été d'écrire celle de la Médecine; des changemens qui y ſont arrivez, & des découvertes qui s'y ſont faites; en ſorte que je dois peu m'arrêter à ce qui eſt hors de ce plan, ou qui paſſe les bornes de l'idée génerale que j'ai deſſein de donner.

Je n'ajoûterai rien touchant la méthode que j'ai ſuivie, dans tout cet Ouvrage, ſi ce n'eſt que j'ai obſervé, autant que j'ai pû, l'ordre des temps, & que je ne l'ai interrompu que quand il s'eſt agi de quelques innovations conſiderables; dont j'ai crû devoir faire une Hiſtoire détachée, afin que l'on pût voir, ſans interruption, quel en a été le ſuccès depuis le commencement juſqu'à la fin. En ce cas là, j'ai anticipé ſur la ſuite des temps, pour n'être pas obligé de venir à des répetitions. Ayant commencé, par exemple, de parler des Auteurs qui ont fondé la Secte *Empirique*, dans le trente-ſeptiéme Siecle du Monde, j'ai ſuivi les progrès de cette Secte juſques au Siecle quarante-quatriéme, ou juſques au quatriéme Siecle de Jeſus-Chriſt. J'en ai uſé de même à l'égard de la Secte *Méthodique*. Cette Secte a commencé par *Thémiſon*, qui vivoit, comme on l'a dit, ſous Auguſte, un peu avant la Nativité de Jeſus-Chriſt, & elle ſubſiſtoit encore ſous Valentinien ſecond, vers la fin du quatriéme Siecle de Jeſus-Chriſt, & même plus tard. J'ai fait l'Hiſtoire particuliere de chaque Médecin Empirique, & Méthodique, en faiſant celle de leurs Sectes; c'eſt à dire, que j'ai rapporté ce que l'Antiquité nous a laiſſé touchant les circonſtances de la Vie, des Ecrits, des ſentimens particuliers, & de la pratique de chacun de ces Médecins, depuis le premier juſqu'au dernier. Après cela, je ſuis revenu au temps où les premiers ont vécu, pour reprendre le fil de l'Hiſtoire, & pour voir ce que leurs contemporains, qui n'étoient pas de ces Sectes, ont fait de leur côté. Et comme il n'y a eu que trois principales Sectes, dans la Médecine ancienne, la Secte *Dogmatique*,

12 *Galien avoit le prénom de Claude.*

tique, ou Rationele, l'*Empirique*, & la *Méthodique*, j'ai ſuppoſé que les Médecins de qui les Anciens ne nous ont pas appris qu'ils euſſent embraſſé l'une de ces deux dernieres Sectes, ou dont les Ecrits ne marquent rien de ſemblable, devoient être rangez ſous la premiere; ou j'ai ſimplement touché ce qu'ils ont contribué à l'avancement de la Médecine, ſans le conſiderer par rapport à aucune Secte. Il y a enfin un autre ordre de Médecins, dont la Secte n'eſt marquée nulle part, dont on n'a point les Ecrits, dont on ne ſait pas même le temps auquel ils ont vécu, & qui ne ſont conus que de nom. J'ai pris occaſion de parler de quelques-uns de ces Médecins, ou de les indiquer, lorſqu'il s'en eſt trouvé qui ont eu le même nom que ceux que j'introduis dans cette Hiſtoire, comme étant d'un temps conu. Les autres, qui ſont citez en aſſez grand nombre, par Pline, par Galien, & par divers autres Auteurs, n'entrent point dans le corps de l'Hiſtoire que je donne; mais, il me ſera facile d'en faire un Catalogue à part, que l'on mettra après celui des Médecins dont j'ai parlé dans cet ouvrage. Au reſte, ſi je ne me ſuis pas fait un bon plan, ou ſi je me ſuis trompé à d'autres égards, mon travail ne laiſſera pas d'être de quelque utilité; en ce qu'il pourra faire naître à quelcun la penſée de faire mieux, & d'ajoûter pluſieurs choſes que je puis avoir omiſes. Je ſuis d'ailleurs tout diſpoſé à recevoir, avec une parfaite docilité, les avis que l'on voudra bien me donner, & à faire mes efforts pour en profiter à l'avenir.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIERE PARTIE,
LIVRE PREMIER.

L'Origine de la Médecine; & ſes Progrès pendant les XXVIII. premiers Siecles du Monde, ou depuis le commencement du Monde juſqu'au temps de la guerre de Troye incluſivement.

CHAPITRE I.

Raiſons qui ont obligé les hommes à la recherche de la Médecine, & leur premier procedé en cette occaſion.

SI les corps des hommes, auſſi bien que ceux de tous les autres animaux, pouvoient toûjours ſubſiſter dans leur état naturel, ſans aucun changement, en ſorte que toutes les parties dont ils ſont compoſez puſſent toujours faire leurs fonctions: on joüiroit perpetuellement de la *ſanté* & de la *vie*. Mais cet admirable ouvrage eſt ſujet, auſſi bien que tout ce qu'il y a d'ailleurs dans le monde, à être enfin diſſout. Il n'eſt point même de moment, qui n'y apporte quelque alteration, ou ſenſible ou inſenſible. Les reſſorts, qui font mouvoir nôtre corps, étant compoſez d'une matiere ſi tendre & ſi ſuſceptible de toutes les impreſſions des corps étrangers, qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour les uſer, & étant d'ailleurs ſi ſubtils & ſi déliez qu'ils ne peuvent qu'être fort fragiles; il s'enſuit néceſſairement que cette merveilleuſe machine

Des XXVIII. premiers Siecles.

Des xxviij. premiers Siecles.

doit être ſouvent détracquée, & qu'elle ne ſauroit durer fort longtemps, par rapport aux corps plus ſolides, & que par conſéquent il eſt impoſſible que nous puiſſions éviter la *mort*, qui en fait la totale diſſolution, & les *maladies*, qui nous y acheminent.

Nous avons donc ſujet, bien loin de nous étonner de ce que nous mourons, d'être ſurpris comment nous pouvons encore ſubſiſter ſi longtemps, & comment les maladies & la mort ne viennent point plus ſouvent & plûtôt. Cela arriveroit effectivement ainſi, ſi entre ce nombre infini de reſſorts qui font agir nôtre machine, & qui ſont tous néceſſaires pour ſon entretien, il n'y en avoit de plus & de moins déliez & de plus & de moins néceſſaires. Il y en a quelques uns qui ſont comme la maitreſſe roüe, ou comme le grand reſſort d'une montre d'horloge, qui donnent le branle à tout le reſte, & qui par conſéquent ne peuvent ſouffrir ſans que toute la machine s'en reſſente; mais il y en a d'autres moins eſſentiels, qui peuvent recevoir de grandes atteintes, & même manquer entierement, ſans cauſer la perte du tout.

Nous ſentons bien que toutes les fautes que nous faiſons, par rapport à l'uſage des choſes néceſſaires à nôtre conſervation, comme ſont le boire, le manger, l'exercice, le repos &c. auſſi bien que les divers accidens auxquels nous ſommes tous les jours expoſez à d'autres égards, ne vont pas toûjours à l'entiere deſtruction de nôtre corps, & ſouvent n'y cauſent pas même un déſordre ou un dérangement ſenſible. Mais ſuppoſé que cela arrive, cette machine eſt ſi admirablement diſpoſée, qu'elle peut ſouvent d'elle même ſe dégager de ce qui empêche ſes organes d'agir, & ſe rétablir dans l'état où elle étoit auparavant; ou, ſi elle a beſoin d'un ſecours étranger, & que les moyens, qui ſervent à la conſerver lors qu'elle va ſon train ordinaire, lui deviennent inutiles, comme entre les corps qui ſont hors d'elle, & qu'elle n'a point accoûtumé d'employer, il s'en trouve qui ont le pouvoir de lui nuire, il en eſt auſſi d'autres dont elle peut tirer un nouveau ſecours dans ſes beſoins extraordinaires. Nous voyons que les bêtes, avec le ſeul ſecours des ſens, ou, comme on le croit, par un *inſtinct* naturel, ſavent s'abſtenir & ſe garantir de ce qui leur fait du mal par rapport à leur ſanté, & rechercher ce qui leur fait du bien au même égard. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi tout ce que l'on dit communément de cet inſtinct eſt veritable ou non, on en parlera 1 ci après; il ſuffit pour le préſent de remarquer que les hommes, qui ont la raiſon de plus que les bêtes, n'ont pas manqué de ſe prévaloir de cet avantage, pour le choix & pour la recherche dont il s'agit.

Le penchant qu'ils ont eu pour leur conſervation les a portez, depuis le commencement du monde, à s'attacher avec ſoin à diſcerner les choſes qui ſont utiles pour l'entretien de la vie & de la ſanté, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particulierement fait tous leurs efforts pour ſe garantir des dernieres, mais ayant remarqué que nonobſtant toutes leurs précautions ils étoient quelquefois ſurpris, & qu'il ne dépendoit pas toûjours d'eux d'éviter les cauſes des maladies; leur derniere reſſource a été de prendre garde de bien prés à la conduite, que tenoient ceux qui étoient tombez malades.

Voyant donc que ceux qui mouroient avoient fait, ce ſembloit, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle, & au contraire que ceux qui guériſſoient s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou de telle maniere, & s'étoient ſervis de certaines choſes dont ils n'uſoient pas en ſanté, &

1 *Voyez les Chapitres* 2. *&* 18.

& auxquelles on pouvoit attribuer leur convaleſcence, ils ont évité dans la ſuite ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & eſſayé ſur d'autres perſonnes, en de ſemblables maladies, les mêmes choſes qui leur avoient ſemblé apporter du ſoulagement aux derniers; continuants d'en faire uſage, après en avoir vû un heureux ſuccès en diverſes rencontres. C'eſt proprement le réſultat & la pratique des Obſervations dont nous venons de parler appuyées de l'expérience, que l'on a appellé du nom de MEDECINE.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE II.

Si la Médecine eſt venue immédiatement de Dieu & comment on a pû trouver les premiers remedes.

ON vient de voir quelles ont été les raiſons, qui ont porté les premiers hommes à la recherche de la Médecine, & quel a dû être, en géneral, leur premier procedé à cet égard. Si l'on demande maintenant qui leur avoit enſeigné à recourir, lors qu'ils étoient malades, à des choſes dont ils ne faiſoient aucun uſage tant qu'ils ſe portoient bien? je répons que preſque tous les peuples ont crû que la Divinité avoit communiqué aux hommes les premieres conoiſſances que l'on a eües ſur ce ſujet, & cela immédiatement, ou par une eſpece de révelation.

Toute l'antiquité Payenne a été dans la créance que les Dieux étoient les auteurs de la Médecine, 1 *l'Art de la Médecine*, dit Ciceron, *a été conſacré à l'invention des Dieux immortels*; c'eſt à dire, qu'on a regardé cet art comme quelque choſe de ſacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on trouve parmi les œuvres de Galien, nous apprend ſur le même ſujet, *que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques uns de leurs proches parens, qui avoient été inſtruits par eux.* Et Hippocrate fait Dieu auteur de la Médecine: 2. *Ceux*, dit-il, *qui ont les premiers trouvé la maniere de guerir les maladies, ont jugé que c'étoit un art qui méritoit qu'on en attribuât l'invention à Dieu*; 3 *ce qui eſt*, ajoûte-t-il, *le ſentiment commun.* Ceux qui n'ont pas été préciſément de cet avis 4 ont du moins mis au rang des Dieux les hommes qui avoient inventé les arts, & en particulier la Médecine. Ce dernier ſentiment a été un effet ou de l'admiration qu'on a eüe pour ceux qui introduiſoient des choſes ſi néceſſaires à la ſocieté, ou d'une reconoiſſance publique pour le bien que l'on avoit reçu de ces mêmes perſonnes. On verra 5 dans la ſuite des autoritez & des exemples, qui confirmeront ce que l'on vient de dire, & qui feront voir de quelle maniere les Payens croyoient que les Dieux communiquoient aux hommes les ſecours dont ils avoient beſoin dans leurs maladies, & les lumieres néceſſaires pour l'exercice de la Médecine.

1 Deorum immortalium inventioni conſecrata eſt Ars Medica. *Tuſculan. quæſt. lib.* 3.

2 *De priſca Medicina.*

3 Ὡς καὶ νομίζεται. *Voyez ci après lib.* 2. *chap.* 6.

4 Diis primùm inventores ſuos aſſignavit Medicina, cœloque dicavit. *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

5 *Voyez ci après les chapitres* 5. 6. 19.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Les Docteurs Juifs, & pluſieurs d'entre les Chrêtiens, ont inferé de ce qu'il eſt dit, dans la Geneſe, *que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam, afin qu'il leur donnât des noms*, que ce premier homme avoit reçu en même temps une connoiſſance parfaite de toutes leurs qualitez, auſſi bien que de celles des autres creatures; d'où il ſenſuit qu'il n'ignoroit pas les uſages qu'elles devoient avoir, par rapport à la Médecine. On dira encore un mot ſur ce premier homme, quand il s'agira des 6. *Inventeurs de la Médecine*. Le ſecond argument pour prouver que la Médecine eſt d'origine céleſte, ſe tire des paſſages de l'Eccléſiaſtique, où il eſt dit, *que Dieu a créé le Médecin, & la Médecine*, ou les médicamens; *qu'il a donné la ſcience aux hommes, que c'eſt lui qui guérit l'homme* &c.

La néceſſité de la Médecine étant une fois ſuppoſée, ceux qui n'admettent pas ici la révelation peuvent dire que *le raiſonnement* & *le hazard* ont pû mettre aux mains des premiers hommes les premiers remedes dont ils ſe ſont ſervis. Les plus anciens exemples que nous trouvions, de la maniere dont on a découvert les vertus de quelques plantes, font voir que l'on en a l'obligation au ſeul hazard. 7. La fable nous dit que *Glaucus* fils de *Minos*, Roi de Crete, étant tombé, en joüant, dans un tonneau plein de miel, on le chercha long temps ſans pouvoir le trouver. Enfin un Devin, nommé *Polyidus*, que l'on avoit fait venir d'Argos, découvrit où il étoit. Minos le voyant ſi habile homme crut qu'il pourroit bien encore redonner la vie à ſon fils; & pour l'y obliger plus fortement, le fit enfermer dans le même tombeau. Comme ce Devin étoit aupres du cadavre ſans ſavoir à quoi ſe réſoudre, il apperçut un ſerpent qui s'en approchoit, & le tua. Peu après il vint un autre ſerpent, qui ayant vu le premier ſans vie, ſortit promtement, & rentrant en ſuite, apporta d'une certaine herbe dont il couvrit tout le corps du ſerpent mort, ce qui le fit auſſi tôt revivre. Polyide ayant eſſayé ce remede ſur Glauque, & le ſuccès ayant été le même, il appella quelques paſſans, qui en allerent porter la nouvelle au Roi, qui fit mettre auſſi tôt le Devin en liberté.

Une autre hiſtoire, qui paroit moins fabuleuſe, c'eſt celle de *Mélampe* & des *filles de Prœtus*. Mélampe étoit un Berger qui ayant remarqué que ſes chevres étoient purgées, lors qu'elles avoient mangé de *l'Ellebore*, s'aviſa de donner de leur lait, peu de temps après leur avoir fait manger de cette herbe, aux Dames dont on vient de parler; qui croyoient être devenues Vaches, par l'effet d'une maladie dont les Médecins rapportent divers exemples, & que la fable attribue à la colere de Bacchus, ou à celle de Junon qu'elles avoient prétendu ſurpaſſer en beauté; ce qui réuſſit, & les guérit de leur fantaiſie. Mélampe étoit du même païs de Polyide; on parlera encore de l'un & de l'autre 8 dans la ſuite.

On demandera qui avoit enſeigné au ſerpent de Polyide, & aux chevres de Mélampe l'uſage des herbes dont on a parlé? Ceux qui croyent que c'eſt immédiatement de Dieu, que les hommes ont appris la Médecine, diront que Dieu a eu le même ſoin des bêtes, en leur donnant ce qu'on appelle l'inſtinct, dont elles avoient d'autant plus de beſoin qu'elles n'ont point de raiſon. Si ce qu'on dit de cet inſtinct eſt veritable, ce ſera quelque choſe de plus fort que la raiſon même, qui ne découvre aux hommes qu'après bien des détours ce qu'il montre d'abord aux bêtes. 9. On aura lieu de parler encore des effets du hazard pour

la

6 *Voyez le chap.* 4. 7 *Hyginus lib.* 1. *Apollodor. lib.* 3.
8 *Liv.* 1. *chap.* 9. *&* 10.
9 *Voyez liv.* 1. *chap.* 18.

la découverte des remedes, & de ce que les bêtes ont contribué à cela, à l'occaſion de la *Saignée*. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

On pourra dire en ſecond lieu que ce qu'on a rapporté des effets du hazard, pour la découverte de certains remedes, ne paroit appuyé que ſur des fables; mais outre que la plûpart des fables de cette nature ſont fondées ſur de veritables hiſtoires, & que rien n'empêche que celle de Mélampe ne ſoit particulierement de ce genre, on n'a beſoin de recourir ni aux fables, ni aux hiſtoires pour établir la vérité de ce que l'on a dit du hazard. Chacun eſt convaincu par ſa propre experience, & par celle d'autrui, qu'il nous arrive tous les jours ou du bien ou du mal, par rapport à nôtre ſanté, pour avoir uſé de certaine nourriture, ou pour avoir pris de certaines choſes, ſans y penſer, dont nous ne faiſions pas un uſage ordinaire. Si l'on ne peut pas diſconvenir que le hazard n'ait fait découvrir divers poiſons, on ne doit pas nier non plus que le même hazard n'ait fait conoitre pluſieurs choſes ſalutaires. Je ne crois pas qu'on doive s'arrêter davantage à le prouver.

Le *raiſonnement* n'a pas moins contribué à la découverte des remedes, que le hazard. Il a fallu, ſans doute, raiſonner ſur les cas que le hazard préſentoit, pour en tirer les uſages convenables. Mais ce n'eſt pas ſeulement de cette maniere que le raiſonnement a ſervi; ſi le hazard ſeul a montré la vertu de quelque médicament, le raiſonnement ſeul a conduit les premiers Médecins dans la recherche de divers remedes, ſans que le hazard s'en ſoit mêlé; & ils n'ont eu beſoin que de comparer premierement les maladies les unes avec les autres, & en ſecond lieu d'examiner la nature des remedes conus, pour en trouver par cette voye un grand nombre d'autres, que l'on ne conoiſſoit pas encore. On verra dans la ſuite quelques exemples de cette maniere d'agir quand on examinera la pratique des Médecins *Cnidiens*, qui ſont des plus anciens que l'on conoiſſe.

Mais quelques effets qu'ayent produit le hazard ou le raiſonnement pour la découverte des remedes, cela n'exclud pas le concours de la *Providence*; & il ſera toujours vrai de dire que, quand la Médecine ne ſeroit pas venue de Dieu par une révelation immédiate, elle auroit toujours la même origine dans le ſens que tout ce que nous avons de bien procede de la même ſource.

CHAPITRE III.

De quelle maniere la Médecine a été pratiquée chez les plus anciens peuples; & comment il faut entendre ce qu'on dit des commencemens ou de l'invention de la Médecine.

IL y a de l'apparence qu'au commencement chacun ſe mêloit de faire le Médecin, & que l'on a été longtemps avant que la Médecine fut une profeſſion diſtinguée. Celui qui avoit fait quelque experience ſur ſoi même ou ſur autrui, la réiteroit en ſemblable occaſion, & la communiquoit à ſes amis ou à ſes voiſins. Nous apprenons d'Hérodote, que les *Babyloniens* en uſoient encore de la ſorte de ſon temps. 1 *Les Babyloniens*, dit cet auteur, *font porter les malades dans*

1. *Herodot. lib.* 1.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

les places publiques, (car ils ne se servent point de Médecins) afin que les passans qui les voyent, & qui ont eu une maladie semblable à la leur, ou qui en ont vû quelcun malade, leur donnent conseil, & les encouragent à pratiquer ce qu'eux mêmes ou d'autres ont pratiqué, avec succès, en de semblables cas. Le même auteur aioûte, *qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades, sans s'informer de leurs maladies.* Strabon dit la même chose, non seulement des Babyloniens, mais encore des Portugais, & des Egyptiens. 2 *Les Portugais*, dit-il, *suivant une ancienne coutume des Egyptiens, placent leurs malades dans les rues ou dans les chemins, afin que les passans qui ont eu le même mal leur donnent conseil.*

Si l'on fait réflexion sur l'antiquité des Babyloniens, ou des Assyriens, & des Egyptiens, qui sont les premiers peuples dont on ait conoissance, ce qui se pratiquoit chez eux peut être cité comme un exemple de la plus ancienne maniere de traiter les malades. La simplicité de cette méthode semble d'ailleurs être une preuve de son antiquité, & que c'est par où l'on doit avoir commencé.

Mais outre que tout le monde n'est pas capable de faire de justes expériences, le nombre de ces mêmes expériences s'étant extrémement augmenté; il a fallu nécessairement se décharger de ce soin sur quelques particuliers, qui s'occupassent entierement de cela seul.

Il faut donc bien distinguer, dans la recherche de l'antiquité ou des commencemens de la Médecine, entre la Médecine qu'on peut appeller 3 *Naturelle*, que nous supposons avoir été celle des premiers hommes, & en particulier celle des Babyloniens, & entre la Médecine *considerée comme un Art.* La premiere a commençé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été de tout temps en usage parmi toutes les nations; & l'on peut dire avec Pline, 4 *que s'il y a eu quelques peuples qui se soient passez de Médecins, ils n'ont pas été, pour cela, sans Médecine.* Toute la difficulté consiste à marquer le temps auquel la seconde espece de Médecine s'est établie, c'est à dire, quand l'on a eu, ou l'on a crû avoir un assez grand recueuil d'observations ou d'expériences, pour pouvoir donner des regles touchant la connoissance & le discernement de la plûpart des maladies, & des préceptes touchant le choix & l'administration des remedes, du régime de vivre, &c. Que ces regles fussent fausses ou non, & ces préceptes bons ou mauvais, ce n'est pas dequoi il s'agit. Si l'on demandoit en quel temps cet Art est venu à sa perfection, on répondroit qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'y soit même présentement. On veut seulement savoir quand on a commencé à donner ces regles & ces préceptes, qui ont mis la Médecine au rang des Arts.

Lors que nous lisons, dans l'Histoire ou dans la Fable, que 5 *l'invention de la Médecine* est attribuée à quelque particulier, il ne faut pas croire que cela veuille dire que cet homme ait été le premier qui a donné des remedes; ce qu'on vient de remarquer touchant la Médecine Naturelle réfute cette pensée. Il est beaucoup plus probable que ceux, à qui l'Antiquité a fait cet honneur, étoient des

---

2 *Strab. lib. 3. & 16.*

3 Illud admonere satis est, omnia quæ *Ars* consummarit à *Natura* initia duxisse: aut tollatur Medicina, quæ ex observatione salubrium atque his contrariorum reperta est, atque, ut quibusdam placet, tota constat experimentis. Namque & vulnus deligavit aliquis antequam hæc ars esset, & febrem quiete & abstinentia, non quia rationem videbat, sed quia id valetudo ipsa coëgerat, mitigavit. *Quintilian. lib. 2. cap. 17.*

4 *lib 29. cap. 1.*

5 *Voyez ci après, liv. 1. chap. 15. d'autres réflexions sur l'invention de la Médecine en général.*

des perſonnes qui s'étoient attachez en particulier à la Médecine, & qui s'étoient diſtinguez par cet endroit, ſoit qu'ils fuſſent effectivement les premiers qui s'en fuſſent mêlez; ſoit qu'ayant excellé dans cette étude, par rapport aux lumieres de leur temps, ils euſſent effacez tous ceux qui les avoient précedez, & paruſſent être venus à quelque perfection, par rapport à l'établiſſement de cet art, dont ils auroient donné un ſyſteme entier; ſoit enfin qu'ils euſſent commencé les premiers à rendre raiſon des préceptes de ce même Art, en examinant de plus près le ſujet de la Médecine, qui eſt nôtre corps, & en recherchant avec plus de curioſité les cauſes des maladies, & celles des effets que produiſent les remedes. L'expérience ſeule a preſque ſuffi à ceux qui ont inventé la Médecine au premier de ces trois ſens, & il ne leur a pas fallu de raiſonnement plus recherché que celui que fournit le ſens commun. Les ſeconds ont été obligez de pouſſer le raiſonnement un peu plus loin, appuyez d'ailleurs ſur la même expérience. Les troiſiémes ont dû non ſeulement raiſonner, mais joindre encore l'étude de la *Phyſique* à celle de la Médecine.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE IV.

Le premier homme a été, en un certain ſens, le premier Médecin. Les Patriarches qui ont vêcu avant le Déluge ont inventé quelques Arts, entre leſquels on a mis la Médecine.

APrès avoir vû ce qui a porté les hommes à la recherche de la Médecine, ce qu'ils ont fait pour cela, & la maniere dont ils ont pû s'y prendre dans les commencemens; il s'agit maintenant d'entrer plus particulierement en matiere, & de voir, de ſiecle en ſiecle, ce que l'Hiſtoire, vraye ou fabuleuſe, nous fournit ſur ce ſujet. On ne peut pas, ce me ſemble, ſe tromper en diſant que le premier homme a été le premier Médecin, ou qu'il a le premier, eu conoiſſance de la Médecine 1 Naturelle. La même loi qui l'a aſſujetti à la mort, l'ayant auſſi rendu ſujet aux maladies, ou du moins à diverſes incommoditez qui ſont attachées à la nature humaine, comme on l'a remarqué ci-devant; il ne faut pas douter qu'il n'ait fait ce qu'il a pû, pour s'en garantir, ou pour s'en délivrer.

Quand Adam n'auroit rien appris par la révelation, concernant le bien ou le mal que lui pouvoient faire, par rapport à ſa ſanté, les plantes, les fruits, & toutes les autres choſes que la terre & les autres élémens produiſent; l'Hiſtoire Sainte nous apprend qu'il a vêcu aſſez longtemps, pour pouvoir faire à cet égard pluſieurs expériences, ſur lui même, ou ſur ſes enfans. Mais comme la maniere de vivre ſimple & uniforme de ces temps là (telle du moins qu'on la ſuppoſe ordinairement) & la bonne & forte conſtitution du corps de ces premiers hommes, qui ſortoit, pour ainſi dire, des mains du grand Ouvrier qui l'avoit formé, devoit rendre les maladies plus rares qu'elles n'ont été dans la ſuite, il n'y a pas apparence que le premier de tous ait eu aſſez d'occaſions pour pouſſer bien loin la Médecine, ou pour la réduire en Art.

2 On lit dans Joſeph, *que les fils de* Seth *ayant appris d'Adam que le monde périroit*

1 *Voyez le chapitre précédent.*

2 *Hiſt. des Juifs, Liv. 1. chap. 2.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

périroit par l'eau & par le feu, la crainte qu'ils eurent que la ſcience de l'Aſtrologie, qu'ils avoient acquiſe par leur travail & par de longues obſervations, ne ſe perdit avant que les hommes en fuſſent inſtruits, les porta à bâtir deux colomnes, l'une de brique & l'autre de pierre; ſur leſquelles ils graverent les conoiſſances qu'ils avoient, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colomne de brique, celle de pierre demeurât, pour conſerver à la poſterité la mémoire de ce qu'ils y avoient écrit. Joſeph ajoute, *que leur prévoyance réuſſit, & que l'on aſſuroit que cette colomne de pierre ſe voyoit encore de ſon temps dans la Syrie.*

On ne trouve pas cela dans l'Ecriture; mais on y apprend d'ailleurs 3 que l'on avoit déja inventé quelques Arts avant le Déluge, comme *l'art de nourrir le bétail, l'art de joüer de quelques inſtruments de muſique, l'art de forger les métaux.* Quoi qu'il ne ſoit point parlé de l'invention de la *Médecine*, il y a bien de l'apparence que l'on avoit déja fait alors pluſieurs obſervations à cet égard; mais il n'y en avoit ſans doute pas aſſez, pour que la Médecine pût être regardée comme un Art.

Néanmoins on n'a pas laiſſé de faire honneur à ces premiers hommes du monde de l'invention de ce dernier art, auſſi bien que de celle des autres. Et c'eſt apparemment ſur une ancienne tradition qui attribuoit cette découverte, & toutes les autres dont on a parlé, aux Patriarches qui ont vécu avant le Déluge, que les Aſſyriens, les Phéniciens, & les Egyptiens ont forgé les fables de leurs Dieux & de leurs premiers Rois auxquels ils ont attribué la même choſe. Si l'on examine ce qu'ils ont dit de leur *Hammon*, de leur *Zoroaſtre*, de leur *Thöut*, & de quelques autres, on verra que ce n'eſt là qu'un déguiſement de l'hiſtoire de ces mêmes Patriarches, qu'ils avoient appriſe des Caldéens.

Les *Grecs* ayant adopté les fables des Egyptiens, ont auſſi, à leur tour, fait leurs Dieux ou leurs anciens Héros les auteurs des mêmes arts & des mêmes ſciences. C'eſt ce que l'on verra plus particulierment dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

BACCHUS; HAMMON; ZOROASTRE; & THOTH, ou HERMES, Inventeurs de la Médecine, ou les plus anciens Médecins. On dit auſſi un mot de Moïſe, qui a été confondu par quelques uns avec Hermes.

BACCHUS, Roi d'Aſſyrie, de Libye, & des Indes, a été regardé chez ces peuples comme le premier auteur de la Médecine, ſoit pour avoir découvert les vertus du *lierre*, ſoit pour avoir enſeigné l'uſage du *vin*; ce qui a fait croire qu'il étoit le même que NOE'. Voyez Plutarque, Sympoſ. lib. 3. quæſt 1. D'autres veulent que Noé fût le même que Saturne, comme on le verra ci, après dans ce même Chapitre.

HAMMON, 1 qui eſt conté entre les Rois de la premiere Dynaſtie d'Egypte, & qui eſt le même que 2 CHAM fils de Nöé, a paſſé pour entendre la Médecine, comme on le recueille de ce que dit 3 *Silius Italicus* d'un Médecin dont on parlera 4 ci après; *qui ſavoit*, dit ce Poëte, *faire*

3 *Geneſe, chap. 2.*
1 *Euſeb. Chronic. Canon, lib. 1.*
2 *Voſſius de Idololatria.*
3 *Lib. 5.*
4 *Part. 2. Liv. 3. Chap. 2.*

faire sortir le fer d'une playe, & assoupir les serpens par des enchantements, science qu'il tenoit de Hammon. Hermes, dont on va parler, dédia aussi un de ses livres à Hammon. Zoroastre, Roi des Bactriens, que l'on fait ordinairement contemporain de *Ninus*, Roi d'Assyrie, mais qui est aussi, selon Berose, le même que *Cham*, dont on vient de parler, n'a pas moins passé pour Médecin; comme on le peut inferer des livres qu'on lui a attribuez, entre lesquels il y en avoit qui traitoient *de la Nature*, & *des Pierres précieuses*, & qui sont citez par Pline. Il paroit même que ces Livres se trouvoient encore du temps de Suidas. On fait d'ailleurs Zoroastre inventeur de la *Magie*. Or la Magie avoit tant de part dans la Médecine ancienne, comme on le verra dans la suite de ce chapitre & dans les suivans, que cette derniere science de Zoroastre peut seule le faire ranger entre les Médecins. Ce n'est pas que les Patriarches eussent pensé à ces vanitez, on ne trouve rien de semblable dans l'Ecriture, mais ceux qui s'y sont adonnez depuis leur ont attribué leurs propres livres. Zoroastre, à ce que dit. 5 Pline, sur l'autorité d'Eudoxe & d'Aristote, vivoit six mille ans avant Platon. A ce conte il auroit vêcu long temps avant Adam. On verra ci-apres que cette & erreur de Chronologie est fondée sur les fables des Egyptiens, qui faisoient le Monde beaucoup plus ancien qu'il n'est. Il nous est resté quelques livres d'un Zoroastre qui a écrit de la *Véterinaire*, ou de la *Médecine des bêtes*, mais il doit être different du premier; car les Anciens ont crû qu'il y avoit eu plusieurs hommes ce nom. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Apres Zoroastre ou Cham, vient Thoth, ou Thoüth, que les Grecs ont nommé Hermes, & les Latins Mercure, & qui est le même que Chanaan fils de Cham, selon la conjecture de 6 quelques savans. Quand leur conjecture ne seroit pas bien fondée, je veux dire quand Hermes & Chanaan auroient été deux differentes personnes, ils auroient du moins vêcu en même temps & Hermes auroit même été le plus vieux. Monsieur Bochart, dans son Phaleg, a prouvé que *Cronos*, ou *Saturne*, étoit le même que *Noé*. Or nous apprenons de Sanchuniaton, que Hermes, ou Thoth, ou Taautus (comme les Phéniciens & les Egyptiens l'appelloient) étoit l'un des Conseillers de Saturne; & Diodore de Sicile dit qu'Hermes étoit Secretaire *d'Osiris* & *d'Isis*, les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, qui se disoient l'un & l'autre 7 enfans ou petits fils de Cronos. Sanchuniaton fait Hermes Phénicien, & fils de *Misor*, qui vivoit aussi dans le temps qu'on vient de marquer. Clement Alexandrin le fait natif de *Thébes*, en Egypte; & d'autres ont dit qu'il étoit fils de *Philon*, & de *Proserpine* fille de ce dernier. 8 Ciceron veut, *qu'il y ait eu cinq hommes, qui ayent porté le nom de Mercure* (qui est le même qu'Hermes) *le premier*, ajoute-t-il, *eut pour pere Cœlus, & pour sa mere Dies, il lui arriva quelque chose de peu honête à la vüe de Proserpine. Le second, qui fut fils de Valens & de Phoronis, demeure sous la terre, & c'est le même que Trophonius. Le troisieme fut fils du troisieme Jupiter & de Maia, duquel & de Pénélope nâquit Pan. Le quatrieme, que les Egyptiens se font un scrupule de nommer, eut Nilus pour pere. Le cinquieme, que les Phénéates servent, & qui tua Argus, s'enfuit pour ce sujet en Egypte, où il enseigna les lettres aux Egyptiens, & leur donna des Lois. Les Egyptiens*, continue Ciceron, *appellent celui-ci Thoth, & le premier mois de l'année est nommé chez eux du même nom.*

5 *liv.* 30. *chap.* 1.
6 *Vide Borrich. de Ortu & Progressu Chimiæ.*
7 *Voiez la Bibliotheque Universelle & Historique de Mr. Le Clerc, mon frere, tome* 3.
8 *De natura Deorum lib.* 3.

Unable to display this page

Unable to display this page

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

De tous ces prétendus livres de Mercure, il n'y en a pas beaucoup dont le titre se soit conservé, & il y en a moins encore de ceux qui sont venus tout entiers jusqu'a nous. On en a imprimé une partie. Les autres sont encore Manuscrits dans les Bibliotheques, comme dans celle de Vienne, sur quoi l'on peut consulter Lambecius, Morhosius (*Polyhist. cap.* 11. *lib.* 1.) & d'autres auteurs. Il s'y trouve diverses choses concernant la Chimie, desquelles on aura occasion de parler, aussi bien que de la fameuse *Table d'Emeraude d'Hermes*, dans la suite de cette Histoire; où l'on fera voir que si Hermes est Inventeur de la *Chimie*, ce n'est pas de la *Chimie Medicinale.*

Entre les livres de Mercure dont les Anciens ont fait mention, & qui concernent la Médecine, il y en avoit plusieurs qui passoient déja pour fort suspects du temps de Galien. 18 Tel étoit celui dont parle cet auteur, & qu'il dit être du nombre de ceux que l'on attribuoit au *Mercure Egyptien.* Ce livre traitoit *des trente six Herbes des Horoscopes*, pures bagatelles, qui ne servoient, selon la remarque du même Galien, qu'à faire perdre du temps à ceux qui s'amusoient à les lire.

L'on a parlé ci-devant des *livres sacrez* de Mercure, qui étoient gardez avec un grand soin dans les Temples des Egyptiens. C'étoit sans doute sur un de ces livres, que 19 Diodore appelle en singulier *le livre sacré*, sans nommer l'auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte étoient obligez de se regler; en sorte que si, en ayant suivi les préceptes de ce livre, ils ne pouvoient pas sauver leurs malades, ils étoient exemts de blâme; mais, s'ils s'en étoient dévoyez de quelque maniere que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condannoit comme des meurtriers. Clément Alexandrin va beaucoup plus loin qus Diodore. *Il y a*, dit-il, *quarante deux livres d'Hermes qui sont les plus considerables; trente six desquels contiennent toute la Philosophie Egyptienne, & qui sont ceux que l'on fait lire aux Sacrificateurs & aux Prophetes. Pour les six autres on les fait apprendre aux* 20 Pastophores, *comme appartenans à la Médecine. Le premier de ceux ci, traite de la Construction du Corps; le second, des Maladies; le troisiéme, des Instrumens nécessaires; le quatriéme, des Médicamens; le cinquiéme, des Maladies des yeux; & le dernier, des Maladies des femmes.*

Si ces livres étoient veritablement de Mercure, on ne sauroit nier qu'il n'eût réduit la Médecine en Art. Il débutoit par la *Construction du Corps*, ou par *l'Anatomie*, supposant qu'on doit commencer par la conoissance du sujet sur lequel on veut travailler. Après cela il décrivoit les *Maladies*, ou les *Changemens* qui arrivent à ce même corps. En troisiéme & en quatriéme lieu, il traitoit des *Instrumens*, & des *Médicamens* nécessaires pour guerir ces maladies; c'est à dire, de la *Chirurgie*, & de la *Pharmacie.* Il prenoit en suite *l'Oeuil* à part, pour en examiner les maladies, qui sont en très-grand nombre, & qui demandent une étude particuliere. Enfin il avoit aussi composé separément un livre des *maladies des femmes*, parce qu'elles sont en partie differentes de celles des hommes, & qu'elles se guérissent differemment.

Il ne se peut rien de plus exact, 21 mais il y a bien de l'apparence que ces livres avoient été composez plusieurs siecles après Hermes, dans un temps que la

18 *De simplic. medicament. facultat. lib.* 6. *in princip.*

19 *Lib.* 1. *cap.* 82.

20 C'étoit une espece de Prêtres ainsi appellez parce qu'ils portoient de longs manteaux: ou parce qu'ils servoient à porter le lit de Vénus, en certains jours de cérémonies. Ces Pastophores étoient principalement ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte.

21 *Vide Conringium, de Hermetica Medicina, cap.*

la Médecine étoit déja fort avancée; & l'on ne sauroit douter que les Prêtres Egyptiens n'eussent fait passer sous le nom de leur Hermes leur propre ouvrage, ou celui de quelque habile Médecin. Quand la chose ne parleroit pas d'elle même, Jamblichus, que l'on a déja cité, feroit naître ce soupçon, en nous apprenant *que les Ecrivains Egyptiens, dans la pensée où ils étoient que Mercure avoit tout inventé, lui faisoient ordinairement honneur de leurs productions*, ou se faisoient honneur à eux mêmes, *en mettant son nom à la tête de leurs livres.* Des premiers Siecles du Monde. xxviij.

Comme il ne reste aujourd'hui ni traces ni vestiges des livres, dont parle Clément Alexandrin, on n'apprend, par ce moyen, de la Médecine d'Hermes que les generalitez qu'on a touchées. Si quelques autres livres qu'on lui a attribuez, & qui sont parvenus jusqu'à nous, étoient veritablement de lui, on en recueilliroit clairement que la Médecine Hermetique étoit fondée une grande partie sur l'*Astrologie* & sur la *Magie*. On trouve un passage qui justifie ce qu'on vient de dire, dans le livre intitulé *Asclepius*, que l'on a regardé anciennement comme un ouvrage d'Hermes, dont la version Latine que nous avons est attribuée à Apulée. Il est fait mention dans 22 ce passage de certaines *statues* qui *donnoient des maladies* & qui *les guérissoient*, qui *prédisoient l'avenir*, & faisoient d'autres choses prodigieuses. Hermes est appellé dans ce même passage, *Trismégiste*, c'est à dire, *trois fois très-grand*, surnom que l'antiquité lui a donné.

Le livre *des trente six Herbes sacrées des Horoscopes*, cité par Galien, & dont on a déja parlé, quoi qu'il pût être supposé, est du moins une preuve que l'on étoit prévenu que Mercure ne s'en tenoit pas à la Médecine ordinaire, autrement on ne lui auroit pas attribué de semblables livres. Le titre de ce livre a beaucoup de rapport avec ce 23 qu'Origene écrit; *que les Egyptiens disoient qu'il y a trente six démons, ou trente six dieux de l'air, qui se sont partagez le corps de l'homme, qui se trouve divisé en autant de parties.* Il ajoûte, *que les Egyptiens savoient le nom de ces démons en la langue du païs, & qu'ils croyoient que les invoquant chacun, selon la partie qui étoit malade, ils étoient guéris.* Il y a 24 quelques autres livres qui portent le nom de Mercure, qui prouvent aussi que l'*Astrologie* avoit beaucoup de part dans sa Médecine.

Au reste il est vraisemblable que Mercure employoit aussi quelques uns des remedes ordinaires, ou des remedes naturels; mais l'Antiquité ne nous a pas appris grand' chose sur ce sujet. L'Herbe nommée 25 *Moly*, dont Mercure fit present à Ulysse pour résister aux charmes de Circé est encore dans le rang des remedes superstitieux. Mais celle qui porte le nom de 26 Mercure, & qui est d'un usage très-commun, semble marquer que son Inventeur s'en est servi

22 *Voici le passage entier corrigé par Selden (de diis Syris, Syntagm. 1.)* Ita humanitas semper memor humanæ naturæ & originis suæ, in illa Divinitatis imitatione perseverat, ut sicut pater ac dominus, ut sui similes essent, Deos fecit æternos, ita humanitas Deos suos, ex sui vultûs similitudine, figuraret. *Asclep.* Statuas dicis, ô Trismegiste? *Trismegist.* Statuas, ô Asclepi, videsne quatenus tu ipse diffidas? Statuas animatas, sensu & spiritu plenas, tantáque facientes & talia; statuas futurorum præscias, ea quæ fortè omnis vates ignoret, in multis & variis rebus, prædicentes, imbecillitates hominibus facientes, easque curantes, tristitiam lætitiámque pro meritis, &c.

23 *Contra Celsum, lib.* 8.

24 Ἀπρομνημονευτῶν *liber, ad Hammonem*, & alii.

25 *Voyez l'Odyssée d'Homere.*

26 La *Mercuriale.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

comme nous faiſons aujourd'hui. On peut joindre à la *Mercuriale* le *Coral*, que Mercure diſoit être bon contre le venin des ſerpens, étant mis en poudre & délayé dans du vin pur. L'Auteur de l'hymne à Mercure, qu'on a attribué à Orphée, & qui rapporte ce qu'on vient de dire du Coral, parle encore d'une *grotte de Mercure*, où étoient cachez *toutes ſortes de biens*; ajoûtant, que dans cette grotte *les maladies ne régnoient point*; que l'on y ſavoit remedier à la *morſure des Serpens*, & guerir les *Lunatiques*, & les *Lepreux*. Voila ce que dit Orphée, mais il n'indique pas les moyens que Mercure employoit pour cela.

Je ne trouve pas d'autres particularitez de la Médecine d'Hermes, à moins qu'on ne voulût le faire paſſer pour l'auteur de tout ce qui ſe faiſoit anciennement en Egypte, par rapport à cette profeſſion. 27 Ariſtote parle d'une ancienne loi des Egyptiens, par laquelle *il étoit défendu aux Médecins de remuer les humeurs*, (c'eſt à dire de *purger*, comme on le verra dans la pratique d'Hippocrate) *avant le quatriéme jour d'une maladie, à moins qu'ils ne vouluſſent le faire à leurs périls & riſques.* Il ſemble que ceci a du rapport avec ce qu'on a dit ci deſſus, que les Médecins de ce païs là étoient obligez de ſe régler par un livre qu'on appelloit *Sacré*, & il ſe peut que cette loi fût contenuë dans ce livre que l'on a attribué à Mercure. 28 Diodore remarque auſſi que la Médecine Egyptienne rouloit toute ſur le *Jeune* ou ſur l'*Abſtinence*, ſur les *Lavemens*, & ſur les *Vomitifs*; mais on n'a point de preuves qu'Hermes eût établi cet uſage en particulier.

On n'a plus rien à remarquer ſur ſon ſujet, ſi ce n'eſt qu'il fut mis au rang des Dieux, après ſa mort, exemple qui ſe multiplia dans la ſuite, comme on le verra dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE VI.

OSIRIS, ou APIS, ou SERAPIS; & ISIS, ont auſſi inventé la Médecine.

1 ON voyoit anciennement dans la ville de *Nyſa*, que quelques uns placent en Arabie, & d'autres en Egypte, les inſcriptions ſuivantes, écrites ſur deux Colomnes, en caracteres ſacrez; la premiere étoit en ces termes; *Mon pere eſt* Cronos, *le plus jeune de tous les Dieux. Je ſuis le Roi* Osiris, *qui ai portémes armes par toute la terre; juſqu'aux contrées inhabitables des Indes; juſqu'a celles qui ſont ſous l'Ourſe; juſqu'aux ſources du Danube, & ailleurs juſqu'a l'Ocean. Je ſuis le fils ainé de Cronos, & le rejetton d'une belle & noble race; je ſuis parent du jour; il n'y a point de lieu au monde où je n'aye été, & j'ai rempli tout l'univers de mes bienfaits.* La ſeconde contenoit ces paroles, *Je ſuis* Isis, *Reine de tout ce païs, qui ai été inſtruite par* Thöut. *Il n'eſt au pouvoir de perſonne de délier ce que je lierai; je ſuis la fille ainée de* Cronos, *le plus jeune des Dieux. Je ſuis la femme & la ſœur du Roi* Oſiris. *C'eſt moi la premiere qui ai enſeigné aux hommes l'Agriculture. Je ſuis la mere du Roi* Horus. *C'eſt moi qui brille dans la Canicule. C'eſt moi qui ai bâti la ville de Bubaſtus. Adieu, Adieu, Egypte, où j'ai été élevée.*

On

---

27 *Politicor. lib. 3. cap. 15.*
28 *Lib. 1.*
29 *Diodor. lib. 1.*

Isis



Apis conditus



Ex Caſalio

Osiris





On peut recueillir de ces deux Inſcriptions, premierement, qu'Oſiris & Iſis, qui ont paſſé pour les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, étoient contemporains de *Thoût*, ou *d'Hermes*; & ſi la conjecture que l'on a avancée au chapitre précedent, étoit bien fondée, ils ſe trouveroient encore être de la même famille. D'autres ont écrit que Thoût étoit Conſeiller ou Secretaire de ce Roi & de cette Reine, ſans marquer s'ils étoient parens. *Des premiers Siecles du Monde. xxviij.*

On apprend en ſecond lieu de l'inſcription qui regarde *Oſiris*, *qu'il avoit rempli tout l'univers de ſes bienfaits.* Le même auteur qui a rapporté ces inſcriptions dit dans le même livre, *que les Prêtres Egyptiens aſſuroient qu'Hermes avoit été l'inventeur des Arts & des Sciences en general, & que les Rois* (c'eſt à dire le Roi Oſiris & la Reine Iſis) *avoient inventé ceux qui étoient néceſſaires à la vie.* Entre ces derniers arts il n'y en a point de ſi utile que *l'Agriculture*; auſſi voit-on qu'Iſis ſe glorifie de l'avoir inventée. L'on attribue la même choſe à Oſiris, & ce n'eſt pas la ſeule invention qui leur eſt commune; on a dit de plus qu'ils avoient inventé la Médecine. On l'a dit premierement d'Oſiris entant qu'on l'a dit *d'Apis*, qui ſe trouve être une même perſonne. *Apis*, dit Clement Alexandrin, *Egyptien naturel, a inventé la Médecine avant qu'Io vînt en Egypte.* Cyrille, qui étoit de la même ville que Clément, dit auſſi, *qu'Apis, Egyptien, l'un des plus conſiderables d'entre ceux qui ſervoient dans les temples de ce païs là, & qui entendoit la Philoſophie naturelle, fut le premier qui inventa l'art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de ſuccès que ceux qui l'avoient précedé, l'ayant en ſuite enſeigné à Eſculape.*

Il ſemble que cet Apis doit être different d'Oſiris, qu'on a dit avoir été Roi, au lieu que celui ci n'étoit qu'un Prêtre d'Egypte. Mais il y a de l'apparence qu'Apis étoit Prêtre & Roi tout enſemble. Et cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que nous apprenons de Plutarque 2 qu'Apis & Oſiris étoient, ſelon la tradition des Egyptiens mêmes, deux noms differens d'une même perſonne, & Strabon le confirme, auſſi bien que 3 Theodoret.

Le même auteur veut encore que *Sérapis* fût un troiſieme nom d'Oſiris. D'autres ont dit que Sérapis étoit le même qu'Eſculape. 4 Voſſius a crû que les Egyptiens avoient donné ce nom à *Joſeph*, auquel ils rendoient des honneurs divins, en reconoiſſance des bienfaits que leur nation en avoit reçus; mais ſi Sérapis eſt le même qu'Oſiris il ſe trouvera beaucoup plus vieux. On parlera du temple de Sérapis 5 en même temps que de ceux d'Eſculape.

Quant à Iſis voici ce qu'on en apprend de Diodore; *les Egyptiens*, dit cet auteur, *aſſurent qu'Iſis a inventé divers médicamens, & qu'elle a été très-experte dans la Médecine; Ils ajoutent, que c'eſt pour cela qu'étant maintenant élevée au rang des Dieux, elle prend encore ſoin de la ſanté des hommes. De là vient que ceux qui implorent ſon ſecours ſe ſentent viſiblement ſoulagez de leurs maux. Ils diſent encore, que ce n'eſt pas ſur de vaines fables, telles que ſont celles des Grecs, que la réputation d'Iſis eſt établie, mais ſur l'évidence des faits. Et ils implorent ſur cela le témoignage de tout l'univers, qui honore cette Deeſſe pour l'aſſiſtance que l'on en reçoit, par rapport à la Médecine. Iſis*, continuent les Egyptiens, *indique des remedes aux malades, en ſonge, dans le temps qu'ils dorment; & ces remedes ne manquent point d'avoir leur effet, en ſorte*

2 *Lib. de Iſide & Oſiride.*
3 *De cura affectuum gentilium.*
4 *De Idololatria, lib. 1.*
5 *Voyez ci après lib. 1. chap. 19.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

ſorte que l'on voit tous les jours des malades, même de ceux dont les Médecins ont entierement deſeſperé, qui recouvrent par ce moyen leur ſanté.

Le témoignage de Diodore eſt appuyé par pluſieurs autres auteurs. Quant aux ſonges qu'il dit qu'Iſis envoyoit aux malades, ou par leſquels elle leur indiquoit des remedes, on étoit fort prévenu parmi les Payens que les Dieux ſe ſervoient de cette voye pour aider les hommes dans cette occaſion. 6. *Une femme*, dit Pline, *ſongea qu'on lui donnoit ordre d'envoyer à ſon fils, qui étoit à la guerre en Eſpagne, des racines de roſier ſauvage. Il arriva dans le même temps que cet homme ayant été mordu d'un chien enragé, & ayant reçu une lettre de ſa mere, qui lui faiſoit part de ſon ſonge & l'exhortoit d'uſer de ces mêmes racines, en uſa effectivement, & fut garanti de la rage; ce qui ſervit auſſi à pluſieurs autres, qui pratiquerent dans la ſuite ce remede.* Le peuple n'étoit pas ſeul qui donnoit là dedans; les Médecins eux mêmes étoient prévenus de la même opinion, comme on le verra ci apres dans la vie de Galien. On verra auſſi, quand il s'agira d'Eſculape, que les malades alloient coucher dans ſes temples, afin qu'il leur envoyât des ſonges, qui leur indicaſſent les remedes qu'ils devoient faire.

Au reſte on avoit déja du temps de 7 Platon quelques Poëmes, qui portoient le nom d'Iſis. On lui attribue auſſi un petit écrit que l'on appelle *la Table d'Iſis*, qui eſt en caracteres Egyptiens & chargé de *Hieroglyphes*, c'eſt à dire, de figures ou d'emblêmes ſacrez. 8. On dit que cette Table, qui eſt une piece très-curieuſe & très-ancienne ſe void dans le Cabinet du Duc de Savoye. Nous en parlerons encore, en même temps que de la Table d'Hermes, dans la ſuite de cette hiſtoire. Il ſe trouve dans les anciens recueuils de médicamens de certaines compoſitions qui portent le nom 9 d'Iſis; mais il y a plus d'apparence qu'on leur avoit donné ce nom pour les faire valoir, qu'il n'y en a qu'Iſis elle même les eut décrits.

Oſiris & Iſis étant morts, on les mit tous deux au rang des immortels, auſſi bien que Mercure. Si l'on demande pourquoi les anciens ont fait des Dieux de ces perſonnes là qui étoient dans la condition de tous les autres hommes? Ciceron répond; 10 *que c'étoit une coutume établie dans le monde d'élever au ciel*, ou de déifier, *les perſonnes qui avoient rendu à la ſocieté des ſervices conſiderables; comme ont fait*, dit-il, *Hercule*, Caſtor & Pollux, Eſculape, Bacchus, &c. 11. Sanchuniaton remarque auſſi, ſur le même ſujet, *que les Phéniciens & les Egyptiens ſont les plus anciens, ou les premiers, qui ont tenu pour de grands dieux les inventeurs des choſes néceſſaires à la vie, & ceux qui paſſoient pour avoir fait quelque grand bien au genre humain.* Il ajoûte, *que c'eſt de ces peuples que la coutume*

---

6 *Lib.* 25. *cap.* 2. Les Dieux s'expliquoient auſſi quelquefois par des enigmes. Une femme qui avoit une inflammation à l'une des mammelles ſongea qu'un agneau la tettoit. Le lendemain elle prit du *plantain*, qu'on appelle en Grec *Arnogloſſon*, c'eſt à dire *langue d'agneau*, & l'applica ſur ſon ſein, ce qui la guérit. *Voyez Artémidore*, lib. 4. chap. 24. Cet auteur dit que c'eſt une choſe ſi conue que les Dieux font des ordonnances comme les Médecins, pour toutes les maladies, qu'il n'eſt pas beſoin de le prouver.

7 *De legib. lib.* 2.

8 *Vid. Kirkeri Oedip. Ægyptiac. & Borrich. de Ortu & progreſſu Chimiæ.*

9 *Vid. Galen. de compoſit. medicament. per genera lib.* 2. *& alibi ſæpius.*

10 *De natura deorum, lib.* 2.

11 *Euſeb. præparat. Evangel. lib.* 1.

Isis & Anubis,

ex Casalio.





Unable to display this page

Des xxviij. Siecles premiers du Monde.

corruption de toutes choſes, & que *la ſanté* & *les maladies* dépendent beaucoup de la maniere, dont le Soleil agit ſur les corps des animaux, & ſur ceux qui les environnent.

4 Hyginus y entend bien plus de fineſſe, lors qu'il dit, *qu'Apollon a été le premier Médecin Oculiſte*; faiſant alluſion à la clarté du Soleil, & à ce que les Poëtes l'appellent l'œuil du monde. C'eſt par la même raiſon qu'on a fait Apollon le Dieu des *Devins*, parce que la clarté ou le jour mettent en evidence ce qui étoit caché pendant la nuit. On peut même dire que ce dernier mêtier a rendu Apollon plus fameux que le premier; d'où vient que ſes temples étoient plutôt frequentez par ceux qui vouloient ſavoir l'avenir, que par ceux qui avoient beſoin de ſanté. D'autres ont crû que l'on a joint l'art de deviner à celui de guérir les maladies, en vuë du *prognoſtic* des Médecins, ou de ce qu'ils prédiſent quelquefois ce qui doit arriver à un malade dans la ſuite de ſa maladie, qui eſt ce qui fait le plus d'honneur à leur profeſſion.

Il ſemble que l'on avoit recours à Apollon en cas de maladie, l'étymologie de ſon nom, qui vient d'un mot Grec qui ſignifie 5 *perdre* ou *faire périr*, marque que l'on s'addreſſoit à lui autant à cauſe de ſes qualitez malfaiſantes que des ſalutaires, dans le même eſprit que l'on élevoit des autels à la *Fievre*. Pour une fois qu'Homere appelle Apollon *Sauveur des peuples*, il dit cent fois qu'il *bleſſe* ou qu'il *frappe de loin*. On lui donnoit auſſi le ſurnom de *Alexicacos*, c'eſt à dire, *qui chaſſe le mal*, mais on ne le trouve pas dans Homere.

On l'appelloit encore PÆON, d'un verbe qui ſignifie, ſelon quelques uns, 6 *guérir*, mais qui ſe prend plus ordinairement pour *frapper*. 7. Euſtathe remarque du moins que le *Pæon* qu'Homere introduit comme *le Médecin des Dieux*, étoit Apollon lui même. C'eſt d'ailleurs une choſe conue qu'on donnoit à Apollon le ſurnom de *Pæan*, Apollon *Pæan*; & que ceux qui chantoient des hymnes à ſa loüange y mettoient ce refrein, *Iö Pæan*. Servius, (ſur le 12. de l'Eneide) remarque que Pæan étoit un mot Dorique, dans lequel, ſelon l'uſage de cette Dialecte, l'o, étoit changé en a, Pæan pour Pæon. Mais le Scholiaſte de Nicandre n'eſt pas de ce ſentiment. 8. *Pæon*, dit cet auteur, *eſt le même que Eſculape*. Il y a auſſi un paſſage dans le *Plutus* d'Ariſtophane, où l'on donne à Eſculape le ſurnom de *Pæon*. Il ſe peut que cette épithete ait appartenu proprement & premierement à Apollon, mais qu'on l'ait auſſi donnée à Eſculape, & conſéquemment à tous les Médecins que l'on a crû habiles. C'eſt dans ce ſens là qu'Homere dit, *que les Médecins ſont de la race de Pæon*. De cet uſage, qui a été introduit pour honorer davantage la Médecine, ſont venus les mots ſuivans, παιώνιος, *medicabilis*; παιωνία χεῖρ, *medica manus*; & dans Virgile, *Pæonium in morem*, *à la maniere d'un Médecin*.

9 Un

---

4 *Fabular. lib.* 1.

5 Ἀπόλλυμι, *je perds*, ou *je détruis*. Cette étymologie ſemble mieux fondée que celle qui tire ce mot de ἀπελαύνω, *je chaſſe*; ἀπόλλων, *quaſi* ἀπελαύνων, *quòd expellat morbos*.

6 On fait venir ce mot de παύω, *faire ceſſer*, *appaiſer*, parce que Pæon *appaiſoit les maladies* ou *les douleurs*. Il paroit venir plus naturellement de παίω, *frapper*.

7 *In Iliad.* 1.

8 *Schol. in Nicandri Theriaca.*

9 Un ſavant Italien, qui a écrit depuis quelques années, refute le Scholiaſte de Nicandre, diſant *qu'Eſculape n'étoit pas encore déifié du temps d'Homere*; mais on verra dans la ſuite que ſon apotheoſe avoit été faite longtemps auparavant. On peut encore ſoûtenir le Scholiaſte, dont on vient de parler, par la maniere dont Virgile s'énonce en parlant de la réſurrection d'Hippolyte, qu'il attribue à la vertu des herbes de *Pæon*, déſignant clairement par ce nom *Eſculape*, qu'il appelle plus bas *le fils de Phœbus*. *Des xxviij. Siecles premiers du Monde.*

10 Artémidore confond de même en un endroit Eſculape avec Pæon. *Si vous ſongez*, dit-il, *qu'Eſculape ſe remue, ou qu'il s'approche de quelque lieu, ou qu'il entre dans une maiſon, c'eſt un préſage de peſte ou de maladie, car c'eſt dans ces occaſions qu'on a le plus affaire de ce Dieu. Mais ſi un malade fait le même ſonge, c'eſt ſigne de guériſon*; 11 *car*, ajoute-t-il, *ce Dieu s'appelle Pæon.* Voila ce que dit Artémidore; mais on peut répondre qu'en cet endroit *Pæon* ſe prend auſſi pour *Médecin*, comme dans un autre paſſage du même auteur, où il donne pareillement le nom de Pæon à Apollon.

Lucien, au contraire, diſtingue formellement Eſculape de Pæon; 12 lors qu'il introduit Hercule menaçant Eſculape de le traiter d'une maniere que Pæon lui même ne pourroit pas le guérir. Ciceron diſtingue auſſi Eſculape de *Pæon*, ou de *Pæan*, comme il l'appelle, dans ſa quatrieme Oraiſon contre Verres; accuſant ce dernier d'avoir fait enlever une ſtatue de *Pæan*, du temple d'Eſculape; & ajoutant que les Siciliens faiſoient des ſacrifices anniverſaires à ce Pæan, en même temps qu'à Eſculape. Comme on parloit la langue Dorique dans la Sicile, ils diſoient *Pæan* pour *Pæon*, ſelon la remarque que nous avons faite ci-deſſus.

Ces differentes autoritez font voir que les Anciens ont été fort partagez ſur ce ſujet. Au fond ſi le Pæon d'Homere, qui, ſelon lui, étoit le *Médecin des Dieux*, a été une perſonne differente d'Apollon & d'Eſculape; ce Poëte ne nous ayant point dit de quelle famille étoit ce Pæon, je ne vois pas qu'il nous importe beaucoup de démêler ſa généalogie.

Je n'ai rien lû touchant Arabus, autre inventeur de la Médecine, que ce qu'en dit Pline; 13 *que les Egyptiens veulent que la Médecine ait été trouvée chez eux; mais que d'autres en attribuent l'invention à Arabus, fils de Babylone & d'Apollon.*

CHAPITRE VIII.

Esculape *Egyptien*; *&* **Promethée**, *autres Inventeurs de la Médecine.* **Athotis**, *&* **Tosorthros**, *anciens Rois d'Egypte, qui ont été Médecins.* **Cinningo**, *&* **Hoamti**, *anciens Rois de la Chine, qui ont auſſi exercé la Médecine.*

LEs Egyptiens, qui ont, comme on l'a vû, attribué l'invention de la Médecine à Hermes, ont regardé Esculape comme ſon éleve. Le livre

9 *Monſieur Lionardo di Capoa.*
10 *De ſomnior. interpretat.* lib. 2. cap. 42.
11 Παίων γὰρ ὁ θεὸς λέγεται.
12 *Voyez les Dialogues des Dieux.* 13 *Lib. 7. cap. 18.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

que l'on a cité ci-devant, intitulé *Aſclepius*, qui eſt le même nom que *Æſculapius*, le ſuppoſe, introduiſant Hermes & Eſculape qui s'entretiennent enſemble comme un maitre & un diſciple. Et Julius Maternus 1 dit, ſur la tradition Egyptienne; *que le Dieu Mercure avoit confié les ſecrets de l'Aſtrologie & des Mathématiques à Eſculape & à Anubis*; d'ou l'on peut inferer qu'il n'avoit pas non plus caché au premier ce qu'il avoit de couoiſſances dans la Médecine.

Il eſt d'autant plus probable que Mercure, ou Hermes, avoit inſtruit Eſculape, que celui-ci ſe trouve avoir été ſon neveu. 2 *Sidue*, ou *Sadoc*, frere de Miſor, pere d'Hermes, eut premierement ſept fils, qu'on nomma *Dioſcures*, *Cabires*, ou *Corybantes*, & un huitiéme qui fut *Eſculape*, dont la mere étoit une des ſepts ſœurs Titanides, leſquelles *Saturne* avoit eu de ſa femme *Aſtarté*. L'auteur dont on a tiré ce qu'on vient de dire, ajoute, *que les Cabires eurent des enfans qui trouverent des herbes ſalutaires, des remedes contre la morſure des animaux venimeux, & qui ſe ſervirent* 3 *d'enchantemens.*

Voila quelle étoit la tradition des Egyptiens & des Phéniciens touchant Eſculape, qui, ſelon eux, auroit été auſſi ancien & de la même famille que les autres inventeurs de la Médecine dont on a parlé juſques ici. Clément Alexandrin eſt le ſeul qui, apres avoir parlé d'Eſculape, qu'il dit avoir été de Memphis, & avoir amplifié la Médecine, qui avoit été inventée par Apis, ſemble le faire plus nouveau, lors qu'il dit ailleurs, *qu'Eſculape avoit été déifié peu de temps avant la guerre de Troye*, par où il ſemble qu'il a confondu l'Eſculape Egyptien avec l'Eſculape Grec dont on parlera ci-après.

En effet les Grecs ne faiſoient pas Eſculape ſi vieux. Ciceron, qui en parle après eux 4 dit, *qu'il y a eu trois Eſculapes, dont le premier, qui eſt*, dit-il, *celui que les Arcadiens ſervent, étoit fils d'Apollon. C'eſt lui*, ajoute Ciceron, *qui a inventé* la ſonde, *pour ſonder les plaies*; *& qui a montré à les* bander. *Le ſecond, qui étoit frere du ſecond Mercure, fut foudroyé par Jupiter, & enſeveli à Cynoſures. Le troiſieme étoit fils d'Arſippus & d'Arſinoé. Il inventa* la purgation, *& fut le premier* Arracheur de dents.

Si le premier de ces trois Eſculapes, que Ciceron dit être fils d'Apollon, ſe trouve le même que celui dont parlent Pauſanias, & Pindare, qui étoit fils d'Apollon & de Coronis, comme on le verra ci apres, il ne ſera pas fort ancien; ayant été inſtruit par le Centaure Chiron, qui vivoit peu avant le ſiege de Troye, & ayant eu des fils qui furent à ce ſiege. Mais tous ces Eſculapes peuvent, à mon avis, ſe reduire à un ſeul; en ſorte que, s'il y a eu un Eſculape au monde, il doit avoir été Phénicien ou Egyptien; &, s'il ſe trouve multiplié comme les autres dont on a parlé ci devant, c'eſt par un artifice des Grecs, qui ont habillé à la Grecque, ſelon leur coutume, une hiſtoire ou une fable Egyptienne, dans la vüe d'honorer leur païs, en le faiſant la patrie d'un perſonnage ſi extraordinaire; de là vient que leur Eſculape eſt ſi nouveau. Il n'y auroit eu de cette maniere, que deux Eſculapes, un Egyptien, & un Grec; mais le même interêt qui avoit porté le païs en géneral à naturaliſer ce Médecin, obligea quelques Provinces ou quelques villes en particulier à le faire leur citoyen

---

1 *De Petoſiri & Nicepſo, lib. 3. cap. 1.*
2 *Sanchuniaton apud Euſebium.* P. E. Lib. 1. c. 10.
3 *Voyez ci après, chap.* 12.
4 *De natura Deorum, lib. 3.*

citoyen, à l'envi l'une de l'autre, chacune de ces villes prétendant en tirer de l'avantage exclusivement aux autres.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Les Grecs ont si mal réussi à trouver, dans leur langue, l'Etymologie du nom d'Esculape, que cela seul suffiroit presque pour faire voir que ce mot n'est pas originairement Grec. Nous allons rapporter 5 au bas de la page ce qu'ils ont dit là dessus, & nous y joindrons d'autres Etymologies tirées de la langue Phénicienne, afin que le Lecteur puisse juger lesquels ont le mieux rencontré.

Il y a bien de l'apparence, pour le redire encore une fois, 6 qu'il n'y a eu qu'un Esculape inventeur de la Médecine, qui a été Phénicien, ou plûtôt qui a été un neveu de *Chanaan*, que nous avons dit être le même qu'Hermes. Ou, s'il y a eu un autre homme du même nom & de la même profession, chez les Grecs, ce dernier a emprunté du premier & son nom & tout ce qui y étoit attaché. L'Esculape des *Cyreniens*, dont on dira encore un mot ci-après, étoit aussi sans doute le même que celui de Phénicie.

Quoi qu'il en soit, l'Antiquité ne nous ayant rien laissé touchant cet Esculape Phénicien que le peu qu'on en a rapporté, nous serions obligez de voir maintenant ce que les Grecs ont dit du leur; n'étoit que l'ordre des temps veut que nous parlions auparavant de quelques autres Médecins contemporains du premier, ou qui ont précedé le dernier.

Prome'the'e sera de ce nombre, s'il est vrai qu'il soit le même que Magog, fils de *Japheth*, de qui les *Scythes* ont tiré leur origine, comme le prétend Monsieur Bochart. On lui a aussi attribué l'invention de la Médecine. Voici comme Eschyle le fait parler; *Vous serez surpris quand je vous aurai raconté les artifices & les subtilitez que j'ai inventées. Ceci est le principal; c'est que si quelcun étoit tombé malade, il n'y avoit aucun soulagement pour lui, rien qu'il pût manger, rien qu'il pût boire, rien dont il pût s'oindre; il falloit qu'il périt, faute de remedes, avant que j'eusse montré aux hommes la préparation des médicamens adoucissans, par le moyen desquels ils pussent guérir toutes les maladies.* Il avoit dit auparavant, *qu'il avoit* 7 *tiré du ciel* le Feu, *qui est le maitre de tous les Arts, pour*

5 Ἀσκλήπιος, ab α privativo, & σκέλλειν, id est *siccari*; quòd impediret quominus homines *siccarentur* vel *morerentur*. Ou, selon le grand Etymologicum; ὁ μὴ ἐῶν τὸ σκέλη ἐκκλίνειν, καὶ ξηραίνειν: ἀπὸ μέρους δὲ τὸ ὅλον σῶμα ὅλοι· ἢ παρὰ τὸ ἄσκοπον ἦπιον τοὺς νοσοῦντας, πρόπαλαι γὰρ ἦπιος ἐκαλεῖτο. Ou, selon Tzetzes, parce qu'il avoit gueri *Asclé* tyran d'Epidaure, on joignit ce nom au sien; en sorte qu'au lieu de *Hepius*, ou *Apius*, on l'appella *Asclepius*. Bochart fait venir *Asclepius* (dont les Latins ont fait *Æsculapius*) du Phénicien *Is Calabi*, *Vir Canimus*, fondé sur ce qu'on tenoit des chiens dans les temples d'Esculape par les raisons que l'on verra dans la suite. D'autres font venir ce nom de *Ez* & de *Keleb*, dont le dernier signifie *un Chien*, & le premier, *une Chevre*, parce qu'Esculape avoit été allaité par une chevre, pendant qu'un chien le gardoit, comme on le dira ci-après. Junius, beau-pere de Vossius, tiroit Asclepius de *Ascalapho* qui signifie *changer*, (Voss. de Philosophia.) Mais la même langue fournit, dans les mots, *Is Calaphot*, *Homme de couteau*, une étymologie qui paroit la plus juste de toutes, ou du moins qui exprime parfaitement la profession d'Esculape, dont le principal talent étoit *la Chirurgie*.

6 *Voyez ci apres, chap.* 19.

7. La Fable a voulu marquer par là l'invention du *fusil*. La *férule* dont Promethée se servit en cette occasion & qu'il appliqua contre les roües du char du Soleil, est une plante approchante du *fenouil*, dont la moüelle étant seche peut être susceptible des étin-

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

en faire part aux hommes; qu'il les avoit rendus intelligens & ſages; qu'il leur avoit enſeigné à bâtir des maiſons, affin qu'ils ne demeuraſſent plus dans des cavernes comme auparavant; à diſtinguer les ſaiſons, à obſerver le lever & le coucher des Aſtres; à joindre les lettres enſemble pour en former des mots; à mettre les bêtes ſous le joug, & les attacher à la charrue; à domter les chevaux; à conſtruire des vaiſſeaux; & à faire des voiles. Il ajoute, *qu'il a appris aux hommes à deviner; à expliquer les ſonges, & les Oracles; à prédire l'avenir par le vol des oiſeaux, par les entrailles des animaux, & par les ſignes qui paroiſſent au ciel; à tirer de la terre l'airain, le fer, l'argent, & l'or, en un mot, que tous les Arts ſont venus de Promethée.*

Mais il eſt aiſé de voir que le Promethée d'Eſchyle & des autres Poëtes eſt un perſonnage imaginaire, auſſi bien que l'Apollon dont on a parlé ci devant; & que *Promethée*, n'eſt autre qu'un emblême ou une proſopopée de *l'eſprit*, & de *l'induſtrie* de l'homme, ou de ſa 8 *prévoyance*, qui lui a fait découvrir tout ce qui étoit utile pour la vie & pour la ſocieté. On ne s'arrêtera pas à rapporter ici ce que les Grecs ont dit d'ailleurs touchant Promethée; qu'ils n'ont pas crû ſi ancien, qu'on l'a ſuppoſé au commencement de cet article.

Outre les Rois d'Egypte dont on a fait mention ci-deſſus, & auxquels on a dit que ces peuples avoient attribué l'invention de la Médecine, ils en contoient encore deux autres, qu'ils diſoient avoir été fort experts dans cet art. 9 Le premier eſt ATHOTIS, Roi de la premiere dynaſtie des *Thinites*, qui avoit non ſeulement entendu la Médecine, mais compoſé même des livres *d'Anatomie*.

10 Le ſecond eſt TOSORTHROS, ou SESORTHROS, Roi de la troiſiéme dynaſtie des *Memphites*, qui n'étoit pas moins habile Médecin que l'autre; en ſorte qu'on le confondoit avec l'Eſculape Egyptien. S'il falloit s'en tenir à la ſupputation de Manethon, auteur de ce païs-là, & qui a rapporté ce qu'on vient de lire touchant ces deux Rois; quoi qu'ils ne fuſſent pas ſi anciens, au conte de cet auteur, qu'Oſiris ou Hermes, ils auroient neanmomins vêcu pluſieurs ſiecles avant *Adam*. L'on a déja vû ci-devant que Zoroaſtre paſſoit pour avoir vêcu ſix mille ans avant Platon, c'eſt à dire environ deux mille ans avant le commencement du monde. Cette erreur de Chronologie vient de ce que les Egyptiens faiſoient le monde beaucoup plus ancien qu'il n'eſt, ſelon la revelation de la Sainte Ecriture. Quelques uns d'entr'eux, à ce que dit Diodore, contoient vint & trois mille ans depuis le regne du Soleil, juſqu'au temps d'Alexandre le Grand; & ceux qui en contoient le moins, en contoient pourtant plus de dix mille, calcul qui excede d'un grand nombre de ſiecles l'antiquité ou le commencement du monde.

Un

---

celles qui ſortent du fer ou de deux cailloux batus l'un contre l'autre. Ce que la fable ajoûte, *que Promethée enſeigna aux hommes le moyen de conſerver le feu, au lieu qu'auparavant ils étoient obligez d'en demander aux Dieux, à chaque fois qu'il leur manquoit*, confirme cette explication. D'où vient encore que *la ferule* eſt appellée, *le lit du feu*, dans une ancienne épigramme, νάρθηξ πυρκοίτης; & c'eſt ce qu'Heſychius explique en ces termes. νάρθηκι ἐχρῶντο πρὸς τὰς ἀνζωπυρήσεις τοῦ πυρός. *On ſe ſervoit*, dit-il, *de la ferule pour allumer le feu.*

8 προμήθεια.

9 *Euſeb. Chronic.*

10 *ibidem.*

Un autre fait, concernant l'antiquité de la Médecine, qu'il faudroit éclaircir, c'eſt ce que l'on trouve dans les Archives des *Chinois* touchant leurs premiers Rois, qui vivoient, à ce qu'ils prétendent, quelques ſiecles avant le Déluge, & qui par là ſe trouveroient auſſi anciens qu'aucun de ceux dont on a parlé juſques à preſent. L'un de ces Rois, qui s'appelloit Ciningo, ou Xin-num, & qui a, diſent ils, ſuccedé à *Fohi*, fondateur de leur Monarchie, avoit fait diverſes expériences pour découvrir les bonnes & les mauvaiſes qualitez des plantes. Mais ſon ſucceſſeur, qu'ils nomment Hohamti, étoit allé beaucoup plus loin; il avoit écrit pluſieurs livres en Médecine qu'ils ont encore aujourd'hui, & où l'on trouve particulierement des obſervations fort étendues touchant les ſignes que l'on peut tirer du *pouls*, pour conoître & pour diſcerner les maladies & l'état des malades. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

11 Ceux de qui nous tenons ce que nous venons de dire croyent les Annales des Chinois aſſez ſures; & ils ſe fondent principalament ſur ce qu'elles contiennent des obſervations fort anciennes, concernant les éclipſes, & les conjonctions des Aſtres, qui ſont aſſez juſtes; d'où ils tirent cette conſéquence, que les Chinois modernes, ou ceux qui ont vêcu il y a quelques centaines d'années, n'ayant pas été aſſez ſavans pour faire les ſupputations néceſſaires, pour marquer de ſi loin le temps auquel ces éclipſes avoient dû arriver, cette découverte ne peut avoir été faite à la Chine que dans le temps même que ces éclipſes ont paru; en ſorte que ce doit plûtôt être un effet de l'obſervation, que du calcul Aſtronomique des Chinois.

Mais il ſe peut que ces peuples, qui aiment l'Aſtronomie & qui s'y étoient déja beaucoup attachez avant l'arrivée des premiers Mathematiciens de l'Europe qui ſont allez en ce païs là, ayant tiré des *Caldéens* les premieres conoiſſances de cette ſcience, euſſent auſſi copié leurs livres, qui pouvoient être fort anciens. On peut auſſi dire, touchant l'hiſtoire des premiers Rois de la Chine, ce que l'on a dit ci deſſus des premiers Rois d'Egypte, que c'eſt un déguiſement de celle des Patriarches de l'Ecriture, dont les Chinois ont pû avoir quelque conoiſſance par la tradition des mêmes Caldéens. Ce qui paroit vraiſemblable en ce que les uns & les autres, je veux dire les Egyptiens & les Chinois, ont également attribué à leurs anciens Rois l'invention des Arts, qui ne peut être venue, du moins à l'égard de ceux qui ſont les plus néceſſaires à la vie, que des premiers hommes dont il eſt parlé dans l'hiſtoire ſainte, ou de ceux qui ont vêcu depuis Adam juſqu'à Nöé.

Pour ce qui eſt de la conoiſſance de l'état du *pouls*, en particulier, & de ſon uſage dans la Médecine, il eſt difficile de croire que l'on en ſût, du temps du Roi *Hoamti*, tout ce que l'on prétend qu'il ait écrit ſur ce ſujet. On verra ci-après qu'Hippocrate, qui n'eſt venu que plus de deux mille ans après ce Roi, ne dit pas encore grand choſe du pouls, & que ce ne fut que du temps d'Hérophile, Médecin Grec, qui exerçoit la Médecine en Egypte, cent cinquante ans apres Hippocrate, que l'on commença à raffiner ſur cette matiere.

On répondra que cela ne prouve rien contre les Chinois; & que ſi ces peuples ont bien eu, à ce qu'on dit, l'*Imprimerie*, & la *poudre à canon* avant les Européens, ils ont pû avoir depuis fort longtemps d'autres conoiſſances qui leur ont été particulieres, & que ni les Grecs ni les Egyptiens n'ont pas eües auſſi

11 *Voyez ce qu'ont écrit là deſſus, les Peres Martini, Kirker, Couplet, le Comte*, &c.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

auſſi tôt qu'eux. J'avoüe que cela peut être; mais ne ſe peut-il pas auſſi que les Chinois ayent tiré des peuples qu'on vient de nommer leurs principes concernant le pouls. Ils ont du moins eu aſſez de temps pour cela, depuis deux mille ans qui ſe ſont écoulez depuis Hérophile juſqu'à aujourd'hui. Il n'en eſt pas de la Chine, ni des Indes Orientales, comme des Occidentales. Ces derniers païs étoient inconus aux Anciens, parce qu'ils n'avoient pas pouſſé l'art de la navigation aſſez loin pour entreprendre de ſemblables voyages par mer; mais il en eſt autrement des premiers, c'eſt à dire des Indes Orientales. On peut s'y rendre même par terre, & l'on ſait qu'ils ont été conus anciennement; de maniere que les Grecs, les Egyptiens, qui ont été les peuples les plus ſavans de l'antiquité, & particulierement les Phéniciens, qui étoient de grands voyageurs, & qui entendoient même la navigation mieux que les autres, ſont allez 12 juſques à la Chine, & par conſéquent ont pû communiquer à cette nation leurs conoiſſances, & celles de leurs voiſins.

On repliquera que le Syſteme des Chinois, concernant le pouls, & celui des Grecs ſont ſi differens, qu'ils ne paroiſſent point avoir été pris l'un de l'autre; mais ne peut-on pas dire que les Chinois, ayant une fois ſû en général que le pouls indiquoit l'état de quelques maladies, ils ont pû bâtir à leur fantaiſie ſur ce fondement, & donner carriere à leur imagination autant qu'il leur a plû? On peut ajoûter que ce qu'ils débitent là deſſus eſt ſi ſubtil & ſi étendu, que cela ſeul eſt un indice que cette doctrine n'eſt pas du temps des Patriarches qui vivoient avant le déluge. Et il eſt probable que les Chinois modernes, ou ſi l'on veut, ceux qui ont vêcu depuis deux mille ans, prévenus que leurs premiers Rois avoient inventé la Médecine, leur ont attribué toutes les découvertes qui concernent cet Art, & qu'ils ont mis, par cette raiſon, les noms de ces Empereurs au devant des livres de Médecine qui avoient été compoſez par d'autres; comme on a vû ci devant que les anciens Egyptiens en ont uſé à l'égard de leurs premiers Rois, ou Docteurs.

On n'en dira pas davantage ſur cette matiere, laiſſant au Lecteur la liberté d'en faire le jugement qu'il lui plaira. Ceux qui auront envie d'être inſtruits plus particulierement ſur la Médecine des Chinois peuvent lire le recueuil de *Cleyer*, qui eſt intitulé *Specimen Medicinæ Sinicæ*. Mais on doit les avertir qu'ils auront bien de la peine à en tirer quelque choſe de bon ou d'intelligible. Il eſt fait mention dans ce recueuil d'une certaine *Circulation* du ſang & des humeurs. Je ne ſai ſi le traducteur eſt fidele; mais comme que ce ſoit, il faut bien ſe garder de confondre cette circulation avec celle qui a été découverte dans le ſiecle où nous ſommes, ou pour le plûtôt, comme quelques uns le croyent dans le ſiecle précedent. Au reſte, quand nous en ſerons à la Médecine de nôtre temps, nous pourrons dire encore un mot de celle des Chinois, en parlant de celle des Indiens modernes, & des autres peuples qui ſont hors de l'Europe.

CHAPITRE

---

12 Les anciens Géographes ont conu les *Chinois* ſous le nom de *Sinæ*; ou ſous celui de *Seres*, comme le pretend le ſavant Iſâc Voſſius, qui prend le païs des premiers pour le Royaume de *Siam*.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE IX.

MELAMPE, ancien Poëte, Berger, Devin, & Médecin, THYODAMAS son fils. On parle auſſi des DRUIDES, anciens Docteurs des Gaulois.

L'Eſculape Egyptien, & tous les autres inventeurs de la Médecine, dont nous avons parlé juſques à preſent, ont vêcu environ le temps du Déluge, qui arriva ſur le milieu du dix ſeptiéme ſiecle du monde. Entre cet Eſculape & celui dont nous parlerons dans la ſuite, il s'eſt écoulé à peu prés onze ſiecles, qui eſt l'eſpace qu'il y a eu entre le temps du *Déluge*, & celui de l'Expédition des *Argonautes*, qui ſe fit au commencement du vint & huitiéme ſiecle, environ cinquante ans avant le ſiege de Troye. Le dernier Eſculape fut de cette expédition, & ſes fils ſe trouverent à ce ſiege, comme on le verra ci-après.

Pendant tout le grand intervalle dont on vient de parler, comme on ne trouve rien concernant la Médecine dans les Annales des Egyptiens, & qu'elles fourniſſent même très-peu, à cet égard, dans la ſuite des temps, cela nous oblige à recourir à celles des Grecs qui ne ſont pas ſi anciennes, & qui ne commençent qu'avec le regne des *Argiens*, l'an du monde deux mille quatre vint dix, environ quatre cents ans apres le Déluge. L'on n'y trouve même preſque rien juſqu'au temps de l'Expedition des Argonautes, où l'on a dit qu'Eſculape ſe rencontra; mais on en tire beaucoup de matiere, pour les ſiecles ſuivans.

Le ſeul Médecin, d'entre ceux qui peuvent avoir vêcu dans la Grece avant cet Eſculape, dont on ſache quelque choſe, c'eſt *Melampe*, qui vivoit cent cinquante ans auparavant. On parlera de lui dans ce Chapitre, auſſi bien que des *Druides*, qui ont été les Docteurs des anciens Gaulois; & dans le ſuivant, on fera l'hiſtoire du *Centaure Chiron*, qui étoit contemporain d'Eſculape, mais plus âgé que lui; ayant été ſon précepteur, auſſi bien que des principaux *Héros* de ce temps là, dont on parlera auſſi en même temps, apres quoi on viendra à Eſculape lui même.

Melampe étoit d'Argos. Il étoit fils d'*Amithaon* & d'*Aglaïde*, ou d'*Idomené*, fille d'*Abas*. C'eſt un des plus anciens *Poëtes* dont on ait conoiſſance, & dont Homere lui même fait mention. Il avoit écrit pluſieurs milliers de vers ſur le deüil de *Céres* à l'occaſion du rapt de Proſerpine fille de cette Déeſſe, & ſur d'autres ſujets.

Il entendoit auſſi l'art de *deviner*, & celui de la Médecine, qui étoient deux arts inſéparables en ce temps-là. Il nous eſt reſté quelques livres qui portent le nom de Mélampe, & qui enſeignent à deviner par *les palpitations* & par *les taches*, ou *marques naturelles du corps*, mais ce ſont des pieces qui ont été anciennement ſuppoſées. Mélampe étoit auſſi *Berger*, ſelon la coûtume de ces temps-là, que les fils des Rois, & les Dieux eux mêmes gardoient quelquefois leurs troupeaux.

Ce fut ſa profeſſion de Berger, qui lui donna occaſion de faire le *Médecin*. L'on a parlé, au Chapitre ſecond, de la maniere dont il s'y prit pour guerir les filles de Prœtus qui étoient devenues folles; & l'on a remarqué en cet endroit qu'il les purgea avec de l'*Ellebore*, ou avec du lait de ſes chevres, qui avoient auparavant

1 Cette plante fut appellée, à cauſe de cela, *Melampodium*. Voyez Dioſcoride, lib. 4. chap. 181. Galien parle auſſi de cette cure de Mélampe, dans ſon livre *de atra bile*, chap. 7. & Pline, liv. 25. chap. 5.

Des xxviij premiers Siecles du Monde.

mangé de cette herbe. C'eſt ici le plus ancien exemple, que nous ayons de la *Purgation*; & l'on pourroit croire que c'eſt ce qui lui fit donner 2 un ſurnom, qui ſemble marquer qu'il a été le premier qui ait donné des *purgatifs*.

Mais il y a bien autant d'apparence qu'il eut ce ſurnom, parce qu'il étoit des premiers qui euſſent mis en uſage, du moins dans la Grece, les prétendus moyens de *purger*, c'eſt à dire, de *purifier* ceux qui étoient tombez dans quelque maladie de corps ou d'eſprit, ou qui s'étoient *ſoüillez* par des crimes. Ce qui ſe faiſoit non par les purgations des Médecins, mais par des cérémonies ſuperſtitieuſes, qui conſiſtoient à faire des ſacrifices à quelques Divinitez, à reciter de certains *vers* ou de certaines *paroles* ſur les perſonnes, à leur appliquer, ou à leur faire uſer de quelques *herbes* cueuillies en certain temps, & avec des circonſtances particulieres, on enfin à les laver dans des *bains* propres pour cela.

Mélampe mit tous ces moyens en uſage, pour guerir les filles de Prœtus. Il ne leur donna pas ſeulement de l'Ellebore, il employa encore 3 *les Vers*, ou *les Charmes*, & enfin il les fit *baigner* 4 dans une fontaine d'Arcadie, qu'on appelloit la fontaine *Clitorienne*, où elles acheverent de ſe purifier. La fable ajoûte, que depuis ce temps là ceux qui beuvoient de l'eau de cette fontaine perdoient le goût du vin. 5 Si cette cure fut belle, la recompenſe que Mélampe exigea fut auſſi bien conſiderable; puis qu'il obligea le pere de ces Princeſſes à lui donner un tiers de ſon Royaume, & un autre à ſon frere Bias, en ſuite de quoi ils épouſerent chacun une de ces Dames.

Mais pour revenir au premier remede, dont nous avons dit que Mélampe s'étoit ſervi, quelques autres auteurs prétendent 6 que la plante appellée Ellébore a été trouvée en premier lieu par un homme d'*Anticyre*, qui en fit l'eſſay ſur Hercule, qui étoit devenu furieux, & le guérit par cette voye là. Il y avoit deux villes du nom d'*Anticyre*, l'une dans la *Phocide*, & l'autre aupres du golfe *Maliaque*. C'eſt dans cette derniere que croiſſoit l'Ellebore, & c'eſt là où l'on envoyoit les fous, ou ceux qui avoient beſoin d'être purgez avec de l'Ellebore. (Voyez Strabon, l. 9.)

On trouve un autre exemple des cures de Mélampe, qui ne mérite pas moins d'être rapporté que le precedent. 7 *Iphiclus*, l'un les Argonautes, fils de *Phylacus*, ne pouvant avoir d'enfans, Mélampe fut prié de lui indiquer quelques remedes pour cela, ce qu'il fit de cette maniere. Ayant immolé deux taureaux, & ayant coupé leurs entrailles en pluſieurs petites pieces, il attira par cet artifice les oiſeaux pour en tirer quelque augure. Il vint donc un vautour, 8 duquel il apprit que Phylacus ayant autrefois ſacrifié des beliers, il laiſſa le couteau, dont il les avoit égorgez, tout ſanglant aupres de ſon fils, qui étant fort jeune en fut épouvanté, & courut planter ce couteau dans un chêne ſacré, dont l'écorce l'avoit enſuite couvert. Le vautour ajoûta, que ſi Iphiclus alloit chercher ce couteau & qu'il en râclat la roüille qu'il boiroit dans du vin pendant dix jours, il auroit bientôt des enfans. Mélampe ayant donné ce conſeil à Iphiclus, il ne manqua pas de le ſuivre & d'en voir l'effet.

Voila

---

2 Servius, ſur le 3. des Géorgiques, dit que Mélampe étoit appellé καθάρτης, c'eſt à dire, *qui purge*, ou *purifie*.

3 *Voyez ci aprés, chap.* 12.

4 *Voyez les Métamorphoſes d'Ovide.*

5 *Apollodor. lib.* 2.

6 *Ptolemæus Hephæſtionis filius, apud Photium. Stephanus Byzantinus, in voce Anticyra.*

7 *Apollodor. lib.* 1.

8 Mélampe étant devin, il entendoit le langage des oiſeaux.

Unable to display this page

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE X.

Le Centaure CHIRON; les HEROS qu'il a enſeignez; & les autres grands hommes de ce temps là, qui ſe ſont mêlez de la Médecine.

CHIRON *le Centaure* étoit fils de *Saturne* & de *Philyra*. Ce que nous avons dit ci-devant que Saturne, ou Cronos étoit le même que Nöé, pourroit faire croire que Chiron étant ſon fils, ſeroit du temps *d'Hermes*, *d'Oſiris*, & des autres dont on a parlé. Mais il faut ſavoir que les Grecs, dont les Annales n'étoient pas ſi anciennes que celles des Egyptiens, comme on l'a remarqué au chapitre précedent, ne regardoient pas auſſi Saturne comme étant ſi ancien. Saturne, qui ſelon eux, avoit été Roi d'une partie de l'Italie, vivoit ſeulement ſur le milieu du vint & ſeptieme ſiecle du monde; en ſorte qu'il pouvoit naturellement être le pere de Chiron, qu'ils font vivre du temps du voyage des Argonautes, qui fut entrepris, comme on l'a dit ci-deſſus, au commencement du vint & huitieme ſiecle.

1 La raiſon pour laquelle Chiron étoit moitié homme & moitié cheval, (qui eſt ce que les Poëtes ont appellé *un Centaure*) c'eſt, dit la fable, que Saturne ayant apperçu ſa femme *Rhea*, qui venoit pour le ſurprendre comme il étoit avec Philyra, il prit incontinent la forme d'un cheval, pour n'être pas conu. D'autres veulent qu'on ait attribué à Chiron un corps demi-homme & demi bête, parce qu'il entendoit la Médecine de l'une & de l'autre eſpece, c'eſt à dire, la Médecine des bêtes auſſi bien que celle des hommes; & Suidas dit que ce Centaure avoit compoſé un livre intitulé, 2 *la Médecine des Chevaux*. Mais il eſt plus probable que Chiron n'a été mis au rang des Centaures, que parce qu'il étoit de *Theſſalie*. L'on a feint que ce païs étoit la patrie de ces monſtres parce que les Theſſaliens, ayant été les premiers qui ſe ſont appliquez à domter des chevaux, ceux qui les virent de loin à cheval ſe figurérent que l'homme & le cheval ne faiſoient qu'un même corps.

3 Quelques uns ont dit ſimplement que Chiron avoit inventé la Médecine, ſans ſpécifier quelle ſorte de Médecine. D'autres lui ont attribué d'avoir trouvé, le premier, des *Herbes* & des *Médicamens* pour la guériſon des maladies, & particulierement des *playes* & des *ulceres*. 4. Les *Magnéſiens*, ſes compatriotes, lui offroient pour ce ſujet, les prémices des herbes, & ils ſoutenoient qu'il étoit le premier qui eût écrit de la Médecine. L'on prétend qu'il ait donné ſon nom à la Centaurée, plante conue, & à quelques autres. L'on ajoute même que Diane lui avoit enſeigné les vertus de quelques autres ſimples. 5. D'autres enfin ne l'ont fait inventeur que de la Chirurgie ſeule. Ce dernier ſentiment eſt fondé ſur l'étymologie du nom de ce Centaure, qui vient mani-

1 *Pindar. Pythior. Od. 6. Hyginus, fabular. cap. 138. Apollon. Rhod. Argonauticor. lib. 2. &c.*

2 Ἱππιατρικὸν.

3 *Germanicus Cæſar in Arati phænomena.*

4 *Plutarch. Sympos. lib. 3. quæſt. 1.*

5 *Hyginus. cap. 27.*

manifeſtement d'un mot Grec, qui ſignifie 6 *la main*, & duquel celui de *Chirurgie* ſe trouve tiré.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde

La Chirurgie ou la Médecine n'étoient pas les ſeules ſciences de Chiron. Il poſſedoit de plus *la Philoſophie*, *la Muſique*, *l'Aſtronomie*, l'art de *la Chaſſe*, celui de *la Guerre*, & divers autres. 7 Sa demeure étoit dans une grotte du mont Pélion, où tous les grands hommes de ſon temps venoient le trouver, pour apprendre ces arts & ces ſciences. Les Héros qu'il a inſtruits, ſans conter Eſculape, dont on parlera au chapitre ſuivant, ſont, *Hercule*, *Ariſtée*, *Théſée*, *Telamon*, *Teucer*, *Jaſon*, *Pelée*, & *Achille*.

Entre les ſciences & les arts que Chiron enſeigna à Hercule, on ne conte pas ſeulement *l'art militaire & l'Aſtronomie*; on met encore au même rang la Médecine, dans laquelle Plutarque prétend que ce Héros ait excellé. Et ce que rapporte Euripide, qu'Hercule ayant appris qu'Alceſte avoit voulu mourir pour Admete ſon époux, il combattit la mort & lui arracha par force cette Princeſſe, ne ſignifie autre choſe, 8 ſelon quelques uns, ſinon qu'Alceſte étant ſi mal qu'on déſeſperoit de ſa guériſon, Hercule vint lui rendre la ſanté par ſes remedes. On prétend de plus, qu'il ait été appellé *Alexicacos*, du même ſurnom qu'Apollon, par les mêmes raiſons qui ont fait donner cette épithete à celui-ci, c'eſt à dire, parce qu'il *chaſſoit les maladies*. Mais il eſt plus probable qu'on appelloit Hercule de ce nom, pour avoir délivré le monde de divers monſtres, & de divers voleurs, & autres mêchans hommes ou animaux, comme on le peut voir dans la fable.

On tire auſſi un argument, pour prouver qu'Hercule entendoit la Médecine, de ce que diverſes plantes Médicinales ſe trouvent appellées de ſon nom. Théophraſte, Dioſcoride, & les autres anciens Herboriſtes, parlent d'une eſpece de *Pavot*, qu'on nommoit *Pavot Héraclien*, c'eſt à dire, Pavot d'Hercule. Il y avoit encore une autre plante nommée *Héraclion*. La plante nommée *Nymphæa*, s'appelloit auſſi *Heraclia*, ſelon Pline, qui ajoute, *que cette herbe nacquit ſur le tombeau d'une Nymphe qu'Hercule aimoit, & qui étoit morte de jalouſie, parce qu'il s'étoit attaché à une autre Dame*. On a enfin une eſpece de *Panax* qui s'appelle *Panax Héraclien*, & quelques autres plantes qui portent le nom d'Hercule. Mais rien n'empêche qu'on ne puiſſe leur avoir donné ces noms depuis, pour marquer la force ou la vertu de ces herbes, qu'on prétendoit avoir du rapport avec celle d'Hercule; à peu prés comme on a appellé le *haut mal*, ou le *mal caduc*, la *maladie d'Hercule*; non qu'Hercule en ait été atteint, comme on l'a crû, ou qu'il ſut guérir cette maladie, mais parce qu'on a ſuppoſé qu'il falloit les forces d'Hercule pour la ſurmonter.

Ce Héros eut une fille nommée 9 Hepione, qui entendoit auſſi la Médecine. On verra ci apres une autre *Hépione*, femme d'Eſculape. On a dit quelque choſe d'Hercule dans le chapitre précedent, & on en dira encore un mot dans le reſte de celui ci.

Ariste'e, Roi d'Arcadie, & fils 10 *d'Apollon* & de *Cyrene*, 11 fut remis

6 χεὶρ de ce mot vient celui de *Chirurgie*, qui ſignifie mot à mot *Operation de la main*.

7 *Clem. Aléxandrin. Stromat. lib.* 1.

8 *Vid. Mureti Var. Lectiones.*

9 *Epiſtol. Abderitanor. ad Hippocratem.*

10 L'Apollon des Grecs n'étoit pas ſi ancien que celui dont on a parlé ci devant. Voyez ce que nous avons dit de *Saturne* au commencement de ce chapitre.

11 *Apollon. Rhod. Argonauticor. lib.* 2.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

mis par ſon père au Centaure Chiron, qui lui enſeigna la *Médecine*, & l'art de *deviner*. On a dit d'Ariſtée qu'il avoit montré aux hommes de ſon temps à *faire l'huile*, à *faire cailler le lait*, à *recueuillir le miel*, & pluſieurs autres choſes utiles à la ſocieté. On lui a auſſi attribué d'avoir, le premier, découvert les vertus du *Silphium*, ou du *Laſer*, plante dont le ſuc ou la gomme étoit d'un très-grand uſage parmi les anciens Médecins, mais qu'on ne conoit pas bien aujourdui, 12 comme on le verra dans la ſuite.

THESE'E fut auſſi inſtruit dans la même écôle. 13 Theophraſte parle d'une plante nommée du nom de ce Héros, d'où l'on infere qu'il en avoit découvert les qualitez, qui conſiſtent principalement à lâcher le ventre.

TELAMON, & ſon fils TEUCER, autres diſciples du Centaure, n'ont pas eu moins de part que les précedens à la conoiſſance de la Médecine. 14 Philoſtrate l'aſſure du prémier; & le *Teucrium*, plante conue, qui porte le nom de celui-ci, eſt auſſi, ſelon la commune tradition, une marque qu'il l'a découverte.

JASON a de même paſſé pour un grand Médecin, comme l'étymologie de 15 ſon nom ſemble le prouver.

PELE'E a été dans la même reputation, auſſi bien que ſon fils ACHILLE. Celui ci allant au Siege de Troye, y porta une lance, qui lui avoit été donnée par le Centaure, & qui avoit la vertu de guérir les bleſſures qu'elle faiſoit, ce que *Téléphe* expérimenta heureuſement, 16 *Quelques uns*, dit Pline, *prétendent qu'Achille guérit Téléphe avec la plante nommée* Achillea, *qui eſt une eſpece de* Millefeuille. *Les autres veulent qu'il ait inventé le* vert de gris, *qui eſt d'un grand uſage pour les emplâtres; & ils ajoutent que c'eſt pour cela qu'on peint Achille râclant le vert de gris (qui eſt une eſpece de roüille du cuivre) de la pointe de ſa lance, & le faiſant tomber ſur la playe de Téléphe.*

17 *Homere* nous apprend auſſi qu'Eurypile ayant été bleſſé, prioit Patrocle, ami d'Achille, *de lui faire part des excellens remedes qu'il avoit appris de ce Héros, diſciple de Chiron, le plus juſte des Centaures.* On pourroit joindre au témoignage d'Homere celui de pluſieurs autres Poëtes, qui attribuent tous à Achille d'avoir appris la Médecine du Centaure Chiron.

On ne peut pas douter, après ce qu'on vient de dire de PATROCLE, qu'il n'entendît auſſi la Médecine, & particulierement la Chirurgie, puis qu'Eurypile ajoute, dans l'endroit qu'on a cité, *qu'il le prie de lui faire une inciſion à ſa cuiſſe, pour en tirer le dard qui l'a bleſſé, & apres avoir lavé la playe avec de l'eau, d'y appliquer un médicament qui appaiſe la douleur.*

Voila quels ſont les Héros que Chiron avoit enſeignez. Les autres grands hommes de ces temps là entendoient auſſi preſque tous la Médecine. 18. PALAMEDE n'étoit pas moins expert à cet égard. Ce fut lui qui empêcha, par ſa bonne conduite, que la peſte, qui ravageoit l'Helleſpont & Troye même, n'attaqua perſonne dans le camp des Grecs, qui étoit devant cette ville, quoi que le lieu où étoit ce camp fut fort mal ſain. Palamede avoit prévû cette peſte

---

12 *Part. 3. liv. 2. chap. 3.*
13 *Hiſtor. plantar. lib. 7. cap. 11. & alibi.*
14 *In Heroicis, dum de Chirone.*
15 *Jaſon* vient de ἰάομαι, *je guéris.*
16 *Lib. 25. cap. 5.*
17. *Iliados. Λ.*
18. *Philoſtratus in Heroicis.*

Unable to display this page



peſte ſur ce que pluſieurs loups deſcendoient du mont Ida, & ſe jettoient ſur le bêtail, & même ſur les hommes. Le moyen qu'il employa pour la prévenir, ou pour en empêcher les effets ; fut d'ordonner que l'on mangeât peu, & particulierement que l'on s'abſtint de chair, & que l'on fit beaucoup d'exercice. Avec tout cela, il ne prétendoit pas être Médecin ; & l'auteur qu'on cite au bas de la page, dit que Palamede refuſa d'être inſtruit dans la Médecine par Chiron, parce qu'il regardoit cette profeſſion comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le ſupplice d'Eſculape, qui avoit été foudroyé, lui faiſoit peur. Le même auteur ajoute, que ſi Palamede, qui en ſavoit plus que Chiron, avoit crû la Médecine utile, il l'auroit inventée, auſſi bien que tant d'autres belles choſes dont on lui a attribué l'invention. Mais cet auteur ne prend pas garde que la Médecine avoit déja été inventée, ou du moins pratiquée par Chiron & par Eſculape, de l'aveu même de Palamede. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Ulysse peut auſſi être mis entre les Médecins, lui qui ſe ſervit ſi utilement du *Moly*, que Mercure lui avoit indiqué, pour ſe garantir des charmes de Circé.

19 Autolycus, qui étoit grand-pere d'Ulyſſe, entendoit pareillement la Médecine, auſſi bien que ſes fils. Ce furent eux qui arrêterent, par des 20 enchantemens, le ſang qu'Ulyſſe perdoit, ayant été bleſſé par un ſanglier.

L'on étoit anciennement ſi fort prévenu que les Héros de la guerre de Troye devoient tous être Médecins, qu'on a atrribué à quelques uns de guérir des maladies, même apres leur mort. Voyez ce que Philoſtrate dit de Protesilaus.

21 On a parlé ci-devant de Polyide. On ajoutera ſeulement, qu'il étoit petit neveu de Mélampe, ſi c'eſt du moins de ce Polyide dont parle Pauſanias. Ce qui fait croire qu'il ne parle pas d'un autre, c'eſt qu'il dit qu'on fit venir Polyide de Mégare, pour purifier un homme qui avoit commis un meurtre ; ce qui étoit le métier des Devins, tel qu'étoit Polyide, & des Médecins de ces temps là.

22 Phocus, fils *d'Ornytion*, & petit-fils de *Siſyphe*, peut auſſi être conté entre les Médecins du même temps, pour avoir guéri *Antiope*, qui étoit devenue furieuſe ; apres quoi il l'épouſa.

Orphée n'a pas moins été Médecin. Il fut du voyage des Argonautes, auſſi bien qu'Eſculape ; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains. Les Grecs ont crû qu'Orphée étoit de Thrace, & l'ont fait paſſer pour un homme à peu près du caractere de Mercure Triſmégiſte, c'eſt à dire, pour un homme univerſel. On ſait ce qu'ils ont dit de ſa *Muſique*, de ſes conoiſſances par rapport aux *Aſtres*, aux *Cérémonies Religieuſes* &c. Mais ce qui ſert à nôtre hiſtoire, c'eſt qu'ils le regardoient comme un des 23 Inventeurs de la Médecine, & comme très-expert dans la ſcience d'expier les crimes, & d'appaiſer la colere des Dieux, qui eſt la même choſe que l'on a dite de Mélampe.

Il

19 *Odyſſ.* Tau.
20 *Voyez ci apres, chap.* 12.
21 *Voyez le chap.* 2.
22 *Pauſanias in Bœoticis.*
23 *Pauſanias, ibidem.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il nous reſte un Poëme, qui porte le nom d'Orphée, dans lequel il décrit l'expédition des Argonautes, dont on a dit qu'il avoit été. L'on a auſſi de lui quelques autres pieces de Poëſie, dont on a rapporté ci deſſus 24 des paſſages qui regardent les vertus de certains ſimples, & la gueriſon de certaines maladies. Mais on a reconu, il y a longtemps, que ces ouvrages ſont ſuppoſez, quoi qu'ils ſoient aſſez anciens; puis qu'on les attribuoit déja à Orphée du temps de Ciceron, qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte nommé *Cercops*.

Pline remarque, 25 *qu'Orphée, le premier de tous ceux qu'on conoiſſoit, avoit écrit touchant les plantes, quelque choſe d'un peu trop curieux.* La curioſité, dont cet auteur veut parler, n'eſt autre choſe que ce qu'on peut appeller, à plus juſte titre, vanité & ſuperſtition. C'étoit là le génie de ces anciens temps; & l'on apprend 26 d'ailleurs qu'Orphée avoit paſſé pour un habile *Magicien*.

Galien parle auſſi d'un *Orphée*, auquel il donne le ſurnom de *Théologien*, 27 qui avoit écrit des livres touchant la maniere de compoſer divers *poiſons*. Ce ſurnom ſemble marquer le même Orphée dont nous faiſons l'hiſtoire; ſoit que ces livres fuſſent veritablement de lui, ſoit qu'on eût emprunté ſon nom, ce qui eſt plus probable.

28 D'autres ont écrit qu'Orphée étoit *Egyptien*; & il y a de l'apparence qu'il étoit plus ancien, que les Grecs ne le croyoient.

MUSE'E, autre ancien Poëte, fut diſciple du précedent. 29 On lui attribue auſſi d'avoir enſeigné aux hommes des remedes pour les maladies. Pline le joint à Orphée, pour la conoiſſance des plantes, remarquant que Muſée étoit le dernier des deux qui avoit écrit ſur cette matiere. Mais ſes ouvrages paſſoient déja anciennement pour ſuppoſez, auſſi bien que ceux d'Orphée, & Pauſanias les donne à *Onomacritus* Athenien.

LINUS étoit auſſi Poëte. On a dit qu'il avoit été précepteur d'Orphée & d'Hercule; & on le met au rang des Médecins, pour avoir écrit de la nature *des fruits*, & *des arbres*.

ERIBOTES, fils de *Téléonte*, étoit Médecin ou Chirurgien. Il fut du nombre des Argonautes, auſſi bien qu'Orphée; & ce fut lui qui penſa *Oilée*, pere d'Ajax, que des oiſeaux monſtrueux appellez *Stymphalides*, avoient bleſſé à l'épaule. 30 Apollonius de Rhode, de qui nous tenons cette hiſtoire, remarque qu'Eribotes détacha, en cette occaſion, ſon baudrier, ou ſa ceinture, pour en tirer une boëte où il tenoit apparemment ſes médicamens, qui eſt ce que nos Chirurgiens appellent *un boëtier*. Hyginus fait auſſi mention d'Eribotes, avec cette particularité, qu'il périt au retour de la fameuſe expedition où il étoit allé.

IAPIS n'eſt pas tout à fait ſi ancien que les précedens. C'eſt le Médecin que Virgile

---

24 *Voyez le chap. 5.*

25 Primus omnium, quos memoria novit, Orpheus de herbis curioſiùs aliqua prodidit. *lib. 25. cap. 2.*

26 *Pauſanias in Eliacis poſterioribus.*

27 *De antidotis, lib. 2. cap. 7.*

28 *Pauſanias in Eliacis poſterioribus.*

29 *Ariſtophan. in Ranis, Act. 4. ſcen. 2.*

30 *Argonauticor. lib. 2.*

Virgile introduit penſant *Enée* de ſes bleſſures, & duquel 31 il dit qu'Apollon, qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui communiquer la ſcience des Augures, & l'art de joüer de la Lyre, & de bien tirer de l'Arc; mais, qu'il aima mieux, pour pouvoir prolonger la vie à ſon pere, qui étoit mourant, apprendre de ce Dieu les vertus des herbes, & la méthode de guérir les maladies (ce que Virgile appelle *un Art muet*) quoi qu'il y eût moins de gloire pour lui. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Les Commentateurs de ce Poëte ſont fort en peine de ſavoir pourquoi la Médecine eſt ici appellée, *un Art muet*. Elle ſeroit fort mal nommée, ſi elle avoit été du temps d'Enée ſur le pied où elle eſt aujourdhui; mais alors les Médecins laiſſoient parler pour eux leurs mains & leurs médicamens. Au temps de Virgile il n'en étoit pas tout à fait de même, & l'on ne raiſonnoit déja que trop. Je crois que pour bien expliquer ce paſſage, il faut ſuppoſer que le mot *mutas* a du rapport à celui de *inglorius*, & que Virgile a regardé la Médecine comme un art qui ne fait pas grand bruit, & qui n'apporte pas une grande gloire à ceux qui l'exercent; ſur tout étant comparé à la *Muſique*, & à *l'art de bien tirer de l'Arc*, ou aux autres arts de cette nature qui ſervoient à remporter des couronnes dans les jeux publics, & à ſe diſtinguer à la guerre. Il en eſt de même des *Augures*, dont la conoiſſance relevoit extraordinairement ceux qui la poſſedoient.

Un certain Ptolomée, fils d'Hépheſtion, auteur d'un livre dont 32 Photius nous donne l'extrait, qui contient divers éclairciſſemens concernant la Mythologie, joint aux diſciples de Chiron dont on a parlé, un nommé Cocyte, qui lava les plaies d'Adonis, bleſſé par un ſanglier. C'eſt ce que cet auteur recueuilloit d'un paſſage du Poëte Euphorion, qui avoit dit dans une Tragédie intitulée *Hyacinthe, que Cocyte fut le ſeul qui lava les bleſſures d'Adonis*. Mais il eſt bien permis de douter que ce fût là le ſens de ce vers d'Euphorion, qui peut être expliqué beaucoup plus naturellement. On ſait qu'auſſi tôt que les Héros d'Homere ont été bleſſez, cet ancien Poëte introduit d'abord quelcun qui commence la cure par laver les plaies avec de l'eau. C'eſt apparemment à cela qu'Euphorion faiſoit alluſion, lors qu'il diſoit 33 que les plaies d'Adonis ne furent lavées que *par Cocyte*, ou plûtôt *par le Cocyte*; qui étoit un des fleuves de l'enfer; ce qui eſt la même choſe que s'il avoit dit, *qu'Adonis*, (qui mourut ſur le champ), *n'aiant pû recevoir aucun ſecours des Médecins, l'eau du Cocyte avoit ſervi de premier appareil à ſes playes*. Cette penſée me paroit plus

31 Jámque aderat Phœbo ante alios dilectus *Iapis*
Jaſides, acri quondam cui captus amore
Ipſe ſuas artes, ſua munera, lætus Apollo
Augurium, citharámque dabat, celeréſque ſagittas.
Ille ut depoſiti proferret fata parentis,
Scire poteſtates herbarum, uſúmque medendi
Maluit, & *mutas* agitare *inglorius* artes.
Æneid. lib. 12.

32 *Voyez la Bibliotheque de Photius; Sect.* 190.

33 Il ſemble que Properce ait eu une penſée approchante, dans les vers ſuivans, tirez de la derniere Elegie de ſon ſecond livre;

Hæc etiam docti confeſſa eſt pagina Calvi,
Quum caneret miſeræ funera Quintiliæ.
Et modò formoſâ qui multa Lycoride *Gallus*
Mortuus infernâ vulnera lavit aquâ.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

naturelle que celle de l'auteur que j'ai cité; duquel Photius ne fait pas d'ailleurs grande eſtime, & qui n'a point de garant de ce qu'il allegue touchant ſon prétendu diſciple de Chiron.

Pour revenir à Chiron lui même, on lui a attribué d'avoir rendu la vüe à *Phœnix*, à qui ſon pere *Amyntor* avoit fait crever les yeux par un effet de jalouſie. Galien veut que les Grecs ayent appellé les ulceres malins & qui ſont comme incurables, *ulceres Chironiens*, parce que Chiron a été le ſeul qui ait ſû les guérir. Mais il y a plus d'apparence qu'on leur a donné ce nom pour une raiſon toute oppoſée, qui eſt qu'un ulcere de cette nature avoit réduit au déſeſpoir cet habile Chirurgien. Voici comme la choſe ſe paſſa. La fable dit qu'Hercule ayant bleſſé Chiron, ſans y penſer, avec une fleche trempée dans le ſang de *l'Hydre de Lerne*, cette bleſſure cauſa une ſi grande douleur au Centaure, que tout ſon chagrin étoit d'être immortel. Sur quoi Hercule, pour remedier de ſon mieux au mal qu'il avoit fait, s'en alla délier Promethée de deſſus le Caucaſe, & celui-ci ayant conſenti d'être fait immortel en la place de Chiron, ce dernier mourut comme il le deſiroit, & enſuite alla prendre place au rang des Aſtres. D'autres ont dit que Chiron ſe guérit avec l'herbe appellée Centaurée, dont on a parlé ci-deſſus.

Ce Centaure eut, entr'autres enfans, deux filles ſavantes. L'une, qui s'appelloit *Hippo*, ſe rendit célebre par la ſcience de la Phyſique qu'elle poſſedoit. L'autre étoit nommée OCYROE', de qui Ovide dit, qu'elle ſavoit le mêtier de ſon pere. Lamere de celle-ci s'appelloit *Chariclo*; elle étoit fille d'Apollon.

CADMUS, qui étoit à peu près contemporain de Chiron, paſſoit auſſi chez les Tyriens, pour avoir inventé la Médecine; & ils lui offroient toutes les années les prémices des *plantes*, comme au premier qui en avoit enſeigné les uſages. *Plutarch. Sympoſiac. lib.* 3. *quæſt.* 1.

CHAPITRE XI.

ESCULAPE Grec, le plus fameux, ou le plus generalement conu, de tous les Inventeurs de la Médecine. Sa naiſſance; & ſa méthode en géneral.

ON ne répetera pas ici ce que l'on a dit ci-deſſus touchant la maniere dont *Eſculape* a été dépaïſé par les Grecs. On viendra d'abord à ce qu'ils ont dit de lui.

1 Galien ſuppoſant qu'Eſculape, c'eſt à dire l'Eſculape Grec, a été celui qui a, le premier, amené la Médecine à ſa perfection, veut que tous ceux qui l'ont précedé, entre leſquels il conte le Centaure Chiron lui même, & les autres Heros de ce temps là, n'euſſent qu'une ſimple conoiſſance des vertus de quelque peu de ſimples. A la verité il eſt contraint d'avoüer, que l'on trouvoit déja auparavant en Egypte d'autres médicamens que des herbes, comme Homere le témoigne; & que la coûtume qu'avoient ces peuples d'ouvrir les corps morts, pour les embaumer, pouvoit leur avoir appris diverſes choſes, parti-

1 *Galeni Introductio, ſeu Medicus.*

particulierement concernant la Chirurgie; mais il croit que toute leur conoissance ne consistoit qu'en une *expérience* sans *raisonnement*, au lieu que, selon lui, Esculape avoit rendu la Médecine *parfaite*, & il appelle cette Médecine d'Esculape une *Médecine divine*, dans la supposition qu'il la tenoit du Dieu Apollon qui étoit son pere. Voila ce que dit Galien; mais on verra dans la suite qu'Esculape lui même n'en savoit guere plus que ceux dont on vient de parler. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Esculape étoit fils 2 *d'Apollon* & de *Coronis*, ou, selon d'autres *d'Arsinoé*, fille de Pieries, Roi de Messénie. Voici quelle fut sa naissance, selon 3 Pausanias. Coronis enceinte du fait d'Apollon, allant avec son pere au Peloponnese, accoucha d'un fils sur une montagne du territoire d'Epidaure, où elle le laissa. Un Berger du voisinage s'étant apperçû que son chien & une de ses chevres manquoient au troupeau, fit tant qu'il les trouva auprès de cet enfant; la chevre lui donnant la mammelle, & le chien faisant le guet. Et comme, avec cela il vit cet enfant environné d'un feu celeste, il conçut pour lui un très grand respect.

4 Pindare conte la chose autrement. Il dit que Coronis étant grosse d'Apollon, & n'ayant pas laissé d'accorder des faveurs à un jeune Arcadien nommé *Ischies*, Apollon en fut si irrité qu'il envoya la Deesse Diane sa sœur à *Lacérie*, ville de Thessalie où demeuroit Coronis, pour y exciter la peste, dont Coronis elle même mourut. Mais comme on l'eut étendue sur le bucher, le Dieu se souvenant du pretieux gage qu'elle portoit dans son sein, y accourut, & ayant tiré l'enfant du milieu des flammes, le porta au Centaure Chiron, & le pria de l'élever.

L'on a dit aussi qu'Esculape étoit né à *Tricque*, ville de la même Province. 5 Lactance veut que le pere & la mere d'Esculape fussent incertains. On l'exposa, dit cet auteur, incontinent après sa naissance, & des Chasseurs, qui le trouverent auprès d'une chienne qui le nourrissoit, allerent le remettre à Chiron qui lui apprit ensuite la Médecine. Lactance ajoûte qu'Esculape étoit *Messénien*, mais qu'il avoit demeuré à *Epidaure*. D'autres ont dit qu'Apollon lui même l'avoit instruit.

Quoi qu'il en soit il profita si bien des préceptes qu'on lui donna, qu'il guérissoit de toutes sortes *d'ulceres*, de *blessures*, de *fievres*, & de *douleurs* tous ceux qui s'addressoient à lui; & cela par de 6 *doux enchantemens*, par des *potions adoucissantes*, par des *incisions*, ou par des remedes *qu'il appliquoit extérieurement*.

Ces *enchantemens* se pourroient entendre de l'effet des instrumens de Musique, dont l'harmonie est d'un grand secours en diverses maladies. Apollon, pere d'Esculape, & le Centaure Chiron, son précepteur, n'ayant pas moins été Musiciens que Médecins, il ne se pouvoit qu'il ne fût grand maître dans l'un & dans l'autre art. Il y a même 7 un passage dans Galien, qui pourroit servir de Commentaire à celui de Pindare. *Nous avons guéri*, dit cet auteur, *diver-*

2 *Voyez ce que l'on a remarqué touchant Apollon dans le chapitre précedent.*
3 *In Laconicis.*
4 *Pythior. Od.* 3.
5 *De falsa religione, lib.* 1. *cap.* 10.
6 μαλακαῖς ἐπῳδαῖς. Voyez le chapitre suivant.
7 *De sanitate tuenda, lib.* 1. *cap.* 8.

Des xxviij premiers Siecles du Monde.

ſes perſonnes dont les paſſions de l'eſprit rendoient le corps malade, en calmant ces mouvemens déreglez, & en remettant leur eſprit en ſon aſſiette naturelle. S'il falloit, continue-t-il, *appuyer cette méthode de quelque autorité, nous en citerions une bien conſiderable, qui eſt celle d'Eſculape, le Dieu de nôtre patrie. Ce Dieu avoit accoûtumé de ſoulager ceux à qui les mouvemens violens de l'eſprit rendoient le temperament du corps plus chaud qu'il ne faut, avec des chanſons, & par le moyen de la mélodie & des farces.*

Voila ce que dit Galien; mais la pratique générale de tous les contemporains d'Eſculape, ou de ceux qui l'ont précedé, & dont on a parlé ci-devant prouve que les enchantemens dont parle Pindare ſont de veritables enchantemens, & le mot dont il ſe ſert ne ſauroit être expliqué d'une autre maniere. C'eſt le même qu'Homere employe pour déſigner le moyen qu'on tint pour arrêter le ſang d'Ulyſſe, comme on l'a vû au chapitre précedent. Nous parlerons dans le ſuivant de cette maniere de traiter les maladies, & nous examinerons dans les autres ce qu'Eſculape ſavoit faire de plus par rapport à la Médecine.

CHAPITRE XII.

Des Charmes, *& de la maniere dont ils ſe ſont introduits dans la Médecine. Eſculape s'en eſt ſervi, auſſi bien que toute l'Antiquité. On parle auſſi des* Amuletes.

NOus avons dit ci-devant, en parlant d'Hermes, de Zoroaſtre & des autres que les Payens ont regardé comme les inventeurs de la Magie & des remedes ſuperſtitieux, que ces perſonnages pouvoient être les mêmes que les fils de Noë, dont on avoit déguiſé les noms; & nous avons remarqué en même temps que l'Ecriture ne leur ayant rien attribué de ſemblable, il n'y a point de néceſſité de croire que ces Patriarches euſſent donné dans ces vanitez ou dans ces Arts illicites, quoique la tradition Payenne ait publié à cet égard. Ce n'eſt pas que ces mêmes Arts ne ſoient fort anciens; & ſi l'Hiſtoire Sainte ne nous apprend pas qu'ils fuſſent en uſage dans ces premiers ſiecles du monde, elle nous fait remarquer qu'il y avoit déja des Magiciens du temps de Moïſe. Et comme l'idolatrie avoit commencé longtemps auparavant, il eſt probable que ces vaines ſciences, qui en ſont une ſuite, étoient nées à peu près en même temps que les hommes avoient abandonné le ſervice du vrai Dieu; & par conſequent il eſt auſſi difficile de trouver l'origine de la Magie & des Charmes, que celle de l'Idolatrie. On ne s'attachera donc pas à cette recherche qui eſt de trop longue haleine, renvoyant ceux qui s'en voudront inſtruire plus particulierement aux auteurs qui ont traité exprès cette matiere.

Pour s'éloigner moins de nôtre ſujet, il ſuffit de ſavoir que ces moyens illégitimes que la fauſſe Religion a fait naitre, & que la crédulité des peuples a entretenus, ſe ſont pratiquez, & ont été joints à la Médecine longtemps avant l'Eſculape Grec, comme ce qu'on a dit ci-devant & ce que l'on vient encore de dire le juſtifie, en ſorte qu'il eſt vrai-ſemblable, que lui même les pratiquoit auſſi, ſelon ce que témoigne l'auteur que nous avons cité au chapitre précedent.

Quant à la maniere dont cet abus s'eſt introduit dans la Médecine, & aux raiſons

raiſons qui ont fait que l'on s'en eſt laiſſé prévenir, il y a de l'apparence que les hommes voyant que les autres moyens naturels qu'ils avoient de ſe tirer de leurs maladies ou de conſerver leur ſanté & leur vie étoient ſouvent inutiles, ils s'attacherent à tout ce qui ſe préſenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur impoſer. On ſe laiſſa d'autant plus facilement perſuader à admettre les moyens ſuperſtitieux, que l'on s'imagina que s'ils ne faiſoient point de bien, du moins ne feroient-ils point de mal; & quoi qu'ils fuſſent d'eux mêmes ſans force & ſans vertu, il a ſuffi pour en établir l'uſage que quelques perſonnes euſſent en avoir reçu du ſoulagement. Il a pû même arriver que ce ſoulagement a été effectif, la force de l'imagination ayant ſuppléé à celle qui manquoit aux remedes, & l'impreſſion que ces remedes avoient faite ſur l'eſprit ayant pû ſe communiquer au corps & changer l'état de ſes parties. Si l'on ajoûte à cela deux autres conſiderations, l'une que ces remedes n'étoient ni rebutans ni douloureux comme les remedes ordinaires; la ſeconde, que la Religion (qui a un tres grand pouvoir ſur tous les hommes) les autoriſoit, on conviendra qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les peuples à s'en ſervir, ſur quelques exemples qu'ils prétendoient avoir vûs de leurs bons effets. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Si outre l'artifice & la fourberie des hommes, il y avoit quelque choſe de plus, c'eſt ce que je laiſſe à part & que les Théologiens décideront. Quoi qu'il en ſoit, *les charmes* ou *les enchantemens*, ſe ſont ſi bien introduits dans la Médecine, que toutes les nations du monde les ont pratiquez de temps immémorial. Les Payens ne ſont pas les ſeuls, qui s'en ſont mêlez; les peuples mêmes, qui ont été honorez de la conoiſſance de Dieu, ſe ſont laiſſé entrainer par le mauvais exemple des Idolatres; & quelques uns de ceux qui ont paſſé pour les plus ſages, de quelque religion qu'ils ayent été, n'ont pas moins donné là dedans que la ſimple populace; quoi qu'il y ait auſſi eu de tout temps, même parmi les Payens, des gens qui s'en ſont mocquez. Nous allons voir maintenant en géneral ce que c'étoit que ces charmes & en quoi ils conſiſtoient.

On charmoit quelquefois les maladies par de ſimples *paroles*, ou par de certains *mots* qu'on prononçoit à l'oreille du malade, ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverſes cérémonies. On a appellé ces paroles ou ces mots ἐπῳδαὶ en Grec, & *Incantamenta*, ou *Carmina*, en Latin; à quoi répond & d'où eſt dérivé le François, *Enchantemens*, ou *Charmes*; comme qui diroit des *Vers*, ou une eſpece de *Chanſon*, qu'on prononçoit ſur quelcun, parce que ces paroles étoient ordinairement en vers, ou qu'on les recitoit comme en chantant. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe ſervît auſſi de la proſe, & même qu'on n'emploiât des mots barbares; ou qui ne ſignifioient rien, & que, ceux qui les prononçoient n'entendoient pas mieux que ceux pour qui la cérémonie ſe faiſoit. On verra ci après un exemple de cette derniere ſorte d'enchantement, qui ſe faiſoit par des paroles inintelligibles, quand nous en ſerons à la Médecine de 1 *Caton*. On pourroit en rapporter divers autres, ſi cela ſervoit à quelque choſe.

D'autresfois on écrivoit ces mots ſur de certaines choſes, que l'on attachoit au corps du malade, ou qu'on lui faiſoit porter. C'eſt ce que les Latins ont

1. *Voyez ci après, Part. 2. liv. 3. chap. 1.*

Des xxviij. premiers Siecles. du Monde.

appellé des *Amuletes*, *Amuleta*, qui vient du verbe *amovêre*, *ôter*, *éloigner*. Ils les appelloient encore *Proëbia*, ou *Proëbra*, de *prohibêre*, *garantir*, *défendre*. Les Grecs les ont appellez, dans le même ſens, *Apotropæa*, *Phylacteria*, *Amynteria*, *Alexiteria*, *Alexipharmaca*; parce qu'ils croyoient que ces remedes *défendoient*, ou *garantiſſoient*, non ſeulement contre les maladies provenantes de cauſes naturelles, mais contre les charmes ou les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres 2 en vûe de nuire.

La matiere de ces Amuletes étoit tirée des *pierres*, des *métaux*, des *ſimples*, des *animaux*, & generalement de tout ce qu'il y a au monde. On gravoit ſur les pierres, ou ſur les metaux, & ſur le bois, des *caracteres*, ou des *figures*, ou des *mots*, qui devoient être diſpoſez en un certain ordre, auſſi bien que ceux que l'on écrivoit ſur du papier. Tel eſt le remede que Serenus Samonicus indique, pour guérir une eſpece de fievre que les Médecins appellent *hémitritée*; ce remede conſiſte à écrire le mot *Abracadabra* ſur du papier, & répeter cette écriture en diminuant toûjours la derniere lettre, juſqu'à ce qu'on vienne à la premiere, en ſorte que cela face comme un cone, de cette maniere,

Abracadabra
Abracadabr
Abracadab
Abracada
Abracad
Abraca
Abrac
Abra
Abr
Ab
A

Il falloit porter ce papier pendu au col, avec un fil de lin. 3 Les Juifs ont attribué la même vertu au mot *Abracalan*, prononcé de la même maniere. On pourroit mettre ces mots au nombre de ceux dont nous avons dit qu'ils ne ſignifioient rien; mais le ſavant 4 Selden prétend qu'ils expriment à peu près le nom d'une Idole des Syriens. On trouve dans Marcellus Empiricus, dans Trallian, & ailleurs, divers exemples d'amuletes faits par des caracteres rangez en certain ordre, & gravez ſur des metaux, ſur des pierres &c.

Quelquefois on n'écrivoit, ni on ne marquoit rien ſur les matieres propres à faire des amuletes; mais on employoit je ne ſai combien de cérémonies ſuperſtitieuſes dans leur préparation & dans leur application; ſans conter la peine qu'on ſe donnoit pour obſerver que les Aſtres fuſſent diſpoſez favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniere ſorte d'amuletes, dont la vertu dépend principalement de l'influence des Aſtres, le nom de *Taliſmans*, c'eſt à dire Images.

On faiſoit des amuletes de toutes ſortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *Periapta*, & *Periammata*, d'un verbe Grec qui ſignifie *attacher autour de quelque choſe*. Quelques uns reſſembloient à *une piece de monoye*, qu'on perçoit pour les pendre au col

2 *Voyez ci-après*, *Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1. où il eſt parlé de *Xénocrate*.
3 *Vide Buxtorf. Synagogam Jud.*
4 *De Diis Syris.*

Unable to display this page

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il a auſſi été l'inventeur de la 2 Médecine *Clinique*, ou du moins il en a eu la réputation. Ce nom vient d'un mot Grec qui ſignifie 3 *le lit*; & quand on dit qu'Eſculape a le premier pratiqué la Médecine Clinique, c'eſt à dire, qu'il a été le premier qui ait viſité les malades *en leur lit*; ce qui ſuppoſe que les Médecins ne le faiſoient point avant ce temps là. Cela eſt confirmé par ce qui a été dit ci-deſſus de la maniere d'agir des Babyloniens, qui faiſoient porter leurs malades dans les carrefours, pour recevoir les avis des paſſans. Le Centaure Chiron ſe tenoit peut-être auſſi dans ſa grotte, attendant qu'on l'y vint conſulter. Et pour les Médecins de moindre importance, il y a de l'apparence qu'ils couroient les foires & les marchez pour débiter leurs remedes, comme font ceux qu'on appelle aujourd'hui *Empiriques*, ſans qu'ils s'aviſaſſent d'aller voir fréquemment les malades, comme on a fait depuis, pour obſerver les changemens qui leur arrivent.

Cette coûtume introduite par Eſculape fit que les Médecins qui l'imiterent furent appellez *Cliniques*, pour les diſtinguer des *Empiriques*, ou des *coureurs de marchez*. Quant à lui ſa méthode lui réuſſit ſi bien, qu'on ne parla plus que de la Médecine d'Eſculape. 4 Les jumeaux Caſtor & Pollux le voulurent avoir avec eux au fameux voyage des Argonautes; & quelques cures ſurprenantes qu'on publia qu'il avoit faites de certaines maladies, que le peuple regardoit comme deſeſperées, firent que l'on crut que non ſeulement il guériſſoit les malades, mais qu'il réſuſcitoit même les morts.

La fable ajoûte 5 que ſur la plainte que fit Pluton, que ſi on laiſſoit faire ce Médecin, perſonne ne mourant, les enfers ſeroient bien tôt vuides, Jupiter tua Eſculape d'un coup de foudre, & avec lui Hippolyte, que celui-ci avoit reſuſcité. Mais à la priere de ſon pere Apollon, il fut mis au rang des Aſtres, ſous le nom d'*Ophiucus*, qui eſt une conſtellation qu'on void au deſſous du *Scorpion*. Sur quoi il faut remarquer que s'il eſt vrai qu'Eſculape, ait été effectivement frappé du tonnerre ou de la foudre, il ne falloit que cela pour lui procurer l'apothéoſe; on ne manque pas, dit Artémidore, (*de inſomn. lib. 2. cap. 8.*) d'honorer ceux qui ont été frappez de la foudre, & de les regarder comme des Dieux. *Voyez le Chapitre ſuivant.*

Pindare aſſure qu'Eſculape fut porté à reſuſciter Hippolyte, par une grande ſomme qu'on lui promit; ce qui a fait dire à 6 quelques uns qu'Eſculape aimoit l'argent. Mais ce n'eſt pas le ſentiment d'un auteur cité par Suidas, qui dit, *que ce Dieu de la Médecine auroit traité Pauſon & Irus, & quelqu'autre pauvre que ç'eût été.* Si Eſculape étoit ſi charitable, il étoit bien juſte que les riches le payaſſent pour les pauvres. D'ailleurs ſi aujourd'hui on ne laiſſe pas de payer les Médecins, lors même qu'on croit qu'ils ont tué leurs malades, je ne vois pas pourquoi celui-ci auroit reſuſcité les gens gratis. 7 Un autre auteur a dit qu'Eſculape

---

2 *Hygin. cap.* 274.

3 Κλίνη. De ce mot a été formé celui de κλινικὸς, qui étoit d'ailleurs un nom commun aux malades & aux Médecins; ſignifiant également *un malade alitté*, & *un Médecin qui viſite les malades au lit.* Voyez encore d'autres ſignifications de ce mot, ci après, *Part. 1. liv. 3. chap. 1.* & *Part. 3. liv. 1. chap. 2.*

4 *Hyginus, fab. cap.* 14.

5 *Pindar. Pythior. od 3. Virgil. Æneid. 3. & alii.*

6 *Clemens Alexandrinus.*

7 *Polyanthus de Cyrene*, dans un livre qu'il avoit fait de l'origine des Aſclépiades. *Voſſ. de Hiſtoricis Græcis; lib. 3.*

lape avoit été foudroyé pour avoir guéri les filles de Prœtus, qui eſt ce qu'on a attribué ci devant à Mélampe; & non pour avoir rendu la vie à Hippolyte. Mais celui ci n'auroit pas été le ſeul qu'Eſculape eût réſuſcité, s'il en falloit croire la fable qui joint à Hippolyte un *Capanée*, un *Lycurgue*, un *Eriphile*, 8 un *Tyndarée*, un *Hymenée*, & même *Glauque*, fils de Minos, dont on a rapporté l'hiſtoire, au Chapitre ſecond.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XIV.

Si toute la Médecine d'Eſculape ſe reduiſoit preſque à la Chirurgie, *comme l'ont crû quelques uns? Sentiment de Platon ſur cette Médecine.*

ON vient de voir ce que la fable dit de la Médecine d'Eſculape; mais Celſe & Suidas en parlent bien plus naturellement. S'il en faut croire le dernier de ces auteurs, Eſculape ne donna pas la peine à Jupiter de le foudroyer; 1 *il mourut d'une inflammation de poumon, la Médecine humaine*, dont il étoit l'inventeur, *lui ayant manqué au beſoin.* Celſe nous apprend auſſi que la grande repu- „ tation d'Eſculape lui a beaucoup moins coûté qu'on n'a dit. 2 Il n'y a point „ de lieu, *dit-il*, où la Médecine ne ſe trouve; puis que les peuples les moins „ éclairez ont eu conoiſſance des herbes, & de divers autres remedes fami- „ liers, pour la guériſon des playes & des maladies. Mais il eſt conſtant que „ les Grecs l'ont cultivée un peu mieux que les autres nations, quoi qu'ils „ n'ayent pas commencé à s'en ſervir dès leur premiere origine, mais ſeule- „ ment peu de ſiecles avant nous; Eſculape étant le plus ancien auteur, que l'on „ ait ſur cette matiere. Cet homme ayant cultivé un peu plus ſubtilement cette „ ſcience, qui avoit été juſques là entre les mains du vulgaire, qui la traitoit „ d'une maniere fort groſſiere, fut mis au rang des Dieux. Podalire & Machaon, „ ſes deux fils, ayant enſuite accompagné Agamemnon à la guerre de Troye, „ furent d'un grand ſecours à l'armée. Cependant Homere ne dit pas qu'ils „ ayent été employez dans la peſte, ou dans aucune autre ſorte de maladie „ qui regnât dans le camp; mais ſeulement qu'ils guériſſoient les bleſſures, „ en ſe ſervant du fer & des médicamens; d'où il paroit qu'ils ne ſe mêloient „ que de cette partie de la Médecine, qui eſt veritablement la plus ancienne „ de toutes.

„ *Pline eſt dans le même ſentiment.* 3 La Médecine, *dit-il*, a augmenté ſon „ credit par un menſonge; ayant feint qu'Eſculape avoit été foudroyé pour „ avoir redonné la vie au fils de Tyndare; & n'ayant ceſſé de raconter que

8 Ou le fils de Tyndare, comme le dit Pline.

1 Ὁ δ' ἀθλίως νόσῳ (διὰ πνευμονίαν καλέσαι ἀσκληπιαδῆν παῖδες αὐτὸν) πεζόμενος, τὸ μὲν πρῶτα ἐδόκει τὸ ἀνθρώπων ἰατρικῆς. Cette maladie dont Eſculape mourut donna ſans doute occaſion de croire qu'il avoit été frappé de la foudre; parce que ceux qui meurent d'une inflammation de poumon ou d'une pleuréſie ont quelquefois les côtez livides & meurtris comme les ont ceux que la foudre a atteint en ces endroits. *Voyez ci-après, Part. 1. liv. 3. chap. 8. au mot* Pleuréſie.

2 *Celſi præfat. lib. 1.*

3 *Liv. 29. chap. 1.*

Unable to display this page

„ n'étoit point par ignorance, ou faute d'expérience, qu'Eſculape n'avoit pas enſeigné à ſes deſcendans cette pénible méthode; mais parce qu'il étoit perſuadé que dans une ville, ou une ſocieté, bien réglée, chacun avoit ſa tâche aſſignée qu'il falloit néceſſairement faire, & qu'il ne devoit reſter à perſonne aſſez de loiſir, pour être valétudinaire toute ſa vie, & pour n'avoir ſoin que de ſon corps. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

„ Si vous voulez être convaincu de la juſtice du procedé d'Eſculape, vous n'avez qu'à faire réflexion ſur la difference qu'il y a entre la maniere d'agir des artiſans, & celle des perſonnes riches. Si un maſſon, ou un charpentier tombe malade, il exige dabord du Médecin qu'il le guériſſe, ou *en le faiſant vomir*, ou *en le purgeant*, ou en lui faiſant quelque *operation de la main*, par le moyen *du fer* ou *du feu*. Que ſi on lui ordonne d'obſerver un long régime de vivre, il vous dira dabord qu'il n'a pas le loiſir d'être malade ſi long temps, & que ce n'eſt pas ſon affaire de trainer une vie languiſſante, ou d'être perpétuellement dans les remedes, ſans pouvoir travailler. Sur cela il congedie ſon Médecin, &, retournant à ſa maniere de vivre ordinaire, s'il vient en convaleſcence il vacque à ſon ouvrage; ou, ſi ſon corps ne peut plus ſoûtenir le mal, il ſe trouve enfin délivré en même temps de la vie & de toutes les affaires du monde. Il ſemble veritablement que c'eſt là l'uſage que doit faire de la Médecine un Artiſan, à qui le travail eſt ſi néceſſaire que quand il ne peut plus s'y appliquer il lui eſt avantageux de mourir. Mais, dira-t-on, il n'en eſt pas de même d'un homme riche, ou d'un homme qui vit de ſes rentes, puis qu'il n'eſt jamais ſi preſſé de faire ce qu'il a à faire, que lors qu'il eſt empêché d'y travailler il faille néceſſairement qu'il meure? Vous ne prenez pas garde que de quelque condition ou profeſſion qu'on ſoit, il eſt du bien de la ſocieté qu'on ne ſoit pas oiſif, & que chacun travaille à l'emploi auquel il eſt appellé; ce qui ne peut être, pendant qu'on eſt toûjours à s'écouter; &, qu'à force d'être attentif à ſa ſanté, on ſe croid preſque inceſſamment malade. De ſorte que cette nouvelle Médecine eſt préjudiciable non ſeulement à tous les particuliers, mais encore à toute la ſocieté en general.

„ Je penſe qu'Eſculape, convaincu de ces veritez, s'eſt contenté d'enſeigner aux hommes d'un bon temperament, & qui avoient eu une bonne éducation, des moyens de ſe tirer des maladies qui leur ſurvenoient par des cauſes étrangeres, en prenant quelques remedes, ou en ſouffrant quelques inciſions; ſans qu'il fût beſoin de changer leur maniere de vivre acoûtumée, pour ne ne pas les diſtraire de leurs occupations. Mais pour les corps qui étoient valétudinaires par une corruption intérieure il ne les a point voulu entreprendre, & il n'a point tâché de prolonger leur vie par artifice; de peur qu'étant affoiblis & épuiſez par cette méthode, ils n'engendraſſent des enfans valétudinaires comme eux; eſtimant qu'il n'étoit ni du bien d'un homme, qui ne pouvoit pas vivre comme les autres, ni de celui de la ſocieté, qu'il fût au monde. Les fils d'Eſculape eſſuyerent le ſang des bleſſures de Ménélaus, bleſſé par Pandare, & lui appliquerent des onguens adouciſſans, mais ils ne lui preſcrivirent, non plus qu'à Eurypyle, aucune loi touchant le manger & le boire; dans la penſée que les médicamens devoient ſuffire pour guérir des hommes qui, avant que d'être bleſſez, étoient d'une bonne conſtitution, & acoûtumez à vivre ſobrement, quoi que dans cette occaſion ils buſſent même du vin. Et à l'égard des hommes qui étoient ſujets à des maladies, ou naturellement, ou par leur intemperance, ils ne croyoient pas, comme

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

„ on l'a dit, qu'il fût expédient ni à eux, ni aux autres qu'ils vécuſſent, ou que „ la Médecine fût faite pour eux, ni qu'on dût les guérir, quand même ils „ auroient été plus riches que Midas.

Voila ce que dit Platon. Cette maniere de traiter les malades a beaucoup de rapport avec la conduite des *Lacédémoniens*, qui plongeoient dans du vin leurs enfans, en venant au monde, quoi qu'ils ſuſſent bien que cela faiſoit mourir Epileptiques ceux qui ſe trouvoient d'une conſtitution délicate. Ils croyoient qu'auſſi bien auroient-ils perdu leur peine à les élever, & que leurs ſoins n'étoient bien employez que lors qu'ils nourriſſoient des enfans forts & robuſtes. On dit que c'eſt dans la même vûe que cette eſpece de Voleurs qu'on appelle *Bohemiens*, lavent leurs enfans qui viennent de naitre, dans l fontaine, la plus proche pour éprouver s'ils pourront ſupporter la fatigue que leur mêtier demande. 7 Virgile diſoit la même choſe des anciens Latins.

Sur ce pied là le bon Eſculape n'auroit été guere propre pour être Médecin des Dames, ou de ceux qui ſont ſujets à la maladie des *hypochondres*. Mais il eſt bien permis de douter du ſentiment que Platon lui attribue. Il y a plus d'apparence qu'Eſculape & ſes fils n'en ſavoient pas davantage, & l'on verra dans la ſuite qu'en ce temps là cette partie de la Médecine *qui regle la nourriture des malades*, n'étoit pas conue.

Il faut enviſager ces Anciens comme nos païſans d'aujourdhui, qui ne conoiſſent point d'autre nourriture que le pain, ou celle dont ils uſent à l'ordinaire; & qui ne prennent rien du tout dès qu'une fievre continue, ou quelqu'autre maladie, les met hors d'état de manger comme auparavant. Galien, ou le Médecin 8 Herodote, ont beau nous dire que la Médecine d'Eſculape étoit *parfaite & divine*. Cet art ne pouvoit pas être fort avancé de ce temps là, & la Médecine d'Eſculape & de ſes fils ne pouvoit qu'être aſſez groſſiere, comme l'a remarqué Celſe. Il y a même de l'apparence, comme le dit cet auteur & Pline avec lui, dans les paſſages que nous avons citez, que leur ſcience ne paſſoit guere les bornes de la *Chirurgie*. La plus conſiderable des cures d'Eſculape, & qui a fait dire qu'il rendoit la vie aux morts, étoit Chirurgicale; puis qu'elle fut faite ſur Hippolyte, à qui des chevaux avoient déchiré ou fracaſſé tous les membres; & nous ne voyons pas qu'on en attribue aucune autre ni à lui, ni à ſes fils, où ils ayent employé des remedes internes.

A la verité l'on peut dire que ces raiſons ne ſont pas ſuffiſantes pour dégrader ces Médecins, puis qu'ils ont pû exercer plus d'une profeſſion, & que l'argument qui ſe tire du ſilence d'Homere, ſur leurs autres cures, ne prouve pas néceſſairement qu'ils n'ayent jamais traité que des bleſſez. La gravité du Poëme Epique ne permettoit pas de produire ſur la ſcene des Héros malades de la *Colique* ou de la *Diarrhée*. Et à l'égard des *peſtiferez* du camp d'Agamemnon, il ne faut pas s'étonner s'il n'eſt pas remarqué que *Podalire* & *Machaon* les ayent ſecourus; la cure de cette maladie ayant paru à ces Anciens ſi fort au deſſus des forces de l'art humain, qu'ils n'attendoient, en cette occaſion, point d'autre ſecours que celui qui venoit immédiatement du ciel. Cela étoit du moins conforme à leurs principes, puis que la colere des Dieux leur ſembloit être la cauſe immédiate de la peſte, comme Homere s'en explique clairement.

Mais

---

7 Durum à ſtirpe genus natos ad flumina primùm Deferimus, ſævóque gelu duramus & undis.

8 *Auteur du livre intitulé l'Introduction, attribué à Galien.*

Mais si l'on ne doit pas nier qu'Esculape & ses fils ayent été *Médecins*, parce qu'on n'a pas d'exemples de maladies internes qu'ils ayent traitées, on ne doit pas non plus l'assurer sans des témoignages suffisans. Celui de Galien, qui parle, comme on l'a vû, des cures qu'Esculape faisoit par le moyen de la *musique*, par *l'exercice à pied & à cheval* &c. peut être suspect, parce que cet auteur étant d'une ville consacrée à Esculape, il étoit obligé de parler avantageusement du Dieu de sa patrie, comme il l'appelle lui même. Outre qu'il se peut, & qu'il y a même plus d'apparence, que Galien parle en cet endroit des cures d'Esculape déifié, ou des conseils que ce Dieu donnoit par ses prêtres, auxquels on devoit plutôt les attribuer, comme nous le verrons ci-après. L'autorité de Pindare, que l'on a cité, ni celle de tous les autres Poëtes qui peuvent avoir parlé de cette affaire, n'est pas non plus assez forte, l'exaggeration étant inséparable de la Poësie. Le consentement presque universel de l'Antiquité, qui a reconu Esculape pour le premier auteur de la Médecine en géneral, & qui lui a sacrifié comme au Dieu de la santé, est d'un beaucoup plus grand poids.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XV.

Conciliation du sentiment commun qui fait Esculape auteur de la Médecine en géneral, avec celui qui ne lui attribue que la conoissance de la Chirurgie. On fait voir en même temps l'antiquité & la nécessité de cette partie de la Médecine; & l'on examine jusques où Esculape pouvoit l'avoir poussée.

POur concilier le sentiment géneral avec celui de Celse & de Pline, il faut supposer que du temps de Chiron & d'Esculape la Chirurgie étoit la partie la plus recherchée de la Médecine, ou qu'on regardoit comme la plus nécessaire; les autres pouvant être exercées par toutes sortes de personnes indifferemment, ou ne paroissant pas d'une égale utilité.

Ce n'est pas que les gens de ce temps là eussent des corps autrement faits que les nôtres, pour être exemts des maladies qu'on apelle *internes*, quoi qu'on les ait supposez plus robustes ou moins sujets à être malades que nous ne le sommes. Mais lors qu'ils étoient attaquez d'une *fievre*, par exemple, ou d'une *pleurésie*, ou ils prenoient le parti de la patience, attendans ce que feroit la nature; ou s'ils prenoient quelques remedes, c'étoit quelque chose de familier & que leur propre experience, ou celle de leurs proches, qui ne faisoient point profession de Médecine, leur fourniſſoit.

Par là il leur arrivoit assez souvent de se tirer d'affaire; mais il est visible que si ces remedes aisez & communs étoient utiles contre le déreglement des humeurs, ils ne le pouvoient être lors qu'il s'agissoit ou d'un *bras cassé*, ou d'une *épaule disloquée*. Les maladies de cette nature demandent une experience particuliere & une adresse de la main, qui ne peut s'acquerir que par un long usage; de sorte qu'il a fallu néceſſairement que quelques particuliers s'attachassent à cela seul, pour y pouvoir mieux réussir; & il est arrivé que l'on a donné à ces particuliers le nom de *Médecins*, par excellence, parce qu'ils guérissoient des maladies dont on ne pouvoit se tirer sans leur secours. Il pouvoient, à la verité, guérir aussi quelques maladies internes, mais ce n'étoit pas là le

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

beau côté de leur art. C'eſt ſans doute par cette raiſon, que Celſe regarde la Chirurgie comme la plus ancienne partie de la Médecine. L'on a pû ſe paſſer en quelque façon des autres parties, mais celle ci a dû être en uſage preſque auſſi tôt qu'il y a eu des hommes. Car ſi la bonne conſtitution, & la maniere de vivre ſimple & uniforme des premiers hommes les a rendus, comme on l'a remarqué au commencement, moins ſujets aux maladies que nous, elle ne les a pas rendus invulnerables, ni exemté de ſe caſſer un bras ou une jambe. S'il eſt donc vrai qu'ils n'ont pû ſe tirer de ſemblables accidens, par la ſeule force de la nature, il ſénſuit néceſſairement qu'ils ont eu beſoin de recourir à l'aſſiſtance d'autrui. Il s'enſuit encore, que ceux qui ſe ſont diſtinguez par leur adreſſe en cette rencontre, ont dû être d'abord fort recherchez & fort conſiderez dans la ſocieté ; pour le beſoin ſenſible qu'on en a eu. C'eſt ce qui fait dire à Homere, *qu'un Médecin vaut autant que pluſieurs autres hommes.*

Si l'on joint au beſoin évident que l'on a eu de la Chirurgie le ſecours viſible que l'on en tire, il n'y a pas à douter que cette partie de la Médecine n'ait dû s'établir beaucoup plutôt que les autres. 1 *Les effets de la Chirurgie*, dit Celſe, *ſont ce qu'il y a de plus évident dans toute la Médecine. Comme la fortune, ou le hazard, ont beaucoup de part au ſuccès des maladies, & que les mêmes choſes ſont tantôt ſalutaires & tantôt ſans effet ; on peut douter ſi la ſanté doit être plutôt attribuée à la vertu des remedes qu'à la bonne diſpoſition du corps, ou à la force du temperament. Dans les cas même où l'on ſe ſert le plus de remedes, quoi que le ſecours qu'on en retire ſoit le plus ſenſible, neanmoins on peut dire que ſouvent on cherche en vain la ſanté par leur moyen, & qu'il eſt pluſieurs occaſions où on la recouvre ſans cela. On le remarque particulierement dans les malades des yeux, qui ayant été longtemps tourmentez par les Médecins, guériſſent quelquefois quand on n'y fait plus rien. Mais pour ce qui concerne cette partie de la Médecine qui ſe ſert de la main pour guérir, il eſt viſible que quelque ſecours qu'elle retire d'ailleurs, elle a le plus de part aux guériſons qu'elle opere.*

Voila ce que dit Celſe. Or il n'a pû ſe faire que ce ſecours ſi évident & ſi palpable de la Chirurgie n'ait frappé les peuples les moins éclairez ; mais il n'en a pas été de même du reſte de la Médecine. Quelques uns ont crû que l'on pouvoit abſolument s'en paſſer ; & ceux qui n'ont pas été de ce ſentiment n'ont pas crû pour cela qu'il fallût y apporter tant de façons, ſuppoſant que chacun pouvoit être Médecin à ſoi même, ou pouvoit en tout cas prendre conſeil du premier qui ſe rencontroit. Nous voyons encore aujourd'hui la pluſpart des païſans, ſur tout ceux qui ſont éloignez des villes, venir à un âge fort avancé, ſans ſe ſervir de Médecins ; au lieu que dans les accidens, qui demandent la main du Chirurgien, ils l'appellent auſſi tôt.

Les Grecs du temps, dont nous parlons, devoient être à peu près ſur le même pied ; un Chirurgien leur tenoit lieu de tout, par rapport à la Médecine. Il eſt même fort probable que la Chirurgie d'Eſculape & de ſes fils n'étoit pas venue où elle eſt aujourd'hui, ni ſeulement où elle étoit déja du temps d'Hippocrate. L'uſage du *fer* & du *feu* n'étoit apparemment pas ſi commun alors, qu'il l'a été depuis. Lors qu'Eſculape penſoit des *playes*, il ſe contentoit ſans doute des *inciſions* qu'il falloit néceſſairement faire pour tirer, par exemple, une fleche ou un dard d'une partie bleſſée, ſans en faire dans les occaſions où on

1 *Præfat. in lib. 7.*

on les croit néceſſaires aujourd'hui. Beaucoup moins encore venoit il à *cautériſer* ou à appliquer *le feu*, comme on l'a fait depuis; ne ſe ſervant gueredans ces occaſions que de l'application de quelques 2 *herbes ſpécifiques*, ou de quelques 3 *medicamens adouciſſans* ou *qui ôtent la douleur*. C'eſt ce qui a faît dire que Chiron étoit inventeur de cette eſpece de Chirurgie, qui ſe ſert particulierement des *herbes*. *Des premiers Siecles du Monde.* *Des xxviij.*

La maniere dont les Romains traiterent le premier Médecin, c'eſt à dire, le premier Chirurgien, qui fut entré dans leur ville, confirme encore ce qu'on vient de dire. 4 Sa méthode qui étoit celle de la Chirurgie ordinaire, telle qu'elle ſe pratiquoit dans la Grece, où cet art étoit déja fort avancé, leur parut ſi cruelle qu'ils le regarderent comme un bourreau. Il n'y a pas d'apparence que ces peuples là ſe fuſſent entierement paſſé de la Chirurgie, avant la venue de cet étranger. Les guerres continuelles, où ils étoient engagez, leur rendoient cet art abſolument néceſſaire; mais comme ils étoient ſans doute accoûtumez à une Chirurgie plus douce, telle que nous ſuppoſons qu'étoit celle d'Eſculape, ils ne purent que trouver la Chirurgie nouvelle extrémement rude.

Le ſavoir d'Eſculape pouvoit s'étendre d'ailleurs à la réduction des *fractures* & des *luxations*; & il poſſedoit apparemment la conoiſſance de divers ſimples dont il faiſoit application ſur les *tumeurs*, & ſur les *ulceres*, & avec leſquels il guériſſoit toutes les autres maladies extérieures; tout cela ſans beaucoup employer le fer, & ſe ſervant encore moins du feu. C'eſt à quoi ſe bornoit, à mon avis, toute la Chirurgie de ces anciens Maîtres. Mais, dira-t-on, comment ſe peut-il faire que des gens d'un ſavoir ſi limité ayent paſſé pour les Inventeurs de la Médecine? Je répons premierement que l'on ceſſera d'en être ſurpris, ſi l'on fait réflexion que la Chirurgie étant, comme on l'a dit, une partie des plus néceſſaires de la Médecine, & Eſculape & ſes fils l'ayant exercée dans un temps où l'on ne reconoiſſoit guere d'autres Médecins que les Chirurgiens, ils ont pû fort naturellement paſſer pour les auteurs d'un art en général dont ils ont exercé la partie qui étoit la plus recherchée. Il faut remarquer en ſecond lieu qu'encore que l'on ait ſuppoſé qu'Eſculape paroiſſoit plus du côté de la Chirurgie, que de celui de la Médecine, il ne s'enſuit pas qu'il ne ſe mêlât point de cette derniere ſcience. Il eſt probable, comme on l'a dit, qu'il traitoit auſſi bien les maladies internes que les externes, & qu'il exerçoit toutes les partie de la Médecine, comme l'ont fait tous les Médecins qui l'ont ſuivi juſqu'à Hippocrate, & même long temps après; quoi que ſon principal talent fût la Chirurgie, & que ce ſoit l'endroit par on il s'eſt diſtingué; ce qui a ſuffi pour lui acquerir une grande réputation par rapport à tout le reſte de la Médecine. Voila, ce me ſemble, comme on doit expliquer les paſſages de Celſe & de Pline que l'on a citez, & concilier leur ſentiment avec celui de tous les autres.

CHA-

---

2 Ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν. *Il appliqua d'une racine amere ſur la playe.*

3 Ἤπια, ὀδυνήφατα φάρμακα, *dit Homere.*

4 *Voyez part. 2. liv. 3. chap. 2.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XVI.

Si supposé qu'il y ait eu deux Hommes differens, un Egyptien, & un Grec, qui ayent tous deux porté le nom d'Esculape, on en pourroit inferer ou que le premier a été plus savant que le dernier, ou qu'ils ont tous deux également inventé la Médecine chacun en son païs? On examine aussi par occasion comment cet Art a passé d'un peuple à l'autre.

COmme on a fait mention d'un autre Esculape, qu'on a dit avoir été Egyptien, & avoir inventé la Médecine, quelcun pourroit soupçonner que celui ci étoit plus habile que le Grec, & qu'il a veritablement possedé cet art dans toute son étendue. Ces deux Esculapes peuvent bien, comme on l'a vû, être réduits à un. Mais si l'on veut absolument qu'il y en ait eu deux, un Egyptien & un Grec, il n'est pas impossible que l'un n'ait eu un savoir plus étendu que l'autre; mais c'est surquoi nous n'avons nulle instruction. Il paroit seulement, par ce que nous avons dit du dernier, que la Chirurgie étoit son principal talent.

On peut encore faire cette question; Si, supposé qu'il y ait eu deux Esculapes, l'un en Egypte & l'autre en Grece; ils peuvent tous deux avoir inventé la Médecine chacun en son païs? On répond que rien n'empêche qu'ils ne puissent avoir passé pour les inventeurs de cet Art, chacun chez soi. 1 Les Magnésiens soûtenoient, comme on l'a vû ci dessus, que *Chiron* étoit le premier des hommes qui eût écrit de la Médecine. Les Tyriens assuroient la même chose de leur Roi Cadmus, à qui ils offroient les prémices des plantes, supposans qu'il en avoit enseigné l'usage dans les maladies. Les Magnésiens & les Tyriens ne pouvoient pas également avoir raison; mais on pouvoit seulement inferer de ce que ces peuples disoient, l'un touchant Chiron, & l'autre touchant *Cadmus*, que ces deux hommes avoient commencé, chacun dans sa patrie, à pratiquer les premiers la Médecine; & la même chose peut être arrivée non seulement aux deux Esculapes, mais à plusieurs autres en differens endroits du monde; soit dans le même temps, soit en des temps differens.

On demandera en troisiéme lieu, si tous ces Inventeurs de la Médecine, ou qui ont été reputez tels, n'ont rien pris l'un de l'autre? Il se peut que chacun ait commencé de faire parmi les siens ses experiences & ses découvertes particulieres, sans le secours des étrangers, & qu'on s'en soit tenu là tant que le commerce n'a pas été commun entre les hommes. Mais les peuples s'étant insensiblement unis par cette voye, les conoissances ont en même temps passé d'une nation à l'autre, chacun ayant voulu, imiter & introduire chez soi ce que les autres avoient de bon. C'est de cette maniere que la Médecine s'est établie, & qu'elle s'est perfectionnée en chaque païs, c'est à dire, à mesure qu'on y a joint aux lumieres qu'on avoit déja celles qu'on a tirées de dehors. Or quoi que le savoir de ceux qui ont commencé dans chaque lieu ne fût que fort médiocre, en comparaison de celui des Médecins qui sont venus après, néanmoins

1 *Plutarch. Sympos. lib. 3. quæst. 1.*

moins comme ils ont jetté les premiers fondemens, & qu'on ne conoiſſoit rien alors de plus parfait, on ne leur a pas moins tenu conte de leurs efforts que s'il n'y avoit rien eu à ajoûter à leurs découvertes. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Voila l'idée qu'on doit avoir de ceux, à qui l'on a attribué *l'invention de la Médecine*. Mais il y aura cette difference, entre le premier des Eſculapes & les autres dont les Grecs ont fait mention, que s'il eſt auſſi vieux qu'on l'a dit, il aura non ſeulement tracé les premiers traits de cet art, dans le païs où il a vêcu, comme ceux dont on a parlé ont fait dans le leur, mais il pourra encore paſſer pour le plus ancien de tous.

Ce qu'on vient de dire, en dernier lieu, fait naître une quatriéme queſtion, ſavoir, quels ſont ceux des peuples dont on a parlé qui ont les premiers cultivé la Médecine? Il n'y a pas de doute, que ce ſont les Aſſyriens, ou les Egyptiens, & les Phéniciens qui ſont d'ailleurs les plus anciens des peuples conus. L'Egypte a été appellée *la mere des Arts*, & les Grecs ont eux mêmes reconu qu'ils en avoient tiré la Religion, & preſque tout ce qu'il y a de ſciences & de beaux Arts. La Phénicie leur avoit auſſi fourni la conoiſſance des *Lettres*; en ſorte que les Grecs tenoient de ces peuples tout ce qu'ils avoient de plus curieux, & qu'ils avoient même reçû aſſez tard, comme les Romains tarderent longtemps avant que d'introduire dans leur République ce qu'ils tirerent à leur tour des Grecs, concernant les mêmes conoiſſances. Pour ce qui eſt des lumieres que les Egyptiens & les Phéniciens eux mêmes avoient pû tirer de l'Aſſyrie & de la Caldée, & qui pouvoient être émanées des premiers hommes du monde, on n'a rien de certain là deſſus.

CHAPITRE XVII.

1 *MACHAON, & PODALIRE, deux fils d'Eſculape, fameux Médecins ou Chirurgiens; leurs femmes, & leur famille.*

2 QUelques Anciens ont cru que le premier de ces fils d'Eſculape n'étoit que Chirurgien, mais que le dernier étoit Médecin; ce qu'on a dit ci-deſſus ſert à decider cette queſtion. Machaon étoit l'ainé, comme on le récueille de ce que Q. Calaber fait dire à Podalire au ſujet de la mort du premier; *que ce cher frere l'avoit élevé comme ſon fils, après que leur pere avoit été reçû dans le ciel, & qu'il lui avoit enſeigné à guérir les maladies.* Quoi qu'Homere mette toûjours Podalire le premier, quand il parle de lui & de ſon frere, ce n'eſt pas une conſéquence; & il eſt viſible que ce n'eſt que 3 pour ajuſter ſon vers. Ce que ce Poëte dit d'ailleurs de Machaon fait voir qu'il étoit le plus eſtimé, & qu'on l'appelloit préferablement à ſon frere, pour penſer les plus grands de l'armée. Ce fut Machaon qui traita *Menelaus* bleſſé par Pandare, en eſſuyant premierement le ſang de ſa bleſſure, (& non pas *en le ſuçant avec les levres*, comme l'ont cru quelques ſavans, trompez par la double ſignification du mot qu'Ho-

---

1 *Voyez encore le chapitre dixneuvieme.*
2 *Voyez Euſtathe ſur le quatrieme de l'Iliade.*
3 παιηλιος, ὁ δὲ μαχάων.

Unable to display this page

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XVIII.

Premier exemple de la Saignée. *Reflexions sur l'antiquité & sur l'invention de ce remede; sur celle de* la Purgation; *& sur ce qu'on a dit que les bêtes ont enseigné aux hommes divers remedes.*

LA Saignée dont se servit Podalire, comme on la vû au Chapitre précedent, étant le plus ancien exemple que nous aiyons de ce remede, mérite bien que nous y facions quelques réflexions. Comme on ne sait point où Estienne de Byzance, de qui nous tenons cette histoire, a pris ce qu'il en dit, & qu'il est le seul qui rapporte ce fait, il peut y avoir lieu d'en douter.

1 Un auteur moderne que l'on a déja cité, croit que le silence d'Homere sur le sujet de la *Saignée* est un fort argument pour prouver qu'elle n'étoit pas conue de son temps; & que si ce Poëte avoit eu conoissance d'un remede de cette nature, il en auroit plûtôt parlé que de cent autres bagatelles dont il charge ses Poëmes. Mais on peut répondre que les œuvres d'Homere n'étant pas des livres de Médecine, son silence sur la Saignée ne peut faire ni pour, ni contre. Si l'on objecte qu'il a bien parlé du *Moly* & du *Nepenthès*, on répond que les loix du Poëme Epique, aussi bien que celles du Sublime, le permettoient. Le *Moly* étant un remede contre les enchantemens, il entroit aussi naturellement dans cette sorte de Poësie que les enchantemens mêmes. Et pour ce qui est du *Nepenthès*, quand ce n'auroit été, comme on le croit, que de l'*Opium*, comme c'est une drogue dont on ne sauroit assez admirer les effets, Homere pouvoit fort bien en parler. Il n'en a pas été de même des remedes, dont Podalire & Machaon se sont servis dans les blessures, ce Poëte s'est contenté de les indiquer sous le nom general de *medicamens adoucissans*, ou de *racines ameres*, sans les désigner plus particulierement. Supposé donc que ces Médecins employassent aussi la Saignée, Homere, par la même raison, n'étoit pas d'obligation d'en parler, & peut-être n'en a-t-il rien dit parce que ce remede étoit déja très commun de ce temps là.

En un mot, si le raisonnement de ce savant homme avoit lieu, on en pourroit aussi légitimement inferer que l'on ne *purgeoit* point du temps d'Homere, puisque ce Poëte n'en dit rien; ce qui n'est pas vraisemblable, & qu'on n'oseroit à mon avis soûtenir.

On peut fonder une seconde objection contre l'antiquité de la Saignée, sur ce que Ciceron rapportant, comme on l'a vû ci dessus, ce que le premier & le troisiéme des Esculapes dont il parle, ont inventé, il ne fait point mention de ce remede. Mais il se peut que le second Esculape, dont Ciceron ne dit rien, si ce n'est qu'il étoit frere du second Mercure, & qu'il fut foudroyé, ait été celui qui a inventé la Saignée. Ce que Diodore & Hérodote disent des Egyptiens, sembleroit encore prouver que ces peuples, que l'on a dit avoir eu des premiers conoissance de la Médecine, ne mettoient point en usage la Saignée; les principaux remedes dont ils se servoient se trouvans réduits, selon

a *Voyez le Parére del S. Lionardo di Capoa.*

Unable to display this page

conſéquence néceſſaire d'une expérience qu'on n'a pû manquer de faire preſque auſſi tôt qu'il y a eu des hommes. Car enfin il eſt impoſſible qu'on ait beaucoup tardé à s'appercevoir que l'on ſe portoit mal, lors qu'on avoit l'eſtomac chargé, ou le ventre conſtipé. Cela étant il eſt vraiſemblable que l'on a d'abord cherché des moyens pour procurer l'évacuation des excremens lors qu'elle tardoit trop à ſe faire, ou lors qu'on ſe ſentoit trop rempli. Ou plûtôt, quelcun ayant mangé, ſans y penſer, de quelque herbe qui l'avoit purgé, & aprés s'en étant trouvé plus diſpôs & plus ſain, il y a bien de l'apparence qu'on n'a pas pas manqué auſſi tôt de profiter de cet effet du hazard; & que la même perſonne, ou d'autres, ont eſſayé la même choſe lorſqu'ils ont crû en avoir beſoin. Ou enfin, quelcun ayant remarqué que les malades ſe tiroient ſouvent d'affaire par des *diarrhées*, l'on a tâché d'imiter la nature, & de l'aider par le moyen des choſes que le hazard avoit fait conoître propres à émouvoir le ventre. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

C'eſt apparemment une raiſon ſemblable à celle qu'on a touchée en dernier lieu, qui a fait penſer à la *Saignée*. Les premiers hommes voyant qu'une perte de ſang terminoit ſouvent des maladies, ou que lors qu'on ſaignoit abondamment du nez, on ſe trouvoit ſoulagé du *mal de tête*, & que les femmes ſe portoient mal lors que leurs termes leur manquoient, ils ſe ſont aviſez de vuider par artifice un ſang qui ne pouvoit pas ſortir de lui même.

Mais on peut dire à cela qu'encore que certaines évacuations de ſang ſoient ſouvent néceſſaires, & ſoulagent les malades, il ne s'enſuit pas qu'on ait pû auſſi aiſément entreprendre d'imiter la nature en cette rencontre, comme lors qu'il s'eſt agi des purgatifs. Ce dernier remede fait vuider des excrémens par les voyes ordinaires, au lieu que par la Saignée nous répandons une liqueur qui paroît ſi néceſſaire à l'entretien de la vie, qu'on ne ſauroit la voir couler ſans quelque horreur, & que cette même liqueur ſort encore par un chemin extraordinaire; outre que les purgatifs ont été trouvez par hazard & ſont entrez dans le corps des premiers hommes, de la même maniere que la nourriture, ce qu'on ne peut pas dire de la Saignée.

Il eſt donc certain que la purgation a été indiquée beaucoup plus naturellement que la Saignée; & qu'il a fallu beaucoup plus de raiſonnement, pour ſe porter à ouvrir les veines, que pour donner des purgatifs, & par cette raiſon je croirois la purgation la plus ancienne.

Je ſai bien que 3 Pline prétend que nous aiyons l'obligation de la découverte de la Saignée à l'*Hippopotame*, ou *Cheval marin*. Cet animal, dit l'auteur qu'on vient de citer, étant devenu trop gros & trop gras à force de manger, ſe ſert d'un roſeau pointu pour s'ouvrir une certaine veine de la jambe; & après en avoir laiſſé couler une quantité ſuffiſante de ſang, bouche la playe avec de la boüe; ce que les hommes n'ont pas manqué d'imiter. Mais il faut mettre ce conte avec celui que le même auteur nous débite, dans le Chapitre qui ſuit, touchant l'oiſeau appellé *Ibis*, qui a auſſi montré aux hommes à ſe donner des *lavemens*, lors qu'ils ont remarqué que cet oiſeau ſe mettoit avec le bec de l'eau de la mer dans le derriere. On doit dire la même choſe de tous les autres médicamens qu'on prétend tenir des bêtes.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit poſſible que les bêtes ayent fait conoître aux hommes divers remedes; mais ce n'eſt qu'entant que le hazard les a expoſées, auſſi bien que les hommes, à en faire l'eſſai. 4 Ainſi les chevres de Mélampe ayant

3 *Lib.* 8. *cap.* 26.

4 *Voyez ci-deſſus, chap.* 2.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

mangé de l'ellébore, autant ou plûtôt par hazard que par ce qu'on appelle l'*instinct*, & leur maître y ayant pris garde, cela lui valut la découverte d'un grand remede. On peut dire la même chose de ce que rapportent 5 quelques auteurs, que l'on a appris à guérir la maladie, appellée *Hypochima*, après avoir remarqué que des chevres, qui avoient cette maladie avoient recouvré la vüe, pour s'être percé les yeux avec un jonc, ou avec une épine, en paissant dans le bois. Si ce n'est pas ici une fable comme celle de l'Hippopotame & de l'Ibis, c'est encore un effet du hazard qui a beaucoup servi.

Il se peut aussi, sans que le hazard s'en soit mêlé, que les premiers hommes, ayant trouvé quelque simple qui leur étoit inconu, ils en ayent fait l'experience sur quelque animal, avant que d'en prendre eux mêmes. En ce cas les bêtes leur en auront enseigné l'usage, mais ce ne sera pas au sens des Naturalistes. On ne s'est pas avisé de dire que les bêtes eussent montré aux hommes *les poisons* que l'on a tiré des entrailles de la terre ; cependant ils en ont trouvé de plus de sortes, qu'il ne seroit à souhaiter.

CHAPITRE XIX.

HYGIEIA femme d'Esculape, ÆGLE; PANACEIA; IASO; ROME; ACESO, ses filles; ERIOPIS, sa sœur.

L'Etymologie de tous ces noms fait voir que ce n'est ici qu'un 1 jeu d'esprit, & une continuation de la fiction, par laquelle on a introduit *le Soleil* comme l'auteur de la Médecine sous le nom 2 d'*Apollon*. En suivant la même allusion *Esculape*, que l'on a dit être fils d'Apollon, se prend pour l'*Air*. *Hygieia* ou *Hygeia*, c'est à dire la santé, est appellée sa femme, ou selon d'autres, sa fille, parce que nôtre santé dépend de l'air que nous respirons, autant ou plus que de toute autre chose. *Æglé*, c'est à dire *la lumiere* ou son *éclat*, marque que l'air *illuminé* & *purifié* par le soleil, est le meilleur de tous. Par *Iaso*, & *Panacea*, qui sont la même chose que *la guérison*, & *la Médecine universelle*, l'on a voulu insinuer que *le bon air guérissoit toutes les maladies*. *Romé*, qui signifie *la force*, & *Iaso*, qui est la même chose, qu'*Aceso*, indiquent aussi que l'on *se guérit* & que l'on *reprend des forces* en humant un bon air.

La femme d'Esculape est pareillement appellée *Epione*, par quelques autres, d'un mot Grec qui signifie *adoucir*. D'autres, comme on l'a dit, l'ont nommée *Hygeia*; d'autres *Lampetié*, qui a presque la même signification qu'*Æglé*; & d'autres enfin, comme Hyginus, lui ont donné le nom de *Coronis*, que nous avons dit être celui de la mere d'Esculape. Le Scholiaste de Pindare parle enfin d'une sœur du même Esculape, qu'il appelle *Eriopis*.

Ce feint Esculape & sa famille imaginaire semblent confirmer ce qu'on a dit ci-devant qu'il n'y avoit jamais eu d'Esculape Grec. Et quant à Podalire & à Machaon qui peuvent avoir été de veritables hommes, & s'être trouvez au siege de Troye, en qualité de Médecins ou de Chirurgiens, le Poëte les a faits

5 *Galeni Introductio.*
1 *Pausanias in Achaïcis.*
2 *Voyez ci-dessus, chap. 7.*

faits à mon avis fils d'Eſculape, pour leur faire plus d'honneur; dans le même eſprit qu'il a dit des Médecins en géneral, *qu'ils étoient de la race de Pæon*, Médecin des Dieux, dont il a été parlé ci-devant. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

CHAPITRE XX.

Suite de l'hiſtoire d'Eſculape, où l'on void la part qu'il a eu dans la Médecine, après avoir été mis au rang des Dieux.

NOus avons vû juſques ici tout ce que l'on a dit d'Eſculape, conſideré comme un homme. L'ordre voudroit que l'on ſuſpendît de rapporter quelle part il a eu dans ce qui concerne la Médecine depuis qu'il a été déifié, & que l'on reſervât chaque particularité pour le temps auquel elle ſeroit arrivée. Mais l'on a cru qu'il valoit mieux, pour éviter les digreſſions, achever tout d'un temps l'hiſtoire de cet homme, ou de ce Dieu Médecin.

Entre ceux, dit Clément Alexandrin, *qui ont été autrefois des hommes, quoi que l'opinion du peuple en ait fait des Dieux, on conte un Hermès Thébain, & un Eſculape de Memphis.* Le même auteur, qui fait ici un Eſculape Egyptien, & qui le joint à Hermès, ſemble le confondre avec l'Eſculape Grec, lors qu'il dit ailleurs *qu'Eſculape n'a été déifié que cinquante trois ans avant la guerre de Troye*, comme on l'avoit déja remarqué ci-deſſus. Il ſe peut qu'en ce dernier endroit il parlât après les Grecs, qui ne croyoient pas Eſculape plus ancien.

Quoi qu'il en ſoit, 1 Pauſanias aſſure qu'Eſculape fut eſtimé Dieu dès le commencement, & qu'il n'a pas été de ceux dont la réputation eſt allée inſenſiblement en augmentant. Cet auteur prétend prouver ce qu'il avance, particulierement par un paſſage de l'Iliade; où Machaon eſt appellé *homme fils d'Eſculape*, ce qui eſt la même choſe, ſelon Pauſanias, que ſi Homere avoit dit, *homme fils d'un Dieu.*

Eſculape ayant été mis au rang des immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits; on lui fit des vœux, & on lui ſacrifia comme au Dieu de la Santé. 2. On bâtit même des temples à ſes fils, & à ſes petits-fils.

Entre ceux que la Grece fit conſtruire à l'honneur d'Eſculape, celui *d'Epidaure* tenoit le premier rang. Cette ville étoit conſacrée à ce Dieu, ou parce qu'il y étoit né, ou ſimplement parce qu'il y avoit demeuré. On voyoit dans ce temple, qui étoit à cinq milles de la ville, ſa ſtatue compoſée partie d'or, partie d'yvoire, de la main de *Thraſymede*, fameux Sculpteur. Cette ſtatue étoit d'une grandeur extraordinaire; & elle repréſentoit le Dieu aſſis ſur un thrône, tenant d'une main *un bâton*, & s'appuyant de l'autre ſur la tête d'un *dragon*, avec *un chien* à ſes pieds.

3 On repréſentoit autrement Eſculape 4 avec une fort longue barbe, habillé en Médecin, & aſſis; ayant ſur ſes genoux des boëtes d'onguens, avec les inſtrumens néceſſaires à la profeſſion. De la main droite il tenoit ſa barbe, & de

1 *In Corinthiac.*
2 *Idem ibidem, & in Meſſeniacis.*
3 *Albricus, de Deorum imaginibus.*
4 En quelques endroits on le repréſentoit auſſi ſans barbe.

Des xxviij premiers Siecles du Monde.

de la gauche *un bâton entortillé d'un ſerpent*, 5 pour marquer, que les malades ont beſoin; pour ſe guérir, de faire un corps neuf, ou de quitter leur vieille peau, comme le ſerpent ſe dépouille de la ſienne. De plus le ſerpent étant le ſymbole de *l'attention*, faiſoit comprendre que les Médecins doivent ſe rendre fort attentifs à tout ce qui arrive aux malades. Pour le bâton, il ſignifioit que ceux qui ſortent de maladie ont beſoin de beaucoup de ménagement pour ne pas retomber. D'autres ajoûtent que le bâton d'Eſculape étoit plein de *nœuds*, pour marquer *les difficultez* qui ſe rencontrent dans l'étude & la pratique de la Médecine. *Feſtus*, de qui l'on a tiré cette derniere remarque, ajoûte que ce Dieu portoit *une couronne de laurier*, parce que cette plante ſert pour divers remedes.

On void encore aujourd'hui des médailles d'Eſculape où il eſt repréſenté debout, avec le *pallium*, à la Grecque, qui laiſſe voir preſque la moitié du corps nud, depuis la ceinture en haut, & le bâton dont on a parlé, ſur lequel il s'appuye. On void en quelques unes *un cocq* à ſes pieds, ce qui inſinue que le Médecin doit être *vigilant*. En d'autres on trouve *une choüette*, pour dire qu'un Médecin doit être auſſi *clairvoyant* & auſſi prêt *de nuit*, comme de jour pour ſecourir les malades.

Dans pluſieurs médailles Eſculape ſe trouve auſſi accompagné d'une petite figure qui repréſente un jeune garçon couvert d'une robe à capuchon. Monſieur Spon vouloit que ce fût un embleme de *la maladie*, qui eſt l'objet de la Médecine, parce que chez les Anciens, les malades prenoient la robe & le bonnet pour ſe couvrir, au lieu que ceux qui ſe portoient bien alloient tête nue. On appelloit ce jeune garçon, ou ce petit homme, TELESPHORE.

Monſieur Patin rapporte une médaille battue à l'honneur de l'Empereur *Adrien*, où l'on voit d'un côté Eſculape avec *Hygieia*, & de l'autre *Teleſphore*, avec cette inſcription autour; ΠΕΡΓΑ. ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΩΝΟΣ. Et tout auprès du Teleſphore, il y a ces lettres OB. Ce ſavant Antiquaire & Médecin explique les premiers mots de cette maniere: *Pergamenorum, ſub Cephalione*, ajoûtant en caractere Italique *Teleſphorus*. Il dit en ſuite, après Pauſanias, que Teleſphore étoit une divinité des Pergaméniens, qui avoit été ainſi nommée par le commandement de l'Oracle, & que quelques uns traduiſoient ce mot par celui de *Devin*, ou de *Ventriloque*. Cette explication me faiſoit croire que *Teleſphorus*, & *Ob*, étoient une même choſe; trouvant d'ailleurs ce dernier nom auſſi traduit par celui de *devin*, ou *d'eſprit ventriloque*.

Voici comme en parle Selden; *On traduit ordinairement le mot* OB, *par celui de* Python, *ou de* Magicien. *Mais* Ob *étoit un eſprit ou un démon, qui donnoit ſes réponſes comme des parties que l'honêteté ne permet pas de nommer, ou quelquefois de la tête, & quelquefois des aiſſelles, mais d'une voix ſi baſſe, qu'il ſembloit qu'elle vint de quelque cavité profonde, comme ſi un mort avoit parlé dans le ſepulcre; en ſorte que celui qui le conſultoit ne l'entendoit ſouvent point du tout, mais ſe figuroit ce qu'il vouloit* là-*deſſus*. Selden ajoûte peu après ce qui ſuit; *Voyez l'hiſtoire de Samuel, dont la figure fut repréſentée à Saül par une femme, des parties honteuſes de laquelle* Ob *parloit, ou étoit cenſé parler. L'Ecriture, dans le premier livre de Samuel, chapitre* 38. *appelle cette femme* Pythoniſſe, *ou* Ventriloque, *comme traduiſent les Septante*, une femme qui avoit Ob, *d'où vient que Saül lui parle ainſi*, Devine moi, je te prie, par Ob; *ce que les* LXX. *ont traduit*;

5 *Phornutus, de natura Deorum.*

Unable to display this page

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Si le conte d'Aurelius Victor n'eſt pas faux dans toutes ſes circonſtances, on peut dire que les Serpens d'Epidaure, que l'on apprivoiſoit facilement, & qui ne faiſoient de mal à perſonne, avoient été dreſſez à ce badinage. 8 *Tous les dragons, ou les ſerpens*, dit Pauſanias, *ſont conſacrez à Eſculape, mais principalement ceux d'une certaine eſpece, qui ſont de couleur brune, qui ſe laiſſent apprivoiſer, & qui ne ſe trouvent que dans le ſeul territoire d'Epidaure.* Ce fut d'un de ces dragons que ſe ſervit *Alexandre*, ce fameux impoſteur dont il eſt parlé dans Lucien, & qu'il diſoit être le fils de *Podalire*.

Le même culte qu'on rendoit à l'Eſculape d'Epidaure fut ſuivi dans toutes les autres villes de la Grece, qui bâtirent des temples à ce Dieu. Pauſanias prétend même que l'Eſculape des *Cyréniens*, dont on a dit un mot ci-deſſus, avoit auſſi été tiré d'Epidaure, quoi qu'il reconoiſſe que le culte des Cyreniens étoit different de celui des Grecs, en ce que les premiers immoloient des *Chevres* à leur Eſculape, ce qui ne ſe faiſoit pas dans la Grece. Mais cet auteur pouvant être ſoupçonné de favoriſer ſa nation, comme il ſeroit aiſé de l'en convaincre à d'autres égards, il y a bien plus d'apparence que *Cyrene*, qui étoit une ville de Libye, voiſine de l'Egypte, avoit reçû de ce païs là tout ce qu'elle ſavoit ſur ce ſujet, & qu'elle adoroit l'Eſculape dont on a parlé ci-deſſus. Quelle apparence que ſi les Cyréniens euſſent tiré d'Epidaure la maniere de ſervir ce Dieu, ils ſe fuſſent aviſez de lui ſacrifier un animal ſi different de celui qu'on choiſiſſoit pour cela dans la Grece, où on lui immoloit *des poules*, ſelon la remarque de Feſtus, ou *des Coqs*, comme on l'apprend de Platon, qui rend une raiſon de ce fait qui mérite d'être rapportée. *Les Anciens*, dit-il, *ont immolé à Eſculape Médecin, fils de Phœbus, un Coq, oiſeau qui annonce la venue du jour & du ſoleil; voulant marquer qu'ils ſe confeſſoient redevables du jour, ou de la lumiere de la vie à la bonté divine, qui eſt celle qui nous guérit de tous nos maux.*

Mais avant que nous laiſſions le temple d'Epidaure, il ne faut pas oublier de remarquer que l'on voyoit au dedans de ce temple pluſieurs *Colomnes*, ſur leſquelles étoient gravez les noms de ceux qui avoient été guéris par le Dieu, avec une deſcription de chaque maladie dont on les avoit traitez, le tout en langue Dorique. Pauſanias dit que ſix de ces colomnes ſubſiſtoient encore de ſon temps. Il ajoûte qu'il y avoit dans le même lieu une ancienne colomne, ſéparée de toutes les autres, où on liſoit, 9 qu'Hippolyte avoit offert vint chevaux à Eſculape en recompenſe de ce qu'il lui avoit rendu la vie.

Le même auteur remarque qu'un certain *Archias* ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, tranſporta cette Religion à *Pergame*. Voila ce qui donna occaſion à cette derniere ville de bâtir auſſi un temple à ce Dieu. Ainſi ce ne fut pas pour y avoir eu *ſa boutique*, comme l'ont crû quelques ſavans, ſur un paſſage de Lucien mal entendu. Lors que cet agreable railleur introduit Jupiter ſe plaignant que ſes temples étoient devenus déſerts, depuis qu'Apollon avoit établi ſes oracles à Delphes, & Eſculape *ſa boutique de Médecine* à Pergame, il n'a voulu marquer par cette boutique que *le temple de ce Dieu*, où l'on alloit chercher à ſe guérir comme dans les boutiques des Médecins, deſquelles on parlera ci après.

Ce temple de Pergame s'étoit apparemment rendu autant ou plus fameux que

8 *In Corinthiac.*

9 *Voyez ci-deſſus, chap.* 12. & 13.

que le temple d'Epidaure, puis que Lucien, dans le paſſage qu'on vient de citer, ne daigne pas faire mention de celui-ci, quoi qu'il fût encore ſur pied de ſon temps. Ce qu'on peut inferer de ce que Pauſanias, qui étoit à peu près contemporain de Lucien, on qui a vécu après lui, parle du temple d'Epidaure comme l'ayant vû, ajoûtant que l'Empereur *Antonin* avoit fait bâtir une maiſon tout auprès de ce temple, pour y mettre les accouchées & les malades mourans; parce qu'il n'étoit pas permis aux femmes d'accoucher, ni à qui que ce fût de mourir dans l'enclos du temple. Il ſemble d'ailleurs que l'Eſculape de l'Aſie mineure avoit ſû attirer les meilleurs chalans. L'Empereur *Caracalla* fit exprès un voyage à Pergame, pour conſulter le Dieu ſur une maladie; & l'on trouve quantité de médailles des Antonins, où Eſculape eſt repréſenté, qui ont toutes été frappées par les Pergaméniens. Il ſe peut que les Prêtres de Pergame fuſſent de plus habiles gens que ceux d'Epidaure, dans le temps des Empereurs dont on vient de parler; ce qui étoit fort important, comme on le verra par la ſuite.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

Il y avoit auſſi un célebre temple d'Eſculape dans l'Iſle de *Cos*, qui fut brûlé du temps *d'Hippocrate*. 10 On y voyoit diverſes *tables*, ou divers tableaux, où étoient décrits les remedes que le Dieu avoit indiquez à pluſieurs malades, qui avoient été guéris par ce moyen, & qui avoient fait pendre ces tableaux dans ſon temple, comme un témoignage public de leur reconoiſſance, & afin que les mêmes remedes puſſent ſervir à d'autres perſonnes qui auroient les mêmes maladies. On a dit, comme nous le verrons ci-après, qu'Hippocrate avoit copié ce qui étoit écrit ſur ces tableaux avant que le temple fût brûlé. Ce même temple fut enſuite rebâti, & il ſubſiſtoit encore du temps de Strabon qui en parle ainſi. *Il y a*, dit-il, *dans le fauxbourg de la ville de Cos un temple d'Eſculape qui eſt fort célebre & rempli d'un grand nombre de preſens & d'offrandes, entre leſquelles on conte un Antigonus de la main d'Apelles. Il y avoit auſſi*, ajoûte cet auteur, *une Venus ſortant de la mer, qui a été conſacrée de nos jours à Jules Céſar par Auguſte, qui a voulu dédier à ſon pere celle d'où ſa famille étoit iſſue. On dit*, continue-t-il, *qu'à cauſe de cette peinture l'on a rabbatu cent talens de la ſomme que ceux de Cos doivent payer pour le tribut annuel. On dit auſſi, qu'Hippocrate avoit exercé la Médecine ſur ce qu'il en avoit appris par les tablaux conſacrez, que l'on y voyoit. Hippocrate*, dit encore Strabon, *a été l'un des plus illuſtres perſonnages de cette ville, auſſi bien qu'un autre Médecin nommé Simus.* On peut conſulter le même auteur, auſſi bien que Pauſanias ſur les autres temples d'Eſculape, qui étoient en grand nombre par tout le monde, & particulierement dans la Grece.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Anciens euſſent pris la peine de ramaſſer tout ce qu'on trouvoit écrit ſoit ſur les colomnes, ſoit ſur les tables dont on vient de parler. Peut-être l'ont ils fait; mais leur travail ſur ce ſujet n'eſt pas venu juſqu'à nous. Par bonheur, ou par hazard, on a trouvé encore une de ces tables à Rome, dans l'Iſle du Tibre, où l'on a dit qu'étoit un temple d'Eſculape. Cette table eſt de marbre; on la void encore ajourd'hui dans le Palais *Mafée*, & on y lit ce qui ſuit, qui eſt écrit en Grec.

Le Dieu a rendu, ces jours ici, l'Oracle ſuivant à Caius, qui étoit aveugle; Qu'il vint à l'autel ſacré, & qu'ayant fléchi les génoux il paſſât de la droite à la gauche. Qu'après cela il mît les cinq doits ſur l'autel; qu'il levât la main, & qu'il

10 Pline, & Galien parlent d'une deſcription de Thériaque qui avoit été gravée ſur la porte d'un temple d'Eſculape. *Voyez ci après Part. 1, liv. 2. chap. 3.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

l'applicât ſur ſes yeux. Ce qu'aiant fait il a fort bien vû, tout le peuple étant preſent, & témoignant la joye qu'il avoit de ce qu'il ſe faiſoit de ſi grands miracles ſous nôtre Empereur Antonin.

Lucius ayant mal au côté, & étant deſeſperé de tout le monde, le Dieu lui a rendu cet Oracle; Qu'il vînt prendre de la cendre ſur ſon autel, & que l'ayant mêlée avec du vin, il l'applicât ſur ſon côté. Ce qu'ayant fait il a été guéri, & il a rendu graces au Dieu, & le peuple l'a félicité de ſa convaleſceuce.

Julien vomiſſant ou crachant du ſang, & tout le monde deſeſperant de ſon rétabliſſement, le Dieu lui a répondu par ſon Oracle; qu'il vînt & qu'il prit des pignons ſur ſon autel, & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du miel. Ce qu'ayant fait il a été guéri, & eſt venu remercier le Dieu en préſence de tout le peuple.

Le Dieu a rendu cet Oracle à un ſoldat aveugle nommé Valerius Aper; Qu'il prît du ſang d'un cocq blanc; qu'il y mêlât du miel, & qu'il en fit un Collyre, dont il mettroit ſur ſes yeux trois jours conſécutifs. Après quoi il a vû, & il eſt venu rendre graces au Dieu publiquement.

Le premier des remedes que ce Dieu ordonne eſt purement ſuperſtitieux, mais les trois autres ſont naturels, & aſſez ſemblables à ceux que les Médecins ont accoûtumé d'ordonner en pareils cas; à cela près que ceux d'Eſculape ſont aſſaiſonnez d'un peu de ſuperſtition, ce qui, aujourd'hui auſſi bien qu'alors, ſert à faire trouver les remedes meilleurs à pluſieurs perſonnes. Il y a apparence que les Prêtres d'Eſculape n'avoient guere recours aux remedes de la premiere ſorte, ſi ce n'eſt lors qu'ils vouloient impoſer au peuple en lui produiſant des perſonnes qu'ils avoient gagnées pour feindre des incommoditez qu'elles n'avoient point. Mais quand ils avoient à faire à des gens qui venoient conſulter leur Dieu de bonne foi, & qui avoient des maladies guériſſables, il étoit de l'interêt de ces bons Prêtres, pour entretenir leur crédit, d'ordonner des remedes qui agiſſent naturellement, & qu'ils pouvoient apprendre par la lecture des Médecins, & par la pratique; ou qu'ils tenoient d'une ancienne tradition de leurs Prédéceſſeurs, ſans qu'il fût néceſſaire que le Démon les leurs enſeignât, 11 comme le croyoit feu Monſieur *Spon*. 12 Ceux qui ſont perſuadez que les Oracles des Payens étoient un effet de l'artifice & de l'impoſture des hommes, ne ſeront pas en peine ſur ce ſujet.

Il ſemble qu'il étoit bien aiſé à ces Prêtres de faire accroire à leurs malades tout ce qu'ils vouloient. Comme, d'un côté, ces pauvres gens avoioient accoûtumé de demeurer pluſieurs jours couchez dans le temple, & que d'ailleurs leur imagination étoit prévenue de ce qu'ils avoient oüi dire des cures & des conſeils d'Eſculape, ils ne manquoient pas de 13 ſonger la nuit à ce dont leur eſprit avoit été rempli pendant le jour, & de prendre en ſuite leurs ſonges comme leur ayant été envoyez immédiatement par le Dieu. Il n'étoit pas même impoſſible qu'ayant ſuivi ſes avis prétendus, la force de leur imagination, ou la foi qu'ils avoient à l'oracle, ne contribuât beaucoup à leur gueriſon, lors qu'elle étoit naturellement poſſible. Ils étoient d'ailleurs ſi ſoumis & ſi ponctuels à exécuter les ordres qu'ils recevoient, ſoit en ſonge, ſoit autrement, qu'il s'en trouvoit qui s'abſtenoient de boire pendant quinze jours entiers, cela leur ayant été ainſi ordonné. Galien, qui fait cette remarque, ſe plaint que ſes malades ne lui étoient pas à peu près ſi obéiſſans. Il ne faut pas douter que cette

11 *Obſervations ſur les fievres.*

12 *Voyez ce qu'ont écrit ſur ce ſujet Meſſieurs Van Dale, & De Fontenelles.*

13 *Voyez ci-deſſus chap. 6.*

cette disposition d'esprit de ceux qui recouroient à Esculape n'avançât beaucoup leur rétablissement, pour peu que les remedes de ce Dieu, ou plûtôt de ses Prêtres, eussent de vertu. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Suidas fait mention d'une ordonnance de l'Esculape d'Athenes, qui est assez particuliere. Ce Dieu étant consulté par un certain Athenien nommé *Plutarque*, & par un Philosophe Syrien appellé *Domninus*, contemporain de *Proclus*, sur deux incommoditez differentes, il leur ordonna à tous deux de manger de la chair de *porc*. Le premier n'en voulut rien faire; & ayant demandé au Dieu, en raillant, quel remede il auroit conseillé à un Juif qui auroit eu sa maladie, il l'obligea de lui ordonner quelqu'autre chose. Mais l'histoire dit que Domninus, qui étoit effectivement Juif, ne laissa pas, nonobstant les lois de sa nation, de manger du porc, & qu'il s'en trouva si bien qu'il en mangea depuis, tant qu'il vécut. Il arrivoit même que lors qu'il s'en abstenoit un jour entier, il se trouvoit plus mal. Sa maladie étoit un *Crachement de sang*. Ce remede paroît extraordinaire, mais on verra 14 dans la suite quelque exemple d'un semblable conseil donné en pareil cas par des Médecins.

Galien nous apprend aussi certaines particularitez des cures de son Esculape; 15 Un certain homme riche étant venu à 16 Pergame du milieu de la Thrace, poussé à ce voyage par un songe, Esculape lui conseilla de prendre tous les jours d'un remede où il entroit des *viperes*, & de s'en frotter le corps extérieurement. Peu de temps après, cet homme étant devenu *ladre*, ou une maladie qu'il avoit s'étant changée en *lepre*, il fut parfaitement guéri de cette derniere maladie, par l'usage du remede que le Dieu lui avoit indiqué. Voila ce que dit Galien. L'homme dont il parle tenoit peut-être déja de la *ladrerie*, avant qu'il vînt à Pergame; mais comme on ne prend pas plaisir à publier ces sortes de maux, il aima mieux qu'on crût qu'il lui étoit venu tout nouvellement, & que le Dieu le lui avoit envoyé pour avoir l'honneur de le guérir. On peut juger par cet échantillon, que les Prêtres de Pergame n'étoient pas ignorans dans la Médecine. On sait que les Médecins ordinaires ont toûjours conté beaucoup sur *les viperes*, dans les maladies de cette nature, & l'on en rapportera quelques exemples dans la suite. Mais il est assez surprenant qu'Esculape qui aimoit si fort *les serpens* & qui prenoit quelquefois leur forme, commandât qu'on les tuât pour en faire des remedes; à moins qu'on ne dise que *les viperes* sont bien differentes des *Couleuvres* d'Epidaure, qui ne faisoient point de mal, & qui étoient celles qui lui étoient particulierement consacrées.

Ces bons Prêtres n'entreprenoient point ceux qui ne joignoient pas aux médicamens un bon *régime de vivre*; témoin 17 le jeune homme *Assyrien*, qui étant hydropique ne laissoit pas de faire de bons repas & de s'enyvrer. Il avoit beau consulter & prier le Dieu, il ne lui envoyoit pas même des songes. Enfin, un jour que cet Assyrien, après avoir été extremement irrité contre Esculape, s'étoit endormi, il songea que ce Dieu le renvoyoit à *Apollonius de Tyane*, lui promettant qu'il se trouveroit soulagé s'il suivoit son conseil. Le jeune homme étant venu trouver ce Devin, ou ce fourbe, & se plaignant fort d'Esculape, qui promettoit, disoit-il, la santé mais qui ne la donnoit pas, Apollonius lui fit comprendre, *que le Dieu n'accordoit la santé qu'à ceux qui vouloient*

14 *Voyez Part. 1. liv. 3. chap. 26.*
15 *De Subfiguratione Empirica. De simplic. medicam. facultatib. lib. 11.*
16 C'étoit la patrie de Galien.
17 *Philostrat. in vita Apollonii Tyanai, lib. 1. cap. 6.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

bien guérir, & non pas à ceux qui, vivans comme lui, sembloient entretenir leur mal par plaisir.

Galien dit encore 18 ailleurs, qu'un nommé *Nicomachus*, de Smyrne, étant devenu si gros qu'il ne pouvoit plus se remuer, fut guéri par Esculape; mais il ne nous dit point quand, ni comment. On peut joindre à ses conseils d'Esculape celui qu'il donnoit, selon qu'on l'apprend du même Galien, à ceux que les passions de l'esprit rendoient malades, & que nous avons rapportez 19 ci-dessus.

„ *On y peut aussi joindre ce que dit* 20 *Tacite d'un miracle qui se fit dans le temple* „ *de* Sérapis, *à Alexandrie*, 21 *Sérapis & Esculape n'étant point differens, selon* „ *cet auteur.* Vespasien, *dit-il*, étant à Alexandrie, un certain homme du „ peuple, connu pour avoir les yeux desséchez & perdus, vint se jetter aux „ genoux de l'Empereur, le priant, avec larmes, de vouloir bien apporter du „ remede à sa maladie; de la maniere que le Dieu Sérapis, que cette nation su- „ perstitieuse adore, le lui avoit indiqué. Ce qu'il demandoit au Prince étoit, „ qu'il daignât lui oindre avec sa salive les joües & le tour des yeux. Un autre „ vint en même temps qui ne pouvoit pas se servir d'une de ses mains, & qui „ prioit César, par le conseil du Dieu, qu'il lui mît le pied sur cette main. „ Vespasien s'en rioit au commencement, & traitoit cela de bagatelles; mais „ comme on le pressoit de tous côtez, tantôt il craignoit de passer pour être „ trop crédule, tantôt, poussé par les prieres des uns, & par la flaterie des „ autres, il concevoit quelque esperance que la chose pourroit réussir. Enfin „ ayant commandé aux Médecins d'examiner si l'aveuglement ou la perte de „ vüe dont il s'agissoit, étoit guérissable, ou non, par le secours humain? les „ Médecins, après en avoir differemment raisonné, conclurent, que la fa- „ culté de voir n'étant pas entierement perdue, dans le premier de ces „ hommes, elle pourroit être rétablie, si on ôtoit les obstacles; & que la „ main du dernier, ayant été seulement disloquée, elle pourroit se remettre, „ si l'on employoit en cette occasion une force salutaire. Ils ajoûtoient, „ que les Dieux avoient peut-être cette affaire à cœur, comme ils y avoient „ le Prince lui même, qui avoit été choisi par leur ministere. Ils disoient „ enfin, que César auroit la gloire de ce remede, s'il reüssissoit, & que la „ mocquerie resteroit à ces miserables, s'il en arrivoit autrement. Sur cela „ Vespasien persuadé que rien n'étoit impossible à sa fortune, & qu'il n'y „ avoit rien d'incroyable sur ce chapitre, commença à donner courage à la „ multitude qui étoit présente, en montrant un visage gay; & ayant exécuté „ les ordres de Sérapis, l'impotent eut d'abord l'usage de sa main, & l'a- „ veugle revit la clarté. Ceux qui ont assisté à l'un & à l'autre de ces évene- „ ments, *ajoûte Tacite*, le racontent encore aujourd'hui que le mensonge ne „ pourroit plus leur être utile.

Le Lecteur fera sur cette histoire les réflexions qu'il trouvera à propos. On remarquera seulement, pour finir ce chapitre, que si le peuple donnoit de tout son cœur dans cette superstition, il y avoit d'ailleurs parmi les Payens des gens de bon sens qui voyoient bien que c'étoit là purement une adresse pour faire

---

18 *De different. morbor. cap.* 9.
19 *Chap.* 11.
20 *Histor. lib.* 4.
21 *Voyez ci-dessus, chap.* 6.

faire subsister les Prêtres. C'étoit apparemment la pensée de *Polémon*, 22 dans Philostrate, qui ayant songé qu'Esculape lui disoit, qu'il s'abstint de boire frais, s'il vouloit être guéri de la *goutte*, s'écria en s'éveillant, comme s'il avoit parlé à ce Dieu, *Vous n'ordonneriez pas un autre remede, si vous vouliez guérir un bœuf?* *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

Il n'y a qu'à voir aussi de quelle maniere *Aristophane* tourne en ridicules & les Prêtres & le Dieu lui même. Voici comme il fait parler un valet, dans la premiere de ses Comédies. *Comme le Sacrificateur*, du temple d'Esculape, *après avoir éteint les chandelles, nous eut dit de* 23 *dormir, ajoûtant que si quelcun entendoit* 24 *le sifflement, qui étoit une marque de l'arrivée du Dieu, qu'il ne bougeât point, nous nous tinmes tous couchez sans faire de bruit. Pour moi*, continue le valet, *je ne pouvois dormir, parce que l'odeur d'un pot plein de potage qu'une vieille tenoit assez près de ma tête me frappoit furieusement les narines. Souhaitant donc passionnément de pouvoir me glisser jusques là, je levai tout doucement la tête; & ayant apperçû le Sacristain qui enlevoit les gâteaux & les figues de dessus la table sacrée, & qui faisoit le tour de tous les autels l'un après l'autre, pour voir s'il n'étoit point resté quelque chose, fourroit dans un sac tout ce qu'il trouvoit, je crûs qu'il y avoit beaucoup de mérite en ce qu'il faisoit, & je me levai pour aller vers le pot de la vieille.* Celle à qui ce valet faisoit ce conte lui ayant demandé, *si étant dans le dessein de faire une action de cette nature, il n'avoit point peur du Dieu?* il répond, *qu'il en avoit veritablement eu peur, mais que c'étoit dans la crainte qu'il ne le prévint, & qu'il n'arrivât avant lui près du pot; car*, dit-il, *le Prêtre m'avoit donné des preuves de ce que le Dieu savoit faire. Peu après il régale Esculape d'un nom* 25 *fort malhonête.*

Mais on dira peut-être qu'Aristophane étoit un Athée; aussi bien que celui à qui Ciceron fait dire, *que les malades qui guérissent tiennent plûtôt le rétablissement de leur santé d'Hippocrate que d'Esculape.* On mettra sans doute dans le même rang 26 ce Prince qui fit couper à l'Esculape d'Epidaure sa barbe d'or, disant, *qu'il n'étoit pas seant que le fils eût une si longue barbe, pendant que le pere* (c'est à dire *Apollon*, que l'on représentoit par tout comme un jeune homme) *n'en avoit point.*

CHAPITRE

---

22 *In vitis Sophistarum.*

23 Les malades couchoient daus le temple d'Esculape, comme on l'a remarqué ci devant.

24 Ce sifflement étoit celui des serpens, qui représentoient Esculape, & dont on a dit qu'il prenoit ordinairement la figure.

25 Il l'appelle κεφαλαφάγον, Merdivorus.

26 *Denys Tyran de Syracuse.*

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

CHAPITRE XXI.

CYBELE; LATONE; DIANE; PALLAS; ANGITIA; MEDE'E; CIRCE'; POLYDAMNA; AGAMEDA, ou PERIMEDE'; HELENE; & ENONE, Deeſſes, ou Heroines qui ont eu part à l'invention de la Médecine, ou qui ont eu conoiſſance de cet Art.

NOus finirons ce premier livre, en parlant de quelques Déeſſes, & de quelques Héroines, qui ſe ſont auſſi mêlées de la Médecine. A l'égard des Déeſſes, il ſemble que nous aurions pû les introduire un peu plus tôt; mais la tradition Egyptienne que nous avons ſuivie au commencement, & que nous n'avons proprement quittée qu'à l'occaſion du dernier Eſculape, qui a été confondu avec le premier, a empêché que nous ne ſoiyons entrez dans tout ce que la Fable Grecque débite ſur nôtre ſujet, & qui n'a point de rapport, pour le temps, avec ce que les Egyptiens diſent de leur côté; les Dieux de ceux-ci étant beaucoup plus anciens que ceux des Grecs, comme on l'a déja remarqué ci-devant.

CYBELE, que ces derniers peuples regardoient comme la femme de Saturne, & la mere de tous leurs Dieux, 1 a eu la réputation d'avoir enſeigné des remedes aux maladies des petits enfans.

LATONE, mere d'*Apollon*, & de *Diane*, devoit auſſi avoir conoiſſance de la Médecine, dans laquelle ſes enfans étoient ſi ſavans; auſſi Homere l'introduit-il penſant *Enée* de ſes bleſſures, conjointement avec DIANE.

On attribue d'ailleurs à cette derniere l'invention de quelques *herbes*, entre leſquelles on conte l'*Artemiſe*, ou *Armoiſe*, qui porte 2 le nom de cette Deeſſe. Quelques uns ajoûtent 3 quelle en enſeigna l'uſage au centaure Chiron; quoi que d'autres prétendent que c'eſt à *Artemiſe*, Reine de Carie, dont on parlera 4 ci-après, que l'on a l'obligation de la découverte de cette plante.

PALLAS a auſſi trouvé ou découvert les vertus de quelques autres herbes. On met en ce rang celle qui eſt appellée *Parthenium*, ou *Matricaire*, & qui eſt d'une grande utilité aux filles, comme étoit Pallas. D'ailleurs 5 Ovide exhorte les Médecins de ſacrifier à Pallas, afin qu'elle les favoriſe de ſon ſecours; & l'on voyoit à Athenes une ſtatue de Pallas, avec le ſurnom de 6 *Hygieia*, qui avoit été dreſſée par l'ordre de 7 *Periclès*, à qui cette Deeſſe avoit montré en ſonge l'herbe dont on vient de parler, comme un remede pour un de ſes eſclaves qui étoit tombé du haut d'un temple. On donnoit auſſi à la même Deeſſe le ſernom de *Sotera*, c'eſt à dire, *qui ſauve*.

Après

1 *Diodore, liv.* 4.

2 Diane s'appelloit autrement *Artémis*. Vegetius appelle l'Armoiſe *Dianarix*.

3 *Apuleius, de virib. herbar. cap.* 13.

4 *Part.* 3. *lib.* 1. *chap.* 2. On parle en cet endroit de toutes les autres femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.

5 *Faſtor. lib.* 3.

6 *Voyez ci-deſſus, chap.* 19.

7 *Plutarque dans la vie des Pericles.*

Après avoir parlé de ces quatre Deesses, nous voici revenus au temps d'Esculape & de ses fils, dans lequel il se trouve diverses Héroines qui ont aussi exercé la Médecine. *Des xxviij. premiers Siecles du Monde.*

8 Angitia, fille d'*Æëta*, Roi de Colchide, est celle de qui *les Marses*, peuples d'Italie, avoient appris la maniere de *charmer les Serpens*. On lui attribue aussi d'être la premiere qui a découvert les *herbes venimeuses*, ou *les poisons tirez des plantes*. On croit qu'elle s'appelloit autrement *Angerona*; il se trouve du moins une 9 ancienne Inscription où ce dernier nom est joint à celui d'*Angitia*, sans qu'il y ait de point entre deux. 10 Quelques uns ont crû qu'elle s'appelloit *Angerona*, parce que les Romains étant affligez de la maladie qu'on appelle *Angina*, c'est à dire, de l'*Esquinancie*, en furent guéris en suite des vœux qu'ils lui avoient faits. Verrius Flaccus en rend une raison differente. *Voyez encore l'article de Circé.*

On fait aussi Angitia fille du *soleil*, & l'on prétend qu'elle est la même que Medee, qui passe chez d'autres pour sa sœur. Les avantures de celle-ci sont conues. 11 Entre les choses surprenantes qu'elle faisoit, & qui lui acquirent la réputation de fameuse *Magicienne*, on disoit d'elle qu'elle pouvoit rajeunir les vieillards. Le fondement de cette opinion vint de ce qu'elle conoissoit des herbes, *qui teignoient en noir les cheveux blancs*. Elle fut aussi la premiere qui s'avisa de faire des *bains chauds*, pour rendre les corps plus souples & plus agiles, & pour les guérir de diverses maladies; ce qui fit que le peuple, qui voyoit tout cet appareil de chaudieres, d'eau, & de bois, sans en savoir l'usage, publia qu'elle faisoit *boüillir* les personnes qui se mettoient entre ses mains. Le vieillard *Pélias* ayant voulu, nonobstant son âge, essayer ce nouveau remede, & y ayant trouvé la mort, fut cause que l'on ajoûta encore plus de foi à cette fable.

12 Il y a d'autres auteurs, qui conviennent aussi que Médée n'étoit point *Sorciere*, mais ils tournent la chose un peu autrement. Ils disent, qu'elle rendoit robustes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus efféminez, en leur enseignant de pratiquer divers exercices; ce qui fit que ceux qui voyoient ce changement, dirent qu'elle faisoit cuire leurs chairs pour les rendre jeunes. Diodore nous apprend d'ailleurs que Médée avoit guéri, par le moyen de certaines herbes, les blessures de *Jason*, son mari, de *Laërte*, de la guerriere *Atalante*, & des *Thespiades*.

Circe, troisiéme sœur de Médée & d'Angitia, n'est pas moins fameuse. La conoissance qu'elle avoit des plantes la fit passer pour *Enchantereſſe*, aussi bien que Médée. Nous apprenons de Diodore, que Circé avoit fait expérience d'un grand nombre de plantes propres contre les venins. Elle donna son nom à celle que les Herboristes ont appellée *Circæa*. 13 Quelques auteurs ont dit qu'elle avoit un fils nommé *Marsus*, de qui *les Marses*, dont on a parlé dans l'article d'Angitia, étoient sortis. Telle qu'elle étoit, 14 *les Circeïens* la regardoient

8 *Sil. Italic. lib.* 8.
9 *Reines. Inscript.* 136. *Class.* 1.
10 *Macrob. lib.* 1. *cap.* 10.
11 *Palæphat. fabul. lib.* 1.
12 *Diogenes apud Stobæum.*
13 *Aul. Gell. lib.* 16. *cap.* 11. *Solin. chap.* 8.
14 *Cicero, de natura Deorum, lib.* 3.

Des xxviij. premiers Siecles du Monde.

doient comme leur Patronne, & lui rendoient un culte religieux. Ceux qui voudront ſavoir plus particulierement pourquoi Circé paſſa, chez les Grecs, pour une Magicienne, & le païs *Latin*, où elle habitoit, pour le lieu des *Maleſices*, ou des *empoiſonnemens*, peuvent conſulter *le Phaleg de Bochart.*

POLYDAMNA, femme de *Thon*, Egyptien, eſt auſſi miſe entre celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit conoiſſance de divers remedes que produiſoit ſon païs, ſelon la remarque d'Homere. On parlera tout à l'heure de quelques uns de ces remedes, dans l'article d'Helene.

Le même Poëte rend témoignage à AGAMEDA, femme de *Mulius*; *qu'elle conoiſſoit autant de médicamens que la terre en nourriſſoit.* 15 On l'appelloit autrement *Perimede.* 16 Quelques uns croyent même que celle qu'Homere appelle ailleurs *Hecameda*, qui lavoit la playe de Machaon avec de l'eau tiede, étoit la même.

HELENE, cette belle Grecque, ſi conue dans la fable, ne mérite pas moins de trouver ici ſa place, comme ayant eu conoiſſance d'un médicament qu'Homere appelle *Népenthes*, & qu'elle tenoit de *Polydamna*, dont on vient de parler. Ce médicament, comme 17 l'étymologie de ſon nom le porte, étoit ſi admirable, *qu'il appaiſoit tout deüil, & toute douleur*, & qu'il faiſoit oublier tous les maux. *On ne peut pas pleurer*, dit le Poëte, *le jour qu'on en a gouté, quand même on auroit perdu ſon pere & ſa mere, ou la perſonne la plus chere.* Les qualitez de ce Népenthes ont bien du rapport avec celles de l'*opium*, comme on l'a remarqué ci-deſſus. Ce qui peut faire de la peine c'eſt qu'Helene en fit mêler dans le vin que l'on ſervit aux conviez de Ménélaus, apparemment pour les rendre plus gais, & non pas pour les aſſoupir. On peut répondre à cela que l'opium fait l'un & l'autre de ces effets en ceux qui y ſont fort acoûtumez, & il faut remarquer que cet admirable ſuc nous vient du païs d'où Helene avoit tiré ſon Népenthes, c'eſt à dire, de l'Egypte. D'ailleurs il faut remarquer que tout ce qu'Homere dit des merveilleux effets de cette drogue ne doit pas être pris à la lettre, & qu'il lui étoit bien permis d'employer ici l'exaggeration, qui eſt ſi familiere aux Poëtes.

ENONE, rivale de la précédente, n'étoit pas moins ſavante qu'elle. 18 *Apollon*, dit celle ci, dans Ovide, *m'a lui même enſeigné ſon Art. Tout ce qu'il y a d'herbes & de racines dans le monde, pour l'uſage de la Médecine, ſont de ma conoiſſance. Mais helas! malheureuſe que je ſuis, l'amour ne peut ſe guérir par aucune herbe, & toute ma ſcience m'eſt inutile dans cette rencontre.*

19 Au reſte, on ne ſait point quelles preuves Enone donna de ſon ſavoir en Médecine. On ſait ſeulement qu'elle refuſa de venir ſecourir *Paris*, ſon époux, qui avoit été bleſſé au ſiege de Troye; quoi qu'il n'y eût qu'elle ſeule, à ce que dit la fable, qui pût le guérir. La même fable ajoûte que Paris étant mort de

---

15 *Voyez Properce, liv. 2. eleg. 2. & le Scholiaſte de Théocrite.*

16 *Vide Tiraquell. de nobilitate.*

17 Ce mot eſt compoſé d'une particule negative, & de νηλεὸς qui ſignifie *deüil.*

18
Ipſe ratus dignam medicas mihi tradidit artes,
Admiſitque meas ad ſua dona manus.
Quæcumque herba potens ad opem, radixque medendi
Utilis in toto naſcitur Orbe, mea eſt.
Me miſeram! quòd amor non eſt medicabilis herbis,
Deſtituor, prudens artis, ab arte mea.

19 *Vide Photii Bibliothecam.*

de ſes bleſſures, Enone eut un ſi grand repentir de l'avoir abandonné, qu'elle ſe tua elle même. La cauſe du refus qu'elle avoit fait de venir au ſecours de ſon époux, c'eſt que celui-ci, après l'avoir quittée pour Helene, avoit encore, par un mouvement de jalouſie & de colere, tué *Corytus*, ſon propre fils qu'il avoit eu d'Enone; & qu'elle avoit envoyé auprès d'Helene, dans la penſée qu'étant plus beau que ſon pere, qui étoit pourtant un fort bel homme, Helene prendroit de l'attachement pour lui, ce qui obligeroit Paris à quitter cette ſeconde femme. *Des xxviij. premiere Siecle du Monde.*

On a parlé ci-deſſus de quelques autres femmes ſavantes en Médecine, comme d'*Iſis*, des filles d'Hercule & de Chiron, & de la femme & des filles d'Eſculape. On peut les joindre à celles dont on vient de faire l'hiſtoire, auſſi bien que celles du même ſexe & qui ont exercé la même profeſſion, dont nous parlerons auſſi dans nôtre ſeconde Partie, Livre troiſiéme, Chapitre troiſiéme.

HISTOIRE DE LA MEDECINE,

PREMIERE PARTIE,

LIVRE SECOND.

Ce qui s'eſt paſſé, par rapport à cet Art, depuis le Siecle xxviii. juſqu'au xxxvi. ou depuis le temps de la guerre de Troye, juſqu'à celle du Péloponneſe.

CHAPITRE I.

Du vuide qui ſe trouve dans l'Hiſtoire de la Médecine, depuis la guerre de Troye juſqu'à celle du Péloponneſe.

Depuis le Sie le xxviij. juſqu'au xxxvj.

NOus avons rapporté juſques ici à peu près tout ce que nous fournit de conoiſſances l'antiquité la plus éloignée, touchant la Médecine. Si l'on eſt ſurpris de les voir ſi incertaines & ſi mêlées de fables juſqu'au temps de la guerre de Troye; il y aura bien plus de ſujet de l'être, quand on ſaura que depuis ce temps là, 1 *la Médecine eſt demeurée couverte de tenebres tres épaiſſes, juſqu'à la guerre du Péloponneſe, qu'Hippocrate l'a remiſe au jour*; ce ſont les paroles de Pline.

Depuis

---

1 Sequentia ejus (*Medicinæ*) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte denſiſſima latuere, uſque ad Peloponneſiacum bellum, Tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. *lib.* 29. *cap.* 1.

Depuis la premiere de ces guerres juſqu'à la ſeconde, qui commença l'an du Monde MMMDXVIII, ſur la fin de la premiere année de l'Olympiade LXXXVII, il s'eſt écoulé ſept cent ſoixante trois ans. Celſe ne deſcend pas tout à fait ſi bas que Pline; mais il ne s'en faut qu'environ quatre vints ans, qui eſt l'intervalle qu'il y a eu entre *Pythagore* & *Hippocrate*; le premier ayant vécu dès la ſoixante Olympiade, & le ſecond dès la quatrevint. Voici de quelle maniere Celſe parle de cette affaire; 2 *Après ceux de qui j'ai fait mention*, c'eſt à dire après les fils d'Eſculape, *il n'y a perſonne de réputation qui ait exercé la Médecine, juſqu'à ce que l'on eut commencé à s'appliquer avec plus de ſoin à l'étude des Lettres. Et comme cette étude eſt autant nuiſible au corps qu'elle eſt utile à l'eſprit, il eſt arrivé que ceux qui s'y ſont attachez*, 3 *ayant ruiné leur ſanté par des méditations aſſidues & par des veilles continuelles, ont eu plus de beſoin de la Médecine que les autres hommes. C'eſt par cette raiſon que la ſcience de guérir les maladies faiſoit au commencement une partie de l'étude de la Philoſophie; en ſorte qu'on peut dire que la Médecine & la Philoſophie ſont nées enſemble, & qu'elles ont eu les mêmes auteurs. De là vient que nous apprenons que pluſieurs des anciens Philoſophes ont été experts dans la Médecine; entre leſquels on peut conter* Pythagore, Empédocle, & Démocrite *comme les plus conſiderables.* *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

Ce que cet auteur dit ici, *que la Médecine n'a commencé qu'avec la Philoſophie*, eſt une ſuite de ce qu'il avoit dit auparavant, & que l'on a rapporté ci-deſſus; *que toute la Médecine des fils d'Eſculape & de leurs contemporains ne conſiſtoit qu'à guérir les playes.* S'il faut rendre quelque raiſon de ce grand vuide, que ces auteurs ſont rencontrer en cet endroit, dans l'Hiſtoire de la Médecine, on peut dire que la ſcience de ceux qui l'ont exercée, pendant tout cet intervalle, ayant été renfermée dans les bornes d'une ſimple 4 *Empirique*, ils ſe contentoient de conoître certains remedes, que l'experience leur avoit fait voir être propres à de certaines maladies, ſans raiſonner ni ſur *la cauſe* de ces maladies, ni ſur *l'action des remedes*; de maniere que ces mêmes remedes paſſant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, & ne ſortant point de la famille, il n'étoit pas néceſſaire de rien écrire ſur ce ſujet.

Cela ſuppoſé, il ne faut pas s'étonner ſi ces Médecins ne s'étant pas fait conoître par quelques écrits, ce qui eſt un des principaux moyens de ſe conſerver dans la mémoire des hommes, leurs noms ſont demeurez dans l'oubli. Une autre raiſon de cela qui n'eſt pas moins forte, c'eſt que ceux qui ont ſuccedé à Eſculape & à ſes fils, quelque habiles gens qu'ils puſſent être, n'ayant pas vécu dans le temps des Fables, & n'ayant pas eu occaſion de ſe trouver à un ſiege auſſi fameux que celui de Troye, ils n'ont point eu auſſi d'Homere qui ait immortaliſé leur nom.

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi &c.

L'on auroit pû attendre des Hiſtoriens ce qu'on ne pouvoit pas eſperer des Poëtes. Mais l'hiſtoire de ces temps là eſt généralement confuſe & défectueuſe,

2 *Celſi præfat. in lib. 1.*

3 Il y a plus d'apparence que faiſant profeſſion d'étudier la Nature, ils croyoient que la conoiſſance du corps humain, qui eſt le plus admirable de ſes ouvrages, étoit néceſſairement de leur reſſort.

4 On expliquera ce terme ci-après; & il ſe trouve déja expliqué par ce qu'on ajoûte immediatement après.

Unable to display this page

piades se sont au moins conservez, comme le justifie la liste des prédecesseurs d'Hippocrate, qui se disoit le dixhuitiéme descendant d'Esculape. La généalogie de ce Médecin se trouve encore toute entiere de la maniere suivante. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Hippocrate, de qui nous avons les écrits, étoit fils d'Héraclide, qui fut fils d'un autre Hippocrate, fils de Gnosidicus; fils de 1 Nebrus; fils de Sostratus troisiéme; fils de Theodore second; fils de Cleomytide'e second; fils de Crisamis second; fils de Sostratus second; fils de Theodore premier; fils de Crisamis premier; fils de Cle'omytide'e premier; fils de Dardanus, fils de Sostrate premier; fils d'Hippolochus; fils de Podalire; fils d'Esculape. *Estienne de Byzance* donne encore deux autres fils à *Gnosidicus*, outre celui dont on a parlé; le premier de ces deux s'appelloit Ænius, & le second Podalire: *Nebrus* pere de *Gnosidicus*, avoit encore un autre fils nommé Chrysus, dont on parlera aussi bien que de Nebrus, dans le chapitre 31. du livre 3.

2 On dira sans doute que cette généalogie est fabuleuse; mais supposé qu'il y eût quelque erreur ou quelque chose d'inventé en cette succession des Asclépiades, il est du moins certain que l'on conoissoit avant Hippocrate diverses branches de la famille d'Esculape, outre la sienne, & que celle d'où ce Médecin étoit issu, étoit distinguée par le surnom *d'Asclepiades* Ne'brides, c'est à dire descendus de *Nébrus*. Celui-ci s'étoit particulierement rendu fameux dans la Médecine, sur quoi la Prêtresse d'Apollon lui avoit rendu un témoignage très-avantageux, selon la remarque de l'auteur qu'on a cité en dernier lieu. Pour ceux qui sont au dessus, on avouë que l'on n'en sait rien.

Il y avoit encore, comme on l'a dit, d'autres branches des *Asclépiades*, qui étoient répandues en divers lieux. 3 On contoit même trois célebres *Ecoles* qu'ils avoient établies. La premiere étoit celle de *Rhodes*, qui manqua aussi la premiere, par le manquement de cette branche des Successeurs d'Esculape; ce qui arriva apparemment long temps avant Hippocrate, puis qu'il n'en parle point; comme il fait de celle de *Cnide*, qui étoit la troisiéme & celle de *Cos* la seconde. Ces deux dernieres fleurissoient en même temps que l'Ecole *d'Italie*, où étoient *Pythagore*, *Empédocle*, & d'autres Philosophes Médecins, quoi que les Ecoles Grecques fussent plus anciennes. Ces trois Ecoles, qui étoient les seules qui fissent du bruit, avoient une émulation réciproque, & disputoient continuellement à qui feroit le plus de progrès dans la Médecine. Cependant Galien donne la premiere place à celle de *Cos*, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens disciples, entre lesquels étoit *Hippocrate*. Celle de *Cnide* tenoit le second rang; & celle d'*Italie* le troisiéme.

4 Hérodote parle aussi d'une Ecole de Médecins qui étoit à Cyrene, où nous avons dit qu'il y avoit un temple d'Esculape dont le service étoit different de celui qui se pratiquoit dans la Grece, ce qui pourroit faire soupçonner qu'il y avoit aussi là des Asclépiades d'une autre sorte.

Le même Historien fait aussi mention au même endroit, d'une Ecôle de Méde-

---

1 1 *Voyez ci-après, liv. 3. chap. 31.*

2 On trouvera, dans le premier chapitre du livre 4. une Table de la généalogie des Asclépiades, qui va jusqu'aux derniers de leurs descendans conus.

3 *Galen. method. medend. lib. 1.*

4 *Lib. 1.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Médecine qui étoit à *Crotone*, patrie de DEMOCEDE, fameux Médecin, qui vivoit en même temps que 5 Pythagore. Ce Médecin, à ce que dit Hérodote, ayant été chaſſé par la ſéverité de ſon pere, qui s'appelloit *Calliphon*, vint premierement à *Egine*, & enſuite à *Athenes*, où il fut en grande eſtime. De là il paſſa à *Samos*, où il eut occaſion de traiter & de guerir *Polycrate*, Roi de cette Iſle, d'une grande maladie, ce qui lui valut deux talens d'or. Quelque temps après, ayant été pris priſonnier par les Perſans, il cachoit ſa profeſſion; mais on le découvrit, & on l'obligea de travailler au ſoulagement du Roi *Darius*, qui n'avoit aucun repos enſuite d'une *dislocation* de l'un des pieds. Il traita auſſi la Reine *Atoſſa*, femme du même Roi, d'un *Cancer* qu'elle avoit au ſein. Cet Hiſtorien ajoûte, que Démocede ayant réuſſi en ces deux cures, reçût de très-riches préſens, & s'acquit un ſi grand crédit auprès du Roi qu'il le faiſoit manger à ſa table. Néanmoins cela n'empêcha pas qu'ayant trouvé occaſion de retourner en Grece, ſous la promeſſe qu'il avoit faite de ſervir d'eſpion, il n'y demeurât tout à fait; mépriſant tous les honneurs qu'on lui avoit fait en Perſe, & ſe mocquant de ceux qui lui avoient donné cette commiſſion. Il ſe maria enſuite & épouſa une fille du fameux *Milon*, ſon compatriote.

On ne ſait aucune autre particularité de la Médecine de Démocede, ni de celle des autres Médecins de *Crotone*. On n'a rien à dire non plus de l'Ecole de *Rhodes*. Quant à celle *d'Italie*, il ſe peut que POLYCLETE, (Médecin dont il eſt parlé dans 6 les lettres de *Phalaris*) en fût; puis qu'il étoit Médecin de ce Tyran d'Agrigente, ville de Sicile, où étoit cette Ecole.

On peut juger de la méthode qu'on ſuivoit dans celle de *Cnide*, par quelques échantillons qu'on en trouve dans Hippocrate. 7 *Ceux*, dit cet auteur, *qui ont compilé* les Sentences, *ou les Obſervations* Cnidiennes; *ont fort bien marqué tout ce que les malades ſouffrent en chaque maladie, & comment une partie de cela leur arrive, & en un mot tout ce qu'une perſonne, qui ne ſauroit rien de la Médecine, pourroit écrire, après s'être informé des malades de ce qu'ils ont ſouffert. Mais ils ont oublié la plus part des choſes qu'un Médecin doit ſavoir, ſans avoir oüi le rapport du malade.*

Le même auteur remarque de plus, *que les Cnidiens mettoient en uſage très-peu de médicamens*; l'Elaterium, (qui eſt un purgatif tiré du concombre ſauvage) le lait, & le petit lait, faiſant preſque toute leur Médecine. On recueuille de ce que dit ici Hippocrate premierement, que ces Médecins ſe contentoient de faire une énumeration, ou une deſcription exacte des accidens qui accompagnent une maladie, ſans raiſonner ſur les cauſes, & ſans s'attacher au prognoſtic. On en recueuille en ſecond lieu, qu'ils ne ſe ſervoient que d'un très-petit nombre de remedes, qu'eux & leurs prédéceſſeurs avoient ſans doute expérimentez.

Ces deux remarques ſuffiſent, pour faire conoître que les Cnidiens n'étoient guere que des Empiriques, ou pour le moins qu'ils ne ſe picquoient pas de faire de *grands raiſonnemens*. Le plus loin qu'ils allaſſent de ce côté là, c'eſt lors qu'ils avoient recours à *l'Analogiſme*, qui eſt une eſpece de *comparaiſon* des maladies & des remedes, comme on le verra par l'exemple que Galien en rap-

---

5 *Voyez ci-après, chap.* 4.
6 *Voyez ci-après, Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 6. *ce que l'on dit de ces lettres.*
7 *De ratione victûs in acutis, lib.* 1.

rapporte. *Les Cnidiens*, dit cet auteur, *essayoient de guérir ceux qui avoient des abscès dans le poumon, par cette méthode. Comme ils avoient remarqué que la toux fait sortir ce qu'on a dans le poumon, ils faisoient tirer la langue à ceux qui avoient un abscès au poumon, & tâchoient de leur faire entrer quelques gouttes d'eau dans l'âpre artere, à dessein d'exciter par ce moyen une violente toux, qui leur fit rendre tout ce qu'ils avoient de pus dans la poitrine.* On parlera encore de cette méthode, & de quelques autres manieres, que les Cnidiens avoient de traiter certaines maladies, quand on en sera à la pratique d'Hippocrate, entre les livres duquel on en a inseré quelques uns, qui ont passé pour être l'ouvrage de ces anciens Médecins. Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

Le seul des Médecins Cnidiens, qui ont vêcu dans l'intervalle dont il s'agit, qui nous soit conu, c'est Eurypon, que l'on a crû l'auteur des *Sentences Cnidiennes*. Nous parlerons encore de lui 8 ci-après.

A l'égard des Médecins de *Cos*, on peut aussi dire que si les *Prénotions Coaques*, qui se trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate ne sont qu'un recueuil d'Observations faites par les Médecins de Cos, comme plusieurs des anciens l'ont crû, il ne paroît pas non plus que ces Médecins fussent de grands *raisonneurs*; & l'on ne voit pas même qu'ils se soient du tout mis en peine de rendre raison de leurs prognostics. Hippocrate a été, comme on l'a dit, du nombre de ces Médecins. On n'en conoît pas d'autres, que ses prédécesseurs que nous avons nommez ci-devant.

Tout ce qu'on vient de dire prouve qu'il n'est pas si absolument vrai, que Pline & Celse l'ont crû, qu'on n'ait point eu de nouvelles de la Médecine pendant l'intervalle qu'ils marquent, & encore moins que la Médecine n'ait commencé qu'en même temps que la Philosophie; comme l'assure le dernier; si ce n'est qu'il ait entendu parler de la *Médecine Raisonnée*, c'est à dire de celle *qui s'attache particulierement à la recherche des causes cachtes des maladies, & à rendre raison de l'operation des remedes.* A la verité celle-ci ne peut guere avoir commencé qu'avec l'étude des lettres & des sciences.

On dira sans doute que j'oublie de parler ici d'une chose, qui fait le plus d'honneur aux *Asclépiades*, & qui renverse non seulement tout ce que Celse & Pline ont dit, mais ce que j'ai dit moi même, lors que j'ai soûtenu que ces Asclépiades n'étoient presque que des Empiriques; c'est qu'ils ont passé pour de grans *Anatomistes*. Il est vrai que Galien est de ce sentiment; *Dans le temps*, dit-il, *que la Médecine étoit toute renfermée dans la famille des Asclépiades, les peres enseignoient l'Anatomie à leurs enfans, & les acoûtumoient, dès l'enfance, à disséquer des animaux, en sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comment cela se faisoit; puis qu'il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent que les lettres de l'alphabet, qu'ils avoient apprises presque en même temps.*

On trouve encore divers autres passages dans cet auteur, par lesquels on void qu'il a crû que les Asclépiades possedoient parfaitement l'Anatomie. Mais on peut premierement lui opposer l'autorité d'un ancien commentateur de Platon, qui attribue au Philosophe *Alcmæon*, dont on parlera ci-après, d'avoir été le premier homme qui ait disséqué quelque animal; ce qui détruit tout ce que Galien dit des Asclépiades, du moins de ceux qui ont précedé Alcmæon, & qui sont ceux dont il s'agit; car pour ceux qui l'ont suivi, ou ils ont été con-

8 *Part. 1. liv. 3. chap. 33.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

contemporains d'Hippocrate, ou ils ſont venus après lui. Mais quand on tiendroit pour ſuſpect le témoignage de ce dernier auteur, on peut dire ſecondement qu'il eſt plus que probable, par le peu de progrès que l'on avoit fait dans l'Anatomie du temps d'Hippocrate même, que l'on n'avoit examiné avant lui le corps des animaux qu'aſſezſuperficiellement; ce qui eſt bien éloigné de ce qu'aſſure Galien, *que l'Anatomie étoit en ſa perfection du temps des Aſclépiades.* Et quant à ce qu'il ajoûte d'un certain intervalle, qu'il prétend qu'il y ait eu entre les plus anciens Aſclépiades, & Hippocrate, pendant lequel il veut que l'Anatomie ait été négligée, on verra 9 ci-après ce que l'on en doit juger.

Ce n'eſt pas qu'on vueuille dire que les Aſclépiades n'euſſent aucune conoiſſance des parties du corps. Cette penſée ſeroit abſurde, car ſans cela ils n'auroient pû exercer ni la Médecine en géneral, ni la Chirurgie en particulier, qui eſt ce qu'ils entendoient le mieux. Ils conoiſſoient ſans doute fort bien *les Os*, du moins à l'égard de leur ſituation, de leur figure, & de leur articulation; autrement ils n'auroient pas pû les reduire, lors qu'ils étoient diſloquez ou caſſez. Ils n'ignoroient pas non plus la ſituation des *vaiſſeaux* conſiderables. Il falloit qu'ils ſûſſent où ſont *les veines* & *les arteres* qu'ils ouvroient & qu'ils brûloient tous les jours; car l'on a remarqué ci-deſſus, en parlant de *Podalire*, que ces operations ſe devoient déja faire dans ce premier âge de la Médecine. Il falloit d'ailleurs qu'ils fuſſent bien inſtruits des lieux où ſe rencontrent les vaiſſeaux plus profonds pour éviter les pertes de ſang, lors qu'ils faiſoient des inciſions, ou lors qu'ils coupoient des membres. Ils devoient enfin être informez des endroits où il y a *des tendons*, & *des ligamens*, & quelques *nerfs* conſiderables; quoi qu'ils confondiſſent ces trois differentes parties, & qu'ils conuſſent peu les dernieres, 10 comme on le verra dans la ſuite. Ils conoiſſoient auſſi en gros les principaux viſceres, comme *l'eſtomac, les boyaux, le foye, la ratte, les reins, la veſſie, la matrice, le diaphragme, le cœur, le poumon, le cerveau*, &c. auſſi bien que les humeurs les plus ſenſibles; comme *le ſang, la bile jaune, verte, noire* &c. *le phlegme, les ſéroſitez*, ou *les eaux*, & toutes les differentes ſortes d'excremens qui ſortent des diverſes parties de nôtre corps.

Il ſemble d'abord, que les Aſclépiades ne pouvoient pas ſavoir tout cela ſans être *Anatomiſtes*, ou ſans avoir jamais diſſequé d'animal. Mais il eſt aiſé de faire voir qu'ils avoient pû ſans cela acquerir ces conoiſſances. La premiere & la plus familiere inſtruction étoit celle que leur fourniſſoit ce qu'ils voyoient faire à la *boucherie*, & dans les *ſacrifices*. Et pour ce qui regarde le corps humain en particulier, ils profitoient avec empreſſement de l'occaſion qu'ils avoient de s'inſtruire lors qu'ils trouvoient ſur les champs des os décharnez par les bêtes, ou par la longueur du temps que ces corps avoient été expoſez à l'air; ou lors qu'ils rencontroient en quelque lieu écarté le cadavre de quelque pauvre voyageur qui avoit été égorgé par des voleurs, ou ceux des ſoldats qui étoient morts de quelques grandes bleſſures dans les combats. Ils conſideroient alors, ſans être obligez de faire d'autres ouvertures que celles qu'ils trouvoient faites, ni de paſſer par deſſus le ſcrupule qui les empêchoit de toucher ces corps, ce que le hazard leur découvroit. Le ſcrupule dont on vient

9 *Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 3.
10 *Liv.* 3. *chap.* 3.

Unable to display this page

Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.

examiné ce qui s'eſt paſſé en d'autres païs, dans l'intervalle dont il s'agit.

Nous avons ci-devant fait mention de quelques Rois d'Egypte, qui ſe ſont mêlez de la Médecine; il s'en eſt encore trouvé quelques autres, comme nous le dirons dans ce même chapitre. Les Rois de Judée leurs voiſins s'attachoient auſſi quelquefois à cette conoiſſance, témoin le grand Roi SALOMON, qui commença de regner l'an du Monde deux mille cent vint & neuf, environ cent ſoixante & dix ans après le ſiege de Troye. L'Ecriture Sainte dit de ce Prince, 1 *qu'il avoit écrit cinq mille Cantiques*, ou Pieces de Poëſie, *& qu'il avoit prononcé ou compoſé trois mille ſentences remarquables; qu'il conoiſſoit depuis le Cedre du Liban juſqu'à l'Hyſſope qui croît ſur les murailles; & qu'il avoit écrit touchant les reptiles, les poiſſons, les oiſeaux, & tous les autres animaux.* Entre les autres conoiſſances que Salomon s'attribue dans le livre *de la Sapience* (chap. 7.) il aſſure *qu'il étoit inſtruit des differences des plantes & des proprietez des racines.*

» *Joſeph étendant ce qu'on vient de dire remarque* 2 que Dieu remplit Salomon d'une ſageſſe & d'une intelligence ſi extraordinaire, que nul autre dans toute l'antiquité ne lui avoit été comparable; & qu'il ſurpaſſoit même de beaucoup les plus capables des Egyptiens que l'on tenoit y exceller. Il compoſa, *ajoûte Joſeph*, cinq mille livres de Cantiques & de vers, trois mille de paraboles, à commencer depuis l'hyſſope juſqu'au cedre; & à continuer par tous les animaux tant oiſeaux que poiſſons, & ceux qui marchent ſur la terre. Car Dieu lui avoit donné une parfaite conoiſſance de leur nature & de leurs proprietez dont il écrivit un livre. Et il employa cette conoiſſance à compoſer pour l'utilité des hommes divers 3 remedes, entre leſquels il y en avoit qui avoient même la force de bhaſſer les Démons, ſans qu'ils oſaſſent plus revenir. Cette maniere de les chaſſer eſt encore en grand uſage parmi ceux de nôtre nation; & j'ai vû un Juif, nommé Eleazar, qui, en la préſence de l'Empereur Veſpaſien & de ſes fils, & de pluſieurs de ſes capitaines & ſoldats, délivra divers poſſedez. Il attachoit au nez du poſſedé *un anneau* dans lequel étoit enchaſſée une racine, dont Salomon ſe ſervoit à cet uſage; & auſſi-tôt que le Démon l'avoit ſentie, il jettoit le malade par terre, & l'abandonnoit. Il recitoit en ſuite les mêmes 4 *paroles* que Salomon avoit laiſſées par écrit, &, en faiſant mention de ce Prince, défendoit au Démon de revenir. Mais pour voir encore mieux l'effet de ſes conjurations, il emplit une cruche d'eau, & commanda au Démon de la jetter par terre, pour faire conoître par ce ſigne, qu'il avoit abandonné le poſſedé, & le Démon obéit. J'ai crû, *pourſuit Joſeph*, devoir rapporter cette hiſtoire afin que perſonne ne puiſſe douter de la ſcience extraordinaire que Dieu avoit donnée à Salomon, par une grace toute particuliere.

Joſeph avoit dit immédiatement avant ceci, qu'il y avoit eu du temps de Salomon d'autres Juifs très-entendus dans les mêmes ſciences, quoi qu'ils n'en ſûſſent pas autant que ce Prince. *Voici*, dit-il, *les noms de ceux qui*

---

1 *Rois, liv. 1. chap. 4.*

2 *Liv. 8. chap. 2.*

3 ἐπῳδὰς τε συνταξάμενος ; *ayant compoſé des enchantemens.*

4 *Voyez ci-deſſus, liv. 1. chap. 12.*

qui étoient les plus celebres, Athan; Heman; Chalcol; & Dorda, tous quatre fils de *Machol*. Leurs noms se trouvent aussi dans le premier livre des Rois. 5 Les Rabbins disent *qu'Ezechias* avoit supprimé les livres de Salomon, qui traitoient de ces sciences, *parce que plusieurs avoient plus de confiance aux vertus des herbes qu'en Dieu*. S'il est vrai que Salomon eût décrit dans ses livres des remedes *superstitieux* ou des *enchantemens*, qui est ce que signifie précisément 6 le terme Grec que Joseph employe, & qui est le même dont Homere & Pindare se servent, comme on l'a vû ci-dessus, ce seroit plûtôt par cette raison qu'Ezechias auroit supprimé ces livres. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

On dira peut-être que le mot Grec dont il s'agit pourroit aussi signifier une espece de *charme innocent*, si l'on peut s'exprimer de cette maniere, ou quelque *oraison* que l'on recite sur le malade, & dont les termes n'ont rien que de bon. Mais on ne voit aucun exemple de semblables cures dans l'Ecriture Sainte, & si les Prophetes & les Apôtres ont prononcé quelques paroles, lors qu'ils ont gueri des malades, ce n'a été que pour exprimer l'ordre qu'ils avoient reçu de Dieu, ou la puissance qui leur avoit été donnée de guérir les maladies; *Au nom de Dieu*, ou *de Jesus Christ*, disoient-ils, soyez guéris. Ou s'ils ont fait des prieres en cette occasion, soit en public, soit en particulier, pour obtenir de Dieu le rétablissement des malades, selon ce que Nôtre Seigneur leur avoit enseigné, que certains possedez ne pouvoient être guéris que *par des jeûnes & par des prieres*, ces prieres n'avoient rien de commun avec les paroles ou les prétendues oraisons des superstitieux, & l'on ne pouvoit pas leur donner le nom que Joseph donne aux paroles qu'il dit que Salomon avoit composées.

Ajoûtez à cela que si les Prophetes, ou les disciples de Jesus Christ ont employé quelques matieres, ou fait quelques applications, ça été de choses communes & conues, comme *la masse de figues* qui fut appliquée sur l'abscès du Roi Ezechias, & *la boüe* dont Jesus Christ lui même se servit pour oindre les yeux de l'aveugle; & ils n'ont accompagné ces applications d'aucune cérémonie qui sentît la superstition, ni qui approchât de l'application de 7 *l'anneau* & de *la racine* dont parle Joseph. Si Salomon avoit veritablement rempli ses livres de tels remedes, ce n'étoit point par la revelation qu'il les avoit appris, mais par le commerce qu'il auroit pû avoir avec les Egyptiens, & les autres peuples Idolatres.

Mais les Juifs du temps de Joseph, qui étoient fort superstitieux & ignorans, ou ceux qui les avoient précedez de quelques siecles, avoient sans doute attribué à Salomon des livres dont il n'étoit point l'auteur; à peu près comme les superstitieux d'aujourdui lui attribuent un livre, qu'on dit être imaginaire

5 Suidas (*in voce Ezechias*) remarque aussi que l'on avoit gravé dans le vestibule du temple de Jerusalem tout ce que contenoit un livre de Salomon, intitulé, *Remedes pour toutes les maladies*, βιβλ. ἰαμάτων πάσης νόσου, lequel livre Ezechias fit effacer, parce que le peuple qui en tiroit des remedes, négligeoit à cause de cela de s'addresser à Dieu, pour lui demander la santé. Suidas ne parle sans doute de cette affaire que sur la tradition des Rabbins, qui se sont imaginez qu'on avoit pratiqué la même chose dans le temple du vrai Dieu, que les Payens pratiquoient dans les temples d'Esculape. *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 1. chap. 20.*

6 Ἐπαοιδὴ & ἐπαοιδὸς signifient la même chose.

7 Cet annean étoit une *espece d'amulete*. Voyez ci-dessus, *chap. 12.*

Depuis le Siecle xxviij. juſ. qu'au xxxvj.

ginaire, intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui doit traiter de la *Magie*. On peut voir ſur ce ſujet ce qu'ont écrit les Apologiſtes de ce grand Roi de Judée.

Au reſte la racine dont parle Joſeph, & qu'il ne nomme pas, devoit être celle de la plante de *Bara* qu'il décrit 8 ailleurs. Voici ce qu'il en dit; *Dans la vallée qui environne* Macheron, *du côté du ſeptentrion, ſe trouve, à l'endroit nommé* Bara, *une plante qui porte le même nom, & qui reſſemble à une flamme. Elle jette ſur le ſoir des rayons reſplendiſſans, & ſe retire lors qu'on la veut prendre. Le ſeul moyen de l'arrêter eſt de jetter deſſus de l'urine de femme, ou de ce ſang ſuperflu dont elles ſe trouvent de temps en temps incommodées. On ne la ſauroit toucher ſans mourir, ou ſi on n'a dans ſa main de la racine de la même plante, mais on a trouvé encore un autre moyen de la cueuillir ſans peril. On creuſe tout à l'entour, en ſorte qu'il ne reſte qu'un peu de ſa racine; & à cette racine qui reſte on attache un chien, qui voulant ſuivre celui qui l'a attaché, arrache la plante, & meurt auſſitôt; comme s'il rachettoit de ſa vie celle de ſon maître. Après cela on peut ſans peril manier cette plante; & elle a une vertu qui fait que l'on ne craint point de s'expoſer à quelque peril pour la prendre. Car ce que l'on nomme des Démons, & qui ne ſont autre que les ames des méchans, qui entrent dans les corps des hommes vivans, & qui les tueroient ſi on n'y apportoit point de remede, les quittent auſſi-tôt que l'on approche d'eux cette plante.* Voila ce que dit Joſeph; *Credat Judæus Apella, non ego.* Cela étoit bon pour des Juifs credules & ſuperſtitieux.

On tire d'ailleurs une preuve de la conoiſſance que Salomon avoit de la Médecine, ou du moins de la conſtitution du corps humain, de ces paroles du douziéme chapitre de *l'Eccleſiaſte*, où Salomon parle de cette maniere; *Souvenez-vous de vôtre Créateur pendant les jours de vôtre jeuneſſe, avant que le temps de l'affliction vienne, & que les années approchent deſquelles vous direz; elles ne me plaiſent point; avant que le Soleil, la lumiere, la lune, & les étoiles ſe rendent tenebreuſes, & que les nuées reviennent après la pluye. Ce ſera alors que les gardes de la maiſon ſeront ébranlez, & que les hommes vigoureux chancelleront. Celles qui ſervent à moudre ſeront oiſives, & en petit nombre, & ceux qui regardent par des trous ſeront obſcurcis. Les portes ſeront fermées ſur la place, avec abaiſſement du bruit de la meule. On ſe levera au chant de l'oiſeau, & toutes les Muſes,* ou Muſiciennes, *ſe tairont. On craindra les lieux hauts, & on tremblera en faiſant chemin. L'amandier fleurira; la ſauterelle s'engraiſſera, & la capre,* ou le caprier, *ſe perdra; car l'homme ira dans ſa maiſon éternelle, & ceux qui le plaindront tournoyeront par les places.* Profitez, dis-je, de la leçon que je vous donne, *avant que la petite chaine d'argent ſe caſſe; que le bandeau, ou le vaſe d'or retourne en arriere; que la couche ſe briſe ſur la fontaine; que la roüe qui eſt ſur la ciſterne ſe rompe & que la poudre s'en retourne dans la terre d'où elle eſt venue, & l'eſprit à Dieu, qui l'a donné.*

Il eſt aiſé devoir que c'eſt-ici une deſcription énigmatique de la vieilleſſe & de ſes incommoditez, qui ſont enfin ſuivies de la mort, ou de la diſſolution du corps de l'homme. *Le ſoleil, la lumiere, la lune,* & *les étoiles,* marquent *l'eſprit, le jugement, la memoire,* & les autres facultez de l'ame, qui s'affoibliſſent dans les vieillards. *Les nuées* & *la pluye,* ſont *les catarrhes* & *les fluxions* familieres à cet âge. *Les gardes de la maiſon,* & *les hommes vigoureux,* ſont *les ſens,* & *les muſcles,* & *les tendons. Celles qui ſervent à moudre,* ſont *les dents.*

Ceux

---

8 *De la guerre des Juifs contre les Romains, liv. 7. chap. 3.*

Ceux qui regardent par un trou, ſont *les yeux*. *Les portes fermées ſur la place*, & *l'abaiſſement du bruit de la meule*, marquent *la bouche*, *qui ne s'ouvre qu'à peine pour parler*, & *la néceſſité de manger lentement & ſans bruit*. *Le chant de l'oiſeau*, marque *le matin*, qui eſt le temps que les vieillards ſe levent, parce qu'ils ne peuvent pas dormir. *Les Muſiciennes*, ou *les Muſes*, *qui ſe taiſent*, ſignifient *qu'on ne chante plus à cet âge*, & *que les ſciences ou les études ne divertiſſent plus*. *La crainte* & *le tremblement* des perſonnes âgées, & *la peine qu'elles ont à marcher*, & ſur tout *à monter*, eſt exprimée immédiatement après. *L'Amandier fleuri*, ce ſont *les cheveux blancs*. *La ſauterelle engraiſſée*, c'eſt *le corps des vieillards*, qui de mince & décharné qu'il eſt devient ſouvent enflé & peſant. *La capre qui ſe perd*, marque *la perte de l'appetit*, ou *la ceſſation des plaiſirs*. Enfin *la maiſon d'éternité*, c'eſt *le tombeau*; & *ceux qui tournoyent par les places*, ſont *les pleureurs* ou *les pleureuſes de profeſſion*, que l'on employoit anciennement dans les convois des morts.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Le reſte de l'énigme eſt le plus difficile à expliquer, & il faudroit, pour y réuſſir, avoir la même idée des parties du corps qu'en avoit Salomon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'auteur ſacré a voulu marquer ſous ces termes couverts la diſſolution des principaux organes de nôtre corps, & c'eſt tout ce qu'on en peut ſavoir. Ce que l'on a écrit d'ailleurs ſur *la chaine d'argent*, que l'on a priſe pour *la moüelle de l'épine*, ou pour *les arteres*; ſur *le bandeau*, ou *le vaſe d'or*, qui marque *les membranes du cerveau*, ou *le cœur*; ſur *la cruche*, qui doit être *le crane*; & *la roüe* qui repreſente *le poumon*; tout cela, dis-je, ne ſont que de ſimples conjectures.

Il ſe pourroit qu'il y eût quelque choſe dans les écrits des Rabbins, qui ſervît de commentaire à ce paſſage. C'eſt ce que je ne ſai point, & que je laiſſe chercher à ceux qui les entendent. Je laiſſe de même ce qu'on peut trouver dans les livres de ces Docteurs Juifs, concernant la Médecine. Les lumieres qu'on tire de ce côté là ſont fort peu conſiderables, ſi tout ce qu'ils diſent ne vaut pas mieux que la fable de l'os nommé *Luz*, qui ſe trouve, ſelon eux, dans l'épine du dos, & qui eſt la racine & la baſe de tout l'aſſemblage du corps humain; en ſorte que le cœur, le foye, le cerveau, & les parties génitales tirent leur origine de ce merveilleux os; qui a d'ailleurs cette vertu, ou ce privilege, qu'il ne peut être brûlé, ni moulu, ou briſé, mais demeure toûjours le même, étant le germe de la reſurrection, duquel tout le corps pullule derechef, comme les plantes ſortent de leur ſemence. Riolan, de qui j'ai pris ce que je viens de dire, ajoûte que les Rabbins contoient deux cent quarante huit os, & trois cents ſoixante cinq veines, ou ligamens, dans le corps humain. Cela paroît ridicule à ceux qui entendent l'Anatomie; mais quelque peu de connoiſſance que ces Docteurs euſſent à cet égard, il y a de l'apparence que l'on n'étoit pas plus ſavant ſur cette matiere du temps de Salomon, & que ces ſortes de contes pouvoient déja s'être débitez depuis long temps parmi les Juifs.

Au reſte pendant que nous en ſommes ſur les Docteurs & les Médecins de cette nation, il ne faut pas oublier de remarquer que les Médecins ordinaires n'étoient pas les ſeuls parmi eux qui ſe mêlaſſent de la Médecine. Nous apprenons de *Joſeph* que les Esseniens, qui étoient attachez à une ancienne Secte du Judaïſme, de laquelle cet auteur décrit au long les regles & la maniere de vivre, exerçoient auſſi cette profeſſion. 9 *Les Eſſéniens*, dit-il, *étudient avec ſoin les écrits des anciens, principalement en ce qui regarde les choſes utiles à l'ame & au corps, & acquierent ainſi une*

9 *De la guerre des Juifs contre les Romains, liv. 2. chap. 12.*

Depuis le Siecle xxxiij. juſqu'au xxxvj.

une très-grande connoiſſance des remedes propres à guerir les maladies, & de la vertu des plantes, des pierres, & des métaux. Voila ce que dit Joſeph. Ces mêmes Eſſéniens étoient autrement appellez *Therapeutæ*, c'eſt à dire, *guériſſeurs*, ou *Médecins*, quoi que ce nom puiſſe auſſi avoir du rapport avec *le culte* que ceux de cette Secte, ou cette eſpece de *Moines*, rendoient à Dieu, d'une maniere plus pure que les autres, à ce qu'ils prétendoient. Quoi qu'il en ſoit, ce que dit Joſeph ne laiſſe pas lieu de douter que ces Eſſéniens n'étudiaſſent la Médecine, par où l'on void que ce n'eſt pas d'aujourd'hui, ou depuis peu de temps, que les Moines ſe ſont ingerez dans cette profeſſion.

Nous finirons ce qui regarde la Médecine Judaïque, en rapportant les noms de trois Anges qui, ſelon les Docteurs Juifs, préſident ſur cet Art. Le premier s'appelle *Sénoï*; le ſecond *Sanſenoï*, & le troiſiéme *Sanmangelof*, comme on l'apprend du Rabbin *Elias*.

Apres avoir parlé de Salomon, qui a donné matiere à la digreſſion que nous venons de faire, nous paſſerons à NECHEPSUS, Roi d'Egypte, qui vivoit trois cent quarante quatre ans après lui.

On a attribué à *Nechepſus* des livres de Magie, d'Aſtrologie, & de Médecine; & 10 Auſone le regarde comme le Maître des Magiciens. 11 Pline le cite ſur des faits d'Aſtronomie; & Julius Firmicus dit que Nechepſus, très-juſte Empereur des Egyptiens, étoit très-bon Aſtronome, & qu'il avoit fait des recueuils ſur toutes les maladies, & trouvé des remedes divins. 12 Galien cite auſſi Nechepſus, en parlant des proprietez du *Jaſpe verd*. Ce Roi d'Egypte avoit écrit, que le Jaſpe verd fortifie l'orifice de l'eſtomac, lors qu'on fait graver ſur cette pierre la figure d'un *dragon rayonnant*, & qu'on l'applique ſur la partie dont on vient de parler. Mais Galien, qui rapporte cette obſervation, remarque qu'il a vû le même effet de l'application de ce Jaſpe, quoi qu'il n'y eût rien de gravé deſſus. On trouve d'ailleurs, dans Aëtius, la deſcription d'une emplâtre, & de quelques autres médicamens attribuez au Roi Nechepſus ou Nechepſos.

PETOSIRIS, autre Egyptien, que Pline & Julius Firmicus joignent au précedent, n'étoit pas moins entendu dans les mêmes ſciences. Le dernier de ces auteurs l'appelle *le grand Pétoſiris*. Il devoit être contemporain de Nechepſus, s'il eſt vrai qu'il eût écrit à celui-ci, & que la lettre qu'on dit avoir de lui ne ſoit point ſuppoſée. 13 Cette lettre ſe trouve dans la Bibliotheque de l'Empereur. Les livres de Pétoſiris étoient recherchez anciennement par ceux qui faiſoient dépendre la Médecine de l'Aſtrologie. 14 Juvenal ſe mocque des Dames Romaines de ſon temps, qui étant malades n'oſoient point prendre de nourriture ſans avoir auparavant conſulté Pétoſiris ſur l'heure la plus propre pour cela; qui eſt le même entêtement qu'ont aujourd'hui ceux qui ne ſe conduiſent que par l'Almanach.

On parle encore d'un Egyptien nommé IACHEN, qui avoit écrit, à ce que dit Suidas, touchant les remedes tirez des *amuletes*, & des *enchantemens*, qui étoit très habile Médecin, & qui ſavoit arrêter le progrès de la *peſte*, & temperer l'ardeur de la *Canicule*. C'eſt pourquoi, dit cet auteur, on l'enſevelit dans un magnifique tombeau;

---

10 *Quique Magos docuit myſteria vana Nechepſus.*

11 *Lib. 2. cap. 43. lib. 7. cap. 49.*

12 *De ſimplic. medicamentor. facultatib. lib. 9.*

13 *Lambecius, lib. 7. Labbeus in nova Bibliotheca libr. mſ.*

14 Ægra licèt jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, niſi quam dederit *Pétoſiris*.

beau; & lors que quelque maladie Epidémique regnoit les Prêtres alloient à ſon temple; où après avoir fait les ſacrifices acoûtumez, ils prenoient du feu de deſſus l'autel, & en allumoient des buchers diſpoſez en divers endroits de la ville; de ſorte que ce feu chaſſoit la corruption de l'air, & arrêtoit le cours de la maladie. *Juſ-Iachen* vivoit ſous *Senyes*, Roi d'Egypte, dont le temps n'eſt point marqué. On le joint ici, par occaſion, aux autres Egyptiens dont on vient de parler, quoi qu'il puiſſe être plus ancien.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Le temps auquel Homere a vêcu eſt incertain, auſſi bien que le lieu de ſa naiſſance. Quelques auteurs diſent qu'il nacquit cent ſoixante huit ans après la priſe de Troye; mais les Marbres d'Arondel marquent ſa naiſſance ſeulement trois cents ans après le ſiege de cette même ville, qui eſt le temps où vivoit l'Archonte *Diognetus*.

Homere ayant été dans la réputation d'avoir donné des préceptes ſur tous les principaux Arts, n'a pas manqué d'être auſſi rangé entre les Médecins. Premierement on a crû que ce Poëte entendoit *la Chirurgie*, marquant, comme il fait en divers endroits, les moyens que les Chirurgiens employent pour traiter les playes; comme de tirer les fléches ou les dards qui ſont demeurez dans une playe; d'arrêter le ſang; de laver la playe avec de l'eau; de l'eſſuyer; d'y appliquer des médicamens propres; & de la bander. On a dit auſſi qu'il entendoit l'*Anatomie*; ayant déſigné par leur nom preſque toutes les parties du corps. On a dit pareillement qu'il conoiſſoit les plantes; ayant fait mention du *Moly*, qui ſert contre les enchantemens, comme on l'a remarqué ci-deſſus, en parlant d'*Hermès*, & d'*Ulyſſe*; ayant indiqué les proprietez de quelques plantes, comme celles du *Saule*, dont les feuilles rendent, à ce qu'il dit, les femmes ſtériles. On joint à cela qu'il conoiſſoit le *Népenthes*, dont on a auſſi parlé ci-devant, au ſujet d'*Helene*. On lui fait d'ailleurs débiter diverſes maximes des Médecins; comme lors qu'il remarque que la peſte ceſſa *le neuviéme jour*, dans le camp des Grecs; par où l'on veut qu'il ait eu égard à ce que les Médecins ont enſeigné, que les maladies ſe terminoient dans les jours *impairs*. Il donne enfin des conſeils pour la Santé, ou pour la guériſon de certaines maladies; comme quand il introduit *Thetys* conſeillant à ſon fils *Achille*, de *voir les femmes pour ſe tirer de ſa mélancholie*, ce qui eſt quelquefois un très bon remede en cette occaſion.

Hesiode, qui a été à peu près contemporain d'Homere, eſt auſſi cité par Théophraſte, par Pline, & par d'autres, comme ayant écrit des proprietez des plantes; par où il tient rang entre les Médecins.

CHAPITRE IV.

THALES; PHERECYDE; EPIMENIDE; TOXARIS; PYTHAGORE; & ZAMOLXIS, les plus anciens des MEDECINS PHILOSOPHES.

Juſques ici il ne paroît pas que l'on ait beaucoup raiſonné dans la Médecine. Les *Philoſophes* ſont les premiers, qui s'étant ingerez de cette profeſſion, y ont introduit en même temps *les raiſonnemens*. Ce ſont eux qui y ont joint cette partie qu'on appelle *Phyſiologie*, qui traite particulierement du corps humain, (qui eſt le ſujet de la Médecine) tel qu'il eſt dans ſon état naturel, & qui cherche à rendre raiſon des fonctions de ce corps en examinant ſes parties, & tout ce qui y a du rapport, par l'*Anatomie*, & par les principes de la *Phyſique*.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Pythagore & ſes diſciples ont été proprement les premiers, qui ont entrepris cette affaire, comme on l'a remarqué ci-deſſus après Celſe. Mais avant que de voir comme ils s'y ſont pris, il faut dire un mot de quelques Philoſophes qui ſont un peu plus anciens, & auxquels on a auſſi attribué la conoiſſance de la Médecine; quoiqu'ils ne l'ayent pas traitée, comme ceux dont on vient de parler.

THALES, *Miléſien*, qui vivoit vers la quarantiéme Olympiade, qui revient à l'An du Monde trois mille trois cent trente, a paſſé pour le premier qui ait écrit de la *Phyſique*, d'où l'on peut inferer qu'il avoit quelque conoiſſance de la Médecine, auſſi bien que de ce que dit Diogene Laërce, que ce Philoſophe avoit converſé avec les Sacrificateurs d'Egypte dont une partie étoient Médecins, comme on l'a remarqué ci-deſſus. On peut tirer la même conſéquence d'un paſſage de Pauſanias, où il eſt remarqué que Thalès avoit expié ou purifié les Lacédémoniens; ce qui étoit la profeſſion des Devins & des anciens Médecins, tels qu'étoient Mélampe, Orphée, & les autres dont nous avons parlé. Mais cette eſpece de Médecine n'a aucun rapport avec la profeſſion de Philoſophe que faiſoit Thalès.

PHERECYDE, Syrien, (ou plûtôt de l'Iſle de Scyros) autre Philoſophe, contemporain du premier, paſſoit auſſi apparemment pour Médecin, puis qu'on lui a attribué un des livres *de la Diete*, qui ſe trouve entre ceux d'Hippocrate. A cela près je ne vois pas par quel endroit il peut-être aggregé au corps des Médecins, ſi ce n'eſt auſſi en qualité de Phyſicien, ou parce qu'il avoit écrit *de l'origine des Aſclépiades*, comme on l'a remarqué ci-deſſus, ſuppoſé que ce ſoit le même.

EPIMENIDE, Crétain, n'eſt à mon avis mis au rang des Philoſophes que parce qu'on la conté anciennement entre les *Sages* de Grece; je ne vois pas d'ailleurs que Diogene Laërce en parle comme d'un Phyſicien. Son talent étoit plûtôt, comme on le recueuille du même auteur, *la Politique*, *la Divination*; & la ſcience *d'expier les crimes*, & *de regler les Cérémonies religieuſes*. On lui attribue d'avoir fait ceſſer la peſte dans Athenes, en purifiant cette ville d'un crime qu'avoient commis quelques particuliers, & qui avoit attiré la colere du ciel ſur tous leurs concitoyens. Cela ſuffiſoit, comme on vient de le dire en parlant de Thalès, pour faire mettre Epiménide au rang des Médecins. Mais on peut principalement le regarder comme tel, par la conoiſſance qu'il avoit des plantes; conoiſſance qu'il avoit acquiſe en demeurant longtemps caché dans les montagnes, ce qui donna occaſion à la fable de feindre qu'il avoit dormi dans une grotte pluſieurs années ſans ſe réveiller. Epiménide vivoit à peu près en même temps que Thalès & Phérécyde. Le Scythe TOXARIS étoit auſſi de ces temps-là. Les Atheniens l'appelloient *le Médecin étranger*, & lui faiſoient toutes les années des ſacrifices, en reconoiſſance de ce que leur ville avoit auſſi été délivrée de la peſte par ſon moyen; ou plûtôt par le moyen d'une femme qui avoit ſongé que *Toxaris*, qui demeuroit à Athenes, lui diſoit que la peſte ceſſeroit ſi on arroſoit toutes les rues avec du vin; ce qui ayant été exécuté, cette maladie ceſſa effectivement.

PYTHAGORE, qui vivoit environ la LX. Olympiade, & qui fonda l'Ecole *Italique* dont on a parlé, eſt, ſelon Celſe, le plus ancien des Philoſophes qui ait joint l'étude de la Médecine à celle de la Phyſique. Ce n'eſt pas

---

1 *Galen. in aphoriſm. Hippocr. commentar. 6.*

pas que ni lui ni ſes diſciples, qui l'imitérent, fuſſent ce qu'on appelle des Praticiens; Ils ne s'appliquerent guere qu'à la Théorie de la Médecine, à la reſerve du ſeul *Empédocle*; ou du moins il n'eſt pas parlé des cures que les autres ont faites. Pour ce qui regarde Pythagore en ſon particulier, il n'avoit rien négligé pour ſe rendre univerſel. Il avoit, pour ce ſujet, voyagé en Egypte, qui étoit le païs des ſciences & des arts, où il trouva dequoi s'inſtruire dans tout ce qu'il y a de plus curieux. Il y a apparence que c'eſt de là qu'il tira ce qu'il avoit de conoiſſance dans la Médecine; mais il ne nous en reſte que quelques petits fragmens, dont il y en a même une partie qui marquent encore l'eſprit de *ſuperſtition*, que l'on a vû dans les Médecins précedens; le reſte qui concerne la Phyſiologie n'étant pas grand' choſe. *Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.*

2 Il croyoit que dans le temps de la conception il y a une certaine ſubſtance qui deſcend du cerveau, & qui contient une vapeur chaude, dont l'ame & tous les ſens prennent origine; pendant que la chair, les nerfs ou les tendons, les os, les poils, & tout le corps en géneral ſe forment du ſang & des autres humeurs qui abordent dans la matrice. Il ajoûtoit, que le corps de l'enfant eſt formé & ſolide dans *quarante jours*; mais qu'il faut *ſept mois*, ou *neuf mois*, ou le plus ordinairement *dix*, ſelon les regles de *l'harmonie*, pour le rendre entierement achevé. Et que dès lors ce qui doit arriver à l'enfant pendant toute ſa vie eſt tout reglé, & qu'il le porte avec ſoi, dans un ordre ou une enchainure proportionnée aux lois de la même *harmonie* dont on vient de parler, chaque choſe arrivant en ſuite néceſſairement en ſon temps. On examinera à la fin de ce chapitre ce qu'il a voulu dire par là. Il diſoit auſſi que les veines, les arteres, & les nerfs ſont les liens de l'ame. Selon lui l'ame s'étend du cœur au cerveau; & la partie de l'ame qui eſt dans le cœur eſt celle d'où viennent les paſſions; au lieu que la Raiſon & l'Intelligence réſident dans le cerveau. Cette opinion qui lui eſt commune avec les Ecrivains Sacrez, venoit peut être des Chaldéens avec qui il avoit converſé.

Quant aux *cauſes des maladies*, il avoit ſans doute appris ce qu'il en croyoit dans la même école, & dans celle des Magiciens qu'il avoit auſſi conſultez. L'air, diſoit-il, eſt tout plein *d'ames*, ou de *Démons*, ou de *Héros*, qui ſont ceux qui envoyent les ſonges, & les ſignes, & les maladies aux hommes, & même aux bêtes; & ce ſont ces Démons ou ces Eſprits, que regardent 3 *les luſtrations, les expiations*, & ce que les Devins & autres experts ſur ces matieres font à cet égard.

C'eſt du même lieu que venoit ce qu'il avoit écrit, touchant les vertus *magiques* des plantes; dont il avoit compoſé un livre, que quelques uns donnoient à un Médecin nommé *Cléemporus*. Pour ce qui eſt de leurs proprietez naturelles, Pline nous apprend ſeulement que Pythagore faiſoit un cas tout particulier du *chou*. On verra dans la ſuite qu'il n'a pas été le ſeul parmi les Anciens, qui ait eſtimé cette ſorte d'herbage, ou qui l'ait regardée comme un bon remede à diverſes maladies.

On trouve encore quelques uns des préceptes qu'il donnoit, touchant la maniere de ſe conduire par rapport à la ſanté. *Il faut*, diſoit-il, *pour ſe bien porter, s'acoûtumer à la nourriture la plus ſimple, & qu'on peut trouver par tout.* C'eſt pour cela qu'il ne mangeoit point de *chair*, & qu'il ne vivoit que *d'herbages*

2 *Voyez Diogene Laërce; l'Hiſtoire Philoſophique de Galien, &c.*

3 *Voyez ce qui a été dit au commencement de ce chapitre.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

bages & d'eau. Il défendoit auſſi *les fèves*, ſoit parce qu'elles font un ſang groſſier, ſoit pour d'autres raiſons myſtérieuſes que les Anciens ont rapportées. Vivant de cette maniere, il lui étoit aiſé de ſuivre le conſeil qu'il donnoit, *de ne s'approcher* des femmes que lors qu'on vouloit devenir plus foible. Il diſoit enfin, *qu'il ne faut jamais exceder par rapport au travail, & à la nourriture.*

Il faiſoit conſiſter *la Santé* en une eſpece *d'harmonie*, qu'il ne ſpécifie pas. Il diſoit la même choſe de *la vertu*, de tout ce qui eſt *bon*, ou de tout ce qu'il y a de *bien*, & de *Dieu* lui même; en ſorte que, ſelon lui, *toutes choſes ſubſiſtent par l'harmonie.* Il ſemble que par cette *harmonie* il pouvoit entendre *un rapport*, ou une *juſte proportion* que toutes les parties doivent avoir enſemble, ou *l'ordre naturel* de toutes choſes. Mais ce qu'on a dit ci-devant de cette même harmonie, que Pythagore trouvoit dans l'ordre des choſes qui arrivent à chaque particulier pendant toute ſa vie, fait croire qu'il y avoit là dedans un plus grand myſtere. Ce myſtere pouvoit bien être de la nature de celui que ce Philoſophe trouvoit dans les *nombres*, qui, ſelon lui, ont chacun leur dignité, les uns étant beaucoup plus parfaits que les autres. Les nombres *impairs*, par exemple, ſont plus conſiderables, & ont plus de force que les nombres *pairs*; les premiers repréſentent *le mâle*, & les derniers *la femelle.* Mais le nombre de *ſept* eſt le plus parfait de tous. On peut voir dans 4 Macrobe & dans 5 Aulu-Gelle, en quoi conſiſte cette perfection.

C'eſt de cette opinion qu'eſt venue premierement la doctrine des 6 années *Climactériques*, dont on attribue la découverte aux Caldéens, de qui Pythagore pouvoit auſſi l'avoir appriſe. On donne ce nom à chaque ſeptiéme année de la vie d'un homme, & on croit que c'eſt en ce temps-là qu'il court le plus de riſque, par rapport à la vie, ou à la ſanté, & même aux biens de la fortune, à cauſe des changemens qui arrivent en ces années.

C'eſt encore, 7 ſelon Celſe, ſur le même ſentiment qu'eſt fondé ce que les Médecins ont crû de la force du nombre *ſeptenaire* dans les maladies, & de la difference qu'ils ont établie entre les jours *pairs*, & les jours *impairs*, comme on le verra 8 dans la ſuite.

Ceux qui ont dit que Pythagore n'avoit point laiſſé d'écrits, & que tout ce que l'on ſait de ſes ſentimens n'a été tiré que des écrits de ſes diſciples, auroient pû nier que ce Philoſophe eût penſé à rien de ſemblable. 9. Galien, qui croit par d'autres raiſons, que par celles qui ſe tirent de la dignité des nombres conſiderez en eux-mêmes, que l'on doit faire attention aux jours *pairs* & *impairs*, s'étonne que Pythagore ait eu cette opinion. *Il eſt ſi facile*, dit-il, *de découvrir l'abſurdité & la vanité de ce qu'on débite touchant la vertu des nombres, qu'il y a lieu d'être ſurpris que Pythagore, cet homme ſi ſage, ait tant donné aux nombres.* Ce Philoſophe avoit eu lieu de les examiner, & d'admirer ce qui

---

4 *Lib.* 1. *cap.* 6.

5 *Lib.* 3. *cap.* 10.

6 Pericula quoque vitæ, fortunarúmque hominum, quæ Climacteras Chaldæi appellant, graviſſima quæque fieri affirmat Ariſtides Samius, ſeptenariis; *Aul. Gell. ibid.* Le mot Climactérique vient du Grec κλίμαξ, qui ſignifie *un eſcalier.*

7 *Lib.* 3. *cap.* 4.

8 *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 5.

9 *De diebus decretoriis, lib.* 3. *cap.* 8.

Unable to display this page

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'an xxxvj.

dies, & contre la vieilleſſe, & qu'il pouvoit même faire revivre un homme mort.

Empédocle avoit une opinion aſſez ſinguliere, touchant la maniere dont ſe forment les animaux. 2. Il croyoit que de certaines parties de leur corps étoient contenues dans la ſemence du mâle, & de certaines autres dans celle de la femelle; & que c'étoit de là que venoit l'appetit vénérien dans l'un & dans l'autre ſexe; ſuppoſant que les parties qui étoient ſéparées cherchoient naturellement à ſe rejoindre.

A l'égard de la *reſpiration*, 3 il croyoit qu'elle ſe faiſoit ainſi. *D'abord*, diſoit-il, *que l'humidité, qui eſt fort abondante au commencement de la formation du fœtus, commence à ſe diminuer, l'air ſuccede à cette humidité, en s'inſinuant par l'ouverture des pores. En ſuite de cela la chaleur naturelle voulant ſortir elle chaſſe l'air dehors, & lors que cette chaleur rentre, l'air la ſuit derechef. Le premier s'appelle* inſpiration, *& le ſecond* expiration. 4. Le fœtus, ou l'enfant dans le ventre de ſa mere, a, ſelon ce Philoſophe, l'uſage de la reſpiration.

5 *L'oüie* ſe fait par le moyen de l'air, qui frappe le dedans de l'oreille, qui eſt entortillé en forme de coquille, & attaché au lieu le plus élevé du corps, comme une petite cloche, & qui diſcerne toutes les impulſions de l'air qui y entre.

La chair eſt compoſée d'une égale portion des quatre élemens; *les nerfs*, de feu, de terre, & de deux parties d'eau. *Les ongles* ſe forment des nerfs, qui ſe ſont réfroidis par l'attouchement de l'air. *Les os* lui paroiſſoient être compoſez de parties égales d'eau & de terre, ou du moins ces deux élémens y prédominoient par deſſus les deux autres. *Les ſueurs* & *les larmes* viennent du ſang attenué & fondu.

Les ſemences des plantes ſont comme *leurs œufs*, qui tombent dans le temps de leur maturité.

Empédocle avoit écrit ſur la Médecine, en vers; & il en avoit compoſé juſques à ſix mille ſur ce ſujet. Il avoit une ſi grande eſtime pour cet art, qu'il prétendoit *que les Médecins* (auxquels il joignoit *les Devins*, & *les Poëtes*) *laiſſoient fort loin derriere eux tous les autres hommes, & approchoient beaucoup des Dieux immortels.* Il eut un diſciple, nommé PAUSANIAS, qu'il aimoit beaucoup, & qui fut auſſi Médecin. Le pere de ce Pauſanias s'appelloit *Anchitus.*

Empédocle étoit *d'Agrigente*, ville de Sicile, & il floriſſoit, ſelon Diogene Laërce, environ la LXXXIV. Olympiade, qui commence l'an du Monde trois mille cinq cent ſix. Suidas veut qu'il ait auſſi exercé la profeſſion de Sophiſte à Athenes. Sa mort fut extraordinaire. On a dit que voulant examiner trop curieuſement les feux du mont *Etna*, il s'en approcha de ſi près qu'il en fut conſumé. D'autres ont prétendu que ce fut un effet de ſa vanité, & qu'il voulut bien mourir ainſi, afin qu'étant diſparu tout d'un coup, on le fît paſſer pour un Dieu.

ALCMÆON, autre diſciple de Pythagore, étoit de *Crotone.* Il étoit particulierement attaché à la Médecine. Son nom a bien dû être conſervé à la poſtérité,

---

2 *Galen. de ſemine, lib. 2. cap. 3.*
3 *Galen. ibid. & de hiſtoria philoſophica.*
4 *Ibidem.*
5 *Ibidem.*

Unable to display this page

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

CHAPITRE VI.

HERACLITE; DEMOCRITE; & DIAGORAS, autres Médecins Philoſophes.

LEs Philoſophes Pythagoriciens ne furent pas les ſeuls, qui ſe mêlerent de la Médecine. HERACLITE, *Ephéſien*, qui vivoit vers la LXIX. Olympiade, c'eſt à dire, preſque en même temps que Pythagore, & qui avoit une Philoſophie toute particuliere, faiſoit auſſi le Médecin.

L'Hiſtoire dit que ce Philoſophe, pouſſé par ſon humeur miſantrope, qui a fait dire qu'il pleuroit toûjours, s'étant retiré dans un lieu écarté, pour fuir le commerce des hommes, & ne vivant que d'eau & d'herbages, tomba dans une *hydropiſie*. Cet accident l'obligea de ſe rapprocher des lieux habitez, pour avoir plus de commodité de ſe guérir; ſans vouloir pourtant conſulter les Médecins, auxquels il prétendoit au contraire donner de la confuſion, en les rendant les témoins de la cure qu'il croyoit faire.

Il leur demanda donc un jour, en termes obſcurs à ſa maniere, 1 *s'ils pourroient faire de la pluye la ſechereſſe*, ce qui n'ayant pas été entendu par les Médecins il les congédia. Il s'enferma en ſuite dans une étable, & ſe couvrit tout le corps de fumier, dans la penſée qu'il conſumeroit par ce moyen l'humidité ſuperflue qui étoit dans ſes entrailles. C'eſt ce qu'il appelloit *changer la playe en ſechereſſe*; mais il ne reüſſit pas dans ſon deſſein, car il mourut quelque temps après. 2 Ariſtote dit que le but de la queſtion qu'Héraclite faiſoit aux Médecins, étoit de leur faire conoître qu'ils doivent tâcher de guérir les maladies des hommes comme Dieu guérit celles de ces grands corps dont le monde eſt compoſé, en rendant égales leurs inégalitez, & en mettant les contraires en oppoſition les uns aux autres. *Car*, diſoit-il, *tout ſe fait dans nôtre corps de la même maniere que dans le monde. L'urine ſe forme dans la veſſie, comme la pluye dans la ſeconde région de l'air. Et comme la pluye vient des vapeurs qui montent de la terre, & qui en s'épaiſſiſſant produiſent les nuées: de même l'urine ſe produit des exhalaiſons qui s'elevent des alimens, & qui s'inſinuent dans la veſſie.*

D'autres ont dit qu'Héraclite avoit demandé aux Médecins; *s'il étoit poſſible de preſſer les inteſtins de quelcun, en ſorte qu'on en fit ſortir l'eau qui y étoit contenue*? Ce que les Médecins ayant ſoutenu impoſſible, il s'expoſa tout nud au Soleil, & alla en ſuite ſe jetter dans une étable pour y faire ce que l'on a dit; dont le ſuccès fut que les chiens le mangerent dans ſon fumier, d'où il n'avoit pû ſe relever par trop de foibleſſe. Il y en a d'autres enfin, qui ont aſſuré le contraire, & ſoûtenu qu'Héraclite étant guéri de ſon enflure, mourut long temps après d'une autre maladie. Le plus remarquable de ſes ſentimens, par rapport à la Philoſophie, étoit celui-ci; *que le feu eſt l'élément de toutes choſes; que tout vient du feu; & que tout s'eſt fait par le feu.* Ce même ſentiment eſt ſoutenu dans un des livres d'Hippocrate, comme on le verra ci-après.

3 On

1 *Diogen. Laërt.*

2 *Problemat. 6. 13. Vide etiam Heracliti Epiſtolas.*

3 On fait Héraclite auteur de cette ſentence; *qu'il n'y auroit rien au monde de plus ſot que les Grammairiens, s'il n'y avoit pas des Médecins.* La mauvaiſe opinion qu'il avoit des Médecins paroît d'ailleurs, dans quelques lettres qui nous ſont reſtées de lui, où il parle avec un grand mépris de ceux qui exerçoient de ſon temps cette profeſſion. Mais il les redreſſe d'une maniere qui fait voir que ſa Médecine étoit auſſi obſcure que ſa Philoſophe; comme on en peut juger par ſes raiſonnemens, dont les plus clairs ſont ceux que l'on a rapportez, & qui ſont tirez de ſes lettres.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

Démocrite nacquit ſeulement dans la lxxvii. Olympiade. Il s'attacha à la Médecine, comme à toutes les autres ſciences; & il eut une ſi grande paſſion de s'inſtruire, 4 qu'il conſuma tout ſon patrimoine à voyager, pour voir tout ce qu'il y avoit de gens ſavans dans le monde. Il avoit été en Egypte, en Perſe, à Babylone, & aux Indes, où il avoit eu des entretiens avec les Philoſophes, les Géometres, les Médecins, les ſacrificateurs, les Magiciens, & les Gymnoſophiſtes.

Diogene Laërce rapporte le titre de pluſieurs livres de Démocrite, qui concernent la Phyſique, ou la Philoſophe en géneral, & la Géometrie. Il y en a auſſi quelques-uns ſur la Médecine, en particulier. Le premier eſt intitulé *de la nature de l'homme*, ou *de la chair*; qui eſt le titre d'un des livres que l'on attribue à Hippocrate. Il y en a un autre, où ce Philoſophe traite *des Peſtes*, qui eſt auſſi cité par Aulu-Gelle ſous ce titre; *de la peſte, & des maladies peſtilentielles.* Un troiſiéme traitoit *du prognoſtic*; un quatriéme, *de la Diete*, ou de la maniere de vivre; un cinquiéme, *des Cauſes des maladies*, & *des choſes qui ſont propres ou contraires au corps, par rapport au temps.* Quelques autres recherchoient *les cauſes des ſemences, des arbres, des fruits*, & *des animaux.* Il y en avoit un enfin, qui étoit intitulé 5 *de la Pierre*, c'eſt à dire, ſelon les Chimiſtes, *de la Pierre Philoſophale.* L'on a même encore aujourd'hui quelques manuſcrits Grecs de *Chimie*, qui portent le nom de Démocrite, & qui ſe trouvent dans la Bibliotheque du Louvre; mais il eſt viſible qu'ils ſont ſuppoſez, comme on le verra plus amplement ci-après.

Pline cite auſſi en divers endroits des livres de Démocrite touchant *les plantes*; dont il ne ſemble avoir particulierement rapporté que les vertus Magiques. *Démocrite*, dit ces auteur, *le plus attaché aux Magiciens qu'il y ait eu depuis Pythagore, dit même des choſes plus incroyables & plus prodigieuſes que lui.* On peut voir là-deſſus le Chapitre 17. du vint-quatriéme Livre de Pline. On y trouvera, entr'autres, un remede ou une compoſition de médicamens *pour avoir de beaux & de bons enfans.* Cette compoſition eſt faite de *pignons*, broyez avec du miel, de *myrrhe*, de *ſaffran*, & de *vin de palmier*; à quoi l'on joint *du lait*, & un ſimple appelle *Theombrotion.* Il faut, ſelon cet auteur, boire de cela immédiatement avant que de voir ſa femme, & qu'elle en boive auſſi quand elle aura conçû & même en allaitant ſon enfant.

Pline parle au même endroit d'une herbe, que Démocrite appelloit *Æſchynoméné*, c'eſt à dire, *honteuſe*, qui retire, diſoit-il, ſes feuilles lorsqu'on approche la main. Il ſemble que c'eſt la même qu'on appelle aujourd'hui *la Senſitive*,

3 *Vid. Athenæum.*
4 *Clem. Alexandr. Pædagog. lib. 2.*
5 Περὶ τ λίθ. *Voyez ci-après Part 2. liv. 1. chap. 8.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

ſitive, ou *l'herbe chaſte*, & *l'herbe vive*, & qui eſt fort conue. 6 Théophraſte attribue la même choſe aux feuilles d'un arbre qui croît en Egypte. S'il n'y avoit pas plus de Magie ou de ſuperſtition dans ce que Démocrite diſoit d'ailleurs, Pline auroit eu tort de l'en accuſer; mais on ne peut pas douter que les livres de Démocrite ne fuſſent remplis de remedes ſuperſtitieux, par tout ce qui eſt ajoûté dans le chapitre que nous avons cité, & par ce que le même Pline en rapporte encore en d'autres endroits.

Tatien, Rhéteur Chrêtien diſciple de Juſtin Martyr, remarque auſſi que Démocrite n'avoit écrit que des bagatelles. 7 Columella cite deux livres de Démocrite, dont l'un étoit intitulé, de *l'Agriculture*, & l'autre *de l'Antipathie*. On peut juger de ce que contenoit ce dernier par ceci; *Démocrite*, dit Columella, *aſſûre, dans ſon livre de l'Antipathie, que les chenilles & les autres inſectes, qui gâtent les herbes des jardins, tombent & meurent tous, ſi une femme qui a ſes mois fait trois fois le tour de chaque carreau, à pieds nuds & échevelée.* Mais il faut remarquer que le même Columella nous apprend 8 ailleurs, que les livres qu'on attribuoit de ſon temps à Démocrite, étoient d'un nommé *Dolus* ou *Bolus* de Mendès en Egypte, & qui peut être le même que 9 Galien appelle *Horus Mendeſius*. 10 Cœlius Aurelianus parle de deux autres livres qui paſſoient ſous le nom de Démocrite, mais qu'il tient auſſi pour ſuſpects; l'un traitoit *des maladies convulſives*, & l'autre, de *l'éléphantiaſe*. On trouvoit, dans le premier de ces livres, un remede contre *la rage*. Ce remede conſiſte en une décoction d'*origan*, qui doit être bûë dans une coupe ronde en forme de boule. Dans le ſecond, *la ſaignée* eſt propoſée pour guérir l'élephantiaſe, avec une herbe qui n'eſt pas nommée.

On concevra une plus avantageuſe idée de Démocrite ſur ce qu'on a encore à dire de lui. Il arriva à ce Philoſophe à peu près là même choſe qu'à Héraclite. Il ſe retira comme lui dans un lieu à l'écart, pour y être plus en liberté; mais la difference qu'il y avoit entr'eux c'eſt qu'au lieu que le premier pleuroit de la ſottiſe des hommes, celui-ci en rioit inceſſamment. 11 Cette maniere d'agir fit qu'il paſſa pour fou dans l'eſprit des *Abdéritains* ſes compatriotes; ce qui les obligea de faire venir Hippocrate, pour le traiter. Ce Médecin étant arrivé le trouva qui s'occupoit à diſſequer divers animaux; & lui ayant demandé pourquoi il le faiſoit, il répondit que c'étoit pour découvrir la cauſe de la *folie*, qu'il regardoit comme un effet de la *bile*; par où Hippocrate conut qu'on ſe trompoit fort, dans le jugement qu'on faiſoit de cet homme. Il eut enſuite une longue converſation avec lui dans laquelle celui-ci lui apprit, entr'autres choſes, que la vanité de l'homme étoit le ſujet pourquoi il rioit continuellement; de

---

6 *lib.* 4. *cap.* 3. *hiſtor. plantar.*

7 *Lib.* 11. *cap.* 3.

8 *Lib.* 7. *cap.* 5. Divers autres auteurs ont parlé de *Bolus Mendeſius*, qui étoit un des Sectateurs de Démocrite. Aulu-Gelle (liv. 10. chap. 12.) remarque auſſi que l'on a abuſé du nom de Démocrite, en le faiſant l'auteur de divers recits fabuleux; & il blâme particulierement Pline d'avoir attribué à ce Philoſophe des recits de cette ſorte, qui contiennent les choſes du monde les plus abſurdes & les plus incroyables, telles que ſont celle qu'Aulu-Gelle rapporte après le même Pline.

9 *De Antidotis lib.* 2. *cap.* 7. *Voyez ci-après Part.* 3. *liv.* 1. *chap* 3.

10 *Acutor. lib.* 3. *cap.* 14. & 16. *Tardar. lib.* 4. *cap.* 1.

11 *Voyez les lettres qui ſont à la fin des œuvres d'Hippocrate.*

de maniere qu'Hippocrate le quitta fort ſatisfait, & vint aſſûrer les Abdéritains que bien loin que leur citoyen fût fou, comme ils le croyoient, il étoit au contraire le plus ſage de tous les hommes. *Depuis le Siecle xxviij.*

12 On a dit de plus, qu'en préſence du même Hippocrate, Démocrite ſût diſcerner que du lait qu'on lui apportoit étoit d'une chevre noire, & qui n'avoit encore fait qu'un chevreau; & qu'aiant enviſagé une certaine fille, il conut qu'elle avoit été déflorée la nuit précedente. *Juſqu'au xxxvij.*

Ces deux grands hommes conçûrent une grande eſtime l'un pour l'autre, depuis cette entrevüe. 13 Elien remarque qu'Hippocrate écrivit, à cauſe de Démocrite, tous ſes livres en langage *Ionique*, quoi que ce Médecin fût de l'Iſle de Cos, où la Dialecte *Dorique* étoit en uſage. Si cela étoit vrai, l'on en pourroit inferer que Démocrite étoit de *Milet*, & non pas *d'Abdere*; la premiere de ces villes ayant été dans *l'Ionie*, au lieu que l'autre étoit dans *la Thrace*. Cependant Juvenal a crû qu'il étoit 14 Abdéritain; & c'eſt ce qui l'a obligé à lui rendre témoignage, que ſa naiſſance dans un païs auſſi groſſier que celui-là, juſtifioit que les grands hommes naiſſent par tout.

S'il en faut croire Pétrone, Démocrite avoit tiré des ſucs de toutes les herbes, & il avoit paſſé ſa vie à faire des expériences ſur les pierres, & ſur les arbriſſeaux. Il ſe peut que ces expériences regardaſſent plûtôt, ou du moins autant, diverſes curioſitez naturelles, que la pratique de la Médecine. Ce que Seneque dit, que Démocrite avoit trouvé un moyen *d'amollir l'yvoire*, & *de faire des émeraudes en faiſant cuire des cailloux*, marque que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a fait des *pâtes* pour contrefaire les pierres fines, & confirme ce qu'on vient de dire de l'uſage que Démocrite faiſoit de ſes découvertes.

Au reſte il croyoit que bien loin qu'il y eût des ſignes, ſur leſquels on pût certainement juger de la mort prochaine d'un homme, il n'y avoit pas même des marques aſſez ſûres, ou ſur leſquelles les Médecins puſſent conter ſûrement, qu'un homme ne vivoit plus; ce qui ſe doit entendre de l'état où eſt une perſonne que l'on croit qui vient d'expirer. Celſe, qui rapporte ce qu'on vient de dire, appelle Démocrite, 15 un perſonnage qui étoit avec juſtice d'une grande réputation. On lui attribue auſſi d'avoir dit, *que le coït eſt une petite épilepſie*, c'eſt à dire, que dans l'acte vénérien l'on eſt comme dans une eſpece d'épilepſie, ou de convulſion. 16 Il faut enfin remarquer que ce Philoſophe avoit un ſentiment bien particulier à l'égard des maladies *peſtilentielles*, & de celles qui paſſent pour *inconues*, ou *nouvelles*. Il croyoit que quelques-uns des Mondes qui ſont hors de celui-ci venant à perir, ou à ſe diſſoudre, il tomboit

12 *Diogen. Laërt. in Démocrito.*

13 *Variar. Hiſtor. lib. 4. cap. 20.*

14 Tunc quoque materiam riſûs invenit ad omnes
Occurſus hominum, cujus prudentia monſtrat
Summos poſſe viros, & magna exempla daturos
Vervecum in patria, craſſóque ſub aëre, naſci.
Ridebat curas hominum, nec non & gaudia vulgi,
Interdum & lacrymas, cùm fortunæ ipſe minaci
Mandaret laqueum, mediúmque oſtenderet unguem.

15 Vir jure, magni nominis.

16 *Plutarch. Sympoſiac, lib. 8. quæſt. 9.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

dans le nôtre des corps étrangers, qui étoient les cauſes des maladies dont on vient de parler.

Démocrite mourut âgé de plus de cent ans. 17 On a dit qu'étant ennuyé de vivre, il retranchoit tous les jours quelque partie de ſa nourriture; mais qu'une ſœur qu'il avoit l'ayant prié de ne pas ſe laiſſer mourir, dans le temps de certaines grandes feſtes qui étoient prochaines, afin qu'elle ne fût pas privée du plaiſir de s'y trouver, il ſe fit apporter du pain chaud, & vécut encore pluſieurs jours, en le flairant ſeulement. D'autres diſent que ce fut l'odeur du miel, qui fit cet effet. On a dit auſſi, qu'il s'étoit lui même rendu aveugle pour être moins diſtrait dans ſes méditations. Tertullien veut que ce ſoit parce que Démocrite ne pouvoit regarder le ſexe, ſans émotion. Il y a plus d'apparence qu'il devint aveugle par accident, ou par vieilleſſe; mais de quelque maniere que ce ſoit, 18 Ciceron nous apprend, que ce Philoſophe s'en étoit aiſément conſolé; & que s'il ne pouvoit plus diſcerner le blanc d'avec le noir, il ſavoit neanmoins parfaitement bien diſcerner le bien d'avec le mal, la juſtice d'avec l'injuſtice; ne laiſſant pas de ſe trouver heureux, quoi que privé du plaiſir que donne la varieté des couleurs.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des ſentimens de Démocrite, par rapport à la Philoſophie. Mais on ne peut s'empêcher d'expliquer, par occaſion un paſſage de Diogene Laërce, & un autre d'Heſychius Mileſien ſur ce ſujet, qui peuvent faire de la peine. Démocrite croyoit, ſelon le témoignage du dernier de ces auteurs, *que les atomes & le vuide étoient les principes de toutes choſes, & que tout le reſte dépendoit de l'opinion, ou du jugement.* Pour entendre ce qu'il a voulu dire, il faut néceſſairement rapporter le paſſage tel qu'il eſt dans l'original; δόξῃ δὲ αὐτῷ ἀρχὰς εἶναι τὸ ὅλων ἄτομους καὶ κενὸν, τὰ δὲ ἄλλα πάντα νενόμισθαι; ce que l'interprete Latin a traduit ainſi; *Rerum primordia atomos & inane eſſe cenſuit, cetera omnia ex* opinione *ſtatui poſſe dixit.* On trouve ces mêmes mots dans Diogene Laërce, mais il ajoûte à la fin le mot δοξάζειν, qui n'eſt pas dans le premier; τὰ δὲ ἄλλα πάντα νενόμισθαι δοξάζειν. Le traducteur rend ces paroles de cette maniere; *cetera omnia legitimum eſſe opinari*, qui ne ſignifie rien, ou tout au plus, qui pourroit être expliqué comme ſi l'auteur avoit voulu dire, *qu'il étoit permis de croire ce qu'on voudroit du reſte*; comme ſi ces paroles avoient du rapport avec ce qu'il ajoûte immédiatement après; *qu'il y a un nombre infini de moudes*, &c.

Ce n'eſt pas là ce qu'a voulu dire Démocrite, comme on peut le juſtifier par un paſſage de Galien; & il y a de l'apparence que le mot δοξάζειν, qui eſt Synonyme au premier, & qui a été mis pour l'expliquer, a paſſé de la marge dans le texte. Le paſſage dont on vient de parler ſervira de commentaire aux deux autres. 19 Démocrite, comme on l'apprend de Galien, diſoit que les atomes, qui étoient des corps *indiviſibles* & *inalterables*, n'étoient ni *blancs* ni *noirs*, ni d'aucune autre *couleur*; qu'ils n'étoient ni *doux*, ni *amers*, ni *chauds*, ni *froids*, & qu'ils ne participoient d'aucune autre *qualité*, de quelque nature qu'elle fût. Il ajoûtoit, que les qualitez qu'on vient de déſigner exiſtent ſeulement *par rapport à nous qui les ſentons*, & qu'elles varient, *ſelon les diverſes manieres dont les atomes viennent à ſe rencontrer ou à s'unir*; en ſorte qu'à regarder les choſes ſimplement comme elles ſont en elles-mêmes, il n'y a rien de *blanc*, rien de *noir*, rien

17 *Athen. lib. 2. cap. 7.*
18 *Tuſculanar. lib. 5.*
19 *Galen. de Elementis, lib. 1. cap. 2.*

Unable to display this page

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

ſe rencontra dans la chambre & qui étoit de bois, & la jettant au feu, *Courage*, dit-il, *Hercule, il faut que tu faces aujourd'hui boüillir nôtre pot, ce ſera le treiziéme & le dernier de tes travaux.* Diagoras étoit venu à douter de la Providence ſur ce que quelcun, chez qui il avoit remis une ſomme d'argent en dépot, l'avoit retenue. Ce Philoſophe croyoit que s'il y a une Divinité, elle doit punir les méchans & particulierement les parjures, & faire proſperer les gens de bien; ce qui apparemment n'étoit pas arrivé, à ſon égard & à l'égard de ſon débiteur. Pluſieurs bons eſprits d'entre les Payens ſont entrez dans les mêmes ſentimens, par le même principe, & faute de meilleures lumieres, comme il ſeroit aiſé de le prouver par divers exemples, s'il en étoit queſtion.

Diagoras étoit d'ailleurs *Médecin* & *Poëte*. Je ne crois pas du moins que le Diagoras dont Pline, Dioſcoride, & Aëtius font mention, fût different de celui-ci. Ce qui confirme que ce Philoſophe pouvoit bien avoir conoiſſance de la Médecine, c'eſt qu'il avoit été 24 Eſclave de Démocrite, qui l'avoit acheté ſur ſa bonne Phyſionomie, & qui avoit apparemment pris ſoin de l'inſtruire auſſi bien dans la Médecine que dans la Philoſophie; Démocrite s'étant appliqué, comme on l'a dit, à l'une & à l'autre de ces ſciences.

On trouve dans Aëtius la compoſition d'un collyre décrit par Diagoras. Je ne ſai rien d'ailleurs de ce qu'il peut avoir écrit concernant la Médecine, que ce que rapporte 25 Dioſcoride; *que Diagoras, à ce que diſoit Eraſiſtrate, avoit condamné* l'Opium, ou le ſuc de pavot, *dont on ſe ſervoit dans les douleurs d'oreille, & dans les inflammations des yeux; & la raiſon qu'il en rendoit c'eſt que cette drogue cauſe un aſſoupiſſement dangereux, & affoiblit la vue.* 26 Pline dit à peu près la même choſe. On recueuille du paſſage de Dioſcoride, que le Diagoras dont il parle vivoit avant Eraſiſtrate, ce qui prouve encore qu'il peut être le même que le Philoſophe diſciple de Démocrite. On verra 27 ci-après en quel temps Eraſiſtrate a vécu.

28 Pline parle encore d'un autre Diagoras de *Botrys*; mais celui-ci n'étoit pas apparemment Médecin; il eſt du moins cité ſur des faits qui ne concernent pas la Médecine. Le P. Hardouin remarque qu'il y a une faute dans les éditions ordinaires, & au lieu de *Diagora Botryenſe*, il lit, Diagora, Botrye, en deux mots, comme ſi *Diagoras* & *Botrys* étoient deux noms de deux differens perſonnages. Je ne ſai ſi *Botrys* peut être le nom d'un homme, 29 mais il y avoit dans la Phénicie une ville ainſi nommée. Les habitans de cette ville s'appelloient *Botryeni*, & non pas *Botryenſes*, comme le remarque Eſtienne de Byzance, mais on peut aiſément avoir changé cette terminaiſon.

CHAPITRE

---

24 *Suidas.*
25 *Lib. 4. cap. 65.*
26 *Lib. 20. cap. 18.*
27 *Part. 2. liv. 1. chap. 2.*
28 *Vide indicem auctorum Plinii, lib. 33. 34. & 35.*
29 *Vide Stephan. Byzant. in voce* Botrys.

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

CHAPITRE VII.

ACRON eſtimé le Chef des EMPIRIQUES ; APOLLONIDES ; ANTIGENES ; ÆGIMIUS ; EURYPHON.

IL y eut un fameux Médecin contemporain d'Empédocle, nommé Acron, & qui étoit auſſi d'*Agrigente*, comme ce Philoſophe. 1 *Acron*, dit Pline, *fut auteur d'une Secte de Médecine qu'on appella* la Secte Empirique, *nom formé d'un mot Grec qui ſignifie* expérience ; *parce que cette Secte rejettant* les raiſonnemens *s'en tenoit uniquement à l'expérience.*

Cet auteur ajoûte, qu'Acron avoit été recommandé par le Phyſicien Empédocle, que l'on conſideroit beaucoup. Caſaubon a crû que lors que Pline écrivoit ce qu'on vient de lire il avoit en vüe l'Epitaphe d'Acron compoſée par Empédocle & rapportée par Diogene Laërce ; 2 *Acron Agrigentin, le plus éminent des Médecins, fils d'un pere éminent, git dans ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de ſa patrie éminente.* Mais il eſt ſenſible, par la cacophonie que fait dans le Grec la lettre r, qui entre dans tous les mots, que c'eſt une pure raillerie, comme 3 Suidas l'a remarqué. Empédocle pouvoit avoir compoſé cette Epithaphe pour ſe mocquer de la vanité de cet homme, qui par une froide alluſion à ſon nom s'appelloit *le plus excellent des Médecins.* Ce qui confirme cette penſée, c'eſt que Diogene Laërce nous apprend, immédiatement auparavant, que ce Philoſophe empêcha qu'Acron n'obtint la demande qu'il faiſoit d'un certain lieu pour y bâtir un tombeau, *parce*, diſoit-il, *qu'il tenoit le premier rang entre les Médecins* ; & qu'Empédocle ayant fait un diſcours ſur l'*égalité*, peut-être pour prouver que les Médecins ſont tous égaux & que l'un ne vaut pas mieux que l'autre, ſe tourna vers Acron, & lui dit ; *Quelle Epitaphe voulez-vous que l'on grave ſur vôtre tombeau ? Celle-ci vous agréroit elle ? Acron Agrigentin* &c.

Cette raillerie pouvoit auſſi être un effet de la jalouſie du Philoſophe, qui avoit de la peine à ſouffrir qu'Acron tint le premier rang, dans une profeſſion dont il ſe mêloit lui-même ; ſur quoi il y a une réflexion à faire, qui eſt importante à l'hiſtoire de la Médecine. C'eſt que l'ambition d'Acron, ou la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, renverſe entierement le ſentiment de Celſe que l'on a rapporté ci-devant, touchant la naiſſance ou le commencement de la Médecine ; puis que ſi cet Art avoit dû le jour à la Philoſophie, comme le ſuppoſe Celſe, & qu'on n'en eût eu nulle conoiſſance avant les Philoſophes, il n'eſt pas vraiſemblable qu'Acron, qui n'étoit venu qu'après eux, ou du moins après Pythagore, eût été aſſez hardi pour prétendre à la principauté de la Médecine à leur préjudice. Il eſt certain qu'il y avoit eu des Médecins avant les Philoſophes, mais leur Médecine, comme on l'a remarqué, n'étoit qu'Empirique, non plus que celle d'Acron.

On

---

1 *Lib. 29. cap. 1.*

2 Ἄκρον ἰητῆρ' Ἄκρων' Ἀκραγάντινον, πατρὸς ἄκρου,
Κρύπτει κρημνὸς ἄκρῳ πατρίδος ἀκροπάτης.

3 Epigramma πολάπιον, *dit cet auteur.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

On pourroit même croire que ce Médecin n'a paſſé pour le chef de la Secte qui prit ce nom, que parce qu'il avoit entrepris de ſoutenir cette ancienne maniere de faire la Médecine, contre celle que vouloient introduire les Philoſophes ſes contemporains. Le paſſage de Pline, que l'on a cité, l'inſinue, mais il y a apparence que cet auteur s'eſt trompé. La Secte Empirique dont Pline veut parler n'a commencé que fort long-temps après Acron. On accorde que celui-ci étoit auſſi *Empirique* à la maniere des *Aſclépiades*, & de tous les autres Médecins qui l'avoient précedé; c'eſt à dire, que ſa Médecine rouloit toute ſur l'Expérience, ſans beaucoup de raiſonnement; mais il n'étoit pas pour cela de la *Secte Empirique*; les premiers Médecins ne pouvant pas être regardez comme des *Sectaires*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme en cette occaſion. On verra 4 ci-après quelle étoit cette Secte & quels ont été ſes fondateurs.

Je ne ſai ſi Suidas ne s'eſt point auſſi trompé, ou s'il n'a point confondu Acron l'*Empirique* avec un autre, lors qu'il dit, qu'Acron avoit exercé la profeſſion de *Sophiſte* à Athenes, auſſi bien qu'Empédocle. On ne peut pas douter qu'il n'entende parler du premier, en ce qu'il le joint à Empédocle, & qu'il ajoûte qu'Acron avoit écrit en langue Dorique (qui étoit celle qu'on parloit en Sicile) un livre intitulé *l'Art de la Médecine*, & un autre qui traitoit *de la maniere de vivre ſainement*. Si nôtre Acron étoit *Sophiſte* il ne confondoit pas ce mêtier avec celui de Médecin, autrement il n'auroit pas paſſé pour Empirique; à moins que ce mot de Sophiſte, ne s'explique ſimplement ici par celui de *Rhéteur*.

Plutarque fait auſſi trouver Acron à Athenes, lors de la grande peſte qui y vint au commencement de la guerre du Péloponneſe, & il lui attribue d'avoir conſeillé *d'allumer de grands feux par toutes les rues, dans la vûe de purifier l'air*, qui eſt la même choſe que faiſoient les Prêtres d'Egypte, dont 5 il a été parlé ci-deſſus.

Quelques manuſcrits de Pline liſent *Créon*, au lieu de *Acron*, mais la premiere façon de lire eſt la meilleure.

APOLLONIDES, Médecin de *Cos*, n'eſt conu que par une avanture qui le fit perir malheureuſement, & qui ne fait honneur ni à ſa memoire, ni à ſa profeſſion. 6 *Mégabiſe* étant mort, ſa veuve qui s'appelloit *Amytis* (fille de *Xerxes*, & ſœur d'*Artaxerxes Longimanus*) qui avoit eu auparavant diverſes galanteries, auſſi bien que ſa mere *Amyſtris*, eut une maladie qui parut d'abord de peu de conſéquence, pour laquelle elle conſulta le Médecin *Apollonides*, qui étoit dans cette Cour. Celui-ci voulant ſe prévaloir du foible de la Princeſſe, lui fit accroire que ſon mal étoit un mal de mere, dont elle ne pouvoit guerir que par le commerce honteux qu'il lui propoſa. Amytis ayant accepté le parti, ne laiſſoit pas de venir tous les jours plus défaite & plus maigre; ce qui fit que ſon Médecin ceſſa de la voir, & qu'elle eut lieu de faire réflexion ſur la mauvaiſe conduite qu'elle avoit tenue. Elle ne tarda pas après cela à en faire confidence à la Reine ſa mere, qui ayant porté ſes plaintes au Roi, fut maîtreſſe du ſupplice d'Apollonides; en ſorte que ce malheureux fut condanné à des tourmens continuels pendant deux mois entiers, & enfin enterré vif le jour qu'Amytis mourut. Apollonides étoit un peu avant Empédocle, Artaxerxes Longimanus, ſous

4 *Part. 2. liv. 2.*
5 *Part. 1. liv. 2. chap. 3.*
6 *Cteſias de rebus Perſicis.*

sous lequel le premier vivoit, ayant commencé à regner dans l'Olympiade LXXIX. dont la premiere année est en l'An du Monde trois mille quatre cent quatre-vint six. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

Antigene est le nom d'un Médecin dont il est fait mention dans une lettre d'Euripide à Sophocle ; mais on croit cette lettre supposée. Euripide nacquit dans la LXXV. Olympiade.

Ægimius est un ancien Médecin de *Vélie*, ou *d'Elide*, que 7 Galien dit avoit le premier écrit touchant *le pouls*, quoi que son livre soit intitulé *des palpitations*; parce qu'en ce temps-là *pouls* & *palpitation* signifioient une même chose. Le temps auquel il a vécu n'est pas marqué, mais je présume par le titre de son livre qu'il doit avoir écrit avant Hippocrate, qui parle du pouls en divers endroits, quoi qu'il ne paroisse pas s'être fort attaché aux indices que les Médecins des Siecles suivans en ont tirez, comme on le verra ci-après. 8. Pline fait mention d'un Ægimius, qu'il dit avoir vécu deux cents ans. Je ne sai si c'est le même, ou un autre.

On a parlé 9 ci-devant d'Euryphon, Médecin Cnidien. Il doit avoir été plus vieux qu'Hippocrate, ayant passé pour être l'auteur des *Sentences Cnidiennes*, qui sont citées par ce dernier. Néanmoins 10 Soranus les fait rencontrer ensemble chez le Roi Perdiccas, comme on le verra ci-après. C'est apparemment du même *Euryphon* que parloit 11 Platon le Comique, lors qu'il introduisoit Cinésias fils d'Evagoras se produisant au sortir d'une pleurésie, *maigre comme un squelette, la poitrine pleine de pus, les jambes comme un roseau, & tout le corps chargé des escarres qu'Euryphon lui avoit faites en le brûlant, en un mot phthisique ou empyique consommé.* Il paroît par ce passage qu'Euryphon employoit les cauteres dans *l'empyeme*, comme on verra ci-après qu'Hippocrate le pratiquoit. On en recueille de plus qu'Euryphon vivoit du temps de Platon le Comique, contemporain d'Aristophane, & par conséquent du temps d'Hippocrate, ce qui n'empêche pas qu'Euryphon ne pût être le plus âgé, comme on l'a supposé.

CHAPITRE VIII.

HERODICUS, Inventeur de la Médecine GYMNASTIQUE, & ICCUS, Médecin & Athlete.

Nous finirons ce livre en parlant des innovations qui ont été introduites dans la Médecine par *Hérodicus*, auteur de la *Gymnastique*, & nous lui joindrons *Iccus*, autre Médecin qui a eu à peu près les mêmes vües.

Hérodicus, dont nous avons déja fait mention, en rapportant le sentiment de Platon sur la Médecine d'Esculape, étoit de *Sélymbre*, ou *Sélivrée*, ville de *Thrace*, 1 comme veut Plutarque, ou plutôt de *Lentini* en *Sicile*, & frere du

7 *Galen. de different. puls. lib.* 4.
8 *Lib.* 7. *cap.* 48.
9 *Liv.* 2. *chap.* 2.
10 *Voyez la vie d'Hippocrate par Soranus.*
11 *Galen. in Hippocrat. Aphorism. Comment.* 7.
1 *De iis qui ferò à numine corripiuntur.*

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

du fameux Rhéteur & Philoſophe *Gorgias*. Il vivoit dans le temps des derniers Philoſophes, dont on a parlé. Il étoit Médecin, & de plus Maître d'une Académie où la Jeuneſſe venoit s'exercer; ce qui lui donna occaſion de faire entrer dans la Médecine 2 *la Gymnaſtique*, c'eſt à dire, *l'art de s'exercer le corps*; ayant lui-même, par le moyen de l'exercice, trouvé un moyen de vivre long-temps, ou de venir aſſez âgé, quoi qu'il eût une maladie incurable, 3 comme on l'a remarqué ci-deſſus.

Il ſemble que Galien fait auſſi bien Eſculape auteur de la Médecine Gymnaſtique, comme du reſte de la Médecine, lors qu'il dit dans le paſſage 4 qu'on a cité ci-devant; *qu'Eſculape ordonnoit à pluſieurs d'aller à cheval, & de s'exercer étant armez, & qu'il leur marquoit les ſortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer.* Médée, comme on l'a vû, faiſoit auſſi pratiquer quelque choſe de ſemblable. Mais ſuppoſé qu'ils euſſent déja reconu l'utilité de *l'exercice*, il y a apparence qu'Hérodicus alla beaucoup plus loin, & qu'il fut le premier qui en fit un Art, qu'on appella *l'Art de la Gymnaſtique Médicinale, ou l'Art de s'exercer pour la ſanté.*

On pratiquoit long-temps avant Hérodicus pluſieurs manieres d'exercices dans les *Jeux publics*, qu'on célebroit en divers lieux de la Grece avec beaucoup de ſolennité. Ceux qui avoient inſtitué ces Jeux ne s'étoient propoſez que de divertir le peuple, & de rendre les corps des hommes plus diſpôs, plus forts, & plus propres à la guerre, ou d'obtenir par ce moyen la faveur des Divinitez à l'honneur deſquelles ces mêmes Jeux ſe faiſoient. Et ceux qui s'y exerçoient n'avoient principalement en vûe, que de remporter le prix qu'on donnoit aux vainqueurs.

On apprenoit les exercices néceſſaires pour cela, dans des Académies qu'on appelloit *Gymnaſia*, ou *Palæſtræ*, c'eſt à dire, *lieux propres pour s'exercer.* On ne ſait pas préciſément quand on avoit commencé de bâtir ou d'établir ces eſpeces d'Académies. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt qu'on a regardé les Grecs comme les premiers auteurs de cet établiſſement. On peut voir là-deſſus *Mercurial.* Mais Hérodicus, qui étoit, comme on l'a dit, Maître d'une de ces Académies, ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit ſous ſa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient pour l'ordinaire d'une très-forte ſanté, il imputa d'abord cela au continuel exercice qu'ils faiſoient. Il pouſſa en ſuite plus loin cette premiere réflexion, qui étoit fort naturelle, & jugea qu'on pouvoit tirer de beaucoup plus grands avantages de l'exercice, ſi on ſe propoſoit pour but principal l'acquiſition ou la conſervation de la ſanté.

Sur ces principes il laiſſa 5 *la Gymnaſtique Militaire*, & *celle des Athletes*, pour ne s'attacher qu'à la *Gymnaſtique Médicinale*, & pour donner là-deſſus les regles & les préceptes qu'il jugea convenables. Nous ne ſavons pas quelles étoient

---

2 Ce mot vient d'un verbe Grec qui ſignifie *s'exercer.*

3 *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 14.

4 *Liv.* 1. *chap.* 13.

5 La Gymnaſtique militaire étoit celle des jeunes gens, qui s'exerçoient pour ſe former & ſe durcir le corps, & pour ſe rendre propres au mêtier de la guerre. Celle des Athletes étoit regardée comme *vitieuſe*, parce que ces gens-là ne ſe propoſoient d'autre but que leur utilité particuliere, & l'avantage qui leur revenoit de remporter les prix que l'on donnoit; de maniere qu'ilsne penſoient qu'à ſe bien nourrir, ſans ſe ſoucier de cultiver leur eſprit, *quorum corpora*, dit Seneque, *in Sagina, animi in macie & veterno erant.*

Unable to display this page

Depuis le Siecle xxviij. juſqu'au xxxvj.

s'exercer ſous des Maîtres appellez *Gymnaſtæ*, qui avoient ſous eux des ſerviteurs qu'on nommoit *Pædotribæ*. Les *Athletes* s'y rendoient auſſi. Les exercices qu'on y faiſoit conſiſtoient principalement à *joüer au palet*; à *lancer le javelot*, ou de certaines machines peſantes qu'on appelloit *halteres*; *à tirer de l'arc*; à *joüer à la paume*, ou *au ballon*; à *lutter*; à *ſe battre à coups de poing*; à *ſauter* de diverſes manieres; à *dancer*; à *courir*; à *monter à cheval* &c.

Une partie de ces exercices étoient auſſi pratiquez indifferemment par toutes ſortes de perſonnes, pour la ſanté. Mais les appartemens qui étoient plus particulierement affectez à ce dernier uſage, étoient *le lieu du Bain*; celui *où l'on ſe deshabilloit*; où l'on ſe faiſoit *frotter*, 7 *oindre*, &c. Chacun uſoit de ces exercices comme il lui plaiſoit; les uns ne prenoient part qu'à un ſeul, pendant que d'autres s'occupoient ſucceſſivement à pluſieurs. Les gens de lettres commençoient par oüir les Philoſophes & les autres Savants; ils joüoient enſuite à la paume, ou ils s'exerçoient de quelqu'autre maniere, & enfin ils entroient dans le Bain.

Au reſte on peut, avec quelque raiſon, trouver étrange que 8 Platon ſe récrie ſi fort contre la Gymnaſtique & contre ſon Inventeur. Il ſemble qu'il n'y arien de plus naturel que cette eſpece de Médecine, & que tout homme de bon ſens la devoit préferer à celle qui conſiſte en l'uſage des médicamens, cette derniere étant beaucoup plus fâcheuſe & plus dangereuſe. Mais il faut ſavoir que lors que ce Philoſophe parloit contre la Gymnaſtique, il avoit l'eſprit tout plein des idées de ſa République; ſelon leſquelles voulant que chacun contribuât au bien public, il regardoit ceux qui ne penſoient qu'à leur ſanté comme des gens inutiles, & qui ne ſont bons que pour eux-mêmes. Et quoi qu'il ait recommandé l'exercice en géneral, il blâmoit néanmoins la Gymnaſtique conſiderée comme un Art, & particulierement entant qu'elle renfermoit la Diététique; parce qu'elle avoit de grandes ſuites, & que ceux qui vouloient en obſerver exactement les regles étoient obligez de vivre d'une maniere trop étudiée, & de pratiquer une eſpece de Médecine continuelle, qui les détournoit preſque entierement des occupations auxquelles ils étoient appellez.

Platon fait une autre remarque, touchant Hérodicus & ſes maximes, qui eſt aſſez particuliere. 9 C'eſt que ce Médecin conſeilloit *qu'on pouſſât la promenade d'Athenes juſqu'à Mégare*, qui étoit à plus de vint milles de là, *& que ſi tôt qu'on auroit touché les murailles de cette derniere ville, on s'en retournât ſur ſes pas ſans s'arrêter un moment*. Cela eſt viſiblement outré, & il y a apparence que c'eſt un conte qu'on faiſoit à Athenes pour tourner en ridicules les Médecins, & les autres perſonnes qui ſuivoient les regles de la Gymnaſtique.

Les Romains ne commencérent à bâtir des lieux d'exercice, que long temps après les Grecs; mais dès qu'ils en eurent une fois goûté ils les ſurpaſſérent de beaucoup, ſoit par le nombre, ſoit par la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les ruines qui ſubſiſtent encore aujourd'hui. On en étoit ſi fort entêté à Rome, que, ſelon la remarque de Varron, 10 *quoi que chacun eût le ſien, à peine étoit-on content.*

Ceux

---

7 On appelloit ceux qui oignoient *Alipta*. Ceux qui étoient appellez *Iatraliptæ*, avoient les premiers ſous eux, ou étoient peut-être les mêmes. On en parlera encore dans le premier livre de la Troiſiéme Partie.

8 *Voyez ci-deſſus, liv. 1, chap. 14.*

9 *Platon. Phædr. in Principio.*

10 *Vix ſatis ſingula erant.* De re ruſtic. in lib. 2. proœmio.

Ceux qui voudront être instruits à fond de tout ce qui regarde la Gymnastique Médicinale peuvent consulter le savant *Mercurial*, qui a épuisé cette matiere. 11 On trouvera d'ailleurs diverses choses sur ce sujet dans la suite de cette histoire, & même concernant Hérodicus. *Depuis le Siecle xxviij. jusqu'au xxxvj.*

On doit joindre à ce Médecin un de ses Confreres, qui a vécu un peu avant lui, ou qui pouvoit être un peu plus âgé que lui. C'est Iccus, de Tarente, 12 qui florissoit vers la soixante & dix-septiéme Olympiade. 13 Platon parle de lui comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, au lieu qu'il remarque au même endroit qu'Hérodicus vivoit encore. Ce même Philosophe joint Iccus à Hérodicus en ce qui concerne la Gymnastique, de laquelle il dit qu'ils ont tous deux fait profession, aussi bien que de la Philosophie.

Estienne de Byzance, & 14 Eustathe disent expressément qu'Iccus étoit Médecin; & il ne faut pas croire que Platon, lors qu'il dit 15 ailleurs, que le même Iccus de Tarente avoit été assez sage pour vivre toûjours dans le célibat & pour s'abstenir de toute débauche, dans la vüe de paroître avec honneur dans les Jeux Olympiques; il ne faut pas, dis-je, croire que Platon ait voulu mettre Iccus, au rang des simples Athletes. Il y a de l'apparence que comme la Médecine dont il se mêloit rouloit particulierement sur la Gymnastique, il prenoit plaisir à s'exercer pour sa santé, & qu'il se servoit de l'occasion que les Jeux publics de la Grece lui présentoient, sans qu'il dérogeât pour cela à la Médecine. On peut faire le même jugement de ce que dit aussi. 16 Elien; *qu'Iccus, Tarentin, qui s'exerçoit à la lutte, vivoit très sobrement, & gardoit exactement le célibat.* La sobrieté de cet homme donna lieu à ce proverbe, qui étoit en usage parmi les Grecs, *le repas d'Iccus*, pour dire un repas où il n'y a rien de superflu. Cette maniere de vivre d'Iccus le distinguoit avantageusement des autres Athletes, dont on a parlé au commencement de ce chapitre. Et quoi que Platon attribue en un endroit l'invention de la Médecine Gymnastique à Hérodicus seul, comme ce Philosophe lui associe ailleurs Iccus, il est probable que celui-ci ayant vécu le premier il avoit jetté les fondemens de l'art que l'autre établit dans la suite.

CHAPITRE IX.

Réflexions sur ce qu'il y a de plus essentiel dans ces deux premiers livres de l'Histoire de la Médecine.

ON a rapporté ci-devant tout ce que l'on a pû recueuillir de plus considerable, touchant ce qu'on peut appeller *le premier âge de la Médecine*. Il sem-

11 *Voyez ci-après, liv. 3. chap. 13. liv. 4. chap. 2. & Part. 3. liv. 1. chap. 4. & ailleurs.*

12 *Vide Stephan. Byzant. in voce* Taras.

13 *In Protagora.*

14 *Commentar. in Dionys. Periegesim.*

15 *Octavo de Legibus.*

16 *Variar. histor. lib. 11. cap. 3.*

Unable to display this page

Unable to display this page

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIERE PARTIE,
LIVRE TROISIEME.

Où l'on void juſques où HIPPOCRATE a pouſſé cet Art, dans le temps de la guerre du Peloponeſe & pendant la plus grande partie du Siecle xxxvi. On dit auſſi un mot de quelques Médecins ſes contemporains.

CHAPITRE I.

HIPPOCRATE a ſéparé la Médecine de la Philoſophie, quoi qu'il ait fait ſervir la derniere de ces ſciences à la premiere. Le temps de ſa naiſſance. Son extraction. Ses Maîtres. Il a paſſé pour l'Inventeur de la Médecine en géneral, & de la Médecine Clinique *en particulier. Il a joint* le Raiſonnement *à* l'Expérience.

Siecle xxxvj. NOus venons de voir que la Médecine, qui avoit été pratiquée au commencement, ou par toutes ſortes de perſonnes indifferemment, ou par quelques particuliers qui ne ſe mêloient d'aucun autre métier, étoit enfin tombée entre les mains des Philoſophes vers la LX. Olympiade, qui ſe rencontre avec la dixiéme année du Siecle xxxv. du Monde. Mais la Philoſophie & la Médecine s'étant

s'étant depuis étendues, par les conoiſſances que l'on avoit acquiſes pendant l'eſpace d'environ cent dix ans, qui s'écoulerent entre le temps de Pythagore & celui auquel commença la guerre du Péloponneſe, il fallut néceſſairement partager ces deux profeſſions, chacune pouvant occuper un homme tout entier. *Siecle xxxv.*

1 Hippocrate a été le premier, qui ait entrepris ce partage. Il ne s'en étoit pas tenu ſimplement à cette ſorte de Médecine qui étoit héréditaire dans ſa famille. Il avoit encore pénétré dans la Philoſophie, auſſi avant qu'aucun homme de ſon temps. Mais ne jugeant pas que les ſpéculations de cette derniere ſcience fuſſent auſſi utiles à la ſocieté, que la pratique de la premiere, il ne retint de la Philoſophie qu'autant qu'il en falloit pour raiſonner juſte dans la Médecine, dont il fit ſa principale, ou plûtôt ſon unique étude.

2 Il nacquit dans l'Iſle de Cos, la premiere année de l'Olympiade Lxxx. ſur la fin du Siecle xxxv. environ xxx. ans avant la guerre du Péloponneſe. Son pere s'appelloit *Héraclide*, & ſa mere 3 *Phénarete*, ou *Praxithée*. 4 Nous avons vû, en parlant des *Aſclépiades*, qui eſt le nom de ſa famille, que du côté de ſon pere il ſe glorifioit d'être le dix-huitiéme des deſcendans *d'Eſculape*. Il n'étoit pas moins noble du côté de ſa mere, puis qu'il étoit auſſi le dix-neuviéme des deſcendans *d'Hercule*.

Hippocrate ne ſe contenta pas d'apprendre la Médecine ſous ſon pere, il eut encore pour ſon Maître dans cet Art *Hérodicus*, dont on a parlé au livre précedent. Il fut auſſi diſciple du Sophiſte *Gorgias*, frere de ce Médecin; & ſelon quelques-uns, il le fut encore du Philoſophe *Démocrite*, comme on le recueuille de paſſage de Celſe qu'on vient de citer. Mais s'il apprit quelque choſe de ce dernier, il y a de l'apparence que ce fut plûtôt par les entretiens qu'il eut avec lui, lors qu'il fut demandé par les Abdéritains, 5 comme on l'a dit ci-devant, pour venir traiter ce Philoſophe. On pourroit auſſi croire qu'il avoit ſuivi *Héraclite*, comme on le verra dans la ſuite.

Si Hippocrate n'a pas tout à fait paſſé pour le premier inventeur de la Médecine, il a pour le moins eu, de l'aveu de toute l'Antiquité, la gloire d'être le premier après Eſculape & ſes fils qui l'ait *rétablie*; ce qui eſt la même choſe que ſi l'on diſoit qu'il l'a inventée, comme on le peut inferer de ce qui a été dit ci-devant. On peut encore dire que par la grande réputation qu'il s'eſt acquiſe, il a effacé tous ceux qui l'ont précedé, au Dieu de la Médecine près; en ſorte qu'on n'a pas vû où s'arrêter commodément entre ce prétendu Dieu & lui, ou qu'on n'a pû marquer aucune Epoque conſiderable qu'en paſſant tout d'un coup de l'une à l'autre, quoi qu'il ſe fût écoulé plus de ſept cens ans entr'eux deux.

Pline fait Hippocrate auteur de la Médecine 6 *Clinique*, dont nous avons

1 Démocriti autem, ut quidam tradiderunt, diſcipulus *Hippocrates* Cous, primus quidem ex omnibus memoria dignis, ab ſtudio Sapientiæ diſciplinam hanc (*Medicinam*) ſeparavit, vir arte & facundia inſignis. *Celſ. præfat. lib.* 1.

2 *Soranus, dans la vie d'Hippocrate.* Il y a d'autres auteurs qui font Hippocrate un peu plus ancien, & d'autres qui le font plus nouveau. *Voyez ci après, chap.* 31.

3 D'autres veulent que Phénarete fût ſa grand-mere.

4 *Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 2.

5 *Liv.* 2. *chap.* 6.

6 *Voyez l'explication de ce terme au liv.* 1. *chap.* 13. *& ci-après, Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 4.

Siecle xxxvj.

fait honneur à Eſculape. Il n'y a pas d'apparence que l'on ait tant tardé à viſiter les malades dans leur lit; mais ce qui diſtingua ſi avantageuſement ce Médecin, c'eſt, comme le remarque le même auteur, 7 *qu'il a été le premier qui ait clairement enſeigné la Médecine.* Il ſe prévalut pour cela des lumieres de ſon ſiecle, ayant fait ſervir la Philoſophe à la Médecine, & la Médecine à la Philoſophe. 8 *Il faut faire entrer*, dit-il lui-même, *la Philoſophie dans la Médecine, & la Médecine dans la Philoſophie; car un Médecin, qui eſt Philoſophe, eſt égal à un Dieu.*

C'eſt pour cela que les Médecins 9 *Dogmatiques*, ou *Raiſonnans*, ainſi appellez par oppoſition aux *Empiriques*, dont on a parlé & dont on parlera encore dans la ſuite, l'ont unanimément reconu pour leur chef; comme celui qui a le premier joint *le Raiſonnement* à l'*Expérience*, dans la pratique de la Médecine. Les Philoſophes, qui s'étoient mêlez de cet Art avant lui, étoient forts en raiſonnemens; mais l'expérience, ou la pratique, leur manquoit. Hippocrate eſt le premier, qui ait poſſedé l'un & l'autre.

Ce qu'on vient de dire ſemble contraire à ce que l'on a avancé d'abord ſur la foi de Celſe; *qu'Hippocrate avoit ſéparé la Médecine d'avec la Philoſophie.* Pour ſauver cette contradiction apparente, il ne faut que ſuppoſer qu'Hippocrate, qui étoit d'une famille où l'on ſuçoit, pour ainſi dire, la Médecine avec le lait, ayant trouvé cet art entre les mains des Philoſophes, qui s'en étoient ſaiſis depuis peu, au préjudice des Aſclépiades, il crût ne pouvoir pas mieux ſoûtenir l'honneur chancellant de ſa maiſon, qu'en tâchant d'acquerir, outre les conoiſſances qu'il avoit par tradition, celles qui faiſoient valoir ces nouveaux Médecins. Mais dès qu'il les eut acquiſes il déclara ouvertement qu'encore que la Philoſophie fût très-utile pour donner une idée juſte des choſes, & pour conduire méthodiquement ceux qui avoient en vüe de perfectionner les Arts, cependant elle n'étoit pas ſuffiſante d'elle-même pour rendre un homme habile dans toutes les profeſſions, ſi l'on ne deſcendoit dans des particularitez qui n'étoient plus de ſon reſſort; que la Philoſophie avoit pour objet *la Nature* en géneral, mais que la Médecine s'attachoit en particulier à conſiderer la Nature par rapport à *l'homme*, qu'elle enviſageoit ou comme *ſain*, ou comme *malade*. Qu'il ne s'enſuivoit donc pas que pour être Philoſophe l'on fût Médecin, à moins que d'avoir étudié le corps humain en particulier, & de s'être inſtruit des diuers changemens qui y arrivent, & des moyens de le conſerver ou de le rétablir. Que cette conoiſſance ne pouvant s'acquerir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre géneral de *Philoſophe* pour prendre le nom particulier de *Médecin*, ſans qu'il s'abſtint pour cela de philoſopher dans ſa profeſſion. C'eſt ce qu'Hippocrate appelloit, *faire entrer la Philoſophie dans la Médecine, & la Médecine dans la Philoſophie.*

CHAPITRE

---

7 Primus Hippocrates medendi præcepta clariſſimè condidit *Plin. lib. 26. cap. 2.*

8 *Libro de decenti habitu.*

9 Les Grecs les appelloient λογικοὶ & δογματικοὶ, de λόγος, qui ſignifie *la raiſon*, ou *le raiſonnement*, & δόγμα, *une opinion, un dogme.* Les Empiriques ont auſſi voulu avoir Hippocrate de leur côté. *Voyez ci-après, Part. 1. liv. 3. chap. 6.*



Ex Fulvio Ursino.



Siecle xxxvj.

CHAPITRE II.

Philoſophie d'Hippocrate.

S'Il en faut croire 1 Galien, Hippocrate n'a pas moins tenu le premier rang entre les Philoſophes, qu'entre les Médecins. De plus il aſſure que *Platon* n'a rejetté aucun des ſentimens d'Hippocrate; que les écrits d'*Ariſtote* ne ſont que des Commentaires de la Philoſophie de ce dernier, & qu'Ariſtote n'a fait qu'interpreter Hippocrate & Platon. Que c'eſt d'eux qu'il a tiré la doctrine des *quatre qualitez premieres*, le *chaud*, le *froid*, le *ſec*, & l'*humide*. A la verité il ſemble qu'Hippocrate ſe déclare en quelques endroits pour ces qualitez, ou qu'il admet les quatre élemens, *l'air*, *l'eau*, *le feu*, & *la terre*; il combat du moins, dans le livre *de la nature de l'homme*, les Philoſophes qui n'en reconoiſſent qu'un ſeul. Mais il établit un autre ſyſteme dans le premier livre *de la Diete*, où il n'eſt fait mention que de deux principes, *le feu*, & *l'eau*, dont l'un donne le mouvement à toutes choſes, & l'autre les nourrit & les fait croître. Ces contradictions, & d'autres qu'on remarquera dans la ſuite, viennent de ce que l'on a mêlé diverſes pieces parmi les œuvres d'Hippocrate, qui ne ſont point de lui, comme on le verra plus particulierement ci-après. Celui que l'on a cité en dernier lieu, eſt du nombre de ceux qui ont paſſé déja anciennement pour ſuppoſez.

Mais ce qu'il y a de plus ſûr, & qui eſt d'autant plus important qu'il regarde de plus près la Médecine, c'eſt qu'Hippocrate fait paroître preſque dans tous ſes ouvrages qu'il reconoiſſoit un *principe géneral*, qu'il appelloit 2 *la Nature*, auquel il attribuoit un grand pouvoir, & qui étoit par deſſus tous les autres. *La nature*, diſoit-il, *ſuffit ſeule aux animaux pour toutes choſes, ou leur tient lieu de tout. Elle ſait d'elle-même tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans avoir beſoin qu'on le lui enſeigne, & ſans l'avoir appris de perſonne.* Et ſur ce pied-là, comme ſi la Nature avoit été un principe doüé de conoiſſance, il lui donnoit le titre de *juſte*. Il lui attribuoit 3 *une faculté*, ou *des facultez* qui ſont comme ſes ſervantes. 4 *Il y a*, dit-il, *une ſeule faculté, & il y en a plus d'une. C'eſt*, ajoûte-t-il, *par ces facultez que tout eſt adminiſtré dans le corps des animaux. Ce ſont elles qui font paſſer le ſang, les eſprits, & la chaleur dans toutes les parties, qui reçoivent par ce moyen la vie & le ſentiment.* Il dit auſſi d'ailleurs, *que c'eſt la faculté qui nourrit, qui conſerve, & qui fait croître toutes choſes.*

1 *De naturalib. facult. lib.* 1. & 2. *de decretis Hippocrat. & Platon. lib.* 5. *method. med. lib.* 1. *de elementis, lib.* 1.

2 *Lib. de alimento.* Ce mot ſe prend en divers ſens par cet auteur. Il entend auſſi quelquefois par là la conſtitution particuliere de chique être.

3 Δύναμις, *faculté, pouvoir, force, vertu, proprieté.* Ce mot s'employe auſſi en quelques endroits par nôtre auteur, pour marquer le plus haut degré de force ou de pointe que les humeurs puiſſent acquerir; comme par exemple, la plus grande *aigreur* que les humeurs *aigres* puiſſent avoir. On trouvera encore d'autres ſignifications de ce mot dans les écrits des autres Médecins Grecs, qui ſont venus après Hippocrate. *Voyez ci-après, Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1.

4 *Lib. de alimento.* Ce livre eſt un de ceux que l'on a unanimément attribuéà Hippocrate.

Siecle xxxvj.

La maniere d'agir de la nature, ou ſon adminiſtration la plus ſenſible par l'entremiſe des facultez, conſiſte ſelon lui, d'un côté à *attirer* ce qui eſt bon, ou qui convient, à chaque eſpece, à le *retenir*, à le *préparer*, ou le *changer*; & de l'autre à *rejetter* ce qui eſt ſuperflu ou nuiſible, après l'avoir *ſeparé* de ce qui eſt utile. C'eſt ſur quoi roule preſque toute la Phyſiologie d'Hippocrate; auſſi bien que ſur un certain *penchant* qu'il veut que chaque choſe ait de ſe joindre à ce qui a du rapport avec elle, & de s'éloigner de tout ce qui lui eſt contraire; ſuppoſant d'ailleurs une *afinité* entre les diverſes parties du corps, qui fait qu'elles *compatiſſent* reciproquement aux maux qu'elles ſouffrent, comme elles partagent le bien qui leur arrive en commun; ſelon la grande maxime qu'il établit, 5 *que tout concourt, tout conſent, & tout conſpire enſemble* dans le corps, & cela par rapport à l'*économie animale*, comme on le verra plus particulierement dans les chapitres ſuivans.

Voila ce qu'Hippocrate appelloit *la Nature*. Il ne décrit pas autrement ce principe de tant de merveilleuſes actions, ſi ce n'eſt qu'il ſemble le comparer à une certaine *chaleur* dont il parle de cette maniere; 6 *Ce que nous appellons*, dit-il, la chaleur *ou* le chaud, *me paroît être quelque choſe* d'immortel, *qui entend tout, qui void & qui conoît autant ce qui eſt preſent que ce qui eſt à venir.* On void du moins un grand rapport entre les effets qu'il attribue à cette *chaleur*, dont on parlera plus particulierement, & ceux qu'il attribue à *la Nature*.

On trouve dans un des livres d'Hippocrate qu'on vient de citer, & qui eſt intitulé 7 *des Chairs*, ou ſelon d'autres, *des Principes*, quelque choſe d'aſſez ſingulier touchant la formation du Monde univerſel, & des Animaux en particulier. Il ſuppoſe d'abord que *la production de l'homme*, ou *ſon être*, ce qu'il a *une ame*, ce qu'il eſt *en ſanté*, ou ce qu'il eſt *malade*, ce qu'il a de *biens*, ou de *maux*, ce qu'il *nait*, ou ce qu'il *meurt*, tout cela vient des 8 *choſes élevées au deſſus de nous*, ou des choſes *celeſtes*. On pourroit entendre par là les *Aſtres*, dont l'influence peut beaucoup, ſelon cet auteur, ſur les corps des hommes, comme on le verra ci-après. Mais il s'explique lui-même, lors qu'il attribue tout ce qu'on vient de dire à cette *chaleur immortelle* dont on a parlé, & que l'on a dit être la même choſe que ce qu'il appelle ailleurs *la Nature*.

La plus grande partie, dit-il, de la chaleur que je viens de décrire ayant gagné le haut dans le temps que toutes choſes étoient 9 en confuſion, elle a formé ce que les Anciens ont appellé *Æther*. Une autre partie de cette chaleur étant demeurée dans le lieu le plus bas que l'on a appellé *Terre*, il s'y eſt auſſi rencontré du froid & du ſec, & une grande diſpoſition au mouvement. Une troiſiéme partie de cette chaleur, ayant tenu le milieu entre l'æther & la terre, a fait ce qu'on nomme l'*Air*, qui eſt auſſi un peu chaud. Enfin une quatriéme partie, la plus voiſine de la terre, la plus épaiſſe, & la plus humide a formé ce qu'on appelle *Eau*. Toutes ces choſes ayant été broüillées par un *mouvement circulaire*, dans le temps de la confuſion dont on a parlé, la portion de chaleur qui étoit demeurée dans la terre, ſe trouvant répandue en divers endroits & diviſée

---

5 πάντα ξύῤῥοια καὶ ἑνὸς πνοὴ.

6 *Lib. de Carnibus.*

7 περὶ σαρκῶν, ou περὶ ἀρχῶν; le dernier eſt plus naturel & répond mieux au ſujet qui eſt traité dans ce livre.

8 τὰ μετέωρα, les choſes *élevées* ou *ſuſpendues*.

9 C'eſt ce qu'on a appellé *Chaos*.

viſee en pluſieurs parties, dans un lieu plus & dans un autre moins, la terre fut deſſechée par ce moyen; & il s'y forma comme des 10 *membranes* ou des *tuniques*, dans leſquelles les matieres s'étant échauffées, comme par une eſpece de *pourriture*, ce qui ſe trouva de plus gras & de moins humide, ayant été promtement brûlé, il s'en forma *des Os*. Mais ce qui ſe trouva plus gluant, & froid en quelque maniere, n'ayant pû ſe brûler, produiſit 11 des *Nerfs*, ou plûtôt des *Tendons*, & des *Ligamens*, qui ſont durs & ſolides. Quant aux *Veines*, elles ont été faites de ce qu'il y avoit de plus froid & de plus gluant en même temps; la partie gluante ayant été rôtie ou deſſechée par la chaleur, ce qui a produit les membranes ou les pellicules dont elles ſont compoſées; pendant que la partie qui n'avoit en elle rien de gras ni de gluant, s'étant diſſoute a donné origine à la *liqueur* ou à l'*humide* qu'elles renferment. La *Veſſie*, avec ce qu'elle contient, a été formée à peu près de la même maniere, auſſi bien que toutes les autres cavitez. *Siecle xxxvj.*

Dans les parties, continue Hippocrate, où le gluant ſurmontoit le gras, il s'eſt fait des *membranes*; & dans celles où le gras a prédominé ſur le gluant, il s'eſt fait des *os*. Le *cerveau* étant 12 la ſource où le propre lieu du froid & du gluant, que la chaleur n'a pû ni diſſoudre ni brûler, il s'eſt premierement formé des membranes en ſa ſuperficie; & enſuite des os; par le moyen de quelque petite portion de gras que la chaleur a rôtie. La *Moüelle de l'épine du dos* s'eſt faite de la même maniere, étant froide & gluante comme le cerveau, & par conſéquent fort differente de la *Moüelle des os*, qui étant ſimplement graſſe n'eſt point revêtue de membranes. Le *Cœur*, ayant auſſi beaucoup de gluant, eſt devenu une chair dure & gluante envelopée d'une membrane, & creuſe. Le *Poumon*, qui eſt auprès du Cœur, s'eſt produit de cette maniere. Le Cœur ayant échauffé par ſa chaleur ce qu'il y avoit de plus gluant dans l'humide, l'a promptement deſſeché, & en a fait comme une eſpece d'*écume*, pleine de *trous* ou de *tuyaux*, l'ayant auſſi rempli de pluſieurs *petites veines*. Le *Foye* s'eſt formé d'une grande portion d'humide & de chaud, qui n'ont rien eu de gras ni de gluant parmi eux; en ſorte que ſe froid ayant ſurmonté le chaud, l'humide s'eſt coagulé ou épaiſſi.

Hippocrate raiſonne ſur ce même pied, touchant la production de quelques autres parties. Ce qu'on vient de rapporter eſt ſuffiſant, pour donner une idée de ſa maniere de philoſopher en cette rencontre. Sur quoi je fais cette réflexion; qu'il ſemble que ce ſyſteme d'Hippocrate n'eſt pas éloigné de celui d'*Héraclite*. La *chaleur*, par le moyen de laquelle le premier veut que toutes choſes ayent été produites ou formées, étant à peu près la même choſe que *le feu*, qui étoit, ſelon le dernier, l'élément ou le principe de tous les corps, comme on l'a remarqué au livre précedent. On peut tirer divers paſſages du premier livre *de la Diete*, qui confirment ce qu'on vient de dire; celui-ci entr'autres eſt formel; *En un mot*, dit Hippocrate, dans un endroit de ce livre, le feu *a diſpoſé toutes choſes dans le corps à l'imitation de l'univers*. Ces paroles ſervent de concluſion à tout ce qu'il avoit dit auparavant ſur ce ſujet.

Mais tandis que nous ſommes ſur la Philoſophie d'Hippocrate, il ne faut pas oublier, de peur que les *Alchimiſtes* ne nous en fiſſent une affaire, de rapporter

10 χιτῶνες.

11 On verra dans le chapitre ſuivant la ſignification du mot νεῦρον, qui eſt ici employé.

12 μητρόπολις, *la métropole*, ou *la ville capitale*.

Siecle xxxvj. ter ce qu'il dit dans le dernier livre qu'on a cité ; *que ceux qui travaillent* l'or, *ou qui le mettent en œuvre, le battent, le laveut, & le fondent à un* feu doux, *ou* lent, *parce*, ajoûte-t-il, *qu'un feu* violent *n'eſt pas propre pour le faire prendre.* On prétend que ceci regarde le myſtere de la *Pierre Philoſophale.* C'eſt de quoi on aura occaſion de parler, dans la ſuite de cette Hiſtoire.

En voila aſſez pour la Philoſophie. Paſſons maintenant des principes généraux des corps aux principes particuliers du corps de l'homme, & laiſſons tout ce que la Philoſophie peut conſiderer ſur ce ſujet, pour voir ce que l'*Anatomie* nous y montre, qui eſt ce qui appartient proprement à l'hiſtoire de la Médecine. Ceux qui voudront ſavoir plus particulierement juſques où Hippocrate a pouſſé ſa Philoſophie, peuvent lire les livres *de Flatibus, de Carnibus, de Natura Hominis, de Natura Pueri*, & celui *de Diæta*; mais il eſt bon d'être averti que preſque tous ces livres ont été ſoupçonnez de n'être pas de lui. Son ſentiment, touchant *le ſiege de l'ame*, ſe trouvera dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Anatomie d'Hippocrate.

IL eſt difficile de donner un extrait bien juſte de l'*Anatomie* d'Hippocrate. Trois choſes empêchent que l'on ne ſoit éclairci ſur ce ſujet, comme il ſeroit néceſſaire. Il ſe trouve en premier lieu diverſes contradictions en ce qu'Hippocrate en a écrit, ou plûtôt dans les livres dont on le fait l'auteur. Secondement quand on ramaſſeroit tout ce qu'il dit de chaque partie, il n'y auroit preſque rien de complet ou d'aſſez ſuivi. Enfin quand il ne ſe ſeroit pas gliſſé autant de fautes dans le texte qu'il y en a, ou qu'il y auroit moins de varieté dans les manuſcrits originaux, ſon ſtile eſt ſi concis, & il y a quelques endroits ſi obſcurs, & conçûs en des termes qui lui ſont ſi particuliers, qu'il n'eſt pas toûjours aiſé de le bien entendre, même à ceux qui poſſedent le mieux la langue Grecque.

On regretteroit fort, par toutes ces raiſons, un livre de Galien qui étoit intitulé, *de l'Anatomie d'Hippocrate*, & qui ne ſe trouve plus aujourd'hui; n'étoit que cet auteur eſt ſuſpect par la paſſion qu'il témoigne, lorſqu'il s'agit des interêts de cet ancien Médecin, comme on en verra des preuves dans la ſuite, par rapport à l'Anatomie même.

Le ſecours qu'on pourroit attendre en cette occaſion des Traducteurs, ou des Commentateurs modernes, n'eſt pas auſſi fort conſiderable. S'il y a quelques lumieres à en tirer, on doit moins ſe fier à ceux de nôtre ſiecle qu'à ceux des précédens; parce qu'il eſt à craindre que les premiers, tout pleins de leurs nouvelles découvertes, ne croyent les voir par tout; tombant dans l'erreur de ceux qui trouvent, dans *Homere*, tout ce que les arts & les ſciences ont de plus fin & de plus particulier, ou dans celle de quelques autres, qui rencontrent *la pierre Philoſophale* dans tous les livres des Anciens, de quelque matiere qu'ils traitent.

Afin qu'on ne nous accuſe pas nous-mêmes de préjugé, nous rapporterons ici fidelement tout ce que nous avons pû recueuillir de plus diſtinct & de plus net des deſcriptions des parties du corps, qui ſe trouvent dans les œuvres d'Hippocrate; & nous prendrons particulierement garde de ne rien omettre de ce qui

qui peut avoir quelque rapport avec les matieres ſur leſquelles les Anatomiſtes des ſiecles ſuivans ont eu de differens ſentimens, ou ont prétendu découvrir quelque choſe de nouveau ; afin qu'on puiſſe rendre à chacun ce qui lui appartient, & qu'on ne prive perſonne de la loüange qui lui eſt düe. *Siecle xxxvj.*

Nous ne nous attacherons point à obſerver un certain ordre, dans ce que nous avons à dire ſur ce ſujet ; nous rapporterons indifferemment ce que nous trouverons deça delà, dans les œuvres qu'on a attribuées à Hippocrate, ſelon que les matieres nous viendront en main, parce qu'il n'y a pas dequoi faire un corps complet d'Anatomie. Ceux qui ſouhaiteront une deſcription ſuivie, ou un plus grand éclairciſſement ſur les termes dont on ſe ſervira, trouveront tout cela dans un traité que nous donnerons ci-après ſur cette matiere dans la troiſiéme partie de cette hiſtoire, quand il s'agira de l'Anatomie de Galien.

1 *La nature du corps*, dit Hippocrate, *eſt le principe, ou le fondement ſur lequel doit être appuyé tout raiſonnement en fait de Médecine.* Il ſemble par ce début qu'il veuille recommander l'Anatomie, comme étant un des principaux moyens que l'on ait pour découvrir la nature du corps. Ce qui confirme cette explication c'eſt qu'immédiatement après il entre en matiere enſeignant quelle eſt la ſituation, la compoſition, & les uſages de quelques parties, ſelon qu'il le concevoit. A la verité Hippocrate vouloit bien qu'on étudiât la nature du corps ; mais il paroît par quelques autres paſſages, qu'il jugeoit qu'on n'en pouvoit point avoir de conoiſſance plus certaine ou plus utile, que celle qui s'apprend en pratiquant la Médecine ; & il ſe mocquoit de ceux qui ſe croyent grands Médecins, parce qu'ils ſavent quelque choſe d'Anatomie. 2. *Quelques Médecins*, dit-il, *& quelques Philoſophes diſent qu'on ne peut pas entendre l'art de la Médecine ſi l'on ne conoît ce que c'eſt que l'homme, quelle eſt ſa premiere formation, & la maniere dont ſon corps eſt compoſé. Tout ce que ces gens-là ont dit ou écrit, touchant la nature, me paroît moins appartenir à la Médecine qu'à l'art de la Peinture ; & je ſuis perſuadé qu'on ne peut plus clairement conoître la Nature que par le moyen de la Médecine, comme ceux qui poſſederont bien tout cet art s'en appercevront aiſément.* Ceci s'addreſſe apparemment aux Philoſophes qui l'avoient précedé & à ceux de ſon temps, qui, comme on l'a vû s'étoient ingerez de la Médecine, & avoient cherché les premiers à s'inſtruire par *l'Anatomie*. L'on a remarqué ci-deſſus que les Aſclépiades, prédéceſſeurs d'Hippocrate, avoient eu d'autres moyens d'apprendre à conoître le corps humain que par des *diſſections*. A l'égard d'Hippocrate, il eſt probable qu'il n'avoit pas négligé cette derniere voye qui ſembloit attachée à la Philoſophie dont il s'étoit auſſi fait honneur. Il n'y auroit pas lieu d'en douter ſi le livret, ou le fragment, qu'on lui attribue, & qui a pour titre, *de l'Anatomie*, étoit veritablement de lui ; mais cela n'eſt pas certain, 3. *Erotien*, qui a donné une liſte des livres d'Hippocrate, ne parlant point de celui-ci. Quoi qu'il en ſoit on verra par ce qui ſuit juſques où il étoit allé de ce côté-là, je veux dire juſques où il avoit pénétré dans la conoiſſance du corps, ſoit par l'Anatomie, ſoit par les autres voyes qu'on a touchées en parlant des Aſclépiades. A l'égard de ce qu'on pourroit demander, *ſi Hippocrate a diſſequé des corps humains* ;

1 *Lib. de locis in homine.*
2 *De priſca Medicina.*
3 Cet auteur vivoit du temps de Néron, comme on le verra ci-après.

Siecle xxxvj. *mains?* On répondra à cette queſtion 4 ci-après, & on parlera en même temps d'un *ſquelette d'airain* qu'il avoit conſacré à Apollon, & que l'on montroit dans le temple de Delphes.

Origine des Veines *& des* Arteres.

I. Hippocrate reconoît en un endroit 5 *que les Veines viennent du Foye, qui en eſt l'origine & la racine, comme le Cœur eſt celle des Arteres.* Ailleurs il ſoûtient que les Veines & les Arteres viennent également du Cœur. 6. *Il y a,* dit-il, *deux veines caves, ou creuſes qui ſortent du cœur, dont l'une s'appelle Artere, & l'autre Veine cave.* En ce temps-là l'on appelloit indifferemment du nom de *Veine* tous les vaiſſeaux qui contiennent du ſang, & le mot *Artere* marquoit proprement 7 *l'âpre artere,* ou *la canne du poumon.* Hippocrate donne encore le nom de Veines aux *Ureteres*; & il ſemble même le donner auſſi aux *Nerfs,* comme on le verra dans la ſuite. Il y a d'ailleurs peu d'endroits où il diſtingue formellement les arteres des veines, & où il les nomme du nom *d'arteres*; 8 ce qui pourroit rendre ſuſpects les livres, ou du moins les paſſages, où cette diſtinction ſe trouve. *L'Artere,* ajoûte-t-il, immédiatement après, *renferme plus de chaleur que la Veine cave, & l'Artere eſt le reſervoir de l'eſprit. Il y a encore d'autres veines dans le corps, outre ces deux. Quant à celle qu'on a dit avoir la plus grande cavité, & être attachée au cœur, elle traverſe tout le ventre & le diaphragme, & ſe partage à l'un & à l'autre Rein, vers les lombes. De même au deſſus du Cœur cette veine ſe diviſe à droite & à gauche; & montant à la Tête ſe diſtribue à chaque temple. On peut joindre d'autres veines à celle-ci, qui ſont auſſi fort grandes; mais, pour le dire en un mot, toutes les veines qui ſont diſperſées par tout le corps, viennent de la Veine cave & de l'Artere.*

Voila déja deux ſentimens ſur l'origine des Veines & des Arteres. On en trouve un troiſiéme en trois autres endroits des œuvres du même Hippocrate, ſoit à l'égard de l'origine des Veines, ſoit à l'égard de leur diſtribution. 9 „ Les plus groſſes Veines, *dit-il,* qui ſoient dans le corps ſont diſpoſées „ de cette maniere. Il y en a quatre paires en tout. La premiere paire ſort de „ derriere la Tête, & deſcendant par la partie extérieure de la nucque, de „ chaque côté de l'épine, vient à la hanche & aux cuiſſes, & de là, paſſant „ par les jambes, aux chevilles externes & à chaque pied. C'eſt par cette „ raiſon que dans les douleurs du dos & de la hanche la ſaignée de la veine „ du jarret & de la cheville externe ſoulage beaucoup. La ſeconde paire venant auſſi de la Tête, deſcend d'auprès des oreilles le long du col. On lui „ donne le nom de *Jugulaire*, & elle ſuit l'épine en ſa partie intérieure juſqu'à ce qu'elle arrive aux lombes, où elle ſe partage de côté & d'autre vers „ les teſticules, les cuiſſes, & le dedans du jarret; allant de là par les chevilles internes au dedans des pieds. C'eſt pourquoi dans les douleurs des „ teſticules & des lombes la ſaignée des veines du jarret & des chevilles in-

„ ternes

---

4 *Part. 2. liv. 1. chap. 6.*
5 *Lib. de alimento.*
6 *Lib. de carnibus.*
7 Ἀρτηρίη, ὅτι ἔχει τὸν ἀέρα τηρέει, *parce qu'elle conſerve, ou contient de l'air.*
8 *Voyez ci-après, Part. 1. liv. 4. chap. 4.*
9 *Lib. de Oſſium natura; lib. de natura humana, & lib. de locis in homine.*

„ ternes eſt fort utile. La troiſiéme paire ſort des Temples, & paſſant du *Siecle*
„ col vers les épaules s'en vient au poumon, & de là, croiſant d'un côté de *xxxvj.*
„ la droite à la gauche, va ſe rendre ſous les mammelles, à la ratte, & aux
„ reins, & de l'autre côté, paſſant de la gauche à la droite, vient auſſi par
„ deſſus les mammelles juſqu'au foye & aux reins; & ces deux branches ſe
„ vont enfin terminer au boyau rectum. La quatriéme paire, ſortant du de-
„ vant de la Tête & des yeux, paſſe ſous le poumon & les clavicules. & de
„ là, par la partie ſupérieure des bras, vient ſe rendre au pli du coude, aux
„ mains, & aux doits. Et derechef elle revient des doits par la paume de la
„ main, par le coude, & par le deſſous des bras, pour aller ſe rendre aux
„ aiſſelles; & par la partie ſupérieure des côtes, d'un côté à la ratte, & de
„ l'autre au foye. Ces deux rameaux, paſſant par deſſus le ventre, ſe termi-
„ nent enfin aux parties honteuſes.

On peut dire, pour ſauver la contradiction qu'il y a entre ce paſſage & les précedens, que le livre *de la nature des Os*, d'où il eſt tiré, n'eſt pas d'Hippocrate, mais de *Polybe* ſon gendre. Ni Galien, ni Erotien n'ont fait mention de ce livre parmi ceux d'Hippocrate; ils n'en ont du moins pas reconu le titre, quoi qu'ils paroiſſent avoir expliqué de certains mots, qui ſe trouvent dans ce même livre. Il y a auſſi un paſſage 10 d'Ariſtote, dans lequel ce Philoſophe parlant *de l'origine & de la diſtribution des veines*, & rapportant ſur ce ſujet le ſentiment de divers Médecins, cite les propres paroles qu'on trouve dans le livre *de la nature des os*, que nous avons traduites, & les cite comme étant de Polybe. Cette preuve paroîtroit ſuffiſante, mais cela n'ôte pas toute la difficulté, parce qu'on lit les mêmes paroles dans le livre *de la nature humaine*, que Galien ſoûtient fortement être d'Hippocrate; prétendant le prouver par l'autorité de 11 Platon, qui, à ce qu'il dit, en a cité quelques paſſages, comme étant d'Hippocrate, quoi que d'autres ayent attribué ce livre à Démocrite. Cependant le même Galien 12 nie que ce dernier ſentiment, touchant l'origine & la diviſion des veines, ſoit d'Hippocrate, ou même de Polybe; & il aſſure que cela doit avoir été ajoûté au texte; ce qui n'eſt pas probable, puis qu'on trouve encore ce ſentiment dans le livre *de locis in homine*.

Il y a une autre difficulté à l'égard du livre des *chairs*, ou *des principes*, d'où l'on a tiré ce que l'on a dit en premier lieu *que les veines & les arteres ſortent du cœur*. Ariſtote, dans le même endroit qu'on vient de citer, après avoir remarqué, *que preſque tous les Médecins s'accordoient avec Polybe à faire venir les veines de la tête*, conclut, *qu'ils ſe trompoient tous, ne ſachant pas que c'eſt du cœur & non de la tête qu'elles viennent*. Si Hippocrate eſt l'auteur du livre *des chairs*, où ce ſentiment d'Ariſtote eſt clairement établi, quelle apparence que ce Philoſophe ne l'eût pas ſû? & pourquoi n'auroit-il pas lû les écrits d'Hippocrate, auſſi bien que ceux de Polybe? On pourroit inferer de ceci que ce dernier livre n'eſt pas mieux d'Hippocrate que celui *de la nature des os*. Mais

10 *De generat. animal. lib. 3. cap. 3.*

11 *Voyez le Phædrus de Platon.*

12 *De Hippocratis & Platonis decretis, lib. 6. cap. 3.* Pélops, précepteur de Galien, étoit d'un ſentiment oppoſé, ſoûtenant, comme on le verra en ſon lieu, qu'Hippocrate avoit crû que les veines & les arteres viennent du cerveau, auſſi bien que les nerfs, ce que Pélops croyoit auſſi.

Siecle xxxvj. il peut se faire qu'Aristote a plûtôt cité en cet endroit Polybe, ou même un *Syenneſis* de Cypre, & un *Diogene* d'Apollonie, Médecins de peu de réputation au prix d'Hippocrate; qu'il n'a cité Hippocrate lui-même, dont on ne trouve le nom 13 qu'en un seul endroit de ses écrits. Il se peut, dis-je, qu'il ne l'ait point cité, par malignité ou par envie, quoi qu'il semble en parler avantageusement dans le passage qu'on a indiqué. Platon en a usé avec plus d'honnêteté envers cet ancien Médecin; l'ayant nommé avec des marques d'estime, en plus d'un endroit. Il se peut aussi que le livre en question ne soit pas d'Hippocrate. On n'en trouve du moins pas le titre, dans la liste de ses ouvrages que donne *Erotien.*

Description du Cœur.

II. Entre les livres Anatomiques que l'on attribue à Hippocrate, il n'y en a point qui soit écrit avec plus d'exactitude que celui qui est intitulé *du Cœur.* Comme il est fort petit on va le traduire tout entier. „ Le Cœur, *dit l'auteur de ce livre*, a la figure d'une pyramide; sa couleur est d'un rouge foncé. „ Il est enveloppé de tous côtez d'une *tunique* unie, dans laquelle il se trouve, „ en petite quantité, une humeur qui est semblable à l'urine; en sorte que le „ cœur est comme dans une vessie. Ce qui a été fait de la sorte afin qu'il se „ conservât mieux, dans cette espece de chasse. Quant à l'usage de l'humeur „ dont on vient de parler, il n'y en a qu'autant qu'il en faut pour raffraichir „ le cœur, ou pour empêcher qu'il ne s'échauffe trop. Cette même humeur „ distille du cœur, qui attire une partie de la liqueur que le poumon reçoit „ de la boisson. Car lors que quelcun boit la plus grande partie de ce qu'il „ boit tombe dans le ventre, 14 l'Esophage étant comme un entonnoir qui „ reçoit ce qu'on avalle de liquide & de solide. Mais le 15 Pharynx ne laisse pas de tirer une petite partie du liquide, qui s'insinue par sa fente, l'epiglotte, qui est comme le couvercle du Pharynx, empêchant que la plus grande quantité n'y tombe. On a une preuve de cela si l'on fait boire à quelque „ animal que ce soit, & particulierement à un pourceau, de l'eau teinte de „ bleu ou de rouge, & qu'on lui coupe la gorge en même temps qu'il boit, „ car alors on trouvera cette eau chargée de la même teinture; mais tout le „ monde n'est pas capable de bien faire cette expérience. Il ne faut donc „ point faire difficulté de croire ce qu'on vient de dire que la boisson entre en „ partie dans l'âpre artere. Mais, dira-t-on; d'où vient donc que, lors „ qu'en buvant trop vîte, il entre de l'eau dans cette fente du Pharynx, elle „ cause une grande toux? C'est parce que cette eau, qui est en trop grande „ quantité, s'oppose directement au retour de l'air qui revient du poumon „ dans le temps de l'expiration; au lieu que le peu qu'il en entre par la fente, coulant doucement le long des parois de l'âpre artere, n'empêche pas „ l'air

---

13 On ne doit pas juger, *dit Aristote*, de la grandeur d'une ville, (*ou du rang qu'elle doit tenir par dessus les autres*) par son étendue, ou par le nombre de ses habitans, mais par ses forces, & par sa puissance. Autrement c'est comme qui diroit qu'un homme plus grand, ou plus haut de taille qu'Hippocrate, seroit plus grand Médecin que lui. *Politicor. lib. 7. cap. 4.*

14 Le canal commun du boire & du manger.

15 La partie supérieure de la canne du poumon.

„ l'air de monter; au contraire cela lui facilite le paſſage en humectant l'âpre artere. *Siecle xxxvj.*

„ Or le cœur tire cette humidité du poumon, en même temps qu'il en tire „ l'air; & après que l'air a ſervi à l'uſage que le poumon en doit faire, il s'en „ retourne par où il eſt venu; mais le cœur abſorbe une bonne partie de l'humidité qui paſſe dans ſon enveloppe, laiſſant échaper le reſte qui remonte „ avec l'air. Ce même air étant venu juſqu'au palais, 16 ſort par un double chemin; & il faut bien qu'il ſorte & l'humidité auſſi, ces choſes étant „ inutiles à la nourriture du corps. Comment, je vous prie, du vent & de l'eau „ crue pourroient-ils ſervir de nourriture à l'homme? ce n'eſt pas que l'un „ & l'autre n'ayent d'ailleurs leur uſage, car ils ſervent à ſoulager le cœur de „ ſa maladie naturelle, (de ſa chaleur exceſſive.)

„ Le Cœur, *pourſuit nôtre auteur*, eſt un *muſcle* tres fort, non par ſes tendons, mais par ſa chair dure & ſerrée. Il a deux *ventricules* diſtincts 17 dans „ une ſeule enceinte, l'un deça, l'autre delà, & qui ne ſont point ſemblables „ l'un à l'autre. L'un eſt du côté droit, à l'embouchure de la grande veine, „ & l'autre du côté gauche; & ils occupent le cœur preſque tout entier. La „ cavité du premier eſt beaucoup plus grande que celle de l'autre, & il eſt „ plus mou; mais il ne s'étend pas tout à fait juſqu'à la pointe du cœur, ou „ à ſon extrémité, qui eſt toute ſolide. Il ſemble qu'il ait été comme couſu „ ou attaché au cœur par dehors. Le dernier ventricule, ou le gauche, eſt „ ſitué préciſément ſous la mammelle gauche, à laquelle il répond en droite „ ligne, & où il ſe fait ſentir par ſa pulſation, ou par ſon battement. Ses „ parois ſont épaiſſes & il a une cavité ſemblable à celle d'un mortier, laquelle „ va répondre au poumon, qui tempere la chaleur exceſſive de ce ventricule par ſon voiſinage. Car le poumon eſt naturellement froid, & il reçoit „ encore du raffraichiſſement par l'inſpiration de l'air. Tous ces deux ventricules ſont raboteux, & comme rongez, par dedans, particulierement „ le gauche. 18. Le feu naturel, ou la chaleur qui eſt née avec nous, n'a „ pas ſon ſiege dans le droit; & c'eſt quelque choſe de merveilleux que le „ gauche, qui reçoit du poumon un air qui n'eſt pas temperé, ſoit le plus „ raboteux. Auſſi a-t-il été fait plus épais que l'autre, afin qu'il conſervât „ mieux la chaleur dont on vient de parler.

„ Les orifices de ces ventricules ne ſe voyent point, qu'on n'ouvre, ou qu'on „ ne déchire auparavant les oreilles du cœur, & ſa tête, ou ſa baſe. Lors „ qu'on les a déchirées, on découvre deux orifices dans chaque ventricule; mais „ la veine cave qui ſort de l'un de ces ventricules (du ventricule droit) trompe la vüe lors qu'on la coupée. Ce ſont là les *fontaines de la nature humaine*. „ C'eſt *de cette ſource que coulent les fleuves qui arroſent tout le corps*. Ce ſont „ *ces fleuves, qui donnent la vie à l'homme; & lors qu'ils tariſſent, il meurt*. Auprès „ de la ſortie de ces veines (de la veine cave & de la grande artere) & tout „ autour de l'entrée des ventricules, il y a de certains corps mous & creux, „ qu'on appelle *les oreilles du cœur*. Ils n'ont pas neanmoins des trous comme „ les oreilles, & ils ne ſervent pas à oüir les ſons, mais ce ſont des inſtrumens par leſquels la nature attire l'air. Et certes ils me ſemblent avoir été

16 Διὰ τῆς ἀρτηρίας.
17 Εἶκελον ὄλμῳ.
18 Ἔμφυτον πῦρ.

Siècle xxxvj. „ faits par *un Ouvrier bien ingénieux*; lequel ayant conſideré 19 que le cœur „ ſeroit fort ſolide, comme ayant été formé d'un ſang coagulé ou épaiſſi au „ ſortir des veines, & qu'il auroit d'ailleurs la faculté d'attirer, y a at- „ taché *des ſoufflets* comme les forgerons en attachent à leurs forges, afin qu'il „ attirât l'air par cette voye-là. Une preuve que la choſe va de cette maniere, „ c'eſt qu'on voit d'un côté le cœur s'agiter continuellement, & les oreilles „ en particulier s'enfler & ſe déſenfler tour à tour. Je ſuis encore dans cette „ opinion, que 20 les petites veines attirent l'air dans le ventricule gauche, „ & que l'artere l'attire dans le ventricule droit. Je dis d'ailleurs que ce qui eſt „ mou eſt le plus propre à attirer & à s'enfler; & qu'il étoit néceſſaire que 21 „ *ce qui eſt attaché au cœur* fût raffraichi, puis que cela a auſſi ſa part de la cha- „ leur; mais l'inſtrument, qui y apporte l'air, n'a pas dû être ſi ample, de peur „ que ce qui entreroit ne ſurmontât cette chaleur.

„ Je dois encore, continue Hippocrate, décrire *les membranes cachées* du „ cœur, qui ſont d'un ouvrage 22 admirable. Les unes ſont tendues dans les „ ventricules du cœur comme des toiles d'araignée. Elles ceignent les orifices „ de ces ventricules de tous côtez, & envoyent leurs filamens juſques dans la „ ſubſtance du cœur. Elles me ſemblent être 23 les nerfs (ou les tendons) de „ ce viſcere, & l'origine ou le lieu d'où naiſſent 24 *les Aortes*. Ces mem- „ branes ſant diſpoſées par paires. Car pour chaque orifice la Nature en a „ fabriqué trois, qui ſont rondes par deſſus en forme de demi-cercle; en ſor- „ te que ceux qui conoiſſent ces membranes, admirent comme elles ferment „ l'extremité des aörtes. Et ſi quelcun qui ſaura quel eſt 25 l'ancien ordre (ou „ l'ordre & la diſpoſition naturelle de ces membranes) en ôte un rang (ou en tient

---

19 On a traduit ces deux lignes comme on a pu, le paſſage étant aſſez obſcur, auſſi bien que divers autres. Si l'on n'a pas bien réuſſi, les Traducteurs ordinaires n'ont pas mieux rencontré.

20 Φλεβία.

21 τὸ ἐπικείμενον τῇ καρδίῃ βλήματι. C'eſt à dire, comme je penſe, le ventricule droit.

22 ἀξιαπηγητότατον, *digne que l'on en parle*, ou *qu'on l'admire*.

23 *Voyez ci-après dans ce même chapitre au nombre V. où l'on parle des nerfs.*

24 *La grande Artere*, qui eſt la ſeule que les Anatomiſtes des Siecles ſuivans ont appellée *Aorte*, *& la Veine artérieuſe*.

25 ἢν τῳ καρδίῃ ἀνθρώπου ἓν τις ἐξεπιστάμενος τὸν ἀρχαῖον κόσμον, ἀφελὼν, τὸν μὲν ἀπστρήσῃ, τὸν δὲ ἐπανακλινεῖ, ὥστε ὕδωρ ἂν διὰλθοι εἰς τὴν καρδίην, ὥστε φύσαι ἐμβαλλομένη. Foëſius traduit ainſi ces paroles; *Ac ſi quis veteris inſtituti probe gnarus, mortui animalis corde exempto, hanc quidem demat, illam verò reclinet, neque aqua in cor penetrare, neque flatus emitti poterit.* Cornarius n'eſt pas fort different; *Et ſi quis veteris, eximendi cor mortui, moris gnarus, aliam auferat, aliam reclinet*, &c. Je ne ſai pourquoi ces Traducteurs ont rendu le mot κόσμος par celui de *mos*, ou *inſtitutum*, qui n'eſt point ce qu'il ſignifie. On doit le traduire par *ordo*, *ordre*, & le rapporter aux membranes. Κόσμος, ſelon Erotien, eſt un mot Attique qui ſignifie *ordre*, ou *rang*, τάξις. C'eſt dans le même ſens que Philoſtrate (*in Heroicis*, *pag.* 642.) dit, en parlant des os d'un ſquelette qui étoient dérangez; τὰ μὲν ὀστᾶ ἀκέων ἐν κόσμῳ ἐωρᾶτο. J'explique auſſi ἀρχαῖος, *ancien*, comme s'il y avoit *naturel*; ἀρχαίη φύσις, dit Erotien, ὡς ἔστιν, ἡ κατὰ φύσιν ἔσα. Hippocrate prend ce mot au même ſens en divers endroits. Enfin je ſoupçonne qu'au lieu de ἀπστρήσῃ, *auferat*, il faut lire ἀπστηρίζῃ, *firmet*; l'égalité de la prononciation ayant pû faire écrire aux Copiſtes le premier pour le dernier, qui me paroît le meilleur.

„ tient un rang tendu) & baiſſe l'autre, on ne pourra faire entrer ni eau ni *Siecle xxxvj.*
„ vent, dans le cœur.

„ Ces mêmes membranes ſont diſpoſées avec un plus grand artifice, ou „ avec plus de juſteſſe, du côté gauche que du côté droit. La raiſon de cela „ eſt que *l'ame de l'homme*, ou *l'ame raiſonnable*, qui eſt 26 *au deſſus de l'autre* „ *ame*, a ſon ſiege dans le ventricule gauche du cœur. Cette ame ne tire pas „ ſon entretien, ou ne ſe nourrit pas des viandes qui viennent du ventre; „ mais d'une matiere pure & lumineuſe qui ſe ſépare du ſang, en ſorte qu'el- „ le répand ſes rayons de tous côtez; à peu près comme la nourriture natu- „ relle, qui vient des inteſtins & du ventre, ſe diſtribue à toutes les parties. „ Et de peur que ce qui eſt contenu dans l'artere, n'arrête le cours de la „ nourriture envoyée par l'ame, & ne la retienne lors qu'elle eſt en mouve- „ ment, l'orifice de cette artere a été fermé de la maniere qu'on l'a dit. Car „ la grande artere ſe nourrit, par le moyen du ventre & des inteſtins, & non „ pas par cette premiere & principale nourriture. Or que la grande artere ne „ ſe nourriſſe pas du ſang que nous voyons, c'eſt ce qui eſt ſenſible par l'ou- „ verture du ventricule gauche du cœur d'un animal qu'on a égorgé; car on „ le trouve entierement vuide, & l'on n'y découvre que quelques ſéroſitez, „ ou un peu de bile, & les membranes dont on a parlé; mais l'artere n'eſt „ jamais vuide de ſang, ni le ventricule droit. Ce vaiſſeau donc a été l'occa- „ ſion, pour laquelle les membranes ont été faites; car la ſortie du ventricule „ droit eſt auſſi garnie de membranes, mais le ſang ne pouſſe de ce côté-là „ que foiblement. Ce chemin eſt ouvert du côté du poumon, pour y porter „ du ſang pour ſa nourriture, mais il eſt fermé du côté du cœur; toutefois „ en ſorte qu'il reſte quelque paſſage pour l'air, qui doit venir inſenſiblement „ par là du poumon au cœur; non pas en grande quantité, car la chaleur qui „ eſt foible en cet endroit ſeroit ſurmontée par la force du froid; le ſang n'étant „ pas naturellement chaud non plus que l'eau, mais s'échauffant par le moyen „ de la chaleur qu'il reçoit d'ailleurs que de lui-même; quoi que la plus part „ du monde le croye chaud de ſa nature.

Voila où finit le livre *du cœur*, qui ſeroit la piece la plus propre pour donner une grande idée de l'Anatomie d'Hippocrate & de ſon exactitude. Mais ce livre eſt du nombre de ceux, qui ne ſe trouvent citez ni par Erotien, ni par Galien. Ce que l'auteur dit au commencement du même livre *du paſſage de la boiſſon dans le poumon*, étant un ſentiment fort ancien, puis qu'il eſt ſoûtenu par Platon, qui ne pouvoit l'avoir pris que des Médecins qui l'ont précedé, entre leſquels Hippocrate étoit le plus conſiderable; il ſemble que l'on en peut inferer que le livre, où ce ſentiment eſt ſoûtenu, doit être de cet ancien Médecin. Mais rien n'empêche que ceux qui ont ſuppoſé ce livre n'ayent affecté d'y inſerer ce ſentiment, comme pour ſervir de garand de ſon antiquité. Il ſe peut auſſi que le veritable auteur de ce livre, quoi que different d'Hippocrate, & plus moderne que lui, fût de ſon ſentiment à l'égard du paſſage d'une partie de la boiſſon par la canne du poumon. On verra encore 27 ci-après d'autres preuves de la ſuppoſition de ce livre. Au reſte le ſentiment dont on vient de parler, & qui eſt répeté dans le livre *de la nature des os*, ſe trouve amplement

26 *Voyez ci après les ſentimens de Platon touchant l'ame, Part. 1. liv. 4. chap. 3.*
27 *Part. 1. liv. 4. chap. 4, & Part. 2. liv. 1. chap. 3.*

Siecle xxxvj. réfuté dans le quatriéme livre *des maladies*; mais la plus part des auteurs ont reconu que ce dernier livre n'étoit pas d'Hippocrate, non plus que le premier. On trouvera encore quelque choſe touchant les uſages du cœur, quand on parlera des *Fibres*.

Du Mouvement du Sang *& des* Eſprits.

III. On a vû ci-devant qu'on pouvoit tirer des écrits d'Hippocrate trois ſentimens differens, touchant l'origine des veines. Il ſemble qu'on en trouve encore un quatriéme; &, ce qui eſt de plus particulier, ce dernier ſentiment ſe rencontre dans le même livre où le troiſiéme eſt ſoutenu, je veux dire dans le livre *de la nature des os*, où l'on fait venir les veines *de la tête*. Voici le paſſage; *Les Veines*, dit cet auteur, *qui ſont répandues par tout le corps, & qui y portent* 28 *l'eſprit, le flus, & le mouvement, ſont toutes les branches d'une ſeule veine. J'avoüe que je ne ſai point d'où elle tire ſon principe ni où elle finit, mais ſuppoſant* un cercle, *on ne ſauroit trouver de commencement.*

Ceci revient à peu près à ce qu'on lit 29 en nn autre endroit. *Il n'y a point de principe, ou de commencement dans le corps; mais toutes les parties ſont également le commencement & la fin, car on ne trouve point de commencement dans un cercle.* Il y a encore d'autres paſſages paralleles. 30. *La nourriture vient des parties du dedans juſqu'aux poils, aux ongles, & à la ſuperficie extérieure. La même nourriture paſſe auſſi des parties du dehors & de la ſuperficie exterieure, aux parties interieures. Tout concourt, tout conſent, & tout conſpire enſemble dans le corps.* Et un peu plus bas; *Le grand principe parvient juſqu'aux extremitez, & les extremitez vont juſqu'au grand principe. Le lait & le ſang viennent du ſuperflu de la nourriture, ou, ſont ce qui reſte après que le corps s'eſt nourri. Les* 31 Circulations *s'étendent fort loin par rapport au fœtus & à la nourriture. Après qu'il s'eſt nourri, ce qu'il y a de reſte remonte; & revient en lait & fait la nourriture de la mere, & derechef celle du fœtus quelque temps après.* Et plus bas; *Le même chemin, qui va enhaut, va auſſi embas*, ou, *il n'y a qu'un ſeul chemin, qui va enhaut & embas.*

„ 32 Toutes les veines communiquent entr'elles, & coulent les unes dans „ les autres. Car les unes ſont jointes immédiatement enſemble; les autres „ s'entre-communiquent par de petites veines, qui ſont tendues d'un tronc, „ ou d'une grande veine, à l'autre, & qui ſont faites pour nourrir les chairs. „ 33 Il y a un grand nombre de differentes veines qui viennent 34 du ventri- „ cule, *ou* du ventre, par leſquelles la nourriture eſt portée dans toutes les parties

---

28 *Voyez ci-après dans ce même chapitre, article V.*

29 *De locis in homine, in principio.*

30 *Ibidem.*

31 φλεβοδρομίαι; On trouve auſſi le même mot dans le premier livre *de la Diete*. On y trouve encore les mots ſuivans; φλεβοφορέω, *tournoyer*; φλεβοφορὴ, *tournoyement*; & φλεβοφορὴς, *qui tournoye*, qui ſont des termes par leſquels Hippocrate exprime ce qui ſe paſſe dans le corps, par rapport aux ouvrages méchaniques.

32 *De locis in homine.*

33 *De natura hominis.*

34 ἀπὸ τῆ κοιλίης. Foëſius dit que tous les manuſcrits qu'il a vûs liſent comme cela. Neanmoins Galien liſoit ἀπὸ τῆ κοίλης, *de la veine cave.*

„ parties du corps. Cette même nourriture paſſe auſſi des groſſes veines, tant internes qu'externes, au ventre & au reſte du corps, & ces veines ſe four- *Siecle xxxvj.*
„ niſſent entr'elles de la nourriture ; celles du déhors à celles du dedans, &
„ reciproquement celles du dedans à celles du dehors. 35 Les chairs tirent
„ du ventre ; & elles tirent auſſi du dehors. L'on ſent même, ou l'on dé-
„ couvre par le ſentiment, 36 que tout le corps eſt tranſpirable du dedans au
„ dehors, & du dehors au dedans. *Hippocrate parle encore en quelque lieu du*
„ 37 repos du ſang & des eſprits *dans les vaiſſeaux, ce qui ſuppoſe un* mouve-
„ ment *précedent.*

On a rapporté & traduit le plus exactement qu'il a été poſſible les paſſages qu'on vient de lire, qui concernent le mouvement du ſang, des eſprits, & de la nourriture, dans le corps; parce qu'ils paroiſſent avoir du rapport avec la plus conſiderable des découvertes Anatomiques de nôtre ſiecle. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait reconu une eſpece de *circulation* du ſang & des humeurs. Les paſſages qu'on a citez ſont formels. Il ſe ſert encore en un endroit d'un terme, par lequel on exprime en Grec 38 *le reflus de la mer*, pour marquer *le retour* des humeurs de la peau au centre du corps.

Mais il eſt néceſſaire, afin qu'on ne prenne pas ici le change, en faiſant honneur à Hippocrate d'une découverte qui a été reſervée à nôtre ſiecle, ou tout au plus au précédent, de faire les remarques ſuivantes. C'eſt qu'il paroît clairement que cet ancien Médecin prétendoit que ce *flus* & *reflus*, ou cette *circulation* dont on a parlé, ſe fiſſent par les mêmes vaiſſeaux, qui portoient & rapportoient également du centre à la circonference, & de la circonference au centre. Et quant à ce qui échappoit aux vaiſſeaux conus, il paſſoit, ſelon lui, par des 39 *canaux inſenſibles*, & par des voyes qu'on ne peut découvrir; mais qui ne laiſſent pas d'être ouvertes, tant que l'animal vit, ſelon les principes qu'il poſoit & que l'on a rapportez, que *tout conſent, tout conſpire, & tout concourt enſemble dans le corps*; ou que *tout y eſt ouvert & tranſpirable du dedans au dehors, & du dehors au dedans.*

Si ces principes lui ſervoient en cette rencontre, *l'attraction*, dont on a parlé ci-deſſus, & *les facultez, ſervantes de la Nature*, le tiroient aiſément d'affaire pour le reſte. C'eſt à dire, que les mouvemens du ſang & des humeurs ſe régloient, pour l'ordinaire, ſelon *la néceſſité*, & ſelon que *l'attraction* les déterminoit. 40 *Le ſang*, dit-il, *qui dans l'ordre naturel, ne deſcend qu'une fois le mois vers la matrice, y va tous les jours, lorſque* 41 *la ſemence*, ou *le fœtus, qui y eſt contenu, tire ce qui lui eſt néceſſaire ſelon ſes forces & ſelon que ſa reſpiration eſt plus ou moins grande. Dans les commencemens la reſpiration du fœtus étant petite, il vient peu de ſang de la mere ; mais à meſure que cette reſpiration ſe fait plus grande, le fœtus attire auſſi davantage de ſang, & il en deſcend plus dans la matrice.*

Ce

---

35 *Epidemic. lib. 6. ſect. 6.*

36 ἔκπνοον καὶ εἴσπνοον ὅλον τὸ σῶμα.

37 στάσις. *De Diata acutor. lib. 4.* On trouvera ci-après (*chap. 19.*) ce paſſage tout entier qui eſt aſſez remarquable. Nous le rapportons au ſujet de la ſaignée.

38 ἀμπώτις, *lib. de humoribus, in principio.*

39 *De morbis, lib. 4.*

40 *De natura pueri.*

41 ἔγκυος.

Unable to display this page

Quant aux autres uſages du cerveau, Hippocrate le fait, 46 en quelques endroits, *le ſiege de l'entendement & de la prudence*; quoi 47 qu'ailleurs il loge 48 l'*ame*, qui eſt la même choſe que l'entendement, dans le ventricule gauche du cœur, comme on l'a vû ci-deſſus. Hippocrate reconoiſſoit d'ailleurs que le cerveau eſt revêtu de deux 49 membranes, l'une épaiſſe, & l'autre mince. On aura occaſion de dire encore un mot du cerveau & de ſes membranes, lors qu'il s'agira des organes des ſens. *Siecle xxxv.*

Des Nerfs.

V. Si l'on ne trouve pas grand' choſe dans Hippocrate touchant l'Anatomie du cerveau, on y trouve encore moins pour ce qui concerne *les Nerfs*. Pour entendre ce que l'on a à remarquer ſur ce ſujet, il faut néceſſairement ſavoir que les Anatomiſtes Grecs, qui ſont venus après Hippocrate, ont diſtingué trois ſortes de parties que l'on confondoit auparavant; *les Nerfs*, appellez νεῦρα, qui ſont les canaux des eſprits animaux, qui communiquent le ſentiment & le mouvement à toutes les parties du corps; *les Tendons*, nommez τένοντες, qui ſortent des extrémitez des muſcles, & qui ſervent à fléchir les membres, à les retirer, & à les étendre; & enfin *les Ligamens*, σύνδεσμοι, qui ſervent particulierement à affermir les articulations des os. Hippocrate a donné le premier de ces noms aux deux dernieres parties indifferemment; en ſorte que le mot νεῦρον, *nerf*, marque également, & très-ſouvent dans cet auteur *un tendon* & *un ligament*. Il ſemble qu'il marque auſſi quelquefois *un nerf*, quoi que ſelon la penſée de Galien, Hippocrate ſe ſerve plus ſouvent du mot τόνος, en cette ſignification.

Il y a un paſſage dans les *prénotions de Cos*, où il eſt parlé des 50 *nerfs internes*, & des nerfs *déliez*, par leſquels on peut entendre les nerfs *proprement dits*. Voici un autre paſſage où le premier des noms, dont on a fait mention, paroît „ auſſi être donné aux veritables nerfs. 51 *La* ſortie, *dit Hippocrate*, ou l'ori„ gine des *nerfs* eſt du derriere de la tête, continuant le long de l'épine du dos, „ & juſqu'à l'os Iſchium. C'eſt d'où viennent les nerfs qui vont aux parties „ honteuſes, aux cuiſſes, aux pieds, aux jambes, & aux mains, & qui ſe „ diſtribuent même aux bras. Une partie va dans les chairs, & l'autre le long „ du 52 péroné, & au gros doit, pendant qu'il en paſſe d'ailleurs des chairs „ dans les autres doits. Il en va auſſi aux omoplates, à la poitrine, au ventre, „ par les os, & par les ligamens. Il en vient d'autres des parties honteuſes, „ leſquels ſuivans l'anus, tendent vers la cavité de la hanche; & prennent „ enſuite leur chemin, partie par le deſſus de la cuiſſe, partie par deſſous „ les genoux, & du genou ſe vont rendre juſqu'au tendon, à l'os du ta„ lon, aux pieds, quelques-uns au péroné, & quelques autres enfin aux „ reins.

46 *Lib. de morbo ſacro.*
47 *Lib. de Corde.*
48 γνώμη, qui ſignifie *l'ame*, ou *l'eſprit*, & *l'entendement*.
49 *Lib. de locis in homine.*
50 τὰ ἐντὸς νεῦρα, ἢ λεπτά.
51 *Lib. de oſſium natura.*
52 παρὰ τὰ περόνια.

Siecle xxxvj. Il ſemble, comme on vient de le dire, qu'Hippocrate parle ici des veritables nerfs. Cependant lorſque dans le même livre il parle de l'uſage des nerfs, qu'il déſigne par le même nom, il les confond avec les tendons. Les *nerfs*, dit-il, *ſervent à fléchir, à retirer,* 53 *& à étendre les membres.* On pourroit dire qu'en ce dernier endroit le mot de *nerf* déſigne *un tendon*, au lieu qu'au premier il ſignifie *un vrai nerf.* Mais ſi Hippocrate conoiſſoit les nerfs, il ſemble qu'il n'en ſavoit pas les uſages, puiſque dans le même paſſage il aſſigne leur propre office aux *veines.* Voici le paſſage tout entier, par lequel on verra ce qu'il penſoit de l'uſage de quelques autres parties. *Les Os*, dit-il, *donnent la force au corps, & le font tenir droit. Les Nerfs ſervent à flechir, à retirer, & à étendre les membres. Les chairs, & la Peau lient & uniſſent toutes les parties enſemble. Les Veines qui ſont répandues par tout le corps portent* 54 *l'eſprit, le flus, ou la faculté de couler, & le mouvement.* Par ces *veines* qui portent l'eſprit &c. il faut entendre *les arteres*, ſuivant ce qui a été remarqué ci-deſſus de l'office qu'Hippocrate donnoit aux arteres. Il y a encore un endroit, dans le quatriéme livre *de la Diete*, où il eſt parlé *du paſſage des eſprits dans les veines & dans le ſang*, & où il eſt remarqué *que c'eſt là leur chemin naturel.* Les convulſions, la paralyſie, la privation de la voix, les vertiges ſont même regardez en cet endroit, comme un effet de *l'interception des eſprits dans les veines*; & l'apoplexie y eſt indiquée, ſous le nom 55 *d'interception des veines.*

A l'égard du mot τόνος, que l'on a dit qui marquoit le plus ſouvent *un nerf*, il faut examiner les principaux endroits où il ſe trouve, pour en pouvoir mieux juger. Les paſſages ſuivans ſont les plus conſiderables. On propoſera en premier lieu celui où Hippocrate, après avoir marqué quelques-uns des ſignes & des accidens qui accompagnent, *la diſlocation de l'os de la cuiſſe faite en devant*, ajoûte, 56 *que dans cette dislocation l'on ſouffre d'abord une grande douleur, & que l'urine eſt ſupprimée, ou retenue; parce que la tête de cet os eſt couchée ſur des nerfs très-conſiderables; en ſorte qu'elle fait une tumeur dans l'aine* &c. Galien, expliquant ce paſſage, dit, 57 *qu'Hippocrate a entendu par ces nerfs conſiderables les nerfs qui paſſent par l'aine, conjointement avec la veine & l'artere, leſquels*, ajoûte-t-il, *ſont appellez* 58 *conſiderables, parce qu'ils ſont voiſins de la moüelle de l'épine, & qu'ils ſortent du même endroit d'où viennent ceux qui vont à la veſſie; d'où vient que la tête de l'os de la cuiſſe étant diſloquée de ce côté-là, la veſſie elle-même en ſouffre, & il y ſurvient de l'inflammation, en ſorte qu'elle ne peut point laiſſer ſortir d'urine. Il arrive peut-être auſſi quelquefois*, continue Galien, *que l'urine s'arrête par la grandeur de l'inflammation, qui s'étend juſqu'au col de la veſſie, où eſt le muſcle nommé Sphincter, & qui bouche par ce moyen le paſſage.*

Si la ſuppreſſion d'urine, dont on vient de parler, venoit de la compreſſion des nerfs déſignez par Galien; il faudroit plûtôt attribuer ce premier accident à un *engourdiſſement*, ou à une *paralyſie* de la veſſie, qu'à *l'inflammation* de cette partie, l'inflammation n'étant pas une ſuite ſi naturelle de la compreſſion des nerfs, que l'engourdiſſement. Mais Hippocrate lui-même ſemble reconoitre que

---

53 νεῦρον.
54 πνεῦμα, καὶ ῥεῦμα, καὶ κίνησιν.
55 Φλεβῶν ἀπόληψις. *Voyez ci-après le paſſage tout entier, dans le chap.* 19.
56 *Lib. de articulis.*
57 *In lib. de articul. commentar.* 3.
58 ἐπικαιρότατα.

que cette inflammation eſt une ſuite de la douleur qui a précedé; & cela me feroit ſoupçonner que lors qu'il parle ici des nerfs, il n'a pû n'entendre par là que les parties fibreuſes & tendineuſes de la veſſie & de ſon voiſinage. *Sect. xxxv j.*

On trouve dans le même livre un autre paſſage, où Hippocrate ſemble déſigner *les nerf*, par le même nom τόνοι; *Lorſ qu'on vent*, dit-il, *cautériſer ou brûler la peau qui eſt ſous l'aiſſelle, il faut bien ſe garder d'aller trop avant, ou d'en prendre trop, de peur de bleſſer des nerfs conſiderables qui ſont voiſins des glandes de cette partie.* Galien veut auſſi qu'Hippocrate ait indiqué en cet endroit les nerfs qui vont de la moüelle de l'épine aux bras, & en effet il ne ſemble pas qu'Hippocrate ait pû entendre autre choſe. Cependant ce qu'il ajoûte un peu plus bas, pourroit faire croire qu'il n'a voulu parler que des tendons des muſcles qui tirent le bras embas ou de ceux qui l'élevent. *Il ne faut pas ignorer*, dit-il, *que lors que vous aurez élevé fort haut l'humerus, ou le bras, vous ne pourrez point prendre de peau ſous l'aiſſelle, du moins que vous puiſſiez tant ſoit peu étendre. Car le bras étant levé, la peau qui étoit ſous l'aiſſelle diſparoit, ou ne peut plus être pinſée. Et il faut d'ailleurs prendre garde aux nerfs, qui dans cette poſture s'avancent ou s'étendent beaucoup, leſquels il ne faut en aucune maniere offencer.* Il ſe ſert auſſi en ce dernier endroit du même nom τόνοι

Le même livre fournit un troiſiéme paſſage, où l'on rencontre le mot τόνοι repeté pluſieurs fois. C'eſt en parlant de l'articulation des vertebres. Mais il ſemble que tout ce qu'il dit là ſe peut mieux expliquer des *ligamens*, que des nerfs proprement dits.

On trouve enfin, dans 59 un autre livre d'Hippocrate, le paſſage qui ſuit. *Il y a deux nerfs qui viennent du cerveau, & qui, paſſant au deſſous de la grande vertebre, tirent du côté d'enhaut vers la gorge ou l'eſophage; & touchans de côté & d'autre à l'artere, viennent ſe joindre comme s'il n'y en avoit qu'un; & ſe terminent où les vertebres & le diaphragme prannent leur origine, ou ſont attachez. Quelques uns*, continue cet auteur, *ont ſoupçonné que ces nerfs rompant en cet endroit leur ſocieté, ou ſe ſéparant tirrent vers le foye & vers la ratte. Il y a*, pourſuit-il *un autre nerf, qui ſort de chaque côté des vertebres ſuivant l'épine, & qui paſſant obliquement ſur les vertebres, vient ſe diſtribuer aux côtes. Et ces nerfs, auſſi bien que les veines* (dont j'ai parlé auparavant) *me ſemblent traverſer le diaphragme & ſe porter au méſentere où ils finiſſent. Ces mêmes nerfs ſe rejoignant derechef, à l'endroit d'où le diaphragme tire ſon origine, & paſſant par le milieu, au deſſous de l'artere, ſe vont rendre aux vertebres, pour venir enfin ſe conſumer dans l'os ſacrum.*

Ce paſſage eſt du nombre de ceux, qu'il eſt impoſſible de bien traduire à cauſe de leur obſcurité. Il eſt tiré d'un petit fragment d'Anatomie, qui paroit comme hors d'œuvre dans le livre, qu'on a cité; n'ayant aucune liaiſon avec ce qui précede, ni avec ce qui ſuit. Galien n'a point laiſſé de commentaire ſur ce livre d'Hippocrate, quoi qu'il rapporte 60 quelque part les premieres paroles du paſſage, qu'on vient de traduire; ce qui prouve que le fragment d'où il eſt pris étoit déja inſeré de ſon temps au lieu où on le trouve aujourd'hui. Le même Galien ſe contente d'inſinuer en deux mots que dans ce paſſage il s'agit des veritables nerfs, ſans ſe donner la peine de l'expliquer tout entier. Et comme il ſentoit que ce n'étoit pas ici un endroit à faire de l'honneur à Hippocrate,

59 *De morb. Epidernic. lib. 2. Sect. 4.*
60 *Commentar. in lib. de articulis.*

Siecle xxxvj. pocrate, il tâche d'ailleurs de l'excuſer, diſant, *que ce qu'Hippocrate en avoit écrit n'étoit que pour lui ſervir comme* 61 *d'un mémoire, & non pas dans le deſſein de traiter cette matiere exactement & à fond.* Il ajoûte, pour le mieux perſuader, *que le premier & le troiſiéme livre des Epidémiques ſont les ſeuls qu'Hippocrate ait achevez, où qu'il ait écrit à deſſein de les donner au public*; d'où il s'enſuit que le fragment dont il s'agit étant pris du ſecond de ces mêmes livres, on ne doit le regarder que comme une eſpece de broüillon que l'auteur n'avoit pas encore mis au net. Cela peut être, mais il falloit montrer qu'Hippocrate avoit dit d'ailleurs quelque choſe de mieux, ou de plus clair, ſur ce ſujet.

Il ne ſert de rien de ſe tourmenter & de donner la gêne à ſon eſprit, pour trouver dans un auteur ce qui n'y eſt pas. Quand on accorderoit que cet ancien Médecin, & les Aſclépiades ſes prédéceſſeurs, ont conu ou vû quelque tronc de nerfs des plus conſiderables; comme il eſt difficile que la pratique de la Chirurgie ne leur en ait pas fourni l'occaſion, il ne paroît pas qu'ils les ayent bien diſtinguez des *tendons*, ou des *ligamens*, ni qu'ils en ayent conu le veritable uſage. 62. Le paſſage qu'on a cité, dans lequel Hippocrate aſſigne aux *veines* ou aux *arteres* les fonctions des nerfs, eſt une preuve convaincante de l'ignorance où l'on étoit alors ſur ce ſujet. Mais il n'y a rien qui la prouve mieux, que ce qu'on trouve dans les écrits de cet ancien Médecin touchant la maniere dont il raiſonnoit, avec Alcmæon, & les autres Philoſophes de ce temps-là ſur *l'oüie*, *l'odorat*, *la vûe*, & les autres ſens; on ne voit pas que ni les uns ni les autres euſſent ſeulement penſé à la part, qu'ont les nerfs dans ces ſenſations.

Des Organes des Sens.

VI. On a vû ci-deſſus ce que penſoient ſur ce ſujet les Philoſophes. Voici les deſcriptions, que l'on trouve dans Hippocrate de quelques organes des ſens. „ Les Oreilles, *dit-il*, ont un trou, qui aboutit à un os dur & ſec comme une „ pierre, auquel eſt jointe une cavité fiſtuleuſe, ou une eſpece de canal obli- „ que & étroit. On trouve à l'entrée de ce canal une pellicule fort mince & „ ſeche, dont la ſechereſſe, auſſi bien que celle de l'os, produit le ſon; l'air „ étant réflechi tant par cet os que par cette pellicule. Après cela, ſans faire mention des nerfs, il tâche de prouver que ce qui eſt ſec reſonne le mieux. „ Dans un autre endroit il dit, 63 que les vuides qui ſont autour des oreilles, „ ne ſont faits pour autre choſe que pour oüir les bruits & les ſons. *Il ajoûte*, „ que tout ce qui parvient au cerveau par la membrane (*qui l'enveloppe*) eſt „ clairement entendu; & que c'eſt pour cela qu'il n'y a qu'un trou qui pene- „ tre, en cet endroit, juſqu'à la membrane qui eſt étendue tout autour du „ cerveau.

„ *A l'égard de* l'Odorat, *voici ce qu'Hippocrate en dit*; Le cerveau étant hu- „ mide, a la faculté de ſentir, ou de flairer, en attirant l'odeur des choſes „ ſeches avec l'air, qui paſſe au travers de 64 certains corps ſecs. Le cerveau, „ *ajoûte-t-il*, s'étend juſques dans la cavité du nez. Il n'y a point d'os en cet „ endroit

---

61 ὑπομνηματικῶς, ὐ συγγραφικῶς.

62 *Voyez ci-après dans le chap.* 19 *un paſſage qui prouve la même choſe.*

63 *De locis in homine.*

64 Διὰ τῶν βεγχίων ξηρῶν ἐόντων; *au travers des bronchies qui ſont ſeches.*

Unable to display this page

Siecle xxxvj. comme les veines. Il eſt encore veritable qu'il diſtingue quelquefois de certaines veines par une épithete particuliere, les appellant 70 *des veines qui contiennent du ſang*; quoi que ce ne ſoit pas par oppoſition aux *nerfs*, mais à d'autres veines, qu'il appelle des veines 71 *minces* & *qui contiennent peu de ſang*. Il a auſſi parlé d'un *nerf plein de ſang*, qui ſemble ne devoir être autre choſe qu'une veine, ſelon la penſée d'Erotien, quoi que d'autres ayent entendu par là *le pannicule charneux*. 72. Un ſavant commentateur d'Hippocrate prétend que cet ancien Médecin a donné à quelques veines l'épithete de *caves* ou *creuſes*, pour les diſtinguer des veines 73 *ſolides*; mais je ne trouve point ce dernier mot dans Hippocrate, quoi que les veines *creuſes*, dont il eſt parlé à l'endroit qu'il cite, puiſſent effectivement marquer les veines & les arteres en géneral, qui ſont les unes & les autres des vaiſſeaux *creux*. Ce que le même interprete dit 74 ailleurs, qu'Hippocrate comprend en un endroit ſous le nom de veines des *nerfs*, des *tendons*, & des *ligamens*, ne me paroît pas bien prouvé. Nous apprenons de Rufus Epheſius *que les plus anciens Grecs donnoient aux arteres le nom de nerfs*. S'il eſt vrai qu'Hippocrate ait nommé *les nerfs optiques*, des veines, l'auteur qu'on vient de citer auroit dû dire auſſi que les mêmes Anciens appelloient réciproquement les nerfs du nom d'arteres & de veines.

Que peut on recueuillir de tout ceci, ſi ce n'eſt que le peu d'exactitude d'Hippocrate, & des auteurs de ce temps-là à diſtinguer ces differens vaiſſeaux, par des noms differens, marque qu'ils ne les conoiſſoient encore que fort ſuperficiellement? Il y a de l'apparence que le mot de 75 *veine* étoit auſſi géneral chez eux que celui de 76 *vaiſſeau*, qui a marqué parmi tous les Anatomiſtes des ſiecles ſuivans, également *une veine*, *une artere*, & *un nerf*, & qui peut même convenir aux *ureteres*, & à toutes les parties qui ſervent à conduire des liqueurs, ou des eſprits. Cela étant, les Anciens n'ont rien hazardé quand ils ont nommé des veines tous les vaiſſeaux indifferemment.

Des Fibres.

VII. Avant que de quitter les nerfs, il faut encore examiner le mot Grec ἶς, dont le plurier fait ἶνες, par lequel on prétend qu'Hippocrate ait marqué également *une fibre*, & *un nerf*. *Quelques-uns*, dit Erotien, *veulent que ce mot ſignifie un nerf; d'autres l'expliquent ſeulement des fibres dont les nerfs ſont compoſez*. Les auteurs Grecs, qui ont écrit touchant les plantes, ont appellé de ce nom les nerfs ou les filets qui paroiſſent au dos des feüilles, & les filamens qui ſont à l'extremité des racines. Ceux qui ont traité, de la compoſition du corps des animaux, ont nommé de même *les filets qui ſont dans les chairs*, & en d'autres parties, & les Latins ont rendu ce mot par celui de *fibra*. Perſonne ne nie qu'Hippocrate n'ait auſſi employé le même mot en cette ſignification, comme lors qu'il remarque *que la ratte eſt pleine de fibres*; il a même reconu

---

70 Φλέβες ἐναίμους.
71 Ὀλίζαιμοι, καὶ λεπταὶ, *lib. de oſſium natura.*
72 *Foëſius, in Oeconomia Hippocratis.*
73 Φλέβες περίαι, *Foëſius ibidem.*
74 In voce φλέψ.
75 Φλὲψ.
76 Ἀγγεῖον.

reconu *les fibres qui ſont dans le ſang.* Mais on prétend qu'il a auſſi par là déſigné *les nerfs.* On cite pour le prouver un paſſage d'Hippocrate, où il eſt dit, 77 *que le cœur a des nerfs,* ou *des fibres qui viennent de tout le corps.* Il ſe ſert en cet endroit du mot ἰνίας, qu'on ne trouve pas ailleurs; mais Foëſius veut qu'on liſe ἶνας. On peut auſſi bien traduire ce dernier mot par celui de *fibres,* comme par celui de *nerfs.* Ce qui pourroit faire pencher du côté de la ſeconde ſignification c'eſt ce qui eſt ajoûté, comme une preuve, ou comme pour confirmer ce qu'on vient de dire du cœur, *que le ſiege du ſentiment eſt autour du thorax, plutôt qu'en aucune autre du corps;* parce que ceci a du rapport avec l'opinion de ceux qui font venir les nerfs du cœur, comme on le verra dans la ſuite. Mais la conſéquence n'eſt pas juſte, car 78 ceux qui reconoiſſent le cœur, pour le principe des nerfs, ne regardent pas pour cela les nerfs comme les organes du ſentiment. Dailleurs il ſe peut que ni la leçon commune, ni celle de Foëſius ne ſont bonnes & qu'il faut lire avec Cornarius, ἰνίας, *habenas,* les rênes, en changeant une lettre qui ne change rien à l'ancienne prononciation. Voici comme ce dernier auteur traduit cet endroit; *Le cœur eſt ſitué comme au détroit d'un paſſage, afin de tenir* les rênes *pour la conduite de tout le corps. C'eſt pour cela que le ſentiment eſt autour du thorax, ou de la poitrine, plûtôt qu'en aucune antre partie. Les changemens de la couleur du viſage ſe font auſſi ſelon que le cœur reſſerre, ou relâche les veines. Quand il les relâche, on devient rouge & l'on prend une bonne & vive couleur; au contraire quand il les reſſerre, on devient pâle & livide.* Siecle xxxvj.

Des Muſcles.

VIII. On ne trouve preſque rien dans Hippocrate touchant *les Muſcles,* que leur nom ſeul; le paſſage ſuivant eſt le premier où il en eſt parlé; 79 *Les parties qui ont de la chair tournée en rond,* ou, *tout autour d'elles, qui eſt ce qu'on appelle* 80 un muſcle, *ont toutes un ventre, ou une cavité. Car tout ce qui n'eſt pas* 81 *compoſé de parties differentes, ſoit qu'il ſoit couvert d'une pellicule, ſoit que la chair le couvre, eſt creux; & tant qu'il eſt ſain, il eſt plein d'eſprit; mais dès qu'il devient malade, il ſe remplit d'une eſpece d'eau, ou de ſang corrompu. Or les bras ont une chair de cette ſorte, les cuiſſes & les jambes en ont de même, auſſi bien que les plus maigres & les plus décharnées.*

On trouve en un autre endroit le mot ξυναγωγίες, qui ne peut ce ſemble être que l'adjectif de μύες, qui eſt ſous-entendu; οἱ ξυναγωγίες μύες, *les muſcles* qui ſervent *à relever* ou *à reſſerrer.* Il s'agit là de *l'anus.* Je ne ſai s'il y a quelqu'autre paſſage, où l'action d'un muſcle ſoit touchée. A l'égard des noms, par leſquels les Anatomiſtes des ſiecles ſuivans ont diſtingué les muſcles, il eſt parlé 82 en un endroit, du muſcle nommé *Pſoas.*

De

77 *Lib. de Oſſium natura.*
78 *Voyez le chap. 4. du livre ſuivant.*
79 *Lib. de arte.*
80 Ὁ μῦς.
81 Ἀσύμφυτον.
82 *Lib. de articulis.*

Unable to display this page

le corps eſt nourri. Il appelle ailleurs cette veine 91 *la veine du foye*. Enfin il aſſigne au foye l'office de *ſéparer la bile*, ce qui ſe fait par le moyen des veines de ce viſcere, qui attirent ce qu'il y a de bilieux, ou de propre à faire de la bile, dans les alimens. Le foye ſert auſſi à réchauffer le ventricule, comme on l'a remarqué dans l'article précedent. *Siecle xxxvj.*

La *Rate*, commençant à paroître vers la derniere des fauſſes côtes, du côté gauche, s'étend en ſorte qu'elle fait comme la figure de la plante du pied d'un homme imprimée ſur la terre. Elle reçoit une veine qui ſe diviſe en une infinité de *filamens*, comme des toiles d'araignées, qui ſont pleins de ſang, & répandus dans toute ſa ſubſtance. Elle eſt attachée ou ſuſpendue à *l'omentum*, auquel elle fournit du ſang par diverſes petites veines. Hippocrate remarque que la rate eſt 92 *fibreuſe*. Il dit auſſi ailleurs qu'elle eſt molle & ſpongieuſe, & que c'eſt pour cela qu'elle attire du ventricule, auprès duquel elle eſt placée, une partie de l'humide qui vient de la boiſſon; le reſte étant en ſuite attiré par la veſſie de l'urine.

Du Poumon, *& de la Membrane appellée* Phrénes.

XI. *Le Poumon* a, ſelon Hippocrate, cinq lobes comme le foye; il eſt caverneux, rare, & percé de pluſieurs trous comme les éponges. 93 C'eſt pour cela qu'il attire auſſi des parties voiſines l'humidité qu'elles contiennent, ou qu'il les ſuce.

Le nom qu'Hippocrate donne à la membrane qui ſépare le ventre d'avec la poitrine, eſt le même que celui par lequel les Grecs déſignoient 94 *l'eſprit* ou *l'entendement*. Les plus anciens Médecins avoient ainſi nommé cette partie, dans la penſée qu'elle étoit *le ſiege de l'entendement*, ou de la *prudence*, lui faiſant partager l'office qu'ils attribuoient, comme on l'a vû ci-deſſus, au cœur qui eſt dans ſon voiſinage.

Ce n'eſt pas que cette opinion fût generalement reçue de tout le monde. On la croyoit même fauſſe déja du temps d'Hippocrate, ſi le livre *de la maladie ſacrée* eſt de lui. Voici de quelle maniere l'auteur de ce livre parle de cette affaire. *La partie*, dit-il, *qu'on appelle* Phrénes, *a été ainſi nommée mal à propos & à l'aventure. Ce nom n'eſt fondé que* 95 *ſur une opinion & non pas ſur quelque choſe de réel; car je ne vois pas en quoi cette partie contribue à la prudence ou à l'intelligence. Tout ce qu'elle fait c'eſt que ſi quelcun eſt ſurpris tout d'un coup d'une grande joye ou d'une grande triſteſſe, cette partie treſſaillit; & cauſe par là quelque eſpece d'inquietude ou de douleur, parce qu'elle eſt plus mince & plus fortement tendue qu'aucune partie du corps; n'aiant aucun ventre, ou, aucune cavité, pour recevoir ce qui eſt bon ou ce qui eſt mauvais, mais étant également troublée de l'un & de l'autre, à cauſe de ſa foibleſſe naturelle. Cette partie*, pourſuit-il, *ſent, ou a du ſentiment, mais elle n'eſt pas le ſiege de la ſageſſe,*

91 ἧπαρ.

92 ἰνώδης.

93 *De priſca Medicina.*

94 Φρένες. Les Anatomiſtes ſuivans ont appellé cette membrane *Diaphragme*, c'eſt à dire *Séparation*.

95 τῷ νόμῳ, τῷ δὲ ἔργῳ οὐκ; *Opinione, non reipſa. Voyez ci-devant lib. 2. chap. 6.*

Unable to display this page

„ dans leur centre, ſe pouſſe au dehors & attire une portion de l'air que la *Siecle*
„ mere reſpire; par le moyen duquel le mêlange de ces deux ſemences rece- *xxxvj.*
„ vant du raffraichiſſement, ſe nourrit, ou s'enfle, juſques à ce qu'il ſe forme
„ par deſſus une petite pellicule, qui en ſuite en contient d'autres ſous elle,
„ qui ſont toutes attachées enſemble.

„ Il ajoûte, qu'en ce temps-là le ſang de la mere deſcendant dans la matrice
„ & s'y figeant, ſert à la production d'une eſpece de chair, du milieu de
„ laquelle ſort le *nombril*, qui eſt un canal deſcendant de ces mêmes pel-
„ licules, par lequel le fœtus reſpire, ſe nourrit, & reçoit de l'accroiſſe-
„ ment. *Ce qu'on vient de dire* que le fœtus ſe nourrit par le nombril, *eſt repe-*
„ *té* 1 *en plus d'un endroit. Mais cela n'empêche pas qu'Hippocrate n'aſſure* 2 *ail-*
„ *leurs*, que le fœtus ſe nourrit par la bouche, & en ſuçant; qu'autrement il
„ n'auroit pas des excrémens dans les boyaux en venant au monde, & ne ſau-
„ roit pas ſucer d'abord la mammelle, s'il n'avoit fait auparavant quelque cho-
„ ſe de ſemblable.

„ *Hippocrate continuant à parler de la formation de l'enfant, dit*, que la chair
„ dont on a parlé, ayant été formée, le ſang de la mere qui eſt tous les jours
„ attiré en plus grande quantité dans la matrice, par cette chair qui reſpire,
„ eſt cauſe que les pellicules s'enflent & qu'il s'y fait comme des replis, par-
„ ticulierement dans les extérieures; leſquelles ſe rempliſſant de ce ſang,
„ produiſent ce qu'on appelle *chorion*. Il arrive enſuite à meſure que la chair
„ croît, que l'eſprit en diſtingue ou en débroüille les parties, en ſorte que
„ chacune va vers ſa ſemblable; ce qui eſt épais, vers l'épais; ce qui eſt rare,
„ vers le rare; ce qui eſt humide, vers l'humide; chaque choſe allant en ſon
„ propre lieu, ou du côté de ce qui eſt de ſa même nature, & d'où elle a ti-
„ ré ſon origine. En ſorte que ce qui eſt procedé de l'épais demeure épais,
„ ce qui vient de l'humide demeure humide, & le reſte à proportion; la
„ chaleur amenant d'ailleurs les os à la dureté qu'on voit qu'ils ont. Après
„ cela, les extrémitez du corps ſe pouſſent au dehors comme les branches
„ d'un arbre. Les parties tant internes qu'externes ſe diſtinguent mieux; la
„ tête s'éleve au deſſus des épaules & s'en éloigne, comme les bras s'éloi-
„ gnent des côtez, & comme les jambes s'écartent l'une de l'autre. Les
„ nerfs, ou les ligamens vont aux jointures; la bouche s'ouvre; le nez,
„ & les oreilles s'élevent au deſſus des autres parties de la tête, & ſe
„ percent; les yeux ſe rempliſſent d'une humeur pure; & les marques
„ du ſexe paroiſſent. Les viſceres, *pourſuit nôtre auteur*, ſe diſtinguent ou
„ ſe rangent auſſi. L'enfant commence à reſpirer par la bouche & par
„ les narines; le ventre ſe remplit d'eſprit ou d'air, auſſi bien que les
„ boyaux & il y vient auſſi de l'air par le nombril. Enfin les boyaux &
„ le ventre s'ouvrent, en ſorte qu'il ſe fait un paſſage qui conduit à l'a-
„ nus, comme il s'en fait un autre qui tend de la veſſie au dehors.

Hippocrate, ou l'auteur du livre qu'on a cité, ayant raiſonné de cette maniere ſur la formation du corps de l'enfant, fait voir qu'il ſe paſſe à peu près la même choſe dans *la production des plantes*; & il explique ſur les mêmes principes comment elles naiſſent de leurs ſemences. Il tâche même de faire voir que *les oiſeaux* ne ſe for-

1 *Lib. de alimento. lib. de natura pueri.*
2 *Lib. de carnibus.*

Unable to display this page

Voila, ſelon nôtre Auteur, de quelle maniere les enfans ſe forment & croiſſent dans le ſein de leur mere, & comment ils viennent au monde; ce qui ſe doit entendre de ce qui arrive ordinairement, & qui n'exclud pas les cas extraordinaires, dont Hippocrate rend auſſi raiſon, dans quelques livres qu'il a compoſez ſur cette matiere en particulier. *Siecle xxxvj.*

Des enfans qui naiſſent à ſept mois; & de ceux qui naiſſent à huit.

XIV. Il y a un de ſes livres, qui eſt intitulé; *de l'enfant qui nait à ſept mois*, & un autre qui a pour titre, *de l'enfant qui nait à huit mois*. Le premier de ces enfans peut vivre & atteindre l'âge le plus avancé, mais non pas le ſecond, qui ſelon nôtre Auteur, doit néceſſairement mourir en venant au monde, ou du moins n'y demeurer que très peu de temps. La raiſon qu'il rend de cette difference eſt que ſept mois après la conception, l'enfant qui eſt dans la matrice étant parfaitement formé, & ſe trouvant déja fort, quoi qu'il ait encore quelque temps à croître, ſe remue plus vigoureuſement, ce qui fait que les membranes qui l'enveloppent ſe relâchent un peu; de la même maniere qu'on voit que les épics s'entr'ouvrent, quelque temps avant que le grain ſoit mûr. Il arrive donc que ce relâchement allant quelquefois plus loin que les membranes ne peuvent porter, elles ſe rompent, en ſorte qu'il faut que la femme accouche; & ſon accouchement étant prématuré, pluſieurs de ceux qui naiſſent à ce terme-là, meurent auſſi-tôt après. Mais comme on a remarqué que l'enfant avoit déja en ce temps-là toutes les parties de ſon corps bien formées, il ne laiſſe pas d'y en avoir quelques uns qui échappent, lors qu'on les éleve avec ſoin.

Quant à ceux qui demeurent encore dans le ſein de leur mere après ce terme, ou après le relâchement des membranes, Hippocrate ſuppoſe que les grands efforts qu'ils ont faits, les rendent languiſſans & malades pendant *quarante jours*; en ſorte que s'ils naiſſent dans cet intervalle, les nouveaux efforts qu'ils ſont obligez de faire, pour ſortir de la matrice, achevent de les abbatre, & les tuent néceſſairement; au lieu que ceux qui paſſent ce terme, & particulierement ceux qui ont quarante autres jours pour ſe reprendre, naiſſant avec toutes leurs forces, ſubſiſtent très aiſément.

Les deux quarantaines de jours, dont on vient de parler, ſont les dernieres des *ſept*, qu'Hippocrate prétend qui ſe paſſent depuis le moment de la conception, juſqu'à celui de la naiſſance des enfans, qui viennent ſelon les loix ordinaires de la Nature. Il prétend du moins que ſi un enfant n'accomplit pas ces ſept quarantaines toutes entieres, ce qui pouſſeroit le terme de la naiſſance dix jours au delà de neuf mois; à conter, comme il fait, trente jours pour chaque mois, il doit pour le moins être entré dans la derniere quarantaine; comme cela arrive à ceux qui viennent depuis le commencement du neuviéme mois juſqu'à la fin. Il croyoit de même, à l'égard des enfans que l'on a dit qui viennent à ſept mois, qu'il ſuffit pour qu'ils ayent vie, qu'ils ſoient entrez dans le ſeptiéme; & c'eſt pour cela qu'il met ceux qui naiſſent au bout de cent quatre-vint-deux jours, & une petite partie d'un jour, au rang des enfans venus à ſept mois accomplis; quoi que ce nombre de jours ne faſſe, à ſon conte, que ſix mois & deux jours, & qu'il manque dix-huit jours que le cinquiéme quadragenaire ne ſoit achevé.

Ce qui avoit engagé Hippocrate dans le ſentiment dont il étoit, à l'égard des enfans venus à *ſept mois*, qu'il prétendoit devoir plûtôt vivre que ceux qui viennent à *huit*; & à l'égard des *ſept quadragenaires* qui s'écoulent, ſelon lui depuis la

Siecle xxxvj. conception juſqu'à l'accouchement naturel, c'eſt qu'il ſuppoſoit que le nombre de *ſept* étoit le plus parfait de tous; & qu'il lui attribuoit un grand pouvoir, non ſeulement par rapport à la formation du corps des enfans, ou à leur naiſſance, mais encore par rapport au temps de la vie & de la mort de tous les hommes, & aux maladies auxquelles ils ſont ſujets, ſelon ce qu'il dit en un endroit, 4 *que l'âge de l'homme, ou ſa vie, eſt de ſept jours, ou eſt reglée par le nombre ſeptenaire, & que tout ce qui lui arrive, ou tout ce qui regarde l'économie de ſon corps, eſt adminiſtré par rapport au nombre de ſept,* ou *à des périodes ſeptenaires.* En quoi il ſuivoit l'opinion de Pythagore qu'on a rapportée ci-deſſus, & reconoiſſoit, avec ce Philoſophe, les loix d'une certaine 5 *harmonie*, ſelon laquelle tout l'univers eſt conduit, & qui ſe rencontre dans la combinaiſon ou dans la jonction de certains *nombres*, dont *le ſeptenaire* eſt le plus conſiderable. Mais quel qu'ait été le fondement ſur lequel Hippocrate s'eſt appuyé, pour décider du ſort des enfans qui naiſſent dans les divers temps qu'on a marquez; c'eſt une choſe remarquable que ſa déciſion ait été ſuivie, s'il faut ainſi dire, de toute la terre, & que ſon autorité ſeule ait été la regle 6 des Juriſconſultes, dans les loix que les Empereurs Romains ont faites ſur ce ſujet.

Il eſt temps de finir ce qui regarde ſon Anatomie, avec cette digreſſion que l'on a faite à l'occaſion des parties qui diſtinguent les ſexes, après avoir remarqué qu'on trouve encore dans les écrits d'Hippocrate diverſes choſes concernant *les os*, leur nombre, leur figure, leur aſſemblage, &c. C'eſt la partie de l'Anatomie ſur laquelle il eſt le plus exact, comme étant celle dont la conoiſſance eſt la plus néceſſaire pour l'exercice de la Chirurgie, qu'il entendoit très-bien, comme on le verra en ſon lieu. Cependant on n'a pas crû devoir rapporter ici ce qu'il a dit ſur ce ſujet, parce que Riolan en a déja donné un extrait, & que c'eſt la partie de l'Anatomie ſur laquelle l'on a le moins diſputé dans la ſuite. On trouvera un abregé complet d'Anatomie, où l'Oſteologie ſera jointe, quand on en ſera à Galien. Voila ce que l'on avoit à dire, touchant l'Anatomie d'Hippocrate. On verra encore quelque choſe qui y a du rapport, dans le chapitre ſuivant, & dans la ſeconde partie de cette hiſtoire, chap. 3. & 6.

CHAPITRE

---

4 *Lib. de carnibus.*

5 *Lib. de Septimeſtri partu.* Voyez encore *la ſixiéme ſection du ſecond des Epidémiques.*

6 Septimo menſe naſci perfectum partum jam receptum eſt, propter auctoritatem doctiſſimi viri Hippocratis. *Paulus, in Leg.* 3. *Paragr. de ſtatu hominum.* Hippocrate eſt encore cité d'ailleurs, par les Juriſconſultes anciens, ſur la même matiere.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE IV.

Des Causes de la Santé, *& de* celles des Maladies; *de leur* Sujet; *& de leurs principales* Differences.

ON a vû ci-dessus quels sont, selon Hippocrate, les élémens de tous les corps en géneral. Lorsqu'il s'agit du corps humain, en particulier, ou de celui des animaux, il établissoit aussi trois principes particuliers; *le Solide*, *l'Humide*, & *les Esprits*; qu'il explique autrement, par 1 *ce qui contient*, *ce qui est contenu*, & *ce qui donne le mouvement*.

On ne peut entendre par *ce qui contient*, que *les parties solides*; comme les os, les nerfs, ou les tendons, & les ligamens, les cartilages, les membranes, les fibres, & autres parties semblables. Par *ce qui est contenu*, Hippocrate entendoit principalement quatre sortes *d'humeurs*, ou de matieres liquides qui se trouvent dans le corps; 2 *le sang*; *la pituite*, ou *le phlegme*; *la bile jaune*; & *la mélancholie*, ou *bile noire*. Par *ce qui donne le mouvement*, il vouloit marquer ce qu'il appelle autrement *Esprit*, qui est, selon lui, une matiere qui tient de la nature de l'*air*, d'où elle tire son origine, & qui est répandue par tout le corps; on dira quelque chose de plus particulier, sur tout cela.

Pour commencer par *les humeurs*, Hippocrate veut que *le sang* soit naturellement *chaud* & *humide*, de couleur *rouge*, & *doux* au goût; *la pituite*, *froide* & *humide*, *blanche*, *gluante*, & *un peu salée*, *la bile jaune*, *seche*, *gluante*, *amere*, & tirée de ce qu'il y a de plus *gras* dans le sang & dans les alimens; *la mélancholie*, *noire*, *froide*, & *seche*, *très-gluante*, *flatueuse*, & *facile à fermenter*.

Le corps de l'homme est, selon lui composé de ces quatre substances. C'est par elles, dit-il, qu'on a *la santé*, & qu'on est *malade*. On se porte bien tant que ces humeurs demeurent en leur état naturel, & qu'elles sont dans une juste proportion entr'elles, par rapport à leur quantité, à leurs qualitez & à leur mêlange. Au contraire l'on se porte mal, lorsque quelcune de ces choses est en moindre quantité, ou qu'elle est plus abondante qu'il ne faut; lorsqu'elle se tient séparée des autres en quelque partie du corps; & enfin lorsque toutes ces humeurs n'ont pas les qualitez requises, & qu'elles ne sont pas mêlées ensemble, comme elles le doivent être. On peut définir *la santé* & *la maladie* sur ce qu'on vient de dire de l'une & de l'autre; Hippocrate lui-même n'en ayant pas donné de définition expresse, si ce n'est lorsqu'il dit en un endroit; qu'on appelle maladie, 3 *tout ce qui incommode l'homme*; mais cela est trop géneral.

Quant aux usages de chaque humeur en particulier, il croyoit que *le sang*, bien conditionné, nourrit les parties, & qu'il est la source de la chaleur animale; qu'il fait la bonne couleur & la bonne santé. Il croyoit aussi que *la bile jaune* conserve le corps dans son état naturel, empêchant que les petits vaisseaux, & les voyes cachées, qui sont en si grand nombre, ne se bouchent; &

tenant

1 τὰ ἔχοντα, τὰ ἐνιχέομενα, καὶ τὰ ὀρμῶντα. *Epid. lib. 6. sect. 8.*
2 *Lib. de natura hominis.*
3 ὃ τι ἂν λυπῇ τὸν ἄνθρωπον.

Siecle xxxvj. tenant ouverts les conduits par où les excremens s'évacuent. Il lui attribue de plus d'aiguiſer les ſens, & d'aider à la coction des alimens. *La bile noire* eſt, ſelon lui une eſpece de lie ſervant de ſoûtien & de fondement aux autres humeurs. *La pituite* ſert aux nerfs, aux membranes, aux cartilages, aux articulations, à la langue, & à d'autres parties pour les rendre ſouples, & faciliter leur mouvement.

Outre les quatre premiere qualitez, que l'on a dit qu'Hippocrate attribuoit aux humeurs, qui ſont *l'humidité, la ſechereſſe, la chaleur*, & *le froid*; outre ces qualitez, dis-je, & quelques autres que l'on a touchées, il paroît par quelques paſſages qu'il croyoit qu'elles en poſſedoient une infinité d'autres, qui avoient leurs uſages, & qui ne devenoient nuiſibles, qu'entant que l'une venoit à acquerir un plus grand degré de force, à dégenerer, à ſe ſéparer du reſte &c. „ Voici comme il en parle lui-même. 4 Les Anciens, *dit-il*, n'ont point crû „ que le ſec, le froid, le chaud, ou l'humide, ni aucune autre qualité ſem- „ blable, cauſât quelque incommodité à l'homme; mais ils ont crû que ce qu'il „ y avoit de plus fort ou d'exceſſif en chacune de ces qualitez, & que la na- „ ture humaine ne pouvoit pas ſurmonter, étoit ce qui incommodoit, & c'eſt „ ce qu'ils ont tâché de corriger ou d'ôter. Or entre les choſes douces, ce „ qui eſt très-doux eſt le plus fort; comme entre les amers, & les aigres, ce „ qui eſt très-amer & très-aigre; en un mot ce qui tient le plus haut degré en „ chaque choſe. Ce ſont, *continue Hippocrate*, ces dernieres choſes que les „ Anciens ont crû qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, qui lui ſont nui- „ ſibles. Il ſe rencontre en effet dans nôtre corps, de *l'amer*, du *ſalé*, du *doux*, „ de *l'aigre*, de *l'âpre*, de *l'inſipide*, & une infinité d'autres matieres qui ont „ diverſes qualitez, ſelon qu'elles ſont abondantes ou qu'elles ſont fortes. Ces „ differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne ſont de mal à qui que ce „ ſoit; tant que les humeurs, ſont mêlées, & que par ce mêlange elles ſe tem- „ perent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs ſe ſéparent & qu'elles „ demeurent à part, alors leurs qualitez deviennent ſenſibles, & incommo- „ des en même temps.

On peut recueuillir de ce qu'on vient de dire, qu'Hippocrate n'entendoit pas que les matieres, dont on a parlé, agiſſent ſeulement par les qualitez que les Philoſophes ont appellé *premieres*, qui ſont celles qu'on a touchées d'entrée. Bien loin de là il dit peu après, *que ce n'eſt pas* le chaud *qui a une grande force, mais* l'aigre, l'inſipide, *&c. ſoit dans l'homme, ſoit hors de l'homme, ſoit à l'égard de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit, ou de ce qu'on applique au dehors de quelque maniere que ce ſoit*; *& il conclut que de toutes* 5 *les facultez il n'y en a point, qui ait moins de pouvoir que* le chaud & le froid.

Ce que l'on a dit des humeurs qui ſe ſéparent des autres, a du rapport avec ce qu'Hippocrate remarque en divers endroits, *que les humeurs ſe meuvent*. Il exprime quelquefois ce mouvement qui cauſe diverſes maladies, par un terme qui marque 6 *une impetuoſité* à peu près ſemblable à celle des animaux, qui entrent en chaleur en certain temps.

Il

---

4 *De priſca Medicina. Voyez au livre précedent chap. 5. le ſentiment d'Alcmæon.*

5 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 2. la ſignification du mot* δύναμις.

6 ὀργᾶν, *impetu ferri, libidine accendi.* De ce verbe vient le nom ὀργασμὸς, qui déſigne cette eſpece de mouvement.

Il y a d'autres paſſages par leſquels il ſemble qu'Hippocrate n'accuſe que 6 deux ſortes d'humeurs, *la bile*, & *la pituite*, d'être les cauſes des maladies. Ce qui arrive lors que ces deux humeurs ſe mêlent avec le ſang, & qu'elles pechent ſoit par rapport à la qualité ou à la quantité; ſoit par rapport au lieu où elles doivent ſe rencontrer, ou ne ne ſe rencontrer pas. Mais comme il parle ailleurs de deux ſortes de bile, ces deux humeurs ſe pourront reduire à trois; & en les joignant au ſang il s'en trouvera toûjours quatre. *Siecle xxxvj.*

7 En d'autres endroits il en ajoûte une cinquéme, qui eſt *l'eau*; dont il prétend que la ratte ſoit la ſource, comme le foye, & le cerveau, ſont celles du ſang, de la bile, & de la pituite. Quelques Commentateurs veulent que cette *eau* ſoit la même choſe que *la mélancholie*, à laquelle Hippocrate la ſubſtitue. On ne void pas dabord comment pouvoir accorder leur ſentiment, avec l'idée qu'il avoit de cette derniere humeur. Nous avons dit ci-deſſus qu'il regardoit la mélancholie comme une eſpece de *lie* des autres humeurs, en quoi elle n'auroit pas du rapport avec l'eau. Et il ſemble qu'on ne trouve pas mieux ſon conte en faiſant de deux ſortes de *mélancholie*, l'une qui eſt celle qu'on vient de décrire, & l'autre qui doit plûtôt être appellée *bile noire*, qui n'eſt autre choſe que la bile jaune que l'on ſuppoſe qui ſe noircit en s'échauffant & en ſe brûlant par une chaleur exceſſive, parce que celle-ci n'a rien non plus de commun avec l'eau. Néanmoins ce qui appuye le ſentiment dont il s'agit, c'eſt qu'il eſt dit dans le même endroit touchant cette *eau*, qu'elle eſt *la plus peſante des humeurs*. Rien n'empêche auſſi qu'on ne puiſſe dire que c'eſt ici un different ſyſteme, comme 8 l'auteur du livre, d'où il eſt tiré, a paſſé anciennement pour être different d'Hippocrate.

Cette eau pourroit encore avoir du rapport avec ce qu'Hippocrate appelle ailleurs *Ichor*; par où l'on a entendu toute ſorte d'humeur *claire* & *aqueuſe*, qui ſe trouve dans le corps d'un homme, ſoit ſain, ſoit malade. Mais il ſemble plûtôt donner ce nom à ce qu'il y a de plus clair dans les humeurs lors qu'elles ſont mal diſpoſées ou corrompues; car il appelle de ce nom cette eſpece de *ſanie* qui coule d'un *ulcere malin*, & qui eſt plus claire que ne doit être *le pus*; il parle auſſi en quelques endroits des *Icheurs acres & bilieuſes*, & des *Icheurs brûlantes*. Mercurial rapporte toutes les ſignifications de ce mot, dans ſes diverſes leçons liv. 4. chap. 12.

On trouve encore un troiſiéme ſyſteme ſur les cauſes des maladies dans un autre livre intitulé, 9 *des vents, ou des eſprits*, qui eſt parmi les œuvres d'Hippocrate, mais que pluſieurs ont crû n'être pas de lui. L'auteur de ce livre ſe ſert tantôt du mot de 10 *vents*, & tantôt du mot *d'eſprits*; avec cette difference que le dernier marque les eſprits ou l'air, & les vents qui ſont renfermez dans le corps, au lieu que le premier marque ceux du dehors, d'où il prétend neanmoins que viennent ceux de dedans par le moyen de l'air qu'on reſpire, & de celui qui eſt contenu dans les alimens que l'on prend. Il paroît par la lecture de ce livre, qui eſt un des mieux raiſonnez ou dont le raiſonnement eſt mieux ſuivi qu'aucun autre de ceux d'Hippocrate, qu'il regar-

6 *Lib. de affectionibus; & lib. 1. de morbis.*
7 *Lib. 4. de morbis.*
8 Ce livre a été attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate.
9 Περὶ φυσῶν.
10 Φυσὰς, & πνεύματα.

Siecle xxxvj. de *l'air*, ou, *les esprits* comme les veritables *causes des maladies* & *de la santé*, préferablement même aux *humeurs*, qui ne tiennent lieu en cette rencontre que de causes *aidantes*, entant que les esprits se mêlent avec elles. Mais on peut concilier ce dernier sentiment avec celui que l'on a rapporté, & que l'on a attribué à Hippocrate, touchant les effets des humeurs, en disant que tout ce que l'on a remarqué qu'elles font, par rapport à la santé, ou aux maladies, suppose l'impulsion des *esprits*, comme du *premier mobile*, & que c'est pour cela qu'Hippocrate les a désignez, comme l'on a vû ci-dessus, par *ce qui donne le mouvement*.

Il y a, selon Hippocrate, autant de *causes externes* de la santé & des maladies, qu'il y a de choses hors du corps de l'homme qui peuvent agir sur lui, & autant qu'il y a de varieté dans sa conduite, & dans tout ce qui lui arrive pendant tout le cours de sa vie. Cela supposé, il est facile de voir que la santé & les maladies dépendent en géneral des causes suivantes; de *l'air*, qui nous environne; de *ce que nous mangeons* & de *ce que nous buvons*; du *sommeil*, & des *veilles*; de *l'exercice*, & du *repos*; des choses *qui sortent de nôtre corps*, & de celles *qui y sont retenues*; & enfin des *passions*. On met aussi au nombre des causes externes de la santé & des maladies, *la rencontre des corps étrangers*, qui nous est quelquefois utile, mais qui peut aussi nous nuire; *les poisons*, & *les animaux venimeux* sont dans le rang des dernieres de ces causes. On ne s'engagera pas à traiter plus particulierement ce qui regarde les causes des maladies, parce que cela nous meneroit trop loin; & l'on s'en dispensera avec d'autant plus de raison qu'il faudroit répeter tout cela quand nous en serons à Galien, dont le systeme, à cet égard, est plus clair & plus méthodique que celui d'Hippocrate, de qui il suit neanmoins presque en tout les principes.

On touchera seulement en peu de mots, premierement le rapport qu'Hippocrate trouvoit entre quelques-unes des causes externes, & les internes. Il faisoit, par exemple, comparaison des *quatre humeurs* dont on a parlé, avec les *quatre âges* de l'homme, avec les *quatre saisons* de l'année, & avec les *climats* & les *lieux*, qui sont *chauds*, *froids*, *secs*, ou *humides*. Il croyoit que *l'enfance*, ou *l'adolescence*, le *printemps*, & *les païs temperez* doivent produire *du sang*, & par conséquent plus de maladies *sanguines*, & moins de celles qui dépendent des autres humeurs. *La jeunesse*, *l'été*, & *les païs chauds* & *secs*, sont propres, selon lui, pour produire de la *bile*, & toutes les maladies qu'elle cause. *L'âge viril*, *l'autonne* & les lieux dont l'air est *grossier* & *inégal* contribuent à la formation de la *mélancholie*, & des maladies *mélancholiques*. Enfin *la vieillesse*, *l'hyver*, & *les païs froids & humides* engendrent *la pituite*, & les maladies *pituiteuses*. Il examine de même avec soin quels sont *les alimens* qui produisent du sang, de la bile, &c. Il traite aussi des effets du *sommeil* & des *veilles*, de *l'exercice* & du *repos*, & des autres causes externes que l'on a touchées, par rapport aux *quatre humeurs*, & à toute l'utilité, ou tout le dommage qu'on en peut géneralement recevoir.

On remarquera en second lieu, qu'entre toutes les causes dont on a fait mention, les deux plus génerales sont, selon Hippocrate, *les alimens*, & *l'air*, & que ce sont celles qu'il examine avec toute l'attention possible. Premierement pour ce qui regarde *la nourriture*, il a composé divers livres sur ce sujet seul. Il s'est attaché fort exactement à distinguer celle qui est bonne de celle qui est mauvaise, selon les differens états où l'on se trouve. Il y étoit d'autant plus obligé que sa maniere de traiter les maladies rouloit presque entierement sur

cet

cet article, je veux dire ſur le choix de la nourriture, ſoit à l'égard de 11 *la Siecle qualité*, ſoit à l'égard de *la quantité*, ou du *temps* propre pour la donner, com- *xxxvj.* me on le verra dans la ſuite.

Il faiſoit auſſi une grande conſideration de *l'air*, & de ce qui en dépend. L'on a vû en gros ce qu'il penſoit ſur les quatre ſaiſons & ſur les divers païs. Il examinoit d'ailleurs *les vents*, qui regnent ordinairement ou extraordinairement; *les déréglemens des ſaiſons*; & même *le lever* ou *le coucher* 12 *des Aſtres*, ou le temps de certaines *Conſtellations*, comme de *la Canicule*, de *l'Arcturus*, & des *Pleïades*; auſſi bien que le temps des *Solſtices*, & des *Equinoxes*; parce qu'il croyoit que ces jours ou ces temps-là cauſent de grands changemens dans les maladies, mais il n'explique pas comment cela ſe fait.

On peut inferer de ce que nous venons de dire, qu'Hippocrate regardoit la conoiſſance de *l'Aſtronomie* comme néceſſaire à un Médecin, & qu'il étoit perſuadé que les Aſtres ont quelque influence ſur nos corps. Ceci a du rapport avec ce qu'il dit d'ailleurs des 13 *choſes du ciel*, qu'il conte entre les cauſes des maladies, & avec ce qu'on a remarqué 14 ci-deſſus, que, ſelon Hippocrate, *nôtre ſanté, nôtre vie, nôtre mort, & tout ce qui regarde nôtre être, dépend des choſes qui ſont élévées au deſſus de nous, ou des choſes d'enhaut.* Et il y a apparence qu'il a encore entendu quelque choſe d'approchant, quand il parle ailleurs de 15 je ne ſai quoi de *divin*, qu'il reconoiſſoit dans les cauſes des maladies. Quelques-uns de ſes plus anciens Commentateurs avoient crû que lors qu'il parle de cette maniere, il fait alluſion à ce qu'ont dit ſur ce ſujet 16 les Poëtes, & Homere en particulier, qui attribue à *la colere des Dieux* certaines maladies qui arrivent aux hommes. Mais Galien n'eſt pas de leur ſentiment, & il a raiſon de leur faire cette leçon, 17 *que ceux qui commentent ou qui interpretent un auteur, ne doivent pas écrire tout ce qui leur ſemble être veritable, ou ce que l'auteur a dû croire, ſelon eux; mais ce qui eſt veritablement, ſelon ſon ſentiment, quand même cela ſeroit faux.* Or Galien ſoûtient, qu'il n'y a aucun des livres d'Hippocrate, dans lequel il ait attribué aux Dieux la cauſe des maladies. Et il prouve d'ailleurs qu'Hippocrate n'a pas été dans cette opinion, premierement par la raiſon que ce dernier rend des accidens qui arrivent dans une maladie qu'il décrit, & du nom qu'on donnoit en ce temps-là à cette maladie. On appelloit ceux qui en étoient atteints d'un nom qui ſignifie *frappez* dans la prévention où l'on étoit, 18 ſans doute parmi le peuple, que ces gens-là avoient été *frappez* de cette maniere *par quelque divinité*, à peu près comme *par la foudre.* Mais Hippocrate remarque expreſſément que les Anciens

11 Περὶ διαίτης, καὶ πόσων; *Lib. de alimento.*

12 *Lib. 1. de diæta. lib. de aëre, aquis, & locis. lib. de humoribus. lib. 4. de morbis. aphoriſm. lib. 3.*

13 Ἢν τὰ ἐκ τῶν θεῶν ἀντιπίπτοντα ᾖσιν, *ſi les choſes qui dépendent du ciel ne ſont pas favorables.*

14 *Liv. 3. chap. 2.*

15 Θεῖόν τι, *Lib. prognoſtic. lib. de natura muliebri; & lib. de morbo ſacro.*

16 Je ne ſai ce que Galien a entendu lors qu'il dit, que ceux qui attribuent les maladies à la colere des Dieux, empruntent, pour le prouver, le témoignage de ceux qui ont écrit *ce qu'on appelle les Hiſtoires,* Ὃ δὲ καλοῦσι τὰς καλουμένας ἱστορίας.

17 Βλαπτὰ, *lib. de ratione victûs in acutis.*

18 C'eſt du moins la conſequence qu'on doit tirer du raiſonnement de Galien, autrement la preuve ne vaudroit rien. On parlera encore de cette maladie ci-après.

Unable to display this page

Unable to display this page

Siecle xxxvj. Il fait une autre difference génerale des maladies, par rapport au temps de leur durée ordinaire, lors qu'il les distingue en 29 *aigues* ou *courtes* & *violentes*, & en 30 *chroniques* ou *longues*; & cela encore par rapport aux diverses causes dont on a parlé; les maladies aigues étant causées, selon lui, par la bile & par le sang, & cela dans la fleur de l'âge, au printemps, & en été; & les longues au contraire étant produites par la pituite, & par la bile noire, dans la vieillesse, & pendant l'hyver. De ces maladies les unes sont *plus aigues*, les autres *moins*, & il en est de même des longues. On verra ci-après quelle est la durée des unes & des autres.

Hippocrate distinguoit aussi les maladies par rapport aux lieux où elles ont cours, soit ordinairement, soit extraordinairement. Il appelloit les premieres, c'est à dire, celles qui sont *ordinaires* & *familieres* à de certains lieux, des maladies 31 *Endémiques*; & les dernieres, ou celles qui regnent extraordinairement tantôt en un lieu tantôt en un autre, & dont plusieurs personnes se trouvent également atteintes, pendant un certain intervalle de temps, maladies *Epidémiques*, c'est à dire, selon la même etymologie, maladies *qui ont cours parmi le peuple*; comme *la peste*, qui est la plus terrible des maladies de cette nature. Il faisoit un troisiéme genre de maladies, opposé au précedent, & il le marquoit par le nom de maladies 32 *dispersées*; indiquant par là toutes les maladies de differens caracteres qui attaquent divers particuliers dans une certaine saison; en un mot les maladies ordinaires, qui sont l'une d'une sorte & l'autre d'un autre.

Il distinguoit celles 33 *qui naissent avec nous*, ou qui nous sont *héréditaires*, d'avec *celles qui nous viennent d'ailleurs*.

Il regardoit enfin les maladies comme étant 34 *d'une bonne nature*, ou comme étant *d'une nature maligne*. Les premieres sont celles qui se guérissent aisément, ou le plus souvent; & les secondes celles qui donnent une grande peine aux Médecins, & qui souvent ne guérissent point, quoi qu'on y employe tous ses soins.

CHA-

---

29 ὀξέις, ἢ βραχέις, λίαν ὀξέις, καυσώδεις, ὀξύπατοι, *aigues*, & *très-aigues*.

30 χρονίαι, μακραί.

31 ἔνδημοι, ἢ ἐνδημίοι, de ἐν, *en*, & de δῆμος, *peuple*, ou *nation*, comme qui diroit *maladies qui sont dans la nation* ou propres à la nation, telles que sont *la Phthisie* en Angleterre; *les Scrophules* en Espagne.

32 σποράδες.

33 σύμφυτοι, συγγενέες, ἢ ἐ συγγενέες.

34 εὐηθέες, ἢ κακοηθέες, de ἦθος ou ἤθεα, qui signifie *les mœurs*, *les coûtumes*; par une métaphore tirée des manieres d'agir ou de l'humeur des hommes, dont les uns sont *d'un bon naturel*, les autres *malins*.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE V.

Des Changemens remarquables, *qui arrivent dans les maladies; & particulierement des* Criſes, *&* jours Critiques.

HIppocrate enviſageoit les changemens qui arrivent aux maladies, par rapport à quatre differens temps; 1 *le commencement* de la maladie; ſon *augmentation*; ſon *plus haut dégré*; & ſon *déclin*. Ce qui ſe doit entendre des maladies dont l'iſſue eſt heureuſe, car dans les autres la mort tient lieu de déclin. Le troiſiéme temps, ou le troiſiéme période eſt donc ſuivi du changement le plus conſiderable, car il décide de la vie ou de la mort du malade. Ce qui ſe fait ordinairement, ou du moins très-ſouvent par une *Criſe*.

Hippocrate appelloit *Criſe*, c'eſt à dire, *jugement*, tout *changement ſubit qui arrive dans les maladies, ſoit en mieux, ſoit en pis, ſoit que la guériſon ſuive immediatement, ou peu de temps après*. Ce changement ſe fait, ſelon lui, par la Nature, qui *juge* de cette maniere le malade, en l'abſolvant, ou en le condannant. Pour entendre ce qu'il veut dire, il faut ſe ſouvenir de l'idée qu'il a de la Nature, qu'il regarde comme reglant toute l'économie du corps. Si donc les maladies conſiſtent en un déſordre de cette économie, comme on le recueuille de ce que l'on a dit ſur leurs cauſes, la Nature & les maladies ſe doivent toûjours trouver oppoſées. Mais comme dans leur combat, ou dans le different qu'elles ont enſemble, la Nature eſt comme *juge & partie*, elle doit avoir le plus ſouvent le deſſus; & c'eſt par cette raiſon que le mot de Criſe ſe prend le plus ordinairement pour un jugement favorable, & qui termine heureuſement la maladie.

La maniere dont la nature agit, en cette rencontre, pour détruire ſon ennemi, c'eſt en ramenant les humeurs, dont le déſordre cauſe celui de tout corps, à leur état ordinaire, par rapport à leurs qualitez, à leur quantité, à leur mélange, à leur mouvement, ou aux lieux qu'elles occupent, & à toutes les autres manieres dont elles pechent. Entre les moyens, que la Nature employe pour cela, Hippocrate contoit particulierement ſur ce qu'il appelle 2 *la coction* des humeurs. C'eſt là le premier but qu'elle ſe propoſe. C'eſt par cette coction qu'elle ſe rend la maîtreſſe, & qu'elle achemine les choſes à une bonne criſe. Les humeurs ayant été amenées à ce degré, ce qu'il y a de ſuperflu & de nuiſible ſe vuide promtement de lui-même, ou du moins il eſt aiſé de le faire ſortir par les moyens dont on parlera quand il s'agira de la cure des maladies, ou des ſoins que la Médecine apporte pour aider la Nature, en cette rencontre. Le ſuperflu étant évacué, ce qui ſe fait par *une perte de ſang*; par *un flus de ventre*, ou par *un vomiſſement*; par *des ſueurs*; par *une décharge d'urine*; par *des tumeurs*, ou *des abſcès*; par *des galles*; *des boutons*; *des puſtules*; *des taches* &c. la Nature réduit aiſément le reſte en l'état, où il étoit avant la maladie.

Mais il faut bien remarquer que les évacuations, dont nous venons de parler, ne

---

1 ἀρχὴ; ἐπίδοσις; ἀκμὴ; χάλασις.

2 πέψις, ou πεπασμὸς. Hippocrate dit auſſi quelquefois *que la maladie elle-même ſe cuit*; πέσσειν ἡ νοῦσος; *lib. de ratione victûs in acutis.*

Siecle xxxvj. ne ſont regardées par nôtre auteur comme les effets d'une vraye criſe, que lors qu'elles ſont conſiderables par leur quantité; *les petites vuidanges n'étant point ſuffiſantes*, ſelon lui, *pour faire une bonne criſe*. Elles ſont au contraire une marque que la Nature eſt accablée ſous le fardeau des humeurs, qu'elle laiſſe aller faute de pouvoir les retenir, parce qu'elles l'irritent continuellement. En ce cas-là ce qui ſort eſt *crud*, parce que la maladie eſt encore la plus forte; & tant que les choſes demeurent en cet état, on ne peut eſperer qu'une *mauvaiſe criſe*, ou qu'une *criſe imparfaite*, qui marque ou le triomphe de la maladie, ou que ſes forces égalent celles de la Nature; d'où s'enſuit ou la mort, ou une prolongation de la maladie. En ce dernier cas, la Nature a ſouvent aſſez de terme, pour tenter une nouvelle criſe plus heureuſe que la premiere, après avoir fait de nouveaux efforts pour avancer de ſon mieux la coction des humeurs. On parlera dans le Chapitre ſuivant, des *ſignes de coction*, ou de *crudité* propoſez par nôtre auteur, & de quelques autres ſignes qui regardent encore les criſes.

Ce que nous avons principalement à remarquer ici, c'eſt que la coction ne ſe peut faire, ſelon lui que dans un certain terme; à peu près comme il faut à chaque fruit un certain temps pour meurir, car il compare l'état des humeurs, que la Nature a cuites, à celui des fruits qui ſont venus à leur maturité. Le temps néceſſaire pour cela ſe regle, ſelon les differences des maladies que l'on a déſignées dans le Chapitre précedent. Dans celle qu'Hippocrate a appellées *très-aigues*, la coction eſt parfaite & la criſe ſe fait au *quatriéme jour*; dans celles qui ſont ſimplement *aigues*, cela va juſqu'au *ſeptiéme*, & quelquefois juſqu'à *l'onziéme*, & même juſqu'au *quatorziéme*, 3 qui eſt proprement le plus long terme qu'Hippocrate donne aux maladies véritablement aigues; quoi qu'en quelques endroits il ſemble le pouſſer juſqu'au 4 *vintiéme*, ou *vint & uniéme* jour, & même juſqu'au 5 *quarantiéme*, & *ſoixantiéme*.

Toutes les maladies, qui paſſent ce dernier terme, ſont miſes au rang des *chroniques* ou longues; & au lieu que dans celles qui ne paſſent pas le *quatorze*, ou au plus tard le *vint*, chaque 6 *quatriéme* jour fait un jour de criſe, ou du moins eſt un jour remarquable, & par lequel on peut juger s'il y aura criſe dans le quaternaire ſuivant, & ſi elle ſera heureuſe ou non; dans celles qui vont de *vint* à *quarante*, Hippocrate ne conte plus que par chaque *ſeptenaire*; & dans celles qui paſſent *quarante*, il commence à conter par *vintaines*; comme il paroît par la progreſſion ſuivante, qui contient les jours marquez expreſſément par Hippocrate; dont le premier eſt le *quatriéme*; duquel il paſſe au *ſeptiéme*; puis à *l'onze*; au *quatorze*; au *dix-ſept*; au *vint*; & de celui-ci au *vint-ſept*; au *trente-quatre*; & enfin de ce dernier au *ſoixante*; au *quatre-vint*; au *cent*; & au *ſix-vint*. Après ce dernier terme, les jours de criſe ne ſe content plus, & la choſe ſe réduit à ceci, qu'au lieu que les maladies qui vont juſqu'au *cent vintiéme* jour, ont leurs criſes reglées par le nombre des jours, celles qui paſſent ce terme ne ſont plus regardées que par rapport aux changemens generaux des ſaiſons; en

3 *Aphoriſm.* 23. *ſect.* 2.
4 *Lib. de criſibus.*
5 *Lib. de diebus criticis.*
6 Il faut pour trouver le conte juſte, conter ce quatriéme jour deux fois, au milieu des deux premiers Septenaires, & auſſi deux fois au commencement du troiſiéme; comme on le verra ci-après par la progreſſion de ces nombres, telle qu'on la trouve dans Hippocrate.

en ſorte que les unes ſe terminent, par exemple, vers les Equinoxes, ou vers les Solſtices, les autres dans le temps du lever ou du coucher des Aſtres ou des Conſtellations dont on a parlé. Ou ſi les nombres ont encore lieu, on ne conte plus que par *mois* & par *années* entieres. C'eſt ainſi qu'Hippocrate veut 7 que certaines maladies des enfans ſoient jugées dans le *ſeptiéme mois* de leur naiſſance; & d'autres ſeulement dans leur *ſeptiéme*, ou même dans leur *quatorziéme année*. *Siecle xxxvj.*

Il reſte une remarque à faire touchant le *vintiéme* & le *vint & uniéme* jour. C'eſt que l'un & l'autre ſont également marquez pour des jours de criſe 8 en differens endroits des œuvres de nôtre Auteur. Voici la raiſon qu'il rend en l'un de ces endroits, pourquoi il préfere le premier de ces jours au dernier, qui feroit le conte juſte des trois ſeptenaires complets; c'eſt, dit-il, que les jours d'une maladie ne doivent pas être contez entiers, parce que 9 les années ni les mois ne ſont pas non plus compoſez de jours entiers. Cependant cette raiſon n'empêche pas qu'il ne mette ailleurs le *vint & uniéme* jour pour un veritable jour de criſe, comme preſque tous les autres jours *impairs*, qui paroiſſent tellement affectez pour les criſes, qu'il dit dans un de ſes Aphoriſmes, que les ſueurs qui commencent le troiſiéme, le cinquiéme, le neuviéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dixſeptiéme, le vint & uniéme, le vint-ſeptiéme, le trente & uniéme, & le trente-quatriéme jour d'une fiévre ſont bonnes; & que celles qui arrivent en d'autres jours marquent que le malade ſera beaucoup travaillé, que ſon mal ſera long & ſujet à des rechutes. Il dit encore expreſſément dans un autre 10 aphoriſme; *que la fiévre qui quitte dans un jour qui n'eſt pas* impair *eſt ordinairement ſujette à une rechute.* Galien expliquant ce paſſage prétend qu'il faut lire, *un jour de criſe*, au lieu de *un jour impair*; mais il ſe donne de la peine en vain; parce que la même choſe ſe trouve en quelques autres endroits; comme dans le ſecond *des Epidémiques*, où il y a un paſſage parallele à celui qu'on vient de citer, & un autre qui dit; *que ceux qui meurent de maladie, meurent néceſſairement dans un des jours* impairs; *& même ſi la maladie eſt longue, dans un mois ou dans une année qui tombent dans le nombre* impair. On peut encore voir ſur ce ſujet le quatriéme livre *des maladies*, où ce qu'on vient de dire des jours *impairs*, eſt regardé comme un ſentiment *reçû de tout le monde*; en ſorte que quand on objecteroit que ce livre n'eſt pas d'Hippocrate, mais de Polybe ſon gendre, la preuve n'en ſeroit pas moins forte; car cet auteur ne débite pas ce ſentiment comme le ſien propre, mais comme un ſentiment géneralement reçû.

Galien étoit obligé de ſe déclarer contre les jours *impairs*, par la même raiſon qu'il rejette tout ce qui concerne la dignité du nombre ſeptenaire, & des autres *nombres*, qui étoient regardez par les Pythagoriciens comme ayans par eux-mêmes un certain pouvoir, ou comme étant plus parfaits les uns que les autres, de la maniere qu'on l'a dit ci-devant. Et quoi qu'il convienne que les criſes arrivent dans les *ſeptenaires*, ce n'eſt pas à la force de ce nombre qu'il attribue cet effet, mais à *la lune*, qui gouverne *les ſemaines*, leſquelles ſont compoſées de ſept jours. Je ne ſai ſi Hippocrate penſoit à l'influence de la lune en cette occaſion, mais ce qu'il dit dans un de ſes livres, qu'on a cité ci-deſſus, 11 *d'une*

7 *Aphoriſ.* 28. *ſect.* 3.

8 *Lib. de criſibus, & lib. de diebus criticis, item Aphoriſm.* 36. *ſect.* 4. *&c.*

9 *Lib. de Septimeſtri partu. Voyez ce qui a été dit ci-deſſus touchant les enfans qui viennent à ſept mois.*

10 *Aphoriſm.* 61. *ſect.* 4.

11 *Lib. de Septimeſtri partu.*

Siecle xxxvj. *harmonie qui réſulte de la jonction de certains nombres plus entiers & plus parfaits que les autres*, fait bien voir qu'il avoit donné dans le ſens de Pythagore; & c'eſt ce que reconoît Celſe, lorſqu'il dit 12 *que les nombres des Pythagoriciens étoient autrefois fort celebres, ou faiſoient grand bruit, & que c'eſt ce qui avoit fait tomber les anciens Médecins dans l'erreur.* Il eſt viſible que ceci s'addreſſe à Hippocrate.

Au reſte quelque opinion qu'eût ce dernier, touchant le pouvoir des jours impairs & des autres jours de criſe que l'on a indiquez, il n'a pas laiſſé de recenoître que la choſe varie quelquefois. C'eſt ce qui paroît par l'exemple qu'il rapporte lui-même d'une criſe ſalutaire, arrivée dans le *ſixiéme* jour d'une maladie; & d'une autre de même nature, qui ſe fit dans un *quinziéme*; mais ce ſont des cas rares, qui n'empêchent pas que la regle générale qu'il poſe ne puiſſe ſubſiſter.

Il faut encore remarquer, avant que de finir ce Chapitre, premierement, qu'Hippocrate ne prétendoit pas que toutes les maladies ſe terminaſſent toûjours par des criſes; mais il croyoit neanmoins qu'elles ne ſe terminoient jamais bien ſûrement ſans cela: & que quand on guériſſoit ſans qu'il y eût eu criſe, on étoit ſujet à avoir des rechutes. Il faut remarquer en ſecond lieu qu'outre les changemens que l'on a dit qui arrivent dans les maladies enſuite deſquelles le malade meurt ou guérit, Hippocrate parle ſouvent d'un autre ſorte de changement; qui eſt lors que la maladie au lieu de ſe terminer, ne fait que 13 *changer d'eſpece*; comme quand *une Pleuréſie* ſe change en *Inflammation de poumon*, ou *une Ophthalmie* en *Phthiſie*; ou *Cancer des mammelles*, en *Cancer de la matrice*; &c. ce qui arrive lorſque la cauſe materielle de la maladie quitte une partie, pour ſe jetter ſur une autre.

CHAPITRE VI.

Des autres Accidens qui accompagnent, qui précedent, ou qui ſuivent les maladies; & des Signes *par leſquels Hippocrate les diſtinguoit les unes des autres, & conoiſſoit par avance quel en ſeroit le ſuccès, ou celles qu'on devoit avoir dans la ſuite.*

LA grande réputation qu'Hippocrate s'eſt acquiſe eſt principalement un effet de ſon application à obſerver juſqu'aux moindres *circonſtances des maladies*; & du ſoin qu'il a eu d'écrire avec une grande exactitude tout ce qui les avoit précedé, & tous les accidens dont elles étoient accompagnées; ce qui ſoulageoit, ou ce qui faiſoit du mal, qui eſt proprement ce qu'on peut appeller faire l'hiſtoire d'une maladie.

Par cette voye il n'apprenoit pas ſeulement à *diſtinguer les maladies* les unes des autres, par *les ſignes* qui ſont particuliers à chaque eſpece; mais il ſe faiſoit encore

12 Verùm in his quidem Antiquos, tunc celebres admodum Pythagorici numeri, fefellerunt. *lib.* 3. *cap.* 4. *Voyez ci-deſſus liv.* 2. *chap.* 4.

13 Hippocrate appelloit μετάστασις, ou μετακρίσις ce changement, ou le mouvement de la matiere par lequel il eſt cauſé.

encore une habitude, en comparant les mêmes maladies qui attaquoient diverſes perſonnes, & les accidens qui avoient accoûtumé de préceder ou de ſuivre, il ſe faiſoit, dis-je, par ce moyen là une habitude de prédire les maladies avant qu'elles vinſſent, & d'en déterminer au juſte le ſuccès, quand elles étoient venues. Il ſemble même qu'il veuille inſinuer, 14 en quelque endroit, qu'il eſt le premier de tous les Médecins qui ait mis cela en uſage, ou qui ait enſeigné la maniere de pouvoir dire par avance à un malade ce qui lui doit arriver, qui eſt ce qu'on appelle *faire le prognoſtique* d'une maladie. *Siecle xxxvj.*

C'eſt par cet endroit, je veux dire par *le prognoſtique*, qu'il s'eſt fait admirer de toute l'Antiquité, qui étoit ſans doute perſuadée de la maxime qu'il débite lui-même; 15 qu'un Médecin qui ſur quelques ſignes qui lui paroiſſent dans une maladie, dit a un malade tout ce qui lui eſt arrivé, & ce qui lui arrive de jour en jour; & qui après avoir été informé de lui, ajoûte ce que le malade a omis, & marque par avance ce qui arrivera dans la ſuite, paſſera toûjours pour conoître parfaitement l'état de ce malade, & fera qu'on s'abandonnera entierement à ſa conduite. Et comme il n'eſt pas toûjours au pouvoir du Médecin de ſauver ceux qu'il traite, le prognoſtique ſervira du moins à le mettre à couvert de tout blâme. Hippocrate poſſedoit ſi bien *la doctrine des ſignes* qu'on peut dire que ç'a été ſon fort. Et Celſe remarque, 16 que les Médecins qui étoient venus après Hippocrate, quoi qu'ils euſſent innové pluſieurs choſes, touchant la maniere de traiter les maladies, ils s'en étoient tenus, *pour ce qui eſt des ſignes*, à ce que celui-ci en avoit écrit.

On trouve un très grand nombre d'Obſervations touchant *les ſignes des maladies* dans tous ſes écrits, mais ils ſont particulierement recueuillis dans le livre *des aphoriſmes*, & dans trois autres livres qui ne traitent que de cette matiere ſeule; *les Prénotions*, ou *les Prognoſtiques*; *les Prédictions*; & *les Prénotions de Cos*. Galien ne veut pas que les deux derniers ſoient d'Hippocrate, parce qu'ils ſont pleins de fautes. Il ajoûte que ce qu'il y a de bon a été pris des deux premiers, & des livres *des maladies Epidémiques*. Cela n'a pas empêché que pluſieurs ſavans, tant anciens que modernes, n'ayent commenté ces mêmes livres & n'en ayent fait beaucoup d'eſtime.

Pour pouvoir conter en quelque façon ſur un prognoſtique, c'eſt à dire, pour pouvoir dire par avance que telle choſe paroiſſant, telle autre ſuivra néceſſairement, il faut l'avoir remarqué très-ſouvent, ſans que cela ait jamais manqué, ou du moins rarement; une ſeule expérience, ou même deux ou trois n'étant pas ſuffiſantes pour s'en aſſûrer. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de tous les prognoſtiques d'Hippocrate. On jugeroit plûtôt à l'égard de quelques uns, que ce ſont des obſervations faites en des cas ſinguliers, par des gens qui remarquoient exactement ce qui arrivoit à chaque malade depuis le commencement de ſa maladie juſqu'à la fin, & qui comparant ce qu'ils avoient vû les premiers jours avec ce qui ſuivoit, en tiroient des conſequences bonnes ou mauvaiſes.

C'eſt ce que Galien tâche d'inſinuer, lorſqu'il dit qu'une partie de ces Prognoſtiques a été tirée des livres *des Epidémiques*. Il ſe peut que quelcun ayant voulu

14 *Lib.* 1. de *Diæta*. *ſub princip.*

15 *Lib. prænotion. in princip.*

16 Recentiores quoque Medici, quamvis in curationibus mutarint, tamen hæc Hippocratem optimè præſagiſſe fatentur. *lib.* 2. *præfat.*

Siecle xxxvj. ſe rendre ſavant dans l'art de prédire le ſuccès des maladies, il a crû que le meilleur moyen de réuſſir, c'étoit d'examiner les hiſtoires des maladies rapportées par les plus habiles maîtres, & d'en tirer des conſéquences qui fiſſent à ſon but. Ce moyen étoit en effet très bon; mais pour n'être pas en danger de ſe tromper, il falloit avoir recueuilli un nombre infini d'obſervations ſur chaque maladie; pour pouvoir trouver parmi ce grand nombre ſuffiſamment de cas tout ſemblables, dans chaque eſpece de maladie; en ſorte qu'on pût dire ſûrement; *lorſque dans une tel'e maladie de tels ſignes paroiſſent, le malade meurt; & au contraire lors qu'on en voit tels autres, le malade échappe.* Si de vint malades, par exemple, qui dans des fiévres continues ont rendu quelques gouttes de ſang par le nez, ou qui n'ont que legerement ſué par la tête, ou par la poitrine, il en eſt mort quinze ou dix-hui; & ſi de vint qui ont ſaigné abondamment, & ſué de même par tout le corps, il en eſt réchappé autant qu'il en eſt mort des autres, on peut conclurre en géneral que le premier accident eſt funeſte, & le ſecond de bon augure. Mais il n'y a pas apparence que ceux qui ont recueuilli ces prognoſtiques, & particulierement les prénotions de Cos ayent toûjours attendu d'avoir autant d'exemples de chaque cas qu'ils propoſent, qu'il en auroit fallu. La vie de l'homme n'eſt pas aſſez longue pour cela; c'eſt ce qu'Hippocrate a reconu lui-même, comme on le verra ci-après. L'avantage que cet ancien Médecin avoit à cet égard c'eſt qu'il pouvoit ſuppléer au défaut de ſa propre expérience, en ſe prévalant de celle de ſes prédeceſſeurs les Aſc.épiades, ſuppoſé qu'ils euſſent été gens capables de faire comme il faut des expériences, ce qui eſt fort difficile, comme Hippocrate le reconoît auſſi. Ce grand homme étoit ſi fort convaincu de cette difficulté, qu'il n'en fait aucune d'avoüer qu'on peut aiſément ſe tromper, particulierement en fait de prognoſtique; *Les prédictions*, dit-il, *qui concernent les maladies aigues ſont incertaines; & l'on ne ſauroit dire au juſte ſi le malade mourra, ou s'il en échappera.* On verra dans la ſuite d'autres preuves de la bonne foi & de la modeſtie de cet Auteur.

Ce n'eſt pas ſeulement de tout ce qui compoſe l'homme, qu'il tiroit des indices pour conoître, & pour prévoir les maladies & leurs ſuites. Les fonctions naturelles, les actions, & les manieres de chaque particulier, ſes geſtes, ſes coûtumes, en un mot toutes les circonſtances qui regardent ce qui arrive ſoit avant, ſoit pendant une maladie, par nôtre faute ou par celle d'autrui, par la diſpoſition intérieure de nôtre corps, ou par celle où ſe trouvent à nôtre égard, les choſes qui ſont hors de nous; tout cela, dis-je, fourniſſoit à ce Pere de la Médecine des *ſignes*, ſur leſquels il jugeoit de l'état où on étoit par rapport aux maladies, préſentes ou à venir.

La premiere choſe qu'Hippocrate conſideroit, ſur tout lorſqu'il s'agiſſoit d'une maladie aigue, c'étoit *le viſage* du malade. C'eſt un bon ſigne, ſelon lui, pour un malade, d'avoir le viſage d'un homme qui ſe porte bien, & tel que le malade lui-même l'a dans ſa ſanté. Autant que le viſage s'éloigne de cette diſpoſition, autant y a-t-il à proportion de danger. Voici la deſcription qu'il donne du viſage d'un homme mourant. *Quand un malade*, dit-il, *a le nez aigu, les yeux enfoncez, les temples creuſes, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, tendue, & ſeche, & la couleur du viſage tirant ſur le plombé, on peut aſſûrer que la mort eſt à la porte; à moins*, ajoûte-t-il, *que le malade n'eût été épuiſé tout d'un coup par de longues veilles, ou par un flus de ventre, ou qu'il n'eût été long temps ſans manger.* Les Médecins ont appellé cela, *la face d'Hippocrate*, pour marquer que l'on tient de lui cette obſervation. *Les levres pendantes, relâchées, & froides* ſont regardées ailleurs par cet Auteur, comme une confirmation du prognoſtique précedent.

Il tiroit auſſi des indices de la diſpoſition des *yeux* en particulier. Lors qu'un malade ne peut pas ſupporter la lumiere ; lors qu'il répand des larmes involontairement ; lors qu'en dormant on lui voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume de dormir ainſi, ou qu'il n'ait le flus de ventre, ce dernier ſigne eſt de mauvais augure, & les precedens marquent auſſi la même choſe. Les yeux ternis ſont pareillement un préſage de mort, ou d'une grande foibleſſe. Les yeux étincelans, fixes, & hagards marquent le delire, & la phrenéſie, préſente ou prochaine. Lors que le malade voit quelque choſe 17 de *rouge*, ou comme des étincelles, ou des éclairs qui paſſent devant ſes yeux, on doit attendre *une hémorrhagie*, ou une perte de ſang, & cela arrive ſouvent devant les criſes, qui doivent ſe faire par cette voye-là. *Siecle xxxvj.*

La maniere dont un malade *ſe tient couché* indique auſſi quel eſt ſon état. Si on le trouve couché ſur l'un des côtez, le col, les bras, & les jambes un peu retirées, ce qui eſt la poſture d'un homme en ſanté, cela eſt bon ; au contraire ſi un malade ſe tient ſur le dos, les bras étendus, & les jambes pendantes, c'eſt un ſigne de grande foibleſſe, & particulierement lors que le malade *gliſſe*, ou *ſe laiſſe couler embas du côté des pieds*, ce qui marque la peſanteur de ſon corps & la mort prochaine. Lors qu'il ſe couche *ſur le ventre*, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume, cela indique le délire, ou la douleur de ventre.

Quand un malade de fiévre ardente 18 *tâtonne* continuellement *des mains* & *des doits*, & les porte devant ſon viſage ou devant ſes yeux, comme pour ôter quelque choſe qui lui paſſe par devant ; ou les étend ſur ſon lit & ſes couvertures, comme pour chercher, ou pour ôter quelque ordure, ou pour en tirer de petits flocons de laine, tout cela eſt ſigne de délire & de mort.

Entre les marques du délire préſent ou prochain, Hippocrate met encore celle-ci. Lors qu'un malade, naturellement *taciturne*, commence à *parler plus que de coûtume* ; ou lors qu'un *grand parleur* demeure dans le *ſilence*, ce changement tient lieu d'une eſpece de rêverie ; ou il ſignifie que l'on ne tardera pas à y tomber.

Le *trémouſſement*, ou le *treſſaillement des tendons qui ſont au poignet* préſage auſſi le délire.

Quant aux differentes ſortes de délire, nôtre Auteur craint beaucoup plus celui qui roule ſur des ſujets *lugubres*, ou ſur des ſujets *terribles*, que celui dont la matiere eſt *gaye*, & qui eſt accompagné de *plaiſanterie*.

La *reſpiration frequente* ou *preſſée* marque la douleur que le malade ſouffre, ou l'inflammation des parties qui ſont au deſſus du diaphragme. La reſpiration *longue*, ou qui prend beaucoup de temps, eſt une marque de délire ; mais la reſpiration *aiſée* & *naturelle* eſt toûjours d'un très-bon augure dans les maladies aigues. Il paroît que nôtre auteur s'attachoit beaucoup à la *reſpiration*, en matiere de *ſignes*, par le ſoin qu'il prend de décrire en divers endroits toutes les diverſes manieres de reſpirer d'un malade ; la reſpiration *preſſée*, *rare*, *grande*, *petite* ; celle qui eſt *grande* ou *longue en dehors*, c'eſt à dire dans le temps de l'expiration ; celle qui eſt *petite ou courte en dedans*, c'eſt à dire lors qu'on tire ſon haleine ; celle qui eſt *comme doublée* &c.

17 Μαρμαρυγαὶ.
18 Καῤῥολογεῖ; κροκιδίζει.

Unable to display this page

Entre tous les excrémens, *l'urine* & *la matiere fécale* ſont ce qui fourniſſoit à Hippocrate le plus de ſignes, par rapport à preſque toutes les maladies. *Siecle xxxvj.* Voici ce qu'il dit de plus remarquable touchant l'urine. La meilleure urine d'un malade eſt, ſelon lui, celle dont *le ſédiment*, c'eſt à dire, *la craſſe* ou *ce qui va au fond*, eſt *blanc*, *doux* au manier, & *égal*. L'urine continuant d'être telle pendant tout le temps qu'on eſt malade, juſqu'à ce que la maladie ſoit jugée, on ne court aucun danger, & l'on eſt tôt guéri. C'eſt ce qu'Hippocrate appelloit une urine *cuite*, ou qui marque *la coction* des humeurs. Il remarquoit que cette coction ne paroît ſouvent bien entiere que dans les jours de criſe qui terminent heureuſement la maladie. 23. Il faut, diſoit-il, comparer l'urine avec *le pus* qui ſort des ulceres. Comme le pus qui eſt blanc & qui a les qualitez du ſédiment de l'urine, dont on vient de parler, eſt une marque que l'ulcere eſt ſur le point de ſe guérir; au lieu que le pus qui eſt 24 clair, d'une couleur autre que blanche, & de mauvaiſe odeur, eſt un ſigne que l'ulcere eſt malin, & par conſéquent de difficile guériſon; de même les urines, qui ſont ſemblables à celle qu'on a décrite, ſont les ſeules qui ſoient bonnes; toutes les autres ſont mauvaiſes, & ne different entr'elles, à cet égard, que du plus au moins. Les premieres ne paroiſſent que lors que la Nature a ſurmonté la maladie, & elles ſont un indice de la coction des humeurs, ſans laquelle il n'y a point de guériſon ſûre à eſperer, comme on l'a remarqué ci-devant. Les dernieres, au contraire, ſe rendent tant que la crudité ſubſiſte, ou que les humeurs ne ſont pas encore cuites. Entre les urines de cette derniere ſorte les meilleures ſont *les rougeâtres*, dont le ſédiment eſt *doux* & *égal*; celles-ci marquent que la maladie ſera un peu longue, mais ſans peril. Les plus mauvaiſes ſont celles qui ont une couleur *fort rouge*, qui ſont en même temps *claires* & *ſans ſédiment*, ou *confuſes* & *troubles* en les rendant.

Les urines ont auſſi quelquefois un certain 25 *nuage*, qui eſt *ſuſpendu* dans le vaiſſeau où on les a reçues. Plus ce nuage s'éleve ou s'éloigne du fond, ou de la couleur que l'on a marquée en parlant du ſédiment, plus il y a de crudité.

Celles qui ſont *blanches* & *claires comme de l'eau* marquent auſſi une grande *crudité*, & quelquefois un *tranſport de la bile au cerveau*. Celles qui ſont *jaunes* ou *rouſſes* marquent *l'abondance de la bile*. Celles qui ſont *noires* ſont les plus mauvaiſes, particulierement ſi elles ſont *de mauvaiſe odeur*, & qu'elles ſoient ou *tout à fait épaiſſes*, ou *tout à fait claires*. Celles dont le ſédiment eſt ſemblable à *de la farine groſſiere*, ou à *du ſon*, ou à de petites *lames*, ou *écailles*, ſont auſſi de mauvais augure, ſur tout les dernieres; & on juge par là de la mauvaiſe diſpoſition de la veſſie ou des reins. *La graiſſe*, qui ſurnage quelquefois ſur les urines, & qui forme comme *une toile d'araignée*, indique *la conſomption* des chairs & des parties ſolides. L'effuſion d'une *grande quantité d'urine* eſt un ſigne de *criſe*, ou fait une eſpece de criſe.

Il faut enfin remarquer qu'Hippocrate comparoit la diſpoſition de *la langue* à celle des *urines*. C'eſt à dire que la langue étant *jaune*, par exemple, & *chargée de bile*, l'urine doit être de la même couleur; & au contraire que la langue étant *vermeille* & *humide*, l'urine eſt pareillement d'une couleur *naturelle*.

La

23 *Lib. de Criſibus.*

24 Ἐς τὰς ἰχῶρας μεταβάλλη. *Voyez* ci-deſſus chap. 4.

25 Ἐπαώρημα.

Siecle xxxvj.

La *matiere fécale*, qui eſt molle, rouſſe, qui a de la conſiſtence, & n'eſt pas d'une puanteur extraordinaire, qui répond à la quantité de ce qu'on a pris, & que l'on rend aux heures accoûtumées eſt la meilleure de toutes. Elle doit auſſi devenir plus épaiſſe lors que la maladie eſt prête a être jugée, & l'on doit prendre à bon augure qu'il ſorte en même temps *des vers* ronds & longs. Que ſi la matiere eſt liquide, elle peut apporter du ſoulagement, pourvû qu'elle ne faſſe pas beaucoup de bruit en ſortant, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & trop fréquemment, ou en ſi grande abondance & ſi ſouvent que le malade tombe en défaillance. Toute matiere aqueuſe, blanche, d'un verd pâle, rouge, écumeuſe, gluante, eſt mauvaiſe. La noire, celle qui eſt comme de la graiſſe, la livide, celle qui eſt de couleur de vert de gris, ſont les plus funeſtes. Celle qui eſt purement noire, & qui n'eſt autre choſe qu'une décharge de la *bile noire*, eſt toûjours d'un très-mauvais augure; cette humeur, de quelque côté qu'elle ſorte, ne paroiſſant jamais qu'elle ne marque le mauvais état où ſe trouvent les entrailles. La matiere qui eſt de diverſes couleurs, marque la longueur de la maladie, & qu'il y aura en même temps du danger. Hippocrate met au même rang la matiere, qui eſt bilieuſe ou jaune & mêlée de ſang; celle qui eſt verte & noire; celle qui eſt comme de la râclure de boyaux. Il regardoit auſſi les ſelles, qui ne contenoient que de la bile pure, ou de la pituite toute ſeule, comme mauvaiſes.

Les matieres, que l'on rend *par le vomiſſement*, doivent être mêlées de bile & de pituite. Celles, où l'on ne découvre que l'une de ces humeurs ſeule, ſont plus mauvaiſes. Les noires, les livides, les vertes, ou de couleur de pourreau, ſont funeſtes. Celles qui ſentent fort mauvais, le ſont auſſi; & lors qu'elles ſont en même temps livides, la mort n'eſt pas loin. Le vomiſſement de ſang eſt très-ſouvent mortel.

Les crachats, qui ſoulagent dans les maladies du poumon & dans les pleuréſies, ſont ceux qui ſortent aiſément & promptement; & il eſt bon qu'ils ſoient d'abord mêlez de beaucoup de jaune; mais s'ils paroiſſent de cette même couleur, ou qu'ils ſoient roux, longtemps après le commencement du mal, ou qu'ils ayent de la ſalure, & de l'acreté, & qu'ils cauſent une grande toux, ils ne ſont pas bons. Les crachats purement jaunes ſont mauvais, & ceux qui ſont blancs, gluans, & écumeux, ne ſoulagent point. La blancheur eſt bien auſſi une marque de coction à l'égard des crachats, mais il ne faut point qu'il y ait de viſcoſité, ni qu'ils ſoient ou trop épais, ou trop clairs. On peut faire le même jugement des *excrémens du nez*, par rapport à la coction, & à la crudité. Les crachats noirs, ou verds, ou rouges, ſont très-fâcheux. Dans les inflammations de poumon, les crachats mêlez de bile & de ſang ſont de bon augure, s'ils paroiſſent au commencement; mais ils ſont mauvais s'ils ne viennent qu'environ le ſeptiéme jour. Mais le plus mauvais de tous les ſignes, dans les mêmes maladies, c'eſt quand les crachats ſont retenus, & que la trop grande quantité de matiere qui ſe préſente pour ſortir par cette voye, cauſe *un boüillonnement*, ou *un râlement*, dans le goſier ou dans la poitrine. Le crachement de ſang eſt ſuivi du crachement de pus, d'où s'enſuit la phthiſie, & enfin la mort.

La bonne *ſueur* eſt celle qui vient dans un jour de criſe, & qui eſt abondante & univerſelle, ou qui vient de toutes les parties du corps en même temps, & qui emporte la fiévre. La ſueur froide eſt mauvaiſe, ſur tout dans les fiévres aigues, car dans les autres elle marque ſeulement de la longueur. Lors qu'on ne ſue que par la tête & par le col, c'eſt un ſigne que la maladie ſera

longue

Unable to display this page

Siecle xxxvj.

bre d'hiſtoires de maladies qu'il a traitées. Et il eſt ſurprenant qu'étant d'ailleurs ſi exact à obſerver, juſqu'aux moindres ſignes, & juſqu'aux plus legeres circonſtances d'une maladie, il ne nous diſe rien de l'état du pouls de ſes malades. A quoi peut-on juger qu'il conoiſſoit s'ils avoient de la fiévre, ou non? ou qu'il diſtinguoit les divers degrez de cette fiévre, ne parlant point du pouls? 31 Il y a de l'apparence qu'il ne s'arrêtoit pas beaucoup à ce ſigne, je veux dire à celui que fournit le pouls. 32 Peut-être que les divers degrez de la *chaleur* ou du *froid* que ſouffrent les fébricitans, ou *leur inquiétude* plus ou moins grande, & particulierement *leur maniere de reſpirer*, qu'il obſerve à l'ordinaire avec ſoin, étoit ce qu'il croyoit de plus important à examiner, ou même ce qui lui apprenoit s'ils avoient de la fiévre, ou s'ils en étoient exempts, & ſi cette fiévre étoit conſiderable, ou de peu d'importance.

On auroit bien des remarques à joindre aux précedentes, ſi l'on vouloit épuiſer la matiere des *ſignes*. Ceux qu'on a touchez regardent particulierement *le prognoſtique*. On parlera des autres, qui ſervent à *diſtinguer* & à *conoître* les maladies, lors qu'on examinera ces maladies chacune en particulier.

Si Hippocrate rencontroit juſte dans ſes prognoſtiques, c'étoit un effet de ſon jugement, de ſon exactitude, & de l'attention particuliere qu'il faiſoit à chaque cas qui ſe préſentoit; ce qui a fait dire avec juſtice à Galien, 33 *qu'Hippocrate a été le plus ſoigneux & le plus exact de tous les Médecins.* L'application à obſerver tout ce qui arrive à un malade ſemble tellement avoir été de ſon caractere, qu'on ne voit pas que tout Philoſophe qu'il étoit, il ſe ſoit à peu près autant arrêté à raiſonner ſur les accidens des maladies, comme à les rapporter fidélement. Il ſe contentoit de bien remarquer quels étoient ces accidens, pour diſtinguer par là les maladies, & pour juger de l'iſſue de celles qu'il traitoit actuellement, en les comparant avec des ſemblables qu'il avoit eües auparavant en main; & il ne ſe mettoit, pour l'ordinaire, nullement en peine de rendre raiſon pourquoi telle choſe arrivant, telle autre ne manquoit pas de ſuivre. Les *Empiriques*, qui étoient une Secte de Médecins qui s'éleva après lui, & dont on parlera 34 ci-après, diſputoient par cette raiſon aux Médecins *Dogmatiques* ou *Raiſonnans*, l'avantage d'avoir ce Pere de la Médecine de leur côté; car les premiers, prétendoient que la méthode d'Hippocrate n'avoit point été differente de la leur, & ils le regardoient comme un des auteurs de leur Secte.

Galien a eu quelque raiſon de ſe récrier contr'eux à ce ſujet. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait raiſonné, & même quelquefois philoſophé dans ſa profeſſion, comme

---

31 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 4. ce que dit Celſe ſur le pouls, ou ſur les ſignes que l'on en tire.*

32 Gariopontus remarque qu'Hippocrate, & les autres Médecins de ces temps-là, n'avoient point d'autre ſigne pour conoître la fiévre, que *la chaleur* plus grande qu'elle n'eſt dans l'état naturel; *Mutatio enim pulſûs*, dit cet auteur, *febriculæ ſignum confert; ſed ſecundùm Veteres non. Hippocrates enim, & Eugenius, & Phiſtonicus ſolum fervorem naturalem moderationem excedentem ſignum febrium poſuerunt.* de febrib. cap. 7.

33 *Stephanus Athénien* dit que du temps d'Hippocrate on n'entendoit pas encore bien la maniere d'examiner le pouls; & que ce n'étoit pas par le moyen du pouls, que l'on diſcernoit s'il y avoit de la fiévre ou non; mais en mettant la main ſur diverſes parties du corps, particulierement ſur la poitrine, qui eſt le domicile du cœur, la fiévre étant une affection du cœur. *Paragraph. 15.*

34 *Part. 2. liv. 2.*

comme on l'a vû ci-devant. Mais les Empiriques n'auroient pas eu tort s'ils avoient dit ſimplement que la Philoſophie d'Hippocrate n'eſt pas ce qu'il a de meilleur; & qu'ils préferoient les deſcriptions toutes nues qu'il donne des maladies & de leurs accidens, & ſes préceptes ou ſes remarques ſur la maniere de les traiter, à tous les raiſonnemens qu'on trouve d'ailleurs dans ſes ouvrages, ſur les cauſes de ces mêmes maladies. Il eſt ſûr, du moins, que c'eſt principalement par cet endroit, je veux dire par celui que les Empiriques devoient regarder comme le plus avantageux, qu'Hippocrate a rendu ſa Médecine recommandable à la poſtérité. C'eſt par là qu'il s'eſt fait admirer même de ceux, qui ne convenoient pas d'ailleurs de ſes principes, comme on l'a déja remarqué, & comme on le verra dans la ſuite. On peut ajoûter que les livres d'Hippocrate, qui ſont les plus raiſonnez ou qui contiennent le plus de Philoſophie, ſont ceux qu'on a attribuez à d'autres auteurs; comme le livre, *de la nature de l'homme*; celui, *de la nature de l'enfant*; celui, *des vents*; le premier, *de la diete*, & quelques autres. L'auteur du livre intitulé, *de ſubfiguratione Empirica*, qui eſt parmi les œuvres de Galien, a eu une ſemblable penſée, lorsqu'il dit, que ſi Hippocrate s'eſt acquis, „ au jugement de toute la poſtérité, une gloire pareille à celle d'Eſculape; ça été „ parce qu'il guériſſoit des luxations, des fractures, & des ulceres que d'autres ne „ ſavoient pas guérir; & qu'ils diſoit par avance ce qui devoit arriver à un malade, ou ce qui lui étoit déja arrivé, ſans que perſonne l'en eût inſtruit; & non „ pas pour avoir compoſé de grands livres, ou fait des raiſonnements à perte „ de vûe. *Siecle xxxvj.*

Au reſte il faut ici remarquer que l'habileté d'Hippocrate, & des Médecins qui ſont venus après lui, & qui l'ont imité par rapport au *prognoſtique*, a fait que le peuple, qui ne ſavoit pas juſques où pouvoit s'étendre leur conoiſſance à cet égard, les a regardez comme des *devins*, & a exigé d'eux des choſes qui étoient au deſſus de leurs forces. Quelques-uns de ces Médecins ont été bien aiſes d'entretenir le vulgaire dans cette opinion, pour le profit qu'ils ont eſperé d'en tirer; *puis que le peuple*, ont-ils dit, *veut être trompé, qu'il le ſoit.*

Ce qui oblige encore aujourd'hui divers Médecins à ſuivre cette maxime peu charitable & peu honête, c'eſt qu'on remarque en effet que le monde veut être trompé; & que l'on voit ſouvent des Médecins, qui croyans avoir d'ailleurs de quoi ſatisfaire des malades raiſonnables, ne veulent pas faire les devins ni les charlatans, ſont ceux qui ont le moins d'employ, ou que l'on quitte. Et pour qui les quitte-t-on? pour s'adreſſer à des miſerables, qui quelquefois ne ſavent ni lire ni écrire; & qu'on va chercher bien loin, pour apprendre d'eux, ſur la vûe d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie qu'ils ne conoîtroient point quand même ils verroient le malade. Lors qu'on parle ici du peuple, on ne veut pas marquer ſimplement ce qu'on appelle *la lie*. Le peuple, ou le vulgaire dont on entend parler eſt également répandu dans toutes les conditions, & fait toûjours le plus grand nombre dans toutes les Societez. Il arrive même, je ne ſai pourquoi, que des gens qui ont d'ailleurs de la pénétration & du bon ſens, & qui ſont très-entendus en d'autres matieres, ſemblent s'être défaits de tout leur ſavoir & de tout leur jugement quand il s'agit de ces prétendus devins, pour qui ils ont autant d'empreſſement, que le moindre du peuple.

Pour revenir à Hippocrate, c'eſt une choſe remarquable, & qui releve de beaucoup ſon mérite, qu'ayant vécu dans un temps où la Médecine étoit, comme on l'a vû, toute ſuperſtitieuſe, il ne ſe ſoit point laiſſé entrainer au torrent. Ni ſes raiſonnemens, ni ſes obſervations, ni ſes remedes ne ſe ſentent

Siecle xxxvj. nullement de cette foibleſſe qui avoit été juſqu'alors ſi génerale, & qui a été encore ſi commune depuis, même parmi pluſieurs Médecins. On ne void point non plus que les prognoſtiques d'Hippocrate ayent d'autre fondement, que les choſes purement naturelles. Il eſt vrai que dans ſon livre *des ſonges*, il parle de quelques céremonies, ou de quelques ſacrifices, qu'on devoit faire à certaines Divinitez, ſelon la nature des ſonges qu'on avoit faits; mais c'étoit là des devoirs auxquels ſa religion engageoit néceſſairement. Son bon ſens paroît d'ailleurs en ce que, dans le même livre, il rend raiſon des ſonges, par les choſes que l'on a faites, ou que l'on a dites le jour; ou il en tire des conſéquences pour juger de l'état auquel ſe trouve le corps, ſelon qu'il eſt chargé de bile, de phlegmes, de ſang, &c. ce qu'il infere des ſujets ſur quoi roulent les differens ſonges, & des circonſtances qui accompagnent ces mêmes ſonges. On dira encore un mot de l'éloignement qu'il avoit pour la ſuperſtition en fait de remedes, lors qu'on en ſera à ſa pratique.

CHAPITRE VII.

Des eſpeces de Maladies *qu'Hippocrate a conues, nommées, ou décrites.*

LEs maladies dont il eſt fait mention dans les écrits d'Hippocrate, peuvent ſe réduire ſous cinq *claſſes* differentes. La premiere eſt des Mala-
» dies dont les noms n'ont point changé, & qui ont toûjours été conues de-
» puis par les Médecins Grecs, ſous les mêmes noms, & par les mêmes ſi-
» gnes par leſquels cet ancien Médecin les diſtingue. Cette premiere claſſe eſt la plus conſiderable, & contient elle ſeule un beaucoup plus grand nombre de maladies, que les quatre ſuivantes jointes enſemble. La ſeconde renferme
» celles qui n'ont pas conſervé leurs noms, quoi qu'on les ait reconues par
» les accidens qu'Hippocrate leur a attribuez. *Je mets dans la troiſiéme quel-*
» *ques maladies* qu'il n'a point nommées, mais qu'il a ſimplement décrites;
» *& dans la quatriéme, celles* qui bien que nommées & décrites exactement
» dans les ouvrages qu'on lui attribue, n'ont cependant point été reconues
» depuis ce temps-là, ni par leurs noms qui n'ont plus été en uſage, ni pas
» les deſcriptions que l'auteur en donne. *La cinquiéme enfin, eſt de celles* qui
» ont des noms qu'on ne reconoît plus, & qui en même temps ne ſont point
» décrites, ce qui fait qu'on n'en peut preſque rien dire que par conjec-
» ture.

CHAPITRE

Siecle xxxvj.

CHAPITRE VIII.

Liſte des Maladies de la premiere Claſſe, *ou de celles dont les noms Grecs ſe ſont conſervez, & ont toûjours été à peu près les mêmes.*

ON rangera chacune de ces maladies ſelon l'ordre de l'alphabet, par rapport à leurs noms François, qui ſont une partie formez du Grec, qu'on ajoûte au bas de la page.

A.

1 ABſcès, *ou* Apoſtume. 2 Accouchement fâcheux. *Voyez Arriere-fais, & Purgations. Aines, Tumeurs des Aines; Voyez Bubons.* 3 Alphus; *maladie de la peau.* 4 Alopécie; *maladie de la tête, où les cheveux tombent ou s'éclairciſſent en divers endroits.* 5 Amygdales; *maladies de cette partie, comme Inflammation, Suppuration, Ulceration.* 6 *Anus, Chûte, Relâchement, ou Renverſement de l'Anus; Voyez Hémorrhoïdes; Inflammation de l'Anus.* 7 Ancylé, ou Ancyloſé; *Contraction des jointures.* 8 Aphonie; *Privation de la voix.* 9 Aphthes; *Ulceres de la bouche.* 10 Apoplexie; *Privation ſubite du mouvement & du ſentiment.* Appetit; *Manque d'appetit; Voyez Dégoût; Appetit depravé; Voyez Couleur, & Maladie des femmes groſſes.* 11 Arriere-fais retenu. 12 Aſthme; *Eſpece de difficulté de reſpirer. Voyez Dyſpnée.* 13 Avortement.

B.

14 BAillement continuel. 15 Bégayement; *Voyez Langue empêchée.* 16 Boitement; *l'habitude de boiter.* 17 Boſſe. 18 *Bouche*; Mauvaiſe odeur de la bouche. 19 Bouche de travers. Ulceres de la bouche; *Voyez Aphthes.* 20 Branchus; *Enroüeure.* 21 Bras plus courts & plus minces qu'ils ne doivent être. 22 Bubons; *Tumeurs des glandes en géneral, & de celles des aines en particulier.*

1 ἀπόσημα, ἀπόστασις, ἐκπύησις, ἔμπυημα. 2 δυσοκία. 3 ἄλφος. 4 ἀλώπηκες. 5 παρίδημια, ἀνπάδες. Ce ſont des noms communs à la partie & à ſes maladies. 6 τὰ ἕδρης ἐκτρωπὴ, ἕδρη ἐπιφλεγμαινέση. 7 ἀγκύλη. 8 ἀφωνία, ἀναυδία. 9 ἄφθαι. 10 ἀποπληξίη. Ceux qui étoient atteints de cette maladie étoient appellez βλητοὶ, c'eſt à dire, *Frappez.* Voyez *Foudre*, & *Pleuréſie.* Hippocrate confond auſſi quelquefois l'apoplexie avec la paralyſie, ou donne le premier de ces noms à ces deux maladies. Il ſemble auſſi qu'il appelle l'apoplexie, φλεβῶν ἀπόληψις. *Interception des veines. Voyez ci-deſſus liv. 3. chap. 3.* 11 τὰ ὕστερα καταχώρματα. 12 ἄσθμα. 13 ἀποφθορὴ, ἔκτρωσις, ἀμβλωθρὴ, ἐκβολὴ. Ce dernier mot marque l'action d'avorter, ou de ſe bleſſer. 14 χασμὴ ξυνεχὴς. 15 τραυλισμὸς. 16 χάλωσις, *Prorrhetic. lib.* 1. 17 κύφωσις, κύρτωσις, ὕβες. Ce dernier mot ſignifie auſſi *un boſſu.* 18 δυσῶδες στόμα. 19 στόμα ἀνισοσκελὲς. 20 βραγχὸς. 21 γαλιάγκωνες, *Bras de belette.* 22 βουβῶνες, nom commun aux glandes des aines, & à leurs maladies.

Siecle xxxvj.

C.

23 CAchexie; *Mauvais état des chairs de tout le corps, causé par la corruption, & par l'abondance des humeurs.* 24 Calcul, *ou* Pierre *des Reins; de la Veſſie; & méme de la Matrice;* (*Epidemic. lib.* 5.) 25 Cancer; *eſpece de tumeur.* 26 Cancer extérieur. 27 Cancer caché. 28 Cancer héréditaire, *ou* qui vient de naiſſance. Cancer de la gorge; de la poitrine; de la matrice, & d'autres parties. Ulcere chancreux. 29 Cardialgie; *Mal de cœur, Douleur d'eſtomac.* 30 Carie; *Pourriture des Os.* 31 Carus; *Eſpece d'aſſoupiſſement profond, & dont on ne peut revenir.* 32 Cataphora; *Autre eſpece d'aſſoupiſſement extraordinaire.* 33 Catharre; *Fluxion ſur quelque partie. Voyez Rheume.* 34 Catarrhe ſalé; nitreux; acre & chaud. 35 Catharres qui tuent ſubitement. 36 Catochus; *Maladie où l'on demeure dans la ſituation où l'on ſe trouvoit auparavant, avec les yeux ouverts, ſans avoir de conoiſſance, ni de mouvement.* Cauſus; *V. Fiévre.* Cerveau enflammé; *Voyez Inflammation.* Cerveau ſphacelé; *Voyez Sphacele.* Cerveau ému; *Voyez Emotion.* Cerveau Hydropique; *Voyez Hydropiſie.* 37 Chairs ſuperflues, *ou Excreſcence de Chairs.* Chute des Chairs; *Voyez Eryſipele.* 38 Charbon; *Eſpece de tumeur.* 39 Chaſſie. 40 Chaſſie ſeche. 41 Chauveté. 42 Cholera; *Grande & ſubite décharge d'humeurs par deſſus & par deſſous.* 43 Cholera humide; & ſeche. Chardapſus; *Veyez Ileus.* 44 Col de travers. 45 Coma; *Eſpece d'aſſoupiſſement profond.* 46 Coma veillant; *Eſpece d'aſſoupiſſement, ou de ſommeil, où l'on a les yeux ouverts.* 47 Contuſion; *ou Meurtriſſure.* 48 Convulſions; *Contractions involontaires des muſcles.* 49 Corps engourdi. 50 Coryſa; *Eſpece de Catarrhe; Enrheumure; Enchifrénement.* 51 Couleur mauvaiſe, pâle ou verte, des perſonnes qui par un appetit dépravé mangent de la terre & des prierres. 52 Crachement de ſang. Crane dont les os ſe ſéparent les uns des autres; *Voyez Sphacele.* 35 Crevaſſes à la langue, & aux levres.

D.

54 DArtres. 55 Défaillance. 56 Dégoût de viandes. 57 Dégoût, *ou* Averſion pour les viandes, qui eſt ordinaire aux femmes groſſes, & accompagnée d'envies de vomir. 58 Délire, *ou Réverie.* 59 Démence. *Voyez Folie.* 60 Démangeaiſon. 61 *Dents*; Douleurs de Dents. 62 Dents agacées. 63 Grincement de Dents. 64 Dents ſerrées les unes contre les autres. Dent Sphacelée; *Voyez Sphacele.* Chute des Dents, des machoires, & du palais; *Voyez Machoires; Palais.* 65 Diarrhée; *Cours de ventre.* 66 Douleurs. 67 Dyſenterie; *Grandes douleurs des inteſtins, accompagnées, pour l'ordinaire, d'un flus de ſang.* 68 Dyſpnée; *Difficulté de reſpirer en géneral.* 69 Dyſurie; *Difficulté d'uriner, accompagnée de douleurs. Voyez Strangurie, & Urine retenue.*

E Ecroüelles

---

23 καχεξία. 24 λίθος, λιθίασις. 25 καρκίνος, καρκίνωμα. 26 καρκίνος ἀκροπαθὴς. 27 καρκίνος κρυπτὸς, ὑποῤῥύης. 28 καρκίνος σύμφυτος. 29 καρδιαλγία, καρδιασμὸς. 30 περιδὼν 31 κάρος. 32 καταφορὴ. 33 κατάῤῥοος, ῥεῦμα. 34 ῥεῦμα ἅλμυρον, νιτρῶδες, θερμὸν καὶ θερμόν. 35 καταῤῥοαὶ συντόμως ἀποκλείουσαι. 36 κάθοχος, καθοχὴ. 37 ὑπερσάρκωσις. 38 ἄνθραξ 39 λημαὶ 40 λημαὶ ξηραί. 41 φαλακρότης 42 χολέρα. 43 χολέρα ὑγρὰ, χολὴ ξηρά. 44 στρεβλοὶ. C'eſt ainſi que ſont nommez ceux qui ont le col de travers. 45 κῶμα. 46 κῶμα ἐγκαθεῦδον 47 ἐγκύμωμα, ἐγκύμωσις 48 πάτασμοι. 49 σῶμα νωθρῶδες. 50 κορύζα. 51 χρῶμα πόνηρον, χλωρὸν. 52 αἵματος πτύσις. 53 ῥήγματα, *Voyez Ruptures.* 54 λειχῆνες 55 ἀψυχία, λειποθυμία. 56 ἀνορεξία. 57 ἄσημ 58 παραφροσύνη. παραφορὰ, παραληρησις, παροξυσμὸς. 59 παραφοσύνη. 60 κνησμὸς, κνησμώδης. 61 ὠδὰς τὰς ὀδόντας ἀλγήματα. 62 αἰμωδία. 63 πρίσις τῶν ὀδόντων 64 συνεγασμὸς ὀδόντων. 65 διάῤῥοια. 66 ἀλγήματα, ὀδύναι 67 δυσεντερία. 68 δυσπνοία. 69 δυσουρία.

Siecle xxxvj.

E.

oE Croüelles; *Maladies des glandes.* Efforts; *Voyez Extenſion.* Elevûres; *Voyez Exanthemes.* 71 Emotion, *ou* Ebranlement du cerveau. 72 Emproſthotonos; *Eſpece de convulſion, où le corps ſe plie en devant.* 73 Empyeme; *Amas de pus dans la poitrine.* Enflure; *Voyez Oedeme.* 74 Engourdiſſement. Enroüeure; *Voyez Branchus.* Entorſes; *Voyez Luxations.* Ephélides; *Voyez Taches.* 75 Epilepſie; *Haut mal, Malcaduc, Maladie ſacrée, Maladie d'Hercule, Grande maladie, tout cela ſont les noms de la même maladie.* 76 Epilepſie des petits enfans. 77 Epine du dos courbée en dedans. 78 Epine du dos, qui va de travers, ou qui ſe plie à droite ou à gauche. 79 Epinyctides; *Eſpece de puſtules.* 80 Erection empêchée, *ou* Manque d'érection. 81 Eryſipele; *Eſpece de tumeur.* Eryſipele de toutes les parties du corps, du viſage, du poumon, de la matrice. Eryſipele ulcerée & maligne, avec pourriture & chute des chairs. *Voyez ci-après dans les maladies de la troiſiéme claſſe.* 82 Eſquinancie; *Maladie de la gorge.* 83 Eſquinancie s'étendant, ou ſe jettant ſur le poumon. Eſquinancie qui ſuit la luxation des vertebres du col, faite en dedans, & qui eſt ſuivie de la paralyſie. 84 Etonnement, ou Etourdiſſement ſubit. 85 Exanthemes, *ou Elevûres ſur la peau,* dont voici *les eſpeces.* Exanth. accompagnez de demangeaiſon & de chaleur, comme ſi l'on s'étoit brûlé. Exanth. ou petites marques rondes & rouges. Exanth. ſemblables aux marques qui reſtent après la picquure des couſins. Exanth. qui reſſemblent aux marques que laiſſent les coups de foüet. Exanth. où la peau paroît comme déchirée. 86 Exſtaſe; *Raviſſement; forte alienation d'eſprit.* 87 Exſtaſe mélancholique. 88 Extenſion violente des fibres; *ou Efforts.*

F.

89 FAce de travers. 90 Faim, *ou* Famine. Feu; *Voyez Fiévre.* 91 Feu ſauvage; *Eſpece de dartre.* 92 Fiévre. 93 Fiévre intermittente. 94 F. continue. 95 quotidienne. 96 F. tierce. 97 F. hémitritée; *ou tierce & demi.* 98 F. quarte. 99 F. de cinq, de ſept, de neuf jours l'un. 1 F. de jour. 2 F. de nuit. 3 F. ardente, *autrement appellée* Cauſus. 4 F. ardente *nommée* Feu. 5 F. benigne. 6 F. maligne. 7 F. qui a des redoublemens. 8 F. brûlante. 9 F. froide. 10 F. lipyrie; *où le dehors eſt froid pendant que le dedans brûle.* 11 F. humide. 12 F. ſeche.

---

70 χειράδες. 71 ἐγκεφάλου σεῖσμος. 72 ἐμπροσθότονος. 73 ἔμπυημα, ἔκπυησις. Ce nom ſe donne à toutes ſortes d'abſcès par Hippocrate, qui déſigne d'ailleurs l'empyeme, ou une maladie approchante par πνεύμων ἔμπυος, *poumon purulent.* Il nomme ceux qui y ſont ſujets ἔμπυοι. 74 νάρκωσις 75 ἐπιληψίη. 76 ἱππίων ἔκλαμψις. 77 λόρδωσις. 78 ῥάχις διάστροφη 79 ἐπινυκτίδες 80 Hippocrate déſigne ceux qui ſont dans cette impuiſſance, par ces mots; οἷς τὸ αἰδοῖον ἐπείρην ἀδύνατον. 81 ἐρυσίπελας. 82 κυνάγχη, & παρακυνάγχη *Ce ſont deux eſpeces differentes.* 83 κυνάγχη ἐς τὸ πλεύμονα. 84 ἔκπληξις. 85 ἐξανθήματα, ἐξανθίσματα. 86 ἔκστασις 87 ἔκστασις μελαγχολικὴ 88 σπάσμα 89 παραφρέμμα ἐν προσώπῳ 90 λίμος. 91 πῦρ ἄγριον. 92 πύρετος *Voyez ci-après chap. 11. ſur la fin.* 93 πύρετος διαλείπων. 94 π. ξυνεχὴς 95 π. ἀμφημερινὸς. 96 π. τεταρταῖος. 97 ἡμιτεταρταῖος 98 π. πενταταῖος. 99 πεμπταῖος, &c. 1 ἀμφημερινὸς, & ἡμερινὸς. 2 νυκτερινὸς 3 καῦσος. 4 πῦρ. 5 ἐύδης. 6 καταδης. 7 ἐπινυκτίδων. 8 ῥιγώδης 9 κρύπαλος, ῥιγοψύχθης 10 τὰ λειπυρικά. 11 νοτώδης 12 ξηρὸς.

Siecle xxxvj.

ſeche. 13 F. ſalée. 14 F. venteuſe. 15 F. rouge. 16 F. livide. 17 F. pâle. 18 F. inquiete. 19 F. inconſtante. 20 F. longue & lente. 21 Petite Fiévre continue. 22 F. errante. 23 F. aigue. 24 F. hideuſe à voir. 25 F. dont la chaleur eſt douce ou mordante à la main. 26 F. tuante. 27 F. molle ou douce. 28 F. accompagnée de hocquet. 29 F. où la vûe eſt obſcurcie. 30 F. laborieuſe, ou laſſante. 31 F. moderée ou tiede. 32 F. ſans ordre. 33 F. vertigineuſe. 34 F. qui tient du caractere de la tierce. 35 F. gluante. 36 F. cauſée par la bile pure. 37 F. d'hyver. 38 Fiſtules; *ſortes d'ulceres.* Fiſtule de l'anus. *Voyez Tubercule.* 39 Flus ou perte de ſang des femmes, qui dure plus long temps que leurs menſtrues, & dont la couleur eſt tantôt rouge, tantôt blanche, tantôt rouſſe, &c. *Voyez ci-après dans la cure des maladies des femmes, chap. 27. Voyez encore Menſtrues.* Fluxion. *Voyez Catarrhe, Rhume, Branchus, Coryſa; & ci-après, chap. 10.* 40 Folie *Foudre;* Maladie où l'on eſt ſubitement privé de tous les ſens, & abbattu comme ſi on étoit frappé de la foudre; *Voyez Apoplexie.* Autre maladie où l'on a après la mort les côtez livides, comme ſi on avoit été meurtri, ou frappé de la foudre; *Voyez Pleureſie.* 41 *Foye;* Inflammation & Douleur de Foye. Foye enflé, dur & abſcedé. 42 Fractures des os. 43 Friſſon. 44 Froid extreme qu'on reſſent en de certaines fiévres, & duquel on a de la peine à revenir. 45 Fureur. 46 Furoncle.

G.

47 GAlle. 48 Gangrene. 49 *Gencives;* Démangeaiſon des Gencives des petits enfans. 50 Gencives chargées de caroncules rondes, ou de tubercules livides & noirs. 51 Gencives noires. Abſcès des Gencives. Glandes; *Voyez Bubons, Ecroüelles.* 52 Glaucoſis, ou Glaucoma; *Maladie de l'œuil.* 53 Goüettre; *Maladie du cou.* 54 Goutte. 55 Goutte avec des matieres dures aux jointures; *Voyez Tubercules.* Gravelle; *Voyez Calcul, Reins.*

H.

56 HE'morrhagie; *Perte de ſang en general.* Pertes des femmes; *Voyez Flus.* 57 Hémorrhoïdes; *Tumeurs de l'anus.* Hémorrhoïdes avec chute de l'anus; *Voyez Anus.* 58 Herpes; *Tumeur ulcerée qui s'étend.* 59 Hocquet. 60 Hydro-

---

13 ἁλμυρώδης. 14 πιμφιγώδης. 15 ἐξέρυθρος. 16 πελιὸς. 17 ἔξωχρος. 18 ἀσώδης. 19 ἀκαπάστατος 20 μακρὸς, βληχρὸς. 21 πυρέτιον ξυνεχὲς 22 πλανήτης. 23 ὀξὺς. 24 ἰδεῖν δεινὸς. 25 θαλπώδης, ἢ πτύνης τῇ χειρὶ. 26 φονώδης. 27 μάλθακος. 28 λυγρώδης. 29 ἀχλυώδης 30 κοπώδης. 31 χλιαρὸς. 32 ἄτακτος. 33 ἰλιγγώδης 34 τεταρταιοφυὴς. 35 γλίσχρος. 36 ἀκρητιχολικὸς. 37 χειμερινὸς. 38 σύελγες. 39 ῥὰς γυναικείους, ῥοὰς ἔρυθρὰς, λευκὰς, πυρρὰς. *Le premier ſe prend auſſi quelquefois pour les Menſtrues* 40 μώρωσις *On trouve auſſi le mot* ἐμβρόντητος; *qui répond au François, étourdi, écervelé, & le mot* ἄφρων, *inſenſe.* 41 ἡπατῖτις, ἧπαρ φλεγμαίνων. *Ceux qui avoient cette maladie ſont appellez* ἡπατικοὶ, *d'un nom qui eſt commun à tous ceux qui ont le foye mal diſpoſé.* 42 ἄγμοὶ, κατάγματα. 43 φρίκη. 44 ῥῖγος. 45 μανία. 46 θολίον. 47 ψώρα. 48 τὸ γαγγραινῶδες, σηπεδόνες μέλαιναι καὶ ξηραὶ; C'eſt à dire, *pourriture noire & ſeche;* σῆψ, *pourriture,* ὀσφάγελος, σφακελισμὸς. 49 ὀδαξισμὸς 50 κόνδυλοι ἄνωθεν καὶ ἕλκη. 51 ἕλκη μέλαινα. 52 γλαύκωσις, γλαύκωμα 53 βρογχώκηλα. 54 τὰ ποδάγρια, καὶ ποδαγρικὰ, ἄρθρῖτις 55 ἄρθρῖτις μετ' ἐπιπτερωμάτων καὶ τόφων ἄρθρικῶν. 56 αἱμορραγία. 57 αἱμορροΐδες. 58 ἕρπης 59 λύγμος.

60 Hydropisie de plusieurs especes; generale, & particuliere. 61 Hydropisie appellée *Hyposarcidios.* 62 Hydropisie appellée *Leucophlegmatie*, & *Phlegme blanc.* 63 Hydropisie formée par les vents. 64 Hydropisie seche. 65 Hydropisie du poumon. 66 Hydropisie de la poitrine, causée par la rupture des pustules formées sur le poumon. Hydropisie des testicules; de la matrice; de la tête. Hypochondres (*c'est le nom qu'Hippocrate donne aux parties qui sont sous les fausses côtes, ou immédiatement au dessous*) élevez, tendus, murmurans, &c. *Ce sont de differentes dispositions de ces parties, & des accidens ou des signes qui précedent, ou qui suivent certaines maladies.* Maladie des Hypochondres; *Voyez dans les maladies de la seconde classe.* 67 Hypogloſſe; *Tumeur sous la langue.* *Siecle xxxvj.*

I.

68 Jauniſſe. Jauniſſe jaune ou pâle, venant du foye. Jauniſſe noire, venant de la rate. Autres especes de cette maladie; *Voyez Ileus.* 69 Ileus; *Maladie des boyaux, qui se bouchent, en sorte que les excremens ne peuvent sortir.* 70 Ileus accompagné de Jauniſſe. 71 Ileus sanglant. 72 Inflammation. *Disposition des parties où l'on sent une chaleur & une ardeur extraordinaire, soit qu'il y ait en même temps tumeur, soit qu'il n'y en ait point.* Inflammation de poumon; *Voyez Péripneumonie.* 73 Inquiétude des malades; *Impossibilité de demeurer en une place. Inteſtin*; Gros inteſtin enflammé. Chute du gros inteſtin; *Voyez Anus.* Douleurs des inteſtins; *Voyez Dyſenterie; Trenchées.*

L.

74 Langue empêchée qui fait qu'on héſite en parlant. 75 Volubilité trop grande de la langue, qui fait bredoüiller. 75 Lepre; *Maladie de la peau & de toutes les chairs.* 77 Léthargie; *Espece d'assoupiſſement, avec manquement de memoire, fiévre &c.* Eſpece de Léthargie où le poumon eſt affecté. 78 Leucé; *Maladie de la peau, qui devient blanche, ou qui eſt remplie de taches blanches en divers endroits.* Leucophlegmatie; *Voyez Hydropiſie. Levres*, Ulceres des Levres; *Voyez Aphthes.* Lichen; *Voyez Partie.* 79 Lienterie; *Maladie où l'on rend les viandes par le bas comme on les a priſes; ou ſans qu'elles ſoient beaucoup changées.* 80 *Lombes*; Mal ou douleur des Lombes. 81 Luette relâchée. 82 Luette retirée. 83 Luette comme fondue ou pourrie. 84 Luxations, & Entorſes.

---

60 ὕδρωψ; de ὕδωρ, *eau.* 61 ὑποσαρκίδιος; *C'eſt à dire* qui vient ſous les chairs. 62 Λευκοφλεγματίη, λεῦκον φλέγμα. 63 ὕδρωψ μετ' ἐμφυσημάτων. 64 ὕδρωψ ξηρός. 65 ὕδρωψ πλεύμονος. 66 *Vide lib. 2. de morbis; & lib. de internis affectionibus.* 67 ὑπογλωσσις. 68 Ἴκτερος. 69 Εἶλεος, χορδαψὸς; *Voyez ci-après, liv. 4. chap. 5.* 70 Εἶλεος ἰκτεριώδης. 71 Εἶλεος αἱματώδης. 72 Φλεγμονὴ, *Phlegmon.* Ce mot marque une eſpece de tumeur, dans les auteurs Grecs plus nouveaux qu'Hippocrate. 73 Βλησμὸς, ῥιπτασμὸς, ἀλύκη, ἀλυσμός. 74 Ψελλισμὸς, ἰσχνοφωνίη. 75 Ceux qui ont ce défaut ſont appellez παχυγλωσσόπρωτοι. 76 Λέπρη. 77 Λήθαργος. 78 Λεύκη, λεύκαι. 76 Λειεντερίη. 80 Ὀσφύος πόνοι. 81 Σταφύλη. 82 Γαστρείων ἀνεσταλμένος. 83 Κίονες τηκόμενοι. 84 Ἐκπτώσεις, ἐξαρθρήματα, ἐξαρθρώματα, διαστρέμματα.

Siecle xxxvj.

M.

85 MAchoire ſphacelée, & qui tombe en ſuite d'un mal de dents, & après avoir été chargée d'excreſcences de chair. Maladie ſacrée, Maladie d'Hercule; Grande Maladie; Mal Caduc; Haut mal; *Voyez Epilepſie.* Maladie Deſſechante; Maladie Ructueuſe; Maladie des Veines Caves; Maladie des Hypochondres; Maladie Corrompante; Maladie Epaiſſe, Maladie des Scythes; Maladie Livide; Maladie Noire; Maladie appellée Souci; Maladie Phénicienne; *Voyez dans les claſſes ſuivantes.* Maladie des Vierges; *Voyez Vierges.* Maladie des femmes groſſes, qui ont l'appetit dépravé; *Voyez Appetit.* Manie; *Voyez Fureur.* 86 *Matrice*; Pluſieurs maladies de la Matrice; 87 Ses Egarements; ou ſes changemens de lieu. 88 Chute de la Matrice. Suffocation de Matrice. 89. Enflure de la Matrice, cauſée par des eaux ou par des vents; *Voyez Hydropiſie.* Excreſcence de chair qui vient à l'entrée du col extérieur de la Matrice; *Voyez Parties honteuſes.* Tumeur & dureté de l'orifice de la Matrice. Clôture du même orifice, cauſant la ſtérilité, ou la ſuppreſſion des menſtrues. Repli & Contorſion de cet orifice. Le même orifice trop ouvert. Matrice purulente, enflammée; pleine de pituite; ulcerée; chancreuſe, &c. *Voyez ci-après la cure des maladies des femmes, dans le chap.* 27. 90 Mélancholie; ou Maladies Mélancholiques. 91 Menſtrues trop abondans. 92 Menſtrues en petite quantité. 93 Menſtrues ſans couleur. 94 Menſtrues ſans mélange. 95 Menſtrues retenus. 96 Menſtrues purulents. Menſtrues ſemblables à des membranes; ou à des filets d'araignées; pituiteux; ichoreux; noirs; grumeleux; acres; bilieux; ſalez; qui remontent vers les mammelles &c. *Voyez Flus, & Purgations.* 97 Mole; *Maſſe de chair qui ſe forme dans la matrice.* 98 Mules.

N.

99 NE'phrétique; *Maladie des Reins accompagnée de douleurs, ſuppreſſion d'urine, & autres accidents.* (*Voyez Calcul.*) *Nez*; Humidité extraordinaire du Nez; *Eſpece de Fluxion*; *Voyez Coryza.* 1 Nombril enflammé, ulceré, & ouvert dès la naiſſance. 2 Nyctalopie; *Maladie de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour.*

O.

3 OEdeme; *Enflure, & Tumeur en général.* (*Voyez Tumeur.*) *Omentum*; Chute de l'Omentum dans l'aine; *Voyez Tumeurs.* 4 Ophthalmie; *Inflammation des yeux*, humide, & ſeche. 5 Opiſthotonos; *Eſpece de convulſion où le corps*

---

85 Τῆς γνάθου σφακελισμός. *Vide. Epidemic. lib. 5. ſect. 7.* 86 Τὰ ὑστερικά. C'eſt un nom commun à toutes les maladies de la matrice; mais il marque auſſi en particulier *la ſuffocation de matrice.* 87 Πλάνας τ ὑστέρων. 88 Ἔκπτωσις τ ὑστέρας 89 Πνῖξ ὑστερικὴ. 90 Μελαγχολίη, τὰ μελαγχολικά. 91 Καταμηνίαι ἢ τὰ γυναικεῖα τελέοντα. 92 Καταμήνια ὀλίγα. 93 Καταμήνια ἄχροα. 94 Καταμήνια ἀκρήτως γινόμενα. 95 Καταμήνια ἐκλείποντα. 96 Ἐπιμήνια διάπυα ὑμενώδεα, &c. 97 Μύλη. 98 Χίμαιραι. 99 Νιφρῖτις. 1 Ὀμφαλὸς φλεγμαίνων &c. 2 Νυκτάλωπες; C'eſt ainſi que ſont nommés par Hippocrate ceux qui ont cette maladie, qu'il ne nomme pas elle-même. 3 Οἴδημα. 4 Ὀφθαλμίη, ὑγρὴ, ξηρὴ. 5 Ὀπισθότονος.

corps se plie en arriere. Oreilles ; Tumeurs derriere les Oreilles ; *Voyez Parotides.* 6 Oreilles humides des petits enfans. 7 Douleurs d'Oreilles. 8 Bruit & tintement d'oreilles. 9 Orgelet ; *Tubercule, ou petite tumeur qui vient au bord des paupieres.* 10 Orthopnée ; *Espece de difficulté de respirer, qui empêche de pouvoir se coucher* ; *Voyez Dyspnée* ; *Asthme.* 11 Oüie ; Dureté d'oüie ; *Voyez surdité.* *Siecle xxxvj.*

P.

12 P*Alais* ; Abscès & Ulcere rongeant du Palais. Chute & séparation de l'os du palais & des dents ; d'où s'ensuit l'enfoncement du nez. 13 Palpitation de cœur. Palpitation des chairs dans toutes les parties du corps. Palpitation entre le nombril & le cartilage qui est vers l'estomac. 14 Paralysie ; *Privation du sentiment & du mouvement, universelle, & particuliere.* 15 Paronychie, ou Panaris ; *Abscès à la racine des ongles, qui cause beaucoup de douleur.* 16 Parotides ; *Tumeurs des glandes qui sont derriere les oreilles. Parties honteuses* ; 17 Excrescence de chairs à l'entrée des parties des femmes. Pourriture & Chute des chairs des parties honteuses. *Voyez Erysipele.* 18 Paupieres galleuses. 19 Paupieres garnies par dedans & par dehors d'excrescences de chair, en forme de figues ou de verrues. Tubercule des paupieres ; *Voyez Orgelet.* 20 Paupieres renversées. 21 Paupieres dont le poil est tourné en dedans. 22 Paupieres collées & jointes ensemble. 23 Peripneumonie ; *Inflammation de poumon.* 24 Périrrhée ; *Grande décharge d'humeurs, particulierement par les urines.* 25 Peau qui s'enleve par écailles. 26 Peste, & Maladies pestilentielles. 27 Peur en dormant ; Maladie des petits enfans. Phagédéne ; *Voyez Ulcere.* Phlegme blanc ; *Voyez Leucophegmatie.* Phlegmon ; *Voyez Inflammation.*

---

6 Ὦτων ὑγρότητες. 7 Ὦτων πόνοι. 8 Βόμβοι ἐν ὠσὶ, ἦχοι. 9 Κριθὴ ἐν βλεφάρῳ. 10 Ὀρθοπνοίη. 11 Βαρηκοίη. 12 On trouve la description de cette maladie, au commencement du quatrième & du sixiéme livre des Epidémiques. 13 Παλμὸς. 14 Ἀποπληξίη Ce nom est commun dans Hippocrate à *l'Apoplexie*, & à *la Paralysie* ; ἀποπληκτόν τι τοῦ σώματος ; *quelque partie du corps qui est devenue paralytique, ou qui a perdu le mouvement & le sentiment.* On y trouve aussi le mot παραλύειν, *relâcher*, en parlant des parties qui sont paralytiques, parce qu'elles se relâchent & se laissent aller, n'ayant plus de maintien. C'est de ce verbe qu'est formé le mot παράλυσις, *paralysie* ; mais je ne le vois pas dans Hippocrate. Il désigne d'ailleurs cette même maladie, ou une espece de cette maladie par le mot παραπληγίη, *Paraplegie* ; par où il semble qu'il ait principalement entendu cette espece de Paralysie particuliere qui arrive à quelque partie du corps en suite d'une Apoplexie ou d'une Epilepsie. C'est comme l'explique Galien. Le mot παραπληξίη marque aussi la même chose, quoi qu'Hippocrate semble lui donner en un endroit un sens different. *Voyez l'Oeconomie d'Hippocrate, de Foësius.* 15 Παρωνυχίη. 16 Τὰ παρ' ὦς φύματα. Hippocrate parle aussi d'une maladie des enfans, qu'il appelle σατυρισμὸς, *Satyriasme*, qui semble être la même ; & il explique ailleurs ce mot par φύματα παρ' ὦς οἷα τῶν Σατύρων. *Tumeurs qui viennent derriere les oreilles comme aux Satyres* ; ou plutôt *qui font ressembler aux Satyres*, que l'on peignoit avec les oreilles droites, telles que les ont ceux à qui il vient des tumeurs derriere les oreilles. Il appelle encore ces mêmes tumeurs φήσια ; parce que les Satyres étoient appellez φῆσες, en langage Ionique. On verra ci-après une autre signification du mot *Satyriasme*, dans la Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 6. 17 Κίων ἐν αἰδοίοις. 18 Βλεφάρων ψῶρα. 19 Βλεφάρων ἐπιφύσεις, ἢ σῦκα. 20 Βλεφάρων ἐκτροπή. 21 Τρίχωσις. 22 Βλεφάρων ξύμφυσις. 23 Περιπνευμονίη. 24 Περιῤῥοίη. 25 Λοιμοὶ. 26 Λοιμοὶ. 27 Φόβοι ἐν ὕπνοις.

Unable to display this page

Voyez Dyſpnée ; Orthopnée ; Aſthme. Rhume ; *Voyez Fluxion.* Ronflement ; *Voyez Râlement.* 61 Rupture de la poitrine ou du dos. 62 Rupture de quelque vaiſſeau, ou de quelque abſcès, au dedans du corps. *Siecle xxxvj.*

S.

63 SAlivation frequente. 64 *Sang* ; Vormiſſement de ſang. Grande perte de ſang par les ſelles, dans une fiévre ardente. Perte de ſang ; *Voyez Hémorrhagie.* Satyriaſme ; *Voyez Parotides.* 65 Sciatique. *Scrotum ; Voyez Tumeurs.* 66 *Semence ;* Flus de ſemence, ou de quelque matiere qui reſſemble à la ſemence, & qui ſort involontairement ; *Voyez Pollutions.* Sommeil profond ; *Voyez Carus ; Catochus ; Coma ; Létargie.* Sphacele ; Eſpece de Gangrene ; *Voyez Gangrene.* 67 Stérilité ; *Voyez Matrice.* Sterteur ; *Voyez Ronflement.* 68 Strangurie, *Urine ſortant goutte à goutte avec douleur, Voyez Dyſurie.* Suffocation de matrice, *Voyez Matrice.* 69 Superfœtation. 70 Surdité, *Voyez Oreille, Oüie.*

T.

71 TAches qui viennent aux jambes, pour s'être tenu près du feu. 72 Taches qui viennent au viſage, pour avoir été au Soleil. Tayes des yeux, *Voyez Yeux.* 73 Teneſme, ou *Epreintes.* 74 Terminthi, *Eſpeces de puſtules.* 75 Teſticule groſſi ou enflé. Varices, & autres tumeurs des teſticules, *Voyez Tumeurs.* 76 Tetanus, *Eſpece de convulſion où tous les muſcles ſont tendus, & tiennent le corps droit.* 77 Tête pointue. 78 Mal ou Douleur de Tête. 79 Tête peſante ou chargée. 80 Douleur de Tête, dans laquelle il ſort du pus par le nez. Douleur de Tête cauſé par de l'eau renfermée dans le cerveau, ou au dedans du crane, *Voyez Hydropiſie.* 81 Toux. 82 Tremblement. 83 Trenchées. *Voyez Dyſenterie.* 84 Tubercules, ou *petites tumeurs*, de diverſes ſortes. Tubercule de derriere les oreilles, *Voyez Parotides.* Tubercules ſur les gencives, *Voyez Gencives.* 85 Tubercule crud du poumon. 86 Tubercule vers la veſſie. 87 Tubercule dans le canal de l'urine. 88 Tubercules ou petites tumeurs dures qui viennent au viſage. 89 Tubercules durs & pierreux des jointures des goutteux, & qui leur viennent quelquefois à la langue. 90 Tubercules durs vers l'anus, d'où s'enſuit un abſcès, & enfin une fiſtule, qui

61 Στῆθος, ἢ μετάφρενον ῥαγὲν On ne ſait pas preciſément ce qu'Hippocrate a entendu par μετάφρενον. Il ſemble que c'eſt la partie du dos qui eſt vis à vis du Diaphragme. 62 Ῥῆγμα. De là vient le mot ῥηγματίας. C'eſt ainſi qu'Hippocrate appelle ceux qui ont quelque vaiſſeau rompu dans le corps, ou quelque abſcès qui s'eſt ouvert intérieurement. Voyez *Crevaſſes.* 63 Πτυελισμὸς. 64 Ἔμετος αἱματώδης. 65 Ἰσχίας. 66 Τὸ γονοειδὲς διελθὸν. 67 Ἄπτωσι, καὶ ἄφορα γυναῖκες ; *femmes ſteriles.* 68 Στραγγουρίη. 69 Ἐπικύημα. 70 Κώφωσις. 71 Φωΐδες 72 Ἐφηλίδες. 73 Τενεσμὸς. 74 Τερμινθοὶ. 75 Ὄρχις μείζων. 76 Τέτανος. 77 Ὀξεῖ ; C'eſt comme on appelle ceux qui ont la tête de cette maniere. 78 Κεφαλαλγίη. 79 Καρηβαρίη. 80 Πύον ἀφὰ ῥινῶν, &c. 81 Βῆξ. 82 Τρόμος 83 Στρόφοι, καὶ ἀνειλήσιες. 84 Φύματα, κόνδυλοι, συρίγματα. 85 Ὠμὸν φῦμα ἐν πλεύμονι. 86 Φῦμα περὶ τὴν κύστιν. 87 Φῦμα ἐν τῇ οὐρήθρῃ. 88 Ὄγκοι. 89 Πάγοι, ἢ ἐπιπωρώματα, ἢ συρίγματα, ἢ λιθίδια περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν. 90 Φλὲψ τὴν ἕδρην φῦμα σκληρὸν, &c.

Siecle xxxvj. penetre dans le boyau. 91 Tumeurs & Enflures en géneral; *Voyez Oedeme.* 92 Tumeurs dures. 93 Tumeurs Scrophuleuſes; *Voyez Ecroüelles.* 94 Tumeurs de l'aine, du ſcrotum, ou des teſticules, cauſées par la chute de l'omentum, ou de l'inteſtin, ou par des varices du teſticule, ou par des eaux ramaſſées dans le ſcrotum. 95 Typhomanie; *Voyez les maladies de la cinquiéme claſſe.* Typhus; *Voyez celles de la quatriéme.*

V.

96 VArices; *Veines enflées ou dilatées extraordinairement.* 97 Varice du poumon. 98 Veines bouchées, ou reſſerrées, qui empêchent le mouvement du ſang. 99 Veines qui vomiſſent du ſang ſur le cerveau. *Voyez dans les claſſes ſuivantes.* 1 Verrues. 2 Vers. 3 Vers ronds & longs. 4 Vers larges & plats. 5 Vers nommez *Aſcarides*, qui ſe trouvent vers l'anus; & quelquefois, dit Hippocrate, dans les parties naturelles des femmes. 6 Vertiges. 7 Vertige tenebreux. 8 Veſſie fermée ou bouchée. *Voyez Urine.* Tubercule de la Veſſie; *Voyez Tubercule.* Calcul de la Veſſie; *Voyez Calcul.* 9 *Vierges*; Maladie des vierges. 10 Ulceres. 11 Ulceres de la tête, qui rendent une humeur de la couleur du miel. 12 Ulceres malins & rongeans. 13 Ulceres fiſtuleux; *Voyez Fiſtules.* 14 Ulceres Scrophuleux; *Voyez Ecroüelles & Tumeurs.* 15 Urine retenue; Difficulté d'Urine; Urine ſortant goutte à goutte; *Voyez Dyſurie; Strangurie.* 16 *Vüe*; Ebloüiſſement ou affoibliſſement de la Vüe. Vüe de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour; *Voyez Nyctalopie.* 17 Perte de la vüe; Aveuglement; *Voyez Paupiere; Prunelle; yeux.*

Y.

18 YEux de travers comme ſont ceux des louches. 19 Nuages qui paroiſſent devant les yeux. Tayes & Cicatrices blanches & d'autres couleurs, qui rendent la vüe trouble. *Voyez Prunelle.* 20 Ongle de l'œuil. 21 Ulcere de l'œuil. 22 Oeuil rompu; *Voyez Prunelle.* Yeux enflammez; *Voyez Ophthalmie.* Yeux collez; *Voyez Paupiere.*

Voila quelles ſont les maladies du premier ordre. On renvoye à en donner des *définitions* ou des deſcriptions plus exactes, & à marquer d'autres circonſtances touchant leur nature, leurs cauſes, & leurs ſignes, quand on en ſera à la quatriéme partie.

CHA-

---

91 οἰδήματα. 92 σκληρύσματα. 93 φύματα χοιρώδεα 94 κῆλαι. C'eſt le nom géneral qu'Hippocrate donne à ces tumeurs, dont il rapporte les eſpeces qu'on a marquées. 95 τυφομανίη. 96 κῖρσοι, ἵξιες. 97 κῖρσος ἐν πνεύμονι. 98 φλεβῶν ἀπόληψις *Voyez Apoplexie.* 99 ὑπερείμετος ἡ φλεβίων σφὶ τὸ ἐγκέφαλον. 1 ἀκροχόρδονες 2 ἕλμινθοι, τύλαι, ῥηγία 3 ἕλμινθοι στρογγύλοι. 4 ἕλμινθ. πλατεῖαι. 5 ἀσκαρίδες 6 ἴλιγγοι 7 σκοτοδίνη, τὰ σκοτώδεα. 8 κύστις ἀποληφθεῖσα. 9 Cette maladie eſt décrite par Hippocrate, mais il ne lui donne pas de nom particulier. 10 ἕλκεα 11 κηρία, ἄχωρ. Erotian. 12 ἕλκεα κακοήθεα. Ceux qu'Hippocrate nomme νομὰς, & φαγεδαίνας, *qui rongent, & qui mangent*, en ſont des eſpeces. 13 ἕλκεα συρίγγωδεα. 14 ἕλκεα χοιρώδεα. 15 ἔστιν καπνώδεα, &c. 16 ἀμβλυωπίης. 17 σύφλωσις, ὀφθαλμῶν στέρησις. 18 ἔκπωσις, ὀμμάτων ἔξοδος. 19 νεφέλαι, ἄχλυες, αἰγίδες, ὄργιμοι. 20 πτερύγιον. 21 ὀφθαλμοῦ ἕλκωσις. 22 ὀφθαλμὸς ἐῤῥωγώς.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE IX.

Maladies de la Seconde Classe ; *qui n'ont pas conservé les noms qu'Hippocrate leur donne ; quoi qu'on les reconoisse par les accidens qu'il leur attribue.*

VOici la description qu'Hippocrate fait de la 1 *Maladie dessechante*. Ceux, dit-il, qui sont atteints de cette maladie ne peuvent demeurer sans manger, ni supporter la nourriture qu'ils prennent. Lors qu'ils sont sans manger leurs entrailles font du bruit, & l'orifice de l'estomac leur fait de la douleur. Ils vomissent tantôt d'une sorte d'humeur, tantôt d'une autre. Ils rendent de la bile, de la salive, de la pituite, des matieres acres ; & après avoir vomi, il leur semble qu'ils sont mieux ; mais lors qu'ils ont pris de la nourriture, ils sont travaillez de rapports & de rots ; ils ont le visage rouge, & une chaleur brûlante. Il leur semble qu'ils doivent beaucoup aller du ventre, mais le plus souvent ils ne rendent que des vents. Ils ont mal à la tête ; ils sentent des picqueures par tout le corps, tantôt en une partie, tantôt en l'autre, comme si on les picquoit avec des aiguilles. Ils ont les jambes pesantes & foibles & ils se consument enfin & s'affoiblissent peu à peu. Cette maladie, ajoûte-t-il, est longue ; elle ne quitte que dans la vielleſſe, supposé que l'on n'en meure pas avant ce temps-là.

Cette description convient assez bien à une maladie que l'on a appellée, dans la suite, *Maladie des hypochondres*. Celle qu'Hippocrate appelle *Maladie ructueuse*, c'est à dire, où l'on rotte frequemment, en est une espece, ou une dépendance ; aussi bien que la *Maladie noire*, dont il parle un peu après.

Quant à la maladie qu'il nomme 2 *Souci*, & qu'il dit être très fâcheuse, on la peut ranger sous les maladies *Mélancholiques*, desquelles Hippocrate lui même parle ailleurs, & qu'on a mises entre celles de la Classe précedente. Dans cette maladie, dit-il, on sent comme une épine qui picque les entrailles. Ceux qui en sont atteints sont extremement inquiets ; ils fuyent la lumiere & la compagnie ; ils se plaisent dans l'obscurité & ils ont peur de tout. La membrane qui sépare le bas du ventre d'avec la poitrine est enflée en dehors ; ils souffrent & craignent beaucoup quand on les touche ; ils ont des songes terribles, & ils croyent voir à tout coup des objets épouvantables, ou des morts.

CHA-

1 αὐαντὴ.

2 Φροντὶς νῦσος χαλεπὴ ; *Souci, maladie fâcheuse.*

Siecle xxxvj.

CHAPITRE X.

Maladies de la troiſiéme Claſſe, *qui ſont celles qui n'ont point été déſignées d'Hippocrate par aucun nom ; mais que l'on peut, ou que l'on croit reconoître, ſur la deſcription qu'il en donne.*

HIppocrate parlant des accidens qui arrivent à ceux qui ont la *rate groſſe*, 1 dit, que leurs gencives ſe corrompent & que leur bouche ſent mauvais. Il ajoûte, que s'il ne leur arrive pas quelque hémorrhagie, & que leur bouche n'ait point mauvaiſe odeur, ils ont de fâcheux ulceres, & des cicatrices, ou des taches noires aux jambes.

On prétend que c'eſt ici une maladie qui eſt aujourd'hui familiere aux peuples du Nord.

Hippocrate faiſant 2 ailleurs une deſcription exacte de divers accidens qui accompagnoient une maladie qui étoit devenue Epidémique, & dont il remarque qu'il mouroit plus de perſonnes qu'il n'en échappoit, dit que ces accidens „ ſe réduiſoient à ceux-ci, des Eryſipeles ou des Dartres malignes ; des maux „ de gorge avec enroüeure ; une fiévre ardente avec phrenelie ; des ulceres „ rongeans à la bouche ; des tumeurs aux parties honteuſes, des ophthalmies ; „ des charbons ; des émotions de ventre ; un grand dégoût ; des urines trou- „ bles & en quantité ; de l'aſſoupiſſement en un temps, des veilles en l'autre ; „ point de terminaiſon entiere & parfaite des maladies, du moins qui fût heu- „ reuſe mais un changement qui produiſoit des hydropiſies & des phthiſies.

„ *Après avoir débuté de cette maniere, il ajoûte*, qu'en pluſieurs de ces mala- „ des de très-petits ulceres dégeneroient en dartres ou en eryſipeles, qui ga- „ gnoient toutes les parties du corps ; qu'il en venoit particulierement autour „ de la tête aux ſexagenaires, pour peu qu'ils négligeaſſent leur mal. Dans le „ temps même qu'on faiſoit actuellement des remedes pour ces maladies, il „ ſurvenoit des inflammations & des dartres, qui ſe rendoient fort commu- „ nes. Ces dartres venant à s'abſceder & à ſuppurer, on voyoit tomber à plu- „ ſieurs les chairs, les tendons, & les os ; & ce qui couloit de ces ulceres n'é- „ toit point ſemblable à du pus ; c'étoit une pourriture toute particuliere, de „ diverſes couleurs, & fort abondante. Ceux auxquels il arrivoit quelque choſe „ de pareil, autour de la tête, avoient cette partie pelée particulierement vers „ le menton, & les os tout à fait nuds, qui tomboient même en partie. Ces „ accidens étoient quelquefois avec fiévre, & quelquefois ſans fiévre ; & ils „ faiſoient pour l'ordinaire plus de peur que de mal ; du moins à ceux en qui „ ces matieres venoient à ſe cuire ou à produire une bonne ſuppuration, car „ ils en échappoient la plûpart. Mais ceux dont l'éryſipele ou l'inflammation „ ne ſuppuroit point, mouroient preſque tous. En quelque partie que ces „ éryſipeles vinſſent, la même choſe arrivoit. A quelques-uns le bras s'écouloit „ tout entier, c'eſt à dire, ſe dénuoit ou ſe dépouilloit entierement des chairs qui

1 *Prorrhetic. lib.* 2.
2 *Epidemic. lib.* 3. *Sect.* 3.

„ qui le couvroient. A quelques autres les côtez, ou quelque endroit du devant *Siecle*
„ ou du derriere du corps étoit exposé à un semblable mal. Il arrivoit même *xxxvj.*
„ quelquefois que la cuisse entiere, la jambe, ou tout le pied restoient tout à
„ fait dégarnis de chair. Mais ceux, dont le bas ventre, ou les parties honteuses
„ étoient atteintes de ce mal, souffroient plus que tous les autres.

J'ai rapporté tout au long la description de cette maladie, afin qu'on puisse la conferer avec quelques autres dont on parlera dans la suite, & qui ont été regardées comme nouvelles, & comme n'ayant point été conues du temps d'Hippocrate, ni même fort long-temps après lui; quoi qu'elles se trouvent accompagnées d'accidens, qui ont du rapport avec ceux qu'on a touchez. Il se trouvera encore d'autres exemples de maladies, que l'on a crû nouvelles par rapport à celles qui sont décrites par Hippocrate, ou que l'on prétend avoir seulement commencé en un certain temps. C'est ce que nous examinerons à mesure que l'occasion s'en présentera; & c'est principalement dans cette vûe que nous avons crû devoir rapporter les noms & les descriptions des maladies, qui se trouvent dans les écrits de cet ancien Médecin, afin, comme nous l'avons déja dit, qu'on puisse conferer ces descriptions avec celles qui suivront, & voir les changemens qui peuvent être arrivez, à l'égard de quelques-uns de ces noms.

On peut mettre dans cette Classe cette maladie particuliere aux Scythes, de laquelle Hérodote fait mention, & qu'il attribue à la colere de Venus Uranie, dont ces peuples avoient pillé le temple. Voici ce qu'Hippocrate en a écrit. 3 Plusieurs, dit-il, d'entre les Scythes deviennent eunuques, font tout ce que les femmes ont accoûtumé de faire, & parlent ou discourent comme s'ils étoient des femmes, d'où vient qu'on les appelle efféminez. Les habitans du païs, qui rapportent 4 à Dieu, ou à la Divinité, la cause de cette maladie, ont de la vénération pour ces personnes-là, & leur rendent une espece de culte, craignant que pareille chose ne leur arrive. Pour moi, continue Hippocrate, je crois que ces maladies sont divines, aussi bien que toutes les autres, & qu'il n'y a point de maladie qui soit plus divine ou plus humaine l'une que l'autre; mais qu'elles sont toutes divines, que chacune a sa nature particuliere, & qu'il n'y en a point où la Nature n'ait part. Je dirai donc de quelle maniere je pense que vient cette maladie. Les Scythes sont sujets à de certaines 5 fluxions sur les jointures, qui sont fort opiniâtres & qui durent long-temps; ce qui leur arrive parce qu'étant incessamment à cheval, ils ont toûjours les jambes pendantes. Quand ce mal est à son période ils deviennent boiteux par la contraction de leurs hanches, & on les traite de cette maniere. Dès le commencement de ce mal, on leur ouvre les veines de derriere les oreilles; & le sang coulant en grande quantité, ils s'endorment de foiblesse, & quelques-uns se trouvent guéris à leur réveil. Or il me semble qu'ils se perdent par cette maniere de se faire traiter; car les veines de derriere les oreilles sont d'une telle nature, que ceux à qui on les ouvre deviennent inhabiles à engendrer & c'est ce qui arrive aux Scythes. Quand ils s'approchent donc de leurs femmes, & qu'ils voyent qu'ils ne peuvent pas avoir leur compagnie, ils ne s'en mettent pas d'abord

3 *Lib. de aëre, aquis, & locis.*
4 Il y a en cet endroit Θεὸς sans l'article.
5 Hippocrate appelle ces sortes de fluxions, ou l'effet qu'elles produisent, κατάρρους.

Siecle xxxvj.

fort en peine; mais s'appercevans dans la ſuite que leur foibleſſe continue, alors ils s'imaginent qu'ils ont offencé le Dieu, ou la Divinité, & ils lui attribuent la cauſe de leur diſgrace. Ils prennent l'habit de femme; ils avoüent publiquement qu'ils ne ſont plus hommes; ils ſe tiennent avec les femmes, & rempliſſent les devoirs de ce ſexe, ou s'attachent aux occupations ordinaires à ce même ſexe. Il faut remarquer qu'il n'y a que les plus riches des Scythes, ou ceux de la plus haute condition qui ſoient ſujets à ce mal, & que les pauvres n'en ſont jamais atteints; ſans doute parce que les premiers ſont preſque toûjours à cheval, au lieu que les derniers n'y vont qu'aſſez rarement. Or ſi cette maladie étoit plus divine que les autres, elle n'attaqueroit pas ſeulement les plus riches, elle ſeroit également commune à tous. Il arriveroit même que les pauvres y ſeroient plus expoſez que les autres, du moins ſi les Dieux prennent plaiſir que les hommes les honorent, & s'ils leur accordent pour cela des graces. Car les riches ſacrifient aux Dieux, leur offrent des victimes, les ſervent, & leur élevent des ſtatues plus ſouvent que les pauvres, parce qu'ils ont dequoi le faire; au lieu que ceux-ci n'en ont pas le moyen, & qu'ils maudiſſent même quelquefois les Dieux de ce qu'ils ne leur ont pas donné des richeſſes; en ſorte qu'il ſeroit plus convenable que les pauvres fuſſent châtiez de leurs crimes par cette maladie, plûtôt que les riches. Cette maladie eſt donc veritablement divine, comme je l'ai dit au commencement, mais toutes les autres le ſont auſſi, & attaquent naturellement tout le monde.

La penſée d'Hippocrate touchant la diſtinction que les Dieux devoient faire des riches & des pauvres, au ſujet des ſacrifices, pourroit faire qu'on l'accuſât de libertinage, par rapport à ſa Religion; mais on auroit autant de raiſon de blâmer Homere, lors qu'il introduit en divers endroits, Jupiter quittant toutes affaires pour aller prendre un repas, ou pour aller humer la fumée d'un ſacrifice chez les Ethiopiens, avec tous les Dieux à ſa ſuite. Il paroît d'ailleurs par ce qu'Hippocrate dit touchant cette maladie, qu'il n'étoit point ſuperſtitieux, comme on l'a déja remarqué ci-deſſus; & ce qu'il penſe ſur ce ſujet eſt bien digne du ſiecle de Socrate, qui étoit ſon contemporain. Il ſemble au reſte que cette maladie des Scythes s'attachoit plûtôt aux riches qu'aux pauvres, par la même raiſon qui fait que nous voyons encore aujourd'hui plus de riches *hypochondres*, ou *mélancholiques*, que de pauvres, & qui n'eſt pas difficile à trouver.

CHAPITRE XI.

Maladies de la quatriéme Claſſe; *ou qui n'ont point été reconues des Médecins qui ſont venus après Hippocrate, ni par la deſcription qu'il en a faite, ni par les noms qu'il leur donne, qui n'ont plus été en uſage.*

ENtre les maladies de cette Claſſe, qui ne ſont pas en grand nombre, non plus que celles des deux précédentes, les plus remarquables ſont ces deux; 1 *le Typhus*, & 2 *la Maladie Epaiſſe*; ce ſont les noms par leſquels Hippocrate les

1 τύφος.

2 παχὺ νόσημα; *lib. de intern. affectionibus.*

les déſigne. Quelques-uns de ſes Commentateurs ont crû que la premiere de ces maladies étoit une eſpece de *Fiévre ardente*, qui cauſe une aliénation d'eſprit, avec étourdiſſement. On verra par la deſcription s'ils ont rencontré juſte. *Siecle xxxvj.*

Il y a, ſelon nôtre auteur, de cinq eſpeces de *Typhus*. La premiere eſt veritablement une fiévre continue, qui abat toutes les forces; qui eſt accompagnée de douleurs de ventre, & d'une chaleur dans les yeux, qui empêche le malade de regarder fixement quelque choſe que ce ſoit, ne pouvant d'ailleurs répondre à ce qu'on lui demande, à cauſe de la grande douleur qu'il ſouffre; ſi ce n'eſt lors qu'il eſt prêt de mourir, qu'il parle & regarde hardiment.

La ſeconde eſpece commence par une fiévre tierce, ou quarte, ſuivie de douleur de tête. Le malade rend beaucoup de ſalive, & de vers par la bouche. Les yeux lui font de la douleur; le viſage lui pâlit; il lui vient une tumeur ou enflure molle aux pieds, & quelquefois par tout le corps. La poitrine & le dos lui font par fois mal; ſon ventre fait du bruit; il a les yeux farouches; il crache beaucoup, & ſa ſalive s'attache à la gorge, ce qui lui donne une voix de fauſſet.

La troiſiéme ſe diſtingue par des douleurs très-vives dans les jointures, & quelquefois par tout le corps. Le ſang infecté par la bile ſe caille & s'arrête dans les hanches; & la bile, qui eſt retenue dans les jointures, ſe durciſſant comme du tuf, on devient boiteux.

On conoît la quatriéme à une grande tenſion, élevation & ardeur du ventre, ſuivie d'une diarrhée; qui conduit quelquefois à l'hydropiſie, & qui eſt auſſi quelquefois accompagnée de fiévre.

Enfin la cinquiéme a pour ſignes une pâleur & une tranſparence de tout le corps, comme ſi c'étoit une veſſie pleine d'eau, ſans qu'il y ait pour cela d'enflure. Au contraire le corps eſt exténué, ſec, & foible, ſur tout vers les clavicules, & vers le viſage. Les yeux ſont fort enfoncez, & le corps eſt même quelquefois noir. Le malade cligne rarement les yeux. Il cherche ou tâtonne avec les mains ſur ſes couvertures, comme s'il vouloit prendre des poils de laine ou des pailles. Il ſe trouve plus chargé après avoir mangé, que lorſqu'il ſe portoit bien. Il aime l'odeur de la lampe éteinte. Il a ſouvent des pollutions quand il dort, & la même choſe lui arrive auſſi en veillant.

Voila pour le Typhus. La *Maladie Epaiſſe* n'eſt pas moins particuliere, & il y en a auſſi de plus d'une ſorte. La premiere eſt cauſée par la pituite & par la bile qui ſe jettent dans le ventre, le font enfler, & ſortent par deſſus & par deſſous comme un torrent. Le malade eſt ſaiſi de friſſons & de fiévre. La douleur paſſe du ventre à la tête; & quand elle deſcend juſqu'aux entrailles, elle cauſe une ſuffocation. Quelquefois le malade vomit de la pituite aigre, & quelquefois de la pituite ſalée. Après le vomiſſement il a la bouche amere; il lui vient des rougeurs aux côtez, accompagnées de chaleurs; & ſon dos ſe courbe. Il ne ſauroit ſouffrir qu'on le touche en aucun endroit; & la douleur qu'il ſent eſt ſi grande que les chairs lui palpitent, ſes teſticules ſe retirent, & la chaleur & la douleur paſſent en même temps juſqu'à l'anus & à la veſſie. Il rend des urines épaiſſes comme ſont celles des hydropiques; les cheveux lui tombent de la tête; il a toûjours les pieds froids. Enfin la douleur occupe particulierement les côtez, le dos, & la nucque, & il ſemble au malade que quelque choſe lui court ou lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne quelquefois du relâche, & d'autres fois elle n'en donne point. La peau de la tête devient

Siecle xxxvj. rouge & épaiſſe. Cette même maladie dure ſix-ans, & quelquefois juſqu'à dix. Sur la fin le malade ſue copieuſement, & ſa ſueur eſt fort puante. En dormant il a très-fréquemment des pollutions, & la ſemence qu'il rend eſt ſanglante & livide.

Il ſemble d'abord qu'Hippocrate décrit ici le *Cholera*, ou quelque eſpece de *Colique*, mais la ſuite, comme on voit, n'y a pas grand rapport.

La ſeconde eſpece de *maladies épaiſſes* eſt produite par la bile ſeule, qui ſe jette ſur le foye & dans la tête. Le foye s'enfle & preſſe le diaphragme. La tête & particulierement les temples ſont d'abord ſaiſies de douleurs. Le malade n'entend pas bien, & ſouvent il ne void que fort peu. La fiévre & le friſſon ſurviennent alors; c'eſt à dire, au commencement du mal, & en ce temps-là on a par fois de grands relâches, d'autresfois on en a de moindres. Plus le mal dure & plus la douleur devient forte; les prunelles ſe dilatent, & le malade ne void goutte; en ſorte que ſi vous mettez le doit devant ſes yeux, il ne l'apperçoit point & ne les cligne point. Que s'il lui reſte quelque peu de vûe, il tire inceſſamment avec les doits les petits flocons de laine qui ſont ſur ſes couvertures, croyant que ce ſont des ordures, ou des poux. Mais lorſque le foye s'étend davantage du côté du diaphragme, le malade réve, & s'imagine d'avoir devant les yeux des reptiles, ou des bêtes farouches de toutes les ſortes, ou des hommes armez; il veut ſe battre contre tout cela; il parle, il s'agite, comme s'il étoit à un combat. Si on ne le laiſſe pas en liberté, il menace; & ſi on le laiſſe aller, il tombe; il a les pieds toûjours froids. S'il dort c'eſt avec des treſſaillemens continuels; il eſt épouvanté par des ſonges affreux, & à ſon réveil il raconte tout ce qu'il a fait & vû. D'autres fois il demeure couché tout le jour & toute la nuit, ſans dire un mot, ayant la reſpiration fort preſſée. Son délire paſſe auſſi par intervalles; il revient à lui; il répond à toutes les queſtions qu'on lui fait; il entend tout ce qu'on dit; mais peu de temps après il retombe derechef dans le premier état. Cette maladie attaque principalement les voyageurs, ou ceux qui ayant paſſé par des lieux inhabitez, ont été effrayez par la vûe de quelque ſpectre.

La troiſiéme eſpece eſt cauſée par la pituite; ce qui ſe découvre par les rapports qu'a le malade, qui ſentent comme s'il avoit mangé des raiforts. Cette maladie, ou la douleur qui l'accompagne, commence par les jambes, d'où elle monte juſqu'au ventre; & ſe répandant vers les entrailles y cauſe un grand bruit, qui eſt ſuivi d'un vomiſſement de pituite aigre & pourrie. Mais cette évacuation ne ſoulage point le malade; il tombe au contraire en réverie, & ſent une douleur ſi inquiétante dans les entrailles, & par fois une douleur de tête ſi grande & ſi fixe, qu'il n'entend, ni ne void que fort confuſément. Il ſue beaucoup, & ſa ſueur eſt fort puante, mais il en eſt ſoulagé. Il a la même couleur que ceux qui ont la jauniſſe. Cette maladie eſt moins ſouvent mortelle, que la précedente.

La quatriéme eſpece tire ſon origine du 3 *plegme blanc*, & ſuit les fiévres qui ont duré long-temps. Cette maladie commence par la face, qui s'enfle; elle paſſe enſuite au ventre, qui s'éleve. On ſent une douleur comme ſi on avoit fait beaucoup d'exercice, & le ventre ſouffre comme s'il étoit chargé d'un grand fardeau. Les pieds s'enflent auſſi. S'il tombe de la pluye ſur la terre, le malade ne peut ſouffrir cette odeur; & s'il ſe trouve par hazard expoſé à cette pluye, &

3 *Voyez ci-deſſus, chap.* 8.

& qu'il ſente l'odeur de la terre, il tombe d'abord. Cette maladie a des inter- *Siecle xxxvj.*
valles libres; mais elle eſt plus longue que la précedente, ſa durée eſt de ſix-ans.

Voila quelles ſont les eſpeces des maladies qu'Hippocrate décrit ici. On ne trouve point que nos Praticiens modernes, ni même ceux d'entre les anciens qui ſont venus après lui, ayent décrit aucune maladie particuliere qui fût accompagnée de tant d'accidens tout à la fois, qui ayent ſi peu de rapport les uns aux autres. Et ce qu'il y a encore de plus ſingulier c'eſt qu'Hippocrate, ou l'auteur du livre qu'on a cité, fait quatre ou cinq eſpeces de chacune de ces deux maladies, qui ſe trouvent ſi differentes les unes des autres, qu'on ne peut comprendre pourquoi elles ſe trouvent rangées ſous un même genre. C'eſt ce qui a fait que les Médecins des ſiecles ſuivans, qui ont aiſément reconu *l'Hydropiſie*, par exemple, *la Phthiſie*, *la Pleureſie*, aux caracteres qu'Hippocrate leur donne à chacune, ont méconu les deux maladies en queſtion.

On pourroit donc inferer de là, ou que *le Typhus*, & *la Maladie Epaiſſe* ont ceſſé, & n'attaquent plus perſonne aujourd'hui; ou qu'elles n'ont jamais été & que ce ſont des maladies feintes, dont la deſcription eſt faite à plaiſir. On ne croit pas devoir s'arrêter à la premiere de ces conjectures, quoi qu'il ne ſoit peut-être pas impoſſible que quelques maladies ceſſent, comme on prétend qu'il en nait en de certains temps de nouvelles; cette queſtion ſera traitée ci-après. Il n'y a pas non plus de l'apparence que ceux qui ont décrit ces maladies l'ayent fait pour nous tromper; mais voici de quelle maniere on peut préſumer que la choſe eſt allée.

Premierement il faut ſavoir que 4 la plus grande partie des auteurs, tant anciens que modernes, conviennent que le livre où ces maladies ſont décrites n'eſt point d'Hippocrate; mais que c'eſt l'ouvrage des Médecins *Cnidiens*, deſquels on a parlé dans le livre précedent. Ce qui confirme ce ſentiment c'eſt que Galien remarque expreſſément que ces Médecins contoient quatre ſortes de *Jauniſſes*, trois ſortes de *Phthiſies*, differentes de celles qui ſont ſpécifiées dans la liſte des maladies de la premiere Claſſe, & qu'ils multiplioient de même, ſans néceſſité, les eſpeces de diverſes autres maladies. Or eſt-il qu'on trouve toutes ces diſtinctions dans ce même livre, ce qui eſt une preuve qu'il doit être de la façon de ces mêmes Médecins. Et bien loin qu'Hippocrate en uſe comme eux, 5 que lui-même a blâmé les Cnidiens de ce qu'ils avoient diſtingué trop curieuſement les maladies; comme ſi une maladie devoit toûjours avoir un nom different, parce qu'elle differe en quelque petite choſe d'une autre, qui ſe trouve la même quant à l'eſſentiel, ou aux caracteres qui diſtinguent réellement les genres ou les eſpeces des maladies. C'eſt la même erreur dont Galien reprenoit auſſi *les Empiriques*, qui, faute de méthode, s'attachoient plûtôt aux ſymptomes ou aux accidens, dont la varieté peut être infinie, qu'à la maladie elle-même, d'où vient qu'ils multiplioient les maladies à l'infini. Le grand nombre d'eſpeces de *Fiévres*, que l'on trouve dans Hippocrate, & dont nous avons donné la liſte dans le Chapitre huitiéme de ce même livre, doit auſſi être attribué aux mêmes Cnidiens. L'inutilité de la pluſpart de ces diſtinctions ayant été reconue par les Médecins des ſiecles ſuivans, ils ont réduit les eſpeces de fiévres à un beaucoup plus petit nombre, comme on le verra ci-après.

4 Proſper Martianus, Médecin Romain qui a commenté Hippocrate, ſur la fin du ſiecle paſſé, eſt preſque le ſeul qui ſoit d'un avis contraire.

5 *De Diata in acutis, lib. ultimo.*

Siecle xxxvj. Le même défaut de méthode qui faiſoit faire aux Cnidiens des diſtinctions ſans néceſſité, avoit produit l'embarras & la confuſion qu'on trouve dans les deſcriptions du Typhus & de la Maladie Epaiſſe. En un mot la faute de ces Médecins conſiſte en ce qu'ils n'ont pas diſtingué les accidens qui ſont propres à de certaines maladies en particulier, & qui en ſont inſéparables, d'avec ceux qui ſont communs à pluſieurs. Ce qui peut être venu de ce que ces mêmes Médecins ayant obſervé tous les accidens qui étoient arrivez à un particulier, pendant pluſieurs années qu'il avoit été malade, ils ont rapporté tous ces ſymptomes à une ſeule maladie, quoi que ce particulier en eût eu pluſieurs ſucceſſivement, & qui étoient toutes differentes. Une preuve de cela eſt qu'ils remarquent eux-mêmes que quelques-unes des maladies, qu'ils décrivent, avoient duré juſqu'à dix années. Mais quand ces maladies n'auroient pas été ſi longues, nous voyons tous les jours des perſonnes, qui ont des maladies qu'on appelle *compliquées*, c'eſt à dire, qui ont tout à la fois trois ou quatre maladies differentes. Enfin il ſe peut que la faute vienne des Copiſtes, & que ces pieces anciennes ayant paſſé par les mains d'une infinité de gens, l'on ait confondu & mêlé des obſervations differentes, ſans que les auteurs ayent eu de part à ce déſordre.

On peut joindre à ces maladies, celle qui eſt appellée, *grande maladie des veines caves*, & celle qui eſt nommée, *Vomiſſement des veines ſur le cerveau*. Ces noms qui avoient été mal impoſez, ou qui dépendoient de l'idée particuliere que ces anciens Médecins avoient du corps, n'ayant pas mieux été retenus ni reconus que les précedens.

CHAPITRE XII.

Maladies de la cinquiéme Claſſe ; *ou qui ont des noms que l'on ne reconoît plus, & qui en même temps ne ſont point décrites ; ce qui fait qu'on n'en peut rien dire que par conjecture.*

HIppocrate fait mention d'une maladie qu'il appelle [1] *Maladie Phthinique*. Le rapport qu'il y a entre Phthinique, & Phthiſique, a fait croire à quelques Interpretes, qu'il s'agiſſoit ici de *la Phthiſie* ; mais les plus ſavans conviennent qu'il y a une faute, & qu'au lieu de φθινικὴ, il faut lire φοινικὴ, *maladie de Phénicie*. Ils appuyent leur ſentiment ſur ce qu'on trouve ce dernier mot dans les anciens Gloſſateurs d'Hippocrate, qui ajoûtent, *qu'il a entendu par là une maladie commune dans la Phénicie, & dans les autres païs Orientaux, qui ſemble n'être autre choſe que l'Eléphantiaſe*. Ce qui confirme cette explication c'eſt qu'Hippocrate traite dans le même endroit de maladies approchantes, comme ſont *la Lepre, les Dartres*, & la maladie appellée *Leucé*. Je remarquerai ſeulement que Galien, qui eſt l'auteur du Gloſſaire qu'on a cité, pourroit s'être trompé à cet égard, en cela ſeulement qu'il croit que *la maladie de Phénicie*, eſt la même que celle qu'on a appellé *Eléphantiaſe* ; au lieu qu'il ſe peut qu'elle y eût ſimplement quelque rapport, & que par cette maladie de Phénicie Hippocrate eût entendu

1 *Prorrhetic. lib. 2. ſub finem.*

entendu 2 *la Lepre des Juifs*, qui étoit une eſpece de *Leucé*, & qui pourroit avoir quelque choſe de commun avec *l'Eléphantiaſe*, ſans que ce fût préciſément la même choſe. *Siecle xxxvj.*

Les Gloſſes d'Hippocrate deſquelles on parlera ci-après, fourniſſent d'autres exemples de maladies, qu'on ne peut non plus conoître que par conjecture; parce que leurs noms ne ſont plus en uſage, & que d'ailleurs elles ne ſont point décrites. Telle eſt cette maladie qu'Hippocrate appelle 3 *Tangæ*, que l'on croît être une eſpece de tumeur. Telle eſt encore celle qu'il nomme 4 *Hippouris*, par où l'on ſoupçonne qu'il marque une certaine ſorte de fluxion longue & opiniâtre, qui ſe jette ſur les parties génitales de ceux qui vont trop long-temps & trop ſouvent à cheval, ou une foibleſſe, ou quelqu'autre incommodité de ces mêmes parties, provenante de la même cauſe. Celle qu'il nomme 5 *Anémie*, que l'on croit être un gonflement de veines cauſé par un ſang flatueux, ce qui les met en danger de ſe crever, eſt auſſi du même rang; auſſi bien que 6 *la Typhomanie*, que l'on prend pour une maladie qui tient de la Léthargie & de la Phrénéſie; & celle qui eſt appellée 7 *Phréa*.

CHAPITRE XIII.

Des moyens de conſerver la ſanté.

APrès avoir vû en quoi conſiſtent la ſanté & les maladies, quel en eſt le ſujet, & quelles en ſont les cauſes, & les differences, il faut premierement dire un mot des conſeils qu'Hippocrate donnoit à ceux qui ſe portent bien; après quoi l'on examinera les moyens, qu'il employoit pour guérir les malades.

L'une de ſes principales maximes étoit celle-ci; 1 *que pour entretenir ſa ſanté, il ne faut ni trop ſe charger de nourriture, ni être pareſſeux à prendre de l'exercice, ou à travailler.*

Il diſoit en ſecond lieu, *qu'il ne falloit point s'accoûtumer à un régime de vivre trop exact, ni trop étudié, ni à manger trop peu; parce*, ajoûtoit-il, *que ceux qui ſe ſont fait une fois cette regle ſe trouvent très-mal pour peu qu'ils s'en écartent; ce qui n'arrive pas à ceux qui vivent un peu plus irrégulierement, ou avec plus de liberté.*

Il ne laiſſe pas néanmoins d'examiner avec ſoin tout ce dont les perſonnes ſaines ſe nourriſſoient, en ce temps-là. Sur quoi on ne ſauroit s'empêcher de remarquer qu'ils étoient bien moins délicats que nous; ce qui paroît par le ſoin qu'Hippocrate prend de dire, quelle eſt la qualité de la chair de *Chien*, de *Renard*,

2 Monſieur Le Clerc doit donner une Diſſertation ſur la Lepre des Juifs, où l'on pourra s'éclaircir ſur cet article.

3 ταγγαὶ, *Epidemic. lib.* 2.

4 ἱππῦρις, *Epidemic. lib.* 7.

5 ἀνεμίη, *ibidem.*

6 τυφομανίη, *Epidemic. lib.* 4.

7 φρέα, *Epidemic. lib.* 6. *ſect.* 3. *Voyez ci deſſus, chap.* 8. au mot *Parotides.*

1 ἄσκησις ὑγιείης, ἀκριβὴς τροφῆς, ἀσκητὴ πόνων. *Epidemic. lib.* 6. *ſect.* 4. *aphoriſm.* 20.

Siecle xxxvj. *Renard*, de *Cheval*, *d'Aſne*, ce qu'il n'auroit pas fait ſi ces viandes n'avoient été alors en uſage, du moins parmi le peuple. On ne rapportera pas ici ce qu'Hippocrate a écrit, touchant les autres ſortes de viandes. Il ſuffit de ſavoir qu'il examine preſque toutes celles dont on ſe ſert aujourd'hui ; comme ſont les herbages, le lait, le petit lait, le fromage, les chairs tant de la volaille que des bêtes à quatre pieds, le poiſſon, frais & ſalé, le bled, les legumes, & toutes les ſortes de grains dont on ſe nourrit, auſſi bien que les differentes ſortes de pain que l'on en fait. Il parle auſſi très-ſouvent d'une eſpece de nourriture liquide, ou de boüillon, qui ſe faiſoit avec de la *farine d'orge*, ou d'autre grain, que l'on délayoit & que l'on faiſoit cuire avec de l'eau. Mais comme cet article regarde auſſi la maniere, dont il nourriſſoit les malades, on en parlera plus particulierement dans le chapitre qui ſuit.

Hippocrate n'eſt pas moins exact, ſur la matiere de la *boiſſon*. Il s'attache premierement à diſtinguer les bonnes *eaux* d'avec les mauvaiſes. *Les meilleures*, ſelon lui, *doivent être fort claires, legeres, ſans odeur, ni goût, & puiſées de ſources qui ſoient tournées au levant.* Les eaux *ſalées*, & celles qu'il appelle *dures*, c'eſt à dire, à mon avis peſantes, & celles qui ſont *marécageuſes* ſont les plus mauvaiſes, auſſi bien que celles qui viennent des *neiges fondues*. Mais quoi qu'Hippocrate faſſe toutes ces diſtinctions, il conſeille neanmoins à ceux qui ſe portent bien de boire de la premiere eau qu'ils rencontrent, ce qui a du rapport avec le conſeil qu'il a donné auparavant, de n'être point ſi exact dans le régime de vie. Il parle auſſi, mais en deux mots, des eaux *alumineuſes*, ou qui tiennent de *l'alun*, & de celles qui ſont *chaudes*, ſans s'étendre davantage ſur leurs qualitez ou ſur leur uſage. On void ſeulement par là qu'il a eu conoiſſance des *eaux minerales*, quoi qu'il n'en face point mention dans ſa pratique, & qu'il ne les ordonne dans aucune maladie.

A l'égard du *vin*, il conſeille en quelques endroits de le mêler avec une égale partie d'eau ; & Galien remarque qu'Hippocrate regle par là la juſte proportion qu'on doit garder dans ce mélange, en ſorte, dit-il, que le vin puiſſe chaſſer par ſa force ce qui nuit au corps, & l'eau contribuer à temperer l'acreté des humeurs. Mais je penſe qu'il ne s'agit en ces paſſages que des cas particuliers qui y ſont expoſez, & peut-être que c'étoit la plus grande quantité de vin qu'on bût en ces temps-là, où l'on n'en buvoit preſque jamais de pur. Auſſi voit-on qu'Hippocrate reglant la quantité de vin que l'on doit prendre, par rapport aux differentes ſaiſons de l'année, dit qu'en été on le doit beaucoup tremper, au printemps & en autonne un peu moins, & qu'en hyver on doit 2 moins y mettre d'eau qu'en tout autre temps, ce qui préſuppoſe qu'il en faut toûjours mettre. Il n'y a qu'un ſeul endroit, à la fin du troiſiéme livre de la Diete, où Hippocrate conſeille de *boire du vin pur, une fois ou deux*, ou de boire juſqu'à la gayeté, pour ſe remettre de la fatigue qui ſuit un travail pénible. Il ſemble même qu'il conſeille de *s'enyvrer*. C'eſt comme l'ont pris les Traducteurs, & c'eſt ce qui a donné, occaſion aux débauchez de dire qu'Hippocrate veut que l'on s'enyvre une ou deux fois par mois. Mais il faut traduire le mot μεθυσθῆναι par, *boire du vin pur*, comme le traduit Monſieur Dacier, ou par *boire beaucoup*, ou *boire juſques à la gayeté* ; ſans toutefois s'enyvrer, comme on l'explique dans le paſſage du deuxiéme chapitre de l'Evangile

2 Οἶνος ὡς ἀκρητίστατος ; c'eſt à dire *le vin le moins trempé qu'il ſe puiſſe* ; ce qui eſt oppoſé à ce qu'il appelle οἶνος ὑδαρέστατος ; *du vin extrememe[illegible]*

l'Evangile de S. Jean, où le même mot ſe rencontre. Hippocrate diſtingue d'ailleurs les diverſes ſortes de vins qui étoient alors en uſage, & marque exactement leurs qualitez. *Siecle xxxvi.*

L'Exercice qu'il conſeille, tant à ceux qui ſe portent bien, qu'aux valétudinaires, devoit être pris ſelon les regles & avec les précautions qu'il marque, & qui ſont les mêmes qu'on a touchées, en paſſant; lors qu'on a parlé d'Herodicus, que l'on a dit avoir été l'auteur de la *Médecine Gymnaſtique*, ou de *l'Art de s'exercer pour la ſanté*. Sur quoi il faut remarquer qu'Hippocrate lui même, dans ſes trois livres intitulez, *de la Diete*, & dans le livre *des Songes*, qui eſt une ſuite des précédens, prétend que c'eſt à lui que l'on a l'obligation de la même choſe, je veux dire d'avoir inventé la Gymnaſtique, qui renferme la Diete. Mais ces livres ont été regardez, déja du temps de Galien, comme étant d'un autre auteur, & on les attribuoit alors, ſelon la remarque du même Galien, à *Euryphon*, à *Phaon*, à *Philiſtion*, à *Ariſton*, ou à quelqu'autre des Médecins qui ont vecu à peu près du temps d'Hippocrate. Si j'oſois joindre mes conjectures à celles-là, je dirois que les livres en queſtion pouvoient être *d'Hérodicus*; qui a paſſé, du conſentement de toute l'Antiquité, pour l'Inventeur de la Gymnaſtique Médicinale, comme on l'a vû ci-deſſus.

Quoi qu'il en ſoit, les conſeils de l'auteur de ces livres, par rapport à l'art dont on vient de parler, roulent ſur les differens temps qu'on doit prendre pour ſe promener, ou pour s'exercer de quelqu'autre maniere, & ſur l'état où l'on doit être avant que de l'entreprendre, ſi ce doit être à jeun, ou après avoir pris de la nourriture, le matin, ou le ſoir, à l'air, au ſoleil, ou à l'ombre, s'il faut être nud, c'eſt à dire, ſans manteau, ou s'il faut être habillé, quand il faut aller lentement, & quand il eſt néceſſaire d'aller plus vîte, ou de courir; le tout par rapport aux differens âges, & aux differens temperamens, & dans la vûe de diminuer le trop d'embonpoint, de diſſiper les humeurs, ou d'en tirer quelqu'autre avantage.

La *lutte* même, quoi que ce ſoit un exercice violent, entroit en conte avec les autres. Il eſt encore parlé au même endroit d'un jeu de mains & de doits, que l'on jugeoit utile pour la ſanté, & qui étoit appellé *Chironomie*. Il y eſt auſſi fait mention d'un exercice qui ſe faiſoit autour d'une eſpece de Ballon ſuſpendu qu'on nommoit *Corycus*, & qu'on pouſſoit de toute ſa force avec les mains. On peut conſulter ſur tout cela Mercurial qui traite à fond de ces matieres. Et comme l'on a vû ci-devant que *les Bains* étoient compris dans la Gymnaſtique, auſſi bien que la coûtume de ſe faire froter, & de ſe faire oindre, on trouve dans cet auteur tout ce qui regarde ces anciennes pratiques. Mais Galien remarque, à l'égard des Bains, qu'ils n'étoient pas encore bien communs du temps d'Hippocrate, ce qu'il recueuille d'un paſſage de cet auteur, où il dit, [3] *qu'il y a peu de maiſons où l'on trouve les choſes néceſſaires pour la commodité du Bain.* On verra dans le chapitre ſuivant ce qu'Hippocrate penſoit du Bain & de ſes utilitez.

Au reſte, comme la ſanté ne dépend pas ſeulement du bon uſage de *la nourriture*, & de *l'exercice*, ou du *repos*, & qu'il eſt d'ailleurs important d'avoir des regles pour les autres choſes dont on a parlé ci-devant, en traitant des cauſes de la ſanté, comme ſont *le ſommeil*, ou *les veilles*; *l'air*, & *les autres*

3 *De Diæta in acutis.*

Unable to display this page

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XIV.

Pratique d'Hippocrate, ou ſa maniere de traiter les maladies. Maximes générales ſur leſquelles cette Pratique eſt fondée.

SI l'on fait réflexion ſur ce que nous avons dit ci-devant, du pouvoir qu'Hippocrate attribuoit à la *Nature*, par rapport à l'économie animale, & aux maladies en particulier, dont la Nature eſt, ſelon lui, l'arbitre & le juge; les terminant dans un certain temps limité & par des mouvemens reglez, comme nous l'avons remarqué en parlant des *Criſes*, on en inferera d'abord qu'il devoit ſe contenter d'être ſpectateur des efforts de la Nature; ſans en faire beaucoup de ſon côté, pour l'aider en cette rencontre.

On ſera même confirmé dans cette penſée, ſi l'on conſulte les livres intitulez *des maladies Epidémiques*, qui ſont comme les journaux de la pratique d'Hippocrate; car il en réſultera que cet ancien Médecin ne fait le plus ſouvent autre choſe que décrire les accidens d'une maladie, & ce qui eſt arrivé à chaque malade jour par jour, juſqu'à ſa mort ou à ſon rétabliſſement, ſans parler d'aucun remede. Il n'eſt pas néanmoins abſolument vrai qu'il n'en fit jamais point, comme on le reconoîtra par la ſuite; mais il faut convenir qu'il en faiſoit très-peu, par rapport à ce qui s'eſt pratiqué dans les ſiecles ſuivans. On verra quels ſont ces remedes, après que l'on aura rapporté en abregé les principales maximes, ſur leſquelles ils ſont fondez.

Hippocrate diſoit en premier lieu, *que les contraires, ou les oppoſez, ſont les remedes de leurs oppoſez*; C'eſt à dire que ſuppoſé que de certaines choſes ſoient oppoſées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique cette maxime dans l'aphoriſme où il dit; *que l'évacuation guérit les maladies qui viennent de replétion, & la replétion celles qui ſont cauſées par l'évacuation.* Ainſi, le chaud détruit le froid, & le froid le chaud &c.

Il diſoit ſecondement que la Médecine eſt *une addition de ce qui manque, & une ſouſtraction, ou un retranchement, de ce qui eſt ſuperflu*; axiome qui ſe trouve auſſi expliqué par celui ci; *Il y a*, dit nôtre auteur, *des ſucs, ou des humeurs, qu'il faut en de certaines rencontres vuider, ou faire ſortir du corps, ou les deſſecher, & d'autres qu'il faut remettre dans le corps, ou faire qu'elles s'y produiſent derechef.*

Quant à la maniere de s'y prendre, pour *ajoûter* ou *retrancher*, il avertit en général, *que l'on doit ſe garder de vuider, ou de remplir, tout d'un coup, ou trop vîte, ou trop abondamment, & qu'il eſt même dangereux de réchauffer, ou de réfroidir ſubitement, ou plus qu'il ne faut, tout ce qui va à l'excès étant ennemi de la Nature.*

Hippocrate reconoiſſoit en quatriéme lieu; *qu'il faut tantôt* dilater, *& tantôt* reſſerrer, *dilater ou ouvrir* 4 *les paſſages par leſquels les humeurs ſe vuident naturellement, lors qu'ils ne ſont pas ſuffiſamment ouverts, ou lors qu'ils ſe ferment; & au contraire reſſerrer ou étreſſir les paſſages relâchez, lors que les ſucs qui y paſſent*

4 Αἱ ὁδοὶ.

Unable to display this page

Unable to display this page

Siecle xxxvj. nom de 4*ptiſane*, qui étoit commun tant à ces boüillons, qu'à la farine du grain dont on les compoſoit. Voici de quelle maniere les Anciens apprêtoient la ptiſane; ils faiſoient premierement tremper l'orge dans de l'eau, juſqu'à ce qu'il s'enflât; & ils le faiſoient en ſuite ſecher au ſoleil, & le battoient pour en ôter l'écorce. Après cela ils le faiſoient moudre; & ayant fait long-temps boüillir la farine dans de l'eau, ils l'expoſoient au ſoleil, & quand elle étoit ſeche ils la ſerroient. C'eſt proprement cette farine ainſi préparée qu'ils appelloient *ptiſane*. On faiſoit bien à peu près la même choſe avec du *froment*, du *ris*, des *lentilles* & d'autres grains, mais on nommoit ces ptiſanes du nom de ces mêmes grains, *ptiſane de lentilles*, de *bled* &c. au lieu que la ptiſane d'orge s'appelloit ſimplement *ptiſane*, par excellence. Lors qu'on vouloit s'en ſervir, on en faiſoit boüillir une partie dans douze ou quinze parties d'eau, & quand elle commençoit à s'enfler en cuiſant, on y ajoûtoit un filet de vinaigre, avec un peu d'huile & de ſel, & par fois un peu d'aneth, ou de porreau, pour corriger ce que la ptiſane avoit de gluant, & empêcher qu'elle ne remplît de vents. Hippocrate propoſe ce boüillon pour les femmes, qui ont des douleurs de ventre après l'accouchement; 5 *Faites cuire*, dit-il, *de la ptiſane, avec du porreau & de la graiſſe de chevre, & en donnez à l'accouchée.* On ne trouvera pas ce ragoût fort étrange, ſi l'on fait réflexion ſur ce que nous avons dit ci-devant de la maniere de vivre de ces temps-là.

Il préferoit la ptiſane à toute autre ſorte de nourriture, dans les fiévres; parce, diſoit-il, qu'elle adoucit & qu'elle humecte beaucoup, outre qu'elle eſt de facile digeſtion. S'il s'agiſſoit d'une fievre continue, il vouloit, qu'au commencement on donnât au malade de la ptiſane qui fût médiocrement épaiſſe; & qu'on diminuât enſuite peu à peu la quantité de la farine d'orge, à meſure qu'on approchoit des jours où le mal doit être à ſon plus haut période. Alors il ne nourriſſoit le malade, qu'avec ce qu'il appelloit 6 *le ſuc de la ptiſane*, c'eſt à dire, *de la ptiſane coulée*; afin que la Nature étant en partie déchargée du ſoin de cuire les alimens, elle pût plus aiſément ſurmonter la maladie.

Pour ce qui eſt de la quantité de la nourriture & du temps de la donner, il faiſoit prendre deux fois le jour de la ptiſane aux malades, qui faiſoient deux repas par jour dans leur ſanté; ne jugeant pas qu'ils en dûſſent prendre plus ſouvent étant malades, que lors qu'ils ſe portoient bien. Il n'oſoit pas même d'abord accorder de la nourriture deux fois le jour à ceux qui ne mangeoient qu'une fois le jour en ſanté, mais il vouloit qu'on y vint peu à peu. Dans les accès de fiévre, il n'en donnoit point du tout; & dans les maladies où il y a des redoublemens, il ôtoit la nourriture pendant ce temps-là. Il nourriſſoit plus les enfans, & moins les hommes faits, ou les vieillards; donnant neanmoins beaucoup à cet égard à la coûtume de chaque particulier, ou à celle du païs.

Mais quoi qu'il ne fût pas d'avis de nourrir trop les malades, de peur d'entretenir leur maladie, neanmoins il faut remarquer qu'il n'étoit point du ſentiment de quelques

4 πτισάνη, de πτισσειν, qui ſignifie *broyer*, ou *ôter l'écorce*.

5 *Lib. de dentitione.*

6 πτισάνης χυλὸς. On ſe nourriſſoit auſſi anciennement de boüillons faits avec de *grains*, ou de farine formée en *petits grains*, qu'on appelloit en Grec c'eſt à dire, *grain*, & en Latin *Alica*. Voyez ci-après Part. 2. liv. 4. ſect. 1. ch

quelques Médecins de ſon temps qui leur ordonnoient une longue abſtinence, ſur tout au commencement des fiévres. La raiſon qu'il en apportoit, c'eſt que par cette méthode on les affoibliſſoit extrémement pendant les premiers jours de la maladie, ce qui obligeoit en ſuite de leur donner plus de nourriture qu'il n'en falloit dans le gros du mal; qui, ſelon lui, eſt le temps qu'il en faut le moins donner. Il reprochoit aux Médecins qui en uſoient de cette maniere, 7 *qu'ils deſſechoient leurs malades comme des harangs avant qu'il en fût temps, & qu'ils les faiſoient mourir de faim.* *Siecle xxxvj.*

Hippocrate choiſiſſoit d'ailleurs dans les maladies aigues, & particulierement dans les fiévres, des nourritures qui raffraichiſſent & humectaſſent, & il propoſe entr'autres la *blete*, la *citroüille*, le *melon*, les *arroches*, & la *patience*. Il nourriſſoit de cette maniere ceux qui étoient en état de manger, ou de prendre quelque choſe de plus que de la ptiſane.

8 La boiſſon la plus ordinaire qu'Hippocrate donnoit aux malades étoit faite de huit parties *d'eau* ſur une de *miel*; dans de certaines maladies, on y ajoûtoit un peu de 9 *vinaigre*. On avoit auſſi alors une autre eſpece de bruvage approchant de celui, dont on a dit ci-devant que l'un des fils d'Eſculape beuvoit étant bleſſé. 10 Ce bruvage étoit plus ou moins compoſé & ſe faiſoit differemment ſelon les maladies. On en trouve 11 une deſcription propoſée pour un Phthiſique, dans laquelle il entre de la *rue*, de *l'aneth*, du *ſéleri*, de la *coriandre*, du *vin rouge âpre*, de *l'eau*, de la *farine de froment*, & de celle *d'orge*, avec du *vieux fromage de chevre*.

Hippocrate n'approuvoit pas qu'on ne donnât que de l'eau aux malades; & quoi qu'il leur ordonnât ſouvent les boiſſons, dont on vient de parler, il ne leur défendoit pas toûjours 12 le vin. Il en accordoit même quelquefois l'uſage dans les maladies aigues & dans les fiévres, pourvû qu'il n'y eût ni réverie, ni douleurs de tête. La quantité d'eau qu'il vouloit qu'on y mît dans la ſanté, faiſoit qu'il ne le croyoit pas nuiſible aux malades étant pris de cette maniere. Il diſtingue d'ailleurs avec ſoin les vins propres en cette rencontre, préferant à tous les autres le vin blanc qui eſt clair, qui porte l'eau, & qui n'a ni douceur, ni odeur.

Voila quelle étoit la Diete des maladies aigues. Quant à celle des maladies chroniques, on verra en quoi elle differoit de la premiere dans les exemples qu'on rapportera ci-après des cures des maladies. On remarquera ſeulement par avance, que *le lait* & *le petit lait* étoient fort employez en cette occaſion, ſoit qu'ils tinſſent lieu de nourriture, ſoit qu'Hippocrate les regardât comme un médicament.

On a vû ci-devant que *les Bains* & *l'Exercice* entroient dans la Diete des perſonnes en ſanté; il en étoit de même des malades. Il y avoit pluſieurs maladies, où Hippocrate jugeoit le bain néceſſaire; & il marque toutes les conditions requiſes

---

7 Il appelloit cela κατισχνάινειν τὰς ἀνθρώπους. Il déſignoit auſſi la trop grande abſtinence par les mots de λιμοκτονίη, & λιμαγχίη de λιμὸς, *la faim*, & κτείνειν, ἄγχειν, *tuer, étrangler.*

8 On appelloit ce breuvage en Grec μελίκρατον, ou Hydromel, & en Latin *Mulſa.*

9 Quand on y ajoûtoit du vinaigre on l'appelloit *Oxymel.*

10 On appelloit cette boiſſon *Cyceon*, qui ſignifie *mélange.*

11 *Hippocr. lib. de internis affect.*

12 *Voyez ci-après, liv. 3. chap 26.*

Siecle xxxvj. requiſes pour rendre le bain utile, entre leſquelles celles-ci ſont les principales. Que le malade qui ſe baigne ſe tienne en repos dans ſa place, & qu'il ne parle point, mais qu'il laiſſe faire ceux qui le baignent, ou qui lui verſent de l'eau ſur la tête, ou qui l'eſſuyent. Qu'on ſe ſerve d'éponges pour l'eſſuyer, & qu'on n'employe point l'inſtrument appellé *Strigil* (qui ſervoit à racler de deſſus la peau les ordures que les huiles ou les onguens dont on s'oignoit, y avoient laiſſées) Que l'on ſe précautionne contre le froid. Que l'on ne ſe baigne pas incontinent après avoir mangé ou bû; & que l'on s'abſtienne de même de manger & de boire, d'abord au ſortir du bain. Que l'on prenne garde ſi le malade avoit accoûtumé de ſe baigner dans ſa ſanté, & ſi le bain lui faiſoit du bien ou du mal. Enfin que l'on s'abſtienne du bain lors que le ventre eſt ou trop libre, ou trop reſſerré; & ſi on ne l'a pas déchargé auparavant, ou ſi l'on eſt trop foible; ſi l'on a des envies de vomir, ou un grand dégoût, ou que l'on ſaigne du nez.

L'utilité que le bain apporte eſt, ſelon Hippocrate, qu'il raffraichit & humecte, qu'il ôte la laſſitude, qu'il ramollit la peau & les jointures, qu'il fait uriner, qu'il diſſipe la peſanteur de tête, qu'il rend les narines humides, & les autres conduits ouverts. Hippocrate accorde juſqu'à deux bains par jour à ceux qui y ſont accoûtumez dans leur ſanté. On parlera ci-après d'une eſpece de bain particulier, ou du *demi-bain*, 13 quand il s'agira des autres remedes extérieurs.

A l'égard de l'*Exercice des malades*, Hippocrate l'approuvoit fort dans les maladies Chroniques, comme on le verra par quelques exemples de ſes cures que nous rapporterons dans la ſuite; mais il ne jugeoit pas qu'il fût bon dans les maladies aigues, & il blâmoit ouvertement 14 ſon maître Hérodicus, qui fatiguoit même les fébricitans par de violens exercices, comme on l'a remarqué dans le livre précédent. Ce n'eſt pas qu'il crût qu'un malade dût toûjours demeurer au lit; il n'approuvoit point la pareſſe ou le peu de courage de ceux qui ne peuvent quitter le lit, ou plûtôt qui ne veulent pas, quoi qu'ils le puiſſent. 15 *Il faut quelquefois*, dit-il, *pouſſer hors du lit les timides, & exciter les pareſſeux.*

CHAPITRE XVI.

De la Purgation; *ſous laquelle on comprend tous les moyens de décharger les inteſtins & l'eſtomac.*

LOrſque la Diete ne paroiſſoit pas ſuffiſante à Hippocrate, pour délivrer la Nature du fardeau des humeurs ou trop abondantes, ou corrompues, il employoit d'autres moyens pour les évacuer, & pour ſatisfaire à l'une des vûes que l'on a touchées ci-deſſus, qui eſt de diminuer ou d'ôter ce qui eſt ſuperflu. Le

13 *Voyez le chap.* 24.
14 *Liv.* 2. *chap.* 8.
15 *Epidemic. lib.* 6.

Le premier de ces moyens étoit 1 *la Purgation*, qui comprend tous les artifices dont on ſe ſert pour décharger l'eſtomac & les boyaux; quoi que ce mot marque auſſi en particulier l'évacuation des excremens du bas ventre & des humeurs qui viennent de tout le corps, & qui ſe vuident avec les excremens par les ſelles, enſuite de quelque médicament pris par la bouche. Sur quoi, il ne faut pas oublier de remarquer de quelle maniere nôtre auteur concevoit que ce médicament agit. Il croyoit que le médicament purgatif étant entré dans le corps fait premierement vuider l'humeur qui a le plus de rapport à ſa nature, après quoi il attire & purge auſſi les autres. 2 *Tout de même*, diſoit-il, *que chaque plante attire de la terre premierement le ſuc qui a du rapport à ſa nature, & enſuite des ſucs étrangers; ainſi un médicament qui doit purger la bile, tire premierement la bile; mais s'il eſt trop fort, ou ſi ſon action continue trop long-temps, ne trouvant plus de bile à purger, il purge encore la pituite, & après la pituite, la bile noire, & enfin le ſang.* Ce ſentiment eſt conforme a ce qui a été dit 3 de *l'attraction* par le moyen de laquelle nôtre auteur veut que ſe faſſent la pluſpart des choſes, qui concernent l'économie animale. *Siecle xxxvj.*

Les purgatifs que l'on employoit du temps d'Hippocrate ont la plûpart la proprieté de purger par les ſelles, & de faire vomir en même temps; ou s'ils ne font pas toûjours ce dernier effet, du moins ils purgent preſque tous violemment. Ces médicamens ſont *l'Ellebore blanc*, & *l'Ellebore noir*, dont le premier eſt un des plus violens médicamens qu'on puiſſe donner pour faire vomir; les *Bayes Cnidiennes*, qui ne ſont autre choſe que la ſemence du *Tymelæa*; le *Cneorum*, qui eſt auſſi un remede tiré du *Tymelæa* ou du *Chamelæa*; le *Peplium*, qui eſt une eſpece de *Tithymale*, auſſi bien que le *Peplus*; le *Thapſia*; le ſuc de *l'Hippophaë*, eſpece de *Rhamnus*; *l'Elaterium*, qui eſt le ſuc du *Concombre ſauvage*, la *Coloquinte*, la *Scammonée*, & la *Pierre Magnéſienne*, qui eſt une eſpece d'*Aimant*. Hippocrate parle encore du *Cnicus*, qu'on prend pour le *Carthame*, & d'une eſpece de *Pavot*, qu'il appelle 4 *Pavot blanc*, & qu'il met au rang des purgatifs, mais il faut bien ſe garder de le confondre avec le pavot blanc d'aujourd'hui.

Comme ces purgatifs étoient la pluſpart fort vigoureux, nôtre auteur prenoit de grandes précautions lorſqu'il vouloit s'en ſervir. Il n'en donnoit point dans le temps de la *Canicule*. Il ne purgeoit jamais *les femmes groſſes*, ſi ce n'eſt dans le cas du gonflement des humeurs, dont on parlera dans ce même Chapitre; & il donne cet avis, qu'en cette occaſion il eſt même dangereux de purger avant le quatriéme, & après le ſeptiéme mois de la groſſeſſe. Hippocrate devoit auſſi par la même raiſon s'abſtenir de purger les enfans & les vieillards, ou du moins y venir fort rarement.

Le principal ou le plus fréquent uſage, qu'il fit d'ailleurs des purgatifs, c'étoit dans les maladies *chroniques*. Dans les *aigues* il étoit beaucoup plus circonſpect à cet égard. De tous les fébricitans, ou autres malades de maladies aigues, dont il fait l'hiſtoire dans ſes livres intitulez *des maladies Epidémiques*, il y en a

---

1 κάθαρσις, de καθαίρειν, *purger, nettoyer*, ἐνεμὸς, ἔνεσις, de ἐνίω, *je purge, j'évacue*. Hippocrate ſe ſert auſſi du mot φαρμακεῖν, qui vient de φάρμακον, *médicament*. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 7.*

2 *Lib. de natura hominis.*

3 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 2.*

4 *Lib. 3. de morbis. Voyez ci-après, chap. 22.*

Siecle xxxvj. très peu à qui il dise avoir donné des médicamens purgatifs. Il remarque même expressément 5 que ces remedes ayant été donnez en certains cas, dans les maladies dont il s'agit, avoient produit de très-mauvais effets.

Il semble qu'on pourroit conclurre de là qu'Hippocrate rejettoit absolument l'usage des purgatifs, dans ces maladies; mais il conste d'ailleurs qu'il n'étoit pas de ce sentiment. Il donnoit effectivement des purgatifs dans les maladies aigues, aussi-bien que dans les chroniques, mais non pas si souvent, comme on l'a déja remarqué. Il croyoit par exemple, 6 que la purgation étoit utile dans la *pleuresie*, lorsque la douleur est au dessous du diaphragme; & il donnoit, en cette occasion de l'Ellébore noir, ou du Peplium, mêlé avec du Laserpitium. Il déclare d'ailleurs en divers endroits qu'on peut donner des purgatifs dans les maladies aigues, en y apportant les précautions requises, qui sont tirées des regles suivantes.

La principale regle qu'Hippocrate donne touchant la purgation, est celle-ci; *que l'on doit seulement purger les humeurs qui sont cuites, & non pas celles qui sont encore crues; & qu'il faut bien se garder de purger au commencement d'une maladie; 7 si ce n'est que les humeurs s'enflent ou se remuent extraordinairement, ce qui arrive peu souvent.* L'intelligence de cette maxime dépend de ce qui a été dit ci-devant, de la *coction* des humeurs. Par *le commencement de la maladie*, Hippocrate entendoit tout le temps qui se passe depuis le premier jour jusqu'au 8 quatriéme accompli. Il n'avoit pas été le premier qui eût remarqué qu'on se trouvoit mal de remuer les humeurs, ou de purger, avant ce temps-là. L'on a vû dans le premier livre, que les Médecins Egyptiens avoient déja fait la même observation. Hippocrate pouvoit l'avoir apprise de Démocrite, qui avoit long-temps voyagé en ce païs-là, ou de quelque Egyptien, supposé que les Asclépiades ses prédécesseurs n'eussent pas aussi fait eux-mêmes cette observation.

Il y a un autre aphorisme, qui paroît diamétralement opposé au précedent. C'est celui où il est dit; 9 *que dans les commencemens des maladies il faut remuer*, c'est à dire, purger, *ce que l'on croit devoir remuer*. Cet aphorisme a fait de la peine aux Médecins des siecles suivans, qui ont tâché de le concilier avec le premier. Galien tire Hippocrate d'affaire, en expliquant le mot *remuer*, par *faire tous les remedes*, qu'il faut pour le soulagement d'un malade, entre lesquels il conte particulierement *la saignée*, & *la purgation*, en sorte que *le remuement* qu'Hippocrate conseille dans cet aphorisme se fait plûtôt, selon la pensée de Galien, par le premier de ces remedes que par le dernier; quoi que cet Auteur convienne que le dernier, c'est à dire, la purgation, peut aussi quelquefois avoir lieu au commencement de ces maladies, mais plus rarement. Cette explication de Galien pourroit être admise s'il n'y avoit pas un troisiéme aphorisme qui explique celui qu'on vient de citer

&

---

5 Vide historiam *Scomphi* pleuritici; *Epidemicor. lib. 5. in princip.* historiam *Seamandri*, & alias sequentes.

6 *De ratione victûs in acutis.*

7 εἰ μὴ ὀργᾷ, *nisi turgeant.* On ne sait pas bien ce qu'il a entendu par ὀργᾷν, qui est un terme qui exprime proprement les mouvemens des animaux, comme on l'a dit ci-dessus, *chap.* 4. La plûpart des Commentateurs croyent qu'il a voulu marquer un mouvement subit des humeurs, qui se gonflent, & cherchent à sortir de quelque côté, ou à se jetter sur quelque partie. *Aphorism.* 22. *sect.* 1.

8 *Lib. de ratione victûs in acutis.*

9 *Aphorism.* 29. *sect.* 2.

& qui paroît contraire au ſens de Galien. C'eſt le vint-quatriéme de la premiere ſection, qui dit, *qu'il faut rarement purger dans les maladies aigues, & le faire dans le commencement, après avoir ſoigneuſement examiné ſi c'eſt bien le cas.* Galien ſauve la contradiction apparente qui ſe trouve entre cet aphoriſme & le premier, en diſant, que c'eſt dans les maladies longues qu'il faut toûjours attendre la coction avant que de purger; mais que dans les aigues, on peut le faire dès le commencement, lorſque les humeurs ſe gonflent; & il ajoûte, que le cas étant rare c'eſt ce qui oblige Hippocrate à avertir que l'on examine bien toutes choſes, en cette occaſion, avant que de faire ce remede. *Siecle xxxvj.*

Il paroît effectivement qu'Hippocrate purgeoit quelquefois, au commencement des maladies aigues; & outre ce qu'on trouve dans l'aphoriſme qu'on vient de lire, il dit ailleurs en termes exprès, *que l'on doit purger au commencement des fiévres, lorſque les urines des malades ſont troubles, mais qu'il faut s'en abſtenir ſi elles ſont claires.* Néanmoins il faut convenir qu'il le faiſoit rarement, comment que les choſes allaſſent. Ce que l'on a dit d'entrée, que ſur un grand nombre de malades de maladies aigues, dont il parle dans les livres que l'on a citez, il ne s'en trouve que très peu à qui il ait donné des purgatifs, en eſt une preuve.

Il donne d'ailleurs cet important avertiſſement, qui a du rapport avec le premier des aphoriſmes que nous avons rapportez; 10 *Ceux*, dit-il, *qui eſſayent de réſoudre, ou de diſſiper, par un remede purgatif, les inflammations qui ſe forment dans quelque partie, ne tirent rien de cette partie, où eſt l'inflammation, à cauſe de la grande tenſion qu'il y a, & parce que la maladie eſt encore crue; au contraire ils fondent ou corrompent ce qui reſtoit de ſain dans la partie, & qui tenoit encore bon contre le mal.* Mais pour revenir aux contradictions veritables ou apparentes des aphoriſmes que l'on vient de lire, ce ne ſeroit pas une choſe fort ſurprenante que ces aphoriſmes ne s'accordaſſent pas, s'il eſt vrai, comme Galien lui-même en convient, que dans le recueuil qui porte le nom d'aphoriſmes, il y en ait de ſuppoſez. On pourroit inferer de-là que cette ſuppoſition a eu lieu à l'égard de quelcun de ceux dont il s'agit ici, quoi que Galien ne la reconoiſſe pas.

Au reſte Hippocrate vouloit 11 qu'avant que de purger un malade, on rendît ſon corps fluide, ou ſes humeurs diſpoſées à s'évacuer, en les détrempant ſuffiſamment, afin qu'elles puſſent ſortir avec plus de facilité.

Il diſoit enfin, à l'égard du choix des purgatifs, qu'il falloit donner aux bilieux, ou dans les maladies bilieuſes, les médicamens qui purgent la bile; dans les pituiteuſes, ceux qui purgent la pituite; dans les mélancholiques, ceux qui purgent la mélancholie ou la bile noire, & dans l'hydropiſie en particulier ceux qui purgent les eaux. Il ajoûtoit que l'on conoît ſi un purgatif a tiré du corps ce qu'il eſt néceſſaire qui en ſorte, ſelon que l'on s'en trouve, ou bien ou mal. Si l'on s'en trouve bien, c'eſt une marque que le médicament a effectivement vuidé l'humeur qui péchoit. Au contraire, ſi l'on eſt plus mal, Hippocrate prétendoit, que l'on n'a point rendu l'humeur qui fait le déſordre, quelque quantité d'humeurs que l'on rende; car il ne jugeoit pas qu'une purgation pût être avantageuſe, par la quantité des matieres qu'elle faiſoit ſortir du corps, mais par leur qualité, & par l'effet qui s'enſuivoit.

10 *Lib. de rat. vict. in acut.*
11 *Aphoriſm. 9. ſect. 2.*

Siecle xxxvj.

12 Le *Vomiſſement* eſt encore une maniere de purgation, qui ſe fait par le haut, & qui tire de plus loin que de l'eſtomac, pour peu que le vomitif ſoit fort. On a vû ci-devant quels étoient les vomitifs, qu'Hippocrate ordonnoit par précaution aux perſonnes qui ſe portent bien. A l'égard des malades il leur en conſeilloit quelquefois de ſemblables, lorſqu'il n'avoit deſſein que de nettoyer leur eſtomac. Mais quand il vouloit rappeller les humeurs des réduits les plus cachez du corps, il employoit des médicamens plus vigoureux; & l'*Ellebore blanc*, que nous avons mis au rang des purgatifs, étoit un de ceux dont il ſe ſervoit le plus ſouvent en cette occaſion. Il en faiſoit particulierement prendre 13 aux *mélancholiques* & aux *fous*; & c'eſt du grand uſage que tous les anciens Médecins ont fait de ce médicament en ſemblable cas, qu'eſt venu le proverbe, *avoir beſoin d'Ellebore*, pour dire, *avoir perdu le ſens*. Il en donnoit auſſi dans les fluxions, qui viennent, ſelon lui, du cerveau & qui ſe jettent ſur les narines, ou dans les oreilles, ou qui rempliſſent la bouche de ſalive, ou qui cauſent des douleurs de tête opiniâtres, ou une laſſitude & une peſanteur extraordinaire, ou une foibleſſe de genoux, ou quelque enflure de tout le corps. Il en donnoit encore aux 14 *Phthiſiques* avec du boüillon de lentilles; à ceux qui étoient malades de l'hydropiſie, appellée *Leucophlegmatie*, & en d'autres maladies Chroniques; mais on ne void pas qu'il s'en ſoit ſervi dans les maladies aigues, ſi ce n'eſt dans le 15 *Cholera morbus*, où il dit avoir donné de l'Ellébore avec ſuccès. On ne vomit déja que trop dans cette maladie; mais en ce cas le vomiſſement fut guéri par le vomiſſement, ou par un vomitif, comme cela arrive quelquefois.

Quelques uns prenoient ce médicament à jeun, mais la pluſpart le prenoient après avoir ſoupé, de la même maniere qu'on a dit que cela ſe pratiquoit à l'égard des vomitifs qu'Hipprocrate faiſoit prendre par précaution. La raiſon pourquoi il les donnoit le plus ſouvent après le repas, c'étoit apparemment afin qu'ils ſe mêlaſſent avec les viandes, & que perdant par ce moyen un peu de leur acrimonie, ils agiſſent avec moins de violence ſur l'eſtomac. Il donnoit auſſi quelquefois d'une plante nommée *Seſamoides*, dans la même vûe de faire vomir, & quelquefois il la joignoit à l'Ellebore. Il faut enfin remarquer qu'il donnoit en de certains cas de l'Ellebore, qu'il appelle 16 *mol*, ou *doux*. Il ſe peut que ce fût une préparation particuliere, par laquelle ce médicament avoit été adouci, afin que ſon action fût moins forte.

Lors qu'Hippocrate vouloit ſimplement tenir le ventre libre, ou procurer l'evacuation des excrémens contenus dans les boyaux, ſans tirer de plus loin, il ſe ſervoit premierement de quelques ſimples propres pour cela, comme de la *mercuriale*, ou du *chou*, dont il faiſoit boire le ſuc & la décoction. Il employoit pour le même effet le *petit lait*, & même le *lait de vache* ou *d'âneſſe*, y ajoûtant un peu de *ſel*, & le faiſant quelquefois boüillir. Il donnoit auſſi en quelques occaſions le lait d'âneſſe ſeul, en bonne quantité, afin qu'il lâchât le ventre. Il en ordonne, 17 dans un endroit, juſqu'à *ſeize Cotyles* ou *hémines*;

---

12 ἔμετος, de ἐμεῖν, *vomir*, d'où vient le mot *émétique*, qui ſignifie vomitif.
13 *De Diæta*, *lib.* 1. *Voyez ci-deſſus*, *liv.* 1. *chap.* 2. & 9.
14 *De morbis*, *lib.* 2. & *de intern. affectionibus.*
15 *Epidemic. lib.* 5.
16 μαλθακὸς ἐλλέβορος.
17 *De ratione victûs in acutis.*

ues, or chaque hémine contenoit *neuf onces Italiques* de liqueur. Je ne ſai s'il n'y a point de faute en ce paſſage. On trouve dans le ſeptiéme livre des maladies Epidémiques l'exemple d'un jeune homme à qui nôtre auteur en fait prendre *neuf hémines* en deux jours ce qui eſt beaucoup moins. On pourroit auſſi dire que le temps néceſſaire pour prendre les ſeize cotyles, dont il eſt parlé dans le premier paſſage, n'étant pas marqué, rien n'empêche qu'on n'entende que cette quantité de lait étoit pour plus d'un jour. *Siecle xxxvj.*

Il ſemble qu'Hippocrate fait auſſi quelquefois mention de certains 18 *demi-purgatifs*, ou d'une maniere de purgation, qui peut tenir le milieu entre les lavemens & les purgatifs proprement dits; mais le terme qu'il employe eſt équivoque, & il peut également ſignifier une purgation *incomplete*, comme quelques commentateurs l'expliquent, & une purgation qui ſe fait *par le bas*, ou, *par deſſous*, c'eſt à dire une purgation ordinaire, ainſi appellée par oppoſition au vomiſſement, qui eſt une purgation *par le haut*.

On a déja remarqué ci-deſſus qu'Hippocrate mettoit en uſage les 19 *Suppoſitoires* & les 20 *Lavemens* dans le même deſſein de lâcher le ventre. Les ſuppoſitoires étoient compoſez de *miel*, de ſuc de *mercuriale*, de *ſel*, de *nitre*, de poudre de *coloquinte*, & d'autres ingrédiens acres pour irriter l'anus, dans lequel on les introduiſoit en 21 forme *ronde* comme *une balle*, ou *ronde & longue*, à peu près comme le petit doit, ou plus ou moins longue ſelon la néceſſité. On a déja vû ci-devant quels étoient les *lavemens*, qu'Hippocrate ordonnoit aux perſonnes qui ſe portent bien. Ceux qu'il faiſoit pour les malades étoient quelquefois compoſez de la même maniere. D'autres fois il prenoit de la décoction de *bletes*, ou d'autres herbes ſemblables, dans laquelle il délayoit du *miel*, de *l'huile*, & du nitre, ou d'autres ingrédiens, ſelon qu'il vouloit attirer, laver, irriter, adoucir, ou ſelon les maladies dont il s'agiſſoit. La quantité de la liqueur alloit juſqu'à *quatre hémines*, c'eſt à dire, *trente-ſix onces Italiques*; ce qui ſemble marquer qu'il faiſoit donner ces lavemens à diverſes repriſes.

CHAPITRE XVII.

De la Purgation de la Tête *& de celle du* Poumon.

HIppocrate ſe propoſoit auſſi quelquefois de 1 *purger la tête ſeule*. Il pratiquoit ce remede, après avoir purgé le reſte du corps, dans l'apoplexie, dans les douleurs de tête invéterées, dans certaine eſpece de jauniſſe, dans

18 ὑποκάθαρσις, & ὑποκαθαίρειν; *lib. de ulceribus*, & *de victûs rat. in acutis, dum de pleuritide.*

19 Πεσσοὶ, βάλανοι.

20 Κλυσμοὶ, κλύσματα, κλυσμάτια, καταπλύσματα, de κλύζω, *je lave, je nettoye.* Le mot κλυστὴρ, d'où eſt tiré celui de *clyſtere*, marque dans Hippocrate l'inſtrument avec lequel on donne *le clyſtere* ou *le lavement.*

21 Les ſuppoſitoires ronds étoient ceux qu'on appelloit βάλανοι en Grec, & *Glandes*, en Latin. Ceux qui étoient ronds & longs s'appelloient κολλύρια. Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 1.

1 Τὴν κεφαλὴν καθαίρειν, *Voyez ci-après Part. 3. Liv. 2. Chap. 1.*

Siecle xxxvj. dans la phthiſie, & dans la pluſpart des maladies chroniques. Il employoit pour cela les ſucs de quelques plantes, comme, par exemple, le ſuc de *ſéleri*, auquel il ajoûtoit quelquefois des drogues aromatiques, faiſant tirer ce mêlange par les narines. Il ſe ſervoit auſſi de poudres compoſées avec la *myrrhe*, la *fleur d'airain*, & *l'ellébore blanc*, leſquelles il faiſoit mettre dans le nez pour faire éternuer, & pour attirer de la pituite du cerveau, par cette partie.

Il mettoit encore en uſage pour cet effet un inſtrument, ou une drogue, ou une compoſition qu'il appelle *Tetragonon*, c'eſt à dire, *qui a quatre angles*; mais on ne ſait pas ce qu'il a entendu par là. On ne le ſavoit pas même du temps de Galien, 2 qui conjecture que ce pouvoit être *de l'antimoine*, ou de certaines *tables* ou *lames* qu'on trouve dans l'antimoine. Ne pourroit-on point dire, que c'étoit le nom d'une compoſition ainſi appellée par rapport à la forme extérieure qu'on lui donnoit, à peu près ſemblable à celle des Trochiſques, dont on parlera ci-après. Ce qui me fait croire que cela pourroit être; c'eſt que 3 Galien lui-même, & les autres Médecins de ces temps-là & des ſuivans, ſe ſont ſervis d'une eſpece de Trochiſque, qu'ils appellent auſſi *Trigonus*. Il eſt vrai que *le trochiſque trigone* de ces derniers étoit plutôt aſtringent ou adouciſſant que picquant; mais cela n'empêche pas qu'on n'eût pû donner auparavant le même nom à une autre ſorte de Trochiſques, qui euſſent cette derniere qualité, c'eſt à dire, celle de picquer ou d'irriter.

Hippocrate entreprenoit auſſi de purger ou de nettoyer *le Poumon*, ou *la Poitrine* en particulier, dans la maladie appellée Empyeme. Il ordonnoit pour ce ſujet au malade, qu'il tirât la langue autant qu'il le pouvoit. Cela étant fait, il tâchoit de faire entrer dans la canne du poumon une liqueur qui irritoit cette partie, & qui excitant une violente toux, obligeoit le poumon à ſe décharger des matieres purulentes qui y étoient contenues. Les médicamens, dont il ſe ſervoit pour cela, étoient de diverſes ſortes; quelquefois il prenoit *la racine d'arum*, qu'il faiſoit cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau & d'huile, avec un grain de *ſel*, y délayant un peu de *miel*. D'autres fois, lors qu'il vouloit purger plus fortement, il prenoit *la fleur de cuivre*, & *l'ellébore*. Après cela il ſecoüoit fortement le malade par les épaules, afin que le pus ſe détachât mieux. Ce remede, qui ſe trouve 4 en deux endroits des œuvres d'Hippocrate, eſt attribué par Galien aux Médecins *Cnidiens*, dont on a parlé ci-devant. Les Médecins des ſiecles ſuivans ne l'ont plus pratiqué, ſoit qu'il n'y ait pas eu des malades qui l'ayent voulu ſouffrir, ſoit qu'on l'ait jugé inutile ou impraticable. Ces anciens Médecins avoient inventé ce remede pour exciter la toux, ſur ce qu'ils avoient vû que la toux étoit le ſeul moyen, par lequel le pus ſe vuide naturellement de la poitrine, & ſe tire du poumon comme par une pompe. C'eſt ce qu'on a déja remarqué dans le livre précedent.

CHAPITRE

---

2 *Voyez les Gloſſes d'Hippocrate, dans Galien.*

3 *Galen. method. med. lib. 12. cap. 1. Cæl. Aurelian. Tardar. lib. 2. cap. 14. Aëtius, & alii.*

4 *De morb. lib. 2. & de intern. affectionibus.*

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XVIII.

Si Hippocrate a mis en uſage les purgations, *ou les* purifications ſuperſtitieuſes *dont il a été parlé ci-deſſus?*

ON a vû ci-devant que Mélampe, Polyide, & quelques autres, ſe ſervoient de certaines *purgations* ou *expiations* qui regardoient autant les crimes que les maladies. Il ſemble qu'Hippocrate ait auſſi approuvé cette pratique, lors qu'il dit; 1 *qu'un Médecin doit avoir conoiſſance des purgations ou des purifications utiles à la vie.* 2 Cornarius l'a entendu de cette maniere; & en effet on ne ſauroit autrement expliquer ce paſſage ou ce mot; car il ne s'agit point ici des purgations dont on a parlé dans les chapitres précedens; & les autres Commentateurs, qui l'ont pris en ce dernier ſens, ſe ſont trompez.

Mais on peut dire que comme il ſe rencontre de la variation dans les 3 manuſcrits originaux, à l'égard du mot en queſtion, & que tout ce paſſage, y compris ce qui ſuit immédiatement, eſt fort obſcur, il ſe peut qu'Hippocrate ait voulu dire tout autre choſe. 4 *L'éloignement pour la ſuperſtition*, qui eſt une des qualitez qu'il requiert en un Médecin, dans ce même endroit, où il fait un parallele d'un Philoſophe avec un homme de cette profeſſion, paroît contraire à cela; car enfin comment accorder la néceſſité qu'il impoſeroit au Médecin d'entendre *les purifications*, qui conſiſtoient en des céremonies ſuperſtitieuſes, avec *l'éloignement pour tout ce qui eſt ſuperſtitieux.* Il eſt vrai 5 qu'un autre Traducteur d'Hippocrate lit autrement ce dernier mot, & l'entend en un ſens oppoſé. Mais *le penchant à la ſuperſtition*, ou *la crainte ſuperſtitieuſe des Dieux* n'eſt pas ce dont on a accuſé les Philoſophes, non plus que les Médecins, qu'Hippocrate compare ici les uns avec les autres, comme on l'a déja dit.

On n'a d'ailleurs qu'à lire le livre intitulé, *de la maladie ſacrée*, pour voir comme Hippocrate ſe mocque ouvertement de toutes les cérémonies ridicules qu'on pratiquoit de ſon temps pour guérir cette maladie, & en particulier des expiations ou des purifications qui ſe faiſoient pour ce ſujet. On ne rapportera pas tout ce qu'il dit là-deſſus. On remarquera ſeulement qu'il met ceux qui ſe mêloient de ces expiations, les Magiciens, & les Bâteleurs dans le même rang, finiſſant un long diſcours qu'il fait ſur cette matiere, par ces paroles, plus dignes d'un Chrêtien que d'un Payen comme il étoit; *C'eſt*, dit-il, *la Divinité qui nous purifie, & qui nous lave de nos plus grands pechez, & de nos crimes les plus énormes. C'eſt la Divinité qui nous protege, & c'eſt en entrant dans les temples, qui ſont la demeure des Dieux, que nous devons aller chercher à nous purifier de ce que nous avons d'impur.*

Je

---

1 Εἴδησις τοῦ ὡσὸς βίον χρηστῶν καὶ ἀναγκαίων καθαρσίων, *lib. de decenti habitu.*

2 Traducteur moderne d'Hippocrate.

3 Quelques manuſcrits liſent καθαρσίης, au ſingulier, ce qui fait entierement varier le ſens, & qui ne ſignifie rien, ſi on le rapporte au mot ſuivant, qui eſt auſſi fort obſcur.

4 Ἀδεισιδαιμονίη.

5 Fabius Calvus traduit comme s'il avoit lû δεισιδαιμονίη.

Siecle xxxvj.

Je sai bien que le livre qu'on vient de citer a passé pour être d'un autre auteur. Mais on a d'ailleurs une preuve convainquante qu'Hippocrate n'étoit point pour les remedes superstitieux, en ce qu'il n'en propose aucun de cette sorte dans sa pratique, & que ceux dont il se sert sont purement naturels. On peut encore voir comme il se mocque, 6 en un autre endroit, de la coûtume qu'avoient les filles de son temps, qui étoient travaillées de la mere, d'offrir à Diane des habits d'un très-grand prix. Il ne fait point difficulté de dire que les Devins ou les Prêtres, qui donnoient ce conseil à ces pauvres filles, les trompoient miserablement. Si l'on joint enfin à toutes ces raisons le jugement que fait Hippocrate, touchant la maladie des Scythes dont il a été parlé ci-devant, il paroîtra clairement qu'il n'étoit rien moins qu'adonné à la superstition.

Un Savant qui a commencé, depuis peu de traduire Hippocrate en François, veut que cet ancien Médecin ait entendu par les purgations dont on a parlé, *les purgations de l'esprit*, qui sont un effet de la Philosophie; mais je ne sai si cela n'est point trop recherché.

CHAPITRE XIX.

De la Saignée; *& de l'application des* Ventouses.

LA *Saignée* est encore un autre moyen qu'Hippocrate avoit *d'évacuer* ou *d'ôter le superflu* de ce qui est dans les vaisseaux & dans les parties. Il se proposoit en second lieu par là de *détourner*, ou de *rappeller* le sang qui se porte en des lieux où il ne doit pas aller. Un troisiéme but de la saignée c'étoit de *procurer un mouvement libre au sang & aux esprits*, comme on le recueuille du passage suivant; *Lors*, dit Hippocrate, *que quelcun perd tout d'un coup la parole, ce sont* 1 *les veines qui se bouchent ou se ferment, qui causent cet accident, sur tout quand il arrive à une personne qui se porte bien d'ailleurs, sans qu'il y ait eu de violence étrangere, ou de cause sensible. En ce cas-là, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, & tirer plus ou moins de sang, selon la constitution ou l'âge du malade. Il arrive en même temps à ceux qui perdent ainsi la parole des rougeurs de visage; des immobilitez des yeux; des tensions extraordinaires des bras; des grincemens de dents; des battemens d'arteres, ou des palpitations. Ils ne peuvent desserrer les machoires; ils ont les extremitez froides, & les esprits* 2 *sont interceptez, ou les passages que ces esprits ont dans les veines sont bouchez. Que s'il survient des douleurs, c'est par l'abord de la bile noire & des humeurs acres. Or les parties internes étant mordues, ou irritées, par ces humeurs, elles souffrent beaucoup, & les veines étant pareillement irritées & desséchées se tendent extraordinairement, s'enflamment, & attirent tout ce qui y peut couler; en sorte que le sang se corrompant, & les esprits ne pouvant plus passer au travers de ce sang* 3 *par leurs chemins*

6 *Lib. de his quæ ad virginem spectant.*

1 Φλεβῶν ἀπολήψιες. Il dit alleurs dans le même sens, κύστις ἀποπληφθεῖσα, *la vessie bouchée.*

2 Πνευμάτων ἀπολήψιες ἀνὰ τὰς φλεβάς, *Interceptiones Spirituum in venis.*

3 Τὰς κατὰ φύσιν ὁδὸς, *leurs chemins naturels.*

chemins ou par leurs passages ordinaires, il arrive que les parties se réfroidissent à cause du sejour ou du repos des esprits. De là viennent les vertiges, les manquemens de la voix, la pesanteur de tête & les convulsions, si ce désordre s'est fait sentir jusqu'au 4 *cœur, au foye, ou à la* 5 *grande veine. De là viennent encore les épilepsies & les paralysies, si la fluxion tombe sur le voisinage des parties qu'on vient de nommer, & qu'elles se dessechent par l'impossibilité où sont les esprits d'y pouvoir passer. En ce cas-là, après avoir fait des fomentations; il faut d'abord ouvrir la veine, pendant que les esprits & les sucs sont encore* 6 *suspendus ou s'élevent encore.* Siecle xxxvj.

Hippocrate avoit une quatriéme intention, lors qu'il saignoit; c'est qu'il prétendoit par ce moyen de *raffraichir*. Ainsi, 7 dans *l'Ileus*, il ordonne la saignée au bras & à la tête, *afin*, dit-il, *que le ventre supérieur cesse d'être échauffé*. Les autres vües particulieres qu'Hippocrate pouvoit avoir, dans l'administration de ce remede, paroîtront dans l'examen qu'on va faire des principaux cas où il le jugeoit néceſſaire. On verra en même temps quelles précautions il prenoit en cette rencontre, quelles sont les veines qu'il ouvroit, la quantité de sang qu'il tiroit, & d'autres circonstances concernant la saignée.

Il faut premierement remarquer qu'il se regloit à peu près de même pour la saignée, que pour les purgatifs, par rapport au temps & aux personnes. *On doit*, dit-il, *tirer du sang dans les maladies aigues, lors qu'elles sont véhémentes ou fortes, & supposé que le malade soit robuste & à la fleur de son âge*. Il s'ensuit de là en premier lieu, qu'il ne saignoit ni *les enfans* ni *les vieillards*; & j'ai été surpris de la conséquence que 8 Riolan tire d'un passage de nôtre Auteur, par lequel il prétend prouver que cet ancien Médecin saignoit quelquefois des enfans. On peut voir là-dessus la note qui est au bas de la page.

Hippocrate ne saignoit point non plus les femmes grosses, & il remarque expressément que la saignée leur cause l'avortement; mais il saignoit quelquefois au pied celles qui demeuroient trop long-temps au travail d'enfant, supposé qu'elles fussent jeunes, robustes, & sanguines.

Il insinue aussi ailleurs qu'il faut avoir égard au temps, soit par rapport à la maladie, soit par rapport à la saison, lors qu'on veut faire une saignée.

Il ajoûte, dans le premier passage qu'on a cité, comme pour expliquer ce qu'il entend par les maladies, qui sont *aigues & vehémentes* en même temps; Il ajoûte, dis-je, 9 *que l'on doit tirer du sang dans les grandes douleurs*, & particulierement dans *les inflammations*; entre lesquelles il conte celles qui attaquent les principaux viscéres, comme le foye, le poumon, la rate; celle qui cause

4 *Voyez* ci-dessus liv. 3. chap. 3. article 2. 5. 6. & 7.

5 ἐπὶ τὴν φλέβα; Il faut remarquer qu'il n'est point fait ici mention du *cerveau* ni des *nerfs*.

6 μετεώρων ἐόντων.

7 *De morb. lib.* 3. *Vide Cæl. Aurelian acutar. pass. lib.* 3. *cap.* 17.

8 Callimedontis puero, propter tuberculum ad collum, secta vena; Epidemic. lib. 5. & 7. Nota, *dit Riolan*, puero detractum sanguinem. Il y a dans le Grec τῷ Καλλιμήδοντος; *filio Callimedontis*, & non pas *puero*, comme a traduit Cornarius, ce qui a trompé Riolan, pour n'avoir pas daigné consulter le texte Grec, qu'il entendoit fort bien. Il n'est point dit quel âge avoit ce fils de Callimedon. *Riolan. de circulat sanguin. cap.* 3.

9 *De ratione victûs in acutis.*

Siecle xxxvj. *l'eſquinancie*, & celle qui fait *la pleuréſie*; ſuppoſé, à l'égard de cette derniere, que la douleur ſoit plus haut que le diaphragme. En ce cas il veut *qu'on laiſſe couler le ſang juſques à ce que le malade tombe en défaillance*; ſur tout ſi la douleur eſt très aigue; ou bien il conſeille qu'on ne ferme point la veine *que la couleur du ſang ne change, en ſorte que de rouge il devienne livide, ou de livide rouge.* &c. Dans l'Eſquinancie, il ſaignoit aux deux bras tout à la fois. La difficulté de reſpirer eſt auſſi contée entre les principales maladies, qui demandent la ſaignée. Hippocrate fait encore mention d'une eſpece *d'inflammation de poumon*, qu'il appelle *enflure* ou *tumeur du poumon cauſée par la chaleur*, dans laquelle il veut que l'on tire du ſang de toutes les parties du corps, & il indique particulierement *les bras, la langue*, & *les narines.*

Dans les *douleurs*, il vouloit 10 *qu'on ouvrît la veine la plus proche de l'endroit douloureux*; & il remarque expreſſément, touchant *la pleuréſie* en particulier; 11 *qu'il faut ouvrir la veine interne du bras, du côté de la douleur.* Par la même raiſon il faiſoit ouvrir les veines des *narines*, & celles du *front*, dans les *douleurs de tête.* C'eſt auſſi ce qui l'obligea à ſaigner au pied une eſclave Iduméenne, qui après avoir accouché ſouffroit de grandes douleurs à une hanche & à une jambe, ce qui lui cauſoit des convulſions. Lors que la douleur ne preſſoit pas, & qu'il s'agiſſoit de faire des ſaignées pour la prévenir, il vouloit alors 12 *qu'on ouvrît les veines des parties les plus éloignées, afin de rappeller inſenſiblement le ſang qui ſe porte vers le ſiege ordinaire de la douleur.*

Les *fiévres continues* les plus ardentes, où il n'y a pas de la *douleur*, ni des marques *d'inflammation*, ne ſont pas miſes par Hippocrate au rang des maladies aigues qui demandent la ſaignée. Il prétend au contraire que la fiévre elle-même doit empêcher, en certains cas, qu'on ne tire du ſang. 13 *Si quelcun*, dit-il, *a un ulcere à la tête il faut le ſaigner, pourvû qu'il n'ait pas de la fiévre.* 14 *Il faut*, dit-il encore, *ſaigner ceux qui perdent tout d'un coup la parole, ſuppoſé qu'ils ſoient ſans fiévre.*

Peut-être craignoit-il la ſaignée dans les fiévres, parce qu'il ſuppoſoit, comme il paroît par quelques paſſages, que la fiévre eſt cauſée par la bile & la pituite qui s'échauffent, & échauffent en ſuite tout le corps ce qui produit la fiévre, & qu'il jugeoit que ces humeurs ne peuvent pas être vuidées par la ſaignée. On voit d'ailleurs qu'il regarde la preſence ou l'abondance de la bile, comme un empêchement à ce remede; & qu'il veut 15 *que l'on s'abſtienne de ſaigner, même dans le crachement de ſang, lors qu'il y a pleuréſie, & qu'il y a de la bile*, c'eſt à dire, à mon avis, *dans une pleuréſie bilieuſe*, & qui n'eſt pas accompagnée d'une grande douleur.

Il faut ajoûter à cela qu'Hippocrate faiſoit une grande difference entre la fiévre *qui ne ſuccede à aucune autre maladie*, mais qui eſt elle-même *la maladie principale*, ou *l'accident principal*, & entre la fiévre *qui ſuit* ou *accompagne les inflammations.* En ce temps-là, ſelon la remarque de Galien, on n'appelloit proprement fiévre que celle de la premiere ſorte; la derniere n'étant point nommée de

10 *Epidemic. lib. 6. Sect. 6.*
11 *De ration. victûs in acut.*
12 *Lib. de natura hominis.*
13 *Epidemic. lib. 2. ſect. 6.*
14 *Ibidem.*
15 *Epidemic. lib. 6. ſect. 3.*

de ce nom, mais de celui de la partie où eſt l'inflammation; comme *pleuréſie*, *peripneumonie*, *hépatitis*, *nephritis* &c. qui ſont des noms qui marquent que *la pleure*, *le poumon*, *le foye*, *les reins* ſont atteints de maladie, mais qui ne déſignent nullement la fiévre qui accompagne cette maladie. Dans ce dernier genre de fiévre Hippocrate ſaignoit toûjours, mais il n'en étoit pas de même du premier. *S'ecle xxxvj.*

Cela ſuppoſé, il ne faut pas être ſurpris ſi dans tous les livres des maladies Epidémiques, que l'on a dit être des journaux de la pratique de nôtre Auteur, il eſt ſi rarement fait mention de la ſaignée dans les maladies aigues & particuliérement dans les fiévres, quoi que continues & très-ardentes, qui y ſont décrites en grand nombre. Dans tout le premier & le troiſiéme livre, qui ſont les plus achevez, on ne trouve qu'un ſeul exemple de ce remede qui fut pratiqué dans une *pleuréſie*; encore Hippocrate avoit-il renvoyéde le faire, juſqu'au huitiéme jour de cette maladie.

Galien rend une autre raiſon de la conduite de cet ancien Médecin, en cette „ rencontre; 16 Hippocrate, *dit-il*, n'ayant point parlé de la ſaignée, non „ ſeulement à l'égard de Pythion, mais encore de divers autres malades, qui „ ſembloient avoir beſoin d'être ſaignez, ſelon ſes propres principes, autant „ que nous en pouvons juger par ſes écrits, il faut néceſſairement conclurre „ de deux choſes l'une; ou qu'on ne leur a point tiré de ſang, ou qu'Hippo- „ crate a oublié d'en parler dans l'hiſtoire qu'il fait de leur maladie. Or il n'eſt „ pas vraiſemblable qu'il ait manqué de ſaigner ceux dont la maladie le requeroit, car ce grand homme aimoit la ſaignée, comme il paroît par ſes écrits „ les plus légitimes & qui ſont reconus de tout le monde pour être veritablement de lui; tels que ſont *les aphoriſmes*, le livre *du régime de vivre dans „ les maladies aigues*, celui *des articulations*, & enfin celui que nous avons en „ main, où il parle de cette maniere; *J'ai ouvert la veine du bras, le huitiéme „ jour, & il en eſt ſorti beaucoup de ſang comme cela étoit néceſſaire*. S'il a fait une „ ſaignée le huitiéme jour de la maladie dont il parle, il eſt à croire à plus forte „ raiſon, qu'il a mis en uſage ce remede les jours précedens. D'autre côté, „ il n'y a pas d'apparence qu'il ait oublié d'en faire mention dans les cas où il „ l'a pratiqué, d'autant plus qu'il rapporte des remedes, beaucoup moins im- „ portans, n'ayant pas même omis les ſuppoſitoires. S'il y a donc, *pourſuit „ Galien*, de la difficulté de part & d'autre à l'égard de ces deux ſentimens, „ il faut ſe déterminer pour celui où il y en a le moins. Cela ſuppoſé, ma „ penſée eſt que le remede en queſtion a été employé en pluſieurs de ces ma- „ lades qu'Hippocrate a traitez; mais qu'il a été omis, dans la narration de la „ maladie, comme ſi cela s'entendoit de ſoi-même. Je tombe d'autant mieux „ dans ce ſentiment, qu'Hippocrate a marqué expreſſément qu'il a ſaigné au „ huitiéme jour; & je crois qu'il n'a fait cette obſervation que parce que c'eſt „ une choſe, qui ne ſe pratiquoit pas ordinairement, n'ayant point parlé des „ ſaignées faites les jours précedens, parce que cela étoit de l'uſage „ commun.

Pluſieurs d'entre les Commentateurs modernes d'Hippocrate ſont du ſentiment de Galien. Mais on pourroit leur répondre qu'Hippocrate ayant été fort exact, comme Galien le reconoît lui-même, à rapporter juſqu'aux plus petits

16 *In lib. 3. Epidemic. comment. 1.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Siecle xxxvj.

les, en dedans & en dehors; celles *du jarret*, *du front*, *du derriere de la tête*; de *deſſous les mammelles*, *des temples*, *de la langue*, *du nez*, & enfin celles de *l'anus*; ſans conter qu'il en brûloit quelques-unes & qu'il ouvroit auſſi *les artetes*, comme on le dira en parlant des remedes de la Chirurgie.

Hippocrate appliquoit auſſi *des Ventouſes*, pour rappeller & pour attirer le ſang, ou les autres humeurs qui ſe portoient ſur quelque partie. Quelquefois il ſe contentoit de la ſimple attraction, qu'avoit fait la ventouſe. D'autrefois il *ſcarifioit* encore, c'eſt à dire, il *découpoit* ou *faiſoit diverſes piqueures*, à l'endroit ſur lequel elle avoit été appliquée. 26 On parlera ci-après plus particulierement des diverſes ſortes de ventouſes dont uſoient les Anciens, & de la maniere dont ils les appliquoient. On parlera auſſi des *Cauteres* quand on en ſera à la Chirurgie d'Hippocrate.

CHAPITRE XX.

Des Remedes Diurétiques, *&* *des* Sudorifiques.

QUand la ſaignée & la purgation, qui étoient les deux principaux & plus univerſels moyens dont Hippocrate ſe ſervoit pour diminuer le ſuperflu du ſang ou des humeurs, ne ſuffiſoient pas, il avoit recours aux *Diurétiques*, & aux *Sudorifiques*. C'eſt ce qu'il inſinue dans le paſſage ſuivant, où il n'eſt pas néanmoins fait mention de la ſaignée. 1 *Toutes les maladies*, dit-il, *ſe terminent ou ſe guériſſent par les évacuations qui ſe font par la bouche, ou par le ventre, ou par la veſſie, ou par quelqu'autre ſemblable ouverture; mais la ſueur eſt commune à toutes les maladies, ou les termine toutes également.*

Les remedes 2 *Diurétiques*, c'eſt à dire, *qui font uriner*, ſe faiſoient diverſement, ſelon la néceſſité, ou la diſpoſition des perſonnes. Quelquefois on employoit *le bain* pour cela, d'autrefois on donnoit du *vin doux*. La nourriture que l'on prenoit y contribuoit auſſi. Entre les herbages dont on ſe ſert ordinairement, Hippocrate recommande en cette occaſion l'*ail*, l'*oignon*, le *porreau*, le *concombre*, le *melon*, la *citroüille*, le *ſéleri*, le *cithyſus*, le *fenoüil*, l'*adiantum*, le *ſolanum*, auſſi-bien que toutes les choſes acres, & qui ont de l'odeur. Il met au même rang le miel mêlé avec de l'eau & du vinaigre, & toutes les viandes ſalées. Mais quand il vouloit pouſſer plus fortement de ce côté-là, il prenoit quatre *cantharides*, auxquelles il ôtoit les ailes & les pieds, & en faiſoit boire la poudre avec du vin & du miel. Il ordonnoit ces divers remedes en diverſes maladies Chroniques, après avoir purgé, lorſqu'il croyoit que 3 le ſang étoit encore chargé de cette eſpece d'humeur qu'il appelle *Ichor*; ou lorſque les urines étoient retenues.

Hippocrate ſe ſervoit auſſi de remedes *Sudorifiques*, ou qui font *ſuer*. Il y a même de certains cas où il veut 4 que l'on provoque les ſueurs, auſſi-bien que les

---

26 *Voyez Part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 4. & 5.*

1 *De ratione victûs in acutis. p. m. 403.*

2 διυρήτικα, de διέιν, *uriner.*

3 αἷμα ἰχωροειδὲς, *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 4.*

4 κρέσσον δὲ διυρέειν καὶ ἱδρέειν, *Satiùs urinam & ſudorem provocare, de morb. mulier. lib. 1.*

les urines, mais il ne dit pas comme il faut s'y prendre pour cela. Il avertit dans un autre endroit, 5 *qu'il faut bien examiner s'il eſt à propos de faire ſuer, & quand, & comment*; mais il n'en indique point non plus les moyens. 6 Il n'y a qu'un ſeul paſſage, que je ſâche, où il parle de provoquer la ſueur, *enverſant ſur la tête du malade une grande quantité d'eau chaude, juſqu'à ce*, dit-il, *que les pieds ſuent*, c'eſt à dire, juſqu'à ce que la ſueur s'étende par tout le corps, ou qu'elle paſſe de la tête aux pieds. Enſuite de cela, il veut *que l'on mange beaucoup de farine cuite; que l'on boive du vin pur par deſſus, que l'on ſe couvre ou que l'on s'envelope avec des couvertures, & que l'on ſe tienne en repos.* Ce qu'il ajoûte immediatement après, *ou que l'on mange deux ou trois bulbes de narciſſes à ſon ſouper*, ne me paroît pas avoir du rapport avec le but d'exciter la ſueur, les narciſſes étant mis au rang des vomitifs par Dioſcoride. Il ſe peut qu'Hippocrate donne le choix au malade de ſuer, ou de vomir. Il ſe pourroit auſſi que le narciſſe dont parle Hippocrate n'ait plus été conu ſous le même nom, dans la ſuite: comme cela eſt arrivé à l'égard de quelques autres ſimples, dont les noms ont changé. Je ne vois pas dans Hippocrate d'autres médicamens ſudorifiques pris par la bouche. La maladie pour laquelle il propoſe les remedes, dont on vient de parler, c'eſt *une fiévre, qui n'eſt*, dit-il, *point cauſée par la bile ni par la pituite, mais qui vient ou de laſſitude, ou de quelqu'autre cauſe.* On voit par là qu'Hippocrate n'approuvoit pas que l'on fit ſuer ceux qui avoient d'autres fiévres, que celle qu'il déſigne. *Siecle xxxvj.*

CHAPITRE XXI.

Des Médicamens ſimples qui changent la diſpoſition du corps, & des humeurs, par rapport à leurs qualitez ſenſibles, ſans faire aucune évacuation.

1 LEs *médicamens*, dit Hippocrate, *qui ne purgent ni la bile, ni le phlegme*, c'eſt à dire, qui ne ſont purgatifs, *agiſſent ou en raffraichiſſant, ou en échauffant, ou en ſechant, ou en humectant, ou en reſſerrant & épaiſſiſſant, ou en reſolvant, ou diſſipant.* Il joint à ces remedes *ceux qui procurent le ſommeil*, deſquels on parlera dans le chapitre ſuivant. Il ne ſpécifie point quels ſont ces médicamens qui raffraichiſſent, qui humectent &c. & il y a de l'apparence que ce qu'il appelle ici un médicament, tenoit auſſi lieu de nourriture. C'eſt ce qu'il ſemble inſinuer, lorſqu'il dit un peu plus bas; *que les viandes & let boiſſons dont les hommes ſe ſervent dans leur ſanté, doivent auſſi leur ſervir quand ils ſont malades, en les choiſiſſant, ou en les préparant ſelon la neceſſité qu'il y a de raffraichir, d'humecter, de deſſecher, ou d'échauffer.*

Comme ceci a du rapport avec la Diete des malades, on peut voir ce qui a été dit ci-deſſus à cet égard. Pour ce qui eſt des médicamens qui *épaiſſiſſent, réſolvent, attenuent, ramaſſent, fondent, diſſipent*, Hippocrate les employoit extérieu-

---

5 *Epidemic. lib.* 6. *ſect.* 2.

6 *Epidemic. lib* 2. *ſect.* 6. *Vide & aphoriſm.* 42. *lib.* 7.

1 *De affectionibus* p. m. 525. Ce livre a été attribué à *Polybe*. Voyez ci-après chap. 26. ce qui eſt remarqué touchant les remedes raffraichiſſans.

2 Ἢ ξυνάγοντα, ἢ διαχέοντα. Le premier ſignifie *ramaſſer, reſſerrer, épaiſſir*; & le ſecond, *réſoudre, diſſiper, fondre, répandre*, ou *étendre*.

Unable to display this page

mede dans les cas où on l'a donné depuis, comme dans les *veilles* qui accompagnent diverſes maladies, & particulierement dans les *douleurs*. Siecle xxxvj.

Il propoſe 7 en un endroit, où il s'agit de *Convulſions*, la racine de *Mandragore*, qui a une qualité approchante de celle du Pavot, ou de l'opium; mais il avertit qu'on n'en doit donner qu'une petite quantité, de peur de troubler le cerveau. Il ordonne encore ailleurs, pour une fiévre quarte, la Mandragore, & la ſemence de *Juſquiame*, qui eſt d'un effet à peu près ſemblable. On parlera encore 8 ci-après des remedes ſomniferes, & de l'uſage qu'on en a fait, ou de ce qu'on en a craint, dans ces anciens temps.

Hippocrate parle encore ailleurs du *pavot blanc*, & du *pavot noir*, en ces termes; *le pavot*, dit-il, *reſſerre le ventre, le noir plus que le blanc; quoi que le blanc le faſſe auſſi, mais il nourrit & il a beaucoup de force.* A la verité nous apprenons de Dioſcoride & de Galien que les Anciens mettoient de la ſemence de pavot, dans des gâteaux qu'ils faiſoient avec de la farine & du miel, & quelquefois même dans du pain; mais il ne ſemble pas que ce fût à deſſein de ſe nourrir de cette ſemence. 9 Il y a neanmoins des gens qui en font encore aujourd'hui du pain, ou qui en mêlent avec de la farine dont ils font leur pain. Peut être qu'en le faiſant cuire, ou la ſemence dont il eſt compoſé, cela lui ôte ſa qualité ſomnifere & malfaiſante.

CHAPITRE XXIII.

Des Médicamens ou Remedes appropriez à chaque eſpece de maladie, de l'effet deſquels on ne rend point de raiſon.

LEs remedes dont on a parlé juſques à preſent agiſſent d'une maniere ſenſible, & c'eſt par leur moyen qu'Hippocrate rempliſſoit les vües générales, que l'on a dit qu'il ſe propoſoit dans la cure des maladies. Outre ces remedes il en employoit encore d'une autre ſorte, ſans autre raiſon, que l'on ſache; ſi ce n'eſt parce qu'ils avoient accoûtumé d'être utiles, dans les cas particuliers où on les appliquoit. Son expérience, jointe à celle de ceux qui l'avoient précedé, lui pouvoit ſuffire en cette occaſion pour le porter à l'uſage de ces remedes, quoi qu'il ne vid pas comment pouvoir rendre raiſon des effets qu'ils produiſoient.

On verra quels étoient ces remedes, dans les exemples que nous donnerons de la maniere dont Hippocrate traitoit quelques maladies particulieres. Mais il ne faut pas oublier de remarquer ici, que ces derniers remedes ſont apparemment ceux qu'il avoit tirez de ſes prédéceſſeurs les *Aſclépiades*, qui en qualité d'*Empiriques*, qu'ils étoient, ſe mettoient peu en peine de la maniere dont leurs remedes operoient, pourvû qu'ils guériſſent les maladies pour leſquelles ils s'en ſervoient. Quoi qu'Hippocrate contât beaucoup ſur les premiers remedes, dont on a parlé ci-devant, il ne négligeoit pas néanmoins ceux-ci; & preſque tous les Médecins qui ſont venus après lui ont continué de joindre ces deux ſortes de remedes, pour la guériſon des maladies.

7 *Voyez ci-après, chap.* 26.
8 *Part.* 2. *liv.* 2. *chap.* 7.
9 *Vide Mundium de Eſculentis*, &c.

Unable to display this page

3 Les *Parfums* étoient auſſi fort pratiquez par Hippocrate, pour des vües approchantes. Ainſi 4 dans *l'Eſquinancie*, il faiſoit brûler de *l'hyſſope*, avec du *ſoufre* & du *bitume*, & l'on en attiroit la fumée dans le goſier avec un tuyau, ce qui faiſoit ſortir beaucoup de pituite par la bouche & par le nez. Ou bien il prenoit pour le même effet 5 du *nitre*, de *l'origan*, & de la ſemence de *creſſon*, qu'il faiſoit cuire avec de l'eau, du vinaigre & de l'huile; & pendant que cela étoit ſur le feu il vouloit qu'on en attirât la vapeur dans la bouche avec une canne. *Siecle xxxvj.*

On trouve particulierement dans Hippocrate la deſcription d'un grand nombre de parfums pour les maladies des femmes, pour leur provoquer leurs mois, & pour arrêter leurs pertes de ſang, pour aider à la conception, pour appaiſer les douleurs & la ſuffocation de matrice &c. Il employoit dans ces occaſions les aromates que l'on conoiſſoit alors; comme *le Cinnamome*, la *Caſia*, la *myrrhe*, & diverſes plantes odorantes, auſſi bien que quelques mineraux, comme le *nitre*, le *ſoufre*, le *bitume*; & il en faiſoit recevoir la vapeur dans l'orifice de la matrice, par le moyen d'un entonnoir.

Les *Gargariſmes*, qui ſont des eſpeces de fomentations de la bouche & de la gorge, étoient pareillement conus d'Hippocrate. Il ſe ſervoit dans l'Eſquinancie d'un gargariſme fait avec de *l'origan*, de la *ſarriette*, du *ſéleri*, de la *mente*, & du *nitre*, le tout cuit avec de l'eau & un peu de vinaigre. Cela étant coulé on y ajoûtoit du miel, & on s'en gargarizoit, c'eſt à dire, on s'en lavoit la bouche & le gozier de temps en temps.

Il faiſoit auſſi un grand uſage des 7 *huiles* & des *onguens*, dans le deſſein de ramollir, d'adoucir, d'appaiſer les douleurs, de meurir les abſcès, de réſoudre les tumeurs, d'ôter la laſſitude, de rendre le corps ſouple, & pour diverſes autres vües particulieres. On aura encore occaſion de parler de l'uſage & de la préparation des *onguens*, des *parfums liquides*, & des *huiles*, quand on en ſera à 8 *Prodicus* diſciple d'Hippocrate, & à 9 Andromachus Médecin de Neron; c'eſt pourquoi on ne s'étendra pas beaucoup ici ſur cette matiere. On remarquera ſeulement qu'Hippocrate employoit & de l'huile ſimple, c'eſt à dire de l'huile *d'olive* toute pure, & des huiles plus ou moins compoſées. Celles qui l'étoient le moins ſe faiſoient par le moyen de quelque herbe, ou de quelque fleur; comme, par exemple, *des roſes*, ou des feuilles de *myrte*, que l'on faiſoit infuſer dans la premiere huile dont on a parlé. Celles qui l'étoient le plus ſe faiſoient avec pluſieurs ſortes d'ingrédiens. Il n'y entroit pas ſeulement des feuilles & des fleurs de plus d'une ſorte; on y ajoûtoit encore des aromates & d'autres matieres. Hippocrate parle entr'autres d'une huile ou d'un 10 onguent appellé 11 *Suſinum*, dans lequel il entroit des fleurs de *lis*, avec quelques aromates; d'un Onguent *Narciſſinum*, qui ſe faiſoit auſſi avec des

3 θυμιάματα, ὑποθυμιάσεις.
4 *De morb. lib.* 3.
5 *De morb. lib.* 1.
6 Ἀναξαρχάλικτα, & ἀναξαρχάεσα.
7 Ἔλαιον, ἄλειφα, μύρον. Ces trois noms marquent, dans Hippocrate, tout ce qui eſt propre à joindre.
8 *Voyez ci-après liv. 4. chap. 2.*
9 *Part. 3. liv. 2. chap. 2.*
10 *Voyez au même endroit la difference qu'il y avoit entre les huiles & les onguens.*
11 *Voyez Dioſcoride.*

Siecle xxxvj. fleurs de *narciſſes* & des aromates infuſez dans de l'huile d'olive. Mais le plus conſiderable ou le plus compoſé de tous les onguens, dont il eſt fait mention dans nôtre Auteur c'eſt celui qu'il appelle *Netopum*, dont il ſe ſervoit particulierement dans les maladies des femmes. Nous apprenons d'Heſychius que c'étoit un onguent fort compoſé. Hippocrate parle auſſi d'une huile ou d'un onguent *d'Egypte*, qui ſe compoſoit, comme on le ſait d'ailleurs, avec pluſieurs ſortes d'aromates, & qui ſemble être le même que le *Netopum*, ou comme Dioſcoride l'appelle *Metopium*. A l'égard d'une autre huile, qui eſt appellée par Hippocrate *huile blanche d'Egypte*, Galien prétend 12 en un endroit que ce n'étoit que de l'huile d'olive très-pure & très-bonne que l'on tiroit d'Egypte; mais il remarque 13 ailleurs que c'eſt la même huile, ou le même onguent qu'on appelloit autrement *Mendeſium*.

Hippocrate ſe ſervoit auſſi d'une autre ſorte d'onguent, qu'il appelle 14 un *Cérat*, qui étoit compoſé principalement *d'huile* & de *cire*, le dernier de ces ingrédiens ayant donné ſon nom à ce médicament. Voici la compoſition d'un cérat que nôtre Auteur recommande pour ramollir une tumeur, & pour nettoyer une playe; *Prenez*, dit-il, *de la moüelle, ou de la graiſſe d'oye, gros comme une noix; de la reſine de lentiſque ou de la térébenthine, gros comme une féve, & autant de cire. Faites fondre cela à feu lent avec de l'huile de roſes, pour en faire un cérat.*

Il joignoit auſſi quelquefois de la *poix* à la cire & à l'huile, & il en faiſoit une compoſition qui avoit plus de conſiſtence, ou qui étoit plus dure que la précédente; & il l'appelloit 15 *Céropiſſus*.

16 Les *Cataplâmes* étoit une ſorte de médicament, qui avoit moins de conſiſtence que les deux précedens. Ils étoient compoſez de poudres ou d'herbes, que l'on délayoit, ou que l'on faiſoit cuire dans de l'eau ou dans quelqu'autre liqueur; & on y ajoûtoit quelquefois de l'huile. Dans l'Eſquinancie, Hippocrate propoſe un cataplâme fait avec de la farine d'orge, cuite dans du vin & de l'huile. Les Cataplâmes s'appliquoient dans le deſſein de ramollir, d'adoucir, de réſoudre une tumeur, de faire meurir un abſcès, à peu près comme les cérats. Il y avoit auſſi des cataplâmes raffraichiſſans, compoſez avec des feuilles de *poirée* cuite dans de l'eau, ou des feuilles *d'olivier*, de *figuier* ou de *chêne*.

Hippocrate préparoit encore une ſorte de médicament qu'il appelloit 17 un *Collyre*. Il étoit compoſé avec des poudres auxquelles on joignoit une très-petite quantité d'onguent, ou de quelque ſuc de plante, pour en former une maſſe ſolide & ſeche, dont la figure étoit ronde & longue. On parlera plus amplement de ce remede, dans le premier chapitre du livre ſecond de la troiſiéme partie. On y parlera auſſi d'une autre ſorte de compoſition, qui ne differoit de la précédente qu'à l'égard de la forme; les ingrediens étant à peu près de la même nature. C'étoit de certaines 18 *Tablettes*, de la grandeur d'une petite

12 *De ſimpl. medicam facultat. lib.* 2.
13 *In Gloſſis Hippocr.*
14 Κήρωμα, κηρωτή.
15 Κηρώπισσος.
16 Καταπλάσματα.
17 Κολλύριον, de morb. lib. 2.
18 Φθοΐδες. Φθοΐσκοι, de φθοΐς, que ſignifie *un gâteau*, parce que ces tablettes étoient plattes & rondes comme un petit gâteau, Φθοΐσκοι ὅσον δραχμιαῖοι, *Des tablettes de la grandeur ou du poids d'une dragme. De morb. mulier. lib.* 1.

petite piece de monoye qui servoient à parfumer, en les jettant sur des charbons allumez, & à d'autres usages. On y parlera enfin des *poudres*, qui sont la base de divers médicamens. *Siecle xxxvj.*

Voila presque toutes les compositions, qui servoient aux applications extérieures, aux *Pessaires* près, dont on parlera dans le chapitre *des maladies des femmes*. A l'égard des médicamens composez qui se prennent intérieurement, on les peut envisager ou comme *liquides* ou comme *solides*. 19 Ceux qui étoient en forme liquide se préparoient, en faisant cuire ou infuser quelques simples dans des liqueurs appropriées, & en gardant la colature pour s'en servir au besoin; ou en délayant dans ces mêmes liqueurs quelques poudres qui se prenoient en même temps; ou en joignant diverses matieres liquides ensemble. On peut voir 20 ci-dessus la préparation d'un breuvage appellé *Cyceon*, & de quelques autres.

Les médicamens, qui étoient en forme *solide*, étoient composez de sucs épaissis, de gommes, de résines, ou de poudres qui étoient liées avec ces matieres, ou avec du miel, ou quelqu'autre chose propre à donner à cette sorte de médicament la consistence nécessaire. On le formoit en suite d'une maniere & d'une grosseur commode, pour pouvoir être 21 avallé aisément.

On peut mettre au rang des médicamens solides celui qui est indiqué dans le premier livre *des maladies des femmes*, sous le titre de 22 *médicament composé de sels*.

Il y avoit une troisiéme sorte de médicament, qui tenoit le milieu entre le solide & le liquide, lequel on devoit prendre comme 23 *en léchant*, c'est à dire, en mettre un peu sur la langue, & l'avaller doucement. Ce remede servoit à adoucir l'acreté des humeurs qui irritent la gorge, & la canne du poumon, & qui causent la toux, & d'autres incommoditez; à inciser, à atténuer, ou à epaissir les matieres qui se jettent sur ces mêmes parties &c. Le *miel* en étoit la base, comme on le verra dans quelques descriptions qu'on en donnera ci-après, en rapportant quelques exemples de la cure de certaines maladies de la poitrine, selon la méthode d'Hippocrate.

C'est ce que l'on avoit à observer, touchant les médicamens qu'Hippocrate composoit. On aura occasion de traiter plus amplement cette même matiere, je veux dire celle de la composition des médicamens, à mesure que l'on avancera dans l'Histoire de la Médecine. Si l'on joint à ceci ce qu'il y a sur le même sujet dans la troisiéme partie, à l'endroit que nous avons cité, l'on aura un détail assez exact de toute la Pharmacie ancienne.

On voit par tout ce que nous venons de dire, de quelle sorte étoient les médicamens composez dont il est fait mention dans les écrits d'Hippocrate. Si le livre *de affectionibus* étoit de lui, on en pourroit inferer qu'il avoit écrit sur cette matiere en particulier; car l'auteur de ce livre en cite d'autres, qui ne traitoient que des médicamens seuls. Ces derniers livres portoient le titre de

19 Φάρμακα ποτὰ.

20 *Liv. 3. chap. 15.*

21 On appel'oit ces médicamens καταπόσεις, de καταπίνειν; *avaller quelque chose de solide.*

22 Τὸ ἀπὸ πολλῶν ξυνθέμενον. Les manuscrits du Vatican lisent ἀπὸ πολλῶν, *de plusieurs ingrédiens.*

23 On appelloit à cause de cela ce remede ἔκλειγμα, ἐκλεικτὸν, de λείχειν, *lécher.* On dit en François *un Eclegme*, en termes de Médecine.

Siecle xxxvj. *Pharmaca*, & de *Pharmacitis*, *ut ſcriptum eſt in Pharmacis*, dit cet Auteur, c'eſt à dire, *in libris de Pharmacis agentibus*. Quant au mot *Pharmacitis*, c'eſt un adjectif avec lequel on doit joindre le ſubſtantif *liber*, qui eſt ſous-entendu; *Pharmacitis Liber*, *livre concernant les médicamens*. Mais le livre d'où ceci eſt tiré eſt attribué à Polybe, gendre d'Hippocrate; & il faut remarquer que *ces livres* ou *ce livre de médicamens* n'eſt point cité ailleurs par Hippocrate lui-même. Au reſte Galien remarque que cette ſorte de livres étoient fort rares en ces anciens temps; parce que les Médecins de ces temps-là avoient accoûtumé de donner la deſcription des médicamens qu'ils employoient, en même temps & dans les mêmes endroits où ils décrivoient les maladies auxquelles ces médicamens étoient propres.

Mais il ne faut pas oublier de faire ici une réflexion très-importante ſur la Pharmacie d'Hippocrate, c'eſt que les médicamens compoſez dont il ſe ſervoit étoient en très-petit nombre, & qu'il y entroit auſſi très-peu de ſimples, deux ou trois pour l'ordinaire, quatre ou cinq pour le plus, & rarement davantage. A la verité, on trouve dans *Actuarius* la deſcription d'un Antidote fort compoſé, qu'il appelle *l'Antidote d'Hippocrate*, *pour lequel*, ajoûte cet Auteur, *il reçut une couronne* des Athéniens; mais il eſt aiſé de voir que c'eſt un conte fait à plaiſir, & qu'Actuarius donne à l'Antidote dont il s'agit un de ces titres ſpécieux, que les Grecs ſavoient ſi bien donner à leurs médicamens, pour les pouvoir mieux débiter, comme on en verra divers exemples dans la ſuite.

Il faut encore remarquer qu'Hippocrate poſſedoit la *Pharmacie*, ou *l'Art de préparer & de compoſer les médicamens*. C'eſt ce que 24 Galien prétend prouver par un paſſage du ſecond livre *des Epidémiques*, où il fait parler Hippocrate de cette maniere; 25 *Nous connoiſſons la nature des médicamens ou des ſimples, avec leſquels ſe font tant de choſes differentes; car les médicamens ne ſe compoſent pas tous également, mais les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Quelques ſimples doivent être cueuillis tôt, & quelques autres tard. On les prépare auſſi differemment. On ſeche les uns; on broye, ou on pile les autres; on les fait cuire* &c.

Enfin la derniere obſervation, que l'on doit faire ſur la Pharmacie d'Hippocrate, c'eſt qu'il ſavoit non ſeulement comment les médicamens ſe préparent, mais qu'il les préparoit encore lui-même, ou les faiſoit préparer dans ſa maiſon par des ſerviteurs qu'il inſtruiſoit à cela. C'eſt ainſi qu'en uſoient tous les Médecins de ſon temps, & la Pharmacie ne faiſoit pas encore alors une profeſſion particuliere, non plus que la Chirurgie dont on parlera bien-tôt.

CHAPITRE

---

24. *Lib. de Theriaca ad Piſonem.*

25 Ce paſſage eſt aſſez obſcur dans Hippocrate. Galien, ou l'auteur du livre qu'on cite rapporte ce même paſſage fort different de ce qu'il eſt dans nos Editions d'Hippocrate.

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXV.

Liſte des médicamens ſimples *dont il eſt fait mention dans les écrits d'Hippocrate.*

ABrotanum, Abſinthe, Adiantum, Agnus caſtus, Ail, Airain, fleurs d'airain, limaille d'airain, écaille d'airain, airain brûlé, 1 Alica, Althæa, Alun, Alun d'Egypte, Alun ſciſſile, Alun brûlé, Amandes, Ammoniac, Amomum, Anagallis, Anagyris, Anchuſa, Anémone, Aneth, Anis, Anthemus, ou Anthemis, Apariné, Argent, fleurs d'argent, Ariſtoloche, Armoiſe, Aromates en géneral, Arriere-fais d'une femme; Arroches, Aſne, fiente d'aſne, Aſpalatum, Aſperges, Aſphodeles, Atriplex, Avoine, Auronne. Voyez *Abrotanum.* Aymant.

Baccharis, Beurre, Bitume, Blettes, Bombylium, 2 *eſpece de Méliſſe*, Bryonia, Bulbe blanc, petit Bulbe qui croît parmi les bleds, Bupreſtis, *nom d'animal, & nom d'herbe.*

Cachris, Calamintha, Calamus aromaticus, Cantharides, Cappres, Carabé, Cardamome, Caſtoreum, Cedre, Cedria, Centaurée, Cerf, ſes cornes, ſa moüelle &c. Chalcitis, Chamæleon, Champignons, Chaux vive, Chêne, Chevre, ſon lait, ſa graiſſe, ſa fiente, l'ordure de ſa peau, & ſes cornes, Chien; 3 Chondrus, Chou, Chrethmus, Chryſocolla, Chryſitis, Ciguë, Cinnamome, Cire, Cire blanche, Cneorum, Cneſtrum, Cnicus, Cridia grana, Coins, Coloquinte, Concombre, Concombre ſauvage, Coryſa, Coriandre, Cormes, Cornes de bœuf, de cerf, de chevre, *râpée* & *brûlée.* Courges, ou Citrouilles, Cratæogonon, Creſſon, Crinanthemum, Cumin, Cumin d'Ethiopie, Cyclamen, Cyperus, Cyprès, Cytiſus.

Daphnoïdes, Daucus, Dictam, Dictam de Crête, Dracontium, Dracunculus.

Eau marine, Ebene, Ecrevices, Elaterium, Ellebore blanc, Ellebore noir, Encens, manne d'Encens, Epervier, Epine blanche, Epine d'Egypte, Epipetron, Ericé, Erviolum, Ervum, Eryſimum, Eſcarbots, Euanthemum.

Farine de divers grains, groſſiere, fine &c. Fenugrec, Fenouil, Férula, Féves, Fiel de bœuf, de pourceau, de ſcorpion marin, &c. Figuier domeſtique, & ſauvage, leurs bois, leurs feuilles, & leur fruit, Fleurs d'airain, d'argent. *Voyez Airain, Argent,* Frêne, Fromage, Froment.

Galbanum, Galle, Genevre, Glans Ægyptia, Glaſtum, 4 Grains formez avec de la farine. *Voyez Chondrus & Alica.* Graiſſe de divers animaux, Grenades, Grenoüilles.

Herbe

1 Voyez *Chondrus*, & *Grains.*
2 *Voyez Erotien.*
3 Voyez *Alica*, & *Grains.*
4 *Voyez ci-deſſus liv. 3. chap. 15.*

Siecle xxxvj. Herbe appellée *Charien*, Hériſſon, Hériſſon marin, Hippomarathrum, Hippophaë, Holoconitis, Horminum, Huiles, Hippocyſtis, Hyſſope, Hyſſope de Cilicie.

Indicum ou *poivre*, Jonc odorant, Irio, Voyez *Eryſimum*, Iris, Iſatis. Voyez *Ilaſtum*, Juſquiame.

Lait de Chevre, d'Aneſſe, de Vache, de Brebis, de Jument, de Chienne, petit Lait, Laitue, Lagopyrus, Laſerpitium, Laurier, Lentilles, Lentiſque, réſine de Lentiſque, Lie de vin, Lie de vin brûlée, Lierre, Lievre, ſon poil, Lin, Lotus, Lupins.

Malicorium, Mandragores, Mauve, Méconitis, 5 Méconium purgatif, Méconium ſomnifere, Méconium des excremens, Mélanthium, Mélilot, Mente, Mercuriale, Meures, Miel, Miel de Cedre, Millet, Minium, Miſy, Modus, *racine*, Molybdæna, Mouſſe, Moûtarde, Mulet, ſa fiente, Myrica, Myrrhe, Myrrha Stacte, Myrthe, Myrtidanum.

Narciſſe, Nardus, Nitre, Nitre rouge, Noix, Noix Thaſiennes.

Ocymum, Oenanthé, Oeſype, Oeufs, Oignons, Olivier, ſon bois, ſes feuilles, ſa galle, ſon fruit, ſes noyaux, ſon huile, Orge, Orge d'Achille, Origan, Orobe, Orpiment, Ortie, Oye, ſa graiſſe, ſa moüelle, ſa fiente.

Panax, Parthenium, Paſtenade, Paſſules, 6 Pavot, Pentaphyllum, 7 Peplium, Peplus, Pepons, Perſéa, Perſil, Perſil friſé, Peucedanum, Peuplier, Phaſeolus, Philiſtium, Pierre Cyanéenne, 8 Pierre Magnéſienne, Pignons, Pin, Pivoine, Poirée, Poires, Pois, Pois chiches, Poivre. Voyez *Indicum*, Poix, Polium, Polygonum, Pommes, Porreaux, Pourpier, Praſſium, Pſeudodictamnus, Pulegium.

Racine blanche, Raifort, Raiſins, marc de Raiſins, Ranoncule, Rave, Regueliſſe, Renard, ſa fiente, Réſine, Réſine du Lentiſque, & du Térébinthe, Rhamnus, Rhus, Ricinus, Ronce, Roquette, Roſe, Rômarin, Rubia, Rue.

Saffran, Sagapenum, Sandaracha, Sarriette, Sauge, Saule, Scammonée, Scille, Scolopendre, Seche, os de Seche, & ſes œufs, Sel, Sel de Thebes, Séleri, Serpent, Seſame, Seſamoïdes, Seſeli, Siſymbrium, Solanum, Sorbes, Soufre, Spodium, Staphiſagre, Stœbé, Struthium, Stybis, Styrax, Succinum, Sureau, Suye.

Tæda, Taureau, ſon foye, ſon fiel, ſon urine: Telephium, Terebinthe. Voyez *Réſine*. Terre blanche, Terre d'Egypte, Terre noire de Samos, Tapſia, Thlaſpi, Thym, Tithymale, Tithymalis, Torpedo, *poiſſon*, Tortue, Tragus, *herbe*, Tribulus, 9 Trigonum, Triolet, Tymbra.

Veau marin, ſon poumon, Verbaſcum, Verbena, Vert de gris, Verjus, Vers, Vigne, ſarmens, pampre, tendrons, Vins de diverſes ſortes, Vinaigre, Violette blanche, Violette noire, Umbilicus Veneris, Urine.

Xanthium. Yeuſe. Zea.

Voila les noms des ſimples dont il eſt parlé dans Hippocrate, à quelques-uns près

---

5 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap.* 22. & 16.
6 *Voyez le chap.* 22.
7 *Voyez le chap.* 16.
8 *Ibidem.*
9 *Voyez ci-deſſus liv. 3. chap.* 17.

près que l'on peut avoir omis, mais qui ſont en petit nombre. La langue Grecque ayant eu ſes changemens, auſſi bien que la plus part des autres Langues, & les noms des plantes n'ayant pas moins changé que les autres; il eſt arrivé que quelques-uns de ceux dont Hippocrate ſe ſert n'ont plus été en uſage dans les ſiecles ſuivans, de ſorte qu'on étoit déja en peine deux ou trois ſiecles après lui, pour deviner quelles plantes il avoit voulu marquer par tel ou tel nom; mais comme cela n'en regarde qu'un très-petit nombre, la choſe n'eſt pas de ſi grande importance. De plus il faut remarquer qu'Hippocrate pouvoit conoître pluſieurs autres ſimples, outre ceux dont nous avons rapporté les noms; mais il n'en parle pas dans ſes écrits. Ce qui fait croire qu'il en conoiſſoit davantage, c'eſt que Théophraſte, qui vivoit environ cent cinquante ans après lui, en a décrit un beaucoup plus grand nombre, comme on le verra ci-après. *Siecle xxxvj.*

CHAPITRE XXVI.

Exemples de la cure particuliere de quelques maladies, tant aigues que chroniques.

ON trouvera ici outre une application des regles générales, que l'on a données ci-devant, divers remedes particuliers dont il n'a point été parlé. Pour commencer par la cure des *fiévres*, l'on a vû la difference qu'Hippocrate faiſoit entre celles *qui ne ſuccedent à aucune autre maladie, mais qui ſont elles-mêmes la maladie principale, ou l'accident principal de la maladie*, & entre celles *qui accompagnent les inflammations*. On a remarqué en même temps que, dans la premiere ſorte de Fiévre, *la Diete* étoit preſque le ſeul remede qu'il employât; ne jugeant point qu'il fût néceſſaire ni de ſaigner, ni de purger, ni de faire aucune autre choſe ſi ce n'eſt de nourrir le malade de la maniere qu'on l'a marqué. On ne répetera pas ce qui a été dit là-deſſus.

On a vû de même à l'égard des *Inflammations*, ou des maladies accompagnées d'inflammation, comme ſont *la pleuréſie*, & *la Péripneumonie*, l'uſage qu'il faiſoit de la ſaignée & de la purgation, & les précautions qu'il prenoit par rapport à ces deux remedes qui ſont les plus conſiderables. Il faut encore remarquer, à l'égard de la premiere de ces maladies, qu'il eſſayoit premierement d'appaiſer la douleur de côté, ou de diſſiper la matiere qui la cauſe, en appliquant des *fomentations* ſur cette partie, comme on l'a vû dans l'exemple que l'on a rapporté ci-devant d'un homme atteint de pleuréſie, qu'il ne ſaigna que le huitiéme jour de la maladie. Il eſt expreſſément remarqué à l'endroit que l'on a cité *que les fomentations n'avoient point diminué la douleur*, ce qui ſuppoſe qu'il avoit commencé par ce remede. Les fomentations étoient alors, & ont été pendant long-temps un remede preſque univerſel; & l'uſage des huiles, des onguens, des cataplâmes, & des autres applications extérieures n'étoit guére moins fréquent, comme on le verra dans la ſuite. Hippocrate n'appliquoit pas ſeulement ces remedes ſur la partie malade, dans la pleureſie; [1] il faiſoit quelquefois oindre preſque tout le corps, & particulierement les lombes & les

[1] *De diæta in acutis.*

Unable to display this page

Il *baignoit*, & il *oignoit* continuellement. 8 En un autre endroit, il veut *que l'on faſſe du feu des deux côtez du lit du malade*; qu'on lui donne de la racine de 9 *Mandragore*, en petite quantité, depeur que cela ne trouble le cerveau; & qu'on lui applique *des Sachets* fort chauds ſur les tendons de derriere, c'eſt à dire, aux tendons de la nucque. *Siecle xxxvj.*

Dans l'*Eſquinancie*, il ouvroit les veines *des bras*, & celles qui ſont *ſous la langue*, & *ſous les mammelles*. Il donnoit des *éclegmes*, & il vouloit que l'on ſe *gargarizât* chaudement. On a vû ci-deſſus comment il compoſoit les éclegmes, & les gargariſmes, & les *parfums*, dont il ſe ſervoit auſſi en cette occaſion. Il conſeilloit de plus que l'on ſe fit raſer la tête; que l'on y appliquât un cérat, auſſi bien que ſur le col, que l'on fomentât, & que l'on oignît cette derniere partie & qu'on la couvrît de laine. 10 Lorſqu'il y avoit grand danger de ſuffocation il introduiſoit une cannule ou un tuyau, juſques dans le gozier, afin que l'on pût reſpirer par là. Enfin quand le mal relâchoit, il purgeoit avec de l'*élaterium* recent, pour prévenir par ce moyen une rechute.

Il commençoit la cure de l'*Ileus*, par un *vomitif*, quoi que dans cette maladie l'on ne vomiſſe déja que trop, à peu près 11 comme l'on a remarqué qu'il en uſoit dans le *Cholera*, qui eſt auſſi une maladie dont le principal accident eſt le vomiſſement. Il tiroit enſuite du ſang des veines *des bras*, & de celles *de la tête*. Il raffraichiſſoit les parties du corps qui ſont au deſſus du diaphragme, à la reſerve du cœur; & il échauffoit celles qui ſont au deſſous. Dans cette vûe 12 il faiſoit aſſeoir le malade dans un vaiſſeau où il y avoit de l'eau chaude, & l'oignoit enſuite continuellement d'huiles, ou lui appliquoit des cataplâmes le plus chaudement qu'il ſe pouvoit. Il ſe ſervoit auſſi en cette occaſion de 13 *ſuppoſitoires*, de la longueur de dix doits, faits avec du miel ſeul; & il les enduiſoit de fiel de Taureau, à l'une des extrémitez. Ces ſuppoſitoires ayant tiré les plus prochains excrémens, il donnoit un lavement. Mais ſi les ſuppoſitoires ne produiſoient pas cet effet, il introduiſoit dans l'anus *un ſoufflet de forgeron*, & ayant fait enfler le ventre, & les boyaux en les rempliſſant de vent, il tiroit le ſoufflet, & donnoit le lavement. Il avertit que ce lavement doit être compoſé de choſes qui n'échauffent pas beaucoup, mais qui diſſolvent les excrémens; & il veut qu'après l'avoir pris, on bouche l'anus avec une éponge, & que le malade 14 s'aſſeye dans le demi-bain d'eau chaude, retenant le plus longtemps qu'il ſe pourra ſon lavement.

En voila aſſez pour les maladies *aigues*. A l'égard de celles qu'on appelle *Chroniques* ou *longues*, on commencera par la cure de la *maladie deſſechante*, qui a été décrite ci-devant, & que l'on a dit être une eſpece de *maladie des hypochondres*. Pour la guérir Hippocrate propoſoit premierement *la promenade, à pied, & l'exercice*; & ſi l'on étoit trop foible, il conſeilloit que l'on ſe ſervît de quelque voiture, & que l'on fit ſouvent de petits voyages. Il ajoûtoit que l'on devoit ſe *purger*, & même ſe faire *vomir*, de temps en temps; prendre

8 *De locis in homine.*
9 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 22.*
10 *De morb. lib. 3.*
11 *Liv. 3. chap. 16.*
12 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 24.*
13 *Voyez ci-deſſus, chap. 16.*
14 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 24.*

Unable to display this page

22 de la nourriture qui ſoit propre à diminuer *la pituite* ou à la purger. Si ce n'étoit pas aſſez, il vouloit que l'on brûlât legerement tout au tour du nombril en divers endroits, pour tirer par ce moyen des eaux. *Siecle xxxvj.*

Pour une autre maladie de la Rate, Hippocrate conſeille au malade de *fendre du bois*, pendant pluſieurs jours, de *lutter* fortement, & de prendre beaucoup d'exercice. Entre les viandes qu'il ordonne en cette rencontre, il y a de la chair de *chien*.

Il traitoit l'*Hydropiſie*, premierement en preſcrivant un régime de vivre qui tendoit à deſſecher le corps, & à le décharger des humiditez ſuperflues. 23 Il vouloit que l'on ſe promenât, que l'on prît autant d'exercice qu'il eſt poſſible, ou que l'on entteprît quelque travail pénible, que l'on ſe fit ſuer, & que l'on dormît enſuite. A l'égard du manger & du boire, il étoit d'avis que l'on mangeât des choſes ſeches & acres, ce qui eſt, diſoit-il, le moyen de rendre beaucoup d'urine, & de ſe fortifier; & que l'on ſe nourrît de pain chand trempé dans du vin noir, & de l'huile, & de chair de pourceau cuite dans du vinaigre. Il falloit d'ailleurs boire très-peu, & choiſir du petit vin blanc dans les commencemens, & du gros vin noir quand le mal avoit déja fait de grands progrès. Que s'il arrive, ajoûte nôtre Auteur, que le malade ait de la difficulté de reſpirer, il faut lui tirer du ſang du bras, ſuppoſé que ce ſoit en été, qu'il ſoit à la fleur de ſon âge, & qu'il ait beaucoup de forces.

Dans l'endroit où Hippocrate donne ces conſeils, il ſemble qu'il confonde la cure de l'hydropiſie 24 *hypoſarcidios*, avec celle de l'hydropiſie *venteuſe*, qui ſont les deux eſpeces de cette maladie dont il fait mention dans ce paſſage. *Il y a*, dit-il, *de deux ſortes d'hydropiſie, l'une appellée* hypoſarcidios, *que l'on ne peut pas éviter lorſqu'elle commence une fois de venir; & l'autre qui eſt* venteuſe, *dont on ne peut guérir que par un grand bonheur, & qui demande que le malade ſe travaille beaucoup ou qu'il prenne un exercice pénible, qu'on lui faſſe des fomentations, & qu'il vive avec beaucoup de retenue, qu'il mange*, pourſuit Hippocrate, *des choſes ſeches & acres*, &c. qui eſt ce que l'on a dit auparavant. Je crois qu'il commence la cure de la premiere eſpece d'hydropiſie, par ces dernieres paroles, & que ce qu'il a dit avant cela en deux mots de l'*exercice*, des *fomentations*, & de la *retenue*, ou de la *temperance*, regarde la derniere eſpece, à moins que la même cure ne ſerve pour toutes les deux eſpeces.

Outre ces remedes, Hippocrate propoſe en d'autres endroits des *purgatifs*, qui faſſent vuider par le bas *l'eau*, & *la pituite*, & non pas *la bile*. Et derechef 25 en un autre endroit, où il diſtingue l'hydropiſie qui vient du *foye*, d'avec celle qui vient de la *rate*, il veut que l'on prenne, dans le commencement de la premiere de ces maladies, un remede compoſé avec de *l'origan*, cuit dans du vin, & du *laſerpitium*, gros comme un grain d'orobe. Ce bruvage devoit être ſuivi du *lait de chevre*, dont on prenoit *quatre hémines*, avec le tiers d'hydromel. Il vouloit de plus que l'on s'abſtint de nourriture ſolide les dix premiers jours de la maladie, pendant leſquels il découvroit ſi le mal étoit mortel ou non; que l'on prît de la ptiſane coulée, cuite avec du miel, & que l'on

22 σπόα τὰ φλεγματωδέστατα, *Voyez l'Oeconomie de Foëſius ſur le mot* φλεγματώδης. Ce que cet Auteur dit en cet endroit vaut mieux que ſa traduction de ce paſſage.

23 *Lib. de victûs rat. in acutis.*

24 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 8.*

25 *De intern. affectionib.*

Siecle xxxvj. bût d'une ſorte de vin blanc qu'il ſpécifie, & qui n'étoit pas violent. Les dix jours étant paſſez, il accordoit de la chair de *cocq* rôti, qu'il vouloit que l'on mangeât chaude, de celle de 26 *petits chiens*, & quelque ſorte de *poiſſon* qu'il nomme, avec le même vin dont on a parlé. Mais lorſque les eaux commençoient à tomber dans le ventre, ou que l'hydropiſie étoit formée, il venoit aux mêmes remedes qui ont été indiquez auparavant, au vin noir, & âpre, à l'exercice &c. Pour l'hydropiſie qui vient de la rate, il donnoit au commencement de l'*Ellébore*, dans le deſſein de faire vomir, & il purgeoit enſuite avec du 27 *Cneorum*, du ſuc d'*Hippophaë*, ou des *Grains Cnidiens*; ce qui étoit ſuivi du *lait d'âneſſe*, à la quantité de 28 *huit hémines*, y délayant un peu de miel. Si ces remedes n'étoient pas ſuffiſans, il avoit recours à ceux que la Chirurgie fournit, comme on le verra ci-après.

Hippocrate guériſſoit la *fiévre quarte*, premierement en purgeant par le bas. Cette purgation étoit ſuivie de celle de la tête; & après avoir purgé encore une fois comme la premiere, ſi la fiévre continuoit, il laiſſoit paſſer le temps de deux accès, & après cela il venoit au bain d'eau chaude. Au ſortir du bain il donnoit gros comme un grain de millet du fruit de 29 *Juſquiame*, autant de *Mandragore*, du ſuc de *Laſerpitium*, 30 gros comme trois féves; & pareille quantité de *Triolet*, le tout délayé dans du vin pur. Que ſi le malade étoit robuſte & paroiſſoit ſe porter bien d'ailleurs, ou qu'une fiévre, venue de laſſitude ou de fatigue, ſe fût changée en quarte, il commençoit par des fomentations, & donnoit enſuite de l'ail, & du miel, & du boüillon de lentilles dans lequel on avoit mis du miel, & du vinaigre. Le malade ayant pris cette nourriture, nôtre Auteur le faiſoit vomir, & après l'avoir baigné dans un bain chaud, quand il étoit réfroidi, il lui faiſoit boire du 31 *Cyceon*, avec de l'eau; & le ſoir il le nourriſſoit de viandes legeres lui permettant d'en prendre autant qu'il vouloit. Dans l'accès ſuivant, il le baignoit encore chaudement, & après l'avoir couvert de pluſieurs couvertures pour le faire ſuer, il lui faiſoit boire un bruvage compoſé avec des racines *d'Ellebore blanc*, ou plûtôt avec une ſeule fibre longue de trois doits, une dragme de *triolet*, du *laſerpitium*, le poids de deux féves, & du vin pur. Si le malade vomiſſoit c'eſt ce que nôtre Auteur demandoit; ſi non, il le faiſoit vomir avec un médicament fait exprés, après lui avoir purgé la tête. Il lui ordonnoit enfin une nourriture legere, & acre en même temps, & ſi l'accès prenoit à jeun, il falloit alors s'abſtenir de médicament vomitif.

32 Dans une *diarrhée*, & *dyſenterie*, avec douleur de ventre, & avec enflure des pieds, Hippocrate remarque que *de la farine délayée dans du lait*, c'eſt à dire, *de la boüillie*, fut plus utile que n'avoit été *le petit lait de chevre*, qu'on avoit employé auparavant; & il ajoûte, qu'un autre malade de la même maladie s'étoit fort bien trouvé du *lait d'âneſſe*, que l'on avoit fait cuire. Il avoit remarqué auparavant que *du petit lait*, & *du lait, où l'on avoit éteint des caillous ardens*, avoit ſoulagé une perſonne qui ſe trouvoit dans le même cas. On voit par là qu'Hippocrate ne ſe ſervoit

---

26 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 15.*
27 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 16.*
28 *Ibidem.*
29 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 22.*
30 Je ne ſai s'il n'y a point de faute dans la doſe de ces médicamens.
31 *Epidemic. lib. 7.*
32 γάλα πεπυρωμένον. On trouve dans ce paſſage, qui eſt au commencement du livre qu'on vient de citer, pluſieurs autres manieres de ſe ſervir du lait.

Unable to display this page

Siecle xxxvj.

Il employoit encore divers autres remedes ſoit intériereument ſoit extérieurement, entre leſquels il ne faut pas oublier de mettre 2 *les Peſſaires*. On appelloit ainſi une eſpece de ſuppoſitoires, que l'on introduiſoit dans le col extérieur de la matrice. Ils ſe faiſoient avec de la laine ou du charpi, ou du linge, avec quoi l'on mêloit diverſes choſes, comme des poudres, des huiles, de la cire &c. On donnoit enſuite à cela une forme ronde & longue comme celle d'un doit. L'uſage des Peſſaires étoit anciennement fort fréquent; on en faiſoit un remede preſque univerſel pour les maladies des femmes. On s'en ſervoit dans l'intention de ramollir, d'adoucir, d'ouvrir, d'attirer, d'irriter, de reſſerrer, de purger & nettoyer la matrice, de la deſſecher, de la retenir &c. On employoit pour cela tantôt des huiles & des graiſſes, ou des ſucs d'herbes; tantôt des matieres acres & irritantes, comme le *nitre*, la *ſcammonée*, le *tithymale*, les *cantharides*, *l'ail*, le *cumin*, tantôt des aſtringentes, comme l'écorce & la fleur de *grenades*, le *rhus*, ou le *ſumach*, *l'alun* &c. tantôt des *aromates*, de la *myrrhe*, du *caſtoreum*, & des plantes odorantes. Il n'eſt point, comme on l'a dit, de maladies de matrice où l'on n'employât les peſſaires. On remedioit par ce moyen à la ſuffocation que l'on prétendoit que cette partie cauſât; on provoquoit les menſtrues, où on les arrêtoit; on apportoit du remede au relâchement, à la chute, à l'humidité ſuperflue, aux ulcerations, & aux inflammations de la matrice, à l'hydropiſie de cette partie, aux fleurs blanches, à la ſtérilité; on facilitoit l'accouchement des enfans morts; on faiſoit ſortir l'arriere-faix, on procuroit les purgations des femmes accouchées &c. ſans conter que l'on ſe ſervoit auſſi de ce moyen pour faire avorter.

Ce n'eſt pas qu'Hippocrate n'employât d'ailleurs divers autres remedes, dans les maladies qu'on vient de nommer. On ne les parcourra pas tous, pour éviter la longueur. On ſe contentera de donner ici un abbregé de la maniere dont il traitoit, deux maladies des plus conſiderables, quoi que fort communes, & qui ſont oppoſées l'une à l'autre, la *ſuppreſſion des mois*, & leur *trop grand & trop frequent écoulement*. Il commençoit la cure de la premiere de ces maladies, en donnant 3 des purgatifs & des vomitifs. Et après avoir mis en uſage les peſſaires les plus acres, les parfums, les fomentations, & les bains chauds, pratiquez deux fois chaque jour, il faiſoit prendre intérieurement divers medicamens que l'expérience avoit fait conoître propres à attirer, ou à faire ſortir le ſang par les voyes ordinaires. Il ſe ſervoit quelquefois pour cela du *crethmus*, ou crête marine, cuite dans du vin fait avec l'arbre appellé *Tæda*; il y ajoûtoit de la *mercuriale*, & des *pois chiches*. Si ces remedes étoient trop doux, il préparoit une boiſſon avec cinq *cantharides* dont il ôtoit la tête, les ailes, & les pieds, avec du *tribulus marin*, de *l'anthemus*, de la ſemence de *ſéleri* ou de *perſil*, & quinze *œufs de ſeche*, le tout infuſé dans du vin doux. Il prenoit encore des feuilles & des fleurs de *ranoncules*, qu'il faiſoit auſſi tremper dans du même vin, y joignant du *dictam de Crête*, du *peucedanum*, du *panax*, de la racine de *pivoine*, de la ſemence de *violettes blanches*, du *ſuc de chou*, du *laſerpitium*, gros comme un grain d'orobe, & de la ſemence de *creſſon*. Ces deux derniers médicamens devoient être délayez dans du vin ou dans

---

2 Πεσσοὶ, πεσσὸς, κολλύριον. On les appelloit encore μηλὰ πεσσαμενὰ, à cauſe de leur figure, mais ce mot ne ſe trouve pas dans Hippocrate. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 5.* & *Part. 3. liv. 2. chap. 1.*

3 *De morb. mulier. lib. 1. & de natur. muliebr.*

dans du *lait de chienne*. Hippocrate employoit encore divers autres ſimples pour guérir cette maladie, leſquels on ne rapporte pas. *Siecle xxxvj.*

A l'égard du *flus immoderé*, il recommandoit que l'on s'abſtint 4 du bain, & de tout ce qui peut échauffer, auſſi bien que des viandes & des médicamens qui font uriner, ou qui lâchent le ventre. Il vouloit auſſi que l'on fit le lit plus haut du côté des pieds, & que l'on introduiſît des peſſaires aſtringens. 5 Il vouloit de plus, que l'on fomentât le ventre & les parties d'embas avec une éponge & des linges trempez dans de l'eau froide; que l'on fît boire à la malade d'une boiſſon compoſée avec la ſemence de *perſil* rôtie, pilée & paſſée par le tamis, celle *d'eryſimum* préparée de même, celle de *peplium*, ou de *pavot* paſſée avec de la *farine* groſſiere, celle *d'ortie*, la *galle* ou *mouſſe d'olivier ſauvage*, la *galle*, la *rue*, *l'origan*, le *pulegium*, la farine *d'orge*, la farine de *froment*, & le *fromage de chevre*; le tout accommodé en maniere 6 de *Cyceon*. Voila les remedes qu'Hippocrate faiſoit au commencement de cette maladie, auxquels il faut joindre 7 *l'aplication d'une grande ventouſe* ſur les mammelles. Mais dès que la perte de ſang commençoit à diminuer, il pratiquoit les remedes qui ſuivent, pour l'arrêter entierement. Il donnoit des purgatifs & des vomitifs, & il faiſoit des fomentations adouciſſantes & aſtringentes aux parties baſſes, & il y appliquoit en ſuite un cataplâme fait avec de la farine *d'épautre* d'où l'on n'avoit pas ôté le ſon, du fruit de *figuier ſauvage*, & des *feuilles d'olivier*. Enfin il venoit au *lait de vache*, cuit ou crud, ſelon l'état de la malade. De plus il recommande *la ſemence d'éryſimum* rôtie, & délayée dans du vin; & il y joint des *parfums* où il entre du *vinaigre*, du *ſoufre*, de *l'épautre*, 8 de la *myrrhe*, & *du fruit de ſerpent*. Ces derniers remedes regardent proprement une eſpece particuliere de perte de ſang, laquelle il dit venir des lieux qui ſont 9 *ſous les articulations de la matrice*. Dans un autre endroit il met *la ciguë*, priſe intérieurement, entre les remedes qui arrêtent les pertes de ſang. *Prenez*, dit-il, *autant de ciguë que l'on en peut tenir avec trois doits, & beuvez en la décoction faite dans de l'eau*. On fera 10 ci-après quelques réflexions ſur ce remede.

La cure des pertes de ſang qui ſont accompagnées de douleurs, d'acreté, de mauvaiſe odeur, & autres accidens ſe faiſoit à peu près de même. Hippocrate donnoit *l'Ellebore blanc*, & enſuite quelqu'autre purgatif, & enfin les aſtringens & des adouciſſans dont on a parlé. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'outre les fomentations, il recommande encore *les clyſteres* ou *les lavemens pour la matrice*, qui étoient employez dans les ulceres & dans quelques autres maladies de cette partie, & qui étoient compoſez des mêmes matieres dont on faiſoit les fomentations, les cataplâmes, & les peſſaires. Nôtre Auteur employoit auſſi dans cette cure le *lait d'ânesſe*. Et à l'égard du régime

4 *Lib de locis in homine.*

5 *De morb mulier lib.* 2.

6 *Voyez ci-deſſus liv.* 3. *chap.* 15.

7 *Aphoriſm.* 50. *ſect.* 5.

8 Καρπὸς ὄφις. Cet *Ophis*, ou ce *ſerpent*, pouvoit être une eſpece de plante.

9 ὑπὸ τὰ ἄρθρα. Ce mot ſignifie diverſes choſes dans Hippocrate; & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſavoir ce qu'il entend par là. Voyez ci-deſſus dans la liſte des maladies chap. 8. au mot *poumon*.

10 Part. 2. liv. 2. chap. 7.

Siecle xxxvj. gime de vivre, il conseilloit que l'on usât d'herbages cuits, qui n'eussent rien d'acre, de poissons gluants, cuits avec de l'oignon & de la coriandre, dans de la saumure douce & grasse; que l'on mangeât des chairs de porc, d'agneau, de mouton, plûtôt rôties que boüillies; que l'on bût de petit vin blanc avec un peu de miel; que l'on ne se baignât pas trop souvent, & que le bain ne fût pas trop chaud. Enfin la matrice ayant été assez humectée, & l'acreté des humeurs adoucie, il défendoit entierement le bain, & finissoit par un régime & des remedes propres à resserrer, tels que sont ceux que l'on a indiquez ci-devant.

CHAPITRE XXVIII.

Chirurgie d'Hippocrate.

1 CE *que les médicamens ne gueriſſent pas, le fer le guérit; & ſi le fer ne ſert de rien, il faut avoir recours au feu.* C'est de la *Chirurgie* qu'Hippocrate tiroit les deux derniers remedes dont on vient de parler, ou la maniere de les administrer, & plusieurs autres moyens de guérir les maladies. On a vû ci-dessus qu'il exerçoit lui-même la Pharmacie; il en étoit de même de la Chirurgie. En ce temps-là une seule & même personne étoit chargée de tout ce qui concerne la Médecine en géneral; en sorte que celui qu'on appelloit alors Médecin, ordonnoit les médicamens, les préparoit, & faisoit tous les remedes & toutes les opérations néceſſaires pour la guérison des maladies, ou du moins faisoit faire tout cela à des serviteurs, qui travailloient sous sa main & sous ses yeux. C'est ce que Galien remarque, & qui paroît d'ailleurs par la seule lecture des écrits d'Hippocrate, & particulierement par le serment qu'il exige de ses disciples; auxquels il fait promettre, *qu'ils ne tailleront point ceux qui ont la pierre, mais qu'ils laiſſeront faire cette operation à ceux qui en font une profeſſion particuliere*; ce qui suppose qu'il leur permettoit l'exercice de tout le reste de la Chirurgie. D'ailleurs un de ses livres, dans lequel il ne traite que de choses appartenantes à la Chirurgie, est intitulé 2 *la Boutique du Médecin*, & non pas *du Chirurgien*, qui est pourtant le titre qu'Hippocrate auroit dû donner à son livre, si la Chirurgie avoit été alors un art détaché du reste de la Médecine. Mais bien loin que cela fût, 3 *la Chirurgie* n'avoit pas même de nom particulier, & l'on ne conoissoit pas encore cette partie de la Médecine sous ce nom, qui ne se trouve en nul endroit des écrits de nôtre Auteur, & qui n'a appa-

1 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 14.*

2 Ἰητρεῖον.

3 On trouve dans Hippocrate les mots suivans, χειρισμὸς, χείρεξις, χείρισμος, qui approchent de χειρουργία, mais qui ne marquent pas precisément la même chose; les premiers de ces termes n'étant employez que pour désigner *l'action de manier* ou *de penſer une partie du corps*, ou *d'operer deſſus*, ou pour marquer *la cure d'une maladie par le moyen de la main*; au lieu que le dernier, quoi qu'il signifie aussi *operation de la main*, comme on l'a remarqué dans le premier livre, au sujet de *Chiron*, a été donné à l'art même *qui enſeigne à operer*, & non à *l'action d'operer*, ou à *l'operation*.

apparemment commencé à être en usage, que dans le temps du partage de la Médecine dont on parlera 4 ci-après. *Siecle xxxvj.*

Mais comme les noms ne changent point les choses, de quelque maniere que l'on nomme *l'Art qui enseigne à guérir les maladies par l'operation de la main*, il n'y a pas de doute qu'Hippocrate ne le possedât, & même que cet art n'eût une grande part dans toute sa pratique de la Médecine prise en géneral.

On a vû ci-devant qu'Hippocrate brûloit ou cautérisoit la poitrine & le dos des Phthisiques & le ventre de ceux qui avoient la rate grosse. Les instrumens dont il se servoit pour cet effet, étoient tantôt 5 *des fers chauds*, tantôt *des fuseaux de boüis*, qu'il trempoit dans de l'huile boüillante, tantôt une espece de *champignon*, qu'il faisoit brûler sur la partie, tantôt ce qu'il appelle *du lin crud*. Il faisoit un grand usage de ces manieres de brûler, dans toutes les douleurs qui sont fixes & attachées à une partie. Dans *la Goutte*, par exemple, & dans *la Sciatique*, il brûloit ou cautérisoit les doits des pieds & des mains, & la hanche, avec *le lin crud*. 6 Un fameux Médecin Anglois, mort depuis peu d'années, comparoit cette maniere de cauteriser avec celle que l'on pratique aujourd'hui aux Indes, où l'on se sert pour cela d'une mousse nommée *Moxa*; mais la comparaison qu'il fait n'est pas tout à fait juste. Elle le seroit, si par le mot ὠμόλινον, *lin crud*, il falloit entendre *du fil* ou *de la filasse de lin*, comme le prennent les Commentateurs d'Hippocrate; au lieu que ce mot Grec signifie *de la toile faite avec du fil de lin qui n'a pas été blanchi à la lessive*. 7 Le savant *Mercurial*, qui n'a pas ignoré cette derniere signification, n'a pas laissé, de croire, que dans l'endroit où Hippocrate parle de *brûler avec du lin crud*, il entendoit par ce lin crud *des étoupes* ou *de la filasse de lin*. Il y a bien plus d'apparence que l'ancienne maniere de cautériser avec le lin crud, ou plûtôt avec *la toile de lin neuve*, étoit la même que l'on pratique encore aujourd'hui en Egypte, comme nous l'apprenons de Prosper Alpinus qui en parle ainsi; 8 *Les Egyptiens*, dit cet auteur, *prennent un peu de cotton qu'ils enveloppent dans une petite piece de toile de lin, roulée en forme de pyramide, & ayant mis le feu du côté pointu de cette pyramide, ils appliquent le côté large sur la partie qu'ils veulent cautériser, appuyant toûjours dessus jusques à ce que toute la pyramide ou la toile soit brûlée.* Voila ce que dit Alpinus; sur quoi il faut remarquer que dans cette operation ce n'est pas seulement le feu qui brûle, l'huile caustique qui distille le long du linge y contribue beaucoup, & le cotton qui est au milieu ne sert que pour mieux faire brûler le linge.

Le Cautere est si familier à Hippocrate, qu'il n'y a presque point de maladie chronique où il ne le propose. Dans l'hydropisie naissante, il cautérisoit le ventre en huit endroits, vers la région du foye. Dans les douleurs de tête, il appliquoit aussi huit cauteres sur cette partie, deux vers les oreilles, deux sur le derriere de la tête, deux à la nucque, & deux auprès des angles des yeux. Lors que les cauteres ne servoient de rien, il faisoit une incision tout autour du front en forme

4 *Part. 2. liv. 1. chap. 9.*

5 καυτήριον; *Cautere*, c'est à dire, *instrument dont on se sert pour brûler quelque chose.*

6 *Mr. Sydenham.*

7 *Voyez le sixiéme livre des diverses leçons de Mercurial*, 2. *Athénée*, liv. 9. *Eustathe sur l'Odyssée* liv. 5. *Hesychius*, *Phavorin*, *& les autres Lexicographes.*

8 *Medecina Ægyptiorum, lib. 3 cap. 12.*

Siecle xxxvj. me de couronne, & il entretenoit pendant quelque temps les bords de la playe ouverts & relevez, par le moyen du charpi qu'il mettoit entre deux, pour donner iſſue aux humeurs, & au ſang.

Il pratiquoit auſſi les mêmes inciſions, dans *les fluxions qui ſe jettent ſur les yeux*; & il n'y épargnoit pas non plus les cauteres, qu'il faiſoit non ſeulement à la tête, mais encore au dos. Ceux qui feront réflexion ſur la violence & l'opiniâtreté de ces maux, & particulierement ceux qui y ſont ſujets, ne devront pas trouver étrange qu'on ait tâché de les guérir par des moiens auſſi vigoureux, ou auſſi cruels; & il n'y aura pas dequoi s'étonner ſi ces maladies ſont preſque aujourd'hui au rang des incurables, l'averſion ou l'horreur que l'on a pour des remedes de cette nature étant beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit autrefois.

On faiſoit alors ſi peu de difficulté de ſe laiſſer cautériſer ou brûler quelque partie, qu'on le pratiquoit même ſans être malade. 9 Les *Scythes Nomades* ſe faiſoient brûler les épaules, les bras, la poitrine, les cuiſſes, & les lombes, pour avoir le corps & les jointures plus fortes & plus fermes, & pour conſumer l'humidité ſuperflue des chairs, qui empêchoit, à ce qu'ils croyoient, qu'ils ne bandaſſent leurs arcs, & qu'ils ne lançaſſent leurs javelots avec aſſez de force. Ces mêmes peuples ſe cauteriſoient encore fréquemment les arteres des temples, pour prévenir 10 une fluxion qui leur tomboit ordinairement ſur la hanche, pour aller trop à cheval. On peut joindre à ces Scythes les Sauromates leurs voiſins, dont les femmes, 11 à ce que dit Hippocrate, vont à cheval, ſe ſervent de l'arc & du javelot, & font la guerre tant qu'elles ſont filles; ſans pouvoir ſe marier qu'elles n'ayent tué auparavant chacune trois de leurs ennemis, & offert un ſacrifice à la Divinité ſelon la coutume de leur païs. Dès qu'elles ſont mariées, ajoûte nôtre Auteur, elles ſont exemtes d'aller à la guerre, ſi ce n'eſt dans un beſoin preſſant. Elles n'ont point de mammelle droite, parce qu'on la leur a *brûlée* pendant leur enfance avec *un fer chaud* propre pour cela; afin d'empêcher que cette partie ne croiſſe, & de faire paſſer toute la force au bras & à la l'épaule du même côté. Voila ce que dit Hippocrate de ces femmes, que l'on a appellé à cauſe de céla *Amazones*, c'eſt à dire, *ſans mamelles*, & dont on trouve l'hiſtoire, vraye ou fauſſe, dans Juſtin, dans Strabon, & ailleurs.

Hippocrate employoit encore un remede plus conſiderable que les précedens, pour une eſpece de douleur de tête, qu'il croyoit venir d'une eau renfermée dans le cerveau, ou entre le crane & le cerveau. Il faiſoit en cette occaſion une ouverture au crane avec un inſtrument qui emportoit une piece de l'os. C'eſt ce qu'on appelle *trépaner*, qui eſt un mot dérivé du 12 nom Grec de l'inſtrument dont on vient de parler. Cette opération avoit été principalement inventée pour les *fractures du crane*, dans l'intention de faire ſortir par l'ouverture qu'on faiſoit, de petites pieces d'os pointues & raboteuſes, qui picquent en ce cas la premiere des membranes du cerveau; ou pour vuider du ſang, ou du pus, qui par leur ſejour ſur cette partie cauſent divers accidens; ou enfin pour pouvoir relever le crane lors qu'il ſe trouve enfoncé.

Si

9 *Hippocr. lib. de aëre aquis, & locis.*
10 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 10.*
11 *lib de aëre, aquis & locis.*
12 τρυπάνη, ou τρύπανον; *Une tariere, ou autre inſtrument propre à percer.*

Si Hippocrate mettoit en usage des remedes de la nature de ceux dont on vient de parler, pour des douleurs de tête & pour des fluxions sur les yeux, il n'est pas surprenant qu'il ait beaucoup fait valoir la Chirurgie en d'autres maladies plus dangereuses. Il ouvroit fort hardiment la poitrine de ceux qui avoient 13 *un Empyeme*, lors que les remedes plus doux n'étoient pas suffisans; & il s'y prenoit de cette maniere. Quinze jours après le temps qu'il jugeoit que le pus étoit formé ou extravasé dans la poitrine du malade, il le faisoit mettre dans un bain chaud; & l'ayant en suite placé sur un siege, il lui secoüoit les épaules, & approchant l'oreille de sa poitrine, il écoutoit s'il s'y feroit du bruit, & de quel côté cela arriveroit. Il étoit plus avantageux, selon nôtre auteur, que le bruit se fit du côté gauche, & il croyoit qu'on pouvoit faire une incision de ce côté-là avec moins de danger. Que si l'épaisseur des chairs, & la quantité du pus empêchoient qu'on ne pût oüir du bruit, il choisissoit le côté où il y avoit le plus d'enflure & de douleur, & il faisoit son incision de ce côté-là, plûtôt sur le derriere que sur le devant, & le plus bas qu'il pouvoit. Il ouvroit donc premierement la peau seule, entre deux côtes, avec un rasoir large; & en ayant pris ensuite un plus étroit & plus pointu, il l'envelopoit avec de la toile, ou quelque autre étoffe; en sorte qu'il n'y eût que la pointe qui parût, de la longueur de l'ongle du gros doit, & le poussoit dans la partie jusqu'à cette profondeur. Cela étant fait, & le pus étant sorti en une quantité suffisante, il bouchoit la playe avec une tente de linge attachée à un fil, & pendant dix jours il vuidoit du pus, une fois chaque jour. Le pus étant à peu près tout écoulé, il seringuoit dans la plaie du vin & de l'huile, & le faisoit en suite sortir après qu'il y avoit demeuré douze heures. Enfin dès que le pus commençoit à devenir clair comme de l'eau, ou un peu gluant, il mettoit dans la playe une tente d'étain creuse; & à mesure que l'humeur se tarissoit, il diminuoit la tente, & laissoit peu à peu consolider la playe. *Siecle xxxvj.*

14 Il faisoit la même operation dans *l'hydropisie du ventre*, ouvrant *auprès du nombril*, ou sur le derriere, *vers la hanche*, pour vuider les eaux qui s'y recontroient. Mais il remarque expressément, *que ceux qui se tirent d'affaire par ce moyen sont en petit nombre.* En un autre endroit il avertit, *qu'il faut promtement venir à cette operation*, avant que le mal ait beaucoup avancé, & qu'il faut bien se garder de tirer trop d'eau à la fois, parce que ceux en qui le pus ou les eaux se vuident tout d'un coup, meurent infailliblement.

15 Dans *l'hydropisie de la poitrine*, après avoir préparé le malade comme dans l'empyeme, il découvroit la troisiéme côte, en commençant à conter par la plus basse; & l'aiant percée avec une espece de *trépan*, il tiroit une petite quantité d'eau, & bouchoit la playe avec une tente de 16 *lin crud.* Il mettoit en suite une éponge molle par dessus, & bandoit la plaie, de peur que la tente ne tombât. Il continuoit après cela de tirer de l'eau pendant douze jours, une fois le jour, & au bout de ce temps-là il tiroit toute celle qui venoit; travaillant d'ailleurs à dessecher la poitrine par des médicamens, & par un régime de vivre particulier.

A l'égard de *l'enflure* qui survient aux jambes, aux cuisses, & au scrotum,

13 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 26.*
14 *Lib. de affectionibus.*
15 *Lib de intern. affectionibus.*
16 *Voyez au commencement de ce chapitre.*

Siecle xxxvj. Hippocrate dit qu'il faut hardiment 17 ſcarifier ces parties, c'eſt à dire, les picquer en pluſieurs endroits 18 avec une lancette pointue. Il faiſoit d'ailleurs les opérations les plus hardies & les plus difficiles de la Chirurgie. Il *ouvroit le dos* pour vuider *les abſcès des Reins*. Il *tiroit les enfans morts* du ventre de leur mere, avec des crochets, ou avec un crochet, auquel il donne le nom *d'ongle*, parce qu'il étoit comme l'ongle d'un oiſeau de proye. Il les tiroit même piece à piece lors qu'il ne pouvoit mieux faire.

Mais il donnoit particulierement des preuves de ſon adreſſe & de ſa dextérité, dans la cure de la maladie qu'il appelle 19 *Trichoſis*, qui eſt lors que les poils des paupieres ſe tournent en dedans, ce qui cauſe une douleur & des picqueores inſupportables. Il prenoit une aiguille enfilée, qu'il paſſoit par la partie ſupérieure & la plus tendue de la paupiere juſques embas; & il en paſſoit une autre plus bas, au-deſſous de l'endroit où la premiere avoit été paſſée; couſant en ſuite, & liant les deux filets enſemble juſques à ce que les poils tombaſſent.

On tailloit auſſi de ſon temps ceux qui avoient *la pierre dans la veſſie*; mais il y a de l'apparence qu'Hippocrate ne ſe mêloit point de faire lui-même cette opération, dont la pratique faiſoit déja de ce temps-là un métier particulier & ſéparé du reſte de la Chirurgie, comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre. A cela près il exerçoit tout le reſte de la Chirurgie. Il réduiſoit fort bien *les os caſſez* & *diſloquez*, & ſes livres qui traitent de cette matiere contiennent des leçons qui ſont encore preſque toutes ſuivies aujourd'hui. On ne fera pas un détail des préceptes qu'il donne ſur ce ſujet, ſoit touchant *l'extenſion*, qui ſe doit faire de la partie avant que l'on puiſſe *réduire* les os en leur place, ſoit touchant les inſtrumens ou les machines néceſſaires pour cela, ſoit enfin touchant la maniere de *bander*, ou de *ſituer* cette même partie, après la réduction faite.

On ne rapportera pas non plus tout ce qu'il enſeigne concernant la maniere de *trépaner* & les précautions que l'on doit prendre avant que d'en venir là; les diſtinctions des diverſes ſortes de fractures & de contuſions du crane &c. les moiens que l'on a pour *arrêter le ſang*, ou pour *rejoindre les bords d'une playe*, & pour la *conſolider*; pour *deterger* ou *nettoyer le pus d'un ulcere*; pour le *deſſecher*, pour *faire croître la chair*, & enfin *le réduire à cicatrice*. On ne s'attachera pas, dis-je, à tout cela parce qu'il le faudroit repeter quand nous en ſerons à 20 *Celſe* qui a fait un traité complet de Chirurgie, tiré une bonne partie d'Hippocrate, duquel traité on donnera un extrait. On remarquera ſeulement que la matiere des médicamens chirurgicaux, dont Hippocrate ſe ſervoit, n'étoit pas tirée des *herbes* ſeules, comme du temps de *Chiron* & *d'Eſculape*. On trouve déja dans Hippocrate l'uſage de pluſieurs ſortes de mineraux; comme du *nitre*, de *l'alun*, du *vert de gris*, de la *fleur d'airain*, du *cuivre brûlé*, du *plomb*, du *ſpodium*, du *chalcitis*, & autres de cette nature.

On remarquera enfin qu'outre divers préceptes très-utiles qu'Hippocrate donne ſur la Chirurgie, on trouve dans ſes écrits quelques obſervations ſur ce ſujet faites en des cas particuliers, qui ſervent beaucoup pour l'inſtruction du Chirurgien

---

17 κατασχᾶν.
18 ὀξυπτῳ μαχαιρίῳ.
19 *De vict. ration. in acutis.*
20 *Voyez ci-après Part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 5.*

Chirurgien, & pour le porter à ne point négliger même les plus petites bleſſures. C'eſt dans cette vûe que nôtre auteur rapporte quelques exemples de perſonnes qui ſont mortes d'une très-petite playe au front, dont l'os étoit un peu découvert; de quelques autres à qui une ſimple playe d'un doit du pied a cauſé des convulſions, & la mort; d'autres qui ont eu un pareil ſort pour s'être froiſſé un doit de la main; d'autres qu'un coup donné avec la main ſur le devant de la tête, a fait mourir, quoi que ce coup eût été donné en joüant; & d'autres enfin qui en ſuite d'une grande douleur au pouce du pied, & de quelques puſtules noires ſurvenues tout d'un coup à une tumeur du talon, ont été emportées en deux jours. *Siecle xxxvj.*

CHAPITRE XXIX.

Sentimens & Maximes d'Hippocrate concernant la Médecine & les Médecins en general.

1 TOute la Médecine eſt établie depuis long-temps; & l'on a trouvé le principe & la voye pour découvrir, comme on l'a déja fait, pluſieurs excellentes choſes, qui ſerviront encore à en découvrir beaucoup d'autres; pourvû que celui qui les cherchera ſoit propre à cela, & qu'ayant connoiſſance de ce qu'on a déja trouvé, il ſuive la même piſte. Celui qui rejette tout ce qui a été fait avant lui, & prenant une autre route dans ſa recherche, ſe vante d'avoir trouvé quelque choſe de nouveau, ſe trompe lui-même, & trompe les autres avec lui.

2 La Médecine eſt le plus noble de tous les Arts. Mais l'ignorance de ceux qui l'exercent, & de ceux qui en jugent témerairement, fait qu'elle eſt regardée comme le moindre. D'ailleurs ce qui nuit à la Médecine, c'eſt qu'elle eſt la ſeule entre les arts où il n'y ait point d'autre peine établie contre ceux qui l'exercent mal, que le deshonneur & la honte; mais c'eſt à quoi ces ſortes de gens ne ſont pas ſenſibles. Ce ſont des eſpeces de Comédiens, qui répréſentent des perſonnages bien differens de ce qu'ils ſont eux-mêmes. Car il y a beaucoup de Médecins de nom, mais peu qui le ſoient effectivement, ou dont les œuvres répondent à la profeſſion qu'ils font.

3 Il en eſt de la Médecine comme des autres arts, il y a de bons & de mauvais ouvriers. 4 L'art eſt long, & la vie eſt courte, l'occaſion échappe, l'expérience eſt trompeuſe, & le jugement difficile. Il ne ſuffit pas que le Médecin faſſe ſon devoir; le malade & ceux qui ſont auprès de lui doivent faire le leur; & il faut que les choſes de dehors ſoient diſpoſées comme il eſt convenable.

5 Pour pouvoir acquerir la ſcience de la Médecine dans un haut degré, les conditions

1 *De priſca Medicina.*
2 *Lex.*
3 *De priſca Medicina.*
4 *Aphoriſm.* 1. *lib.* 1.
5 *Lex.*

Siecle xxxvj.

conditions ſuivantes ſont néceſſairement requiſes, la diſpoſition naturelle, les moyens de s'inſtruire, l'étude & l'application dès l'enfance, un eſprit docile & bien tourné, de la diligence, & beaucoup de temps.

6 Un Médecin ne doit pas avoir honte de s'informer des moindres perſonnes du peuple, touchant des remedes que ces perſonnes ont donnez avec ſuccès. C'eſt à mon avis par ce moyen-là que l'art de la Médecine s'eſt établi peu à peu, c'eſt à dire, en ramaſſant, & recueuillant une à une les obſervations faites en divers cas particuliers, leſquelles étant enſuite toutes jointes enſemble, ont fait un corps complet.

7 Quelques-uns ſe font un métier de décrier celui d'autrui, ſans obtenir ce qu'ils ſe propoſent, & ſans qu'il leur en revienne d'autre avantage que celui de faire une vaine parade de leur ſavoir. Il y a, à mon avis, bien plus d'eſprit à trouver, ou à inventer des choſes utiles (*comme eſt la Médecine*) & à perfectionner ce qui ne l'eſt pas encore, qu'à s'efforcer par des diſcours peu honêtes de détruire auprès des ignorans, & des gens ſans expérience, des choſes de cette nature, qui ont été établies par d'habiles gens, & que l'expérience a confirmées.

8 Ceux qui tâchent de détruire la Médecine, ſous le prétexte que l'on meurt ſouvent entre les mains des Médecins, n'ont pas plus de raiſon de blâmer la conduite des Médecins, que celle des malades, comme ſi les premiers ne pouvoient qu'ordonner mal à propos des remedes, & que les derniers ne fiſſent point de fautes de leur côté, ce qui leur arrive neanmoins très-ſouvent! Ou comme ſi l'on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence inſurmontable de la maladie auſſi bien, ou plûtôt qu'à la faute du Médecin qui l'a traité!

9 Ce n'eſt pas que les Médecins ne faſſent jamais de fautes. Ceux qui en font le moins, ou qui en font peu ſouvent, doivent être fort eſtimez; car il eſt impoſſible que l'on rencontre toûjours auſſi juſte, qu'il ſeroit néceſſaire.

10 Les plus habiles Médecins ſont quelquefois trompez dans les cas qui ſe reſſemblent.

11 C'eſt plûtôt l'opinion ou la conjecture qui juge des maladies obſcures & difficiles à conoître, que l'art; quoi qu'en cette rencontre ceux qui ont de l'expérience ſoient préferables à ceux qui n'en ont point.

12 Un Médecin approuve ſouvent ce qu'un autre Médecin déſaprouve. C'eſt ce qui expoſe leur art à la calomnie du peuple, qui s'imagine à cauſe de cela qu'il n'y a rien de plus vain que cet art. Il en eſt, dit-on, de même du métier des Médecins que de celui des Augures, dont l'un dit, à l'égard du même oiſeau.

---

6 *Præceptiones.*

7 *Lib. de arte.* On void par ce que dit ici Hippocrate qu'il y avoit déja de ſon temps, auſſi bien qu'il y en a aujourd'hui, des gens qui ſe mocquoient de la Médecine, & des Médecins. Le Philoſophe Héraclite, dont on a parlé ci-deſſus étoit de ce nombre. Peut être qu'Hippocrate a auſſi en vûe les Poëtes Comiques de ſon temps qui n'épargnoient pas ſa profeſſion. La maniere dont on a vû qu'Ariſtophane traitoit le Dieu de la Médecine, fait juger qu'il ne devoit guére mieux parler des Médecins.

8 *Ibidem.*

9 *De priſca Medicina.*

10 *Epidemic. lib. 6.*

11 *Lib. de flatibus.*

12 *De victûs ratione in acutis.*

oiſeau, que s'il a paru du côté gauche c'eſt un bon ſigne, mais que ſi on l'a vû du côté droit le préſage eſt mauvais, & l'autre dit tout le contraire. *Siecle xxxvj.*

13 Il ne faut jamais aſſûrer poſitivement qu'un tel remede guérira, parce que les moindres circonſtances font varier les maladies, & qu'elles ſe rendent quelquefois plus longues, & plus mauvaiſes que l'on ne penſe.

14 Le but de la Médecine eſt de délivrer entierement les malades de leurs maladies, ou du moins d'en appaiſer la violence; mais on ne doit pas entreprendre ceux dont la maladie eſt incurable par elle-même, ou par la deſtruction totale des organes; car la Médecine ne peut pas s'étendre juſques-là.

15 Un Médecin doit ſouvent viſiter ſes malades & prendre garde à tout avec une grande attention.

16 Il importe beaucoup à un Médecin pour établir ſon crédit, d'avoir un air de ſanté, & une bonne couleur. On s'imagine quelquefois qu'un homme, qui n'a pas le corps bien diſpoſé, ne ſauroit donner d'utiles avis aux autres qui ſont dans le même état.

17 Un Médecin doit avoir de la propreté dans ſes habits; de la gravité dans ſes manieres. Il doit être moderé dans toutes ſes actions; chaſte & retenu dans le commerce, qu'il eſt obligé d'avoir avec le ſexe. Il ne doit point être envieux, ni injuſte, ni aimer le gain deshonête. Il ne doit pas être grand parleur; mais il faut neanmoins qu'il ſoit prêt à répondre à tout le monde, avec douceur. Il doit encore être modeſte, ſobre, patient, promt à faire tout ce qui eſt de ſon devoir, ſans ſe troubler; pieux, ſans aller juſqu'à la ſuperſtition, ſe conduiſant avec honêteté dans ſa profeſſion, & dans toutes les actions de ſa vie. 18 En un mot il doit être homme de bien, & avoir en même temps la prudence, & l'induſtrie requiſe pour bien exercer ſon art.

19 Il n'y a point de deshonneur pour un Médecin, lorſqu'il eſt en peine touchant la maniere dont il doit ſe conduire en de certains cas auprès d'un malade, de faire appeller d'autres Médecins, afin d'aviſer, conjointement avec eux, ſur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade.

20 Pour ce qui eſt du ſalaire que l'on doit au Médecin, il en uſera en cette rencontre avec honêteté, & avec humanité; ayant égard au pouvoir, ou à l'impuiſſance où ſe trouve le malade de le recompenſer plus ou moins liberalement. Il eſt même des occaſions où le Médecin, ne doit point demander ni point attendre de recompenſe; comme lorſqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui ſont des perſonnes que tout le monde eſt obligé de ſecourir. Il y a d'autres occaſions où il peut convenir par avance de ſon ſalaire avec le malade, afin que ce malade ſe remette avec plus d'aſſûrance entre ſes mains, & ſoit perſuadé qu'il ne l'abandonnera point.

21 Ceux qui ont les premiers jugé que la Médecine étoit digne que l'on reconût

13 *Lib. præceptionum.*
14 *Lib. de arte.*
15 *Lib. de decenti habitu.*
16 *Lib. de Medico.*
17 *Ibidem, & de decenti habitu*; item *lib. precept. & jusjurand.*
18 *Lib. de glandulis.*
19 *Lib. præceptionum.*
20 *Ibidem.*
21 *De priſca Medecina.*

Unable to display this page

& enfin *Mnémon*, dont on parlera 1 ci-après, auſſi bien que de la plûpart de ceux que l'on vient de nommer. J'oubliois l'Auteur du Commentaire ſur les aphoriſmes, attribué à Oribaſe. Cet Auteur joint à quelques-uns des Commentateurs d'Hippocrate dont on vient de parler, un *Soranus*, un *Domnus*, & un *Attalio*. Il y en a eu ſans doute pluſieurs Autres parmi les anciens, ſans conter ceux qui ont expliqué ſes mots obſcurs, comme on le verra dans ce même chapitre. Le nombre des Modernes n'eſt pas moins grand, comme on le remarquera auſſi en ſon lieu. *Siecle xxxvj.*

Pour venir à la diſtinction que l'on doit faire des véritables écrits d'Hippocrate d'avec les faux, on commencera par la liſte que donne *Erotien*. Cet Auteur, qui vivoit ſous Neron, diſtinguant les livres d'Hippocrate, ou qui paſſoient pour tels de ſon temps, ſelon les matieres dont ils traitent, conte ceux qui ſuivent. Les livres, dit-il, qui concernent la doctrine des ſignes ſont le livre intitulé *le Prognoſtique*; deux livres *des Prédictions*, leſquels deux derniers, ajoûte-t-il, ne ſont pas d'Hippocrate, comme nous le ferons voir ailleurs; & le livre *des Humeurs*. Les livres qui appartiennent à la Phyſique, & qui ſont les plus raiſonnez, ſont le livre *des vents*, celui *de la nature de l'homme*, celui *de la maladie ſacrée*, celui *de la nature de l'enfant*, celui *des lieux & des ſaiſons*. Les livres concernant la maniere de traiter les maladies, ſont le livre *des fractures*, celui *des articulations*, celui *des ulceres*, celui *des playes, & des dards*, celui *des playes de la tête*, celui *de la boutique du Médecin*, celui qui eſt intitulé *Mochlicus*, celui *des hemorrhoïdes & des fiſtules*, celui *de la Diete*; deux qui ſont intitulez *des maladies*, celui *de la ptiſane*, celui *des lieux, ou des parties, qui ſont dans l'homme*, deux livres *des maladies des femmes*, un autre *des femmes ſtériles*, un autre *de la nourriture*, & un autre enfin *des eaux*. A l'égard des *Aphoriſmes*, & des ſix livres *des maladies épidémiques*, ils traitent de matieres mêlées. Ceux qui reſtent concernent l'art en géneral, le livre intitulé *le ſerment*, celui *de la loi*, & celui *de l'ancienne Médecine*. Quant à *la harangue de l'ambaſſade*, & au *diſcours prononcé à l'autel*, ces deux pieces ſervent plûtôt pour prouver les bienfaits d'Hippocrate envers ſa patrie, qu'ils ne regardent la Médecine.

Voila ce que dit Erotien. Galien parle d'un *Artémidorus Capito*, & d'un 2 *Dioſcoride*, qui étoient tous deux d'Alexandrie, & qui avoient ramaſſé, & donné au public tous les écrits d'Hippocrate joints enſemble. Il ajoûte que cette édition avoit eu l'approbation de l'Empereur Adrien, ſous lequel ils vivoient, & qui avoit beaucoup de paſſion pour la Médecine. Mais Galien ne laiſſe pas de les cenſurer pour s'être donné trop de liberté, & avoir changé divers mots du texte qu'ils n'avoient pas entendus. On ne peut pas dire ſi le catalogue des livres d'Hippocrate que ces Auteurs avoient recueuillis étoit plus grand que celui que donne Erotien, mais il y a bien de l'apparence qu'il l'étoit; puiſque Galien qui les a ſuivis de près, fait mention de quelques livres comme étant d'Hippocrate, ou comme paſſans pour être de lui, deſquels le nom ne ſe trouve point dans la liſte d'Erotien. Ces livres ſont celui qui eſt intitulé *des affections*, celui qui a pour titre *des affections internes*, & deux autres livres *des maladies*, outre ceux dont Erotien parle. Galien reconoît auſſi une addition

1 *Part.* 2. *liv* 1. *chap.* 8. Ce Mnémon paſſoit pour être l'auteur des caracteres qui ſe trouvent à la fin de quelques Hiſtoires des maladies qu'Hippocrate décrit dans ſon troiſiéme livre des maladies Epidémiques. On expliquera ceci à l'endroit qne l'on cite.

2 *Voyez ci-après, Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 3.

Siecle xxxvj. au livre intitulé *Mochlicus*, qui n'eſt autre que le livre que nous avons aujourd'hui, intitulé *de la nature des os*. Il avoit pareillement vû le titre du livre *des Glandes*, qui paſſoit pour être d'Hippocrate, quoi que Galien le crût ſuppoſé. Il reconoît encore que le livre intitulé, de *l'enfant qui nait à ſept mois*, le ſuivant qui eſt *de l'enfant qui nait à huit mois*, pouvoit ne faire alors qu'un même livre avec le précedent. Il ſemble auſſi que Galien parle de pluſieurs livres touchant *la Diete*, au lieu qu'Erotien n'en cite qu'un. Et quoi qu'il ne crût pas que les *Prénotions de Cos* fuſſent d'Hippocrate, il paroît qu'elles paſſoient communément pour telles du temps du même Galien; & que l'on avoit reçu *le ſeptiéme livre des maladies Epidémiques*, quoi qu'il le regardât comme manifeſtement ſuppoſé.

Suidas, qui eſt des derniers auteurs Grecs, parle de cette maniere des livres d'Hippocrate, à la fin du paſſage que l'on a cité ci-devant; Le premier, dit-il, des livres d'Hippocrate eſt celui qui contient *le Serment*. Le ſecond renferme *les Prédictions*. Dans le troiſiéme, ſont *les Aphoriſmes*, ouvrage qui ſurpaſſe l'eſprit humain. Le quatriéme fait cet admirable recueuil qu'on a appellé *Exécontabiblos*, c'eſt à dire, *compoſé de ſoixante livres*, qui contient tout le reſte de ce qui regarde la Médecine & la Philoſophie.

Nous en avons aujourd'hui pour le moins autant que Suidas en conte. Ceux dont le titre ne ſe trouve ni dans Erotien, ni, à ce que je crois, dans Galien, ſont les ſuivans; Le livre intitulé *de la nature de la femme*; celui *de ce qui concerne les vierges*; celui *de la ſemence*; celui *des chairs*; celui *de la ſuperfetation*; celui *de la dentition*, ou *de la naiſſance des dents*; celui *du cœur*; celui *de la viie* ou *de la prunelle*; celui *de l'anatomie*; celui *de la maniere de tirer les enfans morts du ventre de leur mere*; celui *du Médecin*; celui *de la bienſéance*; & celui *des préceptes*. Caſſiodore, (*divinar. lect. cap.* 31.) cite un livre d'Hippocrate, qui avoit été traduit en Latin, ſous ce titre, *De herbis & curis*. Ce livre étoit ſans doute ſuppoſé.

On trouve de plus à la fin du recueuil, que nous avons des œuvres d'Hippocrate, de certaines pieces qui paroiſſent ſous le nom de 3 *Pieces étrangeres*, ſoit parce qu'elles ne ſont pas toutes d'Hippocrate, ſoit parce qu'elles ne traitent pas toutes de la Médecine. Ces pieces conſiſtent en quelques *lettres* que l'on ſuppoſe avoir été envoyées ou reçûes par Hippocrate, ou avoir été écrites à ſon ſujet; en un *Arreſt* ou *Senatus-Conſulte des Athéniens*, en ſa faveur; aux deux diſcours qu'Erotien déſigne, comme on l'a vû, ſous le nom de *Harangue de l'Ambaſſade* ou *de la Députation*, & de *Diſcours prononcé à l'autel*; en *la vie* & *la généalogie d'Hippocrate* écrite par Soranus. On y a joint deux petits livrets, dont l'un traite *des Purgatifs*, & l'autre eſt intitulé *de la compoſition du corps humain*, qui eſt adreſſé au Roi *Perdiccas*.

On ne rapportera pas ici tout ce que les Critiques ont dit, touchant la diſtinction des veritables écrits d'Hippocrate d'avec les faux, ou les ſuppoſez. On remarquera ſeulement qu'il y en avoit déja pluſieurs de ſuſpects du temps de Galien & d'Erotien, entre ceux dont ils rapportent les titres. Quelques-uns de ces livres étoient déja attribuez en ces temps-là aux *fils d'Hippocrate*, les autres à *ſon gendre*, ou à *ſes petits-fils*, ou à *ſes diſciples*, ou à *ſes prédeceſſeurs*; comme celui *des articulations* & celui *des fractures*, que quelquels-uns ont crû être de ſon grand-pere, qui portoit le même nom que lui; quoi que d'autres ayent ſoûtenu

3 Τὰ ἔθνικα; C'eſt *Foëſius* qui leur a donné ce nom.

ſoûtenu que ce *premier Hippocrate* n'a rien écrit. L'on en a même attribué à d'autres Médecins, qui ont été avant lui, ou à peu près en même temps que lui, & à des Philoſophes, comme à *Démocrite*, que l'on a crû l'auteur du livre *de la nature de l'homme*. *Siecle xxxvj.*

4 Galien impute, avec beaucoup de vraiſemblance, cette *ſuppoſition de livres & de titres*, qui eſt ſi ordinaire à l'égard des écrits les plus anciens, à l'avidité que les Copiſtes & les gens de lettres ont eüe pour le gain; & il aſſûre que les ſommes conſiderables que les Rois 5 *Attalus* & *Ptolomée*, qui travailloient à l'envi, à faire chacun une grande Bibliotheque, donnoient à ceux qui leur apportoient des écrits d'auteurs fameux, ont cauſé cette ſuppoſition de noms, & cette confuſion qui ſe trouve dans la diſpoſition des ouvrages anciens.

On vient de dire que l'on ne s'arrêteroit pas à rapporter ici le jugement des Critiques touchant les veritables écrits d'Hippocrate. Ceux qui voudront s'éclaircir à fond là-deſſus peuvent conſulter *Mercurial* & les autres Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet. On avertira ſeulement qu'il eſt important de remarquer que c'eſt à cette ſuppoſition, dont on vient de parler, que l'on doit attribuer les contradictions qui ſe rencontrent dans quelques ſentimens d'Hippocrate, dont les uns paroiſſent directement oppoſez aux autres, comme on a pû le voir par ce qui a été dit ci-devant.

On remarquera en ſecond lieu que les livres d'Hippocrate, qui ſe trouvent les mieux raiſonnez, ſont ceux dont on a le plus douté, ou que l'on a tenus pour les plus ſuſpects, comme on l'a déja inſinué précédemment.

On doit enfin obſerver que les pieces qu'on a appellées *étrangeres*, & que l'on a dit être jointes à la fin des œuvres d'Hippocrate, ſont la plus part, & peut-être toutes, ſuppoſées, comme on le fera voir plus particulierement dans le chapitre ſuivant.

Quant au ſtyle & au langage d'Hippocrate, qui eſt la derniere choſe que nous avons à examiner, par rapport à ſes écrits, il ne faut pas trouver étrange que *Capito* & *Dioſcoride*, dont on a parlé dans ce même chapitre, n'entendiſſent pas toûjours Hippocrate, quoi qu'ils fuſſent Grecs naturels, ou du moins d'une ville où l'on parloit Grec. Erotien dont on a auſſi fait mention, & qui vivoit environ cinquante à ſoixante ans avant eux, avoit déja fait *un Gloſſaire*, c'eſt à dire *un Dictionaire des mots obſcurs & ſurannez* dont cet ancien Médecin s'étoit ſervi, ou du moins de ceux qui n'étoient plus en uſage dès long-temps dans la langue Grecque.

Nous apprenons même de cet Auteur, dont l'ouvrage eſt vênu juſqu'à nous, que pluſieurs autres Médecins ou Grammairiens avoient travaillé à la même choſe long-temps avant lui, entre leſquels il nomme les ſuivans; *Xénocrite*, Grammairien, qu'il dit avoir été le premier qui ait écrit ſur ce ſujet; *Callimachus*, diſciple d'Hérophile; *Bacchius*; *Philinus* l'Empirique, *Apollonius* Cittien; *Apollonius* Ophis; *Dioſcoride* Phocas, ou plutôt *Phacas*; *Glaucias*, autre Empirique;

4 *In lib. Hippocr. de nat. hum. comment.* 2.

5 Galien ne dit point de quel Roi Attalus ni de quel Roi Ptolomée il entend parler; mais comme il remarque ailleurs (*in lib.* 3. *Epidemic. comm.* 2.) que Ptolomée *Evergetes* avoit eu beaucoup d'empreſſement pour avoir des livres, il ſemble qu'Attalus *Galatonices* ayant vécu en même temps, ce furent ces deux Rois qui diſputerent à qui auroit les meilleurs. Tous les autres auteurs ont attribué à Philadelphe ce que Galien dit ici d'Evergetes; & ce qu'il dit d'Attalus, Strabon le dit *d'Eumenes*. Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 3.

Siecle xxvj. pirique ; *Lyſimachus*, de Cos ; *Euphorion* ; 6 *Ariſtarque* ; *Ariſtocles* ; *Ariſtopeas* ; *Antigonus* & *Didyme*, tous deux d'Alexandrie ; & le dernier auſſi Grammairien ; *Epiclès* ; *Lycus* Néapolitain ; *Straton*, & *Mneſtheus*. Voila quels ſont ceux qu'Erotien nomme dans ſes Gloſſes, auxquels il faut joindre *Galien*, & *Herodote*, dont les Gloſſaires nous ſont auſſi reſtez. On parlera d'Hérodote ci-après *Part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 2.*

On a déja remarqué à l'égard du ſtyle d'Hippocrate, qu'il eſt fort concis, ce qui fait que l'on a peine d'entendre ce qu'il veut dire en divers endroits. On peut ajoûter qu'il a d'ailleurs de la gravité ; Erotien obſerve que la phraſe d'Hippocrate eſt la même que celle d'Homere.

Son langage ſemble être proprement Ionique ; & l'on a vû 7 ci-deſſus que quelques Auteurs ont prétendu qu'Hippocrate avoit écrit en cette Dialecte, ou en ce langage, en faveur de Démocrite, au lieu qu'étant de l'Iſle de Cos il auroit dû écrire en Dorique ; mais 8 Galien veut que le langage de cet ancien Médecin tienne quelque choſe de l'Attique ; & il ajoûte, que quelques-uns diſoient qu'Hippocrate avoit écrit en *vieux Attique*.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît qu'il étoit arrivé un changement aſſez conſiderable dans la langue Grecque, pendant l'eſpace qui s'étoit écoulé entre Hippocrate & quelques-uns de ſes Gloſſateurs, par la peine où étoient ces Auteurs-là d'entendre ce qu'il avoit voulu dire par tel mot, quoi qu'ils fuſſent Grecs auſſi bien que lui. On peut conſulter, touchant les mots de cette nature, Erotien & Galien.

Mais il faut encore remarquer qu'outre l'obſcurité, qui réſulte des mots difficiles à entendre qui ſe trouvent dans Hippocrate, il y en a une autre qui vient des fautes qui ſe ſont gliſſées, & des diverſes leçons qui ſe trouvent dans les manuſcrits de cet Auteur, dont les ouvrages ont paſſé par tant de mains differentes, qu'il ne ſe peut qu'il n'y ait de grandes variations. On en rapportera un ſeul paſſage dans lequel on verra un exemple de la variation dont on vient de parler, & où l'on trouvera même un mot qui a fait de la peine aux Interpretes, & qui a donné lieu à une équivoque aſſez plaiſante. On lit dans le ſeptiéme livre *des maladies Epidémiques*, ſur la fin, les paroles qui ſuivent : πορνέη ἄχρωμος δυσεντερίης ἄκος. *Fabius Calvus*, Médecin de Ravenne, qui a le premier traduit Hippocrate en Latin ſur un Manuſcrit du Vatican, par ordre de Clement Septiéme, explique le premier mot de ce paſſage comme s'il avoit lû πόρνη, *meretrix*, au lieu de πορνέη, *fornicatio* ; & prenant le nom qui ſuit pour un nom de femme, il traduit ainſi tout le paſſage ; *Meretrix Achromos dyſenteriæ medela* ; comme s'il y avoit eu, du temps d'Hippocrate, une femme débauchée nommée *Achromos* qui eût un remede pour la dyſenterie.

Cornarius & Foëſius, autres Interpretes modernes d'Hippocrate, traduiſent le même paſſage de cette maniere ; *Scortatio impudens, vel turpis, dyſenteriæ medetur.* En effet 9 Aëtius & 10 Paul Eginete remarquent *que le coït a quelquefois*

---

6 Il y a eu un Ariſtarque Médecin, qui étoit de Tarſe, & qui eſt cité par Galien ; Je ne ſai ſi c'eſt le même qui fut Médecin de Bérénice veuve d'Antiochus, & fille de Ptolomée Philadelphe. Voyez *Polyænus* liv. 8. Il ſe pourroit auſſi que le fameux Grammairien Ariſtarque eût travaillé à expliquer les mots difficiles d'Hippocrate.

7 *Liv. 2. chap. 6.*

8 *In lib. Hippocr. de fracturis, commentar. 3.*

9 *Tetrabibl. 1. ſerm. 3. cap. 8.* 10. *Lib. 1. cap. 35.*

quefois été utile pour guérir de vieilles diarrhées, & peut-être font-ils alluſion à ce paſſage. Suppoſé donc qu'il faille lire, avec Cornarius & Foëſius, πορνεῖν, & non pas πόρνη, le premier de ces mots ſe trouvant dans tous les manuſcrits, il n'y aura plus de difficulté que ſur le mot ἄχρωμον. Voici quel eſt là-deſſus le ſentiment de 11 Monſieur Dacier. Il prétend qu'Hippocrate a dit tout autre choſe que ce qu'on lui fait dire, & il traduit ainſi ce paſſage : *La fornication eſt un méchant & déteſtable remede à la dyſenterie.* Il faut, ſelon cet Auteur, lire ἄχρωμον au lieu d'ἄχρωμος, & le rapporter à ἄνος. Ce mot ἄχρωμος eſt, dit-il, un vieux mot, qui ne ſe trouve que dans Hippocrate & dans Artémidore, & l'on ne ſait pas bien ſûrement ce qu'il ſignifie. Suidas l'explique *impudique, impudent*, c'eſt à dire, *qui eſt ſans couleur*, qui ne rougit point. C'eſt la premiere idée du mot, mais il ſignifie en même temps *méchant, déteſtable*; comme ἄχρωτος, qui eſt le même qu'ἄχρωμον, eſt expliqué par Heſychius πονηρόν, *méchant*. Par ce ſeul mot donc Hippocrate fait entendre que ce remede, dont quelques autres Médecins avoient ſans doute fait mention, eſt très méchant & pour la ſanté & pour les mœurs, en ce qu'il bleſſe l'honêteté & la bienſéance. Hippocrate n'avertit pas avec plus de ſoin de ce qu'il faut ſuivre, que de ce qu'il faut éviter. Cette ſentence eſt du dernier genre. Voila ce que dit Monſieur Dacier, qui, à mon avis, a ouvert le veritable ſens de ce paſſage; ſur lequel je m'étois trompé avec tous les autres, quoi que d'une autre maniére. Je ne doute point que la correction que ce ſavant Critique a faite, en changeant le ς du mot ἄχρωμος en un ν, & en rapportant ce mot à ἄνος, ne ſoit très juſte. Je remarquerai ſeulement qu'il me ſemble qu'on peut laiſſer au premier de ces mots la ſignification que lui donnent Suidas & Phavorin, ou du moins une qui en approche. Ces deux Lexicographes expliquent ἄχρωμον par ἀναιδὲς, *impudent, qui n'a point de honte.* Je crois, avec Henri Eſtienne, que le mot ἀνιερὸν, *vilain, infame*, ſeroit plus propre & exprimeroit beaucoup mieux le ſens du paſſage que ces Auteurs rapportent ſur le mot ἄχρωμος, & qui eſt le même que le paſſage d'Artémidore dont parle Monſieur Dacier, ſans marquer le livre, ni le chapitre où il ſe trouve. Ce paſſage eſt dans le quarante quatriéme chapitre du livre quatriéme d'Artémidore. Il s'agit là d'un homme qui avoit ſongé qu'il voyoit ſa femme dans un lieu public, ἐν πορνείῳ; *Il arriva en ſuite*, dit le même auteur, *que cet homme fut fait peager; & c'eſt ce que ſon ſonge lui avoit marqué; car ce nouveau métier qu'il exerçoit eſt un métier infame, ou deshonête*; ἦν γὰρ αὐτῷ ἡ ἐργασία ἄχρωμος. La ſignification du dernier mot eſt, comme on void, fort claire, par ce qui precede, & ſert beaucoup à éclaircir ce qu'a voulu dire Hippocrate quand il s'eſt ſervi du même terme. Je traduirois donc ſimplement le paſſage dont il s'agit de cette maniere, en retenant d'ailleurs la correction de Monſieur Dacier; *La fornication eſt un vilain remede à la dyſenterie*; & je ne prendrois pas ceci pour un conſeil qu'Hippocrate donne, mais pour une obſervation d'un fait ou d'un cas arrivé à quelque perſonne. Il ſe peut même que cette obſervation ne ſoit point d'Hippocrate, étant tirée d'un livre qui n'a point été reconu par les plus anciens Critiques, pour un ouvrage légitime de cet auteur. Et c'eſt ſans doute par cette raiſon que le mot ἄχρωμος ne ſe trouve point dans les Gloſſaires d'Hippocrate, ou peut-être parce que ce n'eſt pas un mot qui fût hors d'uſage du temps des Gloſſateurs, puis qu'Artémidore, qui vivoit ſous Antonin

Siecle xxxvj.

11 *Remarques ſur le troiſiéme livre de la Diete.*

Siecle xxxvj. tonin le débonnaire, l'a employé. Pour revenir au paſſage d'Hippocrate, je ne ſai pas même s'il n'y a point quelque plus grande ordure cachée ſous le mot πορείη; car autrement cet ancien Médecin auroit pû ſe ſervir du terme de ναυσίη. En voila aſſez, & peut-être trop, ſur cette matiere.

CHAPITRE XXXI.

Des Lettres d'Hippocrate, & autres pieces qui ſont ajoûtées à la fin de ſes Oeuvres; où l'on trouve diverſes circonſtances touchant ſa vie, ſa mort, & les principales occaſions qu'il a eües de paroître dans l'exercice de ſa profeſſion.

APrès avoir parlé des écrits de nôtre Auteur, ou du moins de ceux qui lui ont été le plus géneralement attribuez, il faut néceſſairement examiner les pieces que nous avons appellées 1 *étrangeres*. On a déja vû en quoi elles conſiſtoient, & on commencera par les deux diſcours, dont parle Erotien, comme par les plus anciennes de ces pieces. Celui que l'on prétend qu'Hippocrate prononça devant l'autel de Minerve, s'adreſſe aux villes ou aux Communautez de Theſſalie, auxquelles il ſe plaint de ce que les Athéniens avoient fait deſſein de réduire ſous leur domination l'Iſle de Cos ſa patrie, les priant de la ſecourir dans ce danger preſſant; ce diſcours eſt fort court. Celui que l'on attribue à Theſſalus, qui eſt intitulé *Harangue de la députation*, eſt au contraire fort étendu. Il eſt addreſſé aux Atheniens, & on les y fait reſſouvenir des bienfaits qu'ils ont reçûs des prédeceſſeurs d'Hippocrate, depuis un temps fort éloigné, & d'Hippocrate lui-même, auſſi bien que de ſa famille. Les obligations que l'on ſuppoſe que les Athéniens & les autres Grecs avoient aux Ancêtres d'Hippocrate, conſiſtoient au ſecours que *Nebrus*, ſon triſayeul, dont il a été parlé dans la ſeconde partie, avoit donné aux Amphictyons. Voici en abregé comme la choſe ſe paſſa. Les Amphyctions ayant aſſiegé la ville de *Criſa*, la peſte ſe mit dans leur camp; ce qui les obligea de conſulter l'oracle d'Apollon ſur ce qu'ils avoient à faire. L'oracle leur répondit, *qu'ils continuaſſent le ſiege, qu'ils prendroient la ville, pourvû qu'ils allaſſent inceſſamment à Cos, & qu'ils amenaſſent le fân d'une biche, avec de l'or.* Ils envoyerent donc à Cos, où Nebrus, qui étoit de cette ville là, & grand Médecin, leur explica l'oracle diſant qu'il étoit lui-même *le fân de biche*, & *Chryſus*, l'un de ſes fils, *l'Or*, 2 ſelon la ſignification de leurs noms. Il ajoûta qu'il équiperoit à ſes dépens une galere de cinquante rames, fournie de tout l'appareil de guerre & de médecine, qui ſeroit néceſſaire. Il vint effectivement au camp avec ſon fils, & contribua à la priſe de la place, mais par un moyen qui eſt indigne de la profeſſion qu'il exerçoit. Il empoiſonna une fontaine qui alloit dans la ville, ce qui obligea les Criſéens de ſe rendre.

Ce qu'Hippocrate & ſes enfans avoient fait pour les Athéniens & pour les Grecs en géneral, c'eſt premierement que le pere avoit refuſé d'aller chez les *Illyriens*

1 *Voyez le chapitre précedent.*

2 νεβρὸς ſignifie *un fân de biche*; & χρυσὸς ſignifie *de l'or.*

Illyriens & les *Pæons*, qui l'avoient demandé, & lui avoient offert de grandes sommes, pour qu'il vint les délivrer de la peste qui ravageoit leur païs. La raison de ce refus, c'est qu'ayant conu par certains vents qui regnoient alors, que cette maladie viendroit en suite dans la Grece, il crut que sa présence & ses avis ne seroient pas inutiles à son païs. En effet il envoya ses fils, son gendre & ses disciples par toutes les Provinces, pour donner les conseils nécessaires pour se garantir de ce mal, & vint lui-même en Thessalie & peu de temps après à Athénes, où il leur fut d'un grand secours; dequoi les Athéniens eurent alors tant de reconoissance, qu'ils donnerent à Hippocrate une couronne d'or, & l'initierent, aussi bien que son fils qui parle, dans les mysteres de Cerés & de Proserpine. On montre en second lieu que les Athéniens étoient encore obligez par un autre endroit à Hippocrate, & à Thessalus lui-même; en ce que celui-ci, par le commandement de son pere, suivit, en qualité de Médecin la flotte qu'Alcibiade mena en Sicile, ayant fait de plus tous les préparatifs pour ce voyage à ses depens, & ayant refusé le salaire qu'on lui avoit offert. *Siecle xxxvj.*

Voila les principaux articles, auxquels Thessalus s'attache, pour faire sentir aux Athéniens combien ils étoient redevables à sa maison. De ces articles je n'examinerai que celui qui concerne *la peste* qu'Hippocrate prévit devoir venir dans la Grece, sur quoi je trouve quelques difficultez. Premierement le temps n'en est point marqué, & on ne trouve rien d'ailleurs dans les auteurs touchant cette peste venue de *l'Illyrie*. A la verité Aëtius remarque qu'Hippocrate se rencontrant à Athénes dans un temps de peste, conseilla, *que l'on allumât de grands feux par les rues, afin de purifier l'air, ou de le rendre plus sec.* Galien attribue aussi le même conseil à Hippocrate en pareille occasion, disant, *qu'il ordonna que l'on fit de grands feux en divers quartiers de chaque ville de la Grece, & que l'on jettât dans ces feux, des fleurs, des herbes, & des drogues de bonne odeur*; mais il y a cette difference essentielle qu'il fait venir cette peste dont il parle de *l'Ethiopie*; indiquant par là cette grande peste qui a été si bien décrite par *Thucydide*, & que cet Historien dit être venue précisément du même endroit. Or l'Ethiopie est directement opposée à l'Illyrie, la premiere étant au midi de la Grece, & l'autre au Septentrion.

On dira à cela qu'il pourroit n'y avoir de l'erreur ou de l'incertitude qu'à l'égard du lieu de l'origine de ce mal, le fait ne laissant pas d'être le même. Mais si l'on veut qu'il s'agisse dans la harangue de Thessalus, de la grande peste d'Athenes, il se trouvera deux difficultez très-considerables; la premiere c'est que l'Auteur qu'on a cité en dernier lieu, & qui est des plus dignes de foi, remarque que cette peste fut si terrible, particulierement dans Athénes, qu'on ne peut pas dire que le secours de la Médecine y eût fait grand' chose. Au contraire, le même Historien assûre, *que les Médecins n'y conoissoient rien*; *que l'on mouroit également avec Médecin & sans Médecin*; *& que les Médecins mouroient eux-mêmes plutôt que les autres, parce qu'ils avoient plus de commerce avec les malades.* Cela étant, je ne sai quel honneur Hippocrate pourroit y avoir acquis; outre qu'il n'est pas probable que Thucydide eût ômis de parler de ce Médecin, si celui-ci avoit été à Athenes & s'y étoit distingué.

La seconde difficulté consiste en ce que si l'on veut qu'Hippocrate ait pû se rencontrer alors à Athénes, il faudra le faire naître long-temps [3] avant la Lxxx.

3 On ne s'arrête pas à ce que dit Suidas, sur le mot πύῤῥων, *que Démocrite fut le maître de ce Métrodore, duquel Hippocrate le Médecin & Anaxarque Sectateur de Démocrite*

Siecle xxxvj. Olympiade, qui eſt le temps auquel on a dit, après Soranus, qu'il vint au monde; car à ce conte, il n'auroit eu que trente ans la ſeconde année de la guerre du Péloponneſe & de l'Olympiade LXXXVII. que cette peſte s'éleva. Mais quand on ſuppoſeroit qu'à cet âge-là il pouvoit déja s'être rendu fameux dans ſa profeſſion, ce qui ne ſeroit pas impoſſible; il s'enſuivroit toûjours qu'il n'auroit pû avoir alors des fils en état de pratiquer la Médecine, & une fille mariée à un Médecin ſon diſciple.

Pour trouver à peu près ſon conte il faudroit ſuivre *Euſebe*, qui veut qu'Hippocrate ait fleuri dans la LXXXVI Olympiade; ou *Aulu-Gelle*, qui le range avec *Sophocle*, *Euripide*, & Démocrite, qu'il dit avoir été tous un peu plus âgez que *Socrate*. Or tous les Auteurs conviennent que ce dernier naquit ſur la fin de l'Olympiade LXXVII. Quant à Démocrite, il n'avoit qu'un an plus que Socrate; mais Euripide étoit né la LXXV Olympiade, & Sophocle la LXXIII. Il faudroit donc faire Hippocrate du moins auſſi vieux que ce Poëte Tragique, afin que les faits qu'on a poſez touchant la peſte d'Athénes, puſſent être veritables; en ce cas il auroit eu cinquante-huit ans, & par conſéquent il auroit déja pû avoir des fils Médecins. Mais il y a bien plus d'apparence que ce que diſent Aëtius & Galien, ou l'auteur du livre *de la Theriaque*, eſt ſuppoſé, & qu'ils imputent à Hippocrate ce que Plutarque a dit, avec plus de vraiſemblance [4] *d'Acron*, qui étoit quelque temps avant Hippocrate. S'il y a eu d'ailleurs une peſte qui ſoit venue d'Illyrie en Grece, c'eſt ce que nous ne ſavons pas.

Le *Senatus-Conſulte* des Athéniens, autre piece de la nature des précedentes, mais plus nouvelle, parle auſſi d'une peſte venue des païs barbares dans la Grece, où Hippocrate & ſes diſciples furent d'un grand ſecours. Il eſt ajoûté que le Roi de Perſe ayant fait appeller Hippocrate, pour venir dans ſes états où le même mal faiſoit beaucoup de ravage, & lui ayant promis de le combler d'honneurs & de richeſſes, celui-ci mépriſa ſes offres & refuſa d'y aller, regardant ce Roi comme un Barbare & un ennemi de la Grece. Sur quoi les Athéniens, en recompenſe des utiles avis qu'il leur avoit donnez, & de ſon attachement pour tous les Grecs en géneral, lui avoient fait l'honneur de l'initier dans les grands myſteres, comme autrefois Hercule, lui avoient donné une couronne d'or du poids de mille pieces, la bourgeoiſie d'Athenes, & le droit d'être nourri toute ſa vie aux dépens du public dans le Prytanée; accordant d'ailleurs, à ſa conſideration, à tous les jeunes gens de l'Iſle de Cos la liberté de venir à Athénes, pour y être élevez & inſtruits avec la jeuneſſe de la ville.

Voila ce que porte le *Senatus-Conſulte* d'Athénes. L'endroit qui regarde les démarches faites pour attirer Hippocrate dans la Perſe, & le refus qu'il fit d'y aller, eſt encore appuyé par diverſes lettres que l'on a conſervées & que l'on prétend avoir été écrites à ce ſujet. Les unes ſont des Miniſtres *d'Artaxerxes*, Roi de Perſe, pour donner avis à ce Prince de la grande réputation d'Hippocrate, & pour lui conſeiller de l'appeller; les autres ſont d'Artaxerxes lui-même, qui profite de ce conſeil, & les autres enfin d'Hippocrate, qui répond en ces termes à toutes les offres avantageuſes qu'on lui fait; *J'ai*, dit-il, *dans mon païs le vivre, le*

---

furent les diſciples. Si cela étoit veritable, Hippocrate ſeroit encore moins ancien que ne le fait Soranus, car il auroit été contemporain d'Ariſtote & d'Alexandre le Grand, ce qui ne peut pas être. On pourroit corriger Suidas en mettant *Chryſippe* au lieu de Démocrite, & *Eraſiſtrate*, au lieu d'Hippocrate. Voyez ci-après, Part. 2. liv. 1. chap. 1.

4 *Voyez ci-deſſus, liv. 2. chap. 7.*

le vêtement, & le couvert. Il ne m'eſt pas permis de poſſeder les richeſſes, ni les grandeurs des Perſans, non plus que de guérir les Barbares, qui ſont ennemis des Grecs. Siecle xxxvj.

On a même encore les lettres qui marquent l'indignation qu'eut Artaxerxes du procedé d'Hippocrate, & la terrible menace qu'il fait aux habitans de Cos, au cas qu'ils refuſent de le lui remetter pour le châtier; & la réponſe de ces génereux Inſulaires, qui ne s'épouvantent point pour cela, mais témoignent qu'ils ne livreront jamais leur citoyen, quoi qu'il en puiſſe arriver.

Ce qui peut faire ſoupçonner la ſuppoſition de ces lettres, quand il n'y auroit point d'autre raiſon pour cela, c'eſt que Theſſalus, qui eſt en ſi belle humeur d'en conter dans ſa harangue dont nous avons parlé, & de faire valoir aux Athéniens les obligations que les Grecs avoient à ſon pere, n'auroit apparemment pas oublié de lui faire honneur de ce qui regarde le ſujet de ces lettres, s'il y avoit eu quelque choſe de véritable.

Mais quand on accorderoit que les pieces que nous avons examinées ne ſont pas toutes ſuppoſées, ce qui eſt pourtant le plus probable, on ne devra pas faire le même jugement des autres lettres qu'on prétend auſſi avoir été écrites ou rêçuës par Hippocrate, ou par d'autres à ſon ſujet, & qui n'ont été reconnues ni par Erotien, ni par Galien. Elles ſont certainement l'ouvrage de quelque Grec demi-ſavant & fort peu judicieux, qui les a compoſées long-temps après, par un jeu d'eſprit aſſez groſſier, ou pour gagner quelque argent par ce moyen. Ceux à qui Hippocrate écrit ſont entr'autres un *Philopœmen*, un *Dénys d'Halicarnaſſe*, un *Cratevas*, un *Damagetus*, un Roi *Demetrius*, & un Roi *Perdiccas*, ſans conter *Démocrite*, & *Theſſalus* fils d'Hippocrate. Quant à *Philopœmen* on aura de la peine à croire que l'auteur de ces lettres ait entendu le fameux Géneral de l'Achaïe, qui n'a vécu que plus de deux cents ans après Hippocrate. On ne croira pas non plus que le *Dénys*, dont il s'agit ici, ſoit le celebre Hiſtorien d'Halicarnaſſe, qui vivoit ſous Auguſte. Mais à quel Roi *Demetrius* peut avoir écrit Hippocrate? puis qu'il n'y en avoit point de ſon temps dans le monde, & que le premier qui a porté ce nom, a été *Demetrius Poliorcetes* fils *d'Antigonus*, l'un des Succeſſeurs *d'Alexandre*. On peut dire la même choſe de *Cratevas*, qui a vécu, dans le ſiecle de *Mithridate* & de *Pompée*, comme on le verra [5] ci-après. L'auteur de ces lettres ayant oüi parler d'un fameux Herboriſte de ce nom, ou ayant vû ſes ouvrages, crût ſans doute qu'il pouvoit bien lui faire écrire par Hippocrate, ſans s'informer, à l'égard de cet Herboriſte, non plus qu'à l'égard de Demetrius & des autres précedens, s'ils avoient vécu en même temps que cet ancien Médecin. On trouve un exemple auſſi ridicule d'anachroniſme, dans la lettre qui eſt à la tête du livre de Marcellus Empiricus, & que l'on ſuppoſe auſſi addreſſée à *Mécénas* par le même Hippocrate.

Quand on n'auroit pas des preuves auſſi convaincantes de la ſuppoſition de ces lettres, il ne faut que les lire, pour voir qu'elles ne ſont point d'Hippocrate; & je ne crois pas qu'il faille ſe contenter de dire avec un ſavant Médecin moderne, [6] *qu'à peine ſont-elles dignes de paſſer pour des productions du* [7] *divin vieillard.* [8] On peut aſſûrer ſans crainte qu'elles en

5 *Voyez Part. 2. liv. 3. chap.* 12.
6 *Vix divino ſene dignas epiſtolas*; Rhodius in Scribon. Larg.
7 C'eſt le titre que l'on a donné à Hippocrate, comme on le verra ci-après.
8 *Vide Scaligeri Epiſtol.* 406.

Siecle xxxvj.

ſont très-indignes. Qu'y a-t-il de plus impertinent, par exemple que l'ordre qu'Hippocrate donne à Cratevas, *de lui cueuillir toutes les herbes qu'il pourra trouver*, ſans en ſpécifier aucune, & *de les lui envoyer, parce*, dit-il, *qu'il eſt appellé pour aller traiter Démocrite?* Joignez à cela la ſentence qu'on lui fait ajoûter, *qu'il ſeroit à ſouhaiter que Cratevas pût arracher, auſſi aiſément qu'il arrachera les racines des herbes qu'on lui demande, la racine amere de l'avarice, ou de la cupidité de l'argent, en ſorte qu'elle ne repouſſât plus.* Si Hippocrate étoit auſſi grand babillard dans ſes écrits de Médecine qu'il l'eſt dans ſes lettres, on n'auroit garde de ſe plaindre de ſa brieveté. La lettre qu'il adreſſe à *Denys*, eſt la plus plaiſante de toutes. Il prie cet ami de venir dans ſa maiſon, pendant qu'il ſera chez Démocrite, (car toutes ces lettres roulent ſur ce voyage, dont il ſemble vouloir informer par avance toute la terre) & d'avoir l'œuil ſur la conduite de ſa chere moitié, qu'elle ne faſſe quelque fredaine en ſon abſence. *Elle a été*, ajoûte-t-il, *fort bien élevée chez ſon pere, mais le ſexe eſt fragile, & a beſoin qu'on le tienne en ſon devoir, en quoi un ami réuſſit mieux que des parens*, &c. On ſe contentera de ces deux échantillons, par où le Lecteur verra ſi cela ſent bien la gravité d'Hippocrate.

A l'égard des lettres, que Démocrite, & Hippocrate ſe ſont écrites l'un à l'autre, il y en a deux du premier qui ſont aſſez courtes; dans l'une il parle du voyage qu'Hippocrate avoit fait pour le venir voir, à deſſein de lui donner de l'Ellebore, ayant été appellé pour cela par les concitoyens de Démocrite qui le prenoient pour un fou, comme on la vû ci-deſſus; *vous me trouvâtes*, dit Démocrite, *comme j'écrivois de l'arrangement du monde, de la diſpoſition des poles, & du cours des aſtres; & vous jugeâtes par là que ceux qui vous avoient envoyé vers moi étoient eux-mêmes des fous, & que je n'étois nullement dans l'état qu'ils penſoient.* Démocrite débite là-deſſus en deux mots ſes ſentimens philoſophiques touchant les *ſimulacres*, ou les *eſpeces*, répandues dans l'air, dont ſes livres, dit-il, font mention. Il avertit enſuite Hippocrate, qu'il ne faut pas qu'un Médecin juge d'un malade ſeulement par la vûe, qu'en ce cas lui Démocrite auroit couru riſque de paſſer pour un fou dans ſon eſprit; & il finit en diſant qu'il renvoye à Hippocrate un livre que celui-ci avoit compoſé touchant *la folie*, lequel livre eſt ajoûté immédiatement après cette lettre. Il ne contient qu'une page, & ce n'eſt qu'une répetition de quelques lignes du livre d'Hippocrate, *de la maladie ſacrée*, qui eſt même cité dans ce dernier.

La ſeconde lettre, ou le ſecond livre de Démocrite adreſſé à Hippocrate, eſt intitulé *de la nature de l'homme*, qui eſt le titre d'un livre d'Hippocrate, qui a été attribué à Démocrite, comme on l'a vû ci-deſſus. Ce livre ou cette lettre eſt à peu près le double plus longue que la précedente. L'on y trouve une énumeration des principales parties du corps, & les offices qu'elles ont, ſur quoi il n'y a rien qui vaille la peine d'être remarqué que ce qui eſt dit de la rate, *qu'elle dort*, & *qu'elle ne ſert à rien*, ce qui eſt un ſentiment qu'on verra ſoûtenu 9 dans la ſuite.

Il n'y a qu'une lettre d'Hippocrate à Démocrite, plus courte que les deux dont on vient de parler. Il commence par lui dire, que ſi les Médecins reüſſiſſent quelquefois dans leur art, le peuple en attribue la cauſe aux Dieux; & que s'ils n'ont pas un heureux ſuccès, alors on ne penſe plus à la Divinité, & on n'accuſe plus que les Médecins. *J'ai acquis*, pourſuit Hippocrate, *plus de*

blâme

9 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. chap. 5.*

blâme que d'honneur, dans l'exercice de ma profession; car encore que je sois avancé en âge je n'ai pas atteint à la perfection par rapport à cet art, & Esculape lui-même, qui l'a inventé, n'en est pas venu jusques là. Hippocrate parle ensuite en deux mots de son voyage vers Démocrite, lui rend témoignage qu'il n'est rien moins qu'insensé, & le prie de lui écrire souvent, & de lui envoyer les livres qu'il a composez. Siecle xxxvj.

Les lettres d'Hippocrate à Damagetus, sont celles qui instruisent plus particulierement de la conversation qu'eut Hippocrate avec Démocrite, lors qu'il étoit allé pour le traiter. Il y en a une qui est fort longue. Ce Médecin y rend conte à Damagetus de son voyage, & de tout ce qui lui est arrivé jusques à son retour. On a vû dans le livre précedent le sujet de ce voyage, & le succès qu'il eut; on n'en dira pas davantage, pour éviter la longueur. On remarquera seulement que ces lettres n'ont rien du style d'Hippocrate. Il est d'ailleurs aisé à concevoir qu'on a pû aisément faire une histoire suivie sur ce que la tradition débitoit en gros de la folie prétendue du Philosophe Démocrite, & du voyage d'Hippocrate dans le dessein de le guérir.

La lettre écrite au Roi Perdiccas, est apparemment aussi de la nature des autres, c'est à dire, également supposée. On y void, aussi bien que dans celle qui est adressée au Roi Démetrius, quelques remarques d'Anatomie, & quelques maximes concernant la Médecine, qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête, à la reserve de quelques-unes qui sont tirées des écrits d'Hippocrate.

Le petit livret *des Purgatifs*, contient les précautions requises pour se servir utilement de ce remede. Il y a plus d'apparence que c'est un recueuil des préceptes donnez par Hippocrate sur ce sujet, que le propre ouvrage de cet ancien Médecin.

La *vie d'Hippocrate*, écrite par *Soranus*, contient, outre ce qui a été dit au commencement de ce livre, de la patrie de ce Médecin, de son extraction, du temps de sa naissance, de ses études, & de ses maîtres, un abregé de ce qui lui est arrivé de plus remarquable, par rapport à sa profession, jusques à sa mort. *Hippocrate*, dit Soranus, *ayant perdu son pere & sa mere, quitta son païs, & vint s'établir dans la Thessalie.* 10 *Andreas dit malicieusement dans son livre intitulé de l'origine de la Medecine, que ce fut pour avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide. D'autres ont écrit qu'Hippocrate n'entreprit ce voyage que pour apprendre ce qui se faisoit en divers lieux, & pour avoir occasion de s'instruire toûjours mieux dans son métier; mais* 11 *Soranus de Cos prétend qu'Hippocrate fut porté à s'en aller demeurer en Thessalie, par un songe. Il se fit admirer*, poursuit nôtre Auteur, *dans toute la Grece, qu'il parcourut en pratiquant la Medecine. Un jour, entr'autres, qu'il fut appellé, conjointement avec* 12 *Euryphon, autre Médecin qui étoit plus âgé que lui, auprès de Perdiccas, fils d'Alexandre Roi de Macédoine, que l'on croyoit atteint d'une fiévre lente, il conut que l'esprit de ce jeune Prince étoit plus malade que son corps; & comme il observoit attentivement toutes les actions de son malade, ayant pris garde qu'il avoit changé de couleur en regardant Phila, qui avoit été maitresse du Roi son pere, il jugea que le Prince en étoit amoureux, & trouva moyen de le guérir en faisant savoir à cette belle le mal qu'elle causoit. Il fut aussi demandé par les Abderitains, pour venir traiter Démocrite d'une espece de folie, &*

10 On parlera de ce Médecin dans *la 2. Part. liv. 1. chap. 7.*

11 Il y a eu plusieurs Soranus, comme on le verra ci-après; *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 4.*

12 On a parlé d'Euryphon ci-dessus, *liv. 2. chap. 7.*

Siecle xxxvj. *pour délivrer leur ville de la peſte*, &c. Soranus parle enſuite du refus que fit Hippocrate d'aller en Illyrie, & même à la Cour d'Artaxerxés; de la maniere dont il détourna la guerre, que les Athéniens étoient ſur le point de faire à ceux de l'Iſle de Cos; & enfin des honneurs qu'il avoit reçûs des Athéniens eux mêmes. On omet tout cela, parce qu'on en a déja ſuffiſamment parlé dans ce chapitre, pour venir au reſte du diſcours de cet Auteur. *Hippocrate*, continue-t-il, *mourut à Lariſſa, ville de Theſſalie, en même temps que Démocrite, âgé de quatre-vint-dix ans, ou de quatre-vint-cinq, ou de cent-quatre, ou enfin ſelon d'autres, de cent-neuf. On l'enſevelit entre Gyrtone & Lariſſa, & l'on montre encore aujourd'hui ſon ſépulchre; où il y a eu pendant fort long-temps un eſſain d'abeilles, dont on alloit chercher le miel pour guérir les enfans des aphthes* (qui ſont de petits ulceres qui viennent à la bouche) *en leur enfrotant les parties malades. On repreſente Hippocrate dans pluſieurs tableaux, avec la tête couverte d'un bonnet comme celui d'Ulyſſe, ce qui eſt une marque de nobleſſe; ou couverte de ſon* 13 *manteau. Quelques-uns diſent que c'eſt afin qu'on ne s'apperçoive pas qu'il étoit chauve; d'autres veulent que ce ſoit parce qu'il avoit la tête foible; d'autres croyent que c'eſt pour marquer que cette partie, qui eſt le ſiege de l'ame doit être bien conſervée; ou pour faire conoître qu'Hippocrate aimoit* 14 *le voyage, ou pour déſigner l'obſcurité de ſes écrits, ou pour apprendre qu'il faut éviter même dans la ſanté, ce qui peut nuire. D'autres enfin croyent qu'Hippocrate relevoit ainſi le bord de ſon pallium ſur ſa tête, afin qu'il ne l'empêchât pas d'operer. Il y a de grandes diſputes touchant ſes écrits légitimes, les uns ſont à cet égard d'un ſentiment, les autres d'un autre. Pluſieurs raiſons font qu'il eſt difficile d'en rien dire de bien certain. Premierement il y a beaucoup de difficulté touchant les mots dont il ſe ſert; ſecondement touchant ſa phraſe ou ſon ſtyle; car c'eſt une choſe qui change, & l'on écrit quelquefois d'une maniere étant jeune, & d'une autre étant avancé en âge.* Soranus finit en diſant, *qu'Hippocrate n'aimoit point l'argent; qu'il avoit les manieres graves & honêtes, qu'il aimoit très particulierement les Grecs, & qu'il en avoit donné des preuves en délivrant*, comme il a été dit, *des villes entieres de la peſte, ce qui lui avoit procuré de grands honneurs.* Il ajoûte, *qu'Hippocrate laiſſa deux fils*, Theſſalus & Draco, *qui furent auſſi très-fameux dans la profeſſion de leur pere, & un grand nombre de diſciples.*

CHAPITRE XXXII.

Quelques autres particularitez concernant les voyages d'Hippocrate, les éloges qu'on lui a donnez, ſes qualitez perſonnelles; le ſerment qu'il exigeoit de ſes diſciples, & ce qu'on a dit contre lui.

ON a vû ci-devant qu'Hippocrate avoit quitté ſon païs natal, pour aller demeurer en *Theſſalie*. L'auteur de ſa vie nous apprend d'ailleurs, comme nous venons de le voir, que cet ancien Médecin avoit parcouru la Grece en exerçant ſa profeſſion. Il paroît par ſes écrits qu'il avoit principalement pratiqué

13 C'étoit un *pallium*, ou un manteau long, à la Grecque, comme le portoient les Philoſophes.

14 Ce n'étoit qu'en voyage, ou en guerre, ou étant malades que les Anciens avoient la tête couverte.

Unable to display this page

Siecle xxxvj. Macrobe va plus avant que tous les autres, lors qu'il dit, *qu'Hippocrate ne sauroit ni tromper autrui, ni se tromper soi-même.* Mais il faut remarquer ici que cet illustre Médecin étoit bien éloigné d'avoir si bonne opinion de lui-même. Il ne faisoit point de difficulté d'avoüer ses fautes. Il disoit même ouvertement, 6 comme on l'a vû, *qu'il falloit si bien apprendre la Médecine qu'on manquât le moins qu'il est possible*, & il ajoûtoit, *que dans cette profession celui-là est fort à loüer qui fait le moins de fautes*, ce qui suppose qu'il n'est personne qui n'en fasse. Celse, & Plutarque remarquent qu'Hippocrate a reconu en quelque lieu, *qu'il avoit été une fois trompé en sondant une playe de la tête, par les sutures du crane, qui lui avoient fait croire que l'os étoit cassé*; & 7 Quintilien le loüe même de cette ingénuité. On ne void pas non plus que ce grand homme craigne de rapporter des exemples de malades, qui sont morts entre ses mains. De quarante-deux malades dont il décrit les maladies, dans le premier & le troisiéme livre *des maladies Epidemiques*, il ne s'en trouve que dix-sept qui se soient tirez d'affaire, tous les autres sont morts. C'est pourquoi on l'en doit croire lors qu'il dit, dans le second des livres qu'on vient de citer, en parlant de certaine sorte *d'esquinancie*, qui étoit accompagnée de grands accidens, *que tous en échapperent*; *s'ils étoient morts*, ajoûte-t-il, *je le dirois de même.*

On void dans ce procedé le caractere d'un honête homme; & il paroît qu'il étoit tel par toutes ses maximes que nous avons rapportées 8 ci-devant, & par celles que renferme 9 le *serment* qu'il exigeoit de ses disciples, dont voici les principales; *Qu'un Médecin sera obligé de regarder, comme son propre pere, celui qui lui aura enseigné la Médecine; qu'il lui fera part de tout ce qui sera en son pouvoir, par rapport aux choses nécessaires à la vie; qu'il regardera aussi les enfans de cet homme-là comme ses freres, & qu'il leur enseignera à son tour la même profession, s'ils sont en dessein de l'apprendre, sans en exiger de salaire; qu'il leur communiquera tout ce qu'il saura, comme à ses propres enfans; & qu'il en usera de même à l'égard de tous ceux qui voudront s'engager par le présent serment, mais non pas à l'égard des autres. Qu'il ordonnera à ses malades* 10 *le régime de vivre qu'il jugera leur être le plus convenable, & qu'il empêchera de tout son pouvoir qu'on leur nuise. Qu'il ne se laissera jamais persuader de donner à personne une drogue mortelle, ou du poison, ni ne conseillera à un autre de le faire; & que pareillement il ne donnera à aucune femme des remedes pour la faire avorter; mais qu'il exercera son art en homme de bien. Qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre dans la vessie; mais laissera faire cela aux personnes qui se destinent en particulier à cette operation. Que dans les maisons, où il entrera, ce sera uniquement à dessein de travailler au bien du malade; & qu'il se conduira en sorte que l'on n'ait jamais aucune matiere de soupçon contre lui, ou qu'on le puisse accuser d'avoir fait le moindre tort ou la moindre injure à qui que ce soit; particulierement d'avoir abusé de quelque femme, ou fille, ou jeune homme, soit libre soit esclave; enfin qu'il observera de te-*

nir

---

6 *Liv. 3. chap. 14.*

7 Nam & Hippocrates, clarus arte Medicinæ, videtur honestissimè feciſſe qui quosdam errores suos, ne posteri errarent, confessus est.

8 *Voyez le chap. 29.*

9 *Voyez ci-après Part. 1. lib. 4. chap. 2.*

10 Ceci comprend la principale partie du devoir d'un Médecin qui traite un malade selon les maximes de nôtre auteur. *Voyez ci-dessus liv. 3. chap. 15.*

Unable to display this page

Siecle xxxvj.

CHAPITRE XXXIII.

PHÆON; PHILISTION; ARISTON; PHERECYDES; PYTHOCLES; PHILETAS; ACUMENUS; PITTALUS; ARCHIDAMUS; METON; ERYXIMACHUS, Médecins contemporains d'Hippocrate.

IL n'y a pas de doute qu'il n'y eût pluſieurs Médecins, du temps d'Hippocrate; le nombre des Médecins, ou de ceux qui portent ce nom, a toûjours été fort grand. C'eſt ce qu'Hippocrate a remarqué lui même lors qu'il a dit, *qu'il y avoit pluſieurs Médecins de nom, mais peu qui le fuſſent en effet.*

Galien parle de quatre Médecins, qu'il dit avoir vêcu partie avant Hippocrate, partie en même temps. Ces Médecins ſont *Phæon* ou *Phaön*, *Euryphon*, *Philiſtion*, & *Ariſton*. Je ne ſai quel étoit PHAON. Quant à *Euryphon* Cnidien, il en a été parlé 1 ci-deſſus. Pour PHILISTION, il a pû fort bien être contemporain d'Hippocrate, ayant été le maître *d'Eudoxe* Cnidien, qui floriſſoit dans l'Olympiade CIII, & duquel on parlera dans la ſuite. Ce Médecin, je veux dire Philiſtion, étoit de Locres ou de Sicile. On ne ſait rien de conſiderable touchant ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il étoit de celui d'Hippocrate, 2 en ce qui concerne le paſſage d'une partie de la boiſſon dans le poumon, & qu'il a paſſé d'ailleurs pour *Empirique*, comme le remarque l'auteur du livre intitulé *ſubfiguratio Empirica*, qui eſt attribué à Galien. Philiſtion croyoit que la reſpiration ſert pour ventiler la chaleur naturelle; & que des quatre qualitez premieres, le chaud, le froid, l'humide, & le ſec, les unes tenoient lieu d'agent, & les autres de patient. Je ne ſai point non plus quel étoit le frere de Philiſtion, que 3 Cælius Aurelianus cite, ſans le nommer autrement. Philiſtion avoit écrit d'ailleurs 4 touchant *la maniere d'aprêter les viandes*, comme le remarque Athénée.

ARISTON a paſſé pour être auteur du livre *de la Diete* qui eſt parmi les œuvres d'Hippocrate. Diogene Laërce parle de ſix hommes qui ont porté ce nom, ſans conter le pere de Platon, mais il ne dit pas qu'aucun d'eux ait été Médecin. PHERECYDES a auſſi été regardé comme l'auteur du livre dont il s'agit. Je ne ſai ſi c'eſt le Philoſophe, ou un autre. Le Philoſophe eſt avant Hippocrate; on a parlé de lui dans le livre précedent.

Il n'y a que deux ou trois mots, dans le ſeptieme livre *des maladies Epidémiques*, touchant un certain PYTHOCLES; duquel il eſt dit, *qu'il donnoit à ſes malades de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau.* Galien parle encore d'un

---

3 *Liv. 2. chap. 7. & liv. 3. chap. 31.*
2 *Aulu-Gelle, liv. 17. chap. 11.*
3 *Tardar. lib. 5. chap. 1.*
4 *Voyez ci-après Part. 1. liv. 4. chap. 5.*

d'un ancien Médecin nomme Philetas, auquel on avoit attribué le même livre d'Hippocrate que lon a cité, en parlant d'Ariſton. *Siecle xxxvj.*

On peut joindre aux précedens le Médecin 5 Acumenus, ami de Socrate, & de qui Platon & Xenophon parlent avantageuſement. Mais on ne ſait rien touchant ſes ſentimens, ſi ce n'eſt, *qu'il trouvoit meilleures pour la ſanté les promenades faites en plein air, que celles qui ſe faiſoient* 6 *dans les portiques, & autres lieux couverts.*

Pittalus, ou *Spittalus*, comme l'appelle Suidas, eſt auſſi à peu près du même temps qu'Hippocrate; 7 Ariſtophane ayant parlé de lui, comme d'un Médecin qui étoit ſon contemporain. Le Scholiaſte de ce Poëte dit que ce Pittalus étoit un Médecin d'Athenes qui avoit eu divers diſciples, c'eſt tout ce qu'on en apprend; car Ariſtophane lui même ne l'introduit qu'à l'occaſion d'un malade, auquel il conſeille de s'adreſſer à Pittalus; ce qui marque néammoins que ce devoit être un Médecin fameux; ou peut être qui ſe mêloit particulierement de guérir la maladie dont il parle, qui eſt une maladie des yeux.

Acesias a été auſſi cité par Ariſtophane, au rapport de *Diogenien* (auteur Grec qui a écrit un recueuil de proverbes) Cet Acéſias étoit ſi malheureux dans ſa pratique, que plus il prenoit de ſoin d'un malade & plus le mal empiroit; ce qui donna lieu à ce proverbe; 8 *Acéſias l'a traité*, dont les Grecs ſe ſervoient lors qu'une affaire devenoit toûjours plus mauvaiſe, plus on prenoit de ſoin de la rendre bonne.

Archidamus peut être auſſi de ce temps-là, ayant été cité par 9 *Dioc-les*, qui vivoit peu de temps après Hippocrate. *Archidamus*, diſoit Diocles, *croyoit que l'huile dont on ſe fait oindre & frotter après le bain, durcit & brûle la peau, parce qu'en frottant l'huile s'échauffe. Il préferoit, par cette raiſon, les frictions ſeches.* Pline nomme dans ſon indice un *Archidemus*, qui pourroit bien être le même; ces noms n'étant differens qu'en ce que le premier eſt Dorique, & le dernier de la Dialecte commune.

Meton, ce fameux Aſtronome Athénien, qui vivoit environ la LXXXVI. Olympiade, & qui a parlé le premier de la *grande année*, a auſſi paſſé pour Médecin, à ce que dit Tiraqueau.

Eryximachus, cité par Platon dans ſon *Feſtin*, étoit encore un fameux Médecin de ce temps-là. Ce Philoſophe lui fait dire qu'il y a trois moyens pour ſe délivrer du hocquet; le premier eſt de retenir quelque temps ſon haleine; le ſecond c'eſt de ſe laver la gorge avec de l'eau; le troiſiéme de ſe faire éternuer. C'eſt tout ce qu'Eryximachus dit, concernant la pratique de la Médecine. Mais il fait d'ailleurs un diſcours pour prouver que les Médecins doivent avoir conoiſſance de cet *amour Philoſophique*, par lequel toute la Nature ſubſiſte, & ſur lequel ce Dialogue de Platon roule tout entier. *La Médecine*, dit Eryximachus, *eſt une ſcience des choſes qui concernent l'amour ou la diſpoſition amoureuſe du corps, par rapport à la replétion ou à l'inanition.*

5 *Voyez le Phædrus de Platon; & Xenophon, des faits & dits de Socrate.*

6 Ἐν τοῖς δρόμοις. C'eſt comme l'explique Mercurial.

7 *In Acharnenſibus.*

8 *Vide Eraſm. Adag.*

9 *Galen. de ſimpl. medicam. facult. lib. 1. cap. 5. & ſequent.* On parlera *de Diocles au livre ſuivant.*

Siecle xxxvj.

nition. Il ajoûte que les Médecins doivent s'attacher à reconcilier les choſes qui ſe contrarient, comme le froid & le chaud, l'amer & le doux, l'humide & le ſec; & que, comme la Muſique ſait produire une harmonie en accordant des tons fort differens; de même la Médecine doit s'étudier à entretenir une bonne union entre les humeurs du corps, qui ſont de differenre nature. Voila en abregé ce que dit Eryximachus, par où l'on voit qu'il étoit entierement dans les principes d'Hippocrate, auſſi bien que Platon qui le fait parler. Ce que ce Philoſophe a dit d'ailleurs, touchant la Médecine, ſe trouvera dans le livre ſuivant.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
PREMIERE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME.

Ce qui s'eſt paſſé depuis la mort d'Hippocrate, juſqu'à Chryſippe excluſivement, ou depuis la fin du Siecle xxxvi, juſqu'au commencement du Siecle xxxvii. inclus.

CHAPITRE I.

THESSALUS, & DRACO, deux fils d'Hippocrate, POLYBE ſon gendre; le reſte de ſes deſcendans, avec toute ſa généalogie, à commencer depuis Apollon & Eſculape.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

HIppocrate laiſſa deux fils, *Theſſalus*, & *Draco*, qui ſuivirent la profeſſion de leur pere; & une fille dont on ne ſait pas le nom, qu'il maria à un de ſes diſciples nommé *Polybe*. Ses deux fils en eurent entr'autres chacun un, à qui ils donnerent le nom de leur pere; & ce nom fut ſi eſtimé dans cette famille qu'il y eut juſqu'à ſept des deſcendans d'Hippocrate, qui le porterent les uns après les autres, & qui furent tous Médecins, du moins s'il en faut croire [1] Suidas.

[1] *Voyez ci-après chap. 6.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

THESSALUS, l'ainé des fils d'Hippocrate, a été celui qui a fait le plus de bruit. 2 Il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans la Cour d'Archelaüs Roi de Macédoine. On lui a attribué, auſſi bien qu'à ſon frere, & même à leurs enfans, quelques-uns des livres qui ſe trouvent dans le recueuil des œuvres d'Hippocrate, déja dès avant le temps de Galien, comme on l'a remarqué ci-deſſus. Le même Galien appelle Theſſalus *un homme admirable*. Il eut deux fils, outre celui dont on a parlé, un *Gorgias*, & un *Draco*.

Quant à DRACO, frere de Theſſalus, on ne ſait aucune particularité de ſa vie, ſi ce n'eſt qu'il eut, comme on l'a dit, un fils nommé *Hippocrate* qui fut Médecin de *Roxane*, femme d'Alexandre le Grand.

3 POLYBE acquit auſſi beaucoup de réputation, & continua d'enſeigner les diſciples de ſon beaupere. On a encore aujourd'hui quelques livres, qui portent ſon nom; dont les uns traitent *des moyens de conſerver la ſanté*; les autres, *des maladies*; & un autre enfin, *de la nature de la ſemence*; où l'on trouve à peu près les mêmes choſes, qui ſont dans Hippocrate. Il eſt fort probable que ce ſont des livres ſuppoſez. Ceux qui ſe trouvent parmi les ouvrages d'Hippocrate, & qui ont déja paſſé anciennement pour être de Polybe, font beaucoup d'honneur à ce dernier; étant, comme on l'a remarqué ci-devant, de tous les livres attribuez à Hippocrate, ceux qui ſont le mieux raiſonnez, ou dont le raiſonnement eſt le mieux ſuivi. C'eſt de l'un de ces livres qui eſt intitulé, *de la nature de l'enfant*, qu'eſt tirée la plus grande partie de ce que nous avons rapporté, touchant *la maniere de la conception*, & *de la formation de l'enfant dans le ventre de ſa mere*. On trouve auſſi dans le *quatrieme livre des maladies*, que l'on a attribué d'un conſentement preſque univerſel au même Polybe, 4 un ſyſteme aſſez ingénieux ſur les cauſes des maladies, tirées des quatre humeurs établies par cet Auteur, qui ſont *la pituite*, *le ſang*, *la bile*, & *l'eau*.

Galien rend témoignage à Polybe qu'il n'a jamais abandonné les ſentimens d'Hippocrate, ou qu'il n'y a apporté aucun changement, non plus que Theſſalus; mais cela n'eſt pas vraiſemblable, du moins à l'égard du premier. Et ſi le livre que l'on vient de citer eſt veritablement de Polybe, on y voit déja quelque difference, par rapport au ſyſteme dont on a fait mention; mais il ſe trouve de plus que le ſentiment concernant *le paſſage d'une partie de la boiſſon dans la trachée artere*, qui eſt, comme on l'a vû, ſoûtenu en plus d'un endroit des œuvres d'Hippocrate, eſt fortement combattu dans ce livre.

On ne ſait rien de particulier, touchant les autres deſcendans d'Hippocrate, que le peu qu'on en a dit, encore eſt ce quelque choſe d'aſſez incertain; de maniere que la race de cet Illuſtre Médecin finit proprement, du moins à l'égard de l'Hiſtoire de la Médecine, par ſes fils & par ſon gendre. On peut voir ce qui a été dit 5 ci-devant de ſes prédeceſſeurs les Aſclépiades. 6 Meibomius a dreſſé une Table de leur généalogie, que nous inſererons ici. Cette Table commence par *Apollon*, & par *Eſculape*, les chefs de cette noble famille, & finit par les derniers de leurs deſcendans conus. Mais il eſt néceſſaire d'avertir que ce ſavant homme s'eſt trompé ſur la fin, particulierement en deux endroits.

Pre-

---

2 *Galen. in lib. Hippocr. de natur. hum. comment.* 1.
3 *Ibidem.*
4 *Voyez ci-deſſus, liv.* 3. *chap.* 4.
5 *Liv.* 2. *chap.* 2.
6 *Vid. Meibomii commentar. in Juſiurand. Hippocr.*

Premierement il place mal *Anchitus* & 7 *Pauſanias*; car, ſuppoſé qu'ils fuſſent de la race des Aſclépiades, ce que je ne ſai pas, ils doivent être mis plus haut; le dernier ayant été diſciple d'Empédocle, qui vivoit un peu avant Hippocrate II. ou Hippocrate le grand, comme nous l'avons vû dans le livre précedent. La ſeconde erreur de Meibomius, qui eſt pour le moins auſſi conſiderable que l'autre, c'eſt qu'il met *Julius Baſſus*, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, *Diodotus*, au rang des Aſclépiades, ſur la foi d'un paſſage de Dioſcoride où il y a une faute. Tous ces Médecins avoient été diſciples d'un autre Médecin nommé *Aſclepiadès*, & on les appelloit à cauſe de cela *les Aſclépiadéens*, ce qui a donné occaſion à la mépriſe, comme on le verra clairement 8 ci-après. On devoit auſſi faire entrer dans cette Table généalogique un *Septieme Hippocrate* dont parle Suidas, & enfin y donner rang à un fameux Hiſtorien & Médecin de la même famille, qui eſt *Ctéſias*, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. On verra ce qu'il y a à dire touchant *Eraſiſtrate*, dans le chap. 2. du livre 1. de la Seconde Partie.

Suite du Siecle xxxvj; & commencement du xxxvij.

Au reſte il ne faut pas confondre les fils de nôtre Hippocrate, avec ceux dont parlent 9 Ariſtophane, 10 Galien, & 11 Athénée. Ces derniers étoient fils d'un certain *Hippocrate* Athénien, qui avoit paſſé pour un homme de néant; & ils étoient eux mêmes ſi brutaux & ſi malhonêtes, qu'ils furent cauſe qu'on n'appelloit point autrement à Athenes les gens de ce caractere que *les enfans d'Hippocrate*.

Il y a encore un autre Hippocrate, parmi les auteurs Grecs qui ont écrit de la *Vétérinaire*, ou de la *Médécine des Bêtes*, & que l'on a recueuillis en un volume; ou plûtôt ceux qui ont fait ce recueuil ont emprunté le nom du grand Hippocrate, & lui ont attribué des écrits auxquels il n'a eu aucune part.

CHAPITRE II.

PRODICUS; DEXIPPUS; & APOLLONIUS, Diſciples d'Hippocrate. CTESIAS ſon parent. THEOMEDON, autre Médecin.

HIppocrate ne ſe contenta pas d'enſeigner ſon art à ceux de ſa maiſon; 1 comme il faiſoit la Médecine par un principe d'humanité, & non pas ſimplement pour en tirer du profit & de la gloire, il voulut bien faire part de ſes conoiſſances à des étrangers. Il fut le premier des Aſclépiades qui en uſa

7 Il y a eu un autre *Pauſanias* Médecin dont on parlera dans le chapitre quatriéme; mais il n'eſt pas dit qu'il fut fils *d'Anchitus*, ni de la race des Aſclépiades.

8 *Part. 2. liv. 3. chap. 11.*

9 *In Nubibus.*

10 *Lib. quòd animi mores ſequ. temperam. corpor.*

11 *Lib. 3.*

1 C'eſt ce que Galien aſſure, & c'eſt ce qu'on recueille auſſi des maximes d'Hippocrate que l'on a rapportées, & qui ſont tirées de ſes écrits.

Suite du Siecle xxxvj; & commencement du xxxvij.

uſa de cette maniere; ce qui fit que la Médecine, qui avoit été, comme on l'a dit, renfermée dans une ſeule famille, fut dès lors communiquée à tout le monde, & put être appriſe, du moins dans la Grece, par tous ceux qui voulurent s'y appliquer. On a vû ci-devant quel étoit le ſerment qu'Hippocrate exigeoit de ſes diſciples.

L'un des plus conſiderables, après ceux de ſa maiſon, fut un nommé PRODICUS, de *Sélymbre* ou *Sélivrée*, 2 qui a eu la réputation d'avoir inventé *la Médecine Onguentaire* qui conſiſtoit à oindre le corps avec divers onguens ou diverſes huiles ſimples ou compoſées, dans la vûe de conſerver la ſanté & de guérir pluſieurs maladies. Mais il eſt viſible que l'on a confondu le diſciple d'Hippocrate, avec le maître de ce dernier; la Médecine Onguentaire étant de la dépendance de la *Gymnaſtique*, c'eſt ſans doute à 3 *Hérodicus*, & non pas à *Prodicus* à qui l'on a dû plûtôt en attribuer l'invention. Ce n'eſt pas à dire que perſonne ne ſe fût aviſé de s'oindre avant le temps d'Hérodicus, mais c'eſt qu'il avoit apparemment donné le premier des regles fort étendues là-deſſus, comme il en avoit donné 4 à l'égard de *l'exercice*, qui étoit encore plus ancien que l'uſage des onguens ou des huiles.

Le peu de difference qu'il y a entre *Hérodicus* & *Prodicus*, & particulierement entre le H & le Π, qui ſont les premieres lettres de ces deux noms Grecs, a fait qu'on a ſouvent mis l'un pour l'autre, & que dans les manuſcrits d'Hippocrate le premier eſt tantôt appellé Prodicus, tantôt Hérodicus. 5 Galien ayant ſuivi la premiere leçon, fait mention de deux Médecins du nom de *Prodicus*, dont l'un étoit de *Lentini*, & l'autre de *Sélivrée*; mais il ne dit point duquel il s'agit dans le paſſage qu'il commente, renvoyant à un autre endroit où il dit l'avoir expliqué. Il y a beaucoup d'apparence que le premier avoit été le maître d'Hippocrate, & le ſecond ſon diſciple. A l'égard de leurs noms, comme Platon & Plutarque appellent toujours celui-là *Hérodicus*, on peut, pour les mieux diſtinguer, lui conſerver ce nom, & appeller le dernier *Prodicus*. On aura 6 ci-après occaſion de dire quelque choſe touchant les huiles & les onguens, que celui-ci pouvoit employer, s'il eſt vrai qu'il eut inventé la Médecine onguentaire, outre ce qui a été dit ſur ce ſujet, quand il s'eſt agi de la Pharmacie d'Hippocrate.

Prodicus avoit compoſé divers ouvrages qu'on trouve citez dans Galien, qui ne paroît pas néanmoins en faire beaucoup de cas. Il l'accuſe de n'avoir pas ſuivi la méthode de ſon maître, ni celle des autres anciens Médecins; mais de s'être arrêté à pointiller ſur des noms ou des mots, ce qui n'eſt jamais le caractere d'un habile homme dans quelque profeſſion que ce ſoit. Galien rapporte un exemple de cette fauſſe exactitude de Prodicus ſur le mot *Phlegme*, qui eſt Grec, & que les Latins ont rendu par celui de *Pituite*. Tous les autres Médecins anciens avoient entendu par là une humeur *froide* & *épaiſſe*, Prodicus lui ſeul vouloit que ce qu'on appelloit *phlegme* fût une humeur *chaude*, fondé ſur l'étymologie de ce mot tirée d'un

---

a *Plin. lib.* 29. *cap.* 1

3 *Voyez ci-deſſus liv.* 2. *chap.* 8.

4 *Voyez le chapitre que l'on vient de citer.*

5 *Comment. in lib.* 6. *Epidemicorum.*

6 *Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1.

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

THEOMEDON, maître d'*Eudoxe*, dont on parlera au chapitre suivant, devoit être plus âgé que Ctésias, & précisément du temps des disciples d'Hippocrate. On en pourra juger, par celui auquel Eudoxe a vécu.

CHAPITRE III.

PLATON, DENYS, Tyran de Syracuse, NICHOMACHUS, PERIANDER, CRITOBULE, MENECRATE, & EUDOXE.

C'Est encore dans ce même siecle que vivoit PLATON, qui étoit né dans l'Olympiade LXXXVIII. environ trente-deux-ans après Hippocrate. Ce Philosophe suivant les traces de *Pythagore*, de *Démocrite*, & des autres Philosophes Médecins, dont on a parlé ci-devant, entreprit aussi bien qu'eux, de traiter de diverses choses concernant la théorie de la Médecine, & particulierement l'économie du corps humain, & les principes dont il est composé. *Les Pythagoriciens*, dit 1 Elien, *se sont fort appliquez à la Médecine, Platon s'y est est aussi beaucoup attaché, aussi bien qu'Aristote, & divers autres Philosophes.* On rapportera ici ce qu'il y a de plus considerable sur ce sujet, dans les écrits de Platon, autant qu'on le pourra entendre, ce qui n'est pas toûjours fort aisé. On a crû même en devoir faire un extrait un peu long, parce qu'il s'y trouve diverses choses qui ont du rapport avec quelques sentimens des modernes, & d'autres qui servent à illustrer les sentimens d'Hippocrate.

Platon ayant supposé deux principes géneraux, 2 *Dieu*, & *la Matiere*, il concevoit que la premiere forme que prend la matiere est *triangulaire*; & que de ces *triangles* se produisent ensuite les quatre *élémens* sensibles, *le feu*, *l'eau*, *l'air*, & *la terre*, dont tous les corps lui paroissoient être composez.

A l'égard du *corps humain*, il croyoit que *la moüelle de l'épine du dos*, est l'endroit par où il commence à se former; que cette moüelle se couvre ensuite *d'os*, & que ces os se couvrent de *chairs*. Il prétendoit, en conséquence de ceci, que *les liens qui joignent*, ou *qui attachent l'ame au corps*, sont dans cette moüelle, qu'il appelloit *le siege de l'ame mortelle*; car pour *l'ame raisonnable*, il la logeoit dans *le cerveau*, qu'il dit être *une continuation de cette moüelle*, & qu'il regarde comme un champ préparé pour recevoir cette *divine semence*.

Quant à la partie de l'ame d'où dépendent *la generosité*, *la valeur*, & *la colere*, il la plaçoit auprès de la téte, entre *le diaphragme*, & *le col*, c'est à dire, dans *la poitrine*, ou dans *le cœur*, en quoi il suivoit Pythagore; & il vouloit que *le poumon* environnât le cœur pour le raffraichir, & pour calmer les mouvemens violens de cette ame qui y est logée, par la fraîcheur qu'il reçoit tant de l'air qu'il respire que de la liqueur que l'on boit, laquelle il supposoit tomber en partie dans le poumon. 3 Ce dernier sentiment de Platon, concernant le passage de la boisson, a fait dire à un Ancien que ce Philosophe avoit aprêté à rire à la postérité pour s'être voulu mêler du métier d'autrui; mais celui qui a dit cela

1 *Var. histor. lib. 9. cap. 22.*

2 Θεὸς καὶ ὕλη.

3 *Aulu-Gelle, liv. 17. chap. 11. Macrob. liv. 17. chap. 15. Plutarch. Sympos. lib. 7. quæst. 1.*

cela n'avoit pas fait reflexion 4 qu'Hippocrate, & d'autres Médecins dont on a parlé ci-devant, avoient eux-mêmes soûtenu cette opinion, & que Platon ne parloit apparemment qu'après eux. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Nôtre Philosophe imaginoit encore une autre *partie*, ou *espece d'ame*, qui *recherche*, ou *appete* non seulement *le boire*, & *le manger*, & tout ce qui est nécessaire au corps; mais qui est encore le principe des *desirs*, & de la *cupidité*, en géneral. Cette ame est placée entre *le diaphragme*, & *le nombril*. Elle est logée dans la partie la plus basse, & la plus éloignée de la tête, afin qu'elle n'interrompe point par ses agitations, & par ses troubles l'*ame raisonnable*, qui est la meilleure partie de nous mêmes, dans ses méditations, & dans les pensées qu'elle a pour le bien commun. Ces agitations ou ces troubles de l'ame inférieure lui sont suscitez par des *spectres*, ou par des *phantômes*, que *le foye*, lui présente. Le *foye*, ajoûte nôtre Auteur, n'a été fait poli, & reluisant comme un miroir, qu'afin qu'il puisse refléchir les images qu'il reçoit, & qui lui sont communiquées par *l'esprit*, pour produire *du trouble*, ou *de la tranquillité*, & du plaisir dans l'ame inférieure; selon que le foye est lui même, ou troublé par l'amertume de la *bile*, ou tranquille & calme par la prédomination des sucs *doux*, & opposez à la bile.

Outre ce que l'on vient de dire du *cœur*, & de l'ame qui y est logée, voici ce que Platon pensoit encore touchant ce viscere; *le cœur*, dit-il, *qui est en même temps* 5 la source des veines, *& de ce sang qui* 6 tournoye rapidement *dans toutes les parties, a été établi comme* 7 *un Satellite, ou comme un commandant, afin que quand la colere s'allume par le commandement de la raison, au sujet de quelque injustice qui se commet, ou de la part du dehors, ou au dedans par les desirs, & les passions, d'abord tout ce qu'il y a de sensible dans le corps se dispose, par l'ouverture de tous les pores, à écouter ses menaces, & à obeir à ses commandemens.*

L'opinion de ce Philosophe, touchant la maniere dont se fait la respiration, n'est pas moins particuliere. Il croyoit que n'y ayant point de *vuide* dans le monde, l'air qui sort du poumon, & de la bouche, par l'*expiration*, rencontrant celui qui environne le corps par dehors, le pousse, en sorte qu'il le fait rentrer par les pores de la peau & des chairs. Il arrive après cela que ce dernier air s'insinuant jusques dans le plus profond du corps il vient remplir la place que le premier a quittée; en suite de quoi se portant du dedans au dehors par la même voye des pores, il pousse aussi à son tour celui du dehors, & le fait rentrer dans la bouche, & dans le poumon par l'*inspiration*. On voit par-là que Platon confondoit la *transpiration* avec la *respiration*, prétendant que l'une & l'autre se fait tout ensemble comme par deux especes de *demi-cercles*.

Il croyoit, à l'égard des *chairs*, qu'il entre dans leur composition *de l'eau, du feu, & de la terre*, & de plus un certain *levain aigre*, ou *piquant* & *salé*.

Voila quelques-unes des pensées de Platon, touchant le corps humain tel qu'il est dans son état naturel. Quant aux causes de sa destruction qui sont *les maladies, la vieillesse*, & *la mort*, il supposoit premierement, que les corps qui environnent le nôtre, le dissolvent & le fondent continuellement; ensuite de quoi chaque substance qui en sort, ou qui s'en exhale, retourne au principe d'où elle a été tirée. Il supposoit, en second lieu, que *le sang*, qui est, selon lui, *une matiere fluide, formée*

4 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 3. & 33.*
5 *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 3. articl. 1.*
6 *Περιφέρεται. Voyez ci-dessus au même chap. articl. 3.*
7 *Ibidem, articl. 7.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

des alimens par un artifice particulier de la nature, qui les inciſe, & les réduit en petites parties, par le moyen d'un 8 *feu, qui s'éleve au dedans de nôtre eſtomac, & qui ſuit l'eſprit ou l'air.* Il ſuppoſoit, dis-je, que le ſang, dont la couleur rouge marque évidemment l'impreſſion du *feu*, dont on vient de parler, ſert à nourrir les chairs, & généralement tout le corps, & à remplir tous les vuides qui s'y trouvent, comme par une eſpece d'arroſement ou d'inondation générale.

Cela ſuppoſé, il diſoit que pendant que nous ſommes jeunes, ce ſang étant plus abondant dans les parties ne ſupplée pas ſeulement aux diſſipations, ou à la diminution des chairs, que l'on a dit qui ſe fait tous les jours, mais après avoir remplacé ce qui manque il fournit encore dequoi augmenter la maſſe du corps; d'où vient que dans la jeuneſſe nous croiſſons, & nous devenons plus grands, & plus gros. Il n'en eſt pas de même, dès que nous ſommes plus avancez en âge; il s'en va plus alors de la ſubſtance de nôtre corps que le ſang n'en peut remettre, & cela fait que nous diminuons peu à peu.

Il arrive même que les principes de nos corps, ou les *triangles*, dont on a parlé, qui dans nôtre jeuneſſe ſe trouvoient plus forts que ceux dont les alimens ſont compoſez, & les réduiſoient aiſément en leur ſubſtance, les rendant ſemblables à eux; il arrive, dis-je, que ces triangles viénnent à ſe déſunir, & à ſe relâcher, à force d'avoir ſoûtenu ſi long-temps le choc des *triangles étrangers*; & c'eſt ce qui ameine *la vieilleſſe*, qui eſt ſuivie de la mort, lorſque les triangles dont *la moüelle de l'épine* eſt faite, ſe diſſolvent & ſe déſuniſſent; en ſorte que les liens, avec leſquels l'ame y étoit attachée, ſe rompent entierement, & la laiſſent en liberté.

Pour ce qui eſt des maladies qui nous attaquent en tous les âges, & qui avancent le temps ordinaire de la mort, Platon croyoit que nos corps étant d'ailleurs compoſez des *quatre élémens* que l'on a nommez, les déſordres qui ſurviennent à ces élémens en ſont les principales cauſes. Ces déſordres conſiſtent dans l'excès ou dans le défaut de chacun des élémens, lorſqu'ils ne conſervent pas la juſte proportion de leur premier mêlange, ou lorſque changeant de place ils paſſent de la leur propre dans une place étrangere.

Il ajoûtoit, pour s'expliquer plus particulierement, que *le feu* venant à exceder, on voit naître des fiévres *continues & ardentes*. Que ſi *l'air* excede, il produit des fiévres *quotidiennes intermittentes*. Si c'eſt *l'eau*, la fiévre *tierce* ne manque point de venir, & ſi c'eſt *la terre*, la fiévre *quarte* ſuit. Comme la terre eſt la plus peſante de tous les élémens c'eſt ce qui fait qu'il lui faut quatre fois autant de temps qu'au feu, pour ſe remuer, & aux autres élémens à proportion.

Platon ne s'en eſt pas tenu ſeulement à ces généralitez, il entreprend encore d'expliquer en particulier les changemens qui arrivent dans nôtre corps, par rapport au *ſang*, & aux *humeurs*, qui ſont les cauſes les plus prochaines des maladies. Pendant que *le ſang*, ſe conſerve dans ſon état naturel, ce Philoſophe concevoit, comme on l'a déja remarqué, qu'il ſert à nourrir le corps, & à le conſerver en ſanté. Mais lorſque les chairs viennent à ſe fondre, & à ſe réſoudre, l'humeur qui en ſort rentrant dans les veines y porte cette corruption, & changeant le ſang en diverſes manieres, le rend *jaune* de *rouge* qu'il étoit, & *amer*, ou aigre, ou ſalé; en ſorte que ce qui étoit *pur ſang*, devient en partie *bile*, *phlegme*, ou *ſéroſitez*. Ce qu'on appelle *bile*, continue Platon, ſe produit en particulier de ce qui s'eſt fondu des plus vieilles chairs. C'eſt une humeur qui reçoit diverſes formes, & varie beaucoup, ſoit par rapport à la *couleur*, ſoit par rapport au *goût*; mais on en diſtingue principalement deux eſpeces, la bile *jaune*, qui eſt *amere*, & la bile *noire*, qui

8 τῦς αἰωρέμενον ἔντ@, κ) πνεῦμα ξυμπεφθέμενον.

qui eſt *aigre*, & *picquante*. Quant au *phlegme*, & aux *ſéroſitez*, ou aux *eaux*, il ſemble que Platon les confond, ou qu'il n'en fait qu'une ſorte d'humeur. Le *phlegme*, ſelon lui, ſe produit des nouvelles chairs; & les *ſéroſitez*, ou les *eaux*, qui paroiſſent quelquefois ſous le nom particulier de *ſueurs*, ou de *larmes*, ne ſont que du phlegme *fondu*, ou *réſout*. Il ſemble même qu'il confond en un autre endroit le phlegme, & les ſéroſitez avec la bile, lorſqu'il dit que ce qu'on appelle *phlegme aigre*, eſt la même choſe que *la ſéroſité de la bile noire*. Mais dans l'explication des effets de ces humeurs, il ſe retranche aux deux principales, qui ſont 9 *la bile*; & *le phlegme*, & il reconoît que ces deux ſucs ſont les cauſes de toutes les maladies, entant qu'ils ſe mêlent avec le ſang. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Lorſque la bile s'évapore au dehors, ou qu'elle ſe jette du côté de la peau, elle cauſe les diverſes eſpeces de *tumeurs accompagnées d'inflammation*, que les Grecs appelloient 10 *des phlegmons*; mais lorſqu'elle eſt retenue au dedans elle produit toutes ſortes de 11 *maladies brûlantes*. La bile devient particulierement nuiſible, lors qu'étant mêlée avec le ſang elles corrompt l'ordre de ſes *fibres*, qui ſont, ſelon nôtre Auteur, de certains filamens répandus dans le ſang, pour faire qu'il ne ſoit ni trop clair, ni trop épais, afin que d'un côté il ne s'évapore pas, & que de l'autre il puiſſe toûjours ſe mouvoir aiſément dans les veines. Cette même bile continuant ſes ravages, après avoir briſé les fibres du ſang, pénétre juſques à la moüelle de l'épine, & s'en va rompre les liens de l'ame dont on a parlé, a moins que le corps (*ceſt à dire, les chairs*) venant à ſe fondre, ou à ſe réſoudre, n'ôtent à la bile la force qu'elle avoit. Lorſque cela arrive, la bile vaincue, & contrainte de ſortir du corps, ſe jette par les veines dans le bas ventre, & dans l'eſtomac, d'où elle ſort par les ſelles, & par le vomiſſement, à peu près comme ceux qui s'enfuyent d'une ville émüe par une ſédition, & cauſe en paſſant le *flux de ventre*, les *dyſenteries*, ou *diarrhées*, & autres décharges qui ſont le plus ſouvent ſalutaires.

Le *phlegme doux*, & *inſipide* produit *les enflures*, & quelques *impuretez de la peau*; & lorſqu'il s'y mêle quelques veſicules d'air, on appelle alors cette maladie 12 *phlegme blanc*. Que ſi ce phlegme ſe mêle avec la *bile noire*, & qu'il pénétre juſques dans les reſervoirs du cerveau, il cauſe l'*Epilepſie*.

Quant au phlegme *aigre*, ou *ſalé*, il eſt la cauſe de toutes les maladies compriſes ſous le nom de *catarrhes*, ou de *fluxions*, & il apporte du déſordre, & de la douleur dans tous les lieux où il ſe jette.

On finira ces réflexions de nôtre Auteur ſur les cauſes des maladies, par l'idée qu'il avoit de la *matrice*, ou de ſes proprietez, & de quelques-unes de ſes maladies. 13 *La matrice*, diſoit-il, *eſt un animal qui ſouhaite de concevoir, enſorte que ſi on le laiſſe trop long-temps ſans porter du fruit, il s'irrite & court deça delà par tout le corps; il bouche les paſſages de l'air, il ôte la reſpiration, il cauſe de grandes inquiétudes, & une infinité de maladies.*

Nous ne nous arrêterons pas à raiſonner ſur tout ce que nous venons de dire. Nous ferons ſeulement quelques obſervations ſur le ſentiment de Platon touchant l'*aigreur*, & *la ſalure* des humeurs, ceci étant important à l'Hiſtoire de la

9 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 4.*
10 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 8.*
11 πυρέκαυτα νοσήματα.
12 C'eſt le nom d'une eſpece d'hydropiſie dans Hippocrate; *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 8.*
13 *Ibidem, & chap. 27.*

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

Médecine, à cauſe des divers ſyſtemes que l'on a bâtis dans la ſuite ſur la même matiere. Hippocrate avoit déja parlé, avant nôtre Philoſophe, de l'*aigre*, & du *ſalé*; mais comme il a plûtôt traité de cette diſpoſition des humeurs, pour montrer quels effets elle produit, que pour en indiquer l'origine, il faut voir ce que Platon aura découvert de plus à cet égard.

On doit premierement remarquer qu'il parle d'une *aigreur*, & d'une *ſalure* qui ſe trouvent *naturellement* dans le corps, & pendant qu'on eſt en ſanté. Telle eſt l'aigreur, & la ſalure des chairs, qu'il dit être compoſées d'eau, de feu, & de terre, & outre cela d'un *levain aigre*, & *ſalé*, commme on l'a vû ci-deſſus. Il ne dit point d'où vient ce *levain*; mais il ſemble, de la maniere qu'il en parle, qu'il ſoit tiré de quelqu'autre matiere que des élémens ordinaires, ou que ce ſoit quelque choſe de different de l'eau, du feu, & de la terre, qui concourent d'ailleurs pour leur part à la formation des chairs.

Nôtre Auteur reconoît en ſecond lieu *une ſalure* & *une aigreur* qui *ne ſont pas naturelles*, & qui ſe trouvent dans les humeurs qui cauſent les maladies. Il ſemble d'abord que cette aigreur & cette ſalure viennent auſſi de la ſource de l'aigre & du ſalé naturel, c'eſt à dire, des chairs, qui en ſe corrompant & ſe diſſolvant infectent, comme il le croyoit, le ſang, & le changent en bile & en phlegme. Mais on peut dire que ce dernier aigre ou ſalé eſt quelque choſe de fort different du premier, quoi qu'ils viennent tous deux des chairs, puis que celui-là eſt un effet de leur corruption, au lieu que celui-ci eſt le principe de leur conſervation; mais Platon ne s'expliquant pas d'ailleurs là deſſus, on n'en dira pas davantage.

Il ajoûte une troiſiéme ſorte d'aigreur, qui eſt celle de la *bile noire*, qui devient, dit-il, aigre, d'amere qu'elle étoit, lors que l'amertume qui lui eſt naturelle, s'atténue & ſe ſubtiliſe juſqu'à un certain degré. On pourroit dire que le mot Grec, que l'on a traduit par 14 *aigre*, pourroit auſſi bien ſignifier, & dans ce dernier paſſage & dans les autres qu'on a citez, *picquant*, ou *aigu*, qu'*aigre*, les Grecs n'ayant qu'un ſeul mot pour exprimer l'une & l'autre de ces qualitez. Mais il eſt clair, par l'oppoſition que Platon fait de ce mot à celui par lequel il déſigne 15 *l'amer*, qu'il faut traduire le premier par *aigre*, & non pas par *picquant*, ce dernier n'étant pas ſi naturellement oppoſé à l'amer comme l'aigre.

Platon parle encore ailleurs de *l'aigre*, & de la maniere dont il agit ſur la langue. Il prétend qu'il tire ſon origine des choſes *acres* & *picquantes*, qui ont été ſubtiliſées ou attenuées en ſe pourriſſant, & il lui attribue d'être l'auteur des *fermentations* & des *ébullitions*, qui ſe font lors que des humeurs groſſieres & terreſtres viennent à ſe mouvoir, & à s'enfler ou à s'élever.

Il faut enfin remarquer, à l'égard de ces mots ὀξὺς, ὀξεῖα, & ἅλμυρος, ἅλμυρα, *aigre*, & *ſalé* ou *ſalée*, qui ſont des adjectifs, que Platon leur joint le même *ſubſtantif* 16 qu'Hippocrate leur avoit joint, qui eſt celui de δύναμις, qu'on peut traduire par les mots de *force*, *puiſſance*, *faculté*, *proprieté*, ou *vertu*, ſelon le ſens d'Hippocrate, auſſi bien que par le mot de *goût* ou *ſaveur*, δύναμις ὀξεῖα, *ſapor acidus*, comme a traduit Serranus.

Au reſte nôtre Philoſophe croyoit, à peu près comme Hippocrate que les mala-

14 Ὀξὺ.
15 Πικρὸν.
16 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 2.*

maladies ont un certain temps fixé pour leur durée. Comme le temps de la vie de chaque animal eſt regié par le ſort dès que l'animal vient au monde, & que ce temps ne peut être ni avancé ni differé que par les paſſions, qui viennent auſſi elles mêmes par une eſpece de néceſſité : de même, diſoit-il, les maladies doivent néceſſairement faire leur cours. Cela étant, on doit plutôt les adoucir ou entreprendre d'arrêter leur progrès, par le moyen d'une bonne conduite, par rapport 17 au *boire*, au *manger*, & à *l'exercice*, que par le moyen des *médicamens*; ſur tout de ceux qui ſont 18 *purgatifs*, qui ne doivent être employez qu'en des cas extrémement preſſans; autrement d'un petit mal, vous en faites un bien grand, & au lieu d'un ſeul vous en attirez pluſieurs. *Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.*

On void par ce que nous venons de dire, que Platon ne s'éloigne guere des principes d'Hippocrate; & comme ils ont été contemporains, il y a de l'apparence que celui-là qui a vêcu le dernier, a tiré diverſes choſes des écrits de celui-ci; ſur tout témoignant, comme il fait, d'avoir beaucoup d'eſtime pour ce grand Médecin. On peut voir ce qui a été dit 19 ci-deſſus des ſentimens de Platon touchant la Médecine Gymnaſtique. On trouve dans Galien la deſcription de quelques médicamens qui portent le nom de Platon, comme s'il en avoit été l'inventeur; mais ils étoient apparemment de quelqu'autre Platon, ou plûtôt on avoit pris le nom de ce Philoſophe pour les faire valoir davantage.

Nous finirons ce chapitre, par ce que ce même Philoſophe penſoit touchant quelques unes des qualitez néceſſaires à un Médecin; *On doit avoir*, dit-il, *dans une ville, de bons Médecins qui, outre l'étude requiſe pour apprendre leur profeſſion, ayent vêcu dès leur jeuneſſe avec un grand nombre de malades, & ayent eux mêmes paſſé par pluſieurs ſortes de maladies, étant naturellement infirmes & valétudinaires.* Cette maxime eſt entierement oppoſée à celle d'Hippocrate, 20 qui veut un Médecin qui ſe porte bien. Quelques uns ont encore remarqué que Platon avoit choiſi exprès *l'Academie*, lieu le plus mal ſain qu'il y eût à Athenes, pour y demeurer avec ſes diſciples, par cette même raiſon que ce lieu étoit mal ſain; dans la penſée que la mauvaiſe diſpoſition du corps rend l'eſprit meilleur; mais il eſt bien permis de douter que ce Philoſophe eût cette vüe.

C'eſt en ce même temps que vivoit Denys le pere, *Tyran de Syracuſe*, qui pratiquoit la Médecine, & qui faiſoit lui même diverſes opérations, brûlant, taillant, coupant, & faiſant tout ce que cet Art, & celui de la Chirurgie, demandent, comme on l'apprend 21 d'Elien. Denys a été, comme on ſait, contemporain de Platon, & ce Philoſophe a eu de grandes habitudes avec lui.

Le pere d'Ariſtote, qui s'appelloit Nicomachus vivoit, auſſi à peu près du temps de Platon. Il étoit de *Stagire*, dans la Macédoine, & Médecin du Roi *Amyntas*, pere de *Philippe*. 22 Il étoit de la race des Aſclépiades, auſſi bien qu'Hippocrate, & ſe diſoit deſcendu d'un fils de Machaön qui s'appelloit auſſi Nico-

17 *Voyez ci-deſſus chap.* 15. & 19.
18 *Ibid. chap.* 16.
19 *Liv.* 1. *chap.* 14. & *liv.* 2. *chap.* 8.
20 *Voyez ci-deſſus liv.* 3. *chap.* 29.
21 *Variar. hiſtor. lib.* 11. *chap.* 11.
22 *Voyez ci-deſſus liv.* 4. *chap.* 1.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij

Nicomachus, comme on l'a vû ci-dessus. Il avoit écrit, à ce que dit Suidas, six livres concernant la Médecine, & un livre de Physique, mais il ne nous est rien resté de tout cela.

PERIANDER étoit aussi du même temps. Il avoit acquis une grande réputation dans la Médecine, mais s'étant mis à faire des vers, apparemment il y reüssit mal. 23 C'est ce qu'on peut inferer de la raillerie que lui fit *Archidamus*, fils *d'Agesilaus* Roi de Lacédemone, qui lui demanda lequel étoit le plus avantageux de passer pour un mauvais Poëte, ou d'être regardé comme un bon Médecin.

Philippe, Roi de Macédoine, qui vivoit dans le même temps, avoit un Médecin nommé 24 CRITOBULE, qui tira fort heureusement de l'œuil de ce Prince une fleche dont il avoit été blessé, & conduisit la cure d'une maniere que Philippe n'eut point le visage défiguré.

MENE'CRATE, de Syracuse, étoit aussi contemporain du même Roi. Il avoit si bonne opinion de lui même, ou de son métier, qu'il crut qu'il falloit faire revenir le temps auquel les Médecins passoient pour des Dieux. Apparemment 25 l'épithete dont Homere régale Machaon, étoit fort de son goût. Ménécrate se faisoit appeller *Jupiter*, mais Philippe le mortifioit extrémement. Ce Prince ayant reçu une lettre de Ménécrate qui commençoit ainsi; *Ménécrate Jupiter* 26 *souhaite toute sorte de prosperité au Roi Philippe*, il lui fit cette réponse; *Philippe* 27 *souhaite la santé à Ménécrate*, voulant lui marquer qu'il étoit malade d'esprit; & afin que celui-ci n'en doutât pas, Philippe ajoûta, *qu'il lui conseilloit d'aller à Anticyre*, ville fameuse pour l'abondance de l'ellébore qui y croissoit, & dont on purgeoit les fous, comme on l'a remarqué ci-dessus. Plutarque attribue la même chose au Roi *Agesilaus*.

Philippe fit un autre affront à Ménécrate. Il l'invita un jour à un grand repas; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part en un lieu fort élevé, avec un encensoir dessus, il donna ordre qu'on le repût de fumée pendant que les autres conviez feroient bonne chere à une autre table auprès de lui. 28 Elien dit que Ménécrate se réjoüissoit au commencement de l'honneur qu'on lui faisoit, jusqu'à ce que la faim le pressa.

29 Athénée nous apprend d'autres particularitez de la conduite de ce Médecin qui ne sont pas moins plaisantes; *Ménécrate*, dit cet auteur, *avoit acoûtumé de faire faire des promesses par écrit à ceux qu'il avoit guéris de la* 30 *maladie sacrée, qu'ils lui obéiroient & qu'ils le suivroient à l'avenir, comme les valets suivent leurs maitres.* Athénée ajoûte, qu'un nommé *Nicostrate*, qui étoit d'Argos, ayant été délivré de cette maladie par les remedes de Ménécrate, alloit après lui, habillé comme un *Hercule*, & prenoit le nom de ce Héros. Un autre nommé *Nicagoras*

---

23 *Voyez Plutarque dans les bons mots d'Archidamus.*

24 *Plin. liv. 7. chap. 37.*

25 Ἰσόθεος φώς, *Homme égal à un Dieu*; C'est une epithete qu'Homere donne aussi à quelques autres de ses héros.

26 Χαίρειν, ou εὐπραξίαν, *se réjoüir*, ou, *être joyeux*, ou, *être en prosperité.*

27 Ὑγιαίνειν, *se porter bien.* Tous ces termes se mettoient également au dessus des lettres, mais le dernier étoit équivoque, comme en cette occasion.

28 *Variar. histor. liv. 12. chap. 5.*

29 *Liv. 7. chap. 10.*

30 *C'est à dire* du haut mal; *Voyez ci-dessus, liv. 3. chap. 8.*

cagoras le suivoit avec l'habit de *Mercure*, assorti des ailes & du caducee de ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisiéme, sous le nom & l'équipage *d'Apollon*. Un quatriéme étoit ajusté comme *Esculape*. Pour Ménécrate, il avoit une robe de pourpre, une couronne d'or à la tête, & un sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toute la Grece en cet état, avec sa troupe divine. *Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.*

Il écrivit un jour au Roi Philippe en ces termes; *Vous regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lors qu'il vous en prend la fantaisie, faire perir ceux qui se portent bien; mais moi je puis rendre la santé à ceux qui ne l'ont pas, la conserver à ceux qui l'ont, & même les faire venir jusqu'à l'âge le plus avancé, pourvû qu'ils ayent de la soûmission pour moi. Les Macédeniens sont vos gardes, & se tiennent auprès de vôtre personne. Je tire le même service de ceux qui ont été guéris par mes soins, & à qui moi, qui suis Jupiter, ai donné la vie.*

L'histoire de ce Médecin servira à divertir le Lecteur, si elle n'est utile à autre chose. Nous parlerons dans la troisiéme partie d'un autre *Ménécrate*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme a fait 31 Vossius.

Eudoxe, vivoit dans le même temps. On aura encore occasion de parler de lui ci-après, aussi bien que de son Maitre *Theomedon*.

CHAPITRE IV.

ARISTOTE, PHILIPPE, GLAUCIAS, ALEXIPPUS, PAUSANIAS, ANDROCYDAS, CRITODEME, THESSALUS, & CALLISTHENES.

Aristote avoit écrit deux livres intitulez 1 *de la Médecine*, mais nous ne les avons plus aujourd'hui, non plus que ceux dont le titre étoit, 2 *Livres concernant l'Anatomie*. Diogene Laërce lui attribue un autre livre intitulé 3 *de la pierre*. On trouve ce livre traduit en Latin dans le *Théatre Chimique*, avec un autre qui traite *du parfait Magistere*, c'est à dire, *de la pierre Philosophale*, mais il sont l'un & l'autre visiblement supposez. Si Aristote avoit écrit un livre, du titre de celui que Diogene Laërce cite, supposé qu'il fallût entendre par *la pierre*, la pierre *Philosophale*, il n'y a pas de doute que ce livre auroit fait plus de bruit parmi les Anciens, au lieu qu'on n'en trouve ni traces ni vestiges dans tous les Auteurs que nous avons, & qui ont écrit pendant l'espace de plus de cinq cents ans qui se sont écoulez entre le prétendu auteur de ce livre, & celui qui le cite. A l'égard de ce dernier, je veux dire de Diogene Laërce, il n'est pas impossible que l'on attribuât déja de son temps à Aristote le livre en question; mais il est plus probable qu'il y a une faute dans le texte. On aura occasion de dire encore un mot là-dessus, quand on en sera à 4 Theophraste.

31 *De Philosophiâ, chap.* 11.

32 *Voyez Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 1.

1 Περὶ λίθου; *Diogen. Laërt. in vitâ Aristotelis.*

2 Ἀνατομῶν, & ἐκλογὴ ἀνατομῶν.

3 Περὶ τὸ λίθου.

4 *Voyez ci-après, Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 8.

Suite du Siecle xxxvj & Commencement du xxxvij.

Ce n'eſt pas de ce côté là qu'Ariſtote a travaillé pour la Médecine, c'eſt en écrivant les autres livres que l'on a citez les premiers. Mais comme ces livres ſe ſont perdus, nous ſerions obligez de finir ici ce qui concerne la Médecine de ce Philoſophe; s'il ne nous étoit heureuſement reſté ſon *hiſtoire de animaux*, & celle *de leur generation*, & *de leurs parties*, où l'on trouve pluſieurs choſes curieuſes par rapport à l'hiſtoire des animaux en géneral, & à *l'Anatomie* en particulier. 5 *Alexandre le grand*, de qui il avoit été précepteur, ayant envie de conoître la nature & les differentes proprietez des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela la ſomme de huit cent *talens*, qui font un milion neuf cens vint mille livres de France. Ce Prince lui fournit encore pluſieurs milliers d'hommes de divers quartiers de la Grece & de l'Aſie, qui avoient ordre de lui obéir, & de lui communiquer tout ce que le métier de la chaſſe & de la pêche leur pouvoit avoir appris, & même de nourrir exprès toutes ſortes d'animaux, pour découvrir ce que chaque eſpece avoit de particulier, & le lui rapporter.

Il ſemble qu'avec de ſi grandes aides Ariſtote devoit mettre au jour quelque choſe de fort exact ſur cette matiere. Cependant les Anciens ont déja remarqué qu'il avoit avancé pluſieurs choſes contraires à la verité. On pourroit l'excuſer à cet égard, en diſant qu'il l'a fait ſur la foi d'autrui, n'ayant pû tout voir ou tout faire lui-même. Mais ſuppoſé qu'il eût été obligé en quelques occaſions de s'en tenir au rapport des gens dont on a parlé, comme par exemple en ce qui concerne certaines proprietez des animaux, que le hazard ſeul fait découvrir; il y en a d'autres où il devoit travailler lui-même, ou du moins être preſent & diriger le travail d'autrui. Telles ſont les choſes qui regardent *l'Anatomie*. Quelle opinion peut on avoir de l'exactitude de ce Philoſophe, à cet égard, lors qu'on lui void ſoûtenir, *que tous les animaux ont le col flexible & compoſé de vertebres, à la reſerve des Loups & des Lions, qui ont cette partie compoſée d'un ſeul os*; & lors qu'il aſſure, *que les os des Lions n'ont point de moüelle*; contre toutes les expériences qu'on en a faites? On peut conſulter le ſavant 6 *Borrichius* ſur les autres erreurs où Ariſtote eſt tombé, par rapport à l'Anatomie du *Lion*, & à celle de *l'Aigle*, & du *Crocodile*.

Ceux qui ont donné au public la diſſection d'un Lion faite à Paris, dans l'Académie des ſciences, ont auſſi pris ſoin de faire voir les bévües de ce Philoſophe touchant l'Anatomie de l'animal dont on vient de parler; tout ce qu'ils mettent en fait peut être veritable. Il n'y a qu'un ſeul endroit où ils ſemblent faire dire à Ariſtote une choſe, à quoi il n'a jamais penſé. On trouve ces paroles 7 dans un de ſes livres; *Φαίνεται λέων τῶν ζώων ἁπάντων πλεώπατε μεπιλημφένας τ τῦ ἄρρενος ἰδέας*, que l'Interprete Latin traduit ainſi; *Videtur Leo animalium omnium perfectiſſimum animal in aſſumendo maris formam.* Ces Meſſieurs expliquent ces mots comme ſi Ariſtote avoit voulu dire par là, *que le Lion a par excellence & plus que tous les autres animaux, les marques viſibles & apparentes de ſon ſexe*; ce ſont leurs propres termes; & ils ajoutent pour prouver que ce Philoſophe s'eſt trompé, que l'uretre du Lion, c'eſt à dire, *le canal de la verge*, jointe à ſes ligamens, ne ſort dehors que de la longueur de trois pouces & demi. Leur concluſion ſeroit juſte ſi Ariſtote avoit voulu dire, comme ils le croyent, & Monſieur Borrichius avec eux, que le

5 *Plin. lib.* 8. *cap.* 16. *Athenæus, lib.* 9. *cap.* 13.
6 *Hermet. Ægyptior. & Chimic. Sapientia.*
7 *De phyſiognomiâ, cap.* 5.

le Lion eſt celui de tous les animaux mâles, qui a la partie qui diſtingue le ſexe la plus grande & la plus apparente; mais c'étoit, à mon avis, le plus loin de ſa penſée, & je crois qu'il n'a entendu autre choſe ſi ce n'eſt, *que le Lion eſt celui de tous les animaux mâles, qui ſe diſtingue le plus aiſément d'avec les femelles de ſon eſpece par ſon air mâle*; ou ſi vous voulez, *qui ſe diſtingue des autres animaux mâles, par un air fier & veritablement mâle, qui lui eſt particulier*. Je traduis le mot Grec par le François *air*, que l'on peut rendre par le Latin *ſpecies*, qui répond préciſément au Grec. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Les diverſes diſſections qu'Ariſtote avoit faites d'animaux d'eſpeces differentes, de *bêtes à quatre pieds*, *d'oiſeaux*, de *poiſſons*, *d'inſectes*, lui avoient appris pluſieurs choſes touchant les uſages des parties de chacune de ces eſpeces. On ne s'attachera pas ici à examiner tout ce qu'il dit ſur cette matiere, ou ſur les differences qui ſe rencontrent entre ces parties & leurs uſages, parce que cela nous meneroit trop loin. On touchera ſeulement en peu de mots ce qui regarde la conſtruction & les uſages des parties qui ſont communes aux animaux qu'on appelle parfaits, tels qu'eſt l'homme, & tels que ſont les animaux à quatre pieds.

Ariſtote regardoit *le Cœur*, comme *le principe & la ſource des veines & du ſang*. *Le ſang*, ajoutoit-il, *paſſe du Cœur dans les veines*; 8 *mais il n'en vient d'aucun endroit dans le cœur*. Il diſoit de plus, qu'il ſort deux veines du cœur, l'une du côté droit, qui eſt la plus groſſe, & l'autre du côté gauche, qui eſt la plus petite, & qu'il appelloit *Aörte*. Sur quoi il faut remarquer que ce Philoſophe eſt le premier, 9 à ce que dit Galien, qui ait ainſi nommé *la grande artere*; ce qui prouve que le livre 10 *du Cœur*, où ce nom ſe trouve, n'eſt pas d'Hippocrate. Ariſtote croioit que ces deux veines diſtribuent le ſang à toutes les parties du corps Il prétendoit, d'ailleurs, qu'il y eût *trois cavitez* dans le cœur, qu'il appelle des *ventricules*. De ces trois ventricules celui du milieu, dont-il ne marque pas plus préciſément la ſituation, eſt, ſelon lui, le principe commun des autres, quoi qu'il ſoit le plus petit; le ſang qu'il contient eſt auſſi le plus temperé & le plus pur. Le ſang du ventricule droit eſt le plus chaud, & celui du gauche eſt le plus froid, ce dernier ventricule étant le plus grand des trois. Tous ces ventricules ont communication avec le *poumon*, par des vaiſſeaux qui ſont differens des deux grandes veines dont on a parlé, & qui ſe diſtribuent dans toute la ſubſtance du poumon.

Ariſtote ne faiſoit pas ſeulement ſortir du cœur *les veines*, ou les vaiſſeaux qui contiennent le ſang, il vouloit auſſi que *les Nerfs* en tiraſſent leur origine; voici ſur quoi il fondoit ſon ſentiment. 11 Le plus grand des ventricules du cœur contient, à ce qu'il diſoit, *de petits nerfs*, la veine appellée Aorte eſt *nerveuſe*, & elle eſt comme un *veritable nerf* dans ſes extremitez, n'ayant point de cavité, & étant tendue à la maniere des nerfs dans les endroits où elle ſe termine vers les articulations des os. Il dit encore, 12 en un autre lieu, *qu'il y a quantité de* nerfs *dans*

8 *De partib. animal. lib.* 3. *cap.* 4. Je ne ſai comment ceux qui trouvent *la circulation du ſang* dans Ariſtote, s'accommodent de ce paſſage. Ce ſera une affaire à voir dans la ſuite.

9 *De venar. & arteriar. diſſect.*

10 *Voyez ci-deſſus, liv.* 3. *chap.* 3. *article* 2.

11 *Hiſtor. animal. lib.* 3. *cap.* 5.

12 *De partib. animal. lib.* 3. *cap.* 4.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

dans le cœur, & cela fort à propos, parce que les mouvemens viennent de là, lesquels se font en tirant & en relâchant. Il semble qu'il veuille désigner en ce dernier passage, *les tendons* ou *les fibres* qui servent à dilater & à resserrer le cœur, & si l'on a remarqué ci-dessus qu'Hippocrate confondoit *les nerfs* avec *les tendons* & *les ligamens*, il ne paroît pas qu'Aristote ait mieux distingué ces parties, ni qu'il ait conu l'usage des veritables nerfs. Il assure en quelque endroit, 13 *que les nerfs ne sont point continus comme les veines, mais qu'ils sont épars ça & là vers les lieux où sont les articulations*, par où il est visible qu'il entend encore parler des tendons. S'il avoit sû quel est l'usage des nerfs, il n'auroit pas non plus dit 14 ailleurs, *qu'il n'y a que les parties qui ont du sang qui puissent sentir, ou avoir du sentiment*, & il n'auroit pas soûtenu, 15 *que la chair est le propre organe du sentiment.* Quant au *mouvement*, s'il l'attribue aux *nerfs*, il est aisé de voir que les nerfs dont il veut parler sont aussi *des tendons*, ou *des ligamens.*

Le *principe commun* du *mouvement*, & du *sentiment* est, selon Aristote, dans le *Cœur.* Ce viscere est encore le principe de la *nourriture* de toutes les parties, par le sang qu'il y envoye, il est *le foyer* qui contient *le feu naturel*, d'où dépend *la vie*; il est le lieu d'où naissent *les passions*, & ou toutes les *sensations* se terminent, & enfin le veritable *siege de l'ame*; tout cela non pas par la raison que les nerfs en tirent leur origine, comme quelcun pourroit se l'imaginer sur ce qui a été dit ci-devant, mais parce que le cœur est *le reservoir du sang* & *des esprits.* Aristote soûtient même formellement, 16 *que les esprits ne peuvent être contenus dans les nerfs.*

Mais s'il attribuoit de si nobles usages au cœur, *le Cerveau* n'étoit, à son avis, *qu'une masse composée d'eau & de terre, qui ne contient aucun sang, & qui est privée de tout sentiment.* L'office de cette *masse froide* est, disoit-il, *de rafraîchir*, ou *de temperer la chaleur du cœur.* Mais, outre que ce Philosophe donne ailleurs cet emploi au *poumon*, il ne dit pas de quelle maniere il concevoit que le cerveau pût s'en acquitter. Quoi que le cerveau soit immédiatement placé sur *la moüelle de l'épine*, & qu'il soit attaché avec elle, Aristote prétendoit que la substance de la moüelle est quelque chose de tout different de celle du cerveau; celle-là étant une espece de sang préparé pour la nourriture des os, & par conséquent étant *chaude*, au lieu que celle-ci est, comme on l'a déja dit, *très-froide.* Il faisoit d'ailleurs si peu de cas du cerveau, que s'il ne le mettoit pas tout à fait au rang des *excrémens*, il croyoit qu'on ne devoit pas le conter entre les parties du corps qui sont jointes & liées les unes avec les autres, mais qu'il falloit le regarder comme une substance qui est d'une nature particuliere, & differente de toutes les autres parties.

A l'égard des autres visceres, tels que sont *le Foye*, *la Rate*, & *les Reins*, il croyoit que leur premier & leur principal usage est de *soûtenir les veines*, qui seroient pendantes sans eux, & de les affermir en leur place. Outre ce premier usage, il leur en assignoit quelques autres. *Le Foye*, aide à la coction des viandes, qui se fait dans l'estomac & dans les boyaux, par la chaleur qu'il communique à ces parties dont on parlera plus particulierement dans la suite. *La Rate* n'est pas d'un si grand usage; elle n'est, au conte de nôtre Philosophe, néces-

saire

---

13 *Histor. animal. lib. 3. cap. 5.*
14 *De partib. animal. lib. 2. cap. 10.*
15 *Ibidem. cap. 1.*
16 *Lib. de spiritu.*

faire que par accident, pour détourner & pour ramaſſer & cuire les vapeurs humides qui s'élevent du ventre; d'où vient que les animaux, en qui ces vapeurs prennent un autre cours, n'ont qu'une très-petite rate. Tels ſont *les oiſeaux*, & *les poiſſons*, dont les plumes & les écailles ſont formées & nourries de cette humidité; & ces ſortes d'animaux n'ont, diſoit-il, ni *reins*, ni *veſſie*, par la même raiſon. 17 *Les Reins* ne ſont auſſi, ſelon lui, que pour le mieux être ſeulement. Leur office eſt d'imbiber une partie de l'excrément qui ſe porte dans la veſſie des animaux, en qui cet excrément eſt trop abondant, afin de décharger d'autant la veſſie. Il ajoûte 18 un peu plus bas, *que les humeurs ſe filtrent, ou ſe coulent par la ſubſtance des reins* en quoi il toucheroit de plus près à l'uſage que l'on a attribué dans la ſuite à ces parties, mais il parle de cette affaire aſſez obſcurément. *Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.*

„ 19 Les Teſticules *ſont encore des parties faites par la Nature* pour le mieux, „ *& non* pour une abſolue néceſſité. *Ariſtote diſoit*, qu'il y a deux canaux veineux qui viennent de l'Aorte dans les teſticules; & deux autres qui y viennent des Reins; que ces derniers contiennent du ſang, mais que les premiers „ n'en contiennent point. Qu'il ſort de la tête de chaque teſticule, ou de l'une „ de leurs extrémitez, un autre canal plus gros & plus nerveux, qui ſe recourbant „ & s'appetiſſant remonte vers les deux autres, étant contenu dans une membrane, & va ſe rendre à la racine de la verge. *Il ajoûtoit*, que ce dernier canal „ ne contient plus du ſang, mais une liqueur blanche, & que venant, comme on l'a dit, ſe terminer à la verge, ou vers le col de la veſſie, il rencontre „ là une ouverture qui va dans la verge, autour de laquelle ouverture il y a comme une eſpece de 20 gouſſe, ou d'écorce.

„ Cela ſuppoſé, il diſoit, que lors que l'on coupe les teſticules à quelque „ animal, tous les canaux dont on a parlé ſe retirent; & que c'eſt à cauſe de „ cette retraction qne les châtrez ne peuvent plus engendrer. *Pour preuve de „ cela*, il citoit l'exemple d'une vache qui avoit conçu, s'étant accouplée avec „ un taureau d'abord après qu'il eut été châtré, & avant que les canaux de „ la ſemence ſe fuſſent retirez. *Il s'explique encore plus particulierement* 21 *en „ un autre endroit touchant l'uſage des teſticules, diſant*; qu'ils ne font point par- „ tie des canaux, ou des reſervoirs de la ſemence, & qu'ils nont rien de com- „ mun avec eux; mais qu'ils leur ſervent ſeulement de *contrepoids* pour les at- „ tirer embas, & pour retarder le mouvement de la ſemence; à peu près „ comme les pierres que les tiſſerans attachent à leurs toiles. Il apportoit enfin comme une preuve de l'inutilité des teſticules pour le reſte, ou pour le fait principal, l'exemple des *poiſſons* & des *ſerpens*, qui étant, à ce qu'il croyoit, privez de ces parties, ne laiſſent pas d'engendrer.

Il vouloit au reſte que 22 la conception ſe fit par le mélange de la *ſemence de l'homme* avec *le ſang menſtruel de la femme* dans la matrice; & il ne donnoit aucune part en cette affaire à la *ſemence de la femme*, qui n'eſt, ſelon lui, qu'un excrément de la matrice, que quelques femmes répandent & d'autres non;

17 *De partib. animal. lib.* 3. *cap.* 7.
18 *Ibidem, cap.* 9.
19 *Hiſtor. animal. lib.* 3. *cap.* 1.
20 οἷον κέλυφος.
21 *Hiſtor. animal. lib.* 1. *cap.* 4.
22 *De generat. animal. lib. cap.* 20.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

sans que ces dernieres soient pour cela moins propres à concevoir, ou privées du plaisir qui accompagne le coit ; ce plaisir venant du chatoüillement qui est causé par l'écoulement des esprits dans les parties, qui servent à la génération.

Pour ce qui est du lieu où se fait *la coction des alimens*, & de la maniere dont elle se fait, voici ce que nôtre Philosophe pensoit là-dessus. Les alimens, disoit-il, se préparent premierement *dans la bouche* des animaux qui usent d'une nourriture qui a besoin d'être coupée, ou hachée. Mais il ne faut pas croire qu'il se fasse là quelque espece de coction ; la viande y est simplement réduite en petites parties, afin qu'elle puisse plus aisément se cuire, & être pénétrée, après qu'elle est descendue dans *le ventre supérieur*, & dans *l'inférieur*, qui sont tous deux destinez à ce dernier office, c'est à dire, à cuire les alimens. Et comme la bouche est l'ouverture par laquelle entre la nourriture qui est sans préparation, & *l'œsophage* le canal qui porte cette nourriture jusques dans le ventre supérieur, *ou le ventricule*, il faut pareillement qu'il y ait d'autres ouvertures, par le moyen desquelles toutes les parties du corps tirent la nourriture dont elles ont besoin ; ces dernieres ouvertures sont *les veines du mésentere*, qui tirent ce qui leur est nécessaire du ventre, & des intestins comme les bêtes tirent le foin de la creche.

Comme *les plantes*, poursuit nôtre Auteur, tirent leur nourriture par leurs racines qui sont répandues dans la terre, de même les animaux tirent la leur par les veines dont on vient de parler, qui sont autant de racines pour attirer du ventre, & des intestins le suc qui y est contenu ; ces dernieres parties étant à l'égard des animaux ce qu'est la terre à l'égard des plantes. Il dit encore ailleurs, que les mêmes veines, c'est à dire, les veines du mésentere, sont des ramaux de la grande veine & de l'Aorte, & qu'elles vont toutes se rendre aux intestins. A l'égard de l'*omentum*, Aristote croyoit qu'il aide, conjointement avec le foye, à la coction des viandes, échauffant de sa part, par le moyen de sa graisse, qui est chaude, les parties où cette coction se fait, auxquelles il est contigu.

Il ajoûtoit touchant la coction des alimens, & en explication de ce qui a été dit ci-devant, *qu'elle se fait partie dans le ventre supérieur & partie dans l'inferieur*; il ajoûtoit, dis-je, que la masse des alimens, ou la nourriture, étant encore trop récente, ou n'étant pas encore assez cuite, tant qu'elle est dans le ventre supérieur, & étant d'ailleurs privée de tout son suc, & de tout ce qu'elle a d'utile, après qu'elle est descendue au fond du ventre inferieur, en sorte qu'il n'y reste plus que la crasse & l'excrément ; il faut nécessairement qu'il y ait un espace entre-deux, dans lequel la nourriture *se change*, & où elle ne soit ni *crue*, ni *réduite en excrement*. Cet espace est le menu boyau appellé *jejunum*, qui est immédiatement après le ventre superieur, & qui tient par consequent le milieu entre ce ventre, dans lequel on a dit que les alimens sont encore en partie crus, & le fond du ventre inférieur qui ne contient que des excrémens.

Voila quels sont les lieux où se fait, selon Aristote, la coction des alimens. A l'égard de la maniere dont elle se fait, ce Philosophe appelle cette coction une espece d'*élixation*; c'est à dire, qu'il prétend, que les alimens se cuisent dans nôtre corps comme les viandes que l'on fait boüillir dans un pot, & cela par la chaleur des parties voisines, qui sont principalement *le foye*, & *l'omentum*, comme il a déja été remarqué.

Au reste on void par ce qui a été dit du boyau *jejunum*; & par la distinction que nôtre Auteur fait ailleurs du *colon*, du *cæcum*, & du *rectum*, que l'on connoissoit

noiſſoit déja alors les boyaux un peu plus diſtinctement que l'on ne faiſoit du temps d'Hippocrate, qui ſemble n'en avoir reconnu que deux, *le colon*, & *le rectum*, comme on l'a obſervé ci-deſſus. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

Quant à l'uſage du *Poumon*, ou à la maniere dont la *reſpiration* ſe fait, Ariſtote prétendoit que le Cœur s'enflant par trop de chaleur, il oblige le poumon, & la poitrine de s'enfler, & de ſe mouvoir auſſi, & de recevoir par conſequent l'air qui de là s'inſinue dans le Cœur, pour le raffraîchir en y entrant, & pour emporter, lorſqu'il en ſort, les vapeurs épaiſſes, & chaudes qui exhalent de ce viſcere, & ſervir en même temps à former la voix. Ce qui oblige d'ailleurs l'air à entrer dans le poumon à meſure que le poumon s'enfle, c'eſt pour éviter qu'il n'y ait du *vuide*, qui eſt une choſe que la Nature abhorre.

23 Nôtre Auteur ne s'étend pas beaucoup ſur la fabrique de *l'oreille*. Il remarque ſeulement que le dedans eſt tourné en forme de *coquille*, qui va aboutir à un os, qui eſt, dit-il, ſemblable à l'oreille, & où le ſon parvient comme dans le dernier vaiſſeau qui le reçoit. Il n'y a point de paſſage de-là au cerveau; mais il y en a un *qui va au palais*, & une veine deſcend du cerveau juſques au même endroit, c'eſt à dire, juſqu'à l'os de l'oreille. Ariſtote dit 24 ailleurs, *que l'ouïe ſe fait par le moyen de l'air extérieur, qui meut l'air intérieur, ou l'air qui eſt renfermé dans l'oreille.* Il ajoûte, *que ſi la membrane de l'oreille eſt mal diſpoſée, on n'entend pas, par la même raiſon que l'on ne void pas, quand la tunique de l'œil eſt dans un ſemblable état.*

25 Le *Nez*, a un canal qui eſt ſéparé en deux par un cartilage. Quelques veines qui ſont jointes au cerveau, mais qui viennent du cœur, ſe vont rendre dans ce même canal, qui eſt *l'organe de l'odorat*, entant qu'il reçoit l'air extérieur, & ce qui y eſt répandu.

La *chair* eſt, comme on l'a déja remarqué, *l'organe du toucher*. La *langue* eſt celui du *goût*, parce qu'elle eſt molle, ſpongieuſe, & d'une nature approchante à celle de la chair.

26 *L'œuil*, s'étend juſqu'au cerveau; il eſt ſitué de côté & d'autre ſous une *petite veine*. 27 L'humeur qui eſt dans l'œuil, & qui fait qu'il *voit*, c'eſt ce qu'on appelle *la prunelle*. 28 L'œuil a cela de particulier, entre tous les organes des ſens, qu'il eſt humide & froid, ou qu'il contient une humeur froide & humide, qui n'y eſt pas dès le commencement, ou qui n'eſt pas d'abord dans ſa perfection, mais qui ſe ſépare, ou diſtille de la partie la plus pure de l'humeur du cerveau, par les canaux que l'on void qui vont de l'œuil à la membrane du cerveau.

Il eſt aiſé de voir, par ce que l'on vient de dire, qu'Ariſtote ne donnoit aux *nerfs* aucune part dans ce qui regarde *les ſens*, ou *les ſenſations*; & comment auroit il reconu en cette rencontre les nerfs, & leur miniſtere, ayant l'idée qu'il avoit du cerveau.

Le *Diaphragme*, qu'il appelle *Diazoma*, n'a point d'autre office, ſelon nôtre Auteur, que celui de ſéparer le ventre d'avec la poitrine, afin que celle-ci, qui eſt *le ſiege de l'ame*, ne ſoit point infectée des vapeurs qui s'élevent de l'autre.

Voila

---

23 *Hiſtor. animal. lib.* 1. *cap.* 21.
24 *De anima, lib.* 2. *cap.* 8.
25 *De generat. animal. lib.* 2. *cap.* 6.
26 *Hiſtor. animal. lib.* 1. *cap.* 11.
27 *Ibid. cap.* 9.
28 *De generatione animal. lib.* 2. *cap.* 6.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

Voila ce que nous avons recueuilli des écrits d'Ariſtote concernant l'Anatomie. Il faut remarquer que tant lui que Platon, ont appellé également du nom de *veines*, les veines *proprement dites*, & *les arteres*, & qu'ils n'ont donné le nom d'artere qu'à la *caune du poumon*, qu'on a appellée 29 l'*âpre artere*; d'où l'on peut inferer que ſi l'on trouve 30 dans Hippocrate le mot *artere*, au ſens des Modernes, ou en celui des Anatomiſtes, dont on parlera ci-après, ce mot y a été ajoûté, ou que les livres dans leſquels il ſe rencontre ne ſont pas de cet Auteur. Le ſeul endroit, que je ſâlche, où il ſemble qu'Ariſtote donne le nom d'*arteres*, aux arteres proprement dites, c'eſt dans ſon livre *de l'eſprit*, où il dit en termes exprès, *que la peau eſt compoſée d'une veine, d'une artere, & d'un nerf, d'une veine*, ajoûte-t-il, *car la peau rend du ſang quand on la picque, d'un nerf, car elle ſe peut étendre, d'une artere, car elle eſt tranſpirable.* On pourroit dire qu'Ariſtote a entendu parler en cet endroit des arteres proprement dites, & qu'il ne leur fait contenir que de l'eſprit, ſelon l'opinion de Praxagore, & d'Eraſiſtrate, de laquelle on parlera dans la ſuite. Il ſe pourroit auſſi que ce livre ne fût pas d'Ariſtote.

Il faut encore faire une autre remarque importante, touchant l'Anatomie de cet Auteur, c'eſt qu'il n'avoit jamais diſſequé que des bêtes, & que de ſon temps on n'avoit pas encore oſé anatomiſer des cadavres humains. C'eſt ce qu'il inſinue lui-même lorſqu'il dit, 31 *que les parties internes du corps de l'homme ſont inconnues, ou que l'on n'a rien de bien certain là-deſſus; mais qu'il en faut juger par la reſſemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.* Je ſuis ſurpris que 32 Riolan ait ſoûtenu le contraire, & encore plus qu'il l'ait voulu prouver par des paſſages d'Ariſtote qui ne ſont rien au fait; mais il n'eſt pas le ſeul, à qui la prévention & l'entêtement pour les Anciens ont fait faire de ſemblables bévûes. On dira encore un mot ſur cette matiere, dans le premier livre de la partie ſuivante, lorſqu'il s'agira d'Hérophile.

On remarquera enfin 33 qu'Ariſtote avoit écrit touchant les noms des parties du corps, ce qui ſuppoſe que les Médecins précedens avoient négligé cette matiere. Il avoit auſſi écrit quelques livres touchant *les Plantes*, dont il nous en reſte quelques-uns, mais où il traite cette matiere plûtôt en Philoſophe qu'en Médecin.

Il étoit né la premiere année de l'*Olympiade* XCIX. & il mourut l'an troiſiéme de la CXIV. *Olympiade*, qui revient à l'An du Monde trois mille ſix cens vinthuit, âgé à ce conte-là d'environ ſoixante trois-ans. Il étoit, comme on l'a vû, fils de Médecin, & de l'ancienne famille des *Aſclépiades*. Il appartenoit encore à la Médecine par un autre endroit, mais qui ne lui a pas fait beaucoup d'honneur. 34 *Epicure* lui reprochoit qu'étant jeune il avoit conſumé tout ſon patrimoine en débauches, & qu'après avoir été à la guerre pendant quelque temps, il s'étoit mis à 35 *vendre des antidotes dans les marchez*, juſques à ce que

---

29 τραχεῖα, *âpre, inégale*, par oppoſition aux arteres proprement dites, que les Anatomiſtes ſuivans appelloient λείας ἀρτηρίας, *arteres unies.*

30 *Voyez ci-deſſus, liv. 3. chap. 3. article 1. & dans la ſeconde partie. liv. 1. chap. 3.*

31 *Hiſtor. animal. lib. 1. cap. 16.*

32 *Anthropograph. lib. 1. cap. 4.*

33 *Galen. introduct. cap. 10. Voyez ci-apres part. 2. liv. 1. chap. 6.*

34 *Diogen. Laërt. & Heſych. Mileſ. in vita Epicuri.*

35 Φαρμακοπωλεῖν. *On verra plus particulierement, dans la ſeconde partie. liv. 1. chap. 9. ce que ſignifie ce mot.*

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

39 Juſtin joint à tous ces Médecins d'Alexandre un nommé THESSALUS, qui eut, dit-il, part à l'empoiſonnement de ce Prince. Quelques Savans ont crû qu'il y avoit une faute dans le texte de cet Auteur, & qu'au lieu de *Medicus Theſſalus*, il falloit lire *Medius Theſſalus*, c'eſt à dire, *Medius Theſſalien*. En effet Plutarque, Arrien, & Diodore, parlent d'un *Medius*, chez qui Alexandre avoit paſſé la nuit à joüer, & à boire, lorſqu'il fut empoiſonné, ou qu'il tomba malade. On parlera 40 ci-après d'un Médecin nommé *Medius*, qui pouvoit être à peu près de ce temps-là, mais il n'eſt pas remarqué que celui chez qui Alexandre étoit, fût Médecin. C'étoit un courtiſan, & l'un des flateurs de ce Prince.

41 Saint Epiphane, parlant des Auteurs qui ont écrit touchant *les plantes*, met CALLISTHENE de ce nombre. 42 Il ſemble que ce ne peut être que le parent d'Ariſtote. 43 Le malheureux ſort de ce Calliſthene eſt aſſez conu. L'on a dit qu'Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage de fer, & enſuite déchirer par des Lions, pour lui avoir parlé trop librement, ou pour avoir eu part à une conſpiration contre la vie de ce Roi. Pline cite auſſi dans ſon Indice un *Calliſthene*, qui peut être le même.

CHAPITRE V.

DIOCLES.

LE premier Médecin, qui ait fait du bruit, après Hippocrate, & ſes fils c'eſt DIOCLES de *Caryſte*, que les Athéniens appelloient par cette raiſon 1 *le ſecond Hippocrate*. 2 Tous les anciens Auteurs conviennent qu'il a ſuivi de près ce pere de la Médecine, lui ayant ſuccedé à l'égard du temps, & à l'égard de la réputation. On le fait Auteur d'une lettre que nous avons encore aujourd'hui, & qui eſt adreſſée à *Antigonus*, Roi d'Aſie; ce qui marqueroit que Dioclès vivoit du temps de ce Succeſſeur d'Alexandre, & non pas du temps de *Darius fils d'Hyſtaſpe*, 3 comme l'ont écrit deux Auteurs modernes. Mais les erreurs de Chronologie, que l'on a fait voir ci-deſſus au ſujet des prétendues lettres d'Hippocrate, font que l'on ne peut guére conter ſur cette ſorte de preuves, la lettre de Dioclès pouvant être auſſi ſuſpecte que celles dont on vient de parler. Ceux qui ont fait vivre Dioclès du temps de Darius fils d'Hyſtaſpe ont groſſierement erré, parce qu'en ce cas là ce Médecin auroit été plus ancien qu'Hippocrate, ce qui ne peut pas être. Les autres qui ſuppoſent qu'il vivoit du temps d'Antigonus ne ſe ſont pas, quoi qu'il en ſoit, trompez de beaucoup.

Dioclès,

39 *Lib.* 12. *cap.* 13.
40 *Part.* 2. *liv.* 1.
41 *De hæreſib. lib* 1. *in princip.*
42 *Vide Tiraquell. de nobilit. cap.* 31.
43 *Voyez Q. Curce, Plutarque, Juſtin, Arrian, D. Laërce, Ciceron & d'autres.*
1 *Theodorus Priſcianus, lib.* 4.
2 *Plin. lib.* 26. *cap.* 2. *Celſi præfatio.*
3 *Tiraquell. de Nobilit. cap.* 31. *& Wolgang. Juſt. in Chronolog. Medicor.*

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

Dioclès, qui eſt certainement venu après Hippocrate, & qui ſe trouve d'ailleurs avoir vêcu avant 4 Pranagore, qui a été précepteur de quelques Médecins contemporains de *Ptolomée Soter*, peut avoir été à peu près de l'âge d'Ariſtote. Cela ſuppoſé il n'eſt pas impoſſible que Dioclès ait ſurvêcu à ce Philoſophe qui mourut à ſoixante trois ans, & par conſequent qu'il ait pû voir le commencement du regne d'Antigonus, & des autres ſucceſſeurs d'Alexandre, qui mourut environ deux ans avant Ariſtote. C'eſt ce que l'on peut dire pour établir la poſſibilité du fait que l'on poſe, que Dioclès a écrit à Antigonus. A cela près, je croirois le premier plus ancien qu'Ariſtote de quelques années.

La lettre de Dioclès contient des préceptes touchant *la conſervation de la ſanté*, qui conſiſtent à prévoir les maladies par de certains ſignes, & à les prévenir en faiſant de certains remedes. Le corps y eſt diviſé en quatre parties, la tête, la poitrine, le ventre, & la veſſie; & l'on y trouve les remedes qui ſervent à garantir ces parties de leurs maladies ordinaires. Pour la tête on propoſe *des gargariſmes*, dans la vûe de la purger, & des *frictions*. Pour la poitrine on conſeille *les vomitifs*, ſoit à jeun, ſoit après le repas. A l'égard du ventre on inſinue qu'il faut *le tenir libre*, non par des médicamens, mais par un bon régime, par l'uſage des *bletes*, de la *mercuriale*, de *l'ail boüilli*, de l'herbe appellée *patience*, du boüillon de *chou*, des *confitures au miel*. Enfin pour les maladies de la veſſie on indique quelques remedes qui provoquent les urines, comme ſont les racines de *ſéleri*, & de *fenoüil*, cuites dans du vin, avec de l'eau où l'on aura fait cuire du *daucus*, du *ſmyrnium*, de *l'aunée*, & des *pois chiches*.

Voila ce que contient cette lettre, qui pourroit être un extrait de quelques livres de Dioclès, 5 dans leſquels il traitoit à fond *de la conſervation de la ſanté*, ou *des choſes qui ſont ſaines*. Un de ces livres étoit dédié à un nommé *Piſtarchus*. Diocles en avoit compoſé divers autres qui ſe ſont perdus, auſſi bien que ceux dont nous venons de parler. Athénée fait mention d'un livre où ce Médecin traitoit *des poiſſons*, & d'un autre qui enſeignoit 6 *la maniere d'aprêter les viandes*. Nous apprenons du même Athénée que pluſieurs autres anciens Médecins avoient écrit ſur ce dernier ſujet. Il nomme entre les autres *Philiſtion*, dont on a parlé ci-deſſus, *Eraſiſtrate*, *Philotime*, *Euthydeme*, *Glauque*, & *Dionyſius*. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas de chercher ce qui plaît au goût, mais de rendre les viandes plus propres pour la ſanté. Neanmoins Platon ſe plaint de ce que *l'art des Cuiſiniers* s'étant introduit dans la Médecine, ſous le prétexte de rendre les viandes plus ſaines, il produiſoit un effet tout contraire; & ce Philoſophe prétend que cet art eſt la même choſe à l'égard de la Médecine que 8 *l'art de farder* ou *de parfumer* eſt à l'égard de la Gymnaſtique, dont on a parlé ci-devant. Il appelle tous ces arts *les flateurs de la Médecine & de la Gymnaſtique*. On void par ce paſſage de Platon, que l'on avoit déja commencé de ſon temps à écrire ſur le ſujet dont il s'agit, & peut être que ce qu'il dit regarde les livres de Dioclès, qui pouvoit déja avoir écrit pendant la vie de ce Philoſophe.

4 On parlera de ce Médecin au chapitre ſuivant.
5 *Galen de aliment. facult. lib.* 1, *chap.* 13.
6 Ce livre étoit intitulé ὀψαρτυτικὰ.
7 Ὀψοποιητικὴ.
8 Κομμωτικὴ.

Unable to display this page

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

„ les Phyſiciens croyent que ce ſont là les limites de la vie, & les hommes qui „ paſſent ce terme ſont exemts de tous emplois &c.

Il paroît par cet extrait, que Dioclès n'étoit pas moins attaché qu'Hippocrate & que Pythagore au nombre de *ſept*. Macrobe attribue encore la même obſervation au Philoſophe *Straton*, dont on parlera ci-après.

18 Galien remarque que Dioclès a été le premier qui ait écrit *de l'Adminiſtration Anatomique*, c'eſt à dire de la maniere dont il faut s'y prendre & de l'ordre qu'il faut tenir pour diſſequer & pour démontrer les parties du corps. Il rend en même temps raiſon du ſilence de ceux qui avoient précedé Dioclès, & de ce qui obligea ce dernier à écrire ſur cette matiere. „ Avant Dioclès, *dit Galien*, la Médecine „ étant preſque toute renfermée dans la famille des Aſclépiades, les peres enſei- „ gnoient l'Anatomie à leurs enfans, & les acoutumoient dès l'enfance à diſſequer „ des animaux. En ſorte que cela paſſant de pere en fils, comme par une tradition „ manuelle, il étoit inutile d'écrire de quelle maniere cela ſe faiſoit; car il étoit „ autant impoſſible qu'ils l'oubliaſſent, que les lettres de l'alphabet qu'ils avoient „ appriſes preſque en même temps. Mais l'art de la Médecine étant ſorti de cette „ famille, par le moyen des diſciples qu'Hippocrate avoit commencé de faire, „ Dioclès voulut écrire ſur ce ſujet en faveur de ceux qui n'étoient pas iſſus de pe- „ res Medecins.

Voila ce que dit Galien de Dioclès. Celui-ci néanmoins, au rapport du même Galien, n'avoit pas pénetré fort avant dans l'Anatomie; quoi qu'apparemment il ne s'en fût pas tout à fait tenu à ce qu'en avoient fait ſes prédéceſſeurs, qui n'étoient pas Anatomiſtes; comme on l'a remarqué 19 ci-devant, en même temps que l'on a examiné le paſſage de Galien que l'on vient de lire.

Quant à la pratique de Dioclès, elle étoit à peu près la même que celle d'Hippocrate. Il *ſaignoit*, il *purgeoit* comme lui, & dans les même occaſions. On peut voir plus particulierement, dans Cælius Aurelianus, comment il traitoit diverſes maladies. 20 Le même auteur rapporte que Dioclès faiſoit boire de la *colle de taureau*, ou de la *colle forte*, cuite dans de l'eau avec de la farine & des ronces, à ceux qui crachoient du ſang. 21 Il faiſoit auſſi avaller une *pilule* ou une *balle de plomb* à ceux qui avoient la maladie nommée *Ileus*, qui eſt un remede dont Hippocrate ne fait pas mention. Il diſtinguoit entre *Ileus* & *Chordapſus*, qui ſont deux noms qu'Hippocrate ſemble donner à la même maladie. Dioclès vouloit que le dernier de ces noms marquât une maladie du gros boyau.

Il exerçoit auſſi la Chirurgie, & il avoit entr'autres choſes inventé un inſtrument pour tirer le fer d'un dard ou d'une fleche lors qu'il étoit reſté dans une playe. On appelloit encore cet inſtrument du nom de Dioclès du temps de Celſe. 22 Il avoit pareillement inventé des manieres de bandages pour la tête, qui portoient auſſi ſon nom.

Au reſte Galien rend témoignage à Dioclès qu'il faiſoit auſſi la Médecine par un principe d'humanité, comme avoit fait Hippocrate, & non pour le profit ou pour la gloire, qui ſont les motifs par leſquels pluſieurs Médecins agiſſent. Il en parle d'ailleurs comme d'un grand homme dans ſon art, & qui poſſedoit toute la Médecine. Le même Dioclès diſoit qu'il ne faut pas écouter ceux qui croyent que l'on peut rendre raiſon de tout. Il ajoûtoit qu'il ſuffit, pour conter ſur un remede, qu'on l'ait ſouvent experimenté, quoique nous ne conoiſſions pas la cauſe de l'effet qu'il produit; qu'il étoit neanmoins bon de rechercher cette cauſe, afin de perſuader mieux les perſonnes auxquelles nous parlons de cet effet. (de aliment facult. lib. 1. cap. 1.)

18 *De adminiſtrat. Anatomic. lib.* 1. 19 *Liv.* 2. *chap.* 2. 20 *Tardar. lib.* 2. *chap.* 13. 21 *Acutar. lib.* 2. *chap.* 17. 22 *Galen. de faſciis.*

cap. 1.) Galien parle encore d'un autre 23 *Dioclès* Chalcédonien, mais je ne sai quand il a vêcu.

Suite du Siecle xxxvj. & Commencement du xxxvij.

CHAPITRE VI.

PRAXAGORE, & PETRON.

1 *Praxagore* est le troisiéme Médecin, après Hippocrate & Dioclès, qui ait acquis une grande réputation. Nous avons supposé que ce dernier étoit du moins de l'âge d'Aristote. Praxagore a dû être le plus jeune des trois; mais non pas de beaucoup, puis qu'il a été le 2 précepteur d'Hérophile; qui vivoit sous Ptolomée Soter, & de quelques autres du même temps, comme on le verra au livre suivant.

Praxagore étoit fils de 3 *Nicarchus*. 4 Il étoit de l'Isle de Cos, aussi bien qu'Hippocrate, & de la même famille, c'est à dire, de la famille des Asclepiades, avec cette particularité qu'il fut le dernier de cette race. C'est ce que dit Suidas, qui veut qu'Hippocrate ait eu sept de ses descendans, qui ont porté son nom les uns après les autres, & qui ont tous été Médecins, comme on l'a vû ci-dessus. Mais je pense que Galien veut seulement dire ici que Praxagore est le dernier des Asclépiades qui ait fait du bruit; ce qui paroît veritable, les Anciens n'ayant point parlé de ces prétendus descendans d'Hippocrate, qui avoient le même nom que lui. Au reste Galien ne marque pas si Praxagore étoit de la même branche qu'Hippocrate. Il se trouvera dans la suite un Médecin de l'Empereur Claude qui se disoit aussi être descendu des Asclépiades; mais il se peut que ce fût un titre qu'il affectât, pour se rendre plus considerable. C'est *Xénophon* dont le nom se trouve dans la généalogie que nous avons rapportée 5 ci-dessus, & dont nous parlerons en son lieu.

Pour revenir à Praxagore, il est mis au rang de ceux qui ont dignement soutenu l'honneur de la Médecine *raisonnée*. Galien en parle fort avantageusement, & comme d'un homme qui entendoit très-bien son métier. Il avoit composé plusieurs livres, que nous n'avons plus aujourd'hui. Le même Galien en cite quelques-uns; comme celui qui étoit intitulé *de l'usage de l'abstinence*, ceux ou Praxagore traitoit *des accidens ordinaires & extraordinaires des maladies*; un autre *des choses naturelles, ou qui arrivent naturellement*, & un autre enfin concernant *les médicamens*.

Ce Médecin passoit de son temps pour un grand *Anatomiste*; mais tout ce qu'il avoit écrit ayant été perdu, nous ne savons que très-peu de chose de ses sentimens à cet égard. Il croyoit avec Aristote *que les Nerfs viennent du cœur*. Il ajoûtoit 6 *que les Arteres se changent en nerfs, à mesure que leur cavité s'étrécit en approchant des extremitez*. Il soûtenoit aussi, avec le même Philosophe, *que le cerveau ne sert presque de rien*, & il ne le regardoit que comme *un appendice*

23 *Médicam. local. lib. 7. chap. 4.*

1 *Post Hippocratem Diocles Caryſtius, deinde Praxagoras. Cels. præfat. lib. 1.*
2 *Galen. de different. pulſ. lib 4. cap. 3.*
3 *Idem, de diſſect. vulvæ, cap. ultimo.*
4 *Idem, method. Med. lib. 1.*
5 *Voyez ci-deſſus, liv. 4, chap. 1.*
6 *Galen. de Hippocrat. & Platonis decretis, lib. 1, cap. 6.*

Unable to display this page

ticuliere touchant *la fiévre*. Il croyoit 15 *que le ſiege de la fiévre eſt dans le tronc de la veine cave, entre le foye & les reins, & que c'eſt par cet endroit que la fiévre commence*. Il eut pluſieurs diſciples, entre leſquels les plus conſiderables ont été *Hérophile*, *Philotimus* & *Pliſtonicus*, dont on parlera dans le livre ſuivant. Ce que Tzetzes dit que Praxagore avoit été inſtruit, par Hippocrate lui-même, pourroit être véritable, en ſuppoſant qu'ils ont l'un & l'autre vêcu fort long-temps. *Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.*

On peut mettre ici un certain Petron, ou *Petronas*, que 16 Celſe dit avoir vêcu avant Eraſiſtrate & Hérophile, bien-tot après Hippocrate. 17 Galien, après avoir parlé de ceux qui macerent leurs malades par de trop longues abſtinences, blâme ce Petron pour être allé à l'autre extrémité, c'eſt à dire, pour leur avoir donné trop de nourriture. Mais le premier Auteur, que nous avons cité, rapporte quelque choſe de plus particulier concernant la méthode „ de ce Médecin; *Petron*, dit-il, faiſoit bien couvrir les fébricitans, afin de les „ mettre dans une grande chaleur & dans une grande ſoif. Après cela, lors que „ la fiévre commençoit à ſe relâcher, il leur donnoit à boire de l'eau froide. Et „ s'il pouvoit par ce moyen leur procurer de la ſueur, il croyoit les avoir ſoula- „ gez. Lors qu'ils ne ſuoient point, il leur donnoit davantage d'eau & les faiſoit „ vomir. Que s'il arrivoit qu'ils fuſſent délivrez de la fiévre, par l'une ou par „ l'autre des voyes que l'on a indiquées, il leur faiſoit d'abord manger de la „ chair de pourceau rôtie, & boire du vin; mais s'ils n'en étoient pas en- „ core quittes, il les faiſoit derechef vomir, à force de boire de l'eau ſalée.

CHAPITRE VII.

De quelques Médecins, dont Ariſtote, & Théophraſte ont parlé.

On peut joindre aux Médecins du trente ſixiéme Siecle, un Syennesis, de Cypre, & un Diogene Apolloniate, citez par Ariſtote, qui rapporte quelques petits fragmens de leurs écrits, par leſquels il paroit qu'ils croyoient, avec Polybe, 1 *que les veines tirent leur origine de la tête*.

Je leur joins encore les Médecins qui ſont citez par Théophraſte, un Clidemus, de Platée, & un Thrasias, de Mantinée. Ce dernier ſe vantoit d'avoir trouvé une drogue, qui avoit une telle proprieté qu'elle faiſoit mourir ſans cauſer aucune douleur. Il diſoit auſſi qu'une choſe purgeoit l'un, & ne purgeoit pas l'autre; ce qu'il prouvoit par l'exemple d'un certain berger, qui mangeoit une poignée *d'ellébore*, ſans que cela lui fit rien. Il ajoutoit à ce berger un de ſes propres diſciples, nommé Alexias, qui fut auſſi un fameux Médecin, un nommé Eudeme, vendeur de médicamens, & un autre *Eudeme*, de Chio, qui tous trois n'étoient point purgez par l'ellébore, quoi que ce ſoit un des plus violens purgatifs que l'on ait. Le premier Eudeme pourroit

15 *Rufus Epheſius.*
16 *Lib.* 3. *cap.* 9.
17 *Commentar. in lib.* 1. *Hippocrat. de rat. vict. in acut.*
1 *Voyez ci-deſſus, liv.* 3. *chap.* 3.

Suite du Siecle xxxvj. & commencement du xxxvij.

bien être le même 2 qu'Ariſtophane appelle *Eudamus*, qui vendoit des anneaux propres contre la morſure des bêtes venimeuſes ; Eudemus, & Eudamus, étant préciſément le même nom, qui ne varie que ſelon la variation des Dialectes.

Théophraſte cite auſſi un 3 ARISTOPHILUS, de Platée; un MENESTOR, qui avoient écrit touchant les plantes, & enfin un 4 DIOTIME, qu'il appelle *Gymnaſtes*; c'eſt à dire, qui étoit le maître d'un 5 *Gymnaſium*, ou qui avoit traité de la Gymnaſtique.

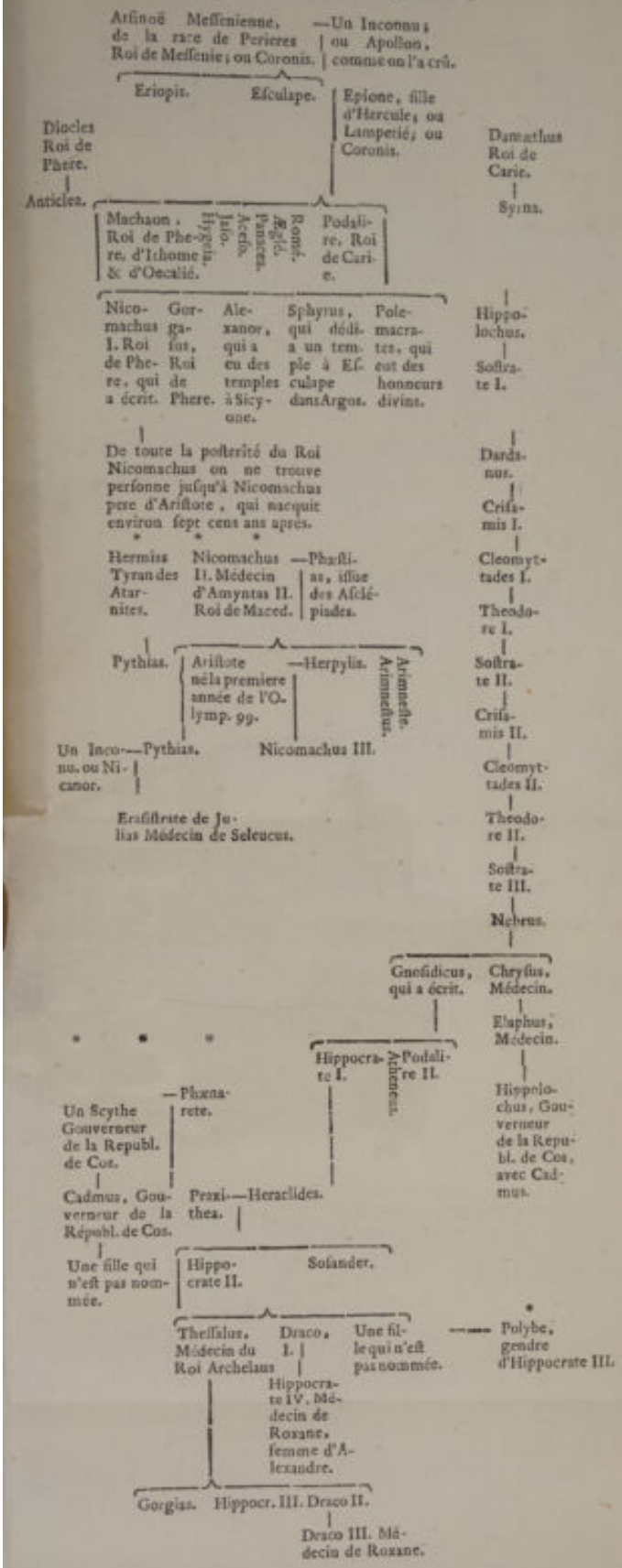
Le temps de tous les Médecins, que nous venons de nommer dans ce chapitre, eſt incertain, c'eſt pourquoi nous les avons mis comme hors de rang ; quoi qu'il ſoit probable qu'ils ont vécu entre Hippocrate, & Ariſtote, ou Théophraſte, n'y ayant pas de l'apparence qu'ils ſoient plus anciens que le premier.

---

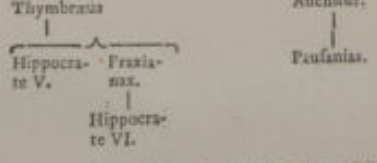
2 *In Pluto.*
3 *Lib.* 1. *cap.* 3. *& alibi.*
4 *Lib. de ſudoribus.*
5 *Voyez ci-devant, liv.* 2. *chap.* 8.

Fin de la Premiére Partie.

Généalogie des Aſclépiades.



On conte divers autres Aſclépiades, outre les précedens; mais nous ne ſavons pas la ſuite de leur Généalogie. Nous trouvons entr'autres les ſuivans.



Il ne faut pas non plus exclurre de cette famille, ceux dont parlent Dioſcoride, & S. Epiphane; ſavoir *Julius Baſſus*, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, & *Diodotus*. On doit pareillement leur joindre *Praxagoras*, *Critodemus*, Médecin d'Alexandre le Grand, & *Xenophon*, Médecin de l'Empereur Claude, qui étoient tous de la race des *Aſclépiades*.

Généalogie des Alcléyiades.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cét Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y sont formées ; les noms des Médecins, leurs decouvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en taille douce, tirées des Médailles Antiques.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

PARTIE SECONDE.

A AMSTERDAM,
Chez C. GAILLET, Directeur de l'Imprimerie des
HUGUETAN.

M. DCC.

Unable to display this page

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y ſont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonſtances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

PARTIE SECONDE.

A AMSTERDAM,
Chez G. GALLET, Directeur de l'Imprimerie des HUGUETAN.

M. DCCII.

HISTOIRE

DE LA

MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y sont formées ; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en Taille douce, tirées des Médailles Antiques.

PAR

DANIEL LECLERC,

Docteur en Medecine.

PARTIE SECONDE.

A AMSTERDAM,

Chez G. GALLET, Directeur de l'Imprimerie des HUGUETAN.

M. DCC. II.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE PREMIER.

Où l'on void ce qui s'eſt paſſé dans toute la ſuite du Siecle xxxvii. juſqu'au commencement du Siecle xxxviii. & où l'on trouve particulierement les innovations de CHRYSIPPE, & de ſes Sectateurs; les progrès de l'Anatomie, ſous ERASISTRATE, & HEROPHILE, & enfin le partage de la Médecine, en trois profeſſions.

AVANT-PROPOS.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

NOus avons vû, dans les livres précedens, que les Philoſophes s'étoient ingerez dans la Médecine; mais comme leur application, à cet égard, s'étoit preſque bornée à la ſeule *théorie*, & qu'ils avoient laiſſé *la pratique* aux Médecins; ceux-ci (entre leſquels Hippocrate, ſes fils & ſon gendre, Praxagore, & Dioclès avoient tenu le haut bout) quoi qu'ils euſſent tiré quelques lumieres de la Philoſophie, ne s'étoient pas ſi fort appuyez ſur le *raiſonnement*, qu'ils n'euſſent beaucoup plus donné à l'*expérience*.

 C'eſt

Unable to display this page

Galien a disputé contre les deux premiers; 3 contre le Stoicien, touchant *le siege de l'ame, & des passions*; & 4 contre le Médecin Cnidien sur le sujet de *la saignée*, & de *la purgation*, celui-ci s'étant déclaré contre ces deux remedes, quoi qu'ils eussent été pratiquez de temps immemorial, comme on l'a remarqué ci-devant. *Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.*

5 *Chrysippe*, dit Pline, parlant de ce dernier, *renversa, par un habil extraordinaire, les maximes des Médecins qui l'avoient précedé.* Ce babil que l'Auteur que l'on vient de citer reproche au Médecin Chrysippe, est un defaut dont le Philosophe du même nom ne devoit pas être exempt, ayant écrit jusqu'à trois cens onze volumes de *Logique* seulement. Il seroit difficile que le Médecin de Cnide eût été un plus grand diseur de rien que le Dialecticien de Cilicie; mais il y a quelque apparence que Pline a confondu ces deux Chrysippes, comme a fait 6 un Auteur moderne, & ce ne seroit pas la seule équivoque que le premier auroit faite, comme on le verra en son lieu.

Quoi qu'il en soit, sa remarque touchant les innovations de nôtre Chrysippe est confirmée par 7 Galien, qui nous apprend en quoi elles consistoient. Chrysippe, comme le remarque cet Auteur, ne vouloit point de saignée. Il n'admettoit même aucun *purgatif* proprement dit, quoi qu'il employât quelquefois *les vomitifs*, & *les lavemens*. On ne sait rien de bien considerable touchant les raisons dont Chrysippe se servoit pour appuyer son sentiment; parce que ses écrits, qui étoient déja rares du temps de Galien, ne sont pas venus jusqu'à nous, & que le même Galien ne s'est pas tant attaché à Chrysippe qu'à Erasistrate disciple de ce dernier, & qui étoit dans les mêmes sentimens. On verra dans le chapitre suivant comment il les appuyoit, & l'on pourra juger de la validité des raisonnemens du maître par ceux du disciple.

Voici ce que dit 8 Diogene Laërce touchant Chrysippe. Son pere s'appelloit *Erinée*, & il avoit eu pour précepteur cet *Eudoxe*, que nous avons mis ci-devant au rang des Sectateurs de Pythagore, & qui étoit tout ensemble *Astronome, Géometre, Médecin*, & *Législateur*, ou comme je pense qu'il faut l'entendre, *savant dans la Politique*. On ne sait rien de particulier de la Medecine d'Eudoxe. On apprend seulement que cet homme quoi que fort pauvre, avoit une si grande envie d'étudier qu'un Médecin nommé 9 Theomedon, le prit chez lui, & lui fournit toutes les commoditez pour cela. Que dans la suite Eudoxe forma le dessein de faire un voyage en Egypte, ayant obtenu des lettres d'*Agesilaus*, pour *Nectanabis*; que celui-ci recommanda Eudoxe aux Sacrificateurs de ce pais-là, qui étoient, comme on la remarqué ci-devant, Philosophes & Médecins, & enfin que Chrysippe le suivit dans ce voyage. Tout ce qui est ajoûté touchant le sejour d'Eudoxe en Egypte, & ce qu'il fit étant de retour en Grece, ne fait rien à l'histoire de la Médecine, ni à celle de Chrysippe en particulier.

3 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib.* 1. & 2.
4 *De vena sect. adv. Erasistratum.*
5 *Lib.* 29. *cap.* 1.
6 *Petrus Castellanus, in vitis Medicorum.*
7 *De vena sect. adverf. Erasistratum.*
8 *In Eudoxo & Chrysippo.*
9 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 2.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Eudoxe fleuriſſoit dans la CIII. Olympiade, c'eſt pour quoi nous l'avons mis 10 ci-deſſus entre les contemporains de Platon, & cela eſt encore une preuve que Chryſippe ſon diſciple a dû vivre environ le temps d'Ariſtote, ou de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ayant eu comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre, un fils qui vivoit ſous Ptolomée Soter, Succeſſeur de ce dernier.

Je ne ſai pas autre choſe touchant Chryſippe, ſi ce n'eſt qu'il avoit écrit 11 *des herbages*, & en particulier *des choux*. Au reſte quoi qu'il fut Cnidien, & que l'on ait parlé d'une Ecole 12 d'Aſclépiades qui étoit à Cnide, il n'eſt pas remarqué qu'il fût de cette famille, ni de cette Ecole, qui avoit peut être déja manqué en ce temps-là.

CHAPITRE II.

MEDIUS, ARISTOGENES, METRODORE, & ERASISTRATE, Diſciples de Chryſippe.

1 GAlien parle de deux diſciples de Chryſippe, dont l'un s'appelloit *Medius*, & l'autre *Ariſtogenes*. 2 Suidas fait auſſi mention du premier, ajoûtant qu'il étoit frére de *Crétoxene*, mere d'Eraſiſtrate. C'eſt apparemment le même que 3 Diogene Laërce appelle *Midias*, & qu'il dit avoir été mari de *Pythias*, fille d'Ariſtote, de laquelle il eut un fils, qui porta auſſi le nom d'*Ariſtote*; ſur quoi l'on peut voir ce que nous remarquons un peu plus bas, en parlant d'Eraſiſtrate.

Quant à *Ariſtogenes*, nous apprenons du même Suidas qu'il étoit Cnidien, & qu'il avoit été eſclave du Philoſophe Chryſippe, & enſuite Médecin du Roi Antigonus *Gonatas*. 4 Mais il y apparence que ſi Ariſtogenes avoit ſervi un Chryſippe, c'étoit plûtôt le Médecin, dont Galien le fait diſciple, que le Philoſophe du même nom, & que Suidas eſt auſſi tombé dans l'erreur de ceux qui ont confondu les deux Chryſippes. Il y a eu, ſelon la remarque du même Auteur, un autre *Ariſtogenes Thaſien*, qui avoit beaucoup écrit en Médecine. 5 Sextus Empirique donne à Chryſippe un troiſiéme diſciple nommé *Métrodore*, duquel on parlera encore au ſujet d'Eraſiſtrate. Mais il faut remarquer qu'il y a eu un autre Métrodore, diſciple de Sabinus, qui a été mis, auſſi bien que ſon maître, au rang des anciens Commentateurs d'Hippocrate. 6 Cælius Aurelianus en conte un troiſiéme qui fut diſciple d'Aſclépiade. 7 On trouve enfin un quatriéme Métrodore Philoſophe, de l'Iſle de Chio, qui fut, à ce que dit Suidas, diſciple de Démocrite, & précepteur d'Hippocrate.

Les

10 *Part. 1. liv. 4. chap. 3.*
11 *Vide Plin. Laërt. & Schol. Nicandr. in Theriac.*
12 *Part. 1. liv. 2. chap. 2.*
1 *De vena ſect. adverſ. Eraſiſtrateos, cap. 2.*
2 *In voce Eraſiſtratus.*
3 *In vitis Theophraſti & Lyconiſ.*
4 *Voyez le chapitre précedent, & Ménage ſur Diogen. Laërce, liv. 7. ſect. 185.*
5 *Adverſ. Mathemat. cap. 12.*
6 *Voyez ci-après, part. 2. liv. 3. chap. 11.*
7 *Voyez ce qui a été dit ci-devant, part. 1. lib. 3. chap 31. touchant cette remarque de Suidas.*

Les trois disciples de Chrysippe dont on vient de parler n'ont pas fait à peu près autant de bruit que le quatriéme, qui est Erasistrate. Je dis que ce dernier a été disciple de Chrysippe, sur le témoignage de Pline, sur celui de Galien, & en quelque maniere sur celui d'Erasistrate lui-même, qui reconoit, dans Diogene Laërce, *qu'il a beaucoup appris de Chrysippe.* Neanmoins si l'on en croit Sextus Empiricus, Erasistrate n'aura été que le disciple d'un autre disciple de Chrysippe. Voici ce que cet Auteur dit sur ce sujet, à l'endroit que l'on a cité, & où l'on trouve d'ailleurs quelques autres particularitez qui servent à démêler l'extraction d'Erasistrate, & le temps auquel il a vécu; *Pythias, fille d'Aristote, eut trois maris. Le premier fut Nicanor, Stagirite, qui avoit été élevé dans la maison d'Aristote. Le second s'appelloit Procles, qui étoit descendu de Démaratus, Roi de Lacédémone, & qui eut deux fils de ce mariage, Procles & Démaratus, qui étudiérent sous Theophraste. Le troisiéme fut le Médecin* 8 *Métrodore, disciple de Chrysippe Cnidien. Ce Métrodore*, ajoûte nôtre Auteur, *prit soin de l'éducation d'Erasistrate, & eut un fils nommé Aristote.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Ce passage de Sextus ne peut point s'accorder avec ce que dit Pline, 9 *qu'Erasistrate étoit fils de la fille d'Aristote.* L'on peut d'ailleurs opposer à ce dernier Auteur le témoignage de Suidas, de qui nous apprenons que la mere d'Erasistrate s'appelloit *Crétoxene*, & qu'elle étoit sœur de *Médius*, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, & de 10 *Cléombrotus.* Le P. Hardoüin, dans ses remarques sur Pline, tâche de concilier ces Auteurs, en disant *qu'Erasistrate pouvoit être fils de Pythias par adoption*, mais il ne marque point sur quoi il établit sa conjecture. Si elle a quelque fondement ce ne peut être que sur ce que dit Sextus, dans le passage que l'on vient de citer, *qu'Erasistrate avoit été instruit ou élevé par les soins de Métrodore mari de Pythias.*

Erasistrate étoit de *Julis*, dans l'Isle de *Cea*, ou *Ceos.* Suidas, de qui nous l'apprenons, ajoûte *que ce Médecin fut enseveli vis à vis de Samos, sur la montagne appellée Mycalé*, circonstance qui a peut être obligé 11 l'Empereur Julien à dire, qu'Erasistrate étoit de *Samos.* Quant à ce que dit Estienne de Byzance, que le même Erasistrate étoit de *Cos*, patrie d'Hippocrate, il est visible qu'il s'est trompé, en prenant *Cos* pour *Ceos*, une Isle pour une autre. *Chio* est une troisiéme Isle que quelques Auteurs ont aussi prise pour le lieu de la naissance d'Erasistrate, à cause que le nom approche de celui de *Ceos.*

Il se trouve pareillement quelque difficulté touchant le temps auquel Erasistrate a vécu. Eusebe prétend qu'il floriſſoit sous le regne de *Ptolomée Philadelphe*, environ la cxxxi. Olympiade, qui commença l'An du Monde 3714. ce qui a du rapport, pour le temps, avec ce que dit Sextus, dans le passage qu'on a cité. Mais il semble que si ce Médecin n'a pas été un peu plus ancien, à peine pourra-t-il avoir exercé sa profession, & avoir déja acquis une grande réputation du temps de *Seleucus Nicator*, qui mourut dans l'Olympiade cxxiv. vint & huit ans avant le temps marqué par Eusebe. C'est pourtant ce que l'on recueuille de l'histoire suivante, je veux dire, qu'Erasistrate étoit déja fameux avant la mort du Prince que l'on vient de nommer.

12 Antio-

---

8 Diogene Laërce, comme on l'a vû au commencement de ce chapitre, appelle *Midias*, ce dernier mari de la fille d'Aristote; mais on croit qu'il y a une faute dans le texte, & qu'il faut lire *Métrodore*, au lieu de *Midias.* Voyez Ménage sur Diog. Laërce, *liv. 7. sect.* 185.

9 *Lib. 29. cap. 1.*

10 On parlera de ce Cléombrotus dans la suite de ce chapitre.

11 *Julian. in Misopogone.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

12 Antiochus étant devenu éperdument amoureux de Stratonice, seconde femme de Seleucus son pere, qu'il avoit épousée du vivant de la premiere, qui étoit mere d'Antiochus, cachoit de tout son pouvoir cette passion criminelle. Cependant l'effort qu'il se faisoit en cette rencontre produisit un si facheux effet, que ce Prince tomba dans une langueur qui le consumoit de jour en jour. Sur quoi Seleucus ayant mandé les Médecins les plus experts, entre lesquels étoit Erasistrate, ce dernier fut le seul qui conut la veritable cause de cette maladie, de la maniere qu'on va le dire. Comme il étoit fort assidu auprès de ce jeune Prince, & qu'il observoit avec un grand soin son visage, ses manieres, & toute la disposition extérieure de son corps, il remarqua que toutes les fois que Stratonice entroit dans la chambre d'Antiochus, cela le mettoit dans un grand trouble, que sa voix s'abaissoit, qu'il lui venoit une rougeur extraordinaire au visage, qu'il avoit les yeux étincelans, une legere sueur, & le pouls plus ému; & que Stratonice s'étant retirée tous ces accidens disparoissoient peu à peu. Sur ces indices Erasistrate ne doutant point qu'Antiochus ne fût effectivement amoureux de cette Princesse, il chercha à le tirer d'affaire du mieux qu'il put. Il fit savoir à Seleucus que la maladie du Prince n'étoit causée que par l'amour, mais que malheureusement il aimoit une personne dont il ne pouvoit rien esperer. Seleucus ayant paru fort surpris de cette nouvelle, & particulierement de ce que l'on supposoit qu'il n'étoit pas au pouvoir de son fils de se satisfaire, demanda avec empressement quelle étoit donc cette personne qu'Antiochus aimoit. C'est ma femme, répondit tout d'un coup Erasistrate. Et quoi, dit Seleucus, voudriez vous bien être cause de la mort d'un fils qui m'est si cher en refusant de lui ceder vôtre femme? Voudriez vous bien, Seigneur, repartit ce Médecin, vous resoudre à ceder Stratonice au Prince, s'il en étoit amoureux? Seleucus lui ayant fait de grands sermens qu'il n'hésiteroit pas un moment, Erasistrate lui déclara ouvertement comme la chose se passoit; ce qui obligea ce Roi à tenir sa parole, quoi qu'il eût déja un enfant de Stratonice.

13 Ce fait est rapporté par tant de bons Auteurs, qu'il semble qu'on n'en sauroit douter. Neanmoins, s'il est vrai, comme Sextus le pose, qu'Erasistrate ait été élevé par les soins d'un troisiéme mari de Pythias, fille d'Aristote, quelle apparence que le même Erasistrate pût être fameux dans sa profession avant la mort de Seleucus, qui ne survécut que quarante-ans à Aristote? On sait que Pythias n'étoit pas en âge de se marier quand son pere mourut; il fallut donc qu'il se passât quelques années avant que Nicanor son premier mari l'épousât. Et supposé que Nicanor fût mort peu de temps après son mariage, Procles, à qui cette fille d'Aristote se maria en secondes noces, en ayant eu deux enfans, dût demeurer avec elle long-temps; en sorte que plusieurs années se durent écouler entre la mort d'Aristote, & le temps du troisiéme mariage de sa fille avec Métrodore. Or celui-ci ayant pris soin de l'éducation d'Erasistrate, cela ne suppose-t-il pas qu'Erasistrate devoit être fort jeune en ce temps-là, & par conséquent qu'il n'étoit pas en âge d'exercer sa profession, du moins avec éclat, du temps de Seleucus *Nicator*. Et s'il est remarqué dans le recit de Sextus, que Procles & Démaratus, les deux fils de Pythias, étudierent sous Théophraste, Diogene Laërce dit aussi qu'Erasistrate

---

12 *Plutarch. in Demetr. Valer. Maxim. lib. 5. cap. 7. Appian. in Syriac. Galenus de præcognitione ad Posthumum, cap. 6. Suidas in voce* Erasistratus. *Julianus in Misopogone.* Ce dernier prétend qu'Antiochus n'épousa Stratonice qu'après la mort de Seleucus, qui ne survécut pas long-temps à la maladie de son fils.

13 Lucien (*dans la Déesse de Syrie*) rapporte la même histoire, mais il fait le nom du Médecin qui guérit Antiochus.

qu'Erasistrate a été disciple de ce Philosophe; de sorte qu'il est assez vraisemblable que ce dernier, je veux dire Erasistrate, étoit à peu près de l'âge des enfans de Pythias, ou qu'il n'étoit guére plus avancé. Cela étant, il n'auroit pas pû mieux se trouver chez *Antigonus* Roi d'Asie, comme on l'a aussi prétendu, que chez Seleucus. On a rapporté cette histoire 14 ci-devant. Je ne vois point comment on peut concilier ces differens Auteurs, qu'en supposant qu'Erasistrate a commencé fort jeune à exercer sa profession, & qu'il a été d'abord estimé; à moins qu'on ne voulût dire, que le même Erasistrate pouvoit avoir été élevé par Métrodore, long-temps avant que celui-ci se mariât avec Pythias, qu'il pouvoit avoir épousée étant déja vieux, ce sentiment n'étant pas contraire au texte de Sextus; 15 mais j'ai plus de penchant à suivre Eusebe, qui fait, comme on l'a vû, Erasistrate un peu moins ancien,

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

On attribue enfin à Erasistrate d'avoir guéri un Roi *Antiochus*, & d'avoir reçû pour cela *cent talens*, c'est à dire, *deux cens quarante mille livres*, monoye de France, de *Ptolomée*, fils de ce Roi. C'est Pline, qui en parle de cette maniere. Mais je ne sai quel Roi Antiochus a eu un fils de ce nom. Dans un autre endroit Pline dit la même chose d'un autre Médecin, qu'il appelle Cleombrotus, ou *Theombrotus*, & qu'il dit avoir été de l'Isle de *Ceos*, qui étoit la patrie d'Erasistrate; ce qui donne lieu de croire, ou 16 que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces deux Médecins a été mis dans l'un de ces deux endroits par équivoque, l'histoire étant la même au nom du Médecin près. On a vû dans le commencement de ce chapitre que *Cleombrotus*, étoit le nom d'un oncle d'Erasistrate; ce qui pourroit faire soupçonner que quelques-uns avoient attribué cette avanture à l'oncle, & d'autres au neveu. 17 Le P. Hardoüin dit que le Roi Antiochus, dont il s'agit en cet endroit, étoit Antiochus *Soter*, fils de Seleucus Nicator, dont on a parlé ci-devant; mais aucun Historien n'a remarqué que cet Antiochus, eût un fils nommé Ptolomée. S'il s'agit ici d'Erasistrate, ne pourroit-on point dire que ce fût Ptolomée Philadelphe qui lui fit ce present, pour avoir guéri Antiochus surnommé *le Dieu*, qui avoit épousé Bérénice fille de Ptolomée? En ce cas, il ne faudroit que changer le mot de *fils*, qui peut avoir été mis par équivoque, en celui de *beau-pere*.

Au reste en quelque temps qu'ait vécu Erasistrate, ce que l'on a dit de lui qu'il avoit été appellé par divers Rois, soit vrai ou non, fait voir en quelle estime il a été anciennement. L'on a prétendu qu'il alloit de pair avec Hippocrate; & il est appellé par 18 Macrobe *le plus noble*, ou *le plus fameux de tous les anciens Médecins*. Nous allons voir sur quoi pouvoit être fondée cette grande réputation.

14 *Part. 1. liv. 4. chap. 4.*
15 *Voyez ci-après, chap. 4. & 6.*
16 *Vid. Tiraquell. de Nobilitate, cap. 31. & Harduinum in lib. 7. Plin. cap. 37.*
17 *Vide eundem in Plin. lib. 29. cap. 1.*
18 *Saturnal. lib. ultim. cap. 15.*

Unable to display this page

„ consideroient à cause de leur vertu. Ces personnages là n'étant pas assez
„ jeunes pour travailler eux mêmes à l'Anatomie avec succès, ou pour s'inf-
„ truire des parties du corps par la vüe, en mettant la main à l'œuvre, ils ne
„ purent l'apprendre que fort imparfaitement. De là vint que par succession
„ de temps, les instructions nécessaires sur cette partie de la Médecine 4
„ ayant souvent passé d'une main à l'autre, l'Anatomie alla toujours en
„ empirant.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Galien, comme on voit, suppose que l'Anatomie a été dans sa fleur tant que la Médecine a été renfermée dans la famille des Asclépiades; & il fixe, en termes exprès, le commencement du déclin de cette science, je veux dire de l'Anatomie, au temps que la Médecine a commencé de sortir de cette famille. Or on n'apprend pas que la Médecine en soit sortie, si ce n'est lors que les Philosophes ont commencé à s'introduire dans cet art, ou seulement lors qu'Hippocrate a commencé à faire des disciples, comme Galien lui-même le remarque ailleurs. Cela étant, on croira difficilement à l'égard des premiers, c'est à dire des Philosophes, qu'ils ayent été la cause du déchet de l'Anatomie, eux qui avoient interêt de l'amener à son plus haut période, quand même ils n'auroient pas eu en vüe la Médecine. Galien lui-même n'étoit pas dans cette pensée, puis qu'il joint les Philosophes aux Médecins, lors qu'il parle du temps auquel l'Anatomie étoit, selon lui, à sa perfection; entendant sans doute par ces Philosophes, Démocrite & les autres qui ont précedé Hippocrate. Il ne reste donc que le temps, qui a suivi la mort de ce dernier.

Mais c'est ici où est la plus grande difficulté, car si Hippocrate a été aussi grand Anatomiste, que Galien le suppose, qui est ce, je vous prie, qui pourroit croire que ce qu'il savoit à cet égard, se soit si tôt perdu, ou ait échappé à la mémoire des hommes, en sorte que *Dioclès*, Praxagore, & tous les autres Médecins de leur temps, eussent si peu profité de ses lumieres ou de sa tradition, que Galien ait pû avec justice les appeller, comme il fait, 5 *des Anatomistes grossiers?* Il faudroit pour cela qu'il se fût écoulé beaucoup de temps, entre Hippocrate & les Médecins que l'on vient de nommer. C'est ce que Galien voudroit insinuer quand il dit *que les conoissances Anatomiques avoient passé plusieurs fois d'une main à l'autre*, pendant cet intervalle. Mais où trouver toutes ces successions, ou ce grand nombre de générations, puis que tous les Auteurs conviennent, que Dioclès a suivi Hippocrate de fort près, en sorte qu'il a dû être contemporain de Platon, comme on l'a remarqué ci-dessus? Cela étant, s'il n'a pas vû Hippocrate, il a du moins pû voir ses fils, ou son Gendre, lesquels on doit présumer avoir aussi bien hérité du savoir de leur pere, par rapport à l'Anatomie, qu'ils ont passé pour ses dignes successeurs, à l'égard du reste de la Médecine. Et pour ce qui concerne Praxagore, qui est venu presque en même temps que Dioclès, quand il n'auroit pas pû s'instruire par le même canal, c'est à dire, par la tradition d'Hippocrate & de ses disciples, n'étoit il pas lui-même, de l'aveu propre de Galien, des descendans d'Esculape, & de cette famille où l'on naissoit Anatomiste; de sorte qu'à cet égard Hippocrate ne devoit point avoir d'avantage par dessus lui? Galien ne se seroit pas embarassé là dedans, s'il n'avoit été prévenu mal à propos en faveur des Asclépiades, comme il est aisé de le voir, & comme on l'a déja remarqué 6 ci-devant, en parlant de ces anciens Médecins.

4 πολλῶν διαδοχῶν.
5 *De dissect. vulvæ, cap. 9.*
6 *Part. 1. liv. 2. chap. 2.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Il eſt certain qu'Eraſiſtrate a été le premier, conjointement avec *Hérophile*, duquel on parlera bi n-tôt, qui ait pouſſé l'Anatomie un peu loin; mais Galien qui regardoit le premier comme le rival d'Hippocrate, n'avoit garde d'en convenir, ſe déclarant, comme il fait par tout, pour ce dernier.

C'eſt encore une choſe ſure qu'avant Eraſiſtrate & Hérophile, on n'avoit pas oſé anatomiſer des *corps humains*; & que du temps d'Ariſtote, qui a précedé de fort peu ces deux Médecins, on n'avoit encore diſſequé que des bêtes, comme on l'a obſervé 7 ci-deſſus. Il eſt vrai qu'en Egypte l'on avoit acoûtumé dès long-temps auparavant d'embaumer les corps morts, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans les ouvrir; auſſi Galien avoüe-t-il que cette coûtume pouvoit avoir fourni aux Médecins de ce païs là une occaſion favorable de s'inſtruire. Mais comme il n'y a pas d'apparence que ceux qui travailloient à ces embaumements oſaſſent ſatisfaire entierement leur curioſité, ni foüiller auſſi avant qu'il auroit été néceſſaire dans les corps humains, que l'on regardoit comme quelque choſe de ſacré; l'Anatomie ne put pas s'être beaucoup avancée, pendant que l'on n'avoit pas d'autres moyens que celui-là. Il falloit néceſſairement avoir des cadavres, ſur leſquels on pût tout entreprendre.

C'eſt apparemment ce qu'on obtint de l'inclination qu'eurent les Princes de ce temps-là pour l'avancement des ſciences & des beaux arts. *Alexandre le grand* avoit commencé le premier à favoriſer ceux qui s'attachoient à l'Hiſtoire Naturelle, en obligeant Ariſtote à travailler à celle des Animaux & de leurs parties. Et ſans doute *Ptolomée Soter*, ou Ptolomée fils de Lagus, ſucceda auſſi bien à Alexandre à l'égard de cette même inclination qu'à l'égard de la portion de ſon Empire qui lui échut en partage. Cela eſt d'autant plus probable qu'il paroît que Ptolomée étoit ſavant, ayant écrit lui-même l'hiſtoire d'Alexandre, comme on l'apprend d'Arrien. *Ptolomée Philadelphe* fils du précedent n'eut pas moins d'empreſſement à favoriſer les lettres & les arts, ayant attiré dans ſa Capitale les plus grands hommes de ſon temps, & ayant ramaſſé, avec une dépenſe extraordinaire, des livres de tous les endroits du monde; pour en compoſer une grande Bibliotheque, 8 qui fut encore augmentée par ſes Succeſſeurs.

Il eſt vraiſemblable que ce furent ces deux Rois, qui paſſant par deſſus le ſcrupule que l'on s'étoit fait juſqu'à lors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiſer, n'accordérent pas ſeulement aux Médecins les corps des criminels qu'on avoit ſuppliciez; mais, s'il en faut croire le témoignage de quelques Auteurs, leur remirent encore entre les mains pluſieurs de ces malheureux pour les diſſequer tout vifs, dans la penſée que l'on découviroit par ce moyen des choſes que l'on ne pouvoit voir autrement; *Hérophile & Eraſiſtrate*, dit Celſe, *ont diſſequé vifs des criminels condannez à la mort, que les Rois tiroient des priſons pour les leur remettre.* On aura encore occaſion de toucher cette derniere circonſtance, quand il s'agira d'Hérophile.

Sous lequel de ces deux Princes qu'ait vécu Eraſiſtrate, il y a de l'apparence que profitant d'une conjoncture ſi favorable, il fit dans l'Anatomie ces découvertes qui lui acquirent tant de réputation. Mais comme ſes écrits ne ſont pas venus juſqu'à nous, on ne ſait preſque ſur ce ſujet que ce qu'on en

---

7 *Part. 1. liv. 4. chap. 4.*

8 *Voyez ci-deſſus, part 1. liv. 3. chap. 30. & ci-après, part. 2. liv. 1. chap. 8.*

en apprend de Galien, qui ne cite ordinairement Erasistrate que pour le réfuter.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

La principale des découvertes de ce dernier, qui n'a cependant pas été faite sur des corps humains, mais qui ne lui a pas fait pour cela moins d'honneur, c'est celle de 9 *certains vaisseaux blancs qu'il trouvoit dans le méſentere des chevreaux qui tettent, & qu'il croyoit être des arteres.* Il ajoûtoit, *que ces vaisseaux paroissoient premierement pleins d'air, & en suite de chyle.*

D'ailleurs Erasistrate & Herophile ont été les premiers qui ont conu les veritables ou les principaux usages du *Cerveau* & des *Nerfs*, ou du moins ceux que tous les Anatomistes ont assigné depuis à ces parties. Rufus Ephésien dit qu'Erasistrate reconoissoit de deux sortes de *nerfs*; les uns qui servent au *sentiment*, & les autres au *mouvement*. Il ajoûtoit, dit cet Auteur que les premiers sont *creux*, & qu'ils tirent leur origine *des membranes du cerveau*, au lieu que les autres sortent *du cerveau même & du cervelet*. Mais 10 Galien nous apprend qu'Erasistrate, ayant mieux examiné la chose, avoit enfin reconu dans sa vieillesse, *que tous les nerfs viennent également du cerveau*. C'est ce qu'on recueuille d'un passage de cet ancien Anatomiste que Galien rapporte, & que nous traduirons tout entier, pour faire voir l'idée que le premier avoit du *Cerveau*, du *cervelet*, des *Nerfs*, & de tout ce qui dépend de ces parties. Nous examinions, dit „ Erasistrate, quelle étoit la nature du *cerveau d'un homme*, & nous le trou„ vions partagé en deux parties, comme dans tous les autres animaux. Il avoit „ un ventricule, ou une cavité, d'une forme longue; 11 Ces ventricules „ avoient communication l'un avec l'autre, ou se rendoient tous en un, par „ une ouverture commune, selon la contiguité de leurs parties, tendans en „ suite vers le cervelet, où il y avoit aussi une petite cavité. Mais chaque par„ tie étoit séparée & renfermée par des membranes; & le cervelet en parti„ culier se renfermoit par lui-même, aussi bien que le cerveau, qui ressem„ bloient par ses contours & par ses divers replis au boyau jejunum. Le cer„ velet étoit pareillement replié & contourné de diverses manieres; en sorte „ qu'il étoit aisé de conoître en voyant cela, que si, dans les jambes des bê„ tes qui courent le plus vîte, comme sont le cerf, le lievre, & quelques „ autres, l'on remarque des tendons & des muscles bien disposez pour cet „ effet, dans l'homme, qui a l'entendement de plus que les autres animaux, „ cette grande varieté & multiplicité des replis du cerveau a aussi été faite „ pour une fin particuliere, (*qui a sans doute du rapport à cet avantage de l'hom„ me.*) De plus nous observions, *continue Erasistrate*, toutes les apophyses ou „ productions des nerfs qui sortoient du cerveau; de maniere, pour le dire en „ un mot, que le cerveau est visiblement le principe de tout ce qui se fait „ dans le corps. Car le sentiment de l'Odorat vient de ce que les marines sont „ percées, pour avoir communication avec les nerfs; l'Oüie se fait aussi par „ une semblable communication des nerfs avec les oreilles; la langue & „ les yeux reçoivent de même des productions des nerfs du cerveau.

9 *Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis, cap. 5. & Administrat. Anatom. lib. 7. cap. ultimo.*

10 *De Hippocr. & Platon. decret. lib. 7. cap. 3.*

11 Il manque apparemment ici quelque chose dans le texte, ou il y a une faute.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

On void ici, par la propre déclaration d'Eraſiſtrate, qu'il avoit diſſequé des hommes, ce qui confirme ce l'on a dit ci-devant ſur le témoignage de divers Auteurs. 12 Eraſiſtrate avoit auſſi décrit fort exactement, au jugement de Galien, les *membranes* qui ſe trouvent vers les orifices du cœur, & il ſoûtenoit avec Ariſtote que les *veines* & les *arteres* tirent leur origine de ce viſcere. *Il y a*, diſoit-il, *de certaines membranes inſerées aux orifices des vaiſſeaux du cœur, du miniſtere deſquelles le cœur ſe ſert, ſoit pour la réception, ſoit pour l'expulſion des matieres qui y entrent ou qui en ſortent.* Quelques-uns, *interrompt ici Galien*, ont oſé nier qu'il y eut de ſemblables membranes, & les ont regardées comme une fiction d'Eraſiſtrate, ou comme une choſe inventée pour appuyer ſon ſyſteme; mais elles ſont ſi bien conues des Anatomiſtes, qu'il faut être bien novice pour ignorer ce que c'eſt. Il y a, *pourſuit Galien*, trois de ces membranes à l'orifice de la *veine Cave*, qui reſſemblent aux pointes des fers de fleches ou de dards, d'où vient que quelques-uns des diſciples d'Eraſiſtrate les ont appellées *Triglochines*, c'eſt à dire, *membranes à trois pointes*. Il y en a auſſi à l'orifice de *l'artere veineuſe*, (j'appelle ainſi celle qui du ventricule gauche ſe diſperſe dans le poumon) de ſemblables pour la forme, mais le nom n'en eſt pas le même, car cet orifice n'a que deux de ces membranes, Les autres deux orifices (celui de la *veine artérieuſe* & celui de *la grande artere*) en ont auſſi chacun trois qui ont la figure de la lettre *Sigma* (qui avoit la figure de nôtre C.) Galien ceſſant „ ici de parler introduit derechef Eraſiſtrate diſant; que ces deux derniers ori„ fices ſont chacun également diſpoſez pour porter hors du cœur; que par le „ premier il ſort du ſang pour aller au poumon, & par le ſecond de 13 l'eſ„ prit pour être répandu dans tout le corps. (*Il manque ici quelque choſe au „ texte Grec.*) Il arrive de cette maniere, *continue Eraſiſtrate*, que ces mem„ branes rendent alternativement au Cœur des offices oppoſez. Celles qui ſont „ attachées aux vaiſſeaux qui introduiſent les matieres regardent du dehors au „ dedans, afin qu'elles ſe puiſſent baiſſer étant pouſſées par l'impétuoſité des „ matieres qui abordent, & que ſe couchant juſques dans les cavités du cœur, „ elles en ouvrent l'entrée, pour l'introduction des matieres qui y ſont atti„ rées; car il ne faut pas croire que ces matieres y entrent d'elles mêmes com„ me dans un receptacle inanimé, mais le cœur, par ſa diaſtole (*ou lors qu'il „ ſe dilate*) les attire, comme les ſoufflets des forgerons attirent l'air, & c'eſt „ de la maniere que le cœur ſe remplit. Les membranes des vaiſſeaux qui „ ſervent à mettre dehors les matieres ſont tournées tout au rebours, c'eſt à „ dire, qu'elles regardent du dedans au dehors, en ſorte qu'étant aiſément cou„ chées ou renverſées par les matieres qui ſortent, elles ouvrent les orifices „ dans le temps que le cœur fournit ou pouſſe ces matieres; au lieu qu'autre„ ment elles ferment exactement les mêmes orifices, & ne laiſſent rien re„ tourner en arriere de ce qui eſt une fois ſorti; que même que les membra„ nes des vaiſſeaux qui ſervent à introduire les matieres ferment les orifices de „ ces vaiſſeaux, lors de la ſyſtole du cœur (*ou lors qu'il ſe reſſerre*) ne laiſſant „ rien ſortir derechef de ce qui y a été une fois attiré.

Il ſeroit à ſouhaiter que Galien nous eût laiſſé pluſieurs fragmens de la nature de ces deux. Au reſte ce qu'il dit que quelques-uns croyoient *que les membranes*

---

12 *De Hippocr. & Platon. decret. lib. 1. cap. 10. & lib. 6. cap. 6.*

13 On trouvera un peu plus bas l'explication de ce que dit ici Eraſiſtrate.

branes du cœur étoient une fiction d'Eraſiſtrate, eſt encore une preuve convaincante que le livre 14 du cœur, attribué à Hippocrate n'eſt nullement de lui, puis qu'il y eſt fait mention de ces mêmes membranes. Si ce livre eût été de celui dont il porte le nom, Galien nauroit pas manqué de le remarquer pour faire honneur à l'Auteur; & pour fermer la bouche à ceux qui vouloient que les membranes dont il s'agit fuſſent une invention d'Eraſiſtrate; il n'y avoit qu'à faire voir à ces gens là ce qu'Hippocrate avoit écrit auparavant là-deſſus. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

Mais il eſt ſurprenant que le même Eraſiſtrate, qui avoit ſi bien examiné le cœur, & diſſequé tant d'animaux vifs, embraſſât, à l'égard des *arteres*, un ſentiment que tous les autres Anatomiſtes ont regardé comme abſurde. Il aſſuroit, après Praxagore, duquel on a parlé dans le livre précedent, 15 *que, dans l'état naturel les arteres ne contiennent point de ſang, & qu'elles ne ſont remplies que d'eſprit ou d'air, non plus que le ventricule gauche du cœur.* Il étoit aiſé de le convaincre par la vüe; mais il avoit recours à ce ſubterfuge: 16 *D'abord*, diſoit-il, *que l'on ouvre le ventricule gauche du cœur, l'eſprit s'évapore ſans qu'on le voye, & ce ventricule ſe remplit à l'inſtant de ſang*; il diſoit la même choſe des arteres.

Ce qui l'avoit engagé dans ce ſentiment, touchant l'uſage des arteres, c'eſt, dit Galien, *parce qu'il ne comprenoit pas pourquoi il y auroit eu de deux ſortes de vaiſſeaux deſtinez à porter la même liqueur*, c'eſt à dire, pourquoi *les veines* & *les arteres* auroient également contenu & charrié du ſang. S'il avoit eu conoiſſance du myſtere de la *circulation*, que 17 quelques Savans voyent clairement dans Hippocrate, il n'auroit pas été ſi embarraſſé ſur cet article. Il auroit veritablement pû y venir, par la conoiſſance qu'il avoit des *membranes* ou des *valvules* du cœur, s'il ne s'étoit pas trompé à l'égard d'une de ces valvules, comme on l'a vû ci-deſſus. Ce que l'on va dire, éclaircira plus particulierement le ſentiment de cet ancien Anatomiſte, & inſtruira en même temps de ce qu'il penſoit ſur les *cauſes des maladies*.

18 Eraſiſtrate aſſuroit, *que* la grande veine *eſt le reſervoir du ſang*, & la grande artere *celui de l'eſprit*. Il ajoûtoit, *que ces reſervoirs ſe diviſant en divers ramaux deviennent plus petits, mais que le nombre en devient plus grand; & que comme il n'y a point d'endroit, dans tout le corps, où l'un de ces ramaux ſe termine, qu'il ne trouve encore un plus petit ramau, qui reçoit ce que le plus gros apporte; il arrive qu'avant que tous ces ramaux ſoient parvenus à la ſuperficie du corps, ils ſe diviſent en des extrémitez* 19 *ſi menues & ſi déliées, que le ſang qu'ils contiennent ne peut plus en ſortir, à cauſe de leur petiteſſe. De cette maniere*, pourſuit nôtre Anatomiſte, *encore que les bouches des arteres & des veines ſoient fort voiſines, le ſang ne laiſſe pas de ſe tenir dans ſes bornes particulieres, ſans entrer dans les vaiſſeaux de l'eſprit, & juſques là le corps de l'animal demeure dans ſon état naturel. Mais lors que quelque cauſe violente vient troubler cette économie, le ſang* 19 *ſe jette dans les arteres, & c'eſt là la ſource des maladies. Entre les cauſes dont nous*

14 *Voyez Part. 1. liv. 3. article 2.*

15 *Galen. an ſanguis ſit naturâ in arteriis?*

16 *Ibidem, & de Hippocrat. & Platon. decret. lib. 1. chap. 6. & de vena ſect. adv. Eraſiſtratum, chap. 3.*

17 *Voyez Part. 1. liv. 3. article 3.*

18 *Galen. de vena ſect. advers. Eraſiſtratum.*

19 *Eraſiſtrate ſe ſervoit du mot* παρέμπτωσις, *chûte d'un lieu à un autre*, pour exprimer ce *paſſage* ou cette *tranſfuſion* du ſang des veines dans les arteres.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

nous venons de parler la trop grande abondance du ſang eſt la principale; car par là les tuniques des veines ſe dilatent plus qu'à l'ordinaire; & leurs extrémitez qui étoient auparavant fermées, s'ouvrent; d'où s'enſuit la tranſfuſion du ſang des veines dans les arteres. Et ce ſang par ſon irruption s'oppoſant au cours & au mouvement de l'eſprit qui vient du cœur, ſi l'oppoſition de ces deux matieres eſt directe, ou ſi le ſang s'arrête auprès d'une partie principale, c'eſt ce qui cauſe la fievre; mais s'il arrive quel eſprit le repouſſe en arriere, en ſorte qu'il ne paſſe pas l'extremité de l'artere, il ſe fait ſeulement inflammation dans la partie. Quant à l'inflammation & à la fievre qui arrivent dans les playes, elles ſont auſſi cauſées par la ſubite évacuation des eſprits qui ſuit l'inciſion de l'artere, & qui oblige de même le ſang à venir inceſſamment tenir la place de ces eſprits, 20 *de peur qu'il n'y ait du vuide.*

Eraſiſtrate ſe ſervoit de cette comparaiſon, pour appuyer ſon ſyſteme; 21 *Comme la mer*, diſoit-il, *qui ſe tient calme tant qu'elle n'eſt pas agitée par les vents, s'enfle d'une maniere extraordinaire, & s'éleve par deſſus ſes bords, lors que les vents ſoufflent; de même le ſang s'émouvant dans le corps, ſort de ſes canaux ordinaires, pour entrer dans les reſervoirs de l'eſprit, où il s'échauffe, & met en ſuite tout le corps en feu.*

Voila l'idée qu'avoit Eraſiſtrate des cauſes des maladies en géneral, qui ſemble bien differente de celle que lui fait avoir 22 un autre Auteur, qui aſſure que ce Médecin ne recherchoit pas les cauſes des maladies dans *les humeurs* ou dans *les eſprits*, mais ſeulement dans *les parties ſolides*; au lieu qu'Hippocrate regardoit ces trois ſubſtances, comme les cauſes & le ſujet de la ſanté & des maladies. Je penſe que cet Auteur veut dire ſeulement qu'Eraſiſtrate n'admettoit pas les differentes humeurs dont parle Hippocrate, ou du moins qu'il n'en faiſoit pas grand cas, & n'en tiroit pas les cauſes dont il s'agit. C'eſt ce que Galien confirme; mais il prétend qu'encore qu'Eraſiſtrate négligeât les humeurs, il avoit neanmoins été contraint d'en parler en diverſes occaſions; comme lors qu'il diſoit, 23 *que la paralyſie vient de ce que l'humeur, qui ſert à nourrir les nerfs, y eſt arrêtée pour être trop gluante*; & lors qu'il avoit parlé de la *bile* & des *urines noires*.

Il ſoutenoit, à l'égard de la 24 *Reſpiration*, qu'elle ne ſert aux animaux que *pour remplir d'air les arteres*; ce qui eſt une ſuite de ſa premiere hypotheſe, & il croyoit que la choſe ſe fait de cette maniere; 25 *Le thorax, ou la poitrine, ſe dilatant, le poumon ſe dilate auſſi, & ſe remplit en même temps d'air. Cet air paſſe juſqu'aux extrémitez de l'âpre artere, & de ces extremitez dans celles des* 26 *arteres unies du poumon; d'où le cœur l'attire en ſe dilatant, pour le porter en ſuite dans toutes les parties du corps, par la grande artere.* Lors qu'on lui objectoit que le cœur ne laiſſe pas de ſe mouvoir comme à l'ordinaire, pendant le temps qu'on retient ſon haleine, il répondoit que le cœur tire, en cette rencontre, de l'air de la grande artere. On repliquoit à cela que les membranes, qui ſont attachées à l'orifice de cette artere, ne permettent pas qu'il en revienne quoi que ce ſoit dans

---

20 *Voyez le chapitre ſuivant.*
21 *Galen. Hiſtor. Philoſoph. Plutarch. Cels.*
22 *Galen. attribut. liber, cui titulus Introductio, chap. 9.*
23 *Galen. de atrâ bile.*
24 *De uſu reſpirat. chap. 1.*
25 *Ibidem, & de locis affect.*
26 *Voyez ci-deſſus Part. 1. liv. 4. chap. 4.*

dans le cœur; mais il se tiroit d'affaire, en disant qu'encore que la chose aille de cette maniere dans l'état naturel, il ne s'ensuit pas que cela doive continuer pendant les momens que l'on retient son haleine, qui est un état violent, & qui par cette raison ne peut durer que très peu de temps. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxvii.*

Erasistrate avoit encore un sentiment assez particulier, sur la maniere dont les alimens se préparent dans l'estomac. 27 Il croyoit que l'estomac, ou le ventricule, se retire & se resserre pour embrasser de plus près les viandes, & pour les *broyer*; ce broyement tenant lieu, selon lui, de la *coction* dont parle Hippocrate. Et à l'égard du *chyle*, c'est à dire, *du suc des alimens* qui se tire dans l'estomac, il disoit 28 que ce suc ayant passé de l'estomac dans le foye, il vient se rendre en un certain lieu, où les rameaux de la veine cave, & les extremitez des vaisseaux qui dépendent du reservoir de la bile, aboutissent également; en sorte que les parties du chyle s'insinuent dans les orifices de ces deux sortes de vaisseaux, selon que ces orifices sont disposez pour les recevoir; c'est à dire, que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle passe dans les canaux dépendans du reservoir de la bile; & ce qu'il y a de sang pur passe dans les orifices des rameaux de la veine cave, & se sépare d'avec la bile, en prenant un autre chemin. Galien fait encore dire 29 ailleurs à Erasistrate, *que les veines se divisent dans le foye, pour la séparation de la bile.*

Au reste il faut remarquer 30 qu'Erasistrate, ni ses Successeurs ne se picquoient point de rendre raison des causes de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plûtôt aux Philosophes qu'aux Médecins. Quoi qu'ils crussent, par exemple, que l'estomac se resserre, comme on l'a dit, pour embrasser la nourriture, ils se mettoient fort peu en peine d'expliquer par le menu les causes particulieres & la maniere de ce resserrement. Ils ne faisoient point non plus difficulté de dire qu'ils étoient incertains si la bile se produit dans le corps, ou si elle est déja contenue dans les viandes que l'on prend.

Une autre preuve de l'ingénuité d'Erasistrate, c'est ce que l'on rapporte d'ailleurs, 31 qu'il avoüoit franchement au sujet de cette espece de *faim* qu'on ne peut rassasier, & qu'il appelle *Boulimie*, (mot qui ne se trouve pas dans Hippocrate, mais dont tous les Médecins Grecs se sont servis depuis) *qu'il ne savoit point pourquoi cette maladie arrive plûtôt pendant le grand froid, que pendant les chaleurs*; quoi qu'il jugeât que *la faim* en général vient, lors qu'il reste du vuide dans l'estomac & dans les intestins; & que la longue ou facile abstinence vient au contraire de ce que l'estomac s'est fortement resserré ou rétrêci. C'est par cette raison, ajoûtoit-il, que ceux qui jeunent volontairement, ont faim au commencement, mais non pas après avoir jeuné quelque temps. Il apportoit, pour appuyer son opinion, 32 l'exemple des Scythes, qui, lors qu'ils étoient obligez de jeuner, se serroient le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrêcir.

Erasistrate reconoissoit que l'urine se sépare dans les reins; mais il ne con-

27 *Cels. præfat.*
28 *Galen. de facultat. natur. lib. 2. chap. 9.*
29 *De usu Part. lib. 4. chap. 13.*
30 *Galen. de facult. natur. lib. 2. chap. 9. & de atrâ bile, chap. 5.*
31 *Aul. Gell. lib. 16. chap. 3.*
32 *Gal. de natural. facult. lib. 1. cap. ultimo.*

Continuation du siecle xxxvij & commencement du xxxviij

venoit pas avec Hippocrate, que cela se fît *par attraction*, rejettant entierement cette sorte d'attraction, quoi qu'il ne s'explicât pas d'ailleurs sur la maniere dont cette séparation se fait. Quelques-uns de ses premiers Sectateurs croyoient, comme le témoigne Galien, que les parties qui sont au dessus des reins ne reçoivent que du sang pur; que celui qui est aqueux, ou chargé de sérositez, étant le plus pesant, tend vers le bas par son propre poids; & qu'après que ce sang a été déchargé de ce qu'il a d'aqueux & d'inutile, il est envoyé aux parties qui sont au dessous des reins, pour nourrir ces parties.

Il faut enfin remarquer qu'Erasistrate avoit redressé Platon, touchant l'usage de la *trachée artere*, par laquelle celui-ci croyoit que se porte la boisson, pour arroser le poumon; 33 sentiment qui étoit commun à ce Philosophe avec Philistion, Hippocrate & la pluspart des Médecins de ces temps-là.

CHAPITRE IV.

Pratique d'Erasistrate.

POur commencer par la *Saignée*, Galien prétend qu'Erasistrate l'avoit entierement bannie de la Médecine, comme avoit fait Chrysippe précepteur de ce dernier. Il se sert pour le prouver du témoignage de l'un des principaux disciples d'Erasistrate, nommé 1 *Straton*, qui le loüoit *d'avoir traité, sans saigner, toutes les maladies dans lesquelles les Anciens saignoient*. Galien prouve encore qu'Erasistrate n'avoit point saigné, parce que dans tous ses ouvrages il n'avoit fait mention de la saignée, qu'en un seul endroit, à propos du *vomissemont de sang*, & qu'il n'en avoit même parlé que pour montrer qu'elle étoit inutile dans cette maladie. A la verité Erasistrate n'avoit pas fait de livre exprès contre ce remede, selon la remarque de Galien, & l'on ne trouvoit rien de positif là-dessus dans ses écrits; mais il semble que l'on pouvoit certainement conclurre qu'il ne saignoit jamais, de ce qu'il n'avoit pas saigné dans des occasions où la saignée paroît à presque tous les autres Médecins d'une nécessité indispensable. On vient de voir qu'il désaprouvoit la saignée dans le *vomissement de sang*. Il constoit encore par d'autres observations, tirées des propres écrits d'Erasistrate, qu'il n'avoit point saigné un nommé Criton, qui étoit mort d'une *esquinancie*, & une jeune fille de Chio, *à qui le sang regorgeoit sur le poumon, pour n'avoir pas ses mois*, & qui en étoit aussi morte. L'un des remedes par lesquels Erasistrate suppléoit aux saignées, dans *les pertes de sang*, c'étoit les ligatures des extremitez, comme des bras, & des jambes. Le reste se tiroit principalement de la diete.

Quoi qu'il n'y eût pas, ce semble, lieu de douter, après ce que l'on vient de dire, qu'Erasistrate ne fut contre la saignée en général, 2 ses Sectateurs, qui vivoient du temps de Galien, soûtenoient néanmoins que leur Maitre n'avoit pas absolument condanné ce remede, & qu'il s'en servoit quelquefois, quoi que

33 *Voyez Aulu-Gelle, Plutarque, & Macrobe, & ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 3. & liv. 4. chap. 3.*

1 *De venæ sect. adv. Erasistr. chap. 2.*

2 *De vena sect. advers. Erasistrateos.*

que plus rarement que les autres Médecins. Il y a de l'apparence que ces *Eraſiſtratéens*, c'eſt ainſi qu'on appelloit les Sectateurs d'Eraſiſtrate, convaincus de la néceſſité de la ſaignée, du moins en quelques occaſions, faiſoient leurs efforts pour prouver qu'Eraſiſtrate ne l'avoit pas entierement rejettée; plûtôt afin de maintenir ſon crédit, que pour en être véritablement perſuadez eux-mêmes. Cependant Cælius Aurelianus ne laiſſe pas d'être de leur côté, aſſûrant *qu'Eraſiſtrate a ſaigné dans les pertes de ſang*, & ajoûtant *que ce ne ſont que quelques-uns de ſes Sectateurs, qui n'ont pas approuvé ce remede*, ce qui eſt poſitivement contraire à ce qu'a dit Galien. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

On ne peut pas ſavoir toutes les raiſons, que Chryſippe ou Eraſiſtrate avoient pour ne point ſaigner. Galien remarque ſeulement en deux mots, à l'égard du premier, qu'il croyoit, *que l'obligation où ſont les malades, particulierement dans les cas d'inflammacion & de fievre, de faire abſtinence, ne permet pas qu'on leur tire du ſang, de peur de les affoiblir trop.* Le même Auteur ajoûte, que les diſciples d'Eraſiſtrate ne convenoient pas même entr'eux des raiſons, pour leſquelles la ſaignée eſt condannable. *Apœmantes*, continue cet Auteur, *& Straton en alleguent de très-foibles. Ce qu'ils diſent ſe réduit à ceci, qu'il eſt fort difficile de reüſſir dans la ſaignée, ſoit parce qu'on ne peut pas toûjours bien diſcerner la veine qu'on veut ouvrir, ſoit parce qu'on n'eſt pas ſûr ſi l'on ne picquera point une artere pour une veine. Que quelques-uns ſont morts de peur, ou en ſuite d'une défaillance, avant ou après la ſaignée. D'autres ajoûtent que l'on ne peut pas ſavoir au juſte la quantité de ſang qu'il eſt néceſſaire de tirer; & que ſi l'on en tire moins qu'il ne faut, cela ne ſert de rien; ſi l'on en tire plus, on court riſque de tuer le malade. D'autres diſent* 3 *que l'évacuation du ſang, qui eſt dans les veines, eſt ſuivie de celle des eſprits, qui paſſent en cette rencontre des arteres dans les veines. D'autres diſent enfin que l'inflammation étant formée dans les arteres, par le ſang qui s'eſt coagulé à leur entrée, il eſt inutile de ſaigner.*

4 Si Eraſiſtrate n'approuvoit pas la ſaignée, il ne *purgeoit* pas non plus, ſi ce n'eſt très-rarement, quoi qu'il donnât des *lavemens* & même des *vomitifs*, comme faiſoit Chryſippe. Mais il vouloit que les lavemens fuſſent doux; & 5 il blâmoit la quantité & l'acreté de ceux dont les Anciens s'étoient ſervis. On verra un peu plus bas, comme il uſoit des vomitifs. Quant aux *purgatifs*, voici les raiſons pour leſquelles il ne s'en ſervoit pas beaucoup, & ce qu'il penſoit touchant les effets qu'ils produiſent. La *purgation*, ſelon lui, ne fait pas un different effet de la ſaignée, l'une & l'autre ne ſervent qu'à diminuer également la *plenitude*. Or il prétendoit, avec Chryſippe, que l'on a pour cela d'autres moyens plus ſûrs, que l'on indiquera dans la ſuite de ce chapitre. Il ajoûtoit, *que les humeurs que les purgatifs font vuider n'ont pas été telles dans le corps qu'elles paroiſſent après qu'on les a rendues; mais que le médicament les a fait changer de nature, comme par une eſpece de corruption*; ſentiment qui a été ſoutenu depuis par un grand nombre de Médecins, comme on le verra en ſon lieu.

6 Il faut de plus remarquer qu'Eraſiſtrate ne croyoit point que les purgatifs

3 *Voyez le chap. précedent.*
4 *Galen. de medicam. purgant. facultat. lib. 2. & 3.*
5 *Cælius Aurelian. accetorum lib. 3. chap. 17.*
6 *Galen. de purgant. medicam. facult. chap. 1. 2. 3.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

gatifs agiſſent *par attraction*, comme le ſuppoſe Hippocrate. Il ſubſtituoit à cette prétendue attraction ce qu'il appelloit 7 *la ſuite naturelle de l'évacuation.* Voici ce que quelques-uns de ſes diſciples penſoient ſur la queſtion, *pourquoi certaines humeurs en particulier ſont purgées par certains médicaments?* Ils diſoient *que les humeurs les plus ſubtiles & les plus déliées ſortent les premieres; que les plus groſſieres ſortent les dernieres. De cette maniere les médicaments les plus foibles font vuider ſeulement quelques eaux; ceux qui ſont un peu plus forts font rendre de la bile; & ceux qui ſont les plus vigoureux purgent la bile noire.* Mais Galien leur objectoit que cette explication n'étoit pas conforme au ſentiment de leur maître, que l'on a rapporté ci-devant.

Le même Galien parle d'un médicament en forme ſolide, dans lequel il entroit du *Caſtoreum*, & dont Eraſiſtrate ſe ſervoit pour purger, ou pour tenir le ventre libre, mais on ne ſait pas quel purgatif il y mêloit; cette compoſition ne ſe trouvant point décrite, dans l'Auteur que l'on vient de citer. Si elle étoit purgative, comme le dit le même Auteur, il y a de l'apparence qu'Eraſiſtrate l'employoit rarement.

Le principal remede qu'il ſubſtituoit aux ſaignées, & aux purgations c'étoit *le jeune*, ou *l'abſtinence.* Lorſque ce remede, joint aux *lavements*, & aux *vomitifs*, ne ſuffiſoit pas pour ôter *la plénitude*, qui eſt, ſelon lui, la cauſe la plus génerale de toutes les maladies, il avoit recours à l'*exercice.* On verra par ce qui ſuit comme il vouloit que l'on en uſât à tous ces égards, mais il faut auparavant dire un mot ſur cette cauſe des maladies, de laquelle on vient de parler.

On a vû dans le chapitre précedent qu'Eraſiſtrate regardoit *la plénitude des veines*, comme la premiere cauſe des maladies, & qu'il prétendoit que cette plénitude eſt ordinairement ſuivie de la *tranſfuſion du ſang des veines dans les arteres*, & conſéquemment de *la fiévre*, & de *l'inflammation.* Il reconoiſſoit d'ailleurs une autre eſpece de *plénitude particuliere*, qui eſt celle de la *partie malade.* 8 L'on en trouve un exemple dans l'hiſtoire qu'il fait de la maladie de *Criton*, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Eraſiſtrate donne à cette maladie, qui étoit une *Eſquinancie*, le nom de *plénitude Synanchique*, c'eſt à dire, ajoûte-t-il, *inflammation des amygdales, & de la luette.* Il pouvoit de même appeller l'*Apoplexie*, *plénitude Apoplectique*, la *Pleuréſie*, *plénitude Pleuritique*, ou *de la pleure*, &c. De cette maniere la *plénitude* étoit toûjours la cauſe, & le genre de la maladie. On verra encore, dans la ſuite, de quelle maniere Eraſiſtrate s'expliquoit lui-même ſur ce ſujet.

Pour revenir à ſa méthode de prévenir, & de traiter les maladies, par *l'abſtinence, l'exercice*, &c. voici comme il ſe conduiſoit à cet égard. 9 Ceux, *dit-il*, » qui ont accoûtumé de prendre un grand exercice, en doivent un peu plus prendre qu'à l'ordinaire, lorſqu'ils ſe ſentent de la plénitude, afin de prévenir par ce » moyen une maladie. Après s'être exercez ſuffiſamment, qu'ils ſe mettent dans » un bain chaud, & qu'ils ſe faſſent ſuer. Enſuite, s'ils ſe trouvent échauffez, qu'ils » prennent pendant quelques jours le bain d'eau froide. Cela étant fait, qu'ils ſe » tiennent en repos pendant un autre eſpace de temps, qu'ils ne prennent que très » peu de nourriture, c'eſt à dire, qu'ils retranchent le diner, & qu'ils ſoupent le-

» lege-

---

7 τὴν ἀπὸ τὸ κενὸν ἀκολουθίαν. Il ſemble qu'Eraſiſtrate entendoit par là quelque choſe d'approchant de *la crainte du vuide*, dont parle Ariſtote.

8 *Galen. de vena ſect. adverſ. Eraſiſtratæos, cap.* 3.

9 *Ibidem, cap.* 8.

„ gerement. Ils doivent même obſerver que les alimens qu'ils prendront, nour- *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*
„ riſſent peu, comme ſont la plûpart des herbages, tant cuits que cruds, les ci-
„ troüilles, les concombres, les melons, les figues, & les légumes, que l'on fera
„ cuire avec des herbes; & que le pain n'ait aucun défaut. En ſe nourriſſant de
„ cette maniere ils ſe tiendront le ventre libre, & n'uſeront pas d'une nourriture
„ trop forte; le contraire arriveroit s'ils ſe nourriſſoient de chair, ou de poiſſon,
„ ou de mets où il entrât de la farine, ou qui fuſſent faits avec de la farine; qui ſont
„ toutes nourritures, dont on doit s'abſtenir en cette occaſion, ou du moins en
„ prendre très-peu. Il faut obſerver avec ſoin ce régime de vie, pour ôter ſûrement
„ la plénitude, qui cauſe les maladies. Quant à ceux qui ne ſont pas accoûtumez à
„ un grand exercice, ou à un travail penible, il ne leur tourne pas à conte de
„ s'exercer beaucoup, quoi que l'exercice ſoit en lui-même un moyen très-pro-
„ pre pour évacuer ſans danger ce qu'il y a de ſuperflu dans nôtre corps. Pour
„ ceux qui vomiſſent aiſément, il leur eſt toûjours utile de vomir après avoir ſou-
„ pé, prenant garde qu'il ne s'écoule pas trop de temps entre le ſouper, & le vomi-
„ tif qu'ils ont à prendre; en ſorte qu'ils puiſſent vomir à peu près dans le temps
„ que le chyle acheve de ſe diſtribuer, & que ce qui reſte de la maſſe des alimens
„ eſt encore dans l'eſtomac. Que le jour ſuivant ils ſe baignent, & qu'ils ſuent, &
„ qu'après cela ils ſe remettent peu à peu à leur genre de vie ordinaire.

„ Comme la plénitude, *dit Eraſiſtrate un peu plus bas*, ſe rencontre en diverſes
„ parties, au foye, au ventre, &c. & qu'elle cauſe à quelques perſonnes des mou-
„ vemens épileptiques, à quelques autres des douleurs de jointures, &c. il faut
„ regler differemment la cure de ces maladies. Il ne faut pas, par exemple, traiter
„ de même ceux qui ont du penchant à l'Epilepſie, & ceux qui crachent du ſang.
„ Les premiers doivent être dans un continuel exercice, les derniers au contraire
„ doivent éviter la fatigue, & le travail, de peur d'ouvrir davantage les vaiſſeaux
„ qui ſont déja ouverts. Les perſonnes ſujettes à l'Epilepſie doivent, comme on
„ l'a dit, travailler & fatiguer continuellement, manger & boire très-peu, ſe
„ baigner rarement, & éviter toutes les choſes de cette nature qui cauſent un
„ changement trop grand, ou trop ſubit dans le corps. Au contraire ceux qui ſont
„ ſujets à la Gravelle doivent prendre des alimens aiſez à digerer, ſe baigner fré-
„ quemment, & boire ſouvent; de peur que leur urine devenant trop acre ne
„ ronge les parties par où elle paſſe. Il eſt d'ailleurs nuiſible à ces gens là de pren-
„ dre beaucoup d'exercice. Ceux en qui il ſe fait ordinairement fluxion ſur le
„ foye, ou ſur la rate, doivent auſſi s'abſtenir du trop grand exercice, & des bains
„ froids, ils doivent plûtôt chercher à ſe guérir par l'abſtinence du manger, & du
„ boire, & par les bains chauds.

Ce ſont les propres termes d'Eraſiſtrate rapportez par Galien, qui font voir qu'il n'eſt pas abſolument vrai qu'il blâmât l'*Exercice* en géneral, comme il ſemble qu'on pourroit l'inferer de ce que dit ailleurs le même Auteur, 10 *qu'Aſclépiade*, de qui l'on parlera dans la ſuite, *condannoit ouvertement l'exercice; & qu'Eraſiſtrate, quoi qu'il parût un peu plus retenu ſur ce ſujet, étoit au fond de ſon même ſentiment*. Mais on pourroit dire, qu'Eraſiſtrate n'approuvoit l'exercice que dans les cas de plénitude, ou comme un remede qui ne doit être pratiqué que par ceux qui ſe ſentent trop pleins, & qu'il croyoit que ceux qui ſe portent bien peuvent s'en paſſer; en quoi il auroit été oppoſé à Hippocrate, comme en ce qui regarde la *ſaignée*, la *purgation*, & même l'*abſtinence*, ſur tous leſquels articles il ne convenoit point avec lui.

10 *De ſanitat. tuend. lib. 1. cap. 8.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

L'on a vû qu'Eraſiſtrate ordonnoit à ſes malades, ou à ceux qui avoient de la plénitude, de ſe nourrir de *citroüilles*, de *melons*, de *concombres*, & d'*herbages*. Il ne ſpécifie point à l'égard de ce dernier article quels herbages il entendoit. Il eſt remarqué 11 ailleurs que ce Médecin faiſoit un grand cas de la *Chicorée*, dans les maladies des viſceres du bas ventre, & particulierement dans celles du foye. Une preuve de l'eſtime qu'Eraſiſtrate faiſoit de cette plante, c'eſt qu'il décrit avec un grand ſoin la maniere de l'aprêter, qui conſiſte *à la faire boüillir dans de l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit cuite, à la jetter enſuite une ſeconde fois dans de l'eau boüillante* (pour lui ôter mieux ſon amertume) *& après l'avoir retirée, la conſerver dans un pot avec de l'huile, & du ſel, & enfin y ajoûter, quand on la veut ſervir, un filet de vinaigre qui ne ſoit pas trop fort.* Galien, qui rapporte ceci, remarque de plus qu'Eraſiſtrate avoit ſi grand peur que l'on ne manquât à bien aprêter la chicorée, qu'il avertit même, *qu'il faut en lier pluſieurs plantes enſemble, & les faire cuire de cette maniere qui eſt plus commode*, comme ſi les Cuiſiniers, ajoûte Galien, ne ſavoient pas ce que c'eſt que de faire boüillir une botte de chicorée. Il ſemble qu'Eraſiſtrate pouvoit ſe paſſer de marquer ces minuties; mais ceci a du rapport avec ce qu'on a dit dans le livre précedent, 12 que pluſieurs Médecins de ces temps-là, entre leſquels on a conté celui-ci, s'étoient attachez à compoſer des livres, ſur *la maniere d'aprêter les viandes*, ce qui ne ſurprendra pas beaucoup, ſi l'on conſidere que leur Médecine rouloit preſque toute ſur le *régime de vivre*.

Celle d'Eraſiſtrate conſiſtoit d'ailleurs en quelques remedes 13 extérieurs, comme ſont *les fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions*, & autres de cette ſorte. Du reſte il ſe déclaroit particulierement pour les remedes, & pour les médicamens les plus ſimples. 14 Il ſe récrioit fort contre les *compoſitions Royales*, & contre les Antidotes que les Médecins de ſon temps appelloient 15 *les mains des Dieux*, & il ne pouvoit ſupporter que l'on mêlât enſemble *les mineraux, les plantes, & les animaux*, les choſes *tirées de la mer*, & *celles que la terre produit*. Il vaudroit beaucoup mieux, diſoit-il, s'en être tenu à la *ptiſane*, à la *citroüille*, & à l'*hydrelæum*. Par la ptiſane, ou par les boüillons d'orge, & par la citroüille, il vouloit marquer *la diete*, & par l'hydrelæum, c'eſt à dire, *de l'eau & de l'huile*, mêlez enſemble, il déſignoit *les lavemens* dont on a parlé dans la pratique d'Hippocrate, ou les matieres dont on s'*oignoit*, & dont on *ſe fomentoit*, reduiſant ainſi la Médecine à quelque choſe de très-ſimple, comme on vient de le dire.

Eraſiſtrate n'étoit pas moins ennemi des *raiſonnemens ſuperflus*, que des médicamens trop compoſez. On en a déja touché quelque choſe ci-devant; mais il faut encore remarquer que la crainte qu'il avoit eüe que les erreurs, dans leſquelles il pourroit tomber en raiſonnant ſur les cauſes des maladies, n'influaſſent ſur la pratique, & ne le trompaſſent également dans les cures qu'il entreprendroit, l'avoit obligé de prendre à cet égard de grandes précautions. 16 *Eraſiſtrate & Hérophile*, dit

---

11 *Galen. de compoſit. pharmac. local. lib.* 8. *cap.* 8. & *de vena ſect. adverſ. Eraſiſtrateos, cap.* 4.

12 *Liv.* 4. *chap.* 5.

13 *Voyez Cælius Aurelianus.*

14 *Plutarch. Sympoſiac. decad.* 4. *quæſt.* 1.

15 Il y a apparence que ceci regarde Hérophile, celui-ci ayant donné ce nom aux médicamens comme on le verra au chap. 6. & ceci ſerviroit encore à prouver, qu'Eraſiſtrate a vécu un peu après Hérophile, ou s'ils ont été contemporains, que le premier a voulu cenſurer celui-ci. *Voyez ci-devant, chap.* 2. *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

16 *Method. med. lib.* 3. *cap.* 3. *Voyez ci-après, liv.* 2. *chap.* 6.

dit Galien, *n'ont été qu'a demi Médecins Dogmatiques*, ou Raisonnans, *ils ne vouloient traiter par le raisonnement*, ou par les remedes que le raisonnement suggere, *que les seules maladies des parties organiques, ou instrumentelles.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

De la maniere que Galien parle de cette affaire, cela ne paroît pas avantageux pour ces Médecins; aussi ne se proposoit il rien moins que de les loüer par cet endroit. Il seroit à souhaiter que nous eussions encore un livre qu'Erasistrate avoit composé, & qui étoit intitulé *des causes*, on y verroit, sans doute, quelque chose d'assez curieux sur le sujet dont il s'agit. Ce livre est cité par 17 Dioscoride, de qui nous apprenons que cet ancien Médecin ne donnoit pas tellement dans le sens des Empiriques, comme Galien le voudroit insinuer, qu'il ne jugeât très-necessaire la recherche des causes, non seulement des maladies des parties organiques, mais de celles de toutes les autres maladies. Il est vrai qu'il semble accorder aux Médecins de la Secte Empirique, (qui commença à peu près de son temps, & dont on parlera au livre suivant) que l'on ne pouvoit pas toûjours découvrir les causes *spécifiques*, ou *particulieres*, de diverses maladies; mais il ne s'ensuit pas, disoit-il, qu'il en soit de même des causes 18 *générales*, qui sont *apparentes*, & *sensibles*, qui fournissent des 19 *indications* sures. Il citoit là-dessus l'exemple de ceux qui ont pris du *poison*, ou qui ont été mordus par quelque *bête venimeuse*. Ce venin, continue-t-il, ne nous fournit pas une indication curative tirée de sa nature *spécifique*, qui nous est inconue, mais cela n'empêche pas que nous ne tirions une indication générale des effets que ce venin produit, sur laquelle nous nous conduisons dans la cure de cette maladie en raisonnant ainsi; la cause des effets que nous voyons dépend d'une matiere venimeuse qui détruit en peu de temps les parties qu'elle touche, & qui cause la mort, en s'insinuant promptement par tout le corps; il faut donc tâcher de l'attirer au dehors le plus vîte qu'il se peut, & empêcher qu'elle ne pénétre plus avant. Dans cette vüe, si quelcun a pris du poison, il faut incessamment lui faire boire une grande quantité d'eau, & le faire ensuite vomir, afin que le poison sorte de son estomac. Si un autre a été blessé par un animal venimeux, il faut dilater la playe, 20 la sucer, y appliquer des ventouses, scarifier la partie, la cauterizer, mettre dessus des médicamens propres à attirer, & enfin, si l'on ne peut mieux faire, il faut retrancher cette partie, le tout pour rappeller au dehors la matiere de ce venin, & pour empêcher son progrès.

De tout ceci Erasistrate conclud qu'il a fallu nécessairement raisonner, & tirer des indications de la *cause apparente*, pour trouver ces remedes; en sorte que *l'observation*, ou *l'expérience*, qui étoit la seule regle que les Empiriques vouloient reconoître, n'étoit venue en cette occasion qu'après *le raisonnement*, ou la *recherche de la cause*; ce qui prouve que les mêmes Empiriques avoient tort de négliger l'indication que cette recherche fournit, & de s'obstiner à ne vouloir point qu'on raisonnât dans la Médecine.

On demandera peut être si Erasistrate ne joignoit point aux remedes dont on a parlé

---

17 *In Theriacor. præfat.*

18 αἰτία ἐπιναβεβηκυῖα καθολική. Le premier de ces mots signifie une chose qui se fait voir, ou qui paroit, comme un corps qui revient au dessus de l'eau après y avoir été plongé, ou qui se tient sur l'eau.

19 Les Empiriques n'admettoient point *l'indication*, comme on le verra ci-après, lib. 2. chap. 2.

20 C'est ce que faisoient les Psylles. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 2. où il est parlé de Synalus.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

parlé, les médicamens qu'on appelle des *Antidotes*? Il eſt probable qu'il s'en ſervoit auſſi, quoi qu'il n'approuvât pas ceux qui étoient fort compoſez, comme on l'a remarqué ci-devant, mais il ne s'en ſervoit que comme de médicamens que l'*expérience* ſeule avoit montrez & autoriſez, ſans avoir égard en cette rencontre à la *cauſe* du mal, ni à la maniere dont les Antidotes agiſſent; autrement il auroit fallu beaucoup raiſonner, & s'attacher aux cauſes *ſpécifiques* & *particulieres*, ce qui étoit autant contre ſes principes que contre ceux des Empiriques. Ce n'eſt pas qu'il négligeât entierement ces dernieres cauſes, puiſqu'il avoit même recherché, comme on l'a vû ci-deſſus, celle de la *fiévre*, qui eſt une des-plus difficiles à découvrir; mais il y a de l'apparence qu'encore que ce Médecin crût pouvoir donner carriere à ſon eſprit, pour ces ſortes de recherches, il ne les regardoit pas comme eſſentielles à la pratique de la Médecine, & ne faiſoit pas difficulté de dire, qu'on ne peut raiſonner ſolidement que ſur les cauſes ſenſibles, & que ces dernieres cauſes ſont les ſeules qui fourniſſent des indications curatives bien ſures. Nous aurons occaſion de parler plus amplement ſur cette matiere, dans le livre ſuivant.

21 Il y a diverſes maladies, ſur leſquelles Eraſiſtrate n'avoit rien écrit, peut être faute d'avoir eu occaſion de faire lui-même des expérience ſuffiſantes ſur ces maladies; ce qui paroît d'autant plus vraiſemblable que 22 Galien fait remarquer qu'on avoit dit de ce Médecin, qu'il négligeoit aſſez la pratique, ſe tenant à la maiſon, & voyant rarement des malades.

Il s'étoit neanmoins attaché à toutes les parties de la Médecine, & il n'avoit pas moins cultivé la Chirurgie que les Médecins qui étoient avant lui. Il paroît même avoir été autant hardi Chirurgien, qu'il étoit cruel Anatomiſte (s'il eſt vrai comme on l'a dit qu'il diſſequât des hommes tout vifs.) Dans le *Scirrhe du Foye*, ou dans les tumeurs qui ſurviennent à ce viſcere. Cælius Aurelianus remarque *qu'Eraſiſtrate inciſoit la peau, & tous les tégumens qui convrent le Foye; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit enſuite des médicamens ſur la partie toute nue.* On rapporte le paſſage tout entier, 23 au bas de la page, afin que le Lecteur voye lui-même ſi l'on ne s'eſt point trompé dans l'explication des termes dont cet Auteur ſe ſert, qui ſont quelquefois aſſez particuliers.

Cependant Eraſiſtrate qui operoit ſi hardimnt ſur le foye, 24 n'approuvoit pas la *paracenteſe*, ou *la ponction du ventre*, dans l'hydropiſie; parce, diſoit-il, que les eaux étant vuides, le foye, qui eſt enflé, & qui eſt devenu dur comme une pierre, ſe trouve plus preſſé qu'à l'ordinaire par les parties du voiſinage, que les eaux tenoient éloignées, ce qui fait mourir le malade.

Ce

---

21 *Cal. Aurelianus.*

22 *De vena ſect. adverſ. Eraſiſtr. cap.* 4.

23 *Eraſiſtratus in Jecoroſis præcidens ſuperpoſitas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus, quæ ipſum jecur latè amplectantur; tum ventrem* deducit, *audaciter partem patientem nudans.* Je ne ſai ſi au lieu de *deducit*, il ne faudroit point lire *diducit*, *il ſépare*, ou *il ouvre*. Car *ventrem deducere*, ſe prend ailleurs dans cet Auteur, pour *lâcher*, ou *décharger le ventre*, par des lavemens, ou par des purgations. Il dit encore en d'autres endroits, à peu près dans le même ſens, *deducere corpus ſudoribus provocatis*, c'eſt à dire, comme il l'explique lui-même, rendre le corps attenué, ou diminuer l'embonpoint, *tenuare corporis habitudinem. Cal. Aurel. tardar. lib.* 3. *cap.* 4.

24 *Idem tardar. lib.* 3. *cap.* 8. *Galen. in aphoriſm. comment.* 6.

Ce Médecin ne vouloit pas non plus que l'on arrachât les dents qui ne branloient point. 24 Il avoit acoutumé de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, *qu'on montroit dans le temple d'Apollon un instrument de plomb fait exprès pour arracher les dents; pour marquer qu'il ne faut entreprendre d'ôter que celles qui branlent, & qui ne demandent pas un plus grand effort pour les arracher, qu'on n'en peut attendre d'un instrument de plomb.* *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Erasistrate avoit écrit plusieurs livres, dont on trouve les titres & quelques fragmens dans Galien, & dans Cælius Aurelianus. Le premier de ces Auteurs lui rend témoignage qu'il avoit écrit fort exactement sur *l'hydropisie*. Il cite de plus les livres suivants, celui où Erasistrate traitoit *des maladies du ventre*; celui *de la conservation de la santé*; celui *des choses salutaires*; celui *de la coutume*; celui *des fiévres & des playes*; celui *des divisions*, où il rapportoit diverses observations qu'il avoit faites sur les maladies; celui *de la rejection*, ou *du vomissement, & crachement de sang*. Galien cite encore un livre d'Erasistrate 25 intitulé, *de l'évacuation du sang*, ou *de la saignée*; mais je ne sai comment ceci s'accorderoit avec ce que le même Galien dit ailleurs, comme on l'a rapporté ci-dessus, *qu'Erasistrate n'avoit point écrit sur la saignée*. Il se peut qu'il y ait une faute à l'endroit où ce livre est cité.

Erasistrate avoit encore traité *de la paralysie*, & *de la goutte*. Dans le premier de ces livres il faisoit mention de la 26 *paralysie du péritoine*, qui est suivie de la retention d'urine; parce que le péritoine, disoit-il, ne presse pas la vessie pour lui faire rendre ce qu'elle contient. Il parloit aussi d'une autre espece de paralysie qu'il appelloit *paradoxe*, c'est à dire, *étrange*, ou *extraordinaire*; dans laquelle on est subitement contraint de s'arrêter sans pouvoir marcher, & un moment après on marche librement. On ne sait point ce que contenoit le livre *de la goutte*, si ce n'est seulement 27 qu'Erasistrate y condannoit l'usage des *purgatifs*, & qu'il promettoit dans ce livre à un Roi 28 Ptolomée un cataplâme pour la goutte, dont-il ne donnoit pas la description. De plus Erasistrate avoit écrit *contre les Médecins de Cos*, entre lesquels étoit Hippocrate, qu'il contrarioit à l'ordinaire, étant dans des sentimens fort opposez aux siens, comme on l'a vû par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit enfin écrit plusieurs livres *d'Anatomie*, étant déja fort âgé, comme Galien le marque. On doit joindre à tous ces livres celui *des Causes*, dont on a aussi fait mention ci-dessus.

Au reste 29 on a dit d'Erasistrate, qu'étant devenu fort vieux, & souffrant dès long-temps de grandes douleurs causées par un ulcere qu'il avoit à un pied, & qu'il n'avoit pû guérir, il se fit mourir en avallant du suc de cigue; l'on ajoûte qu'il dit un peu auparavant, que c'étoit un avantage pour lui que son mal lui remît en mémoire sa patrie.

Galien parle 30 en quelque endroit d'un autre Erasistrate qui étoit de *Sicyone*.

24 *Cæl. Aurel. tardar. lib.* 3. *cap.* 4.

25 *Galen. de libris propriis.*

29 *Cæl. Aurel. tardar. pass. lib.* 2. *cap.* 1.

27 *Ibid. lib.* 5. *cap.* 2.

28 Si le surnom de ce Roi étoit ajoûté, cela serviroit à démêler le temps auquel Erasistrate a vécû.

29 C'est *Petrus Castellanus* qui dit ceci, dans son livre intitulé *des vies des Médecins*. J'avoüe que je ne sai où il l'a pris.

30 *Medicament. local. lib.* 2. *cap.* 10.

Unable to display this page

Continuation du siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE VI.

HEROPHILE.

VOici un autre Médecin, qui n'a pas fait moins de bruit qu'Eraſiſtrate. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui a été attribué à Galien, nous apprend *qu'Hérophile* étoit de *Chalcédoine*; mais Galien lui-même le fait 1 *Carthaginois*. Je ne doute point qu'il n'y ait une faute dans le texte du dernier, qui eſt venue de la prononciation preſque égale de deux lettres, qui font toute la difference qu'il y a entre ces deux noms Grecs.

HEROPHILE vivoit ſous *Ptolomée Soter*, ayant été contemporain du Philoſophe *Diodore*, que 2 Diogene Laërce fait vivre ſous ce Prince, & duquel Sextus Empiricus fait un aſſez joli conte, où Hérophile a beaucoup de part. 3 *Le Médecin Hérophile*, dit cet Auteur, *fit une réponſe fort plaiſante au Philoſophe Diodore, qui ſoûtenoit, entr'autres opinions, qu'il n'y a point de mouvement; & prétendoit le prouver par ce ſophiſme;* Si quelque corps ſe meut, ou il ſe meut dans le lieu où il eſt; ou dans le lieu où il n'eſt pas. Or il ne ſe meut point dans le lieu où il eſt; car ce qui eſt dans un lieu y demeure, & par conſéquent on ne peut pas dire qu'il ſe meut. Il ne ſe meut point auſſi dans le lieu où il n'eſt pas; car un corps ne peut ni agir, ni pâtir là où il n'eſt pas. Donc rien ne ſe meut. *Ce Philoſophe s'étant un jour diſloqué un bras, & étant venu prier Hérophile qu'il le lui remît, celui-ci lui fit cet argument;* Ou l'os de vôtre bras s'eſt remué dans le lieu où il étoit, ou dans le lieu où il n'étoit pas. Or il ne peut s'être remué, ſelon vos principes, ni dans l'un, ni dans l'autre lieu. Donc il ne s'eſt point remué. *Le pauvre Philoſophe voyant qu'Hérophile ſe mocquoit de lui, le ſupplia de laiſſer la Dialectique & les Sophiſmes, & de le traiter ſelon l'art de la Médecine.* On voit par cette hiſtoire qu'Hérophile exerçoit auſſi la Chirurgie. On pourroit encore inferer de l'argument qu'il retorqua à Diodore, qu'il entendoit la Logique ou la Dialectique, & cela avec d'autant plus de fondement que Galien l'appelle 4 en un endroit *Dialecticien*.

Mais pour revenir à ce que l'on a dit du temps auquel Hérophile a vécû, on a encore ſur ce ſujet le témoignage de Galien, qui le fait 5 en deux endroits diſciple de *Praxagore*, & 6 en un autre, contemporain *d'Eraſiſtrate*. L'on a vû ci-devant qu'il y avoit deux ſentiments differens ſur le temps de ce dernier, & que ſelon l'un Eraſiſtrate ſe trouve plus ancien, & ſelon l'autre plus nouveau. Galien faiſant ici vivre ce Médecin avec Hérophile ſemble ſuivre le premier de ces ſentimens. Il ſe peut veritablemenr qu'Eraſiſtrate ait vû Hérophile,

1 *De uſu part. lib.* 1. *cap.* 8. Il y a de l'apparence que les Copiſtes ont écrit Καρχηδόνιος, *Carthaginois*, au lieu de χαλκηδόνιος, *Chalcédonien*, ayant mis un ρ pour un λ, & ayant transpoſé le χ, ou le K.

2 *In Diodoro.*

3 *Pyrrhon. Hypothes. lib.* 2. *cap.* 22. & *lib.* 3. *cap.* 8.

4 *Method. med. lib.* 1. *cap.* 3.

5 *Ibidem*; &, *de differ. puls. lib.* 4. *cap.* 3.

6 *In aphoriſm. Comment.* 6, *in princip.*

Continuation du Siecle xxxvij & commencement du xxxviij.

mais cela n'empêche pas que celui-ci ne pût être plus âgé que lui. Et ſi nous avons parlé premierement d'Eraſiſtrate, ou ſi nous l'avons mis le premier en rang, ce n'eſt pas que nous le cruſſions le plus ancien; ce n'a été que parce qu'on l'a fait diſciple de Chryſippe, que nous avions placé immédiatement auparavant, & duquel il a ſuivi les ſentimens.

Hérophile ſe trouveroit beaucoup plus ancien non ſeulement qu'Eraſiſtrate, mais il auroit même précedé de beaucoup Hippocrate, s'il avoit vécû vers la LIII. Olympiade, comme 7 Neander l'infere d'une prétendue lettre de *Phalaris* à Hérophile. Je ne trouve point cette lettre parmi celles de ce Tyran, que l'on a imprimées depuis peu à Oxford; mais quand elle ſe trouveroit où là ou ailleurs, ce ſeroit une lettre ſuppoſée, 8 comme le ſont toutes les autres; ou il s'agiroit en cet endroit d'un autre Hérophile. La choſe eſt trop claire pour s'y arrêter davantage; & il y a lieu d'être ſurpris que 9 Voſſius, qui parle après Neander, n'ait pas fait remarquer cette faute de Chronologie, ou du moins qu'il ait laiſſé la queſtion en ſuſpens. Ce qu'on peut dire pour excuſer ce ſavant homme, c'eſt que ſon ouvrage d'où cette remarque eſt tirée, eſt un ouvrage poſthume & imparfait, qu'il auroit revû s'il l'avoit fait imprimer lui-même. On ne peut pas excuſer ainſi 10 d'autres Auteurs plus modernes, qui ſont dans la même erreur.

Nous commencerons par la définition, qu'Hérophile donnoit de la Médecine; 11 *La Médecine*, diſoit-il, *eſt une ſcience ou une conoiſſance de ce qui fait la ſanté; de ce qui fait les maladies; & d'une troiſieme ſorte de choſes qui ſont neutres, ou qui n'ont aucun rapport ni avec la ſanté, ni avec les maladies.* Celui de qui nous tenons cette définition d'Hérophile l'explique ainſi; Par, *ce qui fait la ſanté*, il faut, dit-il, entendre la diſpoſition des parties du corps, telles qu'elles ſont lors qu'on ſe porte bien. *Ce qui fait les maladies*, n'eſt au contraire que ce qui change, ou fait changer cette diſpoſition. Enfin, *les choſes neutres* ſont toutes les précautions que l'on prend, & tous les remedes que l'on pratique pour conſerver la ſanté, & pour guérir les maladies; la matiere d'où ces ſecours ſe tirent n'ayant d'elle même aucun rapport avec la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du corps humain.

Hérophile & Eraſiſtrate ont eu cela de commun, comme on l'a remarqué ci-deſſus, que l'on a dit de tous deux qu'ils avoient diſſequé des hommes tout vifs. Voici de quelle maniere 12 *Tertullien* parle du premier; *Hérophile*, dit-il, *ce Médecin, ou ce Boucher, qui a diſſequé un nombre infini d'hommes, pour ſonder la nature, qui a haï l'homme pour le connoître, n'en a peut-être pas mieux pénétré pour cela l'intérieur; la mort apportant un grand changement à toutes les parties qui*

---

7 *In ſyntagmate de Medicinæ origine* &c.

8 *Monſieur Bentley* prouve inconteſtablement la ſuppoſition de ces lettres dans une Diſſertation Angloiſe; & pluſieurs autres Savans les avoient déja regardées comme fort ſuſpectes.

9 *De Philoſophiâ, cap.* 11. *paragraph.* 11.

10 Voyez l'Indice des Auteurs de Pline du P. Hardoüin; & Mr. Dacier dans ſa Préface ſur les œuvres d'Hippocrate.

11 *Galeni Introduct. cap.* 6.

12 Herophilus ille, Medicus aut Lanius; qui ſexcentos exſecuit ut naturam ſcrutaretur, qui hominem odit ut noſſet, neſcio an omnia interna ejus liquidò explorarit; ipſa morte mutante quæ vixerant, & morte non ſimplici, ſed ipſa inter artificia exſectionis. *Tertull. unum eſſe ſpiritum & animam.*

qui ne doivent plus être les mêmes lors quelles n'ont plus de vie; particulierement ne s'agiſſant pas ici d'une mort ſimple, mais d'une mort procurée par les divers tourmens auxquels la recherche exacte de l'anatomiſte a expoſé des malheureux.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

Le fait pourroit être veritable, je n'en diſputerai point la poſſibilité; d'autant plus qu'il ſe trouve dans ces derniers ſiecles des exemples d'une ſemblable inhumanité, dont on parlera en ſon lieu. Mais ne pourroit on point ſoupçonner qu'Hérophile & Eraſiſtrate étant les premiers qui ont diſſequé des corps humains, la nouveauté de leur entrepriſe ayant frappé les eſprits, fit qu'on exaggera la choſe, & qu'on en publia beaucoup plus qu'il n'y en avoit, comme c'eſt la coutume en pareille occaſion; à peu près de la même maniere que nous avons remarqué ci-deſſus que *Médée* n'avoit eu la reputation de faire boüillir des hommes vifs, que parce qu'elle étoit la premiere qui eût mis en uſage les bains chauds? Qui peut encore aujourd'hui ôter au peuple la créance où il eſt, dans les villes où il y a des Ecoles de Médecine, qu'on y enleve ſecrettement des hommes pour les anatomiſer?

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hérophile & Eraſiſtrate avoient effectivement diſſequé pluſieurs corps humains. On a vû ci-deſſus par un fragment des ouvrages Anatomiques de ce dernier, qu'il parle lui-même du cerveau d'un homme qu'il avoit diſſequé. Et voici de quelle maniere Galien parle d'Hérophile; 13 *C'étoit*, dit-il, *un homme conſommé dans tout ce qui regarde la Médecine, & qui avoit particulierement une très-grande conoiſſance de l'Anatomie; qu'il avoit appriſe, non pas en diſſequant ſimplement des bêtes, comme font ordinairement les Médecins, mais principalement en diſſequant des hommes.*

Le même Galien remarque 14 ailleurs que c'étoit à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faiſoit ſes diſſections, Ce qui rend plus vraiſemblable ce qu'on a avancé en parlant d'Eraſiſtrate, que c'étoit à la curioſité des Rois de ce païs-là, que l'on a nommez, & à leur inclination à favoriſer les arts, que ces deux Médecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'inſtruire en anatomiſant des corps humains; liberté qu'eurent très-rarement ceux qui vinrent après eux, durant pluſieurs ſiecles; ſoit qu'il n'y eût plus de Rois auſſi ſavans & auſſi curieux, que les premiers Ptolomées; ſoit que le ſcrupule des peuples eût paſſé juſqu'aux Souverains, ou l'eût emporté ſur leur autorité. Je ſai bien que *Riolan* a ſoûtenu, contre ce que l'on vient de dire, que non ſeulement on avoit anatomiſé des hommes avant le temps dont il s'agit, mais que l'on avoit même toujours continué juſqu'au temps de Galien; & l'on a vû ci-deſſus qu'il aſſuroit qu'Ariſtote avoit pratiqué cette ſorte de diſſection. Mais tout ce que ce ſavant Anatomiſte prouve, c'eſt qu'Ariſtote a effectivement diſſequé des animaux, & qu'il a fait des livres d'Anatomie, auxquels il renvoye ſouvent ſon Lecteur. C'eſt auſſi ce qu'on ne nie pas; on nie ſimplement qu'il ait diſſequé des hommes; & c'eſt ce que Riolan ne prouve point, & ne ſauroit prouver, Ariſtote avoüant lui-même, comme on l'a vû, qu'il n'avoit jamais anatomiſé que des bêtes.

15 Il ne réuſſit pas mieux lors qu'il entreprend de faire voir *qu'Hippocrate* avoit même déja diſſequé des corps humains. Il cite ſur ce ſujet, en premier lieu, l'Auteur du livre *de la nature & de l'ordre de chaque partie du corps*, qui eſt

13 *De diſſect. vulvæ, cap. 5.*
14 *Adminiſtrat. anatomic. lib. 9. cap. 5.*
15 *Anthropograph. lib. 1. cap. 13.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

du nombre de ceux que l'on a fauſſement attribuez à Galien, & que Riolan lui même croit être l'ouvrage d'un Juif, ou d'un Arabe. Voici les paroles de cet Auteur; 16 *Apollon*, dit-il, *Hippocrate, Apollonius, & les autres grands perſonnages qui ont été avant nous, avoient trouvé à propos de foüiller dans les entrailles des hommes morts, pour ſavoir pourquoi & comment ils étoient morts; mais quant à nous l'humanité nous empêche de pouvoir les imiter en cela.* Le témoignage d'un Auteur de cette nature n'eſt, comme on voit, d'aucun poids, & ne vaut pas la peine de s'y arrêter d'avantage.

La ſeconde raiſon, dont Riolan ſe ſert pour prouver qu'Hippocrate a diſſequé des cadavres humains, eſt tirée d'un 17 paſſage de cet ancien Médecin, où il dit, au ſujet de la diſlocation des vertebres faite en dedans, *qu'il eſt impoſſible de reduire cette eſpece de diſlocation, ſi ce n'eſt qu'on diſſequât ou qu'on ouvrît la perſonne, & qu'on pouſſât enſuite les vertebres en dehors; ce qui*, ajoûte-t-il, *ne ſe peut faire que ſur un mort, & nullement ſur un vivant.* Voila ce que dit Hippocrate, ſur quoi Riolan fait cette reflexion; *A quoi bon*, s'écrie-t-il, *Hippocrate nous renverroit-il à la diſſection du corps humain, ſi elle n'avoit pas été en uſage de ſon temps?* Je laiſſe à juger au Lecteur ſi cette conſéquence eſt juſte. Hippocrate lui même fait voir par ce qu'il ajoûte immédiatement après, qu'il n'a point propoſé d'ouvrir le corps de ceux qui ont les vertebres diſloquées, dans la penſée que ce fût une choſe à entreprendre; mais ſeulement pour montrer l'abſurdité du ſentiment de quelques Médecins de ſon temps, qui prétendoient qu'on peut réduire cette eſpece de diſlocation; *Pourquoi*, dit-il, *écris-je ceci? parce qu'il y a des gens qui ſe vantent d'avoir réduit la luxation des vertebres faite en dedans.* C'étoit donc pour ſe mocquer de ces gens-là qu'Hippocrate avoit écrit ce que l'on a lû auparavant, & c'eſt la même choſe que s'il leur avoit dit: Vous qui oſez ſoûtenir que vous avez réduit la luxation des vertebres faite en dedans, apparemment vous avez travaillé ſur des corps morts, car la choſe eſt impoſſible ſur un homme vivant. Je laiſſe à penſer encore un coup quelle conſequence on peut tirer de là, pour prouver que l'on diſſequoit alors des cadavres humains.

A la verité on pourroit inferer qu'Hippocrate en avoit diſſequé, ou du moins qu'il en avoit fait des *ſquelettes*; de ce que dit Pauſanias; *que l'on montroit à Delphes une ſtatue d'airain qui repréſentoit un homme dont la chair avoit été toute conſumée, en ſorte qu'il ne reſtoit que les os; & que l'on diſoit que cette ſtatue avoit été conſacrée au Dieu Apollon par le Médecin Hippocrate.* Mais je répons premierement à cela que la tradition pouvoit être fauſſe. En ſecond lieu, ſi l'on fait reflexion ſur ce qui a été remarqué 18 ci-deſſus touchant la maniere dont on a dit que les Aſclépiades prédeceſſeurs d'Hippocrate pouvoient avoir appris à conoitre le corps humain, on verra qu'il n'eſt pas impoſſible qu'Hippocrate ſe fût auſſi inſtruit de la même maniere. Je veux dire, pour appliquer ce que l'on a dit en cet endroit au *ſquelette* dont il s'agit, qu'il avoit été aiſé à cet ancien Médecin de faire deſſiner un ſquelette que le temps & la pourriture avoient fait, & que le hazard avoit pû découvrir, ſans qu'aucun homme eût

16 Majoribus noſtris Apollini, Hippocrati, Apollonio, & cæteris Santonicis, placuit mortuorum viſcera ſcrutari, ut ſcirent unde & quomodo interirent; hoc autem nobis facere ipſa humanitas prohibet.

17 *Lib. de articulis.*

18 *Voyez Part. 1. liv. 2. chap. 2.*

eût décharné & assemblé ces os. C'est ce qui paroitra encore plus clairement par ce qu'on dira sur cette matiere, quand on en sera à Galien, qui avoüe que c'est ainsi, c'est à dire, par des cas que le hazard lui avoit présentez, qu'il a appris lui même à conoitre la nature & l'arrangement des os du corps humain. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Toutes ces preuves n'étant pas plus fortes, n'empêcheront donc point que nous ne puissions conclurre, comme nous avons fait d'abord, *qu'Hérophile & Erasistrate sont les premiers que l'on conoisse qui ont disséqué des hommes.* On a vû ci-devant le témoignage que Galien rend au premier, par rapport à l'Anatomie. L'une des principales preuves de l'exactitude d'Hérophile, c'est qu'il s'attacha à des parties de l'Anatomie auxquelles on n'avoit comme point touché avant lui. La *Neurologie*, ou la dissection des *Nerfs*, étoit, comme on l'a remarqué, un païs inconu. Galien nous apprend qu'Hérophile a été le premier, après Hippocrate, qui ait traité exactement cette matiere; lui joignant un autre Médecin nommé *Eudeme*, dont on parlera, avec lequel cet Auteur partage la loüange qu'il donne à cet égard à Hérophile. Pour ce qui est d'Hippocrate qui entre aussi en part de la même chose, Galien étant en possession de l'élever par dessus tous les Médecins de l'Antiquité, lui fait honneur en cette rencontre d'une conoissance qu'il n'avoit point, autant que l'on en peut juger par ses écrits. On peut voir ce qui a été dit ci-devant sur ce sujet.

Il est fort probable qu'Hérophile a été le premier de tous ceux que l'on conoit qui ait découvert *les nerfs* proprement dits, & qui ait sû les démontrer. Il faisoit, à ce que dit Rufus Ephésien, de trois sortes de Nerfs. *Les premiers*, 19 *qui servent au sentiment, & qui sont aussi les ministres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent*, disoit-il, *leur origine partie du cerveau, dont ils sont comme des germes, & partie de la moüelle de l'épine du dos. Les seconds viennent des Os, & vont se terminer à d'autres Os. Les troisiémes sortent des Muscles, & vont se rendre à d'autres Muscles.* On void par là qu'Hérophile donnoit encore le nom de *nerfs* à ce qu'on a appellé dans la suite, des *ligames*, & des *tendons*; mais il importe peu quel nom on donne aux choses, pourvû qu'on les distingue d'ailleurs. Au fond cette distinction de trois sortes de nerfs qu'on a attribuée à cet ancien Anatomiste, est une preuve que d'autres ne l'avoient pas faite avant lui, & que l'on confondoit auparavant ces parties, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Les écrits d'Hérophile s'étant perdus, on ne sait rien d'ailleurs de ses découvertes à l'égard des véritables nerfs, si ce n'est qu'il donoit le nom particulier de *pores optiques* aux nerfs qui se portent au fond de l'œil, & que l'on appelle *nerfs optiques*, soûtenant que ces nerfs ont une cavité sensible, qui ne se trouve pas dans les autres.

On n'a rien à remarquer touchant l'idée qu'il avoit des usages du *cerveau* en particulier, si ce n'est qu'il logeoit *l'ame raisonnable* dans les *ventricules*.

Mais l'une de ses principales découvertes, par rapport à celles qui se sont faites seulement dans ce siecle, ou que l'on a crû nouvelles, quoi qu'elles pussent être fort anciennes, c'est celle *de* 20 *certaines veines qu'il trouvoit dans le Mésentére, qui sont*, disoit-il, *destinées à nourrir les intestins, & qui ne vont point vers la veine porte, comme toutes les autres, mais se rendent à de certains corps*

19 Αἰσθητικὰ καὶ κινητικὰ νεῦρα.
20 *Galen. de usu Part. lib. 4. chap. 19.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

corps glanduleux. L'on a vû ci-deſſus qu'Eraſiſtrate avoit auſſi découvert quelque choſe d'approchant.

Au reſte comme Hérophile avoit appris l'Anatomie autrement que par la lecture des livres de ceux qui l'avoient précedé, & qu'il s'étoit fait des idées particulieres des parties ſur ce qu'il en avoit vû dans les corps qu'il avoit diſſequez, & particulierement dans les corps humains, il attacha à ces idées les termes qui lui parurent les plus propres pour les bien exprimer; c'eſt à dire, qu'il inventa de nouveaux noms, & qu'il en donna à quelques parties qui n'en avoient point.

Il nomma, par exemple, le premier des boyaux, ou celui qui eſt le plus près du ventricule, d'un nom qui marque que ce boyau eſt long de 21 *douze pouces.*

Ayant auſſi remarqué que le vaiſſeau, qui paſſe du ventricule droit du cœur dans le poumon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaiſſe comme celle d'une artere, il le nomma 22 *veine arterieuſe*; & il appella par la raiſon contraire *artere veineuſe* le vaiſſeau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Mais quoi que les noms qu'il impoſa à ces vaiſſeaux marquent la conoiſſance qu'il avoit du cœur & de ſes dépendances, néanmoins Galien remarque 23 qu'il avoit décrit négligemment *les membranes du cœur*, auxquelles il avoit pourtant donné auſſi un nom, les appellant *des ſéparations* ou *des cloiſons nerveuſes.*

24 C'eſt encore Hérophile qui a donné à deux tuniques de l'œil les noms de *tunique Retine*, & de *tunique Arachnoide*: & qui a nommé la membrane qui tapiſſe les ventricules du cerveau du nom de *membrane Choroide*, parce qu'il trouvoit qu'elle reſſemble au *Chorion*, qui enveloppe le fétus dans la matrice.

Il comparoit auſſi la cavité, qui forme le quatriéme ventricule du cerveau, à l'extremité *d'une plume* 25 *qui eſt taillée pour écrire*, ou d'un *roſeau* qui ſervoit à cet uſage en Egypte. Il a pareillement donné le nom de 26 *preſſoir* à l'endroit, où tous les ſinus de la dure mere viennent s'unir; & il a appellé, comme on l'a dit, *pores optiques*, les nerfs optiques.

C'eſt encore lui même qui a donné le nom de *paraſtates glanduleux* à ces glandes qui ſont vers la racine de la verge. Il nommoit ces paraſtates *glanduleux* pour les diſtinguer des autres paraſtates qu'il appelloit *variqueux*, & qu'il plaçoit à l'extremité des vaiſſeaux qui apportent la ſemence des teſticules, ou plûtôt, comme il le croyoit, qui ſervent eux mêmes à la produire; car quoi qu'il ne niât pas que les teſticules ſerviſſent en quelque choſe à la géneration de la ſemence, il prétendoit que les vaiſſeaux dont on vient de parler y ont beaucoup plus de part. Ce mot de paraſtate ſignifie *aſſiſtant*, ou *qui ſe tient auprès.* Quelques anciens Médecins ont donné le même nom à *l'Epididyme.*

C'eſt

---

21 Δωδεκαδάκτυλον. *Galen. de loc. affect. lib. 6.*

22 *Rufus Epheſius.*

23 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 1. chap. 10.*

24 *Rufus Epheſius; & Cels. lib 7. chap.* 13. parce que la premiere de ces tuniques lui paroiſſoit avoir du rapport avec un *rets* ou un *filet*; & l'autre avec *une toile d'aragnée.*

25 Ἀναγλυφὴ & καλάμου, *Galen. adminiſtr. anatomic. lib. 9. chap. 5.*

26 Ληνὸς, *Galen. de uſu Part.*

C'eſt ce qu'on verra plus diſtinctement dans l'Anatomie de Galien. Il paroît qu'Hippocrate & Ariſtote avoient eu conoiſſance des *paraſtates variqueux* d'Hérophile, quoi qu'ils ne leur donnent pas le même nom. On peut voir ci-deſſus ce que ces Auteurs ont dit ſur ce ſujet. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

L'autorité d'Hérophile, pour ce qui regarde l'Anatomie, a été ſi grande que les noms qu'il avoit donnez à toutes ces parties ſe ſont preſque tous conſervez. 27 Eraſiſtrate & ſes Sectateurs s'appliquérent auſſi à nommer les parties du corps qui n'avoient point eu encore de nom ; afin, dit l'Auteur de cette obſervation, que les Médecins puſſent s'entendre lors qu'il s'agiſſoit de quelque partie du corps, ſans qu'il fût néceſſaire de porter la main deſſus pour montrer quelle partie c'étoit, mais il s'agit là des parties exterieures. Ariſtote comme on l'a vû ci-deſſus, avoit auſſi travaillé à la même choſe.

On n'a pas d'autres particularitez à rapporter touchant l'Anatomie d'Hérophile ; on remarquera ſeulement, en quittant cette matiere, qu'il ne s'étoit point déterminé ſur le lieu d'où *les veines* tirent leur origine. Au reſte, le témoignage de toute l'Antiquité eſt ſi avantageux pour lui, qu'on ne peut pas lui diſputer le premier rang entre les Anatomiſtes de ſon temps. Si ſes écrits étoient venus juſques à nous, nous pourrions en juger par nous-mêmes, mais comme ils ſe ſont perdus, nous ne pouvons dire autre choſe, ſi ce n'eſt que ce que les Auteurs en ont cité ſuffit pour donner une grande idée de ſon exactitude, & de ſon habileté ; particulierement ſi l'on conſidere qu'il vivoit dans un temps, où l'Anatomie étoit encore très-peu avancée, & qu'il avoit preſque tout tiré de ſon propre fond. 28 Un ſavant Anatomiſte du ſiecle paſſé admiroit ſi fort Hérophile qu'il diſoit *que le contredire en fait d'Anatomie, c'étoit contredire l'Evangile* ; l'éloge eſt des plus outrez.

Hérophile poſſedoit d'ailleurs toutes les autres parties de la Médecine. L'on a vû ci-devant qu'il entendoit la Chirurgie. Il s'étoit auſſi beaucoup attaché à la *Botanique*, ou à la *ſcience des Plantes*, & il faiſoit tant d'eſtime des herbes qu'il diſoit ordinairement, 29 *qu'il n'y a pas juſqu'à celles, qu'on foule tous les jours aux pieds, qui n'ayent de très-grandes proprietez.*

On a dit de plus d'Hérophile qu'il a été le premier de tous les anciens Médecins Dogmatiques, qui a fait un grand uſage des *médicamens*, tant *ſimples* que *compoſez* ; en ſorte que ni lui ni ſes diſciples n'entreprenoient de traiter aucune maladie ſans médicamens. C'eſt 30 Celſe qui fait cette remarque, qui ſuppoſe que les Médecins précedens s'en paſſoient pour l'ordinaire. On peut voir ce qui a été dit là-deſſus, dans la pratique d'Hippocrate. Le même Hérophile avoit acoutumé de dire, 31 *que les médicamens n'étoient rien, ou qu'ils étoient les mains des Dieux, ſelon qu'on ſavoit les employer.*

Une autre découverte de ce Médecin c'eſt qu'il a été le premier qui a traité avec exactitude la doctrine des *pouls*, 32 qui avoit été négligée juſques à lui. Je ſai bien que Pline prétend qu'il porta les choſes trop loin ſur ce ſujet ;

27 *Galen. Introduct. chap. 10. Voyez ci-deſſus chap. 5.*

28 *Fallope.*

29 *Plin. lib. 25. chap. 2.*

30 *Lib. 5. præfat.*

31 *Galen. de compos. medicament. local. lib. 6. chap. 3. Scribon. Larg. Epiſtol. ad Calliſtum. Voyez ci-après Part. 3. liv. 1. chap. 1.*

32 *Voyez ce qui a été dit ſur ce ſujet ci-devant, Part. 1. liv. 3. chap. 6.*

Continuation du Siecle xxxvij & commencement du xxxviij

33 *Il falloit, ſelon Hérophile,* dit cet Auteur, *être Muſicien, & même Geometre pour ſe connoître parfaitement en ce qui regarde le pouls, c'eſt à dire, pour en entendre la cadence, & pour en ſavoir la meſure juſte ſelon les âges, & ſelon les maladies.* Mais cette remarque de Pline eſt fondée ſur une erreur du peuple, qui avoit ainſi parlé d'Hérophile, parce que cet habile Anatomiſte & Médecin, avoit, ſans doute, été le premier, qui ſe fût ſervi en cette occaſion du mot ῥυθμὸς, *rhythmus, cadence*, qui eſt un terme de Muſicien, qu'il appliquoit au ſujet des pouls, & qui a été retenu par tous les Médecins des ſiecles ſuivans. Il eſt vrai que Galien, de qui nous apprenons qu'Hérophile avoit écrit fort au long *de la cadence du pouls*, prétend qu'il s'étoit embaraſſé, & qu'il avoit même débité à cet égard des abſcurditez; mais cela ſeroit pardonnable à un homme, qui écrivoit le premier ſur cette matiere.

Ce que Pline ajoûte, 34 *que cette grande ſubtilité n'étant pas du goût de tout le monde, on quitta la Secte d'Hérophile*, n'eſt pas vrai-ſemblable; Hérophile ayant eu un grand nombre de diſciples, ou de Sectateurs fort long-temps après ſa mort, comme on le verra au chapitre ſuivant. Je ne ſai d'ailleurs comment accorder cette grande ſubtilité, que Pline attribue à Hérophile, avec ce que Galien dit de lui, qu'il étoit *à demi Empirique*, comme on l'a remarqué ci-deſſus en parlant d'Eraſiſtrate, que Galien met au même rang; il va même plus avant, il conte en un autre endroit Hérophile, & ſes Sectateurs entre les Empiriques.

Nous apprenons du même Galien, 35 qu'Hérophile avoit écrit contre les *Prognoſtiques* d'Hippocrate, qui eſt l'endroit par où on l'a le moins attaqué. Ce que l'on a remarqué ci-devant que ce dernier ne s'étoit preſque point attaché au *pouls*, ou aux ſignes qu'il fournit, pouvoit avoir donné occaſion au premier de l'attaquer là-deſſus.

Cælius Aurelianus, qui rapporte quelques particularitez de la pratique d'Hérophile, nous apprend que ce Médecin n'avoit rien écrit touchant la cure de diverſes maladies, même de quelques-unes des plus communes; comme ſont *la pleuréſie*, & *l'eſquinancie*; quoi qu'il eût traité de la nature de ces maladies, ayant entr'autres choſes ſoûtenu, *que c'eſt le poumon qui eſt la partie malade dans la pleuréſie, & que la péripneumonie ne differe de la pleuréſie, qu'en ce que dans celle-là tout le poumon ſouffre, au lieu que dans celle-ci il n'y en a qu'une partie qui ſoit atteinte.* Il parloit néanmoins d'une maladie aſſez rare, qui eſt *la paralyſie du cœur*; mais il n'en diſoit pas autre choſe, ſi ce n'eſt que l'on doit imputer à cette maladie certaines morts ſubites que l'on voit quelquefois arriver. 35 Hérophile ſuivoit d'ailleurs les ſentimens de Praxagore ſon maître, & ceux d'Hippocrate, en ce qui concerne les effets des humeurs, par rapport à la ſanté & aux maladies, & il pratiquoit à peu près comme eux. Il eſtimoit particulierement l'*Ellebore blanc*. Il comparoit ce remede à un vaillant capitaine qui ſort des

---

33 Omnes alias Sectas damnavit Herophilus, in muſicos pedes venarum pulſu deſcripto per ætatum gradus. (*lib.* 29. *cap.* 1.) Arteriarum pulſus in cacumina membrorum maximè evidens index ferè morborum, in modulos certos, legeſque metricas per ætates ſtabilis, aut citatus, aut tardus, deſcriptus ab Herophilo, Medicinæ vate, mira arte (*lib* 2. *cap.* 37.) Deſerta deinde & hæc Secta eſt, quoniam neceſſe erat in ea literas ſcire (*lib.* 12.)

34 *In lib. prognoſtic comment.* 1.

35 *Galen. introduct. cap.* 9.

des premiers d'une ville, après avoir animé, & mis en mouvement tous ceux qui doivent le ſuivre dans une ſortie. (*Plin. lib.* 25. *ſect.* 23.)

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Il y eût du temps de Jules Céſar 36 un autre *Hérophile* Médecin de chevaux, qui ſe diſoit deſcendu de C. Marius; mais qui étant reconu fut banni d'Italie, & enfin executé à mort, pour avoir formé le deſſein de tuer tous les principaux du Sénat.

On trouve auſſi dans Hyginus (*chap.* 274.) un Hierophile, qui enſeigna la Médecine à la Sage-Femme *Agnodicé*, de laquelle on parlera ci-après (*part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 13.) Je ne ſai quand ce Hiérophile peut avoir vécu. Je le mets ici à cauſe du rapport qu'il y a entre ſon nom, & celui d'Hérophile.

CHAPITRE VII.

Diſciples & Sectateurs d'Hérophile.

CEux d'entre les Sectateurs d'Hérophile dont les noms ſe ſont conſervez ſont les ſuivants; Zeuxis, *de Tarente*; Alexandre, *Philalethe*; Demosthene, *Philalethe*; Zenon, Andreas, Callianax, Bacchius, Chrysermus, Heraclide, *Erythréen*; Aristoxene, Gaius, Demetrius, Speusippus, Mantias, Apollonius *Mus*; Callimachus, Dioscoride *Phacas*; & Philinus.

Nous apprenons de Galien que les Ecoles d'Eraſiſtrate, & d'Hérophile avoient été toutes deux floriſſantes long-temps après la mort de ces Médecins. Strabon aſſure auſſi que la doctrine d'Hérophile, étoit en réputation juſques dans la Phrygie, où il y avoit, du temps de Strabon même, une Ecole d'Hérophiliens dans laquelle *Zeuxis* avoit préſidé, & après lui *Alexandre*, ſurnommé *Philalethe*, c'eſt à dire, *ami de la verité*. 1 *Démoſthene*, diſciple d'Alexandre, eût auſſi le même ſurnom. Il avoit écrit, ſur *les maladies des yeux*, des livres qui ſont citez par Galien, par Oribaſe, & par d'autres. & qui étoient fort eſtimez. Le même Galien cite auſſi un 2 *Démoſthene de Marſeille*, 3 mais on ne ſait pas ſi c'eſt le même. 4 *Zénon* acquit auſſi beaucoup de réputation dans la Secte d'Hérophile. Il avoit écrit concernant *les médicamens*, auſſi bien que la plûpart des Hérophiliens, qui les mettoient beaucoup en uſage, comme on l'a remarqué au chapitre précedent. Galien cite en quelques endroits un *Zénon de Laodicée*; on ne ſait pas ſi c'eſt le même, ou un autre; non plus que le Zénon Athénien, cité par l'Auteur du livre intitulé *de medicinis expertis*, attribué au même Galien.

Andréas s'étoit auſſi particulierement attaché aux *médicamens*. Mais Galien dit que cet Andréas avoit rempli ſes livres de fauſſetez, & de choſes vaines, & ſuperſtitieuſes, & il fait une comparaiſon de ce Médecin avec Hippocrate, qui n'eſt guére avantageuſe au premier. On pourroit croire, avec Tiraqueau,

36 *Valer. Maximus, lib. & cap. ultim.*

1 *Galen. de differ. pulſ. lib.* 4. *cap.* 4. *&* 5.

2 *De compoſitione medicament. per genera, lib.* 5. *ſub finem.*

3 *Vide Reineſ. Variar. Lect. lib.* 5. *cap.* 2. Monſieur Ménage, dans ſon Anti-Baillet, dit que Démoſthene de Marſeille vivoit ſous Néron.

4 *Galen. de ſimpl. medicam. facult. in principio.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

que Galien en a uſé de cette maniere à l'égard d'Andréas ; parce que celui-ci avoit écrit contre Hippocrate, *qu'il diſoit avoir quitté ſa patrie, & s'être enfui en Theſſalie, après avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide* ; c'étoit dans un livre intitulé *de l'origine de la Médecine*, qu'Andreas avoit dit ce que l'on vient de lire. Mais Galien n'eſt pas le ſeul, qui a blâmé ce Sectateur d'Hérophile. L'Auteur du grand *Etymologicon*, nous apprend qu'Eratoſthenes, dont on a fait mention ci-devant, & de qui l'on a dit qu'il avoit écrit *de l'origine des Aſclépiades*, traitoit de plagiaire le même Andréas, & l'accuſoit de s'être fait honneur des écrits d'autrui. Au reſte, il ne faut pas être ſurpris ſi ce Médecin, avoit écrit contre Hippocrate. L'on a vû qu'Eraſiſtrate & Hérophile en avoient fait autant; ce qui étoit fort naturel à des gens qui avoient des principes differens de ceux de cet ancien Médecin, & qui avoient innové diverſes choſes dans la Médecine; mais il ne s'enſuit pas de là qu'il fût permis à Andréas de débiter des calomnies, ſuppoſé que ce qu'il diſoit d'Hippocrate ne fût pas veritable, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'étoit pas.

Entre les livres qu'Andreas avoit compoſez, il y en avoit un intitulé 5 *Narthex*. Ce mot Grec déſignoit particulierement, une plante que les Latins, ont nommée *Ferula*. Il ſignifioit auſſi *un bâton*, ou *une verge*, ou *un thyrſe*, comme celui que portoit Bacchus; mais il marquoit encore *une boette*, ou *un boettier*, où les Chirurgiens tiennent leurs onguens. C'eſt ce dernier ſens qu'Andréas avoit eu vûe, lorſqu'il donna à ſon livre le titre de *Narthex*. Il vouloit, ſans doute, dire que les Médecins, ou les Chirurgiens devoient porter ce livre avec eux comme une eſpece de boettier, où ils trouveroient des médicamens, pour toutes les maladies. 6 Divers Médecins, qui vinrent après lui, donnerent le même titre à des livres, où ils décrivoient des médicamens. On apprend d'ailleurs qu'Andréas avoit beaucoup écrit ſur la Chirurgie, & il eſt même cité par Celſe, entre les principaux Auteurs de cet art.

Je penſe que c'eſt du même Andréas que parle l'Hiſtorien Polybe, & duquel il dit qu'il vivoit ſous Ptolomée *Philopator*, & que Théodore Vice-Roi l'avoit fait mourir. Il n'y a du moins rien, qui repugne à l'égard du temps. Tiraqueau croit que nôtre Andréas eſt le même qui eſt appellé *Andron*, par d'autres Auteurs; & il cite là-deſſus Pline, qui appelle, dit-il, Andron, dans le Chapitre dix-huitiéme de ſon vintiéme livre, le même que Dioſcoride nomme *Andréas*, en parlant de la même choſe. Mais s'il y a quelque édition de Pline, où on liſe en cet endroit *Andron*, 7 c'eſt apparemment une faute. Ce que Celſe cite Andron, dans le même livre, où il a nommé au commencement Andréas, ne prouve pas mieux que ce ne fut qu'une même perſonne. Au reſte Andron avoit auſſi écrit touchant les médicamens. Caſſius fait mention d'un Andréas de *Caryſte*; & Galien, dans les Gloſſes d'Hippocrate, cite un Médecin du même nom, qu'il dit avoir été fils de *Chryſaris*. Je ne ſai ſi ces Auteurs parlent du même, ou d'un autre.

8 *Callianax*, n'eſt conu que par ce qu'en rapportent Galien, & Palladius, qui

---

5 *Schol. in Nicandri Theriac.* Voyez dans Martial, *liv.* 14. *épigram.* 78. l'explication du mot *Narthecium*, qui eſt le diminutif de *Narthex*.

6 *Vide Galen. de compoſ. medicam. per genera, lib.* 5.

7 *Voyez l'édition du P. Hardoüin, qui eſt la meilleure. Les autres que j'ai vûes liſent auſſi de même.*

8 *Galen. comment.* 4. *in* 6. *Epidemic. Palladii comment. in eundem librum.*

qui disent que ce Sectateur d'Hérophile, n'avoit point de douceur pour ses malades; & qu'un certain personnage qu'il traitoit d'une maladie dangereuse lui ayant un jour demandé s'il mourroit de cette maladie, il lui répondit fort crüement par ce vers d'Homere, *Patroclus mourut bien qui valloit plus que vous.* *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

Bacchius avoit écrit un livre intitulé, *des choses les plus remarquables concernant Hérophile, & ceux de sa Secte.* Il avoit écrit dans ce même livre, ce qu'on vient de lire touchant Callianax, & c'est de Bacchius que les Auteurs que l'on a citez l'ont tiré.

9 *Chrysermus* est cité par Sextus Empiricus au sujet d'une proprieté du temperament, ou d'une disposition particuliere qui faisoit que toutes les fois que ce Chrysermus mangeoit du poivre, ou quelque chose de poivré, il devenoit 10 *Cardiaque*, c'est à dire, il tomboit dans des défaillances accompagnées de sueurs, & autres accidens. C'est le même qui est cité par 11 Pline, & par 12 Galien, au sujet du pouls.

13 Héraclide Erythréen fut disciple du précedent. On n'a rien de bien particulier, à remarquer à son égard, non plus qu'à l'égard d'*Aristoxene*, cité par 14 Galien; si ce n'est qu'ils avoient aussi écrit l'un & l'autre sur le *pouls*, & qu'ils en avoient donné chacun des définitions, aussi bien que Chrysermus. *Gaius* & *Démetrius*, sont pareillement citez par Cælius Aurelianus sur des choses de peu d'importance. Le nom de *Speusippus* se trouve dans 15 Diogene Laërce.

Galien dit de *Mantias*, qu'il a été le premier, non seulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont lui Galien avoit conoissance qui ait décrit plusieurs bons médicamens. Il étoit des propres disciples d'Hérophile, & n'abandonna point ses sentimens, au lieu que plusieurs des autres devinrent *Empiriques*.

Apollonius, surnommé *Mus*, ou *le Rat*, étoit 16 concitoyen & condisciple d'Héraclide dont on vient de parler. Il avoit écrit, aussi bien que Bacchius, & quelques autres Hérophiliens, divers livres touchant *la Secte d'Hérophile*, & divers autres touchant *la composition des médicamens*. Strabon ajoûte dans l'endroit qu'on a cité, qu'Apollonius & Héraclide Erythréen, avoient vécu de son temps, c'est à dire, qu'il pouvoit les avoir vûs, quoi qu'ils fussent beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vécu depuis le temps de Jules César, jusqu'à celui de Tibere. On ne peut pas savoir de quel temps sont les autres Sectateurs d'Hérophile, & on ne les a mis ici que pour ne pas les détacher de leur maître, comme on en a usé à l'égard des 17 Sectateurs d'Erasistrate. On parlera dans le livre suivant de divers autres Médecins, qui ont porté le nom d'*Apollonius*, & on dira encore quelque chose touchant Apollonius *Mus*, qui semble avoir été confondu avec les Empiriques, aussi bien que plusieurs des Sectateurs d'Hérophile.

9 *Pyrrhon. Hypothes. lib.* 1. *cap.* 14.
10 *Voyez ci-après, liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 6.
11 *Lib.* 22. *sect.* 32.
12 *De differ. puls. lib.* 4.
13 *Ibidem.*
14 *Ibidem.*
15 *In vita Speusippi Philosophi.*
16 *Strabon, liv.* 14.
17 *Voyez l'avant-propos qui est au devant de ce livre.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Nous avons conté ci-devant *Callimachus*, entre les Gloſſateurs d'Hippocrate. 18 *Dioſcoride Phacas*, avoit travaillé à la même choſe, auſſi bien qu'une partie des Hérophiliens que nous avons nommez, comme Zeuxis, Héraclide Erythréen, & Bacchius. Nous parlerons dans le livre ſuivant de *Philinus*, autre diſciple d'Hérophile, qui avoit pareillement écrit ſur Hippocrate, & qui s'érigea en chef de Secte.

CHAPITRE VIII.

Divers Médecins & Philoſophes, qui ont été contemporains d'Eraſiſtrate, & d'Hérophile, ou de leurs Diſciples.

QUoi qu'Eraſiſtrate, & Hérophile ayent été ceux, qui ont fait le plus de bruit de leur temps, quelques-uns de leurs contemporains, ne laiſſerent pas de ſe diſtinguer.

PHILOTIME, fut de ce nombre. 1 Il avoit été diſciple de Praxagore, auſſi bien qu'Hérophile. On ne ſait rien de ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il avoit pouſſé celui de ſon maître, & celui d'Ariſtote, touchant le *cerveau*, un peu plus loin qu'eux, ſoûtenant 2 *que cette partie étoit inutile*. Cependant Galien en parle comme d'un homme, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiſte, & bon Médecin & Chirurgien.

PLISTONICUS, 3 autre diſciple de Praxagore, avoit écrit touchant les *humeurs*. 4 Il avoit de plus compoſé un livre intitulé *de l'uſage de l'eau, pour la ſanté*. Tout ce qu'on apprend d'ailleurs de ſes ſentimens, c'eſt qu'il diſoit 5 que ce n'eſt point par une *coction*, comme l'avoit crû Hippocrate, que les alimens ſe préparent dans l'eſtomac, mais par une eſpece de *putréfaction*, ou de *pourriture*. Sur quoi l'on doit remarquer qu'Hippocrate s'eſt bien ſervi du mot de *coction*, pour exprimer ce qui arrive aux alimens dans l'eſtomac, mais cela n'empêche pas qu'il n'admît auſſi la *putrefaction*, de Pliſtonicus, & qu'il n'ait employé 6 en quelques endroits les mêmes termes dont ce dernier ſe ſert pour la déſigner.

EUDEME, que Galien joint ordinairement avec Hérophile, & qu'il lui compare pour l'exactitude dans l'Anatomie, particulierement en ce qui concerne les *Nerfs*, a vécu à peu près dans le même temps, autant que l'on en peut juger par la maniere dont Galien en parle. Cet Auteur (*de Antidot. lib. 2. cap.* 14.) rapporte la compoſition d'une Thériaque dont uſoit Antiochus Philometor, qui avoit été décrite en vers par un *Eudeme*, & ſe trouvoit gravée ſur la porte du temple d'Eſculape. Si cet Eudeme étoit contemporain du Roi, dont

---

18 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 3. où l'on parle encore de ce Dioſcoride, à l'occaſion de Pedacius Dioſcoride.*

1 *Galen. method. med. lib. 1. cap. 3.*

2 *Galen. de uſu part. lib. 8. cap. 3.*

3 *Celſ. præfat. lib. 1. Galen. de atrâ bile.*

4 *Athenæus, lib. 2.*

5 *Celſus ibidem.*

6 *Voyez ci deſſus, Part. 1. liv. 3. chap. 3. artic. 9.*

dont on vient de parler, qui eſt Antiochus le grand, comme on l'apprend de Pline, (*lib.* 20. *cap.* 24.) il auroit vécu du temps des diſciples d'Hérophile, & pourroit être le même que celui dont nous avons parlé, mais cela n'eſt pas certain. Il y a eu divers Médecins de ce nom, comme on le verra ci-après; *Part.* 2. *liv.* 4. *ſect.* 1. *chap.* 1. *Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.*

Pasithemis eſt joint par Diogene Laërce à *Midias*, (dont il a été parlé au chap. 2. de ce même livre) comme ayant vécu dans le même temps.

Strabon fait mention d'un Apollodore, Médecin, qui avoit dédié quelques livres à Ptolomée *Soter*, & qui ne peut pas être different de celui que Pline dit avoir écrit au Roi Ptolomée touchant les vins dont ce Prince devoit boire. On parlera de quelques autres *Apollodores*, dans le livre ſuivant.

7 Aristarque, Médecin de *Bérénice* fille de Ptolomée Philadelphe, eſt du temps des diſciples d'Eraſiſtrate, & d'Hérophile.

Je ne ſai pas préciſément en quel temps vivoient Mnésithée, & Dieuches, qui ſont citez par Galien comme de grands hommes, & qu'il conte entre les principaux des plus anciens Médecins, mais je penſe qu'ils ont pû vivre dans le trente-ſeptieme ſiecle. Il y a eu deux *Mnéſithées*, Médecins, l'un qui étoit *Athenien*, qui eſt celui dont Galien parle, & qui a été le plus célebre; l'autre, qui étoit *Cyzicénien*, dont Oribaſe fait mention. 8 *Dieuchès* avoit écrit un livre tout entier des vertus du *Chou*; & il en avoit compoſé d'autres ſur *la maniere d'aprêter les viandes*, deſquels on trouve quelques citations dans Oribaſe. La même matiere a auſſi été traitée par Diocles & par Eraſiſtrate, comme on l'a vû ci-deſſus. Dieuchès eut des diſciples, entre leſquels Athénée conte un Numenius, qui eſt cité par Celſe, & par le Scholiaſte de Nicander.

Diogene Laërce fait auſſi mention d'un Simon, Médecin, qui vivoit du temps de Seleucus Nicanor. Quant à *Simon*, l'Athénien, dont parle le même Auteur, il étoit Philoſophe plûtôt que Médecin, quoi qu'il eût écrit un livre intitulé *de la Santé*. Ce dernier Simon étoit ouvrier en cuir. Ce qu'il ſavoit de Philoſophie, il l'avoit appris en écoutant les diſcours de Socrate, qui s'arrêtoit quelquefois dans la boutique de ce Simon. 9 Suidas cite un autre *Simon*, auſſi Athenien, qui avoit écrit *de la Médecine des chevaux*. Nous avons parlé 10 ci-devant d'un *Simos*, ou *Simus*, Médecin, de l'Iſle de Cos. On trouve ce dernier nom 11 dans Pline.

Cléophantus, qui eſt cité par Celſe & par Pline, doit encore être joint, par rapport au temps, aux Médecins dont-il s'agit en ce chapitre. Ce qui le prouve c'eſt que l'un de ſes diſciples a vécu ſous Ptolomée *Evergetes*, comme nous allons le voir. Cléophantus avoit écrit en particulier *de l'uſage du vin dans les maladies*, contre le ſentiment des autres Médecins. Je ne ſai ſi c'eſt par cet endroit qu'il ſe rendit fameux; mais *Aſclépiade*, qui fut lui-même fort célebre,

---

7 *Voyez ci deſſus part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.

8 *Plin. lib.* 20. *cap.* 9 *Voyez la premiere partie, liv.* 2. *chap.* 4. *à l'article de Pythagore.*

9 *In voce* Σίμων.

10 *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 20. *à l'endroit où il eſt parlé d'Eſculape de Cos.*

11 *Lib. & cap.* 22.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

bre, comme nous le verrons ci-après, faiſoit du cas de Cléophantus. Il y a eu un autre *Cléophantus* contemporain de Ciceron, qui viendra en ſon rang.

Une autre preuve de la grande réputation du premier, c'eſt qu'il eut divers diſciples & Sectateurs, qu'on appelloit *Cléophantins*. ANTIGENES, cité par 12 Cælius Aurelianus, étoit de ce nombre; auſſi bien que MNE'MON, de *Sidé* en Pamphilie. 13 L'on a anciennement attribué à celui-ci d'être l'Auteur des caracteres, qui ſe trouvent à la fin des hiſtoires de quelques-unes des maladies, dont Hippocrate fait mention dans ſon troiſieme livre *des maladies Epidémiques*. On ne rapportera pas tout ce que Galien dit à ce ſujet de Mnémon. On remarquera ſeulement qu'il inſinue que celui-ci, à ce que diſoient quelques-uns, ayant pris un exemplaire des œuvres d'Hippocrate dans la Bibliotheque de Ptolomée *Evergetes*, ſous le prétexte de vouloir expliquer le troiſiéme livre des maladies Epidémiques, y avoit ajoûté les caracteres dont on vient de parler; contrefaiſant l'écriture de l'original, & ſe ſervant d'encre propre à cela. D'autres aſſuroient que cet exemplaire d'Hippocrate qui étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, & où ces memes caracteres ſe trouvoient, avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par Mnémon, qui le vendit à Ptolomée, 14 que Galien dit avoir eu un grand empreſſement pour remplir ſa Bibliotheque de bons livres, & avoir fait des dépenſes extraordinaires pour cela. Ils ajoûtoient que le titre de cet exemplaire portoit, que ce même livre étoit venu par les vaiſſeaux, ou par mer, & que Mnémon Sidite l'avoit corrigé.

Ceux qui ont lû Hippocrate ſavent ce que c'eſt que les caracteres, que l'on vient de dire que Mnémon avoit ajoûtez au texte de cet Auteur; il faut néanmoins en dire ici un mot, parce que cela ſert à faire voir d'un côté la grande eſtime que l'on faiſoit des Obſervations d'Hippocrate, & de l'autre la maniere dont les Médecins qui ſont venus peu de temps après lui prétendoient s'inſtruire en tirant ce qu'il y a d'eſſentiel dans ces obſervations, & en le mettant en
„ notes abregées. 15 Pythion, *dit Hippocrate*, qui demeuroit auprés du temple
„ de la Terre, eut dès le premier jour les mains tremblantes, une fiévre aigue
„ & de la rêverie. Ces accidens augmenterent le ſecond jour. Le troiſieme,
„ c'étoit la même choſe. Le quatrieme il rendit de la bile pure en petite quan-
„ tité. Le cinquieme, il y eut encore de l'augmentation, à l'égard des premiers
„ accidens, le malade dormit peu, & ſon ventre ſe reſſerra. Le ſixieme, les
„ crachats furent de diverſes couleurs, & en partie tirans ſur le rouge. Le ſeptie-
„ me, le malade eut la bouche de travers. Le huitiéme, tous les accidens aug-
„ menterent encore, & le tremblement en particulier continuoit toujours. De-
„ puis le commencement juſqu'au huitiéme jour les urines furent claires &
„ ſans couleur, avec un nuage ſuſpendu au milieu. Le dixieme il ſua; les
„ crachats furent un peu plus mûrs, & la maladie fut jugée, c'eſt à dire ter-
„ minée par une eſpece de criſe. Environ le temps de cette criſe, les urines ſe
„ tinrent un peu claires. Enfin au bout de quarante jours un abſcès qui s'étoit
„ formé

---

12 *Acutor. lib. 2. cap. 10.*

13 *Galen. in lib. 3. Hippocratis, de morb. vulgar. comment. 2.*

14 Il paroît par ce paſſage, que Ptolomée Evergetes ſuivoit les traces de Philadelphe ſon pere, qui eſt celui qui avoit établi le premier la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie. *Voyez ci-deſſus, part. 1. liv. 3. chap. 30. & part. 2. liv. 1. chap. 3.*

15 *Epidemic. lib. 3. ſect. 1. ægr. 1.*

„ formé vers l'anus, se dissipa par une évacuation d'urine, qui obligeoit
„ le malade à uriner à tout moment avec quelque acreté, ou quelque
„ douleur.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Au dessous de cette description on trouve les caracteres dont-il s'agit, dont le premier ressemble à un Π, qui a un I, au milieu; le second est un simple Π. Le troisieme est un OI. Le quatrieme un M; & le cinquieme enfin un Y. On explique ces caracteres de cette maniere, πιθανὸν πλῆθος ὕδατος ποτερηκοστῇ ὑγείαν, c'est à dire, *Il est probable que la quantité d'urine, qui fut rendue le quarantieme jour, guérit le malade*; par où l'on a voulu marquer que cette derniere crise, qui étoit arrivée par une grande évacuation d'urine, avoit été plus parfaite que la précedente où il y avoit eu des sueurs; & insinuer en même temps que cette difference venoit de ce que la premiere crise ne s'étoit pas faite dans 16 un jour critique, comme la derniere. Peut-être aussi que ces Médecins vouloient dire quelque autre chose que l'on ne sait pas.

Il y eut encore, dans l'intervalle que nous marquons, un 17 Archelaus, Egyptien, qui dédia au Roi Ptolomée un livre en vers où il traitoit de *l'histoire naturelle*, comme on l'apprend *d'Antigonus Caryſtius*, qui vivoit sous Ptolomée Philadelphe; d'où l'on peut inferer que c'étoit au même Ptolomée qu'Archélaus avoit dédié son livre. Athénée parle d'un autre *Archelaüs*, qui étoit de la Chersonese, & qui avoit écrit sur un sujet approchant de celui que l'autre avoit traité. Vossius croit que c'est le même que le précedent.

Archibius, que Pline dit aussi avoir dédié quelque livre de Médecine au Roi *Antiochus*, doit être du même rang que les autres dont on a parlé. 18 Galien cite aussi un Médecin de ce nom.

Jollas, ou *Jolaüs*, Bithynien, cité par Pline, par Dioscoride, & par d'autres, comme ayant écrit *des médicamens*, est d'un temps plus incertain, quoi qu'il n'ait pas dû être éloigné de celui dont il s'agit.

Nous avons conté ci-devant un Apollophanes, entre les disciples d'Erasistrate. L'Historien Polybe donne un Médecin de ce nom à Antiochus *Soter*.

Nicias, de Soli, Médecin de *Pyrrhus*, est du rang des précedens par rapport au temps. Théocrite parle de lui avantageusement; mais cela n'empêcheroit pas qu'il ne fût indigne d'être joint avec les autres, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoisonner le Roi son Maître, avec qui ils étoient en guerre. Elien attribue le même fait à un autre Médecin nommé *Cineas*, qui pouroit être le nom du précedent renversé; *Cineas* pour *Nicias*. On a aussi dit la même chose d'un *Timochares*, qui n'étoit pas Médecin.

Il se trouve un autre *Nicias*, de Nicopolis, Médecin contemporain de Plutarque. Le même Auteur cite d'ailleurs un *Nicias Mallotes*, qui avoit écrit *des pierreries*, & qui peut être le même qui est aussi cité par Stobée.

On pourroit encore placer entre les Médecins précedens *l'Auteur du commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate*, qui est attribué à Oribase; ce premier Auteur ayant dû être contemporain de Ptolomée Evergetes, par l'ordre duquel il dit avoir écrit. Mais il est visible que c'est une piece supposée, & même

16 *Voyez part. 1. liv. 3. chap. 5.*

17 *Voyez Diogene Laërce; Pline, dans l'Indice du liv. 28. & le Schol. des Thériac. de Nicander.*

18 *De compos. medicam. per genera. lib. 5. cap.* 14.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

fort groſſierement, l'Auteur citant Pelops, Rufus, Soranus, & Galien qui ont tous vécû plus de trois cens ans après le Roi d'Egypte que l'on a nommé.

NICANDER, de 19 *Colophon*, Poëte & Médecin célebre, a vécû, ſelon quelques-uns, ſous Ptolomée Philadelphe, ou ſelon d'autres, ſous Attalus *Galatonices*. Il nous eſt reſté deux des ouvrages de Nicander; l'un, qui eſt intitulé *Theriaca*, où il décrit en vers les accidens qui ſuivent les bleſſures faites par des *bêtes venimeuſes*, y joignant les remedes propres; & l'autre dont le titre eſt *Alexipharmaca*, où il traite des *poiſons*, & des *contrepoiſons*. 20 Demetrius Phalereus, Theon, Plutarque, & 21 Diphilus de Laödicée, avoient écrit des commentaires ſur le premier de ces livres. Nous avons encore aujourd'hui des ſcholies Grecques très-ſavantes, ſur l'un & ſur l'autre de ces mêmes livres, mais on ne ſait pas le nom de l'Auteur, Voſſius ſoupçonne qu'elles ſont de Diphilus, dont on vient de parler.

Nicander avoit encore écrit un *recueil de remédes*; & il avoit mis en vers *les Prognoſtiques d'Hippocrate*. Il avoit d'ailleurs compoſé des *Métamorphoſes*, comme fit depuis Ovide, & d'où il y a apparence que celles *d'Anatonius Liberalis* ont été tirées. Ciceron & d'autres Auteurs citent auſſi les *ouvrages ſur l'Agriculture*, ou *les Géorgiques* de Nicander.

Entre les *poiſons* dont ce Poëte Médecin fait mention, il ne s'en trouve que deux qui ſoient tirez des *mineraux*, la *litharge*, & la *ceruſe*, ce qui marque qu'on n'en conoiſſoit point d'autres en ce temps-là. Tout le reſte eſt tiré des *plantes* & des *animaux*. L'un des plus pernicieux de ces poiſons étoit cellui qu'on appelloit *Toxicum*. Les Botaniſtes ne l'ont point décrit, parce qu'ils ne ſavoient, ſans doute, pas de quelle plante il ſe tiroit, ou ce que c'étoit, quoi qu'ils en conuſſent les mauvais effets; comme la même choſe nous arrive encore aujourd'hui à l'égard de quelques drogues, qui ſont dans l'uſage de la Médecine, ſans que l'on ſâche quelquefois ſi elles ſon tirées d'une plante ou d'un animal, & quelle eſt la maniere dont elles ſe préparent, parce qu'elles viennent de païs éloignez. Nicander met auſſi *l'Opium* au rang des poiſons. On aura 22 ci-après occaſion de parler plus particulierement de cette drogue, & de ſon uſage dans la Médecine ancienne.

Il ſe trouve un *Mutius Fonteius Nicander*, Médecin, dans une ancienne Inſcription, mais on ne ſait pas quand il a vécu.

Philippe, dernier Roi de Macédoine, de ce nom, avoit un Médecin nommé 23 CALLIGENES, qui tint cachée la mort de ce Roi juſqu'a ce que *Perſée* ſon

---

19 *Cicero, de Oratore; Suidas.* Nicander dit lui-même, au commencement de l'un de ſes Poëmes, qu'il étoit voiſin de l'Apollon de *Claros*. Or le temple de Claros, où ce Dieu rendoit ſes oracles, étoit tout auprès de Colophon, comme le remarque Strabon, (*liv.* 13.) On a confondu ce Nicander avec un Grammairien qui étoit de Thyatire (*Steph. Byzant. in voce Thyatira.*) On trouve dans Voſſius (de Hiſtoric. Græc.) les titres des livres de ces deux Nicandres, que cet Auteur ne diſtingue pas d'abord; quoi qu'il convienne à la fin que ces livres ne ſont peut être pas tous d'un même Nicander.

20 Steph. Byzan. in voce *Carope*. Ce Demetrius eſt different du fameux Philoſophe Péripatéticien, qui a vécu auparavant; ou Stephanus s'eſt trompé.

21 *Athenæus.*

22 *Part* 2. *liv.* 2. *chap.* 7.

23 *Voyez Tite Live.*

ſon Succeſſeur en eût reçu la nouvelle. Ce Philippe étoit contemporain de Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde M. M. M. DCCXXX. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

Les Médecins contemporains d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, ou de leurs diſciples ne furent pas les ſeuls qui travaillerent à l'avancement de la Médecine; il y eut auſſi de fameux *Philoſophes*, qui les ſeconderent. Le premier & le plus conſiderable eſt Theophraste, qui ſucceda à Ariſtote dans l'Olympiade CXIV, au commencement du regne de Ptolomée *fils de Lagus*, ſous lequel on a dit qu'Hérophile fleuriſſoit. La plus grande partie des écrits de Théohraſte, qui ſont venus juſqu'à nous, concernent *les Plantes*. Mais comme les Plantes peuvent être conſiderées par rapport à *l'Agriculture*, à la *Phyſique*, ou à la *Médecine*, on peut dire que ce Philoſophe, non plus qu'Ariſtote, n'a eu principalement en vüe d'en parler que comme Phyſicien. C'eſt ce qui l'a obligé à examiner plûtôt la maniere dont elles croiſſent, & les parties qui les compoſent, que leurs proprietez Médicinales. Neanmoins il touche quelquefois ce dernier ſujet en paſſant; & comme il en a décrit pluſieurs, ſon travail à cet égard n'eſt pas inutile aux Médecins. On aura occaſion d'en parler plus particulierement quand on en ſera à 24 *Dioſcoride*.

Il nous reſte d'ailleurs quelques petits livres de Théophraſte, touchant *les Vertiges*, les *Défaillances*, les *Sueurs*, & la *Paralyſie*, dans leſquels il recherche ſimplement les cauſes de ces maladies; ſans parler des remedes qu'il y faut apporter. Il dit, à l'égard des *Vertiges*, qu'ils viennent *lors qu'un eſprit étranger, ou une humidité ſuperflue ſe porte à la tête, ou* 25 *autour de la tête, ſoit que cela vienne de quelque choſe que l'on ait pris intérieurement, comme du vin ou quelqu'autre liqueur, ſoit que l'on ait tourné en rond; car*, ajoûte-t-il, *le cerveau eſt naturellement humide; & quand quelque eſprit étranger y entre, il fait de la violence après qu'il s'y eſt inſinué, & pouſſe l'humidité naturelle juſques dans les veines, en la faiſant mouvoir en rond; en ſorte que cet eſprit fait le même effet que ſi quelqu'un prenoit cette tête & la faiſoit tourner en rond; étant indifferent que la même choſe ſe faſſe par une cauſe externe, ou par une cauſe interne.*

La Paralyſie arrive *par un refroidiſſement, ou par une privation & un défaut d'eſprits. Car c'eſt l'eſprit qui eſt l'auteur de la chaleur & du mouvement; en ſorte que s'il devient immobile, le ſang & l'humide ſe réfroidiſſent néceſſairement. C'eſt par cette raiſon que l'on ſe ſent les pieds engourdis, auſſi bien que les membres ſupérieurs, lors qu'ils ſont preſſez par une chaiſe ou de quelqu'autre maniere; car cette compreſſion arrête ou intercepte l'eſprit, qui ne pouvant plus ſe mouvoir comme à l'ordinaire, cauſe le refroidiſſement du ſang.* On void par ce que l'on vient de lire, que ce Philoſophe ne penſoit pas mieux aux *nerfs*, dans cette occaſion, qu'Hippocrate, & qu'il ne conoiſſoir pas mieux leurs uſages que ſon Maitre Ariſtote. Quelqu'un pourroit trouver étrange que Théophraſte ayant vêcu du temps d'Hérophile, comme nous le ſuppoſons, n'eût point profité des lumieres de celui ci, par rapport à l'Anatomie; mais il ſe peut que ce Philoſophe eût compoſé le petit livre, d'où le paſſage que nous avons traduit eſt tiré, avant qu'Hérophile eût fait toutes ſes découvertes, ou que Théophraſte qui demeuroit à Athenes ne fut pas encore informé alors de ce qui ſe faiſoit à Alexandrie où Hérophile travailloit; ou enfin il n'eſt pas impoſſible que le premier, qui

24 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 3.*

25 Τὰ περὶ τὴν κεφαλὴν; façon de parler Grecque.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

pouvoit être le plus âgé, ait mépriſé les découvertes du dernier; ſuppoſé qu'il en ait eu conoiſſance; à peu près comme divers Anatomiſtes du ſiecle paſſé, même des plus fameux, qui vivoient dans le temps que l'on découvrit la circulation du ſang, ne la voulurent point admettre, quelque évidentes qu'en fuſſent les preuves.

Nous avons auſſi un livre de Théophraſte, qui eſt intitulé *Des Pierres*, où il traite de toutes les ſortes de pierres, des fines & des autres, de leur nature, de la maniere dont elles ſe forment, des lieux où on les trouve &c. Comme on void par le catalogue de ſes écrits, qu'il a donné à quelques-uns de ſes livres les mêmes titres qu'Ariſtote avoit donnez aux ſiens, il y a de l'apparence que l'on a changé le plurier en ſingulier dans le titre du livre d'Ariſtote, *de la pierre*, duquel on a parlé ci-devant.

Apulée, dans ſa premiere Apologie, cite un livre de Théophraſte concernant *le mal caduc*, & un autre intitulé *des animaux qui ne voyent point*. Cet Auteur ajoûte que Théophraſte diſoit dans ce dernier livre, que la dépoüille d'une eſpece de *Lézard*, nommé *Stellio*, eſt un remede pour le mal dont on vient de parler; mais qu'on a de la peine à trouver de cette dépoüille, parce que ces animaux la mangent incontinent qu'ils l'ont poſée.

26 Ariſtote eut un autre diſciple nommé ME'NON, qui avoit compoſé un livre intitulé 27 *l'Aſſemblée des Médecins*, ou *Recueil Médicinal*. Galien dit que quelques uns attribuoient ce livre à Ariſtote lui même, mais qu'il étoit reconu de la plûpart pour être de *Ménon*. Ce même livre, qui ſe trouvoit encore du temps de Galién, s'eſt perdu depuis, ce qui a été une grande perte par rapport au ſujet que je traite, je veux dire, à l'hiſtoire de la Médecine. Ménon avoit recueuilli dans ce livre, ou dans ces livres, car il y en avoit pluſieurs, les divers ſentimens de tous les Médecins qui avoient été avant lui. La ſeule particularité, qui nous eſt reſtée de tout ce que cet Auteur avoit ramaſſé, c'eſt ce que rapporte 28 Plutarque touchant une certaine *maladie du Foye*, qui portoit ceux qui en étoient atteints à *chaſſer aux rats*, & à les épier comme font les chats. Plutarque ajoûte que cette maladie étoit décrite 29 *dans les livres de Mélon*, & il la met au nombre de quelques autres, qu'il dit avoir paru en certains temps & diſparu dans la ſuite. Ce qui l'obligeoit à croire que cette maladie ne ſe voyoit plus, c'eſt que de tous ceux que les Médecins, poſtérieurs à Ménon avoient dit être 30 *malades du foye*, il n'y en avoit pas un de qui ces Médecins euſſent obſervé qu'il faiſoit la guerre aux ſouris. Mais la conſéquence n'étoit pas juſte; parce que les premiers qui avoient vû que certains malades épioient les ſouris, pouvoient s'être trompez lors qu'ils avoient jugé que cette fantaiſie venoit d'une mauvaiſe diſpoſition du foye; ſans que cela empêchât que leur obſervation ne fût vraye quant au fond, c'eſt à dire, en ce qui concernoit la deſcription des accidens de la maladie, qui eſt une choſe qui tomboit ſous les ſens, quoi que la cauſe en fût cachée. Les livres des

---

26 *Galen. comment.* 1. *ad lib. Hippocr. de nat. hum.*

27 Συναγωγὴ ἰατρικὴ.

28 *Symposiac. lib.* 8. *quæſt.* 9.

29 Ἐν τοῖς Μελωνείοις; Le ſavant Reineſius a le premier remarqué qu'il falloit lire Μηνωνείοις, & qu'il s'agiſſoit ici des livres de *Ménon* citez par Galien. *Reines. Var. Lect. lib.* 1. *cap.* 10.

30 ἡπατικοῖς; *Voyez ci-deſſus, Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 8.

des Médecins tant anciens que modernes, ſont remplis d'hiſtoires de malades qui ſont tombez dans toutes ſortes d'égaremens d'eſprit ou d'imagination, les uns ayant contrefait *les loups*, les autres *les chiens*, & même 31 *les chats*, qui eſt le cas dont il s'agit ici. Il ſe pourroit auſſi que les preneurs de rats, dont parloit Ménon, cherchaſſent ces animaux pour les manger, par une *dépravation d'appetit*, comme il arrive aux perſonnes qui mangent de la *craye*, du *charbon*, des *cendres*, du *plâtre*, & autres choſes abſurdes. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

HERACLIDE, de Pont, autre Philoſophe, avoit étudié partie ſous Ariſtote, partie ſous *Speuſippus*, diſciple de Platon. Il avoit écrit un livre *des cauſes des maladies*, & un autre intitulé, 32 *de la maladie ou l'on eſt ſans reſpiration*. Héraclide diſoit que dans cette maladie on demeuroit quelquefois juſqu'à trente jours ſans reſpirer, en ſorte que l'on paroiſſoit mort, ſans néanmoins que le corps ſe corrompît. L'on a vû ci-deſſus qu'Empédocle avoit guéri une femme de cette maladie, qui eſt une eſpece de *ſuffocation de mere*. On parlera dans le livre ſuivant d'un autre Héraclide, fameux Empirique.

STRATON, qui étoit auſſi du nombre des Péripatéticiens, ſucceda à Théophraſte, & fut précepteur du Roi Ptolomée Philadelphe. Il avoit écrit quelques livres concernant *la Médecine*, & *l'Hiſtoire naturelle*, comme on l'apprend de Diogene Laërce, qui ajoûte que ce Philoſophe étoit diſtingué par le titre de *Phyſicien* qu'on lui donnoit ordinairement, & qui étoit fondé ſur ce que Straton s'étant preſque entierement attaché à la Phyſique, ou à la recherche des choſes naturelles, avoit négligé la *Morale*, & les autres parties de la Philoſophie. Diogene Laërce remarque au même endroit, qu'Ariſtote avoit cité un ancien Médecin, nommé *Straton*; mais cette citation ne ſe trouve pas dans ce que nous avons des écrits de ce Philoſophe. L'on a parlé ci-devant d'un troiſiéme Straton, que l'on a conté entre les diſciples d'Eraſiſtrate.

34 TIMON, Phliaſien, Philoſophe de la Secte de *Pyrrhon*, vivoit auſſi ſous Ptolomée Philadelphe. Il étoit encore Médecin & Poëte; & il eut un fils nommé XANTHUS, auquel il enſeigna la Médecine. Pline (in Indic. lib. 25.) cite un *Xanthus* Médecin.

CHAPITRE IX.

Partage de la Médecine en trois Profeſſions.

CE fut à peu près du temps d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, ſelon la remarque de 1 Celſe, que la Médecine, qui juſqu'alors avoit été exercée avec

31 *Martin Weinrich*, Médecin du Siecle paſſé, rapporte un exemple de cette ſorte de fantaiſie. *Voyez les diverſes leçons de Reineſius; à l'endroit que l'on a cité.*

32 Περὶ τοῦ ἄνυδρου.

33 Nam Strato, Theophraſti auditor, quanquam fuit acri ingenio, tamen ab ea diſciplina omnino ſemovendus eſt: qui cùm maximè neceſſariam partem Philoſophiæ, quæ poſita eſt in virtute & in moribus, reliquiſſet, totumque ſe ad inveſtigationem Naturæ contuliſſet, in ea ipſa plurimum diſcedit à ſuis. *Cicero, Academic. quæſt. lib.* 1.

34 *Diogen. Laërt. in Timone.*

1 *Vid. præfat. lib.* 1.

Unable to display this page

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit *Médecins* rempliſſoient ſeuls tous les devoirs de ces trois profeſſions, comme on l'a remarqué ci-devant, & l'on ne reconoiſſoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux ſortes de Médecins. Les premiers, que l'on appelloit Médecins 6 *Architectes*, ſervoient ſeulement les malades de leur conſeil, & donnoient les ordres aux ſeconds, qui étoient appellez Médecins 7 *Manœuvres*, & qui travailloient de leurs mains ſous les yeux des autres, ſoit pour les operations, ſoit pour la compoſition ou pour l'application des remedes. La même ſubordination ſe rencontre, ſelon Ariſtote, dans tous les arts. Mais il arriva dans la Médecine que les derniers dont on a parlé, qui étoient les ſerviteurs des premiers, & quelquefois leurs enfans, ou leurs diſciples, s'ingererent de faire ſeuls ce qu'ils n'avoient fait auparavant que ſous la conduite d'autrui, & de ſe faire un métier particulier chacun de ce qu'il entendoit le mieux, par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmaceutique, en ſorte que la Médecine ſe trouva partagée comme on l'a dit. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom, qu'ils ont aujourd'hui. On les appelloit *Chirurgiens*, ou *Médecins Chirurgiens*, c'eſt à dire *Médecins operans de la mains*. On trouve auſſi dans Pline le nom de 8 *Vulnerarius*, ou *Vulnerum Medicus*, *Médecin des playes*, qui conviendroit plutôt à ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, parce que les playes étoient de leur département, ſelon la diviſion de Celſe, qu'aux Chirurgiens; mais je penſe que Pline a entendu par là un Chirurgien, ces profeſſions n'ayant pas toûjours été ſi bien diſtinguées, qu'on ne les ait ſouvent confondues.

Ceux qui s'attachoient à la *Pharmaceutique*, ou à la Médecine *Médicamentaire*, étoient appellez 9 *Pharmaceutæ*. Le nom de *Pharmacopœüs* ſe prenoit en mauvaiſe part, & ſignifioit dans l'uſage ordinaire *un Empoiſonneur*, qu'on appelloit encore φαρμακὸς, & φαρμακεὺς, du mot *Pharmacum*, qui ſignifie indifferemment toute ſorte de drogue ou de compoſition *bonne* ou *mauvaiſe*, & tout *médicament* ou tout *poiſon*, tant ſimple que compoſé. Les Latins ont dit de même *médicamentum* pour *poiſon*, & 10 *Médicamentarius* pour *Empoiſonneur*, quoi que le dernier de ces noms déſignât auſſi un *Apothicaire*, comme le premier ſignifioit d'ailleurs un médicament.

Le mot *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre eſpece de profeſſion. On appelloit ainſi en géneral tous ceux qui vendoient des médicamens, quoi qu'ils ne les préparaſſent pas. Mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui *Charlatans*, ou *Bâteleurs*, qui montent ſur le théatre, & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit à cauſe de cela 11 *Circulatores*, *Circuitores*, &

6 Ἀρχιτεκτονικοὶ. 7 Δημιεργοὶ; *Ariſtote. Politicor. lib.* 3. *cap.* 11. 8 *Lib.* 29. *cap.* 1. 9 *Galen. ad Thraſybulum, cap.* 24. 10 Médicamentaria mulier; id eſt, Venefica; Cod. Theodos. de Repud. Titul. 16. Leg. 3. 11 Ces noms Latins ſemblent être exprimez par le Grec περιοδευταὶ. Saumaiſe (*Plinian. Exercit. in Solin.*) & divers autres Savans ſont de ce ſentiment. Galien parle d'un *Magnus*, qu'il appelle περιοδευτὴς, & de qui il rapporte la compoſition d'un médicament. Ce pouvoit être un de ces *Bâteleurs* qui ont quelquefois de bons remedes, mais qu'ils appliquent mal en diverſes occaſions. (*de compos. medicam. local. lib.* 5. *cap.* 7.) Le mot περιοδευτὴς marque d'ailleurs, chez les Juriſconſultes, *un Médecin* proprement dit, parce, diſent les Commentateurs, qu'il faut néceſſairement que les Médecins facent ſouvent le tour de la ville où ils pratiquent, ou qu'ils aillent & viennent pour voir leurs malades. Le mot περίοδος ou περιόδευσις exprime ces allées & ces venues. De περίοδος on a fait περιοδευτὴς. (*Pandect.* 1. *de Excuſat. Lib.* 6. *Paragraph. Grammatici.*) On appelloit auſſi du même nom des Eccléſiaſtiques qui avoient charge de viſiter les malades dans les diverſes paroiſſes, ou dans les Dioceſes. *Vid. Menag. Amœnit. Juris.* & ci-après, *Part.* 2. *liv.* 4. *ſect.* 1. *chap.* 11.

Unable to display this page

Les boutiques, ou les magasins de ces Marchands s'appelloient 18 *Seplasia*, au neutre plurier, & leur mêtier 19 *Seplasia*, au feminin singulier. Ils vendoient aux Médecins, aux Peintres, aux Teinturiers, & aux Parfumeurs toutes les drogues tant simples que composées, dont ils avoient besoin. Ces mêmes Marchands, aussi bien que les faiseurs de médicamens, étoient sujets à vendre des drogues, & des compositions mal conditionnées, & mal faites, & il y avoit autrefois, aussi bien qu'aujourd'hui, une grande infidelité dans ces mêtiers. C'est ce qui obligeoit Pline à censurer les Médecins, de son temps de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien conoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit, aussi bien que les médicamens composez, qu'ils employoient sur la bonne foi de ceux qui les leur vendoient; au lieu de les composer eux mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes, que les Médecins achetoient. Ils tiroient les Simples, les plus communs, des *Herboristes*, qu'on appelloit en Latin *Herbarii*, en Grec ῥιζοτόμοι, *coupeurs de racines*, & βοτανολόγοι, ou βοτανικοὶ, *cueuilleurs d'herbes*, & non pas 20 βοτανισταὶ, ce dernier nom étant propre à ceux qui mondoient les bleds, ou qui en arrachoient les mauvaises herbes. Les Herboristes, pour mieux faire valoir leur mêtier, affectoient superstitieusement de cueuillir les Simples en de certains temps particuliers, & avec diverses précautions, & cérémonies ridicules; & ils ne manquoient pas aussi d'imposer d'ailleurs aux Médecins, en leur donnant une herbe, ou une racine pour une autre, lorsque ceux-ci ne les conoissoient pas bien.

Les Herboristes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient aussi des lieux propres pour tenir leurs Simples, leurs drogues, & leur compositions. On appelloit ces lieux en Grec ἀποθῆκαι, *Apothecæ*, d'un nom géneral qui signifioit toutes sortes de lieux, ou l'on resseroit quelque chose, & d'où l'Italien *Botega*, & le François *Boutique*, ont été formez, aussi bien que le nom d'*Apothicaire*, en a été tiré.

Les Boutiques des *Chirurgiens*, s'appelloient ἰατρεῖα, chez les Grecs, du mot ἰατρὸς, Médecin; parce que tous ceux qui se mêloient de quelque partie de la Médecine que ce fût, s'appelloient anciennement Médecins, & que les Médecins proprement dits étoient aussi Chirurgiens, comme on l'a remarqué cidevant, en plus d'un endroit. Plaute a traduit ce mot par celui de 21 *Medicinæ*. Et comme de son temps la Médecine n'avoit pas encore été partagée à Rome, & que le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, & le Droguiste, étoient une seule personne; ce nom convient dans ce Poëte Comique à toutes les Boutiques en géneral, où l'on exerçoit quelque profession dépendante de la Médecine; soit qu'on y vendît des médicamens, ou des drogues, soit qu'on y pensât des blessez &c. tout de même que le mot 22 *Medicus*, marque chez lui *un vendeur de drogues*.

18 Quodque ab Idumæis vectum Seplasia vendunt.
Et quidquid confert Medicis Lagæa Cataplo. (*Marcellus.*)

19 Credunt Seplasiæ, *dit Pline en parlant des Médecins*, omnia fraudibus corrumpenti; jam quidem facti emplastra, & collyria mercantur; tabesque mercium aut fraus Seplasiæ sic quæritur eis. *lib.* 34. *cap.* 11.

20 *Vide Salmas. Exercitat. Plinian.* C'est néanmoins de ce mot que celui de *Botanista*, qui se prend ordinairement pour *Herboriste*, est tiré.

21 *Amphitruon. act.* 4. *scen.* 1. *Epidic. act.* 1. *scen.* 2.

22 Ibo ad Medicum, atque me ibi toxico morti dabo. *Mercator. act.* 2. *scen.* 4.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Pollux appelle la Boutique, d'un Teinturier du nom de φαρμακὼν. Celles de ceux que nous avons appellez *Pharmacopolæ*, s'appelloient *Pharmacopolia*; comme celles des Parfumeurs, & Onguentaires, qu'on nommoit *Myrepſi*, dont on a parlé ailleurs, s'appelloient *Myropolia*, & *Myrothecia*. Pour celles des Barbiers, on leur donnoit le nom de κυρεῖα, en Latin *Tonſtrinæ*.

Pour revenir au partage de la Médecine, nous l'avons expliqué préciſément au ſens de Celſe, qui l'a regle de cette maniere; ſoit que la choſe ſe pratiquât effectivement ainſi de ſon temps, ſoit qu'il ait voulu ſimplement marquer comme elle devoit aller. Quoiqu'il en ſoit, cet uſage changea dans la ſuite, les uns ayant empieté ſur le métier des autres, ou en ayant exercé plus d'un, ou les mêmes noms étant reſtez, quoi que les emplois n'ayent plus été les mêmes. Quelques ſiecles après Celſe, ceux que l'on nommoit en Grec πιμπρασεῖς, & en Latin *Pimentarii*, ou *Pigmentarii*, qui devoient être proprement des *Droguiſtes*, comme on l'a remarqué, faiſoient auſſi la fonction d'*Apothicaire*, témoin ce paſſage d'un ancien Commentateur de Platon, 23 *le Médecin ordonne, & le* Pimentarius *ſert, & prépare ce dont on a beſoin.* On ne peut pas ſavoir quand ce changement s'eſt fait, l'Auteur que l'on vient de citer vivoit environ quatre cens ans après Celſe.

Le partage dont on a parlé n'empêcha pas auſſi que dans la ſuite, & dans le temps même de Celſe, pluſieurs Médecins ne retinſſent l'ancien uſage, & quoi que leur profeſſion tirât ſon nom de la *Diete*, ils ne s'étoient pas ſi uniquement attachez à ce moyen de ſecourir les malades, qu'ils n'employaſſent non ſeulement les autres remedes, comme il a été dit, mais qu'ils n'euſſent encore ſous eux les *manœuvres*, dont on a parlé, c'eſt à dire, des gens qui *ſaignoient*, qui *ſcarifioient*, qui *ventouſoient*, qui *donnoient des lavemens*, qui *appliquoient des cataplâmes*, & *des emplâtres*, qui *oignoient*, qui *fomentoient*, qui *baignoient*, qui *préparoient des médicamens*, &c. On parlera ci-après du Médecin *Caſſius*, qui avoit un eſclave qui lui faiſoit ſes compoſitions. Ce Médecin vivoit en même temps que Celſe, ou un peu avant lui. La même choſe ſe pratiquoit auſſi du temps de 24 Galien. Il n'eſt pas impoſſible d'ailleurs qu'on n'en uſât, à cet égard, d'une maniere en un lieu, & d'une maniere en l'autre, dans le même temps.

Il arriva même après Hérophile, ſous lequel on a dit que le partage dont il s'agit s'étoit fait, que divers Médecins fameux écrivirent ſur la *Chirurgie*, & ſur la *Pharmaceutique*, en particulier; ce qui marque qu'ils ſe retenoient la connoiſſance de tout ce qui dépend de la Médecine, comme on avoit fait auparavant. Et premierement pour ce qui regarde *les médicamens*, quoi qu'on en trouvât diverſes deſcriptions dans les écrits des Médecins, qui avoient précedé, comme dans ceux d'Hippocrate, de Dioclès, &c. 25 Ces deſcriptions étoient mêlées, & répandues deça de là, dans leurs ouvrages de pratique, & les livres de médicamens étoient fort rares en ce temps-là, comme le remarque Galien; en ſorte que ce fut proprement au temps du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire ſur cette matiere en particulier, ou à compoſer des *recueuils de médicamens*; & ce furent les Médecins qui y travaillerent.

L'on

---

23 ὁ μὲν ἰατρὸς ἐπιτάττει, ὁ δὲ πιμπρασεὺς διακονεῖ. τὸ γοῦν τῷ χρείαν ἐντιτίθεσθαι, Olympiodorus, *in Gorgiam Platonis.*

24 *In lib. Hippocr. de morb. Epidem. 6. commentar. 5.*

25 *Voyez ci-deſſus, part. 1. liv. 3. chap. 24.*

Unable to display this page

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE SECOND.

Où l'on trouve l'Hiſtoire de la Secte EMPIRIQUE, qui commença avec le Siecle xxxviii.

AVANT-PROPOS.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

ON a vû dans le livre précedent les efforts de quelques Médecins, pour combattre la méthode de ceux qui les avoient précedez, & pour détruire par la force de leurs raiſonnemens, une pratique très-ancienne. L'on y a vû auſſi un progrès très-conſiderable dans l'Anatomie. Dans celui-ci au contraire l'on verra des gens qui laſſez, ou peu ſatisfaits du raiſonnement, & des découvertes des Philoſophes, & des Anatomiſtes, ont prétendu que l'on pouvoit ſe paſſer de l'un & de l'autre, & que les ſeules lumieres que l'on doit ſuivre dans l'exercice de la Médecine, ſont celles que fournit l'*Experience*. On les appella par cette raiſon *Empiriques*, d'un mot Grec qui ſignifie *Expérience*, comme on le verra ci-après, & leur Secte fût appellée, *la Secte Empirique*. Elle commença avec le Siecle xxxviii. & dura fort long-temps après. Nous verrons dans ce livre quelle étoit cette Secte, quels en ont été les Auteurs, & quels Diſciples, ou Sectateurs ils ont eu, quoi qu'une partie de ces derniers ayent vécu fort long-temps après les autres. Nous avons ſuivi la même méthode à l'égard des Sectateurs d'Eraſiſtrate, & de ceux d'Hérophile, & nous en avons rendu raiſon.

CHAPITRE

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant

CHAPITRE I.

SERAPION, & PHILINUS, Chefs des EMPIRIQUES.

1 SERAPION, Alexandrin, fut le premier qui s'aviſa de ſoutenir *qu'il ne ſert de rien de raiſonner dans la Médecine, & qu'il faut s'attacher uniquement à l'Expérience*; ou du moins comme il fut le premier qui ſoutint ce ſentiment avec chaleur, & qu'il fut d'abord ſuivi par pluſieurs autres, il ſe trouva par là erigé en Chef de la Secte dont nous parlerons. C'eſt ce que nous apprenons de Celſe.

2 D'autres ont attribué la même choſe à PHILINUS, de l'Iſle de Cos, qui avoit été diſciple d'Hérophile, & ont ajoûté que ce fut Hérophile qui fournit occaſion à Philinus d'établir cette Secte. Ils n'ont pas dit comment cela ſe fit, mais il n'eſt pas malaiſé de le deviner, par ce que nous avons rapporté touchant Hérophile, qui eſt qu'il paſſoit pour être *à demi Empirique*, parce qu'il étoit dans la penſée qu'on ne devoit raiſonner dans la Médecine, que lors qu'il s'agiſſoit de maladies qui dépendoient d'un déſordre arrivé à quelque partie organique ou inſtrumentelle. Ce que l'on a remarqué d'ailleurs qu'Hérophile avoit fortement recommandé les *médicamens*, & que ſes diſciples s'étoient beaucoup jettez de ce côté-là, ſert encore d'une ſeconde preuve, car on ſait que la recherche des médicamens a été l'unique but des Empiriques. C'eſt ſans doute par cette raiſon *qu'Hérophile* & quelques-uns des Hérophiliens, comme 3 *Zeuxis*, *Héraclide Erythréen*, & *Bacchius*, ſont mis au rang des Empiriques par Galien; quoi que cet Auteur ſût très-bien la difference qu'il y avoit entre la Secte d'Hérophile, & celle de Philinus ou de Sérapion.

4 D'autres enfin ont voulu *qu'Acron* d'Agrigente, de qui nous avons parlé dans la premiere Partie, fût le fondateur de cette Secte. Les Empiriques le ſoûtenoient eux mêmes, afin d'avoir l'avantage de l'antiquité par deſſus les Médecins Dogmatiques, qui n'avoient commencé qu'avec Hippocrate. Pour éclaircir cette difficulté, il faut remarquer qu'il y a eu de deux ſortes d'Empiriques parmi les Anciens Médecins. Ceux qui ont vécu depuis Eſculape, ou depuis le premier qui a réduit la Médecine en art, juſqu'au temps qu'on y a joint les *raiſonnemens*, ou la *Philoſophie*, ceux-là ont été les premiers *Empiriques*; mais il y a cette difference entr'eux & ceux du parti de Sérapion ou de Philinus, que les premiers étoient Empiriques ſans en porter le nom, en ſorte qu'on ne peut pas les regarder comme des Sectaires, ainſi que nous l'avons déja remarqué dans la Préface, d'autant plus qu'ils ont été les premiers de tous les Médecins, & qu'il n'y en avoit point d'autres de leur temps; au lieu que les derniers Empiriques choiſirent eux mêmes ce titre, & affectérent de faire

1 Serapion primus omnium nihil hanc rationalem diſciplinam pertinere ad Medicinam profeſſus, in uſu & experimentis eam poſuit. *Cels. præfat. lib.* 1.

2 *Galen. Introductio.*

3 *Galen. in aphor. Hipp. comment.* 7.

4 *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

secte à part ou de se séparer des Dogmatiques. En un mot l'Empirique de ceux là étoit purement naturelle, au lieu que celle de ceux-ci étoit un effet de leur méditation & de leur raisonnement, duquel ils savoient parfaitement bien se servir pour établir leur parti, & pour le soutenir, quoi qu'ils se déclarassent ouvertement contre les *raisonneurs*.

Philinus & Sérapion ne doivent pas avoir vécu fort loin l'un de l'autre. Le premier vivoit en même temps qu'Hérophile, ayant été son disciple, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. On apprend d'Athénée qu'il avoit écrit touchant *les plantes*; il avoit aussi commenté Hippocrate, mais on ne sait point d'ailleurs comme il s'y prit pour établir sa secte.

Quant à Sérapion, il pratiquoit apparemment la Médecine à Alexandrie, qui étoit sa patrie. On ne sait pas précisément quand il a vécu, mais je le mets avec Philinus, ou avec les disciples d'Hérophile, d'un côté parce qu'il est venu après Hippocrate contre lequel il a disputé, & de l'autre parce qu'il a précedé Héraclide de Tarente fameux Empirique, dont il sera parlé dans la suite, & qui a suivi d'assez près les contemporains de Philinus. 5 Nous apprenons de Galien que Sérapion avoit fort mal traité Hippocrate dans ses écrits, où il faisoit d'ailleurs paroître beaucoup d'orgueuil, se loüant à tout coup lui-même, & ne faisant aucune estime de tout ce qu'il y avoit eu de grans hommes dans la Médecine avant lui. Il avoit écrit un livre intitule 6 *des médicamens qu'on peut faire aisément*, & l'on trouve quelques échantillons de sa pratique dans Cælius Aurelianus, qui font voir qu'il avoit retenu les remedes d'Hippocrate, & des autres Médecins de ce temps-là, quoi qu'il rejettât leurs raisonnemens. On ne sait point de quelles raisons il se servoit, pour soutenir son sentiment, ses écrits ayant été perdus, aussi bien que 7 ceux de tous les autres Empiriques; & l'on n'auroit pas même de nouvelles des uns ni des autres à l'heure qu'il est si leurs adversaires ne les avoient citez en les réfutant. Nous rapporterons en abregé, dans le chapitre suivant, ce que l'on recueuille touchant le systeme des Empiriques en géneral de quelques écrits que Galien a fait contr'eux.

CHAPITRE II.

Systéme des Empiriques.

1 LA Médecine *Empirique*, 2 comme porte l'étymologie de ce nom, dépendoit toute de *l'Expérience*. Ceux de cette Secte disoient qu'on pouvoit faire de trois sortes d'experiences pour discerner, par rapport à la santé, ce qui

5 *De subfigurat. Empirica, cap. ultimo.*

6 Ces médicamens s'appelloient en Grec εὐπορίστα.

7 C'est à dire les livres dans lesquels ils disputoient contre les Médecins Dogmatiques pour soûtenir la Secte Empirique; car l'on a d'ailleurs des écrits de *Marcellus l'Empirique*, concernant les médicamens, & peut-être quelques autres.

1 Voyez les livres de Galien, *de Sectis*; *de optimâ Sectâ*; & *de subfigurat. Empiricâ*.

2 ἐμπειρικὴ, de ἐμπειρία, *expérience*. On l'appelloit autrement τηρητικὴ, & μνημονευτικὴ, qui sont deux noms tirez de deux verbes, dont l'un signifie *observer*, & l'autre *se souvenir*.

qui eſt utile d'avec ce qui eſt nuiſible. La premiere & la plus ſimple eſt celle que produit *le hazard*. Quelcun, par exemple, qui avoit une grande douleur de tête, étant tombé s'eſt ouvert la veine du front, & ayant perdu beaucoup de ſang, on a vû qu'il a été ſoulagé. Ils mettoient au même rang les expériences que l'on fait en obſervant ce qu'opere quelquefois *la Nature ſeule*, ſans l'aide d'aucun remede, comme dans le cas ſuivant. Quelcun qui avoit la fiévre s'eſt trouvé mieux en ſuite d'une perte de ſang par le nez, d'une ſueur, ou d'une diarrhée. La ſeconde maniere de faire des expériences eſt celle où l'on fait quelque choſe *par eſſay, à deſſein de voir quel en ſera le ſuccès*; comme lors que quelcun ayant été mordu par un ſerpent ou par quelqu'autre animal venimeux, applique d'abord ſur la bleſſure la premiere herbe qu'il trouve; ou lors qu'un homme qui a la fiévre eſſaye de ſe guérir, en beuvant autant d'eau qu'il en peut ſupporter; ou enfin quand une perſonne fait un remede, portée à cela par un ſonge, 3 comme cela arrivoit ſouvent parmi les Payens. La troiſiéme maniere eſt celle que les Empiriques appelloient *imitatoire*, qui a lieu lors qu'après avoir vû ce qu'ont produit *le hazard*, ou *la Nature*, ou *le Deſſein*, on eſſaye une autre fois ſi l'on réuſſira de même, en imitant ce qui a été fait en ces occaſions.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

Les Empiriques diſoient que cette derniere ſorte d'expérience eſt proprement celle qui fait l'Art, quand elle a été reiterée pluſieurs fois. Ils appelloient 4 *Obſervation*, ou 5 *Autopſie* ce que chacun avoit experimenté ſoi même de cette maniere, & qu'il avoit vû de ſes propres yeux; & ils donnoient le nom 6 *d'Hiſtoire* à ce qui s'en rédigeoit par écrit; c'eſt à dire, que l'Autopſie ou l'Obſervation n'étoit autre choſe que ce qu'avoit vû chaque particulier, qui avoit pris garde à tout ce qui s'étoit paſſé dans le cours d'une maladie, ſoit par rapport aux ſignes ou aux accidens de la maladie, ſoit par rapport aux remedes, au lieu que l'Hiſtoire étoit une narration, ou une eſpece de régître de tout ce qui avoit été obſervé par ces particuliers, lequel régître étant complet, ou comprenant toutes les maladies qui arrivent aux hommes & les remedes que l'on y a apportez, la Médecine ſe trouvoit toute établie à un ſeul point près. C'eſt que comme il arrive quelquefois de nouvelles maladies, ſur leſquelles nôtre propre expérience ni celle d'autrui ne nous fourniſſent rien; ou que nous pouvons nous rencontrer en des lieux, où les moyens de ſecours qui ont été expérimentez ailleurs nous manquent, il faut néceſſairement ſe tourner de quelqu'autre côté pour ſoulager le malade. Les Empiriques avoient pourvû à ces cas particuliers par ce qu'ils appelloient 7 *la Subſtitution d'une choſe ſemblable*. C'étoit un nouvel eſſay, qu'ils faiſoient après avoir comparé une maladie avec une autre maladie, ou une partie du corps avec une autre partie de même nature, ou enfin un Simple

---

3 *Voyez ci deſſus, part. 1. liv. 1. chap. 6.*

4 πῆρησις.

5 αὐτοψία, c'eſt à dire, *ce que l'on a vû ſoi même.*

6 ἱστορία.

7 τῆ ὁμοίᾳ μετάβασις. Le mot μετάβασις ſignifie proprement *paſſage*, ou *changement*, & ὅμοιον ſignifie *ſemblable*. Les Interpretes Latins de Galien ont traduit, *Tranſitus ad ſimile*, mais il ſemble qu'ils n'ont pas ſuivi le Grec mot à mot, ou du moins qu'ils ont tourné la phraſe autrement qu'elle n'eſt dans le texte, quoi qu'ils ne ſe ſoient pas éloignez du ſens de l'Auteur; le mot de *ſubſtitution*, dont nous nous ſervons, revient auſſi à la même choſe, quoi que l'expreſſion ſoit differente.

Unable to display this page

pleuréſie. Un de ces accidens ſeul, ni même deux, ne ſuffiſoient pas pour tirer la même concluſion. Si cet homme n'avoit eu que de la toux, & des crachats ſanglants, cela ne marquoit pas une pleuréſie; c'étoit un indice de la *phthiſie*, particulierement ſi ces deux accidens étoient accompagnez d'un troiſieme & d'un quatrieme, qui ſont la fiévre lente & la maigreur. Enfin ſi ce même homme ou un autre avoit de la douleur au côté, & même de la fiévre, ſans toux, ni crachats ſanglants, ni grande difficulté de reſpirer, & qu'il eût d'ailleurs des vomiſſemens, & de la difficulté d'uriner, alors c'étoit *la gravelle*, ou *une colique nephrétique*.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

On void par là que les Empiriques n'avoient pas changé les noms des maladies conues, mais qu'ils avoient retenus ceux qui étoient en uſage avant l'établiſſement de leur Secte, ſoit parmi les Médecins Dogmatiques, ſoit parmi les premiers Empiriques; de la même maniere que les Médecins Dogmatiques avoient rêçu, ſans y rien changer, les noms que les premiers Empiriques avoient trouvé à propos de donner aux maladies. Tous ces trois ordres de Médecins convenoient auſſi enſemble touchant les *concours* dont nous avons parlé, c'eſt à dire, que les mêmes ſignes qui ſervoient aux uns pour conoître & pour diſtinguer les maladies, ſervoient auſſi aux autres; mais voici la difference eſſentielle qu'il y avoit d'ailleurs entre les Empiriques, tant du premier que du ſecond rang, & les Dogmatiques, c'eſt que ceux-ci ne ſe contentoient pas de conoître les maladies par le concours des accidens qui en déſignoient l'eſpece, ils vouloient de plus pénetrer dans les cauſes de ces accidens, au lieu que les autres ne s'embaraſſoient point l'eſprit de cette recherche, & s'occupoient uniquement à celle des remedes, comme on le verra plus particulierement dans la ſuite.

Les Empiriques avoient auſſi pour cela recours à *l'Hiſtoire*, qui contenoit, comme on l'a dit, & la deſcription des maladies avec toutes leurs circonſtances, & une relation exacte de tous les remedes que l'on avoit trouvé d'un bon effet. Cela étant ils avoient grand interêt de prendre garde que les Obſervations, dont leur Hiſtoire étoit compoſée, euſſent été faites & recueuillies par des gens *de bonne foi*, & *capables de bien obſerver*. Ils ſe précautionnoient pour ce ſujet de deux manieres. Ils donnoient premierement beaucoup à la réputation des Auteurs, qui leur ſervoit de garant en cette rencontre. *Hippocrate*, par exemple, en étoit mieux crû *qu'Andreas*, parce que le premier paſſoit généralement pour un homme du caractere qu'ils demandoient, au lieu que le dernier étoit regardé 12 comme un menteur. La ſeconde précaution que les Empiriques prenoient, c'eſt qu'ils s'attachoient, autant qu'ils leur étoit poſſible, à ce qui avoit été remarqué par pluſieurs, qui aſſuraſſent tous avoir vû la même choſe en diverſes occaſions; en ſorte que c'étoit là une eſpece de confrontation de témoins, & de quelque Secte que fuſſent ces témoins cela n'importoit point aux Empiriques, qui ne prenoient que les faits, & laiſſoient les raiſonnemens.

Voila quelle étoit la méthode des Empiriques. Comme elle n'étoit fondée que ſur des choſes évidentes, & qui paroiſſent de même à tout le monde, il ne falloit, ſelon eux, faire uſage que des *ſens* & de la *mémoire* dans l'exercice de leur art. Ou s'il s'agiſſoit de raiſonner, c'étoit d'une maniere ſi ſimple qu'on

12 *Voyez ci-deſſus, Part. 2. liv. 1. chap. 7.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxvij. & suivans.

qu'on n'étoit pas sujet à se tromper. Il ne falloit tirer que certaines conséquences tout à fait naturelles, & qui se présentent d'elles mêmes. Un de leurs Auteurs appelloit cette espece de raisonnement *Epilogisme*, comme qui diroit *conclusion*.

Les Médecins Dogmatiques convenoient bien avec les Empiriques de tous les moyens de conoître, ou de guérir les maladies, desquels on a parlé, mais ils en ajoûtoient un quatrieme qui étoit *l'Indication*; par lequel, selon eux, on devoit commencer, comme par le fondement de toute la méthode de traiter les maladies. Ce qu'ils appelloient Indication n'est autre chose 13 *qu'une Insinuation de ce qui doit être fait pour guérir un malade, tirée de la nature de sa maladie, des causes de cette maladie, & des diverses circonstances qui l'accompagnent, sans avoir aucun égard à l'experience.* 14 Les Empiriques n'avoient garde d'avoir recours à ce moyen, qui supposoit la conoissance des *causes* des maladies, qu'ils jugeoient inutile, & même capable de jetter dans des erreurs qui influent sur la pratique, sur tout quand on recherchoit les causes *cachées*. On verra de quelle maniere les Médecins, de ces deux partis, s'attaquoient & se defendoient, à cet égard, dans les deux discours suivans; où Celse rapporte les principales raisons, qu'ils disoient de part & d'autre.

CHAPITRE III.

Raisonnement des Médecins Dogmatiques, pour défendre leur méthode contre celle des Empiriques.

„ LEs Médecins Dogmatiques soûtenoient, qu'il est nécessaire d'avoir conoissance des *causes cachées* des maladies, aussi bien que des *évidentes*; qu'il „ faut savoir comment se font *les actions naturelles* & *les diverses fonctions du corps humain*, ce qui suppose nécessairement la conoissance des *parties intérieures*. „ Ils appelloient *causes cachées* celles qui concernent les élémens ou les principes „ dont nos corps sont composez, & ce qui fait la bonne ou la mauvaise santé. Il „ est impossible, disoient-ils, qu'on puisse savoir comment il faut s'y prendre „ pour guérir une maladie, si l'on ignore d'où elle vient, puis qu'il est sans doute „ qu'il faut autrement se conduire, si les maladies en géneral viennent de l'excès ou du défaut de l'un des quatre élémens, comme quelques Philosophes „ l'ont crû; autrement, si tout le mal vient des humeurs, comme l'a crû Hérophile; autrement, si c'est aux esprits qu'il faille s'attacher, 2 selon la pensée d'Hippocrate; autrement, si le sang 3 se transvasant des veines qui sont destinées à le „ contenir dans celles qui ne doivent contenir que des esprits, il excite de l'inflammation, & si cette inflammation produit le mouvement extraordinaire du sang qu'on

13 On verra plus particulierement ce que c'est que *l'Indication* & de quel usage elle est, quand on en sera à Galien.

14 *Voyez dans ce même livre, chap. 5.*

1 *Cels. prafat. lib. 1.*

2 On peut inferer de ce passage que Celse a crû que le livre *de Flatibus* étoit veritablement d'Hippocrate.

3 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 3.*

„ qu'on remarque dans la fievre, ſelon l'opinion d'Eraſiſtrate; autrement enfin, ſi c'eſt par le moyen des 4 *petits corps* qui s'arrêtent dans des paſſages inviſibles & qui bouchent le chemin, comme l'aſſure Aſclépiade. Cela ſuppoſé, il faut néceſſairement convenir que celui de tous ces Médecins qui ne ſe trompera point dans la premiere origine de la cauſe des maladies reüſſira le mieux dans leur cure. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.*

„ Les Dogmatiques ne nioient pas que *les Experiences* ne fuſſent auſſi néceſſaires, mais ils aſſuroient que ces experiences ne pouvoient ſe faire & n'avoient jamais été faites que par *le raiſonnement*. Ils ajoûtoient, qu'il eſt vraiſemblable que les premiers hommes, ou ceux qui ſe ſont les premiers mêlez de la Médecine, n'avoient pas d'abord conſeillé aux malades la premiere choſe qui leur étoit venue dans l'imagination; mais qu'ils y avoient penſé plus d'une fois, & que l'expérience & l'uſage leur avoient enſuite fait conoitre s'ils avoient raiſonné juſte, ou s'ils avoient bien conjecturé. Qu'il importoit peu que l'on dît que la pluſpart des remedes avoient été expérimentez dès le commencement, pourvû que l'on convînt que les eſſais qu'on en avoit faits étoient une ſuite *du raiſonnement de ceux qui avoient eſſayé ces remedes*.

„ Ils diſoient de plus, que l'on voyoit ſouvent arriver de *nouvelles ſortes de maladies*, pour leſquelles l'uſage ou l'expérience n'avoient encore rien enſeigné; & qu'ainſi il étoit néceſſaire de prendre garde d'où elles étoient venues, & comment elles avoient commencé, ſans quoi il n'y avoit perſonne qui pût ſavoir pourquoi il ſe ſerviroit en cette rencontre d'une choſe plutôt que d'une autre. Voila, ſelon les Dogmatiques, quelles ſont les raiſons pour leſquelles il faut s'attacher à la recherche des *cauſes cachées*. Quant aux *cauſes évidentes*, qui ſont d'une nature à pouvoir être découvertes & conues de tout le monde, & où tout la ſçience conſiſte, par exemple, à ſavoir ſi le mal eſt venu de chaud ou de froid, pour avoir eu faim, ou pour avoir trop mangé, & choſes ſemblables, ils avoüoient qu'il falloit néceſſairement être informé de tout cela, & y faire les réflexions convenables, mais ils ne croyoient pas qu'il fallût ſimplement s'en tenir là.

„ Ils diſoient encore, à l'égard des *actions naturelles*, qu'il falloit que l'on ſût, pourquoi & comment nous recevons l'air dans nos poumons, & pourquoi il en ſort après y être entré; pourquoi nous prenons des alimens, & comment ils ſe préparent, & ſe diſtribuent enſuite par tout le corps; pourquoi les arteres s'élevent & s'abbaiſſent; quelles ſont les cauſes des veilles, & du ſommeil &c. & ils ſoûtenoient qu'on ne pouvoit point remedier aux incommoditez qui regardent ces fonctions, ſi l'on ne ſavoit rendre raiſon de toutes ces choſes. Pour donner un exemple de cela tiré de la *préparation des alimens*; ou ils ſe *broyent*, diſoient ces Médecins, dans l'eſtomac, comme l'a crû Eraſiſtrate; ou ils s'y *pourriſſent*, ſelon le ſentiment de Pliſtonicus, diſciple de Praxagore; ou ils s'y *cuiſent*, par l'effet d'une chaleur particuliere, ſi Hippocrate a bien rencontré; ou toutes ces opinions ſont également fauſſes, s'il en faut croire Aſclépiade, & *rien ne ſe cuit*, mais les matieres ſe portent & ſe diſtribuent par tout le corps *crues* &

4 On verra ce ſentiment plus au long dans le livre ſuivant. Aſclépiade n'étoit pas encore du temps de Sérapion & de Philinus, mais Celſe fait parler ici les Empiriques en géneral, les raiſons des derniers étant les mêmes que celles des premiers.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

» comme on les a prises. Sur ces divers sentimens, il faut convenir que l'on » doit donner d'autre nourriture aux malades, si celui d'Hippocrate est veritable, & d'autre si celui d'Erasistrate on des autres est mieux fondé. S'il faut » que les viandes soient broyées, ou doit choisir celles qui se broyent plus aisément; si elles se pourrissent, il faut prendre celles qui sont plus faciles à » pourrir; si c'est la chaleur qui les cuit, il faut s'attacher à celles qui sont les » plus propres à exciter cette chaleur; mais si rien ne se cuit ni ne se change, » il ne faut pas se donner tant de peine, ou il faut plutôt s'attacher aux viandes qui changent le moins de nature.

» Ils soûtenoient enfin, que comme les douleurs & les maladies les plus » considerables viennent des *parties internes*, il est impossible qu'on y apporte » du remede sans conoitre ces parties. Qu'il étoit par conséquent nécessaire » *d'ouvrir les corps des morts* & d'examiner leurs entrailles; qu'il seroit même » encore plus à propos d'imiter 5 Hérophile & Erasistrate, qui avoient dissequé tout vifs des criminels condannez à la mort, & que les Rois leur » avoient fait remettre; ce qui avoit procuré à ces Médecins la satisfaction de » voir à découvert, même avant que ces malheureux expirassent, ce que la » Nature tenoit auparavant caché, & de considerer la situation, la couleur, » la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la molesse, l'âpreté, ou le » poliment, les éminences & les cavitez de chaque partie; pour savoir ce » qui reçoit, & ce qui est reçu &c. Ils ajoûtoient, qu'il n'est pas possible, » lors que quelcun souffre de la douleur au dedans du corps, de savoir ce qui » lui fait mal, si l'on ne sait préciſément la situation de chaque viscere & de » chacune des parties internes, & qu'il ne se pouvoit pas faire qu'on guérit » une partie malade sans la conoître. Que lors que les entrailles d'un blessé » sortent ou paroissent par la playe, celui qui ignore la couleur que doit avoir » la partie saine ne sauroit discerner ce qui est en bon état d'avec ce qui est » corrompu ou alteré, & par conséquent n'y peut point remédier; qu'au » contraire, on y appliquera surement des remedes, si l'on a conoissance de l'état » naturel des parties offensées; & qu'en un mot ce n'est pas une cruauté, » comme quelques uns le croyent, de chercher des remedes pour une infinité d'innocens, en faisant souffrir un petit nombre de scélerats.

CHAPITRE IV.

Réponse des Médecins Empiriques.

» LES *Empiriques disoient au contraire*, qu'ils ne faisoient profession de co- » noitre que *les causes évidentes*, estimans que toutes les questions qui re- » gardent 1 *les causes obscures*, ou *les actions naturelles*, sont superflues, par- » ce que la Nature est d'elle même incompréhensible. On ne pouvoit, di- » soient ils, leur nier cette verité, si l'on faisoit réflexion sur la diversité des » sentimens de ceux qui avoient disputé de ces matieres; puis que ni les Phi- » losophes

5 *Voyez le livre précedent.*

1 Galien (*de sectis, cap. 5.*) dit que les Empiriques soûtenoient qu'on ne peut donner aucune demonstration des choses qui sont d'elles mêmes incertaines.

„ loſophes ni les Médecins eux-mêmes n'étoient pas d'accord. Pourquoi, ajoû- *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.*
„ toient ils, en croiroit-on plûtôt Hippocrate qu'Hérophile, ou Hérophile
„ qu'Aſclépiade? Si l'on ſe veut payer de *raiſonnemens*, il ſe peut faire que ce
„ que les uns & les autres diront paroîtra vraiſemblable. Si l'on demande
„ *des cures*, il ſe trouvera que tous en ont fait, & ainſi on ne pourra point
„ ſavoir de quel côté ſe ranger. Que s'il ſuffiſoit de *raiſonner*, pour être Mé-
„ decin, il n'y auroit point de plus habiles Médecins que les Philoſophes;
„ mais que, par malheur, *la ſcience de guérir* leur manquoit, quoi qu'ils euſ-
„ ſent *des raiſonnemens* de reſte. Que les moyens que la Médecine employoit
„ étoient differens ſelon la nature des lieux, qu'il falloit d'autres remedes à
„ Rome, d'antres en Egypte, & d'autres dans les Gaules; ce qui ne devroit
„ pas être, ſi les cauſes des maladies étoient pas tout les mêmes. Que les cau-
„ ſes étoient ſouvent manifeſtes, comme cela ſe void dans les playes; mais
„ qu'il ne ſenſuit pas de là que les remedes, qu'on y doit apporter, ſoient éga-
„ lement apparens, ou faciles à trouver. Si donc la conoiſſance des cauſes
„ qui ſont évidentes ne peut pas ſuggerer les remedes dont il faut ſe ſervir,
„ quelle apparence que les cauſes qui ſont cachées, obſcures & douteuſes,
„ nous puiſſent donner davantage de lumiere? & ſi ces dernieres cauſes ſont
„ incertaines & preſque incompréhenſibles, n'eſt-on pas mieux fondé d'atten-
„ dre du ſecours des choſes aſſurées, & qui ont été expérimentées en diverſes
„ occaſions, comme cela ſe pratique dans tous les autres Arts? Qu'un La-
„ boureur ou un Philoſophe ne devenoient pas plus habiles gens dans leur
„ métier par des *diſputes*, mais par *l'uſage* & *l'expérience*. Que l'on pouvoit
„ certainement conclurre que toutes ces *queſtions difficiles* n'appartenoient point
„ à la Médecine, par cela même que ceux qui avoient des opinions fort dif-
„ ferentes ſur ce ſujet ne laiſſoient pas de tirer également d'affaires leurs ma-
„ lades; ce qui n'arrivoit ainſi que parce qu'ils ne s'attachoient pas dans la
„ pratique aux *cauſes cachées*, mais qu'ils s'en tenoient aux expériences qui leur
„ avoient autrefois réüſſi. Que la Médecine ne devoit pas ſon origine à des
„ queſtions de cette nature, mais à des expériences ſemblables à celles dont
„ on vient de parler.

„ Quelques uns des malades, continuoient ils, qui étoient au commence-
„ ment ſans Médecins, prenoient beaucoup de nourriture les premiers jours
„ de leur maladie, parce qu'ils ne manquoient pas d'appetit; d'autres ne man-
„ geoient rien du tout, parce qu'ils étoient dégoutez; ſur cela on remarqua
„ que ceux qui n'avoient rien pris s'étoient mieux trouvez. Quelques-uns
„ avoient mangé étant dans un accès de fiévre; d'autres avoient mangé un peu
„ auparavant; & d'autres après que la fiévre les avoit quittez; on prit garde
„ que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès avoient été les premirs guéris.
„ De ſemblables choſes étant arrivées fort ſouvent, il s'étoit rencontré des per-
„ ſonnes ſoigneuſes qui avoient fait des *obſervations* de ce qui avoit le mieux
„ réüſſi, & qui dans la ſuite avoient conſeillé à d'autres malades de pratiquer
„ la même choſe. Qu'ainſi la Médecine étoit née des *eſſais* qui s'étoient faits,
„ tantôt *au bien des malades*, tantôt *à leur préjudice*, & qu'elle avoit premiere-
„ ment appris à leurs dépens à diſcerner ce qui étoit *pernicieux* d'avec ce qui
„ étoit *ſalutaire*; & que les remedes propres à chaque maladie ayant été trouvez
„ peu à peu par cette méthode, les hommes avoient commencé à *raiſonner*, &
„ à chercher pourquoi ces remedes operoient de telle ou de telle maniere; que la
„ Médecine n'avoit pas été inventée après les raiſonnemens, mais les raiſonne-
„ mens après la Médecine. Les Médecins Empiriques demandoient encore aux

Unable to display this page

leur, ni la molleſſe, ou la dureté, ni la pluſpart des choſes de cette nature ne ſe rencontrent point ſemblables, dans un corps qu'on a ouvert, à ce qu'elles ſont dans un corps entier. Car ſi la crainte, la douleur, l'abſtinence du manger, ou le trop de nourriture, la laſſitude, & mille autres legeres incommoditez, ſont bien capables de faire du changement à cet égard dans les corps des perſonnes qu'on ne diſſeque pas; comment voulez-vous que les parties du dedans, qui ſont extrémement tendres & qui peuvent être alterées par l'air ou par la lumiere ſeule à laquelle elles n'ont jamais été expoſées, ne changent point au même égard ſous le couteau, & ſous des playes douloureuſes & cruelles, & qu'il n'arrive pas encore un plus grand changement par la mort? Qu'y a-t-il de plus ridicule que de s'imaginer que les choſes doivent être les mêmes dans un homme mourant, ou même déja mort, qu'elles étoient lors qu'il vivoit? On peut veritablement ouvrir le bas ventre, & parcourir tous les viſceres qu'il contient, pendant que l'homme reſpire; mais dabord qu'on a déchiré le diaphragme, cet homme n'expire-t-il pas à l'inſtant? Voila pourtant le ſeul moyen, par lequel le cœur & les parties qui l'environnent ſe préſentent enfin aux yeux du Médecin homicide, non point dans l'état où elles étoient pendant la vie, mais telles qu'elles doivent être après la mort; & ainſi tout ce que ce Médecin, ou plûtôt ce bourreau, a avancé, c'eſt d'avoir égorgé un homme de la maniere du monde la plus cruelle, ſans qu'il ſache pour cela comment les parties qu'il voit étoient faites, avant que l'homme expirât. Les Empiriques ajoûtoient que s'il y avoit quelque partie du dedans qui ſe pût voir, l'homme étant encore en vie, le hazard fourniſſoit aux Médecins aſſez d'occaſions pour cela; lors, par exemple, qu'un Gladiateur, dans un Cirque, ou un ſoldat, dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, avoient reçu de grandes bleſſures. Que c'étoit là un légitime moyen de s'inſtruire de la ſituation, de la figure des parties, & des autres choſes qu'on peut ſavoir ſur ce ſujet, par des actes de pitié & d'humanité, & non par une déteſtable cruauté; & en recherchant non de donner la mort, mais de conſerver la vie. Ils prétendoient même qu'il n'étoit pas néceſſaire de mettre en pieces les cadavres, & il diſoient que ſi cela n'avoit rien de cruel c'étoit du moins une ſaleté; en un mot que les choſes étant, comme on l'a déja reja remarqué, fort changées dans un corps mort, il valoit mieux s'abſtenir d'y toucher, & ſe contenter de ce qu'on pouvoit apprendre, en tâchant de guérir ceux qui étoient vivans.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.

CHAPITRE V.

Jugement de Celſe ſur la Diſpute des Empiriques & des Dogmatiques, & quelques additions au ſyſtéme des premiers.

VOila de quelle maniere Celſe fait parler les Dogmatiques & les Empiriques. Il ſemble qu'il plaide beaucoup mieux la cauſe de ceux-ci, que celle des autres dont il ne rapporte pas les meilleures raiſons; neanmoins dans le jugement qu'il en fait, il tient un milieu entre ces deux partis; voici quel eſt ſon ſentiment là-deſſus. A la verité il croit qu'il n'y a rien qui contribue plus à la gueriſon des maladies, qui eſt le principal but de la Médecine, que *l'expérience*,

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

périence, & que les raiſonnemens tirez des choſes obſcures n'appartiennent pas proprement à l'art de guérir les maladies, mais qu'il ne faut pourtant pas nier que l'étude ou la méditation des choſes naturelles ne ſerve beaucoup à ouvrir l'eſprit d'un Médecin. Qu'il eſt vraiſemblable que ſi l'application qu'Hippocrate & Eraſiſtrate, qui ne ſe ſont pas contentez de traiter des fébricitans ou de penſer des playes, ont eüe pour la Phyſique & pour tout ce qui en dépend, ne les a pas fait Médecins, à proprement parler, ils ſe ſont du moins rendus plus grans Médecins par ce moyen, qu'ils n'auroient été ſans cela. Que ſi l'on obiecte que les *raiſonnemens* trompent, on peut répondre qu'il eſt des occaſions où les *experiences* ne trompent pas moins. Qu'il n'y a donc point de doute que l'on ne doive raiſonner dans la Médecine, mais que cela n'empêche pas que l'on ne doive tirer ſes principales inſtructions de ce qui eſt évident, *rejettant tout ce qui eſt obſcur hors de l'art, mais non pas hors de la penſée de l'ouvrier ou du Médecin.* Celſe conclut enfin que c'eſt une choſe cruelle & même ſuperflue d'ouvrir des hommes vivans, mais qu'il eſt néceſſaire de s'inſtruire ſur des corps morts; & qu'à l'égard de ce qu'on ne peut apprendre que ſur des perſonnes vivantes, la longue expérience avoit montré par une voye plus douce, quoi que plus lente, ce qu'il faut que l'on en ſâche.

On peut inferer de ce que dit cet Auteur, qui vivoit ſous Tibere, comme on le verra ci-après, que de ſon temps on faiſoit des diſſections de cadavres humains; mais il y a de l'apparence que cela ſe pratiquoit aſſez rarement, comme on le prouvera quand on en ſera à Galien, qui eſt venu environ cent ans après Celſe. Il y a une autre remarque à faire, ſur ce que celui-ci veut que les Empiriques admiſſent *les cauſes évidentes* des maladies. Il faut ſavoir que ces Médecins faiſoient bien profeſſion de rechercher ces ſortes de cauſes, mais ce n'étoit pas pour en tirer des inductions qui marquaſſent les remedes qu'il y avoit à faire. Les Empiriques ne s'informoient des cauſes évidentes & des cauſes externes, que comme des autres circonſtances des maladies; elles leur tenoient ſimplement lieu de ſignes, & elles faiſoient partie de ce qu'ils appelloient 1 *le concours* des accidens, qui étoit ce qui leur déſignoit l'eſpece de la maladie; l'exemple ſuivant fera mieux concevoir leur penſée. Si un homme qui avoit été mordu d'un *chien enragé*, ſe préſentoit à un Empirique, ce Médecin ne ſe contentoit pas d'examiner la playe, qui dans le commencement n'étoit pas differente de celle qu'auroit cauſée la morſure d'un autre chien; il s'informoit de plus ſi celui qui avoit mordu cet homme n'étoit point enragé, & ayant ſû qu'il l'étoit, il en inferoit qu'il ne falloit pas traiter cette playe comme une playe ſimple, mais qu'il falloit y appliquer les médicamens, que l'expérience avoit fait conoître propres pour guérir celles qui ſont faites par des chiens enragez, & qu'il étoit d'ailleurs néceſſaire que le malade prît intérieurement les remedes que la même expérience avoit découvert aux Médecins qui avoient auparavant traité de ſemblables maladies.

Les Médecins Dogmatiques ſe conduiſoient de la même maniere, pour ce qui regarde la pratique; c'eſt à dire, que les remedes qu'ils employoient étoient les mêmes que ceux des Empiriques, mais les premiers raiſonnoient differemment. Comme ils ſuppoſoient que le venin des chiens enragez, de quelque nature qu'il ſoit, agit en paſſant de la ſuperficie au centre du corps, ou en s'inſinuant

1 *Voyez ci-deſſus, chap. 2. &, Gal. method. medend. lib. 4. cap. 3.*

finuant du dehors au dedans, 2 ils tâchoient d'arrêter son cours, & de le rappeller ou de l'attirer incessamment par l'endroit qui lui avoit donné entrée. Dans cette vûe ils faisoient des ligatures, ils scarifioient le tour de la playe, ou ils la dilatoient, ils y appliquoient des ventouses & des attractifs, ils la tenoient long-temps ouverte, ils donnoient intérieurement des expulsifs, le tout pour suivre l'indication tirée de la cause du mal, qui se portant, comme il a été dit, vers le centre du corps, demande ou indique qu'on face une révulsion la plus promte qu'il se peut & qu'on l'attire au dehors sans perte de temps. Les Dogmatiques alloient plus avant; ils faisoient tous leurs efforts pour découvrir la nature du venin, ou de la cause des accidens qui surviennent en cette occasion. Ces accidens, disoient ils, n'ont aucun rapport avec ceux qui dépendent d'un excès ou d'un défaut de chaleur, de froid, d'humidité, ou de sechereſſe, ni avec ceux que causent les autres qualitez sensibles, il faut donc que ces accident soient causez par un venin qui agit *par toute sa substance*, & qui demande par consequent des remedes qui operent par toute leur substance, tels que sont les *Antidotes*. Enfin le dernier retranchement de ces Médecins, lors qu'ils n'étoient pas satisfaits de la maniere d'expliquer les effets & la nature du venin dont il s'agit, c'étoit de dire qu'il suffisoit que l'expérience eût montré les remedes qu'il falloit lui opposer. Les Empiriques, qui faisoient les mêmes remedes, laissoient aux Dogmatiques toutes leurs autres raisons & n'employoient que la derniere. Ils se servoient, disoient ils de tels, ou de tels remedes parce qu'on les avoit souvent donnez avec succès, pour prévenir, ou pour guérir la rage. Ils disoient la même chose à l'égard de toutes les autres maladies. Quand on leur demandoit pourquoi ils n'entreprenoient par de réduire d'abord une jambe disloquée lors qu'il y avoit un ulcere, ou une playe à l'endroit de la dislocation? C'est, répondoient ils, parce qu'on a observé qu'il survient des convulsions quand on fait la réduction en ce cas là; & si on demandoit une seconde fois pourquoi cela arrivoit ainsi? ils répondoient nettement qu'ils n'en savoient rien, & qu'ils ne s'en mettoient pas en peine parce, que cela ne fait rien à la cure. En un mot ils ne recherchoient jamais les *causes cachées*, ils n'en tiroient jamais *d'indication*, & ils ne s'attachoient même aux *causes évidentes* que comme à des moyens de discerner les especes des maladies, sans raisonner aucunement sur la maniere dont ces causes agissent. On trouvera dans le chapitre septiéme une objection que les Médecins Dogmatiques faisoient aux Empiriques touchant l'invention des remedes.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

CHAPITRE VI.

Reflexions d'un Médecin moderne sur le jugement de Celse, & sur la dispute dont on vient de parler.

JE ne puis m'empêcher d'inserer ici les réflexions d'un Médecin de mes amis qui trouve celles de Celse fort judicieuses, mais qui croit que la dispute dont il

2 *Voiez ci dessus liv. 1. chap 4.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

il s'agit eſt aſſez importante pour demander que l'on étende un peu davantage ce que cet Auteur a dit en deux mots.

Il faut avoüer, dit nôtre ami, qu'il n'y a rien de plus abſurde que le projet des Empiriques anciens de vouloir bannir le raiſonnement de la Médecine, ſi l'on prend cette propoſition dans un ſens abſolu. L'on convient que l'expérience eſt le veritable fondement de cet art, mais bien loin qu'elle exclue le raiſonnement, elle ne ſauroit être juſte ſans lui; le raiſonnement établit la validité de l'expérience, auſſi bien que l'experience confirme le raiſonnement. Le hazard a veritablement pû fournir occaſion de faire diverſes expériences, mais cela n'empêche pas qu'on n'en doive du moins un auſſi grand nombre au raiſonnement; il ſemble même que celles qui ſont un fruit du raiſonnement doivent paſſer de beaucoup les autres. La Chirurgie en particulier ſe trouvera preſque toute fondée ſur cette derniere ſorte d'experience. Le hazard n'a pas fait que l'on ſe ſoit aviſé de coudre les bords d'une playe pour les rapprocher & pour les faire rejoindre; & encore moins que l'on ait entrepris de tirer une pierre de la veſſie en y faiſant une inciſion. Outre la néceſſité du raiſonnement qui paroît tout à fait évidente, dans l'un & dans l'autre des cas propoſez, on void que le dernier ſuppoſe même la conoiſſance Anatomique de la partie; puis qu'on n'a pû choiſir le col de la veſſie, préferablement au fond, pour y faire une ouverture, que parce que l'on a ſû que le premier endroit étant charnu, pourroit plus aiſément ſe conſolider, ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre de l'autre qui n'eſt que membraneux.

Cette derniere réflexion detruit une ſeconde erreur des Empiriques qui regardoient l'Anatomie comme une choſe inutile. On a pû veritablement apprendre diverſes choſes, touchant la ſituation & la diſpoſition des parties internes du corps en penſant des bleſſures; & il eſt probable que les plus anciens Médecins n'ont guerre avancé dans la conoiſſance de ces parties que par cette voye, mais comme on ne doit pas s'en tenir à ce qu'ils ont dit là-deſſus, ſans l'avoir vû, & que chaque particulier qui ſe voüe à la Médecine a interêt de s'inſtruire par lui-même le plus tôt qu'il peut, c'eſt une choſe ridicule de lui propoſer de le faire par une voye lente & incertaine, pendant que l'Anatomie en fournit une plus promte & plus ſure. On ne s'arrêtera pas plus long-temps à refuter les Empiriques ſur ces deux chefs, ni ſur ce qu'ils ſoûtenoient que la conoiſſance de la cauſe d'une maladie n'indique jamais le remede, qui eſt ce qui les obligeoit à croire que l'on pouvoit ſe paſſer, & du raiſonnement, & de l'Anatomie, ils avoient aſſurément tort ſi l'on rend au pied de la lettre ce qu'ils ont dit, ou ce qu'on leur fait dire là-deſſus. Mais ne pourroit on point donner à leur opinion un certain ſens qui la feroit paroître plus raiſonnable qu'elle ne le ſemble d'abord? C'eſt ce que je vais eſſayer de faire, ou du moins de marquer le milieu qu'ils auroient dû tenir.

1 Galien dit qu'Hérophile fournit occaſion à Philinus d'établir la Secte Empirique. Il y a apparence que ce fut parce que le premier donnoit plus aux médicamens que les Médecins précedens n'avoient fait, & parce qu'il avoüoit que l'on ne conoit guere diſtinctement que les cauſes des maladies des parties organiques. Cette derniere raiſon put porter Philinus à enviſager tout ce que les Médecins avoient dit, ſur les cauſes des maladies en géneral comme quelque choſe de fort incertain. Il pouvoit encore ſe confirmer dans cette opinion voyant qu'Hip-

1 *Voyez ci deſſus, liv. 2. chap. 1.*

qu'Hippocrate n'avoit pas toujours été ſuivi à cet égard par ceux qui étoient venus après lui; que Polybe même, gendre de ce grand Médecin, avoit eu ſon ſyſtême particulier, & que Diocles & Proxagore avoient auſſi eu leurs opinions à part, quoi que les remedes de tous ces Médecins fuſſent à peu près les mêmes. Mais ce qui dut particulierement déterminer cet Empirique à prendre le parti qu'il prit, c'eſt que les Médecins de ſon temps, à force de vouloir raiſonner ſur les cauſes des maladies, étoient venus juſques à condanner de grands remedes qui avoient été pratiquez avec ſuccès de temps immémorial; & pourquoi les condannoient ils? parce que ces remedes ne s'accordoient pas avec leurs ſyſtemes ſur les cauſes des maladies. Les ſuites de ce déſordre étoient d'autant plus à craindre, que plus on croyoit acquerir de lumiere & plus il ſembloit qu'on s'éloignât de l'expérience. Nous ne ſavons pas ſi Chryſippe, 2 qui fut celui qui ſe déclara le premier contre *la ſaignée* & contre *la purgation*, entendoit l'anatomie, mais 3 ſon diſciples Eraſiſtrate, qui y avoit fait de grands progrès, ne laiſſa pas d'embraſſer le même ſentiment, quoi qu'il ſemblât d'ailleurs ennemi des grands raiſonnemens. Philinus réflêchiſſant ſur tout cela, & voyant de plus que tout ce qu'il avoit appris lui-même d'Hérophile, qui étoit encore plus habile Anatomiſte qu'Eraſiſtrate, ne le rendoit pas plus ſavant dans l'art de guérir les maladies, il ſe crut bien fondé à conclurre qu'il étoit inutile de rechercher leurs cauſes, & même que l'Anatomie n'étoit pas pour cela d'un grand ſecours, en un mot, qu'il ne falloit pas tant raiſonner, & qu'il n'y avoit pour tout que l'expérience qui fit le Médecin.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

La penſée de cet Empirique paroîtra d'abord abſurde, mais ſi on l'examine d'un certain côté on ne laiſſera pas d'y trouver quelque choſe d'aſſez bien ſuivi, pourvû que l'on ſe déface des préjugez que l'on pourroit avoir. On croit ordinairement qu'il faut conoître une maladie pour la pouvoir guérir, ſelon la maxime commune, qui dit *qu'une maladie conue eſt à demi guérie*. On s'imagine même qu'un Médecin doit conoître juſqu'aux cauſes les plus prochaines & les plus immédiates des maladies; & qu'il ne ſuffit pas, par exemple, de ſavoir que la fiévre vient d'une agitation extraordinaire des parties du ſang, mais qu'il faut encore ne pas ignorer quel eſt le principe, ou quelle eſt la premiere cauſe de ce mouvement. Que ce n'eſt pas aſſez de ſavoir que dans l'Apoplexie un homme ſe trouve tout d'un coup perclus de tous ſes ſens, parce que les eſprits animaux n'influent pas dans les organes du mouvement & du ſentiment, mais qu'il faut être inſtruit au juſte de la nature des matieres qui arrêtent le cours de ces eſprits. Que ce n'eſt rien de conoître que la pierre qui ſe trouve dans les reins, ou dans la veſſie eſt formée de certaines humeurs qui ſe durciſſent, ſi l'on ne détérmine préciſément quelles elles ſont, & pourquoi elles ſe durciſſent & ſe pétrifient de la ſorte. L'on croit enfin, en conſéquence de ce que nous venons de dire, que la conoiſſance des cauſes des déreglemens qui arrivent dans nôtre corps, dépendant néceſſairement de celle de ſon état naturel, l'Anatomie qui nous fournit les principaux moyens pour acquerir cette conoiſſance, doit être la clef de toute la Médecine.

Il n'y a rien de plus plauſible que tout cela, & il ſeroit effectivement à ſouhaiter que l'on eût une conoiſſance exacte & particuliere des cauſes des maladies, ſoit par le moyen de l'Anatomie, ſoit par tous les autres qu'on peut ima-

2 *Voyez liv. 1. chap. 1.*
3 *Ibidem, chap. 4.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

imaginer; il y a de l'apparence qu'on en pourroit guérir plus aiſément une partie; mais on ne prend pas garde d'un côté, que cela ſe peut plûtôt ſouhaiter qu'eſperer, & de l'autre, que les remedes ſont plûtôt trouvez en de certaines rencontres que les cauſes des maladies ne ſont découvertes. Je n'en veux point d'autre preuve que celle que nous fournit *la fiévre*. On s'eſt donné beaucoup de peine depuis le commencement du monde pour en chercher la cauſe, ſans l'avoir peut-être encore pû trouver; & il eſt à croire que ſi l'on avoit autant pris de ſoin pour découvrir un remede qui la guérit, & qu'on ſe fût autant, ou plus attaché à expérimenter qu'a raiſonner, nôtre ſiecle n'auroit pas eu l'honneur d'en avoir trouvé un qui prouve clairement, qu'on a plus d'obligation à celui qui l'a le premier eſſayé, qu'a tous les Médecins qui ſe ſont diſtillez le cerveau depuis deux mille ans pour trouver la cauſe de la maladie que ce remede guérit. C'eſt ici, à mon avis, où les Empiriques triomphent; puis qu'il n'y a rien de ſi ſûr que cette merveilleuſe écorce qu'on nous a apportée du Perou, il y a environ cinquante ans, guérit auſſi infailliblement les fiévres intermittentes, ſans qu'il ſoit beſoin de raiſonner, qu'on les manquoit avant qu'elle fut conue, quelques beaux raiſonnemens que l'on ſût faire ſur leurs cauſes. Si l'on a donc trouvé un remede de cette nature pour cette eſpece de mal, on ne doit pas déſeſperer d'en trouver pour les autres. Celui-ci eſt du moins garant de la poſſibilité de la choſe; & il y a bien de l'apparence que ſi l'on conoiſſoit les proprietez de toutes les plantes, ſans parler des animaux, & des mineraux, on guériroit la plus grande partie des maladies qui ſe peuvent guérir, quoi qu'on ne ſût point au vrai la cauſe qui les produit.

Si la guériſon des maladies eſt le ſeul & l'unique but de la Médecine, on peut dire qu'en ce cas-là on l'auroit atteint, ce qui doit ſuffire. Et s'il y avoit quelque choſe de plus à ſouhaiter ſur ce ſujet, il faudroit en abandonner la recherche aux Philoſophes, & que les Médecins les laiſſaſſent joüir tranquillement de ce qu'ils croiroient avoir trouvé, & ſe faire fête de leurs découvertes prétendues ou veritables. On pourroit alors dire avec juſtice que 4 *là où le Médecin finit le Philoſophe commence.* On n'auroit plus de ſujet de s'étonner, avec 5 Quintus, frere de Ciceron, *de ce que les Médecins ayant trouvé un grand nombre d'herbes & de racines qui ſervent contre les venins, pour les maladies des yeux, pour les playes &c. ne ſavent pas encore quelle eſt la nature de ces plantes, & ne peuvent point rendre raiſon de la maniere dont elles agiſſent.* On leur feroit plûtôt dire ce qu'ajoûte 6 un peu plus bas le même Auteur; *Que la Scammonée purge, & que l'Ariſtoloche, qui a tiré ſon nom de l'effet qu'on a vû qu'elle produiſoit, ſerve contre la morſure des ſerpens, c'eſt ce que je vois, moi qui l'ai experimenté, 7 en ſuite d'un ſonge qui m'a porté à faire cet eſſai, & il me ſuffit d'être aſſuré de la choſe. Si l'on demande comment cela ſe fait, ou pourquoi cette plante a*

cette

---

4 Ubi definit Medicus, ibi incipit Phyſicus.

5 Mirari licet quæ ſint animadverſa à Medicis herbarum genera, quæ radicum ad morſus beſtiarum, ad oculorum morbos, ad vulnera, quarum vim atque naturam ratio nunquam explicavit, utilitate & ars eſt & inventor probatus. *Cicero, de Divinat. lib. 1. cap. 7.*

6 Quid ſcammonea radix ad purgandum, quid ariſtolochia ad morſus ſerpentum poſſit, quæ nomen ex inventore reperit, rem ipſam, inventor ex ſomnio, video; quod ſatis eſt: cur poſſit neſcio. *Ibidem cap. 10.*

7 *Voyez ci-deſſus chap. 2.*

cette proprieté? c'eſt ce que je ne ſai pas, & que je me mets fort peu en peine de ſavoir.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.

Les plus judicieux des Empiriques vouloient bien qu'on raiſonnât, mais ils ne vouloient pas qu'on allât trop loin. 8 Neoptolemus diſoit, *qu'il falloit neceſſairement qu'il philoſophât, mais qu'il couperoit court, n'étant pas d'humeur de philoſopher à fond.* Les Empiriques auroient été de ſon goût. Il faut convenir qu'on peut raiſonner aſſez juſte ſur certaines généralitez des cauſes de quelques effets dont nous nous appercevons; mais lors que nous voulons pénétrer juſques aux cauſes de ces cauſes, c'eſt là où nous nous embarraſſons ordinairement, & c'eſt pourtant là ou nous nous picquons de parvenir. Cependant il eſt certain que la Médecine n'a pas été fondée ſur des *raiſonnemens abſtraits*, ou pouſſez fort loin, mais ſur des raiſonnemens ſimples & naturels, dont les principaux ont été tirez 9 *des choſes qui ſont du bien & de celles qui ſont du mal*; cela a été nuiſible au malade, il le faut donc éviter une autre fois; cela au contraire lui a ſervi, il faut donc le réiterer en ſemblable cas. Il ne faut qu'avoir le ſens commun pour raiſonner de cette maniere. L'indication que fourniſſent les cauſes évidentes ſe préſente de même fort naturellement. Cet homme ſe meurt d'une perte de ſang; il faut donc pour le ſecourir tâcher d'arrêter cette perte. Un autre a un flux de ventre qui le conſume; il faut des remedes qui le reſſerrent. Et comme on ne ſe contente par d'oppoſer des digues aux torrens, mais qu'on tâche de détourner doucement leur cours; de même, dans l'une & dans l'autre de ces maladies, il faut tâcher de divertir d'un autre côté, & de rappeller le ſang ou les humeurs qui ſortent en trop grande abondance, en même temps qu'on leur ferme le paſſage par des aſtringens. Et ſi la matiere qui ſort marque, par la douleur qu'elle cauſe, qu'elle eſt acre & rongeante, il faut joindre à ces remedes les adouciſſans, afin que cette matiere n'irritant plus les parties qui la contiennent, elles la puiſſent plus aiſément retenir. Enfin s'il ſe joint à cela d'autres accidens, il faut y pourvoir ſelon le même raiſonnement.

Il ne faut pas non plus une grande Philoſophie, pour diſcerner en pluſieurs occaſions *la partie malade*, auſſi bien que les diverſes *cauſes* d'un même accident. Un tel ne pouvant pas uriner ſouffre de grandes douleurs vers les côtez; comme les *reins* ſont ſituez en cet endroit & qu'ils ſervent à la ſéparation de l'urine, on peut dire, aſſurément, que ce qui retient l'urine eſt dans les reins. Et ſi, outre les douleurs qu'il ſent, il rend quelques goutres de ſang, on juge que le paſſage eſt bouché par quelque matiere acre, ou pour l'ordinaire par quelque gravier, dont l'aſperité a ouvert quelque petit vaiſſeau dans le rein, en ſorte qu'il en ſort du ſang. Si dans la même ſuppreſſion d'urine les douleurs ſont au bas ventre, avec dureté & tenſion de cette partie, ou vers les parties naturelles; ce ſera vers le *col de la veſſie* où ſera arrêté ce qui bouche le paſſage. La differente ſituation des *reins* & de *la veſſie* indiquera encore des remedes differens. Les reins étant dans un lieu où les médicamens ne peuvent pas être portez immédiatement, il faut ſe contenter d'évacuer premierement la plénitude des vaiſſeaux par la ſaignée, d'où s'enſuit le relâchement des chairs. Il faut en ſuite dégager & ramollir les boyaux & les

8 Philoſophari ſibi ajebat neceſſe eſſe, ſed paucis, nam omnino haud placere. *Tuſculanar. quæſt. lib. 2. Apuleii Apolog. 1.*

9 *Voyez ci-deſſus Part. 1. liv. 3. chap. 14.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

parties les plus voisines, par les lavemens, les purgatifs, & les bains, aussi bien que par les huiles ou les matieres huileuses qui servent d'ailleurs à diminuer la douleur, conjointement avec les autres remedes, que l'experience a fait conoitre propres pour produire ce dernier effet, afin que par tous ces moyens on facilite la sortie du corps étranger qui est contenu dans cette partie.

Il n'en est pas de même de la vessie; comme elle se décharge de l'urine qu'elle contient par un canal assez court, & dans lequel on peut pénétrer du dehors, après avoir fait les dégagemens generaux & pourvû à l'inflammation, cela fait penser à introduire une sonde dans ce canal, qui en repoussant la pierre, ou la matiere qui se présentoit au passage, procure la sortie de l'urine. Que si cette pierre est d'une grosseur considerable, on ne peut avoir en ce cas que deux moyens de la tirer dehors, qui sont, ou de faire une incision dans la partie la plus commode, ou de seringuer quelque liqueur dans la vessie, qui ait la faculté de dissoudre ou de rompre la pierre, si tant est qu'on ait un tel remede.

Voila précisément jusques où 10 Erasistrate & Hérophile vouloient qu'on allât à l'égard du raisonnement. Ils concevoient que tant que les désordres qui arrivent à nôtre corps ne dépendent que du dérangement des parties qu'on appelle Organiques, telles que sont celles dont on vient de parler, on peut esperer d'y remédier en raisonnant sur la nature, ou sur la figure, & l'usage de ces parties & sur le changement qui y arrive, conformément aux lumieres que l'Anatomie fournit, desquelles on peut se prévaloir pour trouver les remedes convenables; mais lors que ces désordres s'étendent jusqu'aux autres parties dont on ne conoit pas la fabrique, ces Médecins ne croyoient pas que le raisonnement fût d'un aussi grand secours que l'expérience, quoi qu'Erasistrate en son particulier eût peché contre cette regle, en recherchant les causes de la fievre, ce qui l'implica en diverses erreurs.

Mais, pour revenir aux usages qu'on peut tirer du raisonnement, on dira, sans doute, que quand on accorderoit que les maladies que nous avons touchées ne demandent pas un raisonnement plus fin, & qu'on les peut guérir sans philosopher davantage, on ne doit pas tirer la même conséquence pour une infinité d'autres, dont les causes ne sont pas si aisées à découvrir, mais qu'on découvre pourtant à la fin en poussant le raisonnement. On void, par exemple, que l'indication qui se tire du mouvement extraordinaire & intestin du sang dans la *fiévre*, & de la chaleur qui l'accompagne, ne sert pas de beaucoup pour y apporter du remede; puis que ni *les saignées*, ni *les purgations*, ni *les raffraichissans*, qui sont les secours qu'insinue dabord cette premiere idée qu'on se fait de cette maladie, ne la guérissent pas toûjours, & souvent ne sont d'aucun effet.

Je conviens de cette verité, & si à force de raisonner on pouvoit trouver des remedes plus surs que ceux là, les Empiriques n'auroient pas le mot à dire; mais par malheur on ne void pas qu'on avance beaucoup plus de cette maniere que de l'autre. Si l'on descend plus dans le particulier & que l'on dise, que puis que l'évacuation du sang, ou celle de quelques humeurs qu'on a crû qui le tenoient en mouvement, n'ont pas été capables d'arrêter la fiévre, non plus que les remedes qui raffraichissent, il faut en trouver quelqu'autre; cela

10 *Voyez le commencement du livre précedent.*

cela va le mieux du monde. Si l'on ajoûte que ce qui excite ce mouvement intestin des parties du sang, est un *levain* particulier auquel il faut s'attacher & travailler à l'adoucir, ou à l'éteindre, à faute de quoi la fiévre continuera quand vous ne laisseriez qu'une goute de sang dans le corps, cela peut encore être veritable, mais voyons ce que ce raisonnement opérera. Il obligera à chercher avec soin quelle est la nature de ce levain, mais il ne contribuera en rien à le faire découvrir. On saura bien en géneral, ou du moins on croira le savoir, que ce levain doit être un *acide*, ou un *aigre*. On supposera même qu'il faut nécessairement lui opposer un *alkali*, parce qu'on a remarqué que les alkalis détruisent les acides, en rompent leurs pointes; mais il se trouve tant de differentes especes d'acides & d'alkalis, que vous essayerez peut être de cent sortes de ces derniers, avant que vous ayiez trouvé celui qui peut mortifier l'acide dont il s'agit, chaque alkali n'étant pas propre pour détruire chaque acide; & si le hazard ne nous avoit pas découvert le *Kinkina*, nous serions peut-être à chercher jusqu'à la fin du monde.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On repliquera que c'est une assez grande découverte que d'avoir trouvé que c'est un acide qui cause la fiévre, & que cette découverte paroît d'autant mieux établie que le Kinkina qui la guérit est un alkali, ou du moins que l'alkali y est le plus sensible. Cette découverte seroit considerable, s'il s'ensuivoit qu'on n'eût qu'à chercher parmi les alkalis pour trouver un remede semblable au Kinkina, ce qui épargneroit beaucoup de peine & abrégeroit le chemin des essais; mais on sait que ce ne sont pas les alkalis seuls qui domtent les acides, qu'un acide plus puissant en domte un moindre, & l'on voit effectivement des gens se guérir de la fiévre tierce par l'usage du 11 *verjus*. Il semble de plus que l'acide & l'alkali n'agissant reciproquement l'un sur l'autre, du moins d'une maniere bien sensible, que lors qu'ils sont purs, on ne devroit être soulagé que par des médicamens artificiels, la nature ne produisant aucun simple où ces principes ne soient mêlez, & c'est pourtant ce qui est contraire à l'expérience.

On peut dire, d'ailleurs à l'égard de l'acide & de l'alkali, (qui semblent être le *non plus ultra* de nos découvertes, par rapport aux principes des corps dont on peut juger *à posteriori*, ou par les effets) que l'hypothese commune qui établit le premier comme la cause, non seulement de la *fiévre*, mais presque de toutes les maladies, est trop génerale pour être de quelque utilité dans la pratique. *L'Epilepsie*, la *Phthisie*, la *Goutte* sont également les productions d'un acide, c'est du moins ce qui résulte de nôtre raisonnement & de nôtre recherche; mais de quoi nous sert cela, si nous ne trouvons pas plus aisément l'alkali opposé, que les Anciens ont trouvé un remede à ces maladies en conséquence de quelqu'autre raisonnement, & si nous ne guérissons pas mieux ces mêmes maladies qu'on ne les guérissoit autrefois? Parlons franchement, l'indication de vuider, & de dégager les passages du sang & des humeurs, toute générale qu'elle est, ne l'est guére plus que l'hypothese de l'acide & de l'alkali; & soit que les maladies se guérissent par les évacuations, soit que les évacuations disposent seulement la machine de nôtre corps à se défaire plus aisément de ce qui lui nuit, on voit autant, pour ne pas dire plus, de maladies

11 Celse prétend guérir la fiévre quarte en faisant boire au malade deux verres de vinaigre un peu avant l'accès.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

dies guéries par ce moyen que le plus ſimple raiſonnement avoit trouvé, que par ceux que les recherches les plus curieuſes ont produits.

Après avoir vû ce qu'on peut attendre du raiſonnement en géneral, & même de quelques principes établis ſur des expériences de *Chimie*, il faut maintenant dire, un mot de *l'Anatomie*; qui eſt celle qui fournit aux Médecins la plus grande matiere de raiſonner, en leur découvrant l'intérieur du ſujet ſur lequel ils doivent travailler. Il eſt vrai que par ce moyen nous acquerons une conoiſſance génerale des parties de nôtre corps. L'Anatomie nous apprend, par exemple, quelle eſt la ſituation, la figure, la grandeur, la connexion de celles qui ſont les plus groſſieres; elle nous aide même par là à découvrir quelques uns de leurs uſages les plus ſenſibles, ce qui eſt d'une grande utilité, particulierement pour la Chirurgie. Mais ſi nôtre corps eſt compoſé, ſelon la diviſion d'Hippocrate, de parties *ſolides*, *d'humeurs*, & *d'eſprits*; quand on accorderoit que les premieres ſont conues, cela ne ſervira pas beaucoup pour la Médecine, ſi l'on ne conoit auſſi les dernieres, qui ſont celles qui donnent le mouvement à toute la machine animée, & qui étant d'une nature à ſouffrir les plus grands & les plus promts changemens, ſont par cette raiſon le ſiege ordinaire des maladies. Or il n'y a rien de moins conu qu'elles le ſont; ou la conoiſſance qu'on en a, eſt du moins ſi ſuperficielle, & il y a encore tant de ſujets de douter, & tant d'éclairciſſemens à ſouhaiter, qu'on ne peut guere conter là-deſſus ſans s'expoſer à un danger évident de ſe tromper.

Si nous conoiſſons donc ſi mal les parties qui compoſent nôtre machine, nous n'avons aucun lieu de nous flater de pouvoir découvrir au vrai les cauſes de ce qui s'y paſſe, tant qu'elle eſt dans ſon état naturel, ni par conſéquent d'eſperer de pouvoir raiſonner juſte ſur les déſordres qui y ſurviennent. Mais quand on conoîtroit beaucoup mieux le corps de l'homme, on n'en tireroit peut-être pas tout l'uſage que l'on penſe, à moins que l'on ne vînt à un degré de conoiſſance, où les hommes ne peuvent preſque eſperer de pouvoir atteindre. On a reproché anciennement aux Médecins, 12 *qu'ayant intérêt de conoître les corps des hommes, ils s'étoient aviſez de les ouvrir, ou d'en faire l'Anatomie, ſeulement afin qu'on crût qu'ils les conoiſſoient*; mais il ſemble que ce reproche n'eſt plus de ſaiſon, aujourd'hui qu'on a fait un ſi grand nombre de découvertes ſur cette matiere, au delà de celles qu'avoient faites les Anciens, & qu'on a pénetré ſi avant dans le ſecret de l'économie animale. Je voudrois cependant que l'on me dît ce que toutes ces découvertes ont produit de nouveau dans la pratique, ou de combien de remedes elles ont enrichi la Médecine? Il faut dire, la verité; On ne void pas que la Médecine en ait profité de grand choſe; & ce n'eſt pas ſans quelque raiſon que l'on a raillé les Médecins ſur ce 13 qu'il ne meurt pas moins de gens depuis qu'on a trouvé *la circulation du ſang*, qu'il en mouroit auparavant. Cette découverte eſt de la derniere importance pour la conoiſſance du mouvement du ſang, cependant, à la reſerve de quelques uſages que la Chirurgie en peut tirer, auſſi bien que de celle des *vaiſſeaux lymphatiques*, & des *canaux excrétoires des glandes*, tout le reſte n'eſt pas fort conſiderable.

Il en eſt de même des autres découvertes. L'adreſſe qu'ont eüe 14 quelques Mo-

12 Itaque Médici, quorum intererat ea noſſe, corpora aperuerunt ut viderentur. *Cicero, Academic Queſt. lib. 4.*

13 *Voyez les Dialogues des morts de M. De Fontenelle.*

14 *Sylvius de le Boë, & de Graäf ſon diſciple.*

Modernes de tirer le *ſuc du Pancreas* leur a beaucoup ſervi à bâtir un Syſteme aſſez ingénieux ſur les cauſes des *fievres intermittentes*; mais avec tout cela, ſi le Kinkina ne fût venu à nôtre ſecours, la fiévre quarte ne ſeroit elle pas toûjours l'opprobre de la Médecine? N'eſt-il pas encore très veritable qu'on n'a pas ſû mieux guérir *l'Apoplexie* & la *Phthiſie*, depuis que le fameux Malpighi a démontré *les glandes de la ſubſtance corticale du cerveau*, qui ſont le lieu où ſe ſéparent les eſprits animaux, & après qu'il a fait conoître *les véſicules*, les *glandes* & les autres vaiſſeaux qui compoſent le poumon? N'eſt il pas vrai, dis-je, qu'on n'a pas mieux guéri ces maladies, qu'on les guériſſoit pendant qu'on ne conoiſſoit ni de près ni de loin ces parties? *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.*

Il me ſemble que toutes ces raiſons établiſſent ſi ſolidement le droit des Empiriques qu'il n'y a rien à repliquer, & qu'on ne doit pas héſiter à conclurre que l'invention d'un ſeul remede eſt d'un plus grand fruit à la ſocieté que tous les raiſonnemens ſur les cauſes cachées des maladies, & que toutes les découvertes les plus curieuſes de l'Anatomie. Ces raiſonnemens & ces découvertes ſont tout au plus des moyens de trouver des remedes, mais les remedes eux-mêmes ſont préciſément ce qu'on cherche.

Ce n'eſt pas qu'il faille croire que l'Anatomie ſoit inutile d'ailleurs, même à l'égard de ce qu'elle a, qui peut le moins ſervir à la pratique de la Médecine, & que l'on n'ait bien de l'obligation aux Anatomiſtes de la peine qu'ils ont priſe, & qu'ils prennent encore tous les jours. Si la découverte de quelque nouvelle étoile nous fait du plaiſir, quoi que cette étoile ſoit fort éloignée de nous, & qu'elle n'ait peut-être aucun rapport avec nous, ne doit-on pas avoir infiniment plus de ſatisfaction d'avancer dans la conoiſſance d'une choſe qui nous touche de ſi près comme fait nôtre corps? Et bien que nous ne voyons pas encore aujourd'hui de quel fruit ſont diverſes belles découvertes Anatomiques, le temps nous apprendra, peut-être, à en tirer plus d'uſage à l'avenir que nous n'en tirons à l'heure qu'il eſt. Au pis aller, ſi les Médecins ne s'en prévalent pas en qualité de Médecins, ils s'en prévaudront comme Phyſiciens, car il ne leur eſt pas défendu d'étudier la Phyſique. On reconoit au contraire, avec Celſe, que cette étude leur eſt néceſſaire par diverſes raiſons, & qu'elle ne ſauroit leur nuire pourvû que dans la pratique ils ſe ſouviennent toûjours qu'ils ſont Médecins, c'eſt à dire, qu'ils exercent un métier, où il eſt plus important de faire des expériences que de diſputer; que certaines cauſes ſont aiſées à découvrir, & que ces cauſes indiquent même les remedes, mais qu'il en eſt d'autres plus cachées ſur leſquelles on ne débite preſque que des conjectures; qu'en ce dernier cas il faut en attendant mieux ſe contenter de conoître la maladie par ſes *ſignes*, & l'ayant bien conue de cette maniere y faire les remedes que l'expérience a montrez, & peut montrer à l'avenir. C'eſt préciſément la conduite qu'a tenu Hippocrate, qui par cette voye s'eſt attiré la reputation d'un très grand Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs un Anatomiſte, & peut-être un Phyſicien aſſez groſſier.

Voila pour ce qui regarde ce qu'on doit attendre du *raiſonnement* dans l'exercice de la Médecine. Il eſt juſte d'examiner maintenant ce qu'on peut dire contre *l'experience*, & de voir dans quelles erreurs on peut tomber en ſuivant cette derniere route, & comment on peut s'en garantir. On dira premierement à l'égard des remedes qui ont été trouvez ſans l'aide du raiſonnement, comme le Kinkina, que l'on a cité pour exemple, & qui apparemment n'a été découvert que par un

Unable to display this page

ſons de plus qu'eux. D'où vient que nous ne l'avons pas fait, ſi ce n'eſt parce qu'il n'y a pas, à peu près, autant de peine de raiſonner ſur un principe qu'on a une fois poſé, que de faire des expériences? 17 *Il y a bien plus de plaiſir*, diſoit Pline, *d'être aſſis à ſon aiſe dans les Ecoles, & d'écouter le diſcours d'un Profeſſeur, que d'aller courant les montagnes, & les lieux deſerts pour chercher des herbes.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.

On repliquera qu'il n'en eſt pas de la Médecine comme des autres Arts, dans leſquels ſi l'on fait des eſſais il n'en coûte que de l'argent, au lieu qu'ici on ne peut eſſayer qu'aux dépens de la perſonne du prochain, & l'on conclurra qu'il vaut mieux s'en tenir à la pratique ordinaire, & ſuivre une route batue, quoi que plus longue, que de chercher à abreger aux perils & riſques de qui que ce ſoit. Mais on ne conſidere pas que ſi les expériences ne réuſſiſſent pas toûjours, elles ne ſont pas pour cela néceſſairement préjudiciables à ceux ſur qui elles ſe font. Le petit nombre de *poiſons*, qui ſe trouvent parmi la multitude des ſimples conus fait bien voir qu'on peut faire divers eſſais innocens. Et ſi l'on tire du ſang, ou ſi l'on purge, ſouvent aſſez mal à propos, ſans qu'il en arrive de grands accidens, nôtre machine étant diſpoſée d'une maniere ſi admirable qu'elle repare ſouvent d'elle même les déſordres qui y arrivent du côté du déhors; ſi l'on abuſe, dis-je, impunément des remedes de cette conſéquence, à plus forte raiſon pourra-t-on eſſayer quelques ſimples, ſuppoſé que ce ne ſoit pas des poiſons, ſans en craindre de fâcheuſes ſuites.

Pour ce qui eſt des fautes que l'on peut faire d'ailleurs, ou des diverſes manieres dont on peut ſe tromper, en matiere d'expériences, ou d'eſſais, voici à mon ſens ce qui peut être dit en géneral là-deſſus.

Il n'y a qui que ce ſoit qui ne convienne que les expériences pour être juſtes, demandent une perſonne judicieuſe, intelligente, & attentive. Il faut pour cela un homme qui n'ait uniquement en vüe que de trouver la verité, qui ſe ſoit défait de tous ſes préjugez, qui ne croye que ce qu'il voit clairement, & ſur tout qui ne ſe laſſe point d'eſſayer diverſes fois la même choſe avant que de ſe déterminer de quelque côté; mais comme il ſe trouve peu de gens qui ayent toutes ces qualitez, Celſe a bien raiſon de dire, *que ſi les raiſonnemens trompent, il eſt des occaſions où les expériences ne trompent pas moins.*

Les eſſais que nous faiſons ſont de deux ſortes, ou nous ſommes les premiers à les faire, ou nous eſſayons ſi nous réuſſirons en imitant ce que d'autres ont fait avant nous. Or il eſt évident, à l'égard des premiers, que nous pouvons aiſément y être trompez. Un Médecin raiſonnant ſur la cauſe d'une maladie ſe détermine à un remede tout nouveau, ou qui eſt de ſon invention, & qui peut, à ſon avis, remplir toutes les indications qu'il s'eſt propoſées. Il le donne à ſon malade, & revient le voir quelque temps après, tout plein de la penſée que ſon remede doit avoir produit un bon effet, ou pour le moins dans une grande impatience d'en apprendre des nouvelles. Si le malade ſe trouve mieux là-deſſus, le Médecin ne manque point de s'applaudir à ſoi même ſur cet heureux ſuccès; & concevant une grande eſtime pour le remede dont il s'eſt ſervi, il met d'abord cela en note, ou du moins il en conſerve le ſouvenir. Cependant il n'y a rien de ſi aiſé que de ſe tromper à cet égard, & même de plus d'une maniere. Il ſe peut que vôtre raiſonnement, tout clair qu'il vous a paru,

18 Sedêre namque in Scholis auditioni operatos, gratius erat quàm ire per ſolitudines, & quærere herbas. *lib. 26. cap. 2.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Secte Empiriquedans le Siecle xxxviij & suivans.

remarqué ci-devant. Cette pareſſe eſt venue particulierement de la penſée, où l'on a été que la Médecine étoit un art conſommé, en ſorte qu'il n'y avoit qu'à ſe prévaloir des lumieres de ceux qui nous ont précedé ; & cette même prévention fait encore que l'on prend ordinairement pour *expérience*, ce qui n'eſt qu'une méchante *routine*. Il ne faut pas toûjours croire qu'un Praticien, pour avoir vieilli dans l'exercice de ſa profeſſion, ſoit beaucoup plus habile pour cela. Pluſieurs Médecins, à force de pratiquer, ſe ſont fait une telle habitude de voir des malades, & de leur ordonner des remedes, que cela ne leur donne plus de peine. Cependant la facilité avec laquelle ces gens là exercent leur métier ne vient pas, comme on ſe l'imagine, d'une parfaite conoiſſance qu'ils en ayent, mais de ce qu'ils ſe ſont fait de bonne heure un certain *lieu commun*, pour toutes les maladies, duquel ils ne ſe ſont jamais départis, & auquel ils ſont tellement accoûtumez qu'ils l'ont toûjours devant les yeux, en ſorte qu'ils ſont incapables de faire attention à aucune autre choſe. On pourroit appeller cela pratiquer la Médecine *machinalement*.

Voila quelques unes des principales manieres dont on peut être trompé en fait d'*expériences*. Il ſemble qu'on ait commencé depuis quelque temps à prendre plus de précautions, pour s'empêcher de tomber dans l'erreur de ce côté-là, & que dans le ſiecle où nous ſommes on ne manque pas de Médecins qui donnent des marques d'une grande diligence, & d'une grande application à faire des expériences de la maniere qu'on le demande. Nous avons les écrits d'un fameux 19 Praticien Anglois, mort depuis peu, qui ne s'éloigne guére des regles qu'on a données, & qui a renouvellé avec ſuccès l'*Empirique raiſonnable*. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Médecins, ſuiviſſent ſon exemple.

On void encore en divers païs de l'Europe des Societez établies par de grands Princes pour travailler à l'avancement de la Médecine. C'eſt dans ces Societez que ſe forme le projet de tant de nouveaux livres qui ſortent tous les jours, & dans leſquels on prend à tâche de traiter de quelque *plante*, en particulier, ou de quelque *animal*, ou *mineral*, par rapport aux uſages qu'ils peuvent avoir dans la Médecine. Ce deſſein eſt aſſurément beau, & digne de l'occupation des plus habiles gens ; mais je ne ſai par quel malheur il n'eſt quelquefois pas trop bien exécuté, ni pourquoi une partie de ces livres contiennent plûtôt un recueuil de tout ce qui a été dit ſur un ſujet, que de ce qu'on en a dû dire? On remarque même qu'il y en a quelques uns, où pour ne rien oublier, l'on rapporte, juſqu'à des *fables de vieilles*, comme s'il n'y avoit pas d'ailleurs aſſez de menſonges dans l'Hiſtoire Naturelle ; & l'on croit après cela s'être bien acquité de ſa tâche? Il ſemble que pour réuſſir dans un deſſein de cette nature, ou pour ne tomber pas dans les fautes que l'on vient de toucher, il vaudroit mieux laiſſer en arriére tout ce que l'antiquité a ſû, ſur chaque matiere qu'il s'agit d'examiner, dans la ſuppoſition que c'eſt une choſe conue, & ne produire que des expériences de ſon crû ; ou ſi l'on veut faire mention des expériences anciennes, ce ne devoit être que pour les confirmer par quelque nouvel exemple, ou pour en faire une judicieuſe critique, le tout en peu de mots. Les réflexions que les Auteurs de ce projet ont faites ſur la grande étendue de la Médecine, & ſur l'impoſſibilité qu'il y a qu'un ſeul homme puiſſe ſuffire pour toutes les expériences néceſſaires en cette rencontre, les ont portez avec beaucoup de raiſon à partager ce travail entre pluſieurs perſonnes, mais la difficulté eſt d'en trouver un aſſez grand nombre qui ayent les qualitez requiſes pour cela.

Quelcun

19 *Sydenham.*

Quelcun ne manquera pas de conclure de tout ce que l'on vient de dire, que ſi le *raiſonnement* eſt ſi peu ſûr, & *l'expérience* accompagnée de tant de difficultez, la Médecine ne doit être qu'une chimere, ou un métier dont on ne peut ſe mêler ſans témérité, & ſans hazarder la vie du prochain. Voila, dira-t-on, qui juſtifie le reproche que l'on a fait de tout temps aux Médecins, 20 *qu'ils apprennent aux périls & riſques du public, & qu'ils font des experiences en tüant le tiers & le quart.* *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

Je répons à cela en peu de mots, premierement à l'égard du *raiſonnement*, que quoi que les raiſonnemens outrez ſoient le plus ſouvent ſujets à l'erreur, les raiſonnemens ſimples trompent rarement; & pour ce qui eſt des *experiences*, encore qu'elle ne réüſſiſſent pas toûjours, on a fait voir qu'elles ne ſont pas pour cela néceſſairement préjudiciables à ceux ſur qui elles ſe font, & que l'on peut faire divers eſſais innocens; outre qu'il ne s'agit pas toûjours de nouvelles expériences, & que ſi l'on ſait bien profiter de celles qu'ont faites ceux qui ont été avant nous, il s'en trouvera de fort judicieuſes, & qui conduiſent, comme par la main, les Médecins qui rencontrent de pareils cas. A la verité la réiteration, ou l'imitation de l'expérience eſt une nouvelle experience pour celui qui la fait en dernier lieu, comme on l'a remarqué ci-devant, mais elle eſt, avec tout cela plus ſure que la premiere. Quant à l'art en lui-même il eſt fondé ſur la conoiſſance des maladies, par leurs *ſignes* & par leurs *cauſes ſenſibles*, plûtôt que par celles qui ſont *cachées*; ſur la *méthode* de guérir ces maladies en éloignant les premieres de ces cauſes, qui indiquent une partie des remedes qu'il faut pratiquer; & enfin ſur le ſecours que *l'experience*, tant du préſent que du paſſé, fait voir que l'on tire de certains remedes.

J'avoüe qu'il n'eſt pas impoſſible que l'on ſe trompe quelquefois en ſuivant cette route; & il ne faut pas croire que les indications que ſuggere la méthode ſoient toujours appuyées ſur des démonſtrations auſſi claires que celles des Mathématiques. Il reſte, quoi qu'il en ſoit, quelque lieu à la *conjecture*. L'art de la Médecine a cela de particulier, que la vie de l'homme ſemble trop courte pour le pouvoir bien apprendre. C'eſt encore, ſi vous voulez, le plus imparfait des arts, à cauſe de ſa vaſte étendue, mais cela n'empêche point que tout imparfait qu'il eſt on n'en tire divers avantages; & il faut eſperer que l'on en pourra encore plus tirer à l'avenir, ſi l'on s'y prend comme il faut. Il peut arriver que l'on coure en certaines occaſions quelque riſque en s'abbandonnant à la conduite de ceux qui l'exercent, quoi qu'ils ſoient très-habiles gens, mais on en court bien davantage en ſe traitant ſoi-même, ou en ne faiſant point de remedes, ſur tout ſi la maladie eſt d'une nature à en demander. On convient qu'il y en a quelques-unes qui ſe guériſſent d'elles mêmes; mais il y en a d'autres où il faut néceſſairement des remedes, & où les remedes ſont d'un effet ſenſible; comme il ſeroit aiſé d'en donner des exemples, ſi la choſe n'étoit aſſez évidente, & ſi cette diſpute n'étoit pas déja trop longue. Le parti qu'un homme de bon ſens doit prendre par rapport à la Médecine, c'eſt de ne ſe fier pas au premier venu; au lieu 21 *qu'il arrive, à l'égard de cet art ſeul, qu'on en croit d'abord ſur ſa parole qui que ce ſoit qui ſe diſe Médecin; quoi qu'il*

20 Diſcunt periculis noſtris, & experimenta per mortes agunt. *Plin. lib. 29. cap. 1.*

21 In hac artium ſola evenit ut cuicunque Medicum ſe profeſſo credatur ſtatim, cùm ſit periculum in nullo mendacio majus. *Plinius.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

qu'il n'y ait point d'occasion où l'imposture soit d'une plus fâcheuse conséquence,) c'est de choisir, autant qu'il se peut, un Médecin connu, & connu particulierement pour être homme de bien, prudent, judicieux, & pour avoir pratiqué long-temps. S'il a toutes ces qualitez il faut croire qu'il entend sa profession. S'il est homme de bien il se fera une affaire de conscience de servir comme il faut son prochain, & il ne négligera rien pour cela. S'il est prudent il ne fera rien legérement. Enfin s'il est judicieux, & qu'il ait long-temps pratiqué, il aura profité des occasions qu'il aura eu de s'instruire. Je laisse à part l'étude & le savoir, parce qu'un particulier, qui n'est pas du mêtier, ne peut pas bien juger de ce qu'un Médecin qu'il veut choisir tient à cet égard, & que ce n'est pas de ce côté-là qu'il le doit regarder, de peur de se tromper, & de prendre pour du savoir, ce qui n'est quelquefois que du babil. Le savoir se trouve d'ailleurs compris dans ce que j'ai dit qu'un Médecin qui aura les qualitez désignées ne manquera point d'entendre sa profession.

Voila ce que pensoit nôtre ami sur sa dispute des Médecins Dogmatiques & des Empiriques. Quelques-uns diront peut-être qu'il décrie la Médecine en faisant sentir trop vivement les difficultez qui se trouvent dans l'exercice de cet art. Mais Hippocrate avoit dit avant lui, 22 *que l'Art est long, que la vie est courte; que l'occasion échappe; que l'expérience est trompeuse; que le jugement est difficile, & que le succès de ce qu'un Médecin entreprend dépend outre cela de la conduite du malade, de celle des gens qui le servent, & de diverses circonstances étrangéres.* C'est le premier avertissement & la premiere leçon que cet illustre Médecin nous donne, & dont les réflexions que l'on vient de lire ne sont que le commentaire. Comme on ne s'est point avisé de blâmer Hippocrate pour avoir parlé de cette maniere, nôtre ami a lieu d'esperer qu'on lui fera la même grace. Si l'on trouve d'ailleurs qu'il est un peu trop partisan des Empiriques, il ne force personne d'entrer dans ses sentimens.

CHAPITRE VII.

APOLLONIUS; GLAUCIAS; & HERACLIDE Tarentin, *les premiers des Empiriques après Sérapion & Philinus. On parle aussi par occasion de divers Médecins du nom d'Apollonius, d'Apollodore, & d'Héraclide.*

LEs premiers des Empiriques qui suivirent Sérapion furent *Apollonius*, & *Glaucias*, après lesquels vint *Héraclide* de Tarente. C'est ce que l'on apprend de 1 Celse. Mais au lieu qu'il ne parle que d'un Apollonius, l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui est parmi les œuvres de Galien, en nomme deux, Apollonius le pere, & Apollonius le fils, qui étoient, dit-il, *d'Antioche*, & qui succederent à Philinus & à Sérapion.

Quelques-uns ont crû que ce sont les mêmes que 2 Pline appelle *les deux Apol-*

22 *Aphorism.* 1. *Voyez ci-dessus part.* 1. *liv.* 3. *dans les maximes d'Hippocrate.*

1 *Lib.* 1. *prefat.*

2 *Lib.* 20. *cap.* 4.

Apollodores. Mais cela ne peut pas être, car Pline lui-même nous apprend dans ce paſſage que l'un de ces Apollodores étoit de *Tarente* & l'autre de *Citium*, au lieu que les deux Apollonius étoient *d'Antioche*, comme on vient de le remarquer. *Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.*

Au reſte le nom *d'Apollodore* ſe rencontre ſi ſouvent dans les écrits des Anciens, que cela a obligé *Scipion Tetti*, ſavant Napolitain, à faire un traité exprès *des Apollodores*; mais il y en a peu d'entr'eux qui ayant été Médecins, du moins dont j'aye conoiſſance, car je n'ai pas vû le livre de Tetti. Les deux que Pline cite l'étoient, & ils avoient écrit touchant les contrepoiſons. C'eſt apparemment de l'un des deux que Galien a tiré la deſcription d'un Antidote contre la vipere; & ſans doute c'eſt auſſi un des mêmes qui eſt cité par le Scholiaſte de Nicandre, comme ayant écrit touchant les bêtes venimeuſes. Nous avons parlé ci-deſſus d'un Apollodore qui vivoit ſous Ptolomée Soter. Ce dernier étoit de Lemnos, comme le marque Pline dans l'indice des Auteurs qu'il cite dans ſon quatorzieme livre. Il cite encore dans le quinzieme un Apollodore de Pergame, en ſorte que voila en tout quatre Apollodores Médecins.

Il y en a bien eu davantage qui ont porté le nom d'*Apollonius*. Le plus ancien de tous eſt *le diſciple d'Hippocrate*, dont on a parlé ci-deſſus, *Apollonius de Memphis*, que l'on a conté entre les diſciples d'Eraſiſtrate a été, apparemment, le ſecond. Après lui viennent *les deux Empiriques Antiochiens*, & en ſuite *Apollonius Mus*, Sectateur d'Hérophile, dont on a auſſi parlé. Mais outre ceux-là il s'en trouve encore pluſieurs autres qui ſont diſtinguez par le nom de leur patrie, ou par des ſurnoms, quoi que l'on ne ſache pas en quel temps ils ont vécu pour la plûpart. 3 Galien parle d'un Apollonius *Archiſtrator*; d'un Apollonius *Cyclas*; d'un Apollonius *Claudius*; d'un Apollonius *Organicus*; d'un Apollonius *de Tarſe*; d'un Apollonius *Thirius*; d'un Apollonius *fils de Straton*, qui pourroit être le même qu'Apollonius de Memphis, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & d'un Apollonius *Theſpianus*. 4 Cælius Aurelianus leur joint un Apollonius *Titienſis*, ou plûtôt *Citienſis*, & un Apollonius *Glaucus*. On trouve encore, dans Strabon & dans Erotien, un Apollonius *Cittiæus*, qui n'eſt peut-être pas different de celui que Cælius appelle *Citienſis*. Erotien en particulier parle d'un Apollonius *Ophis*, ou *Ther*, c'eſt a dire *ſerpent*, que je prens auſſi pour le même que l'Apollonius Thirius de Galien.

On peut ajoûter aux précedens l'Apollonius *Pergamenien*, qui eſt cité par Varron, Columella, & Oribaſe, comme ayant écrit des Plantes; & celui dont parle 5 *Apulée*, de ſorte qu'en voila du moins ſeize, ſans conter Apollonius *de Tyane*, ce fameux Magicien, qui a auſſi paſſé pour Médecin, & quelques autres dont on trouve les noms dans des Inſcriptions anciennes.

Pour revenir aux deux Apollonius *Empiriques*, il faut que l'un ait été plus fameux que l'autre, puis que Celſe n'en reconoit qu'un ſeul, comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre. Galien ne parle auſſi que d'un Empirique Apollonius, 6 qu'il dit avoir demeuré long-temps à Alexandrie, &

3 *De Compoſit. medicament. per genera, & ſec locos.*
4 *Capite de Apoplexia.*
5 *Métamorphos. lib. 9.*
6 *De compoſit. medicam. ſec. locos, lib. 2. cap. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant.

avoir composé des livres intitulez, *des médicamens aisez à préparer*, ou *trouver*. Il rapporte même la description de plusieurs de ces médicamens, & marque avoir de l'estime pour leur Auteur, quoi qu'il le censure en quelques endroits pour avoir traité cette matiere sans distinguer assez exactement les cas où les remedes dont il s'agit peuvent être propres.

On pourroit même croire que cet Apollonius n'est pas different d'Apollonius *Mus*, c'est à dire, *le Rat*, Sectateur d'Hérophile. 7 L'Auteur que l'on vient de citer attribue à ce dernier aussi bien qu'à l'autre des livres intitulez *des médicamens aisez à préparer*, & il ne semble pas qu'il distingue ces deux Médecins. 8 Celse nous apprend aussi qu'Apollonius Hérophilien, surnommé *le Rat*, avoit beaucoup écrit concernant les médicamens, ce qui pourroit persuader que c'est le même que l'Apollonius Empirique, dont il a parlé dans la préface de son premier livre. Cela paroît d'autant plus probable, que Galien ne met pas grande difference entre les Hérophiliens & les Empiriques, & qu'il dit d'Hérophile lui-même qu'il étoit Empirique, comme on l'a remarqué 9 ci-dessus. Mais il reste une difficulté, en ce que Strabon dit qu'Apollonius Mus étoit *Erythréen*, au lieu que l'Auteur de *l'Introduction*, que nous avons cité au commencement de ce chapitre, veut que les deux Apollonius Empiriques fussent d'*Antioche*; outre que l'Empirique Apollonius dont parle Celse, a vécu avant Héraclide Tarentin, comme cet Auteur le remarque lui-même. Or cet Héraclide a dû vivre pour le plus tard dans le temps que 10 Strabon assigne à Apollonius Mus, comme nous le verrons ci-après en parlant d'Héraclide.

A l'égard de *Glaucias* nous n'avons pas grand chose à dire sur son sujet. Galien rapporte 11 que cet Empirique avoit commenté le sixieme livre des Epidémiques d'Hippocrate, & qu'il avoit écrit divers livres pour défendre sa Secte. C'étoit lui qui appelloit *l'Observation*, *l'Histoire*, & le *Transitus ad simile*, dont on a parlé ci-devant comme du fondement de la Médecine Empirique, *le Trepied de la Médecine*.

HERACLIDE Tarentin fut le plus considerable de tous les Médecins de cette Secte 12 Il avait été disciple de *Mantias*, Hérophilien, Mais il quitta les principes de son Maitre pour se donner tout entier à l'Empirique. Dans cette vüe il s'attâcha à examiner avec soin ce qu'on appelle *la Matiere de la Médecine*, c'est à dire *les plantes*, *les animaux*, & *les mineraux*, & à préparer divers médicamens dont il donna les descriptions, marquant en suite les proprietez que chacun de ces médicamens possedoit, selon que l'expérience qu'il en avoit fait les lui avoit découvertes. Une partie des livres qu'il composa sur ce sujet étoient dédiez à un nommé *Astydamas*, & une autre partie à une Dame nommée *Antiochis*, comme on l'apprend de Galien. Cælius Aurelianus parle d'un autre livre d'Héraclide qui étoit intitulé *Nicolas*, cet Auteur ayant donné à son livre le nom de celui à qui il le dédioit. On verra ci-après quelques

7 *De compos. Medicam. sec. locos, lib. 6. cap. 4.*
8 *Lib. 5. præfat.*
9 *Part. 2. liv. 2. chap. 1.*
10 *Ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 7.*
11 *In sext. de morb. vulgar. comment. 1.*
12 *De simplic. medicam. facult. lib. 6. de compos. medicam. par genera, lib. 2. cap. 4. &c.*

ques autres exemples de ſemblables dédicaces. Ce livre traitoit *des maladies internes.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

Héraclide avoit encore écrit touchant la *Diete*, ou le régime de vivre, qu'il faut obſerver en chaque maladie. On ne ſait pas tout ce qu'il diſoit ſur ce ſujet; mais s'il faut juger du reſte par l'abſtinence qu'il ordonnoit à ceux qui avoient la fiévre quarte, on verra qu'il alloit fort loin à cet égard. Nous apprenons de Celſe que cet Empirique vouloit, que dans les commencemens de cette maladie on jeunât juſqu'au ſeptieme jour. *Peu de gens*, ajoûte Celſe, *ſont capables de ſoûtenir cette abſtinence; mais ſuppoſé qu'il s'en trouvât quelques-uns, ils ſeroient ſi foibles après cela qu'ils ne pourroient ſe remettre, quand même ils ſeroient quittes de fiévre; & ſi la fiévre ne laiſſoit pas de continuer ils ſuccomberoient ſous les premiers accès qui viendroient.* (*Voyez ci-après liv. 3. chap. 7.*)

Héraclide avoit auſſi écrit contre Hérophile au ſujet du *pouls*. Au reſte Cælius Aurelianus, qui eſt en poſſeſſion de maltraiter la pluſpart des Médecins qui ne ſont pas de ſa Secte, parle aſſez honêtement de celui-ci. Il lui donne 13 en un endroit le titre de *noble*, ou de *fameux* Empirique; & il dit 14 ailleurs, *qu'Héraclide eſt celui de tous les Empiriques dont ceux de cette même Secte font le plus de cas*; ajoûtant *qu'il eſt le dernier de tous*, c'eſt à dire, le dernier de ceux qui ont été celébres, ou de ceux dont on a parlé, car il y en a eu d'autres après Héraclide, & qui ont même vécu avant Cælius Aurelianus; ou avant Soranus, qu'il copie; mais il paroît qu'il les a mépriſez, & n'a pas daigné les mettre au rang des autres qui les avoient précedez; quoi que Celſe, qui vivoit auſſi avant Soranus, diſe, en parlant des Empiriques qui ont ſuivi Héraclide, qu'il y a eu *de grands hommes* parmi eux, *non mediocres viri*, mais il ne les nomme pas.

Ce qui acheve l'éloge d'Héraclide, c'eſt que l'on a dit de lui, 15 *qu'il ne parloit jamais contre la verité pour défendre les interets de ſa Secte, comme faiſoient pluſieurs Médecins, tant de cette Secte que des autres; qu'il étoit de bonne foi, & qu'il ne rapportoit que ce qu'il avoit expérimenté lui-même.*

Galien qui lui rend ce témoignage, ajoûte, *qu'Héraclide poſſedoit auſſi bien la pratique de la Médecine qu'aucun autre de ſes contemporains.* On peut voir dans Cælius Aurelianus comment cet habile Empirique s'y prenoit à cet égard en diverſes maladies. On y trouvera en géneral une pratique aſſez conforme à celle d'Hippocrate, de Diocles, & de Praxagore, à quelques articles près, entre leſquels on peut mettre la longue abſtinence, dont on a parlé, qu'Hippocrate, ni les autres n'auroient pas approuvée.

Héraclide employoit d'ailleurs en divers cas le *pavot*, & *l'opium*, ſoit intérieurement ſoit extérieurement, ce que n'avoit pas fait Hippocrate, du moins autant qu'il nous en paroit par ſes écrits, dans leſquels il eſt aſſez rarement parlé de ces remedes, quoi qu'ils fuſſent conus dès long-temps, comme on l'a remarqué ci-deſſus. On ne void pas non plus que Praxagore ni Diocles s'en ſoient ſervis. Il ſe trouve même que quelques Médecins de ces anciens temps ont parlé de l'Opium comme d'une drogue dangereuſe, & dont on ne devoit point ſe ſervir dans la Médecine. Eraſiſtrate témoigne, dans 16 Dioſ-

13 *Acutorum, lib. 2. cap. 9.*

14 Empiricorum ſufficit ſoli Heraclide Tarentino reſpondere. Etenim eorum poſterior atque omnium probabilior apud ſuos invenitur. *ibid. lib. 1. cap. 17.*

15 *Galen. in lib. Hippocr. de articul. comment. 3. &, de compoſit. med. cam. per genera lib. 4. cap. 7.*

16 *lib. 4. cap. 65.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

coride, *que* 17 *Diagoras avoit blâmé l'usage de l'Opium dans les douleurs des oreilles & dans les inflammations des yeux; parce qu'il affoibli la vûe & qu'il plonge dans un assoupissement fâcheux. Andreas*, continue Dioscoride, *ajoûtoit que ceux qui s'oignent les yeux avec de l'Opium, seroient d'abord aveuglez si on ne le falsifioit pas, & si on le vendoit tout pur. Mnésidemus approuvoit seulement qu'on le fit sentir pour procurer le sommeil, mais il en blâmoit tout autre usage.* On a parlé ci-dessus de Diagoras & d'Andreas. Quant à Mnésidemus, je ne le trouve point cité ailleurs, & je ne sai s'il ne faudroit point lire *Mnésitheus*, qui est le nom d'un fameux Médecin dont on a aussi parlé ci-devant.

Il est vraisemblable que ce sont les Empiriques qui ont les premiers fait beaucoup d'usage de l'opium. En effet, ils ne pouvoient rien trouver dans toute la matiere de la Médecine qui leur fit plus d'honneur. Comme ils faisoient profession de s'appuyer uniquement sur l'expérience, & qu'ils se mocquoient des raisonnemens, on leur demandoit sans doute des *effets*, puis qu'ils ne vouloient pas donner des *paroles*. Or il n'y avoit rien de plus commode que l'opium pour pouvoir tenir les promesses qu'ils faisoient aux malades, accablez de douleurs ou de veilles, de charmer leurs maux par un doux sommeil. Et comme de toutes les maladies celles qui sont accompagnées de douleurs mettent les malades dans une plus grande impatience de guérir, il n'y a pas de doute que les Médecins qui leur promettent de les soulager & qui tiennent leur parole ne passent dans leur esprit pour de très habiles gens. L'opium, en ce temps-ci, aussi bien qu'en celui là, a souvent fait la fortune à des Médecins, qui n'avoient de mérite que celui d'avoir donné ce remede dans une conjoncture favorable, mais il en a aussi perdu de très habiles, pour s'en être servis malheureusement.

18 Galien rapporte la description d'un médicament d'Héraclide, qui est assez singulier. Il entroit dans ce médicament quatre dragmes de suc de *Cigüe*; autant de suc de *Jusquiame*; du *Castorium*; du *Poivre blanc*; du *Costus*; de la *Myrrhe* & de *l'Opium* de chacun une dragme. On mêloit tout cela avec du vin cuit, & l'ayant exposé au soleil jusqu'à ce qu'il fût bien épais, on en faisoit dès pilules, qui servoient non seulement pour faire dormir, mais qui étoient encore utiles pour appaiser les douleurs, pour ceux qui avoient été blessez par quelque bête venimeuse, & pour les femmes sujettes à la suffocation de mere.

Il faut considerer dans ce médicament, ou cet Antidote, outre l'opium, les sucs de *cigüe* & de *jusquiame*. On peut dire à l'égard de la derniere de ces plantes, qu'Héraclide entendoit le Jusquiame *blanc*, qui n'est pas mal faisant comme l'autre; mais la Cigüe des Anciens ayant été la même que la nôtre commune, & cette plante ayant passé chez eux pour un poison, on sera surpris qu'Héraclide osât en mêler dans un médicament qu'il falloit prendre par la bouche. Il n'a cependant pas été le seul qui s'est servi de cette plante de la même maniere. On en a déja vû un exemple dans Hippocrate; & on trouve 19 dans Galien diverses compositions pour le dedans, où il entre le suc, la décoction, ou la semence de cigüe. L'Auteur, que l'on vient de citer, croyoit avec toute l'Antiquité que la cigüe est extrement froide, & que c'est par son

17 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 2. chap. 6.*
18 *De Antidot. lib. 2. chap. 13.*
19 *De compos. medicam. sec. locos, lib. 7.*

Unable to display this page

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

oindre cette partie avec de *l'huile rosat*, & y appliquoit un cataplâme fait avec de la *farine*, de *l'hydromel*, de la poudre *d'iris*, de *l'huile de lentisque*, & du *calamus aromaticus*. Il leur oignoit encore la tête & les narines avec une composition où il entroit du *peucedanum*, de *l'opium*, du *castoreum*, de *l'huile d'amandes ameres*, du *vinaigre*, & de *l'huile d'iris*.

Cælius Aurelianus qui rapporte cette composition d'Héraclide prend de là occasion de demander, comment les Empiriques avoient pû soupçonner ou deviner que tous ces ingrédiens, qui sont fort differens les uns des autres, pussent concourir ensemble à un même but, & produire un certain effet dans un cas particulier? Est il possible, ajoûte-t-il, que *la Nature*, ou *le Hazard*, qui, selon les Empiriques ont fait trouver tous les autres remedes, ayent, pû enseigner aux hommes à joindre des drogues qui ont si peu de rapport les unes avec les autres? Galien fait en quelque endroit la même objection à ceux de cette Secte, sur l'usage qu'ils faisoient de divers médicamens composez, qui supposent nécessairement qu'il a fallu raisonner pour trouver cette composition, ou pour faire cet assemblage; & en effet il semble que ce que les Empiriques disoient de l'invention des remedes, qu'ils attribuoient une grande partie au hazard, ne se pouvoit guére appliquer qu'aux médicamens simples.

Pour revenir à la cure de la Phrénésie, lors qu'il paroissoit à Héraclide que cette maladie venoit de crudité, il commençoit aussi par un lavement, mais il se passoit de la saignée, & purgeoit alors avec un médicament où il entroit de la *Scammonée*. Dans les personnes dont tout le corps en géneral ne lui sembloit pas être trop chargé de sang, il ouvroit d'abord la veine du front, sans avoir fait auparavant d'autre saignée. Enfin lors que la phrénésie pouvoit être attribuée à la corruption des humeurs, ce Médecin, commençant à son ordinaire par un lavement, faisoit en suite boire beaucoup d'eau, & du vin mêlé avec du miel, & même du vin de Chio, ou de Rhodes, bien trempé dans le commencement, & en suite pur.

Cette distinction, qu'Héraclide apporte des diverses causes de la Phrénésie, donne encore occasion à Cælius de dire, que cet Empirique abandonne en cela les principes de sa Secte, qui ne permettoit pas cette recherche des causes. Mais Héraclide pouvoit être un Empirique distingué, qui vouloit bien qu'on raisonnât, pourvû qu'on ne poussât pas le raisonnement trop loin.

Au reste, ce célebre Empirique n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans toutes les autres parties de la Médecine. Le temps auquel il a vécu est incertain. Celse le met un peu après Apollonius l'Empirique, mais on ne sait pas non plus quand celui-ci vivoit, du moins s'il est different d'Apollonius *Mus*. Strabon, comme on l'a remarqué ci-devant, parle de ce dernier comme d'un homme qu'il pouvoit avoir vû, c'est à dire, qui étoit beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vécu depuis le regne de Jules César jusqu'à celui de Tibere. Supposé donc qu'Apollonius Mus ait vécu sous le premier de ces Empereurs, ou même un peu auparavant, Héraclide qui étoit disciple d'un disciple d'Hérophile doit l'avoir précedé de beaucoup; & avoir vécu à peu près sur la fin du siecle trente huitieme.

Nous avons parlé ci-dessus de quatre autres Héraclides Médecins. Le premier a été le pere d'Hippocrate; le second le Philosophe Médecin de Pont; le troisiéme le Médecin Erythréen, Sectateur d'Hérophile; le quatriéme le disciple d'Hicesius Erasistratéen. Nôtre Empirique fait le cinquiéme. Diogene Laërce conte jusqu'à quatorze hommes savans du nom d'Héraclide, sans y comprendre le pere d'Hippocrate.

CHAPITRE

Unable to display this page

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Nous avons trois de ſes livres, qui contiennent *les Sentimens des Pyrrhoniens*, & 6 dix autres où il diſpute contre toutes les Sciences. On a un autre ouvrage intitulé 7 *Sexti Placiti*, ou comme d'autres veulent, *Platonici, de Medicinâ & Animalibus*. S'il en falloit croire ce titre, ce livre ſeroit de *Sextus de Chéronée*, Philoſophe Platonicien, neveu de Plutarque, & Précepteur de l'Empereur Marc Aurele. Mais ſi ce livre eſt de l'un des deux Sextus, il ſera plûtôt du premier, ou de celui qui a été Empirique. Ce qui fait que quelques uns ont confondu ces deux Auteurs, c'eſt qu'ils vivoient preſque en mêmes temps. Suidas qui a fait cette équivoque donne auſſi à Sextus de Chéronée un Hérodote pour Précepteur, mais il ajoûte, que cet Hérodote étoit de Philadelphie.

Je trouve une autre difficulté touchant le premier Sextus, qu'on appelle ordinairement l'Empirique. Ce titre eſt tiré de celui qui lui eſt donné dans ſes livres; à quoi l'on peut joindre le témoignage de Diogene Laërce, qui dit que l'Auteur de ces mêmes livres étoit Médecin, de la Secte Empirique. Ce témoignage ſemble être encore confirmé par 8 Galien, qui met un Sextus Empirique entre les Auteurs qui ont le mieux défendu cette Secte; & en quelque maniere par 9 Sextus lui-même, qui dit qu'il eſt Médecin.

Je conviens qu'il étoit Médecin, mais nonobſtant les autoritez que j'ai apportées il y a lieu de douter qu'il ſe fût attaché à la Secte Empirique, qui eſt ce que l'on veut ſavoir. Ce doute eſt fondé ſur un paſſage de cet Auteur, où il dit en termes exprès, 10 *que ceux qui croyent que la Médecine Empirique eſt fondée ſur la Philoſophie Sceptique, ſe trompent*; & où il fait voir, *que ſi cette Philoſophie a du rapport avec quelque Secte de la Médecine c'eſt avec la* 11 *Secte Méthodique*. Quelle apparence donc que Sextus, qui étoit certainement Scepticien, ou Pyrrhonien, eût embraſſé, par rapport à la Médecine, une Secte qu'il reconoit contraire aux principes de ſa Philoſophie? Il ſe peut que Diogene Laërce ait confondu ces deux Sectes de la Médecine, qui ont quelque choſe de commun dans leurs principes. Il ſe peut auſſi qu'il y ait eu un Sextus Empirique, comme Galien, & Diogene Laërce le diſent, mais il ſemble qu'il doit être different du Pyrrhonien, par la raiſon que l'on employe. Il ſe peut, dis-je, qu'il y ait eu un Sextus Empirique, & un Pneumatique; à moins qu'on ne voulût dire que Diogene Laërce s'eſt auſſi bien trompé à l'égard d'Hérodote, qu'à l'égard de Sextus.

Galien joint aux Empiriques 12 un *Callicles*, un *Diodore*, & un *Lycus*. Je ne ſai rien touchant les deux premiers que leur nom. Quant à Lycus, je crois que ce doit être un autre que celui dont le même Auteur parle 13 ailleurs, qui étoit de Macedoine, & Anatomiſte; auquel il rend témoignage qu'il paſſoit pour celui qui avoit le mieux écrit *des muſcles*, quoi que ſon livre ſur cette matiere fût trop gros, parce qu'il y avoit inſeré diverſes queſtions de Logique.

Or

---

6 Ces dix livres, qui ſont intitulez, *contra Mathematicos*, ſont citez par Diogene Laërce comme étant de Sextus l'Empirique.

7 Barthius, (*Adv. lib.* 28. *cap.* 1.) croit que ce livre eſt d'Apulée, dont on parlera ci-après.

8 *Introduct. cap.* 4.

9 *Adv. Mathemat. lib.* 7. *pag. m.* 175.

10 *Pyrrhon. hypotheſ lib.* 1. *cap.* 34.

11 On traitera de cette Secte dans le livre 4. & l'on y rapportera plus au long le paſſage de Sextus.

12 *Method. med. lib.* 2. *cap.* 7.

13 *de muſculor. diſſect.*

Or on ſait que les Empiriques ne ſe mêloient guére, ni de l'Anatomie, ni de la Logique. Quoi qu'il en ſoit celui de ces deux *Lycus*, ou *Lupus*; c'eſt à dire, *Loup*, qui étoit Anatomiſte, 14 a vécu peu de temps, avant Galien. Ce dernier le cenſure entr'autres choſes d'avoir crû 15 *que l'urine eſt produite de ce qu'il y a de ſuperflu dans le ſang deſtiné à la nourriture des reins.* 16 Galien blâme encore Lupus d'avoir repris Hippocrate en divers endroits, faute de l'avoir entendu. *Secte Empirique dans le Siecle xxxvij. & ſuivans.*

17 Galien fait encore mention d'un autre Empirique nommé *Æſchrion*, qu'il appelle ſon concitoyen, & ſon maître, & qu'il dit avoir été très-entendu dans la *matiere des médicamens*. Cet Auteur rapporte dans le même endroit un remede qu'il avoit appris d'Æſchrion contre *la morſure des chiens enragez*. Ce remede étoit de la cendre d'*écreviſſes de riviere*, que l'on faiſoit brûler tout vifs dans une poîle d'airain juſqu'à ce qu'ils ſe puſſent aiſément mettre en poudre. Il falloit peſcher ces écreviſſes quand le Soleil étoit au ſigne du Lion, & le dix-huitiéme jour de la Lune. Cet Empirique donnoit pendant quarante jours une grande cueuillerée de cette cendre, délayée dans de l'eau, lorſqu'il commençoit la cure incontinent après la morſure; mais lors qu'on l'appelloit plus tard il doubloit la doſe. Il ajoûtoit auſſi quelquefois ſur dix parties de cette cendre une partie d'*encens*, & cinq de racine de *gentiane*, en poudre. Il appliquoit d'ailleurs ſur l'endroit qui avoit été mordu, une emplâtre compoſée d'une eſpece de poix appellée *Pix Brutia*, & d'*Opopariax*. Il prenoit une livre de la premiere de ces drogues, & trois onces de la derniere, & les faiſoit fondre enſemble dans une ſuffiſante quantité de vinaigre. Galien fait une eſtime particuliere de ce remede.

Le même Galien, nous apprend auſſi que ſon maître Pelops avoit diſputé contre un Empirique nomme *Philippe*, mais on ne ſait rien de particulier concernant cette diſpute. (*de propr. cap.* 2.)

On ne ſait pas s'il y eut dans la Secte Empirique des Médecins diſtinguez long-temps après Galien, ou après Æſchrion ſon contemporain qui vivoit dans le Siecle XLII. du Monde, dans le ſecond Siecle de N. S. J. C. Le ſeul d'entre ceux qui l'ont ſuivi, dont les écrits nous ſoient reſtez, c'eſt *Marcellus*, ſurnommé l'*Empirique*. Cet homme vivoit ſous Théod ſe, & il ſemble qu'il ait eu 18 quelque Office dans la Cour de cet Empereur, d'où l'on pourroit inférer qu'il étoit Chrêtien, quand on n'en auroit pas les preuves que l'on en a d'ailleurs, & qui ſont tirées de la préface, & de quelques autres endroits de ſon livre. Néanmoins tout Chrêtien qu'il étoit, il a rapporté dans ce même livre divers moyens ſuperſtitieux de guérir des maladies; comme ſont 19 certaines *paroles*, prononcées par le malade, ou par d'autres, ou certains *billets*, dans leſquels on écrit quelques vers Grècs, ou Latins, ou quelques mots barbares.

Au reſte l'ouvrage de Marcellus eſt un recueuil de médicamens, pour toutes les maladies, tiré de divers Auteurs, entre leſquels il nomme *l'un & l'autre Pline, Apulée, Celſe, Apollinaire, Deſignatianus, Siburius, Eutropius, & Auſonius.*

14 *De anatomic. adminiſtrat. lib.* 4. *cap.* 10.
15 *De facult. natur. lib.* 1. *cap.* 17.
16 *De ordine librorum ſuorum.*
17 *De ſimplic. medicam. facultat. lib.* 11.
18 *Marcellus vir Illuſter, ex magno officio Theodoſii ſenioris.* C'eſt le titre que Marcellus, ſe donne dans ſa préface.
19 *Voyez ci-deſſus, part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 12.

Unable to display this page

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE TROISIEME.

Où l'on trouve principalement l'Introduction de la Médecine à Rome, par ARCHAGATUS, dans le Siecle xxxviii. du Monde; & les changemens qu'ASCLEPIADE apporta à cet Art, dans le Siecle xxxix. On parle auſſi, à l'occaſion de CLEOPATRE, des FEMMES, qui ont exercé la Médecine.

AVANT-PROPOS.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

LA ſuite des Médecins Empiriques, nous a inſenſiblement entrainez fort bas. Nous avions commencé par *Plinius*, & par *Sérapion*, qui exerçoient la Médecine à Alexandrie, ſous le ſecond, ou le troiſiéme des Ptolomées, & nous avons fini par *Marcellus*, qui vivoit à Rome ſous Théodoſe.

Pour reprendre le fil de nôtre Hiſtoire, il faut maintenant remonter juſqu'au temps auquel les deux premiers de ces Empiriques fleuriſſoient, ou au temps des autres diſciples d'Hérophile, & des Médecins leurs contemporains, dont les derniers vivoient, comme on l'a remarqué, ſous Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde MMM. DCC. XXX.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Ce fut environ ce temps-là que les Romains profitant de la foibleſſe de tous les autres Etats, commençerent à marcher à grands pas vers la Monarchie Univerſelle. Ce fut auſſi dans le même temps que les Arts, & les Sciences commencerent à paſſer de l'Egypte, & de la Grece dans l'Italie.

L'An DXXXV. de la fondation de Rome, qui répond à la troiſiéme année du regne de Ptolomée Philopator, *Archagathus* fut le premier des Médecins Grecs qui vint s'établir à Rome, & qui porta la Médecine de ſon païs dans cette grande ville. On verra dans le chapitre ſuivant comment il s'y prit en cette rencontre, & le ſuccès qu'il eut.

Dès lors juſqu'au temps d'*Aſclépiade*, autre Médecin Grec, qui étoit contemporain de Mithridate, & de Pompée, & qui vint auſſi pratiquer la Médecine à Rome, il s'écoula environ un Siecle, pendant lequel il ſemble que les Romains furent ſans Médecins, ou du moins ſans Médecins étrangers, comme on le verra ci-après. C'eſt dans cet intervalle que vivoient une bonne partie des Sectateurs d'Eraſiſtrate, & d'Hérophile, & de ceux de Philinus, & de Sérapion; en ſorte que les Médecins que nous trouvons dans ce même intervalle, outre ceux dont nous venons de parler, & que nous avons nommez ci-devant, ſont en petit nombre.

Mais ſi le ſiecle dont il s'agit fournit peu de nouvelle matiere à nôtre Hiſtoire, le ſuivant nous en fournira beaucoup. L'on y verra même la Médecine beaucoup changée par les nouveautez qu'Aſclépiade commença d'introduire, & qui donnerent occaſion à d'autres Médecins, qui le ſuivirent, de bâtir encore d'autres Syſtemes ſur le ſien; de ſorte que les principes d'Hippocrate, & des autres anciens Médecins, auxquels on s'étoit attaché juſqu'à lors, furent preſque entierement abandonnez. C'eſt de quoi l'on traitera dans ce troiſiéme livre, & dans le quatriéme. Il faut encore avertir ici que l'on parlera des diſciples, & des Sectateurs d'Aſclépiade, immédiatement après avoir parlé de lui, de la même maniere que l'on en a uſé ci-deſſus à l'égard des diſciples d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, & de Sérapion, ou de Philinus. On viendra enſuite à ſes contemporains, & on finira par l'Hiſtoire des femmes, qui ont exercé la Médecine.

CHAPITRE I.

En quel temps la Médecine s'eſt introduite à Rome. Si les Romains ont été ſans Médecins, avant l'arrivée d'ARCHAGATHUS; & quelle a été la Médecine de CATON.

ON a prétendu qu'avant la venue d'*Archagathus* à Rome, la Médecine n'y étoit point conue; & s'il en faut croire Pline, elle n'y a même été reçue qu'après tous les autres Arts liberaux, & toutes les Sciences. 1 *Le peuple Romain*, dit cet Auteur, *a été plus de ſix cens ans ſans Médecins, quoi que d'ailleurs il n'ait pas été pareſſeux à recevoir les Arts, & qu'il ait même été fort avide de la Médecine, juſqu'à ce que l'ayant conue par expérience, il l'a condamnée. Caſſius Hemina,*

1 *Lib. 29. cap. 1.*

Hemina, continue Pline, *nous apprend qu'Archagathus, fils de Lyſanias, du Péloponneſe, fut le premier Médecin qui vint à Rome, ſous le Conſulat de* Lucius Æmilius, *&* Marcus Livius, l'An DXXXV. de la fondation de la Ville; *ajoûtant, qu'on lui avoit donné la Bourgeoiſie, & que le public lui avoit acheté une boutique à ſes dépens dans le carrefour d'Acilius, pour y exercer ſa profeſſion; qu'au commencement on lui avoit donné le ſurnom de* 2 guériſſeur de playes, *& que ſon arrivée fut très-agreable à tout le monde; mais que peu de temps après, la pratique de couper, & de brûler, dont il ſe ſervoit, ayant paru cruelle, on changea ſon premier ſurnom en celui de* bourreau, *& l'on prit dès lors une grande averſion pour la Médecine, & pour tous les Médecins.* *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Il paroîtra ſurprenant que les Romains ſe ſoient paſſez ſi long-temps de Médecins; & l'on oppoſera à l'autorité de Pline celle de 3 Denys d'Halicarnaſſe. *La peſte*, dit ce dernier, *étant venue à Rome, l'An* CCCI. *de la fondation de la Ville, & s'étant rendue plus furieuſe qu'aucune autre peſte, qui eût été de mémoire d'homme, elle emporta preſque tous les eſclaves, & la moitié des citoyens; les Médecins ne ſuffiſant pas pour le nombre des malades.* Il y avoit donc alors des Médecins à Rome, c'eſt à dire, plus de deux cens ans avant le temps marqué par Pline, comme il y en a eu de tout temps chez tous les peuples. Mais pour concilier ces deux Auteurs il faut entendre des Médecins étrangers, & particulierement des Grecs, ce que dit le premier. Il s'explique lui-même un peu plus bas en ces termes; *Pour être convaincu*, ajoûte-t-il, *de la verité de ce que j'ai avancé*, c'eſt à dire, pour être convaincu de l'éloignement que les Romains de ce temps-là avoient pour la Médecine, *il ne faut qu'entendre là-deſſus le ſentiment de Marc Caton, qui a vécu ſoixante, & dix ans après Archagathus, & qui étoit un homme duquel on peut dire, que l'honneur du triomphe, qui lui a été decerné, & la charge de cenſeur qu'il a exercée ſont ce qui le réleve le moins, tant il y a eu d'autres choſes conſiderables en ſa perſonne. Voici ſes propres termes, tirez d'une lettre qu'il écrivoit à ſon fils; je vous dirai quand il en ſera temps, mon fils Marc, ce que je penſe de ces Grecs, & ce que j'eſtime le plus de tout ce qui eſt à Athénes. Il eſt bon d'étudier, comme en paſſant, leurs lettres, & leurs ſciences, mais il ne faut pas les apprendre à fond. Je viendrai à bout de cette race méchante, & fiere; mais ſoyez aſſuré,* 4 *comme ſi un devin vous l'avoit dit, qu'auſſi tôt que cette nation nous aura communiqué ſes lettres elle gâtera, ou corrompra tout; & cela ſe fera d'autant plus aiſément ſi elle nous envoye encore ſes Médecins.* 5 *Il ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares, par le moyen de la Medecine; & encore exigent ils un ſalaire pour cela de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils ſe fient mieux à eux, & qu'ils les puiſſent perdre plus facilement. Ils ſont aſſez inſolens pour nous appeller Barbares, auſſi bien que les autres; ils nous traitent même plus inſolemment, en nous appellant* 6 Opiques. *En un mot ſouvenez vous que je vous ai défendu les Médecins.*

2 Vulnerarius. *Voyez ci-deſſus, part. 2. liv. 1. chap.* 9. Anciennement la Médecine, & la Ghirurgie, s'exerçoient par une même perſonne. 3 *Lib.* 10.

4 Plutarque a remarqué que Caton s'étoit fort trompé dans ſa conjecture.

5 L'auteur que l'on vient de citer qui rapporte à peu près la même choſe que Pline, ajoûte que Caton étoit entré dans ce ſoupçon contre les Médecins Grecs, ſur ce qu'il avoit lû qu'Hippocrate avoit refuſé ſon ſecours à Artaxerxes, diſant qu'il ne guériſſoit pas les Barbares, qui étoient les ennemis des Grecs. *Voyez ci-deſſus, part. 1. lib. 3. ſur la fin.*

6 C'eſt à dire, *groſſiers, ſans politeſſe, ignorans.* *Opici* étoient certains peuples qui étoient venus de divers endroits s'établir dans la campanie, & dont le langage étoit un mélange de celui de diverſes nations, en ſorte qu'ils ne parloient, ni bien Latin, ni bien Grec, qui étoient les deux langues de leur voiſinage, & les plus polies.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Il eſt viſible par la maniere dont Caton parle, qu'il n'avoit en vüe que la Médecine étrangere, & c'eſt ce que Pline reconoît lorſqu'il ſe fait cette objection; *Croirons nous donc*, dit-il, pour concluſion, *que Caton ait condanné une choſe ſi utile*, c'eſt à dire, la Médecine? *Non aſſurement; puis que lui même a bien daigné nous apprendre par quelle Médecine lui, & ſa femme étoient venus à un âge fort avancé; & qu'il avoit fait un livre où il marquoit de quelle maniere il traitoit ſon fils, & ſes eſclaves, & même ſes bœufs, quand ils étoient malades.*

Les Romains n'ont donc pas été abſolument ſans Médecins au commencement de leur République; mais il y a de l'apparence qu'ils ne s'étoient ſervis, juſqu'à la venue d'Archagathus, que de la Médecine naturelle, ou de la ſimple Empirique, telle que l'on a ſuppoſé que les premiers hommes la pratiquoient; & c'eſt cette Médecine, qui étoit du goût de Caton, & de laquelle il avoit écrit le premier de tous les Romains. Voici quelques particularitez touchant la maniere dont il s'y prenoit. On ſait premierement que Caton approuvoit les remedes ſuperſtitieux, & l'on trouve dans ce qui nous eſt reſté de ſes écrits des 7 *paroles*, qu'il prononçoit pour guérir une diſlocation, ou une fracture. 8 Pline nous apprend d'ailleurs que Caton employoit beaucoup les *Choux*, qui ſelon la remarque du même Auteur, ont fait toute la Médecine des Romains, pendant ſix cens ans. Cette *panacée* paroîtra ſans doute, ridicule aujourd'hui, mais on s'étonnera moins que ces bonnes gens ayent fait tant de cas d'une plante ſi commune, ſi l'on ſe ſouvient de l'eſtime où elle étoit 9 parmi les plus habiles d'entre les premiers Médecins Grecs.

Plutarque obſerve touchant la Médecine de Caton, qu'il n'approuvoit pas que l'on s'abſtint de manger dans les maladies; qu'il recommandoit les *herbages*, & les chairs de *canards*, de *pigeons*, & de *lievres*. Mais cet Auteur ne fait pas un ſi grand cas de cette Médecine de Caton, qu'en a fait Pline. Il remarque au contraire que la femme de ce Romain, & ſon fils moururent avant lui; ajoûtant que ſi Caton lui-même vint à un âge fort avancé, il en avoit eu plus d'obligation à ſon bon temperament qu'à ſa Médecine. Plutarque étant Grec pourroit être ſoupçonné d'avoit voulu vanger les Médecins de ſa nation, quoi que ce qu'il dit ſoit fort vraiſemblable.

A l'égard de la Médecine Grecque, il n'eſt pas ſurprenant que les Romains n'en euſſent point eu de conoiſſance juſqu'à la venue d'Archagathus, puis qu'ils ont d'ailleurs beaucoup tardé à recevoir les ſciences, & les autres beaux arts; & ſi Pline a dit dans le paſſage que l'on a cité, *que le peuple Romain n'avoit pas été pareſſeux à recevoir les Arts*, cela ſe doit ſeulement entendre des méchaniques, qui ſont entierement néceſſaires à la vie. 10 Ciceron nous apprend, *que la*

---

7 Luxum ſi quod eſt, hac cantione ſanum fiet. Harundinem prende tibi viridem P. IV. aut V. longam. Mediam diffinde, & duo homines teneant ad coxendices. Incipe cantare in alio. S. F. motas væta daries dardaries aſtataries diſſunapiter, uſque dum coëant. Ferrum inſuper jactato. Ubi coierint, & altera alteram tetigerit; id manu prende, & dextra ſiniſtra præcide. Ad luxum aut fracturam alliga, ſanum fiet, & tamen quotidie cantato in alio, S. F. vel luxato. Vel hoc modo, huat, hanat, huat, iſta piſta ſiſta, domiabo, damnauſtra, & luxato. Vel hoc modo, huat, haut haut iſta ſis tar ſis ardannabon dunnauſtra. *Cato, de re ruſtic. cap.* 160.

8 *Lib.* 25. *cap.* 2.

9 *Voyez ci-deſſus, part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 4. *& part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 8.

10 *Tuſculanar. quæſt. lib.* 1.

la Poëſie ne s'étoit introduite chez les Romains que fort tard, & qu'ils avoient fort mépriſé la Philoſophie juſqu'à ſon temps. 11 Suëtone ajoûte, *que la Grammaire n'étoit point du tout en uſage chez les premiers Romains, bien loin d'y être eſtimée; parce que ce peuple étoit encore fort groſſier en ces temps là, & ſi uniquement attaché aux affaires de la guerre, que perſonne n'y vaquoit guere aux arts Liberaux.* Mais il ne faut point d'autre preuve que les belles lettres ſont venues fort tard à Rome, que la crainte qu'avoit Caton qu'elles ne s'y introduiſiſſent de ſon temps, quoi qu'il ait vécu, comme on l'a dit, ſoixante & dix ans après Archagathus.

Suite du Siecle xxxviii. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE II.

Si les Médecins ont été bannis de Rome du temps de Caton? On parle auſſi de SYNALUS, de MARUS, d'AGATHARCHIDES, & de quelques autres Médecins contemporains de Caton.

IL y a une autre queſtion qui regarde la diſpoſition d'eſprit où étoient les premiers Romains à l'égard de la Médecine, qu'il faut encore éclaircir; c'eſt de ſavoir s'il eſt vrai, comme 1 quelques Auteurs modernes l'ont aſſuré, *que les Médecins ayent été bannis de Rome du temps de Caton le Cenſeur?*

Il y a de l'apparence que cette hiſtoire a été forgée ſur l'avanture d'Archagathus, qu'on a rapportée au chapitre précedent; quoi qu'il ne ſoit pas dit que ce Médecin fut chaſſé de Rome, mais ſimplement que ſa profeſſion y fut décriée. D'ailleurs Caton n'a pû avoir aucune part à cette affaire, puis qu'il n'avoit que quinze ans, lors de la venue d'Archagathus à Rome, où celui-ci ne fit pas apparemment un long ſéjour; mais ceux qui ont inventé ce fait ne ſe piquoient pas ſans doute, d'une grande exactitude dans la Chronologie.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tout viſible, par ce qui a été dit, que Caton avoit une grande averſion pour les Médecins, & particulierement pour les Médecins Grecs; ſoit que ce fût par un principe de défiance contre cette nation, ſoit qu'il trouvât leur maniere de faire la Médecine trop affectée; & qu'étant accoûtumé à la vieille Empirique il traitât cette nouvelle Médecine de Charlatanerie. C'eſt ce que Pline a voulu inſinuer, lors qu'il dit, 2 *que Caton condamnoit, non la Médecine en elle-même, mais la maniere dont on l'exerçoit.*

Il n'avoit pas été le premier des Romains à ſe mettre de mauvaiſe humeur contre les Médecins de cette nation; le mauvais traitement fait à Archagathus ayant précedé le temps auquel Caton commença à avoir quelque autorité. Pline a même voulu inſinuer 3 que le mépris que les Romains avoient pour la Médecine, avoit influé dès long-temps auparavant, c'eſt à dire depuis l'An CCCCLXI.

11 *De Illuſtrib. Grammaticis.*
1 *Agrippa, de vanitate ſcientiarum. Eſſais de Montagne &c.*
2 *Non rem damnans ſed artem. lib. 29. cap. 1.*
3 *Ibidem.*

Unable to display this page

temperament, qui faiſoit qu'aucune ſorte de ſerpens ne pouvoit leur nuire ſans qu'il fut même néceſſaire qu'ils recouruſſent à des charmes. D'où vient que l'on diſoit, que ceux de cette nation expoſoient à ces animaux venimeux leurs enfans nouvellement nez, pour ſavoir ſi leurs femmes n'avoient point eu de commerce avec des étrangers, étant perſuadez qu'il n'arriveroit point de mal à ces enfans ſi leurs meres s'étoient bien conduites. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Le même Silius Italicus parle 9 ailleurs d'un Atyr, Africain, qui ſavoit faire l'expérience dont on vient de parler, & qui de plus ôtoit aux ſerpens leur venin. La réputation où étoient les Pſylles, à cet égard, faiſoit que quand d'autres perſonnes, qui n'étoient pas de ce païs-là, avoient été mordues par un ſerpent, on employoit un Pſylle, lors qu'il s'en trouvoit quelqu'un ſur le lieu, pour ſucer la playe & pour attirer le venin. C'eſt ce que l'on pratiqua à l'égard de Cléopatre qui s'étoit faite picquer par des aſpics, & à laquelle on vouloit ſauver la vie pour la faire paroître dans le triomphe d'Auguſte; mais le remede fut inutile. On peut voir dans 10 Celſe ce qu'il penſe à l'égard des Pſylles, ou de leur prétendue proprieté de temperament, qu'il regarde plûtôt comme un effet de leur ſeule hardieſſe, ajoûtant que toute autre perſonne peut ſans danger ſucer une playe faite par un ſerpent, pourvû que cette perſonne là n'ait point d'ulcere, ou d'excoriation dans la bouche. Cette remarque de Celſe eſt confirmée par un grand nombre d'expériences que l'on a faites dans ce ſiecle ſur le venin des viperes, qui n'eſt nuiſible, qu'entant qu'il ſe mêle immediatement avec le ſang. 11 Les *Marſes*, peuples d'Italie, ſavoient auſſi charmer toutes ſortes de ſerpens.

Pour revenir à Synalus, le Poëte, que l'on a cité, ajoûte que ce Médecin étoit deſcendu d'un ancien Synalus, qui avoit les mêmes talens, qu'il avoit reçus de 12 *Hammon* ſon pere, & qui paſſérent en ſuite à ſa poſterité.

Il y avoit auſſi en ce temps-là, 13 au rapport du même Silius Italicus, un Marus *Péruſin*, qui étoit ſoldat & Médecin. La longue expérience qu'il avoit du métier de la guerre lui ayant donné occaſion de voir ſouvent penſer des bleſſez, fit qu'il apprit à les penſer lui-même; d'où vient qu'il rendit cet office à *Serranus*, fils de *Regulus*, après une bataille, où le premier avoit recu quelques bleſſures.

14 Sous Ptolomée Philometor, qui commença à regner l'An du Monde MMMDCCLXX, on trouve un Agatharchides, Hiſtorien & Philoſophe. Ce qui nous oblige de le mettre au rang des Médecins de ce temps-là, quoi qu'il ne fût pas de cette profeſſion, c'eſt qu'il avoit écrit une hiſtoire où il parloit d'une maladie dont Hippocrate, ni les autres Médecins, qui ont précedé cet Agatharchides, n'ont rien dit. *Les peuples qui habitent autour de la mer rouge*, diſoit cet Auteur, *ſont ſujets à une maladie particuliere. Certains petits dragons, ou petits ſerpens, qui ſe trouvent dans leurs jambes ou dans leurs bras, leur mangent ces parties. Ces animaux ſortans de ces mêmes lieux montrent quelquefois un peu*

9 *Lib.* 1.
10 *Lib.* 5. *cap.* 27.
11 *Voyez ci-deſſus, part* 1. *liv.* 1. *chap.* 21.
12 *Ibidem. chap.* 5.
13 *Lib.* 6.
14 *Voſſius de Hiſtor. Grac. lib.* 1. *Strabo, lib.* 14. *Plutarch. ſympoſiac. lib.* 8. *quæſt.* 9.

Suite du Siecle xxxvi. & tout le Siecle xxxix.

la tête; mais si tôt qu'on les touche ils rentrent; & s'enfonçant dans les chairs, ou s'y tournant de tous côtez, ils y causent des inflammations insupportables. Voila ce que dit Agatharchides, sur quoi Plutarque, de qui nous tenons cette observation, ajoûte, qu'avant le temps de cet Historien, & même depuis, personne n'avoit rien vû de semblable, en d'autres lieux. Il se trouvera neanmoins des Médecins, qui sont venus après Plutarque, qui ont vû & traitté la même maladie, qui n'est pas tellement éteinte, comme le croyoit cet Auteur, qu'elle n'ait cours encore aujourd'hui dans les lieux que marquoit Agatharchides, & en beaucoup d'autres.

C'étoit précisément dans ce même temps que fleurissoient les Ecoles d'Herophile & d'Erasistrate; en sorte que l'on peut rapporter ici une bonne partie de ceux que nous avons contez entre les Sectateurs de ces deux fameux Médecins. On a là-dessus le témoignage de 15 Strabon, que nous avons cité 16 ci-devant sur ce sujet.

CHAPITRE III.

ATTALUS; MITHRIDATE; POMPEIUS LENÆUS; TIMOTHEE; TRYPHON; ZACHALIAS; ZOPYRUS; NICOMEDE; & PARTHENIUS.

ATTALUS *Philométor*, dernier Roi de Pergame, qui fit héritier le Peuple Romain, fut contemporain de Caton, quoi que celui-ci fût beaucoup plus âgé, étant mort vint ans avant Attalus, qui mourut la même année que *Numance* fut détruite, l'An du monde MMMDCCCXVIII. Ce Prince aimoit beaucoup la Médecine & vouloit savoir les choses par lui-même. *Il cultivoit*, dit Plutarque, *des plantes venimeuses, comme du jusquiame, de l'ellebore, de la ciguë, de l'aconit, du dorycnium, qu'il semoit & qu'il plantoit lui-même dans ses jardins, & qu'il cueilloit chacune dans le temps le plus propre; afin de pouvoir faire des expériences sur les sucs, les semences, & les fruits de ces plantes, pour connoître leurs proprietez.* L'Auteur de cette remarque regarde cette occupation d'Attalus comme un amusement indigne d'un Roi, & il lui préfere par cette raison *Démétrius*, surnommé *Poliorcetes*, c'est à dire *Preneur de Villes*, qui ne se divertissoit qu'a faire construire des vaisseaux, ou des galeres, & des machines de guerre, d'une grandeur prodigieuse. Mais il seroit à souhaiter que les Rois se fissent un plaisir de s'occuper plûtôt à des choses utiles à la societé, comme faisoit Attalus, que de faire consister toute leur gloire à imiter Démétrius, qui ne cultivant que les arts de la guerre ne pensoit point aux arts de la paix, & à rendre ses peuples heureux. Attalus ne s'attachoit pas seulement à examiner *les poisons*, il essayoit aussi *les contre poisons*, donnant des uns & des autres à des Criminuels condannez à la mort, comme on l'apprend de 1 Galien. 2 Il préparoit de plus divers bons médicamens, dont une partie portoient encore son nom du temps de Galien,

15 *Strabon, lib.* 12. *Voyez ci-devant part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 5. & 6.

16 *Plutarchus in Demetrio.*

1 *Galen. de simpl. medicamentor. facultat. lib.* 10.

2 *Idem, de compos. medicam. per genera, lib.* 1. *cap.* 13.

Galien, qui en rapporte la compoſition ; & qui aſſure qu'Attalus, qu'il appelle ſon Roi (parce que lui Galien étoit de Pergame) avoit eu une grande application pour cela. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

3 Le même Auteur remarque auſſi que ce Prince s'étoit attaché à découvrir la verité de ce que l'on diſoit communément des proprietez de certains animaux rares, comme ſont *les Chevaux du Nil*, *les Baſilics*, &c. Il ajoûte qu'encore qu'Attalus eût fait une exacte recherche ſur ce ſujet, ce qu'il en avoit écrit ſe réduiſoit à peu de choſe ; preuve, dit Galien, qu'il n'avoit pas trouvé veritable tout ce qu'on en diſoit. Cet Auteur attribue, comme on l'a vû 4 ci-deſſus, à un Attalus & a un Ptolomée d'avoir travaillé à l'envi à qui feroit la plus belle Bibliotheque. L'on a remarqué au même endroit que Ptolomée Philadelphe étant celui qui avoit établi la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie, il n'y avoit point encore d'Attalus en ce temps-là ; mais que comme *Evergetes*, fils de ce Ptolomée, l'avoit continuée, il ſe pouvoit qu'Attalus *Galatonices*, ſon contemporain, lui eût fait concurrence à cet égard. On a ajoûté que Strabon attribue le même deſſein à *Eumenes*, fils du précedent, & pere de nôtre Attalus Philométor. Il y a de l'apparence que ce dernier, curieux comme il l'étoit, ne manqua pas auſſi d'aggrandir la Bibliotheque de ſes peres, & que tous ces Rois de Pergame avoient travaillé les uns après les autres à ramaſſer des livres. C'eſt ce que le même Strabon avoit inſinué auparavant, diſant que les Rois *Attaliques*, comme il les appelle, cherchoient par tout des livres pour faire une Bibliotheque. Le paſſage de cet Auteur vaut la peine d'être rapporté tout entier. 5 Ariſtote, dit Strabon, eſt le premier de tous ceux que nous conoiſſons qui a fait une Bibliotheque, & ce fut lui qui porta les Rois d'Egypte à en faire autant. Il laiſſa la ſienne à Théophraſte, qui la laiſſa à ſon tour à Neleus. Celui-ci la fit tranſporter à Scepſis (dans la Troade) & elle paſſa entre les mains de ſes héritiers, gens ſans lettres, qui ſe contenterent de tenir ces livres en lieu ſûr, ſans en avoir autrement de ſoin. Et comme ils eurent appris que les Rois Attaliques, ou de la race d'Attalus, deſquels la ville de Scepſis dépendoit, recherchoient des livres pour faire une Bibliotheque à Pergame, ils cacherent les leurs dans une foſſe. Enfin ces livres ayant demeuré long-temps en ce lieu, & ayant été en partie gâtez par l'humidité & par les vers, ceux qui contenoient les œuvres d'Ariſtote & de Theophraſte furent vendus pour une grande ſomme à un nommé Apellico. Cet homme qui aimoit beaucoup les livres, mais qui n'étoit pas Philoſophe, cherchant à reparer le dommage qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit achetez, les fit copier, remplit comme il put les vuides qui s'y trouvoient, & en fit de cette maniere une édition pleine de fautes. Les anciens Peripatéticiens, pourſuit Strabon, tels qu'étoient ceux qui ſuivirent immédiatement Théophraſte, n'ayant que peu de livres, & même qui avoient été compoſez par des étrangers, ou par des Auteurs qui n'étoient pas de leur Secte, 6 ne pouvoient point philoſopher ſur ce qu'ils trouvoient d'écrit, en ſorte qu'ils étoient contraints de ſe faire eux-mêmes des ſyſtemes avec beaucoup de peine. Mais ceux qui vinrent après que les livres dont on a parlé eurent vû le jour, eurent bien

3 *De ſimplic. medicam. facult. lib.* 10.
4 *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.
5 *Lib.* 13. Voyez encore Plutarque dans la vie de *Sylla*.
6 Μηδὲν ἔχειν φιλοσοφεῖν πραγματικῶς, ἀλλὰ δόξας λαμβάνειν.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

plus de facilité, en ſuivant Ariſtote, quoi qu'ils fuſſent pourtant obligez de deviner en divers endroits, à cauſes des fautes qui ſe trouvoient dans ces livres. Rome a auſſi beaucoup contribué à la multiplication de ces fautes, car Sylla ayant pris Athenes incontinent après la mort d'Apellico, & y ayant trouvé la Bibliotheque de ce dernier, qu'il fit apporter en Italie; Tyrannion Grammairien, qui avoit beaucoup d'inclination pour Ariſtote, eût ſes écrits à ſa diſpoſition, par la faveur de celui qui en avoit le ſoin; & en laiſſa prendre diverſes copies, mais où il ſe gliſſa encore de nouvelles fautes par l'avarice des Libraires qui employerent de mauvais Copiſtes, &c. Voila ce que dit Strabon, par où l'on voit quel a été le ſort des livres anciens, & de ceux d'Ariſtote en particulier.

MITRIDATE, Roi de Pont, qui commença d'être en guerre avec les Romains vers le milieu du Siecle XXXIX, ne fut pas moins curieux de la Médecine qu'Attalus. On dit que pour empêcher qu'aucun poiſon ne pût lui nuire, il s'étoit accoutumé à en prendre tous les jours, s'étant auparavant muni d'un contrepoiſon. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une compoſition qui porte le nom de *Mithridate*, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, ou le contrepoiſon dont on vient de parler; quoi qu'il ſe trouve des Auteurs qui ont ſoutenu que ce remede étoit quelque choſe de beaucoup plus ſimple 7. Pompée, diſent ces derniers, ne ſe fut pas plûtôt rendu maitre du Palais de Mithridate, qu'il fit chercher fort exactement la recepte du fameux Antidote dont il avoit appris que ce Roi ſe ſervoit, mais il fut bien ſurpris lors qu'on l'eût trouvée, & qu'il vit qu'il ne s'agiſſoit que de *vint feüilles de rue, d'un grain de ſel, de deux nois, & de deux figues ſeches.* C'étoit là tout le remede. Il falloit le prendre tous les matins à jeun, & boire un doit de vin par deſſus. On aura occaſion 8 dans la ſuite de dire encore un mot du premier Antidote de Mithridate.

Cependant comme toutes les conoiſſances de ce Prince ne conſiſtoient pas au médicament dont on vient de parler, Pompée ne perdit pas ſa peine en foüillant dans les cabinets & dans les caſſettes de Mithridate; il y trouva pluſieurs livres écrits en diverſes langues, qui contenoient les plus rares ſecrets de la Médecine, qui avoient été tirez de divers endroits. Ce qui obligea ce Géneral Romain de donner ordre à POMPEIUS LENÆUS ſon Affranchi, qui étoit habile Grammairien, & que Pline conte auſſi entre les Médecins, de traduire ces livres en Latin; 9 *de maniere*, dit Pline, *que la victoire que les Romains remporterent ſur Mithridate, fut non ſeulement avantageuſe à la République par l'agrandiſſement de ſes Etats, mais encore par l'uſage que ſes Citoyens en tirerent dans la ſuite, par rapport à la ſanté.* Le même Auteur avoit dit un peu auparavant que

---

7 Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Conſociata modis; ſed Magnus ſcrinia Regis
Quum raperet victor, vilem deprendit in illis
Syntheſin, & vulgata ſatis medicamina riſit;
Bis denum rutæ folium, ſalis & breve granum,
Juglandeſque duas, totidem cum corpore ficus.
Hæc oriente die pauco conſperſa Lyæo
Sumebat; metuens dederat quæ pocula mater Q. *Serenus Samonicus.*

8 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 2.*

9 *Lib. 25. chap. 2.*

que ce fut après la victoire remportée sur Mithridate que la Médecine s'étoit premierement introduite à Rome, mais cela ne peut pas être, comme on le verra au commencement du chapitre suivant. Appian fait mention d'un Médecin de Mithridate nommé Timothe'e. Le même Auteur parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre lesquels il nommé un Tryphon. Il y a eu aussi un fameux Chirurgien de ce nom, dont on parlera 10 ci-après. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Il est fait mention dans 11 Pline d'un Zachalias, Babylonien, qui avoit dédié à Mithridate un livre, où il traitoit, *des pierres pretieuses*, & de quelques autres; comme de la pierre *hématite*, à laquelle il attribuoit de grandes vertus, & entr'autres d'être utile pour les maladies des yeux. Ce qu'il en disoit d'ailleurs est purement superstitieux. Il y a de l'apparence que ce Zachalias, ou plûtôt *Zacharias*, comme je crois qu'il faudroit lire, étoit Juif; le nom & même le païs le marquent.

12 Galien rapporte la description d'un Antidote d'un Médecin nommé Zopyrus, que celui-ci avoit communiqué à Mithridate, comme un remede assuré contre toutes sortes de poisons & de venins. Cet Auteur ajoûte que Mithridate en fit faire diverses expériences sur des criminels condannez à mort, qui réussirent toutes. 13 Celse parle aussi d'un Antidote appellé *Ambrosia*, composé par un Médecin du même nom pour un Roi Ptolomée. Quoi que cet Antidote soit un peu different du premier, il pourroit être du même Médecin, qui l'auroit présenté à l'un des derniers Ptolomées, contemporain de Mithridate. Il se trouve un autre *Zopyrus*, Médecin, 14 qui vivoit du temps de Plutarque.

Ces Médecins ne furent pas les seuls qui travaillerent pour Mithridate. 15 Asclépiade, dont on parlera au chapitre suivant, ayant été fortement sollicité par ce Roi de quitter Rome pour venir dans ses Etats, s'en excusa, mais il écrivit quelques livres en Médecine qu'il lui dédia.

Nicomede, Roi de Bithynie, contemporain de Mithridate, est aussi mis au nombre des Médecins. On trouve dans Galien quelques médicamens qui portent le nom de ce Roi. Il y a d'ailleurs quelqu'autre Nicomede, Médecin, dans les Inscriptions anciennes.

Parthenius, de Nicée, Poëte Grec, est pareillement regardé comme Médecin, parce qu'il avoit écrit un livre *des maladies d'amour*. Il fut pris par Cinna, dans la guérre contre Mithridate, & remis en suite en liberté à cause de son savoir. Il instruisit Virgile dans la langue Grecque, comme le remarque Macrobe. Suidas le fait vivre jusqu'au temps de Tibere, ce qui ne semble pas être possible. Quant à ce *Parthenius* qui est Auteur d'un livre intitulé, *de la dessection du corps humain*, ce n'est pas le même. Celui-ci est des derniers Grecs. On parlera de divers autres Médecins contemporains de Mithridate, en parlant de ceux qui ont vêcu du temps d'Asclépiade.

10 *Part. 3. liv. 1. chap. 3.*
11 *Lib. 37. chap. 10.*
12 *De antidot. lib. 2. chap. 8.*
13 *Lib. 5. chap. 23.*
14 *Sypoſiac. lib. 3. quæſt. 6.*
15 *Plin. lib. 25. chap. 2.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE IV.

ASCLEPIADE, fameux Novateur entre les Médecins Dogmatiques, qui rétablit la Médecine à Rome, environ cent ans après l'arrivée d'Archagathus.

ON a vû dans la premiere Partie que les deſcendans d'Eſculape s'appelloient *les Aſclépiades*, c'eſt à dire les enfans *d'Aſclépius*, qui eſt le nom Grec d'Eſculape. Voici maintenant un Médecin qui n'étoit pas de cette famille, & qui s'appelloit néanmoins Aſclepiade, ou *Aſclépiades*, de ſon nom propre, comme divers autres dont on parlera ci-après.

Ce Médecin étoit déja en grande reputation à Rome pendant la vie de Mithridate, c'eſt à dire vers le milieu du ſiecle xxxix, comme je l'ai remarqué dans le chapitre précedent, ſur le témoignage de Pline ; d'où je conclus que cet Auteur s'eſt contredit lors qu'il a écrit, dans le même chapitre, que la Médecine s'étoit ſeulement introduite à Rome après la victoire de Pompée ſur Mithridate. On a vû ci-deſſus qu'Archagathus, Médecin Grec, étoit venu dans cette même ville environ cent ans auparavant, qu'il y fut d'abord bien reçu, mais que ſa profeſſion y fut enſuite décriée. Il y a de l'apparence qu'Aſclépiade fut un des premiers qui la remit en crédit, 1 Il étoit de *Pruſa*, dans la Bithynie, mais il vint s'établir à Rome à l'imitation d'une infinité, d'autres Grecs qui avoient commencé à ſe jetter dans cette capitale du monde, dans l'eſperance dy faire une plus grande fortune que chez eux. Il enſeignoit au commencement la *Rhetorique* ; mais ne trouvant pas ſon conte à ce mêtier, il voulut eſſayer ſi celui de la Médecine ſeroit moins ingrat. Et quoi qu'il n'en eût, à ce que dit Pline, aucune conoiſſance, il crut que l'ayant étudiée quelque temps, il payeroit aſſez d'eſprit, monoye que l'on prend encore aujourd'hui pour bonne en cette rencontre, auſſi bien qu'on la prenoit alors.

La voye la plus ſûre que ce Médecin trouva pour ſe mettre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepied d'Archagathus, qu'il ſavoit avoir été blâmé à cauſe de la méthode cruelle qu'il avoit ſuivie, & de condanner, non ſeulement cette méthode, mais encore une grande partie des remedes que les autres Médecins pratiquoient tous les les jours. Les remedes qu'Aſclépiade improuvoit conſiſtoient, 2 ſelon la remarque de Pline, à étouffer les malades à force de les charger de couvertures pour tirer de la ſueur de leur corps à quelque prix que ce fût, ou les 3 *rôtir* auprès du feu, ou aux rayons du Soleil. Aſclépiade condannoit encore une ancienne maniere de guérir les *eſquinancies*, en introduiſant dans la gorge avec beaucoup de peine & d'éffort un certain inſtrument qui ſervoit à ouvrir le paſſage. Mais ce contre quoi il ſe récrioit le plus c'étoit contre *les vomitifs*, que l'on prenoit alors très frequemment, & même contre *les Purgatifs*, qu'il regardoit comme nuiſibles à l'eſtomac.

En

1 *Plin. lib. 26. chap. 3.*

2 *Lib. 26. chap. 3.*

3 On parlera plus amplement de ce remede dans le livre ſuivant, & on verra pourquoi on l'ordonnoit.

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

facilité crut que cette Médecine étoit d'autant meilleure qu'elle étoit aisée à pratiquer; en sorte qu'Asclépiade, qui étoit d'ailleurs fort éloquent, & en même temps grand Philosophe, attira, pour ainsi dire, tout le genre humain, & fut regardé comme s'il étoit tombé du Ciel.

Pline ajoûte que ce Médecin, savoit encore gagner les esprits par des manieres toutes particulieres, tantôt en promettant du vin aux malades, & en leur en donnant à propos, quoi qu'il le défendit ordinairement, tantôt en leur faisant boire de *l'eau raffraichie*. Et comme il avoit été un des premiers qui eût mis en usage ce dernier remede, il prenoit plaisir qu'on l'appellât 11 *le Donneur d'eau fraiche*, & qu'on le considerât par cet endroit. Cependant *le vin* ne contribua pas moins à établir sa réputation. 12 Apulée témoigne qu'Asclépiade a été le premier des Médecins qui s'est avisé de secourir les malades, en leur donnant du vin. Le même Auteur fait ensuite un fort joli conte d'un homme que l'on croyoit mort, & que l'on alloit enterrer, auquel Asclépiade rendit la vie. Il ne dit pas si ce Médecin se servit du vin en cette occasion, mais il semble qu'on pourroit inferer, de ce qu'il a dit auparavant de l'usage qu'Asclépiade en faisoit, que ce fut cette liqueur qui fit le miracle, quoi que cet Auteur n'en parle pas, & qu'il attribue le rétablissement de cet homme à de certains médicamens qu'Asclépiade lui donna.

Asclépiade s'avisoit encore tous les jours de quelque nouvelle invention pour faire du plaisir à ses malades. Il les faisoit mettre dans des *lits suspendus*, qui étoient comme des especes de berceaux qu'on branloit, pour les endormir, ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit même inventé cent nouvelles sortes de *bains*, & entr'autres des bains *suspendus*.

Voila quel étoit Asclépiade, selon Pline; mais comme cet Auteur ne parle presque jamais de sang froid, quand il s'agit de loüer, ou de blâmer, il faut que nous cherchions ailleurs de quoi exprimer plus naturellement le caractere de ce Médecin, & faire conoître en même temps plus particulierement, les changemens qu'il fit dans la Médecine. Comme tout son raisonnement sur ce sujet rouloit sur sa Philosophie, il faut nécessairement voir en premier lieu quels étoient ses principes par rapport à cette derniere science, après quoi nous verrons comment il les appliquoit à la premiere.

CHAPITRE V.

Systeme Philosophique d'Asclépiade.

GAlien dit que ceux qui veulent expliquer les écrits d'Asclépiade doivent entendre ce qu'il a voulu dire par 1 les *élemens détachez, ou qui ne s'accordent pas*; par

11 Δεσπότης.

12 *Floridor. lib. 4. Cels. lib. 2. cap. 6. Plin. lib. 7. cap. 37.*

1 ἀνάρμοα στοιχεῖα, ὄγκοι καὶ πόροι, καὶ ὡς τὸ λεπτομερὲς φορᾷ. *In 3. Epidemic. Comment. 1.* ἄναρμοα est sans doute mis pour ἀνάρμοστα. On ne trouve pas le premier de ces mots dans les Dictionaires. Je crois que cette *disconvenance*, des élemens d'Asclépiade, est fondée sur le *choc des atomes*, dont on parlera ci-après, & que c'est ce qu'Horace, & d'autres Auteurs appellent, *rerum concordia discors*, un accord discordant.

par les *molecules*, ou *petites masses*, par les *pores*, & par le *mouvement tendant à subtiliser les parties*; ce qui suppose que ces termes étoient familiers à Asclépiade, & que c'est sur quoi étoit fondé son système Philosophique. Le même Galien remarque 2 ailleurs que selon Asclépiade, *la matiere est inalterable*, & que tout ce que nous voyons est composé de divers *petits corps*, entre lesquels il y a plusieurs *vuides*. Il ajoûte, que ce Médecin Philosophe, croyoit que l'*ame* elle-même est composée de ces petits corps; & faisant un parallele des sentimens d'Asclépiade avec ceux d'Hippocrate, pour en rendre la difference d'autant plus sensible, il dit, que ce dernier avoit crû que *la substance*, ou *la matiere*, est une, en elle-même, mais qu'elle peut recevoir de l'*alteration*. 3 Que la nature, qui fait toutes choses avec toute la justesse, & tout l'artifice possible, a formé, entre ses autres productions, *les plantes*, & *les corps des animaux*, leur ayant donné des *facultez*, par lesquelles chaque plante, & chaque animal *recherche*, & *attire*, ce qui lui est propre, & *repousse*, ou *rejette*, ce qui lui est contraire &c. Que cette même nature, continuant de pourvoir au besoin de chaque espece, & en particulier à ceux du corps humain, elle travaille puissamment à le délivrer des maladies qui l'attaquent; ce que l'on remarque principalement en de 4 certains jours qu'il appelloit *Critiques*, comme qui diroit *jours du jugement*, Asclépiade nioit tout cela; & il se mocquoit particulierement de la nature, & des facultez prétendues d'Hippocrate, & encore plus de ce que celui-ci disoit de l'*attraction*, qu'Asclépiade n'admettoit en aucune rencontre, non pas même à l'égard de l'*aymant*, & du *fer*; supposant que tout ce qui arrive dans les cas proposez se fait par le concours des *petits corps*, & par la diverse disposition des *pores*.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Asclépiade, poursuit Galien, ne vouloit pas non plus que l'*ame* eût reçu dès le commencement aucune conoissance; ni qu'il y eût en elle aucun *penchant*, ni aucune *aversion*, pour quoi que ce fût, ni aucun discernement de ce qui est *juste*, ou *injuste*, de ce qui est *honête*, & de ce qui est *malhonête*; mais que tout ce qu'il nous semble qui se fait au dedans de nous, se fait par le *sentiment*, ou par les *sens*, & dépend des *sens*; que d'ailleurs l'animal est conduit par de certains 5 *simulacres*, ou par de certaines choses qui lui apparoissent, & par une certaine *memoire*, ou *reminiscence*. Galien ajoûte que quelques uns de ceux qui suivoient cette Philosophie prétendoient qu'il n'y a dans l'*ame* aucune faculté qui *raisonne*; mais que nous sommes entrainez par nos passions, comme les bêtes, sans qu'il soit en nôtre pouvoir de resister, ou de ne vouloir pas quelque chose de ce que les passions nous inspirent; en sorte, que selon eux, la *generosité*, la *prudence*, la *moderation*, la *continence*, sont de pures bagatelles; que nous ne nous *aimons*, point les uns les autres, ou nos enfans, & *que les Dieux n'ont aucun soin de nous*; enfin que les *songes*, les *prodiges*, les *augures*, l'*Astrologie*, ne sont que vanitez.

Voila ce que Galien, qui étoit dans des sentimens fort opposez, a remarqué de plus considerable touchant la Philosophie d'Asclépiade, qui est, comme on void, à peu près la même que celle de Démocrite, & d'Epicure, dans les écrits desquels, ou dans ceux de leurs Commentateurs, on trouvera une explication plus particuliere de la plûpart des choses qu'on a rapportées.

Mais le seul des auteurs anciens qui nous restent où l'on puisse voir avec plus de clarté quels étoient proprement les sentimens d'Asclépiade par rapport à la Philo-

2 *De facult. natur. lib.* 1. *cap.* 12.
3 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 2.
4 *Ibidem, chap.* 5.
5 Φαντασίας. *Voyez là-dessus la Philosophie d'Epicure dans Lucrece, & dans Gassendi.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

ſophie, & même l'application qu'il en faiſoit à la Médecine, c'eſt Cælius Aurelianus. 6 Aſclepiade, dit cet auteur, établiſſoit pour principes de tous les corps les *atomes*, qui ſont, ſelon lui, de petits corps perceptibles à l'entendement ſeul; qui n'ont aucune qualité; mais qui dès le commencement étans dans un mouvement éternel, ou continuel, & venans à ſe rencontrer, ou à ſe heurter les uns contre les autres, ſe rendent par ce moyen encore plus petits, & ſe diviſent en un nombre innombrable de particules, ou de fragmens, d'une grandeur, & d'une figure differente. Il ajoûtoit que ces particules ſe réüniſſant dans la ſuite, & s'approchant réciproquement par leurs mouvemens divers, forment tout ce qu'il y a au monde, ou toutes les choſes ſenſibles, leſquelles conſervent en elles mêmes la même diſpoſition au changement qu'avoient eu les particules dont elles étoient compoſées, par rapport à la grandeur, à la figure, au nombre, & à l'ordre. Et quand on lui demandoit d'où venoit donc que les atomes, ou les particules dont on vient de parler n'ont aucune qualité, & que les corps qu'elles compoſent en poſſedent pluſieurs, il répondoit que ces qualitez dépendoient de l'ordre, de la *figure*, du *nombre*, ou de la *grandeur*, qu'ont pluſieurs de ces particules jointes enſembles; & il ſe ſervoit de la comparaiſon de l'*argent*, qui étant *blanc*, pendant qu'il eſt en maſſe, ne laiſſe pas de paroître *noir*, lorſqu'il eſt en limaille, & de la *corne*, qui eſt *noire*, étant entiere, & *blanche*, étant râpée.

On voit par ce nous venons de dire, qu'il y avoit quelque difference du ſentiment d'Aſclépiade à celui d'Epicure, ou de Démocrite, quoi que les uns, & les autres reconuſſent les *atomes*; car ceux de ces derniers étoient differens des atomes du premier, ceux de celui-ci étant diviſibles en pluſieurs parties, au lieu que ceux des autres ne pouvoient être diviſez. Je penſe que ce que Cælius appelle ici des *atomes*, eſt la même choſe que Galien a appellé 7 des *molécules*. Epicure reconoiſſoit bien les molécules avec Aſclépiade; Lucrece, qui a été préciſément contemporain de ce Médecin, parle auſſi de quelque choſe de ſemblable; mais il y a cette difference que les molécules d'Epicure, & de Lucrece ne ſont pas regardées par ces Philoſophes comme les premiers principes des corps, mais ſeulement comme la premiere choſe qui reſulte de l'aſſemblage des atomes, leſquels ſont, ſelon eux, les premiers, & les veritables principes des corps; au lieu qu'Aſclépiade ſemble tirer les atomes des molécules, quoi qu'il donne le nom d'atomes aux molécules elles-mêmes, du moins dans l'Auteur d'où nous avons tiré ceci. On pourroit croire que cet Auteur n'a pas bien traduit, ou n'a pas bien entendu Aſclépiade, ſi l'on fait réflexion ſur ce que dit Galien, 8 *qu'Aſclépiade retenant les ſentimens de Démocrite, & d'Epicure, touchant les principes des corps, n'a fait que changer les noms, appellant les atomes des molécules, & donnant au vuide le nom de pores.* Mais Galien lui-même

---

6 Primordia corporis primò conſtituerat *atomos*, corpuſcula intellectu ſenſa, ſine ulla qualitate ſolita, atque ex initio *comitata (je n'entens pas ce dernier mot, ſi ce n'eſt qu'il ait voulu dire, que les atomes étoient joints les uns aux autres)* æternum moventia, quæ ſuo occurſu offenſa mutuis ictibus in infinita partium fragmenta ſolvantur; magnitudine atque ſchemate differentia. Quæ rurſum eundo ſibi adjecta, vel conjuncta, omnia faciant ſenſibilia, vim in ſemet mutationis habentia, aut per magnitudinem ſui, aut per multitudinem, aut per ſchema, aut per ordinem. Nec, inquit, ratione videtur carere quòd nullius faciam qualitatis corpora; aliud enim partes, aliud univerſitatem ſequitur; argentum denique album eſt, ſed ejus affricatio nigra, caprinum cornu nigrum, ſed ejus alba ſarrago. *Cal. Aurel. acutor. lib.* 1. *cap.* 14.

7 ὄγκοι.

8 *De Theriac ad Piſon. cap.* 11.

même établit ailleurs une difference formelle entre le ſentiment d'Aſclépiade & celui de Démocrite, ou d'Epicure, oppoſant les principes de l'un à ceux des autres; 9 *ſoit*, dit-il, *que les corps des animaux ſe trouvent compoſez de molécules & de pores, comme le croyoit Aſclépiade, ou de petits corps indiſſolubles, comme l'a crû Epicure.* Le premier des livres que l'on a cité eſt ſoupçonné n'être pas de Galien, mais le dernier eſt certainement de lui. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on a auſſi attribué à Galien, quoi qu'il ſoit d'un autre Auteur, nous apprend auſſi, 10 que les élémens d'Aſclépiade étoient des *molécules*, ou de petites maſſes 11 *fragiles*; & c'eſt proprement cette *fragilité* qui diſtinguoit les principes d'Aſclépiade de ceux d'Epicure, qui étoient *indiſſolubles*, ou qui ne pouvoient être partagez. Il ſemble que les principes de *Deſcartes*, ont quelque rapport avec ceux du premier, comme ceux de *Gaſſendi* ſont les mêmes que ceux du dernier.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Cælius Aurelianus ajoûte qu'Aſclépiade ſoûtenoit d'ailleurs, 12 *que rien n'arrive ſans quelque cauſe*, mais que tout ce fait *par une certaine néceſſité*; & qu'il diſoit que ce qu'on appelle *la Nature* n'eſt autre choſe que *le corps*, ou *la matiere*, & *ſon mouvement*. On rapportera encore quelques-uns des principes Philoſophiques de ce Médecin dans le chapitre qui ſuit.

CHAPITRE VI.

Application du Syſteme Philoſophique d'Aſclépiade à la Médecine.

ASclépiade inferoit de la derniere propoſition, que l'on a lüe à la fin du chapitre précedent qu'Hippocrate, n'avoit ſû ce qu'il diſoit, lors qu'il parloit de la *Nature* comme d'un principe *intelligent*, & lors qu'il lui attribuoit des *Facultez* dont l'une *attire*, l'autre *retient*, l'autre *repouſſe* &c. Il faiſoit auſſi le même jugement de ce que cet ancien Médecin, avoit crû touchant la maniere dont la Nature termine les maladies, c'eſt à dire, touchant les *Criſes*, que celui-ci fixoit à de certains jours, comme au ſeptiéme, au quatorziéme &c. ajoûtant que ces criſes ſont toûjours favorables lors que la Nature eſt la plus forte, & toûjours fâcheuſes lors que la maladie a le deſſus; comme ſi la Nature & la maladie étoient deux perſonnes, ou deux êtres, qui agiſſent avec conoiſſance, en ſe combattant l'un l'autre. Tout ce qu'Hippocrate a remarqué à cet égard ſe peut fort bien expliquer, ſelon Aſclépiade, ſans ſuppoſer autre choſe que *la matiere*, & *le mouvement*, deux principes qu'il croyoit ſuffiſans

9 *De Hippoc. & Platon. decret. lib. 5. cap. 3.*

10 *cap. 9.*

11 ὄγκοι θραυσταὶ.

12 Je ne ſai ſi Cælius Aurelianus ne s'eſt point trompé, en attribuant ici à Aſclépiade un dogme qui paroît oppoſé à la Philoſophie de ce dernier, & qui étoit particulier aux Stoiciens. *Omnia fieri neceſſitate & nihil ſine cauſâ; & neque Naturam aliud eſſe quam Corpus, vel ejus motum.* Cæl. Aurel. ibidem. A l'égard de *l'ame*, Cælius Aurelianus ſouſcrit à peu près à ce qu'a dit Galien ſur ce qu'Aſclépiade en penſoit. On peut voir ce qu'il dit à l'endroit que l'on a cité.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

pour produire tout ce qu'on attribue ordinairement à la Nature. 1 *On se trompe*, disoit-il encore, *de croire que ce qu'on appelle la Nature fait toûjours du bien, elle fait souvent du mal.* Et quant aux jours marquez particulierement pour les Crises, ou aux jours dans lesquels Hippocrate prétendoit que l'on void ordinairement arriver du changement en mieux, ou en pis dans les maladies, 2 Asclépiade nioit que cela arrivât plûtôt ces jours-là que les autres. Il alloit encore plus avant. 3 Le temps, ajoûtoit-il, ne se rend pas propre de lui-même, ni par une volonté particuliere des Dieux, pour la guérison des maladies, c'est à faire au Médecin à le rendre tel par son adresse, ou par son habileté; c'est à dire qu'il ne faut jamais attendre sans rien faire, qu'une maladie se termine d'elle-même dans un certain temps, comme faisoit Hippocrate, mais que le Médecin doit, par ses soins & par ses remedes, accelerer, ou avancer le temps de la guérison, se rendant, pour ainsi dire maitre du temps. C'est apparemment cette inaction d'Hippocrate qu'Asclépiade avoit en vüe, lors qu'il disoit en raillant, que la Médecine des Anciens n'étoit autre chose 4 *qu'une méditation*, ou *une étude de la mort*, par où il vouloit sans doute marquer qu'il sembloit que les anciens Médecins ne se tenoient auprès des malades que pour observer de quelle maniere & par quels accidens ils mouroient, plûtôt que pour les empêcher de mourir, sous prétexte que la Nature doit tout faire en ces occasions.

Voila de quelle maniere Asclépiade disputoit contre Hippocrate, & voici quel étoit son systeme touchant les causes de la santé & des maladies, autant du moins que l'on peut le recueillir de Cælius Aurelianus, qui n'est pas toûjours fort clair, & qui n'en traite qu'en peu de mots.

L'Assemblage, disoit Asclépiade, des divers petits corps dont on a parlé, & qu'on a dit être d'une figure differente, fait qu'il se trouve divers *pores* ou divers *espaces* au dedans de la masse que forment ces petits corps, & que chacun de ces pores est aussi d'une differente figure & d'une differente grandeur. Cela supposé, ces pores se trouvans dans tous les corps que nous voyons, il s'ensuit que le corps humain à aussi les siens, qui contiennent, aussi bien que ceux de tous les autres corps, d'autres petits corps, ou d'autres matieres qui passent & repassent par ces mêmes pores qui ont communication ensemble. Et comme ces pores, ou ces espaces sont plus ou moins grands, les petits corps & les matieres qui y passent different aussi en grandeur & en petitesse. Le *sang* fait la matiere des plus grands d'entre les petits corps, & *l'esprit*, ou la *chaleur* fait celle des plus petits.

De ces principes Asclépiade inferoit, que le corps humain subsiste dans son état naturel tant que les matieres dont on a parlé sont reçues librement par les pores; & au contraire qu'il commence à décheoir de cet état d'abord que ces matieres trouvent quelque obstacle à leur passage; en sorte que *la Santé* dépend, selon lui, de la 5 *juste proportion* des pores, avec les matieres qu'il doivent

---

1 Non solùm prodest natura, sed etiam nocet. *Cæl. Aurel. ibidem.*

2 Et neque esse, inquit, in passionibus statos dies quos crisimos appellant; etenim non certo aut legitimo tempore ægritudines solvuntur. *Ibidem.*

3 Oportunitatem temporis fieri magis ab Artifice posse, quàm sua sponte, aut deorum nutu, venire. *Ibidem.*

4 Θανάτου μελέτην. *Galen. de Ven. Sect. adv. Erasistratum, cap. 5.*

5 συμμετρία καὶ ἀμετρία. *Vid. Galen. method. med.*

vent recevoir & auxquelles ils doivent donner passage ; comme *les maladies* viennent de la *disproportion* qui se rencontre entre ces mêmes pores & les mêmes matieres. L'obstacle le plus ordinaire, en cette occasion vient de la part des petits corps, qui s'embrassent, & qui sont 6 retenus dans quelques-uns de leurs passages ordinaires, soit que ces petits corps abordent en trop grand nombre, soit que leur figure soit irréguliere, soit par rapport à la vîtesse, ou a la lenteur de leur mouvement; mais il arrive aussi quelquefois que les passages, ou les pores eux-mêmes, se trouvent mal disposez pour recevoir les matieres, comme lors qu'ils deviennent trop petits, ou obliques, ou lors qu'il se ferment ou s'ouvrent plus ou moins qu'il ne faut. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Entre les maladies qui sont causées par le défaut des petits corps qui s'arrêtent d'eux-mêmes dans les passages, Asclépiade contoit la *Phréneſie*, la *Léthargie*, la *Pleuréſie*, & les *Fiévres ardentes*. Les *Douleurs*, en particulier, sont rangées entre les accidens qui doivent leur origine au séjour des plus grands de touts les petits corps, c'est à dire du sang, comme on la expliqué ci-devant. D'un autre côté il mettoit au nombre des maladies causées par la mauvaise disposition des pores, les *Défaillances*, ou les *Langueurs*, *l'Extenuation*, ou la *Maigreur*, & *l'Hydropiſie*. Ces dernieres maladies viennent de la trop grande ouverture des pores; & l'Hydropoſie en particulier vient de ce que les chairs sont percées de divers petits trous, ce qui reduit en eau la nourriture qui se jette dans ces trous. La *faim*, principalement celle qu'on appelle *Canine*, est causée par l'ouverture des grands pores de l'estomac & du ventre, & la *soif* par l'ouverture des petits.

Il semble qu'Asclépiade reconoit encore une troisiéme cause des maladies, qui consiste 7 *au trouble & à la confusion des sucs, ou des matieres liquides & des esprits*; mais il prétendoit que ces sucs ou ces esprits sont seulement les causes *antécédentes*, & non pas les causes *conjointes*, ou les causes les plus prochaines, des maladies. Il disoit la même chose de la *Plénitude*, laquelle, selon lui, augmente souvent le mal, quoi qu'elle n'en soit jamais la cause principale.

Asclépiade s'expliquoit encore, selon les mêmes principes, sur les causes des *Fiévres intermittentes*. 8 Les Fiévres, disoit-il, dont les accès reviennent tous les jours, ou les *quotidiennes*, sont causées par la rentention des plus grands de tous les petits corps. Celles qui reviennent de deux jours l'un, ou les *tierces*, dépendent du séjour de certains corps un peu plus petits que les premiers; & enfin les *quartes* sont produites par l'arrêt des plus petits de tous ces corps; ce qui arrive ainsi, à ce qu'il croyoit, parce que les pores peuvent être plus vîte pleins & plus vîte vuides des grands corps que des petits; c'est du moins

6 Cælius Aurelianus appelle cette retention des petits corps. *Statio corpuſculorum.* Il s'ensuivoit de là un accident que Cassius, Sectateur d'Asclépiade, appellé, ἔνστασις. Ἔνστασις, dit cet Auteur, ἐστὶν ὄγκος ἐν λόγῳ διωρισμένοις ἀρχιώμασι, καὶ σφίγουσιν. *On appelle ἔνστασις un amas qui se fait dans les pores perceptibles à l'esprit, & qui les bouche comme si on y mettoit un coin.* problem. 76. Cela revient à ce que les autres Médecins nommoient ἔμφραξις, *Obſtruction*, & qui regarde autant les grands comme les petits pores.

7 Liquidorum atque spiritûs turbatio. *Cæl. Aurelian. ibidem.*

8 Typum quotidianum majorum corpuſculorum Statione fieri asseverat; citò etenim, inquit, ea exantlari atque impleri. Tertianum verò ſtatione minorum corpuſculorum. Item quartanum minutiſſimorum; difficilè enim impleri atque exantlari poſſunt. *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

ce que je penſe qu'a voulu dire Cælius, quoi qu'il parle d'une maniere à faire juger que ce ſont les petits corps, & non pas les pores, qui ſe vuident.

Voila de quelle maniere Aſclépiade appliquoit ſes principes Philoſophiques à la Théorie de la Médecine, On verra dans le chapitre ſuivant le rapport que ſes remedes avoient avec ſon raiſonnement.

CHAPITRE VII.

Pratique d'Aſclépiade.

LA pratique d'Aſclépiade étoit une grande partie fondée ſur le ſyſteme que l'on vient de lire. 1 Ce Médecin avoit compoſé un livre intitulé *des ſecours*, ou *des remedes communs*, qu'il réduiſoit particulierement à ces trois, dont on a déja parlé ci-deſſus; à la *Geſtation*, ou aux differentes manieres de ſe faire porter ou voiturer; à la *Friction*, ou à la pratique de ſe faire frotter; & au *Vin*, ou à l'uſage de cette liqueur dans chaque maladie.

Aſclépiade prétendoit être le premier qui eût traité des deux premiers de ces articles, mais Celſe remarque qu'Hippocrate l'avoit déja fait auparavant. Toute la difference qu'il y avoit entre ce que ces deux Médecins avoient dit ſur ce ſujet conſiſtoit, ſelon Celſe, en ce que le premier n'en avoit parlé qu'en peu de mots, ſuivant ſa coûtume, au lieu que le dernier en avoit écrit fort amplement. Tous ceux qui avoient traité de la *Gymnaſtique* devoient auſſi avoir fait mention de ces deux remedes, & *Hérodicus* inventeur de cet art ne les avoit pas oubliez, 2 comme on la vû ci-deſſus. A l'égard du ſoulagement que les malades peuvent recevoir par l'uſage du vin, Aſclépiade tenoit auſſi de *Cléophantus*, 3 dont il a été parlé, ce qu'il ſavoit ſur ce ſujet.

Ceux qui voudront s'inſtruire à fond touchant la Geſtation & la Friction peuvent conſulter 4 Mercurial. On remarquera ſeulement en géneral, avec 5 Celſe, qu'une des plus douces manieres de ſe faire voiturer étoit lors que l'on prenoit un bateau, & que l'on ſe promenoit ſur quelque riviere, ou dans un port; la plus violente voiture étoit lors qu'on voguoit exprès en pleine mer. Mais les plus commodes étoient la litiere, le carroſſe, la chaiſe, & les lits ſuſpendus dont on a parlé.

Aſclépiade ſe propoſoit par ces divers exercices de rendre les pores plus ouverts, & de faire paſſer plus librement les ſucs & les petits corps qui cauſent les maladies par leur ſéjour; 6 & au lieu que les Médecins précedens n'avoient eu recours à la Geſtation que ſur la fin des maladies longues, & lors que les convaleſcens, étant ſans fiévre, ſe trouvoient neanmoins trop foibles pour pouvoir

1 *Cels. lib. 2. cap. 14.*
2 *Part. 1. liv. 2. chap. 8.*
3 *Part. 2. liv. 1. chap. 8.*
4 *De arte Gymnaſticâ.*
5 *Lib. 2. cap. 15.*
6 *Ibidem.*

voir encore prendre de l'exercice en marchant, Aſclépiade alloit beaucoup plus avant, il employoit la Geſtation dans les fiévres les plus ardentes, & dès le commencement. Il avoit pour maxime qu'il falloit guérir la fiévre par la fiévre, qu'il falloit épuiſer les forces du malade, en le faiſant veiller, & en le laiſſant avoir ſoif, juſques là que les deux premiers jours il ne lui permettoit pas ſeulement de ſe raffraichir la bouche avec une goutte d'eau. On dira ſans doute que cette pratique d'Aſclépiade, qui a quelque rapport avec celle d'Hérodicus, répondoit mal aux douceurs qu'il promettoit à ſes malades. 7 C'eſt auſſi ce que Celſe remarque; mais il ajoûte, que ſi ce Médecin les traitoit en bourreau pendant les premiers jours de la maladie, il leur accordoit dans la ſuite toutes les douceurs poſſibles, juſqu'à regler la maniere dont ils devoient faire dreſſer leurs lits pour être couchez le plus mollement, & le plus délicatement qu'il ſe pouvoit. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Aſclépiade employoit auſſi la Friction en diverſes rencontres dans la même vûe d'ouvrir les pores. 8 L'Hydropiſie eſt l'une des maladies où il pratiquoit ce remede; 9 mais l'uſage le plus ſingulier qu'il en faiſoit c'eſt lors qu'il tâchoit de faire dormir les Phrénétiques à force de les frotter 10 Il eſtimoit d'ailleurs ſi fort la friction, qu'il avoit écrit ſur cette matiere beaucoup plus au long que ſur les deux autres remedes dont on a parlé.

Il eſt aſſez ſurprenant qu'Aſclépiade exerçant ſi fort les malades condannât l'exercice à l'égard des perſonnes, qui ſe portent bien, diſant ouvertement 11 qu'il ne leur eſt point néceſſaire, dogme qu'il avoit tiré d'Eraſiſtrate.

Pour ce qui eſt du vin, qui étoit la troiſieme panacée d'Aſclépiade, ce Médecin ne ſuivoit guere les regles que les autres obſervoient en le donnant aux maladies. Il l'accordoit aiſément à ceux qui avoient la *fiévre*, pourvû qu'elle eût un peu diminué de ſa premiere violence. 12 Il ne défendoit pas même le vin aux *Phrénétiques*, & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il leur en faiſoit boire juſqu'à les enyvrer, prétendant par là de les faire dormir; parce, diſoit-il, que le vin a la faculté d'aſſoupir & de procurer le ſommeil, qui eſt du tout néceſſaire à ceux qui ont cette maladie. Il ſemble que par cette raiſon il n'en devoit point donner aux 13 *Léthargiques*, qui ne dorment que trop, néanmoins il leur en accordoit auſſi, pour les exciter & pour réveiller leurs ſens; pendant que d'un autre côté il leur faiſoit ſentir des odeurs fortes, comme ſont le *vinaigre*, le *caſtoreum*, la *rue*, &c. pour les faire éternuer, & qu'il leur faiſoit appliquer ſur la tête des cataplâmes de moutarde délayée dans du vinaigre. Aſclépiade ne donnoit pas toujours à ſes malades du vin naturel, il leur faiſoit prendre quelquefois du 14 *vin mariné*, c'eſt à dire, mêlé avec de l'eau

7 *Lib.* 3. *cap.* 4.
8 *Ibidem, cap.* 21.
9 *Ibid. cap.* 18.
10 *Cels. lib.* 2. *cap.* 14.
11 *Galen. de tuendâ ſanitate, lib.* 1.
12 *Cal. Aurelian. lib.* 1. *cap.* 14. & 15.
13 *Idem, acutor. lib.* 2. *cap.* 1.
14 Vinum tethalaſſomenon; *Idem, acutor. lib.* 1. *cap.* 14. & 15. On mêloit particulierement de l'eau marine daus le vin de Cos, & cela ſe faiſoit dans cette Iſle afin que le vin fût plus petillant, & qu'il ſe pût garder plus long-temps. Ou mettoit auſſi en d'autres endroits de la Grece des tonneaux pleins de vin nouveau dans la mer, & on les y tenoit quelque temps, ce qui rendoit ce vin plus vite prêt à boire. Cette derniere ſorte de vin s'appelloit *Thalaſſites*. Voyez Pline, *liv.* 14. *chap.* 8.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

l'eau marine, dans la penſée que le vin, aidé de la pointe du ſel dont cette eau eſt chargée, penetroit beaucoup plus avant & ouvroit plus puiſſamment les pores. La quantité qu'il donnoit de ce vin alloit juſqu'a une chopine. 15 Il faiſoit auſſi quelquefois boire de *l'eau ſalée* à ceux qui avoient *la jauniſſe*, pour leur lâcher le ventre; & il n'étoit pas tellement pour le vin qu'il n'employât très-ſouvent de l'eau, & qu'il ne fit même beaucoup tremper le vin à ceux à qui il en permettoit l'uſage, à la reſerve de quelque cas particulier, comme celui de la phrénéſie, où il prétendoit, comme on l'a vû, guérir les malades en les enyvrant. Il ordonnoit, dit Cælius Aurelianus, à ceux qui avoient un *caterrhe* d'augmenter du double, ou du triple la quantité du vin qu'ils beuvoient ordinairement, *en ſorte*, ajoûte Cælius, *qu'il leur faiſoit boire moitié eau & moitié vin.* On void par là, pour le dire en paſſant, que les Anciens étoient 16 fort ſobres à l'égard du vin dans leur parfaite ſanté, & qu'ils ne beuvoient que la ſixiéme, ou la quatriéme partie de vin pour le plus. De cette maniere il n'eſt pas ſurprenant qu'en uſant avec tant de retenue il ſe trouvât des Médecins qui ne le leur défendoient pas même dans les fiévres.

Il ordonnoit à ceux qui avoient 17 *le flux de ventre* de boire de l'eau la plus froide qu'il ſe pourroit, & il loüoit fort en diverſes occaſions *l'eau froide*, & même les *bains froids*.

Aſclépiade joignoit aux remedes, dont on a parlé, un régime particulier par rapport au manger. 18 Celſe dit qu'après que ce Médecin avoit bien fatigué ſes malades, pendant les trois premiers jours de leur maladie, il leur donnoit à manger le quatriéme; mais 19 Cælius Aurelianus ne parle d'aucun terme précis. Aſclépiade, dit-il, commençoit à nourrir ſes malades dès que l'accès ou la fiévre diminuoit, donnant de la nourriture aux uns le premier jour, aux autres le ſecond, aux autres le troiſieme, & ainſi de ſuite juſqu'au ſeptieme. On aura de la peine à croire que le jeune puiſſe être pouſſé juſqu'à ce dernier terme; néanmoins Celſe lui-même parlant de la maniere dont les prédeceſſeurs d'Aſclépiade conduiſoient leurs malades à cet égard, convient que ces Médecins leur ordonnoient une abſtinence de ſix jours; ajoûtant que le climat de l'Aſie ou celui d'Egypte peuvent permettre cette longue abſtinence, par où il ſemble que cet Auteur croyoit qu'on ne pouvoit pas pratiquer la même choſe en Grece, ou en Italie; quoiqu'il remarque 20 ailleurs qu'Héraclide de Tarente faiſoit jeuner juſqu'au ſeptiéme jour ceux qui avoient la fiévre quarte, 21 comme nous l'avons vû ci-deſſus. Or Tarente étoit en Italie, ou dans ce qu'on appelloit la grande Grece, mais on ne ſait pas ſi Héraclide pratiquoit en ſon païs. On pourroit croire qu'il ne s'agit pas ici d'une abſtinence entiere, & que ces malades jeunoient ſeulement à l'égard de la viande ſolide, prenans d'ailleurs quelques bouillons d'orge fort clairs, à la maniere de ceux que donnoit Hippocrate dans le plus gros de la fiévre; mais ſi cela étoit, ces Auteurs l'auroient infailliblement remarqué, au lieu qu'ils n'en diſent rien. Nous ne devons pas juger de ce que l'on pouvoit ſupporter

15 *Cels. lib. 3. cap. 24.*
16 *Vid. Mercurial. var. Lect. lib. 1. cap. 18.*
17 *Cels. lib. 4. cap. 19.*
18 *Lib. 3. cap. 4.*
19 *Acutor. lib. 1. cap. 14.*
20 *Lib 3. cap. 15.*
21 *Part. 2. liv. 2. chap 7.*

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

lier, oppoſant ce mot à celui de *phlebotomia*, qui ſignifie *la ſaignée*. 28 Ceux, dit-il, à qui la ſaignée ou la purgation ſont néceſſaires doivent être ſaignez, ou purgez au printemps. On pourroit apporter divers autres exemples s'il étoit néceſſaire.

On a déja remarqué qu'Aſclépiade avoit ſuivi l'opinion d'Eraſiſtrate à quelque égard; il avoit auſſi donné dans les ſentimens de ce Médecin en ce qui concerne les remedes *purgatifs*. Eraſiſtrate avoit crû, comme on l'a vû, que ce qui ſe vuide par le moyen de ces remedes vient du ſang & des parties ſolides du corps, qui ont été comme fondues, en ſorte que, ſelon lui, les purgatifs produiſent les humeurs au lieu de les purger; *la ſcammonée*, par exemple, change le ſang en *bile*, les *fleurs d'airain* le changent en *eau*, le *carthame* & les *bayes Cnidiennes* le convertiſſent en *pituite*. 29 Aſclépiade croyoit auſſi la même choſe; & lors qu'on lui objectoit que divers malades ſe trouvoient bien après avoir rendu ces humeurs, par le moyen des purgatifs appropriez, il répondoit que cela ne leur arrivoit pas pour avoir été déchargez de quelques mauvaiſes humeurs, comme on le croyoit communément, mais pour avoir diminué de la plénitude, ou de ce qu'il y avoit de ſuperflu dans tout le corps, quoi que ce ſuperflu ne fût pas plus gâté que le reſte. Il diſoit même 30 que les excrémens du ventre ne ſont pas naturellement quelque choſe d'étranger, ou qui ſoit auſſi inutile & auſſi nuiſible qu'on ſe l'imagine, puis que quelques animaux s'en nourriſſent, & que leur corps s'augmente par ce moyen. Mais quoi qu'il crût qu'on pouvoit recevoir quelque ſoulagement par cette ſorte d'évacuation, il ne croyoit pas néanmoins que l'on dût s'en ſervir, ſi ce n'eſt fort rarement, parce que le bien qui en pouvoit ſuivre étoit balancé par le mal que les purgatifs faiſoient d'ailleurs au corps.

Une autre raiſon qui faiſoit qu'Aſclépiade purgeoit rarement, c'eſt qu'il n'étoit pas dans l'opinion que la *plenitude* ou la trop grande abondance des humeurs pût être la cauſe *conjointe*, ou la cauſe la plus prochaine des maladies, c'eſt à dire celle qui les fait ou qui les entretient, en ſorte que cette cauſe étant ôtée les maladies doivent néceſſairement ceſſer. 31 *Si cela étoit*, diſoit Aſclépiade, *il s'enſuivroit qu'après de bonnes & amples évacuations, faites dans les commencemens de la maladie, le malade devroit être incontinent hors d'affaire, au lieu que la maladie, bien loin de ceſſer après les évacuations, va le plus ſouvent en augmentant.* La plénitude n'étoit donc tout au plus, ſelon lui, qu'une cauſe *antécedente* des maladies, ou une cauſe par accident.

Lors que le ventre étoit reſſerré, Aſclépiade jugeoit les *lavemens* ſuffiſans pour le relâcher, 32 & il en donnoit preſque dans toutes les maladies, quoique plus rarement que ne faiſoient les autres Médecins & avec plus de précautions qu'ils n'en prenoient. Il craignoit particulierement que l'uſage trop frequent de ce remede ne cauſât de trop grandes évacuations & n'affoiblît par conſequent

---

28 *Aphoriſm. lib.* 6. 47.

29 *Galen. de natural. facult. lib.* 1. *cap.* 13. *Idem de medicam. purgant. facult. cap.* 1. 2. 3. & *de elementis, lib.* 2. *chap.* 3.

30 Excrementa ventris negat aliena eſſe naturâ, ſiquidem ex ipſis etiam corpora augentur, quædam denique ex his animalia ſolummodò nutriuntur. *Cal. Aurel. acutor. lib.* 1. *chap.* 14.

31 *Galen. contra ea quæ à Juliano in Hippocr. aphor. dicta ſunt, chap.* 6.

32 *Cels. lib.* 2. *chap.* 12.

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

les pores. Si ces remedes ne suffisoient pas il faisoit une incision aux *amygdales*, & il venoit même à la *Laryngotomie*, c'est à dire, à l'ouverture du *Larynx*, ou de la *trachée artere*. Mais Cælius 39 traite cette derniere operation de fabuleuse, ou d'imaginaire, disant qu'aucun des prédécesseurs d'Asclépiade n'en avoit parlé, & que c'étoit une invention temeraire de ce Médecin, qui n'avoit été pratiquée de personne.

Asclépiade étoit aussi pour la *Paracentheſe*, c'est à dire, pour la *picqueure* du ventre, dans l'Hydropisie, mais il vouloit qu'on ne fit qu'un fort petit trou. Ces deux opérations qu'il proposoit marque qu'il ne tenoit pas toûjours les promesses qu'il avoit faites de n'employer que des remedes fort doux. Voila quelques échantillons de sa pratique, qui suffisent, pour faire voir en géneral quelle étoit sa méthode. On peut s'en instruire plus particulierement dans Cælius Aurelianus, & dans Celse. On trouvera ci-après, (*chap.* 11.) un raisonnement d'Asclépiade, touchant les ulceres ronds.

Quant à ce que Plutarque dit de l'*Hydrophobie*, & de l'*Eléphantiaſe*, 40 que ces deux maladies étoient nouvelles du temps d'Asclépiade, ou qu'on ne les avoit pas vües auparavant, la chose a été contestée parmi les Anciens. L'on aura occasion de dire encore un mot sur cette question, particulierement touchant l'Hydrophobie dans le livre suivant. Et pour ce qui est de l'Elephantiase, il est vrai que ce nom ne se trouve pas non plus que l'autre, dans Hippocrate; 41 mais il y a quelque chose d'équivalent, concernant cette derniere maladie.

CHAPITRE VIII.

Anatomie d'Asclépiade.

IL ne paroît pas qu'Asclépiade ait été fort versé dans l'Anatomie, ou du moins nous n'avons pas grand chose de lui sur ce sujet. Il croyoit, 1 dit Galien, que l'urine passe immédiatement, & en forme de vapeur, des boyaux dans la vessie, par les pores de ces parties; sur quoi cet Auteur le redresse vigoureusement, le renvoyant aux cuisiniers, & aux bouchers, qui pouvoient lui montrer que la vessie est comme attachée aux reins par le moyen des ureteres. Il le renvoye aussi à ceux qui ayant eu la pierre, ou quelque corps étrange dans les reins avoient senti par leur propre expérience que la cavité de ces parties étant bouchée l'urine est retenue. Il se peut qu'Asclépiade ne crût pas qu'il ne vint point du tout d'urine dans la vessie par les reins, & par les ureteres; mais que la promptitude avec laquelle on rend quelquefois par les urines ce que l'on vient de boire, lui eût fait naître la pensée qu'il pouvoit y avoir encore quelqu'autre voye pour l'urine plus courte que celle des reins. En ce cas Galien auroit eu autant

39 Est etiam fabulosa arteriæ ob respirationem divisura, quam laryngotomiam vocant, & quæ à nullo sit antiquorum tradita, sed caduca atque temeraria Asclepiadis inventione affirmata. *acutor. lib.* 3. *cap.* 4.

40 *Symposiac. lib.* 8. *problem.* 9.

41 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 3. *cap.* 12.

1 *De naturalib. facultat. lib.* 1. *cap.* 13.

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE IX.

Quelques particularitez de la vie, & de la conduite d'Aſclépiade. Les éloges qu'on lui a donnez; ce qu'on a dit contre lui, & ſa mort.

LE témoignage de l'Antiquité eſt preſque tout à l'avantage d'Aſclépiade. 1 Apulée l'appelle *le Prince*, ou *le premier des Médecins, ſi l'on en excepte Hippocrate ſeul.* Il eſt auſſi appellé *un très grand auteur de la Médecine*, par 2 Scribonius Largus; & *un Médecin qui ne le cede à aucun autre*, par 3 Sextus Empiricus. Celſe en faiſoit pareillement beaucoup d'état, comme on le verra ci-après. Une autre preuve de la grande réputation qu'Aſclépiade avoit acquiſe c'eſt qu'il fut demandé par Mithridate, comme on l'a vû ci-deſſus; mais ce que je trouve de plus avantageux pour lui c'eſt qu'il a été le Médecin, & l'ami de 4 Ciceron, comme celui-ci le témoigne lui-même, faiſant d'ailleurs beaucoup de cas de l'éloquence d'Aſclépiade; ce qui prouve que ce Médecin n'avoit pas quitté ſon mêtier de Rhéteur faute de capacité.

Galien qui n'étoit pas pour la Médecine d'Aſclépiade, ne laiſſe pas d'avoüer auſſi qu'il étoit fort éloquent, mais il lui reproche d'ailleurs qu'il étoit un Sophiſte, & qu'il étoit en poſſeſſion de contredire tout le monde. 5 Cælius Aurelianus lui impute auſſi le même defaut. Lors, dit-il, qu'on appelloit Aſclépiade, pour voir un malade qui avoit eu un autre Médecin, il affectoit de rejetter tous les remedes que ce Médecin avoit propoſez, & d'approuver tous ceux dont il n'avoit point parlé, comme ſi les mêmes remedes qui auroient été nuiſibles, étant adminiſtrez par un autre, devenoient utiles lors que lui-même les avoit ordonnez. L'Auteur que l'on vient de citer tire cette conſequence d'un paſſage de l'un des livres d'Aſclépiade, où celui-ci avoit dit en parlant de la cure de la Phrénéſie; que ſi un homme atteint de cette maladie tomboit entre ſes mains ſans avoir paſſé par celles d'un autre Médecin, & ſans avoir fait auparavant aucun remede, alors lui Aſclépiade appliqueroit extérieurement des matieres odorantes, comme du caſtoreum, du peucedanum, de la rue, & du vinaigre, ou de la liqueur où ces mêmes matieres auroient infuſé, & qu'il feroit enſuite donner un lavement pour dégager la partie obſtruée. Mais, ajoûtoit-il, ſi un autre Médecin a traité auparavant ce malade, il faudra d'abord en entrant défendre toute ſorte d'application de cataplâmes, ou d'huiles, & tout uſage de drogues qui ayent de l'odeur, tirer le malade de l'obſcurité, & le faire mettre dans un lieu clair, &c. Il ſe peut qu'Aſclépiade n'en uſât pas de cette maniere, par un eſprit d'envie, ou de contradiction, comme Cælius le veut inſinuer, mais par un tout autre motif. Comme on peut quelquefois guérir

1 *Floridor. lib.* 4.

2 *Epiſtol. ad Calliſtum.*

3 *Adverſ. Mathematicos, lib.* 7. *pag.* 175.

4 Neque verò Aſclepiades is, quo nos Medico amicoque uſi ſumus, tum cùm eloquentiâ vincebat cæteros Medicos, in eo ipſo quòd ornatè dicebat, Medicinæ facultate utebatur, non Eloquentiæ. *de Oratore, lib.* 1.

5 *Acutor. lib.* 1. *cap.* 15.

rir une même maladie en ſuivant de differentes routes, il pouvoit croire que l'on réuſſiſſoit en de certaines rencontres, en changeant la maniere de la cure, qui avoit été pratiquée dès le commencement, & en paſſant du froid au chaud, & du chaud au froid. Une preuve qu'il pouvoit être dans cette penſée c'eſt qu'il appelloit la cure qu'il propoſe en cet endroit une cure 6 *hardie*, c'eſt à dire, une cure extraordinaire, & que l'on ne doit preſque entreprendre qu'en des cas déſeſperez. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Des traits de pratique comme celui-ci, faiſoient ſans doute croire à pluſieurs perſonnes, qui ne ſavoient pas par quel principe Aſclépiade agiſſoit, qu'il étoit un inſigne Charlatan, c'eſt là l'idée qu'il ſemble que Pline ait voulu donner de ce fameux Médecin, dans ce que nous avons rapporté au commencement; & l'on n'en doutera pas un moment, quand on verra ce que le même Auteur ajoûte pour couronner les éloges dont il feint de l'accabler. 7 *Aſclépiade*, dit-il, *ayant défié la Fortune, en diſant qu'il conſentoit qu'on ne le crût point Médecin s'il étoit jamais attaqué de quelque maladie que ce fût, demeura victorieux, ou gagna cette eſpece de gageure, car il ne mourut que dans une extreme vieilleſſe, & encore par un accident, pour être tombé d'un eſcalier.* Il n'y a pas de l'apparence qu'un Philoſophe comme Aſclépiade eût été aſſez fou pour parler de cette maniere.

Nous pourrions mieux juger de ce qu'il tenoit ſi ſes écrits étoient venus juſqu'à nous, mais ils ſe ſont tous perdus, auſſi bien qu'un grand nombre d'autres pieces curieuſes des plus habiles gens de l'Antiquité, leſquelles nous ſerviroient beaucoup aujourd'hui. Quoi qu'Aſclépiade ne fût peut être pas un modele à ſuivre pour la pratique, il y auroit ſans doute bien du plaiſir à lire ſes livres, qui devoient être fort bien écrits, & s'ils n'étoient pas utiles aux Médecins, ils ſerviroient du moins aux Philoſophes, & donneroient du jour à ce que nous avons d'Epicure, de Lucrece, & de Démocrite. Au reſte la réputation d'Aſclépiade ayant été fort grande, & pendant ſa vie, & après ſa mort, il ne manqua pas d'avoir un grand nombre de diſciples, & de Sectateurs. Nous allons bien tôt voir les noms de quelques uns d'entr'eux, & quelques particularitez de leurs écrits; mais il faut auparavant dire un mot, à l'occaſion de ce Médecin, de divers autres qui ont auſſi porté le nom d'Aſclépiade, & qui ſont tous venus après lui, afin qu'on ne les confonde pas les uns avec les autres.

CHAPITRE X.

Divers autres Médecins du nom d'ASCLEPIADE.

ENtre les auteurs anciens qui ont écrit de la compoſition des médicamens il ſe trouve deux *Aſclépiades*, qui ſont citez par Galien, & qui ſont tous deux

6 Vehemens, & periculoſa curatio, quam *philoparabolon* appellavit. On expliquera cet mot *philoparabolos*, dans la troiſiéme partie, *liv.* 1. *chap.* 2. en parlant des eſclaves qui ont été Médecins.

7 Sponſione cum fortunâ factâ, ne Medicus crederetur ſi unquam invalidus fuiſſet ipſe; & victor, ſupremâ in Senectâ, lapſu ſcalarum exanimatus eſt, *lib.* 7. *cap.* 37.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

deux differens du premier ; ce qui eſt évident par la remarque que fait le même auteur, 1 que ces deux Aſclépiades ont vécu après Andromachus qui a été Médecin de Neron.

Celui que Galien cite le plus ſouvent ſur cette matiere, & qu'il nomme pour l'ordinaire ſimplement Aſclépiade, étoit plus particulierement diſtingué par le ſurnom de 2 PHARMACION, comme on l'apprend du même Galien. Ce ſurnom marquoit l'application principale de ce Médecin, qui étoit, comme on vient de le dire, la compoſition des *médicamens*, appellez en Grec *pharmaca*.

3 Cet Aſclépiade, qu'un 4 Savant confond avec le premier dont on a parlé, avoit compoſé dix livres ſur cette matiere, dont il y en avoit cinq qui traitoient des médicamens que l'on applique extérieurement ; & cinq autres concernant les médicamens qui ſe prennent par la bouche. Les deux premiers de ces livres portoient le nom d'une Dame nommée *Marcella*, à qui ils étoient dédiez ; en ſorte que le premier de ces cinq livres étoit intitulé 5 *Marcelle premiere* ; le ſecond, *Marcelle ſeconde*, &c. Les derniers portoient le nom d'un nommé *Maſon*, ou *Muaſon*, à qui ils étoient auſſi dédiez, & qui pouvoit être de la famille *Papiria*, à laquelle ce ſurnom étoit propre.

Galien rend témoignage à ce même Aſclépiade qu'il avoit fort bien écrit, & le met au rang des meilleurs auteurs qui avoient travaillé ſur la matiere dont on a parlé. Il le loüe même en particulier de ce qu'il avoit eu ſoin de marquer exactement le *modus faciendi*, ou la maniere dont on devoit s'y prendre pour bien faire les compoſitions qu'il décrivoit. Il le loüe encore d'avoir marqué avec la même exactitude les qualitez de chacun de ces médicamens, & la maniere de s'en ſervir. Voici un exemple qui fera conoître en quoi conſiſtoit cette exactitude, & de quelle utilité elle étoit ; *Emplâtre d'Aſclépiade pour les ulceres 6 Chironiens, & autres qui ſe ferment difficilement ; Prenez du ſquama æris, une once ; de la cire, demi livre ; de la réſine de larix, demi once. Il faut faire fondre la cire, & la réſine ; & après y avoir mêlé le reſte pulveriſé ſubtilement, on remuera bien le tout.* Voici la maniere de s'en ſervir ; *étendez une petite quantité de cette emplâtre ſur une piece de peau, qui ne contienne que la partie ulcerée. Mettez tout autour quelque médicament qui empêche l'inflammation, & ne levez vôtre emplâtre qu'au bout de trois jours. Alors vous laverez doucement la partie, & après avoir pareillement lavé, & ramolli l'emplâtre, qui a déja ſervi, vous la remettrez ſur l'ulcere ; & pratiquerez la même choſe de trois en trois jours, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée.* Galien qui rapporte cette méthode, après avoir témoigné qu'il l'approuve, tâche d'en rendre raiſon par un certain rapport que l'emplâtre acquiert avec le corps du malade, par le long ſéjour que cette emplâtre fait ſur la partie. Mais il ſemble qu'on peut rendre une raiſon plus ſenſible de l'effet du ſéjour de la même emplâtre ſur la partie pendant pluſieurs jours ; qui eſt, qu'en levant rarement l'emplâtre, ou en la laiſſant trois jours ſans la lever, la cicatrice a mieux le temps de ſe faire, ou les chairs ſe nourriſſent plus commodément, parce que l'ulcere eſt moins ſouvent expoſé à l'air qui peut en y introdui-

---

1 *De compoſit. medicam. ſec. locos, lib. 6. cap. 4.*

2 *De ſimplic. medicam. facult. lib. 10.*

3 *De compoſ. medicam. per genera, lib. 1. cap. 16. & 17. ibid. lib. 2. cap. 5. lib. 3. cap. 9. lib. 4. cap. 4.*

4 *Monſieur Di Capoa, pag. 369.*

5 *Voyez ci-deſſus un exemple d'une pareille maniere de dédicace, part. 2. liv. 2. chap. 7.*

6 *Voyez part. 1. liv. 1. chap. 10.*

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

PIADI IMP. DOMITIANI MEDICO T. F. I. Cet Aſclépiade, que Reinesius a eu raiſon de croire different du *Pharmacien*, quoi que Monſieur Spon les confonde, fait le le ſixieme.

Le ſeptieme ſe trouve dans un autre monument qui eſt à Arignan; 11 C. CALPURNIUS ASCLEPIADES PRUSA AD OLYMPUM MEDICUS PARENTIBUS ET SIBI ET FRATRIBUS CIVITATES VII A DIVO TRAIANO IMPETRAVIT NATUS III NONAS MARTIAS DOMITIANO XIII Cos. &c. Monſieur Spon traduit ainſi mot à mot toute cette Inſcription; *Cajus Calpurnius Aſclépiades, Médecin, de la ville de pruſe au pied du mont Olympe, a obtenu du divin Empereur Trajan ſept villes pour ſes pere & mere, pour lui, & pour ſes freres; & eſt né le quatrieme Mars ſous le treizieme Conſulat de Domitien; le même jour que ſa femme Veronica Chélidon, avec laquelle il a vécu cinquante & un ans; ayant été approuvé par les perſonnes de la premiere qualité à cauſe de ſa ſcience & de ſes bonnes mœurs; ayant été Aſſeſſeur dans les Magiſtratures du Peuple Romain, non ſeulement dans l'Italie, mais auſſi dans les autres Provinces* &c. Monſieur Spon ajoûte, *qu'à ſupputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Aſclépiade & celui de qui eſt cette Inſcription, le dernier étant de la même ville, le premier peut avoir été ſon petit fils, & l'héritier de ſa ſcience & de ſa réputation; puis qu'il obtint de la liberalité de l'Empereur Trajan, apparemment pour l'avoir délivré de quelque maladie dangereuſe, la poſſeſſion de ſept villes, ce qui eſt une particularité qu'aucun Auteur n'a remarquée; comme en effet il y a mille points hiſtoriques dans les Inſcriptions anciennes, qui nous ſeroient d'ailleurs inconus. Il étoit né*, continue Mr. Spon, *ſous le treizieme Conſulat de Domitien, qui répond à l'année de la Fondation de Rome*, 840. *& à celle de Nôtre Seigneur*, 88. *Et il mourut âgé de 70. ans, ſous l'Empire d'Antonin Pie, l'année de Rome* 910. *Par conſequent il exerça la Médecine ſous Trajan, Adrien, & Antonin, & même pluſieurs Magiſtratures, ce qui fait voir qu'il étoit de condition libre, & dans une haute eſtime.*

Il n'eſt pas impoſſible que cet Aſclépiade fût des deſcendans du Bithynien, comme l'a crû Mr. Spon; mais il s'eſt trompé dans ſon calcul quand il ajoûte, qu'à ſupputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Aſclépiade & celui de qui eſt cette Inſcription, le dernier peut avoir été petit fils de l'autre. Ciceron, qui étoit plus jeune qu'Aſclépiade, ou qui en parle du moins dans l'endroit qu'on a cité ci-deſſus comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, Ciceron, dis-je, étoit né l'An 647 de la Fondation de Rome, ſous le Conſulat de Q. Cæpio & de Q. Serranus, comme le témoigne Aulu-Gelle. Or depuis l'An 647 juſqu'à l'An 840, qui eſt le temps de la naiſſance de ce dernier Aſclépiade, il s'eſt écoulé 193 ans; ce qui eſt le double de l'intervalle qu'il peut y avoir entre la naiſſance d'un grand pere, & celle d'un petit fils.

Outre ces ſept Aſclépiades Gruter en marque encore deux; un TITUS ÆLIUS ASCLEPIADES, *Affranchi de l'Empereur*; & un 12 PUBLIUS NUMITORIUS ASCLEPIADES, *Affranchi*, & *Sextumvir de Vérone, Médecin Oculiſte.* Le même Auteur parle auſſi d'un *Lucius Fontejus Fortis*, de la race des Aſclépiades; mais ce dernier ne portoit pas le nom d'Aſclépiade; il ſe diſoit deſcendu de l'ancienne famille des *Aſclépiades*, c'eſt à dire, de la poſtérité d'Eſculape, dont on a parlé dans la premiere Partie de cette Hiſtoire.

Une

11 *Ibidem.*

12 *Voyez encore Rhodius ſur Scribonius Largus.*

Une autre Inſcription fournit un dixieme Aſclépiade; Scribonie Jucundæ L. Scribonius Asclepiades Uxori Statuit. 13 Rhodus croit que celui-ci étoit le même que *Scribonius Largus*, duquel on parlera ci-après. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

11 Cælius Aurelianus parle enfin d'un Médecin du même nom, qu'il appelle Asclepiades Titiensis, qui feroit l'onzieme s'il eſt different de tous ceux que nous avons nommez. Je crois qu'il faudroit lire *Citienſis*, pour *Citiæus*, qui eſt de *Citium*. On a parlé ci-deſſus d'un Apollonius que le même Auteur appelle auſſi *Titienſis*, & que l'on a jugé n'être pas different de celui que d'autres ont appellé *Citiæus*. Il ſe trouveroit peut-être encore d'autres Aſclépiades Médecins, ſi l'on en faiſoit une recherche fort exacte; de ſorte qu'il y a lieu d'être ſurpris que 15 *Reineſius*, ſavant Antiquaire, qui avoit promis une Hiſtoire de la Médecine, & qui étoit d'ailleurs fort verſé dans la lecture des Anciens, ſe face en quelque maniere de fête d'avoir découvert en tout ſix Médecins de ce nom.

Il y a eu divers autres Aſclépiades, mais qui n'ont pas été Médecins. Suidas a confondu l'Aſclépiade de Bithynie, avec un Aſclépiade *Myrléen*, qui étoit Grammairien & qui a vécu ſous Ptolomée Philopator. Voſſius, dans ſon livre des Hiſtoriens Grecs parle de divers autres Aſclépiades qui avoient écrit ſur diverſes matieres.

CHAPITRE XI.

Diſciples & Sectateurs du premier Aſclépiade.

IL eſt temps de quitter ces derniers Aſclépiades pour venir aux diſciples & aux Sectateurs du premier. 1 Dioſcoride met en ce rang les ſuivans; *Julius Baſſus*; *Niceratus*; *Petronius*; *Diodotus*; *Sextius Niger*; & il remarque que tous ces Médecins s'attacherent particulierement à la *Matiere Médicinale*, c'eſt à dire, à décrire les *plantes*, les *animaux* & les *minéraux*, qui ſervent à la Médecine. Comme leurs écrits ne ſont pas venus juſques à nous, on n'en ſait aucune particularité, ſi ce n'eſt ce que Pline en rapporte en quelques endroits, & ce que Dioſcoride en dit; qui eſt, qu'ils avoient, à la vérité, décrit avec exactitude les ſimples, ou les drogues les plus conues, mais qu'ils avoient touché fort legerement leurs vertus & les moyens de diſcerner celles qui ſont légitimes & bien conditionnées, d'avec celles qui ſont falſifiées ou gâtées; n'ayant d'ailleurs point examiné les effets de ces drogues par rapport à l'expérience, qui eſt la veritable regle qu'on doit ſuivre en cette occaſion, mais s'étant amuſez à faire des diſcours inutiles ſur les cauſes de ces effets, & à entaſſer diſputes ſur diſputes; outre que ces Auteurs avoient ſouvent pris une drogue pour une autre. Dioſcoride ajoû-

13 *In Scribonium Largum.*
14 *Acutor. lib. 2. cap. 5.*
15 *Inſcript. Claſſ. 1.*
1 *Lib. 1 præfat.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

te que Niger, quoi que le plus habile de tous, étoit quelquefois tombé dans cette derniere erreur, & que tous généralement n'avoient pas suivi un bon ordre. 2 Galien cite aussi une partie de ces Auteurs comme ayans bien écrit sur le sujet dont on a parlé.

A l'égard de JULIUS BASSUS, en particulier, quelques manuscrits de Dioscoride l'appellent *Tullius Bassus*; & Cælius Aurelianus lui donne le même nom. D'autres exemplaires de Dioscoride lisent *Tylæus*, & 3 S. Epiphane le nomme *Bassus Tylius*, mais il a de l'apparence que la premiere leçon est la meilleure. Galien cite quelquefois ce Médecin à l'occasion de quelques compositions de médicamens; & Cælius Aurelianus, parlant de l'Hydrophobie, dit que Tullius Bassus ordonnoit dans cette maladie des sternutatoires & des lavemens, ajoûtant que Niger étoit ami de ce Médecin. Nous apprenons de Pline 4 que Bassus avoit écrit en Grec, quoi qu'il fût Romain.

NICERATUS est de même cité par Galien comme Auteur de quelques médicamens; & Cælius Aurelianus parle de lui au sujet d'un livre, où Niceratus traitoit de la maladie appellée *Catalepsis*.

Pour ce qui est de PETRONIUS & de DIODOTUS, que Dioscoride distingue, Pline de ces deux n'en fait qu'un; *Petronius Diodotus*, dit cet Auteur, *celui qui a écrit un livre intitulé* antilegomena, *les Contradictions*, *ou* anthologoumena, *Recueuils*. Ce livre pourroit être celui où Petronius Diodotus avoit traité des Plantes, Pline remarquant que ce Médecin y condannoit l'usage du *Seris*, qui est une espece de *chicorée*, contre l'avis de tous les autres Médecins. St. Epiphane, à l'endroit qu'on a cité, distingue bien Petronius d'avec Diodotus, mais il confond le premier avec Niger; *Petronius Niger*, dit-il, *& Diodotus*. Il y a de l'apparence que c'est une faute de Copiste, & qu'il doit y avoir une virgule entre les deux premiers noms. *Celse* (*liv.* 6.) *cite un Theodotus*.

SEXTIUS NIGER, selon la remarque de 6 Pline, avoit aussi écrit en Grec, comme Julius Bassus son ami. Dioscoride, comme on l'a vû lui donne le premier rang entre ceux dont il parle, & Galien en fait de l'estime. On trouve un Q. CLODIUS. Q. L. NIGER, *Médecin Oculiste*, dans un ancien monument.

Au reste il faut remarquer, touchant ce que nous avons supposé au commencement, *que tous les Médecins dont on vient de parler sont disciples ou Sectateurs d'Asclépiade*, & dont nous avons donné Dioscoride pour Auteur, qu'il s'exprime de cette maniere dans les Editions ordinaires; *Julius Bassus*, dit-il, *Niceratus*, *Petronius*, *Niger*, *& Diodotus*, *qui sont tous des Asclépiades*, ou *des descendens d'Esculape*. 7 Meibomius à suivi cette maniere de lire, mais il est clair qu'il y a une faute, & qu'au lieu d'*Asclépiadæ*, les descendans d'Esculape, il faut lire *Asclépiadæi*, les Sectateurs d'Asclépiade, comme il y a dans d'autres manuscrits de Dioscoride. Quelle apparence que ces Médecins, qui étoient presque tous Romains, fussent tous descendus d'Esculape? On

---

2 *De simplic. medicam. facultat. lib.* 1. *cap.* 7.
3 *Contra hæreses*, *lib.* 1. *in principio.*
4 *In indice auctorum.*
5 *Lib.* 20. *cap.* 8.
6 *In indice auctorum.*
7 *In jusjurand. Hippocratis cap.* 2.

On verra ci-après un *Xénophon*; Médecin de l'Empereur Claude, qui se disoit de cette race, mais il étoit Grec & de la même ville qu'Hippocrate. Il est bien plus probable que ces Médecins, qui ont tous vêcu après Asclépiade, dont la réputation a été fort grande, ont suivi ses opinions & ont été ses Sectateurs. Ce que Dioscoride ajoûte qu'ils s'étoient fort attachez à rendre raison des proprietez des Simples, marque le penchant qu'ils avoient pour la Physique, en quoi ils suivoient apparemment leur Maitre, dont la Médecine étoit toute fondée sur la Philosophie, comme on l'a vû ci-dessus. Mais on a encore sur ce sujet le témoignage de Galien, 8 qui range aussi Niger entre les Sectateurs d'Asclépiade. Il est vrai que le passage où il en parle n'est pas mieux exempt de fautes que celui de Dioscoride, mais les plus anciens manuscrits sont clairs là-dessus. *Suite du Siecle xxviij & tout le Siecle xxxix.*

9 Métrodore est mis par Galien entre les plus zélez sectateurs d'Asclépiade. Je pense que c'est le même de qui 10 Pline dit, qu'à l'imitation de *Cratevas*, dont on parlera ci-après, il s'étoit contenté de faire peindre, ou de peindre lui même diverses plantes, & d'ajoûter les proprietez qu'on leur attribuoit, sans en donner aucune description, 11 *Dionysius*, Médecin dont on parlera aussi à son tour, pratiqua la même chose. On a fait ci-dessus mention d'un autre Métrodore, disciple de Chrysippe; & d'un troisiéme qui avoit commenté Hippocrate.

12 Asclépiade eut un autre disciple nommé Moschion, qu'on appelloit autrement *le Correcteur*, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son Maitre. On parlera d'un autre *Moschion* 13 dans la suite.

Artorius est mis au même rang que les précedens, par Cælius Aurelianus. Je crois que c'est le même Médecin qui est appellé *l'ami d'Auguste* par Suetone & par Plutarque, 14 & qui sauva la vie à cet Empereur le jour de la bataille de Philippes, en lui conseillant de se faire porter ce jour là au champ de bataille tout malade qu'il étoit. Ce fut un songe que ce Médecin avoit fait qui l'obligea à donner cet avis à Auguste, lequel, sans cela, seroit tombé entre les mains de Brutus, qui força, pendant le combat, le camp que cet Empereur avoit quitté. 15 Cælius Aurelianus de qui nous apprenons qu'Artorius étoit Sectateur d'Asclépiade & qui rapporte quelques traits de sa pratique, lui joint à cet égard un Clodius, un Alexandre de Laodicée, un 16 Chrysippe, qui avoit traité de la maladie appellée *Catalepsis*, & un Titus.

Ce dernier est, sans doute, le même 17 qu'Estienne de Byzance appelle Titus Aufidius, qu'il dit avoir été Sicilien; & auditeur d'Asclépiade.

8 *De simplic. medicam. facult. lib.* 6.
9 *Ibidem, lib.* 1. *chap.* 27.
10 *Lib.* 25. *chap.* 2.
11 *Voyez Part.* 2 *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 13.
12 *Galen. de different. puls. l.b.* 4. *chap.* 16.
13 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 13.
14 *Voyez encore Dion, Velleius Paterculus, & Valere Maxime.*
15 *Acutor. lib.* 3. *chap.* 11. & *lib.* 2. *chap.* 29. *Item, tardar. lib.* 4. *chap.* 28.
16 *On a parlé ci-devant, Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 1. *de quelques autres Médecins de ce nom.*
17 In voce *Dyrrhachium*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Le même Auteur nous indique encore deux autres disciples d'Asclépiade, un NICON, Agrigentin, & un PHILONIDES, de Dyrrhachium ; ajoûtant que ce dernier avoit exercé la Médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation, & composé quarante cinq livres concernant sa profession. Il y a eu un autre *Philonides*, Médecin, de Catania en Sicile ; qui est cité par Galien & par Scribonius Largus.

18 Galien parle d'un EUNOMUS, qu'il appelle *Eunomus Asclépiades*. Je crois qu'il faut lire *Eunomus Asclépiadæus*, c'est à dire Eunomus disciple d'Asclépiade.

On doit ajoûter à tous ces Sectateurs d'Asclépiade, un Médecin qui vivoit du temps de Celse, ou un peu avant lui, & à qui il rend témoignage 19 *qu'il étoit le plus ingenieux des Medecins de son siecle* ; Or Celse a vêcu sous Auguste & sous Tibere, comme on le verra ci-après. C'est de CASSIUS de qui il parloit, & c'est le même que 20 Galien & 21 Scribonius Largus appellent *Cassius le Medecin*. On trouve dans la Bibliotheque de Gesner un *Cassius Felix* que cet Auteur cite sur la foi de Matthieu Sylvaticus, & dont il soupçonne que les ouvrages manuscrits sont cachez dans quelque Bibliotheque. Le même Gesner fait ce Cassius different du premier, & d'un troisiéme qui est appellé *Cassius Jatrosophista*, duquel nous avons quatre vint quatre problemes de Médecine, écrits en Grec. Je n'ai rien à dire de Cassius Felix ; mais pour ce qui regarde ce dernier, le surnom de *Jatrosophista* (c'est à dire *Medecin Philosophe*) qu'on lui donne, répond si bien au titre *d'ingenieux* que Celse donne à celui dont on a parlé au commencement, que cela seul semble suffire pour persuader que le Cassius de Celse & celui-ci ne sont qu'une même personne. On peut d'ailleurs faire voir que le Cassius Jatrosophiste, ou l'Auteur des Problemes, 22 étoit dans les sentimens d'Asclépiade, ou se servoit de ses mêmes principes, d'où l'on peut en quelque maniere inferer qu'il n'est pas different du Cassius de Celse ; ce Cassius ayant vêcu précisément dans le temps des premiers disciples d'Asclépiade.

Ce qu'on vient de dire, du parti qu'avoit embrassé ce Médecin se recueille de divers endroits de ses écrits. On tire premierement cette conséquence du Probleme quinziéme, où cette question est proposée ; *pourquoi ceux qui ont les yeux chassieux guérissent quelquefois de cette maladie après avoir eu la fiévre, & quelquefois aussi perdent entierement la vûe?* Cassius attribue cela au *changement de pores* causé par la fiévre, qui survient en cette occasion par une espece de 23 *métasyncrise*. Il ajoûte, pour s'expliquer, que si la fiévre n'est pas trop violente, & que la métasyncrise soit médiocre, les chassieux s'en trouvent bien ; mais si la fiévre cause un trop grand mouvement, elle est, au contraire, extrémement nuisible. On tire la même conséquence du Probleme LXXXI, où Cassius établit la cause de la Paralysie & des mouvemens Convulsifs dans 24 *l'obstruction des pores*, ou des *trous imperceptibles* d'Asclépiade. Je ne crois pas

---

18 *De compos. medicament. per genera, lib. 5. chap.* 14.
19 Ingeniosissimus seculi nostri Medicus, *lib.* 1. *præfat.*
20 *De compos. medicament. local. lib.* 9.
21 *Compos.* 120.
22 *Vide Mercurial. Var. Lect. lib.* 4. *chap.* 13.
23 On verra ci-après l'explication de ce terme. *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 3.
24 *Voyez encore ci dessus, Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 6.

pas après cela qu'il y ait lieu de douter que l'Auteur de ces Problemes ne fût Asclépiadéen. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

La plusparт des questions qui sont agitées dans le petit ouvrage que nous avons de lui, sont d'ailleurs assez curieuses & l'on y répond d'une maniere fort ingenieuse. „ *On demande* pourquoi les ulceres ronds sont plus difficiles à cicatriser que les autres? Quelques Sectateurs d'Hérophile, *dit Cassius*, „ se fondans sur un raisonnement tiré de la Géometrie, ont crû que cela vient „ de ce que la figure circulaire, quoi que son enceinte semble petite, n'est „ pas veritablement telle, mais occupe un espace beaucoup plus grand qu'il „ ne paroit; or plus les ulceres sont grands, plus il faut de temps pour les fermer. Asclépiade, *répond Cassius*, renverse ce raisonnement lors qu'il fait „ voir, que pour venir plûtôt à bout de ces sortes d'ulceres, il faut emporter „ leurs bords, ce qui les aggrandit encore plus. Voici, *continue nôtre Auteur*, „ comment Asclépiade lui-même concevoit que la chose se fait. Il faut, disoit-il, supposer premierement que chaque chose a son mouvement qui lui „ est propre & naturel. Il faut supposer, en second lieu, que le mouvement „ le plus violent est celui qui tire son origine immédiatement des principes, „ c'est à dire du milieu, ou du centre des choses qui se meuvent. Il expliquoit „ sa pensée par l'exemple des fleuves & du feu, dont le milieu, ou le centre „ est toûjours ce qui est principalement agité, & ce qui se meut le plus rapidement. Pour appliquer ce raisonnement aux ulceres, il prétendoit que ceux „ qui sont ronds, ayant toutes les parties de leur circonference également „ proches du mieux, elles sont agitées d'un mouvement plus violent que les „ parties des ulceres d'une autre figure. Asclépiade, ajoûtoit, que ce mouvement se fait lors que les petits corps, étant poussez dans le détroit des pores, ils forcent le passage, & sortent derechef avec violence, ce qui empêche que la cicatrice ne puisse se faire. *Cassius répond à cela*, que si le raisonnement d'Asclépiade étoit juste, il s'ensuivroit que les ulceres des jeunes gens, ou des personnes les plus vigoureuses, seroient les plus difficiles „ à guérir, les petits corps étant chez eux dans un plus grand mouvement, „ & que le contraire devroit arriver aux personnes les plus foibles & les plus „ avancées en âge, ce qui est contre l'expérience. *La véritable cause du fait „ dont il s'agit est donc, selon Cassius*, que dans les ulceres ronds les parties saines sont également éloignées les unes des autres; ce qui fait qu'elles ont „ plus de peine à se joindre; au lieu que dans les ulceres qui ont des angles, „ les parties saines, & la peau, par où la cicatrice doit nécessairement commencer, se trouvans plus voisines, particulierement vers l'extrémité des „ angles, la cicatrice s'y forme plus aisément, & les bords de l'ulcere qui sont „ les plus proches l'un de l'autre se joignent avec plus de facilité, ce qui continue jusques à ce que toute la partie soit couverte.

„ *Voici une autre question. On veut savoir* d'où vient que dans les playes de „ la tête, lors que les membranes du cerveau sont offencées du côté droit, „ le gauche tombe en paralysie; & lors que le côté gauche est blessé, le droit „ devient aussi paralytique? *Cassius répond*, que cela vient de ce que les nerfs, „ qui tirent leur origine de la base du cerveau, se croisent, en sorte que ceux „ qui viennent de la partie droite de cette base, se portent vers le côté gauche, „ & ceux qui partent de la gauche, se vont rendre au côté opposé. Arétée, dont on parlera ci-après, croyoit aussi que les mêmes nerfs se croisent. On peut consulter Cassius touchant les autres questions qu'il propose. Ce qu'il dit sur cette derniere fait voir que s'il étoit grand Philosophe, il n'en étoit pas

meilleur

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

meilleur Anatomiſte non plus que ſon Maitre. Il ſe trouve encore un *L. Annius Caſſius Mithradorus*, Médecin. *Voyez les Miſcellanées d'Antiquitez Curieuſes de Spon.*

Celſe, Scribonius Largus, & Galien rapportent la deſcription d'un médicament que Caſſius donnoit contre la *Colique*, & qu'il faiſoit préparer par un de ſes eſclaves nommé 25 *Atimetus*, dont on parlera encore ci-après.

Aſclépiade eut auſſi un diſciple nommé THEMISON, dont on parlera dans le livre ſuivant. On parlera auſſi dans le commencement de la troiſiéme Partie, *d'Antonius Muſa*, qui peut paſſer pour avoir été des Sectateurs d'Aſclépiade.

CHAPITRE XII.

Divers Médecins contemporains d'Aſclépiade.

ON a remarqué ci-deſſus qu'Aſclépiade étoit déja en réputation vers le milieu du Siecle xxxix. Il y a de l'apparence qu'étant mort fort âgé, comme on l'a auſſi remarqué, il s'en fallut peu qu'il ne vît la fin de ce même Siecle; de maniere que les Médecins qui ont vêcu pendant cet intervalle, c'eſt a dire depuis le milieu du Siecle dont on vient de parler, juſqu'au commencement du quarantiéme, peuvent être regardez comme ſes contemporains.

Ciceron, qui vivoit dans ce même temps, nous a conſervé les noms de pluſieurs de ces Médecins, dont il parle comme de perſonnes qu'il a viües, & avec qui il a même eu quelque commerce. CRATERUS étoit l'un des plus conſiderables. Il étoit Médecin de *Pomponius Atticus*; & il paroit que Ciceron avoit beaucoup de confiance en lui par 1 deux endroits des lettres qu'il écrit au premier.

Mais le témoignage *d'Horace* & celui de *Perſe* ſont particulierement avantageux à ce Médecin. Il faut que la reputation que Craterus s'étoit acquiſe fût bien grande & qu'on le regardât comme un homme, qui poſſedoit parfaitement bien ſon art, & dont les deciſions étoient infaillibles, puis que ces deux Poëtes, qui ont vêcu après lui (particulierement le dernier, qui eſt venu cent ans après) mettent ſon nom pour déſigner un Médecin du caractere que l'on vient de toucher;

Non eſt Cardiacus, Craterum dixiſſe putato,
Hic æger, &c. Sermon. Lib. 2. Sat. 3.
Et quid opus Cratero magnos promittere montes. Sat. 3.

C'eſt la même choſe que ſi quelcun diſoit aujourd'hui; *Cet homme n'a point la maladie que vous penſez; contez là deſſus comme ſi Fernel vous l'avoit dit*; quoi que ce Médecin ſoit mort il y a près de cent cinquante ans. On verra ci-après d'autres exemples d'une ſemblable maniere de parler.

Néan-

25 *Voyez Part. 3. liv. 1. chap. 4.*

1 Commovet me Attica; etſi aſſentior Cratero; *& ailleurs*, De Attica doleo, credo tamen Cratero, *Ad Atticum, Epiſt. 13. & 14. lib. 12.*

Néanmoins quelque grand Praticien que fût Craterus on ne voit pas qu'il soit fort cité, & les Anciens ne nous parlent point de ses livres. Cet exemple fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que ceux qui ont le plus d'employ, & qui par conséquent pourroient écrire le plus utilement, ayant plus d'expérience que les autres, écrivent cependant plus rarement. C'est peut-être là une des principales causes du peu de progrès que la Médecine a fait jusques à present. Galien ne parle de Craterus que pour rapporter la description de deux ou trois médicamens, dont ce dernier avoit acoutumé de se servir; mais il ne dit rien d'ailleurs de sa pratique ni de ses opinions. L'un des médicamens dont il s'agit est un Antidote contre les poisons & contre la morsure des bêtes venimeuses. Il n'y entroit que cinq sortes de Simples, du *Marrube*; de la *Vervaine*; de la semence de *Rue sauvage*; du *Scordium*; & de l'écorce de *Rhamnus*, de chacun également. On mettoit tout cela en poudre & on l'incorporoit avec du miel. La dose de cette composition étoit de deux dragmes que l'on délayoit dans un peu de vin, ou que l'on mêloit avec de l'hydromel & de l'huile. Ce médicament étoit, comme on voit, assez simple, & n'approchoit pas de celui de Mithridate, dont on a parlé ci-dessus, & que l'on examinera encore dans la suite. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

2 La seule des cures de Craterus, dont on ait connoissance, c'est celle qu'il fit sur un de ses domestiques, à qui la chair se séparoit des os, par une maladie toute nouvelle & dont on n'avoit point oüi parler jusqu'à ce temps-là, à ce que dit l'Auteur de qui nous tenons ceci. Le moyen dont Craterus se servit pour tirer d'affaire son valet fut de lui faire manger des viperes en guise de poisson. Mais il faut remarquer que la maladie en question n'étoit pas si nouvelle que cet Auteur l'a crû. 3 Celle qu'Hippocrate décrit au troisiéme des Epidémiques semble être précisément la même. Au reste il paroit, par ce qu'on a dit, que Craterus pratiquoit à Athenes, d'où étoit Atticus.

Il y eût aussi, dans le même temps, un autre Médecin, qui ne fut pas moins dans l'estime de Ciceron & d'Atticus, & qui eut même beaucoup de part en leur amitié. Ce Médecin s'appelloit Alexion; il mourut avant Ciceron, & il en fut extrémement regretté, comme il paroît par ce que Ciceron lui même en écrit à Atticus; 4 *Quel malheur, qu'Alexion soit mort! On ne sauroit croire combien j'en ay été touché; & ce n'a pas été par la raison principale que les autres ont eûe de s'en affliger avec moi. Je n'ai pas été en peine, comme eux, à quel Médecin je m'adresserois à l'avenir. Qu'ai-je affaire maintenant de Médecin? Ou si j'en ai affaire, est-ce que les Médecins sont si rares? Je regrette particulierement l'amitié qu'Alexion avoit pour moi, la douceur de sa conversation, & son honêteté. Je suis encore sensible à cet accident par un autre endroit, lors que je con-*

2 *Porphyrius, de abstinentiâ animatorum.*

3 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv 3. chap. 10.*

4 O factum malè de Alexione! incredibile est quantâ me molestiâ affecerit; nec, me hercule, ex ea parte maximè quod plerique mecum; ad quem igitur te Medicum conferes? Quid mihi jam Medico? aut si opus est, tanta inopia est? amorem ergame, humanitatem, suavitatemque desidero; etiam illud; quid est quod non pertimescendum sit, cùm hominem temperantem, summum Medicum, tantus improviso morbus oppresserit? Sed ad hæc omnia una consolatio est, quòd ea conditione nati sumus; ut nihil quod homini accidere possit recusare debeamus. *Epistol. ad Attic. l.b. 15. chap. 1.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

voir qu'on ne peut guére conter ſur ce qu'elles contiennent ; en ſorte que ſi l'on n'a point d'autre moyen pour prouver qu'il y a eu deux Cratevas la preuve paroîtra fort foible. On pourroit peut être s'appuyer ſur 20 un paſſage de Dioſcoride qui parle de Cratevas, comme d'un *ancien Auteur* ; mais ſi Cratevas a vécu du temps de Mithridate, rien n'empêche que Dioſcoride n'ait pû l'appeller ancien ; celui-ci n'ayant écrit, pour le plûtôt, que ſous l'Empire de Neron, c'eſt à dire, environ cent cinquante ans après l'autre. On ſait que nous nous ſervons également du mot ancien, pour déſigner un homme qui a vécu il n'y a que cent ans, & un autre qui nous a devancez de pluſieurs ſiecles.

Au reſte Cratevas eſt ſimplement appellé 21 *Herboriſte* par Dioſcoride, qui ſemble même par là le diſtinguer exprès d'Andréas, qu'il appelle Médecin ; *Cratevas l'Herboriſte*, dit cet Auteur, *& Andréas le Médecin*. Il ne paroît pas néanmoins que cet homme ſe fût uniquement appliqué à la conoiſſance des *plantes* ; il avoit auſſi écrit ſur les *mineraux*, comme on l'apprend de 22 Galien, qui regarde Cratevas, & Dioſcoride, comme les meilleurs Auteurs qui euſſent écrit ſur ces matieres. Dioſcoride lui-même loüe auſſi Cratevas, & il lui rend témoignage que ce qu'il avoit écrit étoit exact, quoi qu'il n'eût pas une conoiſſance fort étendue des ſimples.

Mais nous apprenons de 23 Pline que Cratevas s'étoit contenté de deſſiner, ou de peindre les herbes qu'il conoiſſoit, & de marquer leurs proprietez au bas de la peinture, ſans les décrire autrement ; ce qui faiſoit, ajoûte cet Auteur, qu'on avoit de la peine à trouver de bons exemplaires de ſes livres ; parce qu'à force d'en faire diverſes copies les unes ſur les autres, les dernieres ne pouvoient qu'être fort differentes de l'original. Quelques autres Médecins, comme *Metrodore*, & *Dionyſius*, avoient imité Cratevas à cet égard, ainſi que le remarque le même Auteur. On peut voir par cet exemple de quelle utilité nous eſt l'art de l'Imprimerie, ou ſimplement celui de tirer des eſtampes ; & quelle peine il falloit que ſe donnaſſent les Anciens, qui ſavoient, à la verité, graver, mais qui n'avoient pas conoiſſance de l'art dont on vient de parler. On pouvoit facilement copier des écritures, mais chacun n'étoit pas Peintre pour copier les deſſeins de Cratevas ; & les copies des bons Peintres étoient d'ailleurs d'un prix qui ne permettoit pas à tout le monde d'acheter ces ſortes de livres. Il eſt vrai que les eſtampes qu'on tire d'une plante ne repréſentent pas les couleurs, qui ſe trouvoient, à ce que dit Pline, dans la peinture de Cratevas ; mais les couleurs peuvent être décrites plus aiſément que la figure de la plante, ne peut être tirée.

24 Aloyſius Anguillara a rapporté quelques fragmens Grecs de l'ouvrage de Cratevas, concernant les plantes, dans ſon livre des ſimples, écrit en Italien. On dit auſſi que le même ouvrage étoit à Conſtantinople, dans la Bibliotheque de Cantacuzene.

On

---

20 *In præfat. lib.* 1.

21 ῥιζοτόμος, c'eſt à dire, proprement *Coupeur de racines*. C'étoit le nom que l'on donnoit aux *Herboriſtes* ; & les livres qu'ils écrivoient ſur ce ſujet étoient appellez ῥιζοτομικὰ. Le Scholiaſte de Nicander *in Theriac.* cite un livre de Cratevas ſous ce titre.

22 *In lib. Hippocr. de nat. hum.*

23 *Lib.* 25. *cap.* 2.

24 *Vide Harduinum, in Indice auctorum Plin. & Schenkii Biblia Iatrica.*

On peut encore mettre au rang des Médecins de ce temps-là Nigidius Figulus, Sénateur Romain, qui avoit secondé Ciceron dans les efforts que ce dernier fit contre Catilina. Ce Nigidius avoit écrit *des Animaux*. Serenus Sammonicus (*dans Macrobe, liv. 3. chap. 16.*) l'appelle *le plus grand Auteur de tous ceux qui ont recherché les choses naturelles*. Nigidius étoit aussi très-expert dans l'Astrologie. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Les Médecins dont nous avons parlé 25 dans le chapitre, où nous avons fait mention de *Mithridate*, doivent être joints aux précedens, les contemporains de ce Prince, & ceux d'Asclépiade étant dans le même rang.

Mais à propos d'Asclépiade, il faut encore remarquer que l'Auteur du livre intitulé l'*Introduction*, lui joint, sinon par rapport au temps, du moins par rapport à la réputation, un Médecin dont le nom est differemment écrit dans les diverses éditions des œuvres de Galien, parmi lesquelles ce livre a été inseré. Celle de Chartier appelle le Médecin dont il s'agit Cianus, Κιανὸς. La version Latine, de l'édition de Jontes, le nomme Cienus. Je ne sai sur quels exemplaires, ou manuscrits ces éditions peuvent avoir été faites, mais le Galien Grec de Basle, imprimé en 1538. ne s'accorde, ni avec l'une, ni avec l'autre; car outre que ce nom n'est pas écrit de même, il commence par une petite lettre, κινὸς, *cinus*. Comme on ne trouve point dans Galien, ni ailleurs, que je sache, de nom semblable, cela me fait soupçonner qu'il y a une faute dans le texte Grec, & que les Copistes, ou les Interpretes ont fait deux hommes d'un seul.

Pour entendre ce que je veux dire, il faut savoir premierement qu'à l'endroit où ce nom est rapporté, ou rapporte aussi ceux des Médecins qui ont fait le plus de bruit dans chaque Secte, & que *Hippocrate, Dioclès, Praxagore, Hérophile, Erasistrate*, & *Mnésithée*, y sont nommez les premiers comme chefs de la Secte *Dogmatique*. Asclépiade vient ensuite, comme étant dans le même rang, & après lui le prétendu *Cienus*. Voici les propres termes de la derniere édition que j'ai citée; Ἀσκληπιάδης βιθυνὸς, κινὸς ὁ καὶ πρυσίας ἐκαλεῖτο. Si au lieu de κινὸς, on lisoit ἐκεῖνος, ou κεῖνος, on attribueroit à Asclepiade seul tout ce qui est dit ici, & on traduiroit de cette maniere, *Asclépiade Bythinien, celui qu'on appelloit autrement le Prusien*. Ou si l'on trouve que ce κινὸς, soit superflu, & que ce pronom ne soit pas en usage en ce sens, on peut dire que ϑυνὸς, est une repetition des deux dernieres syllabes du mot précedent, βιθυνὸς, dans lesquelle le ϑ a été changé en un κ, & le υ en ι, par une faute de Copiste. Cette conjecture est fondée sur ce qu'Asclépiade étoit effectivement de Prusa, dans la Bithynie, comme on l'a remarqué ci-devant. Sur ce pied-là *Cienus*, ou *Cianus*, seroit un personnage imaginaire.

25 *Part. 2. liv. 3. chap. 3.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE XIII.

De CLEOPATRE, &, à ſon occaſion, des Femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.

LA Médecine a été exercée autrefois par des femmes auſſi bien que par des hommes. CLEOPATRE, Reine d'Egypte, qui vivoit du temps de quelques uns des Médecins, dont on vient de parler, c'eſt à dire, dans la fin du Siecle XXXIX, & juſques au commencement du Siecle XL. nous en fournit un exemple. Nous avons encore aujourd'hui quelques livres qui portent ſon nom, & qui traitent *des maladies des femmes*. Si ces livres n'étoient point ſuppoſez, la préface ne permettroit pas de douter qu'ils ne fuſſent de la fameuſe Cléopatre Reine d'Egypte, puis qu'elle dit elle-même dans cette préface, qu'elle eſt ſœur d'*Arſinöé*. On ſait que Cléopatre eut une ſœur de ce nom, qu'Antoine fit mourir, pour plaire à cette Reine ambitieuſe. On dira que le livre & la préface dont on parle ſont des pieces également ſuppoſées, & il y a bien de l'apparence que cela eſt ainſi; mais on ne peut pas nier qu'il n'y ait eu d'autres écrits de Médecine fort anciens qui ont été publiez ſous le nom de Cléopatre peu de temps après ſa mort. 1 Galien rapporte diverſes compoſitions concernant *l'ornement*, ou *l'embelliſſement du corps* qui ſont tirées des livres d'une Cléopatre, & il ne cite pas ces livres comme nouveaux. Or Galien vivoit environ deux cens ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. Si ces livres n'étoient point auſſi ſuppoſez, il ne reſteroit qu'à ſavoir à laquelle des Cléopatres on doit les attribuer, ſi c'eſt à la mere ou à la fille. Quoi que cette derniere ait été mariée à un Prince qui entendoit quelque choſe dans la Médecine, comme on le verra ci-après, je ne crois pas que ce ſoit une raiſon ſuffiſante pour en inferer que les livres en queſtion étoient de ſa façon. Ce qui fait qu'on ne peut les donner qu'à la premiere, c'eſt que les Hiſtoriens nous en parlent comme d'une Princeſſe extremement curieuſe & ſavante. Plutarque nous apprend, dans la vie *d'Antoine*, qu'elle parloit pluſieurs langues. Il remarque, de plus, qu'elle avoit fait faire des eſſais de tous les poiſons, pour ſavoir ceux qui agiſſent le plus promptement & avec moins de douleur. On a encore une autre preuve plus convaincante de la curioſité de Cléopatre, par rapport à la Phyſique, ou à la Médecine, c'eſt l'expérience qu'elle fit devant Antoine, 2 lors qu'elle fit diſſoudre dans du vinaigre une perle d'un très-grand prix. Quant aux livres de Cléopatre que nous avons aujourd'hui, ils ne contiennent rien de particulier, & l'on n'y trouve que les mêmes remedes dont les Médecins ſe ſervent dans les maladies des femmes. Parmi ces livres je ne comprens pas ceux qu'on lui attribue concernant la Chimie, qui ſont viſiblement ſuppoſez. On trouve auſſi, à la fin des Priapées de Scioppius, des lettres de Cléopatre, qui ſont des pieces faites à plaiſir.

Cléo-

1 *De compos. medicam. local. lib.* 1. *cap.* 1. *&* 8. *lib.* 4, *cap.* 7. Paul Eginete, Aëtius, & d'autres Auteurs, citent auſſi ces mêmes livres.

2 *Plin. lib* 9. *cap.* 35.

Cléopatre n'a pas été la seule de son sexe, & de sa qualité, qui s'est mêlée de la Médecine. La fameuse Artemise, Reine de Carie, a aussi eu la réputation d'entendre le même art. On a dit qu'elle avoit donné son nom à l'*Armoise*, qu'on appelle en Latin *Artemisia*, quoi que d'autres prétendent que cette herbe ait plûtôt tiré son nom de la Déesse *Diane*, qu'on appelloit en Grec *Artémis*, comme on l'a remarqué dans la premiere partie de cette histoire. Artémise vivoit vers la Centieme Olympiade plus de quatre cens ans avant Cléopatre. Il y a encore eû une autre Artémise plus ancienne. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

On a vû ci-devant ce que les Anciens ont attribué à Isis, à Cybele, à Latone, à Diane, à Pallas, à Angitia, à Medée, à Circe, à Polydamna, à Agameda, ou Perimede, à Helene, à Oenone, à Hippo, à Ocyroe, à Epione, à Eriopis, à Hygiea, à Ægle, à Panacea, à Jaso, à Rome, & à Aceso, qui ont toutes passé pour entendre la Médecine. On dira, sans doute, qu'il y a peu de fondement à faire sur ces fables; mais quoi qu'il y ait souvent des veritez mêlées dans les contes les plus fabuleux, ce n'est pas sur cela seul, ni sur les histoires de *Cléopatre* & *d'Artémise*, que l'on s'appuye pour faire voir qu'il y a eu autrefois plusieurs femmes qui ont étudié ou exercé la Médecine.

La peine que la plûpart des femmes se font de découvrir aux Médecins certaines maladies secrettes, les a obligées dès long-temps à chercher d'autres femmes à qui elles pussent en faire confidence, & qui pussent les soulager. On a voulu anciennement leur disputer ce droit; & on s'est opposé en quelques lieux à cet établissement. 3 Une ancienne Loi des Athéniens défendoit aux esclaves, & aux femmes de se mêler de la Médecine, jusques là que le métier *d'accoucher*, qu'ils jugeoient dépendant de cet art, ne pouvoit être exercé que par des hommes. Mais quelques-unes des Dames Athéniennes ayant mieux aimé mourir que de souffrir que des hommes les accouchassent, on dit qu'une d'entr'elles nommée Agnodice, qui avoit appris la Médecine, ou l'art d'accoucher d'un nommé 4 *Hierophile*, s'avisa de se travestir pour secourir les autres; ce qui ayant été découvert obligea les Athéniens à faire une autre Loi qui permettoit aux femmes de condition libre d'apprendre la Médecine.

Les Egyptiens avoient eu long-temps auparavant des *Sages-femmes*; 5 l'Histoire Sainte nous a même conservé les noms de deux femmes Egyptiennes qui exerçoient cette profession, & qui sauverent un grand nombre d'enfans Juifs que la cruauté de Pharaon vouloit faire perir. L'une de ces femmes s'appelloit Sciphra, & l'autre Puha.

Les Sages-femmes de Grece & d'Italie ne se mêloient pas seulement d'accoucher, elles pratiquoient d'ailleurs la Médecine; d'où vient que 6 le mot Latin *Obstetrix*, & le mot *Medica* se trouvent Synonymes dans les livres des Jurisconsultes anciens. Les Grecs avoient aussi leurs ἰατρίναι, terme qui répond au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François *Médecines*. Ces femmes traitoient toutes les maladies qui sont particulieres au Sexe; & l'*Affection hystérique*

3 *Hygin fabular. cap.* 274.

4 *Voyez ci-dessus, part* 2. *liv.* 1. *chap.* 6.

5 *Exod. cap.* 1.

6 Quoties de prægnatione dubitatur, quinque Obstetrices, id est Medicæ, ventrem jubentur inspicere. *Ulpian. lib.* 1.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

que, ou le *mal de mere* étoit principalement de leur reſſort; comme on le recueuille d'un paſſage de 7 Galien; où il eſt même remarqué que ce ſont ces ſortes de femmes qui ont donné elles mêmes le nom à la maladie qu'on appelle *hyſtérique*, c'eſt à dire, *de matrice*. Il eſt encore fait mention de ces mêmes femmes, & de la maladie que l'on vient de nommer, dans 8 une Epigramme de Martial qui commence ainſi,

Hyſtericam vetulo ſe dixerat eſſe marito,

Elles s'attachoient auſſi à tout ce qui regarde 9 l'*ornement*, ou *l'embelliſſement du corps*, comme ſont non ſeulement toutes les eſpeces de *fards*, mais de plus tous les médicamens qui ſervent à ôter, ou à cacher les imperfections, ou les difformitez qui arrivent par des maladies, ou par quelqu'autre cauſe que ce ſoit.

Pluſieurs de ces femmes avoient même écrit des livres de Médecine qui ſont citez par les anciens Médecins. On trouve dans Ætius divers fragmens des livres d'une ASPASIE. Je ne ſai ſi c'eſt la même que cette belle Phocéenne qui fut maîtreſſe des Rois de perſe *Cyrus le jeune*, & *Artaxerxes*. Elien, qui fait aſſez au long l'hiſtoire de cette Dame, ne nous dit rien ſur ce chapitre. Mais comme il la fait paſſer pour avoir été fort univerſelle, juſques là que les Princes qu'on a nommez la conſultoient ſur les affaires de Politique les plus importantes, il ſe peut qu'elle eût auſſi conoiſſance de la Médecine, & qu'elle en eût écrit, ou du moins que cela eût donné occaſion de publier ſous ſon nom les écrits dont nous avons parlé.

Il y a d'aſſez bons remedes parmi ceux qu'Aſpaſie propoſe en diverſes maladies des femmes. Ætius l'a du moins crû ainſi, puis qu'il les a rapportez dans ſes recueils, ou il n'a apparemment mis que ce qu'il a trouvé de meilleur dans les Auteurs; Il y en a d'autres qui ſont dangereux, comme ceux qu'elle ordonne pour *faire avorter*, & pour rendre les femmes *ſteriles*; ce qui étoit auſſi bien un crime parmi les Payens que parmi nous, comme on recueuille du ſerment d'Hippocrate, & des Lois que les anciens Juriſconſultes ont faites ſur ce ſujet. Aſpaſie prétendoit neanmoins qu'il n'y avoit rien de criminel dans ſes vûes à cet égard; en ce qu'elle ne ſe propoſoit, comme elle le dit elle-même, que de conſerver les femmes qui ne peuvent accoucher ſans un peril manifeſte de leur vie.

Quoi que l'homicide ſoit défendu, l'on met encore aujourd'hui en probleme; 10 *S'il eſt permis de tuer ou l'enfant ou la mere, pour ſauver l'un ou l'autre, lors que*

---

7 *De locis affect. lib. 6. cap. 5.*

8 *Lib. 11. epigram. 72.*

9 L'art d'embellir ou de farder s'appelloit en Groc κοσμητικὴ, on l'a conſideré de tout temps comme dépendant de la Médecine. Nous parlerons dans la troiſieme partie de quelques Médecins qui ont travaillé ſur cette matiere, & nous dirons encore un mot de l'office des femmes à cet égard.

10 At quin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida ni moriturus. Itaque & inter arma Medicorum organon eſt, quo priùs pateſcere ſecreta coguntur, tortili temperamento cum anulo cultrato, quo intus membra cæduntur, anxio arbitrio, cum hebete unco, quo totum pecus extrahitur, violento puerperio. Eſt etiam æneum ſpiculum quo jugu-

que l'on void qu'il faut néceſſairement ſans cela que tous deux meurent? c'eſt à dire *Si un enfant étant vivant dans le ventre de ſa mere, on peut le tuer pour pouvoir le tirer de là, ne pouvant autrement ſauver la mere?* ou, *ſi la mere étant encore vivante, quoi que malade d'une maladie déſeſperée, on peut eſſayer de lui tirer ſon enfant vivant, en faiſant l'inciſion de la matrice, au hazard de tuer la mere, ou de la faire mourir plus vite?* Les avis des Docteurs, & des Caſuiſtes ſont de même partagez ſur la queſtion qui regarde les médicamens *abortifs*, & ceux *qui cauſent la ſtérilité.* Pluſieurs croyent que l'on peut s'en ſervir dans le cas marqué par Aſpaſie; mais il me ſemble qu'il faut plûtôt eſſayer tout autre choſe, & au pis aller qu'il vaut mieux qu'un mari s'abſtienne de ſa femme. Je laiſſe à part la queſtion; Si l'on peut donner des abortifs, ou cauſer la ſtérilité, ſans nuire d'ailleurs à une femme? & même, s'il y a de veritables abortifs, & ſi l'on peut aiſément rendre les femmes ſtériles par quelque médicament? 7 *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

11 Galien & 12 Pline font mention d'une Elephantis, qui avoit auſſi écrit touchant les remedes *abortifs*, & touchant les *fards*. Je crois qu'elle eſt differente de celle qui s'étoit rendue fameuſe par ſes vers laſcifs, dont 13 Suetone, les Auteurs des Priapées, & Martial ont parlé.

Galien rapporte auſſi quelques compoſitions de médicamens d'une Antiochis, qui eſt apparemmment la même à qui Héraclide Tarentin avoit dédié quelques-uns de ſes livres, comme on l'a vû ci-deſſus.

On trouve encore une Olympias, de Thebes; une Sotira; une Salpé; une Laïs, toutes citées par Pline, qui ajoûte que la ſeconde étoit ſage-femme. Leurs remedes étoient pour la plus grande partie ſuperſtitieux, ce qui n'eſt pas fort ſurprenant, les remedes de cette nature ayant été de tout temps du goût du peuple & principalement de celui des femmes.

Il eſt parlé dans Galien d'une Fabulla Libyca, que l'on a mis au rang des précedentes. Cornarius croit qu'il faut lire *Livia*, & non pas *Libyca*; & il ſoûtient que cette femme n'étoit point de la profeſſion dont il s'agit, mais que Galien a ſeulement fait mention d'elle comme d'une perſonne pour qui l'on avoit préparé le médicament qui eſt décrit à l'endroit que l'on cite, où on lit ces mots; *Fabulæ Libycæ compoſitum medicamentum*, qui peuvent être expliquez differemment, ſelon la differente ſignification du datif, qui ſe trouve auſſi bien dans le Grec que dans le Latin. Je crois que Cornarius a raiſon.

Victoria, Salviana, ou Salvina, & Leoparda ſont citées par 14 *Theodorus Priſcianus*. Africana eſt auſſi nommée par Marcellus l'Empirique, ſoit que ce fût le nom propre d'une femme qui ſe mêloit de la Médecine, ſoit que ce fût le nom de ſa patrie. 15 Scribonius Largus parle d'une femme *Africaine* de laquelle il avoit acheté le ſecret d'une compoſition pour la Colique.

On joint à toutes ces femmes une Trota, ou Trotula, dont on parlera

---

latio ipſa dirigitur, cæco latrocinio, ἐμβρυοσφάκτης appellant. *Tertull. lib. de anima, cap. 25. Vide Zacchiæ Quæſtion. Medico-Legales.*

11 *Pharmacor. local. lib. 1. cap. 1.*

12 *Lib. 28. cap. 7.*

13 *In Tiberio.*

14 *Voyez ci-après, part. 2. liv. 4. Sect. 1. chap. 13.*

15 *Compos. CXXII.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

quand on en ſera à *Eros*, Affranchi de Julie, qui vivoit ſous Auguſte. Tiraqueau met auſſi avec elles une ACHROMOS, de laquelle il veut qu'Hippocrate ait parlé au ſujet d'un remede que cette femme prétendue avoit pour la dyſenterie. On peut voir là-deſſus ce qui a été dit ci-devant (*part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.)

Nous finirons ce chapitre par les Inſcriptions qui ſuivent, où l'on void les noms de SENTIA ELIS, de JULIA SABINA, de SECUNDA, & le titre que ces femmes ſe donnoient. La premiere de ces Inſcriptions ſe trouve à Verone;

16 C. CORNELIUS
MELIBOEUS SIBI
ET SENTIÆ ELIDI
MEDICÆ
CONTUBERNALI.

La ſeconde eſt dans le Duché d'Urbin;

17 DEIS MANIB.
JULIÆ Q. L.
SABINÆ
MEDICÆ
Q. JULIUS ATIMEIUS
CONJUGI
BENE MERENTI.

Rhodius croit qu'il faut lire *Atimetus*, & non pas *Atimeius*. On a parlé ci-devant d'un eſclave de Caſſius qui portoit le premier de ces noms, & on en dira encore un mot dans la troiſiéme Partie, en parlant des Médecins qui ont vécu ſous Auguſte. Quant à *Julia Sabina*, la lettre L. qui ſuit ſon nom. & qui eſt ſeule avec un point, marque qu'elle étoit une Affranchie, *Liberta*.

Pignorius rapporte la troiſieme;

SECUNDA
LIVILLÆ S.
MEDICA

La lettre S. fait *Serva*, Eſclave. 18 On parlera des Eſclaves Médecins dans l'endroit, où l'on vient de dire que l'on parleroit d'Atimetus; & l'on y traitera de quelques autres employs des femmes par rapport à la Médecine.

Les Grecs avoient auſſi leurs ἀτρεϊδες, & leurs ἰατρίναι, termes qui répondent au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en Francois, *Médecines*. On trouve le premier de ces mots Grecs dans Hippocrate, au livre *des chairs*, ſur la fin; il paroit par la ſuite du diſcours qu'il donne ce nom aux *ſages-femmes*, que l'on appelloit communément μαῖαι. Le ſecond ſe trouve dans Galien (*de locis affect. lib.* 6. *cap.* 5.) On recüeille de ce paſſage que les *Iatrinæ* traitoient les maladies qui ſont particulieres au ſexe, ſur tout *l'affection hyſterique*, ou le *mal de mere*. Galien remarque même que ce ſont les femmes qui ont les premieres appellé cette maladie *affection hyſterique*, & que les Médecins ne l'ont ainſi nommée qu'après elles. Il eſt encore fait mention de ces mêmes femmes & de la même maladie dans l'Epigramme 72 du livre 11 de Martial;

Protinus

16 *Rhod. in Scribon. Larg. compos.* 122.
17 *Ibidem.*
18 *Voyez Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 2.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Protinus accedunt Medici, Medicæque *recedunt*

Cette Epigramme commence ainſi;

Hyſtericam *vetulo ſe dixerat eſſe marito*,

On demandera, peut-être, ſi ces *Jatrinæ*, ou ces *Médicæ*, étoient toutes ſages-femmes, & s'il n'y en avoit point qui, ſans ſe mêler des accouchemens, traitaſſent d'ailleurs les femmes dans leurs maladies? Il ſe peut qu'il y en eût quelques-unes qui n'exerçoient que le dernier de ces mêtiers, & que toutes les ſages-femmes fuſſent *Médecines*, ſans que ces dernieres fuſſent toutes ſages-femmes.

Quoi qu'il en ſoit, les femmes dont il s'agit s'attachoient auſſi à tout ce qui regarde *l'ornement* &c.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION PREMIERE.

Où l'on trouve l'établiſſement & le progrès de la Secte METHODIQUE fondée par THEMISON, au commencement du Siecle XL.

AVANT-PROPOS.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & ſuivans.

ON a inſinué ci-deſſus que les Chefs de la Secte Empirique, peu ſatisfaits des raiſonnemens Philoſophiques des principaux Médecins de leur temps, & déſeſpérans de pouvoir découvrir quelque choſe de plus utile par l'Anatomie, qui neanmoins commençoit alors à ſe mettre fort en crédit, renoncerent à la Philoſophie & à l'Anatomie, & réſolurent de ſe paſſer de l'une & de l'autre, pour ſuivre uniquement les lumieres que la ſeule Experience pouvoit leur fournir. Des raiſons approchantes de celles qui avoient porté les Empiriques à ſe ſéparer des autres Médecins, obligerent auſſi ceux dont nous allons parler à former un troiſiéme parti, ou une troiſiéme Secte, dans la Médecine, qu'ils nommerent *la Secte Méthodique*. Les principes d'Aſclépiade, ayant paru trop difficiles à entendre & trop vaſtes à l'un de ſes diſciples nommé Thémiſon, celui-ci crut qu'il falloit trouver un chemin plus aiſé & plus court, ou une *méthode* abrégée, qui fût de la portée de tout le monde.

C'eſt

C'eſt de là que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Médecine Méthodique*, comme on le verra plus particulierement ci-après. *Secte Méthodique dans le Siecle XL & ſuivans.*

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant celle des *cauſes cachées* des maladies. Les Méthodiques allerent beaucoup plus loin; ils ne ſe contenterent pas de ſuivre en cela les Empiriques; ils entreprirent de plus de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies que les Dogmatiques, & les Empiriques eux-mêmes avoient diſtinguées avec beaucoup de ſoin, & s'imaginerent qu'en obſervant ce que les maladies ont de *commun* entr'elles, à certain égard, il ne ſervoit de rien de deſcendre davantage dans le particulier. Ce fondement poſé, ils ſe mirent en ſuite dans l'eſprit, que comme il n'y avoit proprement, ſelon eux, que de deux ſortes de maladies, il ne falloit auſſi que de deux ſortes de remedes, qui étoient naturellement indiquez par les deux genres dont on vient de parler; de maniere qu'il ſuffiſoit de conoitre ſous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée pour trouver en peu de temps le remede. Par la même raiſon il n'étoit point néceſſaire d'entendre ni de Philoſophie ni d'Anatomie, ni même d'avoir une grande experience pour poſſeder la Médecine. Ce Syſteme parut ſi commode qu'un grand nombre de Médecins l'embraſſerent, & que cette Secte, qui commença preſque avec le Siecle XL, environ deux cents ans après l'établiſſement de celle des Empiriques, ſe ſoûtint, même avec quelque éclat, pendant trois ou quatre Siecles.

Il n'y avoit eu auparavant que deux autres Sectes générales dans la Médecine, la Secte Dogmatique & la Secte Empirique; car encore que les Médecins Dogmatiques, ou Raiſonnans, ayent été fort partagez entr'eux, & que chacun ait pû avoir ſon ſentiment particulier; neanmoins comme ils ſont tous convenus que *le raiſonnement*, & *l'expérience* ſont les deux baſes de la Médecine, & qu'ils ont également fait profeſſion de rechercher les *cauſes* des maladies par le moyen de l'Anatomie, & même de la Philoſophie, tous enſemble n'ont proprement formé qu'un ſeul parti. Cette remarque eſt importante, pour éviter la confuſion qui pourroit naître de ce que l'on a parlé ci-devant de la *Secte d'Hérophile*, de celle *d'Eraſiſtrate* & de quelques autres. Ce mot de *Secte* ne doit pas être pris à la rigueur en ces endroits. On ne s'en eſt ſervi, après les Anciens, que pour déſigner le gros de ceux qui ont ſuivi les ſentimens particuliers de ces fameux Médecins, & qui ont été à cauſe de cela appellez leurs *Sectateurs*. Aſclépiade lui même qui avoit fait de grands changemens dans la Médecine, & qui avoit pareillement eu ſes Sectateurs, ne doit pas non plus être diſtingué des Dogmatiques, ni regardé comme le Chef d'une Secte particuliere. Autrement il faudroit faire preſqu'autant de Sectes qu'il y a eu de Médecins de réputation, dont les ſentimens ont été un peu differens de ceux des autres, ce qui ſeroit embarraſſant. Au reſte, j'ai diviſé ce quatriéme livre en deux Sections, dont la premiere comprendra tout ce qui regarde la Secte Méthodique en particulier; dans la ſeconde je traiterai de quelques autres Sectes nées de la Méthodique, ou qui ſe ſont formées peu de temps après. Je garderai d'ailleurs le même ordre que j'ai ſuivi à l'égard d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, de Philinus, & d'Aſclépiade, c'eſt à dire, qu'après avoir fait l'hiſtoire particuliere de Thémiſon, je ferai, ſans interruption, celle de tous ſes Succeſſeurs les Médecins Méthodiques, quoi que les derniers d'entr'eux ayent vêcu fort long-temps après lui. Je reprendrai en ſuite le fil de l'Hiſtoire générale de la Médecine, dans le commencement de la troiſiéme Partie, en revenant au temps de Thémiſon.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE I.

THEMISON Chef de la Secte METHODIQUE, ou celui qui en a le premier dressé le plan. PROCULUS & EUDEME, ses Disciples, & VECTIUS VALENS.

THémison de Laödicée, l'un des disciples d'Asclépiade, vivoit sur la fin du Siecle XXXIX, & jusques vers le milieu du XL; comme on le recueille de ce que Celse en parle comme d'un homme qu'il a pû voir, mais qui n'étoit plus lors qu'il écrit; 1 *Thémison*, dit cet Auteur, *a changé dernierement, & dans sa vieillesse, quelque chose au Systeme de son Maitre.* Ce mot *nuper*, *dernierement*, marque que cela étoit arrivé peu de temps avant que Celse écrivît. Or Celse a écrit, comme on le verra dans la suite, peu de temps après le milieu de ce même Siecle, sur la fin du regne d'Auguste, ou au commencement de celui de Tibere.

Le changement que fit Thémison aux opinions d'Asclépiade paroitra par ce que l'on va dire, mais on ne laissera pas de faire dans la suite quelques reflexions sur ce sujet, pour faire mieux comprendre en quoi ces deux Médecins étoient differens. La Secte dont Thémison fut Auteur, fut appellée la Secte *Méthodique*, parce qu'il se mit en tête de trouver une *méthode* pour rendre la Médecine plus aisée à apprendre & à pratiquer; Voici quels étoient ses principes.

2 Il disoit premierement, que la conoissance des causes des maladies n'étoit point nécessaire, pourvû qu'on prît garde à ce que les maladies ont de *commun*, ou de *rapportant*, entr'elles. Ce fondement posé, il réduisoit toutes les maladies sous deux, ou tout au plus sous trois genres principaux. Le premier étoit le genre *resserré*; le second, le genre 3 *relâché*, ou *coulant*; & le troisiéme le genre *mêlé*, qui tenoit partie de l'un, partie de l'autre des deux premiers; c'est à dire que dans les maladies comprises sous ce troisiéme genre il y avoit d'un côté du *relâchement*, & de l'autre du resserrement.

Thémison observoit en second lieu que les maladies sont quelquefois *aigues*, & quelquefois *chroniques*, ou *longues*; qu'elles *croissent & vont en augmentant*, en certain temps; qu'en un autre elles sont à leur *plus haut période*; & qu'enfin on

---

1 Ex Asclepiadis successoribus Themison nuper ipse quoque quædam in Senectute deflexit. *Cels. præfat. lib.* 1. Pline (*liv.* 29. *chap.* 1.) marque expressément que Themison avoit été *auditeur* d'Asclepiade, mais ce qu'il dit d'ailleurs là-dessus n'est pas clair. On rapporte ce passage ci-après, *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

2 *Celsi præfat. lib.* 1.

3 Themison se servoit de ces termes Grecs, στεγνὸν, ἢ ῥωδὲς, στέγνωσις, ἢ ῥῖσις, qui répondent à ceux de *resserré*, & *coulant*; *resserrement*, & *flux*; termes qui étoient équivoques ou synonymes à ceux ci; τάσις, ἢ χάλασις, *tension*, ou *relâchement*; ἀτονία, ἢ ῥῶσις, *flaccidité*, ou *fermeté*; συναγωγὴ ἢ χύσις, *contraction*, ou *effusion*; ἀραίωσις, ἢ πύκνωσις, *rareté*, ou *épaisseur*. Tous ces mots, qui reviennent à peu près à la même chose, expriment ce que vouloient dire les Méthodiques; & ils se servoient tantôt des uns tantôt des autres selon les occasions. Les termes de ἀνεῳγμένον, *ouvert* & κεκλεισμένον, *fermé* ou *bouché*, leur étoient également familiers.

on les void *diminuer*, qui eſt la même diſtinction qu'avoit fait Hippocrate. En conſequence de cela Thémiſon diſoit qu'il falloit autrement traiter les maladie *aigues*; autrement les maladies *chroniques*, autrement celles qui ſont dans le temps de leur *augmentation*, autrement celles qui ſont à leur *plus haut période*, autrememement celles qui *diminuent*. Il prétendoit que la Médecine conſiſtoit uniquement en l'obſervation de ce petit nombre de regles fondées ſur des choſes tout à fait *évidentes*; & il ſuppoſoit que toutes les maladies, de quelque nature qu'elles ſoient, qui ſe trouvent compriſes ſous quelcun des genres que l'on vient de déſigner, doivent être traitées de la même maniere, de quelque cauſe qu'elles viennent, quelque partie qu'elles attaquent, & en quelque païs, ou en quelque ſaiſon que l'on ſe rencontre. Sur ces principes il définiſſoit la Médecine, par, *une Méthode qui conduit à conoitre ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qui eſt évidente en même temps.* *Secte Méthodique dans le Sieclexl & ſuivans.*

De cette maniere Thémiſon convenoit avec les Médecins Empiriques, en ce qu'il ne contoit point, non plus qu'eux, ſur ce qui eſt *obſcur*; on dira encore un mot ſur ce ſujet un peu plus bas. Il convenoit d'ailleurs avec les Médecins Dogmatiques, en ce qu'il admettoit comme eux le *raiſonnement*. Il s'accordoit encore avec les mêmes en ce qu'il établiſſoit, auſſi bien qu'eux, pour fondement de ſa méthode, *l'Indication*, laquelle étant une ſuite du raiſonnement étoit rejettée par les Empiriques, comme on la vû ci-deſſus. Mais s'il étoit du ſentiment des Médecins Dogmatiques, à l'égard de l'Indication en géneral, il ne laiſſoit pas d'être fort éloigné d'eux, en ce qu'il ne reconoiſſoit point d'autre indication que celle que lui fourniſſoit *le genre de la maladie*; au lieu que les Médecins Dogmatiques prétendoient, que le genre, ou l'eſpece du mal, n'étoit point ce qui indiquoit le remede qu'il y faut apporter, & la maniere dont on doit ſe conduire dans la cure; mais qu'on devoit plûtôt regarder en cette rencontre à la *cauſe* qui a produit ce mal & qui l'entretient, laquelle, ſelon eux, indique d'autant plus naturellement le remede, que dans toutes les maladies le remede conſiſte à ôter, ou à éloigner la cauſe qui les a produites. Thémiſon rejettoit de même les autres indications que les Médecins Dogmatiques tiroient de *l'âge* du malade, de ſes *forces*, de ſon *païs*, de ſa *coutume*, de la *ſaiſon de l'année*, de la nature de la *partie malade* &c. en quoi il étoit auſſi oppoſé aux Médecins Empiriques, leſquels, quoi qu'ils ne vouluſſent pas oüir parler *d'indication*, ne laiſſoient pas d'avoir de grands égards à toutes les circonſtances que l'on vient de rapporter, & qui rempliſſoient les obſervations qui leur ſervoient de regle dans la pratique.

Il n'eſt pas plus difficile de voir la difference qu'il y avoit entre le Syſteme de Thémiſon & celui d'Aſclépiade ſon Maitre. L'on a vû que celui-ci croyoit que *la Santé* conſiſte en une *juſte proportion des pores du corps*, & *les maladies* en une *diſproportion de ces mêmes pores*. A la verité, c'eſt cette opinion d'Aſclépiade qui avoit donné lieu à celle de Thémiſon; mais au lieu que le premier enviſageoit une partie de ces pores comme des cavitez, ou des eſpaces inſenſibles, qui s'étoient faits par le concours des atomes, dans le temps de la formation de chaque corps, & qu'il raiſonnoit là-deſſus en Philoſophe, celui-ci n'alloit pas ſi avant; il ſe contentoit apparemment de croire qu'il doit y avoir des pores en divers endroits du corps humain, de quelque nature qu'ils fuſſent, quoi qu'on ne le voye pas. C'étoit du moins la penſée de quelques-uns des Méthodiques qui vinrent après lui, qui apportoient là-deſſus l'exemple de la *peau*, de laquelle on n'apperçoit pas les *trous*, quoi qu'il ſoit très certain,

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

certain, par les ſueurs qui en ſortent, qu'il y en a pluſieurs. Thémiſon ne pouvoit pas admettre les pores d'Aſclépiade, parce que cela étoit contre ſes principes, qui ne devoient être tirez, comme on l'a dit, que de choſes évidentes; il reconoiſſoit bien des pores, mais il ne vouloit pas déterminer de quelle nature ils étoient. Les pores, diſoit il, ne ſont pas évidens, mais je les découvre, ou je les ſuppoſe, par une conſequence évidente tirée de la ſueur. C'eſt dans cet eſprit que les Méthodiques diſoient que la Médecine eſt *un moyen*, ou *une méthode qui conduit d'une choſe évidente, ou apparente à une autre choſe qui n'étoit pas conue.*

Mais la principale difference qu'il y avoit, par rapport aux moyens de trouver des remedes, entre les ſentimens d'Aſclépiade & ceux de Thémiſon; c'eſt qu'encore que le premier cherchât les cauſes de la ſanté & des maladies dans la proportion, ou diſproportion des pores, néanmoins il ne croyoit pas que cette idée génerale ſufit à un Médecin, en ſorte qu'il ne dût s'informer de rien de plus particulier. Aſclépiade croyoit avec Hippocrate & tous les autres Médecins, hors les Méthodiques, qu'il falloit regarder à ce que les maladies ont de *commun* & à ce qu'elles ont de *propre*; au lieu que Thémiſon ſe contentoit de voir le rapport géneral qu'il y a entr'elles, ſans s'embarraſſer l'eſprit des differences particulieres qui s'y rencontrent. Ce qu'on dira touchant *Theſſalus*, autre Médecin Méthodique, confirmera ce que l'on vient d'avancer. Enfin Thémiſon ne s'attachoit point à la recherche des *cauſes* des maladies comme avoit fait Aſclépiade; il n'en vouloit conoitre que *le genre*, qu'il découvroit, diſoit-il, par des ſignes évidens, de la même maniere que les Empiriques faiſoient profeſſion de conoitre & de diſcerner les maladies par leurs ſignes, & non pas par leurs cauſes, qu'ils regardoient comme impénétrables. C'eſt en quoi les Empiriques & les Méthodiques s'accordoient particulierement; je veux dire à chercher à s'inſtruire de la nature des maladies par leurs ſignes, ce qui faiſoit que les uns & les autres étoient fort exacts à rapporter tous les ſignes d'une maladie. On verra par la ſuite comme ces derniers s'y prenoient à cet égard.

Ceci eſt tiré pour la plus grande partie de Celſe; & c'eſt tout ce que l'on peut découvrir du ſyſteme de Thémiſon, qui paroit aſſez different de celui d'Aſclépiade, quoique le même Celſe inſinue, comme on l'a vû, que la difference n'étoit pas grande. Il eſt vrai qu'à l'égard de ſa pratique on voit par les extraits qu'en donne Cælius Aurelianus, que ce Médecin imitoit à peu près Aſclépiade, mais comme il n'avoit inventé la Méthode que dans ſa vieilleſſe, il y a de l'apparence qu'il n'avoit pas eu le temps de proportionner parfaitement ſes remedes à ſon raiſonnement ſur la nature des maladies. 4 *Thémiſon*, dit Cælius, *étoit encore engagé dans les erreurs d'Aſclépiade, & la Secte Methodique n'etoit alors que dans ſes premiers rudimens, ou n'étoit pas encore bien formée.*

Entre les fautes que Thémiſon avoit commiſes contre les loix de la Méthode, on lui reprochoit qu'il donnoit à boire de l'eau froide aux malades qu'il avoit fait ſaigner, ce qui étoit, ſelon les autres Méthodiques, ordonner deux remedes contraires l'un à l'autre, la ſaignée qui ſert à *relâcher*, & l'eau froide qui *reſſerre*. Cælius Aurelianus remarque auſſi que Thémiſon donnoit en diverſes maladies des *purgatifs*. Il purgeoit par exemple dans *l'Aſthme*, avec du *diagrede*, & dans la *Lethargie* avec de *l'Aloës* diſſout dans de l'eau. Dans la maladie appellée *Catalepſis* il purgeoit auſſi avec du *diagrede*, auquel il joignoit du *Caſtoreum*; il employoit encore divers autres purgatifs, ce que les Méthodiques n'approuverent pas dans la ſuite. Thémiſon

4 *Tardar. lib. 1. chap. 1.*

miſon ne ſe conduiſoit point non plus comme ces derniers par rapport aux divers temps propres, pour *prendre de la nourriture*, pour *s'exercer*, pour *ſe baigner*, pour *tirer du ſang*, pour *appliquer des ventouſes*, & mêmes *des Sanſues*. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Mais il y a une remarque hiſtorique à faire à l'égard de ce dernier remede, je veux dire à l'égard de l'*application des Sanſues*. Je ne crois pas que Thémiſon fut le premier qui ſe fût aviſé de le pratiquer, & Aurelianus ne le remarque pas. Cependant je ne vois point qu'Hippocrate, qui a fait mention de toutes les autres manieres de tirer du ſang, & preſque de toutes les ſortes de ſecours qu'on donne ordinairement aux malades, ait parlé de celui-ci. Je ne vois pas même dans les extraits que Cælius, donne de la pratique de *Diocles*, de *Praxagore*, d'*Hérophile*, d'*Héraclide Tarentin*, d'*Aſclépiade*, & des autres Médecins qui ont été entre Hippocrate, & Thémiſon; je ne vois pas, dis-je, que l'application des Sanſues ſe trouve entre les remedes dont ces Médecins ſe ſervoient. On pourroit dire qu'encore qu'ils auroient conu ce remede, il ne s'enſuit pas qu'il doive être rapporté dans les extraits que nous avons concernant leur pratique, ces extraits étant auſſi courts qu'ils le ſont; mais cette réponſe ne ſatisfait pas tout à fait, parce qu'on n'oublie pas dans ces mêmes endroits de parler de remedes qui ſont de moindre importance que celui dont il s'agit. Et pour ce qui eſt d'Hippocrate, dont nous avons les œuvres toutes entieres, ou peut s'en faut, il eſt viſible que ſon ſilence ſur ce même remede eſt une preuve qu'il ne l'employoit pas.

Qui ſera ce donc qui aura inventé l'application des Sanſues? Je penſe qu'il en eſt à peu près de ce remede comme de la 5 *ſaignée*, de laquelle on n'a pu marquer les premiers qui l'ont pratiquée. On ne ſait point non plus qui eſt l'inventeur de l'application des Sanſues; mais comme Thémiſon eſt, ſi je ne me trompe, le plus ancien, & le premier des Auteurs que nous avons, qui en ait parlé, cela me ſemble être une preuve que ce remede étoit nouveau de ſon temps, du moins parmi les Médecins, qui que ce ſoit qui l'ait inventé. Ce même remede fut continué par ceux de la Secte de Thémiſon en diverſes occaſions; dans la penſée que comme la ſaignée, ou l'ouverture des grandes veines, cauſoit un *relâchement général*, dans tout le corps, les Sanſues relâchoient *en particulier*, la partie ſur laquelle elles étoient appliquées; à peu près comme les ventouſes, 6 qu'ils appliquoient quelquefois après que les Sanſues étoient tombées, pour tirer davantage de ſang, ou comme ils parloient, pour relâcher davantage.

Il ſemble même que l'application des Sanſues étoit tellement propre, ou particuliere aux Méthodiques, que Galien dont la pratique étoit fort differente de la leur, & qui eſt venu fort long-temps après Thémiſon, n'en a pas daigné parler. L'on trouve, à la verité, quelque petite choſe ſur ce ſujet dans ce fragment, ou dans ce livre imparfait, qui eſt intitulé, *des ventouſes, de la Scarification, des Sanſues*, &c. qui eſt parmi les œuvres de cet Auteur; mais qui apparemment n'eſt pas de lui, puis qu'on trouve à peu près la même choſe, pour ce qui regarde les Sanſues, dans 7 *Oribaſe*, qui déclare avoir tiré ce qu'il en dit d'*Antyllus*, & de *Ménémachus*, qui étoient Méthodiques, du moins le dernier, & non pas de Galien. On ne peut pas dire, que Galien ne conût pas

5 *Voyez ci-deſſus, part. 1. liv. 1.*
6 *Cæl. Aurel. acutor. lib. 3. cap. 3.*
7 *Lib. 7.*

Unable to display this page

trouvera encore 11 quelque choſe concernant ce Médecin, dans les chapitres ſuivans.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Thémiſon eut apparemment pluſieurs diſciples, mais il n'y en a eu que deux dont les noms nous ſoient reſtez, un Proculus, & un Eudeme, qui ſont mis en ce rang par Cælius Aurelianus. A l'égard de ſes Sectateurs tous les Méthodiques doivent être regardez comme étant de ce nombre, quoi qu'ils ayent fait de grands changemens à ſes principes, & qu'il ſe ſoient preſque tous voulu ériger en chefs de Secte, comme on le verra ci-après. Je ne ſai rien touchant *Proculus*, que ce qu'en rapporte l'Auteur que je viens de citer, qui eſt quelque choſe de peu conſiderable concernant la pratique.

Pour ce qui eſt d'*Eudeme*, dont Cælius rapporte auſſi quelques petits traits de pratique, remarquant entr'autres choſes qu'il donnoit des *lavemens d'eau froide*, à ceux que l'on appelloit *Cardiaci*, (*Voyez ci-après, part. 2. liv. 4. ſect. 1. chap. 6.*) je crois que c'eſt le même que l'adultere de Livie, qui eſt appellé par Tacite *l'ami, & le Médecin de cette Dame*, & qui empoiſonna Druſus ſon époux. Tacite ajoûte, *que cet Eudeme faiſoit parade de beaucoup de remedes ſecrets, afin de paroître plus habile dans ſon art*; maxime qui a réuſſi à pluſieurs Médecins qui n'avoient pas d'ailleurs des talens, pour ſe faire diſtinguer en agiſſant plus naturellement. Je dis que ce Médecin de Livie, & le diſciple de Thémiſon peuvent être une même perſonne, parce que le temps n'y repugne pas, & que les diſciples de Thémiſon vivoient ſous Tibere, auſſi bien que l'Eudeme de Tacite. Toute la difficulté qu'il pourroit y avoir, c'eſt que les Méthodiques n'étoient guére pour les ſecrets, comme on le verra dans la ſuite; mais on peut répondre que la *Methode* n'étoit pas encore dans ſa perfection du temps de Thémiſon, comme on l'a remarqué.

L'on a parlé ci-devant de trois, ou de quatre *Eudemes*; dont le premier étoit Vendeur d'Antidotes, *Pharmacopola*; le ſecond, étoit un Médecin de Chio; (*part. 1. liv. 4. chap. 7.*) Le troiſiéme c'eſt l'Anatomiſte contemporain d'Hérophile, ou de ſes diſciples, (*part. 2. liv. 1. chap. 8.*) Le quatriéme, eſt celui dont on a parlé au même endroit, & de qui l'on dit, qu'il avoit décrit en vers la compoſition d'une eſpece de Thériaque, ſuppoſé qu'il ſoit different de l'Anatomiſte, ce qui pourroit bien être. Le galant de Livie fait le cinquiéme. On trouve encore dans Galien un Eudeme qu'il appelle l'*ancien*, & dont il rapporte quelque compoſition de médicament; (*pharmacor. local. lib. 9. cap. 5.*) Athénée (*lib. 9.*) cite un Eudeme *Athenien*, qui avoit écrit touchant *les herbages*. Enfin Apulée, (*Apolog. 1.*) parle d'un Eudeme qui avoit traité *des animaux*. On ne ſauroit dire, ſi ces derniers ſont differens des quatre ou cinq premiers.

Vectius Valens, qui eut le même commerce avec Meſſaline femme de Claude, qu'Eudeme avoit eu avec Livie, eſt introduit par Pline, comme Auteur d'une nouvelle Secte. Il y a de l'apparence qu'il avoit auſſi donné dans celle de Thémiſon, mais qu'il commença à y faire quelques changemens, comme firent preſque tous les Méthodiques qui vinrent après lui, & dont chacun prétendit par cette raiſon, je veux dire pour avoir un peu changé les principes de Thémiſon, être l'Auteur d'une nouvelle ſorte de Médecine. Pline ajoûte que Valens étoit fort éloquent, & qu'il s'acquit une grande réputation dans ſon art. Je penſe que c'eſt le même que Cælius Aurelianus, appelle *Valens le Phyſicien*.

11 *Voyez encore ci-après, part. 3. liv. 2. chap. 1. où il eſt parlé des Archiatres*; & *part. 3. liv. 1. chap. 2.* où il eſt parlé d'un *Thémiſon* Médecin, qui étoit eſclave d'Apulée. *Ibidem, lib. 2. cap. 3.*

Unable to display this page

adreſſoit à Neron. *J'ai fondé une nouvelle Secte, qui eſt la ſeule veritable, y ayant été obligé parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précedé n'a rien trouvé d'utile ni pour la conſervation de la ſanté, ni pour chaſſer les maladies; & qu'Hippocrate lui-même, a débité ſur ce ſujet pluſieurs maximes nuiſibles.* Theſſalus aſſuroit de plus que perſonne avant luî n'avoit découvert les 4 *rapports*, ou les *convenances* qu'ont les maladies entr'elles, non pas même Thémiſon, qui paſſoit pour avoir le premier parlé de ces rapports; ce qu'il avoit écrit ſur ce ſujet étant, ſelon Theſſalus, quelque choſe de monſtrueux. *Secte Méthodique dans le Siecle xl & ſuivans.*

Ce ne fut pas là tout. La bonne opinion que Theſſalus avoit de lui-même, ou l'avantage qu'il croyoit avoir ſur tous ceux qui exerçoient le même mêtier que lui, le porta à cet excès de vanité de ſe donner le titre de 5 *Vainqueur des Médecins.* Voici de quelle maniere Pline parle de cette affaire. Après avoir dit que le Médecin *Vectius valens*, duquel on a parlé, s'étoit acquis un grand credit dans la Cour de l'Empereur Claude, il continue ainſi; 6 *Peu de temps après parut Theſſalus, ſous le regne de Neron; Ce Médecin improuvoit toutes les maximes de ceux qui l'avoient precedé, & déclamoit avec une eſpece de rage contre tout ce qu'il y avoit eu de Médecins au monde; mais on peut juger de ſon eſprit & de ſa conduite en cette occaſion, par la preuve qu'il en donna d'ailleurs, lors qu'il prit le titre de* Vainqueur des Médecins, *titre qu'il fit graver ſur ſon tombeau, qui eſt au chemin d'Appius. Jamais Bâteleur*, continue Pline, *n'a paru en public avec une plus nombreuſe compagnie que celle que Theſſalus avoit ordinairement*, &c.

Il n'y a pas dequoi s'étonner que Theſſalus attirât une ſi grande foule de monde, & particulierement de diſciples, 7 promettant, comme il faiſoit, d'enſeigner toute la Médecine dans ſix mois. Et en effet, ſi cet art n'eût conſiſté qu'en ce que les Méthodiques vouloient que l'on en ſût, il eſt ſûr qu'il ne falloit pas un long terme pour l'apprendre; puiſque d'un côté ils retranchoient, comme on l'a dit, aux Médecins Raiſonnans, ou Dogmatiques, l'examen des *cauſes des maladies*, & que de l'autre ils ſubſtituoient aux pénibles *Obſervations* ſur leſquelles les Empiriques ſe fondoient uniquement, les Indications tirées des *Rapports* dont on a parlé, qui étoit la choſe du monde la plus aiſée; de maniere que le ſeul travail qui reſtoit aux Méthodiques ne conſiſtoit preſque qu'en la conoiſſance & au choix des remedes, ce qui n'étoit pas non plus fort difficile, n'en cherchant principalement que de deux ſortes.

Voici ce que Galien dit de la difference qu'il y avoit des ſentimens de Theſſalus à ceux d'Aſclépiade, par où nous commencerons à découvrir le ſyſteme du premier; *Theſſalus*, 8 dit cet Auteur, *a réduit toutes les maladies qui ſe peuvent guérir par le régime à deux ſortes, comme avoit fait Aſclépiade, mais il a ôté, ou crû*

---

4 On les appelloit en Grec κοινότητες, en Latin *Communitates* termes qui répondent au François *Communautez*; mais ce mot a un uſage fort different dans nôtre langue.

5 ἰατρονίκης.

6 Eadem ætas, Neronis principatu, ad Theſſalum tranſilivit, delentem cuncta majorum placita, & rabie quadam in omnis ævi Medicos perorantem; quali prudentiâ ingenioque æſtimari vel uno argumento abundè poteſt, cùm monumento ſuo (quod eſt Appia via) Iatronicen ſe inſcripſerit. Nullius hiſtrionum equorumque trigarii comitatior egreſſus in publico erat. *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

7 *Galen. Method. Medend. lib.* 1. *cap.* 1.

8 *Method. medend. lib.* 1. *cap.* 6.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

inutiles plusieurs vûes particulieres selon lesquelles Asclépiade se conduisoit dans la pratique de la Médecine. C'est à dire qu'encore qu'Asclépiade regardât l'ouverture ou le resserrement des pores, comme ce qui établit les deux genres principaux des maladies, il croyoit néanmoins qu'il falloit chercher des differences un peu plus particulieres, & distinguer ce que chaque maladie a de propre. Galien oppose 9 en un autre endroit Thessalus à Asclépiade & à Thémison joints ensemble. *Thessalus*, dit-il, *a changé quelque chose dans le système de Thémison & d'Asclépiade, car au lieu que ceux ci croyoient que comme la santé consiste en la symmetrie ou proportion des pores du corps, & la maladie en la disproportion des mêmes pores, le retour à la symmetrie est ce qui fait le rétablissement de la santé; Thessalus a crû qu'il falloit, pour guérir une maladie changer entierement tout l'état des pores de la partie malade; & c'est*, ajoûte Galien, *de cette opinion qu'est venu le mot de* 10 métasyncrise, *qui ne signifie autre chose qu'un changement qui arrive dans les pores.*

Pour ce qui regarde la difference qu'il y avoit d'ailleurs entre le système de Thémison en particulier & celui de Thessalus, c'est ce que l'on ne sait pas bien au juste. On sait seulement en géneral, comme on l'a dit ci-dessus, que Thessalus avoit apporté du changement aux dogmes de Thémison, & qu'il passoit pour avoir perfectionné la Médecine Méthodique. Sur ce pied là il semble qu'on pourroit attribuer à Thessalus tous les principes des Méthodiques qui sont venus après lui; mais nous apprenons de Galien que les Médecins de cette Secte n'étoient guere d'accord entr'eux. Les uns, par exemple, prétendoient que le *flux* & le *resserrement* fussent communs à toutes les maladies en géneral; les autres soûtenoient que ce flux & ce resserrement n'avoient lieu, ou ne servoient d'indication, que dans les maladies qui se guériſſent par le régime de vivre, & par là ils excluoient particulierement celles qui demandent le secours de la Chirurgie. C'est, sans doute, ce dernier sentiment qui a obligé l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, d'ajoûter de nouveaux *rapports* à ceux de Thémison, & il se peut que ces nouveaux rapports soient ceux que Thessalus avoit inventez, mais on n'en est pas entierement sûr, quoi qu'il paroisse qu'il étoit du sentiment qu'on a touché en dernier lieu, comme le premier passage de Galien que nous avons cité le prouve.

L'Auteur de *l'Introduction*, après avoir remarqué, qu'il y a non seulement des *rapports*, ou des *convenences* qui regardent les *maladies*, mais qu'il y en a encore qui regardent leur *cure*; & que les premiers sont appellez *passifs*, qui consistent au *resserrement* & au *flux*; & les derniers *curatifs*, qui consistent à *relâcher* & à *resserrer*; sans conter une autre espece de rapport qu'il appelle *temporaire*, qui regarde la differente maniere de se conduire dans les differens temps d'une maladie; après avoir, dis-je, fait ces remarques, qui expliquent ce que Thémison avoit dit en gros, il ajoûte qu'il y a des rapports qui concernent la *Chirurgie* en particulier, & qui sont differens des autres; ces derniers rapports consistent à *ôter ce qui est étranger, ou étrange à l'égard du corps*, ou *à l'égard de son état naturel.*

Il y a de deux sortes de choses, poursuit cet Auteur, que l'on peut appeller *étranges* ou *étrangeres* par rapport au corps; les unes sont *extérieures*, les autres *intérieures.* Les extérieures sont, par exemple, *une épine* ou *une fleche*, ou quel-

9 *Method. med. lib. 4. cap. 4.*

10 On expliquera plus particulierement ce terme dans le chapitre suivant.

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

„ *Theſſalus continue de cette maniere un peu plus bas*; Les vieux ulceres qui ne
„ ſe ferment point, ou qui étant amenez à cicatrice s'ouvrent derechef, four-
„ niſſent les indications ſuivantes. Premierement ceux qui ne peuvent être ci-
„ catriſez indiquent qu'on ôte, ou qu'on enleve ce qui empêche qu'ils ne ſe
„ ferment, & qu'on renouvelle la partie malade, & qu'après les avoir rendu
„ ſemblables à des playes récentes, on les traite comme s'ils étoient tout nou-
„ veaux. Si cela ne réuſſit pas, vous devez employer les remedes adouciſſans,
„ & ceux dont on ſe ſert dans les tumeurs accompagnées d'inflammation. Quant
„ aux ulceres qui étant cicatriſez s'ouvrent derechef, pendant le temps qu'ils
„ commençent à s'ouvrir, ou à s'exulcerer pour la ſeconde fois, ils indiquent
„ qu'on les traite comme on feroit un phlegmon, c'eſt à dire, une tumeur
„ enflammée, qui ſeroit toute nouvelle, & qu'on y applique un cataplâme
„ adouciſſant, juſqu'à ce que 14 l'irritation ſoit paſſée; après quoi vous travail-
„ lerez à cicatriſer; & en ſuite vous appliquerez tout autour du lieu, où étoit
„ l'ulcere, une emplâtre, où il entre de la moutarde, & qui faſſe venir de la
„ rougeur en la partie, ou quelqu'autre médicament qui en change la diſpoſi-
„ tion, & face que cette partie ne ſoit plus ſuſceptible du mal comme elle
„ l'étoit auparavant. Que ſi vous ne pouvez pas même par cette voye venir à
„ bout de corriger la diſpoſition de la partie, attachez vous à tout le corps en
„ géneral, & tâchez d'y cauſer du changement par la métaſyncriſe; ce que
„ vous obtiendrez, ou en faiſant faire divers exercices, ſur leſquels on pren-
„ dra avis des experts dans la 15 Gymnaſtique, ou en augmentant, & di-
„ minuant tour à tour la nourriture, ou en débutant par des vomitifs.

Il paroît par ce que l'on vient de dire que Theſſalus ne s'en étoit pas tenu aux convenances de Thémiſon. On parlera dans le chapitre ſuivant de quelques autres nouveautez qu'il avoit introduites, après avoir vû ce qu'il entendoit par le mot de *métaſyncriſe* dont il ſe ſervoit.

CHAPITRE III.

De la Métaſyncriſe, *& des remedes* métaſyncritiques. *De* l'Abſtinence de trois jours; *& de l'effet des* Purgatifs *ſelon Theſſalus.*

ON a pû comprendre par ce qui a été dit que ce que Theſſalus appelloit *métaſyncriſe* étoit *un changement qu'il prétendoit faire dans tout le corps, ou dans quelque partie ſeulement.* Galien rend le mot *métaſyncriſis* par celui de *metaporopoieſis*, qui marque que le changement dont on a parlé arrive par rapport à l'état des *pores*. Pour entendre mieux quelle eſt la force, & la vraye ſignification de ces mots, il faut ſe ſouvenir du ſentiment d'Aſclépiade touchant les corps des animaux, qu'il prétendoit avoir été formez, auſſi bien que tout ce qu'il y a dans le monde, par *la rencontre des atomes*, ce qui l'obligeoit d'appeller tous les corps συγκείματα, ou συγκρίσεις, *confuſions*, ou plûtôt *aſſemblages*; parce

14 ἀγανάκτησις. Ce terme Grec répond préciſement au François; l'un eſt l'autre eſt métaphorique.

15 On a vû dans la *Part. 1. liv. 2. chap. 8.* ce que ſignifie ce terme.

parce qu'ils étoient, selon lui, un effet de l'assemblage & du mêlange des atomes. Asclépiade se servoit encore, pour expliquer ce qui arrivoit aux corps, des termes de συγκρίσεως, & διακρίσεως, *se mêler* & *se séparer*; de maniere que si le premier de ces mots marquoit ce qui arrive aux atomes lors qu'ils s'unissent pour former les corps, & si le second marquoit leur dissolution, il fallut inventer un troisiéme mot qui exprimât le changement qui se fait lors que ces mêmes corps, après s'être désunis, retournent en leur premier état, & ce mot fut celui de μετασυγκρίσεως. Cœlius Aurelianus, qui étoit lui même Méthodique, traduit ce terme par *recorporare*, & μετασύγκρισις, qui en a été formé par *recorporatio*. Je ne sai, au reste si Asclépiade, qui avoit employé les termes de συγκρίσεως, & διακρίσεως, s'étoit aussi servi de μετασυγκρίσεως, mais Cassius, que nous avons conté entre ses disciples, s'en est servi; en sorte qu'il paroît du moins que Thessalus, qui est venu long-temps après Cassius, ne l'avoit pas inventé. Quoi qu'il en soit, 1 Galien remarque avec raison que Thessalus ne se tenoit pas dans les bornes de la *Méthode*, lors qu'il mettoit en usage ce dernier mot; puis que ce mot ne pouvoit être entendu qu'on ne supposât auparavant, comme une chose conue, les *petits corps* & leur *assemblage*. Or cela étoit au delà de ce que les Méthodiques faisoient profession de savoir; car ils ne vouloient point qu'on pénetrât dans des causes qui étoient encore moins cachées que n'étoient ces principes d'Asclépiade. *Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.*

L'on a vû par le dernier passage de Thessalus, que la *moutarde* est mise au rang des *médicamens métasyncritiques*. On regardoit de la même maniere tous les simples acres & brûlans, qui font rougir la peau, ou qui excitent des vessies, ou causent de la demangeaison à la partie sur laquelle on les a appliquez, telles que sont la *moutarde*, la *grenouillette*, le *thapsia* &c. 2 *Le suc & la racine de thapsia*, dit Dioscoride, *sont les plus forts de tous les médicamens qui ont une proprieté* metasyncritique, *soit pour attirer du profond du corps, soit pour* 3 *changer l'état des pores*. Quoi que cet Auteur, qui vivoit en même temps que Thessalus, comme on le verra dans la suite, se soit servi du terme de *métasyncritique*, on n'en peut pas inferer certainement qu'il fût de sa Secte. On trouve ce même terme, par rapport aux médicamens, dans Galien, dans Oribase, dans Aëtius, dans Paul Eginete. Ces Médecins ne faisoient pas difficulté de l'employer pour marquer cette sorte de médicamens qui tirent de loin, quoi qu'ils n'en fissent pas l'usage qu'en faisoient les Méthodiques, ou qu'ils ne raisonnassent pas comme eux. On verra plus particulierement quels étoient ces médicamens & la maniere dont les Méthodiques s'en servoient, dans les chapitres suivans.

Au reste si Thessalus n'étoit pas l'Auteur de la métasyncrise, il fut le premier qui introduisit *l'Abstinence de trois jours*, par laquelle les Méthodiques commençoient la cure de toutes les maladies, & qui fit que ceux de cette Secte furent appellez dans la suite *Diatritarii*, de διατριτὴς, qui est le nom que Thessalus avoit donné à cette abstinence, & qui marque le terme de *trois jours* auquel ce Médecin l'avoit limitée. Asclépiade & plusieurs autres anciens Médecins avoient, à la verité, fait jeuner leurs malades pendant un certain terme, mais ce terme n'avoit pas eu de regle certaine, comme on a pû le remarquer

1 *De simplic. medicam. facultat. lib. 5. chap. 25.*
2 *Lib. 4. chap. 157.*
3 Μεταπεπτικῶν.

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE IV.

SORANUS, le plus estimé de tous les Méthodiques. Quatre ou cinq Médecins de ce nom.

LE plus habile de tous les Médecins Méthodiques & celui qui mit la derniere main à la *Méthode* ce fut Soranus, c'est du moins là le jugement qu'en fait Cælius Aurelianus, qui étoit de la même Secte, & qui fait remarquer diverses fautes que Thessalus avoit commises par rapport aux principes de la Secte dont il s'agit, quoi que d'autres l'ayent regardé comme celui qui avoit perfectionné cette espece de Médecine. On pourroit croire que les Méthodiques ayant été partagez entr'eux, l'un donnoit la préference à un Médecin & l'autre à un autre, & que Cælius ne préfere Soranus à Thessalus; que parce qu'il étoit prévenu en faveur des sentimens du premier. En effet, je ne doute point que cet Auteur ne se fût déterminé en partie par cette consideration; mais il est certain d'ailleurs que Soranus a été estimé même par des Médecins qui n'étoient par de sa Secte. Galien qui ne ménage pas fort les Méthodiques, & qui maltraite particulierement Théssalus, ne dit rien contre Soranus. Au contraire, il témoigne en rapportant la description que ce dernier avoit donnée de quelques médicamens; il temoigne, dis-je, qu'il avoit vû par experience que ces médicamens étoient bons. Suidas dit aussi que Soranus avoit écrit plusieurs livres qui étoient fort estimez. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui attribue, comme on l'a vû ci-dessus, à Thessalus d'avoir perfectionné la *Méthode*, met simplement Soranus au rang de quelques autres Méthodiques, dont on parlera ci-après, qui avoient eu des sentimens particuliers.

1 Soranus vivoit sous les Empereurs Trajan & Adrien. Il étoit d'Ephese; son pere s'appelloit *Ménandre*, & sa mere *Phébé*. Il avoit demeuré en suite à Alexandrie, mais il étoit enfin venu s'établir à Rome, où il pratiqua la Médecine sous les Empereurs qu'on a nommez. Ses écrits se sont perdus, mais on peut en quelque maniere se dédommager de cette perte en lisant Cælius Aurelianus, qui avoüe lui même, comme on le verra au chapitre suivant, que tout ce qu'il a écrit n'est qu'une traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu trois, ou quatre autres Médecins du même nom. Le premier étoit Ephesien aussi bien que le précedent, mais il a vêcu long temps après lui. Suidas remarque que ce second Soranus avoit aussi écrit divers livres de Médecine, entre lesquels il y en avoit un qui étoit intitulé, *Des maladies des femmes*, ou *Des choses qui regardent les femmes*. C'est apparemment de ce livre qu'a été tiré le fragment Grec qui a pour titre, *De la matrice & des parties des femmes*, qui a été mis au jour par Turnebus, dans le Siecle passé; & qui est aussi à la fin du vint & quatriéme livre d'Oribase. On trouve pareillement dans 2 Ætius divers extraits des livres d'un Soranus concernant *les maladies des*

1 *Voss. de Historic. Grac. lib.* 3. *Suidas.*
2 *Tetrabibl.* 4. *Serm.* 4.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

femmes. Ce Soranus étoit, ſans doute, celui dont on vient de parler. Il paroît du moins par quelques-uns des remedes que contenoient ces livres, que le premier Soranus n'en étoit pas l'Auteur. On trouve, par exemple, dans le chapitre du ſcirrhe de la matrice, la propoſition d'un *purgatif*, ce qui étoit contre la pratique des Méthodiques, & particulierement contre celle du premier Soranus, comme on le verra ci-après. C'eſt ce ſecond Soranus qui a écrit *la vie d'Hippocrate* que nous avons. Cette piece a été tirée d'un livre du même Auteur qui contenoit les vies de tous les Médecins qui l'avoient précedé, & l'hiſtoire des Sectes qu'ils avoient ſuivies; ce qui étoit un deſſein approchant du mien.

Le troiſiéme Soranus étoit de Molles en Cilicie; on le diſtingue des autres par le ſurnom de *Mallotes*. Suidas nous apprend qu'un Philoſophe & Médecin nommé *Aſclepiodotus*, dont il fait un grand cas, donnoit à ce troiſiéme Soranus le premier rang entre tous les Médecins, qui ſont venus après Hippocrate. 3 Quelques-uns ont crû que le petit livre Latin, intitulé *Introduction à la Médecine*, qui a été imprimé à Baſle & à Veniſe, ſous le nom de Soranus d'Epheſe, étoit de Soranus *Mallotes*. 4 Voſſius prétend que cet ouvrage n'eſt d'aucun des trois qu'on a nommez, mais d'un Ecrivain Latin; & il y a toute ſorte de raiſon de croire qu'il ne ſe trompe pas, non plus qu'en ce qu'il ajoûte, que cette Introduction à la Médecine eſt d'une très petite conſéquence. C'eſt en effet très peu de choſe, & ſans doute l'ouvrage d'un chetif Médecin, quel qu'il puiſſe avoir été. Cet Auteur s'addreſſe à Mecœnas, dans le chapitre cinquiéme, comme pour faire croire qu'il a vêcu dans le temps de ce favori d'Auguſte, mais la ſuppoſition eſt trop groſſiere, comme d'autres l'ont remarqué avant moi.

Il n'y a rien de plus abſurde que les ſignes des maladies mortelles rapportez par ce prétendu Soranus; *Si quelcun*, dit-il, *a mal à la tête, ſi ſa face eſt enflée ſans douleur; ſi la même enflure, ou tumeur ſurvient à la poitrine, & à la main gauche, & que le malade ſe gratte continuellement les narines, il mourra le vint troiſiéme jour. Si les genoux d'un phrenétique deviennent de couleur de roſe avec une véritable inflammation, il mourra ce même jour. Si un homme*; dit un peu plus bas nôtre Auteur, *a la luette enflammée, ou relâchée, & qu'il lui vienne ſous la langue une puſtule* 5 *comme un pou de pourceau, & que le malade ſouhaite de ſe baigner ou d'être fomenté, il mourra de cette maladie. S'il vient à quelcun dans une fiévre aigue* 6 *une tumeur noire entre deux doits de la main, que cela ſoit accompagné de douleur dès le commencement de la maladie, & que le malade ſouhaite le bain, il mourra le troiſiéme jour, Si quelcun a une douleur d'eſtomac & une fiévre aigue; s'il lui ſurvient une puſtule douloureuſe au pied droit, & qu'il ne ſouhaite rien, il mourra le vint & deuxiéme jour. S'il vient à quelcun, dans* 7. *un cholera, trois puſtules, en forme de poix chiche, auprès du nombril, l'une blanche, l'autre rouge, & la*

---

3 *Joannes Lonæus Boſcius Oration. de Medicinæ Auctoribus.*

4 *De Philoſophiâ.* Marſilius Cagnatus eſt du même ſentiment. *Voyez la Centurie des Plagiaires de Monſieur Fabricius.*

5 *Inſtar pediculi porcini.*

6 *Tumor niger in modum horbiliæ.* Je ne ſai ce que cet Auteur entend par le mot *horbilia*, à moins qu'il n'ait voulu déſigner cette puſtule qui vient au bord des paupieres, & qu'on appelle *hordeolum.*

7 *Choleribus laborans.*

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

CHAPITRE V.

CÆLIUS AURELIANUS, Copiſte de Soranus. Quelques remarques générales touchant ſa perſonne, & ſes Ecrits.

CEt Auteur a écrit en Latin. Il paroît par ſon ſtile, qui eſt d'ailleurs aſſez particulier, comme on le verra ci-après, qu'il étoit Africain; & c'eſt ce que confirme le titre de ſon livre, où il eſt appellé *Cælius Aurelianus Siccenſis*. Sicca étoit le nom d'une ville de Numidie. 1 D'autres l'ont appellé *Lucius Cælius Arianus*, au lieu d'*Aurelianus*; comme s'il avoit été d'*Aria*, ou d'*Ariana*, qui ſont des Provinces de l'Aſie, mais le plus grand nombre des Savans eſt pour le premier de ces deux noms. On trouve auſſi dans Caſſiodore un *Cælius Aurelius*, qui doit être le même, comme on le verra ci-après.

On ne ſait rien de certain touchant le temps auquel il a vécu. Quelques uns l'ont crû plus ancien que Galien, parce que ce dernier ne ſe trouve point cité parmi les Auteurs dont Cælius a rapporté les ſentimens, & qui ſont en aſſez grand nombre; mais comme Galien ne l'a point cité non plus, & que Cælius a néceſſairement écrit après Soranus, qui vivoit ſous Adrien, & qui n'a par conſéquent précedé Galien, que d'environ trente, ou quarante ans, ſi cette ſorte de preuve étoit valable, il s'enſuivroit tout au plus, de ce que l'on vient de dire, que Galien & Cælius pourroient avoir écrit en même temps, & ne s'être pas conus. Mais quoi que l'on puiſſe certainement inferer de ce qu'un Auteur en cite un autre, que celui qui eſt cité a vécu, ou a écrit le premier, il ne s'enſuit pas qu'un Auteur qui n'eſt point cité ait dû vivre après celui qui ne le cite point, ou en même temps que lui; parce que les Auteurs, ſuppoſé qu'ils ayent conu ceux dont ils n'ont point parlé, ce que nous ne ſavons pas, peuvent avoir eu leurs raiſons pour n'en dire rien. Galien, par exemple, pourroit n'avoir pas cité Cælius (ſuppoſé que celui-ci eût vécu le premier, ce que je ne crois pas) parce qu'il avoit aſſez d'autres Grecs auxquels il pouvoit s'attacher, ſans perdre ſon temps à refuter un Auteur Latin, comme étoit Cælius, demi Barbare d'ailleurs, & Copiſte des Grecs. Cælius de même, quoi qu'il ait apparemment vécu après Galien, peut n'avoir point fait mention de lui, parce que celui-ci étoit ennemi juré des Méthodiques. C'eſt comme en a jugé Reineſius, qui fondé ſur la maniere d'écrire de nôtre Auteur, ne le met que dans le cinquiéme ſiecle de N.S.J.C. On peut voir dans 2 la note qui eſt au bas de la page ce que dit à cet égard ce ſavant Critique, par où il exprime d'ailleurs parfaitement le caractere de nôtre Auteur.

Cælius

1 *Vide Reineſii Var. Lect. lib. 3. cap.* 18.

2 Stilo, ut ferebat ſeculum, (quinto enim vixiſſe arbitramur, cùm Linguæ Latinæ puritas Europæarum gentium idiotiſmis, & Hunnorum Gotharumque barbarie penè decoxiſſet) & genius patriæ, quæ Sicca Veneria Africæ non ignobile oppidum fuit, uſus eſt grandi, implexo, difficili, ad tautologias uſque luxuriante, irregulari, ſemiſolæco nonnunquam, modò archaiſmis, modò peregrinis & novis à vulgò acceptis ſuſpendente Lectorem, omnino mirifico, quaſi Ennodii aut Fulgentii alicujus, ut Latini Græcum videri voluiſſe, Græci locutum Latinè exiſtimare poſſint: Græcorum ubique adſectator eſt & interpres, interdum infelicitate etiam ſua feſtivus. Quamvis enim ubique ferè crepet Græcos, in horum tamen literis non nimis profundè doctum fuiſſe, & minutiis præſertim Grammaticis non noſſe attendere adparet: nonnunquam etiam ſcientem volentem, uſitatâ ſignificatione neglectâ, novam utcumque quadrantem vocabulis impoſuiſſe, &c. *ibidem cap.* 17. Je doute que Cælius ait vecu auſſi tard que Reineſius le dit. Voyez ce que l'on ajoûte un peu plus bas.

Cælius Aurelianus avoüe lui-même qu'il a traduit Soranus. Cependant il paroît qu'il n'a pas ſimplement rendu mot à mot en Latin, ce que ce Médecin avoit écrit en Grec, puiſqu'il parle ſouvent de Soranus, comme d'un tiers. *Un tel*, dit-il, par exemple, *eſt d'un tel avis, mais Soranus, pour lequel je ſuis, eſt d'un avis contraire.* Il dit encore à la fin de ſa préface ſur ſes livres des maladies longues, qu'il va commencer par la *douleur de tête*, à l'imitation de Soranus, qui avoit commencé par là à traiter de ces mêmes maladies. Or il eſt viſible qu'il n'auroit pas parlé de la ſorte s'il n'avoit été qu'un ſimple traducteur; mais comme Soranus étoit ſon Héros, & comme il l'appelle, *le Prince de ſa Secte*, il ne fait point de difficulté d'avoüer qu'il ne parle qu'après Soranus, qu'il pouvoit d'ailleurs avoir en partie copié. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

De plus ce qui ſemble prouver que Cælius, ne doit pas être regardé comme un ſimple Copiſte des ouvrages d'autrui, c'eſt qu'il cite lui-même pluſieurs livres de ſa façon, & entr'autres un livre de *lettres Grecques*, adreſſées à un nommé Prætextatus, dans leſquelles il combattoit fortement l'uſage de la *Hiere*, qui étoit un médicament purgatif dont Thémiſon s'étoit ſervi, & dont on parlera encore ci-après. Cælius cite encore un livre qu'il avoit dédié à un certain *Lucrece*, & qui contenoit *un abregé de la Médecine par demandes, & réponſes*; des livres de *Chirurgie*; d'autres touchant les *fiévres*, les *cauſes des maladies*, les *remedes ordinaires*, la *compoſition des médicamens*, les *maladies des femmes*, & enfin *la conſervation de la ſanté*.

Il n'y a pas de l'apparence que tous ces livres fuſſent copiez de Soranus, mais il ſe peut que ceux dont on a parlé auparavant le fuſſent, pour la plus grande partie. A cela près on ne comprend pas comment Cælius n'auroit parlé dans ces premiers livres que des Médecins qui ont précedé Soranus, & comment il n'en auroit point cité pluſieurs autres qui ont vécu pendant l'eſpace de deux ou trois ſiecles, qui ſe ſont écoulez entre Soranus, & lui, ſelon la ſuppoſition de Reineſius, ce qu'il n'a point fait, quoi que ceux qu'il cite d'ailleurs ſoient en grand nombre. Il faut néceſſairement admettre cette conſequence, ou convenir que Cælius eſt plus ancien que Reineſius ne l'a crû, ce qui pourroit être, car enfin le ſtile, par où l'on en juge, peut tromper, outre qu'il eſt aiſé de voir que ces livres ont été fort alterez, comme tout le monde en convient. Si le *Cælius Aurelianus*, de Caſſiodore (*divinar. lection. cap.* 31.) eſt le même que nôtre Cæl. Aurelianus, comme il ſemble que cela doit être, puiſque Caſſiodore met expreſſément l'Auteur qu'il cite au rang des Médecins qui ont écrit en Latin. Si c'eſt, dis-je, le même, il aura vécu, pour le plus tard, dans le ſiecle cinquiéme; car Caſſiodore eſt lui-même de ce ſiecle là. Mais il n'eſt pas impoſſible que nôtre Auteur ait précedé celui qui le cite de deux ou trois ſiecles, & qu'il n'ait pû écrire peu de temps après Soranus, qui étoit du ſecond. Son ſtile, comme je l'ai dit, n'eſt pas une aſſez forte preuve du contraire. Tertullien, qui étoit auſſi Africain, & qui a ſuivi de près Soranus, a un ſtile aſſez dur, quoi qu'un peu meilleur que celui de Cælius Aurelianus. Au fond ce dernier étoit un étranger, qui pouvoit ne parler pas ſi bien Latin, que l'on parloit encore de ſon temps, même dans les Provinces.

Quoi qu'il en ſoit, il ne nous eſt reſté des Ouvrages de Cælius que ces mêmes livres, dont il fait honneur à Soranus, dans leſquels il traite *des maladies aigues*, & *des maladies longues*, mais par bonheur ce ſont les principaux, puiſqu'ils renferment la maniere de traiter, ſelon les regles des Méthodiques, preſque toutes les maladies, à la reſerve de celles qui demandent le ſecours de la Chirurgie. Un autre avantage que l'on en tire, c'eſt que nôtre Auteur, en voulant refuter les ſentimens de pluſieurs fameux Médecins de l'Antiquité, nous a conſervé divers petits extraits de leur pratique, de laquelle nous ne ſaurions rien ſans lui, à la reſerve de ce qui concerne Hippocrate, qui eſt le premier de ceux dont il parle, & de qui il rapporte

néan-

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

néanmoins quelques passages qui ne se trouvent pas dans les œuvres que nous en avons. Les autres qu'il cite le plus souvent sont *Diocles*, *Praxagore*, *Heraclide Tarentin*, *Asclépiade*, & *Thémison*. Ce sont, dis-je, ces Médecins auxquels il s'attache plus particulierement, & dont il examine la pratique avec plus d'exactitude. Il leur joint encore *Erasistrate*, & *Hérophile*, mais ces deux derniers, comme il remarque, n'ayant pas écrit sur toutes les maladies, c'est par cette raison qu'il n'en parle pas si souvent que des autres. Il cite aussi en divers endroits *Sérapion*, & il y a de l'apparence qu'il l'auroit cité plus fréquemment, s'il n'avoit regardé Héraclide 3 comme renfermant lui seul tout ce que les Empiriques avoient de meilleur. Les autres dont Cælius fait plus rarement mention, sont en assez grand nombre. L'on y trouve non seulement *Thessalus*, & quelques autres Médecins Méthodiques dont on parlera dans la suite, mais encore divers autres de toutes les Sectes, indifferemment, tant de ceux dont on a déja parlé, que de ceux dont on n'a rien dit.

Pour revenir aux livres de cet Auteur, que nous avons dit qui traitoient des maladies considerées, ou comme *aigues*, ou comme *longues*, il faut remarquer que cette distinction des maladies faisant un des *rapports* des Méthodiques, ces Médecins affectoient de suivre cette même distinction, ou division, dans les titres qu'ils donnoient à leurs livres de pratique. Asclépiade avoit bien écrit des livres intitulez *des maladies aigues*; mais Thémison, 4 selon la remarque de nôtre Auteur, avoit été le premier qui eût écrit en particulier *des maladies longues*, & qui eût donné ce dernier titre à ses livres. Cælius assure même, que de tous les Médecins qui avoient précedé Thémison, les uns n'avoient rien dit de ces maladies, ou parce qu'ils les jugeoient incurables, ou parce qu'ils les croyoient plûtôt de la dependance des *Baigneux*, ou de ceux qu'on appelloit 5 *Aliptæ*, & *Iatraliptæ*, que de celle des Médecins; les autres en avoient écrit deça delà dans leurs livres de pratique, & en même temps qu'ils avoient traité des maladies aigues. Nôtre Auteur ajoûte que *Thessalus*, & *Soranus*, ayant imité Thémison, furent aussi suivis par divers autres. Les deux premieres éditions que nous avons des livres de Cælius Aurelianus, sont celle de Paris de l'année 1529. in folio, qui ne contient que les trois livres *des maladies aigues*; & celle de Basle de la même année, & de la même forme, où l'on ne trouve que les cinq livres *des maladies Chroniques*. Jean Sichard qui a donné cette édition croyoit que les livres des maladies aigues avoient été perdus avec les autres ouvrages de Cælius. La troisiéme, qui est aussi in folio, est celle d'Aldus de 1547. où Cælius est joint à d'autres Auteurs, & où il n'y a non plus que les cinq livres dont on vient de parler. Dalechamp a enfin fait imprimer ce même Auteur complet, à Lyon en 1567. chez Roüillé in octavo, avec des notes marginales, mais il ne s'est pas nommé. Van der Linden parle encore d'une édition de Londres, qu'il attribue au même Dalechamp; mais j'apprens de bon lieu que l'on doute qu'il s'y en soit jamais fait aucune.

CHAPITRE

3 *Acuter. lib.* 1. *cap.* 7.

4 *Tardar. præfat.*

5 On parlera de ces gens là dans le premier livre de la troisiéme Partie; & on en a déja dit un mot ci-dessus, *Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 8.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & On suivans.

CHAPITRE VI.

Réduction de chaque maladie sous le genre qui lui convient, selon Cælius. On parle aussi de l'Hydrophobie en particulier, & de quelques autres maladies rares décrites par le même Auteur.

APrès avoir parlé du titre des livres de Cælius, il faut voir un peu plus particulierement ce qu'ils contiennent. Nous y sommes d'autant plus obligez que c'est le seul ouvrage bien complet qui nous soit resté concernant la pratique des Méthodiques ; ce que nous avons dit jusques à present n'ayant guére regardé que les élemens de la *Méthode*, ou les premiers principes sur lesquels les Méthodiques croyoient que la Médecine en géneral est fondée. L'on a vû que les Médecins de cette Secte regardoient toutes les maladies, tant les *aigues*, que les *longues*, comme étant compriſes sous deux genres principaux, le genre *resserré*, & le genre *relâché*, desquels il en naît un troisiéme, qu'ils appelloient *mêlé*, lorsque la maladie tenoit en partie du premier de ces genres, & en partie du second. L'on verra maintenant en particulier quelles sont les maladies que Cælius rangeoit sous chacun de ces genres.

Pour commencer par les maladies dépendantes du [1] *resserrement*, & qui sont en même temps *aigues*, nôtre Auteur met en ce rang premierement la *Phrénesie*; quoi qu'il reconoisse qu'il y en a une espece qui appartient au *relâchement*, laquelle se distingue de la premiere par des décharges fréquentes du ventre, ou par des sueurs continuelles. Il vient ensuite à la *Léthargie*, qui dépend, selon lui, d'un resserrement encore plus fort que celui qui fait la phrénésie, & qu'il définit, après Soranus, par [2] *un assoupissement profond, accompagné d'une fiévre aigue, quoi que le pouls soit en même temps grand, tardif, & vuide.* La *Catalepsie* vient après, qui a du rapport avec la Léthargie, & dont on parlera encore à la fin de ce chapitre. Cælius passe de ces maladies à la *Pleurésie*, & à la *Péripneumonie* ; il reconoit qu'elles sont sous le genre *mêlé*, c'est à dire, qu'elles tiennent partie du *resserrement*, & partie du *flux* ; du dernier entant que les malades crachent, & rendent des phlegmes, ou quelquefois du sang ; du premier entant qu'il y a tumeur dans la partie malade, toute *tumeur* marquant nécessairement le resserrement ; & comme cette tumeur est ce qu'il y a de plus considerable en cette rencontre, cela fait que le resserrement l'emporte par dessus le flux. Toutes ces maladies sont accompagnées de fiévre. En voici d'autres qui toutes aigues qu'elles sont s'en trouvent exemptes; l'*Esquinancie*, de laquelle il y a diverses especes, qui dépendent toutes de quelque *tumeur*, ou *enflure* interne, ou externe, l'*Apoplexie*, les *Convulsions*, l'*Ileus*, l'*Hydrophobie*, ou la *Rage*, dont on parlera encore ci-après, &c.

Les maladies *longues* dépendantes du genre *resserré* sont, la *Douleur de tête*, qui revient de temps en temps, les *Vertiges*, l'*Asthme*, qui tient aussi en partie

1 *Morbi strictura*, comme les appelle Cælius.

2 Pressura, id est, sopor profundus, celer vel acuta, cum acutis febribus, & pulsu magno, tardo, & inani. *acuter. lib. 2. cap. 1.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

du *flux*, par la raiſon qu'on a touchée en parlant de la pleuréſie; l'*Epilepſie*, la *Manie*; la *Jauniſſe*; la *Suppreſſion des Hémorrhoides*, & *celle des Mois*, la *Polyſarcie*, ou le trop de chair; la *Mélancholie* qui dépend auſſi en partie du *flux*, à cauſe des vomiſſemens, & des diarrhées qu'ont de temps en temps ceux qui en ſont atteints. La Paralyſie; les Caterrhes; la Phthiſie; la Colique; la Dyſenteries tiennent auſſi de l'un, & de l'autre genre; *l'Hydropiſie* eſt de la même claſſe. On la met ordinairement, dit Cælius, ſous le genre reſſerré, mais les ſymptomes font qu'elle tient du relâché.

Les maladies *aigues* compriſes ſous le 3 *flux* ſont, la *Paſſion Cardiaque*, qui eſt ſouvent un ſymptome des fiévres ardentes, ou une maladie accompagnée de défaillances, & de ſueurs froides, avec un très-petit pouls; le *Cholera*, que Cælius définit, 4 *un relâchement, ou un écoulement de l'eſtomac, du ventre, & des inteſtins, qui cauſe un promt peril; le vomiſſement de ſang*, &c.

Les maladies *longues* rangées ſous le *flux* ſont, le *Crachement de ſang*, la *Diarrhée*; le *flux exceſſif des mois*; *l'Amaigriſſement*; le *flux Hémorrhoidal*. Le reſte des maladies de cette nature ſe trouve parmi celles qui ont été réduites ſous le genre *mêlé*.

5 Quand on demandoit aux Méthodiques, par quels ſignes ils diſtinguoient les maladies qui dépendent de ces divers genres? ils répondoient, premierement à l'égard de celles qui ſont ſous le genre *reſſerré*, qu'ils les conoiſſoient à ce que les évacuations ordinaires étoient retenues, & à ce que les parties s'enfloient, ou devenoient plus groſſes, ou plus dures, qu'elles ne ſont ordinairement; le contraire arrivant à l'égard des maladies qui ſont ſous le *flux*, dans leſquelles les évacuations accoûtumées deviennent plus grandes; certaines matieres qui doivent être retenues dans le corps, en ſortent; les corps ſe rendent plus mous, plus lâches, ou plus maigres &c. Les Méthodiques pouvoient en effet ſe tirer d'affaire de cette maniere, par rapport à la plus grande partie des maladies; mais comme il y en a quelques-unes dont les principaux ſymptomes ne ſemblent rien avoir de commun avec le *flux*, ou le *reſſerrement*, cela devoit leur faire plus de peine, d'autant plus que les rapports qu'ils établiſſoient entre les maladies devoient être évidens. Cela les embaraſſoit effectivement, mais quand ils ne pouvoient pas rendre raiſon des principaux ſymptomes ils s'attachoient à ceux qui ſont de moindre conſéquence, & ſe ſauvoient encore par là. Quelque maladie que l'on leur propoſât il étoit difficile que parmi les ſymptomes, qui accompagnoient cette maladie, il ne s'en trouvât quelques-uns qui marquaſſent, ou directement, ou indirectement le flux, ou le reſſerrement, & cela leur ſuffiſoit. *L'Hydrophobie*, ou *l'averſion pour l'eau*, qui eſt un des principaux accidens, où tombent ceux qui ont été mordus par des chiens enragez, n'étoit pas un accident que les Méthodiques entrepriſſent d'expliquer ſelon leurs principes. Cælius, qui fait l'hiſtoire de cette maladie avec beaucoup d'exactitude, ne s'attache pas en particulier à cet accident qui n'a aucun rapport avec le flux, ou le reſſerrement, non plus que *l'envie de mordre* qu'ont ces malades; mais *le hocquet*, & *la ſoif*, auſſi bien que la *retention des excremens*, & la *peſanteur de tout le corps*, ces accidens, dis-je, qu'il remar-

---

3 *Morbi Solutionis*, dit Cælius.
4 Solutio ſtomachi, ventris, & inteſtinorum, cum celerrimo periculo.
5 *Galen. de optimâ Sectâ, ad Thraſybul. cap.* 30.

remarque dans cette même maladie, quoi que moins remarquables, & moins essentiels que les deux premiers, le déterminent à la mettre sous le genre *resserré*.

Secte Méthodique dans le Siecle xt & suivans.

Ce que cet Auteur a d'ailleurs écrit sur la maladie dont on vient de parler merite qu'on s'y arrête quelque peu. Il nous aprend en premier lieu que de son temps on doutoit *si l'Hydrophobie étoit une maladie du corps, ou une maladie de l'esprit*; & il se déclare pour ceux qui vouloient que dans cette occasion l'un, & l'autre fussent maladies. L'esprit, disoit-il, est malade, en ce que les Hydrophobes craignent l'eau sans raison, & n'osent pas boire quoi qu'ils ayent soif; le corps ne se porte pas bien non plus, puis que ces malades sont alterez, qu'ils ont le hocquet, & les autres accidens dont on a parlé; & en un mot puis que la morsure du chien a premierement agi sur le corps. Après cela il vient à la question; *quelle est la partie qui souffre principalement dans cette maladie?* & il répond que c'est *l'estomac*, & *le ventre*, ce qu'il prouve par les mêmes accidens, quoi qu'il reconoisse d'ailleurs que tout le corps souffre. Cette question étant ainsi décidée, Cælius en propose encore une troisieme; savoir, *si l'Hydrophobie etoit une maladie nouvelle, ou non, par raport au siecle, où il* vivoit? Il s'étend beaucoup plus sur cette derniere question que sur les deux autres, & il remarque premierement, que supposé que la maladie dont il s'agit fût une maladie nouvelle; il ne s'ensuivroit pas qu'on dût la mettre sous un genre nouveau, ou qu'on dût proposer une nouvelle maniere de la guérir. Il se peut, dit-il, que des maladies particulieres soient nouvelles, ou arrivent de nouveau, mais il n'en est pas de même des maladies génerales, ou principales, sous lesquelles toutes les autres particuliéres sont comprises. Ces maladies génerales, qui sont le *flux*, & le *resserrement*, ne peuvent pas être nouvelles, & comme elles ne changent jamais, leur cure est aussi toûjours la même à parler en géneral, & celle des maladies particulieres ne doit, par consequent, pas être differente.

Nôtre Auteur rapporte en second lieu les raisons de ceux qui vouloient que l'Hydrophobie fût une maladie nouvelle; & il nous apprend *qu'Artémidore & Carideme*, qu'on a contez entre les Sectateurs d'Erasistrate, étoient de ce
„ sentiment. Si cette maladie n'étoit pas nouvelle, *disoient ces Médecins*, les
„ Anciens, qui en ont décrit un si grand nombre, & qui n'en ont oublié au-
„ cune de celles que nous voyons aujourd'hui, à celle là près, n'auroient pas
„ manqué d'en faire mention, s'ils l'avoient conue. D'ailleurs, cette maladie
„ ne paroit pas seulement étrange aux ignorans, ou à ceux qui ne sont pas du
„ métier, elle déconcerte même les plus habiles Médecins; & là où les cau-
„ ses des autres maladies se peuvent trouver à force de raisonner, la cause de
„ celle-ci paroit du tout incompréhensible. A quoi l'on peut ajoûter qu'elle est
„ incurable; ce qui marque vraisemblablement qu'elle est nouvelle; autrement
„ il n'est pas croiable qu'on eût été jusqu'à aujourd'hui sans y trouver de re-
„ mede, ou sans en découvrir la cause.

„ Ceux qui sont d'un sentiment contraire, *poursuit Cælius*, disent premiere-
„ ment qu'il est faux que les anciens n'ayent point fait mention de cette ma-
„ ladie. Démocrite, ajoûtoit il, qui a été contemporain d'Hippocrate, en a
„ non seulement parlé, mais il en a même indiqué la cause, en même temps
„ qu'il a décrit cette espece de convulsion qui fait courber le corps en arriere.
„ Et Hippocrate lui-même, quoi qu'il n'ait pas traité exprès de cette maladie,
„ ne laisse pas d'en avoir dit quelque chose, comme on le peut inferer de ce
„ qu'il remarque 6 que les phrenetiques boivent peu, & que le moindre bruit

6 Hippocrate appelle ces Phrénetiques βραχυπότας, *Parvibibuli.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

„ leur fait peur. Or on ſait que le principal ſymptome de la Rage eſt l'averſion „ pour l'eau, ce qui fait que ceux qui ſont atteints de cette maladie boivent „ peu, ou ne boivent du tout point. Polybe, gendre d'Hippocrate, a auſſi „ touché cette maladie en paſſant, lors qu'il a dit, que 7 ceux qui fuyoient „ l'eau mouroient promptement. Homere ſemble encore faire alluſion à l'Hy- „ drophobie dans la fable de Tantale, qui ne pouvoit boire, quoi que l'eau d'un „ fleuve vint fort près de ſa bouche. D'ailleurs ce Poëte, introduiſant Teu- „ cer qui après avoir tué huit Troyens ſe plaint de n'avoir pû tuer Hector, „ qu'il appelle chien enragé, on en peut inferer qu'ayant conu l'animal qui „ cauſe l'Hydrophobie, il doit auſſi avoir eu conoiſſance de cette maladie. Le „ Poëte Ménandre fait auſſi une *deſcription de l'état de ceux qui ayant trop pris de „ vin n'en* peuvent plus boire, qui ſemble avoir quelque rapport avec la diſpo- „ ſition, où ſont les Hydrophobes.

„ Ce n'eſt pas ſeulement par des autoritez, *pourſuit Cælius, ou les Auteurs qu'il „ fait parler*, que ceux qui ſoutiennent ce ſentiment prétendent prouver l'an- „ tiquité de l'Hydrophobie. La raiſon, diſoit-il, veut encore que cette ma- „ ladie ſoit auſſi ancienne que les autres; puis qu'il y auoit autrefois des chiens „ auſſi bien qu'il y en a aujourd'hui, & qu'Homere nous apprend que de ſon „ temps ces animaux étoient déja ſujets à la rage. Quant à ce qu'on ajoûte que „ cette maladie étonne également les Médecins, & ceux qui ne ſont pas Mé- „ decins, ce n'eſt pas une raiſon qui prouve qu'elle ſoit incurable. Il y a bien „ d'autres maladies qui ne ſont pas moins ſurprenantes, comme l'Apoplexie, „ & la 8 Satyriaſe. La cauſe de l'Hydrophobie n'eſt pas même ſi fort „ incompréhenſible qu'on ſe l'imagine; puis que pluſieurs Médecins, & plu- „ ſeurs Philoſophes ont crû l'avoir découverte. Mais ſuppoſé que cette cauſe „ fût incompréhenſible, perſonne ne doute que la maladie qu'elle produit ne „ ſoit quelque choſe qui ſe peut comprendre, ou qui eſt ſenſible, & par con- „ ſéquent il n'eſt pas impoſſible qu'on en guériſſe, quoi qu'on n'en ſache pas „ la cauſe. Suppoſé même que ce mal ſoit effectivement incurable, on ne voit „ pas qu'on en puiſſe conclurre, comme font Artemidore, & Carideme, „ que ce ſoit un mal nouveau; le Cancer eſt conu depuis fort long-temps, 9 „ mais on ne le guérit pas mieux pour cela.

„ Enfin, comme les accidens qui accompagnent l'Hydrophobie, tels que ſont „ le hocquet, la ſoif, l'imagination bleſſée, la crainte, accompagnent ſéparé- „ ment, ou tous enſembles, diverſes autres maladies, par exemple, la phréne- „ ſie, on ne peut pas dire que ce ſoit des accidens nouveaux; & par conſequent „ l'Hydrophobie, dans laquelle ils ſe trouvent auſſi, ne peut pas être appellée „ une maladie nouvelle.

Voila quelles étoient les raiſons de ceux qui ſoûtenoient l'antiquité de l'Hydrophobie. Cælius ſe range de leur parti, quoi qu'il ne trouve pas toutes leurs preuves également fortes. 10 Il ſemble qu'il prétend qu'on ne doit pas beaucoup

---

7 Polybe appelloit ceux qui étoient atteints du mal dont il parle φευγυδρους, *Aquifugæ*.

8 On dira un mot de cette maladie à la fin de ce chapitre.

9 Les maladies qui étoient incurables il y a deux mille ans le ſont encore toutes aujourd'hui, & il eſt bien à craindre qu'elles ne le ſoient toujours.

10 Pœtarum quoque teſtimonium longè vetuſtiſſimum, atque non rectis neceſſariò verbis deſtinatum, accipiendum ducimus. *Le Lecteur jugera de ce que cela ſignifie.*

coup conter sur le témoignage des Poëtes. Il reconoit aussi que l'autorité d'Hippocrate, sur laquelle on s'est appuyé, regarde proprement une certaine sorte de Phrénetiques, & non pas les Hydrophobes. *Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.*

On void par cette dispute que les Anciens ont été fort partagez sur cette question. 11 Plutarque n'étoit pas de l'avis de Cælius. L'on a vû ci-dessus qu'il croyoit que l'Hydrophobie, & l'Elephantiase étoient des maladies qui n'avoient commencé à paroître que du temps d'Asclépiade. Il y a un passage formel dans Aristote, qui sert à confirmer ce que dit Plutarque; *Les chiens*, dit ce Philosophe, *sont sujets à la rage, à l'esquinancie, à la goutte. La premiere de ces maladies les rend furieux, & tous les animaux qu'ils mordent deviennent enragez, à la reserve de l'homme. Ce mal fait mourir les chiens eux-mêmes, & tout animal qui est mordu par une autre animal enragé, excepté l'homme.* Plusieurs Savans ont crû qu'il y avoit quelque faute dans ce passage d'Aristote; mais 12 Mercurial soutient qu'il n'y en a point, & qu'effectivement on n'avoit pas encore vû des hommes enragez du temps d'Aristote. Ce Philosophe vivoit plus de deux cens ans avant Asclépiade. On examinera plus à fond la question qui regarde toutes les maladies nouvelles en géneral, quand on en sera aux Siecles qui approchent un peu plus du nôtre, & dans lesquels on prétend communément qu'il s'est élevé de nouvelles maladies. Au reste, Cælius remarque encore touchant l'Hydrophobie, qu'elle est plus frequente en de certains lieux qu'en d'autres. La Carie, & l'Isle de Crête y sont, dit-il, fort sujettes; & il ajoûte que ce dernier lieu, en particulier, se trouvant exempt de tous autres animaux venimeux, est d'ailleurs très-souvent rempli de chiens enragez.

Pour revenir au genre sous lequel nôtre Auteur rangeoit l'Hydrophobie, il semble qu'il se seroit plus aisément débarrassé, s'il avoit eu égard à la *Convenance Prophylactique*, de laquelle on a dit, que quelques Méthodiques faisoient dépendre les maladies causées par *les poisons*, & par *le venin des animaux*; mais il y a de l'apparence qu'il n'étoit pas du sentiment de ces Médecins. La maniere dont il s'y prend pour traiter l'Hydrophobie, le fait voir; & il paroît que l'idée du *resserrement*, qui étoit le genre sous lequel il mettoit cette maladie, est la seule à quoi il s'attache pour trouver les remedes nécessaires dans cette occasion. D'ailleurs on verra ci-après qu'il n'étoit point pour les remedes qu'on appelle *spécifiques*.

On ne sait pas s'il réussissoit par sa méthode, mais il seroit à souhaiter qu'il nous eût appris comment il s'y prenoit, lors qu'il s'agissoit de prévenir la rage en ceux qui avoient été mordus par des chiens enragez; & comment il pensoit les playes faites par la morsure de ces animaux. On verroit ce qu'il auroit eu à
„ dire sur l'histoire suivante qui est proposée par Galien; 13 Deux hommes
„ ayant été mordus par un chien enragé, allerent chercher du secours chacun
„ chez le Médecin qui avoit accoûtumé de le traiter. On suppose que la playe
„ de l'un & de l'autre étoit si petite qu'à peine la peau avoit elle été effleurée;
„ & l'on ajoûte que l'un des Médecins pensa la playe de l'un des malades com-
„ me l'on pense les playes, & les ulceres ordinaires, & que sans se mettre en
„ peine d'autre chose il la guerit, ou la cicatrisa dans peu de jours. L'autre
„ Médecin dès qu'il sut que la playe en question avoit été faite par un chien

11 *Symposiac.* 8. *Probl.*
12 *Vide Mercurial Var Lectiones.*
13 *Galen. de Sectis, cap.* 8.

Unable to display this page

17 *Catalepſis* ou *Apprehenſio* ; dont les principaux ſignes ſont, à ce qu'il dit, une fiévre aigue, avec privation de la voix, un engourdiſſement de tous les ſens, une immobilité de tout le corps, & enfin des yeux fixes & toûjours ouverts. Hippocrate, dit-il, & Diocles, ont nommé cette maladie du nom d'*Aphonie*, qui ſignifie ſimplement *privation de la voix*. Praxagore l'a appellée *affection Comateuſe* ; & Philippe la nommée *Catoché*. Voila ce que dit nôtre Auteur, ſur quoi il faut remarquer que le nom de Catoché, ou *Catocha* n'étoit pas de l'invention du Médecin qu'il cite, car Hippocrate s'étoit déja ſervi de ce terme, comme on l'a vû ci-deſſus ; mais Hippocrate ne s'étant pas clairement expliqué ſur ce qu'il entendoit par là, il y a de l'apparence que Philippe avoit emprunté ce même terme de lui, ou qu'il avoit crû qu'Hippocrate avoit voulu déſigner par ce nom la maladie dont il s'agit. Cælius ajoûte que la Catalepſe avoit été confondue, par la pluſpart des anciens Médecins, avec la *Léthargie*, & il nous apprend qu'Aſclépiade & ſes Sectateurs ſont les premiers qui ont diſtingué ces deux maladies, & qui ont donné à la premiere le nom de Catalepſe. Entre les Sectateurs d'Aſclépiade, qui avoient écrit ſur ce ſujet il nomme *Chryſippe*. Il parle auſſi de *Niceratus* comme d'un Auteur qui avoit traité la même matiere. Après ces deux Médecins vinrent *Magnus*, *Agathinus*, & *Archigines*, tous trois de la Secte Méthodique, ou de la Secte Pneumatique, deſquels on parlera ci-après, qui écrivirent encore mieux touchant la Catalepſe que n'avoient fait les précedens ; en ſorte que ces derniers acheverent, à ce que dit Cælius, ce que les premiers n'avoient qu'ébauché.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & ſuivans.

La maladie que nôtre Auteur appelle *Cardiaca Paſſio*, & dont ceux qui en étoient atteints ſont appellez en Grec καρδιακοὶ, & en Latin 18 *Cardiaci*, eſt encore du nombre de celles qui n'ont pas été nommées du même nom par Hippocrate. Les principaux accidens de cette maladie ſont, ſelon Cælius, un abbatement total des forces, avec froideur des extrémitez, comme des bras, & des jambes, & quelquefois même de tout le corps ; un pouls frequent, petit, foible, inégal, & que l'on a peine d'appercevoir ; & enfin des ſueurs tantôt de la tête ſeule, tantôt de tout le corps. Cette maladie a du rapport avec la *Cardialgie*, & la *Lipothymie*, ou la *Syncope*. Dalechamp, dans ſes notes ſur Cælius, croit que les plus anciens Médecins avoient confondu l'affection Cardiaque dont il s'agit avec *l'Apoplexie*.

On trouve auſſi dans Cælius la deſcription d'une maladie qu'il nomme *Onirogonos*, ou *Songe Vénerien*. Ce mot ne ſe trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, *avoir des ſonges vénériens*, d'où a été formé le nom ὀνειρωγμός, qui eſt employé par d'autres Auteurs, & qui fait croire qu'il pourroit y avoir une faute dans le texte de Cælius, & qu'au lieu *d'onirogonos* il faudroit lire *onirogmos*. C'eſt la conjecture de 19 Froëſius ; mais 20 Reineſius prétend que ce ſont deux maladies fort differentes, ſans en dire, autre choſe.

Il y a dans Hippocrate le mot *Phagedæna* ; mais il ſe prend dans un ſens bien

---

17 *Acutor. lib. 2. chap. 10. & Tardar. lib. 2. chap. 5.* Cælius faiſoit de deux ſortes de Catalepſe ; l'une qui étoit du rang des maladies aigues, & l'autre de celui des maladies longues.

18 *Vide Horat. ſermon. lib. 2. Satyr. 3. & Juvenal. Satyr. 5.*

19 *Vide Oeconomiam Hippocr.*

20 *Vide Reines. Var. Lect. Lib. 3. chap. 17.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

particulier pour la nature de certaines parties, ou pour le voisinage de quelques autres. La consideration, disoient ils, des parties qui souffrent n'est d'aucun usage, pour indiquer les remedes dont on doit se servir; car 4 on ne peut pas dire, par exemple, que *l'inflammation*, qui est une maladie *resserrée*, attaquant une partie nerveuse, il faille plutôt *relâcher*, si cette maladie tenoit une partie où il y eût des veines, des arteres, ou de la chair &c. l'indication du *relâchement* ayant également lieu, dans toutes les inflammations.

Il étoit néanmoins de certains cas où les Méthodiques se croyoient obligez de conoitre préciſément la partie malade, mais ce n'étoit pas pour varier la cure. 5 *Quelles sont les parties*, dit Cælius, *d'où coule le sang que l'on rend par la bouche? Il y en a plusieurs; l'entrée ou le dessus de la gorge; l'âpre artere; le poumon; la poitrine; la pleure; le diaphragme, l'estomac; le ventre; &, selon quelques-uns, le foye; la ratte, & la grande veine qui est attachée à l'épine du dos.* Après avoir ainsi répondu à la question proposée, il en fait une seconde. *Pourquoi*, dit-il, *tâchons nous de découvrir de quelles parties le sang coule dans certaines maladies?* & il répond ainsi; *Nous tâchons de découvrir quelles sont ces parties, pour pouvoir appliquer nos remedes sur ces parties mêmes, ou sur celles qui leur sont les plus voisines; & non, comme quelques-uns le pourroient croire, pour changer de cure selon la diversité des parties; puis que la même cure leur convient à toutes.*

Une autre maxime des Méthodiques, c'est qu'ils croyoient 6 *qu'on doit s'attacher à guérir les maladies par les choses les plus simples, & par celles dont nous faisons usage dans la santé; comme sont l'air que nous respirons, la nourriture que nous prenons* &c. Il n'y a personne qui ne convienne aisément que ce seroit le mieux si cela se pouvoit, & les plus anciens Médecins avoient déja cherché à tirer tout l'avantage qu'ils avoient pû de ces sortes de choses, mais les Méthodiques alloient plus loin. Ils prenoient premierement un soin tout particulier de rendre l'air que le malade respiroit tel qu'ils supposoient qu'il devoit être, pour contribuer à la guérison de ce malade; & comme ils ne reconoissoient que de deux sortes de maladies, des maladies de *relâchement* & des maladies de *resserrement*, tout leur application dans cette rencontre rouloit sur la maniere de procurer aux malades un 7 *air relâchant* ou *resserrant*, selon qu'ils avoient besoin de l'un ou de l'autre. Pour leur procurer le premier ils les logeoient dans des chambres bien claires & médiocrement chaudes & grandes. Au contraire pour avoir un air resserrant ils les mettoient dans des chambres peu éclairées & fort fraîches. Dans cette vüe les Méthodiques ne se contentoient pas de choisir des apartemens tournez au Septentrion & où le Soleil donnoit rarement; ils choisissoient même quelquefois des grottes & des lieux 8 souterrains. Ils couvroient aussi pour le même sujet le plancher de feuillea & de branches de *lentisque*, de *vigne*, de *grenadiers*, de *myrtes*, de *saules*, de *pins*; ils l'arrosoient *d'eau fraîche*; ils se servoient de *soufflets* ou *d'évantails*; en un mot, ils n'oublioient rien de ce qui peut donner plus de fraîcheur à l'air. *Il faut*, disoient ils, *avoir plus de soin de l'air qu'on respire, que des viandes qu'on man-*

4 *Galen. de Sectis, chap.* 7.
5 *Tardar. lib.* 2 *chap.* 11.
6 Est melius simplicibus atque consuetis mederi rebus. *ibid. chap.* 13.
7 Aër laxativus; aër stringens.
8 *Hypogæa.*

mange; parce qu'on ne mange que par intervalles, au lieu qu'on reſpire continuellement, & que l'air entrant ſans ceſſe dans le corps, & pénetrant juſques dans les plus petits eſpaces, reſſerre ou relâche plus puiſſamment, que ne fait la nourriture.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Les Méthodiques prenoient encore garde de fort près à la maniere, dont les malades étoient *couchez*; & ils leurs faiſoient préparer des *lits* differens, ſelon les maladies. Ils marquoient avec ſoin quelles ſortes de *couvertures* ces malades devoient avoir; s'ils devoient coucher ſur un *matelas*, ou ſur un *lit de plumes*; quelle *poſture*, ils devoient tenir dans le lit; ſi le lit devoit être *grand*, ou *petit*; comment il devoit être *tourné* par rapport aux fenêtres, &c. En un mot, ils étoient extrémement ſcrupuleux ſur toutes les choſes de cette nature, ſur leſquelles les autres Médecins paſſoient plus legérement.

Quant à la nourriture, les Méthodiques la regloient auſſi par rapport à leurs vües particulieres; & ils s'appliquoient entierement à diſtinguer les viandes, ou les boiſſons qui *reſſerroient*, ou qui *relâchoient*. On verra plus particulierement dans la ſuite de quelle maniere, ils nourriſſoient leurs malades, & on dira un mot de quelques autres uſages qu'ils tiroient de certaines ſortes de viandes.

Mais il faut auparavant remarquer que les Méthodiques, ou du moins Cælius & Soranus, n'étoient point pour les remedes *ſpécifiques*. On l'avoit déja dit en parlant d'hydrophobie, & il eſt viſible que c'eſt là une conſéquence de la derniere maxime qu'on a rapportée; les ſpécifiques étant pour l'ordinaire, „ tirez de choſes dont on n'a point accoûtumé de ſe ſervir. 9 D'où vient, „ *dit Cælius*, qu'on donne à ceux qui ont le haut mal de la chair de belettes „ ſeche, ou de la chair humaine, ou une certaine excreſcence qui vient aux „ jambes des chevaux? Ou pourquoi fait-on prendre à ces malades du membre, „ & des teſticules du chien d'eau, des cloportes, de l'eau où les forgerons ont „ éteint leur fer, du cœur de lievre, & de chameau, du cerveau d'un oiſeau „ aquatique que les Latins, appellent Gavia ou Larus, &c. On ne peut pas dire „ que l'on ait trouvé ces remedes en raiſonnant, ou en tâchant de pénetrer „ dans ce qu'on appelle les cauſes cachées. On ne peut pas dire auſſi qu'on ait „ découvert les effets de ces diverſes matieres dans la maladie, dont il s'agit, „ par des eſſais que le hazard ait procurez, comme les Empiriques prétendent „ que la plûpart des remedes ont été trouvez. On ne voit point, dis-je, com- „ ment le hazard peut avoir introduit ces matieres dans l'uſage de la Médeci- „ ne, puiſqu'elles ſont preſque toutes ſi abominables, & ſi fort éloignées de „ celles dont on ſe ſert ordinairement, qu'on ne peut concevoir comment on „ a pû en prendre ſans y penſer. Si l'on dit que c'eſt un fruit des eſſais que les „ premiers Médecins ont faits exprès, & par fantaiſie, il y a lieu de s'éton- „ ner que ces Médecins ayent choiſi ces ordures, pour faire des expériences, „ & qu'ils ne ſe ſoient pas plûtôt attachez à découvrir les grands uſages que l'on „ peut tirer de l'air, des veilles, du ſommeil, de la nourriture, & des autres „ choſes dont perſonne ne peut ſe paſſer, en reglant chacune de ces choſes, „ ſelon que chaque maladie le demande. Cælius ajoûte que les remedes de la nature des premiers dont on a parlé ſont dangereux; & il cite l'exemple de *Thémiſtocle*, qui mourut pour avoir bû *du ſang de taureau*, qui eſt auſſi fort recommandé pour le mal caduc. Cet Auteur fait le même jugement de tous les autres ſpécifiques qu'on propoſe dans les autres maladies, & il conclut, dans le chapitre de l'hydrophobie; *que ces remedes, leſquels le peuple croit avoir été bien*

9 *Tardar. lib. 1. cap. 4.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

avec de l'eau, & de l'huile, ou de la décoction de lin, & fénugrec, à laquelle on ajoûtera par fois un peu de miel. Nôtre Auteur donnoit aussi quelquefois des *lavemens* 17 *pour nourrir*; il appliquoit même dans cette vûe *des cataplâmes.*

Mais quoi qu'il ne voulût aucun purgatif, il ne laissoit pas de donner souvent des *Vomitifs*, comme on le verra ci-après.

Les médicamens *Narcotiques*, ou *Somnifères*, étoient aussi condannez par les Méthodiques. 18 *Si l'on donne un médicament somnifere en petite dose*, dit Cælius, *il causera une pesanteur de tête, ou un assoupissement fâcheux; & si on en donne davantage, il causera la mort.* Il étoit néanmoins des cas, où cet Auteur approuvoit le *Diacodium*, qui est un médicament fait avec la décoction des têtes de *pavot*, & le miel. Il s'en servoit dans le crachement de sang, mais il ne regardoit pas alors ce remede comme un somnifere; il le donnoit comme un astringent, pour resserrer, ou fermer le vaisseau d'où sortoit le sang.

Les Cauteres, & tous les médicamens qui font escarre, & qui ulcerent étoient aussi rejettez par Cælius, qui regardoit ces remedes comme cruels, & comme inutiles. *Les Cauteres*, disoit-il, *émeuvent trop dans le temps du plus grand mal, & ils sont inutiles dans le temps du relâche.*

Toutes les maximes des Méthodiques, que l'on a rapportées jusques à present, font une difference essentielle de leur pratique avec celle des autres Médecins; mais l'*abstinence de trois jours*, par laquelle les premiers commençoient la cure de toutes les maladies, n'est pas moins considerable. C'étoit ce terme de trois jours qu'ils appelloient *Diatritos*, & non pas l'abstinence elle-même, comme l'a crû Gorræus. Cet espace de trois jours, ou ce troisiéme jour auquel les Méthodiques, s'attachoient scrupuleusement fit qu'on les appella *Diatritarii*, comme on l'a déja remarqué ci-devant en parlant de Thessalus. L'Auteur qu'on vient de citer remarque, après 20 Galien, que ces Médecins laissoient écouler trois jours entiers avant que de donner aucune nourriture à leurs malades, ajoûtant, qu'ils commençoient seulement à leur donner quelque chose le quatriéme jour, & après cela le sixiéme, puis le huitiéme, & ainsi de suite, en sorte que la premiere nourriture ne se donnoit qu'après le premier *diatritos*, ou après les trois premiers jours passez; au lieu que dans la suite on en donnoit de deux jours l'un. Il semble que Galien devoit parfaitement savoir comment les Méthodiques se conduisoient à cet égard. Cependant il conste, par une infinité de passages de Cælius Aurelianus, qu'ils ne faisoient jeuner leurs malades que les deux premiers jours, & qu'ils les nourrissoient le troisiéme. On pourroit soudre cette difficulté en disant que les Copistes de Galien ont erré dans le chifre, ou que Soranus, lequel Cælius suit, & qu'on a remarqué qui n'étoit pas d'accord avec les autres Médecins de sa Secte, pouvoit avoir retranché un jour du *diatritos* de *Thessalus*, & des autres Méthodiques. Au reste il faut remarquer que Cælius donne le nom de *diatritos*, non seulement à l'espace de trois jours, mais encore au troisiéme jour en particulier, & qu'il se sert ordinairement de cette distinction, *intra diatriton*, & *in ipsa diatrito*, c'est à dire, comme il l'explique, *pendant l'espace de trois jours*, & *dans le troisiéme jour même.* C'est ce qui

17 Nutribiles clysteres, & nutribilia cataplasmata. *acutor. lib. 2. cap. 37.*
18 *Acutor. lib. 1. cap. 17.*
19 *Tardar. lib. 1. cap. 1.*
20 *Method. med. lib. 10. cap. 6.*

qui fait qu'en parlant du terme de ſept jours il dit que ce terme comprend trois *diatritos*, le cinquiéme jour étant le troiſiéme à commencer à conter dès le troiſiéme inclus ; & le ſeptiéme ſe rencontrant auſſi, ſelon ce conte le troiſiéme à l'égard du cinq. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Antipater, Auteur Méthodique cité par Cælius, dit qu'il y en a une raiſon naturelle qui fait qu'on doit attendre le troiſiéme jour, pour donner de la nourriture, mais il ne nous apprend pas quelle eſt cette raiſon. 21 Hippocrate, ou Polybe ſemblent avoir crû qu'il faut deux jours entiers, pour achever entierement tant la coction de la viande, que la diſtribution des ſucs dans le corps, & la ſéparation, ou l'évacuation des excremens ; en ſorte que, ſelon ces Auteurs, le corps ſe trouve ſeulement dégagé le troiſiéme jour de tout ce que la nourriture y avoit apporté le premier. Peutêtre que c'eſt ce qui obligeoit les Méthodiques à attendre ce troiſiéme iour, & que c'étoit là ce qu'Antipater vouloit dire. Après cette premiere abſtinence, qui alloit, comme on vient de le remarquer, juſqu'au troiſiéme jour, & non pas juſqu'au quatriéme, Cælius ne nourriſſoit ſes malades que de deux jours l'un, ſi ce n'eſt qu'il leur ſurvînt quelque foibleſſe, ou quelque défaillance ; auquel cas il paſſoit par deſſus la regle ordinaire, & donnoit de la nourriture tous les jours indifferemment.

Il faut encore remarquer que le troiſiéme jour étoit deſtiné par Cælius, non ſeulement pour commencer à nourrir les malades, mais particulierement, pour commencer à leur faire les plus grands remedes. Ce jour là il leur 22 tiroit, pour la premiere fois, du ſang, à moins que la violence de la maladie ne l'eût obligé à le faire plûtôt, c'eſt à dire, comme il parle, *intra diatriton*, dans l'eſpace des deux premiers jours, ce qui arrivoit rarement. Cette ſaignée, qui ſe faiſoit le même jour qu'on deſtinoit à nourrir le malade, précedoit la nourriture ; ce qui doit donner à penſer aux Médecins d'aujourd'hui, qui n'oſent pas quelquefois ſaigner certains malades à jeun, de peur que cela ne les affoibliſſe trop. Les Méthodiques étoient ſi peu ſuſceptibles de cette peur, qu'ils ne donnoient même à leurs malades après cette ſaignée, & après l'abſtinence qui l'avoit précedée, qu'une nourriture aſſez legere. Cette nourriture conſiſtoit, pour l'ordinaire, en un boüillon compoſé avec de l'eau, & de la farine de froment préparée d'une maniere particuliere, & formée en petits grains, qui eſt ce qu'on appelloit *Alica* ; ce nom étant commun, tant à cette ſorte de farine, qu'au boüillon qu'on en compoſoit. 23 Cælius préfere cette nourriture à la *ptiſane* d'Hippocrate, ou aux *boüillons d'orge*, qu'il dit être venteux, & aſtringens.

On a dit que les Méthodiques reſervoient les plus grands remedes, pour le troiſiéme jour, ce qui ſuppoſe que ceux qu'ils employoient avant ce temps-là n'étoient pas fort conſiderables. En effet pendant les deux premiers jours, ou pendant le temps de l'abſtinence, ces Médecins permettoient ſeulement à leurs malades, de ſe laver la bouche avec de l'eau, ou d'en boire quelque peu, & pour le ſurplus ils ne leur faiſoient autre choſe ſi ce n'eſt qu'ils les *oignoient*, ou qu'ils les couvroient de *cataplâmes*, & de

21 *De Morbis, lib.* 4.

22 On parlera plus particulierement dans le chapitre ſuivant de l'uſage que les Méthodiques faiſoient de la ſaignée.

23 Pline eſt auſſi dans le même ſentiment. On peut le conſulter ſur la ſignification du mot *Alica*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

de *laines trempées dans des huiles chaudes*, si la maladie étoit du genre resserré; & dans des huiles *froides*, si la maladie étoit du genre relâché. Ils joignoient à ce remede, en ce dernier cas, les *fomentations* raffraichissantes, & l'application de toutes les matieres qui resserrent. Mais quoi que ces remedes nous paroissent peu considerables, les Méthodiques n'en avoient pas cette idée. Ils croyoient qu'en relâchant, ou en resserrant extérieurement, le dedans se resserroit, & se relâchoit aussi, & ils se mocquoient des autres Médecins, qui étant dans une pensée toute contraire, 24 prétendoient, en certaines occasions, remedier au flux, ou au relâchement des parties extérieures, en ouvrant les pores des intérieures. Ils ne se mettoient pas même en peine, comme il a déja été dit, de discerner fort scrupuleusement le propre siege du mal; mais ils relâchoient, & resserroient tout le corps en géneral, en quelque endroit que fût le flux, ou l'astriction. Les Méthodiques continuoient de faire les remedes dont on vient de parler de deux jours l'un, c'est à dire, pendant le jour destiné à l'abstinence. On parlera dans le chapitre onziéme, de l'usage qu'ils faisoient de la *Métasyncrise*, & de la regle qu'ils appelloient *circulaire*; mais il faut auparavant voir un peu plus particulierement quels étoient leurs moyens géneraux de relâcher, & de resserrer. C'est à quoi seront employez les deux chapitres qui suivent.

CHAPITRE VIII.

Des Remedes relâchans en particulier.

ON a deja remarqué que comme les Méthodiques ne reconoissoient que deux genres de maladies, le genre *resserré*, & le genre *relâché*; ils n'employoient aussi que de deux sortes de remedes, les uns qui *relâchoient*, les autres qui *resserroient*. C'est au choix, & à l'application de ces remedes qu'ils étoient principalement attentifs.

Entre les remedes *relâchans*, la *saignée* tenoit, selon eux, un rang très-considerable; & ils se mocquoient des Médecins qui saignoient dans la vûe de 1 *raffraichir*, entre lesquels ils contoient Hippocrate. Sur ce principe les Méthodiques saignoient dans toutes les maladies qui dépendent du genre resserré, & même dans celles qu'ils comprenoient sous le genre *mêlé*, lorsque le resserrement prévaloit. Ils saignoient, par exemple, dans la pleurésie, quoi qu'accompagnée de flux de ventre, parce qu'ils jugeoient que le resserrement causé par la tumeur du côté, étoit plus pressant que le relâchement du ventre. Ils avoient pour maxime d'attendre le premier *diatritos*, c'est à dire, le troisiéme jour, pour saigner, & ils pratiquoient rarement ce remede avant ce temps-là; parce qu'ils ne croyoient pas que l'on dût saigner, tant que l'on pouvoit soupçonner quelque *corruption*, ou quelque *indigestion*, ce qui confirme ce qu'on a dit ci-dessus touchant l'usage du *diatritos*, que cette abstinence n'avoit, sans doute, été instituée que pour consumer ce qu'il y avoit de superflu dans les premieres voyes.

Les

24 Superficie fluentia augentur potiùs quàm minuuntur interiorum fluxu. *Acut. lib.* 2. *c.* 38.

1 Phlebotomare convenit laxamenti causâ, non, ut Hippocrates affectandum putat, ob frigidandum corpus. *Acutor. lib.* 3. *cap.* 17.

Les Méthodiques improuvoient fort la méthode des autres Médecins, qui laiſſoient quelquefois couler le ſang juſqu'à ce qu'on trombât en défaillance ; & ils ne croyoient pas que l'on dût jamais aller à cet excès, qui ne ſervoit qu'à abbatre les forces déja aſſez abbatues par le mal, & par l'abſtinence, laquelle pluſieurs d'entre les autres Médecins ordonnoient auſſi bien qu'eux, dans le commencement des maladies. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Ils condannoient auſſi l'ouverture des 2 veines qui ſont *ſous la langue.* Cælius dit, *que cette ſaignée eſt ſuperſtitieuſe, & fondée ſur un faux principe, & qu'elle remplit d'ailleurs la tête ; ſans conter qu'on ne peut que difficilement arrêter le ſang.*

Les Méthodiques étoient encore oppoſez autres Médecins, particulierement à ceux qui ſuivoient Hippocrate, en ce que ceux-ci ne ſaignoient que les jeunes gens ; au lieu que les premiers 3 ſaignoient indifferemment en toutes ſortes d'âges, pourvû que l'on eût des forces ſuffiſantes.

Il ſemble que les Méthodiques ne ſaignoient qu'une ſeule fois, dans chaque maladie. On ne trouve du moins aucun exemple dans Cælius d'une ſaignée réiterée, ſi ce n'eſt dans le ſeul cas de la *manie*, où cet Auteur croit que ſi l'on a été empêché la premiere fois, par quelque cauſe que ce ſoit, de tirer la quantité de ſang que l'on ſouhaite, l'on doit y revenir une ſeconde.

Mais ſi ces Médecins ne ſaignoient pas ſouvent, ile employoient d'un autre côté fort fréquemment *les Ventouſes*, dans la même vûe de 4 relâcher. Ils commençoient à pratiquer ce remede le ſecond *diatritos*, ou le troiſieme, c'eſt à dire, le cinquieme, ou le ſeptieme jour de la maladie, lors que c'étoit une maladie aigue. Et comme ils ne s'attachoient pas à diſcerner la partie malade, pourvû qu'ils fuſſent aſſurez du genre de la maladie, ils couvroient ſucceſſivement preſque tout le corps de ventouſes, dans la plûpart des maladies. Dans la phrenefie, par exemple, ils ne ſe contentoient pas d'appliquer leurs ventouſes ſur la tête, autour du col, & ſur toutes les parties voiſines de la tête. Ils en appliquoient encore ſur les feſſes, ſur le bas du ventre, & du dos, & ſur les hypochondres.

L'application de ces ventouſes étoit le plus ſouvent accompagnée de la 5 ſcarification des parties, ſur leſquelles on les appliquoit. Ou ſi ces Médecins ne trouvoient pas à propos de ſcarifier, ils faiſoient premierement picquer par des ſanſues, & après qu'elles étoient pleines de ſang, & qu'elles étoient tombées, ils appliquoient des ventouſes qui achevoient de tirer la quantité de ſang, qu'ils jugeoient ſuffiſante pour le ſoulagement du malade.

Ils appliquoient auſſi quelquefois des ventouſes ſans ſcarifier la partie, & ils les appelloient des ventouſes 6 *legeres* ; nous les appellons aujourd'hui des ventouſes *ſeches*. Cælius ſe ſert auſſi de 7 ce dernier nom en parlant des ventouſes, mais il le donne à celles qui étoient appliquées avec la flamme d'une méche.

2 *Acutor. lib.* 1. *cap.* 12.

3 Non ſolos oportet juvenes phlebotomare, ſed etiam alios in aliis ætatibus conſtitutos. *Ibid. lib.* 3. *cap.* 17.

4 Cucurbitæ ſunt adjutorii genus deſtrictivum. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 29.

5 *Voyez part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 19.

6 Leves, quas κεφας appellant ; *Acutor. lib.* 2. *cap.* 29.

7 Arentes & ſiccatæ ; *Ibidem. lib.* 1. *cap.* 11.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Les Ventouſes des Méthodiques, auſſi bien que celles de tous les autres Médecins, ſe faiſoient communément de *cuivre*; & les unes avoient l'embouchure plus étroite pour attirer plus fortement; les autres l'avoient 8 plus large, & les bords en étoient recourbez en dehors; afin qu'elles attiraſſent plus foiblement. Lors qu'il s'agiſſoit de ventouſes des parties ſenſibles, ou qui ne pouvoient pas ſupporter le poids des ventouſes ordinaires, 9 Cælius nous apprend qu'on leur ſubſtituoit des vaiſſeaux de *verre*, ou *d'argille*, qui étoient plus legers. On avoit auſſi des ventouſes de *corne*. On parlera encore dans quelque autre endroit des ventouſes des Anciens, de leur matiere, & de leur figure, auſſi bien que de la maniere dont ils les appliquoient.

Nous avons déja remarqué que les Méthodiques ſe ſervoient fort des *ſanſues*. Ce remede étoit auſſi un remede *relâchant*. Ils s'en ſervoient, & avec les ventouſes, & ſans les ventouſes. On peut voir ce qui a été dit ſur l'application des ſanſues en géneral, quand il a été parlé de la pratique de Thémiſon.

Les autres moyens de relâcher que pratiquoient le Méthodiques conſiſtoient en des *fomentations* faites avec des éponges trempées dans de l'eau tiede, & en des applications extérieures *d'huile chaude*, & de *cataplâmes émolliens*. Ils tiroient auſſi des moyens de relâcher, de *l'air*, de la *nourriture*, du *ſommeil*, des *veilles*, de 10 l'*exercice*, &c. comme on en a déja touché quelque choſe, & comme on le verra plus particulierement ci-après. Ils pratiquoient ſur tout *l'exercice* à la fin des maladies, ou après tous les autres remedes; & ils mettoient en uſage toutes les differentes eſpeces de *geſtations*, dont il a été parlé ci-devant. Cælius fait mention de 11 l'*eſcarpolette*, comme d'un exercice propre à ceux qui relevent de la *Léthargie*.

CHAPITRE IX.

Des Remedes Reſſerrans *en particulier.*

LEs Méthodiques n'étoient pas moins induſtrieux à trouver des moyens de *reſſerrer*. 1 L'on a déja vû de quelle maniere ils diſpoſoient l'*air* pour cet effet, & la peine qu'ils prenoient pour le rendre aſtringent, & raffraichiſſant. L'on a auſſi vû qu'ils employoient dans le même deſſein *l'eau*, & les *huiles froides*. Ils ajoûtoient même quelquefois à l'eau fraîche un peu de *vinaigre*, & après en avoir imbu une éponge, ils la paſſoient ſucceſſivement ſur toutes les parties du corps. Ils trempoient auſſi des linges dans cette liqueur, ou dans des décoctions de *plantain*, de *pourpier*, de *myrte*, de *roſes*, de *ſempervivum*, &c. & ils les appliquoient ſur les parties qu'ils vouloient reſſerrer.

2 Si

8 Cucurbitas apponimus quæ ſint oſculo latiore atque labiis flexis, ut lenius atque blando tractu arripiant membra; *Ibidem*, *lib.* 3. *cap.* 17.

9 In cucurbitularum vicem, ne earum pondere grave quicquam ægrotantes ſentiant, vitrea apponimus vaſcula, vel teſtea, quæ Græci amphoras vocaverunt. *Ibidem.*

10 Omnis motus viarum efficit raritatem. *Acuter. lib.* 2. *cap.* 40.

11 Domeſtica mollis & penſilis geſtatio. *Ibidem*, *lib.* 2. *cap.* 6.

1 *Voyez ci-deſſus*, *chap.* 7.

2 Si les *sueurs* étoient importunes, ou affoiblissoient trop ; ils mettoient de la *craye* en poudre, de *l'alun*, du *plomb brûlé*, du *plâtre*, & d'autres matieres de cette nature dans un linge délié, & ils en saupoudroient legérement toutes les parties; ou ils faisoient des *cataplâmes* dans lesquels ils faisoient entrer ces mêmes drogues. La *nourriture*, qu'ils employoient en cette rencontre, contribuoit aussi de son côté à resserrer. Ils donnoient à leurs malades de la *farine d'orge* boüillie dans de l'eau ; du *pain rôti*, & trempé dans du *vinaigre*, des *coins* &c. & ils leur faisoient boire de *l'eau froide*, en petite quantité, de peur qu'en en prenant trop, cela ne ramollît au lieu de resserrer. Ils y mêloient même un peu de vin, en certaines occasions; mais il falloit que ce fût de *gros vin rouge*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

CHAPITRE X.

Maniere de traiter les Tumeurs *en particulier, qui semble opposée à la Méthode.*

VOila de quelle maniere ces Médecins s'y prenoient pour relâcher, & pour resserrer. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'encore que les Méthodiques eussent pour maxime constante de resserrer dans les maladies de relâchement, & de relâcher dans les maladies de resserremement, il y avoit un cas particulier, ou ils se devoyoient en quelque façon de cette regle. C'étoit lors qu'il s'agissoit des *Tumeurs*. Quoi que ces maladies soient du genre resserré, ils ne les traitoient pas toujours également; ils se conduisoient autrement dans le temps qu'elles commençoient à se former, & autrement dans le temps qu'elles étoient toutes formées. Dans l'Esquinancie, par exemple, qui est un tumeur de la gorge, ils appliquoient au commencement des remedes médiocrement astringens, comme faisoient tous les autres Médecins pour arrêter quelque peu le cours de la fluxion; & dans la suite, ou dans le progrès du mal, ils venoient aux émolliens. Ils défendoient cette pratique, qui semble renverser leur maxime génerale, en disant que s'ils resserroient au commencement de la formation des tumeurs, ils consideroient que les humeurs étant encore en mouvement pour se jetter sur la partie, le resserrement n'étoit pas encore fait, & qu'au contraire on devoit plûtôt regarder cetre partie comme étant relâchée, par l'abord continuel des humeurs.

2 *Acutor. lib. 2. cap. 37.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE XI.

De l'usage de la Métasyncrise. *De la maniere de traiter* les maladies Longues, *& en particulier* le Mal de Tête. *De la Regle* Cyclique, *ou* Circulaire.

POur achever ce qui concerne la pratique des Méthodiques, il faut voir l'usa- qu'ils faisoient de ce qu'ils appelloient *Métasyncrise*, dont il a déja été parlé, & comment ils se servoient de la regle *circulaire*. C'est sur quoi rouloit le plus fin de leur pratique, & par où ils entreprenoient de guérir particulierement les maladies *chroniques*, ou *longues*, qui sont celles qui font le plus de peine aux Médecins. On ne peut mieux être instruit sur tout cela, qu'en rapportant un exemple qui le rendra plus sensible. Nous choisirons, dans cette vûe, la cure du *mal de tête* telle qu'elle est proposée par Cælius Aurelianus. Si le livre de cet Auteur étoit un peu plus commun, nous nous contenterions de renvoyer à ce qu'il en a dit, mais comme plusieurs Médecins ne l'ont jamais vû, on ne nous saura pas mauvais gré si nous inserons ici la plus grande partie du chapitre, où il traite de cette maladie. Cælius fait de deux sortes de maux de tête, l'un qui est compris sous les maladies aigues, & l'autre sous les maladies chroniques, tous les deux étant également sous le gente *resserré*. Voici comme il s'y prend pour guérir la derniere espece, & même la premiere.

„ 1 La douleur de tête, *dit cet Auteur*, n'étant pas encore bien forte, il „ faut que le malade couche dans une chambre médiocrement fraîche, & „ obscure, & qu'il ait la tête un peu haute sur le chevet; qu'il observe un „ grand silence, & qu'il se tienne en repos tant par rapport à l'esprit, que par „ rapport au corps; s'abstenant d'ailleurs de manger jusqu'au premier *diatritos*, c'est à dire, jusqu'au troisiéme jour. Pendant cet intervalle il faut lui froter doucement, & legérement les jointures, & lui fomenter, ou bassiner „ la tête avec de l'huile froide, ou qui soit tirée d'olives vertes; y ajoûtant „ même quelque suc qui soit astringent sans être repercussif, comme est „ le suc de l'herbe appellée polygonum, du plantain, de la chicorée, „ du pourpier, des ronces, des tendrons de la vigne, du solanum, du „ mourron, du sideritis, du myrte. Toutes ces plantes, ou leurs sucs peuvent aussi servir pour en faire des cataplâmes, en y joignant de la farine „ d'orge. On peut enfin appliquer sur le front quelque médicament, où il entre plusieurs simples de la nature de ceux dont on vient de parler, tel qu'est „ le médicament appellé diatheon.

„ Si la douleur est plus violente, où si elle augmente, alors il faut loger „ le malade dans une grande chambre, médiocrement chaude, mais qui ne „ soit pas trop éclairée, de peur que la trop grande lumiere ne lui nuise. Il „ faut aussi appliquer sur les parties dont on a parlé de la laine fine, legere, „ & bien nette, que l'on trempera continuellement dans de l'huile douce qui soit

1 Ce qu'on a dit au chapitre précedent de la cure des Tumeurs doit être appliqué à celle du mal de tête. Quoi qu'il soit sous le genre resserré, Cælius le traite au commencement comme une maladie du genre relâché.

soit chaude. Et si la douleur est encore plus grande, on se servira tour à tour de laines, & de draps fins, ou minces, pliez en plusieurs doubles, que l'on trempera dans la même huile, & après les avoir legérement exprimez, on les appliquera sur les temples. On se servira en même temps de vessies remplies à demi d'huile chaude, & de sachets pleins de farine, passant doucement la main chaude, & les doits sur les parties qui souffrent, sans que le malade parle, ou se remue en quelque maniere que ce soit. Si la douleur tend du côté des dents, le malade tiendra du 2 *mulsum* chaud, ou de l'huile dans sa bouche, sans faire aucun mouvement; supposé qu'il puisse supporter cela sans qu'il lui cause des nausées, ou des envies de vomir. *Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.*

Si la douleur augmente, nonobstant les remedes dont on vient de parler, il en faudra chercher de plus efficaces; & si les forces le permettent on tirera du sang du bras, le troisiéme jour, c'est à dire, du bras qui sera le plus commode, si toute la tête fait mal; mais si la douleur n'est que d'un côté, on fera la saignée du bras du côté opposé, afin que le mouvement que cause cette évacuation se fasse plus loin de la partie malade. Après cela on permet au malade de se laver la bouche, & on lui fait boire de l'eau chaude. On lui oint aussi, dans le même jour, la tête avec de l'huile douce qu'on a fait échauffer; on lui bassine le visage avec de l'eau chaude, & on lui donne à boire, & à manger. Sa nourriture en cette rencontre est du pain lavé avec de l'eau chaude, ou un boüillon fait avec 3 *l'alica*, & l'hydromel, ou 4 du pain délayé, & cuit dans de l'eau, y ajoûtant fort peu de semence d'anet de sel, & de miel. On peut aussi donner des œufs mollets; & cette même sorte de nourriture doit être réiterée de deux jours l'un, pendant le cours de la maladie, jusqu'à ce que les douleurs diminuent.

Le mal ne diminuant pas, on tondra le malade de fort prés, pour soulalager la partie qui souffre, ou pour lui donner quelque raffraichissement, en rendant les pores plus ouverts, & pour la mettre mieux en état pour l'application des remedes. On pourra même raser la tête avec un rasoir. On la couvrira de cataplâmes; on y appliquera une ventouse 5 legere pendant le temps de l'accès, ou du redoublement de la douleur, & une ventouse scarifiée dans le temps du déclin; choisissant pour cela l'endroit, où est la plus grande douleur. On appliquera aussi des sansues, & l'on sera d'autant plus obligé de le faire, si l'inégalité des endroits douloureux de la tête empêche que la ventouse n'y puisse tenir. Après cela on fomentera la tête avec des éponges trempées dans de l'eau chaude, ou dans une partie d'eau, & une partie d'huile, ou dans de la décoction de guimauves. Si le ventre a été resserré pendant quelques jours, on donnera un lavement composé avec de l'eau chaude, de l'huile de rüe, & du miel. On fomentera par ce

2 C'étoit un mélange de vin & de miel. On l'appelloit *vinum mulsum*, comme on disoit *mulsa*, & *aqua mulsa*, pour dire de l'eau mêlée avec du miel, qu'on appelloit Grec *Hydromeli*, de même que le premier étoit appellé *Oinomeli*, Voyez Pline sur la composition de ces liqueurs.

3 On a expliqué ces mots dans le chapitre 7.

4 Cælius dit que les Grecs appelloient cette espece de boüillon, qui revient à nôtre *panade*, τρύματον, de τρύη, qui signifie *une cuiller*, parce qu'on se servoit d'une cuiller pour défaire le pain à mesure qu'il cuisoit.

5 On a expliqué ces mots dans le *chap.* 8.

Secte Méthod que dans le Siecle xl & suivans.

„ moyen les inteſtins, & on ſoulagera la tête, en vuidant des excrémens qui „ contribuoient à augmenter ſa douleur par leur mouvement, & par les va„ peurs qu'ils lui envoyoient. C'eſt pourquoi il faudra venir à ce remede, avant „ même que d'appliquer les ventouſes. On continuera dans la ſuite les cata„ plâmes laxatifs, compoſez avec les farines de lin & de fénugrec, ou de panic, „ l'huile & le miel, y joignant un peu d'eau.

„ La douleur ayant diminué en ſuite de ces remedes, on ſe ſervira de 6 ce„ rats, ou d'onguents & de malagmes ſimples, tel qu'eſt celui qu'on appelle „ *diachylon*; & on commencera à diverſifier un peu la nourriture, choiſiſſant „ celle qui a le plus de rapport avec la ſimplicité de celle qu'on a donnée en pre„ mier lieu. Telle eſt la nourriture qui ſe tire de la cervelle de pourceau, ou „ de chevreau, des poiſſons tendres, des grives, des pigeonneaux, des pou„ lets, & entre les herbages, des courges, des mauves, des blettes, que l'on „ apprêtera tantôt avec de l'huile & du 7 garum, tantôt un peu plus délica„ tement. Ces herbages contribuent beaucoup à tenir le ventre libre; & il „ eſt bon de s'en ſervir en ce cas, puis que l'on voit des perſonnes, qui étant „ dans la plus parfaite ſanté ſe trouvent la tête peſante, pour manquer un ſeul „ jour d'aller du ventre.

„ Il faudra outre cela employer la geſtation, & ſe faire porter en chaiſe de„ vant le repas le plus doucement qu'il ſe pourra. Il faudra auſſi ſe promener „ à pied, & en ſuite ſe faire oindre & fomenter la tête, après que tout le corps „ aura été relâché & que les ſoupiraux auront été ouverts par le mouvement „ ſuſdit, qui ſert à relâcher les parties qui ſont preſſées, & à attenuer celles „ qui ſont épaiſſes. Enſuite, lors que le mal diminuera de plus en plus, on „ baignera le malade, & dans un autre diatritos on lui préſentera un peu de vin „ trempé.

„ La douleur ayant ceſſé, il faudra que le malade tâche d'oublier les heures „ qu'elle avoit accoutumé de venir, & qu'il demeure fort en repos pendant „ quelque temps, évitant tout ce qui pourroit le faire retomber, comme de ſe „ tenir au ſoleil, ou près d'un grand feu, l'indigeſtion, l'acte vénérien, le „ vin pur, les viandes qui pour leur dureté donnent de la peine à mâcher, „ 8 les ragouts, les bains chauds, & la vapeur qui s'en éleve. Il faut auſſi „ s'abſtenir de parler trop haut & avec force, de ſe mettre en colere, & il faut „ ſe tenir le ventre libre.

„ Enfin ſi la douleur de tête devient une maladie chronique & qu'elle re„ prenne de temps en temps, revenant périodiquement, il faut ſe ſervir dans „ le temps du retour des choſes dont on a parlé; les mêmes remedes, qui ont „ été employez au commencement, étant utiles dans la récidive. Mais il doit „ y avoir cette difference dans la continuation de la cure, que dans le temps „ de la douleur, ou dans l'intervalle libre, on doit agir avec un peu plus de har-

„ dieſſe

---

6 On expliquera ces termes dans la troiſiéme partie.

7 C'étoit une eſpece de ſaumure ou de ſuc qui ſe tiroit des entrailles de divers poiſſons que l'on ſaloit & que l'on expoſoit au ſoleil pour les faire reſoudre ou fondre. *Voyez Pline liv.* 31. *ſect.* 43. & *les autres Auteurs qui en ont traité.* Au commencement on ne prenoit pour cela que le poiſſon nommé *Garus*, d'où le *garum* tira ſon nom; mais on en prit d'autres en ſuite, entre leſquels le *Scombre*, ou le *Macquereau*, étoit le plus eſtimé. Ce ſuc entroit en diverſes ſauces, & celui dont on a parlé en dernier lieu étoit fort cher. On tiroit le meilleur d'Eſpagne. *Voyez Horace Satir.* 8. *liv.* 2.

8 Cibi curioſè conditi.

„ dieſſe, par rapport à l'exercice & aux autres choſes dont on a parlé. Il faut donc ſe ſervir de la geſtation, comme il a été dit; & ſi l'intervalle eſt parfaitement libre & que les forces ſoient entieres, le malade ſe promenera dans une chaiſe tirée par des hommes ou par des bêtes, & on fera en ſorte que le mouvement ſoit égal, choiſiſſant, ſi le temps n'eſt pas beau, un lieu couvert, qui ait pourtant du jour, & qui ſoit médiocrement chaud. Si l'air eſt temperé, & qu'il ne face point de vent, la promenade ſe fera à découvert; mais en quelque lieu qu'elle ſe face il faudra prendre garde qu'il ne faille pas tourner trop ſouvent, ce qui cauſeroit des vertiges & pourroit renouveller le mal. *Secte Méthodique dans le Siecle xl & ſuivans.*

„ Dans le même temps, la promenade à pied ſera auſſi fort utile. Au commencement le malade ſe promenera doucement; dans la ſuite il marchera un peu plus vîte; & ſi ſa tête eſt dégagée, il pourra avant que de ſe promener, lire à haute voix, ſans pourtant l'élever trop. Cet exercice conviendra particulierement aux gens de lettre. Après cela il ſera encore bon de continuer à s'exercer, & de s'oindre. Cet exercice conſiſtera à courir 9 étant habillé, & on ſe fera frotter & oindre étant nud. On prattiquera ſouvent la lutte, ſelon les préceptes de la Gymnaſtique; & l'on viendra ſucceſſivement aux exercices les plus violens, ou qui demandent le mouvement le plus prompt. On ira même juſqu'aux exercices qui ont accoutumé de remplir la tête, ou de la faire tourner, comme ſont les mouvemens en rond, *&c.* Ces exercices étant finis le malade ſe lavera la bouche, ſe fera fomenter les jointures, & ſe baignera pendant quelques jours. Il commencera auſſi à ſe nourrir 10 d'une nourriture moyenne, beuvant du vin, qui n'ait pas beaucoup de force. Dans le temps que l'on accorde cette nourriture, il faut d'ailleurs que le malade ſe divertiſſe, & qu'il ne s'occupe l'eſprit que de choſes agréables. On appelle cette maniere de traiter qu'on vient de marquer en dernier lieu, & dont la principale partie conſiſte à nourrir comme il faut le malade, affin qu'il ſe remette; on l'appelle, dis-je, *le* 11 *Cercle Réſomptif*, parce qu'elle aide les malades à ſe reprendre ou à ſe remettre des fatigues, que leur ont cauſé les remedes précedens. Voici particulierement comme on doit s'y prendre,

„ Le premier jour le malade prendra fort peu de nourriture, & ne boira que de l'eau; ou, s'il le peut ſupporter, il s'abſtiendra entierement de boire & de manger; & le jour ſuivant il prendra un leger exercice, & ſe fera en ſuite oindre avec des huiles appropriées. Après cela il commencera à ſe nourrir, prenant, pour la premiere fois, ſeulement la troiſiéme partie du pain qu'il avoit accoutumé de manger en un repas, & ce pain ſera leger & bien levé. On y joindra des œufs, & entre les herbages on choiſira la blette, la citroüille, la patience, la mauve, & les 12 bulbes; entre

---

9 C'eſt à dire avec la *robbe*, *toga*, ou avec le *pallium*. Lors qu'on ne portoit que le *ſaye* ou la *tunique*, on appelloit cela être nud, & l'on couroit ſouvent de cette maniere.

10 *Cibi mediæ materiæ.* On verra par la ſuite en quoi conſiſtoit cette nourriture.

11 On verra auſſi, par ce qu'on dira ci-après, ce que les Méthodiques entendoient par ce mot de *cercle*.

12 On ne ſait pas ce que c'étoit que ces *bulbes*, quoi que ce fût une nourriture familiere aux Anciens.

Unable to display this page

„ les jours que l'on mangera du 14 salé, par exemple, on donnera à un repas de la Sardine, & à l'autre du petit Thon; & de même lors de la nourriture moyenne, & lors qu'on en sera à la volaille, prenant tantôt des grives, tantôt des becquefigues, tantôt des 15 ortolans, tantôt des poulets, ou des pigeonneaux, & ainsi du reste. On donnera aussi quelquefois des pommes en petite quantité, afin qu'elles n'enflent pas; & dans le temps que l'on mangera de la chair de porc, on y joiudra des herbes, prenant d'ailleurs garde de n'exceder ni pour la quantité, ni pour la qualité des choses dont on usera. Secondement, lors que l'on passera d'une qualité à l'autre, le premier jour on ne boira que de l'eau, & l'on s'oindra; mais les autres jours on pourra boire du vin & se baigner; mais non pas nécessairement tous les jours, parce que le bain trop fréquent pourroit renouveller le mal de tête. Il faut aussi augmenter & diminuer tour à tour le mouvement du corps. *Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.*

„ Cette premiere partie du cercle métasyncritique étant achevée, on viendra à la seconde dans laquelle on ne s'attachera qu'à faire vomir le malade, & pendant cet intervalle la nourriture tirée des choses acres & salées n'aura point de lieu. Le premier jour donc, le malade, après s'être un peu promené, tâchera de se faire vomir avec des racines de raiforts, ou avec d'autres médicamens si les raiforts manquent, & voici de quelle maniere cela se fait. On prend l'écorce des racines de raiforts, au poids d'une livre pour le plus, & l'ayant coupée fort menu, on la fait tremper dans de l'eau mêlée de miel, que l'on appelle hydromel, ou l'on aura joint un peu de vinaigre simple, ou de vinaigre fait avec l'oignon de scille. Cette écorce étant ainsi préparée, on la mange toute, un peu avant le temps ordinaire du repas, & l'on boit peu à peu toute la liqueur où elle a infusé par dessus. Après cela on se promene doucement, & l'on se repose en suite, lors que l'on commence d'avoir des rapports acres & chauds, qui marquent le mouvement qui se fait dans les entrailles, & qui arrivent pour l'ordinaire au bout d'une heure. Alors on prend deux verres d'eau tiede, & non davantage, de peur d'énerver trop le médicament, & mettant les doits dans sa bouche on s'excite à vomir, & l'on continue jusques à ce que l'on ait rendu tout ce que l'on avoit pris; après quoi l'on boit une beaucoup plus grande quantité d'eau que la premiere, pour laver l'estomac, & pour éteindre les restes du feu que le raifort y avoit allumé. Sur cela l'on s'excite derechef à vomir, & l'on recommence en suite à boire de l'eau & à se faire encore vomir; réiterant la même chose trois ou quatre fois consécutives, ou jusques à ce que l'eau sorte de l'estomac aussi claire qu'elle y est entrée.

„ Le vomissement étant fini, on se fait fomenter la tête, & on se lave la bouche avec de l'eau chaude. Quelque temps après on se promene doucement, pour remettre la tête de l'agitation & du trouble que lui avoient causez les fréquens vomissemens; à moins qu'on n'aime mieux se faire oindre & frotter avec les mains, en commençant par le haut, & en finissant par le bas; ce qui fait le même effet que la promenade, en procurant à tout le corps une transpiration aisée & égale. Cela étant fait on boit deux verres

14 On appelloit cette maniere de se nourrir de choses salées *Drimyphagia.*

15 Miliacæ aves; On les appelloit en Grec *Cenchrides*, de *cenchros*, du *millet*, parce qu'on les engraissoit avec du millet.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

„ d'eau chaude & on se met au lit, où l'on se tient dans un grand repos de „ corps & d'esprit, sans manger ni boire de quelque temps, & même sans „ dormir, si ce n'est dès que l'agitation causée par le remede est calmée. Il „ faut en user ainsi, parce que si l'on se laisse aller au sommeil avant ce temps-„ là, c'est à dire, pendant l'agitation, qui remplit & resserre d'abord la tête au „ lieu de la relâcher; si l'on s'endort, dis-je, le propre du sommeil étant de „ causer du resserrement, il se trouve que l'on fait tout le contraire de ce que „ l'on s'étoit proposé de faire, qui étoit de relâcher. Il faut aussi s'abstenir „ de manger, de peur que la viande ne se corrompe, par la chaleur & l'irri-„ tation qui restent dans l'estomac, incontinent après le vomissement; sans „ conter de petites pieces de raifort, qui y restent aussi quelquefois, & qui étant „ mêlées avec la nourriture la corromproient, & enverroient des vapeurs à „ la tête, qui augmenteroient son mal au lieu de le diminuer. Car, comme dit Thémison, la tête est naturellement dénuée de chairs; elle est nerveuse & couverte de membranes dures, aussi bien que de cheveux; en sorte que rien n'en peut sortir par transpiration, qu'avec peine. La tête, *ajoûte le même Auteur*, est encore destinée à être le domicile de tous les sens, & étant placée sur tout le reste du corps, elle reçoit les exhalaisons qui s'en élevent, & l'esprit qui se porte naturellement en haut enleve avec lui ces exhalaisons ou ces vapeurs par la trachée artere & par l'estomac, qui sont comme les grandes cheminées du corps.

„ Le jour suivant on se baignera, on se nourrira de viandes du moyen or-„ dre, & au bout de deux ou trois jours on achevera les autres parties du cer-„ cle qu'on a commencé. Si l'on manque de raiforts pour provoquer le vo-„ missement, on se servira en leur place de grains de moûtarde détrempez „ dans de l'eau, ou de moûtarde liquide que l'on boira, ou d'un mêlange „ d'eau, de miel, de poivre & de vinaigre. On pourra aussi employer du „ cresson, ou de la semence de roquette, ou de la décoction de thym, ou „ d'origan, ou d'hyssope. On pourra même prendre de la saumure, & des „ bouillons où il entre de l'eau avec du miel & du vinaigre.

„ Si l'on voit que le malade se trouve sensiblement mieux, & qu'il ait des „ intervalles où il soit entierement libre de douleurs, après lui avoir fait re-„ passer le cercle Résomptif, on reviendra au vomissement, y joignant „ 16 la Drimyphagie, & l'on achevera hardiment ce qui reste du cercle mé-„ tasyncritique. On mettra pour cela en usage les remedes locaux, commen-„ çant par les plus doux & finissant par les plus forts. Dans cette vûe on ra-„ sera la tête 17 tantôt à contrepoil, tantôt autrement jusqu'à ce qu'elle rou-„ gisse; & mettant le malade dans le bain, on lui frotera la tête avec du nitre en „ poudre. On employera ensuite *la* 18 *paroptese, qui est une maniere d'échauffer „ une partie du corps*, & l'on choisira pour cela des braises dont la chaleur soit éga-„ le. Un autre jour on se servira de ventouses, qu'on appliquera avec beaucoup „ de flamme, commençant par le dos & par la nucque & finissant par la tête, & „ & l'on fera en sorte que ces dernieres tirent le plus qu'il se pourra.

Après

16 On a expliqué ce terme dans ce même chapitre.

17 Nunc pro capillatura, nunc contra capillaturam.

18 Παρόπτησις, du verbe ὀπτάω, *je fais rôtir*; parce que l'on faisoit, pour ainsi dire, *rôtir* la partie, qui étoit exposée à la chaleur des braises, comme on fait rôtir de la viande. On a déja touché cette pratique en parlant des remedes d'Asclépiade.

„ Après cela on viendra au *Dropax*, *qui eſt une ſorte d'emplâtre fort adherente,* „ *& qu'on arrache, ou qu'on leve par force.* Cette emplâtre, *qui eſt encore ap-* „ *pellée* Sympaſma par nôtre Auteur, ſera appliquée premierement aux jambes, „ & enſuite au dos, & à la poitrine, depuis la premiere vertebre du col juſ- „ qu'au bas du dos. La raiſon pourquoi on s'attache à ces endroits, c'eſt qu'il „ y a communication entre les nerfs de ces parties, & ceux des parties plus „ hautes. On appliquera enfin le Dropax ſur la tête, ſur le devant du col, ſur „ le menton, & ſur les muſcles des temples, ayant premierement raſé ces „ parties. Et afin que le reſte du corps ne prenne pas du froid, pendant ces „ applications, on fera frotter, & oindre les autres parties, & on oindra de „ même celles ſur leſquelles le Dropax aura été appliqué, après quoi on entre- „ ra dans le bain.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

„ Les parties de la tête ayant été relâchées, ramollies, & ouvertes par ces „ remedes; on les entretiendra en cet état, par 19 *l'exercice de la voix*, par le „ fréquent 20 *ſinapiſme*, & par les remedes qui font *éternuer*. Et après s'être „ promené quelque temps on ſe *gargariſera*, avec de la moutarde détrempée „ dans de l'eau, ou l'on en 21 *mâchera* de la ſeche, ou du poivre avec du „ miel, avant que d'entrer dans le bain. Sur quoi, il faut remarquer que la „ Méthode n'a pas mis en uſage le dernier de ces ſecours, dans le deſſein de „ tirer ſimplement quelque flegme, mais afin que les parties du dedans de la „ bouche étant ouvertes, ou émües par ce remede elles communiquent leur „ émotion au cerveau. Par la même raiſon, on peut auſſi prendre du ſuc de „ blete noire, ou du pain de pourceau, la quantité d'une cueuillerée; & ayant „ fait renverſer la tête au malade, lui faire entrer de ce ſuc dans les 22 narines. „ De cette maniere il ſe fait une décharge d'humeur, dont on ſe trouve ſoula- „ gé, non parce que cette humeur eſt ſortie, mais plûtôt, comme on vient „ de le dire, parce que le mouvement du dedans des narines, ou l'irritation „ qui s'y fait, ſe communique à la tête, & fait ouvrir ce qui étoit reſſerré. „ On met auſſi au rang des remedes, ou des ſecours locaux l'uſage de quel- „ ques autres matieres differentes de celles dont on a parlé, comme ſont l'eu- „ phorbe, & les compoſitions où cette drogue entre, l'adarcé, l'opobalſa- „ mum, l'aphronitrum, la myrrhe, &c. On joint enfin à ces remedes l'ap- „ plication de ces ſortes 23 d'onguens, qui ont la proprieté de tirer de fort „ profond, & d'effacer, pour ainſi dire, les cauſes des maladies.

„ Cependant on ſe ſouviendra de ne point paſſer d'un remede local à un „ autre, que le trouble que ce remede aura cauſé ne ſoit calmé, & que les par-

---

19 On appelloit cet exercice *Anaphoneſis*.

20 De *Sinapi*, de la *moûtarde*. Ce ſinapiſme ſe faiſoit en laiſſant long-temps ſur quelque partie du corps un cataplâme où il entroit de la moutarde, ce qui faiſoit rougir la partie.

21 Les autres Médecins ſe ſervoient auſſi de ce remede, qu'ils appelloient *apophlegmatiſme*, comme qui diroit *remede pour tirer du flegme*; mais ce n'étoit pas là vûe des Méthodiques, comme nôtre Auteur s'en explique.

22 Ce n'eſt pas dans les narines ſeules que Cælius faiſoit entrer des ſucs acres. On voit ailleurs (*Tardar. lib. 1. cap. 5. & alibi*) qu'il ſeringuoit de l'eau chargée de nitre dans les oreilles, afin que la vertu récorporative, ou métaſyncritique parvînt par les voyes des ſens juſques aux membranes du cerveau; *quo etiam per ſenſuales vias ad membranas cerebri recorporativa virtus adveniat.*

23 Malagmata minytica, de *μινύω*, *j'efface*.

Secte Methodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ ties ne soient en état de supporter une seconde agitation semblable à la pre-
„ miere. C'est pourquoi si nous voyons que le corps ait été fort fatigué après
„ un premier remede de cette nature, cela marquera qu'il n'en faut employer
„ qu'un seul dans chaque cercle. Mais dans les corps qui l'auront aisément
„ supporté, on passera à un autre sans hésiter. D'ailleurs on observera d'em-
„ ployer chacun de ces remedes le jour qui suivra celui auquel on aura changé
„ la matiere de la nourriture; afin que l'abstinence qu'on fait ce jour là rende
„ le corps plus ouvert, & plus disposé à se prevaloir des remedes. On ob-
„ servera aussi que le Dropax soit appliqué lors qu'on se servira de la nourri-
„ ture moyenne, & la Paroptese, le Sinapisme, & les Sternutatoires dans
„ le temps qu'on se nourrit de volaille. Car alors le corps n'est ni trop affoi-
„ bli par la Drimyphagie, ou par les viandes salées qui ont précedé, ni trop
„ rempli par l'usage d'une trop forte nourriture. On s'abstiendra donc de
„ toutes sortes de remedes locaux, dans le temps de la Drimyphagie tant seu-
„ lement; à moins que ce ne soit un remede fort leger, & que les forces ne
„ soient bien entieres. La raison pourquoi l'on doit cesser d'appliquer des re-
„ medes locaux, ou extérieurs dans le temps que l'on vient de marquer, c'est
„ à dire, pendant que l'on use de viandes salées, & acres, c'est que cette ma-
„ niere de se nourrir, que l'on appelle, comme il a été dit, Drimyphagie,
„ émouvant assez le dedans, il n'est pas à propos d'émouvoir en même temps
„ le dehors, de peur de causer une trop grande agitation dans tout le corps.

„ On peut encore joindre à tous les remedes précedens *le Cataclysme*, qui
„ est une maniere de laver la tête par la chute violente de quelque eau sur cette
„ partie; & il faut que cette eau soit premierement chaude, & ensuite froide.
„ Après cela on substitue à l'eau commune, qu'on avoit employée au com-
„ mencement, les *Eaux* 24 *Minerales*, mais il ne faut pas qu'elles ayent une
„ odeur qui puisse incommoder. On peut aussi *nager*, mais il faut prendre gar-
„ de que ce ne soit pas à ciel découvert, parce que la tête, qui est seule ex-
„ posée à l'air, se refroidit nécessairement pendant que le reste du corps, qui
„ est dans l'eau, se réchauffe.

„ Enfin si le mal de tête ne cede pas à tous ces remedes; & qu'il revienne
„ par intervalles, le malade s'étant suffisamment fortifié par la bonne nourri-
„ ture, & par le repos, on viendra à l'usage de l'*Ellebore*; & on prendra pre-
„ mierement des raiforts qui auront été picquez avec les fibres du même Elle-
„ bore, & qui auront ensuite infusé dans de l'hydromel où l'on ajoûtera un
„ peu de vinaigre. Ce remede ayant suffisamment fait vomir, on employera
„ les Cuisiniers, & on se nourrira de toutes sortes de bonnes viandes, afin que
„ le corps, qui aura été ouvert par le violent mouvement causé par les reme-
„ des précedens, & qui se sera 25 déchargé de la vieille chair, dans laquelle
„ le mal avoit son siege, en reprenne une nouvelle, ou reprenne sa chair na-
„ turelle. Si la maladie s'opiniâtre, nonobstant tout ce qui a été fait, il faut
„ revenir

---

24 Naturales aquæ.

25 *Ut vehementi motu corpus apertum despuat, ut ita dixerim, passimis carnem, quâ depulsâ naturalis atque nova succedat.* C'étoit ce renouvellement de chair que les Methodiques se proposoient lorsqu'ils employoient la *Métasyncrise*, & c'est par cette raison que Cælius traduit ce mot de *Métasyncrise*, par celui de *Recorporation*, & qu'il appelle les remedes *Métasyncritiques*, des remedes *Recorporatifs*, c'est à dire, *qui sont propres à faire un corps tout nouveau.*

„ revenir deux ou trois fois à l'*Elièbore*, reprenant entre-deux des forces pour
„ ſupporter ce remede. On ſe ſervira auſſi des 26 *eaux minerales*, & des *étu-*
„ *ves ſeches*; & l'on entreprendra quelque longue navigation *ſur mer*, les na-
„ vigations qui ſe font *ſur des fleuves*, *dans des étangs*, ou *dans des ports* n'étant
„ pas propres, parce que ces eaux rempliſſent la tête d'une vapeur qui s'éleve
„ de la terre; au lieu que les vapeurs de l'eau marine ouvrent inſenſiblement
„ le corps, & le deſſechent par leur ſalure, en ſorte qu'il y arrive un grand
„ changement. Il faut encore chercher des lieux, où regnent des vents doux,
„ ou des vents contraires à ceux qui ont accoûtumé d'augmenter le mal de tête,
„ & ſur tout avoir l'eſprit libre, & ne s'occuper que de choſes qui divertiſſent,
„ particulierement après le repas, parce qu'il n'y a rien qui rempliſſe la tête,
„ comme la méditation, ou le trop grand attachement de l'eſprit, ſur quelque
„ ſujet.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

Voila quelle étoit, ſelon Cælius, la veritable méthode de guérir les maux de tête. Je ne ſai s'il ſe trouveroit aujourd'hui des malades aſſez commodes, ou aſſez patiens, pour ſe ſoûmettre à une ſemblable cure. Cet Auteur a bien raiſon d'appeller 27 *rigoureux* le cercle, dans lequel ſe font les principaux de ces remedes. Les inciſions dont Hippocrate, & les autres Médecins, qui n'étoient pas de la Secte Méthodique, ſe ſervoient pour la même maladie, paroiſſent plus cruelles, mais on en étoit plûtôt quitte. Néanmoins il faut convenir que ſi les uns & les autres guériſſoient leurs maladies par ces ſecours là, ce que nous ne ſavons pas, nous qui ne les pratiquons plus aujourd'hui; les perſonnes qui étoient délivrées d'une maladie auſſi longue, & auſſi fâcheuſe qu'eſt le mal de tête, ne devoient pas dire du mal de ces remedes, pour violens, ou ennuyeux qu'ils fuſſent.

Au reſte, il faut remarquer que c'étoit ſur le diſcernement des temps propres pour commencer, & pour finir chacun des *cercles*, dont on a parlé, que rouloit principalement la *convenance temporaire*. Cette regle *Cyclique*, ou Circulaire, comme Cælius l'appelle, faiſoit un des plus importans articles de la Médecine Méthodique, & on ne pouvoit s'en éloigner, ſans faire de grandes fautes. De plus, il faut ſavoir que ce que Cælius appelle *un cercle*, *cyclus*, ou κύκλος, étoit autrement appellé 28 περίοδος, *un période*, un *tour*. Ne pourroit-ce point être de là que ſont venus les mots περιοδία, περιοδεύειν, & περιοδύτης. On a vû 29 ci-devant que le dernier de ces mots ſignifioit *un Bâteleur*, *Circulator*, & l'on a même remarqué que les Médecins étoient quelquefois appellez περιοδευταὶ, par les derniers Grecs. La raiſon qu'on en a apportée, après les Juriſconſultes, c'eſt parce que les Médecins ſont obligez de *faire* ſouvent *le tour* de la ville, pour viſiter leurs malades; mais encore un coup ne pourroit-on point dire, que ce mot tire plûtôt ſon origine des *Périodes*, ou des *Cercles* des Méthodiques, & que c'eſt à ces mêmes *Périodes*, que Lucien a égard, lorſque pour marquer que les débauchez préparent de la beſogne aux Médecins, il dit, 30 *qu'ils fourniſſent occaſion aux périodes des Médecins*, ce que les Traducteurs ont

26 C'eſt à dire, extérieurement, car on ne voit pas que Cælius s'en ſervît autrement.

27 Juxta cycli rigorem, *Tardar. lib. 2. cap. 14.*

28 On trouve dans *Moſchion*, Auteur Méthodique, περιοδικὴ ἐπιμέλεια, *cyclica diligentia*, comme traduit le vieux interprete

29 *Part. 2. liv. 1. chap. 9*

30 ἰατροῖς παρέχωσιν ἀφορμὰς περιόδων, *Lucian. in Nigrino.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

tourné d'une autre maniere. Lucien vivoit à peu près en même temps que Soranus, c'eſt à dire, dans le temps que la Secte Méthodique étoit le plus en vogue. Ces *périodes* des Méthodiques ont pû faire qu'on ait appellé en premier lieu du nom de αἱρετικοὶ, ces Médecins en particulier, & qu'on ait dit αἱρετίζειν, pour ſignifier *guérir*, ou *traiter, ſelon les regles de la Secte Méthodique*, & αἵρεσις, pour marquer *la cure d'une maladie ſuivant ces mêmes regles.* Il ſe peut, dis-je, que la choſe ſoit allée au commencement de cette maniere, & que dans la ſuite ces mots ayant eu une ſignification plus générale, & ayent déſigné toutes ſortes de Médecins indifferemment, & toutes ſortes de cures.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt que depuis le temps des Méthodiques que l'on s'eſt ſervi de ces termes en ce dernier ſens, qui étoit inconu aux anciens Grecs. Je n'en ſache du moins aucun de ceux-ci qui ait parlé de cette maniere, & ce n'eſt apparemment que depuis le temps de Théodoſe, ou de Juſtinien que ces mots ſe ſont introduits; en ſorte que les Juriſconſultes de ces temps-là ſont les premiers qui les ont employez en cette ſignification. On pourroit m'objecter 31 un paſſage de Dioſcoride, où cet Auteur appelle αἱρετικὸς τόπος, ou τρόπος, *la maniere de traiter*, ou *de guérir*; mais outre que le livre de Dioſcoride d'où ce paſſage eſt tiré, paſſe pour être ſuppoſé, cet Auteur vivoit dans le temps que la 32 ſecte Méthodique étoit dans ſon luſtre. Monſieur de Saumaiſe avoit bien remarqué que la baſſe Grece diſoit αἱρετίζειν, pour dire *guérir*, ou *traiter*, mais il n'explique ce mot que de la cure que font les Bâteleurs, quoi qu'il diſe le contraire dans ſon livre *de Primatu Papæ*. On peut voir d'autres ſignifications des mots dont il s'agit dans le Gloſſaire Grec de Monſieur Du Cange, & même dans ſon Gloſſaire Latin. Monſieur Ménage a auſſi expliqué quelques uns de ces mots dans ſon livre intitulé *Amœnitates Juris*.

Ce que l'on a dit juſques à preſent peut ſuffire, pour donner une idée des ſentimens, & de la pratique des Médecins Méthodiques. On auroit pû joindre quelque autre exemple à celui que nous avons rapporté de la cure du mal de tête, pour donner une inſtruction plus complete concernant leur maniere de pratiquer, mais cela nous auroit mené trop loin. Ceux qui voudront s'en inſtruire à fond peuvent conſulter Cælius Aurelianus.

CHAPITRE XII.

Suite des Médecins Méthodiques.

GAlien conte entre les Méthodiques, outre quelques uns de ceux dont on a déja parlé, 1 un OLYMPICUS, de Milet, qu'il appelle *un diſeur de bagatelles*. Celui-ci eut pour diſciple un APOLLONIDES de Cypre, qui fut le maître d'un JULIEN. Ce dernier vivoit en même temps que Galien. 2 Il avoit écrit quarante huit livres, contre les Aphoriſmes d'Hippocrate. Voici un petit

31 *Lib. 7. præfat. in principio.*
32 *Exercitat. Plin. pag. 1050. & 1051. Edit. Pariſ.*
1 *Method. medend. lib. 1.*
2 *Galen. contra ea quæ à Juliano in aphoriſmos dicta ſunt, cap. 6.*

petit fragment d'un de ces livres dans lequel ce Médecin combattoit le ſecond Aphoriſme. Julien reprend d'abord Hippocrate de ce qu'il s'attache à diſtinguer les évacuations d'humeurs qui ſoulagent les malades, d'avec celles qui produiſent un effet contraire. Il prétend qu'Hippocrate ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. *Si l'on fait voir*, dit Julien, *que les humeurs, de l'évacuation deſquelles il s'agit, ne peuvent être les cauſes des maladies, cet aphoriſme tombe de lui-même, comme étant appuyé ſur un faux fondement. Si l'abondance des humeurs, qui eſt ce qu'Hippocrate appelle plénitude, étoit une cauſe générale des maladies, il n'y auroit rien de plus aiſé que de les guérir d'abord; il ne faudroit que procurer l'évacuation de ces humeurs, ce qui ſe feroit en ſaignant, s'il y avoit du ſang de trop, & en purgant la pituite, la bile, ou la mélancholie, ſi elles excédoient.* Julien avoit ſans doute tiré cela d'Aſclépiade, comme on en peut juger par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit auſſi apparemment pris des Méthodiques ſes prédéceſſeurs la plus grande partie de ce qu'il diſoit d'ailleurs touchant *la Méthode*, mais il ne laiſſoit pas de ſe vanter de l'avoir le premier découverte. Les propres termes dont il ſe ſervoit nous feront voir quel étoit le caractere de cet homme, & ce qu'il prétendoit avoir découvert. Après avoir dit que le corps eſt ſujet à deux affections contraires l'une à l'autre, *le relâchement*, & *le reſſerrement*, leſquelles y cauſent tour à tour un changement, qui fait décheoir ce même corps de ſon état naturel; & après avoir témoigné qu'il n'eſt pas du ſentiment d'Aſclépiade, & d'Epicure touchant *le vuide*, qu'il nie abſolument, il continue de cette maniere. *Je ne puis*, dit-il, *m'empêcher de déclarer que les changemens, & les remuemens qui ſe font dans les corps, & qui les ouvrent, ou les reſſerrent, ſont ſuivis de la génération des élemens, & ſont les cauſes du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide; en ſorte que ces dernieres qualitez ne ſont que la production des premieres. Voyez*, ajoûte-t-il, *ſur quels thrônes ſublimes la Méthode eſt montée, pour ſe cacher au commun des hommes. J'avois fait deſſein, par humilité, & par modeſtie, de ne la point découvrir, mais je viens de la montrer juſques dans le ciel même. C'eſt moi ſeul qui l'ai le premier trouvée, & qui ai diſſipé, & écarté le nuage qui la couvroit.* Pour le reſte, Julien ne s'explique par fort differemment des autres Méthodiques, ſur les cauſes des maladies. *Nous appellons*, dit-il, un peu plus bas, *ſanté, l'état moderé de reſſerrement, & de relâchement qui ſe trouve dans la* 3 *compoſition du corps humain. S'il arrive que les maladies dreſſent des embûches à cette médiocrité, il faut néceſſairement que les corps ſouffrent, ou pour être trop reſſerrez, trop durs, & trop ſecs, ou pour être trop mous, trop relâchez, & trop humides.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

On conte encore dans le parti des Méthodiques un 4 Menemachus, d'Aphrodiſias, qui n'épargnoit guére plus le papier que le précedent, & qui a été l'un des plus ſubtils défenſeurs de ſa Secte. Comme il eſt cité par Celſe, il doit avoir vécu long-temps avant Julien, & avoir ſuivi de près Thémiſon.

Il y a eu auſſi un 5 Dionysius. Galien parle de trois Médecins de ce nom, dont l'un eſt appellé condiſciple d'Héraclide de Tarente, ou de Criton. Nous l'avons conté ci-devant entre les Empiriques. Le ſecond étoit de 6 Samos, & le troiſiéme de 7 Milet. Pline fait mention d'un quatriéme Denys, qui avoit

---

3 ἐπὶ τ ἀνθρωπίων συγκειμάτων.
4 *Galen. Introduct. cap.* 4.
5 *Ibidem.*
6 *De comp ſit. medicam. per genera, lib.* 4. *cap.* 13.
7 *De Antidotis, lib.* 2. *cap.* 11.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & ſuivans.

avoit écrit *des Plantes*, ou qui avoit ſeulement décrit les vertus de celles qu'il conoiſſoit; s'étant d'ailleurs contenté de les peindre, ſans en donner la deſcription. C'eſt apparemment le même de qui Pline dit en un autre endroit, qu'il avoit écrit *un abregé concernant les plantes.* Mais je ne ſai point lequel de tous ces Denys a été Méthodique.

Un cinquiéme Médecin du même nom c'eſt CASSIUS DIONYSIUS d'Utique, qui avoit traduit en Grec les ouvrages de *Mago*, Africain, touchant l'Agriculture, & les Plantes. 8 Eſtienne de Byzance fait mention de ce Caſſius Dionyſius, & de ſon Ouvrage, qui étoit intitulé *Rizotomiques.* Scribonius Largus nomme un ſixiéme Dénys, qu'il dit avoir été Chirurgien; & Pline cite un SALLUSTIUS DIONYSIUS, qui fait le ſeptiéme.

9 Photius, en introduit enfin un huitiéme qui étoit Ægéen. Ce Dénys avoit compoſé un livre qui contenoit cent Chapitres, dont il y en avoit cinquante, qui établiſſoient chacun un certain ſentiment; & cinquante autres qui détruiſoient ces mêmes ſentimens; en ſorte que dans un Chapitre cet Auteur ſouffloit, comme on dit, le chaud, & dans l'autre le froid; comme cela paroîtra par quelques exemples, qu'on en va rapporter. Dans le premier Chapitre il ſoûtenoit que la ſemence vient également du pere, & de la mere; dans le ſecond, il diſoit qu'elle ne vient que de l'un des deux. Dans le troiſiéme, il vouloit que la ſemence vînt de toutes les parties du corps; dans le quatriéme, il prétendoit qu'elle n'eſt fournie que par les teſticules. Dans le cinquiéme, il aſſuroit que la coction qui ſe fait dans l'eſtomac eſt l'effet d'une chaleur; dans le ſixiéme, il le nioit. Dans le ſeptiéme, il poſoit que ce qu'on appelle coction ſe fait par un broyement; dans le huitiéme, il diſoit que cela ſe fait autrement. Dans le neuviéme, il attribuoit la même coction à une putréfaction, ou pourriture des viandes; dans le dixiéme, il faiſoit voir que cela ne ſe pouvoit pas, &c. On peut voir le reſte dans Photius. Il y a de l'apparence que cet Auteur étoit un Médecin Pyrrhonien, qui avoit écrit ce livre, pour inſinuer qu'il n'y a rien de certain dans la Médecine, non plus que dans tout le reſte. Il y a eu pluſieurs grands hommes, du même nom; mais je n'en ſache pas davantage, qui ayent été Médecins.

10 Galien met encore dans le rang des Méthodiques un PHILON, dont on parlera 11 ci-après, un MNASEAS, un RHEGINUS, un ANTIPATER, & un ATTALUS. Il dit que les deux derniers ont vécu de ſon temps. 12 Attalus en particulier étoit diſciple de Soranus. Il pratiquoit la Médecine à Rome, en même temps que Galien, qui eut quelque diſpute avec lui au ſujet de la cure d'un Philoſophe nommé *Théagene.* La cauſe de leur different venoit de ce que le Médecin Méthodique vouloit appliquer des médicamens, qui étoient ſimplement émolliens ſur une tumeur, que ce Philoſophe avoit, à la région du foye, contre l'avis de Galien, qui vouloit qu'on y applicât des aſtringens, pour ne pas trop affoiblir ce viſcere.

SEXTUS,

---

8 *In voce* Utica. *Vide Geſneri Bibliothecam.*
9 *Bibliothec. Cod.* 185. & 211.
10 *Method. medend. lib.* 1. *cap.* 7.
11 *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.
12 *Method. medend. lib.* 13. *cap.* 15.

Sextus, qu'on appelle *l'Empirique*, duquel on a parlé 13 ci-devant, comparant la Secte des Philoſophes Pyrrhoniens, ou Scepticiens, avec la Secte des Médecins Empiriques, & celle des Méthodiques, veut que cette derniere ait plus de rapport avec celle des Philoſophes dont on vient de parler, que la premiere. 14 *Quelques-uns*, dit Sextus, *prétendent que la Médecine Empirique eſt fondée ſur les mêmes principes que la Philoſophie Sceptique. Mais il faut ſavoir que cette Philoſophie ne peut s'accorder avec la Médecine, ou la Secte Empirique; en ce que celle-ci ſoûtient* 15 qu'on ne peut pas comprendre ce qui eſt incertain. *Elle s'accorderoit plûtôt avec la Secte qu'on appelle Méthodique; cette Secte étant la ſeule de toutes celles de la Médecine, qui ſemble ne ſe conduire pas témerairement par rapport aux choſes incertaines, & & qui ne s'ingere point de prononcer ſi elles ſont compréhenſibles, ou nom; mais s'attachant à ce qu'il y a d'apparent, elle en tire ce qui lui ſemble être utile; ſuivant en cela la même route que les Scepticiens. Nous avons dit ci-devant*, pourſuit Sextus, 16 *que ce qui regarde nôtre commune maniere de vivre peut être conſideré par rapport à ces quatre choſes, la conduite de la nature, la contrainte des paſſions, les établiſſemens des Loix, & des Coutumes, & les préceptes des Arts. De la même maniere donc que le Scepticien, contraint par les paſſions, cherche, par exemple, à boire quand il a ſoif, & à manger quand il a faim, & ſe conduit de même à l'égard des autres choſes qu'on a déſignées; les Méthodiques ſont pareillement induits, par les ſouffrances du malade, à chercher ce qui ſemble le plus convenable pour le ſoulager. Ils relâchent ce qui leur paroit reſſerré, à l'imitation de ceux qui ſe ſentant roides de froid ſe font mettre dans un lieu chaud; & au contraire ils reſſerrent ce qui leur ſemble relâché, comme font ceux qui ſe trouvant incommodez par les grandes ſueurs que cauſe la chaleur des bains, s'expoſent à l'air frais pour arrêter ces ſueurs. Quant à ce qui eſt étranger, ou contre nature, & qui nuit au corps, cela oblige les mêmes Méthodiques à ramener les choſes à leur état naturel; à peu près comme un chien tâche de tirer au plûtôt une épine qui lui eſt entrée dans la chair. Enfin, pour ne paſſer pas les bornes de nôtre ſujet en nous étendant trop, nous eſtimons que tout ce que diſent les Méthodiques ſe peut rapporter à la violence que nous font les paſſions tant naturelles, que contre nature. La Secte Pyrrhonienne, & la Méthodique conviennent d'ailleurs en ce que l'une, & l'autre de ces Sectes refuſe également d'affirmer poſitivement quoi que ce ſoit, & ſe ſert à peu près des mêmes manieres de parler. Car comme le Scepticien dit ordinairement*, Je ne définis rien; Je ne comprens rien clairement: *le Méthodique employe dans le même ſens les mots de*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & ſuivans.

13 *Part. 2. liv. 2. chap.* 8.

14 *Pyrrhoniar. Hippothes. lib. 1. cap.* 24.

15 Il faut expliquer ce paſſage de Sextus par un autre de Galien, qui a été rapporté ci-deſſus *part. 2. liv. 2. cap. 4. dans les notes.*

16 Nôtre Auteur explique ſa penſée plus clairement dans le chapitre onzieme du livre que l'on a cité. *Il ſemble*, dit-il, *que ce qu'il y a à remarquer touchant la maniere commune de vivre peut-être conſideré par rapport à ces quatre choſes; la conduite de la Nature; la contrainte des paſſions; l'établiſſement des loix, ou des Coutumes; & les préceptes des Arts. Par la conduite de la Nature nous ſuivons ce que les ſens, & l'entendement, que nous avons naturellement, nous dictent. Par la contrainte des Paſſions, nous cherchons à manger quand nous avons faim, & à boire quand nous avons ſoif. L'établiſſement des Loix, & des Coutumes nous oblige d'ailleurs à regarder, par rapport à l'uſage de la vie, la pieté comme un bien, & l'impieté comme un mal. Enfin nous nous reglons ſelon les préceptes des Arts, que nous avons embraſſez, pour ne demeurer pas ſans rien faire; mais il faut remarquer que dans toutes ces choſes, nous ne décidons rien.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

Convenance, & de Rapport; & *il prend le mot* Indication, *pour une chose qui nous porte à chercher ce qui paroit le plus convenable pour opposer aux passions, ou aux affections tant naturelles, que contre nature; sans rien affirmer à cet égard, comme nous l'avons expliqué par les effets de la faim, & de la soif. D'où nous concluons que la Secte de ceux qu'on appelle Médecins Méthodiques nous semble avoir plus de rapport avec la Philosophie Sceptique, qu'aucune autres des Sectes de la Médecine.*

Cette déclaration de Sextus, en faveur de la Secte Méthodique, nous oblige à le ranger entre les Médecins de cette Secte, étant constant d'ailleurs qu'il étoit Médecin aussi bien que Philosophe, comme on l'a remarqué lors qu'on a parlé des Médecins Empiriques.

CHAPITRE XIII.

Des derniers de tous les Médecins Méthodiques conus.

TOus les Méthodiques, que l'on a nommez au chapitre précedent, & dont nous n'avons aucun écrit, ont vécu avant Galien, ou en même temps que lui. Il s'en trouve encore quelques autres dont le temps est incertain. ou qui sont venus fort long-temps après, desquels il nous est resté quelques ouvrages. Le premier est MOSCHION. L'on a parlé ci-devant d'un Médecin de ce nom, que 1 Galien dit avoir été disciple d'Asclépiade. 2 Cet Auteur fait d'ailleurs citer à Soranus un Moschion qui avoit composé des livres touchant *l'ornement*, ou *l'Embellissement*. Pline en cite encore un autre qui avoit écrit touchant *les Raifforts*; & Plutarque en nomme un quatriéme, qui étoit son contemporain, & son ami. Je ne sai si ce sont quatre differens personnages. Je ne sai pas même si le Moschion, dont il s'agit maintenant, doit être l'un de ces quatre premiers, ou s'il fait le cinquiéme.

On découvriroit quelque chose de certain, touchant le temps auquel a vécu ce dernier, si l'on pouvoit déchifrer ce qu'il a voulu dire lors qu'il parle d'un 3 médicament contre la stérilité, lequel il dit avoir donné à *Julie Agrippine*; laquelle, n'ayant pû avoir d'enfans jusqu'alors, avoit mis au monde, en suite de ce remede, un fils que nôtre Auteur appelle *Diogenianus*. Mais je ne conois point d'Agrippine qui ait eu un fils de ce nom. Je ne trouve même personne de ce nom, dans toutes les familles des Empereurs. Je ne sai donc quelle explication on pourroit donner à ce passage, si ce n'est que l'on dit qu'il s'agit ici d'Agrippine mere de Néron, & que c'est à Néron que Moschion donne le nom de *Diogenianus*, qui est approchant de *Diogenes*, c'est à dire, *fils de Jupiter*, à peu près comme Oppian appelle Antonin Caracalla, fils de Severe, *l'aimable rejetton du Jupiter d'Italie*. On répondra que cette coniecture n'est pas bien fondée, parce qu'il paroit au stile de Moschion qu'il est venu long-temps

1 *De different. puls. lib.* 4.

2 *De compos. medicam. local. lib.* 1. *cap.* 1.

3 Ἐπιῤῥώσω δὲ κυρίως Ἰουλίᾳ Ἀγριππίνᾳ τῷ χρόνῳ, ὅτις μίσχει τῷ υἱῷ μὴ κύουσα ἔχει τοκετὸν τὸν Διογενιανόν. *cap.* 161.

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

les ſecourir dans leurs accouchements, le ſoin que l'on doit avoir des enfans, & des nourrices, & autres choſes de cette nature, parmi leſquelles il s'en trouve d'aſſez curieuſes. Il remarque entr'autres choſes que les Anciens ſe ſervoient d'un couteau de bois, ou de verre, ou d'un roſeau trenchant, ou d'une croûte de pain, pour couper le nombril de l'enfant en venant au monde, ce qu'il traite de ſuperſtitieux.

Le Pere Labbe, dans ſa nouvelle Bibliotheque des livres manuſcrits, dit qu'il y a dans celle de Florence, un livre intitulé *Myſtionis Smyrnæi Gynæcia*, qui contient 1072 chapitres. Ce *Myſtion* pourroit être nôtre Moſchion, & ſon livre le *Triacontas* dont on a parlé.

VINDICIANUS, qui prend le titre de 7 *Comte des Archiatres de l'Empereur Valentinien*, dans une lettre qu'il écrit à ce même Empereur, & que nous avons encore aujourd'hui, étoit auſſi de la Secte Méthodique. La lettre dont on vient de parler l'inſinue; ou du moins on y découvre l'eſprit de cette Secte, qui blâmoit les remedes des autres Médecins, & en particulier *les ſaignées réiterées, l'artériotomie*, les *cauteres*, & les autres ſecours tirez du fer, & du feu, leſquels les Méthodiques appelloient cruels. Une autre preuve que ce Médecin étoit Méthodique, c'eſt qu'il a été 8 le Maître de *Theodorus Priſcianus*, qui étoit certainement de la Secte en queſtion, comme nous allons le voir. Vindicianus avoit auſſi écrit 9 en vers touchant la Médecine, & il nous en reſte quelques fragmens. S. Auguſtin l'appelle 10 *le grand Médecin de ſon Siecle*.

THEODORUS PRISCIANUS avoit premierement écrit en Grec quelques livres de Médecine, à la perſuaſion d'un de ſes Collegues qu'il appelle *Olympius*, après quoi il écrivit en Latin ceux que nous avons aujourd'hui, comme on l'apprend de lui-même, & qui ſont au nombre de quatre. Le premier eſt intitulé *Logicus*, quoi qu'il n'y ait rien moins que des raiſonnemens philoſophiques. Au contraire l'Auteur s'emporte dans ſa préface, contre les Médecins Philoſophes, ou raiſonneurs. 11 *Si la Médecine*, dit-il, *étoit entre les mains de gens ſans étude, qui n'euſſent point eu d'autre Maitre que la nature, & qui n'entendiſſent rien dans la Philoſophie, on auroit des maladies beaucoup plus legeres, & on uſeroit de remedes beaucoup plus aiſez que ne ſont ceux dont on ſe ſert ordinairement. Mais*, pourſuit-il, *la maniere la plus naturelle de traiter la Médecine a été négligée, & cet art eſt entierement à la diſpoſition de certaines gens, qui font conſiſter toute leur gloire à écrire avec politeſſe, & à diſputer contre ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment*, &c. Tout le reſte de cette préface eſt plein d'exclamations contre l'abus que nôtre Auteur vient de cenſurer, & il ſe déclare ſi ouvertement pour les Empiriques que l'on jureroit qu'il étoit de leur Secte. Je ne vois pas pourquoi ce premier livre eſt intitulé *Logicus*, dans l'édition d'Aldus que j'ai ſuivie.

L'édition

---

7 On verra ci-après quelle étoit cette dignité quand on en ſera à *Andromachus* Médecin de Néron.

8 *Lib. 4. de Phyſica Scientia.*

9 Ce ſont les vers qui ſe trouvent à la fin du livre de *Marcellus Empiricus*, & que Rob. Conſtantin attribue à Serenus Samonicus. Il ſemble en effet que ces vers ſont comme une peroraiſon, ou concluſion du Poëme de ce dernier.

10 *Ad Marcellin. Epiſt. 5.*

11 Si Medicinâ minus eruditi ac ruſtici homines, natura tantùm imbuti, non etiam philoſophia, occupati eſſent, levioribus ægritudinum incommodis vexaremur, & facilíora remedia caperentur. Sed hæc via ab illis omiſſa eſt quibus, eloquentiæ ſtudioſis, ſcribendi ac diſputandi gloria major fuit.

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

plus haut période de la Secte dont il s'agit, les Médecins qui l'avoient embrassée n'avoient pû convenir entr'eux de divers articles; il n'est pas surprenant que ceux de cette même Secte, qui ne sont venus que trois, ou quatre siecles après les premiers, se soient distinguez à quelques égards. Ce en quoi ces derniers differoient des autres n'empêche pas qu'ils ne doivent aussi être regardez comme Méthodiques, car enfin ils n'ont point abandonné le principe fondamental de la Secte, qui consiste à ne reconoître que deux genres de maladies, le genre *relâché*, & le genre *resserré*.

Ce que l'on vient de dire que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cens ans après Soranus, qui a vécu sous Trajan, est fondé sur ce que le premier dit lui-même qu'il a été disciple de *Vindicianus*, qui étoit Médecin de l'Empereur Valentinien premier. A ce conte, Theodorus Priscianus a dû vivre sous Gratien, & sous Valentinien second, ou même un peu plus tard. Son stile approche en quelque maniere de celui de Cælius Aurelianus, ce qui peut faire juger qu'il étoit Africain, comme l'Auteur dont on vient de parler. Les Oeuvres de Theodorus Priscianus ont été premierement imprimées à Strasbourg en 1532, mais dans cette édition on lui donne le nom de *Q. Octavius Horatianus*, & le tître *d'Archiater*. Cette même édition est d'ailleurs pleine de fautes, comme l'a remarqué Reinesius, qui explique plusieurs passages de nôtre Auteur dans ses diverses leçons. La même année il s'en est fait une autre édition à Basle, sous le nom de Theodorus Priscianus, mais où le quatrieme livre manque. Aldus, ou ses fils, en ont enfin donné une troisieme en 1547, où les œuvres de nôtre Auteur, qui y paroit aussi sous le nom de Theodorus Priscianus, sont jointes à celles de tous les anciens Médecins qui ont écrit en Latin. Theodorus Priscianus n'y prend pas le titre *d'Archiater*, comme dans la premiere. On verra dans la troisiéme partie ce que signifie ce titre. Le troisiéme livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, se trouve aussi dans un recueuil d'ouvrages concernant la même matiere, fait par Israël Spachius. 15 Il se trouve enfin un livre intitulé *Diæta*, d'un ancien Médecin nommé *Théodore*, lequel Reinesius croit être le même que nôtre Theodorus Priscianus.

Voila tous les anciens Méthodiques dont les écrits, ou les noms nous sont restez. Depuis Theodore Priscien, ou depuis *Olympius*, *Timothée*, & *Eusebe*, dont le premier fait mention, ou auxquels il dédie ses livres, & qui étoient apparemment de sa Secte; on n'a point de nouvelles de cette même Secte jusques au temps de GARIOPONTUS qui n'a écrit qu'environ sept à huit cents ans après ceux dont on vient de parler. 16 Quelques-uns l'appellent *Warimpotus*, d'autres *Raimpotus*, *Warmipotus*, *Guaripotus*, ou *Garimpotus*, *Gariponus*, & 17 *Garnipulus*. On a crû cet Auteur beaucoup plus ancien qu'il n'est. Dans le titre de son livre imprimé à Basle en 1531. il est appellé *Medicus admodum vetustus*. Monsieur Moreau dit aussi, *que Gariopontus est très-ancien, mais que l'on ne sait pas certainement en quel temps il a vécu; que son stile fait juger qu'il étoit Africain*. Mais il paroit par le témoignage de *Pierre Damien*, qui mourut l'an MLXXII, que ce Médecin étoit du même siecle, car

---

15 *Vide Fabricii Bibliothec. Latin.* Diogene Laërce cite aussi un Médecin du nom de *Théodore*, qui est plus ancien.

16 *Vide Fabricii Centuriam Plagiarior. paragraph. 59.*

17 Garnipulus manipulos Galeni surripiens, dit Valescus de Taranta, qui change apparemment le nom de cet Auteur par raillerie.

Unable to display this page

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE XIV.

Objections que quelques anciens Médecins Dogmatiques faisoient aux Méthodiques.

ON seroit trop long, si l'on vouloit rapporter ici tout ce qui se trouve dans Galien, contre les Méthodiques, quoi que les principaux livres qu'il avoit écrit sur ce sujet ayent été perdus. Celse a aussi disputé contr'eux. Voici quelques-unes des principales raisons de ces deux Auteurs. Il ne faut pas croire, disoient ils, que les plus anciens Médecins n'ayent pas eu conoissance de ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qu'ils n'y ayent même fait beaucoup d'attention, mais cela ne les a pas empêchez d'aller plus avant. Hippocrate n'a-t-il pas dit expressément, 1 *que pour guérir les maladies il faut prendre garde à ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres, & à ce qui est particulier à chaque maladie.* Les Méthodiques, ajoûtoient nos Auteurs, doivent, malgré qu'ils en ayent, reconoitre des differences fort essentielles dans l'un & dans l'autre des genres de maladies qu'ils établissent, & ces differences doivent faire d'autres nouveaux genres. Car enfin autre chose est vomir du sang, & autre vomir de la bile; & il y a bien de la difference entre avoir une diarrhée, & avoir une dysenterie, ou une perte de sang; entre l'évacuation ou la diminution du superflu, qui se fait dans la santé par des sueurs, & l'amaigrissement, qui est l'effet d'une fiévre lente qui consume le corps.

Ces Médecins disoient aussi que les differentes parties, qu'une même maladie attaque, font une difference qui n'est pas moins grande. L'on traite autrement *l'œuil* & autrement *l'oreille* pour le même mal; & il n'est presque aucune des parties du corps qui ne demande des égards particuliers. 2 L'huile, par exemple, qui adoucit & ramollit les tumeurs inflammatoires qui viennent dans toutes les autres parties, cause une douleur insupportable à celles de l'œuil, & augmente le mal au lieu de le diminuer. Galien redresse encore fortement les Méthodiques sur ce que bien loin de rechercher les *causes cachées* des maladies, ils négligeoient même les *causes extérieures* & *évidentes*; dans la pensée, comme on l'a vû, que ce n'est pas la cause de la maladie qui indique le remede, mais que c'est la maladie elle même. Pour les rendre convaincus du contraire, il se sert de l'exemple qu'on a rapporté 3 ci-dessus, de deux hommes qui ayant été mordus en même temps d'un chien enragé s'addresserent à deux differens Médecins pour être guéris. Sur quoi il arriva que l'un de ces Médecins s'étant informé de la cause exterieure du mal, & traitant son malade selon ce qu'indiquoit cette cause, laissa long-temps la playe ouverte, & se servit de spécifiques. L'autre, sans se mettre en peine de la cause, n'eut égard qu'à la maladie qui étoit une *playe*, & suivant l'indication commune des playes travailla à la cicatriser au plûtôt, d'ou il s'ensuivit que son malade mourut

1 *Epidemic. lib.* 5. Hippocrate a aussi fait mention des remedes *resserrans* & des remedes *relâchans*. Voyez ci-dessus, *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 21.

2 *Galen. de Sectis ad eos qui introducuntur, chap.* 8.

3 *Part.* 2. *liv.* 4. *chap.* 6.

rut enragé, au lieu que l'autre se tira d'affaire. L'on a vû au même endroit ce que les Méthodiques pouvoient répondre à cela. Galien ne les épargne pas non plus, sur ce qu'ils ne sembloient faire aucune consideration ni de la saison ou l'on se rencontroit, ni du pais, ni de l'âge du malade &c. Mais ils répondoient que ces circonstances ne faisoient point varier leur méthode, quant au fond; qu'il falloit toûjours resserrer là où il y avoit du relâchement, en quelque païs & en quelque saison que l'on fût & quelqu'âge que l'on eût, & même quelque partie que ce fût qui eût besoin de ce secours; quoique les matieres resserrantes, non plus que les relâchantes, ne dussent pas être prises toutes indifferemment. Et il n'est pas vraisemblable qu'ils crussent qu'on pût donner, par exemple, une même dose d'un médicament à un enfant ou à un vieillard qu'à un homme robuste, ou que l'on dût faire aux uns & aux autres le même remede. On n'en dira pas davantage sur ce sujet, & l'on passera à d'autres Sectes qui s'établirent quelque temps, après que celle des Méthodiques fut en vogue.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION SECONDE.

De certaines Sectes moins conues, qui ont eu quelque choſe de commun avec la Méthodique, & qui ſe ſont établies peu de temps après. On traite auſſi de la Médecine de CELSE, en particulier.

CHAPITRE I.

De la Secte EPISYNTHETIQUE, *& de la Secte* ECLECTIQUE.

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl & ſuivans.

QUoi que Thémiſon eût d'abord fait un grand nombre de diſciples, & que la Secte Méthodique qu'il avoit établie ſe ſoit ſoutenue fort long-temps, il y eut néanmoins pluſieurs de ſes contemporains, & de ceux qui le ſuivirent de près, qui ne ſe rangerent pas de ſon parti. Les uns n'abandonnerent point les Dogmatiques, & demeurerent attachez à Hippocrate, à Hérophile, à Eraſiſtrate, & à Aſclépiade. Les autres furent toûjours pour les Empiriques. Les Méthodiques eux mémes, qui n'étoient pas tous d'accord entr'eux, comme on la vû ci-deſſus, donnerent lieu à l'introduction de quelques autres nouveaux Syſtemes. De leur Secte il en pullula deux autres, la

Secte

Secte *Epiſynthétique*, & la Secte *Eclectique*, & peut être une troiſiéme dont on parlera au chapitre ſuivant. C'eſt du moins ce qu'il ſemble qu'on recueuille de ce que dit l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, attribué à Galien. Cet Auteur, 1 après avoir remarqué que certains Méthodiques, comma *Olympicus*, *Menemachus*, & *Soranus*, n'étoient pas en tout du ſentiment des autres, continue de cette maniere; *Quelques-uns*, dit-il, *furent appellez* Epiſynthetici, *comme* Leonides *d'Alexandrie*, *& quelques autres* Electi, *comme* Archigenes, *d'Apamée en Syrie*; par où cet Auteur ſemble comprendre ces Epiſynthetiques, & ces Eclectiques ſous les Méthodiques, dont il a parlé immédiatement auparavant. *Secte Méthodique & ſes dépendances, dans le Siecle xl & ſuivans.*

2 Cælius Aurelianus cite Leonides, l'Epiſynthetique, au ſujet d'une définition qne celui-ci donnoit de la Léthargie; mais cette définition ne ſert de rien pour découvrir quels pouvoient être les ſentimens de ce Médecin, par rapport à ſa Secte. 3 Aetius rapporte auſſi quelques traits de pratique d'un Léonidès, qui peut être le même, ſans que pour cela nous ſoyons mieux inſtruits de ce que nous voudrions ſavoir touchant ſon Syſteme en géneral. Comme le nom d'Epiſynthétique eſt tiré d'un verbe Grec, qui ſignifie *entaſſer* ou *aſſembler*, il ſe peut que Léonidès & ceux de ſon parti prétendiſſent joindre les maximes des Méthodiques avec celles des Empiriques & des Dogmatiques, & raſſembler ou concilier ces diverſes Sectes les unes avec les autres. C'eſt tout ce que l'on peut dire à cet égard, n'ayant pas d'autres lumieres ſur ce ſujet. On ne ſait pas même quand Leonidès a vécu; quoi qu'il ſoit probable que Soranus, dont il eſt parlé auparavant dans le paſſage que l'on a cité, l'a précedé de quelque temps.

Pour ce qui qui eſt de ceux que Galien, ou l'Auteur du livre que l'on a cité, appelle ἐκλεκτοὶ, *Choiſis*, du nombre deſquels étoit Archigene, je crois qu'il y a une faute dans le texte original, & qu'il faudroit lire ἐκλεκτικοὶ. Ce qui confirme cette penſée c'eſt qu'environ cinquante ou ſoixante ans, avant qu'Archigene parût, il y avoit eu un Philoſophe d'Alexandrie, nommé 4 *Potamon*, qui fut Auteur d'une Secte de Philoſophie qu'on appelloit la Secte *Eclectique* ἐκλεκτικὴ, c'eſt à dire *Choiſiſſante*, dans laquelle on faiſoit profeſſion de choiſir ce que chacune des autres avoit de meilleur. Or ceux de cette Secte devoient plûtôt être appellez ἐκλεκτικοὶ, ou ἐκλέγοντες, *Choiſiſſans*, que ἐκλεκτοὶ, *Choiſis*. Ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la Philoſophie, Archigene pouvoit l'avoir fait dans la ſuite à l'égard de la Médecine.

Nous apprenons de Suidas qu'Archigene vivoit ſous Trajan, qu'il avoit pratiqué la Médecine à Rome, & qu'il mourut à l'âge de ſoixante trois ans, après avoir beaucoup écrit ſur la Phyſique & ſur la Médecine. Le même Auteur ajoûte qu'Archigene étoit d'Apamée en Syrie, & que ſon pere s'appelloit Philippe; ce qui peut avoir donné lieu à l'équivoque de Wolfgangus Juſtus, qui fait nôtre Archigene Médecin de Philippe Roi de Syrie.

1 *Chap.* 4.

2 *Acutor. Lib.* 2. *Chap.* 1.

3 *Tetrabibl.* 4. *Serm.* 3. *Chap.* 5. 6. 7. 8. Tout ce qui eſt contenu dans les endroits que l'on cite regarde la maniere de traiter diverſes ſortes de tumeurs, comme les Scrophules, le Cancer, & quelques autres maladies dépendantes de la Chirurgie.

4 Il vivoit ſous les Empereurs Auguſte & Tibere. *Voyez Diogene Laërce, dans ſa préface, & Voſſius de Sectis Philoſophorum.*

Secte Méthodique & ſes dépendances, dans le Siecle xl & ſuivans.

Archigene auroit encore vêcu ſous Adrien, & même l'auroit ſurvêcu, ſi ce fut lui qui indiqua à cet Empereur un certain endroit ſous la mammelle, où il ſe bleſſa, pour mourir fort promptement. Dion Caſſius qui eſt l'auteur de cette hiſtoire, attribue ce fait à un *Hermogene*; mais 5 Mercurial a cru qu'il falloit lire Archigene, & non pas *Hermogene*. Je ne ſai s'il ne s'eſt point trompé. L'on a parlé 6 ci-devant d'un Hermogene Sectateur d'Eraſiſtrate; & rien n'empêche, ce me ſemble, que celui ci n'ait pû vivre du temps d'Adrien, la Secte ou l'Ecôle d'Eraſiſtrate ayant ſubſiſté long-temps après ce temps-là. Il paroît même que 7 Galien parle de cet Hermogene, comme d'un homme qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup. Or Galien étoit né ſous l'Empereur dont on vient de parler. Quant à cet autre Hermogene, contre lequel 8 Lucile fit une jolie epigramme, il ſeroit beaucoup plus ancien. 9 Martial qui a imité cette Epigramme, attribue la même choſe à un autre Médecin qu'il appelle *Hermocrates*; mais il ſe peut que ce dernier nom, auſſi bien que le précedent ſoit un nom ſuppoſé.

C'eſt du même Archigene qu'il faut entendre ce que dit Juvenal,

——— *tum corpore ſano*
Advocat Archigenem.

& ailleurs;

——— *ſi non eget Anticyra, nec*
Archigene.

Juvenal ayant vêcu juſqu'à la douziéme année d'Adrien, il a été contemporain d'Archigene; & la maniere dont il en parle fait voir le grand employ où étoit ce Médecin.

Mais ce n'eſt pas ſur le ſeul témoignage de Juvenal que la réputation d'Archigene eſt établie. Il a encore en ſa faveur celui de Galien, qui eſt d'autant plus fort que cet Auteur eſt du métier, & qu'il n'eſt pas trop prodigue de loüanges à l'égard de ceux qui ne ſont pas de ſon parti. 10 *Archigene*, dit-il, *a appris*,

---

5 *Variar. Lect. Lib.* 1. *Chap.* 5.
6 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 5.
7 *Ibidem.*

8 Ἐμοιγόμην τ' ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη, κὴ φάρμακα φέρων.

C'eſt à dire; *Diophante ayant vû en ſonge le Médecin Hermogene, il ne ſe réveilla jamais, quoi qu'il portât un préſervatif ſur lui.* On peut voir l'explication du mot φάρμακα, ci-deſſus, *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 12.

9 L'Epigramme de Martial n'eſt pas ſi ſimple ni, à mon avis, ſi bonne que celle de Lucile. La voici;

Lotus nobiſcum eſt hilaris, cænavit & idem;
Inventus manè eſt mortuus Andragoras.
Tam ſubitæ mortis cauſam, Fauſtine, requiris?
In ſomnis medicum viderat Hermocratem. *Lib.* 6. *Epigr.* 53.

10 *De locis affect. Lib.* 2. *Chap.* 6.

pris, avec autant de ſoin, & auſſi bien qu'aucun autre, tout ce qui concerne l'art de la Médecine; ce qui a rendu, avec juſtice, recommandables tous les écrits qu'il a laiſſez, & qui ſont en grand nombre. Mais il ne me ſemble pas pour cela qu'il ſoit irrépréhenſible, dans tout ce qu'il a écrit; & comme il n'a pas fait difficulté de reprendre ceux qui l'ont précedé, quoi qu'il eût beaucoup proffité de leur travail, on ne trouvera pas mauvais que nous qui venons après lui le traitions, comme il a traité les autres. Il eſt bien difficile, ajoûte Galien, *qu'étant homme on n'erre pas en quelque occaſion, ſoit pour ignorer entierement certaines choſes, ſoit pour n'en pas juger comme il faut, ſoit enfin parce qu'on écrit quelquefois un peu plus négligemment.* Il ne ſe peut pas une cenſure plus honête.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle & ſuivans.

Au reſte, on ne découvre point par ce que dit en ſuite l'Auteur que l'on vient de citer, ni par ce qu'il dit même ailleurs touchant Archigene, en quoi conſiſtoit ce que ce dernier pouvoit avoir recueuilli de toutes les Sectes. On trouve auſſi dans Aëtius divers extraits des ouvrages du même Archigene, qui font voir qu'il poſſedoit bien la pratique; mais il n'y a rien non plus qui concerne le fond de ſon ſyſteme, par rapport à la Secte Eclectique. Nous aurons occaſion de parler encore de ce Médecin, dans les deux chapitres ſuivans. Nous finirons celui-ci en remarquant qu'Archigene eut un diſciple nomme Philippe, dont Galien fait auſſi beaucoup d'eſtime.

CHAPITRE II.

De la Secte PNEUMATIQUE.

On apprend en premier lieu touchant la Secte *Pneumatique*, ou la Secte *Spirituelle*, que 1 celui qui l'établit s'appelloit Athenée, & qu'il étoit *d'Attalie*. Il y a eu pluſieurs villes de ce nom, mais je crois qu'il s'agit ici d'Attalie ville de *Cilicie*, ſur ce que 2 Cælius Aurelianus parle d'un Athénée de *Tarſe*, qui eſt apparemment le même. Or Tarſe étant une ville de la Province que l'on vient de nommer, Cælius a pu fort aiſément mettre l'une de ces deux villes pour l'autre.

Ce Médecin parut après Thémiſon; comme on peut l'inferer d'un paſſage de Galien, où il dit que *Magnus*, dont on parlera ci-après, & qui fut Sectateur d'Athénée, avoit compoſé un livre intitulé, *Des choſes qui ont été découvertes après Thémiſon*. Il eſt fort probable que Magnus n'avoit compoſé ce livre qu'en vûe d'y rapporter principalement ce que ſon Maitre avoit innové, dans la Médecine. Le Silence de Celſe & de Pline à l'égard d'Athénée, pourroit auſſi être une preuve qu'il ne vivoit pas, ou du moins qu'il n'étoit pas encore conu de leur temps; à cela près, il ſemble qu'en faiſant mention des autres Novateurs, ils n'auroient pas oublié celui-ci. Il ſe peut veritablement qu'Athénée ne fût pas encore au monde pendant la vie de Celſe, qui a vêcu ſous Auguſte & ſous Tibere. Mais, à l'égard de Pline, ſi l'on conſidere d'un côté qu'il ne s'eſt écoulé qu'environ cinquante ans entre cet auteur & *Archigene*; le premier ayant écrit ſous les Empereurs Néron & Veſpaſien, & le ſecond au plus tard ſous Adrien; & de l'autre qu'Archigene a été diſciple *d'Agathinus*, & celui-ci *d'Athénée*; on trouvera que ce dernier doit avoir eu pour le moins cinquante ans plus qu'Archigene, & par conſéquent qu'il a dû être contemporain de Pline. Cela étant, comme l'un des deux a pû écrire avant l'autre, ſi l'on

1 *Galen. de different. pals. lib. 4. chap. 10, 12. & 14.*

2 *Acutor. lib. 2. chap. 1.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

ſuppoſe que Pline ait écrit le premier, ou qu'il fût un peu plus âgé qu'Athénée, il n'y a pas dequoi être ſurpris qu'il n'ait point parlé de lui.

On va premierement rapporter ce que l'on ſait du ſyſteme Philoſophique d'Athénée. 3 Il croyoit que ce n'eſt point le *feu*, l'*air*, l'*eau*, & la *terre*, qui ſont les véritables *élémens*. Il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualitez premieres de ces quatre corps, c'eſt à dire, au *chaud*, au *froid*, à l'*humide*, & au *ſec*; dont les deux premieres tiennent lieu, ſelon lui, de cauſes *efficientes*, & les deux dernieres de cauſes *materielles*. Athénée ajoûtoit un cinquiéme élement qu'il appelloit *eſprit*. Il concevoit que cet eſprit, pénétre tous les corps, & les conſerve dans leur état naturel; ſentiment qu'il avoit tiré des *Stoiciens*, & qui oblige Galien de donner à Chryſippe l'un des plus fameux d'entre ces Philoſophes, le nom de *Pere de la Secte Pneumatique*. C'eſt la même opinion que Virgile inſinue dans ces vers;

4 *Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,*
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque aſtra
Spiritus intus alit: totamque, infuſa per artus,
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet. &c.

Athénée appliquant ce ſyſteme à la Médecine, vouloit que la plûpart des maladies vinſſent lorſque l'eſprit dont on a parlé *ſouffre*, ou 5 *reçoit le premier quelque atteinte*. Mais comme les écrits de ce Médecin ne ſont pas venus juſqu'à nous, on ne ſait point plus particulierement ce qu'il entendoit par cet eſprit, ni comment il concevoit qu'il ſouffre. On peut ſeulement recueuillir de la définition qu'il donnoit du *pouls*, qu'il croyoit que cet eſprit fût une ſubſtance qui pouvoit être plus, ou moins étenduë, ou reſſerrée. 6 *Le pouls*, diſoit-il, *n'eſt autre choſe qu'un mouvement qui ſe fait par la dilatation naturelle, & involontaire de* l'eſprit, *qui eſt dans les arteres, & dans le cœur; lequel eſprit, ſe mouvant de lui-même, & en lui-même, meut en même temps le cœur, & les arteres.*

C'eſt tout ce qu'on peut découvrir des ſentimens d'Athénée, à la reſerve de quelque choſe qui concerne l'Anatomie, en quoi il ſuivoit Ariſtote. 7 Galien remarque qu'aucun des Médecins de ce temps-là n'avoit ſi univerſellement écrit de la Médecine qu'Athénée; mais il ne nous reſte de tous ſes ouvrages que deux ou trois chapitres qu'on trouve dans les recueuils d'Oribaſe, & dont on ne peut rien tirer qui ſerve à l'établiſſement de l'opinion dont il s'agit, & encore moins qui faſſe voir de quel uſage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine. Ce que nous avons encore à dire dans la ſuite de ce chapitre, & dans le ſuivant, fera un peu mieux conoître la Secte de ce Médecin.

Les diſciples, ou Sectateurs d'Athénée, dont les noms nous ſont reſtez, ſont AGATHINUS, HERODOTE, MAGNUS, & ARCHIGENE. Ce dernier étant le même dont il a été parlé au chapitre précedent, on pourroit trouver étrange qu'ayant été conté dans la Secte *Choiſiſſante*, qui embraſſoit toutes les autres, il ſoit maintenant rangé ſous une Secte particuliere, telle qu'eſt la Pneumatique. Mais il eſt aiſé de répondre à cela que ſi Archigene eſt mis au nombre des Pneumatiques, ou s'il étoit

3 *Galen. Introduct. ſeu Medicus, cap. 9.*
4 *Æneidos, lib. 6.*
5 τέτε πρωτοπαθόντος, ſubaud. πνεύματος *Galen. ibidem.*
6 *De different. pulſ. lib. 4. cap. 4.*
7 *De Elementis.*

étoit entré dans le ſentiment d'Athénée, cela n'empêchoit pas qu'il ne fût libre d'ailleurs, pour choiſir ce qu'il trouvoit de meilleur dans les autres Sectes principales; & quoi qu'il reconût peut être les mêmes cauſes des maladies que les Dogmatiques, & les Méthodiques admettoient, il ſe peut qu'ayant joint à ces cauſes celle ſur quoi les Pneumatiques contoient le plus, qui eſt l'*eſprit* dont on a parlé; il ſe peut, dis-je, qu'il ait été par cette raiſon enrôllé dans le parti des Pneumatiques. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur de l'*Introduction*, qui met Archigene dans la Secte Eclectique, ou Choiſiſſante, 8 le place auſſi entre les Pneumatiques; & Galien lui-même, qui ne parle nulle part de la premiere de ces Sectes, remarque en plus d'un endroit qu'Archigene etoit du parti d'Athénée, ou de celui des Pneumatiques. Au fonds, ceux-ci étoient une eſpece de Dogmatiques. Ils ne faiſoient pas, à proprement parler, une Secte diſtinguée, & ils raiſonnoient à peu près, comme les Dogmatiques, en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques, & les Méthodiques, qui ne vouloient preſque point de raiſonnemens. Si le livre *de Flatibus*, étoit effectivement d'Hippocrate, on pourroit dire que cet ancien Médecin avoit donné, en quelque maniere, dans le ſens des Pneumatiques. Cependant perſonne n'a douté qu'Hippocrate, ou l'Auteur de ce livre, quel qu'il puiſſe être, ne ſoit un Médecin Dogmatique.

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Il reſte encore à examiner, ſi les Pneumatiques avoient auſſi quelque choſe de commun avec les Méthodiques. Il ſemble que le titre du livre de *Magnus*, que l'on a rapporté, inſinue quelque choſe d'approchant. Car enfin ce Médecin ayant traité exprès *des choſes qui avoient été trouvées après Thémiſon*, il y a de l'apparence que c'étoit pour parler des innovations des Pneumatiques, du nombre deſquels il étoit, & que ces innovations devoient avoir quelque rapport avec le ſyſteme des Méthodiques que Thémiſon avoit établi. Ce que nous verrons dans la ſuite au ſujet d'Agathinus, & d'Aretée, nous fournira quelque choſe de plus particulier ſur la queſtion dont il s'agit. Au reſte Magnus étoit auſſi un fameux Médecin puiſqu'il poſſeda la charge d'*Archiatre*, ſous l'un des Antonins. On parlera de cette charge, dans le ſecond livre de la troiſiéme partie.

9 *Hérodote* eſt conté par Galien, entre les plus zelez des Pneumatiques; & le même Auteur nous apprend que ce Médecin avoit acquis beaucoup de réputation à Rome, où il exerçoit ſa profeſſion. Galien parle encore ailleurs d'un Hérodote, qu'il dit avoir compoſé un livre intitulé *le Médecin*. On trouve un livre ſous ce titre parmi les œuvres du même Galien, & les Savans ont remarqué, il y a long-temps, que ce livre, que nous avons ſouvent cité, eſt ſuppoſé, & que ſon veritable Auteur eſt celui qui eſt indiqué par Galien, c'eſt à dire, un Hérodote. Nous avons parlé 10 ci-deſſus de deux Médecins de ce nom, dont l'un étoit de *Tarſe*, en Cilicie, & l'autre de *Lycie*; nôtre Médecin Pneumatique fait le troiſiéme, à moins qu'on ne le veuille prendre pour le Lycien. Mais qu'il y ait eu trois Hérodotes, ou qu'il n'y en ait eu que deux, on ne peut pas ſavoir lequel eſt l'Auteur du livre dont on vient de parler. Ce ne peut pas être l'Empirique, il n'y a qu'à lire ce livre, pour être convaincu qu'il n'eſt pas d'un homme de la Secte Empirique. On ne ſauroit non plus l'attribuer à nôtre Hérodote Pneumatique, parce que l'Auteur de ce même livre marque expreſſément, à la fin du chapitre neuviéme, qu'il n'eſt pas du ſentiment des Pneumatiques. Il ne reſte que le ſeul Hérodote Lycien à qui on le puiſſe donner,

8 *Cap.* 9.
9 *De ſimplic. medicam. facultat. lib.* 1. *cap.* 27. & *de different. pulſ. lib.* 4. *cap.* 11.
10 *Part.* 2. *liv.* 2. *chap.* 8.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

ner, comme quelques uns lui attribuent auſſi le petit Gloſſaire, que l'on trouve au commencement de quelques éditions des œuvres d'Hippocrate, mais on n'a pas plus de preuves de l'un que de l'autre.

Agathinus avoit enſeigné Hérodote, & Archigene, comme on l'a dit ci-deſſus. 11 Galien qui le refute comme les autres Pneumatiques, au ſujet de ce qu'il diſoit *que le pouls eſt un mouvement du cœur, & des arteres*, remarque dans le même endroit, auſſi bien que dans le chapitre précedent, *qu'Agathinus n'approuvoit pas que l'on entreprît de vouloir tout enſeigner par des définitions.* Cette maxime étoit priſe des Méthodiques, qui diſoient la même choſe, comme on l'a vû ci-devant, lorſqu'il s'eſt agi de Soranus, ou de Cælius Aurelianus ſon copiſte. Tout ce qu'on trouve d'ailleurs dans les extraits des livres d'Agathinus, & de ceux d'Hérodote, qu'Oribaſe, & Aëtius rapportent, n'indique rien qui puiſſe marquer quelque conformité entre les ſentimens des Pneumatiques, & ceux des Méthodiques.

Diogene Laërce, dans la vie d'Ariſtippe, parle d'un THEODORE, Médecin qu'il dit avoir été diſciple d'Athénée. Il y a de l'apparence que c'eſt de nôtre Athénée que cela ſe doit entendre. 12 Pline cite pareillement un *Théodore* Médecin, mais qui eſt, ſans doute, different de celui-ci; s'il eſt vrai que Pline ait été contemporain d'Athénée, comme nous l'avons ſuppoſé. Aëtius fait auſſi mention d'un Médecin de ce nom, qui peut être celui dont Pline a parlé. Quant à ce Théodore, dont nous avons un livre *de la Diete*, imprimé à Strasbourg en 1544. avec d'autres ouvrages, 13 on croit avec aſſez de fondement qu'il n'eſt pas different de Théodore Priſcien, dont nous avons parlé dans la Section précedente.

CHAPITRE III.

De la Médecine d'ARETE'E, qui eſt le ſeul des Pneumatiques dont on ait des écrits complets.

JE croyois finir ici ce que j'avois à dire, touchant la Secte Pneumatique, faute d'avoir d'autres lumieres ſur ce ſujet; mais en parcourant les écrits des Auteurs dont je me propoſois de parler dans la ſuite de cette hiſtoire, j'ai été ſurpris de découvrir qu'ARETE'E Cappadocien étoit de la Secte dont il s'agit. Je ne ſache pas que perſonne l'ait encore remarqué. Caſtellanus, qui a écrit un petit abregé des vies des anciens Médecins, dit expreſſément qu'Aretée n'étoit attaché à aucune Secte. On devroit trouver quelque choſe de plus précis dans les Commentaires d'Heniſchius, Médecin d'Auxbourg, ſur Arétée; mais il eſt de même avis que Caſtellanus; & ce qu'il y a de particulier c'eſt qu'il ſemble n'avoir fait

11 *De different. pulſ lib. 4. cap. 11.* Ce que l'on remarque ici qu'Agathinus négligeoit les définitions, inſinue qu'il n'étoit pas fort pour la Logique. Galien nous apprend encore ailleurs, qu'il avoit quitté un Médecin Pneumatique, ſous lequel il avoit commencé d'étudier, parce que ce Médecin ſe mocquoit des Logiciens. On voit par ces deux exemples que les Pneumatiques étoient apparemment tous dans le même ſentiment, en quoi ils imitoient les Méthodiques.

12 *Liv. 24. ſect. 120.*

13 *Vide Reineſ. Var. Lect. lib. 3. cap. 11. & Joh. Alberti Fabricii Bibliothec. Latin. Appendic. pag. 155.*

fait ces commentaires que pour faire dire à Arétée des choſes auxquelles celui-ci n'a jamais penſé. Au lieu d'expliquer les endroits difficiles de ſon Auteur, il a tâché de ſuppléer ce qui manquoit aux texte, pour achever de traiter chaque matiere non pas au ſens d'Aretée, mais à celui de Galien, ou au ſien propre. Mercurial, qui étoit ſi fort verſé dans la lecture des anciens Médecins, & qui n'avoit pas manqué de lire Arétée, comme il paroît par divers endroits de ſes ouvrages, n'a pas pris garde non plus à la Secte de ce Médecin. On parle d'un commentaire de Monſieur Petit ſur Aretée, mais qui n'a pas encore vû le jour. Peut être que ce ſavant homme avoit découvert plus de choſes que les Auteurs dont je viens de parler; mais je n'en puis rien dire n'ayant pas vû ſon manuſcrit, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on fit imprimer.

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Voici ſur quoi je fonde mon ſentiment touchant la Secte d'Arétée. L'on a remarqué dans le chapitre précedent que ceux de la Secte Pneumatique établiſſoient un cinquiéme élément, qu'ils appelloient l'*eſprit*, lequel recevant quelque alteration cauſe diverſes maladies. Il paroît que c'eſt de ce même eſprit » qu'a voulu parler Arétée, lorſqu'il dit; qu'il y a de deux ſortes d'Eſquinan» cies; que l'une eſt cauſée par l'inflammation des inſtrumens de la reſpira» tion, ou des amygdales, de l'épiglotte, du pharynx, de la luette, & de la » partie ſupérieure de l'âpre artere; mais que l'autre eſt une affection de l'*eſprit*, » qui eſt lui-même la cauſe de cette maladie. Dans la derniere de ces Eſqui» nancies, *ajoûte nôtre Auteurs*, les inſtrumens de la reſpiration, bien loin d'être » enflez, ſont plus reſſerrez, & plus retirez qu'ils ne le ſont dans l'état naturel; » & néanmoins la ſuffocation, & la difficulté de reſpirer ſont beaucoup plus » grandes que dans la premiere. C'eſt ce qui fait que les malades croyent avoir » une inflammation cachée dans les parties les plus profondes du poumon, & » dans le voiſinage du cœur. Quant à moi, *pourſuit-il*, j'eſtime que c'eſt *l'eſprit* » *ſeul qui ſouffre*, & qui par un mauvais changement eſt devenu très chaud, & » très ſec, ſans qu'il y ait pour cela de phlegmon, ou d'inflammation, dans » quelque partie que ce ſoit. Arétée confirme ſon ſentiment par l'exemple des exhalaiſons qui s'élevent de ces *foſſes* qu'on appelle *Charonéennes*, leſquelles exhalaiſons ſuffoquent en un inſtant, ſans que le corps ait aucun mal. Il le confirme encore par l'*haleine des chiens enragez*, qui fait mourir, dit-il, ceux qui la reçoivent, quoi qu'ils n'ayent point été mordus par ces chiens. Il conclud » de ces exemples, qu'il peut arriver un changement, à l'égard de la reſpira» tion, par des cauſes intérieures qui ont du rapport aux extérieures; de la » même maniere qu'il ſe rencontre quelquefois au dedans de nôtre corps des » ſucs qui tiennent de la nature des poiſons, auſſi bien qu'il s'en trouve dehors; » & que l'on voit des maladies naturelles accompagnées des mêmes accidens » que ceux que cauſent les poiſons, qui font rendre les mêmes matieres que » l'on vomit dans les fiévres. C'eſt pourquoi, *pourſuit nôtre Auteur*, l'on ne » doit pas trouver étrange que les Athéniens, qui ignoroient le rapport qu'il » y a entre les effets de certains poiſons, & ceux de certaines maladies peſti» lentielles, jugeaſſent que ces maladies leur venoient de ce que ceux du Pé» loponneſe, avec qui ils étoient en guerre, avoient empoiſonnez les puits » du Pyrée.

On pourroit inferer de ces paſſages que ce qu'Arétée appelle *eſprit*, n'eſt autre choſe que *la matiere de la reſpiration*; & il ſemble le confirmer lorſqu'il dit ailleurs, *que la cauſe de l'Aſthme eſt la froideur, & l'humidité de l'eſprit*. Mais ce n'eſt pas en ces cas ſeuls que l'eſprit a part aux maladies. *L'Ileus* eſt cauſé, ſelon Arétée, par *un eſprit*, & par un eſprit *froid, & lent qui ne peut aiſément*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

se faire passage, ni par dessus, ni par dessous. Dans le *Scirrhe de la rate*; le ventre se remplit *d'un esprit épais, & tenebreux, qui semble être humide, mais qui ne l'est pas.* Dans l'*Hydropisie Tympanite*, nôtre Auteur reconoit encore *un esprit qui ne change point de situation, quoi que le corps se meuve*; & il ajoûte, *que si cet esprit se change en eau, ou en vapeur, la Tympanite se change en Ascite.* Il dit ailleurs *que l'odeur, ou la vapeur du pavot épaissit l'esprit sec, & subtil des phrénétiques; & que lors que l'esprit se résout, le corps de l'homme s'en va tout en vapeur, & en humidité.* Pour guérir la Péripneumonie, il veut *que l'on s'attache à rappeller au dehors les humeurs, la chaleur, & l'esprit, qui accablent le poumon.* Il propose enfin, *pour épaissir le sang, & l'esprit* dans les Phthisiques, *l'usage du lait, de l'amidon, & de l'alica.*

On a encore remarqué que les Médecins Pneumatiques prétendoient que le *feu*, l'*air*, la *terre*, & l'*eau*, ne sont pas les veritables élémens; mais que le nom d'élement appartient plûtôt aux qualitez dont ces corps sont revêtus, c'est à dire, au *chaud*, au *froid*, au *sec*, & à l'*humide*. On n'a qu'à ouvrir le livre d'Arétée, pour être convaincu qu'il étoit dans les mêmes principes. On ne l'entend presque jamais parler que des qualitez que l'on vient de désigner. Le *froid*, & l'*humide*, sont, selon lui, les causes de la *syncope*. Le mal de tête long & opiniâtre, que les Médecins nomment *Céphalée*, vient de *froideur*, & de *sécheresse*; les *vertiges* de *froideur*, & d'*humidité*, & l'*Epilepsie* de même, comme la *Mélancholie* vient de *sechereſſe*. Dans l'hydropisie appellée *Leucophlegmatie*, il reconoit une fluxion *froide*, & *épaisse* qui humecte tout le corps; y produisant à peu près le même effet que produisent *les brouillards*, sur la terre, & dans l'air. Dans l'Hydropisie *Ascite*, lorsque *la chaleur naturelle* du ventre *se réfroidit*, il tombe dans cette cavité des gouttes d'une liqueur qui passoit auparavant par la transpiration insensible en forme d'air. Le *flux* appellé *Cœliaque*, vient de *froid*, de l'estomac, & de la *débilité de la chaleur*, qui doit cuire les viandes. Les *fleurs blanches* des femmes, viennent d'un *refroidissement* de la matrice, qui change le sang de rouge en blanc. La *goutte* procede aussi d'une *froideur*; mais la *lepre*, ou l'*élephantiase*, vient particulierement d'un *froid* le plus extreme que l'on puisse concevoir.

On n'auroit jamais fait si on vouloit rapporter tous les passages de nôtre Auteur, où il parle de la même maniere. On remarquera seulement que rebattant si souvent sur ces *qualitez*, il ne fait que très rarement mention de la *bile* de la *pituite*, ou des autres *humeurs*, comme faisoient les Médecins Dogmatiques, & les Empiriques. Bien loin qu'Arétée regardât ces humeurs comme les causes des qualitez susdites, il prétendoit au contraire que ces mêmes humeurs tiroient leur origine de ces qualitez. 14 *S il arrive*, dit-il, *que le chaud se lasse, ou se fatigue en faisant ses fonctions ordinaires, il se change en acre, & en ignée, & toutes les humiditez, ou les humeurs deviennent bile.* Ce n'est pas qu'Arétée ne reconût la presence, s'il faut ainsi dire, des humeurs dans les maladies; mais il croyoit que les humeurs n'en sont que la *matiere*, au lieu que le *chaud*, le *froid*, &c. en sont *la cause*, comme on le recueuille de ce passage. *L'asthme*, dit cet Auteur, *est causé par la froideur, & l'humidité de l'esprit, & les humeurs crasses, & gluantes en sont la matiere.*

On verra quelle étoit la pratique d'Arétée par ce que nous allons dire. L'on a de lui quatre livres touchant les maladies *aigues*, & autant sur les maladies *chroniques*,

14 *De Causis & Notis Diuturnor. cap. 15.*

chroniques, ou *longues*, dans lesquels il rapporte séparément, d'un côté les causes, & les signes, & de l'autre la cure de chacune de ces maladies en particulier. On a remarqué ci-devant que Cælius Aurelianus, Médecin de la Secte Méthodique, avoit suivi la même distinction dans ses livres, dont les uns sont intitulez *Des maladies aigues*, & les autres *des maladies longues*. Quoi que tous les autres Médecins reconussent ces deux genres de maladies, 15 les Méthodiques avoient cependant été les premiers qui en avoient écrit à part. *Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.*

Ce n'est pas en cela seul qu'Arétée semble suivre ceux de cette Secte. Il regle encore avec eux fort exactement *la maniere dont la chambre du malade doit être tournée, ou disposée en certaines maladies*; quel doit être *l'air* qu'il doit respirer; *le lit* où il doit coucher, quelle *coite*, quel *matelas*, & quelles *couvertures* il lui faut, & autres choses de cette nature, quoi qu'il ne le face pas par rapport au *flux*, ou au *resserrement* des Méthodiques. Nôtre Auteur imite aussi ces Médecins en ce qu'il pratique beaucoup les differentes sortes *d'exercices* qu'ils ordonnoient sur la fin des maladies; comme sont *la promenade*; les differentes manieres de se faire *porter*, ou *voiturer*; l'exercice de la *voix*, qui se faisoit en criant, ou en parlant fort haut; celui qui consistoit à *jetter un palet*, ou de certaines machines pesantes qu'on appelloit *halteres*. Il ordonne encore une certaine *gesticulation des mains*, appellée *Chironomia* dont on a déja parlé dans le chapitre de la Diete d'Hippocrate. Tout cela avoit principalement été mis en usage par les Méthodiques. Arétée va plus loin. Il ordonne à ceux qui sont sujets aux *vertiges* de s'exercer comme faisoient *les Pugiles*, c'est à dire, de *se battre à coups de poing*. Il est difficile de voir quel étoit son but en cette rencontre. Mercurial croit qu'il y a une une faute dans le texte, ce qui est fort vraisemblable. En effet, quelle apparence que la tête des vertigineux, que le moindre bruit, ou le plus petit mouvement étonne s'accommodât d'un semblable traitement? 16 Arétée a enfin ceci de commun avec les Méthodiques, qu'il donne beaucoup aux *applications extérieures*; comme sont les *fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions* &c.

Voila ce qu'Arétée pouvoit avoir tiré des Méthodiques, quoi que son raisonnement fût d'ailleurs fort different du leur, comme on l'a vû par ce qui a été dit concernant l'idée qu'il avoit des causes des maladies. Il ordonne aussi des remedes contre lesquels les veritables Méthodiques, comme Thessalus, & Soranus s'étoient le plus ouvertement déclarés, tels que sont *les purgatifs*. La composition appellée *Hiera* est une de celles dont il faisoit le plus d'usage, & le plus de cas. Il donnoit aussi quelquefois des purgatifs simples, comme de *l'élaterium*, du *cnicus*, de *l'ellebore* &c. Il n'étoit pas moins opposé aux Méthodiques à l'égard des *lavemens acres*, & *irritans*, qu'il ne craignoit point de donner en certaines occasions, contre la pratique de ces Médecins.

Il se servoit encore du *Castoreum* en diverses rencontres, ce que ne faisoient pas les Médecins dont on vient de parler. Il ordonnoit aussi, contre leur sentiment, des medicamens *somniferes*, comme sont *le pavot*, & *l'opium*; mais

15 *Cel. Aurel. in Tardar. Præfat.*

16 Cet Auteur se servoit aussi en quelques occasions des mêmes termes que les Méthodiques employoient au sujet de l'effet de la saignée; comme on le verra un peu plus bas.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

il paroît qu'il ſavoit très-bien prendre ſes précautions à cet égard, par l'important avis qu'il donne ſur ce ce ſujet. *Il faut*, dit-il, *donner quelquefois des remedes ſomniferes à ceux qui ont une péripneumonie, & de longues veilles, de peur qu'ils ne tombent en fureur, & afin d'adoucir leur mal, & leur inquiétude. Mais il faut bien ſe garder de donner des médicamens de cette nature quand les malades ſont prêts à être ſuffoquez par la fluxion, ou quand on les voit prêts de mourir; parce qu'on s'expoſe par là à être accuſé de tout le monde de les avoir tuez.*

Enfin Arétée ſaignoit tout autrement que les Méthodiques. Voici quelques exemples de la maniere dont il s'y prenoit. Dans *l'Apoplexie*, il remarquoit qu'une trop grande ſaignée tuoit, & qu'une trop petite ne ſervoit de rien. Néanmoins il croyoit qu'il valloit mieux tirer moins de ſang, & y revenir plus ſouvent. Dans *l'Eſquinancie*, il laiſſoit couler le ſang juſqu'à ce qu'on tombât preſque en défaillance. Dans le *Vomiſſement de ſang*, il vouloit que l'on ſaignât toujours, de quelque cauſe qu'il vint; *Soit*, dit-il *que cette perte de ſang ſuive la rupture d'un vaiſſeaux; ſoit que le vaiſſeau ait été rongé par l'acreté du ſang, la ſaignée eſt très-utile. Si cet accident eſt cauſé parce que le vaiſſeau eſt mince, la ſaignée empêche qu'il ne ſe creve pour être trop plein. Il faut* ajoute-t-il, *empêcher que l'ouverture que l'on a faite à la veine du bras ne ſe ferme, afin qu'on en puiſſe tirer plus commodément du ſang pendant pluſieurs jours, à diverſes repriſes. On en doit peu tirer à chaque fois; mais on y doit revenir, & le même jour, & le jour ſuivant, & le troiſiéme, & le quatrieme; ſi ce n'eſt qu'il y eût une trop grande foibleſſe.* Quelques Médecins du temps d'Arétée tiroient, en cette occaſion, du ſang des *veines de la main*, mais il ne l'approuve pas; *Pourquoi*, dit-il, *ouvrirez vous plûtôt la veine auprès des doits qu'à l'endroit, où le coude ſe plie, puis qu'en ce dernier endroit la veine eſt plus groſſe, & mieux diſpoſée pour l'évacuation du ſang.* Sur quoi il faut remarquer que c'eſt ici le premier exemple bien précis que nous avions de la *ſaignée de la main*. Car encore qu'Hippocrate ſemble en faire mention, on peut en douter ſur ce que le mot Grec qu'il employe ſignifie également *la main*, & *le bras*, comme nous l'avons remarqué. Ce n'eſt pas que cette ſaignée ne fût en uſage avant Arétée, ce qu'il la deſaprouve en eſt une marque; & il ſe peut même qu'Hippocrate l'eût déja pratiquée; mais, comme on l'a dit, la choſe n'eſt pas entierement claire, & il eſt toûjours vrai qu'Arétée eſt le plus ancien Auteur qui en ait parlé en termes exprès.

Dans la *fiévre continue ardente*, que l'on appelloit *Cauſus*, d'un mot qui ſignifie *brûler*, nôtre Auteur vouloit auſſi que l'on tirât à diverſes repriſes, & pendant quelques jours, beaucoup de ſang. Il faut encore remarquer qu'il croyoit que ces ſortes de fiévres viennent d'un *phlegmon*, ou d'une inflammation proprement dite, du tronc de la *veine cave*, ou de celui de la *grande artere*. Mais ce qu'il y a de plus particulier c'eſt qu'on s'imaginoit de ſon temps que ceux qui étoient malades de cette fiévre appellée *Cauſus* prédiſoient quelquefois l'avenir, & qu'ils parloient, ou avoient des entretiens avec les morts. Arétée ſemble lui-même en être perſuadé, puis qu'il tâche d'en rendre raiſon, en diſant que l'ardeur de la fiévre ayant conſumé ce qu'il y a de groſſier, ou d'épais, & de tenebreux dans les humeurs, l'eſprit reſte plus épuré; ce qui le fait appercevoir des choſes qu'il ne voyoit pas auparavant. Cette opinion étoit, ſans doute, venue de quelque ſuperſtitieux qui s'étoit attaché à écouter les rêveries de ces malades, & à les vouloir expliquer, ou à y chercher quelque ſens.

Dans les douleurs aigues des reins, qui ſont cauſées per la pierre, & dans

les

les inflammations de cette partie nôtre Auteur tiroit encore beaucoup de sang, pour appaiser l'inflammation, & pour *relâcher* les passages dans lesquels la pierre étoit arrêtée, ou qui souffroient de l'inflammation, & *qui étoient*, disoit-il, *comprimez, ou serrez comme par une espece de lien, qu'on ne peut relâcher qu'en évacuant les veines.* 17 Cette expression est la même dont les Méthodiques se servoient en cette rencontre. *Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.*

Aretée ne tiroit pas seulement du sang des veines du bras; il faisoit aussi ouvrir la plus part des autres veines que l'on a dit qu'Hippocrate ouvroit. Il saignoit au *front* ceux qui avoient de grandes douleurs de tête, & laissoit couler environ neuf onces de sang, après avoir fait auparavant d'autres saignées au bras. Pour le même mal il tiroit aussi du sang des veines du dedans du *nez*, par le moyen de certains instrumens dont il appelle l'un *Cateiadion*, & l'autre *Storyné*. Au défaut de ces instrumens, il se servoit d'une plume d'oye, dont il coupoit le bout du tuyau en forme des dens d'une scie; l'introduisant ensuite dans le nez jusques auprès de l'os ethmoide, & remuant cette plume avec les deux mains pour faire couler le sang. Dans *l'Elephantiase*, que cet Auteur décrit fort exactement, il saignoit d'un même jour aux deux bras, & aux deux pieds.

Arétée mettoit aussi en usage les *vomitifs*. Il se servoit quelquefois pour cela des bulbes d'une espece de *Narcisse*; mais il faisoit beaucoup de cas de *l'Ellébore blanc*. Voici de quelle maniere il en parle; *L'Ellébore blanc*, dit-il, *ne fait pas seulement vomir; il est encore le plus efficace, & le plus puissant de tous les médicamens purgatifs, non par la quantité, & par la varieté des excrémens qu'il fait rendre, car dans la maladie appellée* Cholera *on en rend de la même maniere. Ce n'est pas non plus par les efforts qu'il fait faire, & par la violence avec laquelle il excite le vomissement, car les nausées, & la navigation sur mer causent les mêmes efforts encore plus violemment, mais c'est par une vertu particuliere qu'on ne sauroit assez admirer; puis qu'encore que l'ellébore purge fort peu en de certaines rencontres, il ne laisse pas de guérir les malades qui en ont pris. D'ailleurs dans le vieilles maladies; lors que tous les autres remedes ont été trop foibles, celui-ci est le seul qui opere. En un mot, l'Ellébore blanc a du rapport avec le feu. Ce que le feu fait en brûlant, ou en enflammant, l'ellébore blanc le fait encore plus puissamment en parcourant tout le corps. Il rend la respiration aisée à ceux qui ne peuvent respirer qu'avec peine. Il donne une bonne couleur à ceux qui étoient pâles, & de l'embonpoint aux maigres.*

La maniere dont nôtre Auteur se servoit des *Cantharides* ne doit pas être oubliée. Les Méthodiques, & même la plus part des anciens Médecins employoient les médicamens qu'ils appelloient *métasyncritiques*, pour tirer du centre à la circonference. L'on a vû ci-dessus qu'ils prenoient pour cela de la *moûtarde*, ou la plante appellée *thapsia*. Arétée le pratiquoit aussi, mais il employoit de plus les *cantharides*, pour attirer plus puissamment, & pour faire venir sur la peau des vessies qui se rempliſſent d'une eau acre, & chaude, qui se vuide en suite au soulagement des malades. Cette sorte de remede s'appelle aujourd'hui un *Vésicatoire*. Je ne vois pas que les Médecins plus anciens l'eussent mis en usage, ou du moins qu'ils eussent choisi pour cet effet les cantharides, à la reserve d'Archigene, dont on a parlé au chapitre precedent, & qui étoit de la même Secte qu'Arétée, & peut-être un peu plus ancien que lui. Galien, qui a vécu après Archigene, nous dit seulement en parlant des Cantha-

17 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 8.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xi. & ſuivans.

rides, 18 *qu'étant mêlées avec de emplâtres appropriez, elles ſervent à faire tomber les ongles qui ſont couvertes d'une mauvaiſe galle; & que la poudre de cantharides entre dans les médicamens contre la Lepre, & la mauvaiſe galle, & dans ceux qui ſont faits pour conſumer, & pourrir les chairs.* Il ajoûte enfin, *que l'on ſe ſert intérieurement des cantharides pour faire uriner, en prenant les précautions néceſſaires, ſoit à l'égard de la quantité, ſoit à l'égard de la maniere de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuiſent d'ailleurs.*

La conoiſſance que les Anciens avoient des effets que les cantharides produiſent par rapport aux voyes de l'urine, leur faiſoit regarder cet inſecte, ou cette mouche comme fort venimeuſe, & comme une ſorte de 19 poiſon; ce qui les empêchoit de s'en ſervir comme d'un remede, ſi ce n'eſt dans les occaſions que Galien a marquées. Hippocrate avoit déja dit quelque choſe de l'uſage qu'on pouvoit tirer des cantharides en les donnant interieurement, mais il n'avoit pas remarqué que l'on pût les employer comme un *véſicatoire.* On ne peut pas dire que Galien ne conut pas ce remede, puis qu'Archigene qui vivoit avant lui, & qu'il cite ſouvent, l'avoit pratiqué, mais il y a de l'apparence que Galien n'en faiſoit pas du cas, ou le regardoit comme dangereux.

Arétée propoſe dans *l'Epilepſie* les frictions de la tête avec les cantharides; & lors qu'il traite de la *douleur de tête*, il fait auſſi mention des remedes *qui font venir des veſſies ſur la peau*, quoi qu'en cet endroit il ne ſpécifie pas les cantharides; mais comme Archigene les employe dans le même cas, il eſt fort probable qu'Arétée s'en ſervoit auſſi. *Nous nous ſervons*, dit Archigene dans Aëtius, *du cataplâme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets, pourvû que les petits ulceres qu'il excite demeurent long-temps ouverts, ou fluent long-temps; mais il faut en même temps garantir la veſſie par l'uſage du lait, tant intérieurement qu'extérieurement.*

Voila ce que l'on avoit à remarquer touchant la pratique d'Arétée. Il paroit qu'il eſt fort exact, & bon praticien. Ses remedes ſont puiſſans, & bien choiſis, quoi que ſon raiſonnement ne ſoit pas toûjours des mieux ſuivis. Cet Auteur eſt encore fort à eſtimer en ce qu'il ne parle que de choſes qu'il témoigne avoir vûes, & experimentées, & qu'il ne ſe mêle pas de juger de ce qu'il n'a pas vû. On a un exemple de ſa retenue à cet égard dans ce qu'il dit au ſujet d'une eſpece d'*hydropiſie* fort particuliere, & dont les autres anciens Médecins n'ont point parlé. *Il y a*, dit-il, *une ſorte d'Hydropiſie formée par un grand nombre de* Veſſies *pleines d'eau, qui ſe trouvent dans le lieu où l'hydropiſie Aſcite a ſon ſiege* (c'eſt à dire, dans le bas ventre.) *Chacune de ces véſicules eſt fort remplie; & ſi on perce le bas ventre avec un inſtrument propre pour cela la premiere qu'on rencontre répand d'abord ſon eau, mais elle ſe reſſerre en ſuite; & ſi l'on veut avoir davantage d'eau, il faut pouſſer l'inſtrument plus avant*, (pour percer d'autres veſſies.) *Quelques-uns*, ajoûte-t-il, *diſent que ces veſſies viennent des inteſtins, mais je ne l'ai pas vû, & je n'en puis rien dire.*

Cette maladie, qui eſt des plus rares, me fait ſouvenir d'une autre qui ne l'eſt pas moins, & qui eſt auſſi rapportée par nôtre Auteur. *Il y a*, dit-il, *une eſpece de* Manie *où l'on void ceux qui en ſont atteints ſe déchirer le corps, ou ſe faire*

---

18 *De ſimplic. medicam. facultat.*

19 *Voyez Nicander, Diſcoride, Scribonius Largus, & les autres qui ont écrit des poiſons.*

faire des intisions dans les chairs; pouſſez par une pieuſe fantaiſie; comme s'il ſe rendoient par ce moyen, plus agreables aux Dieux qu'ils ſervent, & que ces Dieux exigeaſſent cela d'eux. Cette eſpece de fureur ne les tient que par rapport à cette opinion ou à ce ſentiment de religion. Ils ſont d'ailleurs bien ſenſez. On les réveille, ou on les fait revenir à eux par le ſon de la flûte, & par d'autres divertiſſemens, ou en les enyvrant, ou en leur faiſant des remontrances. Cette fureur eſt une fureur Divine; & quand ces gens en ſont délivrez ils ſont gais & de bonne humeur, ſe croyans initiez au ſervice du Dieu. Au reſte ils ſont pâles & maigres, & leur corps demeure long temps affoibli des bleſſures qu'ils ſe ſont faites. C'eſt une choſe aſſez particuliere qu'un Payen comme étoit Arétée, mît au rang des maladies cette eſpece de fureur qu'on prétendoit être inſpirée par les Dieux.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

On finira ce qui regarde la Médecine de cet Auteur en remarquant qu'il a accoutumé de commencer chaque chapitre par une petite deſcription Anatomique de la partie dont il veut rapporter les maladies. Ce qu'il dit en tous ces endroits de plus particulier ſe réduit à ceci. Il croyoit qu'il y a dans le cerveau un principe du mouvement & du ſentiment, qu'il appelle ſimplement *principe*, & il ajoûte que les *nerfs* en dépendent. Les *organes de la reſpiration* ſont, ſelon lui, le *cœur* & le *poumon*; le cœur étant celui qui attire principalement l'air pour le raffraichiſſement de tout le corps. Il croyoit d'ailleurs que *l'ame* loge dans le cœur. Le *foye*, dit-il, n'eſt qu'une 20 *maſſe* ou un *amas de ſang coagulé* autour des veines, leſquelles tirent toutes leur origine de ce viſcere, comme les arteres tirent la leur du cœur. Le foye eſt encore le ſiege de *l'ame appétitrice*. La *veſſie* eſt un nerf froid & blanc. Il croyoit que ce n'eſt pas ſeulement par des *canaux ſenſibles* que la *nourriture* ſe diſtribue par tout le corps; mais qu'il en paſſe une beaucoup plus grande partie en forme de *vapeur*, qui eſt dirigée par la Nature, en ſorte qu'elle pénetre au travers des parties les plus ſolides & les plus épaiſſes. Il diſoit, à l'égard du lieu où ſe fait *la coction des alimens*, qu'elle ne ſe fait pas ſeulement dans *l'eſtomac*, mais dans le *colon* même, d'où la nourriture paſſe dans le foye. L'eſtomac eſt d'ailleurs, ſelon Arétée, la ſource de la *joye* & du *plaiſir*, & quelquefois de la *triſteſſe*, le voiſinage du cœur faiſant que l'eſtomac contribue beaucoup à la gayeté ou à la triſteſſe, par la ſympathie de l'ame. La gayeté, diſoit il, eſt produite par ces trois choſes, la bonne coction des viandes, l'accroiſſement des chairs, & la bonne couleur. La triſteſſe eſt cauſée par ce qui eſt oppoſé à ces choſes. L'eſtomac rend auſſi l'eſprit abbatu quand il manque de nourriture, ou qu'il eſt travaillé par la bile noire. L'eſtomac, auſſi bien que *les boyaux*, ayant, ſelon nôtre Auteur, deux tuniques appliquées obliquement l'une ſur l'autre, il croyoit qu'en de certaines maladies la tunique intérieure pouvoit ſe ſéparer de l'extérieure, & ſortir par les ſelles. Il croyoit même que *la matrice*, qui a auſſi deux tuniques, en peut perdre une. La maladie appellée *Lienterie*, où l'on rend par le bas les viandes comme on les a priſes, vient, à ſon avis, de ce que 21 *les pores* qui ſont dans les inteſtins; & qui ſervent au paſſage de la nourriture, ſont fermez par une cicatrice. Il faut enfin remarquer qu'Arétée prétendoit que les nerfs qui ſortent du cerveau ſe croiſent, en ſorte que ceux qui viennent du côté droit vont au gauche, & ceux du gauche au droit.

Au reſte ſi l'on compare les ſentimens d'Arétée touchant les cauſes des maladies,

20 Αἵματος πύησις.

21 Ἔντερων ἀραιῶν; *rarum inteſtinorum.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

ladies, de pratiquer, avec on ne trouvera pas que les ſentimens particuliers qu'il avoit par rapport à la théorie ayent beaucoup influé ſur ſa pratique qui approche de celle de quelques-uns des plus anciens Médecins, tant Dogmatiques qu'Empiriques & quelque peu de celle des Méthodiques. Par où l'on void que le ſyſtême des Pneumatiques n'avoit pas produit le même effet que celui des Méthodiques, dont les remedes étoient auſſi differens de ceux des autres Médecins que leur raiſonnement étoit éloigné de celui de ces derniers.

Arétée pouvoit avoir écrit d'autres livres qui ne ſont pas venus juſques à nous. Il en promet un concernant *les maladies des* femmes, dans ſon chapitre du *Maraſme*, ou de la *Fiévre Hectique*.

Il ne nous reſte qu'à dire, un mot du temps auquel il a vêcu, ce que perſonne, que je ſache, n'a encore bien éclairci. Quelques Auteurs veulent qu'Arétée ne ſoit veuu qu'après Galien; d'autres le font beaucoup plus ancien. Le ſentiment des premiers eſt fondé ſur ce que Galien ne cite point Arétée. Mais outre que nous n'avons pas tous les écrits de Galien, on peut répondre qu'il n'eſt pas poſſible que ce dernier ait cité tout ce qu'il y a eu de Médecins avant lui. Il ſuffit qu'il ait parlé des principaux de chaque Secte, & qu'il ſe ſoit attaché, par exemple, à Athénée & Archigene, qui ont fait le plus de bruit, ou qui ont été les premiers des Pneumatiques, ſans qu'il fût obligé de faire mention d'Arétée. D'ailleurs il ſe peut que Galien ne l'ait pas cité, parce qu'ils peuvent avoir vêcu tous deux dans le même temps; en ſorte que l'argument qu'on tire du ſilence de Galien n'a pas aſſez de force, ou ne fait rien ni pour ni contre.

22 Voſſius, qui eſt du nombre de ceux qui croyent Arétée beaucoup plus ancien, appuye uniquement ſa conjecture ſur ce que ce Médecin a écrit en langage *Jonique*, qui, à ce que prétend ce ſavant Critique, n'étoit plus en uſage, non plus que le *Dorique*, long temps avant les Céſars, ces deux langages ou dialectes n'ayant eu de cours que pendant que la Grece étoit floriſſante Mais il s'eſt trompé, à ce dernier égard, comme 23 Monſieur Ménage le prouve par l'un des livres *d'Arrian*, intitulé *Indica*, qui eſt écrit en langue Jonique; & par deux autres livres écrits en la même langue, le premier par un certain *Cephalio*, ou *Cephalo*, qui vivoit ſous Adrien, auſſi bien qu'Arrian, & qui eſt cité par Suidas, le ſecond par un *Dionyſius Mileſius*, contemporain de Philoſtrate; qui vivoit ſous Severe, & qui eſt encore cité par le même Auteur.

Il n'y a rien à dire contre cela; & il ne faut d'ailleurs que conſulter Arétée lui même pour voir qu'il n'eſt pas ſi ancien, ce que Voſſius n'a pas fait avec aſſez d'attention ou de loiſir. S'il l'avoit conſulté, il auroit vû que ce Médecin, bien loin d'avoir vêcu avant les Céſars n'a pû vivre, pour le plûtôt, que ſous l'Empire de Néron. Il ne falloit pour cela que jetter les yeux ſur les endroits où il parle de 24 *l'Antidote des Vipéres* ou *fait avec les Vipeées*; puis qu'on ſait certainement que cet Antidote eſt de l'invention d'un Médecin de Néron, nommé Andromachus, comme on le verra ci-après. Arétée fait auſſi mention au même endroit, de l'Antidote de *Mithridate* par où il eſt clair qu'il a vêcu après ce Roi, & par conſequent qu'il ne doit pas avoir précedé les

22 *De Philoſophia, chap.* 13.
23 *In Amœnitatib. Juris.*
24 *De Curat. diuturnor. lib.* 1. *chap.* 5. & *ibidem, lib.* 2. *chap.* 5.

les premiers Empereurs, ce qui suffiroit seul pour détruire la conjecture de Vossius. Je ne parle pas des compositions de *Philon*, de *Bystinus*, & de *Symphon*, qu'Arétée recommande aussi, parce que l'âge de ces Médecins est incertain On parlera du premier, dans la troisiéme partie.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Concluons de tout ceci que l'on ne peut pas savoir précisément en quel temps Arétée a vêcu, quoi que la conoissance que l'on a de sa Secte prouve qu'il n'a pû vivre qu'après Athénée, que l'on a supposé être contemporain de Pline, qui vivoit sous Vespasien. On sait d'ailleurs qu'Arétée a écrit avant *Paul Eginete* & *Aëtius*, parce que ces deux Auteurs le citent. Mais on n'en peut point tirer de consequence, qui marque au juste le temps auquel il vivoit, parce que les deux Auteurs dont on vient de parler ne sont venus que plus de deux siecles après Pline. On ne peut point savoir non plus lequel d'Arétée, ou de Galien, a écrit le premier ou le dernier. Tout ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ont tous deux vêcu dans l'intervalle qu'il y a eu entre Pline & les deux Auteurs que l'on a dit qui citent Arétée, mais cet intervalle est trop étendu. Il n'est pas impossible, comme on l'a remarqué au commencement, qu'Arétée & Galien n'ayent été contemporains, & il se peut aussi que l'un ait suivi l'autre de plusieurs années. Quant au temps du dernier, il est très connu, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IV.

De la Médecine de CELSE.

QUelques Auteurs veulent que Celse ait vécu sous Auguste; d'autres le font vivre sous Tibere; d'autres sous Caligula; & d'autres enfin sous Néron, & même jusqu'au temps de Trajan. Le plus grand nombre est de ceux qui prétendent qu'il ait vécu sous Tibere. Il y a de l'apparence qu'il est né sous le regne d'Auguste, mais qu'il n'a écrit que dans le commencement de celui de Tibere. C'est la conséquence qu'il semble que l'on peut tirer de ce que *Columella*, qui vivoit du temps de Claude, parle de Celse comme d'un Auteur qui avoit écrit avant lui, mais qu'il avoit pû voir; 1 *Corneille Celse*, dit-il, *qui est un Auteur de nôtre temps, a renfermé en cinq livres tout le corps de la discipline, ou des beaux arts.* On verra ci-après ce que Columella a entendu par ces mots *tout le corps de la discipline.* On peut tirer une autre preuve du temps auquel Celse a vêcu, de la maniere dont il parle de Thémison, Voici les propres termes de 2 Celse; *Thémison, l'un des successeurs d'Asclépiade, a apporté dernierement, & dans sa vieillesse, quelques changemens aux opinions de son maitre.* Le mot *dernierement* marque que Thémison n'avoit pas précedé Celse de beaucoup. Or Thémison ayant été disciple & successeur d'Asclépiade, il doit avoir vécu, comme on l'a remarqué 3 ci-dessus, dès la fin du Siecle

---

1 Nostrorum temporum Cornelius Celsus totum corpus disciplinæ quinque libris complexus est. *De re rustica, lib.* 1. *chap.* 1. Jul. Atticus, & C. Celsus, celeberrimi ætatis nostræ Auctores. *Ibidem, lib.* 3. *chap.* 17.

2 *Vid. Cels. præfat. lib.* 1.

3 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *Chap.* 1.

Unable to display this page

Enfin le plus fort des argumens dont on ſe ſert pour prouver que Celſe n'a pas été Médecin, c'eſt que Pline, qui donne une liſte de tous les Auteurs dont il a tiré ſon Hiſtoire naturelle, & qui ſépare avec beaucoup d'exactitude les Auteurs Grecs, ou étrangers d'avec les Latins, ceux qui étoient Médecins d'avec ceux qui ne l'étoient pas, range toûjours celui-ci entre les derniers.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Néanmoins pluſieurs autres Savans, du nombre deſquels eſt Scaliger, ont crû que Celſe étoit veritablement Médecin, & ils oppoſent l'autorité de Galien à celle de Pline, le premier de ces Auteurs citant un Cornelius, qu'il appelle 7 *Cornelius le Médecin*, & que 8 l'on prétend être le même que nôtre Cornelius. On peut ajoûter à cela que Pline lui-même cite en un endroit Celſe, comme Auteur de certain médicament. 9 *Celſe*, dit-il, *veut qu'on applique ſur la goutte qui eſt ſans enflure, des racines d'hibiſcum cuites dans du vin.* 10 On trouve la même choſe dans Celſe, en ſorte qu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit du même Celſe que Pline a tiré ce qu'il dit. Je remarque d'ailleurs que Celſe n'héſite point à porter ſon jugement ſur tout ce qui regarde la Théorie, & la pratique de la Médecine, & qu'il décide hardiment, & comme de ſon chef, les queſtions les plus difficiles de cet Art, ce qu'il ſemble qu'il n'auroit pas oſé faire s'il n'avoit pas été Médecin. Il parle même en quelques endroits de ſa propre expérience en fait de Médecine, comme dans le chapitre où il traite d'une maladie des paupieres appellée *Ancyloblepharon*, & où après avoir rapporté la maniere de la guérir, ſelon quelques Auteurs, il ajoûte, *qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir vû perſonne guéri par cette méthode.* Il n'y a rien, ce me ſemble, de plus formel.

Nous n'avons de tous les ouvrages de Celſe que ceux qui concernent la Médecine, ſi l'on en excepte quelques fragmens de ſa *Rhétorique*, que *Sextus Popma* a mis au jour.

Toute la Médecine de nôtre Auteur eſt contenue en huit livres, dont les quatre premiers traitent des maladies *internes*, ou de celles qui ſe guériſſent principalement par la *diete*. Le cinquiéme & le ſixiéme ſont, pour les maladies *externes*, & contiennent diverſes formules de médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le ſeptiéme & le huitiéme renferment les maladies, qui dépendent de la Chirurgie.

Hippocrate, & Aſclépiade ſont les deux principaux Auteurs, auxquels Celſe s'eſt attaché, quoi qu'il ait auſſi tiré quelque choſe de ſes contemporains. Il a ſuivi le premier lorſqu'il s'eſt agi du Prognoſtique, & de diverſes operations de Chirurgie, ayant traduit, à cet égard, un grand nombre de paſſages d'Hippocrate, mot à mot, ce qui a fait qu'on l'a appellé l'*Hippocrate Latin*. Mais il paroît qu'il s'eſt beaucoup plus attaché, pour tout le reſte de la Médecine, à Aſclépiade, qu'il appelle *un bon Auteur*, & duquel il avoüe lui-même qu'il a pris pluſieurs choſes. C'eſt ce qui a donné occaſion à quelques uns de mettre Celſe au rang des Médecins de la Secte Méthodique. Mais quand on ne verroit pas par 11 la maniere dont il parle des trois principales Sectes, qui étoient déja établies de ſon temps, qu'il ne prend parti, pour aucune d'elles en particulier,

7 *Pharmacor. local. lib. 9. cap. 5.*
8 *Vide Rhod. in Scribon. Larg. Compoſ 94.*
9 *Lib. 2. cap. 4. ſub finem.*
10 *Lib. 4. cap. 24.*
11 *Vide Celſ. præfat. lib. 1.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

culier, il n'y auroit qu'à conferer ſa pratique avec celle des Méthodiques, pour être convaincu qu'il ne s'accorde pas avec eux, du moins en tout. S'il y a quelque rapport entre ſa maniere de traiter les maladies, & celle de ces Médecins, c'eſt parce que leurs principes ſont une ſuite de ceux d'Aſclépiade, qui étoit, comme on vient de le remarquer, l'Auteur favori de Celſe, quoi qu'il le redreſſe auſſi quelquefois. On a parlé ci-devant d'une Secte, qu'on a appellée *Eclectique*, ou *Choiſiſſante*; ſi Celſe n'en étoit pas il ſe conduiſoit du moins, ſelon les principes que ce nom inſinue, choiſiſſant ce qui lui paroiſſoit le meilleur dans chaque Secte, ou dans chaque Auteur. Mais comme ſa pratique tient beaucoup de celle d'Aſclépiade, d'où celle des Méthodiques a été tirée, c'eſt ce qui nous a obligez de le mettre à la queüe de tous ces Sectaires, pour finir entierement par lui ce qui concerne leurs ſentimens, ou qui ſemble y avoir du rapport.

On connoîtra par ce qu'on va dire en quoi Celſe s'éloignoit d'Hippocrate, pour s'approcher d'Aſclépiade, & en quoi il les quittoit quelquefois tous deux. Premierement il ſe moquoit avec celui-ci des jours critiques du premier, dont il imputoit l'invention à l'entêtement que l'on avoit eu, en ces vieux temps, pour les nombres myſtérieux des Pythagoriciens. Il abandonnoit de même Hippocrate à l'occaſion de la *ſaignée*, dont il faiſoit un uſage plus univerſel en » tout ſens. Ce n'eſt pas, *dit Celſe*, une choſe nouvelle de tirer du ſang des » veines; mais il eſt nouveau, qu'il n'y ait preſque aucune maladie où l'on » n'en tire. On ſaignoit autrefois des jeunes hommes, & des femmes qui » n'étoient pas enceintes; mais on n'avoit pas vû juſqu'à nos jours qu'on ſaignât des enfans, des femmes groſſes, & des vieillards. Les Anciens, *ajoûte-t-il*, avoient crû que le premier, & le dernier âge ne pouvoient point ſupporter ce remede, & qu'une femme groſſe qu'on ſaigneroit ſe bleſſeroit infailliblement. Mais l'uſage ou l'expérience ont fait voir dans la ſuite qu'il » n'y avoit rien que l'on dût toûjours pratiquer dans les maximes des Anciens » ſur le ſujet de la ſaignée, & qu'il falloit ſe conduire à cet égard ſur d'autres » obſervations que les leurs. Il eſt important de ſavoir, non quel âge on a, ou » ſi une femme eſt enceinte, mais quelles ſont les forces de chacun. Si un » jeune homme eſt trop foible, ou qu'une femme, qui n'eſt pas enceinte, » ſoit trop abbatue, ce ſeroit mal à propos qu'on leur tireroit du ſang, parce » que la ſaignée acheveroit de les affoiblir. Mais un enfant vigoureux, un » vieillard robuſte, une femme groſſe qui eſt forte, ſouffrent ſans danger cette » ſorte de remede.

Voici les cas particuliers où Celſe jugeoit la ſaignée néceſſaire. Lorſque l'on avoit une *grande fiévre*, que le corps étoit *rouge*, & que *les veines étoient pleines*, il tiroit du ſang. Il ſaignoit auſſi dans la *pleuréſie*, ſur tout lorſqu'elle étoit nouvelle, ou que la maladie commençoit, & que la douleur étoit grande; à cela près il jugeoit ce remede inutile. A l'égard de la *péripneumonie*, il dit que ſi l'on a des forces, il faut auſſi tirer du ſang; mais à moins de cela qu'il faut s'en tenir aux ventouſes, ſans ſcarifier. Par où l'on voit qu'il n'étoit pas éloigné à cet égard du ſentiment d'Aſclépiade, & que s'il ne condannoit pas tout à fait la ſaignée en cette occaſion, il ne la recommandoit pas auſſi beaucoup. Celſe ſaignoit encore dans les autres maladies des viſceres. Il pratiquoit le même remede dans la *paralyſie*, dans les *convulſions*, dans la *difficulté de reſpirer*, qui menace d'étouffer, dans la *privation ſubite de la voix*, dans l'*apoplexie*, ſur quoi il fait cette remarque, que la ſaignée délivre quelquefois les Apoplectiques, & que d'autres fois elle les tue. Les grandes *douleurs* obligeoient auſſi

nôtre

nôtre Auteur à venir à la saignée. Il en usoit de même dans les *ruptures*, ou *contusions internes*, & lorsque *l'on crachoit*, ou que *l'on vomissoit le sang*; il recommande même en cette rencontre la saignée réiterée. Enfin il saignoit dans toutes les maladies *aigues*, lorsqu'il croyoit que le malade avoit trop de sang. Il saignoit aussi dans la *cachexie*, sans doute parce qu'il jugeoit qu'en cette maladie les veines sont pleines de mauvaises humeurs. On voit par ces exemples qu'il saignoit plus frequemment qu'Asclépiade. *Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.*

A l'égard du temps propre pour saigner, Celse disoit, qu'on ne doit point tirer de sang tant qu'il y a de la *crudité*, ou de l'*indigestion*; & pour ce sujet il attendoit ordinairement le second, ou le troisiéme jour; à moins que le cas ne fût pressant. Mais il ne vouloit pas que l'on saignât après le quatriéme, parce que le mauvais sang pouvoit déja s'être dissipé de lui-même, ou avoir fait impression sur les parties, & qu'en ce cas la saignée ne pouvoit qu'affoiblir. Il croyoit que c'étoit égorger un homme que de le saigner dans un *redoublement*. Lorsque le sang sortoit beau & vermeil, il vouloit qu'on fermât la veine, la saignée étant alors, selon lui, plus nuisible qu'utile. Il vouloit enfin, en quelque occasion que ce fût, que l'on partageât la saignée, & que l'on saignât plûtôt deux jours consécutifs que de tirer d'une seule fois la quantité de sang que l'on jugeoit nécessaire; bien loin que l'on dût laisser couler le sang jusques à ce que le malade tombât en défaillance.

Les *Ventouses*, par le moyen desquelles on tire aussi du sang, étoient déja en usage du temps d'Hippocrate, comme on l'a vû ci-devant; mais on s'en servoit beaucoup plus souvent du temps de Celse. 12 Cet Auteur nous apprend qu'il y avoit de deux sortes de ventouses; que les unes étoient de *cuivre*, fermées par le haut, dans lesquelles on mettoit du charpi que l'on allumoit, pour les faire prendre sur la partie. Les autres étoient de *corne*, & ouvertes de part & d'autre. Il falloit, pour faire attacher celles-ci, tirer son haleine de toute sa force par le trou d'enhaut, que l'on bouchoit ensuite avec de la cire. On a vû 13 ci-devant d'autres particularitez touchant les ventouses, dans la pratique de Cælius Aurelianus.

Au reste il est surprenant que Celse, qui paroît assez exact, n'ait rien dit du troisiéme moyen dont les Médecins se servent pour tirer du sang, qui est l'application des *Sangsues*. Elle étoit néanmoins en usage avant lui; & l'on a vû ci-dessus que Thémison s'en étoit déja servi.

Si Celse avoit abandonné Hippocrate à l'égard de la saignée, il n'en avoit pas moins fait à l'égard de la *purgation*. Voici ce qu'il dit touchant ce remede. 14 *Les Anciens*, dit-il, *purgeoient & donnoient continuellement des lavemens, presque dans toutes les maladies. Lors qu'ils vouloient purger ils prenoient de* l'ellebore noir, *ou de la* petite fougere, *ou de* l'écaille d'airain, *ou du* lait de laitue marine, *dont une goutte mêlée avec du pain purge copieusement, ou du* lait d'ânesse, de vache, *ou* de chevre, *dans lequel ils mettoient du* sel; *& après l'avoir fait cuire, & avoir séparé ce qui s'étoit caillé ils faisoient boire le reste à leurs malades.* 15 *Les médicamens*, ajoûte-t-il, (c'est à dire, les médicamens purgatifs) *offencent l'estomac, c'est pourquoi il faut joindre de* l'aloes *à tous les purgatifs. Le ventre etant trop émû*

12 *Lib. 2. cap. 12.*
13 *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 8.*
14 *Lib. 2. cap. 12.*
15 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 3. chap. 7.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

par des purgations, ou trop ſouvent relâché par des lavemens, le malade s'affoiblit; & par cette raiſon, ni l'un ni l'autre de ces remedes n'eſt propre dans les maladies accompagnées de fiévre. On peut donner de l'ellebore noir aux Atrabilaires, & aux fous; ou à ceux qui ſont perclus de quelque membre; mais dans les fiévres, il vaut mieux donner des boiſſons, & des alimens qui nourriſſent, & qui relâchent le ventre en même temps.

Ce que l'on vient de dire des ſentimens, & de la pratique de Celſe eſt tiré principalement des quatre premiers de ſes livres. On trouve encore dans ces mêmes livres la maniere de ſe ſervir de la *geſtation*, & de la *friction*, c'eſt à dire, la maniere de ſe faire porter, & de ſe faire frotter. Celſe employoit ces deux remedes à peu près comme Aſclépiade.

Quant aux regles qui concernent *le manger*, & *le boire*, ce qu'il en dit ſe réduit à ceci. Qu'il faut que les malades ayent faim, & ſoif au commencement des maladies; & que dans la ſuite, il faut les nourrir de bonne nourriture, & ne leur en pas laiſſer prendre trop, ni permettre qu'ils ſe rempliſſent tout d'un coup après avoir jeuné. Il ne déſigne point pendant combien de temps les malades doivent faire abſtinence; mais il dit qu'en ce cas, il faut avoir égard à la maladie, au malade, au climat, à la ſaiſon, & aux autres circonſtances de cette nature; n'y ayant, ſelon lui, aucune regle perpetuelle ſur ce ſujet. Celſe traite auſſi dans ces quatre premiers livres des *bains*, des *fomentations*, des moyens de faire *ſuer*, des differentes matieres qui ſervent à la *nourriture*, diſtinguant chaque matiere par ſes qualitez.

Le cinquiéme, & le ſixiéme livre ſont, comme il a été dit, pour la *Pharmacie*. On n'y trouve que très-peu de médicamens *pour le dedans*. Tout ce qu'il y a ſur ce ſujet ſe reduit à deux ou trois compoſitions, pour *procurer le ſommeil*, ou pour *adoucir les douleurs*, pour *la toux*, pour *la colique*, pour *faire uriner*, pour *faciliter l'accouchement*. Il y a de plus trois *Antidotes univerſels*, dont le premier n'a point de nom. Le ſecond eſt appellé *Ambroſia*, qui étoit, dit Celſe, de l'invention de *Zopyrus*, Médecin d'un Ptolomée. Le troiſiéme eſt celui de *Mithridate*. Ce dernier Antidote n'eſt pas ſi ſimple que celui dont on a rapporté ci-devant la deſcription, ni ſi compoſé que celui qui fut en ſuite décrit par *Damocrate*, comme on le verra ci-après. On y trouve enfin quelques Antidotes particuliers, contre *les animaux venimeux*, & contre certaines ſortes de *poiſons*. Les médicamens *pour le dehors*, y ſont au contraire en aſſez grand nombre; les uns pour *arrêter le ſang d'une playe*, pour *la conſolider*, pour *diſſiper*, ou pour *ramollir* une humeur, pour faire *ſuppurer* un abſcès, les autres pour *nettoyer* un ulcere, pour *ronger*, ou *conſumer* la chair ſuperflue, pour *cautériſer*, pour *nourrir la chair*, pour *cicatrizer* une playe, &c. le tout par le moyen de 16 diverſes ſortes d'*Emplâtres*, d'*Onguens*, de *Cataplâmes*, de *Malagmes*, de *Poudres*, de *Trochiſques*, &c.

Tout ce que nous avons dit juſques ici donne une idée génerale de la maniere dont Celſe ſe conduiſoit dans la cure des maladies. Pour nous inſtruire un peu plus particulierement de ſa méthode, nous allons voir comment il traitoit ceux qui avoient *la fiévre*, qui eſt, comme il le dit lui-même, la plus commune de toutes les maladies. Sur quoi nous remarquerons premierement qu'il ne s'arrête point à en examiner les cauſes, ſuivant en cela les Empiriques. Il s'attache

16 On expliquera plus particulierement ce que ſont ces compoſitions, & les autres dont on a parlé auparavant, dans la troiſiéme partie de cette hiſtoire.

tache ſeulement à en diſtinguer, & à en marquer les diverſes eſpeces, qu'il réduit à celles-ci, la fiévre *quotidienne*, la fiévre *tierce*, la fiévre *quarte*, la fiévre *hémitritée*, la fiévre *continue*, la fiévre *vague*, la fiévre *peſtilentielle*, la fiévre *ardente*, & la fiévre *lente*. On void par là que l'on ne reconoiſſoit déja plus du temps de Celſe, ce grand nombre d'autres eſpeces de fiévres qui ont été deſignées dans la liſte que nous avons donnée de celles dont il eſt fait mention dans Hippocrate, & dont les diſtinctions marquoient le défaut de méthode des Médecins de ces anciens temps, comme nous l'avons remarqué au même endroit.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

La maxime la plus générale de Celſe, & ſur laquelle il fonde la cure de toutes les ſortes de fiévres, c'eſt celle-ci, *que la matiere qui cauſe la fiévre ſe diſſipe d'elle même, lors qu'on ne donne rien au malade qui en puiſſe produire de nouvelle.* Il ne faut donc, ſelon lui, ni *purgations*, ni *lavemens*, pour évacuer cette matiere, ſi ce n'eſt très-rarement. Il faut ſeulement s'abſtenir de nourriture pendant les premiers jours de la fiévre, boire très peu, & dormir modérement, & ſur tout faire ſon conte, 17 *que la nourriture donnée à propos eſt le meilleur de tous les remedes.*

Touchant la queſtion, *quand il faut commencer d'en donner?* voici quelle eſt ſa penſée. La plûpart, dit-il, des Anciens attendoient ſouvent juſqu'au cinquiéme & juſqu'au ſixiéme jour à nourrir leurs malades; mais cela ne peut tout au plus être pratiqué qu'en Egypte, ou en Aſie ſeulement, parce que la diſpoſition de ces païs-là le permet. Il rapporte enſuite la pratique d'Aſclépiade, qui deſtinoit ordinairement le quatriéme jour à donner la premiere nourriture à ſes malades; & celle de Thémiſon, qui n'en donnoit que trois jours après que la fiévre avoit relâché ou ceſſé. Mais le ſentiment de Celſe eſt qu'il ne doit rien y avoir de fixe à cet égard. *On peut*, dit-il, *donner en quelques occaſions de la nourriture dès le premier jour, on peut n'en donner que le ſecond, on peut attendre le troiſiéme, le quatriéme, & le cinquiéme jour, en ayant égard à la maladie, à la ſaiſon, au climat &c. & ſuivre toûjours cette maxime, qu'un Médecin doit examiner à tout moment l'état de ſon malade, afin de pouvoir combattre ſon mal par l'abſtinence tant que ſes forces ſubſiſteront, & de le ſoûtenir par la nourriture quand elles ſeront ſur le point de manquer. Le devoir*, ajoûte-t-il, *d'un bon Médecin eſt d'un côté de ne charger pas le malade d'une nourriture ſuperflue, ou qui augmente la matiere qui fait le mal; & de l'autre de ne le laiſſer pas mourir de faim.* Sur quoi il prend occaſion de faire cette reflexion, *qu'il eſt aiſé de juger, après ce qu'il vient de dire, qu'un Médecin ne peut pas bien traiter pluſieurs malades à la fois, & que le meilleur Médecin, ſuppoſé qu'il entende d'ailleurs ſon métier, eſt celui qui quitte le moins ſon malade. Mais c'eſt*, dit nôtre Auteur, *ce que ne peuvent pas faire ceux qui n'exercent la Médecine que pour le gain, & c'eſt encore par cette raiſon qu'ils s'attachent plûtôt aux préceptes de l'Art, qui ne demandent pas un ſi grand ſoin, tels que ſont ceux qui regardent le conte des jours, & des accès d'une fiévre.*

Celſe ayant raiſonné de cette maniere ſur les cauſes qui obligent à donner de la nourriture à un malade, ou à ne lui en donner point, & ſur le devoir des Médecins en cette occaſion, conclud qu'encore qu'il n'y ait rien de fixe, comme il l'a dit au commencement, touchant les jours qu'on doit choiſir, le quatriéme eſt ordinairement le plus propre, pour commencer à faire prendre quelque nourriture aux malades, ce qui revient au ſentiment d'Aſclépiade.

Après

17 *Optimum medicamentum eſt opportunè cibus datus.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

Après cela il s'étend à prouver que les jours de *crise*, & les jours *impairs*, qu'Hippocrate & les autres Médecins de ces anciens temps observoient si religieusement, n'ont aucun fondement solide; & il ajoûte qu'Asclépiade a eu raison de se mocquer de leur pratique à cet égard, & d'assûrer qu'on peut aussi bien permettre aux malades de prendre des alimens ces jours là que les autres. *Il est*, dit-il, *beaucoup plus important de savoir s'il ne faut donner de la nourriture que lors que le pouls est entierement calme, ou si l'on peut en accorder pendant qu'il y a encore quelque reste de fiévre*; & apres avoir rapporté les sentimens d'Asclépiade, & de Thémison sur ce sujet, il conclud, *que si l'on ne peut pas trouver pour cela un intervalle où le malade soit tout à fait libre, il vaut mieux commencer à le nourrir sur le déclin de la fiévre, que d'attendre que la fiévre recommence; parce que l'estomac est moins disposé pour digerer la nourriture dans le commencement d'un accès de fiévre que sur la fin de ce même accès.*

Nôtre Auteur n'étoit pas moins circonspect à l'égard de la boisson. Il croyoit que donner à boire aux febricitans en certaines occasions, comme dans le commencement, & dans l'ardeur de la fiévre, ne servoit qu'à leur augmenter la fiévre, & même la soif. Il ne vouloit point qu'ils bussent le premier jour, à moins qu'ils ne tombassent dans une foiblesse qui obligeât en même temps à leur donner à manger; mais dès le second jour, & les suivans il consentoit qu'ils bussent, lors même qu'il ne leur accordoit pas de la nourriture. Il observoit d'ailleurs de prendre, pour la boisson le même intervalle dans lequel on pouvoit donner des alimens.

Cet intervalle n'étoit pas, selon lui, toûjours fort aisé à rencontrer, parce qu'il n'est pas aisé de savoir si un malade a de la fiévre, ou s'il n'en a point. 18 *On conte*, dit-il, *sur le battement des veines*, ou des arteres, *qui est une chose fort trompeuse*; ce battement étant plus lent, ou plus vîte, & variant beaucoup, „ selon l'âge, le sexe, ou le temperament des personnes. Il arrive même, „ *poursuit il*, que le pouls est foible, & concentré lorsque l'estomac souffre, ou „ lorsque la fiévre commence, quoi qu'on ait d'ailleurs le corps assez bien „ disposé; en sorte qu'on peut croire, dans ce dernier cas, qu'un homme est „ fort foible qui est à l'entrée d'un grand accès, quoi qu'il ait des forces de „ reste, & qu'il puisse se tirer aisément de cet acces. Au contraire le pouls „ est souvent émû, & élevé quand on a été au Soleil; quand on sort du bain, „ ou de prendre de l'exercice; quand on s'est mis en colere, qu'on a eu peur, „ ou par quelqu'autre passion, sans conter que le pouls s'émeut aisément à „ l'arrivée du Médecin, par l'inquiétude où est le malade touchant le jugement „ que ce Médecin fera de l'état où il se trouve. Pour s'empêcher de prendre „ le change à cet égard, il ne faut pas que le Médecin prenne le bras du ma- „ lade d'abord en arrivant. Il faut auparavant s'asseoir auprès de lui avec un „ visage gay, s'informer de son état, & s'il a quelque sujet de crainte tâcher „ de la dissiper par des discours, où il y ait de la vraisemblance, après quoi „ l'on peut examiner le battement de l'artere. Mais quoi qu'il en soit, cela „ n'empêche pas qu'on ne puisse conclurre que si la seule vûe d'un Médecin „ altere, ou change si facilement le pouls, il peut y avoir mille autres causes „ qui produisent le même effet.

„ La Chaleur, *continue Celse*, qui est un autre signe à quoi l'on s'arrête, „ ne trompe pas moins; car on peut avoir bien chaud après avoir été au so-

leil

18 *Venis enim maximè credimus, fallacissima rei.*

„ leil; après avoir travaillé, ou fatigué; après avoir dormi; ou dans le temps
„ que l'on a peur, ou que l'on eſt en peine de quelque choſe. Il faut exami-
„ ner le pouls, mais il ne faut pas s'en tenir à ce ſigne ſeul. On doit premie-
„ rement ſavoir que ceux dont le pouls paroit naturel, & qui ont une chaleur
„ douce, comme on a dans la ſanté, ſont ſans fiévre. On doit ſavoir d'ailleurs
„ que la chaleur, & l'émotion ne font pas d'abord la fiévre; mais qu'il faut pour
„ cela que la peau ſoit ſeche inégalement; que la chaleur ſe face ſentir particulie-
„ rement au front, & vienne comme du fond des entrailles; que l'haleine qui
„ ſort des narines ſoit fort chaude; que la couleur du viſage ait changé; & que
„ l'on ſoit devenu tout d'un coup, ou pâle, ou plus rouge qu'à l'ordinaire;
„ que les yeux ſoient appeſantis, & extrémement ſecs; ou plus humides
„ qu'ils n'ont accoûtumé de l'être; que la ſueur, lors qu'il y en a, ſoit inégale;
„ & enfin qu'il n'y ait pas un intervalle bien égal, entre les battemens de
„ l'artere.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

On a crû devoir rapporter exactement tout ce que cet Auteur a remarqué, touchant les ſignes de la fiévre, & les difficultez qu'il y a à en juger par *le pouls*; parce que cela peut ſervir pour l'explication de ce que l'on a dit ci-devant dans la premiere partie, livre troiſiéme, chapitre ſixieme, qu'Hippocrate ne s'étoit pas fort attaché à ce dernier ſigne. Il paroit, par ce que l'on vient de dire, que Celſe n'avoit pas les mêmes idées de la fiévre, ni des ſignes auxquels on la connoit, que nous en avons aujourd'hui, ou que l'on en avoit même du temps de Galien. Il ſe peut qu'Hippocrate ne fût pas éloigné des ſentimens de nôtre Auteur, & que par cette raiſon il n'ait preſque rien dit du pouls, comme on l'a remarqué à l'endroit que l'on vient de citer.

Pour revenir à la cure des fiévres en géneral, Celſe ajoûte, en finiſſant, qu'il y a encore quelques obſervations à faire outre les précedentes. Il faut voir, dit-il, ſi le corps eſt *reſſerré*, ou s'il eſt *relâché*, qui eſt la ſeule choſe à quoi 19 quelques-uns font attention. Dans la premiere de ces diſpoſitions, il y a une eſpece de ſuffocation; & dans la ſeconde il y a une trop grande diſſipation, ou un trop grand épuiſement. Dans celle-là, il faut néceſſairement relâcher le ventre, faire uriner, & faire ſuer. Il faut même quelquefois tirer du ſang, ſecoüer le corps par des voitures violentes, expoſer les malades à la lumiere, & au grand jour, les laiſſer avoir faim, & ſoif, & les faire veiller. Il faut en ſuite les baigner, & les oindre, & alors leur donner un peu à manger, mais fort tard, prenant garde que la nourriture ſoit legere, ſimple, liquide, & priſe chaudement. On doit choiſir pour cela des herbages, comme ſont la *patience*, *l'ortie*, la *mauve*; ou leur donner du boüillon de *poiſſons à coquille*, tels que ſont les *moûles*, ou 20 les *langouſtes*; & ſi on permet un peu de viande, que ce ſoit *du boüilli*. Il faut que les malades boivent beaucoup, avant, & après manger, & même en mangeant. On peut auſſi leur faire prendre un boüillon gras après le bain, & même du vin doux, & quelquefois du vin Grec ſalé.

Dans la ſeconde diſpoſition, c'eſt à dire, dans le *relâchement*, il faut arrêter la ſueur lors qu'il y en a. Il faut faire tenir le malade en repos, & dans un lieu obſcur; le laiſſer dormir tant qu'il voudra, & ne lui ordonner qu'un exercice fort moderé, &c.

19 Il entend les Méthodiques.

20 *Locuſtæ*. C'eſt une eſpece d'écreviſſe de mer, qui a quelquefois plus d'un pied de longueur.

Secte Methodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

On void par ce que l'on vient de dire que Celſe n'improuvoit pas la maniere dont les Méthodiques traitoient les maladies, quoi qu'il ne la crût pas toûjours ſuffiſante. C'eſt ce qu'il indique lors qu'il dit au commencement que les deux genres de maladie dont on a parlé, c'eſt à dire, le *relâché*, & le *reſſerré*, ſont la ſeule choſe à quoi quelques-uns ſont attention; par où il inſinue que ce n'eſt pas ſon ſentiment, que l'on doive s'en tenir aux ſeules indications que fourniſſent le *relâchement*, ou le *reſſerrement* des Méthodiques.

Ce que l'on a dit juſques ici concerne la cure des fiévres en général. Voici comme nôtre Auteur traitoit chaque eſpece de fiévre en particulier.

Dans les fiévres *peſtilentielles*, il croyoit qu'il ne falloit mettre en uſage ni la grande abſtinence ni les médicamens purgatifs, ou ceux qui relâchent le ventre. Si les forces le permettoient, il tiroit du ſang, ſur tout lors que la fiévre étoit ardente. Si le malade étoit trop foible pour le ſaigner, il le faiſoit 21 vomir, lorſque la fiévre baiſſoit. Il le baignoit dès le commencement. Il lui faiſoit boire du vin chaud, peu trempé, & lui faiſoit manger des viandes gluantes. S'il s'agiſſoit d'un enfant qui manquât de forces, il ſubſtituoit les ventouſes à la ſaignée. Il lui donnoit des lavemens d'eau, ou des boüillons d'orge; le nourriſſant d'alimens legers, & le faiſant auſſi vomir dans le déclin de la fiévre.

Dans la *fiévre ardente*, il ne donnoit point non plus de purgatifs. Il raffraîchiſſoit les malades, en les lavant avec de l'huile, & de l'eau qu'il battoit enſemble. Il les logeoit dans de grandes chambres, afin qu'ils euſſent plus d'aîr, ou qu'ils humaſſent un air plus pur; prenant d'ailleurs garde qu'on ne les chargeât pas trop de couvertures, & que celles qu'on mettoit ſur leurs lits fuſſent legeres. Il leur appliquoit ſur l'eſtomac des feuilles de vignes trempées dans de l'eau. Il ne vouloit pas qu'on les laiſſât trop long-temps ſouffrir la ſoif. Il commençoit à leur donner de la nourriture, plûtôt que dans les autres fiévres, c'eſt à dire, dès le troiſieme jour, & il les oignoit auparavant de la maniere qu'il a été dit. S'il avoient de la pituite amaſſée dans l'eſtomac, il les faiſoit vomir dans le déclin du redoublement; & leur donnoit en ſuite des herbes raffraîchiſſantes, ou une pomme, de celles qui ſont les plus propres pour l'eſtomac. Si après cela l'eſtomac ſe trouvoit dégagé de flegmes, il leur donnoit de la 22 ptiſane, ou de la crême d'orge, ou *d'alica*, y ajoûtant un peu de graiſſe fraîche.

Mais lors que la maladie étoit venue au plus haut période de ſon augmentation, ou pour le plus tôt après le quatrieme jour, il les laiſſoit premierement avoir bien ſoif, & leur donnoit en ſuite beaucoup d'eau froide; en ſorte qu'ils en buſſent au de là de leur ſoif; & quand ils s'en étoient remplis de cette maniere, il les faiſoit vomir. Quelques-uns, ajoûte-t-il, ne veulent pas même que les malades vomiſſent; mais ſe contentent pour tout remede de donner cette grande quantité d'eau. Après que Celſe avoit fait l'un & l'autre il faiſoit couvrir les malades de beaucoup de couvertures; & leur diſoit qu'ils ſe diſpoſaſſent à dormir. C'eſt à quoi la longue durée de la ſoif, & des veilles, la diminution de la chaleur, & la replétion les portoit naturellement; en ſorte qu'ils

21 On verra un peu plus bas de quels vomitifs Celſe ſe ſervoit.

22 *Voyez ci-deſſus, Part. 1. liv. 3. chap. 15. & part. 2. liv. 4. ſect. 1. chap. 7.*

qu'ils dormoient pour l'ordinaire d'un profond ſommeil, pendant lequel ils ſuoient copieuſement. Cela ne manquoit pas de les dégager, à moins qu'outre l'ardeur de la fiévre, ou la fiévre ardente, ils n'euſſent des douleurs en quelque partie, ou les hypochondres enflez, ou le poumon, ou le goſier en mauvais êtat, ou quelque ulcere, ou abſcès, ou qu'ils ne tombaſſent en défaillance, ou qu'ils n'euſſent le ventre trop libre. En ces cas là, il falloit s'y prendre d'une autre maniere. *Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.*

Dans la fiévre *hemitritée*, qui eſt, dit nôtre Auteur, une eſpece de fiévre dont les accès durent quelquefois vint, & quatre heures, & quelquefois juſqu'à trente ſix, en ſorte qu'on a peu d'intervalles libres, la plus grande attention qu'il faut avoir c'eſt de prendre bien ſon temps pour donner de la nourriture lors que l'accès finit, ou décline veritablement. La raiſon de cela eſt qu'il y a également de danger en ce cas, ſoit que l'on ſe trompe en nourriſſant le malade lors qu'il ne faut pas, ſoit qu'on le face jeuner mal à propos; pluſieurs, à ce que dit Celſe, ayant péri par l'un, ou par l'autre de ces manquemens. Il conclud enfin que la ſaignée eſt fort néceſſaire dans cette maladie, & qu'elle doit être faite dès le commencement.

Pour les fiévres *lentes* il ne faut, ſelon nôtre Auteur, ni aucun médicament, ni aucune regle particuliere pour la nourriture. L'application du Médecin doit être toute entiere à faire que la maladie change d'eſpece, par où il arrive qu'on peut en ſuite la guérir plus aiſément. Dans cette vüe, il faut ſouvent laver le corps du malade avec de l'eau froide, où l'on aura mêlé de l'huile; ce qui cauſe des friſſons, qui font le commencement d'un nouveau mouvement, parce qu'ils ſont ſuivis d'une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire, qui ſe termine enfin par un relâche. On peut auſſi dans cette maladie frotter le corps avec de l'huile, & du ſel. Que ſi le froid, & l'engourdiſſement que ces remedes cauſent dure trop long-temps, il faut donner au malades trois, ou quatre verres de *muſſum*, c'eſt à dire, de vin mêlé de miel. A défaut de cela on peut lui faire prendre de la nourriture, & du vin trempé, nonobſtant la fiévre, qui à la verité s'augmente par ce moyen, auſſi bien que la chaleur; mais en revanche les maux précedens ceſſent, ou changent de nature, & cela donne lieu d'eſperer qu'il y aura de l'intermiſſion à la fiévre, & qu'on pourra mieux y apporter du remede. Celſe ajoûte que cette maniere de traiter les fébricitans n'eſt pas nouvelle, & que c'eſt à peu près la même méthode que ſuivoit un certain *Petron*, dont nous avons parlé ci-deſſus, dans 23 la premiere partie. Nous ajoûterons ſeulement une réflexion, que fait nôtre Auteur ſur le procedé du Médecin que nous venons de nommer. La Médecine de Petron, dit-il, toute groſſiere, & toute témeraire qu'elle étoit, ne laiſſoit pas de tirer quelquefois d'affaire les malades qu'Hérophile, ou Eraſiſtrate, ou les autres ſucceſſeurs d'Hippocrate n'avoient pas ſû guérir. 24 *La témerité de quelques Médecins guérit ſouvent des malades qui n'ont pû ſe remettre, tant qu'on les a traittez dans les formes.*

La fiévre *quotidienne* demande qu'on s'abſtienne de nourriture pendant les trois premiers jours, & qu'on en prenne en ſuite de deux jours l'un. Si cette

23 *Liv. 4. chap. 6.*

24 Ferè quos ratio non reſtituit temeritas adiuvat.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

te fiévre dure long-temps, on doit baigner le malade après que l'accès eſt paſſé, & lui donner 25 du vin, particulierement ſi la fiévre dure long-temps, ſans qu'il y ait de friſſon au commencement de l'accès.

La fiévre *tierce*, & les autres fiévres *intermittentes*, veulent qu'on ſe promene, qu'on prénne de l'exercice, & que l'on ſe faſſe oindre, dans les jours libres. Il faut d'ailleurs donner un vomitif le troiſieme jour; un lavement le cinquieme; & du vin le ſeptieme, après que l'accès eſt paſſé. Si la fiévre ne ceſſe pas dans ce temps-là, le malade doit garder le lit le jour de la fiévre; ſe faire frotter à la fin de l'accès, & prendre un peu après de la nourriture, & de l'eau. Le jour ſuivant il doit s'abſtenir de toute nourriture, auſſi bien que de tout exercice, & onction, ſe contentant de boire un peu d'eau. C'eſt là la meilleure méthode, à moins que le malade ne ſe ſente foible. En ce cas, il peut boire un peu de vin après l'accès, & prendre de la nourriture le jour ſuivant.

Pour la *quarte*, il faut à peu près les mêmes remedes. Mais ſi l'on n'en guérit pas de bonne heure, & qu'elle ſe rende opiniâtre, comme cela eſt aſſez ordinaire, il faut s'attacher avec plus de ſoin à regler dès le commencement ce qu'il y à faire dans la ſuite. Si cette fiévre a commencé avec des friſſons, quoi que l'accès ſoit fini, le malade ne doit rien prendre de tout ce jour là que de l'eau chaude. Le ſecond jour, & le troiſieme, il ne doit rien prendre du tout, pas même de l'eau. Le quatrieme jour, ſi la fiévre revient avec des friſſons, le malade doit ſe faire vomir avec de l'eau tiede, ſalée, ou ſans ſel, priſe en grande quantité; & l'accès étant paſſé, il faut qu'il prenne un peu de nourriture avec du vin trempé des trois quarts d'eau Le lendemain, & le jour ſuivant il doit faire abſtinence, & s'il a ſoif boire un peu d'eau chaude. Le ſeptieme jour, qui eſt celui du troiſieme accès, il faut prévenir les friſſons en ſe mettant dans un bain chaud avant le temps que la fiévre doit revenir; faire abſtinence; ſe tenir en repos; & ne prendre que de l'eau chaude, ſi la ſoif oblige de boire. Le neuviéme, ou plutôt le dixiéme jour, il faut auſſi le baigner pour prévenir le froid; & ſi la fiévre vient on prendra un lavement, & après l'avoir rendu on ſe fera oindre, & frotter fortement. On prendra en ſuite un peu de nourriture, & de vin, comme il a été dit; & on s'abſtiendra du dernier les deux jours ſuivans, ſe faiſant encore frotter. Le treizieme jour, il faut derechef eſſayer le bain; & ſi l'accès ne laiſſe pas de venir, on doit encore ſe faire oindre, & frotter, & boire un peu plus de vin que les jours précedens. De cette maniere il arrive que le repos, & l'abſtinence que l'on a pratiquée pendant tant de jours, auſſi bien que les autres remedes que l'on a faits, emportent la fiévre.

Que ſi nonobſtant tout cela elle revient, il faut ſuivre un genre de cure tout different, & faire en ſorte que le corps puiſſe long-temps ſupporter un mal qui doit être long; & par conſequent ſe garder d'imiter la méthode 26 d'Héraclide de Tatenre, qui en cette rencontre faiſoit jeuner ſes malades juſqu'au ſeptieme jour. Si la fiévre revient donc le treizieme jour, il ne faut ſe baigner ni devant ni après la fiévre, ſi ce ne n'eſt quelquefois après que le froid eſt

25 C'eſt à dire, du vin trempé; car les Anciens n'en buvoient preſque jamais de pur. *Voyez ci-deſſus part. 2. liv. 3. chap. 7. & part. 1. liv. 3. chap. 13. & 15. & l'article qui eſt après celui-ci, où Celſe s'explique lui-même.*

26 *Voyez ci-deſſus, part. 2. liv. 2. chap. 7.*

eſt paſſé, & quand au froid lui-même 27 l'on a auſſi des remedes particuliers pour le faire paſſer. On ſe fera en ſuite oindre, & frotter vigoureuſement ; on prendra une forte nourriture ; & on boira du vin autant que l'on voudra. Le jour ſuivant, après s'être repoſé quelque temps, on ſe promenera ; on prendra de l'exercice ; on s'oindra, & on ſe fera frotter comme auparavant ; on prendra de la nourriture ſans boire du vin ; & le troiſiéme jour on fera abſtinence. Le jour que la fiévre devra revenir, on ſe tiendra levé ; on prendra de l'exercice ; & on fera en ſorte que cet exercice tombe juſtement dans le temps du retour de la fiévre, car elle quitte ſouvent par ce moyen ; mais ſi l'accès revient pendant cet exercice, on ſe retirera. Dans cette maladie les remedes generaux ſont les onctions, les frictions, l'exercice, la nourriture, le vin ; & ſi le ventre eſt reſſerré il faut le relâcher.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

C'eſt là ce que font ceux qui ont des forces. Quant à ceux qui ſe trouvent foibles, la 28 *geſtation* leur tient lieu d'exercice. Que ſi les malades ne peuvent pas même la ſoutenir, on aura du moins recours à la friction. Si la friction ne leur eſt pas plus ſupportable, ils s'en tiendront à l'onction, au repos, à la nourriture reglée ; prenant garde que la crudité, ou l'indigeſtion ne faſſe changer la fievre quarte en quotidienne. Car la quarte ne tue perſonne ; mais ſi elle devient quotidienne, ce qui n'arrive jamais que par la faute du malade ou du Médecin, elle eſt très-dangereuſe.

Lors que la fiévre devient *double quatre*, on ne peut pas mettre en uſage l'exercice qu'on a propoſé. Il faut alors ou ſe repoſer tout à fait ; ou, ſi cela eſt difficile, ſe promener doucement, & s'aſſeoir en ſuite, ſe couvrant avec ſoin les pieds & la tête. A chaque fois que l'accès vient & s'en va, il faut prendre un peu de nourriture & de vin, & le reſte du temps faire abſtinence, à moins que l'on ne ſe trouve trop foible. Mais ſi les deux fiévres, ou les deux accès, ſe joignent preſque, il faut prendre après l'un & l'autre de la nourriture ; ou dans le peu d'intervalle qu'il y a s'exercer quelque peu, s'oindre, & manger quelque choſe.

Et comme les longues fiévres quartes ſe guériſſent rarement en une autre ſaiſon qu'au printemps, il faut bien prendre garde de ne rien faire alors qui puiſſe empêcher la guériſon. Il faut auſſi, dans ces ſortes de fiévres, changer ſouvent de maniere de vivre, ne boire quelquefois que de l'eau, d'autres fois boire du vin ; paſſer des viandes douces à celles qui ſont acres, & des acres aux douces ; manger des 29 *raifforts*, & ſe faire en ſuite vomir ; ſe tenir le ventre libre avec du boüillon de poulet ; & mêler des choſes qui échauffent avec l'huile dont on s'oint ordinairement. Il faut enfin boire avant l'accès deux verres de *vinaigre*, ou un de 30 *moutarde*, avec trois verres de 31 *vin Grec ſalé* ; ou prendre un brûvage fait avec du *poivre*, du *caſtoreum*, de la *myrrhe*, & du *laſerpitium*, diſſouts par égale portion dans de l'eau. Ces derniers remedes guériſſent quelquefois en émouvant le corps, ou en changeant l'état

27 *On trouvera ces remedes dans le chap.* 12. *du* 3. *livre de Celſe.*

28 *On a expliqué ce terme dans ce même chapitre.*

29 *Voyez ci-deſſus, Part.* 2. *liv.* 4. *ſect.* 1. *chap.* 11.

30 *Aceti cyathos duos, vel unum ſinapis.* Il n'y a pas de l'apparence que ce fût de la montarde épaiſſe, comme celle qu'on ſert aujourd'hui. Si cela étoit on ne l'auroit pas meſurée au verre.

31 *Voyez ci-deſſus, Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 7.

Unable to display this page

eſt même entierement contraire à Pline, à cet égard, puis qu'il convient que Diocles avoit donné à ce mal le nom d'Ileus. On a vû 35 ci-devant en quel temps cet ancien Médecin vivoit. Il ſemble d'ailleurs qu'Hippocrate a pû comprendre la Colique ſous le nom des *tranchées* ou des *douleurs de ventre*, dont il parle en pluſieurs endroits. *Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle x & ſuivans.*

Il n'y a pas même d'apparence que le nom de *Colique* fût ſi nouveau, que Pline le dit; & lors que Celſe remarqué que c'étoit le nom que la plûpart des Médecins de ſon temps donnoient à cette maladie, ce n'eſt pas à dire que ce nom lui eût été donné préciſément en ce temps-là. Cela ſignifie ſeulement que les Médecins du temps de Dioclès, ou d'Hippocrate, avoient autrement nommé la maladie en queſtion, & qu'il n'y avoit pas long-temps que le mot *Colique* étoit en uſage. Ce qui me confirme dans cette penſée c'eſt que Celſe lui même nous donne la deſcription d'un médicament pour la colique, qui avoit été inventé par *Caſſius*, & il ajoûte que ce Médecin *s'étoit glorifié* de l'invention de ce remede. On a parlé ci-devant de ce remede, auſſi bien que de Caſſius que l'on a conté entre les diſciples d'Aſclépiade; & l'on a remarqué au même endroit que Celſe en parloit comme d'un Médecin de ſon ſiecle, mais d'une maniere à faire conoitre que Caſſius l'avoit précedé; & le dernier paſſage que l'on vient de citer prouve la même choſe; Caſſius, dit Celſe, *ſe glorifioit*. Il paroit par cette expreſſion que Caſſius n'étoit plus au temps que Celſe écrit. Cælius Aurelianus, traitant de la même maladie, fait auſſi mention des remedes que *Thémiſon* y jugeoit propres. Or Thémiſon vivoit avant & ſous le regne d'Auguſte, comme on l'a dit ci-devant.

Je trouve encore un Auteur, que je crois auſſi ancien que les deux que je viens de nommer, qui fait mention de la même maladie, & qui la nomme du même nom. C'eſt *Philon* de Tarſe, dont on parlera 36 ci-après. Entre les qualitez que ce dernier attribue à un médicament de ſon invention, il dit qu'il eſt propre à ceux qui ont des douleurs au *Colon*. C'eſt le nom du boyau où eſt le ſiege de cette maladie; & c'étoit auſſi le nom de la maladie elle-même, comme on le recueuille du paſſage de Pline, que l'on a cité. Mais quoi que ce nom eût déja été employé, comme on vient de le voir, par des Médecins qui vivoient ſous Auguſte, il ſe peut que ce même nom ne fût pas encore conu parmi le peuple, ſous le regne ſuivant. La même choſe peut arriver tous les jours à l'égard de certains noms que les Médecins donnent à quelques maladies, & qui ſe trouvent dans leurs écrits, mais qui pour cela ne ſont pas d'abord dans la bouche de ceux qui ne ſont pas de la profeſſion. Ainſi ce que Pline dit que perſonne n'avoit encore oüi parler de la Colique du temps de Tibere n'eſt pas plus veritable, ſi on le prend dans un ſens abſolu, que ce qu'il aſſure que cet Empereur eſt le premier des hommes qui ait eu cette maladie.

Il faut encore dire ici un mot d'un autre nom dont Celſe ſe ſert, qui eſt nouveau par rapport à ceux que l'on trouve dans les écrits d'Hippocrate. Cet ancien Médecin avoit parlé des tubercules ou des excreſcences qui ſe forment ſur les gencives tout auprès des dens, mais il ne leur avoit pas donné de nom particulier. Dans quelques éditions de Celſe ces tubercules ſont appellez *Parodoritides*, & dans quelques autres *Parulides*. Le dernier de ces noms a été

35 *Part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 5.
36 *Part.* 3. *lib.* 1. *chap.* 1.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

été retenu par 37 les Médecins Grecs qui ont écrit après lui, mais on ne voit pas qu'ils ayent employé le premier. Il y a encore dans Celſe quelques autres noms de maladies, qui ne ſont pas moins nouveaux que ceux dont on vient de parler; mais nous n'en diſons rien ici, parce que nous aurons occaſion de les joindre à ceux qui ſe trouvent dans Oribaſe, dans Aëtius, & dans les autres auteurs Grecs ou Latins moins anciens que Celſe.

Nous finirons ce qui concerne la Médecine de nôtre Auteur par un conſeil qu'il donne pour la conſervation de la ſanté. „ Un homme, *dit-il*, qui eſt „ d'une bonne conſtitution, qui ſe porte bien, & qui ne dépend de perſonne, doit prendrendre garde de ne s'aſſujettir à aucune coutume, & ne doit „ avoir beſoin ni de Médecin, ni de ceux qu'on appelle 38 *Jatroaliptæ*. Il „ faut qu'il diverſifie ſa maniere de vivre; qu'il demeure tantôt à la campagne, tantôt en ville, mais plus ſouvent à la campagne. Il doit naviger, „ aller à la chaſſe, ſe repoſer quelquefois, mais prendre plus ſouvent de l'exercice; car le trop de repos rend le corps foible, au lieu que le travail l'affermit; le premier hâte la vielleſſe, mais le dernier fait qu'ou demeure longtemps jeune. Il eſt bon de ſe baigner quelquefois dans le bain chaud, & „ quelquefois dans le bain froid; de s'oindre en certains temps, & de s'en „ paſſer en d'autres; de ne fuir aucune ſorte de viande, dont le peuple uſe; de „ manger quelquefois en compagnie, & d'autres fois en particulier; de manger en un temps un peu plus qu'à l'ordinaire, & en un autre de ſe regler; „ de faire plûtôt deux repas le jour qu'un ſeul; & de manger toujours bien, „ pourvû que l'eſtomac le ſupporte. Autant que cette maniere de s'exercer „ & de ſe nourrir eſt néceſſaire, autant celle que pratiquent 39 les Athletes „ eſt ſuperflue & mauvaiſe. Car ſi quelques affaires obligent d'interrompre „ l'ordre de l'ordre de l'exercice auquel on s'eſt accoutumé, le corps s'en „ trouve mal; & les corps replets comme ceux de ces gens là vielliſſent & „ tombent malades fort promptement. On ne doit ni trop rechercher ni trop „ craindre le commerce du ſexe. Quand ce commerce eſt rare, il rend le „ corps plus dégagé; quand il eſt trop fréquent, il l'abbat. Et comme la „ fréquence ne ſe meſure pas en cette rencontre par un certain nombre, mais „ par le temperament, par l'âge, & par les forces; il ſuffit de ſavoir ſur ce „ ſujet que le commerce qui n'eſt ſuivi ni de foibleſſe, ni de douleur, n'eſt pas „ inutile. Le jour, il eſt plus dangereux; la nuit, il eſt plus ſûr; & il faut „ bien ſe garder de manger trop incontinent après, auſſi bien que de veiller „ ou de fatiguer. Voila ce que doivent obſerver les perſonnes d'une forte „ ſanté, & tant qu'on eſt en cet état il ne faut pas faire uſage mal à propos „ des choſes qui ſervent à ceux qui ſe portent mal.

CHA-

---

37 *Voyez Actuarius, Oribaſe, Aëtius, & Paul Eginete. Parodontis* ſignifie une tumeur *qui vient auprès des dens*; & *Parulis* ſignifie une tumeur qui vient *auprès des gencives*. Ce ſont deux noms differens d'une même maladie; quoi que quelques modernes y veuillent faire de la diſtinction.

38 *Voyez ci-deſſus Part. 1. liv. 2. chap. 8. & Part. 3. liv. 1. chap. 2.*

39 Les Athletes étoient obligez de manger plus que les autres hommes, afin d'avoir les forces néceſſaires pour ſupporter le violent exercice de leur profeſſion. *Voyez ci-deſſus Part. 1. liv. 2. chap. 8.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi & suivans.

CHAPITRE V.

De la Chirurgie de Celſe en particulier.

HIppocrate diſoit que la Médecine conſiſtoit toute en *Addition*, & en *Souſtraction*; c'eſt à dire, qu'elle n'avoit pour but que *d'ajoûter* ce qui manque, & de *ſouſtraire* ou *ôter* ce qui eſt de trop. On ſuit la même maxime dans la Chirurgie, qui eſt une des plus conſiderables parties de la Médecine; mais on s'y propoſe d'ailleurs de *rejoindre* ce qui s'eſt ſéparé, & de *ſéparer* ce qui s'eſt joint; pour réduire par ces 1 quatre moyens chaque partie en ſon état naturel.

Il n'y a qu'à lire les deux derniers livres de Celſe, pour voir en abregé tout ce que les Chirurgiens qui l'avoient précedé, & ceux qui vivoient de ſon temps avoient pratiqué de plus remarquable pour remplir les quatre indications dont on vient de parler. On va donner un extrait qui renfermera les principales operations que cet Auteur décrit; mais il faut auparavant remarquer qu'il donne à la Chirurgie des bornes plus étroites que celles qu'on lui donne communément. 2 Il ne faiſoit dépendre de la Chirurgie, pour me ſervir de ſes propres termes, *que les cas où le Chirurgien fait lui même la playe, & non ceux où il la trouve toute faite.* Ou ſi le Chirurgien peut penſer *des playes déja faites*, ou *des ulceres*, Celſe croyoit que ce ne doit être que lors que dans l'une ou dans l'autre de ces maladies *la main eſt plus utile que les médicamens.*

Premiere Indication de la Chirurgie, qui conſiſte à ajoûter *ce qui manque,*

Cet article eſt le plus difficile de toute la Chirurgie. Cependant on verra, par ce que l'on en trouve dans nôtre Auteur, que de ſon temps on étoit déja allé preſque auſſi loin qu'il ſe puiſſe ſur ce ſujet.

Il n'y a rien qui paroiſſe moins poſſible que de rétablir un *nez*, des *oreilles*, ou des *levres* coupées. Cette difficulté ou cette impoſſibilité apparente n'a pas neanmoins rebuté les anciens Chirurgiens. Si un *doit*, ou quelqu'autre partie de cette nature, compoſée d'os, manquoit, ils n'avoient garde d'entreprendre de la rétablir; parce qu'ils ſavoient bien que les os qui avoient été emportez tout entiers ne pouvoient ſe réengendrer. Mais l'expérience leur ayant appris que la chair & la peau ſe produiſoient aiſément & croiſſoient de nouveau, ils s'étoient aviſez, lors que quelcun avoit eu, par exemple, le nez coupé, qui eſt une partie charnue à ſon extremité, d'en entreprendre le rétabliſſement.

Pour en venir à bout ils renouvelloient premierement la playe, en 3 emportant

1 Cette diviſion ne ſe trouve pas dans Celſe. Elle eſt tirée des écrits des Chirurgiens qui ont écrit long-temps après lui; mais je m'en ſuis ſervi parce qu'elle m'a paru commode pour ranger ſous un ordre méthodique les operations que Celſe a décrites.

2 Ceci eſt plus amplement expliqué ci-deſſus, *Part.* 2. *liv.* 1. *chap* 9. où l'on a parlé du partage de la Médecine en trois profeſſions.

3 C'eſt, à mon avis ce que Celſe a voulu dire par ces mots *in quadratum redigere*; qui ſignifient proprement *équarrer*, comme on équarre un ſoliveau. *Cels. liv.* 8. *chap.* 3.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

portant la cicatrice d'un coup de raſoir. Après cela ils faiſoient deux inciſions pour ſéparer la peau de côté & d'autre, & l'amenoient en ſuite vers le bas, en la tirant doucement, en ſorte que les deux extrémitez de cette peau ſe vinſſent joindre, & puſſent être couſues enſemble. Que ſi la peau, à laquelle ils laiſſoient quelque chair attachée, ne s'allongeoit pas aſſez pour couvrir la chair de deſſous, ils avoient recours à un autre moyen, qui n'étoit pas moins ingénieux. Ils faiſoient ſur la même peau d'autres inciſions en forme de croiſſant, & ils les dilatoient en les rempliſſant de charpi; afin que les deux extrémitez de cette peau coupée ne puſſent plus ſe réunir, & qu'il crût de la chair entre deux, qui ſervit à pouſſer embas la partie de la peau qui étoit du côté du bout du nez.

Ils faiſoient de ſemblables inciſions ſur les *paupieres*, pour les alonger, lors qu'elles étoient trop courtes pour couvrir tout l'œil; ce qui arrive à ceux qui ont la maladie appellée *œil de lievre*.

Quoi que ces operations ſoient également difficiles & douloureuſes, on conçoit que la difformité du viſage & la grande incommodité que ſouffrent ceux qui ont le nez coupé ou les paupieres trop courtes peut aſſez naturellement les porter à ſouffrir tout cela. Mais lors qu'il s'agit de parties qu'on ne voit point, & lors qu'on ne ſent aucune incommodité, il ſemble qu'on ſeroit ridicule de propoſer le même remede. On trouve néanmoins que les Anciens n'ont pas fait difficulté de le propoſer dans le dernier cas. *Si quelcun*, dit Celſe, *ayant le gland nud, ou l'extremité de la verge découverte, ſouhaite*, 4 *pour la bienſéance, la couvrir, c'eſt une choſe faiſable; mais plus aiſément ſur un enfant que ſur un homme fait, ſur quelcun à qui cela eſt naturel, que ſur un autre qui a été circoncis, comme cela ſe pratique par quelques nations &c.* Cet Auteur rapporte en ſuite deux moyens pour attirer la peau embas. Le premier, qui regarde ceux qu'on a circoncis, eſt de ſéparer la peau, en faiſant une inciſion tout autour du gland, continuant juſques au deſſus de la verge; & de tirer en ſuite cette peau vers le bas, en ſorte qu'elle vienne couvrir le gland. Quoi que cette operation fût fort cruelle, il ſe rencontroit pluſieurs Juifs aſſez patiens pour s'y ſoumettre, dans la vûe de cacher leur naiſſance & leur religion, qui les expoſoit à 5 payer des impôts extraordinaires, & qui les empêchoit de parvenir aux charges de l'Empire Romain. Quelques-uns de ces malheureux avoient commencé à couvrir les marques de la *circonciſion*, déja dès le temps d'Antiochus l'Illuſtre, comme 6 Joſeph lui même le remarque, *afin*, dit cet Auteur Juif, *qu'ils ne puſſent être diſtinguez des Grecs*, 7 *lors qu'en courant & en luttant ils ſeroient nuds.* Les Juifs pratiquoient encore la même choſe du temps de S. Paul, 8 qui les en reprend, ou qui défend à ceux qui embraſſoient le Chriſtianiſme de couvrir les marques de la circonciſion.

Comme

---

4 *Decoris cauſâ.*

5 *Sueton. in Domitiano, chap.* 12. *Martial. Epigram.* 54. *lib.* 6.

6 *Lib.* 12. *chap.* 6.

7 On peut ajoûter, lors qu'en ſe baignant, ou en ſortant du bain, le linge dont on ſe couvroit viendroit à tomber, ce qui arrivoit quelquefois; témoin ce vers de Martial, *liv.* 7. *epig.* 81.

Delapſa eſt miſero fibula, Verpus erat.

8 *Circumciſus aliquis vocatus eſt, non adducat præputium.* Epiſt. ad Corinth. 1. chap. 7.

Comme on ne voit pas que les Payens euſſent le même interêt à changer la diſpoſition de la partie dont il s'agit, lorſqu'ils l'avoient naturellement découverte, l'uſage en étant toûjours le même, c'eſt proprement à leur égard que le *decor* de Celſe avoit lieu, & il eſt ſurprenant que cette conſideration les portât à ſouffrir une operation de cette nature. Le moyen dont on ſe ſervoit pour leur attirer le prépuce n'étoit guére moins fâcheux que le précedent. *Il falloit*, ſelon Celſe, *tirer ce prépuce par ſon extremité juſqu'à ce qu'il couvrît le gland; & l'ayant lié, couper circulairement toute la peau vers le deſſus de la verge, & ramener cette peau doucement embas. Il falloit en même temps remplir la playe de charpi pour la dilater, afin qu'il s'y formât de la nouvelle chair qui remplit cet eſpace, & donnât lieu à la peau d'embas de s'étendre, & de s'alonger, préciſément comme dans l'operation du nez, & de la paupiere.*

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Seconde Indication de la Chirurgie, ſuivant laquelle on ôte ce qui eſt ſuperflu, ou étranger.

La ſeconde des Indications de la Chirurgie, qui conſiſte en une eſpece de *ſouſtraction*, a beaucoup plus d'étenduë que la précedente; parce qu'il eſt plus aiſé d'ôter, que d'ajoûter. L'une des plus conſiderables operations de ce genre c'eſt l'*amputation des membres gangrenez, ou pourris*. Celſe prétend que lorſqu'il s'agit d'amputer, ou de couper quelque membre, comme un bras, ou une jambe qui ſera gangrenée, la ſection ſe doit faire entre le mort & le vif, en ſorte néanmoins qu'on emporte plûtôt du vif que de laiſſer du mort. Il veut que l'on ſcie enſuite l'os, & que l'on attire la peau embas, afin qu'elle puiſſe le couvrir.

On trouve auſſi dans nôtre Auteur tout ce qui regarde l'*extraction de la pierre de la veſſie*. Il y a ceci de particulier, qu'il ne vouloit pas que cette operation ſe fit ſinon au printemps, ni ſur un ſujet qui eût moins de neuf-ans, ou qui paſſât les 9 quatorze. Il décrit d'ailleurs fort amplement, & fort exactement tous les ſignes de la pierre, la maniere de la découvrir par 10 la ſonde, & de ſituer le malade, pour faire l'operation. Quant à la maniere d'operer, voici comme il s'y prend. Il introduit premierement deux doits de la main gauche dans le fondement; & preſſant doucement de la droite ſur le pubes, il ameine la pierre vers le col de la veſſie. Après quoi il fait une inciſion en forme de croiſſant dans la peau, tout auprès du fondement; en ſorte, dit-il, que les cornes du croiſſant regardent quelque peu les cuiſſes du malade, & que l'inciſion aille juſqu'au col de la veſſie. Il fait enſuite une autre inciſion en travers, & ſous la peau, dans la partie la plus baſſe, & la plus étroite de la premiere; ouvrant par cette derniere inciſion le col de la veſſie, d'une ouverture un peu plus grande que la pierre n'eſt groſſe, afin qu'on puiſſe la tirer avec moins de peine.

Après avoir décrit cette opération nôtre Auteur parle des accidens qui la précedent, ou la ſuivent, & de la diverſité des pierres. En ſuite il paſſe à la maniere de faire cette même operation ſur les femmes. S'il s'agit, dit-il, d'une vierge, il faut

9 On trouvera l'explication de ce que Celſe veut dire en cet endroit dans Paul Eginete, *lib. 6. chap. 60.* Nous verrons ci-après ce que cet Auteur a encheri ſur Celſe, par rapport à la Chirurgie.

10 Cette ſonde étoit une eſpece de tuyau d'airain, *fiſtula ænea*. On s'en ſervoit dans les retentions d'urine. On l'appelloit en Grec καθετηρ, mais Hippocrate donne ce nom à une tente faite avec du charpi, que l'on introduit dans les ulceres creux. Le mot καθετηρ ſignifioit d'ailleurs une eſpece de colier que les femmes portoient. Je trouve auſſi que ce mot eſt employé pour déſigner un certain inſtrument dont les Peſcheurs ſe ſervoient. *Voyez Artémidore, lib. 2. chap. 14.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

mettre les doits dans le fondement, comme il a été dit, mais si c'est une femme, il faut les mettre dans la vulve. Il faut d'ailleurs faire à celles là une incision au bas de la levre, tirant du côté gauche, & à celles-ci entre l'uretre, ou le canal de l'urine, & le pubes, en l'un & en l'autre sujet transversalement. On trouve aussi dans Celse la maniere de tirer la pierre du canal de la verge, soit avec un instrument propre, soit en faisant une incision au côté de cette partie.

A l'égard des *accouchemens*, ou de la maniere d'*accoucher les femmes d'un enfant mort*, la plus aisée & la plus naturelle, dit cet Auteur, est de tirer l'enfant par les pieds, lors qu'on peut les avoir. Mais s'il vient la tête la premiere, on ne peut délivrer la femme que par le moyen du *crochet*, que l'on plante dans un œuil, dans une oreille, dans la bouche, ou sur le front de l'enfant. S'il se présente en d'autres postures, & qu'on ne puisse pas le situer, comme on veut, tous les moyens que Celse propose en ce cas vont à tirer l'enfant par pieces, lorsqu'il est impossible de l'avoir tout entier.

Quant aux moyens de *vuider les eaux des hydropiques*, nôtre Auteur vouloit qu'on le fit, ou en picquant le ventre quatre doits au dessus du nombril, du côté gauche, ou en picquant, ou perçant le nombril même, après avoir brûlé la peau, ou sans la brûler. L'instrument, qu'il employoit pour, cela étoit une espece de lancette. L'ouverture étant faite il y introduisoit une cannule d'airain, ou de plomb, par laquelle il laissoit couler d'abord la plus grande partie de l'eau. Il bouchoit ensuite la cannule, & ne tiroit chaque jour qu'environ une hémine d'eau, c'est à dire, neuf onces.

Pour la cure du *polype*, qui est une espece de *chair superflue croissant dans les narines*, il ne propose aucun autre moyen de l'emporter, que de la séparer de l'os avec un instrument trenchant, sans toucher au cartilage du nez, & de dessecher ensuite, & cicatriser la playe avec les remedes ordinaires.

Avant que de proposer la cure de la *suffusion*, ou de la cataracte, (qui est, selon nôtre Auteur, *une petite peau, formée d'une humeur épaissie sous les deux tuniques de l'œuil, à l'endroit où il y a un vuide, laquelle peau bouche la prunelle*) il désigne la grandeur, la couleur, & la consistence que cette peau doit avoir. Si la suffusion est petite, immobile, de couleur d'eau marine, ou de fer reluisant, & qu'elle laisse passer à coté quelques rayons de lumiere, il y a de l'esperance d'en pouvoir venir à bout. Mais si au contraire, elle est grande, si elle se meut aisément, si elle est de couleur de 11 cire ou dorée, si la prunelle a changé de figure, il n'y a aucun lieu à l'operation. Les conditions requises s'y rencontrant, il faut introduire une éguille justement à l'endroit qui tient le milieu entre le noir de l'œuil, ou la prunelle, & l'angle le plus proche de la temple; après quoi il faut tourner cette éguille du côté de la suffusion, ou de la petite peau, que l'on tâche d'abaisser, & de retenir au dessous de la prunelle, en sorte qu'elle ne puisse plus se relever.

On void aussi dans Celse comment on *tiroit d'une playe*, toutes sortes de *fléches*, ou de *dards*. On se servoit alors pour cela d'une espece de crochet inventé par Diocles, duquel nous avons parlé dans la premiere partie, ou bien l'on faisoit des incisions.

---

11 J'ai suivi Mercurial, qui croit qu'il faut lire en cet endroit *cereus*, de couleur de cire, au lieu de *caruleus*, bleu, comme il y a dans le texte de Celse. Ce qui est ajoûté immédiatement après de la couleur de l'*or*, qui est à peu près la même que celle de la cire, confirme cette correction. D'ailleurs tous les autres Auteurs conviennent, que les suffusions de couleur *bleüe*, ou comme dit Celse, de couleur d'*eau marine*, sont les plus aisées à guérir. *Vide Mercurial. Var. Lect. lib. 5. cap. 5.*

incisions. On voit de même dans cet Auteur, comment il faut *arracher les dents*, & ce que l'on doit faire avant, & après l'operation. *Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl & ſuivans.*

On y trouve enfin des moyens de remédier à l'*irritation que cauſent dans l'œuil les poils des paupieres*, lorſqu'ils ſe tournent du côté du dedans par un relâchement de la paupiere, ou lorſqu'il en croît un ſecond rang tourné du même côté. Le premier des moyens que Celſe propoſe dans ce dernier cas, c'eſt de renverſer la paupiere, en ſorte qu'on puiſſe voir les poils qui ſont au dedans, & de paſſer une éguille ardente, qui ſoit platte, ſous la racine de ces poils, pour les brûler, & les conſumer [12] Le ſecond, eſt de paſſer une éguille enfilée d'un double cheveu de femme par la partie extérieure de la paupiere, auprès des poils; & après que l'éguille ſera paſſée d'engager entre les deux cheveux chaque poil qui picque; & faire qu'ils s'attachent en cet endroit, en appliquant ſur le trou qu'a fait l'éguille un médicament qui reſſerre la partie, ce qui fera que ces poils ſeront dans la ſuite tournez en dehors. Quoi que Celſe propoſe cette operation, il témoigne ne l'approuver pas, comme étant trop difficile & douloureuſe, particulierement lorſqu'il y a pluſieurs poils qui vont en dedans. Le troiſiéme, moyen qu'il employe, & qu'il regarde comme le plus ſûr, remedie en même temps au relâchement des paupieres, qui eſt ſouvent la cauſe que les poils ſe tournent vers le dedans de l'œuil, comme il a été dit. Il ouvre tranſverſalement la paupiere, & après avoir coupé ce qu'il y a de ſuperflu, prenant garde qu'il n'y en ait, ni trop, ni trop peu, il y fait trois points d'éguille; & faiſant une inciſion tout le long de la paupiere, ſous les poils qui ſont mal tournez, il les diſpoſe en ſorte qu'ils regardent le dehors.

Troiſiéme Indication de la Chirurgie, qui eſt de rejoindre *ce qui eſt diviſé.*

Cette indication ſe remplit auſſi, par pluſieurs operations. On trouve premierement dans Celſe la réduction des *luxations*, & des *fractures* des os. Cet Auteur, pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir au deſſein qu'il a de bien inſtruire le Chirurgien ſur cette matiere, commence par une deſcription abregée de tous les os, qui contient leur ſituation, leur connexion, leur figure, leur grandeur, en un mot tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir ſur ce ſujet, pour pouvoir remedier aux accidens qui ſurviennent à ces parties. C'eſt la même Méthode qu'il ſuit dans les maladies de l'œuil, & dans quelques autres. On ne rapportera pas ce qu'il dit à cet égard, parce qu'il n'y a que des généralitez, & qu'on traitera plus particulierement de l'Anatomie quand on en ſera à Galien.

La plus conſiderable des operations, qui concerne les os caſſez, c'eſt celle du *trépan*, qui a principalement lieu dans les fractures du *crane*. On peut voir ce qui a déja été dit là-deſſus dans la Chirurgie d'Hippocrate. Voici comme Celſe ſe conduiſoit en cette occaſion. Il vouloit premierement qu'on fit une inciſion en croix ſur les tégumens du crane, qui allât juſqu'à l'os, dans l'endroit où l'on avoit reçu le coup qu'il ſuppoſoit avoir caſſé l'os. Et comme il croyoit que l'os pouvoit auſſi être caſſé ailleurs, & quelquefois même dans la partie oppoſée, lorſqu'il ne trouvoit pas la fracture par la premiere inciſion, il ne faiſoit point de difficulté d'en faire une autre, quand le coup étoit grand, ou quand les accidens paroiſſoient conſiderables.

Ayant découvert la fracture, ou la fente de l'os, il ne venoit pas d'abord au trépan, quoi que ce fût, comme il le remarque, la pratique des plus anciens Chirurgiens. Il vouloit qu'on applicât auparavant ſur la fente, ou ſur l'os caſſé, des emplâtres

12 *Voyez ci deſſus, part. 1, liv. 3. chap. 28.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

tres propres pour le crane; que l'on bandât enſuite la playe, & qu'on la penſât tous les jours une fois juſqu'au cinquiéme jour, qu'au ſixiéme on la fomentât avec une éponge trempée dans de l'eau chaude. Alors, s'il commençoit à croître une eſpece de chair dans la fracture, & que la petite fiévre qui étoit au commencement fût ou paſſée, ou moindre, que l'appetit revînt, & qu'on dormît ſuffiſamment, il vouloit que l'on continuât ce remede. Dans la ſuite, il rendoit l'emplâtre plus mol, y ajoûtant de l'huile roſat, afin que la chair crût plus aiſément, l'emplâtre n'étant pas ſi aſtringent. Par cette Méthode, dit-il, les fentes ſe rempliſſent ſouvent d'un certain cal, qui eſt comme la cicatrice de l'os, & qui ſert d'une meilleure couverture au cerveau que la chair, qui croît quand on emporte une piece de l'os avec le trépan.

Mais, pourſuit-il, ſi dans le commencement de cette cure la fiévre s'agmente, que le ſommeil ſoit court, & troublé par des ſonges; ſi la playe ſe remplit de ſérositez, & ne ſe nourrit pas, qu'il paroiſſe des glandes au col, que les douleurs ſoient grandes, & que le dégoût augmente; alors il faut venir à l'operation de la main, & premierement ſe ſervir du ciſeau. Le 13 *ciſeau* étoit un inſtrument ſemblable à celui des menuiſiers, ſur le manche duquel on frappoit avec un petit marteau. Cela ſe faiſoit ainſi pour aggrandir la fente de l'os, ou pour en emporter les bords, dans la viie de donner iſſue au ſang, & aux autres matieres qui ſont contenues ſous l'os, & qui offencent la dure mere, & pour rendre les bords unis. Quand le ciſeau ne ſuffiſoit pas, il falloit avoir recours au 14 *trépan*, qui eſt, dit Celſe, *un inſtrument de fer, concave, rond & long, ayant par le deſſous des dens comme une ſcie, & au milieu un clou, ou une colomne, qui a auſſi un petit cercle en ſon centre.* On tournoit cet inſtrument comme un vilbrequin juſques à ce qu'il eût emporté une piece de l'os, ronde, ſelon la forme du trépan. Le clou dont on a parlé ne ſervant que pour affermir le trépan, afin qu'il ne variât pas dans le temps qu'on commençoit à tourner, on l'ôtoit quand l'os étoit à moitié percé, & le chemin du trépan aſſuré.

On avoit encore d'autres inſtrumens, pour percer les os. Ces inſtrumens étoient des 15 *tarieres*, dont les unes étoient ſemblables à celles des charpentiers, les autres étoient fort pointues au bout, & alloient en s'élargiſſant juſqu'à une certaine hauteur, où elles commençoient à s'étreſſir inſenſiblement.

On ſe ſervoit particulierement de ces tarieres, pour emporter la carie des os, & quand cela ne ſuffiſoit pas on avoit recours au feu. Je ne ſai ſi ces mémes tarieres n'étoient point *le trépan d'Hippocrate*. On peut voir dans Celſe les autres précautions qu'il faut prendre pour trépaner, & ce qu'il faut faire après l'operation. On remarquera ſeulement qu'il arroſoit avec de bon vinaigre la membrane qui couvre le cerveau, afin d'arrêter le ſang qui en coule quelquefois, & de reſoudre celui qui demeure coagulé au dedans. Au reſte cette operation peut auſſi être miſe ſous le genre précedent, ou même ſous le ſuivant.

Dans la réduction des autres *fractures* des os, Celſe ne s'éloignoit pas beaucoup d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant. Son procedé en géneral étoit d'étendre la partie dont l'os étoit caſſé, de la redreſſer, de faire que les extremitez des pieces caſſées ſe rencontraſſent, & ſe rejoigniſſent, & enfin de les contenir en leur place, par le moyen des bandes, des compreſſes, des attelles, des écharpes, & d'une ſituation commode pour la partie.

La

---

13 *Scalper.*

14 *Modiolus*, en Grec χοινίκιον.

15 *Terebra.* en Grec τρυπάνον, d'où vient le mot *trépan.* Voyez ci-deſſus dans la Chirurgie d'Hippocrate.

La cure des os *disloquez* se faisoit aussi en les remettant en leur place, soit par l'adresse, & la force des mains, & quelquefois des pieds, soit par des machines propres à cela. Dans la dislocation de *l'humerus*, par exemple, on poussoit la tête de l'os déboité avec le talon. On se servoit aussi d'une échelle à laquelle on suspendoit le malade, en sorte que le dessous du bras, ou l'aisselle, portât sur l'un des échellons; & on tiroit en suite le bras par embas jusqu'à ce que la tête de l'os qui étoit tombée sous l'aisselle, étant pressée contre l'echellon, rentrât dans le lieu où elle s'emboite naturellement, & d'où elle étoit sortie. On se servoit, dans la même vüe, d'une poutre qu'on arrondissoit, & qu'on garnissoit par dessus en un endroit qui pressoit justement contre la tête de l'os, & on suspendoit après cela le malade, comme dans l'operation précedente. On trouve tous ces moyens, & divers autres dans Hippocrate. Cet ancien Médecin se servoit entr'autres instrumens d'une machine qu'il appelle simplement 16 *un bois*, sur laquelle il faisoit étendre la partie disloquée, afin de la pouvoir allonger, en sorte que la tête de l'os disloqué revînt vis à vis du lieu de son emboitement. Cela se faisoit par le moyens des courroies qui s'attachoyent d'un côté au bois, & de l'autre à la partie, & qui s'étendoient, ou se relâchoient plus ou moins, selon la nécessité, par une espece de *levier*, ou *mousle*. On coupe court sur cette matiere, aussi bien que sur celle des fractures, & on s'en tient à des généralitez, tant pour éviter la longueur, que parce que c'est la partie de toute la Chirurgie qui a le moins changé.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

La *réunion* des parties divisées n'a pas lieu seulement à l'égard de celles qui sont *dures*, comme les os. Celles qui sont *molles* en ont aussi besoin. Dans les *playes*, par exemple, où la chair est coupée, ou divisée, la principale indication est de la réunir, ou d'en rejoindre les bords séparez. La Nature fait quelquefois seule cette réunion; d'autres fois on l'aide par l'application des médicamens propres à cela. Mais lors que les bords de la playe se trouvent trop éloignez, ou qu'elle est trop grande, on est obligé, selon Celse, d'employer la *future*, c'est à dire, la couture, ou la *boucle*. Pour en venir là, nôtre Auteur veut qu'on nettoye, & qu'on essuye bien la playe; & si elle peut se rejoindre par la future, que l'on se serve pour ce sujet d'une éguille enfilée de fil de lin; & que l'on face suffisamment de points pour retenir les bords. Que si les bords ne peuvent pas s'approcher assez près l'un de l'autre, pour pouvoir faire la future, il entend que l'on se serve de la *boucle*.

Cette 17 *boucle* de Celse a fait beaucoup de peine aux savans modernes, & a donné lieu à diverses disputes. Comme l'usage des *boucles de métal*, de toutes sortes de figures, a été anciennement fort commun, qu'il y a un grand nombre d'Auteurs qui en parlent, & qu'on en trouve encore aujourd'hui plusieurs dans les cabinets des curieux, qui sont fort fort anciennes, cela a fait que plusieurs Médecins, & Chirurgiens, d'ailleurs très-habiles dans leur art, & très-versez dans la lecture des Anciens, ont crû que la boucle de Celse étoit aussi de métal. Ils se sont imaginez qu'elle se faisoit avec du fer qu'on rendoit pointu, & courbé des deux bouts pour le pouvoir ficher de côté, & d'autre dens les bords de la playe, afin de les rapprocher. Mais ils se sont trompez en confondant 18 *la boucle qui servoit anciennement*

---

16 ξύλον. *lib. de articul. sect. 6.* On trouve dans Galien, & dans Oribase une plus ample description de cette machine, & de toutes les autres, avec les figures.

17 *Fibula*; ἀγκύλη.

18 *Fibula vestiaria.*

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

nement pour les habits, avec *la boucle des Chirurgiens*. Il n'y a pas, ce me ſemble, à héſiter ſur le ſentiment de 19 Rhodius, qui croit que la ſimple *ſuture*, & la *boucle Chirurgicale* étoient la même choſe, quant à leur matiere. Cette boucle, à ce que dit cet Auteur, n'étoit point de metal, mais de *fil de lin*, & elle ne differoit point de la ſuture que les Chirurgiens François appellent *entrecoupée*. Cette ſuture ſe fait en paſſant une éguille enfilée d'un double fil, par les deux bords de la playe, commençant par le milieu; & après avoir fait un nœud, coupant le filet un peu au deſſus, & continuant en ſuite de faire des points d'éguille, & des nœuds de diſtance en diſtance, plus près, ou plus loin, ſelon qu'il eſt néceſſaire. Ce que l'on vient de dire explique en même temps ce que Celſe a entendu par le mot *Acia*, qu'il employe pour marquer la matiere dont la boucle devoit être faite, qui n'étoit autre choſe que du *fil de lin*, ou *de chanvre*. Les Italiens diſent encore aujourd'hui *una mataſſa d'accia*, pour dire *un écheveau de fil*. Comme ce mot Latin ne ſe trouve que dans deux autres Auteurs qui ne l'expliquent pas, non plus que Celſe, c'eſt ce qui a donné tant de peine à le deviner. La ſuppoſition que quelques-uns ont faite que ce devoit être une eſpece de *fil de fer*, a fait regarder la Chirurgie ancienne, qui étoit d'ailleurs aſſez cruelle, comme l'étant beaucoup plus, pour la grande douleur que l'on concevoit, avec raiſon, que ce fil de fer devoit cauſer aux bleſſez, en demeurant planté dans leurs playes.

Celſe rapporte encore une autre maniere de coudre les playes, qui eſt particuliere à *celles du ventre*. Après avoir remis en leur lieu les boyaux qui ſont ſortis, & coupé ce qui ſe peut trouver d'alteré dans *l'omentum*, il faut, ſelon nôtre Auteur, faire une coûture qui prenne dans le péritoine, & dans la peau, de la maniere ſuivante. On prend deux éguilles enfilées chacune d'un double fil de lin. On en tient une de chaque main; & commençant par le péritoine, qui doit être couſu le premier, on paſſe l'éguille de la main gauche dans le côté droit de la playe par ſon extremité, & l'éguille de la droite dans le côté gauche; en ſorte que l'une & l'autre éguille entre par le dedans du péritoine, & ſorte par le dehors, & que par ce moyen la pointe de l'éguille ſoit toûjours éloignée des boyaux. Les deux côtez étant retenus chacun par un point d'éguille, il faut changer les éguilles de main, en ſorte qu'on tienne de la gauche celle qu'on tenoit de la droite, & de la droite celle que l'on tenoit de la gauche, & faire un autre point avec ces deux éguilles comme la premiere fois. Il en faut faire en ſuite un troiſieme, un quatriéme, & ainſi conſecutivement, changeant toûjours les éguilles de main, juſqu'à ce que l'ouverture du péritoine ſoit toute couſue, & fermée. Après cela il faut paſſer le même fil, & les mêmes éguilles dans la peau, & la coudre comme on a couſu le péritoine; la pointe de l'éguile venant toûjours du dedans au dehors, & chaque éguille changeant toûjours de main, à chaque point que l'on fait. Ces coûtures étant achevées, on applique ſur la partie des médicamens qui ſervent à réunir, & conſolider les playes. Il faut encore obſerver que les points d'éguille doivent ſe faire plus près les uns des autres, qu'on ne les fait en d'autres parties; parce que le fil ſe peut rompre par le mouvement du ventre, & que cette partie eſt moins ſujette aux inflammations que les autres.

Les *Ulceres* ſont ſouvent une ſuite des plaies, lors qu'elles ne ſont pas bien traitées, ou lors qu'elles tardent trop à ſe fermer; d'autres fois les ulceres ſuivent les

19 *Vide Rhodium de Acia*, & Turnebi Adverſaria, lib. 17. cap. 21. Nunes, & Chiflet ont auſſi écrit ſur cette matiere, mais ils ne ſont pas de ſon avis.

les abscès; mais ni les uns ni les autres ne sont pas du département que Celse assigne à la Chirurgie tant qu'il ne s'agit pas de les guérir par quelque operation de la main. C'est pourquoi cet Auteur propose séparement la cure des ulceres dans les livres où il traite de la Pharmaceutique, & où il parle des onguents, des emplatres, du charpi, des tentes, & des autres moyens dont on doit se servir pour les nettoyer, les incarner, les consolider. Mais comme tous ces moyens se trouvent quelquefois inutiles, & qu'il y a des ulceres qui demandent nécessairement la main du Chirurgien, Celse enseigne aussi en particulier la maniere de les guérir par l'operation. Entre ces derniers ulceres il n'y en a point de plus considerables que *les fistules*. On appelle ainsi les ulceres profonds, ou qui s'étendent fort loin comme une espece de 20 canal, & qui sont d'ailleurs durs, & calleux par leurs bords, & tout le long de leur cavité. Toutes les parties du corps sont jujettes à ces ulceres, dont la cure en géneral consiste, selon Celse, à introduire 21 une sonde, propre pour cela, dans la fistule, & à ouvrir cette fistule en coupant la peau, & la chair qui se trouvent sur la sonde, particulierement lors que la fistule à comme diverses branches, il les faut de même toutes ouvrir; & lors que l'on est arrivé au fond, il faut couper ce qu'il y a de calleux tout autour. On doit en suite coudre l'ouverture en faisant la suture *entrecoupée* dont il a été parlé, & appliquer enfin par dessus un médicament pour consolider. Lors que la fistule est fort profonde, il faut pareillement la suivre autant qu'on le peut, & l'ayant ouverte faire la même suture, & appliquer les mêmes médicamens. Mais si la fistule va aboutir à un os, & que cet os soit carié, il faut emporter la carie avant que de faire fermer la fistule. Dans les fistules de la poitrine, par exemple, ou dans celles du *dos*, il faut couper, ou retrancher l'endroit de la côte qui est carié, avant que d'entreprendre de la fermer. Les fistules du *ventre* doivent être traitées comme les autres, en ouvrant le long des tegumens jusqu'à ce que l'on trouve le fond; & en recousant en suite la playe; quoi que le mouvement continuel de cette partie rende la cure difficile.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Les fistules de *l'anus* demandent une cure particuliere. Il faut premierement introduire une sonde jusqu'au fond; & faire en cet endroit une incision par laquelle on puisse tirer la sonde par sa pointe, & faire passer par la même ouverture un fil de lin retors en trois, ou quatre doubles que l'on aura enfilé à l'autre bout de cette sonde qui doit être percé comme une éguille. On noüera en suite les deux extrémitez du fil, en sorte qu'il soit lâche, & qu'il ne serre point la chair ni la peau qui sont entre-deux. Cependant le malade pourra se promener, & vaquer à ses affaires comme s'il étoit en parfaite santé. Il aura seulement soin de faire remuer le fil deux fois le jour, pour faire entrer dans la fistule la partie de ce fil qui étoit déhors, prenant garde qu'il ne se pourrisse pas; ce que l'on peut prévenir en attachant tous les trois jours de nouveau fil au vieux, & en laissant ce nouveau fil dans la fistule. De cette maniere tirant tous les jours ce fil, la chair & la peau qui sont entre les deux bouts se coupent peu à peu; & ce que ce fil ne touche plus se guérit pendant que le reste se consume. Cette cure, ajoûte nôtre Auteur, est longue, mais elle est sans douleur. Ceux qui sont plus pressez de guérir serrent fortement la peau avec le fil, & introduisent encore pendant la nuit dans la fistule une 22 *tente* en-

20 *Fistula* signifie un canal, ou un tuyau.

21 On l'appelloit en Latin *Specillum*, & en Grec μήλη.

22 *Ex penicillo tennia quædam intus demittere*, (*lib.* 7. *cap.* 4.) Celse employe ici le

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

duite de quelque médicament qui attenue la chair, & la peau, en même temps que la tente preſſe, & dilate cette chair, & cette peau pour les faire plus aiſément rompre. Mais cela eſt douloureux; auſſi bien que la Méthode de ceux qui enduiſent le fil de médicamens rongeants pour conſumer la cal.

Si la fiſtule eſt profonde, & qu'elle ait divers *ſinus*, ou divers canaux, il faut alors ſe ſervir du ſcalpel, ou du raſoir, de cette maniere. Après avoir pouſſé la ſonde juſqu'au fond il faut faire ſur la peau deux inciſions paralleles, proches l'une de l'autre, en ſorte néanmoins qu'il reſte entredeux 23 une *petite langue* qui empêche que les deux bords ne ſe réuniſſent d'abord, & afin de pouvoir mettre un peu de charpi dans la playe; après quoi il faut faire la même choſe que l'on fait dans la cure des abſcès. Mais s'il y a pluſieurs ſinus qui viennent répondre à une ſeule ouverture, il faudra ouvrir avec le ſcalpel la premiere fiſtule qui va en ligne droite, & paſſer en ſuite un fil de lin dans les fiſtules laterales qui ſeront découvertes. Que s'il y en a quelqu'une qui penetre ſi avant qu'on ne puiſſe pas y porter ſeurement le fer on y introduira une tente.

Quant aux fiſtules *lacrymales*, qui ſont de petits ulceres qui viennent à l'angle intérieur de l'œil, & qui rendent continuellement une eſpece de pus clair, ſi elles vont juſqu'a l'os, il faut, ſelon Celſe, cautériſer cet os, & en procurer l'exfoliation, après avoir ouvert la fiſtule juſqu'au fond.

On trouve auſſi dans nôtre Auteur la maniere de traiter les 24 *hernies*, qui ſont

---

mot *penicillus*, dont il ſert ailleurs, pour déſigner une *compreſſe*, on un petit linge plié en trois, ou quatre doubles que l'on met ſur l'ouverture de la veine après avoir tiré du ſang. On trouve auſſi dans Scribonius Largus *penicillo abſtergere*, pour dire *nettoyer avec un petit linge*, de maniere que *penicillus* ſignifie *un petit linge*. Ce qui m'a obligé de traduire ici ce mot par celui de *tente*, c'eſt parce qu'il eſt impoſſible d'introduire un linge dans la fiſtule de l'anus, ſi ce linge n'eſt formé comme une tente; ce que Celſe explique lui-même par la ſuite de ſon diſcours, & dans le paſſage ſuivant; *Satis eſt*, dit nôtre Auteur, *papyrum intortum, vel aliquid ex penicillo in modum collyrii aſtrictum eo illinere.* (*lib. 5. cap.* 28.) Nous apprenons de ce paſſage que les tentes s'appelloient *Collyria* (*Voyez ci-après Part. 3. liv. 2. chap. 1.*) Et qu'on les faiſoit, ou avec du linge, ou avec de l'écorce nommée *papyrus*, dont les Anciens ſe ſervoient pour écrire. On y employoit auſſi d'autres matieres, comme du *charpi*, en Latin *linamentum*, en Grec ξόσμα ἢ πλμα ὀθονίων, & de la *méche* de lampe. Les tentes s'appelloient encore autrement *turunda* en Latin, & μυτὶ, ou μυτὶς, & μυτίσια en Grec. Celles qui ſe faiſoient avec le linge, ou le *papyrus* étoient appellées μυτὶ σπιπλοὶ, c'eſt à dire, tentes tournées, ou tordues, ou entortillées. Celles qui ſe faiſoient avec le charpi ſe nommoient μυτὶ πλατὶ, ou ξυτὶ, parce que le charpi ſe faiſoit en raclant le linge, ou en tirant les fils; ces mots pouvoient auſſi ſignifier du ſimple charpi. Enfin celles qui étoient compoſées de méche s'appelloient μυτὶ ἐλυχνωτοὶ. On donnoit auſſi aux *peſſaires* le nom de μυτὶ πεσσοποιωτοὶ. *Voyez ci-deſſus, Part. 1. liv. 3. chap.* 27. On faiſoit encore des tentes avec des maſſes d'emplâtres. *Voyez Cels. liv. 5. chap.* 28.

23 *Habenula.*

24 Hippocrate appelle toutes ces eſpeces de tumeurs κῆλαι. Les Latins les nommoient *Hernia*, Hernies. Du temps de Celſe, on avoit déja commencé d'en diſtinguer les eſpeces par des noms particuliers. Celle qui étoit cauſée par la chute du boyau s'appelloit ἐντεροκήλη. Celle qui venoit de la chute de l'omentum s'appelloit ἐπιπλοκήλη. Celle qui ne deſcendoit pas plus bas que l'aine s'appelloit βουβωνοκήλη. Celle qui étoit cauſée par l'enflure de veines des teſticules étoit nommée κιρσοκήλη, & en Latin *Ramex*. Lors qu'il croiſſoit de la chair ſuperflue ſur les teſticules on appelloit cela σαρκοκήλη. S'il

ſont des tumeurs causées par la rupture, ou le relâchement du péritoine, qui eſt ſuivi de la chute du *boyau*, ou de *l'omentum*, ou de tous deux enſemble, dans *l'aine*, ou dans le *ſcrotum*. On comprend ſous ce même genre les tumeurs des *teſticules* causées, ou par les veines de leurs tuniques, qui s'enflent quelquefois beaucoup, & qui deviennent variqueuſes; ou par une eſpece de chair qui y croît; ou par une humeur, ou des vents qui s'amaſſent inſenſiblement entre ces mêmes tuniques. *Selſe Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.*

Nôtre Auteur, pour mieux faire entendre ce qu'il ſe propoſe de dire ſur la cure de ces maladies, donne premierement une deſcription Anatomique des parties qu'on a nommées, qui revient à ceci, *teſticules*, qui ſont une eſpece de glandes, n'ayans de ſenſibilité que par le moyen des membranes qui les couvrent, pendent aux aines, chacun par un 25 *nerf*, qui eſt appellé en Grec *crémaſtere*, c'eſt à dire, *ſuſpenſeur*, & qui eſt accompagné d'une veine, & d'une artere. Ce nerf, & ces vaiſſeaux, auſſi bien que les teſticules eux-mêmes ſont couverts d'une membrane, ou tunique déliée, nerveuſe, & blanche, que l'on nomme la tunique *elythroide*. Par deſſus cette tunique il y en a une autre plus forte, & qui eſt fortement attachée à la premiere par ſa partie intérieure, on l'appelle *dartos*. Il y a d'ailleurs pluſieurs petites membranes, ou fibres qui entrelaſſent les vaiſſeaux, & les parties dont on a parlé. Outre ces deux enveloppes propres à chaque teſticule, il y en a une troiſieme commune à tous les deux, qui eſt exterieure, & qu'on appelle *Scrotum*. Cette derniere tunique eſt legerement adhérente par deſſous à celle du milieu.

Sous cette tunique naiſſent preſque toutes les maladies ci-deſſus mentionnées; dont la cure en géneral conſiſte à faire une inciſion ſoit dans l'aine ſoit dans le ſcrotum, plus, ou moins profonde, ſelon que le mal ſe trouve ſous la premiere, ſous la ſeconde, ou ſous la troiſieme tunique. Le but que l'on ſe propoſe par cette inciſion eſt de découvrir le ſiege du mal, afin de pouvoir en ſuite, ou évacuer l'humeur ſuperflue qui eſt contenue entre les tuniques; ou détacher les excreſcences de chair qui s'y forment; ou deſſecher, & flêtrir les vaiſſeaux variqueux, en les ſéparant, en les coupant, & en les liant. Cette inciſion ſe fait encore pour pouvoir remédier à la chute de *l'inteſtin*, ou de *l'omentum*, ou de *tous les deux* enſemble, qui tombent quelquefois dans l'aine, & quelquefois dans le ſcrotum. Il faut pour ce ſujet rétrecir, ou clorre l'endroit où les tuniques internes dont on a parlé, & qui ſont des productions du péritoine, ſe trouvent, ou trop dilatées, ou rompues, & laiſſent deſcendre l'inteſtin, ou l'omentum qu'elles retenoient; voici comme on y procede. On fait premierement une inciſion au ſcrotum, ou à l'aine, mais plus ſouvent à l'aine. Ayant par ce moyen découvert la tunique moyenne, que nous avons appellée 26 *dartos*, qui eſt proprement celle qui retient l'inteſtin, & où la dilation, ou

---

s'amaſſoit de l'eau dans leurs tégumens, la tumeur étoit alors nommée ὑδροκήλη. Le nom Latin *hernia* eſt particulier aux deux, ou aux trois premieres eſpeces. Ce nom avoit quelque choſe de honteux, ſelon la remarque de Celſe.

25 Ce que Celſe appelle un *nerf* eſt un muſcle, comme on le verra dans l'Anatomie de Galien.

26 Les Anatomiſtes qui ſont venus après Celſe, particulierement les modernes, n'appellent proprement *dartos* que la tunique qui revêt le teſticule. Ce qui eſt plus haut que le teſticule, quoi qu'il ſoit connexe au dartos eſt appellé *proceſſus*, c'eſt à dire, *dépendance*, du péritoine.

Unable to display this page

paupiere, de peur qu'elle ne s'attache derechef. C'eſt la méthode d'Héraclide Tarentin; mais *je ne me ſouviens pas*, dit-il, *d'avoir vû quelcun guérir par ce remede.* Meges, pourſuit-il, avoit beaucoup eſſayé d'autres moyens pour venir à bout de ce mal, ſans avoir pû réuſſir; parce que la paupiere revient toûjour à ſe coller, quoique l'on puiſſe faire. On a parlé ci-devant d'Héraclide de Tarente, que l'on a conté entre les Médecins Empiriques. Quant à Meges, c'étoit un fameux Chirurgien qui vivoit un peu avant Celſe ſous Auguſte, & dont on parlera dans la ſuite. *Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xi. & ſuivans.*

Les vielles *fluxions ſur les yeux*, qui les rendent tendres ou chaſſieux, & rouges, ont obligé les Anciens à tenter toutes ſortes de moyens pour ſe délivrer de cette maladie, qui pour être commune n'en eſt pas moins opiniâtre. L'on a déja remarqué dans la Chirurgie d'Hippocrate que ce Médecin propoſe divers grans remedes pour cela, tels que ſont les *cauteres* & les *inciſions* de la tête. Celſe s'étend beaucoup ſur ce ſujet & le traite fort exactement.

Il eſt important, dit cet auteur, de diſcerner par quelles veines eſt apportée 28 la pituite qui ſe verſe ſur les yeux, & de conoitre ſi c'eſt par les veines qui ſont entre la peau & le crane, ou par celles qui ſont entre le crane & la premiere membrane du cerveau. On peut, ajoûte-t-il, guérir ceux qui ſont dans le premier cas, mais non pas les autres. Pour conoitre ce qu'il en eſt, Celſe veut que l'on raſe premierement la tête, & qu'ayant appliqué ſur le devant, dans l'eſpace qui eſt entre le ſommet & les ſourcils, un cataplâme tel qu'on a accoutumé d'appliquer pour ſuſpendre la fluxion, l'on regarde ſi les yeux ſont ſecs. S'ils le ſont c'eſt une preuve que la fluxion ſe fait par les veines qui ſont ſous la peau; mais s'ils demeurent humides, l'on en doit inferer que l'humeur vient par les veines du dedans. Que ſi l'inflammation diminue, ſans être entierement arrêtée; on juge par là que la pituite vient par les unes & par les autres de ces veines, & on n'entreprend point non plus la cure.

---

28 *Pituita.* Celſe regarde la pituite comme la cauſe de la *chaſſie*, & il appelle même cette maladie *pituita oculorum* (liv. 7. chap. 7. ſect. 15.) Ce paſſage de nôtre Auteur me donne occaſion d'expliquer ici un vers d'Horace que l'on n'a pas entendu. Voici de quelle maniere ce Poëte finit une épitre qu'il adreſſe à Mécénas; (*Epiſtol. 1. Lib. 1.*)

Ad ſummam ſapiens uno minor eſt Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè ſanus, niſi cùm pituita *moleſta eſt.*

La pituite dont il veut parler eſt celle qui tomboit ſur ſes yeux. Il faut traduire ainſi le derniers vers; *Enfin le ſage ſe porte toûjours bien, ſi ce n'eſt qu'il ſoit chaſſieux.* Horace après avoir fait l'éloge des Sages, ou des Philoſophes Stoiciens, du nombre deſquels il ſe met, & après avoir dit qu'ils jouiſſent de tous les biens que l'on peut ſouhaiter, même de la ſanté, qui eſt un des plus grands, ajoûte, qu'elle ne leur manque pas non plus, *à moins*, dit-il, *qu'ils ne ſoient chaſſieux, comme je le ſuis.* Cette concluſion, à quoi l'on ne s'attendoit pas, eſt pour faire rire Mécénas, & particulierement pour ſe mocquer des prétendus avantages des Stoiciens, que ce Poëte tourne ſouvent en ridicules, quoi qu'il témoigne en d'autres endroits les vouloir ſuivre. La raillerie eſt d'autant plus fine qu'il ſemble qu'Horace ſe raille lui même; mais comme il ne ſe raille qu'en qualité de Sectateur des Stoiciens, cela tombe principalement ſur ces Philoſophes, qui étoient aſſez fous pour ſoutenir que rien ne troubloit leur bonheur, ou leur indolence, & qu'ils étoient inſenſibles aux plus grands maux, même aux douleurs que cauſent les maladies. Horace retenoit de la Philoſophie Stoicienne ce qu'il y trouvoit de meilleur, & rejettoit le reſte, ne s'attachant point à un parti plûtôt qu'à l'autre; *Nullius addictus jurare in verba magiſtri*, comme il le dit au commencement de cette Epitre.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Le nombre de ceux qui ſont chaſſieux par le dégorgement des veines du dehors étant le plus grand, on peut, ſelon nôtre Auteur, ſoulager la plus part de ceux qui ſont ſujets à cette incommodité. Il ajoûte que cette raiſon avoit obligé non ſeulement les Grecs, mais encore pluſieurs autres nations à recourir aux remedes dont on va parler, & qui ſont ceux qui ſe pratiquoient le plus communement & le plus generalement dans preſque tous les endroits du monde.

Ces remedes, pour être communs, n'en étoient pas moins douloureux. Le plus ſimple de tous étoit de brûler en divers lieux les veines des temples, après avoir fait une inciſion pour les découvrir. Quelques Médecins Grecs, pourſuit nôtre Auteur, vouloient que l'on fît juſqu'à neuf inciſions à la tête; deux ſur le derriere qui fuſſent paralleles, & une qui les coupât perpendiculairement, deux au deſſus des oreilles, & une autre qui prît auſſi au travers; & enfin trois autres entre le front & le ſommet de la tête, qui fuſſent toutes trois paralleles.

D'autres tiroient ces lignes tout droit depuis le ſommet juſqu'aux temples; & conoiſſans, par le mouvement des machoires, en quel endroit ſont les muſcles qui les ſoutiennent, auxquels ils ne vouloient pas toucher, ils ne coupoient en cet endroit que la peau. Après cela ils dilatoient leur inciſion & la rempliſſoient de charpi, afin d'empêcher par ce moyen que les deux extrémitez de la peau ne puſſent plus ſe rejoindre, à cauſe de la chair qui croiſſoit entre-deux, & qui ſervoit à reſſerrer les veines par leſquelles il croyoit que l'humeur ſe verſoit ſur les yeux.

Quelques-uns marquoient avec de l'encre deux lignes qu'ils tiroient du milieu d'une oreille juſqu'au milieu de l'autre oreille, & ayant tiré une autre ligne depuis le deſſus du nez juſqu'au ſommet de la tête, ils faiſoient une inciſion à l'endroit où ces deux lignes ſe coupoient. Cela étant fait ils laiſſoient couler du ſang pendant quelque temps, & brûloient en ſuite le crane dans le même lieu; ne laiſſant pas d'ailleurs de brûler les veines qui paroiſſoient éminentes aux temples, & entre le front & le ſommet de la tête. Mais dans les ſujets où les veines ſe trouvoient ſi minces & ſi profondes qu'on ne pouvoit les ſéparer de la chair, pour les brûler, ils paſſoient une ligature autour du col, & l'ayant ſerrée médiocrement pour faire enfler ces veines, ils marquoient avec de l'encre celles qui ſe montroient dans les temples & entre le front & le ſommet. Après qu'ils les avoient marquées ils en tiroient du ſang, & les brûloient legérement avec de petits fers, vers les temples, de peur d'offencer les muſcles dont on a parlé, mais profondément entre le front, & le ſommet, en ſorte qu'il ſe ſéparât une eſquille de l'os.

Les *Africains* brûloient auſſi le ſommet de la tête juſqu'à l'os, pour en faire tomber une eſquille. Mais nôtre Auteur approuve particulierement la pratique qui avoit cours dans la *Gaule Chevelue*, où l'on choiſiſſoit les veines dans les temples & ſur le ſommet de la tête, pour les ſéparer en ſuite de la chair & les couper.

Voila ce qu'on avoit à remarquer touchant la Chirurgie de Celſe, dont on n'a rapporté que les principales operations, par leſquelles on peut voir qu'elle étoit ſa méthode & la pratique de ces temps là.

CHA-

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl & ſuivans.

CHAPITRE VI.

Jugement des Anciens & des Modernes touchant Celſe.

CEt Auteur a été beaucoup eſtimé, même dans le ſiecle où il a vécu, & on ne l'a pas moins conſideré depuis. *Columella*, qui étoit à peu près ſon contemporain, ou qui l'a ſuivi de près le met au rang 1 *des plus fameux Auteurs de ce temps là*; & *Pline* le conte entre ceux dont il a tiré ce qu'il rapporte dans ſon Hiſtoire Naturelle. Celſe eſt auſſi cité par *Quintilien* en divers endroits principalement ſur des matieres de Rhétorique; & quoi que ces citations ne ſemblent pas être avangeuſes au premier en ce que ce ne ſont le plus ſouvent que des réfutations de ſes ſentiments, cela ne laiſſe pas de lui faire honneur. Un auſſi excellent Rhéteur qu'étoit Quintilien ne ſe ſeroit pas donné cette peine ſi Celſe n'avoit pas été regardé comme un grand Maitre dans l'Art dont on vient de parler.

On répondra ſans doute que ſi Quintilien avoit eu de l'eſtime pour nôtre Auteur il n'auroit pas dit ailleurs en termes exprès, que c'étoit 2 *un eſprit médiocre*. Mais il faut remarquer qu'il ne parle de lui de cette maniere qu'en le comparant avec Homere, Platon, Ariſtote, Caton, Varron, Ciceron, les plus grands hommes qu'il y ait jamais eu tant parmi les Grecs que parmi les Romains; en ſorte que la ſeule penſée de le mettre en parallele avec eux eſt fort glorieuſe à Celſe, tout médiocre qu'on le faſſe au prix de ceux avec qui on le compare. S'il n'a pas égalé les plus grands Auteurs qui avoient écrit avant lui ſur les Arts Liberaux, c'eſt beaucoup qu'il en ait approché; & on lui peut fort bien appliquer ce que Quintilien dit un peu plus bas; *Verùm etiam ſi quis ſumma deſperet, tamen eſt, ut Cicero ait, pulchrum in ſecundis tertiiſque conſiſtere.* Si l'on ne peut tenir le haut bout, il y a néanmoins de la gloire d'être conté au ſecond ou au troiſiéme rang. Ce qui augmente d'ailleurs l'eſtime que l'on doit avoir pour Celſe c'eſt qu'il avoit traité de tous les Arts dont on vient de parler, & qu'il avoit eu aſſez de courage pour entreprendre lui ſeul une tâche qui étant partagée entre pluſieurs perſonnes n'auroit pas laiſſé d'être fort chargeante. Cette entrepriſe paroit ſi belle à Quintilien qu'il ne peut s'empêcher de dire, que nôtre Auteur mérite que l'on croye qu'il a ſû tout ce qu'il faut ſavoir ſur chacune des choſes dont il a traité, quand il n'y auroit que cette raiſon qu'il a oſé former le deſſein d'écrire de tant de matieres differentes; *dignus, vel ipſo propoſito, ut illum ſciſſe omnia illa credamus.*

On trouve une ancienne épigramme Latine où Celſe parle de cette maniere,

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes
Muſas Romano juſſimus ore loqui.
Nec minus eſt nobis per pauca volumina famæ
Quàm quos nulla ſatis bibliotheca capit.

C'eſt à dire; *En dictant l'art d'Apollon le Médecin*, ou en écrivant ſur la Médecine,

---

1 Jul. Atticus: & C. Celſus, celeberrimi ætatis noſtræ Scriptores. *Columell. lib. 3. chap. 17.*

2 On a cité ci-devant ce paſſage de Quintilien, au commencement du chapitre quatriéme.

Secte Méthodique & ſes dépendances dans le Siecle xl. & ſuivans.

decine, *j'ai obligé les Muſes à parler Latin. Je n'ai pas moins acquis de réputation par le peu de volumes que j'ai compoſez que ceux qui ont fait un ſi grand nombre de livres que les Bibliotheques ont peine à les contenir.* Il y a de l'apparence que cette épigramme n'eſt pas entiere. Ces mots *quandoque &*, par où elle commence, marquent que c'eſt la ſuite d'un diſcours précedent. Il ſe peut que l'on eût auparavant fait l'éloge des autres ouvrages de Celſe qui ne concernent pas la Médecine.

Entre les Auteurs modernes qui ont loüé Celſe on doit principalement citer 3 un très habile Profeſſeur en Médecine & Chirurgie, qui donnoit ce conſeil à ſes écoliers; *Celſe*, diſoit-il, *eſt admirable à tous égards. Vous devez avoir nuit & jour ſes écrits entre les mains.* 4 D'autres ſemblent n'avoir eu d'eſtime que *pour ſa latinité*, & *avoir fait plus de cas de ſon beau langage que de ſa Médecine.* Ceux qui ont fait ce jugement ſe ſont fondez ſur ce qu'à leur avis nôtre Auteur *s'étoit trop attaché à Aſclépiade.* Ils ont pû en juger comme il leur a plû. Il s'agiſſoit de choſes qui regardent leur profeſſion, & ils ont gardé quelques meſures.

Mais on ne ſauroit s'empêcher de trouver étrange que Saumaiſe, qui n'étoit point Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs très-ſavant, ſoit venu à cet excès de parler de Celſe comme d'un homme 5 *tout à fait ignorant dans la Médecine*, Ce jugement eſt fondé ſur ce que ce dernier n'a pas bien traduit, au gré de Saumaiſe, quelques paſſages d'Hippocrate, qu'il ſemble avoir copiez. Comme ſi Celſe ne pouvoit pas avoir eu d'autres originaux d'Hippocrate, que ceux que nous avons aujourd'hui! ou comme s'il n'avoit pas été en liberté d'ajoûter ou de diminuer à ce que dit Hippocrate, le traduiſant comme il fait ſans le nommer, & parlant ordinairement comme de ſon chef! Mais ſuppoſé que nôtre Auteur eût manqué en quelques endroits, faute de bien entendre le Grec, comme cela peut être, s'enſuivroit-il de là qu'il n'entendoit du tout rien dans la Médecine? Il eſt vrai qu'il ſuivoit particulierement Aſclépiade, comme on l'a remarqué ci-devant, mais Aſclépiade n'étoit-il pas un excellent Auteur pour ſon temps? & s'enſuit-il que parce qu'Aſclépiade & Celſe ont eu des ſentimens differens de ceux de Galien, par exemple, ou de ceux des Médecins modernes, l'on doive pour cela les exclurre du nombre des Médecins?

---

3 Fabricius ab Aquapendent. in Chirurg. dentium.

4 Joh. Heurnius in method. Stud. medic. chap. 5.

5 Celſus ἀπατρολόγητος, quod arguunt innumeri errores quos incurrit, dum græca in ſuam latinam traducit. *Salmas. de homonymis hyles iatricæ.* Vitruve parlant des qualitez d'un Architecte, qui, ſelon lui, doit être univerſel, dit qu'il ne doit pas être Médecin, comme Hippocrate, mais qu'il ne doit pas auſſi ne ſavoir du tout ce que c'eſt que la Médecine, ou n'en ſavoir point raiſonner; *Nec Medicus, ut Hippocrates, ſed non* ἀπατρολόγητος. C'eſt de là que Saumaiſe a pris ce terme Grec.

Fin de la Seconde Partie.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle ; les Sectes, qui s'y ſont formées ; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonſtances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez G. GALLET, Directeur de l'Imprimerie des HUGUETAN.

M. DCCII.

MEDECINE

DE LA

HISTOIRE

Unable to display this page

l'exemple de Tiraqueau, *qui a eu trente enfans, & qui a donné autant de volumes au Public, & vous me direz qu'il s'en faut des deux tiers que je ne sois, au premier égard, dans la classe de ce bon Jurisconsulte. Mais je me contente de l'admirer, sans le vouloir suivre. La dépense que j'ai faite, dans la recherche d'une partie des Livres, dont je me suis servi pour composer celui-ci, me fait craindre celle que j'aurois à faire ci-après, & qui seroit beaucoup plus grande. Je suis dans un lieu, où vous savez que l'on n'a pas des Bibliotheques assez assorties; pour y pouvoir trouver tous les Auteurs, qu'il me faudroit parcourir, si je poussois mon Histoire jusques à nos jours. Vous n'ignorez pas non plus, que je n'ai point de conoissance de la langue Arabe, & que nous n'avons pas d'assez bonnes traductions des Ecrits des Médecins Arabes, dont je devrois parler. Toutes ces considerations font que je me borne à la Médecine Grecque, ou à l'ancienne Médecine, dont Galien fait la clôture; car pour ce qui est de quelques Grecs, qui sont venus après lui, tels que sont* Paul Eginete, Oribase, Aëtius, *&c. ils n'ont presque fait que copier ceux qui ont écrit avant eux.*

On s'attendoit peut-être à quelque chose de plus, & l'on sera surpris que je ne pense pas à achever ce que j'ai commencé. On pourra même m'appliquer, en un certain sens, ce qu'Horace dit d'un méchant Poëte,

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?

Je promets l'Histoire de la Médecine, *& je n'en donne qu'une petite partie; qu'une partie, qui sera contée pour rien, par ceux qui n'estiment que la nouveauté; mais je me mets au dessus de tous les reproches, qu'on me peut faire. Au fonds, si le titre de mon livre trompe quelcun, je ne me sens coupable, à cet égard, que d'une chose, c'est qu'au lieu de ce titre général,* Histoire de la Médecine *je devois avoir mis celui-ci,* Histoire de l'ancienne Médecine; *alors personne n'auroit sujet de se plaindre; mais le Libraire n'y auroit pas si bien trouvé son conte; & l'on fait tous les jours de plus grandes supercheries que celle là, pour avoir l'argent de ceux qui n'achetent les livres que sur l'étiquette.*

Je ne vous parle pas du but, que je me suis proposé en écrivant ceci, je m'en suis déja expliqué dans la Préface. Je vous dirai seulement que si le plan, que je me suis fait, étoit bien suivi; je ne verrois rien, qui fût d'un plus grand usage, pour apprendre comme il faut l'art de guerir les maladies. Quoi que la Théologie soit bien differente de la Médecine, il me semble que si on la traitoit historiquement, & que l'on proposât sans prendre aucun parti tout ce qui a été dit, de part & d'autre, par tous les Théologiens, depuis les premiers Siecles du Christianisme, jusques au nôtre, cela donneroit lieu à des réflexions, qui éclairciroient beaucoup mieux l'esprit, que ne font toutes les disputes. Je vous en laisse le juge, & quoi que je voye à regret que vous travaillez trop pour vôtre santé, je voudrois que vous entrepriſſiez encore d'écrire sur ce sujet, & qu'après avoir fini cet Ouvrage, vous goûtassiez tranquillement la douceur du repos que je vous souhaite. Adieu, Mon Tres-cher Frere. *je suis tout à vous.*

D. LE CLERC.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
TROISIEME PARTIE,
LIVRE PREMIER

Où l'on parle des Médecins, qui ont vécu depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C. ſous les Empereurs Jules Céſar, Auguſte, Tibere, & Caligula.

AVANT-PROPOS.

THémiſon, de qui les principes, & les diſciples nous ont obligez à interrompre le fil de nôtre Hiſtoire, & à faire une grande digreſſion, vivoit, comme nous l'avons dit, depuis la fin du Siecle xxxix. juſques vers le milieu du Siecle ſuivant. Il s'agit maintenant de revenir aux Médecins ſes contemporains, qui ſont proprement ceux qui ont vécu depuis le commencement de l'Empire de Jules Céſar juſques vers la fin de celui d'Auguſte; le premier de ces regnes, qui fut fort court ayant commencé avec le Siecle xl, & le dernier n'ayant paſſé le milieu de ce même Siecle que de treize ans. Nous verrons après cela, dans la ſuite de ce premier livre, quels ſont les Médecins qui ſe ſont diſtinguez depuis la mort d'Auguſte, ſous Tibere, & ſous Caligula, juſques à la fin du regne de ce dernier; en ſorte que ce livre comprendra ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement du Siecle xl du Monde, juſques vers l'an xl. de N. S. J. C.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N.S. J.C.

Tous les Médecins, dont nous avons parlé jusques ici, peuvent être regardez comme étant de quatre ordres differens. Les premiers, qui sont ceux qui sont venus avant Hippocrate, n'ont guére suivi que l'Expérience, parce qu'ils n'avoient pas d'autres lumieres, & par cette raison nous les avons appellez *Empiriques*. Les seconds, dont *Hippocrate*, est le Chef, en encherissant sur les découvertes de leurs prédecesseurs, ont joint le *raisonnement* à l'expérience, sans rejetter d'ailleurs la méthode de ces premiers Médecins. Les troisiémes, qui ont suivi *Sérapion*, & *Philinus*, ont aussi été des Empiriques, mais differens des premiers, en ce que l'Empirique de ces derniers étoit un effet de leur méditation, comme on l'a remarqué ci-dessus, & en ce qu'ils firent Secte à part. Les quatriémes sont les *Méthodiques*, qui affecterent encore plus particulierement que les Empiriques de se séparer de tous les autres Médecins. De cette derniere Secte, il en est né quelques autres, dont nous avons aussi parlé, mais qui n'ont pas tant fait de bruit que les précedentes.

Nous avons rangé presque tous les Médecins, dont nous avons fait mention ci-devant, sous quelqu'un des ordres que nous venons de désigner. Il n'en sera pas de même de ceux que nous introduisons dans ce livre, & dans le suivant. Comme nous ne savons pas le parti qu'ils ont pris pour la plûpart, nous nous contenterons premierement de les placer, selon l'ordre du temps auquel ils se trouvent avoir vécu, & s'il y en a qui ayent d'ailleurs contribué en quelque chose à l'avancement de la Médecine nous rapporterons ce que nous en saurons; sans le considerer par rapport à aucune des opinions des Sectes, dont nous avons fait l'Histoire. Sur ce pied-là, il semble qu'il est assez difficile de dire grand chose d'eux; mais on ne laissera pas de tirer de l'instruction de certains sujets qu'ils ont traitez qui sont communs à toutes les Sectes. Ces sujets regardent une matiere assez importante, qui est celle des *médicamens*, tant *simples* que *composez*. S'il se trouve d'ailleurs quelques-uns des Médecins, dont nous avons à parler, desquels on puisse entrevoir les sentimens par rapport à quelque parti; ils se trouveront être de celui des Dogmatiques que nous ramenerons derechef, dans le troisiéme livre, à l'occasion de *Galien*, qui a été le grand appui de ce parti.

Antonius Musa, de qui nous parlerons dans le premier, nous obligera aussi, à cause de la condition dont il étoit, à traiter des Médecins *Esclaves*. Au reste, pour ce qui regarde les Médecins des diverses Sectes dont nous avons ci-devant fait mention, & qui se trouvent avoir vécu dans le période de temps, ou sous les Empereurs que nous venons de désigner, nous ne répeterons pas ce que nous en avons dit, nous ne ferons que les nommer à la fin de chaque chapitre.

CHAPITRE I.

Des Médecins qui ont vécu sous les régnes de Jules César, & d'Auguste.

LEs Médecins contemporains d'Asclépiade, desquels nous avons parlé ci-devant, ont aussi été les contemporains de Jules César, celui-ci ayant vécu en même temps que Pompée, qui vivoit lui-même du temps d'Asclépiade, & qui

& qui n'étoit que de ſix-ans plus âgé que Céſar. Il ne s'agit pas maintenant de redire ce qui a été dit touchant ces Médecins. Nous ne devons proprement parler ici que de ceux qui ont vécu depuis le commencement du regne de Jules Céſar juſques à ſa mort. Or comme ſon regne n'a duré que quatre, ou cinq ans, ſi les Médecins, que nous devons placer en cet endroit, ne ſont pas les mêmes que ceux qui ont vécu avant qu'il vînt à l'Empire, & dont nous avons déja fait mention, ce ne pourra être que ceux qui ont auſſi vécu ſous Auguſte ſon ſucceſſeur, dont le regne a duré cinquante ſix ans, & qui en avoit environ vint lors qu'il commença à regner.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Le ſeul Médecin, que l'on puiſſe placer préciſément ſous le regne de Jules Céſar, parce qu'il en eſt fait mention dans ſon hiſtoire, c'eſt 1 ANTISTIUS, celui qui viſita les playes de cet Empereur après qu'on l'eut aſſaſſiné, & dont on ne ſait pas autre choſe; car pour 2 celui qui étoit au ſervice du même Jules Céſar, & qui fut pris avec lui, près de l'Iſle Pharmacuſa, on peut croire qu'il mourut avant que ſon maître fut Empereur; parce que Céſar étoit fort jeune, lors qu'il fût pris par ces Corſaires.

Mais quoi que l'hiſtoire de Jules Céſar, ne nous donne pas matiere de parler de pluſieurs Médecins, il ne faut pas oublier de remarquer que ſon regne ne laiſſa pas d'être fort favorable à ceux de cette profeſſion. *Jules Céſar*, dit Suétone, *donna le droit de la Bourgeoiſie de Rome à tous ceux qui faiſoient profeſſion de Médecine, & à ceux qui enſeignoient les Arts Liberaux, afin qu'ils demeuraſſent plus volontiers dans cette ville, & que d'autres vinſſent s'y établir.* Il n'en falloit pas davantage, pour attirer un grand nombre de Médecins dans cette grande ville, où ils trouvoient d'ailleurs à bien faire leurs affaires. On voit auſſi par là que cet Empereur, également porté pour les ſciences, & pour les armes, étoit d'un goût bien different de celui de Caton, qui craignoit tant la venue des Médecins, & des autres gens de lettres. Auguſte ſon ſucceſſeur eut auſſi la même inclination, comme nous allons le voir.

De tous les Médecins, qui ont vécu ſous Auguſte, le plus fameux ç'a été ANTONIUS MUSA, quoi qu'il fût de condition ſervile, ou ſimple Affranchi. 3 Quelques Savans ont crû que le ſurnom de *Muſa* lui fut donné, à cauſe de ſon bel eſprit; mais il y a plus d'apparence, comme d'autres l'ont remarqué, qu'il avoit emprunté ce ſurnom de la famille *Pomponia*, à laquelle il étoit propre.

Nous aurions pû parler de ce Médecin, en même temps que des diſciples d'Aſclépiade, parce qu'il ſemble que Pline l'ait mis en ce rang dans un paſſage où il en parle de cette maniere. 4 *Mutata*, dit cet Auteur, *& Secta quam poſtea Aſclépiades, ut retulimus, invenerat. Auditor ejus Themiſon fuit, qui quæ inter initia ſcripſit, illo mox recedente à vita, ad ſua placita mutavit. Sed & illa Antonius Muſa, ejuſdem auctoritate Divi Auguſti, quem contrariâ Medicinâ gravi periculo exemerat.* Le ſens de ces paroles eſt aſſez embarraſſé, particulierement en ce qui concerne Muſa; ce qui a fait croire au P. Hardoüin qu'après le mot *ejuſdem*, il falloit ajoûter, ou ſouſentendre *auditor*, en ſorte que cela ſignifie qu'Antonius Muſa a été auditeur d'Aſclépiade, auſſi bien que

1 *Vide. Suetonium in Cæſare.*
2 *Ibidem.* On dira encore un mot de ce dernier dans le chapitre ſuivant.
3 *Scaliger in Virgilii Catalecta.*
4 *Lib. 29. cap. 1.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

que Thémiſon. La correction de ce ſavant Jéſuite peut être juſte, mais comme cela n'eſt pas entierement certain, nous avons mieux aimé laiſſer la choſe en ſuſpens. Quoi qu'il en ſoit, il conſte par ce paſſage que Muſa eut une pratique contraire à celle d'Aſclépiade, & qu'il forma une eſpece de nouvelle Secte, differente de celle de ce Médecin, & de celle de Thémiſon; mais il faut remarquer que la Secte dont parle Pline ne doit pas avoir fait à peu près autant de bruit que la Méthodique, ou l'Empirique, qui ſont les deux ſeules que l'on peut appeller de veritables Sectes. Ce mot de Secte marque ſeulement ici quelque difference, qu'il y avoit entre les ſentimens de Muſa, & ceux des deux Médecins dont on vient de parler, mais qui ne renverſoit pas le ſyſteme entier des autres Sectes principales; autrement il eſt difficile que l'on n'en trouvât quelques traces dans les écrits des Anciens, & qu'ils euſſent gardé un ſi grand ſilence à cet égard. On peut appliquer ici ce qui a été remarqué 5 ci-deſſus, touchant les Sectes d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, & d'Aſclépiade.

La cauſe de l'avancement de Muſa, nous inſtruira d'une particularité touchant ſa pratique, qui a pû donner occaſion à Pline de dire que ce Médecin avoit formé une nouvelle Secte. 6 L'Empereur Auguſte étant dangereuſement malade, & ne pouvant néanmoins ſe réſoudre à prendre aucun médicament, celui-ci lui conſeilla de ſe baigner dans de *l'eau froide*, & même d'en boire. Cela ayant fort bien réüſſi, valut à Muſa, outre de grandes largeſſes qui lui furent faites par l'Empereur, & par le Senat, le privilege de porter *un anneau d'or*, ce qui juſques là n'avoit été permis qu'aux perſonnes de la premiere condition. Le même privilege fut commun à tous ceux de ſa profeſſion, & ils furent encore exemptez, à cauſe de lui, de tous impôts pour toûjours. 7 Suëtone ajoûte que le Sénat fit élever à Muſa, une Statue d'airain que l'on plaça à côté de celle d'Eſculape; & à l'égard de la maladie d'Auguſte, voici ce qu'il nous en apprend en un autre endroit. Auguſte, dit-il, étant de retour de ſon expédition de Biſcaye, & ayant le foye en mauvais état, en ſuite d'une longue fluxion, comme il déſeſperoit de ſon mal, Antonius Muſa, lui propoſa un remede hazardeux, & contraire à ceux qui avoyent été pratiquez juſqu'alors; c'étoit de changer les fomentations *chaudes*, dont on s'étoit ſervi, en des fomentations *froides*, qui ſont quelque choſe d'approchant des bains froids. Dion ajoûte, pour confirmer la circonſtance qui regarde ces bains, que Muſa ayant voulu traiter *Marcellus*, neveu, & fils adoptif d'Auguſte, comme il avoit traité l'Empereur, il en coûta la vie à ce jeune Prince. Il eſt vrai, pourſuit cet Auteur, que l'on ſoupçonna que Livie, voyant avec chagrin Marcellus préferé à ſes fils, avoit gagné Muſa, & que celui-ci le fit périr en le baignant à contretemps.

Ce qui pourroit rendre ce fait douteux, du moins à l'égard du remede, c'eſt que l'on apprend d'ailleurs que Marcellus mourut aux bains de *Baies*, qui ſont chauds. Mais 8 Scaliger veut que Properce, de qui ce dernier fait eſt tiré, l'ait ſuppoſé pour faire ſa Cour à Livie, qui étoit bien aiſe de cacher au monde la veritable cauſe de cette mort; & il ajoûte, pour appuyer le témoignage

---

5 *Voyez l'avant-propos du quatriéme livre de la ſeconde partie, Section premiere.*
6 *Dio Caſſius, lib. 53.*
7 *In Auguſto, cap. 59. & 81.*
8 *In Virgilii Catalecta.*

gnage de Dion, celui de Servius, Commentateur de Virgile, qui dit que Marcellus mourut *in Stabiano*, aux bains de *Stabiæ*, qui ſont extrémement froids, comme le remarque Pline. 9 Saumaiſe n'eſt pas de cet avis, & il répond qu'il n'eſt pas impoſſible que Servius ſe ſoit trompé, ou que ſes Copiſtes ayent fait une faute en écrivant *in Stabiano*, au lieu de *in Baiano*. *Depuis le commencement du Siecle xl juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

On ne peut pas autrement concilier Servius avec Properce; mais il ſeroit plus facile d'accorder Dion avec ce dernier Auteur, par l'entremiſe de Pline dans lequel il y a 10 un paſſage où il dit que Muſa avoit inventé une maniere de baigner, qui conſiſtoit à verſer beaucoup d'eau froide, au ſortir du bain, *à balneis*, ſur le corps de ceux qui s'étoient baignez. 11 Un Savant croit que les bains, dont parle Pline, étoient des bains *chauds*. Sur ce pied là on diroit que Marcellus pouvoit s'être premierement baigné aux bains chauds de Baies, comme le dit Properce, & avoir été en ſuite couvert d'eau froide, qui ſeroit la même choſe que le bain froid de Dion. Mais ne peut-on pas entendre par *balineæ* des bains froids, auſſi bien que des chauds? 12 Agathinus qui étoit pour les premiers de ces bains, conſeille qu'après en être ſorti on ſe faſſe encore verſer pluſieurs cruches d'eau froide ſur le corps, ou que l'on reçoive la chute de l'eau d'une fontaine fraiche ſur la tête, & ſur la poitrine. Horace, qui ſe baignoit par le conſeil de Muſa, comme il nous l'apprend lui-même, ne fait point mention de ce prétendu mélange de bains chauds, & de bains froids, qui auroit été propre à tuer les plus robuſtes. Au contraire, il dit expreſſément 13 que ce Médecin lui avoit defendu les eaux de Baies, qu'il le faiſoit baigner dans de l'eau froide, même en hyver, & que les habitans de Baies ſe plaignoient de ce qu'on mépriſoit leurs eaux *ſoufrées*, ou qu'on leur préferoit les fontaines froides de *Cluſium*, & de Gabies, dont on recevoit l'eau ſur la tête, & ſur la poitrine, qui ſont les mêmes parties qu'indique Agathinus, duquel nous avons parlé 14 ci-deſſus, & qui avoit ſans doute appris cette méthode de Muſa. Avant Muſa, ſelon la remarque de Pline, on ne ſe ſervoit que des bains chauds, au lieu qu'il mit en credit les bains froids. On peut voir ce que dit Agathinus, à l'endroit que l'on a cité, touchant l'abus qu'on faiſoit autrefois des bains chauds, & touchant l'utilité des bains froids, pris en toutes ſortes de ſaiſons.

Pour revenir à la maladie d'Auguſte, Pline parle en trois endroits des remedes qui ont guéri cet Empereur. Dans 15 le premier, il dit qu'il fut rétabli *contrariâ medicinâ*, par un remede *contraire*, où il faut ſous entendre *à ceux qui avoient été pratiquez*, qui eſt à peu près ce qu'a dit Suëtone. Dans 16 le ſecond, il remarque qu'Auguſte avoit écrit lui-même dans quelques-unes de ſes lettres qu'il s'étoit guéri par le moyen de *l'orobe*; & dans 17 le troiſiéme, Pline attribue

9 *Comment. in Solinum.*

10 Iidem fratres inſtituêre à balineis frigida multa corpora adſtringere. *lib. 25. cap. 7.*

11 *M. Lionardo di Capoa, Ragionamento quinto, pag. 376.*

12 *Apud Oribas. Collectan. lib. 10. cap. 7.* Le P. Hardoüin cite ce paſſage ſur celui de Pline.

13 *Epiſtol. 15. lib. 1.*

14 *Part. 2. liv. 4. Sect. 1. chap. 2.*

15 *Lib. 29. cap. 1.*

16 *Lib. 18. cap. 15.*

17 *Lib. 19. cap. 8.*

Unable to display this page

ques manuſcrits de Pline, au même endroit que l'on a cité ci-deſſus au ſujet des *laitues*, dont Auguſte uſa dans une maladie. Il ſemble que cet Auteur inſinue que l'Emperenr Auguſte avoit un Médecin qui s'appelloit *Camelus*, & qui l'avoit empêché, par un certain 27 ſcrupule de religion, de manger des laitues, qui furent le remede qu'indiqua Muſa, & qui ſauva la vie à cet Empereur. Ce paſſage de Pline eſt fort obſcur, & different dans preſque tous les manuſcrits. On peut conſulter là-deſſus le P. Hardoüin, qui croit qu'on pourroit lire en cet endroit *Artorii Camelii*, au lieu de *prioris Camelii*. S'il s'agit de trouver un nom qui approche du dernier, celui de *C. Valgius* auroit quelque rapport à celui de *Camelius*; & cela ſeroit fondé ſur ce qu'il y a eu effectivement un C. Valgius Médecin qui vivoit du temps d'Auguſte, auſſi bien qu'un Artorius. Ce que nous allons dire, du premier, ſervira encore à confirmer nôtre coniecture.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

C. VALGIUS fut le premier des Romains, après Pompeius Lenæus, & Caton qui écrivit *des proprietez des plantes*, ou *de leur uſage dans la Médecine*. Pline qui fait cette remarque ajoûte que le livre que Valgius avoit compoſé ſur ce ſujet, & qu'il avoit dédié à l'Empereur Auguſte, étoit imparfait, & ne contenoit pas grand choſe, quoi que l'Auteur paſſât pour être ſavant. Il ſe peut que dans ce livre Cajus Valgius eut décrit les laitues, que 28 d'autres Auteurs ont crû mal ſaines. Il ſe peut auſſi qu'il eût traité Auguſte avant que Muſa eût été appellé, & que ce ſoit par cette raiſon que Pline dit *prioris Camelii*, ou *C. Valgii*, ſelon la correction dont on a parlé à l'article précedent.

ÆMILIUS MACER de Verone, Poëte fameux, peut être joint aux Médecins précedens comme ayant vécu ſous Auguſte, & ayant écrit concernant la Médecine. C'eſt de lui de qui Ovide dit, 29 *que Macer étant fort âgé lui avoit ſouvent lû ſon hiſtoire naturelle des Oiſeaux, & ce qu'il avoit écrit touchant les bêtes venimeuſes, & les plantes qui ſervent contre leur venin*. C'eſt du même Macer que parle encore l'Auteur des diſtiques de Caton, lors qu'il dit 30 *que Macer nous apprendra en vers quelles ſont les vertus des plantes*. On pourroit inferer de ce dernier témoignage que Macer avoit écrit des qualitez de toutes les plantes en géneral, mais il y a plus d'apparence qu'il n'avoit eu en vüe que celles qui ſervent contre les venins. C'eſt ce qu'Ovide inſinue, dans les vers que l'on a citez; & ce que Quintilien a voulu remarquer, en diſant 31 que Macer avoit imité *Nicander*, autre Poëte Médecin, de qui l'on a parlé ci-devant, & qui s'étoit renfermé dans la ſeule matiere des venin, & des contrepoiſons.

Ceux qui ont mis le nom de Macer au devant de cet ouvrage qui nous reſte, où la plûpart des plantes les plus uſuelles ſe trouvent décrites, n'ont pas pris garde à ce que l'on vient de dire. Mais ce n'eſt pas par cet endroit ſeul qu'on peut juger

---

27 A cauſe d'Adonis; *Voyez la note ſuivante.*

28 Les laitues nuiſent aux yeux, & ſont fort contraires à ceux qui veulent voir le ſexe, à ce que dit Dioſcoride, *liv. 2. chap. 165.* Et Conſtantin Céſar, liv. 12 chap. 13. Ce dernier ajoûte que les Pythagoriciens appelloient la laitue *Eunuque*. Athénée l'avoit dit avant lui. La fable dit qu'après qu'Adonis fut mort Venus le coucha ſur des laitues. On infere de là que les laitues ſont le tombeau de la volupté, dont Adonis étoit un emblême. Quelques Payens ſe faiſoient un ſcrupule de religion de manger de cette ſorte d'Herbage, à cauſe de cette fable d'Adonis.

29 Sæpe ſuas volucres legit mihi grandior ævo
Quæque nocet ſerpens, quæ juvat herba Macer.

30 Herbarum vires Macer tibi carmine dicet.

31 *Inſtitut. Orator. lib. 10 cap. 1.*

Unable to display this page

culture. 36 On prétend d'ailleurs qu'il y a dans la Bibliotheque du Louvre un manuſcrit d'un livre intitulé *De Remediis Salutaribus*, qui eſt d'Apulée, & où Pline eſt copié. Saumaiſe diſoit auſſi 37 *qu'il avoit un grand fragment tiré de ce même livre d'Apulée, où l'on trouve preſque mot à mot ce que Pline a écrit ſur la même matiere, en ſorte*, ajoûte-t-il, *que ce manuſcrit m'a beaucoup ſervi à corriger des endroits de Pline qui paroiſſoient deſeſperez.* Si ce fragment de Saumaiſe, & le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi ſont véritablement d'un Apulée, ce ne ſera pas d'Apulée Celſe, qui vivoit avant Pline, à moins que Pline ne l'eût copié. *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

Le livre *des remedes tirez des herbes*, qui eſt attribué à *Apulée de Madaure* n'eſt pas mieux du premier Apulée; on doute même qu'il ſoit du dernier, Nous en parlerons ci-après.

Philotas, *d'Amphiſſa*, vivoit auſſi du temps d'Auguſte. Il étoit Médecin, & avoit fait ſes études à Alexandrie lors qu'Antoine y étoit. Il s'attacha depuis au fils aîné de ce dernier. 38 Plutarque, de qui nous tenons ceci, ajoûte que Philotas ſoupant un jour avec ce fils de Marc Antoine déconcerta un certain autre Médecin, qui étoit de la compagnie, & qui étoit à charge à tout le monde par ſa préſomption, en lui faiſant ce Sophiſme; *Il faut faire boire de l'eau froide à ceux qui ont un peu de fiévre; Or tous ceux qui ont la fiévre ont un peu de fiévre; Il faut donc donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fiévre.* Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, étant demeuré muet; le fils d'Antoine en eut tant de plaiſir, qu'il fit preſent à Philotas de tous les vaſes d'argent dont le buffet étoit chargé. On peut voir ce qui précede, & ce qui ſuit, qui ne fait rien à la Médecine, dans Plutarque. Celſe cite Philotas au ſujet de quelque médicament.

Il eſt auſſi parlé dans 39 Galien d'un *Philotas*, qui avoit décrit en vers la compoſition d'un médicament; mais je ne crois pas que ce ſoit le même, parce que ce Philotas de Galien ſemble être appellé *le compagnon de Criton*, dont Galien a parlé un peu auparavant. Or Criton vivoit ſous Trajan, comme on le verra ci-après.

Anaxilaus, de *Lariſſa* en Theſſalie, étoit un Philoſophe Pythagoricien, qui paſſoit pour Magicien, & qui en cette qualité fut chaſſé d'Italie par Auguſte, comme on l'apprend de S. Jerôme. Il étoit auſſi Médecin. La raiſon pour laquelle on l'accuſa de Magie c'eſt parce qu'il faiſoit de certains jeux, ou de certaines choſes, qu'on croyoit alors ne pouvoir pas ſe faire naturellement. Il faiſoit, par exemple, que tous ceux qui ſe trouvoient à une aſſemblée ſembloient avoir comme des viſages de morts; ce qui étoit l'effet, à ce que dit Pline, de la vapeur d'un peu de ſoufre qu'il faiſoit brûler dans la chambre, ou ces perſonnes étoient. Anaxilaus avoit écrit un livre intitulé παίγνια, c'eſt à dire, *des jeux*, ou *des bagatelles*, qui eſt cité par S. Epiphane, & par S. Irénée.

Je crois qu'on pourroit encore placer en cet endroit Philon de *Tarſe*, dont le temps paroît incertain. Galien dit 40 *que l'Antidote de* Philon, *ou le Philonium*

36 *Vide Harduin. in Plin. lib.* 19. *Sect.* 18. *in notis & emendat.*
37 *Præfat. in Homonym. Mater. Medic.*
38 *In Antonio.*
39 *De medicament. local. lib.* 5. *cap.* 7.
40 *Ibidem., lib.* 9 *cap.* 4.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

lonium étoit en grande reputation depuis fort long-temps, & que ce médicament étoit un des premiers, & des plus anciens de ce genre. Par les médicamens de cette ſorte on ne peut entendre que les Antidotes, tels que ſont le *Mithridate*, la *Theriaque*, la *Hiere*, & autres ſemblables. Je ne crois pas que la compoſition de Philon fût tout à fait auſſi ancienne que le Mithridate, mais elle alloit ſans doute de pair, pour le temps, avec la Hiere ſimple, qui avoit été inventée par Thémiſon, dont on a parlé ci-devant, & qui a vécu ſous le Régne d'Auguſte. La Thériaque étoit plus nouvelle, & ce ne fut que ſous Néron que l'on commença à la compoſer. Ce qui me fait croire que le Philonium étoit quelque peu poſtérieur au Mithridate, c'eſt qu'entre les qualitez que Philon donne à cette compoſition, il le fait propre pour la *Colique*. Or cette maladie n'a pas été conue ſous ce nom long-temps avant le Régne de Tibere, comme on l'a dit ci-devant, en parlant de la Médecine de Celſe. Je ſoupçonne donc que Philon a vécu ſous Auguſte à peu près en même temps que Thémiſon, & les premiers diſciples d'Aſclépiade; ce qui n'empêche pas que Galien ne puiſſe avoir parlé du Philonium, comme d'une ancienne compoſition; puis qu'il n'a écrit qu'environ deux cents ans après le temps auquel je ſuppoſe que cette compoſition a été inventée.

Philon l'avoit décrite en vers Grecs Elégiaques, & d'une maniere énigmatique, en ſorte qu'il falloit bien poſſéder la Mythologie, ou la Fable pous deviner ce qu'il vouloit dire. *Prenez*, diſoit-il, *des cheveux roux, & odorans du jeune garçon dont le ſang eſt encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de Sens: du Nauplium Euboique, une dragme: autant du meurtrier du fils de Menætius, que l'on conſerve dans des ventres de brebis. Ajoûtez vint dragmes de flamme blanche: & autant peſant de fèves des pourceaux d'Arcadie: avec une dragme de la plante qui eſt fauſſement appellée racine, & qui vient d'un païs renommé à cauſe de Jupiter Piſſéen. Ecrivez pium, & ajoûtez à la tête de ce mot l'article maſculin des Grecs. Prenez dix dragmes de cette derniere drogue; & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du taureau d'Athenes.* On peut voir dans Galien l'explication de ce galimatias qui ſe réduit à ceci; qu'il faut prendre du Saffran, du Pyrethre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, du Juſquiame, du Spica Nardi, & de l'Opium, le poids qui eſt marqué de chaque drogue, & incorporer tout cela avec du miel d'Attique.

Galien n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de ce médicament, qui eſt encore commun aujourd'hui, Arétée, Paul Eginete, Aëtius, Oribaſe, & d'autres Auteurs en font pareillement mention. Celſe cite auſſi Philon, mais ce n'eſt qu'au ſujet d'un *collyre*, & il ne dit rien de ſon Antidote. Il y a neanmoins de l'apparence que c'eſt de Philon de Tarſe, qu'il a tiré ce collyre.

41 Galien parle encore ailleurs d'un *Philon*, qu'il dit avoir été de la Secte Méthodique, & que nous avons placé en ſon rang; mais je ne penſe pas qu'il doive être confondu avec le premier Philon, quoi que cette Secte ait pû commencer du temps de celui-ci, que j'ai fait contemporain de Thémiſon. Il y a du moins eu un autre Philon Méthodique, comme on l'a remarqué ci-devant, qui vivoit du temps de Plutarque, & qui étoit ſon ami. Ce qui perſuade que ce dernier Philon étoit de cette Secte, c'eſt qu'il ſe ſervoit des mêmes raiſons que les Méthodiques; ſoûtenant, comme il faiſoit, 42 *quella ſoif ne*

41 *Method. medend. lib.* 1. *cap.* 7.
42 *Sympoſiac. lib.* 6. *quæſt.* 2.

ne vient pas de ce que le corps manque d'humidité, mais d'un changement qui s'eſt fait auparavant dans les pores, qui ont pris une autre figure, & une autre diſpoſition. Il ſemble qu'il raiſonnoit un peu plus que ne faiſoient les Méthodiques, mais outre qu'il n'explique pas en quoi conſiſte cette diſpoſition, comme les Méthodiques n'étoient pas tous d'accord entr'eux, il y en avoit parmi eux qui pouſſoient le raiſonnement un peu plus loin que les autres.

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'a l'An xl. de N. S. J. C.

Nous avons une autre remarque à faire, touchant ce Philon ami de Plutarque, c'eſt qu'il en eſt parlé 43 en un autre endroit du même Auteur, où les differentes éditions Grecques ne s'accordent pas. Celle que Xylander a ſuivie fait dire à Plutarque, *que Philon appelloit certaines compoſitions les mains des Dieux*; & dans l'édition ſur laquelle Adrianus Junius a fait ſa traduction, Plutarque attribue à Eraſiſtrate d'avoir donné le même nom aux mêmes compoſitions, *les compoſitions*, dit-il, *qu'Eraſiſtrate a appellées les mains des dieux.* Or ni l'une ni l'autre de ces éditions n'ont, à mon avis, rencontré le vrai ſens de l'Auteur. La maniere dont 44 Tiraqueau cite ce même paſſage me ſemble la meilleure. Plutarque propoſe en cet endroit cette queſtion; *Si lors que l'on mange de diverſes ſortes de viandes dans un repas, la coction, ou la digeſtion ſe fait mieux?* On diſpute là-deſſus pour, & contre, & l'un des diſputans parle ainſi, ſelon Tiraqueau; *Si vous blâmez ſi fort tous les mélanges, ne reprenez pas ſeulement Philon lors qu'il nous donne à manger, reprenez le encore lors qu'il mêle* (ou qu'ils mêlent, c'eſt à dire, les Médecins) *un grand nombre de drogues, pour faire ces ſortes de compoſitions Royales, ou ces Antidotes qu on a appellé les mains des Dieux. Eraſiſtrate cenſuroit l'abſurdité, & le ſoin ſuperflu de ceux qui méloient enſemble des choſes métalliques, des choſes tirées des plantes, & d'autres tirées des animaux venimeux; de celles que la terre produit, & de celles qui ſe trouvent dans la mer. Il ajoûtoit qu'il valloit mieux laiſſer ces mélanges, & que la Médecine s'en tînt à l'uſage de la ptiſane, de la citroüille, & de l'hydrelæum*, &c. Voila ce que dit Plutarque dans le texte que Tiraqueau a ſuivi, par où l'on voit qu'il n'attribue ni à Philon, ni à Eraſiſtrate d'avoir appellé les Antidotes *les mains des Dieux.* En effet, ni l'un ni l'autre ne leur ont donné ce nom; c'eſt Hérophile qui en a été l'Auteur, comme Galien, & Scribonius Largus le remarquent, & comme nous l'avons rapporté 45 ci-deſſus. Neanmoins Tiraqueau lui-même n'a pas laiſſé d'attribuer en un autre endroit ces mêmes termes à Philon, & d'autres Savans ont fait la même faute après lui. J'ai crû devoir expliquer ce paſſage de Plutarque, parce qu'il concerne non ſeulement Philon, mais encore Eraſiſtrate, & Hérophile, deſquels nous avons parlé ci-devant.

Je ne ſai ſi *Herennius Philo*, qui eſt cité par 46 Eſtienne de Byzance, comme ayant écrit quelques livres de Médecine, eſt different de Philon le Méthodique duquel nous venons de parler. Mais je ne ſuis pas de l'avis d'un 47 Auteur moderne, qui confond ce troiſiéme Philon avec Philon de Tarſe. Je ne ſai ſur quoi ſa coniecture peut être fondée; mais comme on recueuille d'un paſſage de l'un des livres d'Herennius Philo, cité par le même Eſtienne de Byzance, qu'il a vécu après quelques diſciples d'Aſclépiade qui ſont nommez dans ce

43 *Ibidem, lib. 4. problem. 1.*
44 *De nobilitate, cap. 31. paragraph. 477.*
45 *Part. 2. liv. 1. chap. 6.*
46 *In voc. Dyrrhachium, & Cyrtus.*
47 *Berkelius in Steph. Byzantin.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'a l'An xl. de N. S. J. C.

ce paſſage, il doit être moins ancien que le premier Philon. Je ne ſaurois dire non plus ſi le *Philon*, que 48 ſaint Epiphane conte entre le Auteurs qui ont écrit *des plantes*, eſt different des autres. S'il étoit le même que Philon de Tarſe, il y a de l'apparence que Dioſcoride l'auroit cité, comme il cite d'autres Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere.

Il faut joindre aux Médecins, qui ont vécu ſous Auguſte, 49 *Artorius*, 50 *Caſſius*, 51 *Thémiſon*, & la plûpart des autres diſciples d'Aſclépiade deſquels il a été parlé ci-devant. Je ne ſai même ſi l'on ne pourroit point mettre ici un 52 FLORUS, duquel Aëtius dit *qu'il étoit Médecin de la mere de Druſus.* Il y a eu plus d'un Druſus; mais le fils de Livie femme d'Auguſte a été le plus fameux.

Il y eut auſſi de très-bons *Chirurgiens* ſous le même Empereur; un TRYPHON le pere, & un EUELPISTUS, fils de *Phleges*. Celſe, qui les nomme, parle auſſi d'un MEGES, qu'il regarde comme le plus habile de tous ceux de cette profeſſion. Nous apprenons de Galien que ce Méges étoit de Sidon; & l'on recueuille de ce qu'en dit Celſe, qu'il avoit demeuré à Rome. On ne dira rien touchant la maniere dont chacun de ces trois Chirurgiens travailloit dans ſon art, parce qu'on n'a pas là deſſus des particularitez fort conſiderables. On a rapporté les noms de quelqnes autres fameux Chirurgiens dans la ſeconde Partie, Livre premier, Chapitre dixiéme. Et pour ce qui regarde la Chirurgie voyez ci-deſſus, *part. 2. liv. 4, ſect. 2. chap. 5.*

Il n'y a pas de doute qu'il n'y ait eu un beaucoup plus grand nombre d'habiles Médecins ſous l'Empire d'Auguſte, qui a été fort long, mais ils ne ſont pas conus.

CHAPITRE II.

Des ESCLAVES qui ont pratiqué la Médecine; & du temps auquel on a commencé de voir des Médecins de familles Romaines. On parle auſſi des emplois que l'on donnoit anciennement aux eſclaves, par rapport à ce même Art; & en particulier de ceux que l'on appelloit Parabolani.

LA condition ſervile d'Antonius Muſa, dont il a été parlé au chapitre précedent, nous fournit une occaſion de placer en cet endroit les Médecins Eſclaves. 1 Quelques modernes ont ſoûtenu qu'il n'y avoit que des Eſclaves, qui exerçaſſent la Médecine à Rome dans le temps des premiers Empereurs, & même aſſez long-temps après. Voici les paſſages qu'ils citent pour prouver ce qu'ils avancent. Le premier eſt de Seneque; 2 *Domitius*, dit cet Auteur, *commanda à un de ſes eſclaves, qui étoit Médecin, qu'il lui donnât du poiſon.*

Le

48 *De hæreſib. lib.* 1.
49 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 11.
50 *Ibidem.*
51 *Part.* 2. *liv.* 4. *Sect.* 1. *chap.* 1.
52 *Aët. Tetrab.* 2. *Serm.* 3. *cap.* 108.
1 *Robortellus; Dempſterus; & d'autres.*
2 *De beneficiis, lib.* 3. *cap.* 24.

Unable to display this page

Depuis le commencement du siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

toutes ces autoritez ne prouvent qu'il y a eu des eſclaves Médecins, ou des eſclaves qui exerçoient 9 quelques parties de la Médecine; nous en nommerons même encore quelques-uns. Mais je ne vois pas que l'on en puiſſe inferer qu'il n'y eût point alors de Médecins, d'une autre condition. Il n'y a qu'à voir ce que l'on a dit ci-devant de ceux qui ont introduit la Médecine à Rome, pour être convaincu que ce n'eſt pas à des eſclaves que Rome eut cette obligation, mais à des Grecs de condition libre, tels qu'étoient *Archagathus*, & *Aſclépiade*. On peut encore mettre au même rang celui qui fut pris avec Jules Céſar par des Pirates, comme on l'apprend de Suëtone, & comme on l'a remarqué ci-deſſus. Si ce Médecin avoit été eſclave, il ſemble que Plutarque, qui rapporte le même fait, ne l'auroit pas appellé *l'ami de Céſar*. 10 Robortellus, qui a ſenti cela a voulu changer le texte de Suetone, & au lieu que cet Hiſtorien dit que Céſar fut pris *cum uno Medico*, avec un *Médecin*, il veut qu'on liſe, *cum uno amico*, avec un *ami*; mais on peut voir comme 11 Caſaubon redreſſe Robortellus ſur ce ſujet, & les paſſages qu'il rapporte, ou d'autres Médecins, ſont appellez les amis des Princes, des Princeſſes, & des Empereurs.

Quand on répondroit que la qualité d'eſclave, ou du moins celle d'Affranchi, n'empêchoit pas ceux de cet ordre, qui ſe rendoient recommandables par leurs belles qualitez, d'avoir part à l'amitié des Grands, & des perſonnes du mérite le plus diſtingué; témoin les habitudes que *Térence* avoit avec *Scipion*, & avec *Lælius*, & les liaiſons de *Muſa* avec *Virgile*, & *Horace*. Ce dernier, qui étoit lui-même fils d'Affranchi, étoit auſſi fort avant dans la faveur de Mecénas, & dans celle d'Auguſte qui l'appelle ſon ami dans une de ſes lettres. Quand on répondroit, dis-je, que par ces raiſons le Médecin de Jules Céſar pouvoit être l'ami de cet Empereur, on ne peut pas préſumer qu'Archagathus ni Aſclépiade fuſſent de condition ſervile. Ils étoient d'un païs où, de l'aveu de tout le monde, la Médecine étoit ordinairement entre les mains de perſonnes libres. Les Athéniens avoient même fait un arrêt, comme on la vû 12 ci-deſſus, par lequel il étoit défendu aux eſclaves, & aux femmes d'exercer cette profeſſion. Je veux que cet arrêt ne ſe ſoit pas toûjours obſervé, & qu'il ne regardât pas toute la Grece, puis qu'il paroit par le paſſage de Diogene Laërce que l'on a cité, qu'il y avoit auſſi parmi les Grecs des Médecins eſclaves, on ne laiſſeroit pas d'être ridicule de ſoûtenir que tous les Médecins de ce païs-là, étoient de cette condition. Il en eſt de même à l'égard des Médecins de Rome, ou d'Italie.

Mais ſans s'attacher à Archagathus, & à Aſclépiade ſeuls, l'édit de Jules Céſar, que l'on a rapporté, par lequel il donnoit la Bourgeoiſie de Rome à tous les Médecins qui y étoient, & à ceux qui viendroient s'y habituer ſuffit pour prouver que la Médecine n'y étoit pas exercée par des eſclaves ſeulement. L'édit de cet Empereur dût faire venir des Médecins, de toutes parts, & particulierement de la Grece, qui en étoit pleine. Les Grecs furent effectivement les premiers qui porterent la Médecine à Rome avec les autres ſciences, comme

---

9 On verra dans ce même chapitre que ces eſclaves, qu'on appelloit Médecins, n'étoient pas tous Médecins proprement dits.

10 *Annotat. ad utriuſque linguæ auctores, lib. 1. cap. 21.*

11 *Voyez Caſaubon ſur Suetone, & ci-deſſus part. 2. liv. 3. chap. 12, & 12 ibidem, liv. 4. ſect. 1. chap. 13. & ci-ap. 2. part. 3. liv. 1. chap. 3.*

12 *Part. 2. liv. 3. chap. 13.*

me on l'a remarqué ci-dessus, & ils furent presque les seuls qui y exercerent cette profession avec éclat pendant quelque temps, mais les lettres s'étant en suite plus généralement répandues en Italie, on ne tarda pas beaucoup à voir des Médecins Romains de très-bonnes familles, & qui furent en reputation. *Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

Pline semble assurer le contraire lors qu'il dit, 13 *que la Médecine est le seul des Arts de la Grece que la gravité Romaine n'avoit pas encore exercé, nonobstant le grand proffit qu'on y faisoit*; mais il s'explique immédiatement après lors qu'il ajoute, *qu'il y a eu tres-peu de Romains qui se soient mêlez de la Médecine.* Il y avoit peu de Romains au prix des autres, mais on ne peut pas dire qu'il n'y en eût du tout point. Il y en auroit sans doute eu davantage; mais le même Auteur nous apprend, 14 *que le petit nombre de ceux de cette ville, qui avoient embrassé la Médecine, avoient d'abord passé chez les Grecs*, c'est à dire, avoient écrit en Grec, *s'étant apperçus que ceux qui traitoient la Médecine autrement qu'à la Grecque n'étoient pas à peu près autant estimez que les autres.* La raison pourquoi les Médecins Romains étoient peu considerez lors qu'ils parloient Latin, ou qu'ils écrivoient en leur langue maternelle, est remarquable; *c'est*, dit Pline, *parce que le peuple a acoûtumé de faire le moins d'estime des conseils qu'on lui donne pour sa santé, lors qu'il entend le mieux ce qu'on lui dit sur ce sujet.*

On voit par ce passage de Pline, quelle étoit la cause qui éloignoit au commencement les Romains de l'exercice de la Médecine. C'est qu'on n'avoit pas bonne opinion d'eux, ou qu'ils ne s'estimoient pas reciproquement, soit par la raison que cet Auteur en allegue, soit que veritablement les Grecs fussent plus propres à cela qu'eux, ce qui est le plus vraisemblable. Il faut ajoûter à cela que les Romains, fiers de leur grande puissance, & qui avoient la plûpart l'esprit tourné du côté des armes, ou des affaires politiques, ne pensoient guere à s'attacher à un métier si rebutant, & si ingrat qu'est pour l'ordinaire celui de la Médecine. Cette derniere raison étoit assez forte toute seule, quand il n'y en auroit point eu d'autres, pour les obliger à renvoyer ce fardeau sur des étrangers. Il se trouva pourtant quelques Romains, qui voulurent bien le porter, mais outre qu'ils furent en petit nombre, ils ne commencerent guere à paroître que sur la fin du Régne d'Auguste, & sous celui de Tibere. Pline en nomme quelques-uns de ces derniers, dont nous parlerons au chapitre suivant. A l'égard de ceux qui ont pû vivre sous Auguste, je conte quelques-uns des Sectateurs d'Asclépiade, comme *Julius Bassus*, & *Sextius Niger*; & je ne sai même si ne ne sont point ceux que Pline désigne, lors qu'il parle des Médecins Romains qui ont écrit en Grec. Ceux-ci, comme on l'a vû, avoient écrit en cette langue, & c'est de cet Auteur que nous l'apprenons ailleurs. On doit leur joindre *Cassius* dont il a été parlé en même temps que des deux autres, aussi bien que *C. Valgius*, & *Macer*, qui vivoient, comme on l'a vû au chapitre précedent, sous le même Régne.

Ce que l'on vient de dire des Romains, qui ont exercé la Médecine chez eux, prouve

13 Solam hanc artium Græcarum non exercet Romana gravitas in tanto fructu. *lib. 29. cap. 1.*

14 Pauciſſimi Quiritium attigêre, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ; imò verò auctoritas aliter quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos experteſque linguæ, non eſt. Ac minùs credunt quæ ad ſuam ſalutem pertinent, ſi intelligant. *Plin. ibidem.*

Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

prouve encore fortement qu'il y avoit alors d'autres perſonnes que des eſclaves qui ſe mêloient de cette profeſſion. La choſe me paroit ſi claire, que ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter davantage. Je citerai ſeulement, pour finir, un paſſage de Ciceron qui fait voir que la Médecine étoit de ſon temps regardée à Rome comme un art que les perſonnes libres pouvoient exercer ſans s'abbaiſſer. *Les Arts*, dit-il, *qui demandent une grande connoiſſance, ou qui ne ſont pas d'une médiocre utilité, comme la Medecine, comme l'Architecture, comme tous les autres Arts qui enſeignent des choſes honêtes, ne deshonorent point ceux qui les exercent, lors qu'ils ſont d'une condition à laquelle ces profeſſions conviennent.* (*Officior. lib.* 1. *cap.* 42.)

Ce n'eſt pas, comme on l'a déja avoüé, qu'il n'y eût à Rome, & ailleurs des eſclaves Médecins, ſoit qu'ils euſſent appris leur métier étant déja eſclaves, ſoit qu'étant nez libres ils fuſſent tombez dans l'eſclavage par quelque malheur. L'hiſtoire de Muſa qui a donné ſujet à traiter de cette matiere, & les paſſages qu'on a citez le juſtifient. On trouve même les noms de quelques-uns de ces eſclaves dans les livres des Anciens, & dans les Inſcriptions qui ſe ſont conſervées. Celle qui ſuit eſt d'un eſclave de l'Empereur Tibere.

15 TI. LYRIUS TI. CÆSARIS
AUG. SER. CELADIANUS
MEDICUS OCULARIUS
PIUS PARENTIUM SUORUM, &c.

Je ne ſai ſi ce n'eſt point le même qui eſt nommé *Illyrius* dans une autre Inſcription, & qui étoit auſſi *Médecin Oculiſte*, & eſclave du même Empereur. On trouve encore les Inſcriptions ſuivantes;

CN. HELVIUS CN. L. IOLA
MEDICUS OCULARIUS.
Q. CLODIUS Q. L. NIGER.
MEDICUS OCULARIUS
SIBI &c.

La lettre L. avec un point à côté, marque que ces Médecins, étoient des Affranchis, *Liberti*. Nous avons rapporté 16 ci-devant une Epitaphe d'un *Sabinus* Affranchi, qui étoit un Médecin d'une autre eſpece, *Médicus fora multa ſecutus*, un Coureur de marchez, ou un Vendeur d'Antidotes. Nous avons auſſi fait mention d'un 17 P. NUMITORIUS ASCLEPIADES, Affranchi, & Sextumvir de Verone. Il eſt parlé de la même charge dans l'Inſcription ſuivante, & du gain qu'avoit fait dans la Médecine celui de qui eſt cette Inſcription;

18 P.

---

15 *Vide Gruterum, & Rhodium in Scribon. Larg.*

16 *Part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 9.

17 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 10. On trouvera encore quelques autres Inſcriptions concernant des Affranchis Médecins, dans le chap. 1. du livre ſuivant.

Unable to display this page

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

rurgiens, comme on l'a vû 19 ci-dessus. Au reste celui de qui est l'inscription qu'on a lüe, ne prenoit pas seulement le titre de *Chirurgien Oculiste*; il se disoit d'ailleurs *Médecin Clinique*, c'est à dire, *Médecin*, au sens que ce mot se prend aujourd'hui, comme nous l'avons expliqué 20 ci-devant. Ceux dont il est parlé dans les trois Inscriptions précedentes se disoient simplement *Médecins Oculistes*; par où l'on void qu'ils n'embrassoient pas toute la Médecine. Ceux que Suetone, & les autres Auteurs qu'on a citez appellent Médecins, pouvoient aussi n'être pour la plûpart que des Chirurgiens, ou de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique. Car encore que l'on n'ait pas nié qu'il y eût alors quelques esclaves qui exerçoient la Médecine proprement dite, il est certain que le plus grand nombre d'entr'eux rempliſſoient seulement les fonctions de la Médecine, qu'on peut appeller 21 *miniſtrante*.

Dés les commencemens de la Médecine, chaque Médecin avoit eu ses valets qu'il faisoit travailler sous ses yeux, comme on l'a remarqué 22 ci-devant. Et quoi que la Médecine eût été partagée en trois professions differentes, dans le temps qu'on a désigné au même endroit, il y avoit toûjours des Médecins qui faisoient préparer des médicamens dans leurs maisons, & qui employoient à cet office leurs esclaves, aussi bien qu'aux operations de la Chirurgie. Il arrivoit de là que ces mêmes esclaves, après avoir bien servi leurs Maitres, étoient souvent mis en liberté, & exerçoient en suite de leur chef les parties de la Médecine qu'ils avoient appriſes auparavant.

Cassius, duquel on a parlé 23 ci-dessus, avoit un valet nommé *Atimetus* qui lui composoit ses médicamens. 24 Rhodius croit que c'est le même dont il est parlé dans l'Inscription suivante;

P. ATTIUS ATIMETUS
AUG. MEDICUS AB OCUL.
H. S. E.

Il y a une chose touchant cet esclave de Cassius dans Scribonius Largus, qui a fait de la peine à quelques Critiques, c'est que cet Auteur l'appelle *Legatus Tiberii Cæsaris*, Envoyé de l'Empereur Tibere. Lipse a crû qu'il falloit lire *Legatus Tiberio Cæsari*, legué à Tibere, comme si Atimetus avoit été legué par testament à cet Empereur. Mais je suis de l'avis de Rhodius, qui croit que l'employ d'*Envoyé* n'étoit pas incompatible avec la qualité d'*Affranchi*, qu'Atimetus pouvoit avoir acquise, plusieurs Affranchis ayant été employez à des ministeres fort importans, sous les Empereurs Romains. On trouve aussi 25 un *Atimetus* cité par Galien, au sujet d'un remede pour les yeux; & l'on a parlé 26 ci-devant d'un *Julius Atimetus* dont le nom se trouve dans une Inscription que nous avons rapportée au même endroit. Celle qui suit, & qui est à Rome, dans

19 *Part. 2. liv. 2. chap. 10.*
20 *Part. 1. liv. 1. chap. 13.*
21 *Voyez ci-dessus part. 2. liv. 1. chap. 9.*
22 *Ibidem.*
23 *Part. 2. liv. 3. chap. 11.*
24 *In Scribon. Larg. Compos. CXX.*
25 *De compoſit. pharmacor. local. lib. 4. cap. 7.*
26 *Part. 2. liv. 3. cap. 13.*

dans le Palais Farneſe, fait encore mention d'un *Atimetus*, que Rhodius prend auſſi pour le premier. C'eſt une fort jolie Epitaphe de la femme du même Atimetus, qui s'appelloit, dit-on, *Homonæa*; *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N. S.*

MORTE EST MIHI TRISTIOR IPSA
MOEROR ATIMETI CONJUGIS ILLE MEI.

Il faut enfin ajoûter à ces Inſcriptions, ſans les autres que l'on pourroit encore rapporter, celles dont il eſt parlé dans le chapitre précedent. Il y en a une d'un *L. Apulejus L. L. Eros*, qui pourroit bien avoir été un Affranchi de *Luce Apulée le Philoſophe*. Ce ne ſeroit pas le ſeul Médecin qu'il auroit eu entre ſes eſclaves. Il parlé lui-même d'un *Théniſon* qu'il appelle Médecin, & qui étoit à ſon ſervice. *J. C.*

Pour revenir à ce que nous avons commencé de dire, touchant les occupations des eſclaves par rapport à la Médecine, il faut encore ſavoir que la maniere dont elle ſe pratiquoit anciennement ayant fourni de l'occupation à beaucoup plus de perſonnes qu'on n'en employe aujourd'hui pour le même ſujet, ce fardeau tomboit aſſez naturellement ſur les eſclaves. La Médecine *Gymnaſtique*, dont on a parlé dans la premiere Partie, en occupoit ſeule un fort grand nombre. Combien ne falloit il pas de gens, pour ſervir ceux qui ſe baignoient, & ceux qui ſe faiſoient oindre, frotter &c. Les *Bains*, en particulier, étoient adminiſtrez par les 27 *Baigneux*, qui avoient ſous eux 28 ceux qui devoient entretenir le feu ſous les chaudieres, & prendre ſoin que l'eau du bain fût comme on la demandoit, & ceux qui avoient la charge de tenir propre le bain, & tout ce qui en dépendoit. On leur donnoit le nom de *Mediaſtini*. Il ſemble que cet office étoit à peu près le même que celui des *Soüillons*, ou des *Marmitons*. Néanmoins il ſe trouve quelques Epitaphes où on ne l'a pas jugé ſi abiet qu'on n'en ait voulu faire parade.

29 DIIS MANIBUS S.
TITO FLAVIO OLENO
SERVO ET PROCURAT.
BALNEI T. FLAVI. AUG.
VCT. MEDIASTINO
VIX. ANN. IX. MEN.
VII. D. VIII.
TITUS FLAVIUS T. L.
POLYMNESTUS.
MEDIASTINUS.
AUG. N. FAC. CUR.

Je ne ſai ſi *Procurator Balnei* étoit un ſynonime de *Mediaſtinus*, ou ſi c'étoit un emploi plus relevé. Ceux qui étoient commis ſur les bains s'appelloient *Præfecti balneis*. On peut voir dans l'Auteur que nous avons cité quelques Inſcriptions, où il eſt fait mention de ces derniers, qui n'étoient pas du rang des eſclaves.

27 *Balneatores.*
28 *Fornacatores.*
29 *Vid. Mercurial. de arte Gymnaſt. pag. 94. Edit. Friſii.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

Nous finirons par l'employ qu'on donnoit aux eſclaves, ou à d'autres perſonnes de la plus baſſe condition de *garder les malades*, de *les ſervir dans toutes leurs neceſſitez*, de *leur apprêter à manger* & même de pourvoir à tout ce qui concernoit *l'appareil de la ſepulture* de ceux qui mouroient, & *la ſépulture elle même*. Ceux qui avoient ſoin des malades, ou les *Garde-malades*, étoient appellez par raillerie *Medici ad matulam*, *Medici Coqui*. Quelques Auteurs leur ont auſſi donné le nom de *Clinici*, parce qu'ils ne bougeoient d'auprès du lit des malades. Mais ce n'eſt pas la propre ſignification du mot *Clinicus*, qui déſignoit, en ſon veritable ſens, un Médecin proprement dit, comme on l'a vû dans ce même chapitre. Martial détourne auſſi la vraye ſignification de ce mot dans une épigramme, où il parle d'un pauvre Chirurgien qui, faute d'employ, s'étoit mis à enterrer les morts, ou à les porter pour les mettre en terre, ou ſur le bucher;

Chirurgus fuerat, nunc eſt Veſpillo *Diaulus*
Cœpit quo potuit *Clinicus* eſſe modo.

La pointe de cette épigramme conſiſte dans l'équivoque, qui naît de la differente ſignification du mot κλίνη, d'où *Clinicus* a été formé, & qui ſignifie également *un lit*, & *une biere*. Ceux qui faiſoient le mêtier de Chirurgien s'appelloient *Veſpillones*, *Succollatores*. Mais ceux qui s'occupoient à laver les corps morts, à les oindre, à les mettre dans un drap, & à faire tout ce qui ſe faiſoit anciennement avant que de porter ces corps ſur le bucher, ou avant que de les enterrer, s'appelloient *Pollinctores*.

Dès que les Empereurs Romains eurent embraſſé le Chriſtianiſme, & que l'on eut établi des Hôpitaux, pour les pauvres malades, ces offices, & ceux dont on a parlé immédiatement auparavant, furent donnez à de certaines gens qui étoient appellez *Parabolani*. Alciat a crû que ce mot étoit compoſé de la prépoſition παρά, & de βῶλος, qui ſignifie *une motte de terre*; Parabolanus *quaſi adſcriptitius glebæ*, comme qui diroit *attaché à la terre*, parce que comme il n'étoit pas permis aux païſans de quitter leur labourage, ceux-ci ne pouvoient non plus abandonner les Hôpitaux. Mais il eſt plus naturel de dire, avec d'autres Savans, que *Parabolani* vient de 40 παράβολος, qui ſignifie *hardi*, *temeraire*; parce que ces pauvres gens expoſoient leur ſanté, & leur vie en ſervant les malades, particulierement lors qu'il y avoit des maladies contagieuſes.

Monſieur Godefroy croyoit que ces *Parabolani*, étoient tous du nombre des *Clercs*, ou des *Eccléſiaſtiques*, parce qu'il eſt parlé de cet office dans le titre 41 *de Epiſcopis, & Clericis*. Il ſe peut que quelques Eccléſiaſtiques euſſent embraſſé ce parti, mais il y a de l'apparence qu'ils n'étoient pas ſeuls dans cet employ. Il ſe peut auſſi, comme l'ont crû d'autres Savans, que ceux qui entroient dans cet ordre le fiſſent enſuite de quelque vœu, ou par un principe de religion. Mais la raiſon, pour laquelle il eſt parlé des Parabolani dans le Code *tit. des Evêques, & des Clercs*, c'eſt parce que l'élection de ces gens là dépendoit des Evêques. Le nombre de ces Para-

40 παραβαλλόμενος, ἐπικινδύνως, *qui s'expoſe*, ou *qui ſe met au hazard*, dit Heſychius On trouve divers autres exemples de ce mot pris dans cette ſignification. C'eſt auſſi ce même ſens qu'Aſclépiade appelloit une cure *dangereuſe*, & *témeraire*, φιλοπαράβολος; comme on l'a vû ci-deſſus, *part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 9. Vide Cælium Aurelian. acutor. lib. 1. cap. 15.

41 C. *Leg.* 17. & 18. *Lib.* 1. *Titul.* 3. *Codic. Theodoſ. Leg.* 16. *Titul.* 2.

Parabolani étoit reglé à six-cent pour la ville d'Alexandrie, comme on le recueuille de la Loi qu'on a citée. Cette même loi leur impose la nécessité de se tenir continuellement auprès des malades, ou dans les Hôpitaux, d'où ils ne devoient pas même sortir, pour assister aux Spectacles, auxquels tout le peuple étott appellé, ou pour aller au Palais entendre plaider, ce qui étoit permis à tout le monde. *Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.*

Au reste, il paroît par les propres termes des Lois qui parlent des *Parabolani*, que ce mot étoit en usage, & que cet office étoit déja établi avant ces Lois. En sorte qu'il semble que les Empereurs Theodose, & Justinien n'ont fait que regler la maniere des élection, le nombre, & le devoir de ces gens là, dont le nom pouvoit être ancien, quoique les réglements qui concernoient leur office fussent nouveaux.

Une autre chose qu'il est important de remarquer, c'est que ceux qui ont pris ces *Parabolani*, pour des Médecins proprement dits, se sont trompez grossierement. Ce qui a donné lieu à leur erreur c'est le mot *curare*, qui se trouve dans les Lois, où il est parlé de l'office dont il s'agit, & qui signifie également *guérir*, & *avoir soin*. Mais il est visible, que ce mot ne se peut prendre en cet endroit qu'en la derniere signification, & que *curare debilium ægra corpora*, (ce sont les propres termes de la Loi) ne signifie sinon *avoir soin des corps foibles, & infirmes des malades*. On peut ajoûter à cela que si les Parabolani avoient été des Médecins d'Hôpitaux, leur élection n'auroit pas dépendu des Evêques, & des Prêtres. Les *Archiatres*, ou les principaux Medecins des grandes villes, desquels on parlera ci-après, auroient été ceux qui les auroient élus, puis que ces Archiatres étoient obligez eux mêmes de voir les pauvres. On laisse à part la pensée d'Accurse, & celle de Pétrarque, qui croyoient que les Médecins sont appellez *Parabolani*, parce qu'ils se servent de beaucoup de *paraboles*, c'est à dire, selon l'explication de ces Auteurs, parce qu'ils parlent beaucoup. C'est une pauvreté, qui ne vaut pas la peine d'être refutée.

CHAPITRE III.

Des Médecins qui vivoient sous les Empereurs Tibere, Caligula, & Claude.

JE pense qu'on peut mettre sous ces deux Empereurs les cinq Médecins suivans, dont 1 Pline fait mention; Arruntius, Calpetanus, Rubrius, Albutius, Stertinius. Ce sont les mêmes que l'on a voulu indiquer lors que l'on a dit, au chapitre précedent, qu'il s'étoit trouvé des Romains de familles considerables qui avoient exercé la Médecine dès les commencemens de l'Empire. Je crois qu'ils ont vêcu, comme je l'ai dit, sous Tibere, & sous Caligula, ou pour le plûtôt sur la fin du Regne d'Auguste. Il paroît du moins par le témoignage de Pline, qui est le seul Auteur qui parle de ces Médecins, qu'ils ont vécu avant *Valens*, qui vivoit sous Claude. Ils étoient, à ce que dit le même Pline, chez les Princes, ou chez les Empereurs, à CCL.

1 *Lib. 29. cap. 1.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

mille Sesterces, c'est à dire, à vint-cinq mille livres d'appointement par année. Cet Auteur ajoute, *que Q. Stertinius, en son particulier, faisoit beaucoup valoir aux Princes la facilité qu'il avoit de se contenter de cinq cens mille Sesterces*, qui font cinquante mille livres; *au lieu qu'il en pouvoit gagner soixante mille, à conter ce que lui valoit l'une après l'autre chaque maison de la ville. L'Empereur Claude*, poursuit nôtre Auteur, *donnoit le même appointement au frere de Stertinius; & quoi que ces deux freres eussent consumé leurs revenus par des ornemens publics qu'ils avoient fait faire dans la ville de Naples, ils laisserent encore à leurs héritiers trente millions de Sesterces*, c'est à dire, trois millions de livre. *Mais Arruntius étoit celui qui tenoit alors le haut bout.* Le frere de Stertinius, qui n'est pas nommé autrement, étoit, comme il paroit, plus jeune que lui, & que les autres dont on a parlé, ayant seulement vécu sous Claude. Voila ce que dit Pline de ces Médecins, qui est tout ce que l'on en sait. On parlera encore ci-après des Médecins des Empereurs, quand on en sera à ceux qui ont vécu sous Neron.

Il y avoit aussi, sous le Regne de Tibere un Médecin Grec nommé CHARICLES, duquel 2 Tacite rapporte ce qui suit. *On conut*, dit cet Historien, *que l'Empeur Tibere étoit sur sa fin, par l'adresse d'un fameux Médecin nommé Charicles, qui n'étoit pas Médecin ordinaire de cet Empereur, mais qu'on appelloit quelquefois dans les consultations qui se faisoient sur sa maladie. Celui-ci, après avoir mangé avec le Prince, feignant de partir pour un Voyage, lui prit la main comme pour la baiser, mais à dessein de lui tâter le pouls. Toutefois il ne pût le faire si adroitement que Tibere, ne s'en apperçût. Mais soit qu'il en fut offencé ou non, & peut-être pour mieux cacher son dépit, il n'en fit aucun semblant; au contraire, il fit couvrir de nouveau la table, y demeurant plus long-temps qu'il n'avoit accoûtumé, comme pour mieux régaler son ami qui étoit sur son départ. Cependant Charicles assura Macron que l'Empereur n'avoit pas plus de deux jours à vivre, & que son pouls déclinoit sensiblement.* Tacite ajoûte *que le seizieme de May* (qui pouvoit être la fin du terme de Charicles avoit marqué) *Tibere tomba en défaillance, en sorte qu'on crût qu'il étoit mort; mais qu'étant revenu à lui, Macron le fit étouffer à force de couvertures qu'on lui jetta dessus.* C'estoit là un moyen sûr de faire réussir le prognostic du Médecin. Tibere étoit fort prévenu contre la Médecine, comme le remarque dit Tacite. Il disoit même ordinairement 3 *qu'un homme qui passoit trente ans ne devoit plus avoir besoin de Médecins.* Néanmoins, il paroît, par ce qui a été dit, qu'il ne laissoit pas de faire de l'honneur à ceux de cette profession, ayant reçu à sa table le Médecin, dont on a parlé, que Tacite appelle d'ailleurs *l'ami* de l'Empereur. Il se peut même qu'il leur donnât des appointemens considerables, quoi qu'il prît rarement leurs avis. 4 Charicles est cité en quelques endroits par Galien.

FABIANUS PAPIRIUS, qui vivoit aussi sous Tibere, avoit écrit *des animaux & des causes naturelles.* Il étoit savant Philosophe, & d'ailleurs fort éloquent.

5 Pline

---

2 *Annal. lib. 6.*

3 Suëtone remarque aussi que Tibere, avoit joüi d'une très-bonne santé pendant presque tout le temps de son Régne, quoi que depuis l'âge de trente-ans, il se fût toûjours conduit à sa fantaisie, sans consulter ni appeller aucun Médecin. On trouve dans Plutarque quelque chose d'un peu different: *Tibere*, dit cet Auteur, *vouloit qu'il fût honteux à un homme qui avoit plus de soixante-ans de tendre son bras à un Médecin.* Plutarque met soixante-ans au lieu de trente. (*De tuenda Valetudine, & Anseni capessenda sit Respublica.*)

4 *Pharmacor. local. lib. 2. cap. 2.*

Unable to display this page

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J. C.

écrit tout au long les noms, & le poids, ou la quantité de chaque ſimple, pour éviter les fautes qu'on pouvoit faire en prenant une lettre numerale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Cela ſuppoſe que les Médecins avoient déja alors la coûtume d'écrire en mots abregez, & de ſe ſervir de chiffres, ou de caracteres particuliers, comme on fait aujourd'hui; mais Ménecrate ne trouvoit pas cela à propos, pour les raiſons que l'on a touchées.

11 Entre les médicamens qu'il décrivoit dans ce livre, il y en avoit de ſon invention, comme *l'Emplâtre* que l'on appelle *Diachylon*, c'eſt à dire, *compoſé de ſucs*, qui eſt encore aujourd'hui fort en uſage.

12 Cælius Aurelianus cite un Ménécrate qu'il appelle *Menecrates Zeophletenſis*, qui pourroit être le même.

13 HERAS *Cappadocien* eſt auſſi conté par Galien, entre ceux qui ont bien écrit *de la compoſition des medicamens*. Il remarque que ce Héras a vécu, ou a écrit après Ménécrate, & devant Andromachus, Médecin de Neron; c'eſt à dire, depuis le commencement du Régne de Tibere, juſques à la fin de celui de Claude. Il faut qu'il eût deja écrit ſous le premier de ces deux Empereurs, puis qu'il eſt cité par 14 Celſe, duquel il pouvoit être contemporain.

CYRUS, Médecin de Livie, femme de Druſus, ne nous ſeroit pas conu, ſans une Inſcription qui nous a conſervé ſon nom, & qui nous a appris ſon employ. Il ſe trouve auſſi dans une autre Inſcription un *Cyrus* de *Lampſaque*, qui eſt appellé *Archiatre*. Aëtius en cite un troiſiéme, qui étoit *d'Edeſſe*, & pareillement *Archiatre*. On parlera de cette charge, ou de ce titre dans le livre ſuivant.

Entre les Médecins dont il a été parlé ci-devant, & qui ont vécu ſous Tibere, il ſe trouve *Celſe*, & *Eudeme*, le Médecin de la même Livie que nous venons de déſigner.

Le Regne de Caligula a ſi peu duré, qu'il eſt impoſſible de marquer préciſement les Médecins qui ſe diſtinguoient alors. Mais il faut conter qu'une partie de ceux que nous mettons ſous Tibere, & quelques-uns de ceux que nous rangeons ſous Claude, ont auſſi vécu ſous Caligula. Le ſeul Médecin, dont je ſache qu'il ſoit parlé dans l'hiſtoire de cet Empereur, c'eſt un nommé ARCION, qui fut appellé, à ce que dit 15 Joſeph, pour penſer ceux qui avoient été bleſſez dans l'émute arrivée lors que le même Empereur fut aſſaſſiné. Mais comme Joſeph étoit étranger il ſe peut qu'il n'ait pas bien écrit le nom de ce Médecin, & que ce ſoit *d'Alcon*, fameux Chirurgien, qu'il ait voulu parler. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable que le Chirurgien que l'on vient de nommer, a certainement vécu ſous Claude, Succeſſeur de Caligula, comme on le verra bien tôt; & que cet Hiſtorien Juif a pû aiſément être trompé par le ſon preſque égal des conſones *l*, & *r*, que l'on prend ſouvent l'une pour l'autre. Il eſt vrai qu'il y a encore un *i* de trop, mais ce peut être autant la faute des Copiſtes que celle de l'Auteur.

Le premier Médecin qui ſe préſente, ſous le regne de Claude, c'eſt SCRIBONIUS

---

11 *Galen. de medicam. gener. lib. 7. cap. 9.*
12 *Tardar. lib. 1. cap. 4.*
13 *Pharmacor. local. lib. 6. cap. 4.*
14 *Lib. 5. cap. 22.*
15 *Lib. 19. chap. 1.*

BONIUS LARGUS. Nous avons de lui un *Recueuil de Compoſitions de médicamens*, qu'il avoit dédié à *C. Julius Calliſtus*, 16 celui de tous les Affranchis de Claude qui étoit le plus dans la faveur. Ce n'eſt pas par cette dédicace ſeule, qu'on peut juger du temps auquel Scribonius a vécu. Cet Auteur parle en un endroit de Meſſaline & de Claude, d'une maniere qui ne permet pas de douter qu'il n'ait écrit ſous leur Regne; 17 *Meſſaline*, dit-il, *l'épouſe de nôtre Dieu Céſar.* *Depuis le commencement du Siecle xl. juſqu'à l'An xl. de N.S. J.C.*

18 Quelques Savans ont crû que l'ouvrage de Scribonius avoit été écrit en Grec, & que ce que nous avons, qui eſt en Latin, n'eſt qu'une traduction, qui a même été faite long-temps après. Ce qui leur a donné lieu de croire cela c'eſt qu'il leur a ſemblé que le Latin de Scribonius ne répond pas à la pureté, que cette langue conſervoit encore du temps de Claude. Ils ont même voulu montrer des fautes du Traducteur dans cette prétendue verſion. Mais Rhodius a fait voir que ces Savans ſe trompoient, & que nôtre Scribonius a tout l'air d'un original; quoi que le langage n'en ſoit pas tout à fait ſi pur que celui de Celſe, qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup; ce qui prouve ſeulement, ſelon Rhodius, que ceux qui vivent dans le même temps ne parlent pas toûjours également bien.

Quant à la perſonne de Scribonius, ſon nom marque qu'il étoit Romain, & de la famille *Scribonia*; à moins qu'on ne crût qu'il avoit emprunté ce nom de cette même famille, à l'imitation des autres étrangers dont on a parlé ci-devant; mais ſi cela étoit il auroit joint ſon nom propre à ce dernier.

Il s'agiroit de voir quels étoient les médicamens de Scribonius, quelle étoit leur matiere, la maniere de les compoſer, leurs qualitez &c; mais comme on aura lieu de traiter ce même ſujet à fond, à l'occaſion de quelques autres Médecins qui ont vécu ſous le Régne ſuivant, on n'en dira pas davantage pour le preſent.

19 XENOPHON, Médecin de Claude, fut ſi avant dans la faveur, que cet Empereur obligea le Senat à faire un édit par lequel on exemptoit, à la conſideration de ce Médecin, les habitans de l'Iſle de Cos, de tous impôts pour toûjours. Cette Iſle étoit la patrie de Xénophon, qui ſe diſoit de la race des Aſclépiades, ou des deſcendans d'Eſculape. Mais ce bienfait n'empêcha pas ce méchant homme, qui avoit été gagné par Agrippine, de hâter la mort de ſon Prince, en lui mettant dans le gozier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poiſon très prompt. Il faut bien diſtinguer le Xénophon dont on vient de parler d'avec le diſciple d'Eraſiſtrate, du même nom, dont on a parlé ci-devant.

20 Galien parle d'un PAMPHILE qui gagna beaucoup à Rome par un médicament qu'il avoit, lors que la maladie appellée *Mentagra*, y avoit cours. Je ne ſai ſi c'eſt le même dont j'ai déja dit un mot, au ſujet 21 d'Hermes Triſmégiſte, & qui s'étoit entierement jetté ſur les remedes ſuperſtitieux ou tirez de ſimples que perſonne n'a jamais vû. Galien qui en parle auſſi, & qui dit ce que l'on vient de rapporter, fait encore mention d'un Pamphile 22 *Droguiſte*

16 *Plin. lib. 36. cap. 7. Dion. lib. 59.*
17 *Meſſalina Dei noſtri Cæſaris.* Compoſ. LX.
18 *Vide Cornarii præfat. in Marcellum Empiricum.*
19 *Tacit. Annal. lib. 12, ſub finem.*
20 *De compos. medicament. local. lib. 5. cap. 7.*
21 *Part. 1. liv. 1. chap. 5.*

Depuis le commencement du Siecle xl. jusqu'à l'An xl. de N. S. J.C.

22 *Droguiſte* qui avoit décrit quelque compoſition de médicament. Lequel que ce fut de ces Pamphiles qui eut le remede pour la maladie appellée *Mentagra*, il vivoit ſous Claude, puis que c'eſt ſous cet Empereur que l'on voit pour la premiere fois en Italie cette nouvelle eſpece de maladie. C'étoit comme une mauvaiſe *Dartre*, qui commençoit par le *menton*, d'où elle fut nommée *Mentagra*, & s'étendoit ſucceſſivement aux autres parties du viſage, ne laiſſant que les yeux de libres, & deſcendoit enfin ſur le col, ſur la poitrine, & ſur les mains. Cette maladie ne cauſoit pas de la douleur, & n'étoit pas dangereuſe pour la vie, mais c'étoit quelque choſe de ſi laid, & de ſi affreux, qu'on auroit préferé la mort. 23 Pline, de qui nous tenons ces circonſtances, ajoûte que les femmes, ni le menu peuple, ni les eſclaves n'en furent pas atteints, mais ſeulement les hommes de la premiere qualité. On fit venir, continue cet Auteur, des Médecins d'Egypte, qui eſt un païs fertile en ſemblables maux. La méthode qu'on ſuivoit pour la cure étoit de brûler, ou de cautériſer en quelques endroits juſqu'aux os, à moins de quoi le mal revenoit; ce qui faiſoit des cicatrices encore plus vilaines que le mal n'étoit laid. Les Médecins y trouverent ſi bien leur conte, que Manilius Cornutus, Gouverneur de l'Aquitaine, traita pour la ſomme de 24 deux cens Seſterces, *c'eſt à dire vint mille livres*, avec celui qui entreprit de le guerir. Voila ce que dit Pline, par où l'on voit que la maladie dont il s'agit n'étoit nouvelle, que par rapport aux parties où elle s'attachoit.

Cet Auteur parle, dans le même chapitre, d'une autre maladie, qui eſt *le Charbon*, qu'il prétend avoir ſeulement commencé de paroître du temps que L. Paulus, & Q. Marcius étoient Cenſeurs, l'An de la Fondation de Rome DXC. Lon a vû ci-deſſus qu'Hippocrate, qui vivoit trois cens ans auparavant, conoiſſoit déja cette maladie par le même nom; en ſorte qu'il faut auſſi expliquer, ce que dit Pline de la nouveauté de ce mal, comme ce qu'il a dit du précedent, c'eſt à dire, que ce n'étoit un mal nouveau, qu'à l'égard des parties qui en étoient atteintes, qui étoient le gozier, la langue, & l'eſtomac. Ce que Pline ajoûte que la province Narbonnoiſe étoit particulierement ſujette à cette maladie, marque ſeulement que ce pouvoit être une eſpece particuliere de charbon. Cela eſt confirmé par ce que 25 quelques autres modernes écrivent que cette ſorte de *Charbon* eſt encore aujourd'hui une maladie à quoi ceux de cette Province ſont ſujets, & qui s'appelle par cette raiſon *le Charbon Prouençal.*

Le frere de *Stertinius*, qui n'eſt point autrement nommé par Pline, vivoit auſſi ſous Claude. On a déja parlé de lui à l'occaſion des Médecins qui ont vécu ſous Tibere. 26 *Valens*, que l'on rangé entre les Méthodiques, étoit du même temps. Il y avoit auſſi en ce temps-là un HYMENEE, Affranchi de Claude, comme

---

22 μυγματοπώλης; *de compos. medicament. local. lib. 7. cap. 3.*

23 *Lib. 26. cap. 1.*

24 Cette ſomme eſt marquée de cette maniere dans Pline, HS $\overline{CC}$. Cette ligne qui eſt au deſſus des deux C. marqueroit qu'il faut entendre deux cens fois cent mille Seſterces, qui font deux millions de livres. Mais cette ſomme paroiſſant trop exceſſive, pour avoir été le ſalaire d'un Médecin, le P. Hardoüin a raiſon de croire qu'il faut entendre ſeulement deux cens grands Seſterces, qui ſont la ſomme qu'on a marquée.

25 *Voyez les notes du P. Hardoüin ſur ce paſſage de Pline.*

96 *Voyez ci-deſſus part. 2. liv. 4. ſect. 1. chap. 1.*

Unable to display this page

HISTOIRE DE LA MEDECINE,

TROISIEME PARTIE,

LIVRE SECOND.

Où il eſt parlé des Médecins qui ont vécu depuis l'an xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl, ſous les Empereurs Neron, Galba, Othon, Vitellius, Veſpaſien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan, & Adrien. A l'occaſion de ces Médecins on traite principalement de la matiere, & de la compoſition des médicamens; & de la qualité, ou du titre, d'Archiatre. Il y a auſſi quelque choſe concernant l'Anatomie.

CHAPITRE I.

Des Médecins qui ont vécu ſous Néron, Galba, Othon, & Vitellius. Du titre d'ARCHIATRE poſſedé par ANDROMACHUS; & de toutes les ſortes de médicamens dont on ſe ſervoit alors.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An xxl.

ENtre les Médecins qui ſe ſont diſtinguez ſous le Regne du premier de ces Empereurs, STATIUS ANNÆUS tenoit un rang très-conſiderable.

1 Il étoit ami particulier de Seneque. On ſait que ce Philoſophe ayant été condamné à la mort par Néron, ſe fit ouvrir toutes les veines, & ſe mit dans un bain chaud. Comme cela ne le faiſoit pas mourir aſſez tôt à ſon gré, Statius Annæus lui rendit le triſte office de lui préſenter dans une coupe le même poiſon que les Athéniens avoient donné à Socrate, c'eſt à dire, du ſuc de *Cigue*; mais l'Auteur de qui cette remarque eſt tirée, ajoûte que le corps de Seneque avoit déja été ſi fort refroidi par l'écoulement de ſon ſang, que ce poiſon ne fit point d'effet ſenſible. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

2 Crinas, Médecin de Marſeille, s'étant venu établir à Rome ſous le même Regne, s'acquit une grande réputation, en affectant de régler la nourriture, tant des ſains que des malades, ſelon les mouvemens des Aſtres tels qu'ils ſont marquez dans les Ephémérides des Mathématiciens, qui eſt ce que nous appellons des *Almanachs*. Cela le faiſoit paſſer pour plus circonſpect, & plus religieux que les autres Médecins, & lui fit gagner de grandes ſommes. En effet, il falloit qu'il fût bien riche pour donner, comme il fit en mourant, un million de livres à la Ville de Marſeille pour en rebâtir les murailles; ayant autant dépenſé d'ailleurs pour d'autres bâtimens.

3 La même ville fournit encore à Rome dans le même temps un Charmis, qui accuſoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui. Son principal ſecret conſiſtoit à faire pratiquer les bains d'eau froide, même au cœur de l'hyver, ce qui néanmoins n'étoit pas nouveau, puis que *Muſa*, & *Euphorbus* avoient déja mis en uſage ces mêmes bains long-temps auparavant, comme on l'a vû ci-deſſus. Quoi qu'il en ſoit, Charmis fût ſi bien perſuader ſon monde, *qu'il ſe trouva*, dit Pline, *des vieillards Conſulaires qui faiſoient gloire d'être vûs tout roides de froid au ſortir de l'eau.* Ce Médecin fit auſſi une grande fortune; il ſavoit du moins ſe faire bien payer. L'Auteur que l'on vient de citer nous apprend que Charmis exigea une fois d'un ſeul malade, qui étoit de quelque Province de l'Empire Romain, la ſomme de deux cens grands Seſterces, ou vint mille livres. Il avoit inventé un Antidote, à l'imitation de la Theriaque, auquel il donna ſon nom. On en trouve la compoſition dans 4 Galien.

On conte ſous le même Regne un Evax, Roi des Arabes, que Pline dit avoir écrit un livre *des proprietez des plantes*, & l'avoir dédié à Néron. Mais 5 Monſieur de Saumaiſe a remarqué que les deux lignes où il eſt parlé de ce Roi ont été ajoûtées au texte de Pline, dans les meilleurs exemplaires duquel elles ne ſe trouvent point. 6 Le P. Hardoüin confirme la même choſe, Saumaiſe ajoûte qu'il n'a rien lû dans aucun ancien Auteur qui concerne cet *Evax*, dont il croit que le nom a été formé de celui de *Cratevas*, qui eſt nommé immédiatement après, & qui ſe trouve écrit dans quelques exemplaires avec un *x*, *Cratevax*. Néanmoins le même Saumaiſe dit que 7 *Marbodæus, qui étoit un Poëte Francois du ſiecle onzieme*,

1 *Tacit. Annal. lib. 15. cap. 64.*

2 *Plin. lib. 29. cap. 1. Voyez ci-devant part. 1. liv. 2. chap. 3. ce qui eſt dit au ſujet de Petoſiris.*

3 *Plinius ibidem.*

4 *De antidotis lib. 2.*

5 *De homonymis hyles jatricæ, in prolegomenis.*

6 *In Plin. lib. 25. ſect. 4.*

7 *Vid. Geſner. Bibliothec. Tiraquell. de Nobilitate, cap. 31. Voſſium de Poëtis Latinis; & Fabricii Bibliothec. Latin. titul. Marbodeus.*

Unable to display this page

encore, c'eſt à dire, qu'il ne pouvoit pas y avoir des Médecins des Empereurs avant que les Empereurs fuſſent établis. Voila ce que dit cet Auteur, à quoi l'on peut répondre que les Rois, ou les Souverains, qui ont été en d'autres païs, pouvoient également avoir donné le nom d'Archiatres à leurs Médecins, ſi ce nom ſignifie *le Médecin du Prince*. Mais on peut dire auſſi, en retorquant l'argument, que ſi Archiater ſignifie *le Prince*, ou *le premier des Médecins*, il ſemble que les Grecs n'auroient pas manqué de donner ce titre à Hippocrate, à Eraſiſtrate, & à divers autres grands Médecins, dont on a parlé ci-devant. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un fait conſtant qu'il ne s'eſt point parlé d'Archiatres avant les Empereurs. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Mercurial ſe ſert encore de deux autres preuves; la premiere c'eſt qu'Andromachus n'eſt pas ſimplement appellé Archiatre, mais qu'il eſt appellé l'*Archiatre de Néron*; la ſeconde, c'eſt que ſi *Demetrius*, & 13 *Magnus*, qui ſont appellez Archiatres par le même Auteur qui parle d'Andromachus, & qui ont poſſedé ce titre ſous les Antonins, n'avoient pas été les Médecins de ces Empereurs, on ne voit pas pourquoi ils auroient eu le titre d'Archiatres, préferablement à *Archigene*, à *Soranus*, & à divers autres Médecins qui étoient à peu près du même temps, & qui ont été trés-celebres.

14 Alciat eſt d'un troiſiéme ſentiment, qui ſemble tenir le milieu entre celui d'Accurſe, & celui de Mercurial. Il croit 15 que l'archiatre eſt effectivement *le Prince des Médecins*, parce qu'il eſt *le Médecin du Prince*; celui qui eſt Médecin du Prince étant par la même raiſon au deſſus des autres Médecins, ou du moins étant regardé de cette maniere; mais il ne s'enſuit pas de là, ſelon ce Juriſconſulte, que le mot ἀρχίατρος ſoit formé de τῶ ἄρχω ἰατρὸς. Il eſt vrai, comme le remarque Meibomius, qu'Alciat dit quelque choſe immédiatement auparavant que l'on n'entend pas bien, mais il conclud, à mon avis, d'une maniere aſſez claire.

Voila trois ſentimens ſur cette affaire, car celui de Chaſſanée ne doit pas être conté. Je ne ſai ſi Alciat a été ſuivi par quelcun, mais le gros des Savans ſe trouve partagé, à l'égard de l'explication d'Accurſe, & de celle de Mercurial. Ce dernier a pour lui *Cuias*, *Zwinger*, *Caſaubon*, *Mattius*, & *Voſſius*, comme le remarque *Meibomius*, qui ne laiſſe pas, nonobſtant l'autorité de tant de grands hommes, auxquels on peut encore joindre 16 *Godefroy*, & *Atteſerra*, de ſe ranger du côté d'Accurſe. Celui-ci avoit d'ailleurs été ſoutenu par *Tiraqueau*, par *Beroalde*, par *Jules Alexandrin*, par *Guido Pancirollus*, par *Vives*, par *Cagnatus*, & par *Gaſpar Hoffman*, auxquels 17 *Ménage* ſe joint encore.

La premiere raiſon qu'apporte Meibomius, & qu'il a priſe de Cagnatus, c'eſt que de tous les autres mots Grecs qui commencent par *Archi*, comme *Architectus*; *Archiepiſcopus*; *Architriclinus*; *Architeſtes*; *Archiereus*, pas un ne déſigne rien qui appartienne au Prince, ou qui regarde le Prince; mais tous ces mots marquent également quelque choſe qui eſt la premiere, ou la plus excellente en ſon genre. De même, dit Meibomius, *l'Archiatre* n'eſt pas *le Médecin du Prince*, mais *le Prince*, ou *le Premier des Médecins*; autrement ce mot ſeroit le ſeul excepté de la regle dont on

13 On a parlé de ce Medecin ci-devant; part. 2. liv. 4. ſect. 2.

14 *Ad lib. 2. Codic. Titul de Comitibus, & Archiatris. 6.* Etymologiæ ratio non inde deduci debet quòd ἀρχίατροι eſſent ἃ ἄρχω ἰατροὶ, ſed quòd primi principeſque Medicorum illi exiſtimandi ſint quos in aula ſua Imperator habet. *Ibidem.*

15 *In Caſſirdori Formul. Comitis. Archiatroeum.*

16 *In Codic. Theodos.*

17 *In amœnitatib. Juris.*

Unable to display this page

timent de Mercurial. Mais outre que ce Jurisconsulte ne prouve pas ce qu'il avance, on peut lui opposer, qu'il y avoit des Archiatres en d'autres villes que dans les deux Capitales de l'Empire; comme à *Alexandrie*, où il y avoit un Archiatre nommé *Théon*, & à *Edesse*, ville de Syrie, où il y avoit un autre Archiatre nommé *Cyrus*, ainsi qu'on l'a remarqué ci-devant. Je ne sai ce que l'on peut répondre à cela, si ce n'est que l'on dit que Theon, & Cyrus pouvoient être tous deux Archiatres de Rome, ou de Constantinople, quoi que l'un fût d'Alexandrie, & l'autre d'Edesse; en sorte que ces dernieres villes doivent être regardées comme leur patrie, & non pas comme le lieu où ils avoient leur employ. Mais si l'établissement des Archiatres de Rome, & de Constantinople étoit d'un aussi grand usage qu'il paroît par ce qui a été dit, on ne voit pas pourquoi on n'en auroit pas aussi établi dans toutes les bonnes villes de l'Empire. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

De cette maniere la difficulté touchant l'étymologie du mot Archiater subsisteroit toûjours, & il seroit toûjours incertain lequel auroit raison de Mercurial, ou de Meibomius. Si j'ose dire ce que je pense là-dessus, il me semble que le premier argument de Meibomius est très-fort, & que si l'on a égard à la justesse de l'Etymologie, ou à l'analogie grammaticale, qui dit *Archiater*, dit *un Médecin du premier rang*, ou *un Médecin qui est par dessus les autres*. La plûpart des preuves que ce savant homme apporte d'ailleurs pour soûtenir cette signification, ne sont pas moins convaincantes. Mais cela n'empêche pas que si l'on fait réflexion sur l'office des Anciens Archiatres, ou des Archiatres proprement dits, on ne voye que s'ils n'étoient pas *les Médecins du Prince*, par rapport à l'Etymologie de leur nom, ils l'étoient à l'égard de leur office, ou de leur employ, & en ce sens là Mercurial pourra aussi avoir raison. Il est clair premierement, pour ce qui regarde les *Archiatres du Palais*, qu'ils étoient les Médecins des Empereurs, ou de la Cour; quoi que tous ceux qui servoient la Cour ne fussent pas nécessairement Archiatres, comme on le verra ci-après. Secondement pour ce qui est des *Archiatres Populaires*, on peut dire qu'ils étoient aussi en quelque façon les Médecins du Prince, puisqu'ils étoient, aussi bien que les autres, aux gages du Prince, & même que le Prince ou l'Empereur les nommoit, ou les confirmoit, après qu'ils avoient été élus par leurs Collegues, comme on le verra dans la suite.

Cela supposé, il ne reste plus qu'à savoir pourquoi ces Médecins du Prince, ou du Public étoient donc appellez *Archiatres*, ou *les premiers des Médecins*? Or il est aisé de répondre à cette question en disant que c'est parce que ces mêmes Médecins prenoient le pas devant les autres, ce qui suffisoit pour les faire appeller *Archiatri*, c'est à dire, *Médecins du premier rang*, quoi qu'ils ne fussent pas toûjours les premiers en mérite. Ceci revient à peu près au sentiment d'Alciat. J'ajoûte que cette prérogative, je veux dire le rang qu'on leur donnoit, étoit un honneur attaché à leur employ, & dont les Médecins des Princes étoient sans doute en possession avant que le titre, dont il s'agit eût été inventé; car il est certain que ce même titre avoit été inconu aux anciens Grecs, & que l'on ne commença à le mettre en usage qu'environ le temps que Mercurial a marqué, ou peut être même assez long-temps après, comme on le remarquera dans la suite.

On pourra demander en second lieu a quoi étoient donc utiles les autres Médecins, si les Archiatres étoient destinez à servir le Prince, & le Public? Je répons que l'établissement des Archiatres *Populaires*, qui étoit principalement fait en vûe de soulager les pauvres, n'empêchoit point les riches d'appeller tel des autres Médecins que bon leur sembloit. De cette maniere ces derniers Médecins ne laissoient pas d'être fort employez, & il s'en pouvoit trouver de fort habiles parmi eux, les charges publiques ne se donnant pas toûjours aux plus capables; outre qu'il

se

Depuis l'An xl de J. C. jusqu'à l'An cxl.

se peut que plusieurs Médecins qui aimoient leur liberté refusassent d'être aggregez au nombre des Archiatres, pour éviter la sujétion. On pourroit encore faire une troisiéme question, savoir si le mot Archiater a toûjours eu la même signification? On y répondra en finissant ce discours.

Ce que l'on a dit du salaire, des privileges, & de l'élection des Archiatres est tiré de diverses Loix que les Empereurs ont faites sur ce sujet, & de quelques écrits des Auteurs qui vivoient en ces temps-là. On trouve premierement 22 que les Archiatres avoient des Salaires du Prince, ou du Public, & que moyennant ces Salaires, ils devoient voir tous les malades, autant les riches que les pauvres, sans rien prétendre d'eux, que ce que l'on vouloit bien leur donner après la fin de la maladie. Il paroît en second lieu par les mêmes Loix que l'on avoit attaché divers privileges à l'employ des Archiatres; que ces Médecins étoient exempts de tous les impôts de l'Empire Romain, pour eux, pour leurs femmes, & pour leurs enfans; qu'ils n'étoient obligez de loger, ni soldats, ni autres dans les Provinces; qu'ils ne pouvoient point être tirez en jugement, ou être obligez de se trouver eux-mêmes devant le Juge, ou emmenez prisonniers; qu'il étoit défendu sous de grandes peines de leur faire insulte &c. La Loi qui porte cela semble même rendre communs ces privileges à 23 tous les Médecins, ou du moins à quelques uns de ceux qui n'étoient pas du nombre des Archiatres; mais il se trouve d'ailleurs qu'une 24 autre Loi n'attribue ces mêmes privileges qu'aux seuls Archiatres du Palais, & à ceux de la ville de Rome. Il paroît en troisiéme lieu que les Archiatres servoient, comme on l'a dit, les Empereurs, & le Public; & que ceux qui avoient servi assez longtemps, ou à qui l'on trouvoit à propos de donner congé, étoient appellez *Exarchiatri*, ou *ex Archiatris*. Il paroît enfin qu'il y avoit un *College des Archiatres*, composé d'un certain nombre de Médecins, 25 qui prenoient rang, selon l'ancienneté de leur reception; en sorte que s'il en mouroit quelcun on en mettoit un autre en sa place, qui étoit le dernier de tous; 26 que c'étoit le College qui jugeoit de la capacité des prétendans, & qui les élisoit; mais que l'Empereur les confirmoit après qu'on les avoit élus, où même les nommoit auparavant, & les proposoit aux Archiatres, qui les examinoient ensuite, & les recevoient dans leur Corps.

Ce n'est pas qu'il n'y eût quelquefois des difficultez à l'égard de ce dernier article. L'Auteur que nous venons de citer nous apprend qu'un Médecin nommé *Jean*, de famille Patricienne, ayant obtenu de Théodose la survivance de la charge d'un Archiatre nommé *Epictete*, prétendit ensuite avoir la seconde place, qui étoit celle qu'Epictete avoit tenue. Il se fondoit sur ce qu'il avoit servi dans le Palais, & sur les Lettres de l'Empereur. Cette affaire fit beaucoup de peine au College des Archiatres; parce qu'une partie d'entr'eux vouloient que l'on se tînt à la Loi, & que les autres n'osoient pas se déclarer contre la volonté de l'Empereur. On résolut enfin d'en écrire à l'Empereur lui-même, & d'attendre sa décision. Au reste, on peut recueuillir d'ici que tous les Médecins qui servoient dans le Palais n'étoient pas du nombre des Archiatres; puisque ce Jean, dont parle Symmachus, avoit servi dans le Palais avant que d'être Archiatre, & qu'il vouloit 27 faire valoir son

---

22 *Codic. lib.* 10. *Titulo* 52. *de Professor. & Medic. leg* 6. & 9.

23 *Medicos, & maxime Archiatros.* Ce sont les termes par où commence la Loi sixiéme que l'on a citée ci-devant.

24 *Codic. Lib.* 12. *Titulo de Metatis & Epidemeticis.*

25 *Codic. lib.* 10. *Titul. de Professionibus & Medicis.*

26 *Symmachi lib.* 10. *Epistol.* 40.

27 *Fultus Palatinæ militiæ privilegio.* Symmachus ibid. *Militia* signifie ici *le service.*

son service précedent pour obtenir la seconde place dans le College des Archiatres, contre les Loix Imperiales. Il est même remarqué qu'on lui citoit des exemples de ceux qui ayant passé du service du Palais, dans le College dont il s'agit, avoient suivi l'ordre établi par les mêmes Loix. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Voila pour ce qui regarde les Archiatres en géneral. Il faut maintenant dire un mot de la *Comitive*, ou du titre de *Comte*, dont on honoroit en particulier les Archiatres du Palais. On distinguoit entre la Comitive du premier rang, & celle du second; & 28 les Archiatres, dont on vient de parler, parvenoient à l'une & à l'autre. Ceux qui obtenoient la Comitive du premier ordre alloient de pair avec les *Ducs*, & les *Vicaires*; & il semble que ces dignitez étoient au commencement communes à plusieurs Archiatres, ou qu'il y avoit plusieurs de ces Comtes dans un même temps; mais enfin l'on en établit un seul, duquel dépendoient tous les Archiatres, & même tous les autres Médecins.

Ce fut sous les Rois Goths que ce dernier établissement commença, comme le remarqué Godefroy dans ses notes sur le Code Théodosien, & comme on le recueuille de la *Formule du Comte des Archiatres* que Cassiodore nous a laissée. Il paroît de la maniere que ce dernier en parle, que la chose étoit toute nouvelle de son temps; 29 *N'est ce pas*, dit Cassiodore ou la Formule, *une preuve que l'on néglige entierement le bien de la Societé, qu'il n'y ait point de Juge établi sur la Médecine*? Or Cassiodore vivoit sous *Théodoric*. On voit par là que ce Juge n'étoit pas auparavant. Le pouvoir du Comte des Archiatres est exprimé par les termes de la même Formule. 30 *Nous vous honorons dès à present de la dignité de* Comte des Archiatres, *afin que vous soyez seul distingué entre les Maitres de la santé, & que tous ceux qui auront quelque different, par rapport à la Médecine, s'en remettent à vôtre décision. Vous serez* l'Arbitre *d'un Art honorable, &* le Juge *de toutes les contestations, qui ne se décidoient auparavant que par la passion de chaque particulier. Vous guérirez en quelque maniere les malades, entant que vous terminerez des querelles qui leur sont préjudiciables. C'est un grand honneur pour vous que les habiles gens se soumettent à vous, & que vous soyez consideré par ceux que tout le monde considere &c.* Voila justement une maniere de *Pape* dans la Médecine, il ne lui manquoit plus que l'infaillibilité. La même Formule ajoûte 31 que ce Chef des Médecins étoit aussi particulierement obligé d'avoir soin de la santé de l'Empereur, & qu'il avoit un libre accès auprès de sa personne.

On a parlé 32 ci-dessus d'un Vindicianus, qui se donne le titre de *Comte des Archiatres*, & qui vivoit sous les Empereurs Valentinien & Valens. On trouve aussi dans Aëtius un Andreas, qui a le même titre, mais on ne sait pas quand il a vêcu. On pourroit croire qu'un *Eusebe*, que 33 Symma-

d'un Médecin; *universi qui in Sacro Palatio inter Archiatros militarunt*, dit la Loi 11. *Titul. de Profess. & Med. Codic. Lib.* 10.

28 *Ibidem. & Cod. Theod. lib.* 6. *Titul.* 16. *De Comitib. & Archiatris.*

29 Huic peritiæ deesse peculiarem Judicem nonne humanarum rerum probatur oblivio?

30 Quapropter à præsenti tempore Comitivæ Archiatrorum honore decorare. Ut inter salutis Magistros *solus* habearis eximius, & omnes judicio tuo cedant qui se ambitu mutuæ contentionis excruciant. Esto *Arbiter* Artis egregiæ, eorumque distingue conflictus quos judicare solebat affectus. In ipsis ægros, curas, contentiones noxias abscidis. Magnum munus est subditos habere prudentes, & inter illos honorabilem fieri quos reverentur cæteri, &c.

31 Indulge te quoque Palatio nostro, habeto fiduciam ingrediendi, &c.

32 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1.

33 *Lib.* 2. *Epist.* 18.

l Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

che appelle *Medicorum pœtissimus*, étoit aussi un Comte des Archiatres ; mais il semble que c'est le même Eusebe dont cet Auteur parle ailleurs, & qu'il nomme simplement *Archiatre*. On ne conoit guere d'autres Médecins qui ayent possedé cette charge ; leurs noms n'étant pas venus jusques à nous.

Il n'en est pas de même des simples Archiatres ; on sait les noms de plusieurs. *Andromachus* est, à ce que l'on croit, le premier. *Théon* Alexandrin, 34 que l'on fait vivre sous Néron, aussi bien que le précedent, est pareillement appellé Archiatre dans le titre d'un de ses livres rapporté par Photius. Ce livre étoit intitulé, *l'Homme, par Théon Archiatre d'Alexandrie* ; il y étoit parlé des maladies de toutes les parties du corps humain, & des remedes propres pour les guérir, mais Photius ne trouve pas que ce Médecin eût bien traité cette matiere. Galien cite souvent d'autres livres, que le même Théon avoit écrit touchant la Gymnastique, mais il ne lui donne pas le titre d'Archiatre. 35 Estienne de Byzance parle aussi d'un Théon Médecin, qui avoit commenté le livre de Nicander intitulé *Theriaca*. Nous avons 36 ci-dessus fait mention de *Magnus*, Archiatre de l'un des Antonins. L'Auteur qui lui donne ce titre lui joint un *Demetrius*, qui étoit du même temps & qui avoit le même office. *Oribase*, qui vivoit sous Julien, est aussi appellé Archiatre, comme on l'a remarqué dans ce chapitre. *Théodore Priscien*, qui a été mis ci-dessus au rang des Méthodiques étoit aussi Archiatre, & il avoit un frere, nommé *Timothée*, qui l'étoit comme lui. Le temps des Archiatres *Epictete* & *Jean* est conu par ce que l'on a dit dans ce même chapitre. L'Auteur qui les nomme parle 37 ailleurs d'un *Eusebe* & d'un *Gélase*, qui avoient le même office. *Cæsarius*, frere de S. Gregoire de Nazianze, étoit aussi de ce rang. Quant à *Cyrus de Lampsaque*, & *Cyrus d'Edesse*, autres Archiatres, dont on a parlé à l'occasion des Médecins qui ont vécu sous Tibere, leur temps est incertain. On conte d'ailleurs entre les Archiatres un *Eutychianus*, cité par Marcellus l'Empirique ; un *Pierre*, 38 cité par Aëtius ; un *Olympius*, Collegue de Théodore Priscien ; un *Glaucus* & un *Aurelius*. J'en trouve deux autres dans Reinesius, un *Pasinicus* & un *Eustathius*, dont il dit que S. Basile a parlé dans ses lettres, mais je ne les y ai point pû découvrir. Il y a veritablement une lettre de ce Pere à un Eustathe, qui est simplement appellé Médecin. Il faut ajoûter à tous ces Archiatres les deux dont il est fait mention dans les Inscriptions suivantes, & quelques autres dont on parlera encore à la fin de ce discours.

39 M. LI-

---

34 *Vide Vossium de Philosophia.*
35 *In voce* Corope.
36 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 2.
37 *Lib* 5. *Epist.* 34.
38 *Tetrabibl.* 3. *serm.* 2. *cap.* 118.

39 M. LIVIO CELSO TABULARIO
SCHOLÆ MEDICORUM
M. JULIUS EUTYCHUS
ARCHIATROS OLL. D. II.
IN. FR. PED. IIII
D. M.
A. ACTIUS CAIUS
ARCHIATER SIBI ET
JULIÆ PRIMÆ CONIUGI
INCOMPARABILI

Depuis l'An xl. de J.C. jusqu'à l'An cxl.

Les *Ecôles des Médecins* desquelles il est parlé dans la premiere de ces Inscriptions nous obligent de remarquer en passant qu'il y avoit à Rome, à ce que dit Mercurial, trois sortes de lieux où les Savans s'assembloient; les lieux d'exercice, appellez *Gymnasia*, dont il a été fait mention dans la premiere partie; *Le Temple de la Paix*; & des *Auditoires particuliers*. Cet Auteur ajoûte qu'il y avoit aussi une *Ecole des Médecins*, dans le quartier appellé *Esquilia*, qu'elle étoit ornée de plusieurs belles statues de marbre, comme Ligorius l'a conjecturé, sur les ruines qui en sont restées.

A l'égard du *Temple de la Paix*, ce que Mercurial en dit est tiré de Galien, 40 qui remarque d'ailleurs qu'il y avoit dans ce temple des Bibliotheques, & qui ajoûte que ce même temple ayant été consumé par un incendie, ces livres qui y étoient furent brûlez. Cet incendie consuma aussi, à ce que dit cet Auteur, les grandes Bibliotheques du Palais. Je pense que ces dernieres Bibliotheques sont celles qui étoient dans le Temple *d'Apollon Palatin*, où Auguste avoit ordonné que l'on mît les livres des Poëtes & des autres Savans, comme on l'apprend 41 d'Horace, & où les gens de lettres s'assembloient pour lire leurs ouvrages. Le même Galien dit que les Médecins se rencontroient dans le Temple de la Paix, même après que ce Temple eut été brûlé. L'Empereur Adrien, qui vivoit un peu avant Galien, avoit fait construire exprès un College pour les beaux arts, qu'on appelloit *Atheneum*, comme le remarque Aurelius Victor dans la vie de cet Empereur. Je ne sai si ce College étoit vers le Temple de la Paix ou ailleurs, & s'il fut brûlé dans l'incendie dont on a parlé. Il y a de l'apparence que les Médecins y avoient un appartement, aussi bien que les autres gens de lettres y avoient les leurs: mais on assigna en suite aux premiers des Auditoires particuliers du temps d'Alexandre Severe, comme l'a remarqué Aelius Lampridius. 42 Dès que le College des Archiatres fut établi, l'Ecôle des Méde-

39 *Mercurial de Arte Gymnastica, lib. 1. cap. 7. & Meibomius in Cassiod. Formul. Archiatr.*

40 *De compos. medicam. per genera, lib. 1. cap. 1. & de libris propriis, cap. 2.* Le Temple de la Paix ne servoit pas seulement aux Médecins, & aux autres Savans pour s'y assembler, & pour y tenir leurs livres; chaque particulier y portoit ce qu'il avoit de plus précieux. Hérodien, de qui nous tenons cette derniere circonstance, nous apprend que l'incendie dont parle Galien, arriva sous l'Empire de Commode, & il ajoûte que le temple dont il s'agit étoit le plus grand, le plus beau, & le plus riche qu'il y eût à Rome.

41 *Epistol. 3. lib. 1. Epistol. 2. lib. 2.*

42 On ne sait pas précisément en quel temps se fit cet établissement. Il y a bien de l'apparence que ce fut après le Régne de Constantin, comme l'a remarqué Reinesius (*Var. lect. lib. 3. chap. 11.*)

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

cins devint sans doute plus considerable & mieux réglée. On y créa divers offices, & il y eut entr'autres des Secretaires, *Tabularii*, qui tenoient les Régitres, comme étoit *M. Livius Celsus*, dont il est parlé dans la premiere des Inscriptions que l'on a rapportées. Il y avoit même eu, dès le temps de l'Empereur Claude, des Médecins qui faisoient la fonction de *Bibliothécaires*, ou qui avoient la direction des Bibliotheques publiques. Tel étoit celui dont il est fait mention dans l'Inscription suivante; TI. CLAUDIUS AUG. L. HYMENÆUS. MEDICUS A BIBLIOTHECIS.

Au reste il y a lieu d'être surpris que Galien, qui vivoit environ quatre vints ans après Andromachus, n'ait point été du nombre des Archiatres, ou qu'on ne lui donne point ce titre. Il nous apprend lui même qu'il avoit suivi Marc Aurele & Lucius Verus dans un voyage, & que le soin de la santé du premier de ces Empereurs & de ses fils lui avoit été commis pendant quelque temps; par où il paroît qu'il avoit été Médecin de Cour. Il se peut qu'il n'eût pas recherché ce titre; mais il est bien plus étonnant qu'il n'ait presque rien dit des Archiatres, ou qu'il n'en ait parlé que dans le premier livre *des Antidotes*, où il donne en passant le titre dont il s'agit à *Andromachus*, & à *Demetrius*; car pour le livre *de la Theriaque*, où il met encore *Magnus* au même rang, plusieurs le croyent supposé. Pline ne dit rien non plus des mêmes Archiatres, si ce n'est qu'il met *Damocrate*, dont on parlera dans ce même chapitre, au nombre 43 *des premiers d'entre les Médecins*. On pourroit croire que Pline, parlant de cette maniere, a voulu traduire en Latin le Grec *Archiatros*. A cela près, le silence de cet Auteur, qui cite tant de Médecins, témoigneroit que ce titre n'étoit pas en usage de son temps, s'il ne paroissoit d'ailleurs qu'Andromachus, qui vivoit sous Néron, a possedé ce même titre. Galien, comme on vient de le voir, & Erotien, dont on a parlé ci-devant, le lui ont tous deux donné.

Ce n'est pas qu'il suffise toûjours qu'un Auteur ait donné un titre à un autre, pour inferer de là que celui à qui on le donne l'ait possedé. Le Scholiaste de Juvenal appelle *Thémison* Archiater, quoi que celui-ci n'eût jamais été ainsi appellé du temps d'Auguste sous lequel il a vécu, ce titre étant alors inconnu. Mais comme les Médecins les plus fameux, du temps de ce Scholiaste, prenoient le titre d'Archiatres, ce même commentateur a crû devoir en faire honneur à Thémison, qui avoit été célebre sous Auguste. Par la même raison 44 ceux qui ont prétendu qu'Erotien est moins ancien que sa dédicace à Andromachus ne le montre, & qui l'ont regardée comme supposée, n'auroient pas fait beaucoup de cas de son témoignage, à l'égard de la qualité d'Andromachus. Mais je ne vois point pourquoi Erotien ne pourroit pas être du temps de Neron, ou de Vespasien. Ce qui ne permet pas de douter qu'il ait pû vivre en ce temps-là, c'est qu'il est aisé de recueuillir qu'il a écrit avant Galien, de ce que ce dernier parle de divers écrits d'Hippocrate, qui ne se trouvent point dans la liste du premier, comme on l'a remarqué ci-devant. Cette preuve me paroît forte; car enfin l'on sait que plus avant l'on est venu, & plus le nombre des écrits d'Hippocrate s'est trouvé augmenté, par les suppositions que l'on a faites. Sur ce pied là, Erotien ne pourra pas non plus être le même *qu'Hérodien*, comme l'a crû le Savant que l'on a cité en dernier lieu, car Hérodien est venu après Galien.

Il

43 Servilius Damocrates *è primis medentium*, *lib.* 25. *chap.* 8.

44 *Marsil. Cognatus*, *observat. lib.* 2. *cap.* 28. *Vide Albert. Fabric. de Lexicis Græcis*, *Paragraph.* 13.

Il en eſt de même du *faux Soranus*, dont on a parlé 45 ci-deſſus, que de Thémiſon. Le titre de ſon livre, où il eſt traité d'Archiatre, n'eſt d'aucun poids non plus que l'autorité du Scholiaſte de Juvenal à l'égard de ce dernier, parce que ce Scholiaſte, & l'Auteur qui a ſuppoſé le livre de Soranus, intitulé *Introduction à la Médecine*, n'ont pas vécu dans le temps des Médecins auxquels ils donnent le nom d'Archiatres. On ne peut pas dire la même choſe du témoignage de Galien, & d'Erotien, concernant Andromachus. Ils pouvoient tous deux ſavoir ſi ce Médecin de Neron étoit veritablement du rang des Archiatres, Erotien ayant vécu de ſon temps, & Galien ſeulement quatre-vints ans après. Mais ne pourroit-on point croire que cette qualité d'Archiatre, que l'un & l'autre de ces Auteurs donnent à Andromachus, & que le dernier donne encore à Demetrius, n'eſt fondée que ſur un mot qui peut avoir été ajoûté par quelque Copiſte, au texte de ces deux Auteurs. Ce qui me feroit pancher pour ce ſentiment, c'eſt, comme je l'ai remarqué, le grand ſilence que Galien garde par tout ailleurs à l'égard de cette dignité; dont il ſemble qu'il auroit dû parler en plus d'un lieu, ſi elle avoit été établie de ſon temps. Si Andromachus avoit été effectivement Archiatre, d'où vient que Galien ne lui donne jamais ce titre dans ſes livres *de la Compoſition des médicamens*, où il le cite très-ſouvent? On dira peut être que le même Galien, qui parle en divers endroits de *Théon* d'Alexandrie, ne l'appelle point non plus Archiatre, quoi que Théon fût de cet ordre; comme il en réſulte du titre de l'un de ſes livres, que nous avons rapporté dans ce chapitre, après Photius. Mais il eſt aiſé de répondre que l'exemplaire de ce livre, que Photius a vû, pouvoit avoir été copié nouvellement, ou du moins long-temps après la mort de Théon, & que le Copiſte y avoit ajoûté de ſon chef la qualité d'Archiatre, Théon ayant vécu plus de huit cens ans avant Photius. Comme le titre d'Archiatre ſonnoit mieux que celui de Médecin, qui paroiſſoit trop ſimple, il y a de l'apparence que les Copiſtes ſuppoſoient ſouvent le premier de ces titres, pour vendre mieux leurs livres, ou pour faire plus d'honneur aux Auteurs; à peu près comme on a remarqué que le Scholiaſte de Juvenal en a uſé à l'égard de Thémiſon. Si Théon avoit été Archiatre, il eſt probable que Galien l'auroit remarqué, & ſon ſilence en cette rencontre, bien loin de faire contre moi, fortifie la preuve que je tire de celui qu'il garde par rapport à Andromachus, dans les livres que j'ai citez en dernier lieu.

Depuis l'An 1. de J. C. jusqu'à l'An 131.

Au fond, ſi les Archiatres avoient été établis du temps de Galien, quelle apparence qu'étant auſſi diffus qu'il l'eſt, & ayant écrit tant de livres, il n'eut point parlé de cet établiſſement? S'il n'avoit pas voulu le faire à l'occaſion d'Andromachus, & de Théon, il ne pouvoit guére ſe diſpenſer d'en dire un mot lorſqu'il parle dans ſon livre intitulé *de præcognitione*, des Médecins de Rome, de leur orgueuil, de leur jalouſie, ou de leur envie &c. Mais il n'en dit rien. Où pouvoit-il mieux employer le mot ἀρχίατρος, que lorſqu'il fait mention dans ce même livre d'un Médecin nommé *Antigenes*, qui tenoit, dit-il, le haut bout entre les Médecins de Rome, & qui traitoit tous les grands Seigneurs; πρωτεύων τῶν ἰατρῶν πάντων ἄριστος, ἅπασι τοῖς πολυδυναμοῦσιν ἰώμενος. Il ne manquoit rien à cet homme, pour être Archiatre. Pourquoi donc Galien ne lui donne-t-il point ce titre s'il étoit alors en uſage, & pourquoi ſe contente-t-il de dire qu'Antigene *paſſoit pour le premier de tous les Médecins*? J'avoüe que cette difficulté s'évanoüiroit, ſi quelqu'autre Auteur de ce

45 *Part. 2. liv. 4. ſect. 1. chap. 4.*

Depuis l'An xl de J. C. jusqu'à l'An cxl.

temps-là avoit fait mention des Archiatres, mais on n'a pour tout que la dédicace d'Erotien qui peut être auſſi ſuſpecte de ſuppoſition que les prétendus paſſages de Galien. Dioſcoride s'addreſſant à Andromachus, au commencement de ſon livre *de Euporiſtis*, ne lui donne point le titre d'Archiatre. Il l'appelle *très-eſtime*, ou *très-excellent Andromachus*, πρωϊστατε Ἀνδρόμαχε. Pline, qui cite un ſi grand nombre de Médecins, tant Romains qu'étrangers, n'en traite pas un d'Archiatre, & il n'y a dans toute ſon Hiſtoire Naturelle que le ſeul paſſage que l'on a rapporté concernant Damocrate, où cet Auteur pourroit ſembler avoir voulu déſigner le titre dont il s'agit; mais comme ce paſſage peut fort bien être expliqué d'une autre maniere, & dans le ſens qui ſe préſente naturellement, la preuve n'eſt pas ſuffiſante. Or Pline a vécu ſous Néron, & ſous Veſpaſien, dans un temps que l'on ſuppoſe que les Archiatres étoient établis. Pline le jeune, qui a auſſi parlé de quelques Médecins, & Plutarque, qui en introduit pluſieurs dans ſes Sympoſiaques, n'ont donné la qualité d'Archiatre à aucun. Athénée, qui vivoit ſous Marc Aurele, a gardé le même ſilence à cet égard. Enfin c'eſt un fait dont on ne peut diſconvenir, qu'il ne ſe trouve aucun Hiſtorien, ni aucun autre Auteur qui ait parlé des Archiatres, avant le temps de l'Empereur Conſtantin, ſi l'on en excepte ce que Galien, & Erotien en ont dit dans les paſſages qu'on a examinez. Je n'en ſache du moins pas un, & je ne vois pas que de plus ſavans hommes que moi, & qui ont eu beaucoup plus de lecture, que je n'en ai, ayent rien découvert à cet égard.

On dira peut-être que ce qui ne ſe prouve pas par des Auteurs, ſe peut prouver par des Inſcriptions. Meibomius rapporte celle qui ſuit; D. M. T. Fl. Pæderot. Aug. Lib. Alcimiano. Superposito. Medicorum. Ex Ratione Patrimoni. &c. On pourroit ſe perſuader que ce *Titus Flavius Pæderotus Alcimianus*, étoit un Affranchi de l'un des Veſpaſiens, comme on le peut inferer de ce qu'il s'appelle *Titus Flavius*, ſelon la coûtume qu'avoient les Affranchis de prendre quelquefois le nom de leurs Maîtres, ou de l'ajouter au leur propre. Cela étant, il ſe trouveroit que du temps des Veſpaſiens, il y auroit déja eu quelqu'un qui auroit pris le titre de *Superpoſitus Medicorum*, que Meibomius croit équivalent à celui de *Præſul Medicorum*, donné par Caſſiodore au *Comte des Archiatres*. S'il y avoit donc alors un Comte des Archiatres, il devoit y avoir, à plus forte raiſon, de ſimples Archiatres. Mais outre qu'il n'y a point eu de Comte des Archiatres, avant le temps que l'on a marqué ci-deſſus, rien n'empêche que l'Affranchi qui poſſedoit cet office de *Superpoſitus Medicorum*, ne fût une maniere de Magiſtrat établi ſur la Médecine en particulier, pour juger des déſordres qui pouvoient ſurvenir par rapport à l'exercice de cet Art; après avoir entendu les ſentiment des experts, ou pour préſider au nom de l'Empereur dans l'aſſemblée des Médecins, afin que les choſes fuſſent reglées, comme il faut. Ou plûtôt, il ſe pourroit que ce fût un homme de qui les Médecins, Chirurgiens, & Pharmaciens de l'Empereur dépendoient, pour recevoir de lui leurs ſalaires, pour lui rendre conte de leur conduite, &c. quoi qu'il ne fût pas lui-même Médecin.

Je conclus de tout ceci qu'il eſt fort probable qu'il ne s'eſt point parlé des Archiatres avant le Régne de Conſtantin, ou des premiers Empereurs Chrêtiens. Mais dès lors ce titre a été fort conu; & les Médecins des Empereurs, ou les Archiatres de l'Empire Romain, n'ont pas été les ſeuls qui l'ont porté. On l'a auſſi donné, dans la ſuite des temps, aux Médecins de tous les autres Souverains. Gregoire de Tours, parlant de quelques Médecins des Rois de

France

Unable to display this page

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

„ être que quelques-uns des Archiatres accompagnoient toujours le Prince, & „ que les autres ne le voyoient que lors qu'ils étoient mandez. Ces derniers „ faisoient leur séjour ordinaire, chacun dans la ville qui lui avoit été as- „ signée.

„ Mais, pour revenir à la Loi, elle nous apprend d'ailleurs que les Archia- „ tres parvenoient à un degré d'honneur bien considerable, qui est *la Comiti-* „ *ve du premier ordre*, c'est à dire, qu'ils étoient faits *Comtes du premier ordre.* „ Ceux ci alloient du pair avec les *Vicaires*, & les *Ducs*, qui possedoient l'une „ des plus grandes dignitez de l'Empire Romain. Il y avoit des Vicaires des „ Provinces d'Asie, de Pont, de Thrace, de Macedoine, pour l'Orient; „ comme on avoit établi dans l'Occident des Vicaires d'Italie, d'Afrique, & „ d'Illyrie. Il y avoit pareillement des Ducs en Egypte, en Thrace, pour „ ce qui regarde l'Orient; comme il y en avoit dans les Pannonies, dans la „ Sequanique, dans l'Armorique &c. Les Archiatres étoient donc égaux à „ ces Vicaires, & à ces Ducs. S. Augustin parle même (*Confess. liv. 4. chap. 3.*) „ d'un Médecin qu'il dit avoir été *Proconsul d'Afrique*; & qui étoit d'ailleurs „ Mathématicien, & Savant dans l'art de faire des Horoscopes. S. Chrysosto- „ me (*Epist. 16. ad Olympiadem Diaconissam*) parle aussi d'un THEOPHILE, „ qu'il appelle *Comte, & Médecin.*

Les Ducs, & les Vicaires, aussi bien que les Comtes, avoient le titre de Spectables, *& ils tenoient le second rang dans l'Empire. Voici de quelle maniere Cassiodore en parle* (lib. 6. cap. 12. in formula Comitivæ primi ordinis) Comitivam tibi primi ordinis ab illa indictione Majestatis favore largimur, ut Consistorium nostrum, sicut rogatus ingrederis, ita moribus laudatus exornes, quando vicinus honor est Illustribus, dum alter medius non habetur. *Or ceux qu'on appelloit* Illustres *étoient en petit nombre. On ne donnoit ce titre qu'à ceux qui avoient les premiers de tous les employs, comme au* Préfect du Prétoire; *au* Préfect de la Ville, *à celui qui étoit appellé* Magister militum, *aux* Questeurs, *&c. Les* Spectables *venoient immédiatement après. Il faut enfin remarquer, sur ce que dit ici Cassiodore, que ces Comtes du premier ordre étoient aussi appellez* Comtes Consistoriens; *& que ce titre étoit par conséquent commun aux Archiatres qui acqueroient la Comitive du premier ordre.* Vide Joannis Filesaci Selectorum, lib. 1. cap. 17. quod inscribitur, *Medicinæ defensio adversus Plinium majorem.* Vide & Meibomium in Cassiodori Formulam Archiatrorum.

Il y auroit quelques remarques à faire sur ce discours de Monsieur De Filesac; mais comme il faudroit pour cela redire une partie de ce qui a été dit ci-dessus, le Lecteur prendra s'il lui plaît la peine de le faire lui-même, en conferant les sentiments de cet Auteur avec ceux qui ont été rapportez ci-dessus. J'ajoûterai seulement à sa remarque touchant les Archiatres, qui étoient appellez *Comtes Consistoriens*, ce que dit Saumaise, (not. in Trebell. Pollionis Macrianum) que cette dignité revenoit à celle des *Conseillers d'Etat* d'aujourd'hui. De là est sans doute venu que les Premiers Médecins des Rois de France, qui sont les mêmes que les *Comites Archiatrorum*, dont on a parlé, sont appellez *Conseillers d'Etat Ordinaires*, ou *Conseillers du Roi en ses Conseils*; en quoi on les distingue des autres Médecins des mêmes Rois, qui ont seulement le titre de *Conseillers du Roi.*

Au reste j'avois encore oublié de joindre aux Archiatres dont j'ai fait mention, un CLAUDIANUS SOLON, *Archiater*, auquel est dédié le livre second, *de remediis paratu facilibus*, attribué à Galien. Quoi que ce livre soit visiblement supposé, il n'est pas impossible qu'il y ait eu un Archiatre de ce nom; mais

mais qui n'aura pas vécu du temps de Galien ; car en ce temps-là ce titre n'étoit pas encore en uſage, comme je crois l'avoir prouvé. Le même Galien cite ailleurs, (*de medicament. local. lib.* 3. *cap.* 1.) un *Solon*, ſurnommé *Diætarius*, & l'on trouve dans Pline, *liv.* 20, un *Solon*, *de Smyrne.* *Depuis l'An* xl. *de J. C. juſqu'à l'An* cxl.

Il eſt temps de revenir à Andromachus, qui a cauſé cette digreſſion, & qui donnera encore lieu à celle qui va ſuivre. On ne ſait rien concernant les ſentimens, ou la méthode de ce Médecin. La ſeule choſe, qui nous eſt reſtée de lui, c'eſt un grand nombre de deſcriptions de médicamens compoſez qui étoient en partie de ſon invention. 50 Galien, qui a pris le ſoin de rapporter ces deſcriptions, met Andromachus au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des médicamens ; mais il le blâme de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la deſcription, ſans ajoûter leurs proprietez, ou ſans indiquer, ſi ce n'eſt rarement, les maladies auxquelles ces médicamens ſont propres.

La plus fameuſe des compoſitions que ce Médecin a décrites, ou inventées, c'eſt l'Antidote qu'il appella 51 *Galéné*, c'eſt à dire, *Tranquille*, & auquel on donna 52 en ſuite le nom de Thériaque, comme on le verra ci-après. Andromachus compoſa un Poëme Grec en vers Elégiaques, qu'il dédia à Neron, & qui nous reſte encore aujourd'hui, où il enſeigne la maniere de préparer cet Antidote, & où il déſigne les maladies auxquelles il eſt propre. La raiſon, qu'il avoit de faire cette deſcription plûtôt en vers qu'en proſe, c'eſt afin qu'on ne pût pas ſi aiſément y faire quelque alteration. C'eſt du moins ce qu'en a penſé 53 Galien, qui approuve le procedé d'Andromachus, & qui le loüe à ce ſujet.

54 Juſques là l'Antidote de Mithridate avoit été le ſeul, qui fût entre les mains de tout le monde ; mais auſſi tôt que celui d'Andromachus fut conu, le premier devint preſque hors d'uſage ; quoi qu'a dire le vrai, ce dernier ne fût qu'une imitation de l'autre ; la ſeule difference eſſentielle, qui s'y rencontre, ne conſiſtant preſque qu'en l'addition des *viperes* qui entrent de plus dans la Thériaque. Quoi qu'il en ſoit l'Antidote d'Andromachus fut ſi fort eſtimé à Rome que quelques Empereurs le voulurent faire compoſer dans leur Palais, & qu'ils prirent un ſoin particulier de faire venir exprès toutes les drogues néceſſaires pour cela, afin de les avoir bien conditionnées. 55 L'Empereur *Antonin* en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une fêve, & la réputation de ce remede s'établit ſi bien que divers Médecins entreprirent en vain d'y vouloir faire des changemens, & de produire de nouvelles Thériaques de leur façon. La Thériaque d'Andromachus ſe ſoûtint nonobſtant cela ; & ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt qu'encore qu'on y ait dès long-temps remarqué bien des defauts, ou des ſuperfluitez, on ne laiſſe pas encore aujourd'hui, dans les meilleures villes de l'Europe, de ſuivre ſcrupuleuſement la deſcription de ce Médecin de Néron.

50 *De compoſit. medicam. per genera, lib.* 6. *cap.* 8. *& alibi.*
51 *De Antidotis, lib.* 1. *cap.* 6.
52 *De uſu Theriacæ ad Pamphilianum ; Ce livre paſſe pour n'être pas de Galien.*
53 *De Antidotis, lib.* 1. *cap.* 5.
54 *Ibidem, cap.* 1.
55 *Ibidem.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Cette description renferme plus de soixante drogues, dont une bonne partie sont des aromates. Il y a aussi quelques simples communs, & des gommes, ou des sucs épaissis, entre lesquels le plus considerable est *l'Opium*. Mais l'ingrédient, qui fit donner à ce medicament le nom de 56 *Thériaque*, ce sont *les viperes*, que l'on préparoit de cette maniere. On les écorchoit après leur avoir coupé la tête, & la queüe; on séparoit la chair des entrailles, & des os; on la lavoit; on la faisoit cuire dans de l'eau avec de l'aneth, & du sel, & on la paitrissoit enfin avec de la mie de pain, pour en former des 57 *trochisques*, ou des manieres de *petits gâteaux*.

Si l'Antidote d'Andromachus avoit les qualitez, que son Auteur lui attribue, il ne faudroit presque point d'autre remede. Il le donne premierement contre tous les poisons, & venins de quelque nature qu'ils soient. Il en fait ensuite un remede pour les douleurs, & pour les foiblesses d'estomac; pour l'asthme, & l'oppression de poitrine; pour la phthisie naissante; pour l'empyeme; pour la colique, la jauniſſe, l'hydropisie, la foiblesse de vüe, les convulsions, les ulceres de la vessie, l'impuissance vénérienne, les douleurs de reins, & la peste. 58 Andromachus, fils du précedent, & qui avoit mis en prose la description que son pere avoit donnée en vers, dit en peu de mots que l'Antidote appellé *Tranquille* est bon pour toutes sortes de mauvaises dispositions du corps provenantes de cause interne, & en particulier pour les indispositions d'estomac, pour les venins, & pour les fiévres intermittentes.

Voila ce que ces Auteurs disoient de leur Antidote. Cette matiere demande que nous y fassions encore quelques réflexions, & que nous voyions un peu plus particulierement quand, & comment ou étoit venu à ces sortes de compositions, & ce que c'étoit que l'on appelloit *Antidote*. On a remarqué ci-dessus qu'Hippocrate, & les plus anciens Médecins sembloient avoir fondé le principal de leur pratique sur l'observation des mouvemens de la nature dans les maladies; faisant consister presque toute la méthode de les guérir dans la *Diete*, c'est à dire, en des regles concernant la nourriture des malades. Hérophile, & ses Sectateurs furent les premiers qui mirent en grand usage *les médicamens*, ou qui commencerent à conter plus que les autres Médecins n'avoient fait sur l'utilité qu'on en peut tirer. A la verité Hippocrate s'en servoit aussi, mais plus rarement, par la raison que l'on a touchée, & ceux qu'il donnoit étoient même fort peu composez. C'est ce que n'imiterent pas les Hérophiliens, ni même quelques Médecins qui vivoient déja à peu près du temps d'Hérophile, témoin la plainte que faisoit Erasistrate son contemporain contre ceux qui faisoient des *Compositions Royales*, & des *Antidotes* qu'ils appelloient *les mains des Dieux*, dans lesquels il y avoit des ingrédiens tirez des plantes, des animaux, des mineraux, de la terre, de la mer &c. comme on l'a remarqué 59 ci-dessus.

Mais pour composez que fussent ces Antidotes, dont Erasistrate se plaignoit, il

---

56 Du Grec θηρίον, qui signifioit en général toutes sortes de *bêtes farouches*, mais qui désignoit aussi en particulier les *bêtes venimeuses*. Quelques Auteurs donnent encore ce nom aux *vers* qui se trouvent dans les corps des hommes, & des autres animaux.

57 On expliquera ce terme dans ce même chapitre.

58 *De Antidotis, lib. 1. cap. 7.*

59 *Part. 2. liv. 1. chap. 4.*

il y a de l'apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux que l'on fit dans la suite ; & qu'avant que l'Antidote attribué à Mithridate parût, dont la plus courte diſcription contient juſqu'à trente ſix ingrédiens, on n'en avoit pas vû de ſi compoſez. Nous avons parlé ci-devant d'un autre antidote beaucoup plus ſimple, dont la recette fut trouvée dans le cabinet de ce Roi de Pont, immédiatement après qu'il eut été défait par Pompée. On ne ſait pas en quel temps la ſeconde recette, ou deſcription de l'Antidote prétendu de ce même Roi, qui eſt celle dont il s'agit maintenant, fut rendue publique, mais il y a de l'apparence que ce ne fut pas long-tems après que la premiere eut paru ; ſoit que cette derniere fût veritablement de Mithridate, ſoit que l'on eût emprunté ſon nom. Quoi qu'il en ſoit, Celſe, qui a vécu ſous Auguſte, & ſous Tibere, environ cent ans après Mithridate, a déja décrit *le Mithridate*, & c'eſt ſur le modelle de cette grande compoſition que celle du Thériaque, & toutes les autres qui ſont autant chargées d'ingrédiens ont été faites. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

On peut dire, pour ſoutenir ces ſortes de compoſitions, que les expériences ſur les ſimples s'étant multipliées de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une proprieté ſemblable, ou approchante, & plus ſûrs ils ſeroient d'atteindre leur but. Il peut être auſſi que comme la conoiſſance que l'on a tant des qualitez des ſimples que de la nature des maladies eſt fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant enſemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre, le médicament ſe trouvant quelquefois plus ſavant que celui qui le donne. Mais Pline, & pluſieurs autres après lui ont crû 60 que l'on n'avoit entaſſé tant de drogues que pour faire valoir le mêtier, *ad oſtentationem artis*, plûtôt que par l'avantage que l'on en a prétendu tirer, par rapport à la guériſon des maladies. Le même Auteur réflechiſſant ſur ce qu'il entre, à ce qu'il dit, de cinquante quatre ſortes de ſimples dans le Mithridate, & ſur la petite quantité qu'il ſe trouve de quelques-uns ſur chaque priſe, à conter ce qu'il en faut pour toute la compoſition, s'échauffe ſi fort contre cet abus qu'il a, dit-il, peine à croire que des hommes ayent été capables d'une ſemblable fourberie. Cet Auteur met la *Thériaque* à peu près au même rang. Il dit que la compoſition qu'on appelle *Thériaque*, a été inventée en faveur de la délicateſſe, ou de la ſenſualité ; qu'elle eſt faite de choſes étrangeres ; quoi que l'on trouve par tout un grand nombre de médicamens ſimples, qui peuvent faire, chacun ſéparement, le même effet que l'on attend de la jonction de toutes ces choſes étrangeres, ou qui viennent de païs éloignez. Il ne peut parler ici que de la Thériaque d'Andromachus, car ce qu'il dit des drogues que l'on tire de loin, ne peut pas être appliqué à une autre ſorte de Thériaque qu'il décrit 61 ailleurs, & qui n'eſt compoſée que d'un petit nombre de ſimples fort communs.

60 Mithridatium antidotum ex rebus LIV componitur, interim nullo pondere æquali, & quarundam rerum ſexageſimâ denarii unius imperatâ. Quo Deorum perfidiam iſtam monſtrante? Hominum enim ſubtilitas tanta eſſe non potuit. Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt. *Lib.* 29. *cap.* 1.

61 *Lib.* 20, *cap.* 24. Pline n'appelle pas même cette derniere compoſition *Thériaque*; mais Galien la rapportant après Pline, lui donne ce nom. *La Theriaque d'Antiochus*, dit-il, *que Pline dit avoir été écrite ſur la porte du Temple d'Eſculape.* De Antidotis, lib. 2. cap. 14. C'eſt, ſi je ne me trompe, le ſeul endroit, où Galien nomme Pline. Plinius Valerianus décrit auſſi cette Thériaque du Roi Antiochus (*liv.* 4. *chap.* 38.

Unable to display this page

marque à faire ſur le mot *compoſitio*, que nous avons dit que les Latins ſubſtituoient au Grec σύνθεσις, c'eſt que les Grecs à leur tour ne pouvoient pas exprimer ce mot; car σύνθεσις, ſignifie à la verité *compoſition*, mais c'eſt à dire, ſeulement l'*acte de compoſer*, & non pas ce qui réſulte de cet acte, ou *la choſe compoſée*, qui eſt ce que les Latins, & les François entendent, au ſens qu'on a touché ci-deſſus, par le mot *compoſition*. On trouve dans 65 Artémidore συνταγὴ, que Cornarius rend par *compoſitio*, mais je crois qu'il doit plûtôt être traduit par *præſcriptum*, c'eſt à dire, *l'ordonnance d'un Médecin*. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à cxl.*

Au reſte, la matiere qu'Andromachus a traitée donne occaſion d'examiner de quelle ſorte étoient les médicamens que l'on employoit en ces temps-là. Nous avons commencé par les *antidotes*, & nous avons vû ce qu'il y avoit à dire, touchant le nom de cette eſpece de médicament, le nombre, & la nature des drogues qui entrent dans l'antidote appellé *Thériaque*, & les proprietez qu'on lui attribuoit. Il ne faut plus que dire un mot touchant, la maniere dont on le préparoit, & la conſiſtence qu'il avoit, qui lui étoit commune avec celle de tous les autres antidotes.

Pour préparer la Thériaque, on mettoit premierement en poudre tous les aromates, & les autres ingrédiens qui pouvoient être pulveriſez. On diſſolvoit les gommes, & les ſucs dans du vin de Falerne, ou de Crête, & on les paſſoit par un tamis, après les avoir réduits en pulpe. On prenoit enſuite le triple du tout de miel d'Attique, qu'on avoit purifié, & on mêloit tout cela enſemble, ſelon la maniere conue des Apothicaires. On n'entre pas dans un plus grand détail à cet égard, & on ne rapporte point non plus la deſcription de cet antidote, parce qu'elle eſt commune aujourd'hui. Ce qu'on a dit de la quantité du miel qui y entroit, à proportion des autres drogues, ſuffit pour faire conoître que cette compoſition devoit être médiocrement épaiſſe. On ne parlera pas ici de divers autres antidotes que d'autres Médecins inventerent, comme on l'a dit ci-deſſus, à l'imitation de la Thériaque, & du Mithridate, ni de ceux qui avoient été inventez auparavant. On remarquera ſeulement qu'ils avoient tous la même conſiſtence, étant preſque tous également compoſez de poudres de differente nature, de gommes ou de ſucs, & de miel.

Cette conſiſtence que l'on donnoit aux *antidotes*, dans le ſens que ce mot ſe prend aujourd'hui, c'eſt à dire, aux *contre-poiſons*, ayant été commune à divers autres médicamens compoſez dont l'uſage étoit fort different, cela faiſoit que l'on appelloit auſſi ces derniers médicamens du même nom que les premiers. Il y avoit des antidotes contre la *Phthiſie*, en particulier; contre les *chutes*, & les grandes *contuſions*, contre la *colique*, la *pleuréſie*, le *calcul*, la *goutte*, le *crachement de ſang*, &c. Il y avoit même des antidotes 66 *purgatifs*, qui ſe faiſoient en mêlant des poudres purgatives, d'*aloës*, de *ſcammonée*, de *coloquinte*, &c. & quelques autres poudres *aromatiques*, avec le triple de miel. L'une des plus fameuſes de ces dernieres compoſitions étoit celle à qui l'on donnoit le ſurnom

65 *Lib.* 4. *cap.* 24.

66 *Vide Galen. de compoſit. medicam. local. lib.* 8. *cap.* 3. Galien diſtingue trois ſortes d'Antidotes. Les uns, dit-il, ſervent contre les poiſons; les autres contre la morſure, ou l'attouchement des bêtes venimeuſes; ceux qui ſont d'une troiſiéme ſorte remedient aux incommoditez, qui viennent d'une mauvaiſe maniere de vivre. Il y a même des antidotes que l'on prétend être propres en tous ces trois cas, comme la Thériaque. *De Antidot. lib.* 1. *cap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

de *hiera*, c'est à dire, *sacrée*. La plus simple, & la plus ancienne description que l'on en trouve est celle de *Thémison*, qui avoit apparemment inventé ce nom. Il entre dans cette composition cent dragmes d'aloës, du mastic, du saffran, du nard indique, du cinnamome, du carpobalsamum, & du lasarum de chacun une once, avec du miel à proportion de tout le reste. On appelloit encore cette composition *hiera picra*, c'est à dire, *sacrée amere*, à cause de l'amertume que lui donnoit l'aloës, ou *hiera dialoës*, hiere avec aloës, pour la distinguer des autres *hieres*, que d'autres Médecins composent dans la suite, & où il entroit d'autres purgatifs avec l'aloës. Telles furent les Hieres d'Archigene, de Justus, de Rufus, de Logadius, de Pachius, &c. dont on peut voir la description dans Galien, & ailleurs. A l'égard des autres antidotes particuliers, qui n'étoient pas purgatifs, on a parlé ci-dessus de l'antidote de Cassius, contre la Colique, & du Philonium, ils avoient la consistence de ceux dont on vient de parler.

Comme le goût de la plûpart des antidotes étoit fort désagreable, on en formoit ordinairement de petites boules, qu'on faisoit avaller toutes entieres aux malades. Ces boules étoient appellées *catapotia*, par les Grecs; on appelle *catapotium*, dit 67 Scribonius, un médicament que l'on ne délaye point, mais que l'on avalle tout entier. Cette définition fait voir que les boules dont il s'agit pouvoient être formées également avec des compositions molles, comme étoient les antidotes, & avec d'autres plus solides, & plus dures. En effet 68 Galien parle d'une composition, où il entroit une partie de Coloquinte, deux parties d'aloës, autant de scammonée, & une partie de suc d'absinthe, avec un peu de mastic, & de bdellium. Il ajoûte qu'il avoit formé de cette masse, qui ne pouvoit être que fort solide, onze petites boules qu'il appelle *catapotia*, chacune de la grosseur d'un poix chiche. Trallien appelle cette derniere sorte de *catapotion*, du nom de 69 κόκκος, & κόκκιον, *un grain*, *un petit grain*. Les Latins l'ont nommée 70 *Globulus*, *Glomeramus*, & *Pilula*, une *Pilule*, ce qui revient à la même chose. On trouve dans 71 Aëtius le mot σφαιρίον, *sphærula*, qui n'est point different; mais cet Auteur ne s'en sert pas, pour marquer des pilules à prendre par la bouche. Il s'agit en cet endroit d'une masse destinée pour une emplâtre, de laquelle il veut que l'on forme de petits globes. 72 Dioscoride entend par le même mot les petits grains d'un fruit. 73 Hippocrate a dit γογγύλιον, ou γογγυλίδιον, pour marquer une pilule, ou un *catapotium*.

Les noms particuliers que les Grecs, & les Latins donnoient d'ailleurs aux médicamens composez, qui se prennent intérieurement, étoient simplement tirez de l'usage à quoi on les employoit, ou de la partie, & de la maladie à laquelle

---

67 *Compos. LXXXVII.* Catapotion vient de καταπίνειν, *avaller*.

68 *Medicam. local. lib. 1. cap. 2.*

69 *Lib. 2. cap. 4.*

70 *Scribon. Larg. Compos. CXXXVIII.* Quelques Modernes, du nombre desquels est Rhodius, ont crû qu'il y avoit de la difference entre *catapotium*, & *pilula*. On voit néanmoins par la composition de Galien, que nous avons rapportée qu'il n'y en mettoit aucune. Actuarius (*method. medec. lib. 5. cap. 1.*) dit aussi en termes exprès que ce que les Grecs appellent *catapotium*, les Latins l'appellent ordinairement *pilula*. D'autres, comme Mercurial, (*de capit. affect. lib. 1. cap. 3.*) ont crû que les Grecs n'avoient pas encore l'usage des pilules; mais ils se sont aussi trompez.

71 *Tetrabibl. 4 serm. 3. cap. 34.*

72 *Lib. 2. cap 213.*

73 *Vide Galen. & Erotiani Gloss.*

quelle ils étoient destinez. Ainsi l'on appelloit *arteriace*, une composition propre, pour l'*âpre artere*, & pour les maladies auxquelles cette partie est sujette, en sousentendant toûjours le substantif δύναμις, comme on l'a remarqué au commencement. Lorsque cette composition servoit particulierement pour la *toux*, on l'appelloit *Bechice*. La consistence que l'on donnoit à ces sortes de compositions étoit quelquefois approchante de celle des antidotes. D'autres fois la composition étoit plus solide, & on en formoit également des especes de *pilules*, ou de *catapotia*, qu'on avalloit d'abord, ou que l'on tenoit quelque temps dans la bouche afin qu'elles se fondissent insensiblement. Les pilules de cette derniere sorte, plus dures que les premieres, s'appelloient en particulier 74 *hypoglottides*, parce qu'on les tenoit sous la langue, afin qu'elles fissent moins d'incommodité. On les appelloit encore *Postilli* en Latin, & τροχισκοὶ. *Trochisci*, en Grec, & on leur donnoit ordinairement, la figure d'une petite fêve, ou d'un *lupin*. Mais comme ce nom étoit commun à des compositions qui servoient à des usages fort differens nous aurons occasion d'en parler encore dans la suite, en traitant des médicamens qui s'appliquent extérieurement.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Lorsque ce remede, pour l'âpre artere, étoit plus mol, ou plus liquide, on l'appelloit *eclecton pharmacon*, ou *éclegma*, c'est à dire, un médicament *qui se leche*, ou que l'on prend *en lechant*. 75 Cælius Aurelianus l'appelle *eclectarium*. La matiere de ce médicament, je veux dire de celui qu'on appelloit *arteriace* en géneral, étoit de la gomme Tragacanth, de la gomme Arabique, du jus & de la poudre de regueliſſe, de la myrrhe, du miel, ou du vin mêlé de miel; & quelquefois de la thérébentine, du saffran, & d'autres adouciſſans, & déterſifs. On y ajoûtoit même très-souvent du *diacodium*, c'est à dire, du suc de pavot cuit avec du miel, ou de l'*opium*. Sur quoi il faut remarquer que les médicamens, où ces deux derniers ingrédiens entroient, étoient nommez en particulier *anodyna*, & *paregorica*, c'est à dire, *qui ôtent la douleur*, qui *adouciſſent*; soit qu'ils fussent en forme de *catapotia*, ou de *pilules*, ce qui étoit le plus ordinaire, soit qu'ils fussent plus liquides.

C'est à quoi se réduisent les principaux médicamens qui étoient en forme solide, parmi lesquels il faut comprendre les *poudres*, dont on parlera encore ci-après. A l'égard des liquides, ou de ceux que l'on donnoit en boisson, on les préparoit quelquefois en délayant une prise de quelque antidote, ou autre médicament de la même consistence, dans une suffisante quantité de liqueur, comme dans un verre d'eau, de vin, ou 76 d'hydromel. D'autres fois on faisoit seulement cuire quelques simples dans de l'eau, où dans quelqu'autre liqueur, & on prenoit la colature. On tiroit aussi *le suc* des plantes, & on le donnoit seul, ou mêlé avec quelque liqueur. Sur quoi, il faut remarquer que la dose des ces médicamens liquides étoit quelquefois assez grande. 77 Galien rapporte un remede de cette sorte, qui est composé d'un verre de *suc de chicorée*, de *trois verres d'eau chaude*, & d'une cueuillerée de *miel*, pour une seule prise. Ces médicamens en forme liquide s'appelloient en Latin *potiones*, en Grec πόσεις, πόματα, ou ποτὰ φάρμακα, ou même ἀφεψήματα, c'est à dire, *médicamens qui*

74 *Gal. pharmacor. local. lib. 7. cap. 2. & alibi.*

75 *Tardar. lib. 2. cap. 7. 13. 14. lib. 3. cap. 1. lib. 5. cap. 8.* On a formé de ce mot celui d'*Electuarium*, un *Electuaire*, qui est plus nouveau, & dont la signification est beaucoup plus étendue, comme on le verra en son lieu.

76 On verra un peu plus bas ce que signifie ce mot.

77 *De composit. pharmacor. secund. locos, lib. 8. cap. 8.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

qui se boivent. Ceux qui se faisoient par la décoction des simples dans de l'eau, s'appelloient *decocta* en Latin, & ἀφεψήματα, ou ἀπεζέματα, en Grec. Le premier de ces mots se trouve dans Galien, le dernier est dans Dioscoride, dont le Grec n'étoit pas fort pur, comme on le verra ci-après. Galien parle en un endroit de l'*eau cuite*, que l'on faisoit ensuite raffraichir dans de la *neige*, & que l'on appelloit en Latin 78 *decocta*. Il l'appelle aussi διηθέτη en Grec, soit qu'il voulût imiter le mot Latin, soit que la langue Grecque n'eût pas de terme propre, pour exprimer commodément ce même mot.

Cette eau raffraichie étoit plûtôt pour ceux qui se portoient bien, que pour les malades; mais on avoit en ces temps-là d'autres sortes de boissons, dont on se servoit également en santé, & lors qu'on avoit quelque maladie. 79 Paul Eginete les appelle des boissons agréables & utiles. Les unes se faisoient, à ce que dit cet Auteur, avec du vin dans lequel on faisoit infuser diverses drogues, comme du *poivre*, de *l'absinthe*, du *casamum*, qui est une espece de *cyclamen*, & d'autres ingrediens dont les principaux donnoient le nom à ces sortes de bruvages. Quelquefois on y ajoûtoit du 80 *miel*; d'autres fois on n'y en metroit point. On en composoit aussi avec de l'eau, en y faisant boüillir des *pommes*, ou des *roses*; ou avec quelques sucs, comme le *verjus*, le suc de *grenades*, ou de *bayes de myrte*, en y ajoûtant du miel qui soit bien écumé, ce qui rend ces liqueurs plus agréables, plus aisées à se conserver, & même plus utiles. Cet Auteur ajoûte que les premieres de ces boissons, qu'il a dit être composées avec du vin & du miel, s'appelloient 81 *Propomata*, & que la proportion du vin sur le miel étoit de quatre sur un. Nicolaus Myrepsus donne diverses descriptions de cette espece de boisson, où il entre des aromates & des simples de plusieurs sortes, selon les maladies que l'on avoit en vüe. 82 Trallien remarque que les Romains avoient une sorte particuliere de *Propoma* qu'ils appelloient *Recentatum*, qu'on faisoit raffraichir avant que d'en donner à boire. Toutes ces compositions étoient des vins artificiels ou mixtionez, dont quelques-uns, comme ce dernier, n'étoient que pour le plaisir. Il semble que ces sortes de vins n'étoient pas differens, ou étoient à peu prés les mêmes que ceux que l'on appelloit *Condita*, en Latin, & que l'on présentoit à l'entrée du repas; ou avant que l'ou mangeât, afin d'exciter l'appetit, comme Apulée, Plutarque, & Athénée le témoignent. Soranus (*Isagog. cap.* 20.) les appelle *Potiones*.

Les autres liqueurs, dont parle Paul Eginete, & qui se préparoient avec du miel & de l'eau, ou des sucs de fruit, sont premierement *l'Hydromel* qui se faisoit simplement avec le miel & l'eau que l'on laissoit fermenter ensemble. On

---

78 On attribuoit l'invention de cette espece d'eau à la glace, à l'Empereur Néron; soit qu'il l'eût veritablement inventée, soit qu'il en fit un grand usage. Il paroit du moins qu'il regrettoit cette eau, sur la fin de sa vie; lorsque fuyant ceux qui le cherchoient pour le tuer, & étant contraint par la soif de boire de l'eau trouble d'un fossé dans la paume de sa main, il s'écria en reflechissant sur le changement de sa condition; *Et hæc est Neronis decocta?* Suëton. in vita Neronis, *cap.* 48. Galen. *Method. medend. lib.* 7.

79 *Lib.* 7 *cap.* 15.

80 Lors qu'on ne mêloit que du vin, & du miel, & qu'on n'y ajoûtoit rien de plus, on appelloit ce mélange, *Vinum mulsum*, ou simplement *mulsum*. On peut consulter Pline sur la maniere dont on le préparoit.

81 On leur avoit donné ce nom parce qu'on les servoit ordinairement à l'entrée du repas.

82 *Lib.* 11. *in princip. Vide Mercurial. Var. Lect. lib.* 1. *cap.* 7.

On l'appelloit en Latin *Aqua mulſa*, ou ſimplement *Mulſa*. Il y avoit encore *Depuis l'Hydromelon*, où l'on ajoûtoit le ſuc de coin à l'eau, & au miel; *l'Hydroro-* *l'An xl.* *ſatum*, où l'on joignoit les roſes aux deux derniers ingrediens. Le 83 *Rhodo-* *de J. C.* *melon* avoit les roſes de plus que *l'hydromelon*. 84 *L'Omphacomeli* étoit un mé- *juſqu'à* lange de miel, & de verjus. Le *Myrtites* ſe faiſoit avec le miel, & le ſuc de *l'An* grains de myrte. *L'Apomeli* n'étoit que de l'eau cuite avec des rayons de miel. *oxl.* Enfin le *Rhoites* ſe faiſoit avec le miel, & le ſuc de grenades. Il ſe pouvoit faire de ſemblables préparations avec tous les fruits. Il ſemble que ces liqueurs, dont on régaloit anciennement les malades, & dont une partie ſervoit à les déſalterer dans les ardeurs de la fiévre, devoient toutes être fort fades, mais la fermentation, ou la coction leur donnoient aſſez de pointe.

Le *Rhodomeli*, ou le *Rhodoſtacton* dont on a parlé, n'étoient pas des liqueurs. C'étoit une eſpece de miel roſat, comme on l'a remarqué, qui conſervoit à peu près la conſiſtence du miel, & qui ſe gardoit long-temps.

Voila de quelle nature étoient les médicamens qui ſe prenoient *intérieurement*. Il n'y en avoit pas d'autant d'eſpeces qu'il s'en trouvoit de ceux qui ſont *pour le déhors*. Entre ces derniers les *Huiles* tenoient le premier rang. 85 On les préparoit en faiſant infuſer les ſimples dont on vouloit tirer la teinture, dans de *l'huile d'olives*, ou de l'autre huile tirée par expreſſion des fruits, ou des ſemences huileuſes, comme ſont les *noix*, les *amandes*, le *Séſame* &c. mais plus communément dans la premiere. Quand cette huile s'étoit ſuffiſamment chargée de la teinture de la plante qui y avoit infuſé, alors on ne l'appelloit plus huile mais 86 *Onguent*, ajoutant le nom de plante, comme, Onguent *de Roſes*, *d'Aneth* &c. Ce mot *d'Onguent* ſe prend aujourd'hui dans une autre ſignification, particulierement chez les Apothicaires, qui entendent par là une compoſition d'huiles, de cire, & autres ingrédiens, qui doit avoir une certaine conſiſtence. Il n'en étoit pas de même des Onguens des Anciens; on donnoit anciennement le nom d'onguent à tout ce qui ſervoit à oindre, & qui étoit quelque choſe de plus que de la ſimple huile. Et comme les onguens que l'on employoit le plus ordinairement à cet uſage avoient de l'odeur, & étoient compoſez d'aromates, cela fit que le mot Grec 87 *Miron*, & le Latin *Unguentum*, marquoient le plus ſouvent des *onguens aromatiques*, ou des *parfums liquides*.

Les uns n'étoient que pour le ſeul uſage de la Médecine, mais on ſe ſervoit des autres autant pour le plaiſir que pour la ſanté. *L'onguent de roſes* étoit du nombre des premiers. On l'appelloit en Latin 88 *Roſa* du même nom de la fleur qui y entroit, & qui en étoit la baſe, quoi que l'on y joignît d'ailleurs du *Jonc odorant*. On ſe ſervoit de cet onguent autant, ou plus, que d'aucun autre. On peut voir dans Dioſcoride comment on le compoſoit, & à quoi

83 Ce qu'on appelloit *Rhodomeli*, étoit ſimplement du miel roſat, & ne ſemble pas être different du *Rhodoſtacton*, qui étoit du miel joint à du ſuc de roſes que l'on faiſoit cuire enſemble, ou que l'on expoſoit au ſoleil.

84 *L'Oxymel* ſe faiſoit avec le vinaigre, & le miel, & *l'Oxycrat*, avec le vinaigre, & l'eau.

85 Voyez dans le chapitre ſuivant la préparation de *l'huile de poix*.

86 *μύρον*. *Voyez Dioſcoride liv. 1. chap. 33.*

87 Les Grecs modernes appellent encore aujourd'hui *Myron* la *Sainte huile*, dont on oint les malades, & ils y font entrer divers aromates.

88 *Voyez Celſe, & Scribonius Largus.*

Unable to display this page

Nous apprenons du même Auteur que quelques Médecins de ſon temps donnoient le nom de *Cereleon*, c'eſt à dire, *mélange de cire & d'huile*, à une compoſition qui étoit encore plus liquide que la précedente, & qui étoit auſſi une eſpece *d'Acopon*. En ce cas il falloit qu'il y eût bien peu de cire. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Le nom de *Myracopa* ſe donnoit aux mêmes compoſitions, lors qu'il y entroit des aromates, pour les diſtinguer de celles qui n'étoient faites qu'avec de ſimples huiles, ou onguens ſans odeur.

Une autre ſorte de compoſition qui étoit plus épaiſſe que la précédente c'étoit le *Cérat*. Dans celle-ci, outre la cire qui y entroit en plus grande quantité à proportion de l'huile, on y mettoit encore plus de poudres. C'eſt du moins ce qu'inſinue Galien, lors qu'il dit 93 que le *Cerelæon*, & *l'Acopon* ſont les plus liquides de toutes les compoſitions de cette nature; que les *Cérats* viennent après, & enfin les *Emplâtres*. Néanmoins Paul Eginete veut 94 que l'Acopon tienne le milieu entre le Cérat, & l'Emplâtre, donnant le nom de ἰγχρίσεις, 95 *Illitiones*, à des préparations plus liquides qui approchoient de la conſiſtence des *Cerelæa*, ou des *Acopa* de Galien. On parlera dans l'article ſuivant de l'uſage des Cérats.

Les *Emplâtres* étoient une troiſiéme ſorte de compoſition qui avoit pour baſe les huiles, & la cire. Ils avoient plus de conſiſtence que les Cérats, parce qu'il y entroit plus de cire, & même des poudres métalliques, & des terres, comme de la litharge, de la ceruſe, de la craye, du bol, & autres ſemblables qui leur donnoient du corps. Les Emplâtres qui tenoient un peu moins de ces dernieres matieres, & plus d'huiles, étoient appellez 96 *Lipara*, c'eſt à dire, Emplâtres *gras*, ou 97 *Parygra*, Emplâtres *humides*. Ceux où les matieres ſeches, & ſolides prédominoient étoient nommez *Alipanda*, Emplâtres *ſans graiſſe*, ou *Amolynta*, Emplâtres *qui ne ſaliſſent point les mains de ceux qui les manient*. Ce dernier mot déſignoit les veritables Emplâtres; car la condition requiſe *de ne point ſalir les mains*, étoit plûtôt un caractere qui marquoit que l'Emplâtre avoit acquis une juſte conſiſtence, & qu'il avoit été cuit comme il faut, qu'une differente eſpece d'Emplâtre. On peut voir là-deſſus Paul Eginete, Aëtius, Oribaſe, & les autres qui ont écrit ſur cette matiere.

Il faut encore remarquer que l'on formoit avec les Emplâtres des petites maſſes rondes, & longues, de la longueur du doit, pour pouvoir s'en ſervir plus commodément. On appelloit ces maſſes 98 *Magdalidæ*, & *Rotundæ*. Nos Apothicaires les appellent encore aujourd'hui des *Magdaleons*.

Ce qu'on appelloit 99 *Malagma* ne differoit pas fort de l'Emplâtre. Celſe

93 *Ibidem.*

94 *Lib. 7. cap. 19.*

95 On peut rapporter ſous ce genre les *Oxyrhodins*, qui ſe faiſoient en mêlant du vinaigre avec de l'huile roſat.

96 *Voyez Celſe, & Scribonius Largus.*

97 *Galen. de compos. medicam. per genera, lib. 7. cap. 2. & 4.*

98 Voyez Marcellus Empiricus. Ce mot vient du Grec μαγδαλία. On appelloit ainſi une maſſe qui ſe faiſoit avec du ſon, & de la graiſſe pour nourrir les chiens. *Voyez un peu plus bas ce que ſignifioit le mot* Collyre.

99 De μαλάσσω, *je ramollis.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

donne une idée fort imparfaite de ce médicament, lors qu'il dit *que les Malagmes se font particulierement avec les fleurs, & avec leurs rejettons.* On ne sait ce qu'il peut avoir entendu par *les rejettons* des fleurs; & d'ailleurs il n'entre point de fleurs dans les descriptions de *malagmes* qu'il donne lui-même. Il faut qu'il y ait quelque grande faute dans ce passage. Il conste par toutes les descriptions qu'on trouve de cette espece de médicament dans cet Auteur, dans Galien, dans Aëtius, & ailleurs, que c'étoit une composition faite principalement avec des *gommes*, & des *aromates*, & autres choses *picquantes*, comme des *sels*; & c'est par cette raison que ce remede fondoit les humeurs, & ramolliſſoit les duretez, comme l'étymologie de son nom le porte. On mettoit une très-petite quantité d'huiles, ou d'axonges dans quelques-uns de ces malagmes, & un peu de cire; & ceux là approchoient le plus des Emplâtres. Dans d'autres il n'y avoit presque que des gommes dissoutes dans du vin, ou du vinaigre, & des résines qui se lioient d'elles mêmes. Ces derniers se piloient quelquefois, & se réduisoient en poudre, & on les délaioit dans quelque liqueur lorsqu'on vouloit les appliquer sur quelque partie. Il faut remarquer, à l'égard du nom de ce médicament, qu'il étoit commun à toutes les compositions qui avoient une consistence approchante, quoi qu'elles ne servissent point à ramollir, mais à resserrer, à raffermir &c. comme on à dit que l'on en avoit usé à l'égard des médicamens nommez Acopa. 1 *Je ne sai pourquoi*, dit Galien, *plusieurs Médecins, comme Asclépiade, & Andromachus, donnent le nom de Malagmes à tous les médicamens qui s'appliquent extérieurement, soit qu'ils resserrent, soit qu'ils endurcissent, quoi que ce mot signifie une chose qui ramollit.* Le même Auteur déclare 2 ailleurs, *qu'il est indifferent qu'on se serve du terme de Malagme, ou de celui d'Emplâtre.*

Ce qu'on appelloit *Epithema* étoit aussi à peu près la même chose. 3 Galien dit en un endroit que *l'Epytheme* a plus de corps que le Cérat, & il le met 4 ailleurs entre le Cérat, & l'Emplâtre. Au reste une autre difference qu'il y avoit entre le Cérat, ou l'Emplâtre, & le Malagme, ou l'Epitheme, regardoit l'usage qu'on faisoit de ces médicamens. Les deux premiers étoient particulierement pour les ulceres, playes, fractures, & dislocations; au lieu que les derniers s'appliquoient ordinairement sur la peau entiere, pour ramollir des tumeurs, ou des tendons, pour fortifier les jointures, ou l'estomac, ou quelqu'autre partie foible. Ce n'est pas que le malagme ne servît aussi quelquefois pour les playes récentes, lors qu'on vouloit arrêter le sang, ou les consolider.

Ce qu'Hippocrate appelle 5 *Ceropissus* étoit aussi une espece d'Emplâtre composé de *Cire*, & de *Poix*. C'est de cette sorte d'Emplâtre que l'on se servoit pour faire ce qu'on appelloit un 6 *Dropax*. On étendoit une certaine quantité de cet Emplâtre sur de la toile, ou sur de la peau; on appliquoit cela sur quelque partie du corps; on le levoit, ou on l'arrachoit, & on l'appliquoit derechef, réiterant souvent la même chose, pour faire rougir la partie; dans le

1 *Pharmacor. local. lib. 8. cap. 5.*
2 *Pharmacor. general. lib. 7. cap. 5.*
3 *Method. med. lib. 7. cap. 4.*
4 *Pharmacor. general. lib. 7. cap. 11.*
5 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. dans la Pharmacie d'Hippocrate.*
6 δρόπαξ, πίτωτον, Picatio.

le deſſein d'attirer en déhors les humeurs, ou les ſucs qui ſervent à la nourriture des parties, ou dans la vûe d'ouvrir les pores. Pour rendre cette emplâtre plus efficace on y ajoutoit quelquefois des poudres acres, comme du *pyrethre*, du *poivre*, du *ſel*, du *ſoufre*. 7 On employoit auſſi le Dorpax pour faire tomber, ou pour arracher le poil de quelque partie. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Le 8 Cataplâme étoit une compoſition *molle*, qui ſe faiſoit de diverſes manieres; tantôt avec de l'huile, & du miel, & quelques poudres, comme de la farine de lin, de fénugrec, & autres ſemblables; tantôt avec des herbes cuites dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur; ou ſimplement avec de l'eau, de l'huile, & de la fleur de farine. On en faiſoit auſſi avec du pain cuit dans de l'eau, ou avec du ſon, ou avec des figues, ou avec du levain, & de l'huile. Tous ces cataplâmes ſervoient à ramollir, à adoucir, à meurir des abſcès, ou à les réſoudre. Il s'en faiſoit auſſi d'aſtringents, de raffraichiſſans, d'aperitifs &c.

9 Les plus forts de tous étoient ceux qui ſe faiſoient avec de la *moutarde* pilée, & même d'autres matieres plus acres, comme des *cantharides*, qu'on mêloit avec de la mie de pain, ou des figues ſeches détrempées dans de l'eau, & reduites en pulpe. Ces cataplâmes faiſoient rougir la partie, & y excitoient même quelquefois des veſſies, & enlevoient la peau. On appelloit cette ſorte de cataplâme *Sinapiſmus*. Il avoit lieu dans les maladies longues, & froides, ou dans celles où les ſens ſont aſſoupis. On peut voir ce que nous avons dit ci-deſſus touchant l'uſage qu'en faiſoient d'ailleurs les Médecins Méthodiques.

Il y avoit une autre ſorte de compoſition que l'on appelloit 10 *Smegma*. On s'en ſervoit particulierement pour nettoyer la peau, pour ôter la demangeaiſon, & guérir les puſtules, & toutes les differentes eſpeces de galle; pour faire tomber le poil; pour ouvrir les pores; pour ſoulager des douleurs de la goutte, ou pour les prévenir; & pour nettoyer les dents. La baſe de cette compoſition c'étoit, ou des choſes adouciſſantes, ou des poudres déterſives plus, ou moins fortes; comme de la farine de fêves, de chair, & des ſemences de melons, de la corne de cerf, de la pierre ponce, de l'antimoine, des os de Seche, des coquillages, du plomb brûlé, du vert de gris, du ſoufre, des ſels de differente ſorte, comme du ſel commun, du ſel ammoniac, du nitre, & de l'alun. On prenoit auſſi quelquefois du Staphiſagre, de l'ellébore, de la centaurée, du poivre, du nard, du cardamome. On prenoit encore des gommes, & des réſines, comme du maſtic, de l'encens, & autres de cette nature. On brûloit quelques-unes de ces matieres avant que de les mettre en poudre, & on en formoit, par le mélange de quelques ſucs, des maſſes qu'on ſechoit, & qu'on mettoit derechef en poudre lors qu'on vouloit s'en ſervir. Cette poudre étoit quelquefois employée ſeule, & l'on en ſaupoudroit le corps avant, & après le bain, oignant en ſuite avec quelque huile appropriée, pour adoucir la peau. D'autres fois on incorporoit les poudres dont nous avons parlé avec du miel, du vin, ou de l'huile; ou avec

7 *Voyez ci-deſſus, part. 3. liv. 1. chap. 2. & ci-après dans ce même chapitre, où nous parlons du Smegma.*

8 *Voyez, part. 1. liv. 3. dans la Pharmacie d'Hippocrate.*

9 *Voyez ci-deſſus, part. 2. liv. 4. ſect. 2. chap. 3.*

10 De σμήχειν, *torcher, nettoyer en frottant.* Voyez Aëtius & les autres qui ont traité de cette matiere.

Unable to display this page

blable à celle que l'on a dit que devoient avoir les Collyres. Ces sortes de Collyres s'appelloient communément des Collyres *entiers*, ou *formez*, parce qu'on les employoit entiers, ou dans la même forme qu'on leur avoit donnée en les faisant, & pour les distinguer d'une autre sorte de Collyres que l'on *mettoit en poudre*, ou que l'on *délayoit* dans quelque liqueur lors que l'on vouloit s'en servir. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Il n'étoit pas nécessaire que ces derniers eussent toûjours précisément la forme des autres. Il suffisoit qu'ils en approchassent, & ils pouvoient être comme les 21 Magdaleons d'Emplâtres. On ne les mettoit en masse que pour mieux conserver la qualité des ingrédiens dont ils étoient composez, & pour éviter que ces matieres ne s'éventassent, n'étant pas liées par quelques gommes, ou autres choses propres pour les réduire en une masse solide. Pour s'en servir on les piloit dans un mortier, ou on les broyoit sur une pierre à broyer, afin de rendre la poudre plus fine. Ces derniers collyres étoient principalement pour *les maladies des yeux*. 22 Oribase distingue ces deux sortes de Collyres dans le passage suivant; *Ce qu'on appelle proprement des Collyres ce sont*, dit-il, *des*

---

21 Les Magdaleons d'Emplâtres étoient aussi quelquefois appellez *Collyria*. Voyez *Plin. Valerian. liv. 3. chap. 12.* On donnoit enfin le même nom à de petites *masses de pâte*, que l'on faisoit avaller à la volaisse pour l'engrailler.

22 *Collect. lib. 10. cap. 23.* Voici ce passage, qui est tiré d'*Antillus* par Oribase, tel qu'il est rapporté par Saumaise (*Plinian. Exercitat. Edit. Traject. pag. 649.*) avec les remarques du même Auteur; *Antyllus, cap. περὶ κολλυρίων, distinguere videtur τὰ κολλύρια ἀπὸ τῶν κολλυρίων. Ita enim scribit, κολλύρια τὰ μὲν ἰδίως λεγόμενα ὀφθάλμοις προσφέρεται λειανθέντα. Τὰ δὲ κοινῶς προσαγορευόμενα ὁλόκληρα. Καὶ τὰ μὲν πρόσφυτα, τὰ δὲ σύστατα, προσφύεται μὲν ὑγρῷ, σύστατα δὲ συλλήγδην καλοῦσι. Insignis locus. Κολλύρια sunt propriè quæ oculis adhibentur. Τὰ κοινῶς προσαγορευόμενα ὁλόκληρα. Mendum in his verbis. Legendum, certa fides est, οὐχ ὁλόκληρα. Hæc significatio est τῶν κολλυρίων. Nam propriè κολλύριον significat οὐχ ὁλόκληρον, truncum, mutilum.* Il me semble que Saumaise trouve une faute, où il n'y en a point, & que la negative οὐχ ne doit point être ajoûtée. Le sens me paroit clair. Il s'agit dans ce passage de la distinction, qu'il faut faire entre les Collyres *entiers*, ou qui ont *une certaine forme*, πλαστὰ, comme les appelle Paul Eginete, (*liv. 7. chap. 16.*) qui sont ceux dont nous avons parlé en premier lieu, & entre les Collyres qui n'ont point de forme particuliere, ou que l'on n'employe pas entiers. Rosarius traduit le passage d'Oribase de cette maniere; *quæ Collyria propriè dicuntur, ea oculis adhibentur: lævigata verò quæ communiter integra nominantur, alia apponuntur, alia imponuntur, &c.* Il falloit dire, *quæ Collyria propriè dicuntur, ea oculis adhibentur lævigata: quæ verò communiter integra nominantur, alia &c.* Je ne change pas un mot. Je ne fais que transposer un point, & au lieu que Rosarius met *verò* devant *quæ*, je le mets après. Il est vrai qu'il semble qu'il y ait dans le Grec quelque chose d'embarrassé, & que selon mon explication, le point, & le καὶ, qui sont devant ὁλόκληρα, sont de trop. Au reste, Saumaise prétend que les Collyres *entiers* (qu'il n'a pourtant pas conu sous ce nom) s'appelloient κολλύρια, par un simple λ, parce qu'on appelloit ainsi les colomnes qui sont moins grosses au dessus qu'à la base. Il ajoûte, que ces κολλύρια, ont été confondus, par les modernes, & par une grande partie des anciens, avec les κολλύρια, qui sont un médicament *pour les yeux*, & que de ces deux mots ils en ont encore formé un troisiéme, qui est celui de κολλύρια, par deux λ. Mais cette distinction n'est presque fondée que sur le passage d'Oribase, qui ne fait rien au fait, ou d'où l'on peut même inferer tout le contraire; car si l'on en recueuille d'un côté que *les médicamens pour les yeux*, s'appelloient κολλύρια, on en recueuille de l'autre que ce nom étoit commun aux Collyres *entiers*, qui étoient fort differens. Galien, qui appelle aussi κολλύρια, les médicamens des yeux, appelle du même nom les *tentes*, que l'on met dans les narines, pour guérir le polype, (*pharma-*

Unable to display this page

tillées, & de diverſes drogues pour les yeux. Il n'a pas pris garde qu'on n'avoit pas encore en ce temps-là des eaux diſtillées, & que le Collyre d'Horace n'étoit pas comme ceux que l'on fait aujourd'hui. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

26 Les *Trochiſques* étoient une compoſition approchante des Collyres entiers. Il y entroit auſſi des poudres de diverſes Sortes, que l'on lioit avec quelque liqueur, pour en faire une maſſe, que l'on partageoit en pluſieurs petites parties, dont la forme étoit arbitraire, quoi qu'on les fit le plus ſouvent ronds & plats; d'où vient que les Latins les appellerent *paſtilli*, comme qui diroit *des petits pains* (*paſtillus* étant un diminutif de *panis*.) On les faiſoit du poids qu'on vouloit, mais ils ne peſoient guére qu'une dragme, pour le plus. On les ſechoit enſuite, pour les conſerver. Ils differoient des Emplâtres, & des Collyres, en ce qu'il n'entroit aucune matiere huileuſe, dans les Trochiſques, & qu'ils ſervoient, pour le dedans auſſi bien que pour le dehors. Ceux qu'on deſtinoit pour le dehors étoient compoſez de poudres métalliques, deſſechantes, déterſives, corroſives, &c. comme de vert de gris, d'orpiment, d'alun, de vitriol, & autres de cette nature. On s'en ſervoit, après les avoir réduits en poudre, pour nettoyer les ulceres, pour conſumer les mauvaiſes chairs, pour abſorber l'humidité ſuperflue, pour arrêter le ſang, pour conſolider, & en diverſes autres occaſions. Ceux qui étoient pour le dedans étoient faits avec des poudres plus douces, que les précedentes, comme ſont celles de corail, de corne de cerf, de bol, de craye, les gommes, & toutes les parties des plantes, & des animaux. On faiſoit auſſi des Trochiſques, que l'on tenoit dans la bouche, & ſous la langue, pour guérir de la toux, ou pour arrêter la fluxion; ou même 27 pour ſentir bon, & pour corriger la mauvaiſe haleine. Il s en faiſoit auſſi que l'on brûloit, pour parfumer les chambres. Il y avoit enfin des Trochiſques qui ſervoient en particulier pour la Thériaque, comme les Trochiſques *de Viperes*, que l'on a décrit dans ce même chapitre en parlant de la Thériaque; les Trochiſques *de Squille*, qui étoient peu compoſez, & ceux que l'on appelloit 28 *Hedychroi*, qui l'étoient beaucoup, & où il entroit divers aromates.

Le *poudres*, qui étoient la baſe de la plûpart des médicamens dont nous avons parlé, s'appelloient en Grec ξηρὰ, ou ξηρὸν, c'eſt à dire, *médicamens ſecs*. On les appelloit encore *Diapaſmata*, *Catapaſmata*, *Catapaſta*, *Sympaſmata*, d'un mot qui ſignifie *répandre*, comme quand on jette de la poudre ſur quelque choſe. On ſe ſervoit des poudres en diverſes occaſions. On en répandoit ſur les ulceres. On en poudroit quelquefois tout le corps, pour arrêter les ſueurs. On s'en ſervoit auſſi pour l'odeur, & l'on avoit des poudres aromatiques de pluſieurs ſortes. Il ſemble que c'eſt à ces dernieres poudres, que l'on donnoit plus particulierement le nom de 29 *diapaſmata*. Les poudres entroient d'ailleurs dans pluſieurs médicamens compoſez, comme on l'a vû ci-deſſus.

---

26 De τροχὸς, *Orbis*, un *Cercle*. On les appelloit auſſi κυκλίσκοι. Hippocrate parle d'une eſpece de Trochiſques qu'il appelle φθοΐδας, φθοΐσκοι. *Voyez ci-deſſus, part. 1. lib. 3. chap. 2.*

27 Ne gravis heſterno tragres Feſcennia vino
Poſtillos Coſmi luxurioſa voras. *Martial. lib. 1. Epigr. 88.*

28 C'eſt à dire, *qui ont une couleur agréable*. On appelloit autrement ces Trochiſques, ou la maſſe dont on les faiſoit, *magma hedychroum*. Ce mot *magma* ſignifioit proprement la lie de l'huile, ou la maſſe qui reſte au fonds des vaiſſeaux, quand l'huile en eſt ôtée. On appelloit du même nom les maſſes d'onguens, & toutes les autres que l'on avoit formées par l'addition de quelque liqueur. *Voyez les Définitions de Gorræus.*

29 Siccis odoribus conſtant quæ *diapaſmata* vocantur. *Plin. lib. 13. cap. 2.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Voila à peu près toutes les sortes de médicamens, qui s'appliquoient extérieurement. On leur donnoit quelquefois de nouveaux noms, selon l'usage que l'on en faisoit. Les médicamens, par exemple, qui servoient à laver la bouche, & le gosier, étoient appellez des *Gargarismes*. C'étoit des décoctions, ou des liqueurs où l'on mêloit du miel, & d'autres matieres. Les compositions pour les lavemens en particulier, qui se faisoient avec des décoctions, où l'on delayoit aussi du miel, des poudres, & d'autres ingrediens, dont on a parlé, étoient appellées ἐγχυτα, & ἐγχύματα. Le lavement en general s'appelloit 30 κλύσμα, κλυσμος. Celui qui étoit pour la matrice s'appelloit ἐγκλυσμός. Les liqueurs, ou les poudres, que l'on tiroit par le nez 31, pour décharger le Cerveau s'appelloient *Errhina*, des *Errhines*. Mais les noms que l'on vient de rapporter sont plûtôt des noms de *remedes*, que des noms de *médicamens*, aussi bien que ceux qui sont tirez de l'effet que les médicamens simples, ou composez, produisent. Les Grecs & les Latins, avoient des noms particuliers, pour désigner les remedes qui relâchent le ventre, qui purgent, qui font vomir, qui font uriner, qui font dormir, qui appaisent les douleurs, qui échauffent, qui raffraichissent, qui relâchent, qui ouvrent, qui resserrent, qui bouchent, qui ramollissent, qui font meurir & percer un abscès, qui arrêtent le sang, qui font croître les chairs, qui nettoyent un ulcere, qui consolident, qui font avorter, qui font accoucher, &c. On trouvera une liste de tous ces noms, selon l'ordre de l'alphabet dans 32 Tiraqueau, & dans les définitions de Gorræus.

Au reste, il faut remarquer touchant les médicamens en géneral, qu'il y en avoit déja un très-grand nombre de chaque espece, du temps d'Andromachus, & qu'il ne tenoit pas aux Auteurs de ces médicamens qu'on n'en eût bonne opinion, sur les titres spécieux qu'ils s'efforçoient de leur donner. Nous avons parlé ci-dessus d'un Antidote, que l'on appelloit *Sacré*, & du nom de *Tranquille*, que l'on donnoit à la Theriaque. Ces titres n'étoient rien au prix des suivans; *Antidotus Athanasia*, *Ambrosia*, *Isotheos*, *Isochrysos*, *Panacea*, c'est à dire, *Antidote Immortel*, *Divin*, *Egal à Dieu*, *Egal à l'Or*, *qui guérit de toute maladie*. Il y avoit un grand nombre de semblables épithetes qui n'étoient pas seulement, pour les Antidotes, mais qui étoient communs aux Collyres, aux Emplâtres, & à toutes les autres especes de médicamens; par où l'on peut voir que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des Charlatans.

Quant à la maniere de préparer les médicamens, ou aux moyens dont on se servoit pour cela, on remarquera en peu de mots que l'on avoit des mortiers, des pilons, des pierres à broyer, des tamis, des couteaux, des ciseaux, des râpes, des espatules, des presses, des bassins, des bassines, des vaisseaux de diverses sortes, pour piler, hâcher, broyer, sasser, cuire, fondre les diverses matieres qui entroient dans les compositions, & pour contenir, & conserver ces compositions. Il n'y a point de remarque particuliere, à faire sur tous ces utenfiles, ni sur la maniere dont on s'en servoit, si ce n'est pour ce qui regarde une sorte de vaisseau qu'on appelloit *Diploma*, *Diplangium*, *Duplex Vas*, c'est à dire, *Double Vaisseau*. 33 On distinguoit déja en ce temps-là les choses qui devoient

30 *Vide sup. part.* 1. *lib.* 3. *cap.* 16.
31 *Ibidem. cap.* 17.
32 *De Nobilitate, cap.* 31. *Paragraph.* 288.
33 *Galen. de compos. medicam. per genera, lib.* 3. *cap.* 5.

voient ſe cuire dans les vaiſſeaux ordinaires, & à feu ouvert, d'avec celles qu'il falloit faire boüillir dans le *Diploma*, qui n'étoit autre choſe qu'un Pot mis, ou ſuſpendu dans un autre Pot, ou dans un Chaudron. On mettoit dans le premier de ces pots ce qu'on vouloit faire cuire, & on rempliſſoit d'eau le ſecond. On le mettoit enſuite ſur le feu, & on y ajoûtoit de l'eau, à meſure qu'elle ſe conſumoit. Cela ſe faiſoit ainſi afin, que les matieres, que l'on faiſoit cuire, ſe cuiſiſſent plus doucement, & plus long-temps, ſans qu'il y eût du danger qu'elles ſe brûlaſſent. Nous aurons encore occaſion de dire quelque choſe concernant la préparation de certain médicament particulier, & de quelque mineral dans le chapitre ſuivant, à l'article de *Dioſcoride*. Nous laiſſons pour le préſent ce qu'il y auroit à remarquer touchant les poids, & les meſures des Médecins, parce que nous aurons occaſion d'en dire quelque choſe, quand nous en ſerons à *Rhemnius Palæmon*, qui a traité cette matiere. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Le Regne de Néron nous fournit encore un autre Médecin fameux, qui avoit écrit *des médicamens compoſez*. C'eſt Servilius Damocrates, ou *Democrates*. On recueuille qu'il a dû vivre ſous Néron, & peut être encore ſous Veſpaſien, premierement de ce qu'il a écrit après le Regne de Tibere, comme il en conſte par ce qu'il dit lui-même dans la deſcription qu'il donne d'un Antidote rapportée par 34 Galien; *Tibere Auguſte*, dit en cet endroit Damocrate, *uſoit, à ce que l'on dit, de cet Antidote*. Le ſecond indice, que l'on a du temps auquel ce Médecin a vécu, eſt tiré de ce que Pline en parle, comme d'un homme de ſon temps. Or on ſait que Pline a vécu ſous les Empereurs Neron, Veſpaſien, & Tite. Nous apprenons du même Auteur, que Damocrates avoit guéri *Conſidia* fille de *M. Servilius*, homme Conſulaire, avec du lait de Chevres qu'il faiſoit nourrir de lentiſque. On trouve un *M. Servilius*, entre les Conſuls créez dans les dernieres années du Regne d'Auguſte. Ce doit être, ſans doute, celui dont il s'agit, & dont la fille a pû vivre dans le temps que nous avons aſſigné à Damocrate. Cette remarque de Pline peut faire croire, avec aſſez de fondement, que le prénom de *Servilius*, qu'il donne lui-même à Damocrate, étoit emprunté de la famille *Servilia*, ſelon la coûtume que nous avons touchée ci-deſſus. Au reſte Damocrate, avoit écrit 35 deux livres en vers Grecs Jambiques, touchant la compoſition des médicamens. On trouve quelques fragmens de ces livres dans Galien, & l'on y voit entr'autres la deſcription du *Mithridate*, tel que nos Apothicaires le préparent encore aujourd'hui. Il y a auſſi une deſcription de la Thériaque, mais qui eſt un peu differente de celle d'Andromachus. La raiſon pour laquelle Damocrate avoit écrit en vers ſur ce ſujet, eſt la même que celle qu'avoit eüe le Médecin que l'on vient de nommer, & qui avoit pratiqué la même choſe. Nous avons remarqué ci-deſſus en parlant des Archiatres, que Damocrate eſt mis par Pline, au rang *des premiers d'entre les Médecins*, & nous avons expliqué ce qu'il vouloit dire par là.

Pline fait mention d'un Xenocrate, Ephéſien, fils de *Zenon*, dans les livres où il traite des 36 métaux, de la 37 peinture, & des 38 pierres precieuſes.

34 *De Antidotis, lib. 2. cap. 5.*

35 L'un de ces livres étoit intitulé *Philiatros*, c'eſt à dire, l'*Ami des Médecins*, & l'autre *Clinicus*, ou *le Médecin*. *Galen. medic. local. lib. 7. cap. 2. & lib. 10. cap. 2.*

36 *Lib. 33. & 34.*

37 *Lib. 35.*

38 *Lib. 37.*

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An xxl.

cieuſes. La peinture n'a rien de commun avec la Médecine, mais les métaux & les pierres précieuſes fourniſſent des médicamens. Ce Xénocrate avoit écrit un peu avant Pline, comme ce dernier le témoigne dans ſon trente-ſeptieme livre, en parlant de *l'ambre jaune*. Cela étant il peut avoir écrit ſous Néron, avant que Pline eut commencé de travailler à ſon Hiſtoire naturelle. On dira encore un mot concernant cet Auteur à la fin de l'article ſuivant.

39 Pline parle ailleurs d'un autre XENOCRATE, qui étoit certainement Médecin, comme les matieres ſur leſquelles il eſt cité le juſtifient, & qui pouvoit être contemporain du précedent. C'eſt le même que Galien cite auſſi en quelques endroits, & c'eſt ſur ce que cet Auteur en dit que je conjecture que ce dernier Xénocrate a pû vivre environ le temps de l'autre. 40 *Xénocrate*, dit Galien, *n'eſt pas un perſonnage fort ancien; il vivoit* 41 *du temps de nos grands peres.* Cela ſignifie, à mon avis, que Xénocrate n'avoit précedé Galien que d'environ quatre vint, ou cent ans. Or Néron regnoit à peu près cent ans avant le temps que Galien écrivoit.

42 Nous apprenons du même Auteur que ce Xénocrate étoit d'Aphrodiſias dans la Cilicie, & qu'ayant écrit *de la matiere des médicamens* il n'avoit rempli ſes livres que de remedes qui étoient la plus part impraticables. Les uns étoient tirez de ſimples, ou d'animaux rares, comme ſont *l'Hippopotame*, ou *l'Elephant*, ou même d'animaux imaginaires, comme *le Baſilic*. Les autres étoient pris de certaines choſes pour leſquelles tout le monde a de l'horreur, comme des cervelles, du foye, de la chair, ou du ſang d'homme; de l'urine & de la fiente humaine, de la cire des oreilles, des ongles râpées, & de quelques autres matieres encore plus ſales; comme ſi l'on ne pouvoit pas avoir d'ailleurs de bons remedes ſans uſer de ces ordures.

Xénocrate avoit encore rendues publiques diverſes recettes pernicieuſes & ſuperſtitieuſes. Les unes étoient pour ce qu'on appelloit 43 des *Philtres*, c'eſt à dire *des remedes pour donner de l'amour*. Les autres étoient pour 44 *faire haïr*; pour 45 *envoyer à quelcun des ſonges tels qu'on ſouhaite*; pour 46 *faire ſouffrir une perſonne*, ou *pour la faire mourir*; pour *faire avorter*; pour *empêcher de concevoir* &c. Galien, qui rapporte tout ce que l'on vient de dire touchant les matieres que Xénocrate avoit traitées, fait ſur ce ſujet deux ou trois reflexions fort judicieuſes, & premierement, à l'égard des remedes tirez d'animaux rares il demande, *qui a fourni à Xénocrate, & aux autres qui ont parlé de ces choſes avant lui, les moyens pour faire des expériences ſur tout ce qu'ils avancent?* 47 *Nôtre Roi Attalus*, continue Galien, *qui a fait autrefois cette recherche avec beaucoup d'empreſſement, n'a cependant écrit que très peu de choſe ſur ce ſujet. Et pour ce qui*

eſt

---

39 *Lib.* 20. 21. *& ſequent.*

40 *De ſimplic. medicament. facult. in principio.*

41 κατὰ τὰς πάππους ἡμῶν.

42 *De ſimplic medicam. facultat. lib.* 6. *&* 10.

43 φίλτρα. Je crois que le mot ἀγώγιμα, que Galien ajoûte, eſt ſynonyme au premier, ou du moins qu'il n'y a pas une grande difference; l'un ſignifiant des remedes, *pour faire aimer*, & l'autre des remedes, *pour attirer quelcun.* Je ne trouve pourtant pas ce mot en ce ſens dans les Dictionaires.

44 μίσηθρα.

45 ὀνειροπομπὰ.

46 παθοποιὰ.

47 *Voyez ci-deſſus, part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 3.

eſt des philtres & des autres médicamens, que l'on a déſignez, il eſt aiſé de voir, avant même que de les avoir eſſayez, que la plus grande partie de ce qu'on dit là-deſſus eſt faux; mais, ſuppoſé qu'il y ait quelque choſe de veritable, ou de poſſible, qu'y a-t-il de plus blâmable, & de plus contraire au bien de la ſocieté? Je m'étonne qu'il ſe ſoit trouvé des gens aſſez inſenſez pour rendre publiques des choſes de cette nature, ou qui ayent pû croire que ce qui devoit les couvrir de honte pendant leur vie ſervît à leur acquerir de la gloire après leur mort. Ou ces gens là ont fait des eſſais ſur les choſes dont ils ont écrit, ou ils n'en ont point fait? S'ils diſent qu'ils ont tout eſſayé ils paſſeront pour des ſcélerats exécrables. S'ils diſent, au contraire, qu'ils n'ont rien eſſayé, il faut convenir qu'ils ne ſavoient ce qu'ils écrivoient. Depuis l'An xl. de J. G. juſqu'à l'An cxl.

Néanmoins les Anciens n'ont pas manqué d'Ecrivains ſur ces matieres, & particulierement ſur celles des *poiſons*, ou des *compoſitions de* poiſons. 48 Le même Galien nomme entr'autres ces quatre; *Orphée*, ſurnommé *le Théologien*, ſoit que ce fût le même dont il a été parlé dans la premiere partie de cette hiſtoire, ſoit que l'on eût emprunté ſon nom, ce qui eſt le plus vraiſemblable; *Horus Mendeſius*, le jeune, qui eſt peut-être le même que *Bolus Mendeſius*, dont il a été parlé 49 ci-devant. Ce qui me le fait ſoupçonner c'eſt que ce dernier nom ſe trouve differemment écrit. Quelques Auteurs écrivent *Rolus*, d'autres *Dolus*, & d'autres *Bolus*, qui eſt le veritable nom de ce dernier, qui avoit d'ailleurs traité de divers remedes ſuperſtitieux. Le troiſiéme des Auteurs dont Galien parle c'eſt *Héliodore*, Athénien. Le quatriéme c'eſt *Aratus*. Je ne ſai ſi c'eſt le même qui a écrit touchant l'Aſtronomie. Ce qui pourroit le faire croire c'eſt que Galien ajoûte qu'une partie de ces Auteurs avoient écrit en vers; or l'ouvrage d'Aratus, intitulé *les Phénomenes*, eſt en vers. Cet Aratus vivoit ſous Ptolomée Philadelphe; le temps des autres eſt incertain. Tous ces Auteurs, à ce que dit Galien, proteſtoient, dans de belles préfaces, qu'ils étoient gens de bien, & qu'ils n'avoient deſſein de nuire à perſonne, en rendant publiques ces ſortes de choſes. Ils n'y auroit rien eu à dire contr'eux s'ils n'avoient traité que des poiſons ſimples, & qu'ils euſſent en même temps indiqué les contrepoiſons, comme ont fait *Nicandre*, *Dioſcoride* & divers autres. Mais ils avoient enſeigné à compoſer des poiſons, ce qui eſt bien different. Il faut néceſſairement conoître les ſimples qui ont des qualitez nuiſibles, pour s'empêcher d'en prendre, au lieu qu'il n'eſt point néceſſaire de ſavoir comment on compoſe des poiſons.

Ce n'eſt pas, pour en revenir à Xénocrate, qu'il n'eût mêlé quelques bons remedes parmi tant de mauvais. On trouve une deſcription de *Thériaque* de ſa façon, & quelques autres compoſitions utiles. Il nous reſte encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom d'un Xénocrate, & qui traite *de la nourriture tirée* des animaux aquatiques. Ce livre, qui a été imprimé ſur la fin du Siecle paſſé, ſe trouve manuſcrit & beaucoup plus ample dans la Bibliotheque du Louvre & dans celle du Vatican, avec un autre ouvrage du même Auteur ſur *les pierreries*, ou ſur *les pierres*. Je ne ſai ſi ces livres ſont de ce dernier Xénocrate. Celui qui concerne les pierres pourroit être de Xénocrate fils de Zénon. Il y a eu quelques autres Xénocrates, & entr'autres un Philoſophe diſciple de Platon. C'eſt à celui ci que 50 le P. Hardoüin attribue les livres

48 *De Antidot. lib. 2. cap. 7.*
49 *Part. 1. liv. 2. chap. 6.*
50 *Vide Indicem Auctorum Plinii.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

dont on vient de parler. On a parlé ci-dessus de 51 *Démosthene* de Marseille, & de 52 *Thessalus*, qui vivoient aussi sous Néron.

Je pense qu'on peut encore mettre ici 53 MARINUS, qui fut précepteur de *Quintus* dont on parlera au chapitre suivant. Galien le conte entre les meilleurs Anatomistes, & il remarque entr'autres choses que Marinus avoit fort bien écrit sur la matiere des *Muscles*. Mais ce que je trouve de plus considerable c'est qu'il avoit déja entrevû, ou senti, quelque chose des principaux usages que l'on a dans la suite assigné aux *Glandes*, & en particulier à celles du *mésentere* & des *intestins*. Voici de quelle maniere il en parle. 54 *Les Glandes*, disoit Marinus, *servent à deux usages. Les unes appuyent les divisions des vaisseaux, & les tiennent suspendus, de peur qu'ils ne changent de situation dans les mouvemens violens. Les autres engendrent une humeur qui est propre à humecter certaines parties, afin qu'elles ne se dessèchent pas, & qu'elles puissent faire tous leurs mouvemens. Ces dernieres glandes sont comme une éponge remplie d'eau, & percées de divers trous, mais qui ne sont pas sensibles en toutes. D'ailleurs elles reçoivent des veines & des arteres. Il y a*, continue cet Auteur, *des vaisseaux du mésentere, qui vont aboutir à des glandes, qui sont aussi de deux sortes, & pour deux differens usages. Les premieres sont denses, ou serrées, & seches, qui appuyent les divisions des vaisseaux. Les dernieres sont rares, ou poreuses, & humides, & sont jointes à des cavitez, ou à des receptacles. Elles produisent une humeur comme pituiteuse, telle qu'est celle dont la tunique des intestins est enduite.* Il y a eu un autre *Marinus* dont on parlera au chapitre troisiéme.

L'Empereur Néron, sous lequel vivoient les Médecins dont on vient de parler, est mis lui même au rang de ceux de cette profession par Tiraqueau. Cet Auteur se fonde sur un passage de 55 Plinius Valerianus qui parle de cette maniere; *Oris saporem emendari quidam affirmant murino cinere cum melle si fricentur dentes, alioqui verò admiscent marati* (marathri) *radices. Nero quoque ante somnos colluere ora propter halitum fœtidum utile dicit.* Il est visible, comme l'a 56 remarqué le P. Hardoüin, qu'il faut lire *Mero*, comme il y a dans l'ancien Pline, d'où ce passage a été copié, au lieu de *Nero*. J'avois fait la même remarqué avant qu'avoir vû ce que le P. Hardoüin en a dit; mais il faut encore faire une autre correction au passage de Plinius Valerianus, & lire *dicitur*, ou *dicunt*, au lieu de *dicit*, afin que ce mot réponde à ce qui précede. Tiraqueau s'est encore trompé en inferant que Néron avoit conoissance de la Médecine, d'un passage de Marcellus l'Empirique; où il est parlé d'un remede appellé *Oxyporium*, *dont Néron se servoit.* Il n'est pas remarqué que Neron eût inventé ce remede, quoi qu'il s'en servoit. Je ne sache pas que cet Empereur ait rien fait d'ailleurs pour la Médecine, si ce n'est qu'on voulut dire qu'il avoit inventé une espece *d'eau à la glace*, dont il a été parlé dans ce même chapitre, à propos des médicamens d'Andromachus. On peut voir ce que l'on a dit là-dessus.

Saint URSICIN, Médecin de Ravenne, souffrit le martyre sous Néron.

CHA-

51 *Voyez part. 2. liv. 1. chap. 7.*
52 *Voyez part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 2.*
53 *Galen. in lib. Hipp. de nat. hum. comment. 2.*
54 *Galen. de semine, lib. 2. cap. 6.*
55 *Lib. 1. cap. 29.*
56 *Plin. Histor. Natural. lib. 28. cap. 4. sub finem.*

Unable to display this page

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

avoir écrit sur la même matiere que Dioscoride, on ne peut point savoir lequel des deux a écrit le premier, ou lequel des deux a copié l'autre, car ils rapportent souvent les mêmes choses, & néanmoins ils ne se citent ni l'un, ni l'autre. 5 Deux savans du Siecle passé ont disputé fortement sur ce sujet, l'un voulant que Pline eût écrit le premier, & l'autre voulant que ce fût Dioscoride. Saumaise a aussi fait conoitre ce qu'il pensoit là-dessus, en deux differens endroits. 6 Dans le premier il conclut, que Dioscoride est un peu plus ancien que Pline, ou qu'il a écrit le premier; & il tire cette conséquence d'un passage de Pline, où cet Auteur, après avoir, ce semble, traduit mot à mot Dioscoride, sur le sujet de la *pierre hématite*, ajoûte, *que ce qu'il vient de dire est suivant le sentiment de ceux qui ont écrit tout fraîchement sur la même matiere*; par où Monsieur de Saumaise prétent que Pline a voulu désigner Dioscoride, quoiqu'il ne le nomme ni en cet endroit, ni ailleurs, parce que ce dernier étoit encore trop nouveau, ou n'étoit pas assez fameux pour être cité.

Le même Saumaise parlant 7 en un autre endroit de la même chose, semble avoir oublié ce qu'il avoit dit auparavant; *Le temps*, dit-il, *auquel Dioscoride a vécu est incertain, quoi qu'il n'ait pas du être éloigné de celui de Pline. On ne peut pas*, poursuit cet Auteur, *savoir précisement lequel des deux est venu le premier, ou le dernier. Il se peut qu'ils ayent écrit en même temps; néanmoins j'ai plus de penchant à croire que Pline a précedé Dioscoride; & je me fonde sur ce que celui là ne cite point celui-ci, comme il fait tous les autres Auteurs desquels il a tiré ce qu'il rapporte dans son Histoire Naturelle; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire si Dioscoride avoit été avant lui, car Dioscoride est un des plus celebres écrivains de l'Antiquité sur la matiere que traite Pline.*

Voila qui est opposé au premier sentiment de Saumaise, qui est néanmoins celui du P. Hardoüin; *Pline*, dit ce Savant Jesuite, *qui étoit un Auteur Romain, mépriſoit avec justice Dioscoride, comme un étranger, qui a été souvent accusé d'ignorance par ceux de son païs propre, par Galien, entr'autres, qui étoit d'un jugement exquis sur ces matieres, & qui a vécu peu de temps après Dioscoride. Photius*, continue le P. Hardoüin, *n'a pas mieux traité ce dernier; & ceux qui ne l'ont pas repris n'ont pas daigné parler de lui. Athénée, qui n'est point paresseux à citer des Auteurs, n'a jamais dit un mot de Discoride.* Il est vrai que Galien reprend en quelques endroits Dioscoride. Il remarque premierement, que cet Auteur s'est contenté de dire en géneral que tel, ou tel simple est bon en telle, ou telle maladie, sans distinguer les cas particuliers qui font varier la cure; 8 *Dioscoride*, dit-il, *a écrit que le Polygonum provoque l'urine, & qu'il est utile à ceux qui urinent avec peine; mais il ne marque pas précisément quelle est l'espece de difficulté d'uriner dans laquelle cette plante est propre.* Galien censure 9 ailleurs Dioscoride de ce qu'il dit simplement *qu'une plante est chaude, froide, ou humide, sans désigner exactement le degré de chaleur, de froideur, ou d'humidité que cette plante possede.* Mais on peut dire que Dioscoride croyoit, qu'il suffisoit d'indiquer en géneral les remedes propres pour chaque maladie, laissant à la prudence, & au jugement

---

5 Nicolaus Leonicenus, & Pandulphus Collenutius. Je n'ai pas lû ces Auteurs, qui sont citez par Petrus Castellanus, *dans ses Vies des Médecins.*

6 *Plinian. Exercitat. cap.* 30.

7 *Prolegomen. Synonimor. mater. Medic. pag.* 10.

8 *De simplic. medicam. facult. lib.* 8.

9 *De composit. medicam. per genera, lib.* 2. *cap.* 1.

ment des Médecins d'appliquer ce qu'il dit aux cas particuliers. Et pour ce qui eſt des degrez de froid, de chaleur &c. il eût peut être mieux valu que Galien lui-même eût diſtingué les maladies, & les médicamens par des marques plus eſſentielles, & plus importantes à la pratique. Mais ſi Galien reprend Dioſcoride en ces endroits, & en quelques autres, il ne laiſſe pas de reconoître 10 ailleurs que cet Auteur eſt celui qui a le mieux écrit ſur la matiere dont il s'agit, de lui donner des loüanges, & de recommander la lecture de ſes livres. Photius ne parle point non plus déſavantageuſement de Dioſcoride; au contraire il le loüe beaucoup; & l'ayant mis en parallele avec Aëtius, Paul Eginete, Trallianus, Oribaſe, & Galien lui-même, en ce qui concerne la matiere Médicinale, il lui donne la préference. Voila qui eſt entierement oppoſé à ce que dit le P. Hardoüin. Quant à Athénée, il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'il n'ait pas cité Dioſcoride, parce qu'Athénée ne s'eſt proprement attaché qu'aux Auteurs qui avoient traité en particulier des qualitez des herbages propres à manger, des fruits, des vins, & de tout ce qui ſert pour la nourriture. S'il falloit conclurre qu'un Auteur en mépriſe un autre parce qu'il ne le cite pas, on pourroit dire que Galien n'a pas fait de cas de Pline, qu'il ne nomme qu'en un ſeul endroit au ſujet d'une deſcription de Thériaque.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Je crois donc que ce n'eſt point par mépris que Pline n'a pas cité Dioſcoride, ayant cité d'ailleurs, comme il l'a fait divers mauvais Auteurs, comme un *Xénocrate*, & un *Pamphile*, dont on a parlé ci-deſſus. La conſéquence la plus légitime que l'on puiſſe tirer du ſilence du premier de ces Auteurs, par rapport à Dioſcoride, ou du ſilence de celui-ci par rapport à l'autre, c'eſt qu'ils ont apparemment écrit tous deux dans le même temps; & comme ils ont auſſi tous deux tiré des mêmes ſources, c'eſt ce qui fait qu'ils ſe rencontrent ſouvent. La queſtion du temps de Dioſcoride ſe trouve de cette maniere aſſez naturellement décidée, ſans qu'il ſoit beſoin d'une plus grande recherche.

Dioſcoride étoit *d'Anazarbe* ville de *Cilicie*, qu'on appelloit autrement *Cæſarea Auguſta*. Les gens de cette Province ne parloient pas bien Grec; d'où vient, à ce que l'on croit, que l'on donna le nom de *Soléciſmes* aux façons de parler les plus vicieuſes, comme pour dire qu'on parloit ainſi à *Soli*, l'une des principales villes de ce païs-là. C'eſt par cette raiſon que le Grec de Dioſcoride n'eſt pas fort pur, comme le remarque Galien, & comme Dioſcoride le reconoit lui-même dans la préface de ſon livre, où il prie les Lecteurs *de s'attacher plûtôt aux choſes qu'aux mots, ou à ſa maniere d'écrire.*

Le ſujet qu'il a traité c'eſt 11 *la matiere Médicinale*. On appelle ainſi tous les corps qui ſervent à l'uſage de la Médecine, & qui ſe réduiſent principalement à ces trois genres, les Plantes, les Animaux, & les Mineraux, ou les choſes qui ſont de la nature de la terre. Dioſcoride s'eſt propoſé de décrire toutes les eſpeces dépendantes de ces trois genres, de marquer leurs noms, leur nature, les lieux où on les trouve, la maniere de les cueuillir, ou de les préparer pour pouvoir les conſerver, & enfin les qualitez qu'on leur attribue par rapport à chaque maladie. Il a renfermé tout cela en cinq livres, que nous avons encore aujourd'hui, & l'on n'en avoit pas davantage du temps de Galien. Outre ces cinq livres on en attri-

10 *De ſimpl. medicament. facultatib. lib. 6. & alibi.*

11 ὑλη ἰατρικὴ. Dans le titre des livres de Dioſcoride rapporté par Photius il y a ſeulement περὶ ὑλης, *De la matiere,*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

bue encore deux autres à Dioscoride, où il traite *des poisons*, & *des bêtes venimeuses*, & des précautions, ou des remedes propres pour s'en garantir, & pour empêcher leur mauvais effet. On croit ces derniers livres supposez, & Galien n'en fait point de mention. Néanmoins Photius les cite, & ils sont dédiez, aussi bien que les précedens, à un Médecin nommé *Arius*, que je crois être le même que celui qui est appellé par Galien 12 *Arius de Tarse*, & 13 *Arius Asclépiadæus*, qui avoit écrit l'histoire des Asclépiades, comme on l'a remarqué 14 ci-devant, & auquel le même Auteur dit, que *Dioscoride de Tarse* communiqua la description d'un médicament. Je crois aussi que ce dernier Dioscoride n'est peut-être pas different du nôtre; Galien, ou celui qu'il fait parler, ayant pû fort aisément mettre *Tarse* pour *Anazarbe*, ces deux villes étant de la même Province. Il se trouve enfin deux autres livres que l'on attribue encore a Dioscoride, & qui sont intitulez, *Des médicamens aisez à faire, ou à trouver*. Ceux-ci sont dédiez à *Andromachus* dont on a parlé ci-devant. Ni Galien, ni Photius n'en font point de mention, & la plûpart des Savans les ont crû supposez. 15 Néanmoins d'autres les reconoissent pour légitimes, quoi qu'ils conviennent qu'il y a diverses contradictions apparentes, sur les mêmes matieres, entre ces derniers livres, & les premiers; & qu'il y ait même un grand nombre de fautes, jusqu'à des Solécismes dans les derniers. A l'égard des contradictions, ces Auteurs tâchent de les sauver, en disant que ces livres ont été écrits en different temps; & pour ce qui est des fautes ils les rejettent sur les Copistes, ou sur Dioscoride lui-même qui ne parloit pas mieux, comme nous l'avons remarqué au commencement.

Outre les livres de Dioscoride, desquels nous avons fait mention, il y en a encore un petit dans la Bibliotheque du grand Duc de Toscane, qui n'a point été imprimé, à ce que dit Redi (*Osservaz. intorno alle vipere, p. m.* 31.) Le titre est, Διοσκορίδης περὶ ἀντιφαρμάκων. Ce peut être un extrait des autres ouvrages que nous avons de cet Auteur sur la même matiere, ou une piece supposée. On a aussi un livre intitulé, *l'Alphabet Empirique, ou Traité des remedes experimentez, par Dioscoride, & Estienne Athenien*, traduit du Grec par Gaspard Wolfius. Ce qu'il y a de Dioscoride est pareillement tiré de ses écrits, du moins la plus grande partie. Mais il ne faut pas oublier d'indiquer ici, en passant, le fameux manuscrit de toutes les œuvres de Dioscoride qui est dans la Bibliotheque de l'Empereur, & qui a près de douze cens ans. On dit que toutes les plantes, & tous les animaux, dont cet Auteur parle, y sont peints au naturel. Voyez ce qu'en dit *Lambecius* dans sa Bibliotheque de l'Empereur, & après lui Monsieur Schelhammer, sur le chap. 8. de l'Introduction à la Médecine de Conringius. Quel dommage que l'on envie au public de tels thrésors!

Pour revenir à *la matiere de la Médecine*, qui est ce que nôtre Auteur a le mieux traité, 16 il nous apprend lui-même qu'il avoit eu dès sa jeunesse une grande passion de s'instruire sur ce sujet, & qu'il avoit fait à ce dessein divers voyages, ayant même suivi exprès les armées Romaines, qui étoit un moyen de voyager surement dans les Provinces de l'Empire les plus éloignées. Il avertit d'ailleurs qu'il a écrit sur cette matiere après *Julius Bassus*, apres *Niger*, apres *Niceratus*, apres *Petronius*,

12 *De comp. medicament. per gener. cap. ultimo.*
13 *Voyez ci dessus, part. 2. liv. 3. chap.* 10.
14 *Voyez part. 1. liv. 2. chap.* 2.
15 *Vid. Gesner. & Saracenum in Dioscorid.*
16 *Vid. Præfat. lib. 1. Dioscor.*

Petronius, & *Diodotus*, desquels nous avons parlé ci-devant, quand il s'est agi des Sectateurs d'Asclépiade. Dioscoride ajoûte qu'on ne trouvera pas dans ses écrits de longues disputes, ni de grands raisonnemens, comme dans les livres de ces Auteurs là; mais qu'il y a apporté beaucoup d'exactitude, & qu'on peut être assuré que ce qu'il dit est veritable, ayant experimenté, & vû lui-même la plupart des choses qu'il rapporte. Enfin il blâme ces mêmes Auteurs de n'avoir suivi aucun ordre. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

L'on a remarqué ci-dessus, à propos des écrits de 17 Théophraste concernant *les plantes*, que ceux qui ont traité cette matiere ont eu en vûe, ou l'Agriculture, ou la Physique, ou la Médecine. Le but des premiers a été d'instruire ceux qui cultivent les plantes. Les seconds se sont proposé d'examiner les principes des plantes, la maniere dont elles germent, comment elles croissent, quelle est la nature des parties qui les composent, en quoi consistent certaines differences, ou certains rapports qu'elles ont entr'elles, &c. C'est sur quoi Théophraste a travaillé dans ses livres *de l'Histoire des Plantes*, & *des Causes des Plantes*. Dans ce dessein il s'est plûtôt attaché à faire voir ce que chaque plante a de singulier, par rapport à sa forme, & aux autres circonstances qu'on a touchées, que par rapport aux usages qu'on en tire pour la santé. Il n'oublie pas même quelquefois, d'observer ce que l'on disoit de son temps de certains effets extraordinaires de quelques simples; comme lors qu'il parle de deux sortes d'herbes dont l'une sert pour avoir des mâles, & l'autre pour avoir des femelles, c'est à dire, que ceux qui prennent de l'une de ces deux herbes, avant que d'avoir la compagnie de leurs femmes, engendrent, ou un fils, ou une fille, selon qu'ils ont pris de l'une, ou de l'autre de ces herbes, qu'il ne nomme pas. Il fait encore mention de quelques autres simples dont les uns causent la stérilité, les autres la fécondité, d'autres empêchent le coït, d'autres enfin font que l'on acquiert des forces extraordinaires pour l'acte vénérien. Il est vrai que ce Philosophe reconoit que ce qu'on disoit des proprietez de ces simples est fort suspect, & il paroit qu'il le rapporte seulement afin qu'on ne dise pas qu'il ait rien omis. Le nombre des Plantes que l'on trouve décrites dans Théophraste est de cinq à six cens.

Dioscoride n'en décrit qu'environ une centaine de plus; même il en omet plusieurs de celles dont Théophraste a parlé, laissant en arriere jusqu'à des plantes fort communes, comme le *Buis*, *l'Erable*, l'arbre qui porte *le Liege*, le *Bouleau*, le *Colutea*; & ne faisant de même point de mention de celles qui sont plus rares, comme *l'Ebene*, & quelques autres arbres des Indes. La raison de cela est que Dioscoride ne s'étant proposé d'écrire que sur la matiere Médicinale, il n'a pas crû devoir parler des plantes dont on ne tiroit, de son temps, aucun remede pour les maladies; au lieu que Théophraste, qui donne une Histoire des Plantes a dû ramasser toutes celles qui étoient conues lors qu'il écrivoit. Si l'on fait reflexion sur l'espace de près de quatre cens ans qui se sont écoulez depuis le temps de ce Philosophe jusqu'à celui de Dioscoride, on trouvera que les découvertes de Botanique n'étoient pas allées fort loin pendant tout ce temps-là, du moins par rapport au nombre des simples. Mais si l'on avoit peu avancé à cet égard, les expériences sur chaque simple avoient peut-être été multipliées de beaucoup; & il seroit à souhaiter que nous

17 *Part. 2. liv. 1. chap. 8.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An oxl.

fussions aujourd'hui appliquer à autant d'usages les plantes que nous conoissons de plus que ces Anciens, qu'ils en attribuoient à chacune de celles qu'ils conoissoient.

Quant à la méthode de Dioscoride, on voit qu'il a souvent mis dans le même rang, ou proches les unes des autres, les plantes qui ont quelque rapport entr'elles; mais comme cet Auteur n'avoit pas conoissance des caracteres qui servent à distinguer plus précisement chaque espece, tels que sont ceux que l'on a découverts depuis peu, il ne paroît pas avoir gardé un ordre fort exact. Ce seroit peu de chose que cela s'il avoit eu l'exactitude nécessaire dans ses descriptions; mais c'est ce qu'il n'a pas toûjours observé. Il lui est même arrivé, aussi bien qu'aux autres Botanistes Anciens, qu'il a négligé de décrire les simples les plus communs, parce qu'il les supposoit conus de tout le monde, & qu'il s'est contenté de les nommer, & d'indiquer leurs proprietez, ce qui a causé dans la suite un grand embarras. L'exemple suivant fera voir de quelle consequence est cette affaire. Dioscoride traitant de l'*Hyssope*, se contente de dire, *que c'est une plante conue*, & sans la décrire aucunement, il passe aux qualitez qu'elle a par rapport à la cure de quelques maladies. 18 On pourroit croire qu'il a parlé de l'hyssope de nos jardins, mais ce qui fait voir que ce n'est pas cela, c'est que dans le chapitre, ou cet Auteur traite d'une plante appellée *Chrysocomé*; il dit *que c'est un petit abrisseau qui a la fleur faite en raisin* (corymboides) *comme l'hyssope*. Dans un autre endroit où il décrit l'*Origan Héracléotique*, il remarque que cet Origan a la feuille semblable à celle de l'hyssope, *disposée en ombelle*. Or l'hyssope que nous avons n'est point disposé de cette maniere là, & sa fleur n'est point *en raisin*, mais *en épi*. Il paroit d'ailleurs que l'hyssope des Anciens devoit être une espece d'arbrisseau qui fournit du bois assez long, par l'histoire de la passion de Nôtre Seigneur Jesus Christ rapportée dans l'Evangile de S. Jean. *On emplit*, dit l'Auteur sacré, *une éponge de vinaigre, & l'ayant mise au bout d'un bâton d'hyssope on la porta à la bouche de J. C.* Le Grec dit l'*ayant mise au tour d'un hyssope*; mais ce qui prouve que cet hyssope étoit une espece de bâton, c'est que S. Matthieu, rapportant le même fait, dit qu'on attacha cette éponge au tour d'une *canne*. On tire encore la même conséquence d'un passage de Josephe, où il dit de Salomon, après la sainte Ecriture, que ce Prince avoit décrit chaque espece d'arbre, depuis le Cedre, jusqu'à l'hyssope. L'hyssope est donc un arbre, & la Vulgate s'exprime de la même maniere; *disputavit super lignis à Cedro usque ad Hyssopum*.

Cette remarque est tirée du livre posthume de Monsieur de Saumaise, que l'on a cité au bas de la page. En voici plusieurs autres qui sont prises du même ouvrage, dont je fis l'extrait suivant, il y a environ dix-ans, pour l'envoyer à mon frere qui l'insera en partie dans la Bibliotheque Universelle, & Historique. Ceci fait beaucoup à nôtre sujet, quoi qu'il ne regarde pas Dioscoride seul. Comme les premiers qui ont donné des noms aux plantes, chez les Grecs, qui sont les plus anciens Auteurs, que nous ayons sur cette matiere, ne les leur ont pas donné dans le même temps, les plantes n'ayant été découvertes que les unes après les autres, il est arrivé qu'on s'y est pris fort diversement. Les unes, dit Saumaise, ont tiré leur nom de leurs proprietez, ou des effets qu'on leur a attribuez; les autres du lieu d'où on les a premierement apportées, ou du nom de celui qui les a le premier trouvées; les autres de la figure de leurs feuilles,

de

18 *Vide Salmas. de homonymis hyles Iatricæ, cap.* 19.

de leurs fleurs, de leurs semences, de leurs racines, ou de la couleur, de l'odeur, du goût de chacune de ces parties &c. On pourroit en donner divers exemples qu'on ne rapportera pas ici pour éviter la longueur. Mais s'il y a eu un grand nombre de plantes, du nom desquelles on puisse rendre quelque raison, il y en a encore davantage de celles dont on n'en sauroit rendre aucune, soit pour avoir été nommées par des païsans, ou par des gens grossiers, ou autres qui leur ont donné des noms à leur fantaisie; soit parce que nous ignorons les langues étrangeres, d'où ils peuvent avoir été tirez, ou la langue qui étoit en usage dans la Grece, dans les temps les plus anciens, aussi bien que les Dialectes qui étoient particuliers, à de certaines Provinces. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Il y a divers exemples, non seulement de plantes, mais même d'animaux qui ont été nommez d'une maniere par les anciens Grecs, & d'une autre par les nouveaux. Ceux-là, selon la remarque de Varron, appelloient *un pourceau*, πόρκος, & ceux-ci l'ont appellé χοῖρος. Et pour ce qui regarde les plantes, on sait que les Grecs, qui ont vécu deux ou trois cens ans après Hippocrate, étoient déja fort en peine, pour savoir, par exemple, ce qu'il avoit entendu par le mot ἰσχὰς, que les uns prenoient pour *du gingembre*, les autres pour *la racine du poivre*, & les autres pour une autre plante des Indes. La même difficulté s'étant rencontrée à l'égard de divers autres mots de cet ancien Médecin, il a fallu que les Grecs plus nouveaux, comme *Erotien*, *Galien*, & divers autres, ayent fait des Dictionaires exprès, pour expliquer ces mots, qui n'étoient plus en usage. Quant aux changemens de noms, par rapport aux differentes Provinces, il y en a aussi plusieurs exemples. La même plante qui étoit appellée ῥίζα, par les Siciliens, & par les habitans de la grande Grece, étoit nommée par les autres πάγανον. De là est venu que les Auteurs, qui ont écrit les derniers sont tombez en diverses fautes, en faisant deux plantes d'une, parce qu'elle s'est trouvée avoir plusieurs noms, ou être synonymes avec d'autres.

Ce ne sont pas les seules plantes *synonymes*, qui ont fait de la peine, il n'y a pas eu moins d'embarras à démêler les plantes *homonymes*, c'est à dire, celles qui étant differentes se sont trouvées avoir un même nom. Le mot ῥάφανος, par exemple, signifioit *un Chou* à Athenes, pendant que dans tout le reste de la Grece, il désignoit *un Raifort*; à peu près comme on appelle aujourd'hui à Paris *des Raves*, ce qu'on appelle des Raiforts dans les Provinces, où le mot *Rave*, signifie une autre sorte de racine. Monsieur de Saumaise, avoit eu dessein de remedier à cet inconvenient, par deux traitez, dont l'un étoit intitulé *de Synonymis*, & l'autre *de Homonymis materiæ Medicæ*. L'usage du premier, si on l'avoit, seroit de soulager les Herboristes de la peine qu'ils se donnent en vain de chercher encore aujourd'hui, de certaines plantes qu'ils conoissent déja, mais qui leur paroissent differentes de celles qu'ils cherchent, & qu'ils croyent n'avoir pas encore trouvées, parce qu'elles ont un nom different de celui sous lequel ils les conoissent. On ne sait pas si l'Auteur a effectivement exécuté ce dessein, ou si ce livre s'est perdu avec plusieurs autres.

Quant à l'utilité de celui qu'on a nommé le dernier, & qui a été imprimé après la mort de l'Auteur, par les soins de Monsieur *Lantin*, Conseiller au Parlement de Dijon, il est aisé de la découvrir si l'on réfléchit sur le danger auquel sont exposez les Médecins, qui employent les simples sur la foi des Auteurs, tant anciens que modernes, sans en avoir fait eux mêmes des expériences; car ils peuvent aisément être trompez, & prendre un simple, pour un autre qui sera du même nom. On peut objecter à Monsieur de Saumaise, qu'il s'est contenté, en diverses rencontres, de montrer le peril où l'on est de prendre le chan-

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

ge à cet égard, & de faire voir les erreurs effectives, où l'on eſt tombé, ſans fournir les moyens de s'en tirer. Mais Monſieur Lantin, répond, que ce n'eſt pas peu d'avoir montré aux Herboriſtes, en quoi ils ſe trompoient, & de les avoir excitez à la recherche de la verité.

Entre les aides néceſſaires, pour bien réuſſir dans cet examen, Saumaiſe croit que la Critique eſt la plus eſſentielle, & il fait voir que tous les Herboriſtes, tant anciens que modernes, ne l'ayant pas miſe en uſage, comme il faut, c'eſt ce qui les a engagez en diverſes erreurs. Il le prouve premierement avec beaucoup de facilité à l'égard de Pline, comme on le verra dans ce même chapitre, & il prétend que les bevües de cet Auteur, qu'il dit être en fort grand nombre, & être venues de ce qu'il n'a pas bien entendu les Auteurs Grecs, en ont auſſi fait faire une infinité aux modernes, qui ont écrit après lui ſur *la matiere de la Médecine*. Pline n'a pas été le ſeul qui ait erré, faute de bien entendre ces Auteurs. Dioſcoride lui-même, qui a été loüé de tout le monde, pour ſon exactitude, & à qui Saumaiſe ne manque pas auſſi de donner un grand avantage par deſſus Pline, s'eſt trompé, tout Grec qu'il étoit, en divers endroits. Il ſemble qu'il y avoit lieu d'eſperer qu'on pourroit corriger les fautes de ces deux Auteurs, & voir un peu plus clair dans la ſcience des ſimples, en conſultant les livres d'*Avicenne*, de *Sérapion*, & des autres Médecins Arabes qui vivoient, il y a huit, ou neuf cens ans. Mais outre qu'il paroît qu'ils n'ont fait que traduire Dioſcoride, ils ont auſſi commis diverſes fautes, pour n'avoir pas compris ce qu'il vouloit dire en pluſieurs rencontres. Saumaiſe met encore au rang de ces *Arabes*, *Neophyte*, & quelques autres Grecs modernes, auſſi bien que *le faux Apulée*, & *le faux Macer*.

Cela étant ainſi, il ne faut pas s'étonner ſi ceux qui ont écrit de la matiere Médicinale après ces Auteurs, depuis un ſiecle, ou deux, ont eu tant de peine à débrouiller ce cahos, & s'ils ont ajoûté de leur part diverſes fautes à celles des Anciens. C'eſt dans la vüe d'empêcher qu'on n'en faſſe davantage, ou du moins pour obliger les Médecins à y prendre garde de plus près, que Saumaiſe à compoſé ſes exercitations ſur les homonymes de la matiere de la Médecine, comme on l'a déja remarqué. Il commence par les plantes les plus communes, & enſuite il paſſe à celles qui ſont étrangeres à nôtre égard, & qui l'étoient auſſi bien à l'égard des Grecs, comme ſont celles qui produiſent diverſes gommes, & divers aromates. De là il vient aux mineraux, & finit par un petit traité de la *Manne*, & par un autre du *Sucre*.

On a déja apporté ci-deſſus l'exemple de l'*hyſſope*, & l'on a vû que l'hyſſope de nos jardins eſt different de celui des Anciens; mais il paroîtra bien plus étrange que Théophraſte, & Dioſcoride, quoi que tous deux Grecs, ayent appellé *Helenium*, deux plantes fort differentes. Celle du premier eſt miſe au rang des herbes dont on faiſoit des couronnes, ou des bouquets, & cet Auteur remarque qu'elle approchoit du *ſerpoulet*. Celle de Dioſcoride eſt tout autre choſe, puis qu'il lui donne des feuilles ſemblables à celles du *verbaſcum*, ou du *bon homme*, & que c'eſt la même que les Apothicaires appellent aujourd'hui *Enula Campana*, de l'*Aunée*. Je joindrai ici une petite remarque à celle de Saumaiſe, touchant cette derniere plante; c'eſt 19 qu'Horace parlant de l'aunée l'appelle *aigre*, quoi

19 ——— ——— cùm rapula plenus
Atque acidas mavult inulas ——— ———

Sermon. lib. 2. ſatyr. 2. Un ſavant Critique dit qu'Horace appelle l'aunée *acide*, à cauſe de ſon aigreur, qui la rend ennemie de l'eſtomac. S'il avoit goûté de cette racine qui

Unable to display this page

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

la distinguer d'une autre espece de marjolaine, qu'on appelle *grosse marjolaine*, parce qu'elle a les feuilles plus grosses que l'autre. Elle approche de l'*origan*, & l'odeur n'en est pas si douce que celle de la premiere. A l'égard du *marum*, on l'on ne conoit pas celui des Anciens, ou c'est la plante que tous les herbiers modernes appellent de ce nom, qui a les feuilles beaucoup plus petites que la marjolaine franche, & d'une odeur beaucoup plus forte.

La *squille*, est une espece de bulbe, ou d'oignon fort commun chez les Apothicaires, qui en font diverses préparations, telles que sont le *vinaigre*, & le *miel*, ou l'*oxymel scillitique*, & les *trochisques de squille*, qui entrent dans la thériaque. Nos Médecins attribuent les mêmes facultez à ces médicamens que Dioscoride, & Galien leur ont attribué. Cependant Saumaise prétend que nôtre *squille*, n'est point la même plante, qui avoit ce nom chez les Grecs; car celle-ci avoit la feuille rude, & picquante, ou brûlante, en sorte qu'on ne la pouvoit toucher sans se faire du mal, à peu près comme l'*ortie*, ce qui ne se rencontre point dans la nôtre, outre diverses autres marques, qui ne se trouvent pas les mêmes dans ces deux plantes. Je crois que ce savant Critique se trompe aussi, & que tout ce que les Anciens ont dit de l'acreté de la squille, se doit entendre du suc, qui se tire de cet oignon, & non pas de ses feuilles.

Les Médecins trouveront, selon Monsieur de Saumaise, le même sujet de douter à l'égard d'une herbe beaucoup plus commune, qui est celle qu'on appelle *Althæa*, ou *Bismalva*, en François *Guimauve*. Il croit que la veritable *Althæa* des anciens Grecs, est entierement inconue à nos Herboristes. Il se fonde sur ce qu'il a trouvé dans des vieux Auteurs Grecs, qu'il ne nomme point, mais qu'il dit être encore cachez dans le fond des Bibliotheques. Il se fonde, dis-je, sur ce que ces Auteurs parlent de l'Althæa, comme d'une plante fort rare, & qu'on ne trouvoit qu'en Asie, & en peu d'autres lieux. Il cite les propres paroles de ces Auteurs, & il ajoûte que Théophraste regarde aussi cette plante comme rare, disant qu'il en croît en Arcadie, où on l'appelle ἀγρία μαλάχη, *mauve sauvage*. 20 *L'Althæa*, dit encore Théophraste, *a la feuille semblable à la mauve, si ce n'est qu'elle est plus grande, & plus épaisse, sa tige est molle, & sa fleur jaune*. Il faut, dit Saumaise, que les Médecins avoüent qu'ils n'ont jamais vû d'Althæa semblable à celle que Théophraste a dépeinte, c'est à dire, qui soit *à fleur jaune*. Il ajoûte qu'Harpocration dit que la fleur de l'Althæa, étoit appellée du nom de *rose*, & que Dioscoride appelle cette fleur ῥοδωδὴς, *approchante de la rose*, ce qui, selon lui, doit être entendu par rapport à la figure de la fleur, & non par rapport à la couleur, qui doit être jaune.

Ce n'est pas qu'il n'avoüe que la *mauve sauvage*, ou l'*Althæa*, & l'*Ibiscus*, des Latins, est la même que celle de nos boutiques, mais il soutient qu'elle est differente de celle des anciens Grecs. Il soupçonne même que les plus anciens Latin n'ont point eu de conoissance de la veritable *Althæa*. On peut répondre à Monsieur de Saumaise, qu'il n'est pas si difficile qu'il l'a crû de montrer une espece d'Althæa *à fleur jaune*. Presque tous les herbiers la décrivent; quelques-uns l'ont appellée Althæa, d'autres lui ont donné un autre nom. Elle est plus rare que la commune, & elle a toutes les principales marques de celle de Théophraste, la fleur jaune, les feuilles beaucoup plus grandes que celles de la mauve, plus épaisses, & veloutées. Sa tige est molle, c'est à dire, douce au toucher, parce qu'elle

---

20 Ἔχει δὲ ἡ ἀλθαία φύλλον μὲν ὅμοιον μαλάχῃ, πολλῷ μεῖζον καὶ παχύτερον, τὰς δὲ κυλὰς μαλακὰς, ἁπλᾶς μάλιστα.

qu'elle eſt veloutée auſſi bien que la feuille. C'eſt ce que ſignifie le mot μαλακὸς dont s'eſt ſervi Theophraſte, & qui ne doit pas être traduit par tendre, comme il l'eſt dans l'Herbier François de Lion. On dit en ce ſens μαλακὸς οἶνος, *du vin doux.* *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Quant à l'Althæa ordinaire, il eſt vrai qu'elle eſt differente de celle-là. Cependant on peut dire de ſes fleurs, avec Dioſcoride, qu'elles ſont *approchantes des roſes*, pour la figure, & la couleur n'en eſt pas fort éloignée, de ſorte qu'il y a de l'apparence que c'eſt celle qu'il a décrit, & celle que les Médecins ont employée depuis fort long-temps, comme Saumaiſe en convient, ce qui ſuffit pour la pratique.

Il n'y a point d'arbre plus commun que *le Pêcher*, cependant il a fourni à Monſieur de Saumaiſe, la matiere d'une aſſez grande diſſertation. On ſait que les Grecs avoient appris par une certaine tradition, que les Perſans, ennemis des Egyptiens s'étoient aviſez d'envoyer ſecrettement planter chez eux certain arbre, qu'on appelloit *Perſea*, du nom du lieu d'où il eſt venu, & dont le fruit étoit vénimeux. Ils croyoient que les Egyptiens, tentez par la beauté de ce fruit, ne pourroient s'empêcher d'en manger. En effet ils en mangerent, mais il arriva tout le contraire de ce que les Egyptiens avoient penſé. La bonté du terroir d'Egypte changea de telle maniere ce que ce fruit avoit de nuiſible dans ſon païs natal, que les Egyptiens en purent manger ſûrement. C'eſt ce qu'a voulu dire, Columella par ces vers;

——— ——— *& pomis quæ barbara Perſis*
Miſerat, ut fama eſt, patriis armata venenis:
At nunc, expoſito patriæ diſcrimine, læta
Ambroſios præbent ſuccos ignara nocendi.

Les Grecs & les Romains qui ont écrit après Théophraſte, comme Dioſcoride & Pline, ont crû que le *Perſea* d'Egypte étoit different du *Perſica*, c'eſt à dire du *Pêcher*; parce qu'ils trouvoient que la deſcription, que Théophraſte avoit faite du premier, ne convenoit pas au ſecond. Mais ils ne ſavoient pas qu'il n'y avoit point de Pêcher dans la Grece, du temps de Théophraſte; qu'ils y ont été apportez aſſez tard, & de là en Italie; & que par conſequent Théophraſte en a parlé comme d'un arbre, ou d'un fruit étranger. Monſieur de Saumaiſe conclud que le *Perſea*, eſt le *Perſica* ſont le même arbre, de ce que ceux qui les font differens, entre leſquels eſt Dioſcoride, décrivent bien le dernier mais point du tout le premier, diſans ſeulement, que c'eſt un arbre particulier à l'Egypte; ce qui eſt, dit-il, une preuve qu'ils n'avoient pas vû ce prétendu arbre, & qu'ils n'en parloient que ſur un oüi dire. La ſeule difference qu'il y a, ſelon Monſieur de Saumaiſe, entre ces deux noms d'arbre, c'eſt que le premier étoit en uſage chez les anciens Grecs, & le ſecond chez les nouveaux, auſſi bien que chez les Romains. Il ajoûte que ce qui a fait méconnoitre le *Perſea* de Théophraſte, c'eſt que cet Auteur, au lieu de décrire toutes les eſpeces de *Pêcher*, n'a décrit que *l'Abricotier*, qui étoit auſſi appellé *Perſea*. Pour le diſtinguer on lui donna dans la ſuite le nom de *Perſea Præcox*; & les Latins l'ont appellé ſimplement *Præcoqua*; d'où les derniers Grecs ont fait Βερίκοκκα, & d'ou eſt venu le François *Abricots*. Le Perſea ou Perſica, fut encore appellé *Rhodacinea* & *Rhodacina*, parce que les premiers de ces arbres avoient été plantez à *Rhodes*, où Théophraſte remarqué qu'ils ne faiſoient que fleurir, & n'apportoient point de fruit. Mais ce Philoſophe pouvoit avoir été mal informé, ce fruit étant encore de ſon temps tout nou-

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

veau en Grece. Il se peut aussi que le terroir où on les mit d'abord ne fut pas propre; mais il y a de l'apparence qu'en suite ils reüssirent fort bien, & que l'on en tira de là pour en fournir la Grece & l'Italie, où le nom de *Rhodacina* leur fut conservé, duquel, par un renversement fort ordinaire on a fait *Doracina* & *Duracina*, d'ou vient le François *Dureau*.

Le Pêcher a pû être encore pris pour un autre arbre, qui est le *Citronnier*; non pour aucun rapport qu'il y ait entre ces deux arbres, ou entre leurs fruits, mais seulement parce que le Citronnier, qu'on a appellé *Malus Medica*, s'appelloit aussi *Malus Persica*.

Le *Citronnier* a été derechef confondu avec cet arbre, dont le bois servoit pour faire des tables, *citreæ mensæ*, qui étoient fort estimées chez les Anciens, l'un & l'autre de ces arbres ayant été appellé *Citrus*; mais pour les distinguer le dernier avoit aussi le nom de *Thua*. C'est du premier, selon Monsieur de Saumaise, qu'a voulu parler Pline, lorsqu'il a dit, après avoir fait mention du *Citrus*, ou du *Thua*, *Alia est arbor eodem nomine malum ferens execratum aliquibus odore*. On a de la peine à croire qu'il y ait eu des personnes, qui ayent trouvé si mauvaise l'odeur du citron; mais comme il ne faut pas disputer des goûts, on ne doit pas aussi disputer des odeurs.

L'opinion commune où l'on est que les mêmes choses qui nous paroissent aujourd'hui agreables, ou desagreables au goût, ou à l'odorat doivent avoir toûjours fait le même effet sur tous les autres hommes, est cause qu'on a crû dans ces derniers siecles avoir perdu le *Silphium*, ou le *Laser*, drogue qui entroit dans plusieurs compositions Médicinales des Anciens, & même 21 dans plusieurs de leurs ragouts. On sait qu'il y avoit anciennement de deux sortes de *Laser*, l'un qui croissoit en Cyrene, qui étoit le plus cher & de la meilleure odeur; l'autre qui venoit de Syrie, ou de Perse, qui étoit le moins estimé, & d'une odeur plus puante. On ne trouvoit déja plus du premier du temps de Pline, qui tâche de rendre raison du manquement de cette drogue; mais on avoit abondamment du second, & les Médecins ne faisoient pas difficulté de s'en servir au défaut de l'autre. Presque tous ceux qui ont écrit de la matiere Médicinale depuis un Siecle ou deux, ont soutenu, qu'on ne conoissoit plus ni les plantes qui produisoient ce suc, ni ce suc lui même. Cela peut être veritable à l'égard du Laser de Cyrene, mais Saumaise croit que toutes les marques de celui de Syrie se rencontrent dans cette espece de gomme qu'on appelle *Assa fœtida*; le mot *Assa* ou *Asa* ayant été tiré du vieux mot *Lasar*.

Il paroitra fort étrange que cette drogue dont l'odeur n'est supportable qu'aux femmes malades de la mere, & que les Allemands appellent *Stercus Diaboli*, n'ait pas semblé aussi abominable aux Anciens qu'à nous, & qu'au contraire, ils en ayent mêlé dans leurs sauces pour en relever le goût. Mais on cessera de s'étonner de cela, quand on saura, que les Indiens trouvent encore aujourd'hui l'Assa fœtida si bonne qu'ils l'appellent *la viande des Dieux*, & qu'ils en mettent dans tous leurs ragouts. L'experience justifie qu'il y a des choses qui ne plaisent pas à l'odorat, & qui ne laissent pas de plaire au goût, témoin *l'ail*, & le *fromage vieux*. Les Anciens ne disoient pas que le *Laser* fût de bonne odeur. Le Scholiaste d'Aristophane, sur la Comedie intitulée *les Cavaliers*, dit en parlant de cette plante 22 que l'odeur en étoit mauvaise. Il n'y a eu que le Silphium

21 *Voyez Apicius de re Culinaria.*

22 σίλφιον, κάκοσμον φυτόν.

phium de Cyrene dont l'odeur eût quelque douceur, ou fût en quelque maniere supportable. Pour celui de Perſe, on doit juger de ce qu'il ſentoit par le nom qu'on lui donnoit de *Scordolaſaron*, qui prouve que l'odeur approchoit de celle du *porreau*, appelé en Grec σκόροδον. Dioſcoride dit même, pour diſtinguer le *laſer* commun d'avec l'autre, que l'odeur du premier eſt *plus puante*, βεβρωθέστερος, *viroſior*; ce qui ſuppoſe que celui de Cyrene étoit puant, quoiqu'il le fut moins que celui de Perſe, ou de Syrie. Cet Auteur remarque auſſi ailleurs, que le *Sagapenum* tenoit le milieu pour l'odeur, entre le *Silphium* & le *Galbanum*, preuve que toutes ces gommes avoient du rapport enſemble du côté de l'odeur, d'où l'on peut inferer qu'elles étoient toutes puantes, du plus au moins. Mais Saumaiſe prouve encore par la gomme *Ammoniac* & par le *Galbanum*, dont les Anciens faiſoient des parfuns, qu'il ne faut pas juger des effets que produiſent les odeurs ſur le Cerveau des autres, par ceux qu'elles produiſent à nôtre égard. Au reſte quoi que l'Aſſa fætida ſoit une drogue fort commune, 23 à peine connoit on la plante d'où elle ſe tire.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Tandis que nous ſommes ſur les odeurs & ſur les goûts, nous rapporterons ici ce que Saumaiſe remarque au ſujet des *Truffes*, que les Grecs ont nommées ὕδνα, les Latins *Tubera*, & les Arabes *Camha*, ou *Terfes*, d'où eſt venu le François *Truffes*. Il prétend qu'il y en a eu de deux ſortes chez les Anciens; les unes qui étoient ſemblables à celles que nous avons; les autres, qui venoient d'Afrique, qui étoient de la groſſeur d'un *coin* & dont l'écorce étoit blanche. Leon Africain dit de ces Truffes que les Arabes les font cuire dans du lait, ou ſous les cendres, & qu'ils les trouvent d'un très bon goût. Saumaiſe infere de ce que dit cet Auteur que ſi ces truffes ſe mangent ſans y faire d'autre façon elles doivent être fort differentes des autres. Il cite là-deſſus Avicenne, qui dit, qu'après avoir pelé & coupé menu les truffes on les fait cuire dans de l'eau avec du ſel, après quoi on les aprête à l'huile & on y ajoûte du *laſer* & des épiceries. Monſieur de Saumaiſe veut que ces truffes d'Avicenne, qui ſont les mêmes que celles que nous avons aujourd'hui, n'euſſent de goût que celui que leur donnoit la ſauce qu'on y faiſoit; en quoi il paroit que ce grand homme n'avoit pas le goût ſi fin pour les friandiſes de la cuiſine que pour la Critique, ou qu'il n'avoit jamais mangé de truffes; autrement il ſe ſeroit apperçu que de quelque maniere qu'on les aſſaiſonne, leur goût naturel ſe fait ſentir par deſſus toutes les épiceries.

Les anciens Herboriſtes diſtinguoient particulierement les plantes par deux caracteres tirez de la forme de leurs racines. Ils appelloient *racines fibreuſes* celles qui étoient toutes compoſées de *fibres*, c'eſt à dire de *filamens*. Ils donnoient le nom de *bulbeuſes* à celles qui étoient maſſives, & qui formoient un *bulbe*, c'eſt à dire une maſſe ſolide, à peu près ronde, comme une *truffe*, ou comme un *oignon*. Mais il y avoit auſſi quelques plantes, ou racines, auquelles ils donnoient en particulier, ou en propre le nom de *bulbes*, dont ils faiſoient diverſes eſpeces. Ils avoient entr'autres le *Bulbe vomitif*, & le *Bulbe bon à manger*. Cette derniere eſpece de Bulbe étoit ſi connue des Grecs & des

23 J'apprens qu'un Médecin de Weſtphalie, qui a long-temps demeuré au Japon a apporté des feuilles de cette plante, en Europe, depuis quelques années, avec de grands mémoires concernant l'Hiſtoire Naturelle de ce païs-là. Comme les Anciens ont decrit le *Laſer*, ou pourra conferer leur deſcription avec la plante de l'*Aſſa fœtida*, & on verra par là ſi c'eſt une même choſe, ou ſi ceux qui l'ont crû ſe ſont trompez.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Latins qu'ils n'ont pas daigné la décrire. Dioscoride se contente de dire que le bulbe, que l'on mange, est une plante conue de tout le monde, & décrit en suite ses proprietez; *Le Bulbe*, dit-il, *est bon pour l'estomac*; *il tient le ventre libre*; *il est nourrissant*; *il excite l'appetit vénérien &c.* C'est une chose surprénante que les Herboristes modernes n'ayent pû déterrer cette plante, ou deviner ce que ce peut être. Une plante si commune autrefois ne peut pas s'être perdue. Il y a de l'apparence que c'est quelque espece *d'oignon* que nous avons encore aujourd'hui, mais que nous ne conoissons pas sous le nom de *bulbe*. On verra par ce que dit Monsieur de Saumaise sur ce sujet que les Arabes, qui ont suivi de près les Grecs, n'en savoient guére plus que nous à cet égard.

Le même Saumaise passant des plantes communes aux étrangeres, fait voir qu'il est encore plus aisé de s'y tromper, par rapport à l'homonymie, qu'aux premieres. Il est vrai qu'il y a de la difference de cette espece d'homonymie à celle dont nous avons parlé au commencement, & dont nous avons donné des exemples. Celle dont il s'agit maintenant regarde les noms anciens qui ont été appliquez, dans ces derniers siecles, à diverses drogues, qu'on a crû les mêmes que celles qui étoient autrefois conues sous ces noms, quoi qu'elles soient differentes; au lieu que la veritable homonymie est celle qui se rencontre entre des noms semblables, donnez par une même nation à des choses differentes.

On n'apportera pas des exemples de toutes les drogues de cette nature. On remarquera seulement en géneral qu'il n'y a presque pas une sorte d'aromate dont les Anciens ayent parlé qu'on ne trouve dans les boutiques de nos Droguistes, si l'on veut se payer de noms. On y trouve, par exemple, *l'Amomum*, quelques modernes décrivent la plante qui le porte, mais Saumaise soutient que cet *Amomum* n'a rien de commun avec celui des Anciens. On n'est guére plus certain, selon le même Auteur, à l'égard des especes de *Nardus*; à l'égard du *Cardamome*, du *Galanga*, du *Zedoaria*, de *l'Aspalathum*, du *Bois d'Aloës*, du *Bois de Rhodes*, du *Macer*, du *Costus*, du *Casia* &c. Saumaise soutient particulierement que nôtre *Cannelle* n'est point le *Cinnamome* des Anciens, quoi qu'on lui donne ce nom en Latin. Le Cinnamome étoit en petites branches, pleines de nœuds par intervalle, & dont le bois étoit joint à l'écorce, au lieu que la Cannelle qu'on nous apporte n'est qu'une écorce sans bois. D'ailleurs les plus grandes pieces du Cinnamome ne passoient pas un pied Romain en longueur, & l'arbre qui les portoit est décrit comme étant fort bas; outre que cet aromate avoit une odeur approchante de celle de la Rue, ou de l'Origan, comme Discoride & Galien le remarquent. Ce n'est pas que les Anciens ne conussent nôtre cannelle, mais Saumaise prétend que c'est ce qu'ils appelloient *Cassia fistula*. La plusart des Herboristes modernes ont été du sentiment de nôtre Auteur à cet égard, ou plutôt il est du leur.

Il n'y a pas moins d'embarras à l'égard de plusieurs *mineraux*. Nous ne savons rien de bien certain touchant la *Cadmie*, le *Pompholix*, le *Misy*, le *Sory*, le *Colcothar*, & divers autres. Le Sel *Armoniac* que nous avons est fort different du Sel *Ammoniac* des Anciens. Celui-ci étoit un sel naturel, fossile, transparent, & qui se fendoit aisément, au lieu que le nôtre est artificiel, & n'a pas d'ailleurs les marques qu'on a rapportées. Il en est de même du *Nitre*. Celui de nos boutiques, qu'on appelle autrement du *Salpétre*, est tout autre que celui des Anciens.

Comme l'ouvrage de Monsieur de Saumaise n'a pas été achevé, on n'y trouve pas des exemples d'homonymie par rapport aux *animaux*. Il le finit

finit par deux petites pieces détachées dont l'une traite de la *Manne*, & l'autre du *Sucre*. *Depuis l'An xl.*

Les Auteurs de Médecine, Grecs & Latins, n'ont point eu conoissance de nôtre *Manne purgative*, ni peut-être de la *Manne des Juifs*. Néanmoins comme ils ont décrit quelque chose d'approchant de cette derniere espece, nous prendrons occasion de parler ici de toutes les sortes de mannes, en continuant nôtre extrait du livre de Saumaise. Ce savant homme remarque en premier lieu à l'égard de la *manne des Hébreux*, qui est la plus ancienne, que si ces peuples nommerent *Manne* cette rosée que Dieu leur envoyoit du ciel, & s'ils se dirent l'un à l'autre *Man hou, c'est de la Manne*, ils ne lui donnerent ce nom que parce qu'ils en avoient vû de semblable auparavant, le nom, & la chose même leur étant déja conus. Une preuve de cela, c'est que Moïse les entendant parler de la sorte, ne leur nia pas que ce ne fût de la manne, il se contenta de leur dire, que c'étoit du pain que Dieu leur envoyoit, & que c'étoit dequoi ils se nourriroient à l'avenir. Quelques Interpretes ont crû que *Man hou* signifioit *Qu'est cela?* comme si les Israélites s'étoient demandé les uns aux autres, *quelle étoit cette rosée*, mais Saumaise prétend que cette interprétation ne peut pas être soufferte par ceux qui entendent la langue sainte. *de J. C. jusqu'à l'An xxl.*

Le même Auteur veut encore que le *miel sauvage*, μέλι ἄγριον, dont S. Jean Baptiste se nourissoit dans le desert de la Judée fût cette même manne dont les Israélites avoient usé. Il le prouve entr'autres par le témoignage de Suidas, qui l'interprete de cette maniere. L'une & l'autre étoit de la veritable manne qui ne differoit en rien de la commune, c'est à dire de la manne des Apoticaires. C'étoit une rosée qui tomboit le matin en petits grains ronds, comme de la grêle, qui se fondoit à la venue du Soleil, & qui avoit le goût du miel. Il ajoûte que Dieu ne créa pas une nouvelle espece, & qui n'eût jamais été vûe auparavant, pour l'envoyer du ciel aux Juifs afin qu'ils s'en nourrissent, mais il dispensa de cette maniere une espece déja créée. Ainsi quand Dieu voulut donner de la chair à cette nation il ne créa pas de nouveaux oiseaux, mais il leur envoya des *Cailles*. Le miracle ne consiste donc pas, selon Saumaise, en la production de la manne, comme d'une chose nouvellement créée, & qui ait été en suite abolie, ou anéantie, mais en ce que la manne tomboit, selon l'ordre précis de Dieu, en ce qu'elle tomboit abondamment, en sorte qu'il y en avoit assez pour nourrir cette grande multitude, & enfin en ce qu'elle tomboit toute l'année, & tous les jours, à la reserve du Samedi. Monsieur de Saumaise prévoyoit bien qu'on lui objecteroit que la manne ordinaire étant purgative, il est difficile que les Juifs pussent s'en nourrir; mais il répondoit que la manne ne nous purge que parce que nous en usons rarement. Il ajoûtoit qu'elle purge même si doucement que plusieurs n'en ont point le ventre émû, & il croyoit que si quelcun en prenoit fréquemment elle n'agiroit pas autrement sur son corps que du *miel*. Je n'examine pas si cela pourroit arriver ainsi, mais il paroîtra par la suite que Monsieur de Saumaise n'a pas bien conu la manne purgative. Voici de quelle maniere il continue de parler sur le même sujet.

La Manne, dit-il, est un médicament dont les Arabes ont enrichi la médecine. Ce n'est pas que les Grecs ne l'ayent conue, mais ils n'en ont pas fait grande estime, & ils ne l'ont jamais nommée du nom de *Manne*, ou de *Man*, comme l'appelloient les Arabes. Ils la nommoient θρσομιελι, ou ἀερόμελι, *Miel de rosée*, ou *Miel de l'air*. Le mot *manna* ne laissoit pas d'être en usage, même chez

Unable to display this page

couler la premiere le long du tronc de l'arbre, avoient jugé sur ce seul indice qu'elle en sortoit. Ils ne seroient pas, dit-il, tombez dans cette erreur si les habitans du Liban s'étoient avisez de recueuillir ce suc, ou cette manne avant le lever du Soleil, pendant qu'elle étoit encore en grains, mais par malheur ils n'avoient pas encore cette industrie. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Cet habile Critique auroit mieux fait de s'en tenir à ce qu'avoit écrit *Donatus Antonius ab Altomari* qui étoit du Païs d'où vient la manne. Pour refuter Monsieur de Saumaise il suffit de remarquer, après l'Auteur que l'on vient de citer, que dans la Calabre, qui est le lieu d'où nous vient la plus grande quantité de la meilleure manne, on n'en trouve que sur les *frênes*, ou sur les *Ornes*, qui sont des frênes sauvages; & que les autres arbres n'en fournissent absolument point, quoi qu'il y en ait plusieurs dont les feuilles sont aussi propres à retenir la rosée que celles du frêne; Monsieur de Saumaise convient que les arbres qui en sont chargez ne l'attirent pas par une vertu qui leur soit particuliere; mais si quelcun étoit dans cette pensée, il seroit aisé de le détromper s'il vouloit aller sur les lieux. On lui feroit voir la manne sortant premierement d'elle même du tronc des Frênes dans le temps de la Canicule; c'est cette manne que les gens du païs appellent *manna di corpo*. Il en vient en suite des endroits ou l'on a incisé l'écorce, ou coupé les branches; on appelle cette seconde manne *manna forzata*. Il s'en trouve enfin sur les feüilles qui sort de leurs fibres, & à laquelle on donne le nom de *manna di frondi*; mais c'est celle sur quoi l'on conte le moins, parce qu'on a de la peine à en avoir quelque quantité. Saumaise erroit d'ailleurs en fait, en ce qu'il dit que la manne se fond au Soleil, ce qui est tout le contraire de ce qui arrive en cette occasion, puis qu'après avoir cueilli la manne on l'expose au Soleil pendant quelque temps pour lui ôter son humidité superflue, ou pour la dessecher.

Il se peut que le *Drosomeli*, qui étoit une espece de manne liquide, se fondit à la chaleur; mais il ne faut pas inferer de là qu'il en doive être de même de la manne ordinaire, ou de la manne purgative, que Saumaise confond mal à propos avec la premiere. A l'égard de la *manne des Juifs* il est difficile de dire ce que c'étoit; mais en tout cas elle a plus de rapport avec le *Drosomeli*, qu'avec la manne des Apoticaires, dont il n'y a guere d'apparence que l'on se puisse nourrir, quoi qu'en dise Monsieur de Saumaise. L'experience qu'il assure avoir fait à Dijon, en 1610, pendant un été fort serain, peut fort bien s'accorder avec le sentiment d'Attoman. Le suc que Saumaise recueuilloit sur des feuilles de prunier, & qu'il dit qui étoit rougeâtre, & doux comme du miel, étoit plus vraisemblablement sorti des feuilles de cet arbre, comme la manne sort de celles du frêne, qu'il n'y étoit tombé de l'air. Avicenne parle d'une sorte particuliere de manne qui est amere, parce, dit-il, qu'elle tombe sur une plante nommée *hussar* qui est aussi amere. Mais Monsieur de Saumaise croit que cette manne *Alhussar* étoit plûtôt un suc de cette plante qu'une rosée qui fût tombée sur la même plante. Il auroit pris le bon parti s'il avoit fait le même jugement de la *manne de Calabre*.

Hippocrate fait mention d'une espece de miel qu'il appelle κέδρινον μέλι, *Miel de Cedre*. Quelques Savans ont cru que c'étoit de la manne qui venoit du Cedre. Mais Monsieur de Saumaise prétend que c'étoit plûtot une *huile*, ou une liqueur huileuse, qui étoit appellée *miel*, parce qu'elle avoit la consistence du miel, à peu près comme la Thérébentine.

Quant au *Sucre*, ou au σάκχαρον des Anciens, que l'on dit être le même que le μέλι καλάμινον, *Miel de roseaux* de Théophraste, & que d'autres ont appellé

Unable to display this page

Indica non magna nimis arbore creſcit arundo,
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeant ſucco contendere mella.

Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.

Ce n'eſt pas que Monſieur de Saumaiſe, prétende que l'invention du ſucre, ou la maniere de le préparer tel que nous l'avons, ſoit fort nouvelle. Il convient qu'il y a plus de huit cens ans qu'on l'a trouvée, & que c'étoit déja une choſe commune du temps d'Avicenne.

Voila ce que j'ai extrait du livre de Monſieur de Saumaiſe, qui ſervira pour donner quelque idée des difficultez que l'on rencontre ſur la matiere Médicinale, qui eſt le ſujet que Dioſcoride a traité. Pour revenir à cet Auteur en particulier, outre les loüanges que l'on a dit que Galien lui avoit données pour ſon exactitude, il le loüe encore de ce qu'il n'a pas rempli ſes livres de fables, ou de remarques ſuperſtitieuſes, & de vaines curioſitez, comme avoient fait Xénocrate, dont nous avons parlé ci-devant. On trouve néanmoins quelque choſe de ſemblable dans le livre *de Euporiſtis*, comme des ſecrets pour charmer les ſerpens, & d'autres bagatelles de cette nature. Mais outre que ce livre peut n'être pas de lui, comme on l'a remarqué ci-deſſus, les ſecrets dont nous parlons paſſent, pour avoir été ajoûtez au texte, auſſi bien que l'on a mêlé parmi ſes autres ouvrages des choſes qui ſont de quelqu'autre Auteur.

Ce n'eſt pas que Dioſcoride n'ait ſes défauts. On a remarqué ci-devant qu'il avoit omis la deſcription de divers ſimples, & l'on trouve qu'il s'eſt trompé dans quelques-unes de celles qu'il a données. On lui reproche d'ailleurs une bévüe conſiderable qu'il a faite en parlant du Nard. *Il y a*, dit-il, *de deux ſortes de Nard, l'un qu'on appelle Nard Indique, l'autre qu'on nomme Nard Syriaque. Ce n'eſt pas*, ajoûte-t-il, *qu'il croiſſe du Nard en Syrie; mais c'eſt que la montagne, où ces deux plantes ſe trouvent, regarde d'un côté la Syrie, & de l'autre les Indes.* Il ſemble de la maniere qu'il parle que la Syrie ſoit proche des Indes, ou qu'il y ait une montagne qui ſepare ces deux païs.

Nous finirons ce que nous avons à remarquer touchant Dioſcoride, par ce qu'il dit des préparations de quelques mineraux, & de certaine ſorte de médicament dont on n'a point parlé, au chapitre précedent. Nous apprenons de cet Auteur que le *vif argent*, ſe tiroit du *cinabre* de cette maniere. 24 *On met*, dit-il, *ſur une terrine une conque de fer, où il y a du cinabre. On ajuſte enſuite un couvercle ſur cette conque, & après l'avoir enduit d'argille tout au tour, on allume des charbons ſous la terrine, & la ſuye qui s'attache, ou qui monte au couvercle ayant ceſſé de boüillir, & étant refroidie c'eſt ce qu'on appelle du vif argent.* Le mot ἄμωβις, dont Dioſcoride ſe ſert pour déſigner *le couvercle*, que l'on met ſur la conque, ſignifie proprement *un pot olla*, χύτρα, κάδος. On le traduit auſſi par κύλιξ. *calix*, une *coupe*. Athénée dit qu'on appelloit ἄμωϊκες, certaines ſortes de coupes dont les bords alloient en pointe (φοξίχειλοι,) c'eſt à dire, dont le fond étoit plus large que le deſſus. Pline qui a traduit le paſſage de Dioſcoride, ou qui dit en Latin la même choſe que celui-ci a dite en Grec, ſe ſert du mot *calix*. Voici ſes propres termes, *patinis fictilibus impoſitum ferrea concha, calice coopertum, argilla ſuperillita; dein ſub patinis accenſum follibus continuo igni, atque ita calicis ſudore* 25 *deterſo, qui ſit argenti colore, & aquæ liquore.* Les coupes, ou les gobelets

24 *Lib. 5. cap. 110.*

25 Il y a dans Dioſcoride ἀπεξεσθέντα. Pline avoit apparemment lû ἀπεξυσθέντα, comme Saraſin veut qu'on liſe.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An exl.

de terre, ou de verre qui avoient la forme, dont on a parlé, servoient quelquefois de *ventouses*, comme on l'apprend de 26 Cælius Aurelianus.

Du Grec ἄμβιξ, *Ambix*, les Arabes ont fait *Ambik*, & par l'addition de l'article *al*, ils ont dit *Alambik*, qui est *un vaisseau propre à distiller*. Mais il ne s'ensuit pas que les Grecs tirassent de leur Ambix, tous les usages que les Arabes ont tiré de leur *Alambic*. Il ne se trouvera pas que du temps de Dioscoride les Médecins, eussent conoissance de la *distillation*, ou se serviſſent de vaisseaux propres pour distiller. On n'en voit aucune trace dans tous les écrits de Galien, qui a vécu quatre vints ans après Dioscoride, quoi que Galien ait parlé fort au long de la préparation de toutes les sortes de médicamens, qui étoient en usage de son temps. Et je ne pense pas non plus qu'il y ait rien sur ce sujet, dans les écrits des autres Médecins Grecs, beaucoup moins anciens que lui, tels que sont *Oribase*, *Aëtius*, *Paul Eginete* & quelques autres, qui ont pourtant fort amplement traité la même matiere de la composition des médicamens. Le mot *Ambix* désignoit, comme on l'a dit, *un pot* dont on se sert à la cuisine, ou une espece de *gobelet*, c'étoit là la signification ordinaire de ce mot. Les ouvriers qui travailloient à la métallique pouvoient bien avoir un *Ambix*, ou un *pot* d'une sorte particuliere pour l'usage à quoi ils l'employoient, & ce pot pouvoit être approchant en quelque maniere de l'alambic des Arabes, ou des vaisseaux sublimatoires des Chimistes; mais les Médecins n'avoient rien de semblable.

La seule préparation que les Grecs eussent, qui approchât de celles qui se font en distillant, c'est une espece *d'huile de poix* appellée *Pissélæum*, ou *Picis flos* en Latin. Pour tirer cette huile ils suspendoient de la laine, ou une toison, au dessus d'un vaisseau où ils faisoient boüillir de la poix; & quand cette toison étoit suffisamment chargée de la vapeur qui s'élevoit de la poix bouillante, ils l'exprimoient fortement pour tirer ce qui s'y étoit attaché. On trouve cette préparation dans Dioscoride, & c'est l'huile dont nous avons dit au chapitre précedent que nous parlerions dans celui-ci. Mais si la maniere de tirer cette huile prouve que les Médecins avoient déja alors quelque chose d'équivalent à l'Alambic, elle prouve d'un autre côté qu'ils ne conoissoient pas l'alambic, car s'ils l'eussent conu, ils s'en seroient servis en cette rencontre.

Dioscoride parle d'ailleurs de diverses préparations *métalliques*; & je ne doute pas que ceux qui avoient travaillé jusques alors sur les métaux n'eussent déja trouvé plusieurs moyens, & plusieurs vaisseaux particuliers pour les séparer & pour les purifier; la *Chimie métallique* pouvant être fort ancienne, ainsi qu'on la déja remarqué ci-devant. Et comme en chemin faisant ils avoient aussi découvert diverses choses qui pouvoient servir à la Médecine, les Médecins s'en prévalurent le plus tôt qu'il leur fut possible. Les choses dont nous voulons parler sont, par exemple, certaines dissolutions de mineraux, comme le *plomb brûlé*, la *ceruse*, le *vert de gris*, *l'antimoine brûlé*, le *cinabre*; ou certaines parties des métaux qui s'exhalent, & s'attachent aux vaisseaux & aux fourneaux lors qu'on fond ces métaux, ou qui s'en séparent comme une espece de crasse. Telles sont la *litharge*, la *cadmie*, le *pompholix*, &c. La plus part de ces choses étoient entrées dès le temps d'Hippocrate dans les *Emplâtres*, dans les *Collyres*, & dans les autres médicamens qu'on appliquoit *extérieurement*.

On

---

26 *Item vascula quæ* ambigas *vocant*, *& sunt materia testea vel vitrea confecta.* Le mot *ambigas* est mis pour *ambicas*. *Voyez Reines. Var. Lect. Lib.* 3. *cap.* 18. *Cæl. Aurel. Tardar. Lib.* 4. *chap.* 7.

Unable to display this page

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

dit aussi [35] ailleurs que ceux qui sont sujets au calcul boivent des eaux minerales par précaution.

Voila à peu près l'usage que les Anciens faisoient des matieres minerales par rapport à la santé. Il n'alloient guére plus loin à cet égard faute de conoitre mieux les mineraux & les métaux, ou de les savoir préparer pour en tirer d'autres médicamens que ceux dont on a parlé. Le *Fer*, par exemple, dont on a tiré depuis d'excellens remedes, n'étoit point employé par les Médecins du temps de Dioscoride, & on ne savoit point les proprietez qu'il a pour guérir diverses maladies. *La roüille de fer*, que l'on prend aujourd'hui très utilement, & qui est en particulier un remede pour les femmes & les filles, est indiquée par Dioscoride comme un médicament *qui empêche la conception*, au lieu qu'on s'en sert dans des viües toutes opposées. L'ignorance où l'on étoit en ces temps-là touchant l'effet de la plus part des mineraux pris par la bouche, se découvre encore par le sentiment du même Auteur sur le *vif argent*, qu'il regarde comme un poison, *qui ronge les entrailles, & qui les détruit par sa pesanteur*. Le contraire paroit aujourd'hui par l'exemple de ceux qui sont atteints de *l'Ileus*, ou du *miserére*. On leur voit prendre quelques onces de vif argent, le garder même plusieurs jours dans leur corps sans qu'il leur en arrive le moindre mal, & le rendre, en suite goutte à goutte parmi leurs excremens lors qu'ils échappent de cette maladie. Il n'est point de Praticien qui n'en ait vû des exemples. L'on en donne aussi sans danger aux petits enfans qui ont des vers. Il en est de même de *l'Antimoine*, que l'on appelloit *Stimmi*, ou *Stibium*, que du vif argent. On ne s'en servoit anciennement que pour des applications extérieures après l'avoir brûlé, & l'on ne verra pas que Dioscoride, ni aucun autre Auteur de ces temps là, en ait donné intérieurement.

Ces remarques étoient nécessaires pour détromper ceux qui croyent la Chimie Médicinale fort ancienne. Si l'on avoit sû distiller, au temps dont il s'agit, & si l'on avoit eu conoissance de la préparation des mineraux comme on l'a aujourd'hui, seroit-il possible que Dioscoride, qui a été fort diligent & fort exact n'en eût rien dit? Se pourroit il que Pline, qui a recherché si curieusement tout ce que l'on avoit découvert de son temps, par rapport aux remedes, fût demeuré dans le silence à cet égard? Enfin croira-t-on que Galien, qui avoit demeuré long-temps à Alexandrie, capitale de l'Egypte, d'où l'on dit que la Chimie est venue, n'eut fait mention d'aucun médicament Chimique, si l'on en avoit eu en ce païs là? On dira peut être que ceux qui avoient conoissance de ces médicamens les tenoient secrets; mais si l'on n'avoit pas eu la description, ou la communication de ces beaux secrets, on auroit du moins entendu parler de leurs effets, & des merveilleuses cures qui se seroient faites par leur moyen. Les Historiens nous apprendroient que tel, ou tel Empereur, ou Roi a été guéri d'une maladie dangereuse, par une *panacée*, ou par quelque préparation Chimique, au lieu qu'il ne se trouve rien de semblable. On aura occasion de traiter plus amplement de cette matiere dans la suite, & de parler des Auteurs de Chimie Grecs dont on a aujourd'hui les écrits. Il est temps de quitter Dioscoride pour venir à Pline.

CAJUS PLINIUS SECUNDUS étoit de Vérone. Il obtint des emplois considerables de l'Empereur Vespasien, & entr'autres le gouvernement d'Espagne.

---

35 *De renum affect. dignosc. & cur.*

d'Eſpagne. Il exerça d'ailleurs divers offices militaires, & ſe mêla pendant quelque temps de plaider des cauſes. Il ſemble qu'avec ces occupations il ne pouvoit pas avoir le temps d'écrire; néanmoins comme il employoit à l'étude toutes les heures où il avoit le moindre relâche, il compoſa divers ouvrages dont le plus conſiderable nous eſt heureuſement reſté. C'eſt ſon *Hiſtoire Naturelle*, qu'il dédie à Tite Veſpaſien, & qui eſt diviſée en trente ſept livres, dont il y en a du moins quinze qui traitent de la *matiere médicinale*. On le conte, par cette raiſon, entre les Médecins, quoi qu'il ne fît pas profeſſion de la Médecine. *Depuis l'An xl. de J. C. juſqu'à l'An cxl.*

Comme nous avons déja aſſez examiné cette matiere dans l'article précedent, auſſi bien que la queſtion qui concerne le temps auquel Pline peut avoir écrit par rapport à Dioſcoride, nous ne repéterons pas ici ce qui a été dit là-deſſus. Nous verrons ſeulement en peu de mots en quoi la méthode de Pline differe de celle de Dioſcoride, ou quel a été le but du premier, & ce qu'il a de particulier par rapport, non ſeulement à Dioſcoride, mais encore à Théophraſte qui a auſſi écrit ſur le même ſujet. De toute la matiere Médicinale Théophraſte n'a choiſi que *les Plantes*, & il a traité ce ſujet en *Phyſicien*. Dioſcoride, comme on l'a vû, a joint aux Plantes les *Animaux*, & les *Mineraux*, qui eſt tout ce qui reſte de la matiere dont il s'agit, & qu'il a examinée comme *Médecin*. Pline s'étant propoſé d'écrire l'Hiſtoire Naturelle a embraſſé tout ce que Théophraſte & Dioſcoride ont traité, & beaucoup davantage, ayant écrit ſur tout cela en *Philoſophe*, en *Médecin*, & en *Hiſtorien*.

En cette derniere qualité, & pour ne rien omettre de ce qu'on pouvoit avoir dit de plus rare & de plus curieux ſur ſon ſujet, il rapporte ſouvent, ſur le témoignage, d'autrui des choſes qui ſont fabuleuſes, & qu'on ne trouve pas dans les deux Auteurs précedens. On peut mettre en ce rang ce qu'il dit touchant le *Phœnix*, ou le *Cinnamologus*. 36 Cet oiſeau, dit Pline, fait ſon nid des branches de l'arbre qui porte le cinnamome, & les habitans du païs l'abbattent avec des fleches garnies de plomb, ſans quoi on n'auroit point de cinnamome. Il eſt vrai que cet Auteur remarque 37 ailleurs que c'eſt une fable inventée pour augmenter le prix de cette eſpece d'aromate par la prétendue difficulté de le cueuillir. Mais Théophraſte & Dioſcoride, qui ont tous deux parlé du Cinnamome, ſe ſont bien gardez de débiter ce conte abſurde. S'il falloit d'ailleurs ramaſſer tout ce que Pline a dit touchant la nature & les proprietez imaginaires d'un grand nombre de plantes, d'animaux, ou de mineraux, & touchant divers remedes ſuperſtitieux, on n'auroit jamais fait. On peut l'excuſer en diſant qu'il cite à l'ordinaire ſes Auteurs, & on doit encore lui rendre témoignage, que s'il a fait mention de ces bagatelles, il a le plus ſouvent marqué qu'il n'y ajoûtoit pas foi, non plus qu'à tout ce qui concerne les effets magiques de certains ſimples. Il a même combattu, autant qu'il l'a pû, la crédulité du peuple ſur ce ſujet. *Où étoit*, dit-il, *l'herbe appellée Ethiopis, qui deſſeche les rivieres & les étangs lors qu'on y en jette, & qui ouvre tout ce qu'elle touche? ou celle qu'on nomme Achemenis, qui étant répandue au milieu d'une armée donne de la frayeur à tous les bataillons & les met en fuite? ou le Lataté, que les Rois de Perſe donnent à leurs Generaux d'armées, afin qu'ils ayent de tout en abondance, en quelque lieu qu'ils ſe trouvent? Où étoient*, continue Pline, *ces merveilleuſes herbes lors que les Cimbres & les*

36 *Lib.* 10. *chap.* 33.
37 *Lib.* 12. *chap.* 19.

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

les Teutons portoient de tous côtez la terreur par leurs armes, & par leurs hurlemens ? ou lors que Lucullus, avec peu de Légions, défaisoit tant de Rois du païs des Magiciens ? Pourquoi les Generaux Romains ont ils toûjours eu un si grand soin des convois? ou pourquoi les soldats de Cesar souffrirent ils de la faim à Pharsale, si une seule herbe peut faire qu'on ne manque de rien ? Ne valoit il pas mieux que Scipion ouvrît les portes de Cartage avec l'herbe dont on a parlé, que de les battre pendant tant d'années avec tant de machines? Que ne dessèche-t-on aujourd'hui avec l'Ethiopis les marais de Pontine, & que ne rend-on par ce moyen à cette partie de l'Italie qui est la plus proche de Rome tant de champs qu'elle perd? On dira peut-être que Pline qui témoigne le peu de penchant qu'il a à croire ce que l'on disoit des effets surnaturels des herbes, dont on vient de parler, & qui marque en divers autres endroits un grand mépris pour tout ce qui sent la superstition, pouvoit se passer de rapporter les fables que l'on débitoit sur ce sujet. Mais il semble qu'écrivant l'Histoire Naturelle, il étoit obligé de faire mention de toutes les proprietez, tant réelles qu'imaginaires que l'on attribuoit à chaque corps. Il y avoit d'autant plus de nécessité de le faire que le nombre de ceux qui étoient infatuez de ces chimeres étoit le plus grand, & que ce que Pline dit touchant ce que l'on en croyoit communément lui fournit en même temps l'occasion d'en faire voir le ridicule.

On accuse d'ailleurs cet Auteur d'avoir manqué d'exactitude, & de s'être souvent trompé faute d'application, ou même pour n'avoir pas entendu les Auteurs qu'il lisoit. 38 Saumaise, 39 Reinesius, & d'autres Savans en ont apporté divers exemples. Saumaise ne laisse pas néanmoins de rendre justice à Pline à d'autres égards; & de témoigner qu'il a beaucoup d'estime pour lui. Il déclare qu'il veut tenir un milieu entre ceux qui ont fait l'éloge de cet Auteur d'une maniere outrée, & ceux qui l'ont traité avec mépris. Il le loüe de son éloquence, & de la maniere forte, & vive avec laquelle il a écrit, & sur tout de ce qu'il n'a laissé échaper aucune occasion de faire, pour ainsi dire, la Médecine aux defauts de son siecle, ou aux maladies d'esprit qu'on avoit alors, en même temps qu'il a indiqué les remedes propres aux maladies du corps. Il l'estime encore beaucoup de ce qu'il a eu assez de courage pour entreprendre un ouvrage aussi vaste qu'est une *Histoire Naturelle Universelle*, ouvrage qui auroit fait peur à tout autre. Il croit enfin qu'encore que Pline se soit trompé, en plusieurs choses, on ne laisse pas de lui avoir l'obligation de nous en avoir appris une infinité d'autres que nous ne saurions point sans lui, & de nous avoir donné des extraits d'un grand nombre d'Auteurs, dont il ne nous seroit rien resté sans les soins qu'il a pris.

Quant aux sentimens de Pline touchant la Médecine, quoi qu'il ne condanne pas l'Art en lui-même, il n'épargne pas d'ailleurs les Médecins. Il paroit par divers endroits de ses ouvrages que la Médecine *Empirique* étoit celle qu'il regardoit comme la plus naturelle. La censure qu'il fait à Asclépiade pour avoir changé la vieille Médecine, & pour avoir rendu cet art purement conjecturel, en le réduisant presque tout à la recherche des causes des maladies, est une preuve formelle de ce que l'on vient de dire. Pline avoit aussi un grand éloignement pour tout ce qui sentoit l'affectation, ou qui n'avoit pas du rapport avec la simplicité de la Médecine des premiers Siecles. Il ne pouvoit supporter les grandes compositions, non plus que les médicamens tirez des païs fort éloignez. On a vû dans le

38 *In Plinianis Exercitat. & in Dissertat. de Homonymis Materiæ Medicæ.*
39 *Var. Lect. lib. 2. cap. 7. & alibi.*

le chapitre précedent ce qu'il disoit du *Mithridate*. Voici de quelle maniere il parle des autres médicamens composez, & des drogues étrangeres; 40 *La Nature; cette bonne mere, & cette divine ouvriere, n'a pas fait les Cérats, les Malagmes, les Emplâtres, les Antidotes, ou les Collyres. Ce sont là des inventions des boutiques des Médecins, ou plûtôt de leur avidité pour le gain. Les ouvrages de la Nature se trouvent tout faits, & tout achevez. Peu de chose vous suffira si vous vous contentez de suivre les indications tirées des causes manifestes des maladies, sans vous abandonner à des coniectures, soit qu'il s'agisse de rétablir en son état naturel une partie dont les pores sont resserrez de secheresse, en l'humectant avec quelque suc, soit qu'il faille, avec quelque autre matiere, corriger l'humidité superflue d'une autre partie. Ce n'est pas l'effet d'une conjecture humaine, mais d'une insigne impudence d'avoir ramassé, & mêlé par scrupules, ou par de petites quantitez, un certain nombre de simples. Nous nous garderons bien sur tout de toucher aux marchandises que l'on apporte des Indes, ou de l'Arabie, ni aux drogues tirées d'un autre monde. Les choses qui naissent en des endroits si reculez ne nous paroissent pas propres pour en faire nos remedes. Elles n'y croissent pas pour nous, ni même pour ceux de ces païs là, autrement ils ne les vendroient pas. Qu'on les achete pour leur bonne odeur, ou pour s'en servir dans les parfuns, ou dans les autres compositions où l'on n'a en vûe que la volupté; ou si l'on veut, pour les employer selon que* 41 *la superstition le demande, puis que la coûtume veut qu'en priant on offre de l'encens, & du costus. Pour ce qui regarde la santé, nous prouverons aisément que ces choses n'y servent de rien, afin que la Médecine ait honte d'avoir introduit ces sortes de délices.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Les Forests, dit 42 ailleurs nôtre Auteur, *& les lieux les plus incultes, ne sont pas sans produire quelques médicamens, la Nature, cette sacrée mere de toutes choses, ayant pourvû à ce qu'il y eût par tout des remedes pour les hommes, en sorte que les déserts même n'en sont pas dépourvûs.* Il ajoûte un peu plus bas, en conséquence de ce que l'on vient de lire; *Voila d'où est venue la Médecine, & voila quels sont les seuls remedes que la Nature avoüe, des remedes familiers, que l'on trouve aisément, que l'on prépare sans dépense, & qui sont tirez à peu près des mêmes choses dont nous vivons. Mais la fraude, & l'adresse interessée de l'esprit humain ont inventé ces boutiques où chaque particulier trouve pour son argent des cautions pour sa vie. De là sont venues ces compositions, & ces mélanges embrouillez que l'on ne cesse de vanter. Il n'y a que l'Arabie, & les Indes lors qu'il s'agit de trouver des médicamens; & l'on va chercher jusques vers la mer Rouge un remede pour une petite égratignure, pendant que chaque pauvre a tous les jours sur sa table les veritables remedes pour toutes les maladies. Pourquoi cela, je vous prie? C'est que si nous tirions des remedes des herbes, ou des arbres*

---

40 *Lib.* 22. *cap.* 24.

41 *Superstitionis gratia.* Pline est accusé de libertinage par rapport à sa religion, & ce passage pourroit augmenter les autres preuves que l'on en a, si le mot *superstition* se prenoit toujours en mauvaise part; mais je trouve un passage dans Ciceron (*in Verrem lib.* 4.) où il semble que les mots *religion*, & *superstition* sont Synonymes; *Verùm illud maximum; tanta religione obstricta tota Provincia est: tanta superstitio ex istius facto mentes omnium Siculorum occupavit, ut quæcunque accidant publicè vel privatim incommoda, propter eam causam, scelere istius evenire videantur.* Si l'on regarde au but de Ciceron, il ne paroit pas qu'il ait pris ici le mot *superstition* dans le sens ordinaire. Il s'en pourroit encore trouver d'autres exemples. Je serois bien aise d'entendre là-dessus le sentiment des Savans.

42 *Lib.* 24. *cap.* 1.

Depuis l'An xl. de J. C jusqu'à l'An cxl.

arbres de nos jardins, il n'y auroit dans peu de temps point d'Art plus vil que la Médecine. Cela eſt très ſûr. La grandeur du peuple Romain luï a fait perdre ſes bonnes coûtumes, & en vainquant nous avons été vaincus. Nous obéiſſons aux 43 *étrangers, & par le moyen d'un de leurs arts ils ont trouvé le ſecret de commander aux Empereurs.*

On void par cette critique de Pline, qu'il ne vouloit que des médicamens ſimples, & qui d'ailleurs fuſſent tirez des choſes qui nous ſont les plus familieres. On peut dire au premier égard, qu'il eſt vrai que les Médecins ont tort d'accumuler en certaines occaſions un grand nombre de ſimples, là où un, ou deux pourroient ſuffire. Il y a peu de gens éclairez qui ne trouvent fort juſte la cenſure de Pline touchant le Mithridate, & les autres grandes compoſitions dont on a parlé, quoi que les Médecins ſe défendent le mieux qu'ils peuvent là-deſſus, comme on l'a vû au chapitre précedent. Mais il faut prendre garde de n'affecter pas auſſi une trop grande ſimplicité, & il eſt abſurde de conclurre, comme fait nôtre Auteur, de ce que les emplâtres, & les antidotes ne croiſſent pas dans les champs, ou ne s'y trouvent pas tout faits, il eſt, dis-je, abſurde de conclurre qu'il n'en faut point. L'experience nous apprend que l'on tire de bons uſages de ces ſortes de médicamens. Ces compoſitions, auſſi bien que les autres, ſont à la verité des productions de l'art. Il faut piler, broyer, faire cuire, ou préparer de quelque autre maniere les choſes qui y entrent, & les mêler avec artifice pour leur donner cette forme, je ne vois pas néanmoins qu'on les doive rejetter par cette raiſon. La terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons; cependant perſonne ne s'aviſe de dire qu'il vaut mieux ſe nourrir avec du bled tel qu'on le moiſſonne. On eſt obligé de tenir certains médicamens ſous une certaine forme, ſoit pour la commodité de l'uſage, ſoit afin que les ingrédiens ſe puiſſent conſerver plus long-temps, & qu'on les trouve tout preſts dans l'occaſion.

Le raiſonnement de Pline n'eſt pas moins outré, en ce qui regarde les remedes tirez des païs étrangers. Il ſe peut que ſi nous conoiſſions bien toutes les proprietez des choſes qui ſe trouvent chez nous, nous pourions nous paſſer de la plupart de celles que nous tirons de dehors. Mais étant convaincus, comme nous le ſommes, de l'inſuffiſance de nos expériences à cet égard, je ne vois pas pourquoi nous refuſerions de nous prévaloir de ce qu'on a trouvé ailleurs, en attendant que nous rencontrions chez nous quelque choſe de ſemblable. Il n'eſt pas impoſſible que nous ayions dans nos jardins, & dans nos bois d'auſſi bon fébrifuges que le quin-quina; mais juſques à ce que nous les conoiſſions on nous permettra bien de nous ſervir de cette merveilleuſe écorce, taut que nous en pourrons avoir aiſément.

Voila ce que nous avions à dire touchant les écrits de Pline qui regardent la Médecine. On peut voir quels ſont les ſoins que divers Savans ont pris, pour donner une édition correcte de cet Auteur, dans celle dont on a l'obligation au P. Hardoüin, & qui eſt préferable à toutes les autres. Pline mourut à l'âge de cinquante ſix ans, étouffé par les vapeurs, ou par la fumée du mont *Véſuve*, dont il voulut trop s'approcher pour examiner une exhalaiſon en forme de nuée qui en étoit ſortie; à peu près comme on a vû 44 ci-deſſus qu'il étoit arrivé à Empedocle, à l'égard de *l'Etna*.

On

---

43 Ceci s'addreſſe aux Médecins Grecs. *Voyez ci-deſſus part 2. liv. 3. chap. 1. & Pline liv. 29. chap. 1.*

44 *Voyez la 1. partie, liv. 2 chap. 5.*

44 On imprima premierement à Rome, en l'an 1509, un livre intitulé *C. Plinius Secundus de Re Medica.* Ce même livre fût réimprimé plus correct à Basle en 1528, par les soins d'Albanus Torinus. Il s'en est fait en suite trois autres éditions, une à Strasbourg en 1533; une à Venise en 1547, où l'on a joint tous les anciens Médecins Latins, qui est très-belle; & une autre enfin à Basle en 1546. 45 Paul Jove, qui écrivoit dans le temps que cet Auteur commença à voir le jour, & qui étoit de Côme, ayant vû 46 dans cette ville un ancien monument d'un *Plinius Valerianus*, crut que les livres dont il s'agit étoient de ce Pline, qui a été Médecin, comme le témoigne son Epitaphe; *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

D. M.
C. PLINII
VALERIANI
MEDICI
QUI VIXIT
ANN. XXII. M. VI. D. V.
PARENTES.

Il n'en a pas fallu davantage pour obliger de savans hommes, qui ont écrit après Paul Jove, à nommer *Plinius Valerianus* l'Auteur des livres en question, quoi qu'il n'y en ait point de preuves que je sâche, & qu'il y ait même des raisons assez fortes pour détruire ce sentiment, comme on le verra dans la suite. Voici le but que cet Auteur s'est proposé, & ce qui l'a porté à écrire. 47 *Les maladies*, dit-il, *que j'ai eües dans mes voyages, & celles de mes domestiques n'ont souvent donné occasion d'experimenter les fraudes des Médecins. Les uns m'ont vendu à un fort haut prix des médicamens qui ne coûtent presque rien. Les autres ont entrepris de me traiter, seulement pour tirer mon argent, quoi qu'ils n'entendissent point leur métier. J'en ai enfin trouvé d'autres, qui pouvant guérir en peu de jours, ou en peu d'heures, une maladie, l'ont fait durer le plus longtemps qu'ils ont pû, afin de ne perdre pas si tôt le revenu qu'ils en tiroient, plus cruels en cela que la maladie elle-même. C'est ce qui m'a obligé à ramasser de tous côtez des descriptions de remedes, & à en faire un recueuil abbregé, afin de pouvoir me passer des Médecins, & de n'être plus exposé à leurs tromperies &c.* On voit ici précisément l'esprit de l'ancien Pline, que nôtre Auteur a voulu copier dans sa préface, comme il en a tiré d'ailleurs la plus grande partie de ce qu'on trouve dans ses livres, & ce qu'il y a de plus considerable. Voici comme il s'y est pris. Comme il y a dans l'Histoire Naturelle de Pline une infinité de choses, qui ne regardent pas la Médecine, nôtre prétendu Plinius Valerianus s'est attaché à faire un extrait de l'ouvrage dont on vient de parler, seulement pour ce qui concerne la *matiere médicinale.* Et afin que cela fût plus commode pour ceux qui voudroient s'en servir, il a suivi l'ordre que l'on tient dans les livres de Pratique. Il a mis au dessus de chaque chapitre de ses livres le nom d'une maladie,

44 *Vide Fabr. Bibliothecam Latinam.*

45 *Libri de Piscibus Romanis, cap.* 35.

46 Boissard dit avoir vû le même monument à Rome. *Vid. Reines. Var. Lection. pag.* 388.

47 *Vide auctoris præfationem.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

& ayant rapporté ensuite, & rangez ensemble tous les remedes que le veritable Pline propose en divers endroits, pour cette maladie. De cinq livres que nôtre Auteur a composez le premier comprend toutes les maladies de la *tête*, & tous les remedes qui y sont propres. Le second indique les moyens de guérir les maladies de la *poitrine*, & du *bas ventre*. Le troisiéme contient les remedes des diverses especes de fiévres, & de quelques autres grandes maladies, comme de la goutte, de l'hydropisie, &c. Le quatriéme décrit les proprietez de la plûpart des herbes, & des fruits que l'on mange ordinairement. Le cinquiéme enfin regle la *diete*, qu'il faut observer dans chaque maladie. De tous ces livres, il n'y a que le dernier qui ne soit pas extrait de ceux de Pline. Les autres en sont tirez, comme on l'a dit, pour la plus grande partie; de sorte que l'on y trouve à l'ordinaire des périodes entieres, où il n'y a rien de changé; ou s'il y a par fois quelque changement, il ne consiste qu'en quelques mots mis pour des autres de la même signification. Ce qu'il y a qui n'est pas du vrai Pline, ce sont principalement des descriptions de médicamens composez, & quelques citations de Dioscoride, & de Galien, qui se trouvent dans le quatriéme, & dans le cinquiéme livre. Les mots que l'on vient de dire, qui sont substituez à ceux de Pline, avec d'autres que l'Auteur a ajoûtez du sien, & la liaison de son discours, tout cela ensemble fait un langage, ou un stile qui n'est pas fort pur; parce que cet Auteur, qui a écrit long-temps après Pline, ne parloit pas à peu près si bien que lui. Mercurial le traite d'Auteur barbare, & en fait très-peu d'état, mais Reinesius prend son parti, & soutient que sa Latinité n'est pas si mépriſable que Mercurial l'a crû. On y trouve diverses façons de parler qui sont les mêmes que celles que Cælius Aurelianus, & Theodorus Priscianus employent.

Voila en géneral ce qu'il y a à remarquer touchant les livres de nôtre Auteur, qui paroît visiblement plagiaire, ayant copié Pline, comme il l'a fait, & n'ayant parlé de lui nulle part. Il y a long-temps que les Savans l'ont reconu, mais il n'a pas été aussi aisé d'en découvrir le nom. Car de dire que ce soit veritablement un *C. Plinius Secundus*, comme le premier, & qui se trouve avoir pillé celui-ci sans l'avoir nommé en aucun endroit, on aura de la peine à le croire. 48 Mais ne pourroit on point tourner la chose d'une autre maniere, & absoudre en même temps nôtre Auteur du crime qu'on lui impose? Il me semble que cela est possible, en supposant que ce titre *C. Plinii Secundi de re Medica libri*, n'a pas été mis pour marquer le nom du Copiste de Pline, mais seulement pour faire conoître que les livres, dont il s'agit, sont un recueuil tiré de ce que le veritable Pline avoit écrit en divers endroits sur la matiere de la Médecine. Selon cette explication, ces mots, *C. Plinii Secundi de re Medica libri*, seroient équivalens à ceux-ci, *ex Caii Plinii Secundi de re Medica libris*. On m'opposera premierement que la préface de ces livres ne fait point mention de l'Auteur, d'où ils ont été tirez, & qu'il y a d'ailleurs dans ces mêmes livres diverses choses, qui ne sont point de l'ancien Pline. Mais je répons à cela que la préface peut avoir

48 Si la chose n'est pas allée de la maniere que je le marque, il se pourroit que quelcun ayant vû un recueuil de médicamens tiré presque tout des écrits de l'ancien Pline, mais rangé dans un autre ordre, ait crû que c'étoit effectivement le même Pline, qui avoit aussi composé ce dernier ouvrage, & ait mis à la tête le nom de *C. Plinius Secundus*. D'où il seroit arrivé dans la suite que d'autres ayant vû ce nom au devant de ce livre se sont imaginez qu'il étoit d'un second Pline.

Unable to display this page

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

Au reste, il y a lieu d'être surpris que Saumaise, qui semble avoir eu connoissance de tout ce qu'il y a d'anciens livres au monde, n'ait pas conu le prétendu Plinius Valerianus. Je juge du moins qu'il ne conoissoit pas cet Auteur, sur ce qu'il n'en a rien dit dans ses exercitations Pliniennes, ni dans celles qui regardent les Homonymes de la matiere Médicinale, qui sont pourtant des endroits, où il en devoit nécessairement parler. Il étoit d'autant plus obligé de faire mention de cet Auteur, qu'il lui auroit beaucoup servi, tout barbare qu'il paroît, pour corriger, ou pour illustrer des passages de l'ancien Pline, qui est ce que Saumaise se proposoit. Je ne sache pas non plus qu'il en ait parlé ailleurs. Mercurial appelle l'Auteur dont il s'agit, 50 *Plinius mentitus*, c'est à dire, *le faux Pline*, & 51 *cet Auteur barbare qu'on appelle faussement Pline*, par où il paroît qu'il étoit du sentiment que je soutiens, quoi qu'il donne aussi en quelque endroit au même Auteur, le nom de *Plinius Valerianus*. Albanus Torinus qui a travaillé à une édition de ce Pline, semble aussi douter qu'il portât légitimement ce nom. Celui qu'on appelle *Plinius minor*, *Plinius junior*, ou *Plinius alter*, est proprement Pline *le neveu*, qui se nommoit *C. Plinius Cæcilius Secundus*, & qui est l'Auteur de ces belles Epîtres, & du Panégyrique que nous avons. Je fais cette remarque parce que quelques modernes ont confondu ce dernier Pline, neveu de l'ancien, avec Plinius Valerianus.

On peut conclurre de tout ce qui a été dit que l'Auteur des livres *de re Medica*, qui paroissent sous le nom de C. Plinius Secundus, est un inconu, & que c'est sans aucun fondement qu'on l'a voulu appeller Plinius Valerianus. On trouvera plusieurs remarques savantes, & curieuses concernant cet Auteur, & ses écrits, dans les diverses leçons de Reinesius, & dans Rhodius, sur Scribonius Largus, aussi bien que dans la Centurie des Plagiaires, & dans la Bibliotheque Latine de Monsieur Fabricius; quoi que ces trois Savans ne soient pas de mon sentiment, touchant le nom de ce même Auteur.

ANDROMACHUS, le fils, dont on a parlé en même temps que de son pere, vivoit aussi sous Vespasien.

On trouve sous le même Regne un SELEUCUS, Médecin Cysicénien, & un STRATOCLES, qui sont citez dans le huitiéme livre de la vie d'Apollonius de Tyane.

Tite a regné si peu de temps, qu'on ne peut pas marquer précisement les Médecins qui ont été fameux sous son Empire. Martial qui a vécu depuis le Regne de Galba, jusqu'à celui de Trajan, parle de quelques Médecins ses contemporains, dont une partie ont pû vivre sous Tite, sous Domitien, sous Nerva, & même sous Trajan. Ce Poëte fait mention en plus d'un endroit, d'un SYMMACHUS. Il faut que ce fût un Médecin fort estimé, de la maniere que Martial le représente, 52 suivi d'un grand nombre d'écoliers qu'il menoît chez ses malades. Le même Auteur, lui attribue ailleurs d'avoir dit 53 qu'il étoit impor-

50 *Variar. Lect. lib. 2. cap. 1.*

51 *De arte gymnastic. lib. 6. cap. 11. & lib. 3. cap. 13.*

52 Languebam: sed tu comitatus protinus ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Lib. 5. Epigr. 9.*

53 Pedere te mallem: namque hoc nec inutile dicit
Symmachus, & risum res movet ista simul. *Lib. 7. Epigr. 17.*

important, pour la santé de ne point retenir les vents. Cecia du rapport avec l'édit que méditoit l'Empereur Claude, comme on l'a remarqué ci-devant. *Depuis l'An xl de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Martial parle aussi d'un 54 Dasius, Médecin de son temps, & d'un 55 Criton, qui est apparemment le même qui est souvent cité par Galien, comme ayant très-bien écrit *de la composition des médicamens*. Il avoit particulierement épuisé la matiere des *Cosmétiques*, c'est à dire, des compositions pour l'embellissement, comme sont les diverses especes de *fards*, les médicamens, pour teindre les cheveux, ou la barbe, & autres de cette nature. Galien ajoûte qu'Héraclide de Tarente en avoit déja dit quelque chose, aussi bien que la Reine Cléopatre, mais que ce n'étoit rien au prix de ce qu'avoit fait Criton. La raison qu'il en apporte c'est que du temps d'Héraclide, ni même de celui de Cléopatre, les femmes ne s'étoient pas encore portées à l'excès, où elles étoient venues de ce côté-là dans le temps de ce dernier Médecin. Le même Galien ne laisse pas d'excuser Criton de s'être attaché à ces bagatelles, sur ce qu'il étoit Médecin de Cour. L'Auteur de livre intitulé *de l'usage du Theriaque*, qui est attribué à Galien, dit que Criton fut le premier qui donna le nom de *Thériaque*, à la composition qu'Andromachus avoit appellée *Galéné*; mais il y a de l'apparence que cet Auteur s'est trompé, comme on l'a remarqué lorsqu'il s'est agi d'Andromachus. Nous avons parlé 56 ci-devant d'un *Criton*, qui a été conté entre les premiers Empiriques, par l'Auteur du livre intitulé *de subfiguratione Empirica*, qui est parmi les œuvres de Galien. Le Criton, dont il s'agit ici, pouvoit être de cette Secte; mais on ne peut pas le regarder comme l'un des plus anciens Empiriques. Il faut qu'il y en ait eu un autre, ou que l'Auteur que l'on vient de citer, & qui a été peut-être beaucoup plus moderne que Criton, & même que Galien, se soit trompé en prenant le premier, pour plus ancien qu'il n'étoit. Martial fait encore mention d'*Alcon*, dont il a été parlé en même temps que des Médecins, qui ont vécu sous Caligula.

Ce même Poëte nomme divers autres Médecins dans ses Epigrammes; comme un Carus, un Herodes, un Bacchara, un 57 Hermocrates, un Hippocrates; mais je crois que ce sont des noms supposez, sous lesquels il a raillé quelques Médecins de son temps. Il nomme aussi un Themison, mais on n'est pas sûr que celui-ci fût Médecin, quoi que le nom qu'il lui donne soit le même que celui d'un Médecin fameux dont nous avons parlé ci-devant. Suidas & Athénée citent aussi un Thémison, qui n'étoit point Médecin.

Sabinus, que l'on a conté ci-dessus entre les commentateurs d'Hippocrate, vivoit à peu près du temps des Médecins précedens, 58 ayant été précepteur de l'un des précepteurs de Galien.

Quintus doit aussi être mis avec Sabinus. Il étoit le plus habile de tous les Médecins de son temps, à ce que dit 59 Galien; mais cela n'empêcha pas qu'on ne le chassât de Rome, parce, disoit-on, qu'il tuoit tous ses malades. Le même Galien ajoûte que le banniſſement de Quintus fut un effet de la calomnie, & de l'envie des autres Médecins. Il remarque ailleurs que Quintus

54 *Lib. 6. Epigramm. 70.*
55 *Lib. 11. Epigramm. 61.*
56 *Part. 2. liv. 2. chap. 8.*
57 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 1.*
58 *Vide Galen de atra bile, cap. 4.*
59 *Lib. de præcognit. ad Posthumum, cap. 1.*

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

n'avoit rien écrit, & il en rapporte quelques bons mots, comme on le verra dans le livre suivant. Quintus avoit été disciple de Marinus, dont on a parlé au chapitre premier. Il étoit, à ce que dit Galien, le plus habile de tous les Anatomistes. (*Vide Galen. de lib. propriis cap.* 2.)

Les Médecins, qui vivoient sous *Nerva*, sont compris avec les précédens, & avec ceux dont on parlera au chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Des Médecins, qui ont vécu sous les Empereurs Trajan, *&* Adrien.

1 PLine le jeune parle d'un Médecin, nommé POSTHUMIUS MARINUS, auquel il dit avoir obligation du rétablissement de sa santé. En reconoissance, il prie Trajan de donner le droit de la Bourgeoise de Rome à quelques personnes, qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Nous avons parlé, dans le chapitre premier, d'un *Marinus*, fameux Anatomiste, qui pouvoit être le pere de celui-ci. Il n'y a rien du moins qui y répugne, pour le temps.

2 HARPOCRATE, n'étoit pas proprement Médecin. Il étoit de ceux qu'on appelloit Iatraliptæ, *Médecins oignans*, dont on a parlé ci-dessus. Il servoit en cette qualité le même Pline, qui lui obtint aussi de Trajan la Bourgeoisie d'Alexandrie, & celle de Rome. Quant à cet *Harpocrate Harpocras*, ou *Harpocration*, qui est cité par 3 Galien au sujet de quelques compositions de médicamens, il doit être different du premier, puisque Galien ne le cite qu'après Andromachus, qui vivoit, comme on l'a dit, sous Neron.

MOSCHION, ATRYILATUS, TRYPHON, CLEOMENES, ZENON, CRATON, ZOPYRUS, PHILON, ATHENODORUS, NICIAS, GLAUCUS, sont tous introduits par Plutarque, en ses Sympoſiaques, & ailleurs, comme des Médecins ses contemporains. Ils ont par conséquent vécu sous Trajan, & Adrien. On a parlé ci-devant de *Moschion*, en particulier, aussi bien que de *Philon*. On a aussi parlé d'un autre *Tryphon*, d'un autre *Zenon*, d'un autre *Zopyrus*, & d'un autre *Nicias*.

PLUTARQUE lui-même est conté entre les Médecins, pour avoir écrit diverses choses, qui concernent la Médecine, dans ses Sympoſiaques, dans son livre *de la conservation de la santé*, & ailleurs. Il paroît qu'il donnoit en quelque façon dans le sens des Médecins de la Secte *Methodique*, qui fleurissoit de son temps, par la maniere, dont il parle des *purgatifs*, & des *vomitifs*, „ dans le passage suivant. Les purgatifs & les vomitifs, sont de méchans re„ medes, pour la plénitude. Il ne faut s'en servir que dans une grande né„ cessité; au lieu que la plûpart des hommes rempliſſent leur corps, pour le „ vuider ensuite par des moyens extraordinaires, & ne le vuident par ces „ mêmes moyens, que pour le remplir derechef, se trouvant également mal de

1 *Lib.* 10. *Epist.* 6.
2 *Ibid. Epistol.* 22. *&* 23.
3 *De compos. medicam. local. lib.* 3. *cap.* 1. *lib.* 9. *cap.* 5. *& alibi.*

Unable to display this page

Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.

„ & détruisent le corps. Il faut éviter ces sortes de choses & ne faire pas „ comme la plus part du monde qui n'en use que pour se remplir derechef, „ & se donner par là un nouveau plaisir ; à peu près comme les femmes dé- „ bauchées se servent de remedes abortifs, pour recommencer en suite leur „ mauvais train.

Plutarque avoit aussi commenté l'un des livres de Nicander, qui est intitulé *Theriaca*, comme on l'apprend 4 d'Estienne de Byzance.

Lucien, 5 qui vivoit du temps de Plutarque, parle de trois Médecins ses contemporains, d'un ALEXANDRE, d'un ANTIGONUS, & d'un CALLIMORPHUS. Ce dernier s'étoit érigé en Historien, & il prétendoit même, à ce que dit Lucien, que c'est le propre des Médecins d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape leur patron se trouve fils d'Apollon, & qu'Apollon, qui est le chef des Muses, préside sur toutes les Sciences.

Je ne sai si l'on ne pourroit point mettre ici deux autres Médecins, dont il semble que 6 Galien parle comme de ses contemporains, ou de personnes qu'il avoit vües. Le premier est 7 un ANTIOCHUS, que cet Auteur dit avoir vécu plus de quatre vints ans dans une parfaite santé, par un effet du bon régime de vivre qu'il observoit. Le second est un 8 THEOPHILE qui eut une maladie fort particuliere. Pendant cette maladie il conoissoit tous ceux qu'il avoit conus auparavant; il disputoit avec beaucoup de présence d'esprit, & paroissoit d'ailleurs bien sensé à tous égards; si ce n'est en ce qu'il s'imaginoit qu'il y avoit dans un coin de sa chambre des joüeurs de flûte, qui ne cessoient d'en joüer de jour & de nuit. Il croyoit effectivement les voir, les uns assis, les autres debout, qui lui rompoient la tête à force de joüer sans s'arrêter un moment, & il étoit toûjours à crier que l'on mît dehors ces importuns. Et ce qu'il y a encore de remarquable, c'est qu'étant guéri de cette maladie il se souvint de tout ce qu'il avoit dit & fait, & de l'ennuy que lui causoient les prétendus joüeurs de flûte.

RUFUS Ephésien, qui vivoit sous l'Empereur Trajan, est conté par Galien entre les plus habiles Médecins. Le même Auteur nous apprend que Rufus avoit écrit en vers sur *la matiere Médicinale*. Il avoit aussi fait un traité de *l'atrabile*, & quelques autres qui sont citez par Suidas, mais que nous n'avons pas. Il ne nous reste des écrits de cet Auteur qu'un petit traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vessie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le principal but que ce Médecin se proposoit dans le premier de ces ouvrages, c'étoit de donner une idée generale de l'Anatomie, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de son temps la Médecine ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps les uns d'une maniere, les les autres d'une autre. Pour le reste on recueuille de ce que dit Rufus dans ce livre, que toutes les démonstrations Anatomiques se faisoient en ce temps-là sur des bêtes. *Choisissez*, dit-il, *un animal le plus semblable à l'homme qu'il se puisse. Vous n'y trouverez pas toutes les parties semblables en tout à celles de l'homme, mais*

4 In voce *Coropé.*

5 On croit qu'il a vécu depuis le Regne de Trajan, jusques après celui de Marc Aurele.

6 On verra dans le livre suivant, en quel temps Galien vivoit.

7 *Galen. de tuenda sanitate, lib. 5. cap. 4.*

8 *De symptomat. differentiis, cap 3.*

mais elles auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement, ajoûte-t-il, *on montroit l'Anatomie sur des corps humains.* Nous ferons quelques reflexions sur ce passage dans le livre suivant, à l'occasion de l'Anatomie de Galien. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

On recueuille encore de ce même livre que les *nerfs*, que l'on a appellé dans la suite *recurrens*, étoient alors tout nouvellement découverts. *Les Anciens*, dit Rufus, *appelloient les arteres du col* Carotides, *ou* Carotiques, *comme qui diroit* soporales, *ou* assoupissantes; *parce qu'ils croyoient que lors qu'on les pressoit fortement l'animal s'assoupissoit & perdoit la voix. Mais on a découvert dans nôtre siecle que cet accident ne vient pas de la compression de ces arteres, mais de celle des nerfs qui sont contigus aux mêmes arteres.*

Il semble aussi que ce Médecin ait vû certains vaisseaux de la matrice, dont les Anatomistes précedens n'avoient point fait de mention; *Hérophile*, dit-il, *croyoit que les femmes n'ont point de paraſtates variqueux; mais nous avons trouvé, en examinant la matrice d'une bête, certains vaisseaux qui naissent des testicules, & qui étant repliez de côté & d'autre, en forme de varices, vont aboutir par l'une de leurs extrémitez dans la cavité de la matrice. Il en sort même une humeur gluante en les exprimant; & l'on croit que ce sont certainement des vaisseaux séminaires de la sorte de ceux que l'on appelle variqueux.* Rufus avoit remarqué auparavant, *que dans les hommes on trouve quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux, & deux glanduleux; & que l'extremité des premiers, qui tient aux testicules, s'appelle du nom de paraſtates.* On parlera plus au long de ces parties dans l'Anatomie de Galien, que l'on trouvera dans le livre suivant.

Le petit livre qui traite *des maladies des reins & de la vessie*, ne contient rien de particulier. On aura dans la suite occasion de parler des *purgatifs* dont il est fait mention dans le fragment de Rufus. Cet Auteur avoit aussi fait quelques commentaires sur Hippocrate.

On a parlé 9 ci-devant d'Hermogene. C'est ainsi que s'appelloit le Médecin qui montra à Adrien un petit endroit sous la mammelle, où cet Empereur se blessa pour mourir promptement.

L'Empereur Adrien, dont nous venons de parler, favorisoit beaucoup les sciences. On a remarqué ci-dessus, après Aurelius Victor, qu'il avoit établi des Colleges pour les gens de lettres. Le même Auteur dit 10 ailleurs qu'Adrien possedoit plusieurs arts, entre lesquels il met *la Médecine*. Mais tout son savoir joint à celui de ses Médecins, n'empêcha pas qu'une perte de sang à laquelle il étoit sujet, ne le jettât enfin dans une hydropisie qui l'obligea à se tuer de la maniere qu'on l'a dit, ne voyant aucun moyen de pouvoir guérir de cette maladie. A l'égard de ses Médecins, bien loin de s'en loüer, il s'écria un peu avant que de mourir, 11 *que le grand nombre des Médecins avoit tué le Roi.*

On peut mettre sous le regne d'Adrien, & déja sous celui de Trajan, les Maitres de Galien, Numesianus, Ælianus Meccius, Pelops, Stratonicus, Satyrus, Phecianus, Heraclianus. Galien

9 *Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 1. dans l'article d'Archigene.*

10 *In Epitome.*

11 *Xiphilinus in Adriano.* Ces paroles d'Adrien étoient une espece de proverbe. *Hinc illa infelicis monumenti inscriptio, Turbâ se Medicorum perisse*, dit Pline, qui vivoit avant Adrien. Il y a sur le même sujet un vers Grec de Ménandre.

Depuis l'An xl de J. C. jusqu'à l'An cxl.

dit 12 en quelque endroit, qu'il a été auditeur de *Numesianus*, quoi qu'il remarque 13 ailleurs que ce Médecin avoit enseigné Pélops, duquel lui Galien avoit été le disciple. Le même Auteur parlant *d'Aelianus Meccius* dit 14 que c'est le plus vieux de tous ses Maitres. Il ajoute que cet Aelianus, auquel il rend témoignage qu'il étoit habile homme, & d'ailleurs honête autant qu'on le peut être, faisoit beaucoup de cas de la Thériaque. Il disoit que dans une peste, qui avoit ravagé l'Italie, & qui emportoit subitement beaucoup de monde, il avoit conseillé à plusieurs personnes d'user de Theriaque ; ce qui avoit très bien réussi, soit pour garantir de cette maladie, soit pour guérir ceux qui en étoient atteints. Le même Galien remarque 15 en un autre endroit, qu'Aelianus avoit bien écrit touchant *la dissection des muscles.*

16 *Pélops*, autre précepteur de Galien, avoit aussi écrit sur la même matiere. Il prenoit des langues de bœufs pour démontrer les muscles de la langue, faute de pouvoir le faire sur des cadavres humains. L'on a vû ci-dessus qu'Hippocrate cherchoit l'origine des veines dans la tête. 17 Pélops étoit de son sentiment à cet égard, & il regardoit le cerveau comme le lieu, d'où sortent non seulement les veines, mais généralement tous les vaisseaux qui se trouvent dans le corps.

18 *Stratonicus*, disciple de ce Sabinus, dont on a parlé au chapitre précedent, avoit aussi enseigné Galien à Pergame. 19 Il croyoit que les mâles sont engendrez lors que la semence du mâle prévaut, & les femelles lors que la semence de la femelle est la plus forte. Galien est du même sentiment, mais il prétend que Stratonicus se trompoit faute d'entendre bien l'Anatomie, quand il ajoûtoit, qu'il y a une aussi grande difference entre les mâles & les femelles, par rapport aux veines & aux arteres, qu'il y en a par rapport aux parties genitales des deux sexes. Stratonicus étoit Sectateur d'Hippocrate aussi bien que son maitre.

Satyrus, *Phécianus*, & *Héraclianus* étoient aussi trois autres maitres de Galien. Le premier avoit été disciple de Quintus, dont on a parlé au chapitre précedent. Il étoit Anatomiste, aussi bien que Phécianus & Héraclianus. Galien avoit pareillement appris quelque chose *d'Aeschrion*, que l'on a conté ci-dessus entre les Empiriques. On dira encore un mot des maitres de Galien dans le premier chapitre du livre suivant.

On a parlé dans la seconde partie de quelques Médecins, soit Empiriques, soit Méthodiques, qui ont vécu sous Trajan & sous Adrien. *Lycus*, ou *Lupus*, de la secte Empirique, qui est souvent cité par Galien comme ayant écrit un peu avant lui est de ce nombre. *Soranus* d'Ephese, fameux Méthodique, & *Archigene*, de la Secte Elective, en sont aussi, & quelques autres de ces mêmes Sectes, sans conter un *Dioscoride*, & un *Artemidorus Capito*, lesquels on a mis ci-dessus au rang des Commentateurs d'Hippocrate.

GALIEN

---

12 *Anatomic. Administr. lib. 1. chap. 1.*
13 *In lib. Hippocr. de natura humana, Comment. 2.*
14 *De usu Theriacæ, in principio.* On doute que ce livre soit de Galien.
15 *De musculor. dissectione, in proœmio.*
16 *Ibidem.*
17 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 6.*
18 *Lib. de atra bile, chap. 4.*
19 *De semine, lib. 2. chap. 5.*

Galien étant né sous l'Empire d'Adrien, on pourroit encore le placer ici, mais comme il n'avoit que quatre, ou cinq ans lors que cet Empereur mourut, il sera plus à propos de le mettre sous les Empereurs qui ont succedé à celui dont on vient de parler, & sous lesquels il a écrit. *Depuis l'An xl. de J. C. jusqu'à l'An cxl.*

Saint Antiochus, qui souffrit le martyre sous Adrien, étoit Médecin de profession.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
TROISIEME PARTIE,
LIVRE TROISIEME

Où l'on traite principalement de la Médecine, de GALIEN, qui a écrit dans l'eſpace de temps qui s'eſt écoulé depuis l'an cxl. de J. C. juſques à l'An CC. ſous les Empereurs Antonin le Pieux, Marc Aurele, Lucius Verus, Commode, & Severe, & qui a paſſé pour avoir amené la Médecine, à ſa perfection. On parle auſſi de quelques autres Médecins, qui ont vécu dans ce même temps.

CHAPITRE I.

Naiſſance de Galien; ſon éducation; ſes études; ſes voyages; ſa maniere d'écrire; ce qui lui eſt arrivé de plus remarquable dans l'exercice de ſa profeſſion; & quelques autres circonſtances concernant ſa vie; le temps de ſa mort, & ce qu'on a dit, ou pû dire, pour, & contre lui.

Depuis l'An cxl. de J. C. juſques à l'An cc.

CLAUDE GALIEN [1] étoit de *Pergame*, ville de l'Aſie mineure, fameuſe à divers égards, & particulierement par ſon [2] temple d'Eſculape. On peut

1 On donne à Galien le prénom de *Claude* dans le titre de ſes livres; mais quand il ſe nomme lui-même, il ſe nomme ſimplement *Galien*. S'il avoit veritablement le prénom dont il s'agit il l'avoit pris de la famille *Claudia*, à l'imitation de pluſieurs autres Grecs, qui avoient emprunté des noms de familles Romaines, ſelon l'uſage de ces temps-là, comme on en a vû des exemples ci-devant. 2 *Voyez ci-deſſus part. 1.*

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An ca.

récrie là-dessus que cela seroit à peine pardonnable à un des Sectateurs de 6 Thessalus, bien loin qu'on pût le souffrir à un Médecin du rang de Quintus. Mais si Galien le censuroit à cet égard, il ne laissoit pas d'ailleurs de le considerer beaucoup, particulierement pour son exactitude dans l'Anatomie; n'ayant point, à ce qu'il dit, perdu d'occasion de voir ceux qui avoient été auditeurs de Quintus, parce que celui-ci n'avoit point laissé d'écrits. Galien lui attribue un bon mot, au sujet des drogues qui entrent dans la Thériaque. Quintus disoit, que ceux qui faute d'avoir de veritable *cinnamome*, mettent dans la composition du Thériaque le double de *Casia*, font la même chose, que si quelcun, manquant de vin de Falerne, beuvoit le double de quelque méchant vin frelaté, ou manquant de bon pain, mangeoit le double de pain de son.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse, tant pour profiter de la conversation, & des préceptes des plus habiles Médecins de son temps, que pour s'instruire de plusieurs particularitez qui regardent les drogues qui se tirent de divers païs. Il demeura quelques années à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte, où fleurissoient encore toutes les Sciences. Il fut dans la *Cilicie*, dans la *Palestine*, en *Créte*, en *Cypre*, & ailleurs. Il fit entr'autres deux voyages en l'Isle de *Lemnos*, pour voir ce que c'étoit que la *terre Lemnienne*, dont on parloit comme d'un médicament considerable. Il alla encore dans la *Syrie creuse* pour examiner *l'Opobalsamum*, ou le *Baume*. A l'âge de vint-huit ans il revint d'Alexandrie à Pergame; & il avoit déja assez profité dans la Médecine pour avoir acquis une conoissance particuliere des *blessures des nerfs*, & une méthode de les traiter qu'on n'avoit point pratiquée auparavant. Il en fit, à ce qu'il dit, l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins pour les faire penser; & il les traita avec tant de succès qu'il n'en mourut pas un de playes de cette nature. On voit par cet exemple, & par divers autres, que Galien entendoit aussi bien la Chirurgie que la Médecine.

7 Au bout de quatre ans il quitta sa patrie, à cause d'une sédition que l'on y avoit émüe, & il en partit pour Rome âgé de trente deux ans, comme il le dit lui-même. Il voulut ensuite s'établir dans cette grande ville, 8 mais l'envie des Médecins qu'il y trouva l'en fit sortir au bout de quelques années, comme on le verra ci-après. Néanmoins il ne laissa pas, pendant le temps qu'il y demeura, de se faire conoître à diverses personnes considérables par leur savoir, ou par leur rang. Il eut des habitudes avec un *Eudeme*, Philosophe Péripatéticien de grande réputation. Il le guérit même d'une fiévre, qui de quarte étoit devenue triple quarte, par un mauvais usage que ce Philosophe avoit fait du Thériaque. Ce qu'il y eut encore de particulier à cet égard, c'est que Galien guérit son malade avec le même médicament qui auparavant lui avoit fait du mal, & qu'il prédit quel seroit l'accès qui manqueroit le premier, & le temps de l'entier rétablissement d'Eudeme. On remarquera, à l'occasion de ce prognostique, que nôtre Auteur se vantoit de conoître dès la premiere visite qu'il faisoit, ou dès le premier accès d'une fiévre, quelle sorte de fiévre on devoit avoir, ou tierce, ou quarte, ou quotidienne. Il fut dans l'estime de *Sergius Paulus*, Préteur, de *Barbarus*, oncle de l'empereur Lucius, de *Severus* qui étoit alors Consul, & qui fut depuis Empereur, & de *Boëthus*, homme Consulaire, en presence

6 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 2.*
7 *In lib. Hippocr. de fracturis, dum de humeri prolapsione.*
8 *Lib. de præcognitione.*

preſence deſquels il eut occaſion de faire des diſſections, & particulierement de démontrer les organes de la reſpiration, & de la voix. Sa réputation s'augmenta encore par l'heureux ſuccès qu'il eut dans la cure d'une maladie de la femme de Boëthus, qui lui fit pour cela, un préſent de quatre cens pieces d'or. Nous avons vû ci-deſſus qu'Hippocrate, & Eraſiſtrate avoient découvert par une adreſſe particuliere de leur art que deux Princes, qui étoient regardez comme malades d'une fiévre lente, n'avoient point d'autre mal que celui que leur cauſoit l'amour. Galien, pour ne rien devoir de ce côté là à ces grands Médecins, ſe vante auſſi d'avoir conu, pendant qu'il étoit à Rome, qu'une femme, vers laquelle il fut appellé, & que l'on croyoit dangereuſement malade, n'avoit point d'autre maladie ſi ce n'eſt qu'elle étoit éperdument amoureuſe d'un baladin. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Toutes ces marques que nôtre Auteur donnoit de ſa pénétration, & de ſon habileté dans la Médecine, & l'entrée qu'il avoit chez les Grands, ne firent que lui attirer plus d'ennemis parmi les Médecins, en ſorte qu'il fut contraint de 9 quitter Rome, après y avoir ſéjourné environ quatre, ou cinq ans, & de retourner dans ſa patrie, étant pour lors âgé de trente ſept ans. Il dit 10 ailleurs que ce fût la 11 peſte qui l'obligea à ſe retirer, & apparemment ces deux cauſes y purent également contribuer. 12 Mais il n'eut pas long-temps demeuré à Pergame que les Empereurs Marc Aurele, & Lucius Verus, qui avoient oüi parler de lui, & qui étoient alors à Aquilée, lui manderent de s'y rendre. Il n'y fût pas plûtôt arrivé que la peſte, qui avoit commencé auparavant, y fit de plus grands ravages que jamais, ce qui obligea les Empereurs à reprendre au plus vîte le chemin de Rome accompagnez de peu de monde. Lucius mourut en ce voyage; & ſon corps fut porté à Rome, Galien s'y rendit en ſuite avec bien de la peine; & peu de temps après l'Empereur voulut le mener avec lui en Allemagne; mais il s'en excuſa, alleguant qu'Eſculape, pour qui il avoit une dévotion particuliere depuis que ce Dieu l'avoit garanti d'un apoſteme mortel, l'avoit averti en ſonge de ne point partir de Rome. Il y demeura donc pendant l'abſence de Marc Aurele, & y écrivit divers livres, entr'autres celui *de l'uſage des parties du corps*. Mais, comme il ſe défioit des Médecins de cette ville, il ſe tenoit le plus ſouvent à la campagne dans un lieu où *Commode*, fils de l'Empereur, faiſoit ſon ſéjour, ſous la conduite d'un nommé *Pitholaus*, à qui l'Empereur avoit donné ordre d'appeller Galien, ſi ce jeune Prince venoit à être malade. 13 En effet, Galien eut occaſion de le traiter d'une fiévre qui paroiſſoit d'abord aſſez forte, & il eut le bonheur de le

---

9 *Lib. de Præcognitione.* Il dit que les Médecins de Rome l'appelloient *Grammairien*, *Dialecticien*, ou *Médecin raiſonneur*, λογιατὸν, *diſeur*, & *faiſeur de miracles*; par où il vouloient ſans doute lui reprocher qu'il étoit plus ſavant en théorie qu'en pratique, & que d'ailleurs il ne ceſſoit de ſe vanter.

10 *De libris propriis, cap.* 1.

11 On apprend d'ailleurs que cette maladie faiſoit en ce temps-là de grands ravages dans toute l'Italie, même dans les Provinces de l'Empire Romain, en ſorte que les Soldats périſſoient en grand nombre dans les armées. *Voyez Eutrope, liv.* 8, *& Jul. Capitolin dans la vie de M. Aurel.*

12 *De libris propriis, & de præcognitione.*

13 Il n'eſt pas bien certain ſi Galien fit cette cure pendant l'abſence de l'Empereur, ou après ſon retour, mais cela n'eſt pas fort important.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

le guérir, ce qui obligea *Faustine*, mere de Commode, à dire que Galien faisoit voir ce qu'il étoit par ses œuvres, au lieu que les autres Médecins ne payoient que de paroles. Galien guérit aussi *Sextus*, autre fils de l'Empereur, & prédit même quel seroit le succès de sa maladie, contre le sentiment de tous ses Collegues.

On ne sait pas certainement combien de temps Galien, demeura cette seconde fois à Rome, ni même, à mon avis, s'il y demeura toûjours, ou s'il repassa en Asie. Voici ce que l'on tire de ses écrits. Il paroît premierement qu'il se tint à Rome pendant l'absence de Marc Aurele, qui fut d'environ quatre ans, & qu'ayant attendu le retour de cet Empereur, il y séjourna encore après ce temps-là. Il dit 14 en un endroit que Marc Aurele, ayant demeuré à son expédition d'Allemagne plus long-temps qu'on ne l'avoit crû, lui Galien composa pendant cet intervalle plusieurs livres concernant la Philosophie, & la Médecine; & il ajoûte qu'il donna à lire ces livres à quelques-uns de ses amis *après le retour de l'Empereur*. Il rapporte encore 15 un peu plus bas un fait qui ne permet pas de douter qu'il n'ait séjourné à Rome depuis ce temps-là. Marc Aurele, *dit-il*, ayant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de ventre, & d'un grand dévoyement qui lui donna de la fiévre, quoi que ce même jour il eut pris une dose de hiera picra, & une autre de thériaque, ses Médecins, *qui l'avoient suivi à l'armée*, lui ordonnerent de se tenir en repos, & ne lui donnerent dans l'espace de neuf heures qu'un peu de boüillon. Ces mêmes Médecins étant ensuite retournez chez l'Empereur, où je me rencontrai avec eux, jugerent à son pouls qu'il entroit dans un accès de fiévre, mais je demeurai sans dire mot, & même sans tâter le pouls à mon tour. Cela obligea l'Empereur à me demander, en se tournant de mon côté, pourquoi je ne m'approchois pas; à quoi je répondis, que ses Médecins lui ayant déja tâté le pouls par deux fois, je me tenois à ce qu'ils en avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent mieux que moi de l'état de son pouls. Mais ce Prince n'ayant pas laissé de me présenter son bras, alors je lui tâtai le pouls, & l'ayant examiné avec beaucoup d'attention, je soutins qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'une entrée d'accès, mais que son estomac étant chargé de quelque nourriture qui ne s'étoit pas digerée, c'est ce qui causoit la fiévre. Ce que je dis persuada si bien Marc Aurele, qu'il s'écria tout haut, c'est cela même, vous avez très-bien rencontré, je sens que j'ai l'estomac chargé, & redit par trois fois ces mêmes paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il y avoit à faire, pour le soulager. Si c'étoit quelqu'autre personne, répondis-je, qui fût dans l'état où est l'Empereur, je lui donnerois un peu de poivre dans du vin, comme je l'ai souvent pratiqué en semblables occasions; mais comme l'on n'a accoûtumé de donner aux Rois que des remedes fort doux, il suffira d'appliquer sur l'orifice de l'estomac de l'Empereur de la laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude. Marc Aurele, *continue Galien*, ne laissa pas de faire l'un & l'autre de ces remedes, & s'adressant ensuite à Pitholaus, gouverneur de son fils, nous n'avons, dit-il, en parlant de moi, qu'un Médecin, c'est le seul honête homme que nous ayions.

On apprend encore 16 ailleurs de Galien que Marc Aurele, lui ayant écrit, pendant le voyage dont on a parlé, de lui préparer du Thériaque de la maniere qu'il avoit vû que *Demetrius*, 17 son premier Médecin, le lui préparoit, il s'acquitta de cette

14 *De præcognitione, cap.* 9.
15 *Ibidem, cap.* 11.
16 *De Antidotis, lib.* 1.
17 *Voyez ci-dessus, part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1.

cette commiſſion en ſorte que l'Empereur étant de retour en fut fort content. Marc Aurele conoiſſoit très-bien cette compoſition, parce, dit Galien, qu'il s'étoit accoûtumé à en prendre tous les jours, pour ſe garantir des poiſons; & il trouva ſi bonne celle que Galien lui fit qu'il en voulut prendre preſque auſſi-tôt qu'elle fut achevée, quoi qu'on la garde ordinairement quelque temps avant que d'en uſer, afin que la qualité aſſoupiſſante que l'*opium* lui donne quand elle eſt fraiche, ſe diminue. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques l'An cc.*

Nôtre Auteur ajoûte, 18 dans le livre que l'on vient de citer, qu'il avoit auſſi compoſé de la Thériaque, pour l'Empereur *Severe*; & il remarque au même endroit que cette Thériaque ne fut pas ſi bonne, que celle qu'il avoit fait autrefois, pour Marc Aurele; parce que Commode, qui avoit ſuccedé à ce dernier, n'avoit pas eu le ſoin de faire venir de bonnes drogues, & entr'autres du *cinnamome*, qui eſt une des principales. Ce fait étant véritable, il s'enſuit de deux choſes l'une, ou que Galien étoit retourné à Rome du temps de Severe, après avoir fait quelque temps auparavant un voyage en ſa patrie, où il pouvoit avoir demeuré quelques années, ou qu'il n'avoit point quitté Rome, depuis qu'il y avoit été la ſeconde fois, ce qui eſt le plus vraiſemblable. On n'en peut pas même douter ſur ce que dit Suidas, *que Galien a demeuré à Rome ſous les Empereurs Marc Aurele, Commode, & Pertinax.* Il eſt vrai que Suidas, ne parle point de Severe; mais comme Pertinax & Didius Julianus, qui regnerent entre Commode & Severe, ne tinrent l'Empire entr'eux deux que huit ou neuf mois, il y a de l'apparence que ſi Galien étoit à Rome du temps de Pertinax, il pouvoit encore y être dans les premieres années du regne de Severe, quoi que Suidas ne le marque pas. On ne voit point, d'ailleurs, que Galien, diſe qu'il ait été plus de deux fois de Pergame à Rome. Il avoit fait, 19 comme on l'apprend de lui même, le premier voyage par mer; & il fit le ſecond par terre, traverſant la Thrace, & la Macédoine, qui eſt le chemin qu'il falloit qu'il tînt, pour venir joindre les Empereurs à Aquilée, comme on l'a vû ci-deſſus. Quelques Auteurs qui ont écrit la vie de Galien, diſent qu'il s'en retourna de Rome à Pergame, à l'âge de trente-ſept, ou tout au plus, de quarante-ans, & qu'il n'en ſortit pas depuis. D'autres prétendent qu'il ne revint dans ſa patrie qu'étant accablé de vieilleſſe. Ce que diſent les premiers eſt contraire aux 20 faits que nous avons poſez ci-devant; mais ce qu'aſſurent les derniers pourroit être veritable, quoi qu'ils n'en apportent point de preuves que je ſache; non plus que ceux qui prétendent qu'il mourut dans la *Paleſtine*, comme on le verra à la fin de ce chapitre.

Suidas dit que Galien, vécut ſoixante & dix-ans. S'il eſt vrai qu'il fut né vers la quinziéme année du Regne d'Adrien, comme nous l'avons ſuppoſé, il ſeroit mort,

18 *Cap.* 13.

19 *De ſimpl. medic. facult. lib.* 9. *dum de terra Lemnia.*

20 On peut ajoûter à ce que nous avons dit ci-deſſus ce que Galien dit lui-même dans ſa *méthode de traiter les maladies*, en parlant d'une certaine operation de Chirurgie. *J'aurois*, dit-il, *eſſayé de faire cette operation ſi j'étois demeuré en Aſie, mais ayant fait ma demeure à Rome, je me ſuis pour l'ordinaire conduit ſelon la coûtume, que l'on a en cette ville, qui eſt que l'on laiſſe faire les operations de Chirurgie, à ceux que l'on appelle Chirurgiens.* Il ſemble que l'on recueuille de ce paſſage que Galien étoit à Rome lorſqu'il écrivoit ſa *méthode*. Or on ſait qu'il a compoſé ce livre étant déja avancé en âge. *Vide méthod. medend. lib. 6. cap. ultimo ſub finem.* On pourroit dire qu'encore que Galien fit ſon ſéjour ordinaire à Rome, & qu'il y fut établi, cela n'empêche pas qu'il n'ait pû faire de temps en temps quelque voyage à Pergame. Cela peut être, mais il ne l'a pas dit, & je ne ſache pas qu'aucun ancien Auteur en ait parlé.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

au conte de Suidas dans la neuviéme année de l'Empire de Severe, qui est la premiere du troisiéme Siecle de Jesus Christ. Il auroit vécu un peu plus long-temps, ou un peu plus tard, s'il est venu jusques au Regne de *Caracalla*, comme le veut Tzetzes; mais il ne seroit pas allé aussi avant que le prétendent ceux de qui Cælius Rhodiginus a pris ce qu'il dit, *que Galien a vécu cent quarante ans.* Ceci est visiblement outré, aussi bien que ce qui est ajoûté, *que Galien vint à cette extreme vieillesse sans avoir eu aucune maladie.* La raison que l'on en rend, c'est *que ce Medecin avoit observé un régime si exact qu'il n'avoit jamais, ni trop mangé, ni trop bû, ni goûté d'aucune chose crue; ce qui lui procura, non seulement une santé continuelle, mais lui rendit de plus l'haleine si douce qu'il sembloit ne respirer que le baume, & les aromates.* Il est vrai que Galien dit lui même en quelque endroit, qu'en se nourrissant de viandes qui se cuisent aisément, & également, & en prenant un exercice égal, il avoit trouvé le moyen de vivre en santé pendant plusieurs années. Il dit encore ailleurs qu'après avoir atteint l'âge de vint huit ans, comme il possedoit alors l'art de conserver la santé, & qu'il suivoit les regles de ce même art, il avoit été exempt de maladies, à la reserve de quelque fiévre *éphemere*, (c'est à dire, *d'un jour*) qui lui étoit venue, pour avoir trop étudié, ou trop fatigué. Mais il avoüe qu'il avoit eu auparavant plusieurs maladies, & entr'autres un aposteme, ou une tumeur, dont on a parlé ci-devant, de laquelle il disoit avoir été guéri par le secours d'Esculape. Voici comme la chose se passa. Ayant, dit-il, une douleur fixe, à l'endroit où le diaphragme est attaché au foye, il songea qu'Esculape lui conseilloit de se faire ouvrir l'artere, qui est entre le pouce, & le second doit de la main droite, ce qu'il fit, & s'en trouva très-bien. Galien parle encore d'une colique qu'il avoit eüe, & dont il se délivra par un lavement, où il entroit de l'huile, & de la décoction de rue. Il dit aussi, qu'avant qu'il eût atteint l'âge de vint huit ans, il avoit presque toutes les années quelque maladie; mais qu'il en fut exempt dans la suite en s'abstenant des fruits d'été, & en ne mangeant de tous les fruits, que des figues, & des raisins.

Nous avons vû ci-devant que Galien avoit eu une très-bonne éducation, & qu'il avoit lui-même travaillé à s'instruire dans les belles lettres, dans la Philosophie, & dans la Médecine, avec beaucoup de soin. Comme il avoit avec cela du naturel, il réussit très bien, & devint grand Médecin, & grand Philosophe. Il avoit d'ailleurs beaucoup de facilité à s'énoncer, & une éloquence sans affectation; mais comme son stile est extremement diffus, & étendu, à la maniere de celui des Asiatiques, cela fait qu'on a quelquefois de la peine à le suivre, ou qu'il est obscur en divers endroits. Le grand nombre de livres, que nous avons de lui, sans parler de ceux qui se sont perdus, fait bien voir qu'il ne lui coûtoit guére d'écrire. Suidas dit que Galien avoit écrit non seulement sur la Médecine, & sur la Philosophie, mais encore sur la Géométrie, & même sur la Grammaire. L'on contoit plus de cinq cens livres de sa façon, concernant la Médecine seule, & environ la moitié d'autant concernant les autres sciences. Il a fait lui-même deux livres, pour faire l'énumeration de ses livres, & pour marquer, à l'égard de quelques-uns, le lieu & le temps, où ils ont été composez, l'occasion qu'il a eüe de les écrire, & l'ordre que l'on doit tenir en les lisant. Nous apprenons encore de lui qu'une partie de ses livres étoit déja perdue de son temps, par 21 un incendie qui consuma le Temple de la Paix à Rome, où ces mêmes livres étoient.

Galien a été anciennement dans une très-grande estime, & les modernes n'en ont pas moins fait de cas. Athénée, qui étoit précisément son contemporain, marque

21 *Voyez ci-dessus, part. 3. liv. 2. chap. 1.*

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques l'An cc.

parmi les loüanges qu'il leur donne, il lui échappe quelquefois de les redreſſer avec aſſez de hauteur.

Il eſt ſur tout inſupportable lorſqu'il ſe vante 26 d'avoir fait dans la Médecine, quelque choſe d'approchant de ce que *Trajan* avoit fait dans l'Empire Romain. *Perſonne*, dit-il, *n'a donné avant moi la vraye méthode de traiter les maladies. A la verité Hippocrate, a déja montré ce même chemin; mais comme il eſt le premier qui l'a découvert, il n'a pû aller auſſi avant qu'il auroit été à ſouhaiter. Il n'a pas gardé un bon ordre, il n'a pas appuyé ſur quelques indications fort importantes, il n'a pas fait toutes les diſtinctions néceſſaires; il eſt ſouvent obſcur, à la maniere des Anciens, pour vouloir être court, il ne dit que peu de choſe ſur les maladies compliquées. En un mot, il a commencé, il falloit qu'un autre achevât, il a ouvert le chemin, il faut le rendre aiſé. On voyoit autrefois des chemins qui étoient pleins de boüe, ou de pierres, ou tout hériſſez d'épines, & tout couverts de bois. Il y en avoit d'autres dont la montée étoit trop rude, & la deſcente trop rapide, ou qui étoient impraticables à cauſe des bêtes farouches, ou à cauſe des eaux, & des rivieres qui les coupoient, ou enfin trop longs, & trop difficiles. Tels étoient tous les chemins d'Italie avant que Trajan les rétablit; avant qu'il eût fait paver ceux qui étoient boüeux, & pleins d'eau, ou avant qu'il y eût fait des chauſſées; avant qu'il eût jetté des ponts ſur les rivieres, qu'il eût abbregé les chemins, qui étoient trop longs; qu'il eût fait faire de nouveaux ſentiers le long des montagnes, pour en rendre la montée, & la deſcente plus inſenſibles, qu'il eût donné le paſſage dans des lieux habitez, pour éviter les deſerts, qu'il eût enfin rendu praticables, par tous les moyens que l'on peut imaginer, des chemins qui ne l'étoient point auparavant.* Que conclurre de tout ce diſcours de Galien, ſi ce n'eſt qu'il veut que l'on ſache qu'il eſt le plus grand des Médecins, comme Trajan a été l'un des plus grands Empereurs? Quand cela ſeroit veritable, Galien devoit le laiſſer dire aux autres. Mais ce qu'il y a de plus particulier, il veut que l'on croye, quoi qu'il ſe vante de cette maniere, qu'il eſt ennemi juré des loüanges. 27 *Je n'ai*, dit-il, en parlant à ſes diſciples, ou à ſes amis, *jamais fait cas de la réputation, que je pouvois acquerir dans le monde; je n'ai aimé que la ſcience, & la verité. C'eſt pour cela que je n'ai jamais voulu mettre mon nom au devant de mes livres. Je vous ai même défendu de me donner publiquement des éloges outrez, comme vous avez accoûtumé de le faire.*

On pourroit encore reprocher à Galien, qu'il étoit *ſuperſtitieux*. Nous avons vû dans ce chapitre, qu'il s'étoit fait ouvrir une artere dans une maladie, en ſuite d'un ſonge qu'il avoit fait. Il dit au même endroit qu'il avoit fait par deux fois des ſonges de cette nature; & il remarque 28 ailleurs, qu'ayant conſeillé à un homme qui avoit la langue fort enflée de ſe purger, & de tenir ſur ſa langue quelque choſe de raffraichiſſant, il remarque, dis-je, que cet homme, ayant été purgé, eut cette même nuit un ſonge, par lequel il lui fut ordonné de ſe gargariſer avec 29 du ſuc de laitues, ce qui réuſſit très-bien. Cela paroit aujourd'hui

---

26 *Method. medendi, lib. 9. cap. 8.*

27 *Ibid. lib. 7. in principio.*

28 *Ibidem, lib. 14. cap. 8.*

29 Il n'y a pas de quoi être ſurpris, que le Dieu eût indiqué un remede de la nature de celui que Galien avoit conſeillé. Le malade qui avoit dans la tête le remede raffraichiſſant, dont on lui avoit parlé pendant le jour, pouvoit aiſément ſonger en dormant que le ſuc de laitues ſeroit ſon affaire, & ſonger en même temps qu'Eſculape lui diſoit de ſe ſervir de ce ſuc. Il n'étoit pas raiſonnable que le malade fut moins crédule que le Médecin, qui avoit tant de foi pour Eſculape.

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE II.

En quel état se trouvoit la Médecine lors que Galien embrassa cette profession. Il entreprit de rétablir le système d'Hippocrate, & de le perfectionner. Idée generale qu'il avoit de la Médecine par rapport à sa fin & à son objet.

POur être instruit de l'état où étoit la Médecine dans le temps que Galien parut, il ne faut que se souvenir de ce qui a été dit dans les deux premieres Parties de cette Histoire, touchant les diverses Sectes qui partageoient la Médecine. Toutes ces Sectes subsistoient encore du temps de Galien. Il y avoit des *Dogmatiques*, des *Empiriques*, des *Méthodiques*, des *Episynthétiques*, des *Pneumatiques*, des *Eclectiques*. Les Méthodiques étoient en grand crédit, & l'emportoient sur les Dogmatiques, qui étoient fort divisez, les uns étant pour Hippocrate, les autres pour Erasistrate, les autres pour Asclépiade &c. Les Empiriques étoient ceux que l'on consideroit le moins; & les Eclectiques ne faisoient pas apparemment le plus grand nombre, quoi qu'ils semblent avoir été les plus raisonnables de tous, en ce qu'ils faisoient profession de choisir ce que chaque Secte avoit de meilleur, & de ne s'attacher à aucune en particulier. A l'égard des Episynthétiques & des Pneumatiques, nous les avons considerez ci-dessus, comme dépendans en quelque maniere des Méthodiques.

On pourroit croire que Galien se rangea du côté des Eclectiques, sur ce [1] qu'il proteste qu'il ne veut se dire Sectateur d'aucun des Médecins qui ont été avant lui, & qu'il traite d'esclaves ceux qui de son temps s'appelloient *Hippocratiques*, *Praxagoréens* &c. & qui ne choisissoient pas ce qu'il y avoit de bon dans les écrits de tous les Médecins indifferemment. Mais quelque protestation qu'il face, il paroît qu'il étoit plus pour Hippocrate que pour tous les autres, ou plûtôt qu'il ne suivoit que lui. C'étoit son Auteur favori; & quoi qu'il l'accuse en quelques endroits d'obscurité, de defaut d'ordre &c, comme on l'a vû ci-dessus, il ne laisse pas de marquer d'ailleurs une estime toute particuliere pour lui, & d'avoüer qu'Hippocrate a jetté les fondemens de la veritable Médecine, à l'exclusion de tous les autres. Galien, prévenu de cette pensée, bien loin de prendre rien des Médecins des autres Sectes, ou de tenir un milieu, composa divers livres [2] pour les réfuter, & pour détruire leurs principes, en rétablissant ceux d'Hippocrate. Nous avons vû ci-devant que plusieurs Médecins avoient commenté Hippocrate, avant que Galien parût; mais il prétendoit que la plus part de ceux qui s'étoient mêlez de cette affaire n'avoient point réussi. Il se croyoit à peu près le seul qui eût pénetré dans le véritable sens de cet ancien Médecin, quoi qu'il lui donne souvent de grandes entorses, comme divers Savans l'ont remarqué.

Il

1 *De libris propriis, cap.* 1.

2 On peut voir dans la seconde Partie, ce que les Dogmatiques disoient contre les Empiriques, & les Méthodiques. Ce que nous avons rapporté à cet égard, est tiré en partie des écrits de Galien; c'est pourquoi nous nous dispenserons de redire ici la même chose, nous contentans de voir comment ce dernier établissoit son système, sans toucher aux disputes qu'il a eües contre les autres Médecins.

Il entreprit donc premierement d'expliquer Hippocrate, & il écrivit beaucoup sur ce sujet. D'ailleurs comme il remarquoit que le même Hippocrate étoit non seulement obscur en divers endroits, mais qu'il manquoit d'ordre, & de méthode, & qu'il n'avoit pas eu une connoissance assez étendue de certaines choses, que l'on avoit découvertes depuis, il entreprit de fournir de son propre fonds ce qu'il y avoit à ajoûter aux principes generaux de son Auteur. Quand Galien n'auroit fait autre chose que mettre en tout son jour la Médecine d'Hippocrate, son travail à cet égard auroit été fort utile, supposé qu'Hippocrate eût enseigné la vraye Médecine. C'étoit déja un article assez important que de faire connoitre cette verité, & de redresser les novateurs, qui, selon lui, s'étoient dévoyez mal à propos de l'ancienne route. Ce n'est pas néanmoins par cet endroit qu'il prétendoit s'être acquis le plus d'honneur. C'est en ce qu'il avoit le premier montré une méthode juste & raisonnée de traiter la Médecine, qui est une des choses qu'Hippocrate avoit omises, comme on vient de le remarquer. Pour voir bien exactement de quelle maniere Galien s'acquita de toute la tâche qu'il s'étoit imposée il faudroit inserer ici des instituts complets, & une pratique entiere de Médecine, selon ses principes, ce qui nous meneroit loin & seroit d'ailleurs fort ennuyeux. Nous nous en tiendrons donc à des generalitez qui feront connoitre en gros comment ce Médecin s'y est pris, & qui suffiront pour faire sentir le rapport & la difference qu'il y a entre sa Médecine & celle d'Hippocrate. Dans cette vüe nous commencerons par l'idée que nôtre Auteur avoit de la Médecine en general, après quoi nous entrerons un peu plus avant dans le particulier de son systéme quand nous aurons achevé ce chapitre.

Depuis l'An exl de J. C. jusques à l'An cc.

3 Galien disoit que pour connoître un art, il faut avoir connoissance de la *fin* que cet art se propose. Il ajoûtoit que la même méthode que l'on doit suivre pour distinguer les autres arts sert aussi pour faire connoître quel est l'art de la Médecine. Il y a des arts dont la fin n'est autre chose qu'une *contemplation*, comme 4 *l'Arithmétique*, la *Physique*, *l'Astronomie*. Il est d'autre arts qui produisent de plus quelque *action*; mais dès qu'ils cessent de la produire ils ne peuvent montrer leur ouvrage, comme *l'art des maitres à danser*. Il y en a d'autres dont l'ouvrage se peut voir, comme *l'art de bâtir*. Il y a encore des arts qui ne produisent rien, mais qui butent à prendre, ou à acquerir quelque chose, comme *l'art de la chasse*, ou *de la pêche*. La Médecine est du nombre des arts qui produisent quelque chose, & qui peuvent faire voir leur ouvrage, quoi que leur action cesse. Il y a encore une distinction à faire par rapport aux arts dont l'ouvrage subsiste, ou aux arts *effectifs*; les uns font quelque chose qui n'étoit pas; les autres refont ou rétablissent ce qui avoit été fait auparavant. La Médecine est de ce dernier genre. Elle soutient ou elle rétablit le corps de l'homme, en lui conservant la santé, & en la lui rendant lors qu'il l'a perdue.

Cela supposé, il faut savoir que comme un Architecte doit nécessairement connoitre toutes les parties d'une maison, soit qu'il entreprenne de bâtir une nouvelle maison, soit qu'il en veüille reparer une vieille. De même celui qui veut

---

3 *De constitut. artis medicæ.*

4 L'Arithmétique, la Physique, & l'Astronomie sont a proprement parler des sciences, & non pas des arts; mais le mot τέχνη, *art*, se prend ici dans un sens étendu, comme le mot de *métier*, ou de *profession*.

Depuis l'An ccxl de J. C. jusques à l'An ccc.

veut établir l'art dont le sujet est le corps humain, c'est à dire l'art de la Médecine, doit avoir conoissance de toutes les parties qui composent ce corps de leur substance, de leur grandeur, de leur figure, de leur situation, de leur nombre, & du rapport qu'elles ont entr'elles. Et derechef, comme l'Architecte qui entreprend de bâtir une maison ne saura jamais quelles sont les parties qui la doivent composer s'il n'a examiné, les unes après les autres, les parties d'une maison semblable à celle qu'il veut construire, ou s'il n'a vû toutes ces parties détachées & séparées. De même le Médecin ne peut acquerir la conoissance du corps de l'homme qu'en examinant par l'Anatomie les parties qui le composent. Mais ce qui distingue le Médecin de l'Architecte, c'est que le premier ne doit pas seulement conoitre les parties du corps de l'homme, il doit encore conoitre l'action de chacune de ces parties; car il n'y a point de partie dans le corps animé qui n'ait son action, ou sa fonction particuliere.

Le devoir du Médecin, qui est instruit de tout cela, est premierement de *conserver* les parties dans leur état naturel, en sorte qu'elles puissent servir aux usages auxquels elles sont destinées, & faire librement leurs fonctions; secondement de *rétablir* en leur premier état celles qui ne font plus leurs fonctions. Il doit même travailler à une *nouvelle production* des parties qui manquent tout à fait, lors que cela est possible. Cette condition est ajoûtée parce qu'il est de certaines parties qui ne peuvent point se produire derechef lors qu'elles manquent, comme les *nerfs*, ou les *tendons*, ces parties étant formées de la semence; mais il en est d'autres qui sont formées du sang, telles que sont les *chairs*, qui peuvent être rétablies par la Nature, avec l'aide du Médecin. Les *os* sont dans le rang des premieres parties dont on a parlé. Ils ne se réengendrent pas tout entiers; mais quand ils sont cassez, & qu'une partie de leur substance a même été perdue ou enlevée, ils se rejoignent par un *cal*, qui tient lieu de la substance qui avoit été emportée. De plus, il faut savoir, qu'il y des parties simples, ou *similaires*, & des parties composées, ou *organiques*. Les premieres sont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les veines, les arteres, la graisse, les glandes, la chair. On les appelle similaires, parce qu'en les partageant en diverses petites pieces chaque piece est semblable à l'autre. Elles sont aussi appellées simples par rapport à celles qui sont plus composées, telles que sont un bras, une jambe &c. une seule de ces parties étant composée à peu près de toutes les parties similaires que l'on a désignées. Ces mêmes parties composées sont d'ailleurs nommées organiques, ou instrumentelles, parce qu'elles sont les instrumens, ou les organes qui produisent les actions les plus sensibles & les plus parfaites; les jambes & les pieds, par exemple, servent à marcher, les mains servent à prendre, ou à tenir quelque chose, les yeux servent à voir, les oreilles à oüir.

Les premiers *élemens* des unes & des autres de ces parties, aussi bien que de tous les autres corps, sont le *feu*, *l'eau*, *l'air*, & la *terre*. Les qualitez de ces élemens sont le *chaud*, le *froid*, *l'humide*, & le *sec*. Tant que l'un de ces élemens, ou l'une de ces qualitez, ne prédomine pas sur les autres, mais qu'il y a une proportion conforme à la disposition naturelle des parties similaires, ces parties ont une juste *temperature*, & font leurs fonctions ordinaires. Mais dès que ces mêmes qualitez péchent dans l'excès, ou dans le defaut, il s'ensuit une *intempérie*, qui, lors qu'elle est venue à un certain point, fait que les fonctions cessent, ou ne se font pas comme il faut. Cette temperature & cette intempérie regardent aussi les parties organiques entant qu'elles sont composées

des

des similaires. Mais il faut de plus remarquer, à l'égard des parties organiques, qu'elles sont, ou ne sont pas dans l'état où elles doivent être, selon qu'elles ont ou qu'elles n'ont pas leur *grandeur*, ou leur *figure* ordinaire, qu'elle sont ou qu'elles ne sont pas dans le *nombre* & dans la *situation* qu'elles doivent être. Ajoutez à cela *l'union* ou *le défaut d'union*, qui est une chose commune tant aux parties similaires qu'aux parties organiques, & vous aurez conoissance de la bonne & de la mauvaise disposition de nôtre corps, en quoi consistent la *santé* & les *maladies*. *Depuis l'An ce de J. C. jusques à l'An ce.*

Il est aisé de recüeuillir de ce que l'on vient de dire, que le devoir du Médecin est d'un côté d'entretenir la temperature, & de corriger l'intempérie; de l'autre de conserver la grandeur, la figure, le nombre, la situation, & l'union, & de rétablir les désordres qui détruisent cette grandeur, ce nombre &c. A tous ces égards cette maxime a lieu, *qu'il faut entretenir les parties dans leur état par des moyens qui ayent du rapport avec cet état*, c'est à dire que le chaud convient pour conserver la chaleur d'une partie chaude, le froid pour entretenir cette qualité dans une partie froide &c. Il en est de même des moyens qu'on employe pour entretenir la grandeur, le nombre, la figure, la situation, l'union. Ces moyens doivent avoir du rapport avec toutes ces dispositions; c'est à dire que pour conserver, par exemple, la situation d'une partie, il faut la tenir dans cette situation, & éviter ce qui pourroit la faire changer; pour conserver le nombre, & l'union, il faut se garantir contre la violence, & contre tout ce qui pourroit causer la perte d'une partie, ou rompre l'union qu'elle doit avoir avec les autres. Cette premiere maxime regarde *la conservation de la Santé*. En voici une seconde qui concerne *la cure des maladies*. Le but géneral que l'on doit se proposer pour guérir les maladies c'est de corriger l'intempérie, & les désordres qui arrivent par rapport à la situation, à la grandeur &c. *par tout ce qui est contraire à cette intempérie & à ces désordres*. Si une partie chaude est devenue froide, il faut la réchauffer; si par un certain mouvement, ou par quelque violence, elle se trouve hors de son lieu, il faut, par un mouvement & par une violence, opposée à la premiere, lui faire reprendre sa place; si cette partie s'est abbaissée il faut la relever; si elle s'est haussée il faut la repousser embas. En un mot les contraires se guériſſent pas leurs contraires.

L'espece, ou plutôt la cause, de la maladie *indique* toûjours le remede convenable; mais comme elle ne peut pas indiquer si ce remede est faisable ou non, il faut de plus que le Médecin sache ce qui peut être fait, & ce qui ne peut point se faire. Cette conoissance lui est suggerée par celle qu'il a de la nature des parties. Si l'une de celles qui ont été formées de la semence, dans le temps que le corps a été engendré, vient à manquer tout à fait, on ne peut point la rétablir, ou la remettre, comme il a déja été remarqué cidessus, mais si celles que le sang a produites manquent, on peut travailler à les faire produire de nouveau. Sur quoi il faut observer, que ce que l'on dit de la possibilité, ou de l'impossibilité de la cure regarde également la Nature & le Médecin. Il est des choses que la Nature peut faire & d'autres qu'elle ne sauroit faire. Elle peut, par exemple, produire derechef de la chair en la place de celle qui aura été emportée d'une playe, ou qui aura été consumée par un abscès, parce que la chair est, comme on l'a dit, une partie qui doit son origine au sang; mais la Nature ne peut pas réengendrer un nerf, ou un os entier, parce que ces parties ont été produites par la semence dans le temps de la géneration de l'homme. Ce que la Nature

Unable to display this page

parties ſont bien temperées, & bien proportionnées, c'eſt à dire, comme on la remarqué un peu auparavant, dont les parties ſimilaires ſont diſpoſées en ſorte qu'elles ont le degré de chaleur, de froid, d'humidité, & de ſechereſſe qu'elles doivent avoir naturellement, ſans qu'aucune de ces qualitez prédomine par deſſus les autres; & dont les parties organiques ont préciſément la diſpoſition, la grandeur, la figure, la connexion, &c. qui leur eſt néceſſaire. 7 Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

Un corps diſpoſé de cette maniere eſt regardé comme étant d'une *conſtitution* parfaite à tous égards, ou d'un *tempérament* auquel il ne manque rien. Un tel tempérament eſt tres-rare, & ne ſe trouve peut-être jamais; mais cela n'empêche pas qu'on ne le doive ſuppoſer comme un modelle, ſur lequel on doit ſe regler pour juger de tous les autres tempéramens moins parfaits. Galien ſuivant ce principe établiſſoit huit autres principaux tempéramens, qui déclinent tous à quelque égard de celui que l'on vient de décrire. Les quatre premiers ſont ceux, ou l'une des quatre qualitez que l'on a indiquées l'emporte ſur les autres; en ſorte que chacun de ces tempéramens prend le nom de tempérament *chaud*, ou *froid*, ou *ſec*, ou *humide*, ſelon que l'une de ces qualitez ſe rend plus ſenſible que les autres. Les quatre dernieres eſpeces de tempéramens réſultent de la combinaiſon des qualitez dont on vient de parler; & ſur ce pied là, il y a un tempérament *chaud, & ſec*, un temp. *chaud, & humide*, un temp. *froid, & humide*, & un temp *froid, & ſec*. Ce ſont là, comme on l'a dit, les principales differences des tempéramens, leſquelles peuvent être ſubdiviſées à l'infini, ſelon les divers degrez de froid, de chaud, &c. ſans conter certaines proprietez inexplicables de la conſtitution de quelques particuliers, leſquelles n'ont aucun rapport aux qualitez que l'on a déſignées, mais dépendent de cauſes *occultes*, ou *cachées*. On appelle cette proprieté de tempérament *idioſyncraſie*. C'eſt par cette idioſyncraſie que quelques-uns ont de l'averſion pour une ſorte de viande, quelques autres pour une autre, que les uns ne peuvent ſouffrir l'odeur d'une roſe, les autres celle d'une autre fleur, &c.

Mais quoi que les huit derniers tempéramens, que l'on a décrits, déclinent de la perfection du premier, il ne s'enſuit pas que les corps qui ſont de quelcun de ces tempéramens ſoient mis pour cela au rang des corps malades. Ils demeurent compris ſous la latitude des corps ſains, tant que l'intempérie qui les éloigne de la perfection n'empêche pas l'action des parties; mais dès que cette action les empêche, le corps n'eſt plus ſain, il eſt malade. C'eſt donc proprement *l'empêchement de l'action des parties* qui établit la *maladie*, ou c'eſt par cet empêchement que finit la ſanté, & que la maladie commence. Tout ce qui eſt entre-deux eſt appellé un état neutre, c'eſt à dire, un état où l'on n'eſt ni malade ni en ſanté. On n'eſt pas encore malade, parce que les actions ne ſont pas encore ſenſiblement empêchées; & l'on n'eſt pas ſain parce que ces mêmes actions ſont dans le penchant à ne ſe faire plus comme il faut.

Galien décrit auſſi fort au long les ſignes de la bonne, & de la mauvaiſe conſtitution du corps, auſſi bien que de celle qu'il a appellée neutre. Tous ces ſignes ſont tirez des qualitez premieres, comme du chaud, du froid, &c. lors qu'il s'agit des parties ſimilaires. Ils ſe tirent d'ailleurs de la juſte proportion, & de la diſproportion par rapport à la grandeur, figure, ſituation, &c.

7 *Vid. lib. de temperamentis.*

Unable to display this page

soit enfin trois sortes *d'actions*, produites par ces trois facultez, les actions *naturelles*; les actions *vitales*, & les actions *animales*. Il divisoit derechef chacune de ces actions en *internes*, & *externes*. Les actions internes de la faculté animale sont l'imagination, le raisonnement, la memoire; les actions externes sont les cinq sens naturels, & en général le sentiment, & le mouvement. Les actions internes de la faculté vitale sont les passions violentes, comme la colere; les externes sont le mouvement, ou la pulsation des arteres, & la distribution du sang arteriel par tout le corps, pour lui communiquer la chaleur, & la vie. Les actions internes de la faculté naturelle sont la sanguification, la coction des alimens, & ce qui en dépend, & même la cupidité; les externes sont la distribution du sang veineux dans toutes les parties, pour nourrir, augmenter, & conserver le corps, & pour la propagation de l'espece. Outres ces facultez generales, Galien en admettoit de particulieres, qui résident, à ce qu'il croyoit, dans chaque partie du corps, & qui pourvoyent aux besoins de ces parties, ou aux offices auxquels ces mêmes parties sont destinées. Le ventricule, par exemple, cuit les viandes par le moyen de sa faculté *concoctrice*; il les attire par sa faculté *attractrice*; il les retient quelque temps par sa faculté *retentrice*; & il s'en décharge enfin par sa faculté *expultrice*. 2 Si l'on demandoit quel est le premier mobile de toutes ces facultez? Galien répondoit, avec Hippocrate, que c'est la Nature.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Il a été nécessaire de rapporter toutes ces distinctions, & tous ces termes, parce que c'est sur ce fondement que roule presque tout le raisonnement de Galien sur les causes, & sur la nature de la santé, & des maladies. Ce Médecin croyoit que l'on joüit de la santé tant que les facultez sont en état de produire leurs actions ordinaires, ou que ces actions sont entieres, & parfaites; & au contraire que ces mêmes facultez étant empêchées dans leurs actions, ou les actions ne se faisant pas comme il faut, c'est ce qui fait la maladie. Or comme les actions ne sauroient être libres, ou entieres, que les parties, aussi bien que les humeurs, ne soient bien disposées, on peut dire que la *santé* dépend en premier lieu de la symmetrie des parties organiques, & de l'union, ou de la liaison des unes, & des autres. Tant que les humeurs, & les parties demeurent en cet état, les esprits, qui suivent la nature des humeurs, ne peuvent qu'être bien conditionez, & par conséquent les actions (qui se font par l'organe des esprits; lesquels sont eux mêmes dirigez par les facultez) ne peuvent qu'être entieres. Au contraire lors que les humeurs, & les parties s'alterent, se dérangent, se désunissent, les esprits ne peuvent qu'être en désordre, & les actions qu'interrompues.

Sur ces principes, Galien définissoit la maladie *une disposition, ou une* 3 *affection, contre nature, des parties du corps, qui empêche premierement, & par elle même leur action.* Il établissoit, comme on l'a vû au chapitre précedent, trois principaux *genres* de maladies. Le premier regarde les parties similaires; le second

2 *Ibidem.*

3 Le mot Grec πάθος que les Latins ont rendu par *affectus*, & que nous traduisons *affection*, désigne également une maladie, un symptome, & la cause d'une maladie, qui sont trois choses également contre nature, desquelles on parlera dans ce chapitre. On trouve dans Galien deux définitions de la maladie; en un endroit il employe le mot *disposition*, en l'autre le mot *affection*. Le premier rend la définition plus juste.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

second les parties organiques; le troisiéme est commun aux unes, & aux autres de ces parties. Le premier genre de maladies consiste en *l'intempérie* des parties similaires; & cette intemperie se divise en *intempérie sans matiere*, & *intempérie avec matiere*. La premiere se fait appercevoir lors qu'une partie a plus, ou moins de chaleur, ou de froid qu'elle n'en doit avoir; sans que ce changement de qualité dans la partie soit soûtenu par quelque matiere. L'on a, par exemple la tête échauffée, & malade, pour avoir été exposé à l'ardeur du Soleil, sans que cette chaleur soit appuyée par l'abord, ou le sejour de quelque humeur chaude dans cette même partie. La seconde sorte d'intempérie paroît lors qu'une partie est non seulement échauffée, ou réfroidie, mais qu'elle est encore chargée d'une humeur chaude, ou froide, qui entretient la chaleur, ou le froid que l'on y ressent. Galien reconoissoit de plus une intempérie *simple*, lors que l'une des quatre qualitez premieres excede seule, comme la chaleur, ou l'humidité séparément; & une intemperie *composée*, lors qu'il y a deux qualitez jointes, comme de la chaleur, & de la sechereſſe tout ensemble, ou du froid, & de l'humidité. Il posoit enfin une intemperie *égale*, & une intemperie *inégale*. La premiere est celle qui est également dans tout le corps, ou dans une partie, & qui ne cause aucune douleur parce qu'on s'en est fait une habitude; comme la chaleur, & la sechereſſe dans un corps hectique. La seconde se distingue en ce qu'elle n'est pas également attachée à toute une partie, ou à tout le corps, parce qu'elle commence seulement à se faire; ou en ce que le corps est dérangé par des causes contraires, comme par le froid, & par la chaleur qui se font sentir tous deux ensembles. On a des exemples de cette sorte d'intempérie dans certaines fiévres où le froid, & la chaleur attaquent également, & presque en même temps une même partie; ou dans d'autres fiévres qui rendent le dehors du corps froid comme glace, pendant que le dedans brûle; ou enfin dans les cas où l'estomac est froid, & le foye chaud.

Le second genre de maladies, qui regarde les parties organiques, résulte des irrégularitez de ces parties par rapport à leur *nombre*, à leur *grandeur*, à leur *figure*, à leurs *cavitez*, à leur *situation*, & à leur *liaison*; comme quand on a six doits, ou que l'on n'en a que quatre; quand on a quelque partie plus grosse, ou plus petite qu'il ne faut; ou qu'elle n'est pas bien formée; ou que les trous dont elle doit être percée sont, ou bouchez, ou trop ouverts; ou qu'elle est mal située, & hors de son lieu naturel; ou enfin séparée des autres auxquelles elle devroit être jointe, ou même jointe à celles dont elle devoit être séparée.

Le troisiéme genre, qui est commun tant aux parties similaires qu'aux parties organiques, c'est la *solution de continuité*, qui arrive lors que quelque partie, simple, ou composée, est coupée, rongée, meurtrie, rompue, étendue violemment, ou brûlée.

On n'expliquera pas ici les autres distinctions que Galien faisoit des maladies après Hippocrate; comme lors qu'il les distinguoit, par rapport à leur *mouvement*; en maladies *aigues*, & maladies *chroniques*; & par rapport à leur *naturel*; en maladies *benignes*, & maladies *malignes*; & enfin à d'autres égards en maladies *épidemiques*, *endémiques*, *sporades*, &c. parce que tout cela a été ci-dessus expliqué dans la Médecine d'Hippocrate.

Après avoir établi les genres des maladies il faut examiner leurs *causes*. Galien les distinguoit premierement en *externes*, & en *internes*. Il regardoit comme

me cauſes externes des maladies 4 ſix choſes dont on ne peut point ſe paſſer, & qui ſervent à la conſervation de la ſanté, lors qu'elles ſont bien diſpoſées, & que l'on en fait un bon uſage; mais qui font un effet contraire lors qu'on n'en uſe pas bien, ou qu'elles ſont mal diſpoſées. Ces ſix choſes ſont *l'air que nous reſpirons*; le *manger*, & le *boire*; le *mouvement*, & le *repos*; le *ſommeil*, & les *veilles*; ce que *nous retenons* dans nôtre corps, & ce qui *en ſort*; & enfin les *paſſions*. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Toutes ces cauſes externes des maladies ſont appellées cauſes *procatarctiques*, ou *commençantes*, parce que ce ſont elles qui mettent en mouvement les cauſes *internes*, qui ſont de deux ſortes, la cauſe *antécedente*, & la cauſe *conjointe*. La premiere ne ſe découvre que par le raiſonnement. Elle conſiſte pour l'ordinaire au vice des humeurs, qui pechent en deux manieres, en produiſant, ou la *pléthore*, c'eſt à dire, la plénitude, ou la *cacochymie*, c'eſt à dire, mot à mot, le mauvais ſuc. Lors que les humeurs ſont en trop grande quantité cela s'appelle *pléthore*. Sur quoi il faut remarquer que l'on appelle également pléthore la trop grande abondance de *toutes les humeurs enſemble*, & l'abondance *d'une humeur en particulier*, laquelle prédomine ſur les autres. Sélon ces principes il doit y avoir quatre ſortes de plénitudes; plénitude ſanguine; plénitude bilieuſe; plénitude pituiteuſe; & plénitude mélancholique. Mais il y a cette difference entre la plénitude ſanguine, & les trois autres, que le ſang, qui eſt la matiere de la premiere, peut paſſer de beaucoup les autres humeurs; au lieu que ſi l'une des trois dernieres humeurs excéde notablement par deſſus les autres, on n'appelle plus cela plénitude, c'eſt alors cacochymie, parce que ces humeurs étant plus abondantes qu'il ne faut elles corrompent d'abord le ſang. Galien diviſe encore la plénitude, en plénitude *par rapport aux vaiſſeaux*, & plénitude *par rapport aux forces*. La premiere a lieu lors que les humeurs ſont ſi abondantes, que les vaiſſeaux, c'eſt à dire, les veines, & les arteres, ont peine à les contenir. La ſeconde ſorte de plenitude ſe meſure par les forces du malade, leſquelles ne peuvent pas ſupporter une certaine quantité d'humeurs, quoi que médiocre. Le ſecond vice des humeurs, que nous avons appellé *cacochymie*, ou mauvais ſuc, vient de ce que les humeurs dégenerent en devenant plus chaudes, ou plus froides, plus ſeches, ou plus humides, plus acres, plus aigres, plus douces, plus ſalées qu'elles ne doivent être; en un mot, en acquerant des qualitez étrangeres, & nuiſibles qu'elles n'avoient pas auparavant. Mais il ne faut pas oublier d'obſerver ici, qu'encore que Galien reconût que les humeurs peuvent acquerir toutes les qualitez que l'on vient de déſigner, & dont une partie ſont differentes du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, qui ſont les quatre qualitez que nôtre

---

4 L'Auteur du livre *de oculis*, attribué à Galien, dit qu'il y a ſept choſes *naturelles*, ſix *non naturelles*, & trois *contre nature*. Les ſept premieres ſont les *élemens*, les *tempéramens*, les *parties*, les *humeurs*, les *eſprits*, les *facultez*, & les *actions*. Les ſix autres ſont celles que l'on déſigne ici. Elles ſont appellées non naturelles parce qu'elles ne compoſent pas nôtre nature, ou nôtre être, comme les premieres. Les trois dernieres ſont les *maladies*, leurs *cauſes*, & leurs *ſymptomes*. La *Phyſiologie* traite des premieres. Cette partie de la Médecine que les Grecs nomment *Hygieine*, c'eſt à dire, qui regarde la conſervation de la ſanté, regle l'uſage des ſecondes. Quant aux troiſiémes la *Pathologie* en recherche la conoiſſance; & la *Thérapeutique* s'occupe à y apporter du remede.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

nôtre Auteur donne aux humeurs, ce qu'on a dit ci-dessus, qu'il consideroit toutes les causes des maladies, par rapport à ces quatre qualitez ne laisse pas d'être veritable. La raison de cela est qu'il croyoit que l'*aigre*, le *salé*, l'*acre*, le *doux*, l'*amer* &c. 5 tirent leur origine du chaud, du froid, du sec, & de l'humide. Lorsque l'une des trois humeurs differentes du sang prédomine considerablement, cela fait aussi une espece de cacochymie, parce que ces humeurs ne sont pas si familieres à la nature que le sang, ou parce qu'elles corrompent incontinent le sang. A cela près, c'est à dire, lorsque l'excès de l'une de ces trois humeurs est médiocre, il est plûtôt regardé, comme une plénitude, que comme une cacochymie, ainsi qu'on l'a déja remarqué. La seconde des causes internes, que l'on a appellé cause *conjointe*, est celle qui est le plus prochainement attachée à la maladie, & qui l'entretient immédiatement, en sorte que cette cause étant présente la maladie subsiste toûjours, & étant absente, ou ôtée, la maladie cesse d'abord. L'exemple suivant fera voir en quoi consiste la difference qu'il y a entre cette cause, & la cause antécedente. Dans la pleurésie, la cause conjointe c'est cette portion d'humeur, qui est attachée à la pleure, & qui fait l'inflammation de cette partie, la cause antecédente c'est la masse de cette même humeur considerée, comme répandue dans tout le corps, ou contenue dans les vaisseaux, d'où elle s'est versée sur la partie malade.

Quant aux causes particulieres des maladies, des parties considerées comme similaires, ou comme organiques, il est aisé de les découvrir par ce qui a été dit de la nature de ces maladies. Il est, dis-je, aisé de concevoir que les maladies, qui consistent en une intemperie chaude, ou froide, doivent être causées par tout ce qui peut échauffer, ou réfroidir; & que de même celles qui dépendent de la mauvaise conformation des parties, sont causées par tout ce qui peut faire cette mauvaise conformation. Les reins, par exemple, ou les ureteres, qui doivent être ouverts, pour donner passage à l'urine, pouvant être bouchez par du gravier, par du sang caillé, ou par quelque autre humeur épaissie, ou par une tumeur, qui comprime, & étrécit le passage; la tumeur, le sang, le gravier sont les causes de cette maladie.

6 Galien divise enfin les causes des maladies, en causes *manifestes*, ou évidentes, causes *non manifestes*, & *causes cachées*. Les premieres sont celles, qui sont sensibles, ou qui tombent sous les sens par elles mêmes, lors qu'elles agissent. Les secondes ne sont pas sensibles par elles mêmes, mais on les découvre par le raisonnement. Toutes les causes dont on a parlé ci-devant sont de la nature des deux que l'on vient d'expliquer. La troisiéme sorte de causes, qui sont les causes *cachées*, ne se découvrent, ni par elles mêmes, ni par aucun autre moyen. 7 Il semble que Galien, met en ce rang la cause de l'*hydrophobie*, ou de la rage, lorsqu'il dit que les remedes, qui servent à guérir cette maladie, agissent *par une proprieté, qui est attachée à toute leur substance*; d'où il s'ensuit que la cause de cette même maladie, agit par une proprieté, qui n'est pas moins cachée que celle du remede. Lorsque je dis que cette proprieté est cachée; je m'explique en termes differens, en apparence, de ceux de Galien, mais

---

5 Il n'y a que quelques cas rares où Galien, est contraint de reconoître certaines qualitez *occultes*, ou cachées, comme on le verra à la fin de ce discours des causes des maladies. On dira encore un mot ci-après de la plénitude, & de la cacochymie, en parlant des signes par lesquels on les découvre.

6 *In lib. Hipp. de alimento, comment.* 3.

7 *De simplic. medicament. facultat. lib.* 11.

mais qui reviennent à la même choſe; car dire qu'un remede agit par une *propriété de toute ſa ſubſtance*, c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'on ne ſait pas comment il agit. C'eſt auſſi ce que Galien, reconoit lui-même, lors qu'il cenſure Pélops de ce qu'il entreprenoit de rendre raiſon, de l'effet du remede en queſtion, qui ſe fait avec la poudre, ou la cendre d'écreviſſes de riviere. Voici les propres termes de Galien. *Mon maître Pélops*, dit-il, *voulant rendre raiſon de l'effet des écreviſſes dans la rage, prétendoit que l'écreviſſe eſt utile dans cette maladie, parce que c'eſt un animal aquatique, & que la rage dépend d'une extreme ſéchereſſe, qui fait que ceux qui en ſont atteints ont peur de l'eau. Il ajoûtoit que les écreviſſes de riviere ſont plus propres en cette occaſion que celles de mer, parce que ces dernieres participent du ſel dont l'eau marine eſt chargée, & qui eſt d'une nature fort ſéche. Mais quelcun lui ayant fait cette objection; ſi ce que vous dites eſt vrai, d'où vient que tous les animaux aquatiques, ne ſont pas également propres contre ce mal? il répondoit, que c'eſt parce qu'ils n'admettent pas tous la même préparation que les écreviſſes, dont on réduit la coquille en une cendre, qui étant deſſechante conſume, & abſorbe le venin de la rage.* Pélops, pourſuit Galien, *tomboit dans ces contradictions par la vanité qu'il avoit de vouloir rendre raiſon de tout; mais moi, ſi je ne ſuis perſuadé que je ſai parfaitement une choſe, je n'entreprends pas d'en convaincre les autres.* Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Médecins ſuiviſſent cette maxime de Galien; mais la crainte que l'on a de paſſer pour ignorant fait que l'on veut parler à quelque prix que ce ſoit, quoi que ſouvent l'on ne s'entende pas ſoi même. Au reſte, nôtre Auteur traite auſſi en quelque endroit de ces cauſes des maladies, ou Hippocrate reconoiſſoit quelque choſe de *divin*. On peut voir dans la premiere Partie, de cette hiſtoire ce qui a été dit là-deſſus.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

Après avoir parlé des differences, & des cauſes des maladies, il faut en examiner les *ſymptomes*, c'eſt à dire, 8 les accidents. Galien définiſſoit le ſymptome, *une affection contre nature, qui dépend de la maladie, ou qui la ſuit comme l'ombre ſuit le corps.* On voit par cette définition, que le ſymptome convient avec la maladie, en ce que l'un & l'autre ſont une affection contre nature; mais ils different en ce que la maladie précede, & que le ſymptome la ſuit, la maladie tenant lieu de cauſe à l'égard du ſymptome. Galien reconoiſſoit trois ſortes de ſymptomes, dont les premiers, & les plus conſiderables conſiſtent en l'*action léſée*, ou *empêchée*, des parties. Les ſeconds en ce que les parties *changent* ſeulement *de qualité*, leur action ſubſiſtant toûjours. Les troiſiémes concernent *les vices d'excrétion, ou de retention.* Les ſymptomes de la premiere ſorte different en particulier de la maladie, en ce que la maladie conſiſte, comme on l'a dit ci-deſſus, en une certaine diſpoſition des parties, qui empêche leur action; au lieu que le ſymptome de cette eſpece eſt ſeulement, une ſuite de la diſpoſition dont on vient de parler. L'exemple ſuivant rendra cette difference plus ſenſible, & fera voir d'ailleurs la difference qu'il y a entre la maladie, & la cauſe de la maladie. Dans la pleureſie la maladie conſiſte en *une inflammation de la pleure*, laquelle inflammation change la diſpoſition naturelle de cette membrane, en ſorte que ſon action, qui eſt de ſervir à la reſpiration, conjointement avec d'autres parties, ſe trouve empêchée. Le ſymptome c'eſt *la difficulté de reſpirer*, qui eſt une ſuite de l'inflammation, & un empêchement qui ſurvient à l'action de la pleure. La cauſe,

8 Galien diſtingue en quelque endroit l'*accident*, τὸ συμβεβηκὸς, d'avec le *ſymptome*, mais cette diſtinction eſt peu eſſentielle, & il ſe ſert ailleurs de ces deux termes indifferemment.

Unable to display this page

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

qui sont affectées ; car comme toutes les actions, soit animales, soit vitales, soit naturelles, sont produites chacune par quelques organes, ou par quelques parties du corps, toutes les fois qu'une action est empêchée, il faut que la partie, qui la doit produire, soit affectée. Ainsi la difficulté de la coction des viandes marque que l'estomac est affecté, parce que c'est l'estomac qui doit cuire les viandes ; la difficulté d'uriner indique l'affection de la vessie, ou des reins, & des parties qui en dépendent, parce que l'action de ces parties est de contenir l'urine, de lui donner un passage libre &c. ; l'alteration du pouls est un signe de l'affection du cœur, & des arteres, parce que le pouls est une action du cœur, & des arteres ; l'aveuglement est une marque certaine que c'est l'œil qui est atteint, parce que l'œil est l'organe de la vûe ; l'immobilité de quelque partie, ou de tout le corps insinue nécessairement que les nerfs sont affectez, parce que les nerfs sont les premiers organes du mouvement. Mais comme une partie peut être affectée en deux manieres, ou *en premier lieu*, & *par elle même*, ou seulement *par consentement*, c'est à dire, par la dependance, où elle est à l'égard d'une autre partie, & par la communication qu'elle a avec cette partie, on distingue ainsi ces deux affections. On conoit la propre affection de la partie, si cette affection est seule, & si elle continue long-temps, si elle ne s'augmente pas à mesure qu'une autre s'augmente, si elle dure, toute autre affection cessante, & si les remedes qu'on a accoutumé de faire pour cette affection, ou à cette même partie, produisent leur effet ordinaire. Au contraire l'affection qui n'est que par consentement augmente, ou diminue à mesure qu'une autre augmente, ou diminue, & on n'en est point soulagé par les remedes propres à cette affection, ou à la partie affectée. Ainsi le vomissement, qui est une affection de l'estomac, arrive quelquefois par le consentement, ou le rapport qu'à cette partie avec les reins ; ensorte que les reins étant premierement affectez, l'estomac souffre par consentement, quoi qu'il ne soit pas affecté par lui-même, ou par une maladie, qui agisse premierement, & immédiatement sur lui. En ce cas les remedes pour l'estomac sont inutiles, il faut s'attacher à guérir les reins ; au lieu que si l'estomac étoit proprement, & premierement affecté, il faudroit travailler à le soulager en particulier. *La nature*, ou *l'espece de la douleur*, indique la nature de la partie qui souffre. Si la douleur est accompagnée de pulsation, ou de battement, c'est signe qu'il y a quelque artere dans la partie douloureuse, ou tout auprès. Si la douleur est poignante c'est une marque, que la partie affectée est une membrane ; si elle est convulsive, ce sont les nerfs qui souffrent. *La situation du lieu, où l'on souffre* indique pareillement la partie affectée. La douleur profonde, & interne, la tension, & la tumeur de l'hypochondre droit marque que le siege du mal peut être dans le foye, qui est situé en cet endroit. Les mêmes accidens font conoître que c'est la rate qui peut souffrir, quand ils paroissent dans l'hypochondre gauche, qui contient la rate. Mais si la douleur, & la tumeur dont on vient de parler sont extérieures elles ont leur siege dans les muscles, qui couvrent les mêmes parties. *Les accidens propres à chaque partie*, servent aussi à discerner celles qui sont affectées. Le vomissement, par exemple, le hocquet, le dégout marquent que l'estomac souffre, le délire est un signe certain de l'affection du cerveau, & l'enroüeure de l'affection de l'âpre artere. *La nature des excremens*, sert de même à découvrir la partie affectée. Les petites chairs que l'on rend quelquefois en urinant marquent que les reins sont affectez ; les écailles qui sortent par la même voye sont un signe que c'est la vessie qui souffre, parce que les petites chairs, dont on parle, sont des parties, qui se détachent de la substance

des

des reins, & les écailles une portion du corps de la veſſie. Les chairs molles, que l'on appelle des champignons, & qui naiſſent en peu de temps, dans les fractures du crane, marquent que la membrane du cerveau eſt affectée. L'urine qui ſort d'une playe du bas ventre eſt un ſigne certain que la veſſie, ou les ureteres ſont bleſſez. Si c'eſt la fiente qui ſorte par une playe de cette nature, les gros boyaux ſont néceſſairement percez. Les menſtrues ſortent de la matrice; la ſemence des vaiſſeaux ſpermatiques; les vers viennent des inteſtins; le gravier, & les pierres des reins, & de la veſſie. *La maniere dont certaines matieres ſortent*, indique auſſi quelle eſt la partie d'où elles ſortent. Le ſang qui ſort d'une playe comme par ſauts, ou par divers jailliſſemens vient d'une artere ouverte. Le ſang qui ſort de la bouche lorſque l'on touſſe vient du poumon, &c. Il eſt ſi important à un Médecin de conoître quelle eſt la partie, où la maladie à ſon ſiege, que cela a obligé Galien à compoſer exprès ſix livres ſur ce ſujet particulier, & ces livres ſont des meilleurs ouvrages qu'il ait faits.

Depuis l'An xl. de J. C. juſques à l'An cc.

Ayant une fois bien connu quelle eſt la partie affectée on recherche en ſuite quelle eſt l'affection, ou la maladie de cette partie; & cela, comme on l'a dit, en tirant des ſignes ſoit de la maladie elle-même, ſoit des cauſes de la maladie, ſoit de ſes ſymptomes. A l'égard des ſignes qui ſe tirent *de la maladie*; comme les deux principaux genres de maladies ſont l'intemperie & la mauvaiſe conformation, cette intempérie & cette mauvaiſe conformation ſe découvrent quelquefois d'elles mêmes, lors qu'elles ſont venues à certain degré, & en ce cas les ſens en peuvent juger. Mais lors que ces deux défauts ne ſont pas ſi ſenſibles, on employe pour les découvrir à peu près les mêmes moyens dont on ſe ſert pour diſcerner la partie affectée. *Les cauſes des maladies* fourniſſent auſſi divers ſignes pour faire conoître la nature de la maladie. On juge, par exemple, qu'une maladie cauſée par la bile noire eſt maligne, & qu'une autre qui eſt produite par le ſang eſt benigne. Si quelcun a pris un médicament fort acre, ou du poiſon, on juge de l'eſpece de maladie que ce médicament, ou ce poiſon, ont cauſée par la conoiſſance que l'on a de la nature de cette cauſe. Mais *les ſymptomes des maladies* ſont la ſource la plus féconde des ſignes; & comme il y a trois ſortes de ſymptomes, chaque ſorte fournit ſes ſignes particuliers. Les ſymptomes des actions, ſoit animales, ſoit vitales, ſoit naturelles ſont les premiers. Le délire, par exemple, qui eſt un ſymptome de l'action animale léſée, s'il eſt accompagné de fureur, indique une intempérie chaude du cerveau; mais s'il eſt accompagné de crainte & de triſteſſe, il marque une intempérie froide. Le ſommeil exceſſif, qui eſt un autre ſymptome de la même action, déſigne une intempérie froide & humide de la même partie; & les inſomnies déſignent tout le contraire. La privation du mouvement dans quelque partie fait conoître que les nerfs qui vont à cette partie ſont ou bouchez, ou relâchez, ou coupez. On tire auſſi des ſignes conſiderables de la léſion de l'action vitale. Les diverſes alterations du pouls, qui ſont des ſymptomes dépendans de cette léſion, fourniſſent divers ſignes. Le pouls grand & fréquent marque une intempérie chaude, au lieu que le pouls petit & rare indique une intempérie froide. On pourroit apporter ici divers autres exemples ſur ce ſujet; mais comme les principaux ſignes que l'on tire du pouls ſont des ſignes prognoſtiques nous aurons ci-après occaſion de parler plus amplement de toutes les variations du pouls, en traitant de cette derniere ſorte de ſignes. Les ſymptomes, qui viennent de la léſion de l'actions naturelle ne ſont pas moins remarquables en matiere de ſignes diagnoſtiques, ou qui indiquent l'eſpece de la maladie. L'appetit languiſſant accompagné d'une ſoif ardente,

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

marque une intemperie chaude; le grand appetit ſans ſoif déſigne au contraire une intempérie froide. On tire enfin divers ſignes des ſymptomes qui conſiſtent aux choſes qui ſortent du corps & aux qualitez changées. Le ſang, par exemple, qui ſort en abondance par la bouche en touſſant, marque la rupture de quelque vaiſſeau du poumon; mais le ſang que l'on crache, & qui eſt en petite quantité & mêlé de pus deſigne une exulceration de la même partie. Les alimens que l'on rend par le bas, dans le même état qu'ils étoient lors qu'on les a pris, marquent une lienterie. La couleur changée de la peau marque auſſi diverſes maladies. On en a un exemple dans la couleur jaune de ceux qui ont la jauniſſe, cette couleur étant un indice de l'obſtruction de la veſſie du fiel.

Les mêmes ſources d'où Galien tiroit les ſignes des eſpeces de maladies lui ſervoient auſſi pour en découvrir les *differences*; pour diſtinguer, par exemple, une maladie maligne d'une maladie benigne, une maladie aigue d'une maladie chronique &c.

Enfin la derniere ſorte de ſignes diagnoſtiques ſont ceux des *cauſes des maladies*. On donnera des exemples de la maniere dont on tire cette eſpece de ſignes par rapport à la *pléthore* & à la *cacochymie*, qui ſont, comme on l'a vû ci-deſſus, les deux cauſes les plus ordinaires des maladies. La *pléthore*, qui eſt une trop grande abondance de toutes les humeurs également, mais principalement du ſang, ſe conoît, ſelon nôtre Auteur, par les ſignes ſuivans. L'on a un embonpoint extraordinaire, & l'on groſſit plus que de coutume; les vaiſſeaux s'enflent; le pouls eſt fort, il eſt grand & plein; la reſpiration n'eſt pas bien libre, parce que le poumon & le diaphragme ſont preſſez; on dort beaucoup, ou l'on a du penchant au ſommeil; le corps eſt peſant & engourdi; l'on a quelquefois des pertes de ſang conſiderables par le nez, ou par d'autres conduits. La pléthore, ou plénitude, ſe conoît encore par les cauſes qui ſont capables de la produire, comme ſont une vie oiſive & ſédentaire, un uſage de viandes ſucculentes, un exercice ordinaire interrompu, une évacuation accoutumée qui s'arrête à contretemps. La *cacochymie*; qui eſt une dépravation des humeurs, ou une trop grande abondance de celles qui ſont differentes du ſang varie, comme on l'a dit ci-deſſus, ſelon la difference qu'il y a d'une humeur à l'autre; en ſorte que comme il y a trois principales ſortes d'humeurs ſans conter le ſang, il y a auſſi trois eſpeces de cacochymie; l'une qui eſt produite par la bile, l'autre qui a pour principe le phlegme, ou la pituite, & la troiſiéme qui doit ſon origine à la mélancholie. On ne parle pas de cacochymie ſanguine, parce que le ſang ne ſe dépraye qu'en dégenerant en l'une des trois autres humeurs. Pour commencer par la cacochymie *bilieuſe*, on la découvre premierement par des ſignes tirez des effets ordinaires de la bile. Or la bile étant une humeur jaune, amere, chaude, & ſeche, ou propre à deſſecher, elle produit des effets ou des accidens qui ont du rapport aux qualitez dont on vient de parler; tels que ſont la couleur jaune de tout le corps, ou de quelques parties, comme des yeux, ou de la langue, une chaleur acre & deſſechante, une amertume de bouche, des décharges de matieres jaunes, ameres, & acres par le haut, ou par le bas, de la ſoif, du dégoût, des maux de cœur; on a peine à ſupporter le jeûne; on eſt promt & colere; on a de la vivacité; on a le pouls vîte &c. Toutes les cauſes qui peuvent produire une bile abondante ſervent d'ailleurs à découvrir cette eſpece de cacochymie. Ces cauſes ſont le tempérament chaud & ſec de tout le corps, la jeuneſſe, l'eſté, la chaleur du climat, la chaleur du foye en particulier, l'uſage de viandes échauffan-

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Après avoir parlé des signes diagnostiques des maladies, il faut voir maintenant quels sont les signes *prognostiques*. Nôtre Auteur donnoit ce nom aux signes qui servent à découvrir par avance ce qui doit arriver par rapport à l'issue d'une maladie, au temps de sa durée, & à la maniere dont elle doit se terminer. Il jugeoit de *l'issue que devoit avoir une maladie* principalement par l'espece de cette maladie, par sa grandeur, & par son propre naturel. Les fiévres continues, par exemple, & les fiévres malignes sont toutes dangereuses, au lieu que les fiévres intermittentes sont, pour l'ordinaire, sans danger; une grande inflammation est plus à craindre qu'une petite; une fiévre maligne donne plus d'appréhension qu'une continue simple. La partie malade, le tempéramment & la disposition du corps, la cause, l'âge, le temps, & le lieu font d'ailleurs que l'on guérit, ou que l'on meurt. Pour ce qui est *du temps de la durée d'une maladie*, on en juge par le mouvement de cette même maladie. Si ce mouvement est prompt, la maladie se termine plus tôt; s'il est lent, elle se finit plus tard; le naturel & la grandeur de la maladie servent à découvrir la même chose. Ainsi l'on void les fiévres ephémeres, & les continues simples se terminer heureusement en peu de jours, & les continues putrides, ou malignes tuer le malade en aussi peu de temps; une maladie simple se guérit aussi plus promptement qu'une maladie compliquée. La cause des maladies fait pareillement varier cette espece de prognostique; car les maladies causées par la chaleur, ou par le froid, durent moins long-temps que celles que produit la secheresse, ou l'humidité; les maladies que cause le sang, ou la bile jaune, sont aigues, c'est à dire courtes; celles qui viennent de la pituite, ou de la mélancholie, sont chroniques; c'est à dire longues. L'âge du malade, la saison, la disposition de l'air, les habitudes que l'on a contractées, le sexe, la maniere de vivre font de même qu'une maladie finit plûtôt, ou plus tard. Enfin *la maniere dont une maladie se doit terminer*, si elle finira peu à peu, ou tout d'un coup, par une coction lente des humeurs, ou par une crise, ou supposé que le malade meure; s'il mourra par l'oppression ou par la dissipation de ses forces, tout cela, dis-je, se conoît par avance, en examinant l'état de la maladie & celui du malade. Si la maladie a un mouvement lent, il y a de l'apparence que les humeurs se cuiront peu à peu; mais si son mouvement est promt & violent, elle pourra se terminer par une crise. On juge d'ailleurs qu'il y aura bien-tôt crise lors qu'a l'approche des jours marquez pour cela le malade se trouve plus inquiet qu'à l'ordinaire, & que les accidens semblent augmenter, &c. On prédit même l'espece de la crise par l'examen de quelques accidens particuliers. Si le pouls est grand & promt, & qu'il soit en même temps mol & ondoyant, la crise se fera par une sueur. Si le ventre est élevé & fait beaucoup de bruit, elle se fera par une diarrhée. Si le malade a une grande rougeur au visage, ou s'il croit voir quelque chose de rouge, quoi qu'il n'y ait rien de semblable devant lui, il aura bien-tôt une hémorrhagie critique. Galien faisant un jour attention à ce dernier signe, qui a été marqué par Hippocrate, trouva par là une occasion de se faire beaucoup considerer à Rome. Un jeune homme étant dans le cinquiéme jour d'une maladie aigue, alloit être saigné par l'avis de ses Médecins, si nôtre Auteur qui survint ne s'y fût opposé. Les indications, leur dit il, que vous avez suivies pour vous déterminer à faire une saignée sont fort justes; vous avez raison de croire que ce malade a trop de sang; mais vous ne prenez pas garde que la nature est sur le point de faire d'elle même ce que feroit l'ouverture de la veine. Comme Galien parloit encore, le jeune homme se leva tout d'un coup, & voulut se jetter hors

du

du lit criant qu'il voyoit au plancher un ſerpent rouge qui s'approchoit de lui. Les autres Médecins ne faiſant pas plus de conte de ce nouvel accident, que de l'avertiſſement de Galien, perſiſtoient toujours à ſoûtenir la néceſſité de la ſaignée; mais le ſang que le malade commença, en ce même moment, à perdre leur fit conoître que nôtre Auteur étoit plus ſavant qu'eux. Ce qui le porta à faire ce prognoſtique c'eſt qu'il avoit obſervé que le malade avoit une rougeur, qui tenoit depuis le côté droit du nez juſques à la joüe, & qui alloit toujours en augmentant par rapport à l'éclat de la couleur, ce qu'il prit pour un indice certain d'une hémorrhagie par la narine du même côté. Cet indice fut encore plus fortement confirmé par le ſerpent rouge que le malade avoit crû voir. Galien ajoûte que l'hémorrhagie fut ſi grande qu'il fallut quelque temps après travailler à l'arrêter. Pour ce qui eſt des ſignes qui font conoître ſi l'on mourra par épuiſement, ou par oppreſſion, ils ſe tirent particulierement de l'état où ſe trouve le malade, & de la nature de la maladie. Si un malade a été long-temps languiſſant; s'il a eu quelque grande hémorrhagie, ou diarrhée; s'il n'a pas pris de la nourriture, &c. & qu'il y ait d'ailleurs des ſignes de mort, il peut mourir par épuiſement; mais ſi un malade menacé de mort prochaine n'a point été affoibli par des évacuations de cette ſorte, ou qu'il ſoit dans le commencement de ſa maladie, il eſt aiſé de voir qu'il meurt par oppreſſion.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

Voila pour les trois ſortes de ſignes prognoſtiques dont on a parlé. Nôtre Auteur en faiſoit encore trois autres eſpeces, par rapport à trois autres choſes qui ſont auſſi la matiere de tous les prognoſtiques. *Il y a*, dit-il, *trois ſortes de ſignes prognoſtiques. Les uns regardent la coction, ou la crudité des humeurs, les autres la mort, ou la guériſon du malade; les troiſiémes ſont pour les criſes en particulier.* Tous les prognoſtiques en géneral ſe tirent de trois ſources differentes; là premiere ſont les trois ſortes de *facultez*, ou *d'actions*, c'eſt à dire, l'action vitale, & l'action animale; la ſeconde ſont *les excremens*, ou les choſes qui ſortent du corps; la troiſiéme ſont les *qualitez changées*. Nous ne ferons pas ici un détail de tout ce que Galien dit à l'égard de ces divers ſignes, & de leurs diverſes ſources. Nous ſupprimerons premierement tout ce qui concerne les ſignes tirez des excrémens, qui ſont ceux qui indiquent principalement la *coction*, & la *crudité*; & nous ne parlerons point des *criſes*, ni des *jours critiques*, parce que nôtre Auteur ne s'éloigne point à cet égard de ce qu'enſeigne Hippocrate, & que l'on a vû aſſez au long dans la premiere partie de cette Hiſtoire. Par la même raiſon nous ne dirons rien non plus des prognoſtiques tirez des qualitez changées, ni de ceux que fourniſſent l'action naturelle, & l'action animale; en ſorte qu'il ne nous reſtera que les ſignes qui ſe tirent de l'action, ou de la faculté *vitale*, dont la bonne, ou la mauvaiſe diſpoſition ſe découvre principalement par *le pouls*. Nous ſommes d'autant plus obligez de parler du pouls, qu'Hippocrate n'a touché cette matiere que fort ſuperficiellement, & qu'au contraire Galien l'a traitée à fond. Le *pouls* eſt, ſelon lui, *une action particuliere du cœur, & des arteres, qui ſert à entretenir la chaleur du corps.* Il décrit ailleurs plus particulierement le pouls, endiſant que le pouls eſt un mouvement du cœur, & des arteres; qui ſe fait lors que le cœur, & conſequemment les arteres, ſe dilatent, & ſe reſſerrent ſucceſſivement, & cela par une même vertu, qui venant du cœur ſe communique en ſuite aux tuniques des arteres; d'où il s'enſuit qu'il y a dans le pouls deux mouvemens oppoſez, l'un qui eſt la *diaſtole*, ou la dilatation, l'autre la *ſyſtole*, ou la contraction, & que ces deux differens mouvemens ſont ſuivis chacun d'un repos,

Unable to display this page

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

apperçoit, ou l'on distingue deux coups, dont le dernier est plus vîte que le premier. Le pouls *dicrotus*, c'est à dire, qui frappe deux fois, à peu près comme un marteau que l'enclume renvoye, & qui retombe presque en même temps par son propre poids, en sorte qu'il frappe deux coups pour un. Le pouls *ondoyant*, dans lequel l'artere ne s'éleve pas tout à la fois, mais le commencement s'éleve premierement, puis le milieu, & ensuite la fin, à peu près comme font les ondes. Le pouls *vermiculant*, & le pouls *formicant* sont ainsi appellez par rapport à la marche des vers, & des fourmis; ces pouls ne different de l'ondoyant que du moins au plus. Le pouls *tremblant*, & *palpitant* est celui où l'artere tremble, & palpite. Le pouls *convulsif* dépend de la tension de l'artere qui se roidit, & qui est comme une corde que l'on auroit fortement tendue. Le pouls *serrin* frappe les doits plus sensiblement en quelques endroits qu'en d'autres, comme si l'artere étoit disposée en forme de scie. Enfin le pouls *dardant* est ainsi appellé parce que l'artere s'éleve comme en pointe, & frappe fortement, & promptement les doits. *L'ordre* se rencontre toujours dans les pouls égaux. Mais il n'en est pas de même des pouls inégaux; quelques-uns ce ces pouls observent un certain ordre dans leur inégalité; les autres n'en observent aucun. Ce qu'on appelle 12 *Cadence*, par rapport au pouls, c'est la proportion que l'on remarque dans l'ordre que tiennent les deux sortes de mouvemens de l'artére, & des intervalles qui les suivent; & cela par rapport au tempérament, à l'âge, & au sexe des personnes. Un enfant, par exemple, & une femme n'ont pas le battement de leur pouls réglé comme une grande personne, & comme un homme. Le pouls d'un homme bilieux est different de celui d'un homme phlegmatique. Il s'ensuit de là que tant que le pouls observe dans ses battemens la juste mesure qui convient au tempérament, à l'âge, &c. il est en sa cadence naturelle; mais lors que l'on n'y remarque plus cette même mesure, comme lors que le pouls d'un enfant bat à la maniere de celui d'un vieillard, ce pouls sort de la cadence.

Après avoir parlé des differences des pouls, il faut dire un mot des *causes* de ces differences. Elles se tirent principalement de *la faculté vitale*, de *la disposition de l'organe*, c'est à dire, de l'artere, & de *l'usage naturel du pouls*, qui est, comme on l'a remarqué, de communiquer de la chaleur au corps, d'éventer, pour ainsi dire, le sang, & de le décharger de ses excrémens fuligineux. La faculté est, ou forte, ou foible, ou médiocre; l'artere est, ou molle, ou dure où elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; l'usage du pouls augmente, ou diminue, ou ne change point. Selon ces principes il est aisé de voir que si la faculté se trouve forte elle produit un pouls véhément, ou fort; si elle est foible elle donne un pouls languissant, qui peut être en même temps petit, & tardif, ou fréquent. Si l'artere est molle, le pouls sera mol, & pourra être en même temps grand, & vîte, ou rare; si elle est dure le pouls sera nécessairement dur, & il peut se faire qu'il sera d'ailleurs petit, & tardif. Si l'usage, ou la nécessité, du pouls augmente, c'est à dire si la chaleur du sang, & de tout le corps est plus grande qu'il ne faut, &c. le pouls devient premierement grand, & si cela ne suffit pas pour le raffraichissement du sang, le pouls se rendra en même temps vîte, & fréquent; mais si la chaleur, & par conse-

12 *Rhythmus.* Ce terme qui est emprunté de la Musique, est aussi de l'invention d'Hérophile, comme on l'a remarqué dans la seconde Partie.

conſequent l'uſage, diminuent, on aura un pouls plus rare, & en ſuite plus tardif, & moins grand. S'il arrive que la faculté étant robuſte, ou foible, l'uſage augmente, ou diminue, à proportion, & en même temps; & enfin ſi la diſpoſition de l'artere ſe trouve telle qu'elle concoure avec la faculté, & l'uſage, le concours de ces trois cauſes des differences des pouls fait un grand nombre de combinaiſons des pouls ſimples dont on vient de parler. A l'égard des pouls inégaux, ils ſont cauſez par la foibleſſe de la faculté, & par la mauvaiſe diſpoſition de l'organe. La faculté ſe trouve forte, ou foible par ces deux cauſes; tantôt elle eſt accablée par l'abondance des humeurs, & par leur corruption; tantôt elle eſt comme diſſipée, ou épuiſée par l'intempérie du corps, par la véhémence, ou par la longueur d'une maladie, par des évacuations trop abondantes, par l'abſtinence, par les paſſions, &c. Lors que la faculté eſt accablée, ou oppreſſée elle produit des pouls inégaux, mais qui ne laiſſent pas d'être quelquefois grands, & véhemens; au lieu que ſi elle eſt épuiſée, le pouls devient premierement petit, languiſſant, fréquent; & ſi l'epuiſement eſt grand le pouls devient encore inégal. Pour ce qui eſt de l'organe, c'eſt à dire, de l'artere, elle devient mal diſpoſée par compreſſion, par obſtruction, par replétion. La compreſſion ſe fait par une inflammation, & par une tumefaction des parties contigues à l'artere; l'obſtruction ſe forme par quelques humeurs groſſieres, & gluantes qui s'engagent dans l'artere, & qui empêchent le cours du ſang, & des eſprits; la replétion dépend d'une trop grande abondance, ou d'une plenitude, de ſang, ſoit dans les veines, d'où s'enſuit auſſi la compreſſion des arteres, ſoit dans les arteres elles-mêmes. C'eſt ſur ces deux principes, je veux dire ſur la foibleſſe de la faculté, & ſur l'inaptitude de l'organe que nôtre Auteur explique toutes les manieres de pouls inégaux dont nous avons parlé. Le pouls appellé *myurus*, & toutes les eſpeces de pouls défaillans, ſont une ſuite de la foibleſſe de la faculté. Le pouls *intermittent* vient en partie de cette même foibleſſe, & en partie de l'obſtruction, ou de la compreſſion de l'artere. On ſe contentera de ces deux exemples par leſquels le lecteur pourra juger de la maniere dont Galien s'y prenoit pour expliquer les autres irrégularitez de pouls.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

Juſques ici nous avons vû quelles ſont les premieres cauſes des pouls, & de leurs variations. Il faudroit entrer dans le détail des autres cauſes que nôtre Auteur appelle ſecondes, & qui contribuent de leur côté aux variations dont il s'agit. Mais, pour abreger, on ſe contentera de les indiquer. Ces cauſes ſont, ou 13 naturelles, ou non naturelles, ou contre nature. Les cauſes naturelles du pouls ſont le tempérament, l'âge, & le ſexe. Les cauſes non naturelles ſont l'air, le boire, & le manger; l'exercice, & le repos; le ſommeil, & les veilles; ce qu'on retient dans le corps, & ce qui en ſort, & enfin les paſſions. Les cauſes contre nature ſont les maladies, leurs cauſes, & leurs ſymptomes. Il eſt aiſé de juger que toutes ces choſes changent le pouls, & comment elles peuvent le changer, ſelon les principes de Galien.

Il ne nous reſte plus qu'à voir de quelle maniere il tiroit des ſignes prognoſtiques des differentes eſpeces de pouls. L'importance de ces ſignes ſe fera d'abord ſentir, ſi l'on conſidere que l'on a par le moyen du pouls

13 Voyez la note qui eſt au bas de la page, dans ce même chapitre, à l'endroit où nous avons parlé des *cauſes* des maladies.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

des indices certains de la force, ou de la foibleſſe de la faculté vitale, & par conſéquent de ce que l'on peut eſperer, ou craindre touchant la vie, ou la mort d'un malade. Galien diſoit premierement, par rapport aux plus ſimples differences des pouls, que *la grandeur* du pouls, accompagnée de véhémence, marque la vigueur de la faculté, & que ſi le pouls eſt d'ailleurs mol cela vient de ce que l'artere eſt molle; mais que s'il n'y a ni véhémence ni molleſſe, la grandeur ſeule déſigne que l'uſage eſt augmenté, c'eſt à dire, que la chaleur du ſang eſt plus grande qu'à l'ordinaire. Il remarquoit enfin que cette même grandeur, lors qu'elle vient de cauſe externe, comme de s'être échauffé immédiatement auparavant par quelque exercice, il remarquoit, dis-je, qu'en ce cas cette grandeur dure peu, au lieu que ſi elle eſt l'effet d'une maladie elle ſubſiſte long-temps. *La petiteſſe* avec langeur eſt, ſelon lui, une ſuite de la foibleſſe de la faculté; & la petiteſſe avec dureté vient de la diſpoſition de l'artere qui ne peut pas ſe dilater ſuffiſamment; mais s'il n'y a ni langeur, ni dureté c'eſt ſigne que l'uſage eſt diminué. *La viteſſe* indique, ou la faculté robuſte, ou la molleſſe de l'artere, ou même l'uſage augmenté; mais elle ne dépend jamais de la ſeule augmentation de l'uſage; car en ce dernier cas, ou la grandeur ſe joint à la fréquence, ſi les forces ſont grandes, ou la fréquence ſe trouve ſeule, ſans grandeur, s'il y a quelque defaut de la part de la faculté, ou de l'organe. Car quoi que l'uſage augmente le pouls ne ſe fait pas grand lors que la faculté y repugne, mais la fréquence ſurvient pour ſuppléer à la grandeur; c'eſt pourquoi la fréquence ſans grandeur marque une maladie chaude qui a épuiſé les forces; & quant au défaut de l'organe qui eſt en obſtacle à la grandeur c'eſt la dureté, qui ſe conoît par le toucher. *La tardiveté,* ſi elle eſt ſeule, indique l'uſage diminué; ſi elle eſt avec dureté elle dure long-temps; & ſi elle eſt avec langueur, c'eſt ſigne que les forces ſont abbatues. *La frequence* qui vient de l'uſage augmenté, dans les fiévres ardentes, eſt moins dangereuſe que la tardiveté qui ſuit les maladies froides; mais celle qui eſt une ſuite de la faculté débile, laquelle ne peut pas produire des mouvemens grands, & prompts, & qui eſt d'ailleurs jointe à la foibleſſe, & à la petiteſſe, eſt beaucoup plus pernicieuſe, & marque la défaillance prochaine. Quant à celle qui vient de l'organe qui ne peut pas s'étendre comme il faut, ſi on la compare avec *la rareté* qui procede de l'uſage diminué, ou avec la molleſſe de l'organe, elle paſſe auſſi pour plus mauvaiſe. A cela près la rareté eſt toujours ſuſpecte dans les maladies; & quand elle eſt aſſociée avec la petiteſſe, elle eſt mortelle, parce qu'elle déſigne un grand refroidiſſement du cœur. *La véhémence* eſt toujours attribuée à la vigueur de la faculté; plus le pouls eſt véhement plus il marque de forces, & par conſéquent il ſert de garant pour l'heureuſe iſſue d'une maladie. Néanmoins ſi cette véhémence paſſe les bornes, elle ne marque pas tant la vigueur de la faculté que les efforts que fait la nature pour ſe défaire de quelque matiere irritante. *La langueur* annonce toûjours foibleſſe de la faculté, & lors que la faculté ſe trouve un peu plus épuiſée cette langueur ſe change en petiteſſe. *La molleſſe* indique ordinairement l'humidité de l'artere; & lors qu'elle eſt exceſſive elle accompagne, ou elle préſage des maladies ſoporeuſes, des hydropiſies, & autres maux qui viennent de la ſuperfluité des humeurs pituiteuſes, & aqueuſes. *La dureté* eſt un indice de ſechereſſe, d'aſtriction, & de tenſion; la ſechereſſe eſt un ſigne de fiévre ardente, ou hectique, de mélancholie, &c. la tenſion eſt cauſée par des convulſions, des inflammations, des ſcirrhes des viſceres, &c.; la moleſſe a ordinairement

avec

avec elle la grandeur, la tardiveté, & la rareté, comme la dureté a la petiteſſe, la célérité, & la frequence. *Depuis l'An exl de J.C. juſques à l'An cc.*

Quant aux prognoſtiques tirez de l'inégalité du pouls, comme les cauſes de cette inégalité dépendent en partie de la faculté, & en partie du défaut de l'organe, lequel défaut conſiſte, comme on l'a dit, en une obſtruction, une compreſſion, ou une plénitude, ces trois choſes ſont plus, ou moins fâcheuſes par rapport à leur grandeur, à leur matiere, & au lieu qu'elles occupent. Une grande obſtruction, une grande compreſſion, & une grande plénitude ſont plus dangereuſes qu'une petite; celles qui ſont produites par des humeurs groſſieres, & gluantes ſont plus difficiles à ſurmonter que celles qui ſont produites par le ſang; enfin les obſtructions, les compreſſions, & les plénitudes, qui affectent les grandes arteres, voiſines du cœur, ſont beaucoup plus à craindre que celles qui occupent les petites arteres des extrémitez. Il faut faire à peu près le même raiſonnement à l'égard de la faculté; comme elle ſe trouve débile par oppreſſion, ou par épuiſement, l'inégalité de pouls qui vient de la premiere cauſe n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence que celle qui part de la derniere; parce qu'on eſpere que la faculté ſe débarraſſant de ce qui la charge le pouls ſe rétablira; au lieu que ſi la faculté eſt épuiſée, elle ne peut pas ſi aiſément ſe remettre. Le pouls appellé *myurus*, eſt une marque de cet épuiſement. Le pouls *intermittent* peut dépendre de l'une, ou de l'autre de ces deux cauſes. Le *manquement total* du pouls eſt un indice de défaillance, ou de mort. Le pouls *dicrotus*, ou qui frappe deux fois, déſigne, ou une intempérie inégale du cœur, ou une abondance de vapeurs fuligineuſes; mais il marque en même temps que la faculté eſt forte, & qu'il y a quelque reſiſtance de la part de l'artere. Le pouls *ondoyant* accompagne les fiévres pituiteuſes, ou s'il paroît tel dans une fiévre aigue c'eſt un préſage de ſueur, ſuppoſé qu'il ſoit en même temps élevé & fort. Les pouls *vermiculans*, & *formicans* marquent la molleſſe, ou la flaccidité de l'artere, & en même temps la foibleſſe de la faculté, c'eſt pourquoi ils ſuivent les grandes évacuations, & lorſqu'ils paroiſſent dans les fiévres qui ont cauſé un grand épuiſement par leur durée, ils ſont des préſages de mort. Les pouls *caprizant* indique l'embarras, & la force de la faculté, qui fait tous ſes efforts pour ſe dégager. Le pouls *en maniere de ſcie* déſigne une grande inflammation, & une tenſion inégale de l'artere. Le pouls *tremblant* accompagne les grandes foibleſſes. Le pouls *convulſif* eſt fort dangereux s'il ſe rend tel après de grandes évacuations, mais il n'eſt pas ſi mauvais au commencement d'une maladie. Enfin le pouls *dardant* eſt un indice de grande inflammation, mais il marque d'ailleurs des forces de la part de la faculté, ou de la nature.

Voila un extrait fort abregé de ce que Galien dit de plus remarquable touchant le pouls dans ſeize, ou dix-ſept livres qu'il a écrit ſur cette matiere ſeule Il l'a traitée ſi amplement, & avec tant d'exactitude, ou de ſubtilité, que cela a fait croire qu'une bonne partie du détail, où il entre à cet égard, vient plus de ſa méditation, ou de ſon calcul, que de ſes obſervations. C'eſt la penſée de quelques modernes; & il ſemble que nôtre Auteur, en convienne lui-même en quelque maniere, ou du moins qu'il ait ſenti ce qu'on pouvoit lui objecter touchant la difficulté, ou l'impoſſibilité qu'il y a d'apprendre a bien diſcerner toutes les differences de pouls, dont il fait mention, lorſqu'il dit, *qu'il faut toute la vie d'un homme, pour en acquerir une conoiſſance entiere. Néanmoins*, ajoûte-t-il, *la pratique, & l'exercice aſſidu, vous en apprendront aſſez, pour en tirer une grande utilité, quoi que vous ne poſſediez pas parfaitement tout ce qu'il faudroit ſavoir ſur ce ſujet.*

CHAPITRE

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

CHAPITRE IV.

Maximes générales concernant la Pratique de Galien, ou ſa méthode de traiter les maladies; avec quelques réflexions ſur la difference qu'il y a entre ſon ſyſtéme, & celui d'Hippocrate.

APrès avoir vû ce que c'eſt que les maladies, leurs cauſes, leurs ſymptomes, & leurs ſignes, nous venons enfin à la *méthode* que l'on doit ſuivre pour les traiter. Cette méthode eſt établie ſur ces deux maximes fondamentales que l'on a déja rapportées ci-devant, que la maladie, qui eſt quelque choſe de contraire à la nature, doit être ſurmontée par ce qui eſt contraire à la maladie elle même, & que la nature doit être conſervée par ce qui a du rapport avec la nature. C'eſt de ces deux maximes que naiſſent les *indications*, qui ſont la baſe de toute la pratique de la Médecine. Ce que Galien appelloit *indication*, eſt [1] *une inſinuation*, pour ainſi dire, *de ce qui doit être fait par rapport à quelque choſe, tirée de la propre nature, ou du propre état de cette choſe.* Les deux maximes que l'on a poſées fourniſſent, ſelon nôtre Auteur, deux indications générales, dont la premiere eſt priſe de *l'affection contre nature*, laquelle affection indique, ou demande, qu'on l'ôte, c'eſt à dire, qu'on la ſurmonte; la ſeconde ſe tire de *la conſtitution naturelle*, & *des forces*, qui inſinuent qu'on les conſerve. Il y a, comme on l'a remarqué ci-devant, trois ſortes d'affections contre nature, la *maladie*, la *cauſe*, & le *ſymptome*. De ces trois la maladie étant la principale, ou étant premierement, & par elle même contraire à la ſanté, c'eſt *la maladie* que l'on ſe propoſe de guérir, & par conſéquent c'eſt elle qui fournit proprement la principale indication curative, laquelle, comme on l'a dit, ſe tire de ce qui eſt contraire, ou oppoſé à la maladie. Que ſi l'on employe quelquefois des choſes ſemblables, & non des contraires, c'eſt à dire, ſi l'on employe un remede chaud dans une maladie chaude, cela arrive ainſi par accident, par l'intervention de quelqu'autre choſe qui eſt directement oppoſée à la maladie. Au reſte, il faut prendre garde que l'agent ſoit proportionné au patient, & que les contraires dont on ſe ſert le ſoyent dans un degré, égal au degré de la maladie, de peur que s'ils ſont trop foibles, ils ne ſervent de rien, & s'il ſont trop forts, ils n'aillent à l'excès oppoſé. C'eſt à dire, que ſi un remede que l'on employe dans une intemperie chaude, ſe trouve trop froid, il ne corrige pas ſimplement cette intemperie, mais il produit une intempérie froide, qui eſt l'excès oppoſé, & qui n'eſt pas moins contre nature, que celui qu'on a voulu corriger. Il faut encore remarquer que les contraires, dont il s'agit doivent être employez par degrez, parce que la nature ne ſupporte pas les changemens ſubits; en ſorte qu'il faut commencer par les plus foibles, & ne venir pas tout d'un coup aux plus forts. D'ailleurs comme il y a pluſieurs genres de maladies, il y a auſſi divers genres de remedes, une maladie ſimple indique un remede ſimple, une maladie compoſée, ou compliquée veut un remede compoſé, ou qui ſerve à diverſes fins; mais

[1] Le raiſonnement agit ſeul dans l'indication, l'expérience n'y a nulle part, comme Galien le marque lui même.

mais il faut obſerver qu'en cette rencontre, c'eſt à dire, en cas de complication, il faut premierement s'attacher à la maladie principale, ou à celle qui en cauſe d'autres, & qui empêche, tant qu'elle ſubſiſte, que les autres ne puiſſent être guéries. Cette regle doit toûjours être ſuivie, ſi ce n'eſt en quelques cas, où le Médecin eſt contraint de pourvoir à la maladie qui preſſe le plus, ou qui met le malade, en plus grand danger, comme lorſqu'il y a de la malignité dans une maladie; lorſqu'elle attaque quelques parties conſiderables, ou qu'elle empêche quelque action principale. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Mais quoi que la premiere indication curative ſe tire de la maladie, comme on ne peut pas guérir parfaitement cette maladie tant que *ſa cauſe* ſubſiſte, il faut néceſſairement commencer la cure en ôtant, ou en ſurmontant cette cauſe. Et s'il y a pluſieurs cauſes, il faut les ôter l'une après l'autre, chacune dans leur ordre; ſur quoi Galien avertit, que l'on doit commencer par celle qui eſt, pour ainſi dire, née la premiere, mais qui ſe trouve la derniere, en procedant par la méthode analytique. Cette maxime eſt ſur tout néceſſaire à l'égard de *la précaution*, par laquelle on s'attache à éloigner les cauſes des maladies, ſoit pour empêcher par ce moyen que les maladies ne naiſſent, & qu'elles ne prennent accroiſſement, ſoit pour pouvoir les guérir plus aiſément dès qu'elles ſont formées.

Les *ſymptomes*, conſiderez comme tels, ne demandent point de cure particuliere, parce que la maladie, de laquelle ils dépendent, étant ſurmontée, ils diſparoiſſent en même temps. Néanmoins il arrive quelquefois que le Médecin, eſt contraint d'abandonner la maladie, pour courir au ſymptome, lorſque le ſymptome peut produire une plus grande maladie, que celle qu'il accompagne, ou lorſqu'il abbat conſiderablement les forces. Mais il faut remarquer, que dans le premier de ces deux cas le ſymptome eſt conſideré comme une cauſe, & que dans le ſecond ce n'eſt pas du ſymptome qu'eſt tirée l'indication, mais des forces.

En effet *les forces*, & *la conſtitution naturelle du corps*, ſont la ſeconde ſource d'où nous avons dit que ſe tirent les indications. A l'égard des *forces* elles n'enſeignent pas ce qu'il faut faire pour guérir une maladie; elles n'indiquent pas non plus la qualité des remedes qu'il y faut employer, mais elles en reglent la quantité. Lors, par exemple, qu'elles ſont trop foibles, elles diſſuadent l'uſage d'un remede vigoureux que la grandeur d'une maladie demanderoit d'ailleurs néceſſairement. C'eſt pourquoi Galien dit que l'*indication vitale*, ou l'indication tirée des forces (car des forces dépend la vie) doit être la premiere de toutes les indications, & aller devant l'indication curative. Selon cette maxime, il faut avant toutes choſes examiner ce que les forces d'un malade peuvent ſupporter, & l'on eſt ſouvent obligé de donner des remedes, qui ſont contraires au but que l'on ſe propoſe dans la cure d'une maladie, lorſque l'état des forces l'indique. Cela eſt d'autant plus néceſſaire, que les remedes ne peuvent produire leur effet que par l'aide des forces du malade, qui doivent être tellement ménagées qu'elles puiſſent reſiſter à la maladie, & ſubſiſter pendant tout ſon cours. Cette maniere de conflict qu'il y a quelquesfois entre deux indications, & la contra-indication donne beaucoup de peine au Médecin, mais il faut, comme on l'a dit, qu'il ſuive celle qui preſſe le plus. Sous la *conſtitution naturelle du corps*, on comprend le tempérament, la coûtume, l'âge, le ſexe des perſonnes, & l'état de chaque partie. Toutes ces choſes, auſſi bien que les forces, fourniſſent chacune des indications particulieres, pour leur conſervation. Le tempérament, ſoit naturel, ſoit acquis, demande qu'on y ait égard dans la cure d'une

Unable to display this page

Toutes les indications, de quelque nature qu'elles soient, se rempliſſent par la *Diete*, la *Pharmacie*, & la *Chirurgie*; qui ſont les trois moyens generaux que les Médecins employent pour ſecourir les malades. Il y auroit bien des choſes à dire ſur la maniere dont Galien s'y prenoit à cet égard; mais comme il ſuivoit les principales maximes qu'Hippocrate avoit enſeignées ſur le même ſujet, on renvoye le Lecteur à ce qui a été dit ci-deſſus touchant la pratique de ce dernier. On remarquera ſeulement en peu de mots, premierement à l'égard de la Pharmacie, que comme cette partie de la Médecine avoit été fort cultivée, depuis le temps d'Hippocrate, juſques à celui de Galien, les médicamens, tant ſimples que compoſez, s'étoient beaucoup augmentez. C'eſt ce que l'on peut recueuillir de ce que nous avous dit dans le livre précedent, & qui eſt en partie tiré de œux que Galien lui même avoit écrit ſur cette matiere. Ces livres ſont en grand nombre. Il y en a pluſieurs ſur les proprietez des *médicamens ſimples*; & il y en a encore davantage ſur la *compoſition des médicamens*. Mais il ne faut pas oublier de remarquer, à l'égard des médicamens en géneral; que les proprietez que Galien leur attribue ſont tirées des qualitez appellées *premieres*, le chaud, le froid, le ſec, & l'humide, & que chacune de ces qualitez a, ſelon lui, quatre degrez; c'eſt à dire que ce qui eſt chaud, par exemple, l'eſt au premier, au ſecond, au troiſiéme, ou au quatriéme degré; la chicorée eſt froide au premier degré, le poivre eſt chaud au quatriéme. C'eſt, ſelon nôtre Auteur, par ces qualitez & par leurs differentes combinaiſons que la plus part des médicamens operent; & quoi qu'il reconoiſſe qu'il y a des médicamens aigres, ſalez, acres &c. il tâche de prouver que ces dernieres qualitez dépendent des premieres; en ſorte que le ſalé, par exemple, a la chaleur pour principe de ſa ſalure, que l'amer dépend du ſec, que l'acre eſt très chaud, que l'aigre eſt froid &c. Il remarque en ſecond lieu que tout ce qui eſt chaud, froid, &c. eſt tél, ou *actuellement*, ou *en puiſſance*; la glace eſt froide actuellement, la mandragore, ou la cigue, ſont froides en puiſſance; le feu eſt chaud actuellement, le poivre l'eſt en puiſſance. Les matieres qui n'agiſſent point par les qualitez que l'on a déſignées, agiſſent *par toute leur ſubſtance*. Tels ſont les remedes appellez *ſpecifiques*, & certains *poiſons*, & *contrepoiſons*. Tels ſont encore les *purgatifs*; ils agiſſent par une proprieté particuliere de toute leur ſubſtance, en attirant chacun une certaine humeur, comme cela a été expliqué dans la Médecine d'Hippocrate. Il a été néceſſaire de toucher ce qui regarde ces diverſes manieres dont les médicamens operent, parce qu'il n'y a rien de plus ſouvent rebattu dans les livres des anciens Médecins.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An ce.

La Chirurgie avoit auſſi été pouſſée un peu plus loin, par rapport au temps d'Hippocrate. L'on en peut juger par ce que nous avons dit ſur ce ſujet dans la fin de la ſeconde Partie, en parlant de *Celſe*, qui vivoit déja plus de cent cinquante ans avant Galien. Au reſte ce dernier exerçoit lui même la Chirurgie, auſſi bien que tout le reſte de la Médecine. Nous avons encore pluſieurs de ſes livres concernant la Chirurgie en particulier, ſans conter ce qu'il enſeigne ſur le même ſujet en d'autres endroits. Il parle même des cures chirurgicales qu'il a faites, comme nous l'avons vû dans ſa vie.

Après avoir fait ces trois, ou quatre remarques ſur la Pharmacie & ſur la Chirurgie de Galien, nous n'avons plus qu'un mot à dire ſur l'uſage qu'il faiſoit des remedes generaux les plus communs, tels que ſont la *ſaignée*, les *ventouſes*, la *purgation*, les *ſomniferes*, & les autres que nous avons ſpécifiez dans la pratique d'Hippocrate. Galien ſuivoit cet ancien Médecin à l'égard de l'em-

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

ploy de tous ces remedes, ou du moins il retenoit ſes principales maximes. Toute la difference qu'il y avoit, premierement à l'égard de la *ſaignée*, c'eſt qu'il ſemble que Galien pratiquoit un peu plus ſouvent ce remede qu'Hippocrate. Il pouvoit ſuivre en cela les Médecins plus modernes, qui avoient rendu la ſaignée ſi commune, que Celſe diſoit, comme on l'a vû ci-deſſus, qu'il n'y avoit preſque point de maladie dans laquelle on ne ſaignât de ſon temps. Galien tiroit plus, ou moins de ſang, ſelon les forces du malade. Il croyoit qu'il eſt certaines occaſions où l'on en peut tirer juſques à ce que le malade tombe en défaillance; & il dit en avoir tiré dans un même jour juſques à ſix cotyles, c'eſt à dire cinquante quatre onces. Il tiroit cette quantité de ſang principalement dans les commencemens des fiévres aigues, lors qu'il y avoit plénitude d'un ſang boüillant, étant dans la penſée qu'en ces cas là il faut, le plûtôt qu'on peut, faire une grande évacuation d'un tel ſang pour arrêter promptement la fiévre. A cela près il ne conſeille pas de telles ſaignées; & il remarque même, pour détourner ceux qui voudroient faire ce remede ſans une neceſſité preſſante, ou ſans avoir bien examiné les forces, 2 qu'il a vû deux perſonnes qui en ſont mortes. Il eſt, dit-il, plus à propos de réiterer la ſaignée le même jour, ou les jours ſuivans, que de tirer trop de ſang d'une ſeule fois. Galien prenoit d'ailleurs toutes les precautions qu'Hippocrate avoit priſes pour ſaigner, & qu'il avoit tirées de l'âge, de la ſaiſon, du climat, des forces, du tempérament &c. mais il faiſoit encore beaucoup de fond ſur ce que lui indiquoit le pouls. Quand le pouls étoit vigoureux il tiroit plus hardiment du ſang, & en laiſſoit couler la quantité qu'il avoit jugée néceſſaire, tant que le pouls ſubſiſtoit dans la méme force. Lors qu'il s'agiſſoit d'une ſaignée ordinaire, il ſemble que le plus qu'il tiroit de ſang alloit à une livre & demie, c'eſt à dire dix-huit onces, & que le moins ne deſcendoit pas au deſſous de ſept, ou huit onces. Il rapporte lui même 3 l'exemple d'une femme qui n'avoit pas ſes ordinaires depuis huit mois, à laquelle il tira le premier jour une livre & demie de ſang, le ſecond, une livre, & le troiſiéme huit onces. C'eſt ici, à mon avis, le premier exemple que l'on ait de la quantité préciſe du ſang tiré par une ſaignée. Hippocrate, ni Celſe ne ſont point entrez dans ce détail, & Cælius Aurelianus, qui décrit ſi exactement tous les remedes des Médecins Méthodiques n'a jamais marqué la meſure, ou le poids du ſang qu'ils tiroient. Arétée eſt auſſi dans le même ſilence à cet égard; & l'on ne trouve aucun fragment des ouvrages des autres Médecins plus anciens que Galien, qui nous apprenne combien ils laiſſoient couler de ſang lors qu'ils ſaignoient quelcun. C'eſt ce que nôtre Auteur ſemble inſinuer lors qu'il dit au même endroit, *qu'aucun des Grecs n'a jamais parlé de livres ni d'onces*, ce qui ſe doit entendre par rapport au poids du ſang, que l'on peut tirer; autrement ce diſcours n'auroit point de ſens. Il y a de l'apparence que Galien ne faiſoit pour l'ordinaire guere plus de trois à quatre ſaignées. C'eſt ce que l'on peut inferer d'un paſſage où il dit 4 que ſi rien n'oblige à tirer tout d'un coup une grande quantité de ſang, il faut, par une premiere ſaignée, en tirer moins qu'il ne ſeroit néceſſaire ſi l'on vouloit tirer d'une ſeule fois la quantité que la maladie demande que l'on en tire. Il faut, ajoûte-t-il, faire en ſuite une ſeconde

2 *De curandi ratione per ſanguin. miſſion. cap.* 12.
3 *In lib. de morb. vulgar. 6. comment. 3. vers.* 29.
4 *De curat. per ſang. miſſ. cap.* 12.

conde saignée, & même, si l'on veut, une troisiéme. Il faisoit quelquefois les deux premieres saignées dans le premier jour; quelquefois il attendoit le second pour faire la seconde, & il tiroit encore du sang le troisiéme jour, même deux fois, si la nécessité le requéroit, comme on le recüeuille du passage que l'on vient de citer. Il tiroit du sang à toutes heures, de jour & de nuit; mais il prenoit pour cela le temps du plus grand relâche que la fiévre donnoit, & il observoit, autant qu'il étoit possible, que la digestion fût faite. Il avoit pour maxime de tirer du sang de la veine qui étoit du côté où l'on avoit du mal, ou qui y répondoit le plus directement. Il ouvroit toutes les veines qu'Hippocrate avoit ouvertes, & d'autres encore. Il ouvroit trois veines au pli du coude, celle qui est en dehors, celle qui est en dedans, & celle du milieu. Lors que ces veines n'étoient pas apparentes, il saignoit au milieu du bras. Il saignoit aussi au dessus de la main, entre les trois plus gros doits & les deux petits, aussi bien qu'entre le pouce & le doit suivant. Il saignoit encore vers les grands angles des yeux, & derriere les oreilles. Il ouvroit aussi les veines jugulaires, & même les arteres en diverses parties du corps. Il cautérisoit enfin, tant les veines que les arteres, lors qu'il étoit nécessaire. Il ne saignoit point les enfans avant l'âge de 5 quatorze ans; mais quand ils étoient un peu plus âgez il commençoit par leur tirer neuf onces de sang au plus, & s'il falloit venir à une seconde saignée, il la faisoit plus grande de quatre, ou cinq onces. Mais s'il craignoit de saigner les enfans, il ne se faisoit pas le même scrupule à l'égard des vieillards, supposé qu'ils fussent robustes. Les viües qu'il avoit pour saigner étoient les mêmes qu'Hippocrate s'étoit proposées; c'est à dire qu'il saignoit pour *diminuer la plénitude*, pour *faire diversion*, & pour *faire révulsion du sang*. Lors que la cacochymie se joignoit à la plénitude, ce qui indiquoit également la purgation & la saignée, il commençoit toûjours par la saignée.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An ccc.

On n'a rien de particulier à remarquer touchant l'usage que nôtre Auteur faisoit des *ventouses*, qui étoit le même qu'Hippocrate en avoit fait; & pour ce qui est des *sansues*, il ne paroît pas qu'il s'en servît. On peut voir là-dessus ce qui a été dit dans la seconde Partie, au sujet de la pratique de Thémison.

Nous n'avons pas non plus beaucoup de choses à dire sur *la purgation*, parce que Galien observoit aussi à cet égard les plus importans preceptes d'Hippocrate, avec beaucoup d'exactitude. Nous remarquerons seulement, que comme il saignoit principalement dans la vüe de diminuer la plénitude, il purgeoit pour *évacuer la cacochymie*. Il conoissoit d'ailleurs un plus grand nombre de purgatifs qu'Hippocrate n'en avoit conu, & il semble qu'il purgeoit plus souvent que cet ancien Médecin.

Les somniferes, & les *anodyns* étoient aussi en plus grand usage du temps de nôtre Auteur. Il enseigne lui même la maniere de faire le *Diacodion*, qui est un médicament fait avec la decoction de *pavot blanc* & le miel. Il décrit aussi diverses compositions où il entre de *l'opium*; mais il semble qu'il employoit plus souvent ces médicamens pour arrêter les fluxions & pour appaiser les douleurs, que pour remédier aux insomnies, qui sont un symptome des fiévres, & de plusieurs autres maladies.

5 Artémidore, qui vivoit à peu près du temps de Galien, dit que les Médecins ne saignent personne de deux âges, c'est à dire de deux fois sept ans, ou de quatorze ans, parce qu'à cet âge là on a plutôt besoin de sang qu'on n'en a du superflu. *Lib. 2. chap. 75.*

Depuis l'An cxl *de J. C. jusques à l'An* cc.

Galien ne donnoit pas plus souvent des *Sudorifiques*, du moins interieurement. 6 On trouve dans ses écrits quelques compositions en forme d'antidote, qui servent, dit le titre, pour exciter les sueurs; mais on ne voit point que nôtre Auteur les ait mises en usage pour procurer des sueurs critiques, & il ne propose aucun remede de cette nature dans sa méthode de traiter les maladies. Le moyen que l'on employoit le plus communément en ces temps-là pour faire suer c'étoit le *bain* & les frictions, remede que Galien pratiquoit fort, & avec lequel il guérissoit souvent des fiévres qui étoient causées par le froid, & des continues simples.

Il donnoit aussi quelquefois des *spécifiques*, témoin la cendre d'écrevices que l'on a dit qu'il employoit contre la rage; mais ce n'étoit que dans les maladies qui viennent de causes occultes, telle qu'est celle dont on vient de parler; car pour toutes les autres il s'en tenoit aux remedes que les indications ordinaires lui fourniſſoient.

On peut juger, par tout ce que nous avons dit de la Médecine de Galien dans les chapitres précedens & dans celui-ci, que cette Médecine avoit beaucoup de rapport avec celle d'Hippocrate. Il y a neanmoins en premier lieu, cette difference essentielle entre leurs deux systémes, que l'un n'est presque appuyé que sur *l'expérience*, & ne consiste qu'en des observations, au lieu que l'autre roule tout sur le *raisonnement*. La Médecine d'Hippocrate est un recueuil de ce que lui, ou d'autres ont vû, & sur quoi il raisonne peu, du moins le plus souvent; celle de Galien n'est presque autre chose qu'un tissu de raisonnemens & de disputes. Or comme il est plus aisé de se tromper en raisonnant qu'en faisant des expériences, les raisonnemens étant sujets a être contestez, au lieu que les experiences bien faites sont admises de tout le monde, il est arrivé que le systéme du premier a donné très peu de prise aux Médecins qui sont venus après lui, pendant que celui du dernier a été fort exposé à la censure. Pour entendre ce que nous venons de dire, il faut se ressouvenir de ce qui a été remarqué dans la premiere Partie; que les livres d'Hippocrate où il y a le plus de raisonnement ont été regardez déja anciennement, comme supposez. Quelques Auteurs modernes, qui prétendent que Galien ne s'est jamais éloigné des principes d'Hippocrate, veulent que le livre intitulé *de l'ancienne Médecine*, soit du nombre de ceux dont nous venons de parler. A cela près ils ne trouveroient pas leur conte, parce que l'Auteur de ce livre est d'un sentiment qui établit une seconde difference, entre, le systéme du premier de ces deux grands hommes & celui du dernier, qui ne frappe pas moins que celle que l'on a touchée. *Les Anciens*, dit l'Auteur dont il s'agit, *n'ont pas crû que le* sec, *le* froid, *le* chaud, *ou* l'humide, *ni aucune autre qualité semblable, causât quelque incommodité à l'homme; mais leur pensée a été, que ce qu'il y a de plus fort, ou d'excessif, en chacune de ces qualitez, & que la nature humaine ne peut point surmonter, est ce qui incommode; & c'est ce qu'ils ont tâché d'ôter, ou de corriger. Or entre les choses* douces *ce qui est* très doux *est le plus fort, comme entre les* ameres *& les* aigres, *ce qui est* très amer *&* très aigre; *en un mot ce qui tient le plus haut degré en chaque chose. Ce sont*, continue cet Auteur, *ces dernieres choses que les Anciens ont crû qui se trouvent dans le corps de l'homme, & qui lui sont nuisibles. En effet il se rencontre dans nôtre corps de* l'amer, *du* salé, *du* doux, *de* l'aigre, *de* l'âpre, *de* l'insipide, *& une infinité d'autres choses, qui ont diverses facultez, selon*

6 *De compos. medicam. local. lib. 8. chap. 7.*

ſelon qu'elles ſont abondantes, ou qu'elles ſont fortes. Ces differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne font de mal à qui que ce ſoit tant que les humeurs ſont mêlées, & que par ce mélange elles ſe temperent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs ſe ſéparent & qu'elles demeurent à part, alors leurs qualitez deviennent ſenſibles, & incommodes en même temps. On peut recüeuillir de ce paſſage que cet Auteur n'entendoit pas que les humeurs dont il parle agiſſent plutôt par leurs premieres qualitez qui ſont celles qu'il déſigne au commencement, que par les autres qu'il indique en ſuite. Bien loin de là, il dit un peu plus bas, *que ce n'eſt pas le* chaud *qui a une grande force, mais* l'aigre, l'inſipide *&c. ſoit dans l'homme, ſoit hors de l'homme; ſoit à l'égard de ce que l'on mange; ou de ce que l'on boit, ou de ce qu'on applique au dehors, de quelque maniere que ce ſoit*; & il conclud, *que de toutes les facultez il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que* le chaud, *& le* froid. Voila qui ne s'accorde pas avec le ſyſtéme de Galien, qui eſt preſque tout fondé ſur l'action des quatre qualitez premieres, le *chaud*, le *froid*, le *ſec*, & *l'humide*; & où les qualitez ſecondes, comme *l'aigre*, *l'amer*, &c. ne ſont regardées que comme des productions & des ſuites des autres. Cependant il n'y a point d'apparence que le livre en queſtion ſoit une piece ſuppoſée. On y reconoit trop ſenſiblement & le ſtile d'Hippocrate, & ſa maniere de raiſonner. Nous n'avons point de commentaire de Galien ſur ce même livre. Peut être n'en a-t-il point fait parce qu'il ne ſavoit comment concilier ce ſentiment d'Hippocrate avec le ſien, quoi qu'il ne manquât pas d'expédiens pour tirer cet ancien Médecin de ſon côté, lors qu'il le trouvoit à propos. Car il faut ſavoir que nôtre Auteur, quoi qu'il ſe diſe le ſeul qui ait bien entendu, & bien expliqué Hippocrate, ne laiſſe, pas de donner ſouvent à ſes paroles un ſens qu'elles n'ont point, comme on l'a déja remarqué ci-deſſus, & comme il ſeroit aiſé de le prouver. Mais quoi que ces deux illuſtres Médecins ne ſoient pas d'accord en tout, ils ne laiſſent pas d'être à pluſieurs égards dans les mêmes principes, comme on l'a remarqué ci-deſſus. Ils admettent tous deux le principe commun de la *Nature* & de ſes *facultez* attractrices, expultrices, &c. Ils conviennent pour ce qui regarde les *ſignes des maladies*, les *criſes* & les *jours critiques*. Enfin la *pratique* de l'un ſe trouve fort approchante de celle de l'autre, ce qui eſt le principal.

Depuis l'An exl de J. C. juſques à l'An cc.

Voila ce que l'on avoit à dire touchant le ſyſtéme de Galien. Les défauts que l'on y peut remarquer, ſi on l'examine par rapport à la Philoſophie Carteſienne, ou de celle de Démocrite, d'Epicure, & d'Aſclépiade, n'empêchent pas qu'on ne doive du moins convenir qu'il eſt fort ingénieux, & parfaitement bien ſuivi. 7 On y trouve d'ailleurs parmi quelques queſtions d'Ecole, que l'on peut laiſſer ſi on les juge inutiles, on y trouves dis-je, bon nombre de choſes qui ſervent beaucoup pour former un Médecin, & pour lui frayer le chemin à la pratique. Cela ſe découvriroit avec plus d'avantage pour nôtre Auteur, ſi, au lieu que nous nous ſommes contentez de donner une idée fort generale de ſa Médecine, nous avions fait un extrait de tous ſes ouvrages; mais cela auroit été trop long, & auroit d'ailleurs paſſé les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cette Hiſtoire. Nous avons même retranché tout ce qui regarde *la conſervation de la ſanté*, qui eſt un ſujet que Galien n'a pas traité moins amplement que le reſte de la Médecine, parce que ce qu'il dit ſe rapporte

7 *Vid. Conring. Introduct. in Art. Medic. chap. 2. paragraph* 16. *& potiſſimum Clariſſ. Schelhammeri additamenta in eundem paragraphum.*

Unable to display this page

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An ec.

Riolan pouvoit ajoûter à toutes ces preuves ce que dit Ciceron, 9 *que nous ne conoissons point nôtre corps, ni quelle est la situation, & la nature de ses parties; que les Médecins, qui ont eu interêt de conoître tout cela, ont ouvert des corps afin que l'on crût qu'ils s'étoient instruits par ce moyen. Mais, ajoute-t-il, les Empiriques soutiennent que l'on n'en est pas plus savant, parce qu'il se peut que les parties changent de nature dès qu'elles sont découvertes.* Le même Riolan ayant prouvé en géneral que les Médecins anciens disséquoient quelquefois des hommes, tâche de faire voir en particulier qu'Hippocrate, Aristote, & Galien en ont disséqué. Nous avons vû ci-devant que les raisons dont il se sert pour soutenir son sentiment, à l'égard des deux premiers, ne sont pas fort convaincantes. Il s'agit d'examiner s'il est mieux fondé en ce qui regarde Galien, pour lequel il a principalement entrepris de prouver le fait en question, contre quelques modernes qui ont soutenu le contraire. *C'est injustement*, dit-il, *que l'on accuse Galien de n'avoir jamais disséqué d'homme, & d'avoir enseigné l'anatomie du singe pour celle de l'homme. Je prouverois aisément par une infinité de passages de cet Auteur qu'il a disséqué des singes, & des hommes, mais qu'il n'a enseigné que l'anatomie de l'homme.* Il cite là-dessus deux, ou trois passages de Galien, par lesquels il paroit veritablement que celui-ci ne traite, ou dit ne traiter, que de l'anatomie de l'homme; & même il promet en un endroit de donner un jour séparément l'anatomie de divers autres animaux. Voici les propres termes de Galien dans ce dernier passage. 10 *Je n'ai pas fait dessein de marquer ici le nombre des lobes du foye des autres animaux, parce que je n'ai décrit jusques à present la construction particuliere d'aucun de leurs organes, si ce n'est en quelques endroits, où j'ai été obligé de le faire afin que l'on comprît mieux ce que je dis de l'homme. Mais, si je vis, je décrirai quelque jour la structure du corps des bêtes, & je ferai une anatomie exacte de toutes leurs parties, comme je fais maintenant* 11 *celle des parties de l'homme.* Le même Auteur cite enfin un autre passage de Galien où celui-ci dit, en parlant de quelques Anatomistes de son temps, *qu'il n'est pas surprenant s'ils se sont trompez, parce qu'ils n'ont disséqué que des cœurs, & des langues de bœufs, ne sachans point que ces parties ne sont pas les mêmes dans ces animaux qu'elles sont dans les hommes.* On peut bien juger que si Galien n'avoit pas examiné ces mêmes parties sur des hommes, il n'auroit eu garde de censurer ceux qui ne l'avoient pas fait. Le passage que nous avons rapporté cidessus, où le même Galien, après avoir loüé Hérophile de ce qu'il avoit appris l'anatomie en disséquant des hommes, ajoûte que *la plus part des autres Médecins*

---

9 *Corpora nostra non novimus, qui sint situs partium, quam vim quæque pars habeat ignoramus. Itaque Medici ipsi, quorum intererat ea nosse, aperuerunt ut viderentur; nec eò tamen, aiunt Empirici, notiora esse illa, quia fieri possit ut patefacta, & detecta mutentur.* Academic. Quæst. lib. 4.

10 *De usu part. lib. 6. cap. 4.*

11 Voici de quelle maniere Galien s'exprime dans la derniere période de son discours; ἐξηγησόμεθα ποτὲ καὶ τὴν ἐκείνων κατασκεύην, ἐπὶ λεπτὸν ὅπως κατατέμνοντες ὥσπερ καὶ τὴν ἀνθρώπων. L'interprete Latin traduit ces paroles mot à mot de cette maniere. *Illorum etiam constructionem membratim, quomodo nunc hominum, dissecantes, aliquo tempore expicabimus.* Riolan y change quelque chose; Voici sa version; *Illorum etiam constructionem membratim, quomodo nunc hominem dissecantes, aliquo tempore explicabimus*; par où il semble qu'il veüille insinuer que Galien disséquoit actuellement un homme dans le temps qu'il écrivoit ce que l'on vient de lire; mais il est aisé de voir qu'il ne s'agit dans ce passage que d'une dissection qui se fait avec la plume.

Médecins ne diſſéquoient que des bêtes, ce paſſage, dis-je, prouve auſſi qu'Hérophile n'avoit pas été tout à fait le ſeul qui eût diſſéqué des hommes. Si perſonne n'en avoit diſſéqué que lui nôtre Auteur, au lieu de ſes mots, *la plus part des autres Médecins*, auroit dit, *tous les autres Médecins*. Or ſi quelques Médecins de ſon temps faiſoient des diſſections de corps humains, il eſt fort probable qu'ayant autant d'ardeur pour l'anatomie qu'il paroit en avoir eu, il ne demeuroit pas à cet égard les bras croiſez tandis que les autres travailloient. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Je crois donc avec Riolan que Galien a pû diſſéquer des corps humains; mais il y a de l'apparence que ce n'a été que fort rarement qu'il l'a fait, & peut-être aſſez imparfaitement. Ce que l'on a dit au commencement de ce chapitre prouve que la choſe ne ſe pouvoit entreprendre qu'avec beaucoup de difficulté; & Galien le confirme lui-même par la peine qu'il ſe donne de parler de divers autres moyens par leſquels il juge que l'on peut apprendre l'anatomie. Il conſeille premierement 12 que l'on choiſiſſe cette eſpece de ſinges qui reſſemblent le mieux à l'homme; ou s'il ne s'en trouve pas il faut, *dit-il*, diſſequer de ceux qui ont comme une tête de chien, ou des 13 ſatyres, ou des lynx. Si l'on manque encore de ces animaux il faut prendre des ours, ou des lions, ou des belettes, ou des chats, parce que ces animaux ont des eſpeces de doits comme les hommes. *Il continue en ſuite de cette maniere.* Je n'ai jamais entrepris d'anatomiſer des fourmis, des couſins, ni des puces, ni aucun autre de ces menus inſectes; mai j'ai ſouvent diſſéqué des belettes, des rats, des ſerpens, & pluſieurs ſortes d'oiſeaux, & de poiſſons; par où j'ai appris qu'une même Intelligence a formé tous les animaux, & que chaque animal a le corps diſpoſé ſelon que ſon naturel le demande. Il paroit d'ailleurs que Galien diſſéquoit quelquefois des 14 *pourceaux*, & des *chevres*; il parle auſſi d'un 15 *élephant* qu'il avoit anatomiſé à Rome, ou dont il avoit diſſéqué quelques parties. On dira, ſans doute, que nôtre Auteur conſeilloit de commencer par diſſéquer des bêtes pour achever en ſuite de s'inſtruire ſur des hommes. Cela eſt vray; mais voyons de quelle maniere il parle de cette derniere affaire, 16 Je vous conſeille, *dit-il*, de vous bien exercer premierement ſur des ſinges, afin que ſi vous trouvez jamais quelques corps humain dont vous puiſſiez faire la diſſection, vous ſoyez en état de découvrir promptement chaque partie; ce qui n'eſt pas une affaire, où l'on puiſſe réuſſir ſi auparavant l'on ne s'eſt ſouvent exercé ſur d'autres ſujets. Faute de s'être exercez de cette maniere, ceux qui ont diſſéqué les corps des

12 *Anatomic. Adminiſtr. lib. 6. cap. 1.*

13 C'étoit apparemment une troiſiéme eſpece de ſinges. tels que ceux que Pline décrit ſous le nom de Satyres, ou ceux dont Tulpius & Bontius parlent, & que l'on appelle *hommes ſauvages*.

14 Galien ne dit point qu'il ait diſſéqué des *chiens*, qui ſont des animaux des plus communs. Peut-être qu'un ſcrupule de religion empêchoit qu'on ne les diſſéquât, parce qu'on en ſacrifioit à pluſieurs divinitez, qu'Anubis, Dieu des Egyptiens étoit repréſenté avec une tête de chien, que l'on juroit par *le chien*, ou parce que les chiens ſont fort amis des hommes, ou enfin parce qu'on pouvoit ſe faire plus d'horreur de toucher un chien mort, qu'une autre tête. Ariſtote décrit néanmoins quelques parties des chiens.

15 *Anatomic. Adminiſtrat. lib. 7. cap. 10. De uſu part. lib. 17. cap. 1.*

16 *Adminiſtr. Anatom. lib. 3. cap. 5.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

» Allemands, pendant la guerre que ces peuples avoient entrepriſe contre Marc
» Aurele, n'ont rien appris ſi ce n'eſt à conoître la ſituation des viſceres. Mais
» un Médecin qui aura premierement travaillé ſur d'autres animaux, & prin-
» cipalement ſur des ſinges, voit d'abord ce qu'il y a à voir ſur les parties qu'il
» diſſéque. Il eſt plus aiſé à un homme qui a de l'adreſſe, & la pratique de l'ana-
» tomie de s'inſtruire d'un coup d'œil ſur un cadavre d'homme, touchant ce
» qu'il a déja vû ailleurs, qu'à un autre qui n'eſt pas exercé de trouver tout à
» loiſir, même les choſes les plus évidentes. Pluſieurs des premiers dont je viens
» de parler ont découvert fort vîte ce qu'ils ont voulu voir ſur les corps de ceux
» que l'on a condannez à la mort, ou que l'on a expoſez aux bêtes farouches,
» ou ſur les cadavres des voleurs qu'on laiſſe ſans ſépulture. D'ailleurs les
» grandes playes, ou certains grands, & profonds ulceres, ont découvert à
» ces gens là pluſieurs parties du corps, qu'ils ont trouvées ſemblables à celles
» qu'ils avoient vües dans les ſinges, mais ceux qui n'avoient jamais travaillé
» ſur ces animaux n'ont point pû profiter de ces occaſions. Ceux qui diſſé-
» quent ſouvent des enfans expoſez, ſavent auſſi que le corps de l'homme, &
» celui du ſinge ſont très-ſemblables. Il ne faut pas douter que Galien n'eût
employé quelques uns de 17 ces moyens, ou d'autres approchans, pour s'inſ-
truire. Il le dit lui-même en un autre endroit, ou après avoir conſeillé aux jeu-
nes Médecins d'aller à Alexandrie, pour y voir des ſqueletes, & de ne ſe con-
tenter pas de ce qu'ils liſoient à cet égard dans les livres, il continue de cette
» maniere. 18 Que ſi vous ne pouvez pas aller en Egypte, pour apprendre
» à bien conoître les os, faites du moins ce que j'ai auſſi fait moi même. J'ai
» ſouvent examiné des os d'hommes lorſque j'ai trouvé des ſépulcres, ou des
» monumens ruinez. Un ſépulcre bâti négligemment ſur le bord d'une riviere
» avoit été détruit par l'eau de cette même riviere qui avoit paſſé par deſſus; en
» ſorte que le corps que l'on avoit dans ce ſepulcre ayant été emporté par le cou-
» rant s'étoit enfin arrêté en un lieu diſpoſé comme une maniere de port dont les
» bords ſe trouvoient aſſez élevez. J'eus occaſion de voir ce corps dont les chairs
» étoient déja pourries, mais dont les os tenoient encore les uns aux autres. On
» eût dit que c'étoit un ſquelete préparé pour inſtruire des jeunes Médecins. Je
» vis auſſi un jour le cadavre d'un voleur ſur une montagne en un lieu aſſez écarté
» du chemin. Un voyageur que ce voleur avoit attaqué l'avoit tué, & perſonne
» de ce païs-là n'ayant voulu l'enterrer, parce qu'on étoit bien aiſe que ce mé-
» chant homme fût la pâture des vautours, deux jours après ſes os furent tout à
» fait décharnez, & ſe trouverent ſecs comme ceux qui ſont préparez pour l'in-
» ſtruction des Médecins. Galien parle auſſi dans le même chapitre d'une ma-
ladie accompagnée de *charbons*, qui avoit eu cours dans la plûpart des villes de
l'Aſie, & qui lui donna occaſion d'examiner la diſpoſition des muſcles de diver-
ſes parties dont la peau, & une partie des chairs avoient été emportées.

Si

---

17 L'Anatomie que l'on apprenoit par les moyens, dont il s'agit ici s'appelloit ἀνατομὴ κατὰ ἁφήν, c'eſt à dire, *anatomie de hazard*. C'étoit la ſeule anatomie que les Empiriques approuvoient, comme on l'a vû dans la ſeconde partie. C'eſt de Galien de qui l'on apprend ce terme.

18 *Anatomic. Adminiſtrat. lib.* 1. *cap.* 2. Du Laurent infere de ce paſſage que Galien avoit chez lui les deux ſqueletes, dont il eſt ici parlé, & Riolan, qui a ſans doute copié du Laurent, dit la même choſe; mais Galien ne dit point qu'il eût enlevé ces ſqueletes; il paroît au contraire par toute la ſuite de ſon diſcours qu'il ſe contenta de les examiner ſur le lieu. Après cela fiez vous aux citations.

Si nôtre Auteur s'en étoit tenu aux moyens qu'il indique, on ne peut pas appeller cela des diſſections completes, & régulieres du corps humain. De tous les ſujets ſur leſquels, il dit qu'on peut s'inſtruire, il n'y a que les enfans expoſez qui ſemblent lui avoir fourni de quoi faire une anatomie entiere, par la facilité qu'il y avoit d'emporter quelques uns de ces petits corps, & de les diſſéquer enſuite avec tout le loiſir néceſſaire. C'eſt à mon avis ce qu'il fait conoître en quelque maniere lorſqu'il dit, comme on l'a vû ci-deſſus, *que ceux qui diſſéquent ſouvent des enfans expoſez ſavent que le corps de l'homme, & celui du ſinge ſont fort ſemblables*. Si ces diſſections ſe faiſoient ſouvent du temps de Galien, comme on le recueuille de ce paſſage, il y a de l'apparence qu'il en avoit fait auſſi bien que les autres, quoi qu'il n'oſât pas s'en vanter ouvertement à cauſe de l'averſion que l'on avoit alors, pour ces ſortes de choſes. On dira qu'il ne lui étoit guére plus difficile de faire enlever quelques corps des criminels que l'on avoit exécutez; mais il ne dit en aucun endroit que perſonne entreprît rien de ſemblable. S'il parle de ce que l'on apprenoit en examinant les corps des voleurs, ou tous les autres cadavres que l'on pouvoit trouver ſur les champs, il fait conoître que cet examen, ou cette recherche ne ſe faiſoit que ſur le lieu même où ſe rencontroient ces corps, en tâchant de voir fort vîte ce que l'on avoit deſſein de voir. C'eſt ce que l'on recueuille du paſſage que l'on a cité, où il dit que ceux qui auront diſſequé des ſinges pourront *promptement* s'inſtruire, par les cadavres qu'ils trouveront à la campagne, touchant la diſpoſition des parties qu'ils auront vûes auparavant en diſſéquant de ces ſortes de bêtes. Il repete trois, ou quatre fois dans le reſte de ce paſſage ce mot *promptement*; qui marque le peu de temps que l'on avoit, ou qu'il avoit eu lui-même, pour conſiderer les cadavres dont il s'agit; de crainte ſans doute qu'on ne le ſurprît dans cette occupation, qui auroit donné de l'horreur aux ſpectateurs, & qui n'étoit pas agreable d'elle même. Au fond le ſoin que Galien prend d'indiquer tous les autres moyens d'apprendre l'anatomie dont on a parlé, marque aſſez, comme on l'a déja dit, que l'on ne pouvoit faire alors des diſſections regulieres de corps humains que très-rarement, & très-difficilement. Une autre preuve de cela c'eſt qu'il ne s'en faiſoit point en public dans les Ecôles des Médecins. S'il y a un lieu au monde où ces diſſections euſſent dû être en uſage, c'eſt à Alexandrie, capitale de l'Egypte. La coûtume que l'on avoit en ce païs-là d'ouvrir les corps morts, pour les embaumer ſembloit devoir inſpirer moins d'horreur pour les diſſections completes. Mais on ne voit pas que l'on y eût pratiqué rien de ſemblable depuis le temps d'Hérophile, & d'Eraſiſtrate, ou des anciens Rois de ce païs. Tout ce que l'on faiſoit à cet égard dans cette fameuſe Ecole de Médecine, du temps de Galien, c'eſt que l'on y enſeignoit l'aſtrologie ſur des ſqueletes d'hommes, qui étoient peut être fort anciens. Si l'on y avoit d'ailleurs montré ſur des corps humains tout le reſte de l'anatomie de l'homme, le même Galien, & cent autres Auteurs, n'auroient pas manqué de le dire en cent endroits. Quant aux paſſages de divers Auteurs, que l'on a rapportez après Riolan, pour prouver que l'on faiſoit anciennement des diſſections d'hommes, il ſeroit aiſé de faire voir qu'ils regardent preſque tous ce qui s'étoit paſſé long-temps avant le temps que ces Auteurs écrivoient; & que le fait ſeul d'Hérophile, & d'Eraſiſtrate pouvoit avoir donné lieu à tout ce qui s'étoit écrit ſur ce ſujet. Enfin, pour revenir à Galien, rien ne le rend mieux convaincu qu'il n'a pas diſſéqué autant, de corps humains qu'il auroit été néceſſaire, ſuppoſé qu'il en ait diſſéqué quelques uns, que ce qu'il décrit en divers endroits les parties du corps des ſinges, ou de quelques autres bêtes, en croyant décrire celles de l'homme. C'eſt ce que

Depuis l'An ext de J. C. juſques à l'An cc.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Vésale fait toucher au doit, & ceux qui ont voulu soutenir le contraire se sont aveuglez eux mêmes par la prévention qu'ils ont eüe pour Galien.

Mais quoi que nôtre Auteur ait quelquefois confondu les parties des bêtes, avec celles des hommes, son anatomie ne laisse pas d'être un très-bel ouvrage, & Vésale lui-même l'a beaucoup estimé. Cet ouvrage feroit d'autant mieux conoître le mérite de l'Auteur s'il étoit vrai, comme il le dit, que personne avant lui n'avoit bien écrit sur l'Anatomie, & qu'il a fait à cet égard plusieurs découvertes fort importantes. Il est probable qu'étant aussi attaché à cette affaire qu'il l'étoit, il a pû effectivement découvrir quelque chose de son chef, quoi que le penchant qu'il avoit à se loüer doive rendre un peu suspect ce qu'il dit de lui-même. Mais au fond qu'il soit le premier qui ait mis l'Anatomie sur un bon pied, ou qu'il se glorifie du travail d'autrui, dont il n'a pas même toûjours profité autant qu'il seroit à souhaiter, comme on le verra 19 ci-après, il n'y a pas de doute que si ses livres anatomiques avoient tous été perdus ce ne fût une très-grande perte. Ce sont les seuls qui nous sont restez de tous ceux que les Anciens ont écrit sur cette matiere; car ce qu'il y a d'ailleurs ne vaut presque pas la peine d'être conté, si on en excepte ce que nous avons d'Aristote. Il est vrai que Galien n'a pas atteint la perfection; mais on ne l'a pas encore atteinte aujourd'hui; & il y a bien de l'apparence que sans les lumieres qu'il a données à ceux qui l'ont censuré, nous serions encore à découvrir une bonne partie de ce qu'il a clairement démontré. Les deux principaux traitez de Galien sur la matiere, dont il s'agit, sont celui *des Administrations Anatomiques*, & celui *de l'usage des parties du corps de l'homme*. Le premier contenoit quinze livres, dont les six derniers ne se trouvent plus. Le second, que nous avons complet, en contient dix-sept. Nous avons encore un livre qui traite *des os* en particulier, un autre *de la dissection des muscles*, un troisiéme *de la dissection des nerfs*, qui est imparfait; un quatriéme *de la dissection des veines & arteres*; un cinquiéme, ou l'Auteur prouve *que les arteres contiennent du sang*, contre le sentiment d'Erasistrate; un sixiéme *de l'anatomie de la matrice*; un septiéme *de l'organe de l'odorat*; un huitiéme & un neuviéme *de l'utilité*, & *des causes de la respiration*; un dixiéme & un onziéme *du mouvement des muscles*; un douziéme *de la formation du fœtus*; & deux autres enfin qui traitent *de la semence*, sans conter ce que l'on trouve concernant l'Anatomie dans ses livres *des facultez naturelles*, & ailleurs. Galien en avoit écrit plusieurs autres qui se sont perdus. Dans quelques-uns de ces livres, il traitoit *de l'anatomie d'Hippocrate*. Dans d'autres *de l'anatomie d'Erasistrate*. Dans un troisiéme ouvrage, il traitoit *de l'anatomie des corps morts*; dans un quatriéme *de l'anatomie des animaux vivans*, &c. 20 Il seroit à souhaiter que nous eussions encore tout cela, particulierement ce qui concerne l'Anatomie d'Hippocrate, & celle d'Erasistrate, aussi bien que l'abregé que nôtre Auteur avoit fait des livres Anatomiques de *Lycus*, & de ceux de *Marinus*. Ce dernier avoit écrit vint livres, qui sont ceux que Galien avoit abregez, & dont il nous a conservé les titres, qui font beaucoup regretter la perte de ce grand ouvrage. Nous avons déja parlé ci-devant de ce même Marinus, & nous en dirons encore un mot à la fin de l'Anatomie de Galien.

Mais quoi que l'on n'ait pas tous les livres de nôtre Auteur, il se trouve heureusement que ceux que l'on a renferment à peu près toute l'Anatomie; & si les

19 *Voyez sur la fin du chap.* 8.

20 On ne parle pas ici de quelques pieces supposées, qui se trouvent dans le recueuil des œuvres de Galien.

les *Adminiſtrations Anatomiques* ne ſont pas entieres, les autres livres dont on a parlé, & ſur tout ceux *de l'uſage des parties*, ſuppléent ce qui manque aux premiers. Ces mêmes livres de l'uſage des parties ſont un chef d'œuvre qui a été admiré de tout temps, & qui fait le mieux voir 21 l'étendue du genie de ſon Auteur. Il y a là dedans dequoi ſatisfaire les Médecins, & les Philoſophes. Mais ce qui a fait l'admiration des Chrêtiens en particulier, c'eſt que Galien, tout Payen qu'il étoit, y reconoît un Dieu tout ſage, tout bon, & tout puiſſant qui a formé l'homme, & tous les autres animaux. Les termes qu'il employe en un endroit des livres, dont il s'agit ſont tres-remarquables. 22 *En écrivant*, dit-il, *ces livres, je compoſe un veritable hymne à* 23 *celui qui nous a faits, & j'eſtime que la ſolide pieté ne conſiſte pas tant à lui ſacrifier pluſieurs centaines de taureaux, ni à lui préſenter les parfums les plus exquis, qu'à reconoître & faire enſuite reconoître aux autres quelle eſt ſa ſageſſe, ſa puiſſance, & ſa bonté. Car enfin ce qu'il a mis toutes choſes dans l'ordre, & dans la diſpoſition la plus convenable pour les faire ſubſiſter, & qu'il a voulu que tout ſe reſſentit de ſes bienfaits, cela, dis-je, eſt une grande preuve de ſa bonté, qui demande que nous la célébrions par nos hymnes. Ce qu'il a trouvé tous les moyens qu'il falloit pour établir cette belle diſpoſition, marque d'ailleurs ſa ſageſſe; comme ce qu'il a fait tout ce qu'il lui a plû marque ſa toute puiſſance.* Ce n'eſt pas en cet endroit ſeul que Galien parle de cette maniere. Il eſt ſi fort perſuadé de cette verité qu'il ne perd point d'occaſion de l'inſinuer, & de combattre en même temps les Epicuriens qui vouloient que la formation du monde fut un effet du concours fortuit des atomes. Il eſt vrai que n'étant pas parfaitement inſtruit 24. il diſpute d'ailleurs contre *Moiſe*, ſur ce que ce dernier ſuppoſe la volonté, ou le ſeul commandement de Dieu, comme l'unique cauſe de toutes choſes. Galien n'admet ce principe de Moiſe qu'en joignant à la volonté de Dieu le choix que ce même Dieu a fait de la matiere la plus propre, pour toutes les fins particulieres qu'il s'étoit propoſées, après avoir conu ce qui étoit le mieux par rapport à l'arrangement de chaque corps. Car enfin, dit nôtre Auteur, Dieu n'a pû faire un homme avec une pierre, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre. Galien ne ſavoit pas que Dieu étant le maître de la matiere, ſa volonté a ſuffi pour faire prendre à cette matiere la forme, & toutes les autres modifications qu'elle a dû recevoir. Si Epicure, en retenant ſes atomes, avoit reconu la cauſe ſupreme de leur arrangement, il auroit mieux raiſonné que Galien ſur le ſujet dont il s'agit. Mais Galien ſuivoit 25 Platon, ou Ariſtote, & non pas Epicure.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

CHAPITRE

---

21 On ne veut pas dire par là qu'il n'y ait point de défaut dans cet ouvrage; il y en a pluſieurs; mais cela n'empêche pas que l'ouvrage ne ſoit d'ailleurs excellent, ſur tout pour le temps auquel il a été compoſé.

22 *De uſu part. lib.* 3. *cap.* 10.

23 *Il l'appelle* Dieu *en divers endroits.*

24 *De uſu part. lib* 11. *cap.* 14.

25 Voyez dans la premiere partie, livre quatriéme, l'idée que Platon avoit de la formation du corps des animaux.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

CHAPITRE VI.

Division génerale des parties du corps de l'homme. Anatomie du Ventre en particulier.

LA conoissance des parties du corps de l'homme étant la base de la Médecine de Galien, il ne pouvoit qu'il ne recommandât fortement l'étude de 1 l'*anatomie*, par laquelle on acquiert cette conoissance. C'est aussi ce qu'il fait en cent endroits. Voici l'idée génerale qu'on peut se faire du corps, selon les principes de nôtre Auteur. On peut le diviser en quatre parties, *le ventre*, *le thorax*, ou *la poitrine*, *la tête*, & *les extrémitez*. Pour commencer par *le ventre*, dont la cavité renferme les organes de la faculté naturelle on y distingue les parties *contenantes*, d'avec celles *qui sont contenues*. Les parties contenantes du ventre, qui sont en même temps *communes*, à tout le corps sont la peau, couverte de l'épiderme, ou petite peau, la membrane qui est sous la peau, & enfin la graisse. Les parties *propres*, ou particulieres au ventre sont les muscles de cette partie, & le péritoine, sans conter les os, comme les vertebres des lombes, l'os sacrum, les os des hanches, du pubes, & les fausses côtes. Sur quoi il faut remarquer, premierement à l'égard de *la peau*, que nôtre Auteur la regardoit, comme un corps nerveux, ou membraneux, dont le principal usage est de revêtir l'homme, & de le garantir des injures du dehors. Il ajoûtoit que la peau reçoit des veines, des arteres, & des nerfs; qu'elle est d'ailleurs toute percée de petits pores, ou trous, pour servir à l'évacuation de la sueur; & à la transpiration des vapeurs, & qu'elle est en divers endroits, couverte de poils qui y sont enracinez, comme les dents dans les gencives. Il disoit enfin que la peau est immediatement formée de la semence, aussi bien que toutes les autres membranes, comme on le remarquera plus particulierement ci-apres, & qu'elle est la partie la plus temperée du corps, quoi que la plus foible, & la plus exposée. Il appelloit *épiderme*, comme qui diroit *sur peau*, une pellicule déliée qui couvre la peau, & qui s'en sépare quand on s'est brûlé. Il trouvoit d'ailleurs sous la peau 2 *une membrane*, qu'il dit y être collée. Quant à la *graisse*, il croyoit qu'elle se forme de la partie la plus chaude des alimens, qui se ramasse, & se fige autour des membranes, qui sont plus froides, pour les échauffer, & les humecter, ou les rendre plus souples. On ne décrira pas ici *les muscles* du ventre,

1 Le mot *Anatomie* est Grec. Il signifie proprement l'action de *couper*, ou *découper*. Nous n'avons point de mot François qui y réponde que celui de *dissection*, qui est demi Latin. Mais on appelle en un autre sens *Anatomie*, cette partie de la Médecine, ou cet art particulier qui conduit à la conoissance de toutes les parties du corps par le moyen de la dissection. On peut aussi dire avec l'Auteur de l'*Introduction*, livre attribué à Galien, que l'Anatomie est *une contemplation des parties cachées du corps, par l'aide de la dissection*.

2 Cette membrane que Galien dit être immédiatement sous la peau ne se trouve dans les hommes que sous la graisse, comme Vesale l'a remarqué. C'est ici l'une des preuves que ce dernier Auteur apporte, pour faire voir que Galien n'a disséqué que des bêtes. *Voyez le chapitre précedent.*

ventre, ni les muſcles, & *les os* d'aucune autre partie, pour les raiſons que nous dirons ci-après. La derniere des parties contenantes propres du ventre c'eſt *le péritoine*, qui eſt une membrane, ou une peau très-déliée, mais forte, qui environne intérieurement de tous côtez la cavité du ventre. C'eſt de cette membrane que tirent leur origine toutes les membranes extérieures des viſceres qui ſe trouvent dans la cavité dont nous venons de parler. *Depuis l'An exl de J.C. juſques à l'An cc.*

Après avoir levé la peau, la graiſſe, les muſcles, & le péritoine, on rencontre 3 *l'épiploon*, qui eſt une membrane double, comme une maniere de ſac ou de coiffe, & qui eſt chargée de graiſſe, dont l'uſage eſt de réchauffer les parties qui ſont au deſſous, particulierement le ventricule. Elle a des veines, des arteres, & des nerfs, & elle eſt attachée à la rate, au pancreas, au premier boyau, au colon, au ventricule, & au méſentere. Voila la premiere des parties contenues du ventre. On trouve aprés cela les unes après les autres, le ventricule, ou l'eſtomac, les boyaux, le méſentere, le foye, la rate, les reins, les ureteres, la veſſie de l'urine, & enfin les parties qui ſervent à la generation dans l'un & dans l'autre ſexe; ſans conter divers vaiſſeaux conſiderables qui aboutiſſent au ventre, ou qui ſe font paſſage au travers de cette cavité.

Le *ventricule* eſt placé au milieu & au plus haut du ventre. Il eſt compoſé de deux fortes membranes, collées l'une ſur l'autre, & dont l'intérieure a des fibres *droites*, ou qui tirent du bas en haut, & l'extérieure des fibres *qui vont en rond*, & qui coupent tranſverſalement les premieres; outre une troiſiéme membrane qui eſt par deſſus les deux premieres, qui tire ſon origine du péritoine, & qui ſert à attacher le ventricule à l'épine du dos. Ces membranes, en ſe rapprochant par leurs extrémitez, forment une cavité dont la figure ſeroit ronde, ſi elle ne s'alongeoit un peu du côté de l'entrée & du côté de l'iſſue de cette même cavité. On appelle l'entrée *orifice ſupérieur*, & l'iſſue *pylore*, c'eſt à dire *le portier*. Par la premiere, de ces ouvertures qui eſt continue à un canal nommé *l'œſophage*, & qui répond à la bouche, les alimens tombent & ſont reçus dans le ventricule, par le moyen des fibres droites de la tunique interne qui les attirent. Par la ſeconde, qui eſt attachée aux boyaux, ils paſſent dans les boyaux, par l'aide des fibres tranſverſes de la tunique externe, qui les pouſſent embas. Mais avant que les viandes ſortent de l'eſtomac elles s'y cuiſent, par le moyen de la chaleur qui eſt communiquée à cette partie par le voiſinage du foye, de la 4 rate, & de l'épiploon, qui la couvrent, ou qui l'environnent preſque toute. Les viandes cuites comme il faut ſont réduites en partie en un ſuc blanchâtre qu'on appelle *Chyle*, c'eſt à dire *ſuc*; après quoi elles deſcendent dans *les boyaux*, qui ſont des canaux compoſez, comme le ventricule, de deux membranes propres, & d'une troiſiéme qui vient auſſi du péritoine; mais avec cette difference que les fibres de l'une, & de l'autre des premieres membranes ſont tranſverſes; parce que les boyaux n'ont que faire d'attirer la nourriture, que le ventricule leur fournit ſuffiſamment, mais la doivent ſeulement pouſſer plus bas. Le ventricule a d'ailleurs quelques veines, quelques petites arteres, & des nerfs conſiderables. On diviſe les boyaux en *minces* & *craſſes*. Il y en a trois d'une ſorte, & trois de l'autre. Le premier des minces, qui commence à la ſortie du ventricule s'appelle

3 Ce mot vient d'un verbe Grec qui ſignifie *ſurnager*, parce que cette partie ſurnage en quelque maniere ſur les boyaux. On l'appelle en Latin *Omentum*.

4 *Voyez ci-après ce que l'on dit d'une ſuc qui ſe porte de la rate au ventricule.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

exphysis, c'est à dire *production*, ou appendice, parce qu'il naît, ou sort du ventricule. Hérophile l'avoit aussi appellé 5 *duodenum*, parce qu'il a à peu près douze pouces de longueur. Le second s'appelle *jejunum*, parce qu'on le trouve toûjours vuide. Le troisiéme *ileum*, parce qu'il fait divers contours, étant le plus long de tous. Le quatriéme, qui est le premier des crasses, s'appelle *cæcum*, c'est à dire *aveugle*, parce qu'il est comme un cul de sac, ou qu'il n'a point d'issue, en sorte que ce qui y entre ressort par la même embouchure par laquelle il étoit entré. Le cinquiéme est nommé *colon*. C'est le plus gros, ou le plus large de tous les boyaux. Le sixiéme est appellé *rectum*, c'est à dire *droit*, parce qu'il ne fait point de contours. Il va se terminer à *l'anus*; & son extremité est entourée d'un muscle appellé *sphincter*, c'est à dire qui *resserre*, dont les fibres vont en rond, en sorte qu'en se resserrant, ou s'accourcissant elles empêchent que les excremens ne sortent involontairement. La masse des alimens étant arrivée dans les boyaux rencontre de lieu en lieu l'embouchure des veines que l'on appelle *mésaraiques*, qui ont la faculté d'attirer le chyle mêlé parmi cette masse, comme les racines des plantes attirent le suc de la terre, & de commencer à le changer en sang, pour le porter au foye d'où elles sont sorties. Après que le chyle a été séparé de cette masse, ce qui reste sont les excrémens qui se vuident par l'anus. Il faut enfin remarquer que Galien parle, 6 après Marinus, de certaines glandes qui répandent une humeur pituiteuse dont le dedans des boyaux est enduit. Les boyaux tiennent presque tous à une membrane qu'on appelle *le méséntere*, comme qui diroit *le milieu des boyaux*. Cette membrane, qui a son origine du péritoine auprès de l'épine du dos, est faite pour attacher fortement les boyaux, en sorte qu'ils ne puissent point changer de situation, & pour conduire les veines mésaraiques, qui descendent du foye, & qui en remontant des boyaux, le long du méséntere, vont toûjours en grossissant, jusques à ce qu'elles se réduisent à un seul tronc, qu'on appelle la *veine porte*, parce qu'elle est à l'entrée du foye. On trouve aussi dans le méséntere un corps charnu, ou glanduleux, appellé 7 *pancreas*, c'est à dire *tout de chair*, qui sert à appuyer dans leur chemin les veines dont on vient de parler, & à les affermir. Il s'y trouve d'ailleurs des arteres & des nerfs, mais ces vaisseaux sont fort petits.

Le *foye* est un corps rougeâtre, composé d'une infinité de veines, dont l'extremité, & les intervalles sont garnies d'une espece de chair molle, qu'Erasistrate a appellée 8 *parenchyme*, comme pour marquer que ce n'est autre chose qu'une masse appliquée contre les veines. Il est d'ailleurs composé d'une membrane qui le couvre de tous côtez, de la vessie du fiel, avec ce qui en dépend, de quelques petites arteres, qui lui communiquent la chaleur necessaire, & de quelques petits rameaux de nerfs, qui lui donnent du sentiment. Sa figure est a peu près ronde; il est convexe par dessus, & concave par dessous. Il se trouve dans quelques sujets partagé en deux, & quelquefois en trois ou quatre

---

5 *Dodecadactylon.*

6 *Galen. de semin. lib. 2. cap. 6. Voyez ci-dessus, part. 3. liv. 2.*

7 Galien ne distingue pas bien le *pancreas*, qui est vers le duodenum, d'avec le *pancreas*, qui est au milieu du méséntere, ou du moins il ne dit pas qu'il y ait deux pancreas, quoi qu'il semble parler de l'un & de l'autre en differens endroits.

8 Parenchyma, ce mot vient d'un verbe Grec, qui signifie *répandre tout à l'entour.*

quatre 9 *lobes*; en d'autres il n'eſt point partagé. Il eſt placé dans la partie ſupérieure du ventre, du côté droit; en ſorte que ſa partie convexe touche le diaphragme, auquel elle eſt attachée par une forte membrane; & ſa partie concave couvre le ventricule. De cette même partie concave ſort le tronc de *la veine porte*, qui ſe diviſe en ſuite en pluſieurs branches, appellées les veines méſaraiques, qui vont juſques aux boyaux, & qui y ſucent le chyle, comme on la vû ci-deſſus. Quelques-unes de ces veines s'étendent même juſques à l'eſtomac, & en tirent le même ſuc. La veine porte a auſſi d'autres branches qui s'étendent dans le foye, & qui ſe croiſent avec celles d'une autre veine qui vient ſortir par la partie convexe. Cette derniere veine s'appelle *la veine cave*. Elle eſt la plus groſſe, & la plus conſiderable de toutes les veines, ou pour mieux dire, le tronc qui fournit les divers rameaux qui ſe répandent par tout le corps; la veine porte ne fourniſſant rien qu'aux boyaux, à l'eſtomac & à la rate. Le principal uſage du foye c'eſt de *faire le ſang*, & d'être *l'origine de toutes les veines*. Voici de quelle maniere ſe fait le ſang. Le chyle étant arrivé, ou attiré dans le foye par le canal des veines méſaraiques, il s'y change en ſang par le moyen du parenchyme dont on a parlé, qui eſt proprement l'organe de la ſanguification (laquelle n'a été qu'ébauchée par les veines méſaraiques) & en même temps le lieu où toutes les veines prennent leurs racines. On touchera un autre uſage du foye en traitant des uſages du cerveau. Il y a encore à conſiderer dans le foye la *veſſie du fiel*, qui eſt attachée à ſa partie cave, & qui attire par le moyen d'un canal, qui ſort du foye même, le *fiel*, ou la *bile*. Ce que l'on appelle bile, eſt un ſuc jaune, amer &c. & un excrément du ſang, comme on l'a vû dans les chapitres précedens, qui eſt enſuite porté par un autre canal, dépendant de cette même veſſie, dans le commencement du ſecond boyau, où il entre par une petite ouverture qui ſe trouve en cet endroit. La bile étant reçue dans les boyaux ſert à irriter leur faculté expultrice, en ſorte qu'ils ſe déchargent plus facilement des autres excrémens qui viennent des viandes, leſquels ſans cela y demeureroient trop long-temps.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

La bile jaune n'eſt pas le ſeul excrément du ſang. Il s'en ſépare encore un autre qu'on appelle 10 *bile noire*, ou *mélancholie*, qui eſt regardé comme la lie du ſang, & ce qu'il a de plus groſſier, de plus âpre, & de plus aigre. Ce dernier excrément eſt attiré dans la rate par le canal d'un rameau qui vient du foye, ou de la veine porte. La *rate* eſt auſſi un tiſſu de vaiſſeaux comme le foye, qui ſont pareillement garnis d'un parenchyme. Mais il y a cette difference que les vaiſſeaux de la ratte ſont la pluſpart des *arteres*, au lieu que ceux du foye ſont des *veines*. La raiſon pourquoi la ratte eſt plutôt compoſée d'arteres que le foye, c'eſt premierement afin que la ratte ſe nourriſſant d'un ſang plus délié, ſes chairs ſoient plus poreuſes, & plus ſpongieuſes, & par conſéquent plus propres à attirer le ſang melancholique du foye; ſecondement afin que ces arteres ſubtiliſent, attenuent, & préparent comme il faut ce

9 Le mot Grec λοβος, ſignifie diverſes choſes. Il ſignifie quelquefois *le bas de l'oreille*, ou cette partie que l'on perce pour y mettre une boucle. Le même mot déſigne auſſi *une phaſeole*. Ici il ſignifie ſimplement *une portion*, mais une portion qui eſt à peu près ronde & épaiſſe, comme une phaſeole, ou le bas de l'oreille.

10 On a vû ci-devant la difference qu'il y a entre la bile noire, qui ſe fait de la bile jaune brûlée, & la bile noire autrement appellée mélancholie.

Unable to display this page

envoyent aux reins, & dont nous avons déja parlé. La differente origine de ces vaiſſeaux ſpermatiques ſe trouvant également dans les deux ſexes, faiſoit croire à Galien que les uns ſervent à la géneration des mâles, les autres à celle des femelles. Le ſang, diſoit-il, qui eſt attiré dans les vaiſſeaux ſpermatiques du côté droit fournit la matiere dont ſe forment les mâles, parce qu'il ſort immédiatement du tronc de la cave, & de celui de l'aorte, & qu'il eſt par conſequent plus pur, plus chaud, & moins chargé d'humidité ſuperflue. Au contraire celui qui ſe porte dans les vaiſſeaux ſpermatiques ſortant de l'artere, & de la veine qui vont aux reins, & qui attirent l'humidité ſuperflue dont ſe fait l'urine, ſert par cette raiſon à la géneration des femelles, c'eſt à dire, parce qu'il eſt plus aqueux, & plus froid. Ceci ſert encore à rendre raiſon d'une obſervation d'Hippocrate, qui prétend qu'on trouve les mâles dans le côté droit de la matrice, & les femelles dans le gauche. Au reſte ces vaiſſeaux deſcendent, comme on l'a dit, juſques aux teſticules, & s'y viennent rendre par un canal que forme de chaque côté, au bas du ventre, une production du péritoine. Mais ils n'y viennent pas en droite ligne, ils ſe croiſent & s'entrelacent en cent manieres, à peu près comme les branches du lierre, & forment une maniere de tiſſu de leurs rameaux, particulierement à leur approche du teſticule. L'uſage de ces entrelacemens eſt d'empêcher que le ſang ne paſſe trop vîte au teſticule, afin que par ſon ſéjour dans ces replis, il commence à ſe blanchir, & à ſe préparer pour être changé en ſemence.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

Les *teſticules* ſont des corps glanduleux, de figure ovale, renfermez dans une tunique membraneuſe qui les enveloppe immédiatement, & qu'on nomme la tunique *erythroide*, c'eſt à dire, *rougeâtre*. Sur cette tunique il y en a deux autres; la premiere qui eſt charnue, s'appelle *dartos*, d'un nom qui ſignifie *écorcher*; la ſeconde, qui eſt compoſée de la peau, & de l'épiderme s'appelle *ſcrotum* en Latin. L'uſage des teſticules eſt de perfectionner, ou d'achever de former la ſemence, qui a été comme ébauchée dans les veines, & arteres ſpermatiques, ce qui ſe fait ainſi parce que les glandes qui compoſent le teſticule, & qui ſont blanches, changent le ſang qu'elles reçoivent, & qui ſe trouve de reſte après qu'elles en ont été nourries, en une ſubſtance de la même couleur. Sur quoi il faut remarquer que les veines, & arteres ſpermatiques avoient déja commencé ce changement par la même raiſon, c'eſt à dire, parce que leurs membranes ſont blanches, & que le ſang y ſéjourne plus long-temps, à cauſe des replis dont on a parlé.

La ſemence, ſortant des teſticules, entre dans deux corps qu'on appelle [11] *épididymes*, qui ſont comme une excreſcence des teſticules, formée de l'entrelacement des vaiſſeaux des mêmes teſticules, pour fournir un moyen de communication entre ces parties, & les deux *pores*, ou *canaux ſpermatiques*, dont l'office eſt de porter la ſemence dans la verge. Ces canaux ſont très-forts, & de couleur blanche. Ils remontent des épididymes juſques vers le col de la veſſie par la même production du péritoine qui a recu, & enveloppé la veine & l'artere ſpermatique à leur deſcente. Ils ſe dilatent enſuite vers leur extrémité, & forment en cet endroit divers petites cellules qui ſont les reſervoirs de la ſemence, laquelle ſe vuide enfin par une ouverture que l'on trouve auprès du col de la veſſie, à la racine de la verge. Herophile eſt le premier qui a appellé ces cellules *paraſtates varicueuſes*. Elles ſont nommées *paraſtates*, c'eſt à dire, *aſſiſtantes*,

11 C'eſt à dire, *qui eſt ſur le teſticule.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

assistantes, parce qu'elles assistent, ou se tiennent à chaque côté de la verge, & *variqueuses* parce qu'elles ressemblent aux varices, qui sont des veines enflées. Elles sont d'ailleurs nommées variqueuses pour les distinguer des *parastates glanduleuses*. Le même Hérophile appelloit ainsi deux glandes qui sont tout proche des reservoirs dont on vient de parler, & qui versent une liqueur huileuse, & gluante dans le canal de la verge, par la même, ouverture qui sert pour la décharge des parastates variqueuses. L'usage de cette liqueur est d'humecter, ou d'enduire ce canal pour le garantir contre l'acreté de l'urine, & de causer le chatoüillement que l'on sent dans le coït. Galien, qui se dit le premier Auteur de ce sentiment, ajoûte que jusques à lui l'opinion génerale étoit que les dernieres parastates contiennent aussi de la semence, mais il aporte diverses raisons pour prouvoir le contraire.

La verge est proprement composée de *l'urethre*, c'est à dire, du canal de l'urine, du *gland*, couvert de son *prépuce*, & de deux *corps nerveux*. Ces corps sont composez d'une substance toute particuliere, & qui n'a pas sa semblable dans tout le reste du corps. Elle est plus forte que les nerfs, & même que les muscles. S'il y a quelque chose à quoi on la puisse comparer c'est à la substance des ligamens, ou des tendons qui sortent des muscles. Ces mêmes corps sont d'ailleurs creux, ou caverneux, & par consequent propres à se remplir des esprits nécessaires à l'érection de la verge. Ils sont joints par dessus; mais par le bas ils sont entr'ouverts pour former le canal de l'urine, que nous avons appellé *urethre*. La verge a de plus quatre *muscles*, deux qui servent à son érection, & deux à retraction, & des *arteres* fort considerables, accompagnées de leurs *veines* & d'un *nerf*. Galien ne dit pas grand chose touchant le gland en particulier, le frein qui l'attache au prépuce, & les membranes, ou la peau de la verge.

Les *parties des femmes* sont la matrice, avec ses ligamens, ses vaisseaux, & ses testicules. La *matrice* est située entre la vessie de l'urine, & le dernier boyau, & elle tient à ces deux parties, sur tout à la premiere par des fibres qui naissent de son col. Elle est d'ailleurs attachée à l'os sacrum, & aux vertebres des lombes par de forts ligamens. Elle est composée 12 d'une seule tunique, dure, & nerveuse, tissue de toutes sortes de fibres, dont les unes servent à attirer la semence dans le coït, les autres à la retenir; aussi bien qu'à retenir le fœtus, & à mettre hors l'enfant, lors que le terme est venu. Cette tunique a plusieurs veines, plusieurs arteres, & quelques nerfs, & elle est couverte d'une enveloppe que lui fournit le péritoine. La figure de la matrice est à peu près ronde, à la reserve de deux enfonçures qui se trouvent à droite, & à gauche dans son fond, & qui forment au dehors deux petites éminences que l'on nomme *cornes*, où viennent aboutir deux *canaux spermatiques*, dont la cavité est sensible du côté de leur partie supérieure, par laquelle ils répondent à deux *testicules* qu'on trouve un peu au dessus. Ces testicules, qui sont plus petits que ceux des hommes, reçoivent aussi un tissu de veines, & d'arteres des mêmes endroits d'où viennent les *arteres*, & *veines spermatiques* dans les hommes. Voila l'état de la matrice du côté de son fond. A mesure qu'elle s'avance sur le devant elle s'étrécit, & forme un canal qu'on appelle *col*, qui est

12 Galien dit ailleurs que la matrice a deux tuniques, l'une extérieure, qui est nerveuse, l'autre interne, qui est veineuse. Il ajoûte même que cette derniere est double. *Vid lib. de dissectione vulvæ.*

eſt dur, & nerveux. L'embouchure de ce col eſt étroitement fermée, en ſorte qu'on auroit de la peine à y introduire une ſonde; mais elle s'ouvre d'elle même dans le temps de la conception, & de l'accouchement, & pour laiſſer ſortir le ſang menſtruel, Le col de la matrice vient aboutir à un autre canal qui ſe termine à la *vulve*, & qui a vers ſon orifice une caruncule, ou maniere de chair que Galien appelle *la nymphe*. L'ouverture de *l'urethre*, ou du canal de l'urine qui vient de la veſſie, ſe trouve proche de cette caruncule. Il faut enfin remarquer que la matrice a de la communication avec les mammelles par des veines qui vont reciproquement de l'une de ces parties à l'autre. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

On void en conferant cette deſcription des parties des femmes avec celle des parties des hommes, qu'elles ont quelque rapport les unes avec les autres. C'eſt ce qui faiſoit dire à Galien que tout ce qui ſe trouve dans les hommes à cet égard ſe trouve auſſi dans les femmes, & que toute la difference qu'il y a n'eſt que dans la ſituation. Les parties des femmes, ajoûte nôtre Auteur, ſont placées au dedans du corps, au lieu que celles des hommes paroiſſent au dehors. A cela près ſi on les renverſoit les unes, & les autres on verroit que c'eſt la même choſe. Le col de la matrice, & la verge tiendroient réciproquement lieu l'un de l'autre, de même que la matrice, & le ſcrotum. Les teſticules, & les vaiſſeaux ſpermatiques ſe recontrent d'ailleurs également dans les deux ſexes; les femmes ont même des 13 *paraſtates glanduleuſes*; il n'y a que les paraſtates variqueuſes qui leur manquent. La raiſon que Galien rendoit de cette differente ſituation, c'eſt que les mâles étant d'un temperament plus chaud que les femelles leurs parties ſe pouſſent au dehors, dans le temps de la formation du corps, au lieu que celles des femmes demeurent au dedans par la raiſon contraire, c'eſt à dire, parce que les femelles n'ont pas aſſez de chaleur. Il y a du rapport non ſeulement à l'égard de la figure de ces parties des deux ſexes; l'uſage même de quelques-unes, comme ſont les dernieres qu'on a nommées, ſavoir les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, & les paraſtates, eſt à peu près le même dans l'un, & dans l'autre ſexe. Les arteres, & les veines ſpermatiques tirent leur origine des mêmes troncs, & ſervent également, auſſi bien que les teſticules, à préparer une ſemence qui concourt avec celle du mâle à la formation du fœtus, quoi que l'une y contribue plus que l'autre.

Voici de quelle maniere Galien concevoit que la choſe ſe fait. La matrice ayant reçu, dans le temps du coït, la ſemence de l'homme, & celle de la femme, ces deux ſemences ſe mêlent; mais celle-ci ne ſert qu'à nourrir l'autre, qui eſt la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus dont on parlera dans la ſuite. A l'égard de celle du mâle, peu de temps après qu'elle a été reçue dans la matrice elle ſe change preſque toute en *membranes*. Quelques-unes de ces membranes demeurent toujours membranes. Quelques autres s'épaiſſiſſent en ſuite, & ſe durciſſent peu à peu; en ſorte qu'elles deviennent des *cartilages*, & enfin des *os*, qui ſervent de fondement à tout le corps. Quelques autres ſe plient, ou ſe rendent creuſes, à meſure qu'elles

13 Galien parle de ces paraſtates des femmes, & leur attribue le même uſage qu'ont celles des hommes, mais il ne décrit pas préciſément leur ſituation. *Vid. lib.* 14. *de uſu Part. cap.* 11.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

qu'elles s'alongent, & forment des tuyaux qu'on appelle des *veines*, & des *arteres*. Il y en a d'autres enfin qui en s'étendant en filamens produiſent des *fibres*, & des *nerfs*. Le corps de l'animal ayant été ourdi de cette maniere, chaque partie attire ce qui lui eſt néceſſaire. Les veines attirent du ſang veineux, dont ſe forme en ſuite le *foye*; les arteres, du ſang artériel, dont ſe forme le *cœur*. Pour la formation du *cerveau* il ſe fait premierement une concentration de la partie la plus ſubtile de la ſemence; & il arrive en ſuite que la partie la plus groſſiere, ſe portant vers le dehors, produit une membrane qui ſe change peu à peu en un os qu'on nomme le *crane*, qui empêche l'évaporation de la partie ſubtile. Les *chairs* ſe forment enfin du ſang le plus épais, & le plus groſſier, lequel vient remplir les eſpaces vuides qui ſe trouvent entre les vaiſſeaux, & les membranes, auſſi bien qu'entre les diverſes fibres qui partent des nerfs, & des tendons. La *peau* ſe forme la derniere de la même matiére qui a produit les autres membranes.

Mais laiſſons ce raiſonnement de Galien qui n'eſt appuyé que ſur des conjectures, & revenons à ce qui regarde proprement l'Anatomie. Comme le *fœtus*, ou *l'enfant*, tant qu'il eſt dans la matrice, n'a pas de lui-même tout le ſang, & tous les eſprits néceſſaires pour la formation, & l'accroiſſement de ſes parties, & pour l'entretien de ſa vie, il a fallu que ſes vaiſſeaux euſſent communication avec ceux de ſa mere. Pour ce ſujet il tient à la matrice par un grand nombre de veines, & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'abboucher avec d'autres arteres qui ſont propres à cette partie, & par où le ſang menſtruel s'écouloit avant la groſſeſſe. Il ſe forme, dis-je, autant de nouveaux vaiſſeaux dans la matrice d'un femme groſſe qu'il s'y trouve 14 d'orifices de veines, & d'arteres, chaque orifice de veine produiſant une veine, & chaque orifice d'artere produiſant une artere; en ſorte que les vaiſſeaux qui ſe forment de nouveau ſont égaux en nombre aux orifices de ceux qui viennent de plus haut ſe terminer dans la matrice. Chacun de ces nouveaux vaiſſeaux eſt fort délié au ſortir de la matrice, mais ils ſe groſſiſſent peu à peu à meſure qu'ils ſe joignent, & que de deux, ou de pluſieurs il s'en fait un ſeul. De cette maniere ils ſe trouvent à la fin tous réduits à deux groſſes veines, & deux groſſes arteres, qui viennent ſe rendre dans le corps du fœtus par ſon *nombril*. En cet endroit les deux veines commencent à ſe joindre, & en forment une ſeule qui s'inſére dans le foye, mais les arteres demeurent diviſées, & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'uſage des veines dont on vient de parler eſt d'apporter au fœtus du ſang pour la formation de ſes parties, & pour leur nourriture, pendant que les arteres lui fourniſſent un ſang ſpiritueux pour l'entretien de ſa vie. Tous ces vaiſſeaux ſont liez enſemble au ſortir de la matrice par une membrane forte, & double qui s'attache à la paroi interne de la même matrice, & que

14 Ces orifices ſont appellez *cotyledons* en Grec, & *acetabula* en Latin, parce qu'en ſe dilatant ils forment une cavité qui a du rapport pour la figure avec l'une des plus petites meſures dont les Grecs, & les Romains ſe ſervoient pour meſurer ſes liqueurs, & qu'on appelloit *cotyla*, & *acetabulum*. Quelques Anatomiſtes du temps de Galien diſoient que ces cotyledons ne ſe trouvent que dans la matrice des bêtes; mais nôtre Auteur prétend que les orifices des vaiſſeaux de la matrice des femmes peuvent auſſi être appellez *cotyledons* pour peu qu'ils ſe dilatent dans le temps de la groſſeſſe.

que l'on appelle 15 *chorion*. Elle environne intérieurement la matrice de toutes parts, & forme la premiere envelope du fœtus. Elle fournit auſſi une tunique qui couvre, & qui joint les vaiſſeaux dont on vient de parler juſques à ce ce qu'ils arrivent au nombril du fœtus, en ſorte que ces vaiſſeaux liez tous enſemble forment une maniere de *cordon* aſſez gros, & aſſez long. Au deſſous du chorion il y a une autre membrane, ou tunique mince nommée 16 *allantoide*. Galien prétend que cette ſeconde tunique eſt produite par la ſemence de la femme, parce que cette même tunique ſemble naître des deux cornes de la matrice, où les canaux ſpermatiques des femmes viennent ſe rendre, & où la ſemence de l'homme n'eſt pas directement pouſſée. L'uſage de cette tunique, qui n'enveloppe pas entierement le fœtus mais ſeulement les parties les plus éminentes, comme la tête, les feſſes, & les pieds, eſt de recevoir, & de contenir l'urine du fœtus, qui ne la rend point par les parties naturelles, tant qu'il eſt dans la matrice, mais par un canal qu'on appelle *uraque*. Ce canal aboutit dans la membrane allantoide, & il vient du fond de la veſſie du fœtus qui eſt percée en cet endroit, en ſorte que la tunique allantoide eſt jointe, ou communique avec la veſſie, par l'entremiſe de l'uraque qui eſt au milieu, & qui accompagne les veines, & les arteres du cordon, qui va, comme on l'a dit, au nombril. La troiſiéme, & la plus prochaine tunique du fœtus eſt nommée 17 *amnios*. Elle l'enveloppe tout entier, & elle eſt plus forte que l'allantoide. On trouve au dedans de cette tunique une *liqueur* claire comme de l'eau, & fort abondante, laquelle Galien croit être formée des vapeurs qui s'élevent du corps du fœtus comme une eſpece de ſueur. Le fœtus nage dans cette liqueur, ce qui empêche qu'il ne ſouffre par les ſecouſſes, & par les violents mouvements auxquels la matrice peut être expoſée. Cette même liqueur, ſortant un peu avant l'enfant; ſert auſſi à humecter, & ramollir le paſſage pour rendre l'accouchement plus aiſé.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

CHAPITRE VII.

Anatomie de la Poitrine.

ON appelle *thorax*, ou *poitrine* cette cavité qui eſt immédiatement au deſſus du ventre. Sa partie ſupérieure eſt bornée par deux os qu'on nomme les *clavicules*; l'inferieure eſt ſéparée du ventre par le *diaphragme*. Le devant, le derriere, & les côtez ſont entourez du *Sternum*, des *côtes*, des *cartilages*, ou *fauſſes côtes*, de la membrane *qui couvre le deſſous des côtes, des vertebres* du dos, &

15 χωρίον comme qui diroit *petit lieu*, ou *petit eſpace* pour loger le fœtus. D'autres écrivent χόριον, & prétendent que cette tunique eſt ainſi nommée parce que ſes vaiſſeaux ſont diſpoſez dans un ordre approchant de celui que tiennent diverſes perſonnes qui ſe joignent pour former un rond en dançant. Elle eſt appellée en Latin *Secundina* parce qu'elle vient après l'enfant; en François *arrierefais*.

16 Du mot Grec *allas*, qui ſignifie une maniere de *boudin*.

17 L'étymologie de ce mot eſt douteuſe. *Voyez l'Anthropologie de Riolan.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

de divers *muscles*; à quoi il faut ajoûter les *mammelles*, & les *tégumens extérieurs* qui sont les mêmes que ceux du ventre.

Les *mammelles*, que l'on rencontre les premieres à peu près au milieu, & sur le devant de la poitrine, sont deux corps glanduleux; dans chacun desquels se distribuent des veines, & des arteres. Leur usage, dans les femmes, est premierement de recevoir le sang qu'elles attirent des veines, & d'achever de le convertir en *lait* pour la nourriture des petits enfans. Je dis que les mammelles achevent de changer le sang en lait, parce que ce changement est déja commencé dans les veines dont je viens de parler. Ces veines, dit nôtre Auteur, ne vont pas droit aux mammelles depuis le tronc de la cave d'où elles partent, mais apres être montées jusques vers la gorge elles descendent par deux rameaux considerables dans la poitrine; en sorte que par ce détour le sang y demeurant plus long-temps commence à se blanchir 1 en prenant la couleur des membranes de ces mêmes veines. Le lait étant ainsi ébauché reçoit sa derniere perfection 2 dans les glandes des mammelles, qui achevent de le rendre blanc en lui communiquant pareillement leur couleur. Les arteres qui accompagnent les veines des mammelles apportent à ces dernieres parties un sang spiritueux pour les vivifier. Le second usage des mammelles, qui est commun à celles des hommes est de servir comme de rempart au cœur, qui est directement au dessous. Il faut enfin remarquer que les mammelles ont une grande symphatie avec la matrice, parce que les veines qui vont aux mammelles viennent s'abboucher, sous deux des muscles du ventre, avec d'autres veines qui remontent de la matrice le long de ces mêmes muscles. C'est par cette raison que les femmes n'ont pas leurs mois pendant qu'elles sont nourrices, parce qu'alors le sang qui descendoit à la matrice remonte par les veines dont on vient de parler, étant attiré par les mammelles, au lieu qu'auparavant la matrice l'attiroit, comme elle l'attire aussi pour la nourriture du fœtus pendant la grossesse.

On ne décrira pas les muscles ni les os de la poitrine, par la même raison qu'on n'a pas décrit ceux du ventre; en sorte que de toutes les parties contenantes de la poitrine il ne nous reste plus que le diaphragme, & la membrane qui revêt le dessous des côtes. Le 3 *diaphragme* est ainsi appellé parce qu'il sépare le ventre de la poitrine. C'est un veritable muscle, mais d'une sorte particuliere; il est rond large, plat, délié, & il a son tendon dans son milieu. Il naît de la partie intérieure des fausses côtes. Sa partie la plus élevée s'attache sur le devant à la cartilage xyphoide, qui est à l'extrémité inférieure du sternum; sa partie la plus basse est adhérente aux vertebres du dos. Il faut encore remarquer que le diaphragme reçoit deux petits nerfs, & qu'il est percé de deux trous. Par l'un de ces trous, qui est sur le derriére, il donne passage aux vertébres du dos, ausquelles on a dit qu'il est lié au tronc de la grande artere, & à l'œsophage, qui est le canal qui porte la nourriture de la bouche au ventricule, comme on le verra ci-après. Par l'autre ouverture, qui est sur le devant, le diaphragme laisse passer le tronc de la veine cave, qui sort, comme on l'a dit

---

1 *Voyez ce qui a été dit ci-dessus touchant la préparation de la semence dans les vaisseaux spermatiques.*

2 *Galen. in Hippocr. aphor comment. 5. vers.* 39.

3 διάφραγμα signifie une haye, ou une paroi que l'on met entre deux parties d'un champ, ou d'un bâtiment, pour les séparer. *Voyez dans la premiere Partie, liv. 3. ce qu'Hippocrate dit du diaphragme, qu'il appelloit* φρένες.

dit ci-deſſus, de la partie convexe du foye. On parlera des uſages du diaphragme en parlant de ceux du poumon.

Depuis l'An cxi de J. C. juſques à l'An cc.

4 La *membrane qui revêt les côtes par deſſous* eſt fort déliée quoi qu'aſſez forte. Elle fournit des tuniques aux viſceres contenus dans la poitrine, comme le péritoine en fournit à ceux du ventre.

De cette membrane il en naît deux autres, qui ſont contenues dans la poitrine. Galien les appelle 5 *membranes ſéparantes*. Ces membranes s'élevent depuis le bas, & le fond de la poitrine juſques au haut, en ſorte qu'elles la partagent par le milieu, ſelon ſa longueur, comme en deux chambres. Ces mêmes membranes ſont jointes, ou collées l'une à la reſerve du lieu, où elles ſe ſéparent pour recevoir le cœur, qu'elles renferment de tous côtez. La raiſon pourquoi elles partagent en deux la cavité de la poitrine c'eſt afin que la reſpiration ſubſiſte; ou ſe face encore en partie, de l'un, ou de l'autre côté, lors qu'il arrive que l'un de ces côtez eſt ouvert par quelque grande bleſſure. Elles ſervent d'ailleurs à couvrir les viſceres de la poitrine, & à attacher à cette partie les vaiſſeaux qui y paſſent.

Les viſceres dont on vient de parler ſont le cœur, & le poumon. Le *cœur* eſt ſitué au milieu de la poitrine. Il eſt couché ſur le poumon comme ſur une coite. Sa ſubſtance eſt charnue, & plus dure que celle d'aucune autre ſorte de chair. Elle eſt compoſée de toutes ſortes de *fibres*, c'eſt à dire, de fibres *droites*, de fibres *tranſverſes*, & de fibres *obliques*, en quoi elle differe de celle des muſcles, qui n'ont que d'une ſorte de fibres. Le cœur eſt encore different des muſcles en ce que ſon mouvement ne dépend pas des nerfs, mais lui eſt naturel, & propre; d'où vient que le cœur étant ſéparé du corps, il ſe meut encore pendant quelque temps; ce qui n'arriveroit point s'il ſe mouvoit par le moyen des nerfs qui ont été coupez lors qu'on a ſéparé le cœur. Ce n'eſt pas que le cœur ne reçoive quelques nerfs, mais ils ſont ſi petits qu'ils ne ſervent qu'à lui communiquer du ſentiment, à peu près comme ceux qui vont au foye, à la rate, &c. Sa figure eſt à peu près conique. Il eſt enveloppé dans une forte membrane, nommée *péricarde*, c'eſt à dire *qui eſt autour du cœur*. Cette membrane l'environne de tous côtez, mais elle ne lui eſt pas contigue; car il y a entre le péricarde, & le cœur un eſpace dans lequel on trouve une liqueur claire comme de l'eau, qui ſert à raffraichir ce viſcere Il y a vers la baſe du cœur deux epiphyſes, ou excreſcences membraneuſes, qu'on appelle *oreilles*, parce qu'elles ſont ſituées à droite, & à gauche du cœur, à peu près comme le ſont les oreilles à l'égard de la tête, outre qu'il y a quelque petit rapport dans la figure. Ces oreilles ſonr creuſes. Celle qui eſt du côte droit commence là où finit le tronc de la veine cave, qui apporte le ſang dans le *ventricule droit* du cœur. On appelle ainſi une cavité qui ſe trouve dans le côté droit de ce viſcere. L'oreille gauche eſt continue à *l'artere veineuſe*, (dont on parlera plus amplement, auſſi bien que de la *veine artérieuſe*, en décrivant le poumon) & elle tient le milieu entre cette artere, & une autre cavité qui eſt dans le côté gauche du cœur, nommée le *ventricule gauche*. La premiere de ces oreilles eſt placée, comme on vient de le dire, entre le cœur,

4 ὑποζωκὰς ὑμὴν, *Succingens membrana*. Galien ne lui donne point de nom particulier.

5 διαφράττοντες, *qui ſeparent*. C'eſt de ce verbe que vient le mot *diaphragme*, qui déſigne, comme on l'a vû, la même choſe.

Unable to display this page

tendoit que le poumon tire à ſon tour de l'artere veineuſe & du cœur. La difference qu'il trouvoit, comme on l'a vû, entre les membranes qui ſont à la ſortie de l'artere veineuſe, & celles des autres orifices du cœur, lui faiſoit croire que ces membranes n'étant qu'au nombre de deux au premier de ces endroits, au lieu qu'il y en a trois par tout ailleurs, cela eſt fait exprès pour laiſſer remonter certaines fumées du cœur qui paſſent de l'artere veineuſe dans la trachée artere. Tous les Anatomiſtes qui ont retenu le ſyſtéme de Galien ont même crû que l'artere veineuſe communique au poumon un ſang ſpiritueux pour le vivifier, ce qui eſt, ſelon Galien, l'office que toutes les autres arteres rendent aux autres parties du corps. A la verité je trouve que nôtre Auteur fait ſortir l'artere veineuſe du ventricule gauche du cœur, & non du poumon. Je trouve même qu'il dit que cette artere contient beaucoup d'un ſang vaporeux & ſubtil, mais il ne marque point en termes exprès d'où ce ſang vient. Peut-être a-t-il craint de s'expliquer là-deſſus de peur de s'embaraſſer en donnant à cette artere prétendue tant d'uſages oppoſez l'un à l'autre; car enfin il eſt difficile de comprendre comment il ſe peut faire qu'un même canal ſerve à charrier quatre ſortes de matieres, dont il y en a deux qui deſcendent, & deux qui montent, & cela dans le même temps. Les deux matieres qui deſcendent ſont le ſang qui vient dans l'artere veineuſe par les extrémitez de la veine artérieuſe, & l'air qui vient dans la même artere par la trachée artere. Celles qui montent ſont le ſang qui doit paſſer par cette même artere pour aller vivifier le poumon, & les fumées qui s'élevent du cœur pour ſortir par ce même canal, je veux dire par l'artere veineuſe. On pourroit dire que le ſang ſubtil, & vaporeux que Galien dit être renfermé dans l'artere veineuſe eſt le même qu'il a dit y être apporté par les extrémitez de la veine artérieuſe. Mais il ſemble qu'il ne contoit pas beaucoup ſur le ſang qui vient de ce côte-là, puiſqu'il s'imaginoit que la plus grande partie de celui qui eſt attiré dans le ventricule droit paſſe immédiatement dans le gauche par 11 certains petits *trous*, qu'il ſuppoſoit être dans la *paroi mitoyenne*, qui ſépare ces deux ventricules. Le ſeul moyen qu'il pouvoit avoir pour ſe tirer d'affaire c'étoit de dire ici, comme il le dit effectivement en mille autres endroit, que toutes les parties du corps *attirent*, quand il eſt néceſſaire, le ſang, & les autres choſes dont elles ont beſoin. Cette *attraction*, & *la prévoyance de la nature*, pour fournir à toutes les néceſſitez de l'animal lui étoient d'un merveilleux ſecours; car ces deux principes ſuppoſez il n'avoit que faire de ſe mettre en peine ſi le ſang a un cours réglé ou non, & il lui étoit aiſé de faire monter, & deſcendre les humeurs, & toutes ſortes de matieres par un même canal.

Depuis l'An 1 de J. C. juſques à l'An cc.

Au reſte, il prétendoit que le ſang qui eſt dans le ventricule gauche du cœur, ſe mêlant avec l'air qui y eſt apporté du poumon, devient plus ſpiritueux, & fournit la matiere des *eſprits vitaux*, qui s'élaborent dans ce ventricule, & qui ſe portent enſuite dans toutes les parties du corps, conjointement avec le ſang arteriel, par le canal de l'artere appellée *aorte*. Cette artere eſt l'origine, & le tronc de toutes les autres arteres, leſquelles ſe rempliſſent de ſang à meſure que l'artere leur envoye celui qu'elle reçoit du cœur qui eſt en continuel mouvement pour cela. Nôtre Auteur appelle ce *mouvement du cœur*, auſſi bien que celui *des arteres*, qui en eſt une ſuite, un mouvement *naturel*, pour le diſtinguer du mouvement *animal*, & *volontaire* des autres parties, qui ſe meuvent par le moyen des muſcles & des nerfs, ſelon nôtre volonté. Il prétendoit, comme on l'a dit ci-deſſus, que le cœur ne ſe meut point par l'aide des nerfs, mais qu'il ſe meut par lui-même, ſelon que ſes fibres ſe

11 *De naturalib. facultatib. lib. 3. cap. 15.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

retirent, ou se raccourcissent, ce qui se fait de cette de maniere. Lorsque les fibres longitudinales, ou droites, se racourcissent cela fait que la pointe du cœur s'approche de sa base, & par conséquent qu'il a sa *diastole*, c'est à dire, qu'il s'élargit; & alors il se remplit de sang. Mais lorsque les fibres transverses se raccourcissent il a sa *systole*, ou il s'étrécit, en éloignant sa pointe de sa base, & alors il pousse fortement dans l'aorte le sang qu'il contient. Cette pulsation du cœur étant communiquée à l'aorte, & conséquemment à toutes les arteres, fait qu'elles ont aussi leur diastole, & leur systole; sur quoi Galien remarque que les arteres *se dilatent parce qu'elles se remplissent*, contre la pensée de quelques anciens Médecins qui avoient soutenu le contraire, c'est à dire, que la replétion suit la dilatation, & non la dilatation la replétion. Voila de quelle maniere le sang artériel est porté à toutes les parties pour les vivifier. Le sang des veines, qui est plus grossier s'y porte aussi d'un autre côté pour les nourrir. Ce sang leur vient en partie du tronc *ascendant* de la veine *cave*, & en partie de son tronc *descendant*. Galien appelloit tronc ascendant cette partie du tronc de la veine cave qui est au dessus du foye, & qui monte le long de la poitrine jusques au haut. Il appelloit tronc descendant, la partie du tronc de la même veine qui est au dessous du foye, parce qu'il supposoit que le sang descend delà dans toutes les parties les plus basses du corps, comme le sang contenu dans le tronc ascendant monte jusques aux parties les plus hautes. Il faut encore remarquer à l'égard de la veine cave que nôtre Auteur lui assigne son origine au foye, comme on l'a vû ci-dessus, & non au cœur, quoique le plus gros du tronc de cette veine soit attaché au ventricule droit du cœur, comme le tronc de l'artere aorte est attaché au ventricule gauche. Cette grande artere, & cette grande veine fournissent tout le sang que reçoivent les parties, à la reserve de quelque portion qui va aux parties du ventre par le canal de la veine *porte*, qui tire aussi son origine du foye, comme on la vû au chapitre précedent. Outre tous les vaisseaux que nous avons dit être de la dépendance du cœur, Galien reconoissoit encore une *petite veine*, & une *petite artere* qui se portent dans la substance de ce viscere pour le nourrir, & pour le vivifier. Il parle aussi d'un petit *os* qui se trouvé attaché au cœur vers l'embouchure de la grande artere. Le cœur est, selon le même Auteur, la source de la *chaleur naturelle*, & des *esprits vitaux*, & d'ailleurs le siege de la *colere*, & des *passions violentes*.

On comprendra encore mieux quelle est la nature de ce viscere quand nous aurons décrit le poumon qui lui est contigu. Mais avant que d'en venir là il faut remarquer, avec Galien, une difference notable qui se trouve entre les vaisseaux du cœur d'un homme, ou d'un enfant des qu'il est venu au monde, qui sont tels qu'on les a décrits, & ceux du cœur d'un autre enfant qui est encore dans le ventre de sa mere. Dans celui-ci il y a un *passage*, ou un *trou* assez large dans la veine cave, à l'endroit où elle vient se joindre à l'oreille droite du cœur, par lequel trou cette veine communique immédiatement avec l'artere veineuse. Ce trou a une *membrane* couchée du côté de l'artere, pour empêcher que le sang qui est entré par là dans cette artere ne retourne en arriere; mais dès que l'enfant est venu au monde cette membrane se releve, & s'attachant de tous côtez à la veine bouche entierement le trou. Il y a pareille communication entre la grande artere, & la veine artérieuse, par le moyen d'un petit *canal* qui joint ces vaisseaux l'un à l'autre, & qui se resserrant après la naissance de l'enfant se trouve dans la suite tout à fait bouché. La raison que Galien rend de cette difference, c'est que le poumon de l'enfant qui est dans la matrice, ne servant point encore à la respiration, doit seulement être nourri, & recevoir l'accroissement nécessaire. C'est pourquoi il reçoit sa nourriture pendant ce temps-là par des vaisseaux qui n'ont qu'une tunique assez mince,

telle

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

Le troisiéme des vaisseaux du poumon c'est la *trachée artere*, ou *l'âpre artere*. Il n'est pas difficile de voir pourquoi on l'a nommée âpre, *aspera*, en Latin, τραχεῖα, en Grec, puis que ce vaisseau est effectivement âpre, c'est à dire raboteux, & inégal, particulierement par rapport aux autres arteres, que l'on a appellées *læves*, unies, pour les distinguer de celle dont il s'agit ici. Mais on ne comprend pas si aisément pourquoi on l'a appellée *artere*, la difference qu'il y a entre les arteres unies, & celle là paroissant fort grandes à tous égards. Pour en trouver la raison il faut savoir que les Anciens jusques au temps d'Hippocrate ne donnoient le nom d'artere qu'a celle qu'on a depuis appellée âpre artere, ce mot 14 *artere* désignant, par rapport à son étymologie, un vaisseau propre à *contenir l'air*. Mais peu de temps après les Anatomistes ayant crû que l'usage de ce que nous appellons aujourd'hui des arteres, ou l'usage du pouls, est presque le même que celui de la respiration, & que ces dernieres arteres contienent aussi bien de l'air que la trachée artere en contient, cela les a obligez à appeller ces parties du même nom, dans la supposition qu'elles contiennent également de l'air, quoi que les arteres unies contiennent plus de sang que d'air.

La trachée artere est un canal qui va du gosier au poumon, & qui sert à porter, & à rapporter l'air qui y entre, & qui en sort, lors que nous respirons. Ce canal est formé de *cartilages*, qui sont mis les uns sur les autres, & qui forment chacun un cercle, ou plutôt un demi cercle; car sur le derriere, du côté où l'âpre artere est contigue à l'œsophage, elle n'est que membraneuse; ce qui a été disposé de la sorte, afin que l'œsophage se pût commodément dilater, sans être comprimé lors qu'on avalle de gros morceaux. Tous ces cartilages sont liez ensemble par de forts ligamens, & outre cela par une membrane qui revêt intérieurement la cavité de l'âpre artere, & qui a des fibres droites. L'âpre artere se divise par le bas en deux branches qui se répandent de part & d'autre dans le poumon, & dont les extrémitez, qui sont toutes cartilagineuses, vont s'abboucher, comme il a été dit, avec celles de l'artere veineuse. Le dessus, ou l'embouchure de l'âpre artere s'appelle *larynx*. Il est composé de trois grands cartilages dont la figure est fort differente de celles des cartilages que nous venons de décrire. Le premier, qui est sur le devant, ressemble à un escu, ou à une maniere de bouclier que portoient les Anciens. Le second est placé un peu au dessous, & plus en arriere du côté de l'embouchure de l'œsophage; il acheve ce qui manque au premier pour faire le cercle entier. Le troisiéme s'articule avec le premier, & le second dans leur partie postérieure. Il est composé de deux petits cartilages qui sont joints ensemble, & qui finissent en pointe, à peu près comme le goulet d'une aiguiere, que les Grecs appelloient *arytæna*, d'ou vient qu'on l'a appellé le cartilage *arytenoide*. Outre ces trois cartilages, dont l'assemblage forme le larynx, il y en a un quatriéme nommé *l'épiglotte*, qui couvre l'ouverture du larynx, & qui empêche que la nourriture ne tombe dans l'âpre artere, sans empêcher que l'air n'y entre, & n'en sorte librement, par les côtez de l'ouverture. Tous ces quatre cartilages se meuvent par plusieurs muscles, lors que nous 15 parlons; & que nous respirons. On ne décrira pas ici ces muscles, non plus qu'on n'en a décrit aucun ci-devant.

Voila

---

14 ἀρτηρία, παρὰ τὸ τ ἀέρα τηρεῖν.

15 On parlera de la maniere dont se forme la voix, en parlant des usages de la respiration.

Voila quelle eſt la compoſition du poumon, & de ce qui en dépend. Le poumon eſt un des principaux organes de la *reſpiration*, mais il n'eſt pas le ſeul, preſque tout le thorax entre en part avec lui pour cela. Galien croyoit que dans la reſpiration le thorax, ou la poitrine ſe meut avant le poumon par le moyen du diaphragme, des muſcles intercoſtaux, de certains autres muſcles particuliers à la poitrine, & des muſcles du ventre. Il y a deux parties dans la reſpiration, l'une qu'on appelle *inſpiration*, par laquelle nous attirons l'air du dehors au dedans; l'autre qu'on nomme *expiration*, par laquelle nous le renvoyons du dedans au dehors. La premiere ſe fait par le moyen des muſcles dilatateurs de la poitrine, qui ſont les intercoſtaux externes, & ſix autres qui deſcendent des épaules, & du col pour venir s'inſerer à la poitrine. Tous ces muſcles, conjointement avec le diaphragme, qui eſt auſſi un muſcle, comme on l'a vû ci-devant, élevent en haut les côtes, & rendent la cavité de la poitrine plus dilatée, en ſorte que le poumon, trouvant un plus grand eſpace qu'il n'avoit, ſe dilate à ſon tour, & ſe gonfle par l'attraction de l'air exterieur. Par cette dilatation du poumon l'eſpace dont on vient de parler ſe remplit, ce qui évite le vuide, qui ſans cela ſe trouveroit entre les côtes & ce viſcere. L'expiration ſe fait au contraire par l'aide des muſcles qui reſſerrent la poitrine. De ces muſcles les uns ſont propres à la poitrine, ſçavoir les intercoſtaux internes, dont les fibres coupent en travers celles des externes; les autres ſont propres au ventre, ſçavoir les obliques, les droits, & les tranſvers. Tous ces muſcles, & le diaphragme avec eux, abbaiſſent les côtes, & rétréciſſent la cavité de la poitrine, ce qui oblige le poumon à ſe vuider de l'air qu'il avoit reçu. On voit par ce que nous venons de dire que le diaphragme éleve, & abbaiſſe ſucceſſivement les côtes pour dilater, & pour rétrécir la poitrine, au lieu que les autres muſcles ſont employez ſéparément les uns au premier de ces offices, les autres au ſecond. Ce n'eſt pas la ſeule difference qu'il y a entre l'office du diaphragme, & celui de ces muſcles. On diſtingue deux ſortes de reſpiration, l'une qui eſt *naturelle*, l'autre qui eſt *violente*, ou forcée. C'eſt par l'organe du diaphragme ſeul que la premiere ſe fait, & ce ſont les autres muſcles qui ſervent dans la ſeconde. Le diaphragme ſert encore, dans le temps qu'il s'abbaiſſe, à comprimer les boyaux, conjointement avec les muſcles du ventre, pour pouſſer les excrémens vers le bas. Quant à *l'uſage de la reſpiration*, Galien croyoit que le poumon attire l'air du dehors, premierement pour temperer la grande chaleur du cœur; ſecondement afin que ce même air procure de la tranſpiration à tout le corps; & en troiſiéme lieu afin qu'il contribue, conjointement avec le ſang, à la production des eſprits vitaux, & des eſprits animaux. Ce ſont là les plus importans uſages de la reſpiration; & le cœur reçoit, ou attire pour ce ſujet la plus pure, & la plus ſubtile partie de l'air. La plus groſſiere, ou ce qu'il y a de ſuperflu dans cet air, ſe joignant aux fumées qui ſortent du cœur, ſert, en remontant du poumon, à former *la voix*. Galien diſoit que la voix eſt un air battu, ou agité par la faculté animale, qui ſe ſert pour cela du miniſtere des nerfs, & des muſcles. Les muſcles qui ont cet office ſont ceux du larynx, qui ſe meuvent par le moyen des *nerfs recurrens*. Sur quoi il faut remarquer que nôtre Auteur s'attribue la découverte de ces nerfs, quoi que *Rufus* d'Epheſe, qui a vêcu avant lui, en eût déja fait mention, comme nous l'avons vû 16 ci-deſſus.

Depuis l'An cxl de J.C. juſques à l'An cc.

16 *Voyez le livre précedent.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

C'eſt là l'idée que Galien avoit de la reſpiration, de ſes uſages, & des organes par leſquels elle ſe fait. Il mettoit, comme on l'a remarqué, le cœur au nombre de ces mêmes organes, & il croyoit que ce viſcere, ayant de la communication avec le poumon, attire par ce moyen un air ſubtil qu'il diſtribue à toutes les parties du corps par le canal des arteres. Cela ſuppoſé, le poumon eſt à peu près à l'égard du cœur, ce que les arteres ſont à l'égard de tout le corps. Le poumon, après s'être rempli d'air dans l'inſpiration, & après en avoir fourni ſuffiſamment au cœur, renvoye par l'expiration le reſte qui eſt inutile à cet uſage. De même les arteres, après s'être remplies, dans leur diaſtole, d'une certaine quantité de l'air que le poumon a apporté au cœur, & après en avoir fait part à tout le corps, ſe déchargent, dans le temps de leur ſyſtole, du ſuperflu de ce même air par les pores de la peau. On voit par là que l'uſage de la reſpiration, & celui du pouls, ont beaucoup de rapport enſemble, ſelon les principes de nôtre Auteur.

On trouve enfin, dans la poitrine une glande nommée *thymus*, qui eſt aſſez grande & molle. Elle a été placée ſous le milieu de la partie ſupérieure de l'os *ſternum*, afin d'empêcher que cet os ne touche la veine cave, & d'ailleurs pour affermir le cours de cette veine qui ſe diviſe en cet endroit en pluſieurs branches,

Le *col* eſt de la dépendance de la poitrine par rapport à ſes principales parties, qui ſont la *trachée artere* & *l'œſophage*. Nous avons déja parlé de la premiere. La ſeconde, qui lui eſt contigue, & qui ſe trouve immédiatement au deſſous, ou au derriere, eſt un conduit membraneux qui commence au goſier & qui porte la nourriture de la bouche au ventricule. Ses tuniques, & ſes fibres ſont ſemblables à celle de cette derniere partie, à laquelle il eſt attaché, Il n'y a rien d'ailleurs à conſiderer dans le *col* que les veines *jugulaires*, & les arteres *carotides* & *vertebrales*. Tous ces vaiſſeaux portent le ſang, & les eſprits au cerveau, comme on le verra plus particulierement dans la ſuite. Il y a encore les *vertebres*, qui ſervent au mouvement du col; mais comme nous n'avons pas décrit les os des autres parties nous ne décrirons pas non plus ceux ci.

CHAPITRE VIII.

Deſcription de la Tête, & quelques remarques concernant les os, & les Muſcles en géneral.

APrès avoir parlé du ventre, & de la poitrine, il faut examiner la *tête*, qui renferme les organes de la plus noble des facultez, ſavoir la faculté animale. Les *cheveux*, qui couvrent le deſſus, le derriere, & les côtez de la tête, ſont engendrez des vapeurs fuligineuſes qui s'élevent de cette partie. Ils ont leurs racines dans la peau, qui eſt dure, épaiſſe, & ſeche. Cette peau eſt adherente à la membrane commune qui couvre tout le reſte du corps, comme on l'a vû ci-deſſus, & qui a ſous elle, en cet endroit, une autre membrane aſſez forte, que l'on appelle *péricrane*, & qui eſt une production de la membrane du cerveau dont on parlera ci-après. Le péricrane eſt ainſi nommé parce qu'il enveloppe extérieurement le *crane*, qui eſt comme une maniere

maniere de 1 casque, composé de divers os, dont le cerveau est couvert de tous côtez. Nous ne décrirons pas ici ces os, nous remarquerons seulement qu'ils sont joints par cinq *futures*, en sorte qu'on diroit qu'ils ont été cousus ensemble. Les deux premiers coupent transversalement le crane, l'une au devant de la tête, l'autre au derriere. La troisiéme est longitudinale, & tombe perpendiculairement de l'une des premieres au milieu de l'autre. La premiere s'appelle *coronale*, parce qu'elle est à l'endroit, où l'on met les couronnes; la seconde *lambdoide*, parce qu'elle a la figure du Λ des Grecs; la troisiéme est nommée *moyenne*, ou *droite*. Il y a outre cela deux autres futures vers les os de l'oreille, qui sont differentes des premieres. On les appelle futures *écailleuses*, parce que les os du crane se joignent en cet endroit les uns aux autres, comme feroient deux rangs d'écailles de poisson appliquez l'un contre l'autre, ensorte que chaque écaille entrât dans l'espace vuide qui se trouveroit entre celles du rang opposé. L'usage des futures est de donner passage aux vapeurs qui montent du cerveau, & aux fibres qu'envoye la membrane dure, comme on le verra dans la suite. *Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.*

La *membrane dure*, ou *épaisse* est ainsi appellée par opposition à une autre membrane mince, qui est immédiatement au dessous, & que l'on décrira dans la suite. La premiere de ces membranes se presente à la vûe après que le dessus du crane a été enlevé. Elle enveloppe le cerveau de tous côtez, & se repliant sur le sommet de la tête, elle forme un *sinus*, ou une maniere de sac, qui suit le cours de la future moyenne sous laquelle il se trouve, & qui descend quelque peu entre les deux hémispheres du cerveau. Ce méme sinus s'étend aussi sur le derriere, entre le cerveau, & le cervelet, par deux branches, ou jambes, qui s'écartent l'une à droite l'autre à gauche, selon le chemin que tient la future lambdoide; en sorte qu'il y a comme trois sinus dans cette membrane. Ces sinus sont un reservoir, dont l'usage est de contenir le sang, qui y est apporté d'embas par les veines *jugulaires*, & de le distribuer en suite au cerveau par diverses petites veines. Sur quoi il faut remarquer qu'entre ces veines il y en a particulierement une qui sort de l'endroit, où les trois sinus se joignent, & où il se trouve un petit espace qu'Hérophile appelloit le 2 *pressoir*, ou la *citerne*, supposant sans doute que le cerveau tire de là la plus grande quantité du sang qu'il reçoit. Cette veine est plus grosse que les autres, & se descend dans les ventricules du cerveau, où elle forme, par l'entrelacement de ses rameaux, un tissu appellé 3 *choroide*. Les autres veines qui sortent de toute la longueur des sinus s'insinuent dans la membrane mince, & passent en d'autres endroits du cerveau pour lui fournir une partie de la nourriture. Il y en a même quelques-unes qui montent, & qui traversent les futures du crane pour aller dans le périoste. Voila de qu'elle maniere, & par quels chemins le sang des veines se distribue dans le cerveau. Celui des arteres s'y verse par un chemin opposé; car au lieu que les veines descendent des sinus de la membrane

1 Κράνιον vient de κράνος, qui signifie un casque. *Voyez Galien de l'usage des parties, liv. 8. chap 9.*

2 Ληνὸς. Galien parle si obscurément de cette citerne, & du lieu où elle se trouve que l'on a peine à savoir précisément ce que c'est & où elle est.

3 Il a ce nom parce qu'il ressemble au *chorion*, dont on a parlé ci-dessus, par le nombre & par l'arrangement des vaisseaux dont il est composé, & qui sont en partie des veines en partie des arteres, comme ceux du chorion.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

brane dure jusques au milieu, & au fond du cerveau, les arteres après avoir percé cette même membrane en sa partie inférieure, ou à la base du cerveau, vont toûjours en montant, jusques à ce qu'elles parviennent au sommet, & voici quel est leur cours. Deux branches des arteres *carotides*, qui montent du col au cerveau, se divisent avant que d'y entrer en un grand nombre de petits rameaux qui forment comme 4 un *rets*. L'usage de ce rets, que Galien appelle *merveilleux*, ou *admirable*, est, selon lui, de préparer le sang arteriel, & les esprits vitaux pour la formation des *esprits animaux*, qui reçoivent la derniere perfection dans les ventricules du cerveau. De ce rets s'élevent en suite deux rameaux aussi gros que ceux des carotides desquels il est composé, & qui se divisent derechef en divers autres petits rameaux, qui montent au cerveau, & viennent s'entrelacer avec les veines du plexus, ou tissu choroide. Mais il faut remarquer que les deux rameaux dont on vient de parler ne sont pas uniquement employez à composer ce tissu. Ils envoyent d'ailleurs un grand nombre d'autres petits rameaux qui se répandent en plusieurs endroits du cerveau; sans conter ceux qui viennent de *deux arteres* qui traversent les apophyses des vertebres du col, & qui se jettent dans le cerveau, aussi bien que les carotides. On parlera plus particulierement de la situation, & des usages du tissu choroide, & du rets merveilleux, en examinant les ventricules du cerveau. Il faut de plus remarquer que la membrane dure envoye des fibres très-déliées au travers des sutures du crane, lesquelles fibres sont l'origine du perioste; & enfin qu'elle est percée de divers petits trous à l'endroit, où elle se joint à l'os cribreux, duquel on parlera ci-après.

Sous la membrane dure se trouve une autre membrane appellée *membrane mince*, & membrane 5 *choroide*. Ce dernier nom lui est donné par Galien, parce qu'elle est toute remplie de petites veines, & de petites arteres, qui sont des dépendances des vaisseaux dont on a parlé dans l'article précedent. Elle enveloppe immédiatement le cerveau, & elle y est si fortement attachée qu'on a beaucoup de peine à l'en séparer. Elle s'insinue même profondément dans ses replis, & jusques dans ses ventricules, l'embrassant étroitement, & empêchant par ce moyen que sa substance, qui est molle, & sans consistence, ne s'écoule, ou ne s'étende de tous côtez. Cet usage de la membrane mince, & celui que nôtre Auteur lui donne d'ailleurs de lier ensemble toutes les veines, & toutes les arteres du cerveau, de peur qu'elles ne soient ébranlées, ou dérangées, font qu'il l'a compare à cet égard au mésentere, qui rend le même office aux vaisseaux des intestins.

Il y a, selon nôtre Auteur, comme deux cerveaux, le cerveau de devant, ou le *cerveau* proprement dit, & le cerveau de derriere, ou le *cervelet*. Le premier est partagé par dessus, selon sa longueur, en deux hémispheres. Il est d'une substance molle, & qui cede facilement aux doits, sur tout en sa superficie qui est grisâtre, & compartie par un grand nombre de rayes, ou de sillons, dans la profondeur desquels nous avons dit que penetre la membrane mince. Cette premiere substance ayant été enlevée par tranches, on en trouve une autre qui est

---

4 La description que Galien donne de ce rets confirme la pensée de ceux qui disent qu'il n'a disséqué que des bêtes, ce même rets ne se trouvant que dans les têtes des bœufs, des moutons, & de quelques autres bêtes, & nullement dans celles des hommes. *Voyez ci-dessus chap. 5.*

5 *Voyez la note pénultieme.*

eſt blanche, & que Galien appelle *calleuſe*, parce qu'elle eſt un peu plus dure que la précedente. Celle-ci étant pareillement ôtée, on rencontre dans le centre du cerveau une cavité conſiderable, qu'on appelle les *ventricules du cerveau*. Le deſſus de cette cavité eſt ſoûtenu par une portion de la ſubſtance calleuſe appellée *la voute*. Mais cette voute n'étant pas d'une matiere aſſez ſolide pour ſoutenir toute la partie du cerveau qui eſt au deſſus des ventricules, la Nature y a pourvû d'ailleurs, en attachant fortement la membrane dure au crane, par ſa partie ſupérieure, comme on l'a remarqué ci-deſſus; ce qui empêche que le cerveau, qui eſt attaché à cette membrane par ſes vaiſſeaux, ne s'affaiſſe ſur les ventricules. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Ces mêmes ventricules ſe diviſent en quatre. Les *deux plus grands* ſont ſur le devant, & ſont ſéparez, ſelon la longueur du cerveau, par une *paroi* extrémement déliée, tendre, & tranſparente, qui eſt formée de la ſubſtance calleuſe. Ces deux ventricules vont abboutir par leur partie antérieure vers un os du crane, qui eſt au deſſus du nez, & qu'on nomme l'os *ethmoide*, ou *cribreux*, parce qu'il eſt percé d'une infinité de petits trous, comme les cribles. Galien croyoit que le cerveau a une eſpece *d'inſpiration*, & *d'expiration*, c'eſt à dire, qu'il attire l'air du dehors, & qu'il le renvoye, à peu près comme le poumon, par les petits trous dont on vient de parler; d'où il s'enſuit que le cerveau a un *mouvement* qui lui eſt particulier, par lequel il ſe dilate, & ſe reſſerre ſucceſſivement. Nôtre Auteur ajoûte que ces mêmes trous ſont fort petits, & traverſent toute l'épaiſſeur de l'os cribreux, en ſorte que l'air qui y entre eſt par ce moyen retenu quelque temps dans ſon paſſage, afin qu'il ne réfroidiſſe pas le cerveau, comme il feroit, s'il y abordoit tout d'un coup, ou par un chemin plus court, & plus ouvert. Ces trous ſervent encore, ſelon lui, à un autre uſage, qui eſt l'évacuation d'une partie des excrémens du cerveau, qui ſortent avec l'air dans le temps de l'expiration, & ſe vont rendre dans le nez. On trouve enfin ſur le devant des mêmes ventricules deux *éminences* rondes, d'où ſortent les nerfs optiques, comme on le verra ci-après.

Voila quelle eſt la diſpoſition de la partie antérieure des deux premiers ventricules du cerveau. Au milieu, & en la partie inférieure de ces deux ventricules il y a une fente, qu'on appelle le *troiſiéme ventricule*. Cette fente tirant ſur le derriere conduit à une autre cavité qui ſe ferme, & s'ouvre par l'alongement, ou le reſſerrement d'une production du cerveau, qui a la figure d'un petit *ver*. Cette même cavité va en ſuite ſe rendre ſous le cervelet, & s'étend juſques au commencement de la moüelle de l'épine du dos. On l'appelle le *quatrieme ventricule*. 6 Hérophile diſoit, que l'extrémité poſterieure de ce ventricule reſſemble à celle d'un roſeau dont on ſe ſervoit autrefois pour écrire. La même fente dont on vient de parler a directement ſous elle une autre petite cavité nommée *l'entonnoir*. Cet entonnoir eſt poſé ſur une petite glande appellée *glande pituitaire*, qui eſt ronde, & entourée de toutes parts du rets merveilleux, & qui repoſe ſur un os de la baſe du crane, qu'on appelle l'os *ſphénoide*, qui eſt percé de divers trous, comme l'os cribreux, par leſquels le reſte des humeurs ſuperflues du cerveau ſe déchargent dans le palais. On trouve d'ailleurs dans les deux premiers ventricules du cerveau le *plexus choroide*, dont on a parlé en décrivant la membrane dure. Ce plexus eſt couché de côté, & d'autre

6 *Voyez ci-deſſus, part. 2. liv. 1. chap. 6.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

tre dans ces mêmes ventricules, & il eſt attaché à une glande qui ſe trouve au deſſus de l'extrémité poſterieure du troiſiéme ventricule, & qui eſt appellée *conarium*, d'un nom Grec qui ſignifie *une petite pomme de pin*, ou *un petit cone*, parce qu'elle eſt de figure conique, ou qu'elle reſſemble à une pomme de pin. Cette glande ſert à affermir le plexus choroide, afin qu'il ne ſoit pas ébranlé, ou qu'il ne change pas de ſituation. Elle eſt placée au milieu de quatre petites éminences, appellées, à cauſe de leur figure 7 *nates*, & *teſtes*, qui ſont de la même ſubſtance que le corps calleux.

Après avoir décrit le cerveau, & ſes ventricules il faut voir quels ſont leurs uſages. On a déja touché quelques-uns de ceux des ventricules lors qu'on a dit qu'ils reçoivent les humeurs ſuperflues du cerveau, & qu'ils s'en déchargent par les voyes que l'on a marquées. Ces humeurs viennent en partie des veines du plexus choroide, & en partie de toute la ſubſtance du cerveau, qui ſe décharge d'ailleurs de ſes excremens vaporeux par les ſutures du crane. Un autre uſage des ventricules, que l'on a auſſi indiqué, c'eſt de recevoir l'air du dehors. Cet air ſe chargeant des odeurs, les apporte vers *les extrémitez* des deux ventricules antérieurs, leſquelles extrémitez ſont, par cette raiſon, regardées comme *l'organe de l'odorat*. Mais ce n'eſt pas là le ſeul ſujet pourquoi l'air eſt attiré juſques au centre du cerveau. Il s'y inſinue particulierement pour raffraichir, & conſerver *les eſprits animaux*, qui ſont le principal, & le plus grand ouvrage que la nature s'eſt propoſée dans la formation des ventricules. Voici de quelle maniere ces eſprits ſe produiſent. Les rameaux des arteres carotides avant que de monter dans le cerveau forment premierement le *tiſſu merveilleux* dont on a parlé. Dans ce tiſſu les eſprits vitaux mêlez avec le ſang arteriel commencent à ſe ſubtiliſer, & ils ſe ſubtiliſent encore davantage quand ils ſont parvenus dans le *plexus choroide*, qui eſt en partie formé des arteres qui viennent du même tiſſu. Ces arteres chargées des eſprits vitaux ſubtiliſez les laiſſent échapper dans les ventricules antérieurs, où ils ſont changez en *eſprits animaux*, qui acquierent enfin leur derniere perfection après qu'ils ſont arrivez dans le quatrieme ventricule. Mais il faut remarquer que les eſprits qui paſſent des premiers ventricules dans ce dernier n'y entrent pas tout d'un coup. Il n'y en coule qu'une certaine quantité par intervalles, à meſure que la production vermiforme dont il a été parlé ſe reſſerre pour ouvrir le paſſage. De là ces eſprits ſe communiquent à tout le cerveau, & au cervelet, par l'entremiſe deſquels ils ſe portent en ſuite vers les *nerfs*, qui ſont les premiers organes du *ſentiment*, & du *mouvement*. On parlera encore des eſprits animaux dans l'article ſuivant.

Quant aux uſages du *cerveau* en particulier, il a été fait tendre, & mol pour recevoir plus aiſément les impreſſions des objets extérieurs qui frappent les ſens. Auſſi eſt il *l'origine des nerfs* qui vont aux organes des ſens, ou le lieu d'où ces nerfs ſortent, comme on le verra ci-après; & ces mêmes nerfs ſont pareillement mols, & tendres. Nôtre Auteur reconoît d'ailleurs le cerveau pour être *le ſiege de l'entendement*, ou de *l'ame raiſonnable*. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la nature de cette ame. On remarquera ſeulement en paſſant que Galien ſemble quelquefois la regarder comme un principe *ſpirituel*, ou different de la matiere. En un endroit, après avoir dit que ſi les eſprits animaux

ne

---

7 Galien ne marque pas l'uſage de ces éminences,

ne ſont pas la propre ſubſtance de l'ame, ils en ſont du moins les organes immédiats, il ajoûte que ces eſprits peuvent être mûs par une faculté *qui n'a rien de commun avec le corps.* Mais ailleurs il fait l'ame *corporelle*, comme lors qu'il dit, en refutant 8 Eraſiſtrate, que l'entendement ne dépend point de la compoſition artificieuſe du cerveau, ni de la varieté de ſes replis, comme l'avoit crû ce Médecin, mais qu'il dépend de la bonne diſpoſition 9 *du corps qui penſe*, quel que puiſſe être ce corps. Une autre choſe qui ne mérite pas moins d'être remarquée, c'eſt que Galien, qui plaçoit l'ame raiſonnable dans le cerveau, & qui reconoiſſoit le cerveau pour le lieu d'où ſortent les nerfs, & où ſe forment les eſprits animaux, qu'il appelle les organes de l'ame, ne laiſſoient pas de loger la concupiſcence dans le foye, & la colere, ou l'appetit iraſcible dans le cœur, ſelon les idées qu'en avoient eües les Anciens. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Le *cervelet* ſe trouve derriere, & deſſous le cerveau. Il eſt quatre fois plus petit que le cerveau, duquel il eſt ſéparé par la membrane dure; mais il a communication avec lui par le moyen du troiſiéme ventricule, qui conduit au quatriéme, que nous avons dit être ſous le cervelet. Il ne paroît pas en ſa ſuperficie des ſillons accompagnez, & couverts de la membrane mince, comme il y en a au cerveau; mais il eſt compoſé d'un grand nombre de petits corps griſâtres, entre leſquels il y a des intervalles, ou filamens blancs, qui lient les parties du cervelet, & qui ſervent pour le paſſage des eſprits. Le cervelet eſt d'ailleurs plus dur que le cerveau, & il en ſort des nerfs qui ſont auſſi preſque tous plus durs que ceux qui viennent du cerveau. La raiſon de cette difference c'eſt que les nerfs du cervelet étant deſtinez à ſervir pour le *mouvement*, au lieu que les autres ne ſont que pour le ſentiment, ils ont dû être les plus durs, pour avoir plus de force. Au reſte le cervelet a, à peu près, les mêmes uſages que le cerveau. Il n'eſt pas moins rempli d'eſprits animaux, & il n'eſt pas moins le ſiege de l'ame.

La moüelle de l'epine du dos eſt une dépendance du cervelet. Elle eſt enveloppée de deux tuniques qui tirent leur origine de la membrane dure, & de la membrane mince dont le cerveau, & le cervelet ſont revêtus. Elle eſt plus dure que le cervelet, & elle produit auſſi pluſieurs nerfs qui ſont durs à proportion. Galien dit que la moüelle de l'épine eſt comme un autre cerveau, au deſſous de l'autre, mais il remarque qu'elle n'a pas un mouvement comme le cerveau.

Après avoir donné la deſcription du cerveau, du cervelet, & de la moüelle de l'épine, il ne nous reſte plus qu'à parler des *nerfs* qui ſortent de ces trois parties. Les nerfs ſont des corps blancs, ronds, longs, comme une maniere de filaments, ou de filets d'une differente groſſeur, & dont les uns ſont auſſi tendres que la ſubſtance du cerveau, les autres plus durs. 10 *Chaque nerf*, dit nôtre Auteur, *eſt compoſé d'une triple ſubſtance; la premiere de ces ſubſtances, qui occupe le milieu du nerf, & qui a beaucoup de rapport avec la moüelle des arbres, vient de la ſubſtance du cerveau; la ſeconde, & la troiſiéme ſont deux enveloppes que le nerf tire de la membrane dure, & de la membrane mince du cerveau.* Les nerfs ſont les premiers organes du *ſentiment*, & du *mouvement* dans toutes les parties du corps. On a une preuve de cela, en ce qu'on ne ſauroit

8 *Voyez ci-deſſus, part. 2. liv. 1.*

9 σώματος νοῦντος. *Vid. lib. 8. de uſu part. cap. 13. & de utilitat. reſpirat. cap. 5.*

10 *De Hippocr. & Platon. decret. lib. 7. cap. 3.*

Depuis l'An ext de J. C. jusques à l'An ce.

sauroit couper un nerf que la partie où il va se rendre ne soit d'abord privée de mouvement, & de sentiment. 11 On prouve d'ailleurs que ce sont les esprits animaux qu communiquent aux nerfs cette faculté, parce que les esprits étant évacuez par une ouverture que l'on fait aux ventricules du cerveau, l'animal cesse à l'instant de sentir, & de se mouvoir, tout de même comme si on avoit coupé tous les nerfs. A cette évacuation, ou à cette ouverture près quelque incision que l'on face au cerveau l'animal a toujours le mouvement, & le sentiment, pourvû que l'incision ne penetre pas dans les ventricules; mais si elle y penetre, les esprits qui s'évaporent par l'ouverture, causent d'abord la privation du mouvement, & du sentiment. Or comme tous les nerfs viennent du cerveau, & de ses dépendances, qui est lui-même rempli d'esprits, il paroît que ces esprits doivent agir sur les nerfs, & leur communiquer la faculté de nourrir les parties, & de les faire sentir; mais on ne void pas si aisément comment se fait cette communication, ou quelle est précisement l'action des esprits sur les nerfs. Ce qui fait de la peine c'est que tous les nerfs, à la reserve des nerfs optiques, étant des corps solides, ou qui n'ont point de cavité sensible, on ne conçoit pas comment les esprits peuvent s'insinuer dans toute leur longueur pour passer du cerveau aux extrémitez du corps. Galien convient que les nerfs optiques, qu'il suppose être creux, contiennent des esprits animaux, qui descendent du principe de ces nerfs au lieu où ils se terminent, qui est l'œuil; mais il ne croit pas que l'on en doive conclurre que la chose se passe de la même maniere dans les autres nerfs. Il dit 12 en un endroit, que la substance des esprits ne va pas jusques aux parties où les nerfs viennent se terminer, que ce n'est que la vertu, ou la puissance de ces esprits qui s'étend jusques là. Il dit encore 13 ailleurs que la faculté animale se porte vers les parties pour leur donner du sentiment, & du mouvement, & qu'elle s'y porte sans l'essence, ou la substance des esprits; mais on trouve 14 quelques autres passages où il semble laisser cette question en suspens.

Nôtre Auteur contoit sept conjugaisons, ou paires de nerfs, qui sortent du cerveau, & du cervelet, dont voici en gros l'origine, & la distribution. La *premiere paire* sont les *nerfs optiques*. Ces nerfs naissent de deux éminences qui se trouvent dans la partie anterieure des deux premiers ventricules du cerveau, lesquelles éminences sont appellées, à cause de cela, *les lits des nerfs optiques*. Ces mêmes nerfs, qui sortent assez loin l'un de l'autre, viennent en suite se joindre (sans néanmoins se croiser) près de l'endroit d'où ils sont sortis; & de là se séparant derechef, ils passent l'un dans le fond de l'œuil droit, l'autre dans celui de l'œuil gauche. Ils sont les plus gros, & les plus tendres de tous ceux qui dépendent tant du cerveau que du cervelet. Hérophile avoit crû que ces nerfs ont une cavité sensible, & les avoit appellez par cette raison *pores*, ou *canaux optiques*. Galien soutient la même chose, comme on l'a vû ci-dessus, mais il avertit que cette cavité ne se découvre qu'avec peine. On verra quel est l'office de ces nerfs en parlant de l'œuil.

La *seconde paire* sort à un travers de doit près de la premiere, en tirant sur le derriere du cerveau. Elle est plus déliée, mais plus forte, & plus dure que la

---

11 *Ibidem.*
12 *Lib. de oculis.*
13 *De locis affect. lib. cap. 6.*
14 *Vid. lib. 7. de Hippocr. & Platon. decretis.*

la premiere. Son uſage eſt de ſervir aux *mouvemens* de l'œuil, dans les muſcles deſquels elle envoye diverſes fibres. *Depuis l'An exl de J. C. juſques à l'An cc.*

La *troiſiéme paire* prend ſon origine à l'endroit où le cerveau ſe joint au cervelet, vers 15 la baſe du cerveau. Elle ſe partage de chaque côté en deux branches avant que de ſortir du crane. Chacune de ces branches envoyent en ſuite des rameaux aux temples, aux muſcles de la mâchoire ſupérieure, aux gencives, aux racines des dents, & en divers endroits du viſage, mais ſur tout à la *langue*, dont la tunique eſt formée par la dilatation de ces mêmes rameaux, pour être *l'organe du goût*. Cette paire eſt auſſi fort dure.

La *quatriéme paire*, encore plus dure que la précedente, ſort de la baſe du cervelet, en tirant toujours plus ſur le derriere, comme toutes les ſuivantes. Elle eſt petite, & ſort par le même trou que la troiſiéme, pour ſe rendre au *palais*, dont elle forme la tunique, qui ſert auſſi à l'organe du *goût*, ou qui compoſe en partie cet organe. Il y a de l'apparence que Galien regardoit cette paire comme la premiere, ou comme la ſeconde de celles qu'il dit ſortir du cervelet, & qui ſont plus dures que les précedentes qui viennent du cerveau. A cela près il ſe trouveroit que tous les nerfs qui ne ſortent pas de l'épine du dos tireroient leur origine du cerveau, à l'excluſion du cervelet. Ce qui fait ici de l'obſcurité c'eſt que nôtre Auteur comprend le cervelet, qu'il appelle, comme on l'a vû, le cerveau poſtérieur, ſous le nom géneral de *cerveau*.

La *cinquiéme*, qui eſt auſſi aſſez dure, ſort à quelque petite diſtance derriere la quatrieme. Elle s'en va à *l'oreille*, c'eſt pourquoi on l'appelle *la paire de l'oüie*. Elle a deux branches de chaque côté qui s'inſinuent dans deux trous des os du crane, nommez les os *petreux*, dont on parlera ci-après en décrivant l'oreille.

La *ſixieme*, encore plus dure que les précedentes, vient après. Elle ſe partage en pluſieurs rameaux qui vont au goſier, au ventricule, au méſentere, aux boyaux, aux reins &c. C'eſt de cette paire que viennent les nerfs récurrens dont on a parlé en decrivant le larynx. Elle s'étend plus bas, & va en plus d'endroits qu'aucune des autres paires.

Enfin la *ſeptieme*, qui eſt la plus dure de toutes celles dont on a parlé, naît de l'endroit où finit le cervelet, & où commence la moüelle de l'épine. Les nerfs de cette paire font pendant quelque eſpace le même chemin que ceux de la paire précedente, auxquels ils ſe joignent; mais en ſuite ils les quittent, & envoyent leurs plus conſiderables rameaux à la *langue* pour la faire *mouvoir*, le reſte ſe diſtribuant aux muſcles du larynx.

Outre ces ſept paires de nerfs Galien réconoit une certaine *production nerveuſe*, qui naît de la partie anterieure du cerveau, & ſe va rendre vers l'os cribreux; mais comme il croyoit que cette production ne ſort pas hors du crane, il ne la met pas au nombre des nerfs.

De la *moüelle de l'épine du dos* naiſſent environ *ſoixante paires de nerfs*, qui ſortent de côté, & d'autre par les trous des vertebres, & par ceux de l'os ſacrum. Ces nerfs ſont encore plus durs que ceux du cervelet, & ſe diſtribuent à toutes les parties qui ſont au deſſous de la tête, pour leur communiquer

15 Ce que Galien appelle ici *la baſe du cerveau*, c'eſt une continuation de la moüelle de l'épine du dos, ou le commencement de cette même moüelle qui eſt contenue dans le crane.

Unable to display this page

la rétrécir. Il faut encore remarquer que la tunique uvée eſt immédiatement jointe à une autre tunique appellée *cornée* qui la couvre par derriere. Ces deux tuniques ne ſe ſéparent point ſi ce n'eſt vers ce cercle de l'œuil que l'on nomme *l'iris*, & que l'on décrira plus particulierement. En cet endroit l'uvée ſe retire un peu en dedans, & l'on obſerve à ſon extrémité antérieure un petit trou rond qu'on appelle la *prunelle*. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

La tunique *cornée*, dont on vient de parler, environne entierement l'œuil par dehors, ſe joignant, comme il a été dit, à l'uvée, & s'y attachant par divers vaiſſeaux. Cette tunique, qui prend ſon origine de la premiere enveloppe du nerf optique, produite par la membrane dure du cerveau, eſt appellée *cornée*, parce que ſa dureté a du rapport avec celle de la corne, ou parce quelle eſt même tranſparente comme de la corne depuis l'iris en tirant ſur le devant de l'œuil. On la nomme auſſi *ſclérotique*, d'un mot Grec qui ſignifie *dur*.

Outre ces trois principales tuniques de l'œuil, c'eſt à dire, la réticulaire, l'uvée, & la cornée, & outre l'arachnoide, Galien en conte encore une cinquieme, *formée des tendons des muſcles qui font mouvoir les yeux*. Cette tunique vient ſe joindre extérieurement à la cornée vers le cercle de l'œuil que nous avons nommé *iris*, & par deſſus elle il s'en trouve enfin une ſixieme *qui naît du périoſte*, & qui, attachant tout le globe de l'œuil avec l'os dans lequel il eſt enchaſſé, couvre même les muſcles des autres parties. On pourra nous objecter que Galien conte en tout *ſept tuniques*, au lieu que nous n'en avons mis que *ſix*; mais il parle ſi obſcurément ſur cette matiere qu'il eſt difficile de le bien entendre. 17 On trouvera les ſept tuniques dont il s'agit, ſi l'on diſtingue, la tunique ſclérotique de la tunique cornée, c'eſt à dire, la portion opaque de la tunique qui a été décrite ci-deſſus, d'avec ſa portion tranſparente, & ſi l'on donne d'ailleurs le nom de tunique *choroide* au fond de l'uvée, pour en faire auſſi deux tuniques differentes. Il ſe peut que nôtre Auteur ait fait ces deux diſtinctions, quoi qu'il ne ſe ſoit pas clairement expliqué là-deſſus; & en ce cas la tunique arachnoide ſera même ſupernumeraire; mais il ſe peut qu'il ne la mît pas au rang des autres.

De toutes les parties de l'œuil il ne reſte plus que *l'iris*, autrement appellée *la couronne*. Cette partie eſt compoſée, à ce que dit Galien, de ſept cercles poſez les uns ſur les autres. Le premier de ces cercles eſt formé du tour de l'humeur cryſtalline; le ſecond de la circonference de l'humeur vitrée; le troiſiéme du bord de la tunique réticulaire; le quatrieme naît de l'endroit où la tunique uvée ſe joint à la circonference de l'humeur vitrée, au bord de la tunique réticulaire; le cinquieme ſe forme de l'adherence de la tunique cornée à l'uvée; le ſixieme de la jonction des deux autres tuniques externes à l'endroit de cette même adherence. Les differentes couleurs des divers corps qui compoſent ces ſept cercles donnent lieu à la varieté de celles que l'on obſerve dans l'iris, qui a ce nom à cauſe de cette varieté approchante de celle de l'arc en ciel que l'on appelle en Latin *iris*.

17 Il paroit par le livre *de oculis*, attribué à Galien, que les Anciens ont été aſſez embaraſſez, ou partagez, ſur le nombre des tuniques des yeux; & que les uns en ont fait ſept, d'autres ſix, d'autres cinq, d'autres quatre, d'autres trois, & d'autres ſeulement deux, ſans que la tunique arachnoide ſoit même contée entre les tuniques.

Depuis l'An cxl de J.C. juſques à l'An cc.

Quant aux uſages des diverſes parties de l'œuil, l'humeur cryſtaline eſt, comme on l'a dit, la principale, & c'eſt pour elle que tout le reſte a été fait. Elle reçoit les impreſſions des couleurs des objets extérieurs; & ſelon qu'elle en eſt differemment émue, ou alterée, elle altere differemment la tunique réticulaire, qui communique cette alteration au nerf optique, & conſéquemment au cerveau. L'humeur vitrée eſt faite pour nourrir l'humeur cryſtalline. La tunique réticulaire nourrit auſſi l'humeur vitrée, & elle eſt nourrie elle même par la tunique uvée, qui eſt d'ailleurs la ſource de l'humeur aqueuſe. L'uſage de cette derniere humeur eſt d'humecter la cornée, & l'uvée, pour empêcher qu'elles ne ſe deſſechent, & de rompre la force des rayons de la lumiere qui viennent à l'humeur cryſtalline, ou à la tunique arachnoide, qui entre en part avec cette humeur par rapport à l'alteration qui s'y fait dans l'acte de la viſion. La tunique uvée eſt percée ſur le devant, là où eſt la prunelle, pour donner entrée à ces mêmes rayons, & pour laiſſer ſortir les eſprits viſuels; & elle ſert enfin à contenir les humeurs dont on a parlé. La cornée, qui eſt par deſſus eſt encore un plus fort rempart, & cette tunique eſt tranſparente par devant, par la même raiſon que la tunique uvée a été percée, c'eſt à dire pour donner paſſage aux eſprits, & aux rayons dont on vient de parler. Les deux autres tuniques externes ſervent à attacher extérieurement l'œuil aux parties voiſines; comme les cercles de l'iris affermiſſent la ſituation des humeurs, & lient les tuniques les unes aux autres.

Pour ce qui eſt de la maniere dont ſe fait *la viſion*, Galien croit qu'elle ſe fait par l'émiſſion des eſprits viſuels qui viennent des nerfs optiques, & qui après être ſortis de l'œil ſe joignent à l'air extérieur, qui leur ſert comme d'un inſtrument par lequel ils diſcernent les objets viſibles; en ſorte que l'air eſt en cette occaſion aux eſprits viſuels, ou à l'œil, & au cerveau d'où ils partent, ce que les nerfs ſont au cerveau. 18 Comme le cerveau, dit nôtre Auteur, ſent par le moyen des nerfs les affections des parties les plus éloignées, telles que ſont les doits des pieds, il voit pareillement les objets externes par le moyen de l'air qui les environne, ſuppoſé que ces objets ſoient à une diſtance proportionnée pour être vûs, & que l'air ſoit éclairé. L'air dont on vient de parler, étant mêlé, & confondu avec les eſprits viſuels, communique en ſuite l'impreſſion que, les objets ont faite ſur lui, à la portion de ces mêmes eſprits qui eſt reſtée dans l'œuil. Et comme ces eſprits environnent de toutes parts l'humeur cryſtalline, qui eſt pure, & tranſparente, ils lui communiquent auſſi l'impreſſion qu'ils ont reçue, en ſorte que cette humeur étant alterée la tunique réticulaire, les nerfs optiques, & conſéquemment le cerveau ſont alterez de la même maniere. Les couleurs ſont ce qui fait premierement, & particulierement l'alteration dont il s'agit, parce qu'elles ſont à l'égard de la vûe ce que les ſaveurs ſont à l'égard du goût. La perception des couleurs eſt enfin ſuivie de celle des corps colorez, c'eſt à dire de la perception de la grandeur, de la forme &c. de ces mêmes corps. Mais il faut de plus remarquer que la viſion ſe fait encore, ſelon Galien, par *réflexion*, lors que les eſprits viſuels mêlez avec l'air tombent ſur un corps uni ou luiſant qui les réflechit, ou les renvoye vers l'œuil. Cette hypotheſe de la viſion eſt conforme à celle de Platon, & contraire à celle d'Ariſtote, qui vouloit que

la

18 *In prim. Hippocr. Prognoſt. Comment. 1. vers. 23. Vide praterea lib. 7. de Hippocr. & Platon. decret. cap. 5. lib. 10. de uſu part. & lib. de oculis.*

la vision se fît par *réception*, & non par *émission*. On peut consulter nôtre Auteur sur tout ce qu'il dit d'ailleurs pour expliquer, & pour appuyer son système, à quoi il employe quelques preuves tirées des mathématiques. *Depuis l'An ext de J. C. jusques à l'An cc.*

Les yeux sont couverts chacun de deux *paupieres*, qui different entr'elles en ce que la paupiere inférieure n'a point de mouvement au lieu que celle d'enhaut se haussie, & se baisse selon que nous le voulons, par le moyen des petits muscles dont dont elle est composée. Les bords de chaque paupiere sont garnis de *cils*, c'est à dire d'un rang de *poils*, qui ne deviennent jamais plus grands, ou qui croissent peu, parce qu'ils sont plantez dans une maniere de cartilage qui forme le bord de la paupiere. L'usage de ces poils est d'empêcher qu'il n'entre dans les yeux de la poudre, ou quelcun de ces petits insectes qui volent en l'air. Il faut encore remarquer qu'il y a dans le coin de chaque œuil, du côté du nez, une *caruncule*, ou petite chair qui sert à recevoir les humiditez, & les excremens qui s'écoulent des yeux, & qui de cette caruncule passent dans une cavité qui va aux narines. De là vient, dit nôtre Auteur, que plusieurs personnes font sortir par le nez, en se mouchant, les médicamens qu'on leur a mis dans les yeux, ou par la bouche, en crachant; car, ajoute-t-il, ce canal qui va du coin de l'œuil dans le nez répond à un autre qui va du nez à la bouche. Galien parle encore de deux 19 *glandes* qu'il dit être en chacun des *yeux*, & répandre, *par des conduits sensibles*, une humeur qui facilite leur mouvement; mais il ne désigne pas précisément le lieu où sont ces glandes; il dit seulement qu'elles sont l'une dans les parties supérieures de l'œuil, l'autre dans les inférieures.

S'il paroit assez d'exactitude dans cette description de l'œuil on ne trouvera que quelques generalitez touchant *l'organe de l'oüie*. A la vérité les Anciens se sont fort appliquez à décrire les parties qui composent le dehors de l'oreille. Ils ont donné à chacune de ces parties des noms dont la pluspart expriment en quelque maniere la figure qu'elles ont. Ils ont appellé la partie inférieure & charnue 20 *lobe*; celle d'enhaut, qui est cartilagineuse, *pterygion*, qui signifie, *aile*; le bord qui environne cette aile par dehors *helix*, c'est à dire *le tendron d'une vigne*, ou de quelque herbe; le bord de dedans, opposé au premier, *anthelix*. Ils ont nommé *tragus*, ou *bouc* cette petite éminence de l'oreille qui regarde les temples, parce qu'il y croît du poil; & *antritragus* l'autre éminence qui est vis à vis. Ils appelloient 21 *concha* c'est à dire *coquille*, la cavité qui forme l'entrée de l'oreille, & qui meine dans le *pore*, ou le *canal* de l'oüie. Mais s'ils ont été si exacts pour le dehors, ils ont fort négligé le dedans; & ce qu'il y a de plus surprenant c'est qu'il semble que les plus anciens, comme Hippocrate, & Aristote, en ont sû davantage sur ce sujet que ceux qui sont venus après eux. Le premier a parlé d'une petite *membrane* déliée, qui est dans l'oreille; le second a fait mention d'un *conduit* qui va de l'oreille à la bouche, comme on l'a vû dans la premiere partie de cette histoire, Galien ne parle de rien de semblable. Voici tout ce qu'il dit de l'oreille intérieure en divers endroits. 22 *La Nature*, dit-il, *a formé dans le canal de l'oüie, tout le*

19 *De usu part. lib.* 10. *cap.* 11.

20 *Voyez ci-dessus cap.* 6. *à l'endroit où il est parlé du foye.*

21 On trouve encore divers autres noms des parties de l'oreille externe dans l'Onomasticon de Pollux.

22 De usu parta lib. 11. cap. 12.

Depuis l'An 1 de J. C. jusques à l'An cc.

long de l'os petreux, dans lequel cet organe est renfermé, un conduit oblique & plein de détours, afin qu'il n'y puisse rien entrer, ou tomber de dehors, qui face de l'empêchement, & il ajoûte *qu'il a suffisamment parlé ailleurs de ces détours.* Il semble que l'on doit recüeillir de ces derniers mots que si nôtre Auteur ne s'est pas davantage étendu sur l'organe de l'oüie en cet endroit, ce n'a été que pour éviter de redire ce qu'il avoit déja dit en quelqu'autre lieu. En effet il avoit dit auparavant, 23 dans le même ouvrage, *que l'ouvrier qui a fait nôtre corps, ayant placé un os fort dur, & fort solide au devant des nerfs de l'oüie, il l'a percé de trous obliques, & y a fait des détours, en forme de labyrinthe; afin de rompre, ou d'affoiblir peu à peu par ce moyen la violence, & le froid de l'air, & d'empêcher que des matieres plus grossieres n'y entrent.* Nous avons vû ci-dessus ce que le même Auteur a écrit touchant l'origine de la cinquiéme paire des nerfs du cerveau qui vont à l'oreille par les os pétreux. Il ajoûte 24 *que ces nerfs se divisent chacun en deux rameaux, dont l'un va dans le conduit de l'oüie, l'autre dans le trou appellé aveugle,* c'est à dire sans issue. *Ce trou,* poursuit nôtre Auteur, *n'est pas véritablement aveugle; mais j'estime que ceux qui lui ont les premiers donné ce nom, ayant essayé d'y introduire un fil, ou une soye de porc, & ayant vû qu'elle ne pouvoit passer outre, ont crû que ce trou finissoit là, où la soye s'arrêtoit. Mais la cause pour laquelle cette soye ne passe point n'est pas la cécité du trou, c'est son obliquité. Si vous coupez peu à peu tout l'os pétreux, & que vous découvriez le nerf dont il s'agit, vous trouverez les détours, & les labyrinthes qui sont dans cet os; & il vous paroîtra clairement que ce nerf va vers le dehors de l'oreille* Galien dit encore 25 ailleurs, *que des deux racines du nerf de la cinquieme conjugaison, l'une qui est plus sur le devant, & qu'on appelle le nerf auditoire, sort enveloppée de la membrane dure, & après être tombée dans le conduit de l'oüie, se dilate, conjointément avec la membrane pour tapisser ce conduit; l'autre racine, qui est plus sur le derriere, se jette dans un autre trou de l'os pétreux, qu'on nomme le trou aveugle.* On trouve enfin deux autres passages dans Galien, où il parle de l'oreille interne. 26 Dans l'un il dit, *que le conduit de l'oüie ne s'étend pas seulement jusques à la membrane dure du cerveau, mais qu'il va jusques au nerf qui descend du cerveau dans ce conduit.* 27 Dans l'autre il parle de cette maniere; *La fin, ou l'extremité du conduit de l'oüie, qui est à l'endroit où se dilate le nerf qui descend dans ce conduit, est à l'égard de l'oreille ce que l'humeur cristalline est à l'égard de l'œuil.*

On a déja parlé de *l'organe de l'odorat* en traitant du cerveau; & l'on a vû que Galien place cet organe à *l'extrémité des ventricules antérieurs du cerveau.* Ces ventricules vont aboutir à l'os cribreux, & cet os, qui est percé de divers trous, & placé au dessus du *nez,* reçoit par ce canal les exhalaisons qui s'élevent des matieres odorantes, & les porte aux extrémitez des ventricules; ou plûtôt ces mêmes ventricules, qui ont, comme on l'a dit, une inspiration & une expiration comme le poumon, attirent les exhalaisons dont on vient de parler.

Nôtre Auteur remarque à l'égard de la *langue,* qui est *l'organe du goût,* qu'elle reçoit, aussi bien que l'œuil, deux sortes de nerfs, les uns durs, les autres mols. Les premiers se distribuent dans les muscles qui la font mouvoir; les

23 *Lib.* 8. *cap.* 6.
24 *Ibid. lib.* 9. *cap.* 10.
25 *De nervor. dissect. cap.* 6.
26 *Method. medend. lib.* 6. *cap. ultimo.*
27 *De symptomat. causis, lib.* 1. *chap.* 3.

les seconds se répandent dans la tunique dont elle est revêtue, & c'est par leur moyen, ou par le moyen de cette tunique nerveuse, que la langue distingue les saveurs. On ne rapportera pas ici ce qu'il dit de la maniere dont elle se meut, & dont elle est attachée. Mais il est essentiel de ne pas oublier ce qu'il observe 28 en divers endroits touchant des *conduits*, dont la cavité est, à ce qu'il dit, fort évidente, qui viennent de deux *glandes* spongieuses placées de chaque côté de la racine de la langue, & qui apportent la *Salive* dans la bouche. On voit par là que les Anciens n'ont pas entierement ignoré l'usage des glandes. Nous avons parlé ci-dessus de celles des *yeux*, de celles des *intestins*, & de la *racine de la verge*. Galien nous indique encore des glandes 29 *qui arrosent toute la gorge*; & il ajoûte, *que Marinus en avoit trouvé quelques autres qui servent aussi à arroser d'autres parties; mais que lui Galien ne désigne pas, parce que la démonstration n'en est pas*, à ce qu'il dit, *entierement évidente ou certaine*. Ce dernier passage de nôtre Auteur fait soupçonner qu'il ne s'est pas assez prévalu des lumieres des Anatomistes qui l'ont précedé, ou qu'il a négligé diverses choses que ces Anatomistes avoient découvertes, telles que sont ces dernieres glandes dont parloit Marinus. On dira que ces glandes, ou les usages que leur donnoit celui qui les avoit décrites, étoient peut-être imaginaires, & que c'est pour cela que Galien n'en a rien voulu dire. Mais ce qui appuye le soupçon que nous avons qu'il n'a pas laissé ces glandes en arriere par cette raison, c'est qu'il a traitées de chimériques d'autres découvertes tres réelles, comme est entr'autres celle qu'Erasistrate avoit faite de certains 30 *vaisseaux blancs* dans le mésentere des chevreaux. Erasistrate se trompoit quand il prenoit ces vaisseaux pour des *arteres*, & quand il disoit qu'ils étoient *pleins d'air*; mais ces mêmes vaisseaux n'en étoient pas moins réels, & c'est ce que Galien n'a pas sû trouver, & que l'on n'a découvert que plusieurs siecles après lui.

Depuis l'An ext de J. C. jusques à l'An cc.

Nôtre Auteur ne s'est pas toûjours expliqué de la même maniere sur l'organe du cinquieme des sens, qui est *le toucher*. Il semble supposer en un endroit que *les nerfs* eux-mêmes sont cet organe, lors qu'il dit, 31 *que de ce grand nombre de nerfs dont les rameaux se divisent, & se distribuent dans toutes les parties du corps, il n'y en a aucun qui ne soit doüé du sens du toucher*. Mais il attribue la même chose aux *membranes* dans un autre passage; 32 *Aristote*, dit-il, *établit le sens du toucher dans la* chair; *mais moi je le place dans les* membranes, *ou pellicules qui sont comme entrelacées avec la chair*.

Pour achever ce qui concerne la tête il faudroit inserer ici la description du *nez*, des *levres*, des *machoires*, des *dens*, du *palais*, & de tout le reste de la face. Mais comme ces parties ne sont presque composées que d'os, de muscles, & de cartilages, nous n'entreprendrons pas de les décrire. Nous remarquerons seulement, à l'égard du *palais*, que l'on trouve à son fond un conduit par lequel il a communication avec le nez. Galien prétend d'ailleurs que le palais *communique avec le cerveau*, ou qu'il reçoit par sa partie supérieure les humeurs superflues qui viennent de la base du cerveau, & qui passent de l'en-

---

28 *De usu part. l. b.* 10. *cap.* 11. *lib.* 11. *cap.* 10. & potissimùm *lib.* 2. *de semine*, *cap.* 6.
29 *Ibidem.*
30 *Voyez ci-dessus*, *part.* 2. *liv.* 1.
31 *De locis affectis.*
32 *De utilitate respirationis.*

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

l'entonnoir dans les trous de l'os *sphénoide* placé immédiatement au dessus du palais. On trouve encore au fond du palais, ou à l'entrée du gosier, une certaine chair ronde & longue grosse comme une petite olive, qui pend justement à l'extremité du palais. L'usage de cette chair, qu'on nomme la *luette*, est, selon nôtre Auteur, d'empêcher que l'air n'entre tout d'un coup dans le poumon, ce qui le refroidiroit trop, & d'ailleurs de modifier la voix. A droite, & à gauche de la luette sont placées deux glandes, nommées par les Anciens *paristhmia*, comme qui diroit *voisines de l'isthme*, par où l'on voit qu'ils ont comparé la luette à un *isthme*, ou a une langue de terre qui est entre deux mers. 33 Ces glandes, & *deux autres* qui sont tout auprès un peu plus en dedans, servent à humecter toutes les parties qui dépendent du pharynx, ou du gosier, & du larynx, dont il a été parlé ci-dessus.

Ce que l'on a vû dans ce chapitre, & dans les deux précedens, concernant l'Anatomie de la *tête*, de la *poitrine*, & du ventre, peut suffire pour donner une idée generale de ces parties qui renferment les principaux organes de nôtre corps. Il s'agiroit maintenant de traiter des *extremitez*, c'est à dire des bras, & des mains, des cuisses, des jambes, & des pieds, qui font la quatriéme partie du corps selon nôtre division. Mais nous n'entrerons pas dans ce détail, premierement parce que l'on peut se faire un plan de ce qu'il y a de plus essentiel, ou de plus difficile à découvrir, dans l'œconomie animale sans examiner particulierement ces dernieres parties, dont l'usage est conu de tout le monde, du moins en géneral. La seconde raison que nous avons pour nous abstenir de cet examen, c'est que pour le faire il faudroit décrire un grand nombre *d'os*, de *cartilages*, & de *muscles*, & parler de tous les *vaisseaux* qui les accompagnent, ce qui seroit d'autant plus ennuyeux que cette matiere est, de toute l'Anatomie, celle sur quoi il y a eu le moins de disputes entre les Anciens & les modernes. Ce n'est pas qu'elle ne soit très importante, ou qu'un Médecin la doive négliger, mais nous supposons qu'on s'en instruira d'ailleurs, & nous croyons qu'il suffira pour nôtre dessein de faire ici les remarques suivantes par lesquelles on verra en gros ce que c'est qu'un os, & ce que c'est qu'un cartilage, & un muscle, selon les principes de nôtre Auteur.

Il faut savoir premierement à l'égard des *os*, que Galien les regardoit comme des corps durs, secs, terrestres, & froids, qui n'ont aucun sentiment par eux-mêmes, parce qu'ils ne reçoivent point de nerfs, mais seulement par la membrane qui les enveloppe, appellée 34 *périoste*. Il les met au rang des parties *spermatiques*, c'est à dire, qui sont produites immédiatement de la semence, comme on l'a vû ci-dessus; & l'usage qu'il leur donne c'est d'être comme le *fondement*, qui soutient toute la masse du corps. Les os ont la plus-part de la *moüelle*, qui leur sert de nourriture.

Ils

---

33 *De usu part. lib. 7. cap. 17.* L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, attribué à Galien, dit que les glandes appellées *paristhmia* sont au nombre de quatre, dont il y en a deux que l'on voit vers la racine de la langue, & deux autres plus profondes.

34 Nôtre auteur dit (*de loc. affect. lib. 2. cap. 7.*) que les os sentent quelquefois de la douleur, ou que la douleur paroit être dans les os *lors qu'elle est dans les membranes qui environnent les os.* Par ces membranes il semble qu'il ne peut entendre que le *périoste*, dont il ne fait d'ailleurs mention qu'en un endroit, ou deux de ses ouvrages, & cela en un mot, sans s'expliquer sur la nature de cette membrane. Il est vrai que dans le livre des *définitions* celle du périoste y est contenue; mais ce livre n'est pas de Galien.

Ils ſont joints les uns aux autres de pluſieurs manieres, qui ſe réduiſent à ces deux génerales, la *ſymphyſe*, & *l'articulation*, leſquelles contiennent chacune diverſes eſpeces que nôtre Auteur a très bien décrites. Par la *ſymphyſe* deux os ſont joints, ou collez fortement enſemble, en ſorte que ni l'un, ni l'autre ne ſe peut mouvoir; au lieu que ceux qui ſe joignent par *articulation* ont chacun leur mouvement. Pour ſoutenir, & affermir ces articulations la nature a produit des *ligamens*, qui ſont des corps blancs, plus durs, & plus épais que les membranes, par leſquels la tête d'un os eſt retenue dans la cavité d'un autre os qui reçoit cette tête, en ſorte qu'elle ne peut ſortir de la cavité. On parlera encore d'une autre ſorte de ligamens en décrivant le muſcle.

Depuis l'An ext de J. C. juſques à l'An cc.

Les *cartilages* ſont des corps plus mols que les os, mais plus durs que toutes les autres parties. Ils ſont formez de la ſemence, & ſont ſans ſentiment auſſi bien que les os, ils ſe changent même quelquefois en os. Leur uſage eſt de joindre en quelques endroits deux os enſemble, & de contribuer à la formation, ou à la perfection de quelques parties, comme du nez, des oreilles, de la trachée artere, & de quelques autres.

Les 35 *muſcles* couvrent tous les os & s'y attachent fortement. Ils ſont proprement compoſez de *chairs*, & de *fibres*. Ils reçoivent de plus des *veines*, & des *arteres* comme des manieres de ruiſſeaux, qui ne compoſent pas tant la ſubſtance des muſcles, qu'ils leur fourniſſent de quoi ſe nourrir, & être vivifiez. Les *fibres* ſont des filamens plus ſubtils que les filets d'araignées, qui partent également des *nerfs*, leſquels entrent par la tête des muſcles, & des *ligamens* qui ſont à la tête des mêmes muſcles, ou qui compoſent cette tête. Entre ces fibres il reſte divers interſtices, qui ſe rempliſſent de chair. Cet aſſemblage étant d'ailleurs couvert, & entrecoupé de membranes eſt appellé un *muſcle*, dont l'extremité, ou la queüe, qui eſt formée par le rapprochement des fibres nerveuſes, & ligamenteuſes, prend le nom de *tendon*. L'autre extrémité, ou la tête, ſe nomme le *ligament* du muſcle, & le milieu le *ventre*. La tête, ou le ligament eſt toujours immobile, mais la queüe, ou le tendon doit ſe mouvoir, parce qu'il eſt inſeré, ou attaché immédiatement à la partie que le muſcle meut. Le ligament eſt inſenſible, mais le tendon a du ſentiment, parce que les fibres qui le compoſent ſont en partie nerveuſes.

L'uſage du muſcle eſt d'être *l'organe*, ou *l'inſtrument du mouvement volontaire*, ce qui ſe fait de cette maniere. Les Eſprits fournis par le cerveau meuvent le nerf, ou lui portent la faculté de mouvoir les parties où il ſe diſtribue. Le nerf meut en ſuite le muſcle, & le muſcle, ou ſon tendon, meuvent l'os auquel ils ſont attachez; comme, par exemple, le grand os de la jambe. Cet os étant mû il faut que toute la jambe, & par conſequent le genoüil, où eſt l'articulation, ſe meuvent.

On doit enfin remarquer que les muſcles ont quatre ſortes de mouvemens, un mouvement de *contraction*, un mouvement *d'extenſion*, un mouvement de *tranſlation*, & un mouvement *tonique*. Le premier ſe fait lors que le muſcle ſe retire vers la tête, ou s'accourcit, & s'enfle; le ſecond lors qu'il s'étend, ou s'alonge; le troiſieme lors que le muſcle ſe relâche, ou tombe en quelque maniere à cauſe de la peſanteur de la partie, parce que la faculté motrice n'agit

35 Ainſi appellez du mot *mus*, qui en Latin & en Grec ſignifie *un rat*, parce qu'un muſcle ſéparé d'un autre reſſemble à un rat écorché.

Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

n'agit pas; le quatrieme lors que le muſcle demeure dans la contraction, ou qu'il demeure tendu comme s'il n'agiſſoit point. C'eſt par ce dernier mouvement que les oiſeaux demeurent quelquefois ſuſpendus en l'air, ſans ſe remuer d'une place; en ſorte qu'il ſemble que leurs muſcles ne ſe meuvent point, quoi qu'ils ſe meuvent effectivement; puis qu'à cela près ces oiſeaux tomberoient en terre. Tel eſt auſſi le mouvement des muſcles d'un homme qui ſe tient debout ſans ſe remuer. De tous ces mouvemens dépendent ceux des parties, leſquels ſe diſtinguent; ou par le *lieu*, comme quand une partie ſe meut en avant, en arriere, vers le haut, vers le bas; ou par la *figure* qu'ils font faire à la partie, en la fléchiſſant, en l'étendant, en la tournant obliquement, & en rond, en la renverſant, &c. La premiere cauſe de tous ces mouvemens paroît à nôtre Auteur une choſe fort difficile à trouver, & il eſt enfin obligé d'avoüer ingénument, que ni lui ni les autres Philoſophes, dont il rapporte les opinions, n'ont pû découvrir cette cauſe. La difficulté conſiſte en ceci, qu'il ne ſemble pas que les petits enfans, & les bêtes, qui ne ſavent point quels ſont les offices des muſcles, puiſſent faire mouvoir plûtôt un muſcle qu'un autre. On ne ſait point, par exemple, pourquoi les bêtes, ou les enfans remuent plûtôt les levres que les pieds lors qu'il faut manger; car enfin le mouvement des muſcles eſt *volontaire*, comme on l'a dit, & comme l'experience nous en rend convaincus, & la volonté ſuppoſe une conoiſſance qui n'eſt ni dans les enfans ni dans les bêtes. On peut voir tout ce que dit nôtre Auteur ſur ce ſujet dans le chapitre 36 cité au bas de la page.

On a pû voir par ce que l'on a dit ci-devant ce que c'eſt qu'une *veine*, une *artere*, & un *nerf*, & à quoi ſont deſtinez ces trois ſortes de vaiſſeaux; que les nerfs portent à toutes les parties la faculté de ſentir, & de ſe mouvoir; que les veines, & les arteres contiennent également du ſang, qui va également *du centre du corps à la circonference*; que le ſang des veines, qui eſt le plus groſſier, y va pour nourrir les parties, & que le ſang artériel étant plus ſubtil ſert à vivifier ces mêmes parties, &c. Nous ne décrirons pas plus particuliérement le cours de ces vaiſſeaux, & nous ne rapporterons pas les noms que Galien donne à divers rameaux de veines, & d'arteres, ſelon les parties où ils ſe vont rendre, comme nous n'avons nommé ni les os, ni les muſcles par leurs noms particuliers. Mais on ne peut pas ſe diſpenſer de remarquer que par la deſcription que nôtre Auteur fait, tant du cours de pluſieurs vaiſſeaux que de la figure, & de la ſituation de chaque os, & de chaque muſcle, il paroît, auſſi bien que par quelques autres endroits de ſon Anatomie que l'on a indiquez ci-devant, qu'il confond quelquefois le corps des ſinges, ou des autres bêtes avec le corps de l'homme, 37 comme Véſale, & d'autres l'ont ſoûtenu.

Nous finirons en avertiſſant le Lecteur que dans ce chapitre, & dans les précedens nous n'avons prétendu donner qu'un petit abrégé de l'anatomie de Galien, concernent principalement *l'œconomie animale*, comme nous l'avons déja inſinué. Cet avertiſſement eſt néceſſaire pour aller au devant de ce qu'on pourroit dire, que nous n'avons pas fait ſentir toute l'exactitude que nôtre Auteur a apportée dans ſes deſcriptions des parties du corps. Nous convenons qu'il ne faut pas juger du prix de ſon Anatomie par l'extrait que nous en avons fait,

36 *De formatione fœtus.*
37. *Voyez ci-deſſus cap. 5.*

fait, ni de tout ce qu'il y a de bon dans le reſte de ſon ſyſteme de Médecine, par ce que nous en avons dit ci-deſſus. Si l'on avoit voulu entrer dans un détail qui eût renfermé tout cela, il auroit fallu faire un gros livre; à moins de quoi il auroit été impoſſible de rendre exactement raiſon de tout ce qu'il y a de remarquable dans ſix volumes in folio que nous avons de Galien.

Depuis l'An ex de J. C. juſques à l'An cc.

Liſte des Livres de Galien, tirée de l'édition de Chartier.

Galien, de ſes propres livres 1.
De l'ordre de ſes livres, 1.
Harangue de Galien de Pergame, Paraphraſte, fils de Menodotus, pour exhorter à apprendre les beaux arts. 1. *Il eſt viſible que c'eſt un autre Galien.*
De la meilleure Doctrine, 1.
De l'Hiſtoire Philoſophique, 1.
Fragment de Galien, tiré de Jean le Grammairien. Livre attribué à Galien, intitulé, Que les qualitez ſont incorporelles. 1.
Fragment de Galien, tiré de Simplicius.
Autre, tiré d'Averrhoës.
Notes de Galien ſur Hippocrate, tirées de Stobée.
Des Sophiſmes dans les mots, 1.
Explication des vieux mots d'Hippocrate, 1.
De l'établiſſement de l'art de la Médecine, 1.
L'Art de la Médecine, 1.
Définitions Médicinales, 1.
Des parties de la Médecine, 1. L.
Des Sectes, à ceux qui commencent à étudier, 1.
De la meilleure Secte, 1.
Diſcours contre les Empiriques, Fragment attribué à Galien. L.
Expoſition du Syſteme des Empiriques. L.
Qu'un bon Médecin doit auſſi être Philoſophe, 1.
Introduction à la Médecine, où le Médecin, livre attribué à Galien, 1.
Des Elémens, ſelon Hippocrate, 2.
Des Temperamens, 3.
Commentaires ſur deux livres d'Hippocrate. De la nature de l'homme, 2.
Des Humeurs, 1.
S'il y a naturellement du ſang dans les artéres? 1.
De la Bile noire, 1.
De la Semence, 3. De la ſemence petit livre; L.
Des os, à ceux qui apprennent l'Anatomie, 1.
Des Adminiſtrations Anatomiques, 9.
De l'Anatomie des Corps vivans, attribué à Galien, 1. L.
De la petite Anatomie, attribué à Galien, 1. L.
Diſſection des organes de la voix, 1. L.
De l'Anatomie des Yeux, attribué à Galien, 1. L.
De la Diſſection des Veines, & des Arteres, 1.

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

De la Diſſection des Nerfs, 1.
Des Muſcles, tiré des livres d'Oribaſe, 1.
De la Diſſection de la Matrice, 1.
De l'Uſage des parties, 17.
De l'Ame, Fragment tiré du livre de Nemeſius, intitulé de la nature de l'homme.
Autre Fragment tiré du chap. 20 du même Nemeſius, touchant la Peur.
De la ſubſtance des facultez Naturelles, fragment.
Des Facultez qui gouvernent nôtre corps, attribué à Galien, 1. L.
Des Facultez Naturelles, 3.
Des ſentimens d'Hippocrate, & de Platon, 9.
Fragment ſur le Timée de Platon. L.
De la formation du fœtus, 1.
Si toutes les parties de l'animal ſe forment en même temps? L.
De la nature, & de l'ordre de chaque corps, attribué à Galien, 1. L.
De la liaiſon des parties, ou de la Nature de l'homme, attribué à Galien, 1. L.
Si ce qui eſt dans la matrice eſt un animal? 1.
De l'Enfant qui naît le ſeptieme mois, 1.
De l'organe de l'odorat, 1.
Du Mouvement des Muſcles, 2.
Des Mouvemens manifeſtes, & obſcurs, attribué à Galien, 1. L.
Fragment, tiré de cette même paraphraſe du quatrieme livre *de Phyſica auſcultatione*
Autre Fragment, tiré de cette même paraphraſe.
Autre, tiré du livre des Songes, de Michel Ephéſien.
Du Mouvement de la poitrine, & du Poumon, Fragment. L.
De l'Uſage de la reſpiration, attribué à Galien, 1. L.
De l'Uſage de la reſpiration, reconnu pour être de Galien, 1.
Des cauſes de la reſpiration, 1.
De la Voix, & de la reſpiration, attribué à Galien, 1. L.
De l'Uſage des Pouls. 1.
Que les qualitez de l'eſprit ſuivent le temperament du corps, 1.
De la bonne Conſtitution du corps, 1.
De l'Embonpoint, 1.
Si l'Art qui regle l'uſage des choſes qui regardent la Santé, dépend de la Médecine, ou de la Gymnaſtique? 1.
De la Conſervation de la Santé, 6.
Des Facultez des Aliments, 3,
Du flux continuel de la ſubſtance du corps; ou Quatrieme livre des aliments, attribué à Galien, 1. L.
De la Maniere de vivre attenuante, 1. L.
Des bons, & des mauvais Sucs des aliments, 1,
Préceptes touchant la conſtitution du corps; touchant la diete convenable dans les quatres ſaiſons, & dans les douze mois de l'année, 1.
De l'Uſage des choſes liquides, 1.
De la maniere de vivre de ceux qui ſe portent bien, 3.
Des Eaux, Fragment tiré de Galien, Oribaſe, &c.

Des

Unable to display this page

Depuis l'An cxl de J.C. jusques à l'An cc.

Du Prognostique, à Posthumus, 1.
Du Prognostique, petit livre.
Vrai, & expérimenté Prognostique.
De la Saignée, Fragment
Prognostique sur la maniere dont un malade est couché, tiré des Mathematiques, 1.
Comment on découvre ceux qui feignent une maladie, 1.
Questions sur Hippocrate, attribuées à Galien. 1. L.
Trois Commentaires sur le premier des Epidémiques d'Hippocate.
Un Commentaire sur le second des Epidémiques.
Fragment de Commentaire sur le même livre.
Trois Commentaires sur le troisiéme des Epidémiques.
Six Commentaires sur le sixieme des Epidémiques.
Sept Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate.
Qu'Hippocrate n'a point erré dans l'Aphorisme, qui commence ainsi; *Ceux qui croissent ont le plus de chaleur naturelle*, contre Lycus.
Contre ce que Julien a écrit contre les Aphorismes d'Hippocrate.
Fragmens de Galien, tirez des Aphorismes de Rabbi Moïse.
Fragment tiré de Rhases.
De la Méthode de traiter les maladies, 14.
L'Art de guérir les maladies, addressé à Glauq, 2.
De la Saignée, contre Erasistrate, 1.
De la Saignée, contre les Sectateurs d'Erasistrate qui sont à Rome, 1.
De la maniere de guérir par la Saignée, 1.
Des Sansues, de la Révulsion, des Ventouses, & de la Scarification, 1. L.
Des Facultez des médicamens purgatifs, 1.
Des médicamens purgatifs, attribué à Galien, 1. L.
Qui sont ceux que l'on doit purger, par quels médicamens, & quand on le doit faire.
Conseil pour un jeune garçon Epileptique
De la Mélancholie, Fragment tiré d'Aëtius.
Des Yeux, attribué à Galien. 1. L.
De la Colique, 1. L.
De la Jauniſſe, attribué à Galien, 1. L.
Des maladies des Reins, livre supposé.
De la Pierre, Attribué à Galien. L.
De la Sciatique, & de la Goutte, 1.
Des Remedes expérimentez, attribué à Galien; 1. L.
Livre des Secrets, à Monteus, attribué à Galien; 1. L.
De l'Incantation, de l'Adjuration, & de la Suspension, attribué à Galien; 1. L.
De la cure Homerique, Fragment tiré de Trallian.
Des remedes aisez à faire, 1.
Des remedes aisez à faire, addressé à Solon, Chef des Médecins, supposé, 1.
De Dynamidiis, c'est à dire, des facultez des médicamens, ou des médicamens efficaces, attribué à Galien. *On croit que ce livre est de Gariopontus.* L.

Quatre

Quatre Commentaires sur le livre d'Hippocrate de la Diéte dans les maladies aigues. *Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.*
De la Diéte dans les maladies aigues, petit livre. L.
Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, de la Boutique du Médecin.
Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, des Fractures.
Quatre Commentaires sur le livre d'Hippocrate, des Articulations.
Des Bandages.
Des Facultez, & Temperamens des Médicamens simples, 11.
De la Composition des Médicamens, considéréz par rapport aux parties du corps, 10.
De la Composition des Médicamens considerez par rapport à leurs genres, 7.
Des Antidotes, 2.
De la Thériaque, à Pison, 1. Ce livre paroît à quelques-uns supposé.
De la Thériaque, à Pamphilianus, attribué à Galien.
Des Médicamens Succédanées. 1.
Des Poids, & des Mesures. 1.
Des Médicamens simples, à Paternianus, attribué à Galien. L.
Des Plantes, attribué à Galien. L.
Des Facultez de la Centaurée, attribué à Galien. L.
Des Clysteres, 1. L.
Trois Commentaires sur le livre d'Hippocrate, de l'Air, des Lieux, & des Eaux. L.
De l'anatomie des Muscles, à ceux qui apprennent, 1. L.

La lettre L, qui est ajoutée à la fin de quelques-uns des titres des livres de Galien, marque que ces livres ne se trouvent qu'en Latin. Monsieur Chartier donne une autre liste des livres de Galien, qu'on n'a plus ni en Grec ni en Latin, ou qui sont cachez dans quelques Bibliotheques, & qui ne sont conus que par le titre. La plus grande partie de ces livres ne regardent pas la Médecine.

CHAPITRE IX.

Médecins qui ont vécu en même temps que Galien.

Lucius Apulee, de *Madaure*, ville d'Afrique, vivoit sous les Empereurs Adrien, Antonin le débonnaire, & Marc Aurele, comme on le recüeuille de ce qu'il fait mention dans son Apologie d'un *Lollianus Avitus*, & de quelques autres, comme de personnes qui vivoient lors qu'il a écrit cette Apologie, & de ce qu'on apprend d'ailleurs que ces mêmes personnes ont vécu sous les Empereurs qu'on a nommez. Son pere, qui s'appelloit *Thésée*, avoit possedé la charge de Duumvir, & avoit été fort considéré dans sa patrie. Sa mere, nommée *Salvia*, étoit de la famille de Plutarque, & de celle du Philosophe Sextus.

Apulée avoit étudié à Carthage, puis à Athenes, où il s'attacha beaucoup à la Philosophie de Platon, & enfin à Rome, où il étudia la Jurisprudence, & s'acquit même une grande réputation dans le barreau. Mais il quitta ensuite

ce

Unable to display this page

celui d'aucun autre Auteur de l'antiquité, nous dit qu'on arrêta par enchantement le ſang qui couloit de la playe d'Ulyſſe; & immediatement après il ajoûte, 7 *qu'il n'y a rien de tout ce qui ſe fait en vûe de rendre la ſanté qui puiſſe être criminel*; par où l'on voit qu'il approuve, & qu'il tâche de juſtifier ce procedé des Anciens. Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.

On trouve dans le prétendu livre d'Apulée les noms de pluſieurs plantes Médicinales, en diverſes langues, en Grec, en Latin, en Egyptien, en Punique, en Gaulois, en la langue des Daces, &c. On y trouve même les noms que les *Prophetes*, comme l'Auteur les appelle, c'eſt à dire les *Magiciens*, Zoroaſtre, Oſthanes, & d'autres, donnoient à ces plantes. On y voit enſuite la deſcription de ces mêmes plantes, par rapport à leur figure, au lieu où elles naiſſent, & celle de leurs proprietez par rapport à la guériſon des maladies. Ces proprietez ſont de deux ſortes; les unes ſont *naturelles*, & les mêmes que celles qui ont été indiquées par Dioſcoride, & les autres Herboriſtes dont on a parlé ci-devant; les autres n'ont de fondement que ſur une tradition *ſuperſtitieuſe*, & dépendent autant, ou plus de certaines *céremonies* que l'on joint à l'uſage d'une plante, que de la nature de la plante même. Nôtre Auteur recommande, par exemple, une herbe qu'il appelle *pied de lion*, & une autre nommée *ariſtoloche*, comme étant propres pour ceux à qui l'on a 8 *noüé l'éguillette*, & voici de quelle matiere il les employe. *Prenez*, dit-il, *ſept tiges de pied de lion ſéparées de leurs racines, & faites les boüillir dans de l'eau, au déclin de la lune. Lavez le patient avec cette eau, à l'entrée de la nuit, devant le ſeüil de ſa porte, hors de ſa maiſon; & lavez vous en auſſi vous même qui lui rendez cet office. Brûlez en ſuite de l'herbe d'ariſtoloche, parfumez en l'homme, & rentrez tous deux à la maiſon, ſans regarder derriere vous, & il ſera incontinent délié, ou délivré.* Ceux qui voudroient eſſayer ce remede ſe trouveroient embaraſſez, par les differens noms qu'Apulée donne à la premiere des plantes dont il s'agit. Il l'appelle *pied de lion*, ou *leontopodion*, *leontopetalon*, *leontoſpermon*, *lychnys agria*, *lathyros*, *cacalia*, *flammula veneris*, *brumaria*, *papaverculum*, *prapedilon*, *leuceoron*, *platyphyllon*, *æthopon*, *theribethron*, *gudubbal*; ce dernier nom eſt Punique, ou Carthaginois. Il eſt vrai que la deſcription qu'il en donne convient, en quelque maniere, au *leontopetalon* de Dioſcoride. Apulée confond de même diverſes autres plantes, par la multitude de ſes ſynonymes. Entre les uſages qu'il attribue à la *mente ſauvage* il prétend qu'elle ſert à découvrir *ſous la protection de quelle étoile on eſt*. On peut le conſulter ſur la maniere dont il veut que l'on s'y prenne pour cela, & ſur les autres choſes de cette nature que nous ne rapportons pas ici.

On conte auſſi entre les livres du même Apulée, un dialogue Latin intitulé *Hermes Triſmégiſte*, ou *Aſclépius*, que l'on prétend qu'il ait traduit du Grec, ou de quelqu'autre langue; mais les Savans ne reconoiſſent pas ce livre pour être de nôtre Auteur, parce qu'il n'eſt pas aſſez bien écrit. On a vû dans la premiere partie de cette Hiſtoire, à l'endroit où il eſt parlé d'*Hermes*, un paſſage tiré de ce même livre dans lequel il eſt fait mention de certaines *ſtatues magiques* qui *donnent des maladies*, & qui *en guériſſent*. On peut auſſi avoir attribué la traduction de ce livre à nôtre Apulée, dans la prévention où l'on a été que ces ſortes de curioſitez étoient de ſon genie, ou de ſon goût. Ce qu'il

7 *Nihil enim quod ſalutis ferendæ gratiâ ſit crimineſum eſt.*
8 *Si quis devotus deſixuſques fuerit in ſuis nuptiis, ſic eum reſoivas.*

Unable to display this page

dans celle de Paris, & par conſequent que celle-ci eſt plus défectueuſe que les autres, qu'a eſt le contraire de ce qu'a crû Rhodius. Celle de Torinus, & celle d'Humelbergius ſont à peu près auſſi amples l'une que l'autre, mais outre que le titre de la premiere eſt, *L. Apuleii Madaurenſis de Herbarum virtutibus Hiſtoria, &c.* & que la ſeconde eſt intitulée, *Apuleii Liber de medicaminibus Herbarum*, on pourroit faire une fort grande liſte des diverſes leçons de ces deux éditions, dans tout le corps de l'ouvrage. Ce qui fait cette difference, du moins en partie, c'eſt que Torinus a ſuivi plus exactement, & plus fidelement ſes manuſcrits (dont il marque les diverſes leçons) que Humelbergius n'a ſuivi les ſiens. Ce dernier avoüe qu'il a beaucoup donné à la conjecture, & qu'il s'eſt ſouvent reglé ſur ce qu'il a trouvé, qui faiſoit à ſon ſujet, dans Dioſcoride & dans Pline. L'édition d'Aldus ſuit celle de Torinus, ſi ce n'eſt qu'il n'y a point de diverſes leçons marquées à la marge de la premiere. Celle de Lyon eſt auſſi faite ſur celle d'Humelbergius. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

Ce dernier, ni Torinus non plus, ne diſent point d'où ils ont eu leurs manuſcrits, mais J. Philippe *de Lignamine* nous apprend que le ſien avoit été trouvé depuis peu au mont Caſſin. Il eſt viſible que le livre *de Betonica*, que celui-ci met a la tête de l'Herbier d'Apulée, comme ſi c'étoit le premier chapitre, eſt en effet du même Auteur, comme Barthius, & d'autres l'ont crû. On eſt du moins ſûr qu'il n'eſt point d'Antonius Muſa, comme nous l'avons remarqué ci-devant. Je laiſſe à part la préface barbare de ce petit livre, qui a été faite par quelque Moine, des plus ignorans.

Alexandre, d'Aphrodiſée, ce fameux Commentateur d'Ariſtote, vivoit auſſi du temps de Galien. On le peut conter entre les Médecins pour avoir traité dans ſes *problemes* diverſes queſtions qui concernent la Médecine, & pour avoir écrit en particulier ſur *les fiévres*.

Marcellus, de Seide en Pamphilie, vivoit ſous Marc Aurele, & avoit écrit quarante deux livres en vers héroiques touchant la Médecine, dans l'un deſquels il traitoit de la 11 *Lycanthropie*, comme on l'apprend de Suidas. Ceux qui ſont atteints de cette maladie, qui eſt une eſpece de *mélancholie*, croyent être changez en loups. 12 On a du même auteur un petit poëme ſur les poiſſons, qui eſt dans quelque bibliotheque d'Italie.

Il y avoit, ſous le même Marc Aurele, un Médecin nommé Posidippus 13 que l'on accuſa d'avoir tué *Lucius Verus*, qui étoit Empereur avec Marc Aurele, en le faiſant ſaigner mal à propos. Verus fut atteint d'une apoplexie, qui eſt une maladie, dont on meurt preſque toûjours; & il ſe peut que cet Empereur mourut peu de temps après la ſaignée; ce qui donna occaſion de blâmer ce remede, & le Médecin qui l'avoit ordonné, quelque raiſon qu'il eut eüe pour cela.

Je trouve les noms de deux autres Médecins du même temps, dans 14 une

11 Il y a dans Suidas περὶ λυκάνθρ, mais il eſt viſible que c'eſt une faute; car on trouve dans Aëtius un fragment touchant la lycanthropie, qu'il dit être tiré des livres du Médecin Marcellus, qui ne peut être que celui dont parle Suidas.

12 *Vide Schenchii Biblia Jatrica.*

13 *Julius Capitol. in M. Antonin. cap.* 15.

14 *Soteridam* Medicum in Formianum ut dimittas rogo; ego autem *Piſitheo* nihil credo qui puellæ virgini curationem neſcit adhibere. *Vide Vulcatii Gallicani Avid. Caſſium, cap.* 10.

Depuis l'An cxl de J. C. jusques à l'An cc.

lettre de l'Imperatrice Fauſtine à Marc Aurele ſon époux ; l'un s'appelloit SOTERIDAS ; l'autre PISITHEUS.

JULIUS POLLUX, de qui nous avons une maniere de Dictionaire Grec dédié à l'Empereur Commode, peut être regardé comme ayant écrit de la Médecine, parce qu'en rapportant les noms de toutes les parties du corps, il marque leur ſituation, & quelquefois leurs uſages, ce qui concerne l'Anatomie. Il dit, entr'autres choſes, en parlant des *arteres*, qu'elles ſont *les chemins, ou les canaux de l'eſprit, comme les veines ſont ceux du ſang* ; & en parlant du *cœur*, il dit auſſi, que le cœur a deux cavitez, l'une pleine de *ſang*, l'autre pleine *d'eſprits*, que l'une de ces matieres eſt de là envoyée dans les arteres, l'autre dans les veines ; par où l'on voit que Pollux ſuivoit Eraſiſtrate. Il touche dailleurs les noms des maladies, & ceux des inſtrumens des Médecins.

ATHENEE, qui peut paſſer lui même pour Médecin, en introduit deux autres, dans ſon *Feſtin des Philoſophes*, conjointement avec Galien. Le premier eſt DAPHNUS, d'Epheſe ; le ſecond RUFFIN, de Nicée.

On doit joindre à tous ces Médecins ceux dont Galien parle lui même comme de ſes contemporains, tels que ſont un 15 DEMETRIUS, & un 16 MAGNUS, qu'il dit avoir été les premiers Médecins des Empereurs Antonin le pieux, & Marc Aurele ; un ANTIGENES, qui tenoit auſſi le premier rang dans la Médecine ſous le ſecond de ces Empereurs ; un MARTIALIS, ou *Martianus*, Sectateur d'Eraſiſtrate, avec lequel Galien eut quelques diſputes ſur des matieres Anatomiques ; un 17 ANTIPATER, de la même Secte Méthodique, qui mourut, comme le croyoit Galien, d'un tubercule crud formé dans les arteres du poumon, & qui avoit rendu le pouls de ce Médecin inégal, & intermittent, pendant quelques mois ; un JULIEN, & un ATTALUS, de la même Secte, & deſquels nous avons parlé dans la ſeconde partie ; un ANTIOCHUS, qui alloit à pied aſſez loin pour voir ſes malades, quoi qu'il eût plus de quatre vints ans, & qui atteignit preſque l'âge de cent ans, ayant toûjours joüi d'une parfaite ſanté, le tout parce qu'il uſoit d'un régime de vivre convenable. Ce Médecin mangeoit trois fois le jour dans ſa vielleſſe, mais peu à chaque fois. Le matin il ſe faiſoit frotter, après avoir été à la ſelle. Sur les neuf ou dix heures il mangeoit du pain, & du miel d'Attique. Depuis ce temps là juſques à midi il étudioit. Il ſe baignoit en ſuite, ſe faiſoit frotter ; & après avoir pris quelque petit exercice il commençoit ſon diner par des viandes propres à relâcher le ventre, & le finiſſoit en mangeant un peu de bon poiſſon. Enfin à ſouper il prenoit un boüillon ſimple, ou un boüillon où l'on avoit délayé de la farine, & du 19 *mulſum*. Il étoit d'ailleurs logé dans une petite maiſon, mais fort commode, & bien ſituée. Cet Antiochus auroit pû être mis avec les Maitres de Galien, par rapport au temps, auſſi bien qu'un autre vieux Médecin nomme 20 EUDEME, que le même Galien dit avoir conu

---

15 *Lib. de antidotis.*

16 *Lib. de Theriaca.* Nous avons parlé ci-devant de ces deux Médecins, & du ſuivant, en traitant des Archiatres dans le livre précedent,

17 *Lib. 4. de locis affect. cap. ultimo.*

18 Lib. 5. de ſanitate tuenda, cap. 4.

19 C'eſt du miel que l'on préparoit avec du vin, ſur quoi on peut conſulter *Pline.*

20 *Method. medend. lib. 6. ſub finem.*

conu, & qui eſt par conſéquent different des autres Eudemes, dont on a parlé ci-deſſus. *Depuis l'An cxl de J. C. juſques à l'An cc.*

On doit auſſi mettre au rang des Médecins contemporains de Galien, ceux à qui il a dédié quelques-uns de ſes livres; 21 un Glauco, ou *Glaucus*; un 22 Hieron; & un Eugenianus, qui étoient de ſes diſciples. Si le livre *des remedes aiſez à préparer* étoit de Galien, on joindroit aux Médecins précedens un Solon, Archiatre, auquel il le dédie, mais ce livre eſt viſiblement ſuppoſé. Galien parle enfin d'un Médecin nommé Theophile qui eut une maladie fort particuliere. Il croyoit voir, & entendre des joüeurs de flute, qui étoient, diſoit-il, en un coin de ſa chambre, & qui joüoient jour & nuit. Il ne ceſſoit de crier qu'on les fit ſortir. A cela près il raiſonnoit juſte ſur toutes ſortes de ſujets. Il ſe ſouvint même, étant guéri, de tout ce qu'il avoit dit, & fait pendant ſa maladie, & particulierement des joüeurs de flute. Mais il ſe peut que cette hiſtoire, que Galien raconte, regarde un fait arrivée quelque temps avant lui.

Il y avoit apparemment pluſieurs Médecins Chrétiens, du temps du même Galien; mais nous n'en conoiſſons que trois, dont les noms ſe ſont conſervez parce qu'ils ont ſouffert le martyre. Le premier eſt Papile, Diacre, qui fut martyriſé à Pergame, dans la perſécution que firent les Empereurs Marc Aurele, Lucius Verus, & Commode. Le ſecond eſt Alexandre, qui mourut à Lyon pour la foy de Jeſus Chriſt, ſous les mêmes Empereurs. Le troiſiéme eſt Sanctus; que l'on fit auſſi mourir d'une maniere fort cruelle à peu près dans le même temps, & pour le même ſujet. Ils ont tous trois été mis au nombre des Saints.

---

21 *Lib. de arte curativa.*
22 *Method. medend. lib.* 1. & 7.

Fin de la Troiſiéme Partie.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans l'Hiſtoire de la Médecine.

a marque le premier Tome, b le ſecond, c le troiſiéme.

A.

Aceſias, Médecin, malheureux dans ſa pratique. 243. a.
Aceſo, fille d'*Eſculape*. 54. a.
Achille, inventeur de pluſieurs remedes. 30. a.
Achromos femme habile dans la Médecine. 138. b.
Acia, ce que c'eſt dans *Celſe*. 240. b.
Accouchemens, moyens que *Celſe* propoſe pour cela. 236. b.
Acron, fameux médecin. 95. 96. a.
Actius (Aulus) archiatre. 43. c.
Adrien Empereur, habile dans la Médecine. 105. c.
Ægimius, Médecin, le premier, ſelon *Galien* qui ait écrit touchant le pouls. 97. a.
Aegle fille d'Eſculape. 54. a.
Aelius Promotus, Médecin. 131. b.
Aelianus Meccius, maître de *Galien*. 106. c.
Æmilius Macer, de Verone, Poëte fameux, joint aux Médecins, & pourquoi. 11. c.
Æſchrion, Empirique, dont Galien fait mention, & qu'il appelle ſon concitoyen, remede contre la morſure des chiens enragéz, qu'il avoit appris de lui. 89. b.
Africana, habile dans la Médecine. 137. b.
Agameda, ce qu'en dit Homere. 66. a.
Agatharchides, Hiſtorien, & Philoſophe, pourquoi on le met au rang des Médecins. 97. 98. b.
Agathinus, diſciple d'*Athenée* 206. b.
Agnodice femme habile dans la Médecine. 135. b.
Air, combien il contribue à la ſanté, ſelon *Hippocrate*. 130. a.
Albutius, Médecin, 27. c.

Alcmæon disciple de Pythagore, son sentiment touchant plusieurs choses qui concernent la Médecine. 87. a.
Alcon, fameux Chirurgien, ce qu'en dit *Pline* 33. qu'il étoit très-expert à traiter les hernies. 33. c.
Alembic, d'où vient ce mot. 89. c. & suiv.
Alexandre, qui succeda à *Zeuxis* dans l'Ecole des Herophiliens. 35. b.
Alexandre, de laodicée Sectateur *d'Asclépiade*. 125. b.
Alexandre Médecin du temps de *Lucien*, 104. c.
Alexandre d'Aphrodisée, Médecin du temps de *Galien* 202. c.
Alexandre Martyr Médecin 205. c.
Alexion, Médecin 129. b.
Alexippus, Médecin d'Alexandre. 265. a.
Alipilarii, ce qu'ils faisoient. 25. c.
Alipta, ce que c'étoit. 24. c.
Althæa, remarques sur cette plante. 80. c.
Ambrosia. Antidote dont parle *Galien*. 101. c.
Ammonius, surnommé *Lithotome*, le premier qui s'avisa de faire une certaine opération pour tirer la pierre, remarque sur cela. 51. b.
Amomum des Anciens, & des Modernes different. 87. c.
Amputation des membres gangrenez, ou pourris, comment cela se fait selon *Celse* 235. b.
Amulettes sortes de Charmes 38. a. matiere dont on les tiroient, & Caracteres dont on se servoit. 38. a. maniere de s'en servir 38, 39. a.
Anaxilaus, de Larissa, Philosophe Pythagoricien, & Médecin, accusé de magie, & pourquoi. 13. c.
Ancyloblepharon, maladie des yeux, comment on la gueriſſoit, selon *Celse* 244. b.
Andreas, Archiatre. 41. c.
Andreas, Médecin, ce qu'en dit *Galien*, titre qu'il donna a un de ses livres, dont les Médecins qui le suivirent se servirent aussi. 35, 36. b.
Androgydas, Médecin dont parle *Pline*. 265. a.
Andromachus Médecin qui vivoit sous Néron. 36. c. qu'il est le premier qui ait été appellé *Archiater*. 35. c.
Andromachus, qu'il est au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des médicamens 49. description de son Antidote, & de tous les maux où elle étoit propre, & dequoi il étoit composé 49, 50. c.
Angitia, fille d'*Æëta*, Roi de Cholcide, est celle qui a découvert la maniere de charmer les serpens. 65. a.
Anticlea, femme de Machaon, & fille de Diocles Roi de Messénie. 50. a.
Antidote, à quoi l'on donnoit particulierement ce nom, remarques sur ce mot 50. jusqu'à 53. c.
Antidote d'Hippocrate. 206. a.
Antidotes, qu'il y en avoit pour toutes sortes de maladies, 53, 54. maniere dont on faisoit prendre ce remede aux malades, 54. differens noms que l'on donnoit à ces Antidotes, 55. c.
Antigene Médecin. 97. a.
Antigene, Médecin sous Marc-Aurele, 204. c.
Antigonus Médecin du temps de Lucien, 104. c.
Antiochus, Amoureux de sa belle mere stratonice, comment Erasistrate le découvrit 8. b.
Antiochus, Médecin, sa maniere de vivre, 204. c.

Antipater Médecin Méthodique 204. c.
Antiochus Martyr Médecin, 107. c.
Antiſtius, médecin qui vivoit ſous le Régne de *Jules Ceſar*, 7. c.
Antonius Caſtor, Médecin, ce qu'en dit *Pline* 29. que le Pere *Hardoüin* le confond avec un autre, 29. c.
Antonius Muſa, fameux Médecin, 7. conſeil qu'il donna à l'Empereur *Auguſte*, ce qu'en dit *Suetone*, 8. c. qu'il avoit inventé une maniere de baigner, 9. qu'il gueriſſoit d'ulceres très-facheux, & comment 10. c.
Apœmantes, Médecin, 26. b.
Apollodore, Médecin dont Strabon fait mention, 39. b.
Apollon, étymologie de ce nom. 18. a.
Apollon premier Médecin Oculiſte, ſelon *Hyginus*, 18 a.
Apollon, inventeur de la Médecine, combien Ciceron prétend qu'il y en ait eu, 17. a.
Apollonides, Médecin de Cos, particularité de ſa vie qui lui cauſa la mort, 96. a.
Apollonides de Cypre, Médecin méthodique, ſes Livres contre les Aphoriſmes d'*Hippocrate*. 190, 191. fragment d'un de ſes Livres. 191. b.
Apollonius, ſurnommé *Mus*, condiſciple d'*Héraclide*, de la Secte d'*Herophile*, ſes livres, 37. b.
Apollonius, de Memphis, Médecin, 26. b.
Apollonius, le premier des Empiriques après Serapion, 80. b. qu'il y en a eu plus d'un de ce nom, Auteurs qui en ont parlé 80, 81, 82. b.
Apollophanes, Médecin, 26. b.
Apomeli, ce que c'étoit, 57. c.
Apulée Celſe, fameux Médecin, temps auquel il vivoit, & ce qu'en diſent quelques Auteurs, 12, 13. c.
Apuleïus (*Lucius*) Médecin, 23. c.
Apulée (Lucius) de *Madaure*, Médecin, temps auquel il a vécu, 199. ſes Etudes, & a quoi il s'eſt le plus appliqué 199, 200. ſes livres quels 200. Si celui *des remedes tirez des plantes* eſt de lui, ou d'un autre, 200. c. qu'il a employez les remédes ſuperſtitieux, 200. 201. c.
Arabus inventeur de la Médecine, 19. a.
Archagathus, qu'il fût le premier Médecin qui vint a Rome, 93. b.
Archelaus, Egyptien, 40. b.
Archiater, differens ſentimens ſur la ſignification de ce titre 36. juſques a 41. c.
Archiatres, qu'il eſt ſurprenant que *Galien* qui vivoit dans ce temps-la ne l'ait pas été. 44. c. ſentiment de *Pline*, & de quelques-autres ſur cela. 45. c. & ſuivans.
Archibus, Médecin qui dédia un Livre de Médecine au Roi *Antiochus*, 41. b.
Archidamus, Médecin 243. a.
Archigene, Médecin *Eclectique*, ou Choiſiſſant, ce qu'en diſent *Suidas*, & *Juvenal*. 203. b. & ſuivans.
Archigene, diſciple d'*Athenée* 206. b.
Arcion, Médecin qui a vécu ſous l'Empire de Galigula, ce qu'en dit *Joſeph*, 30. c.
Aretée, qu'il étoit fort exact, & bon praticien 214. preuves que l'on en donne 214. ſon Anatomie 215. difficultez qui ſe trouvent ſur le temps auquel il a vécu 216. erreur de *Voſſius* ſur cela 216, 217. b.
Aretée, le ſeul des Pneumatiques dont on ait des écrits, ſa pratique dans la Médecine

Médecine 208, 209. b. ſon opinion des maladies en géneral, & de leurs cauſes, 210. b.
Aretée, ce qu'il avoit de commun avec les *méthodiques* 211. en quoi il differoit 211, 212. b. qu'il ſaignoit tout autrement qu'eux 212. b.
Ariſtarque, Médecin de Berenice fille de Ptolomée Philadelphe, 39. b.
Ariſte Roi d'Arcadie, ce qu'il a inventé, 30. a.
Ariſtogene, Médecin du Roi Antigonus Gonatas, ce qu'en dit Suidas, 6. b.
Ariſtogenes Thaſien, qu'il a beaucoup écrit en Médecine, 6. b.
Ariſton, Auteur du livre de la Diete 242. a.
Ariſtophane, de quelle maniere il parle d'Eſculape, & de ſes Prêtres, 63. a.
Ariſtote, ſes fautes dans l'Anatomie, 258. a.
Ariſtoxene, Médecin qui a écrit touchant le pouls, 37. b.
Arruntius, Médecin, 27. c.
Artapanus, prétend que Moïſe eſt celui qui a enſeigné aux Egyptiens à bâtir des Vaiſſeaux, & autres Machines, 10. a.
Artémidore, de Sidé, Médecin, 26. b.
Artemiſe Reine de Carie, habile dans la Médecine, 135. b.
Artere ſpermatique, 164. c.
Arteres leurs uſage, ſelon *Eraſiſtrate*, 13. b.
Arteres, leur origine, ſuivant *Hippocrate*, 113. a.
Artorius Sectateur d'Aſclepiade, 125. b.
Arytenoide, ce que c'eſt ſelon *Galien*, 176. c.
Aſclapo, Médecin, 130. b.
Aſclépiades, fameux Novateur entre les Médecins Dogmatiques 102. qu'il a retabli la Médecine a Rome, comment il s'y prit pour cela, 102, 103. b.
Aſclepiade, qu'il rejettoit tous les remedes violens, & n'en admettoit que des faciles, 103, 104. b.
Aſclepiade, ſon ſyſteme Philoſophique, ce qu'en dit Galien, 105, 106. b.
Aſclépiade, s'il ſe ſervoit de remedes 113. b. ce qu'il jugeoit de la Purgation 114. b. de la ſaignée, 115. b.
Aſclépiade, ſon ſyſteme touchant les cauſes de la ſanté, & de la maladie 108. b. ſa pratique 110. b.
Aſclepiade, difference qu'il y a entre ſon ſentiment, & celui d'Epicure, ou de Démocrite, 106. b.
Aſclepiade, ſon Anatomie, 116. b.
Aſclepiade, particularitez de ſa vie, 118. b.
Aſclepiades, Ecoles qu'ils ont fondées, 70. a.
Aſclepiades Médecins, combien il y en a eu, 119. b.
Aſclepiades, deſcendans d'Eſculape, 70. a.
Aſclepiades, découvertes qu'ils ont faites dans l'Anatomie, 73, 74, 75. a.
Aſpaſie, habile dans la Médecine, 131. b.
Attalus, Philométor, dernier Roi de Pergame, qu'il aimoit beaucoup la Médecine, & vouloit ſavoir les choſes par lui-même, ce qu'en dit Plutarque, 98. b.
Athenée, chef de la ſecte des *Pneumatiques*, 205. Son ſyſteme Philoſophique 206. comment il l'appliquoit à la Médecine, 206. b.
Athénée, Médecin, 204. c.
Atheneum, ce que c'eſt, 43. c.

Athenodote, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Athotis Roi d'Egypte qui a entendu la Médecine, & composé des livres d'Anatomie, 22. a.
Attius (*Publius*) *Atinetus*, Médecin Oculiſte, 22. c. autres du même nom. *Ibid*, & ſuiv.
Atrogilatus Médecin contemporain de *Plutarque*. 102. c.
Atyr, Médecin, ce qu'en dit Silius Italicus, 97. b.
Autolycus, Médecin qui ſe ſervoit des enchantemens, 31. a.

B.

Bacchara, Médecin, 101. c.
Bacchius, Médecin, livre qu'il a écrit, 37. b.
Bacchus, ſelon quelques-uns, inventeur de la Médecine, 8. a.
Bains, néceſſaires, ſelon *Hippocrate*, 183. a.
Bile, ſon uſage. 163. c.
Bochart, ſon ſentiment ſur Cronos, ou Saturne. 9. a.
Boiſſon ordonnée par *Hippocrate* aux malades, 183. a.
Balnei procurator, ce que c'étoit, 23. c.
Botaniſtes Anciens, fautes qu'ils ont faites, 76. c. 78. c.
Boucle, ce que c'eſt ſelon *Celſe*, dequoi on les faiſoit, & a quelle occaſion on s'en ſervoit, 239, 240. b.
Boyaux, ce que c'eſt ſelon Hippocrate, 128. a.
Boyaux leur diviſion, 161. c. *& ſuiv.*
Bulbes, differentes ſortes de Bulbes, 83. c. & ſuiv.

C.

Cacochymie, ce que c'eſt ſelon *Galien*, 134. c.
Cadmus inventeur de la Médecine chez les Tyriens, 34. a.
Cælius Aurelianus, ſa réduction de chaque maladie ſous le genre qui lui convient 161. b. & ſuivans.
Cœlius, ſa Pratique, 169. b. & ſuivans.
Cælius Aurelianus, s'il eſt vrai qu'il n'ait été que le Copiſte de *Soranus*, 158. 159. remarques génerales touchant ſa perſonne, & ſes écrits, 159, 160. b.
Callianax, Médecin, Sectateur d'Hérophile, ce qu'en diſent Galien, & Palladius, & réponce qu'il fit a un de ſes malades, 36, 37. b.
Calligenes, Médecin de Philippe, dernier Roi de Macedoine, 42, 43. b.
Callimorphus Médecin du temps de *Lucien*, 104. c.
Calliſthene, Auteur qui a écrit touchant les Plantes, 266. a.
Calpetanus, Médecin. 27. c.
Camelus, ou *Camelius*, Médecin, ce qu'en dit *Pline*, 10, 11. c.
Canelle, que ce n'eſt pas la même choſe que le *Cinnamomum* des Anciens. 84. c.
Cantharides, ce que c'eſt, & à quel uſage *Arétée* s'en ſervoit, 214. b.
Cardiaca Paſſio, ce que c'eſt ſelon *Cælius*, 167. b. rapport qu'elle a avec d'autres maladies, 167. b.
Caridemus, Médecin, 26. b.
Carmione, femme de chambre de *Cleopatre*, 25. c.

Carotides, arteres, d'où nommées, 105. c.
Carus, Médecin, 101. c.
Caſſius Dionyſius, d'Utique, Médecin méthodique, 192. b.
Caſſius, divers Médecins de ce nom, 126. b.
Caſſius, Médecin Philoſophe, & ſes ſentimens, 126. b.
Catalepſis, ou *Apprehenſio*, ce que c'eſt ſelon *Cœlius Aurelianus*, 167. b. Auteurs qui ont traité cette matiere, 167. b.
Cataplâmes, pratiquez par *Hippocrate*, 204. a.
Cataplames, comment on les faiſoient, 61. c.
Caton, qu'il approuvoit les remedes ſuperſtitieux, ceux dont il ſe ſervoit, ſentiment de Plutarque touchant ſa Médecine, 94. b.
Caton, ſi les Médecins ont été bannis de Rome de ſon temps, 95. b.
Cauterizations d'*Hippocrate*, 219. a.
Celſe, difficultez qui ſe rencontrent ſur le temps auquel il a vécu, & differens ſentimens ſur cela, 217, 218. ſur ſon nom, ſa Patrie, & ſa Profeſſion 218. que pluſieurs Savans l'ont crû Médecin, & que cela ſe conoit par ſes Livres, 219. b.
Celſe, jugement qu'en font les Anciens, & les Modernes, 247, 248. b.
Celſe, qu'il s'eſt le plus attaché à *Hipoocrate*, & à *Aſclépiade*, 219. en quoi il s'éloignoit de l'un pour s'attacher à l'autre, 220, b.
Celſe, moyens qu'il donne pour remedier à l'irritation que cauſe dans l'œuil les poils des paupieres, 237. ce qu'il dit des luxations, & des fractures des os, 237. b
Celſe, régles génerales qu'il donnoit touchant le manger, & le boire qu'il faut donner aux malades, 222. b. médicamens dont il ſe ſervoit, tant pour le dedans, que pour le déhors, 222. b.
Celſe, ſa Chirurgie, 233. d'où il la faiſoit dépendre, 233. comment il s'y prenoit pour rétablir le nez, les oreilles, ou les levres qui avoit été coupées, 233, 234. b.
Celſe, comment il ſe conduiſoit dans la fracture des os, & quand ils étoient diſloquez, en particulier dans la diſlocation de l'*humerus*, 238, 239. comment il veut qu'on réuniſſe les parties diviſées, 239. b.
Celſe, ſon jugement ſur la Diſpute des Empiriques, & des Dogmatiques, 63. additions au ſyſtéme des premiers, 64, 65. b.
Cérat recommandé par *Hippocrate*, 204. a.
Cercles, ce que c'étoit dans la pratique des Méthodiques, & comment ils les diſtinguoient, 181. juſqu'à, 189. b.
Ceropiſſus, ce que c'étoit, & a quoi on s'en ſervoit, 60, 61. c.
Cerveau, ce que c'eſt ſelon Hippocrate, 120, 121. a.
Cerveau, ſon principal uſage, ſuivant *Eraſiſtrate*, 13. b.
Cerveau, ce que c'eſt ſelon *Ariſtote*, 260. a.
Cerveau, ſon uſage particulier, qu'il eſt l'orgine des nerfs, & le ſiege de l'entendement ſelon *Galien*, 184. c.
Chairs que mangeoient les Anciens, 176. & ſuiv. a.
Charicles, Médecin Grec qui vivoit ſous le Régne de *Tibere*, ce qu'en dit *Tacite*, 28. c.
Charmes, la maniere dont il ſe ſont introduits dans la Médecine, 36. a. on fait voir qu'Eſculape, auſſi bien que toute l'Antiquité s'en ſont ſervis, 36. a. que la Religion Payenne en autoriſoit l'uſage, 36, 37. a. Exemples tirez de l'Hiſtoire ſainte, 36, 37. a. Maniere de charmer les maladies, 37, 38. a.

Charmis, Médecin de Marſeille, ſa pratique, 35. c.
Chimie médicinale, qu'elle n'eſt pas fort ancienne, 92. c.
Chinois, leur ſyſteme different de celui des Grecs, 24. a.
Chinois, ont attribué à quelques-uns de leurs Rois pluſieurs découvertes dans la Médecine, particulierement à *Ciningo*, ou *Xin-num*, & á *Hohamt*, 23. a.
Chiron, Centaure, Médecin, 28 a. raiſons pour leſquelles ou lui donna ce nom, 28. a. on prétend qu'il entendoit auſſi la Chirurgie, & diverſes autres ſciences, 29. a. noms des Heros qu'il a inſtruits, 29. a.
Chironomie, exercice des Anciens, 177. a.
Chirurgie, noms de pluſieurs Médecins qui ont écrit ſur cette matiere, 51. b.
Chirurgie qu'elle a été plus réellement ſeparée de la Médecine que la Pharmacie, 51. b.
Chirurgiens, leurs Boutiques, comment elles s'appeloient chez les Grecs, 50. b.
Cholera, maladie comment traitée par Hippocrate, 211. a.
Chryſermus, accident qui lui arrivoit toutes les fois qu'il mangeoit du poivre, 37. b.
Chryſippe, Médecin, 26. b.
Chryſippe, Médecin Cnidien, qu'il y en a eu pluſieurs qui ont porté ce nom, 4. b. quel étoit celui duquel il eſt fait mention, 5. b. ce qu'en dit Diogene Laërce. 5. b.
Chryſippe, Sectateur d'*Aſclépiade*, 125. b.
Chyle, deſcription du chyle, 161. c.
Cianus, ou *Cienus*, Médecin, 133. b.
Ciceron, ce qu'il dit de ceux qui ont porté le nom de *Mercure*, ou *Hermes*, 9. a.
Cinnamologus, Oiſeau fabuleux, 93. c.
Cinnamomum, que ce n'eſt pas la même choſe que nôtre canelle, 84. c.
Circé, ſavante dans la conoiſſance des Plantes, 65, 66. a,
Circonciſion, comment les Juifs la cachoient, 234. b.
Citrus, remarques ſur ce nom, 82. c.
Claude, Empereur, qu'il entendoit la Médecine, & qu'il vouloit même que tout le monde en fût inſtruit, 33. c.
Claudianus Solon, Archiatre, 48. c.
Claudius Agaternus, Médecin, 36. c.
Clement Alexandrin, ce qu'il dit d'*Hermes*, 9. a.
Cleomene, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Cleopatre, Reine d'Egypte, habile dans la Médecine, 134. b. Livres qui portent ſon nom, 134. b.
Cleophantus, Médecin, 130. b.
Cleophantus, Médecin, qui écrivit un Livre de l'*uſage du vin dans les maladies*, 39. b.
Cleophantus, qu'il a eu pluſieurs diſciples, noms de quelques-uns, 40. b.
Clinici, ceux qui étoient nommez ainſi, 26. c.
Clinique, Médecine Clinique, pourquoi ainſi nommée, 40, a.
Clodius, Sectateur d'*Aſclépiade*, 125. b.
Cnidiens, leur maniere de pratiquer la Médecine, 72, 73. a.
Cocyte, ce qu'en dit *Ptolomée*, 33. a.

Cœur, ſa deſcription par Hippocrate, 114. a. & ſuivans.
Cœur ſa ſituation, & ſon office ſelon, *Galien*, 171, c. juſqu'a 175. c.
Cœur, ce qu'en penſoit Ariſtote, 259. a.
Coït, utile, ſelon *Hippocrate*, 178. a.
Coït, s'il doit être fréquent, 232. b.
Col, ce qui en depend, ſelon *Galien*, 178. c.
Colique, que *Celſe* en a fait la deſcription, 230. ſentiment de pluſieurs Auteurs ſur cela, 231, que c'eſt un mot nouveau par rapport a la Médecine d'*Hippocrate*, 231. b. conſeil que donne *Celſe* pour la conſervation de la ſanté, 232. b.
Colomnes en Egypte ce qu'en diſent *Jamblichus*, & autres, 11. a.
Collyre, ce qu'en dit *Oribaſe*, 62. c.
Collyre pratiqué par *Hippocrate*, 204. a.
Commotique, ou art d'embellir le corps, 135. b, 25. c.
Comotria, ou *Comptria*, 25. c.
Comtes, titre que l'on donnoit aux *Archiatres* du Palais, 41. c. pouvoir que cela leur donnoit, & quand cet établiſſement ſe fit, 41. c.
Conception, comment elle ſe fait ſelon Ariſtote. 261. a.
Concoction, comment elle ſe fait ſelon *Ariſtote*, 262. a.
Convulſions comment traitées par *Hippocrate*, 210. a.
Corps humains, que les Anciens faiſoient ſcrupule de les ouvrir, 153. c. qu'ils le faiſoient néanmoins quelquefois, *Ibid.*
Corps humain, ſes élemens ſelon *Hippocrate*, 108, & ſuiv. a.
Corycus, exercice des Anciens, 177. a.
Crachats, quels ils doivent être pour ſoulager, 152. a.
Craterus, Médecin, 128. b. medicamens dont il ſe ſervoit, 129. b.
Cratevas, Médecin, 131. b. habile Herboriſte, 132. b.
Craton, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Crinas, Médecin de Marſeille, comment il fit pour s'acquerir une grande réputation à Rome, 35. c.
Criſes, jours de Criſe, ce qu'en dit Hippocrate, 143. a.
Critiques, jours critiques, ce qu'en dit Hippocrate, 144. a, & ſuivans.
Crito, Médecin Empirique, 87. b.
Critobule, Médecin de Philippe Roi de Macedoine, auquel il tira une fléche de l'œuil, 265. a.
Critodéme, de la race des Aſclépiades, Médecin des armées d'Alexandre, 265. a.
Criton, Médecin, 101. c.
Cteſias, Médecin Cnidien, contemporain de Xénophon, ce qu'en dit Galien, 249. a,
Cycles, voyez cercle.
Cybele, mere des Dieux, 64. a.
Cyrus, Médecin de *Livie*, femme de *Druſus*, 30. c.

D.

Daphnus, d'Epheſe, Médecin, 204. c.
Daſius, Médecin, 101. c.
Decimius (Publius) Eros. Médecin oculiſte, 21. c.
Démétrius, Archiatre, 42. c.
Démétrius, Médecin, 37. b.

Démétrius, Médecin contemporain de *Galien*, 204. c.
Démocede, fameux Médecin, ce qu'en dit *Hérodote*, 72. a.
Démocrite, ſa naiſſance, quelques particularitez de ſa vie, des remedes dont il ſe ſervoit dans certaines maladies, & ce qu'en diſent Diogene Laërce, Pline, Tatien, Petrone, & autres, 89. a, & ſuivans.
Démoſthene, diſciple d'*Aleandre*, de la ſecte d'*Herophile*; il a écrit des livres ſur les maladies des yeux, 35, b.
Denys, Tyran de Syracuſe, Médecin, 255. a.
Deſcription d'une maladie qu'*Hippocrate* gueri, & que l'on prétend qui a été ajoutée au texte par *Memnon*, 40, 41. b.
Dexippus, ou *Dioxippus*, diſciple d'Hippocrate, ce qu'en dit Suidas, 249. a. ce qu'en dit Aulu-Gelle, 249. a.
Diacodium, que *Themiſon* eſt le premier qui en ait donné la deſcription, 146. b.
Diagoras, Médecin, & Poëte, 93, 94. a.
Diaphragme, ſon uſage ſelon *Ariſtote*, 263. a.
Diaphragme, pourquoi ainſi nommé, ſon uſage, ſelon *Galien*, 171. c.
Diarrhée, comment traitée par *Hippocrate*, 214. a.
Diatritos, ce que c'eſt ſelon les Méthodiques, 174. b.
Diete d'*Hippocrate* quelle, 181. a.
Dieuches, qu'il a écrit un Livre de la vertu des choux, 39. b.
Diocles, ſurnommé par les Atheniens *le ſecond Hippocrate*, 266. a. ſa Lettre contenant divers préceptes pour la conſervation de la ſanté, 267. a.
Diocles, ſes Livres, 267, 268. a.
Diocles, ſes remarques ſur le fétus, 268, 269. a. ſes ſentimens ſur le nombre ſeptenaire, à l'égard de la vie humaine, 269. a, 270. a.
Diodore, de Sicile ſon ſentiment ſur *Hermes*, 9. a.
Diodotus, Médecin, 124. b.
Dionyſius, Médecin Empirique, 87. b,
Dionyſius, Médecin méthodique, 191, que *Galien* parle de pluſieurs qui ont été nommez en leur lieu, 191. b.
Dioſcoride, s'il a écrit avant *Pline*, 72. c.
Dioſcoride, faute qu'il a faite, en parlant de la Syrie & des Indes, 89. c.
Dioſcoride, ſurnommé *Phacas*, 131. b.
Dioſcoride Phacas, Gloſſateur d'*Hippocrate*, 38. b.
Dioſcorides, quatre Médecins de ce nom, 71. c.
Dioſcoride Pedanius, ou *Pedacius* ſa vie, 71. *& ſuiv.* c. examen de la critique que *Saumaiſe* & d'autres en ont faite, 72. c. ſujet de ſes livres, 73. *& ſuiv.* c. ſes Ouvrages encore Manuſcrits, 74. c. remarques ſur ſon livre de la matiere Médicinale, 75. *& ſuiv.*
Diſtillation inconnue aux Anciens. 90. c.
Diuretiques, ordonnez par *Hippocrate*, 198. a.
Dogmatiques, Médecins dogmatiques, leur raiſonnement pour deffendre leur méthode contre celle des Empiriques, 58. b, & ſuivans.
Draco, fils d'*Hippocrate*, Médecin de Roxane, 246. a.
Dropaces, ou *Dropaciſtæ*, leur office, 25. c.
Droſomeli, ce que c'eſt, 87. c.
Druides, Médecins des anciens Gaulois, 27. a.
Dyſenterie, guerie par la fornication, ſelon *Hippocrate*, 230. a.

E.

EAu, laquelle eſt la meilleure, 176. a.
Eaux minerales connues aux Anciens, 91. c.
Eclectique, Secte *Eclectique*, d'où elle tire ſa ſource, 203. b.
Ecole de Cnide, méthode qu'on y ſuivoit rapportée par Hippocrate, 72. a.
Elephantiaſe, quand elle a été conuë, 116. b.
Elephantis, habile dans la Médecine, 137. b.
Empedocle, ſon ſentiment touchant la formation de l'Enfant, & en géneral de tous les animaux, ſa naiſſance, & ſa mort, 85, 86. a.
Empiriques, leur ſyſteme, 54. b. Etymologie de ce nom, 54. comment ils nommoient leurs differentes manieres de faire des experiences, 55. b.
Empiriques, leur méthode comment ils ſe ſervoient de l'hiſtoire, 56. b. qu'ils n'ont pas changé les noms des maladies conues, 56, 57. b.
Empiriques, en quoi ils convenoient avec les Dogmatiques, 58. b.
Empiriques, leur réponſe aux Médecins *Dogmatiques*, 60. b, & ſuivans.
Empiriques, s'il y en a eu de cette Secte long-temps après *Galien*, ou *Æſchrion*, 89. b.
Empiriques, réflections d'un Auteur moderne ſur le jugement de *Celſe*, touchant la diſpute des Empiriques, & des *Dogmatiques*, 65. b. & ſuivans juſqu'à, 80. b.
Emplatres, ce que c'étoit, & a quoi on s'en ſervoit, 59. c.
Empyême comment traité par *Hippocrate*, 212. a, 221. a.
Enfans qui naiſſent à ſept, & à huit mois, ce qu'en penſoit *Hippocrate*, 133. a.
Enone, ce qu'en dit Ovide, 66. a.
Epicharme, Médecin, & Phyſicien 87. a.
Epididymes, ce que c'eſt, 165. c.
Epiglotte, ce que c'eſt ſelon *Galien*, 176. c.
Epimenide, Cretain, ſavant dans la Politique, & mis au rang des Médecins, 82, a.
Epiploon, ce que c'eſt, 161. c.
Epiſynthetique, Secte *Epiſynthetique*, ce que c'eſt, & d'où elle tiroit ſa ſource, 202, 203. b.
Epithema, ce que c'étoit, 60. c.
Eras, femme de chambre de *Cleopatre*, 25. c.
Eraſiſtrate, diſciple de *Chryſippe*, ſuivant le temoignage de *Pline*, de *Galien*, & d'autres, 7. b. ce qu'en dit *Sextus Empiricus*. 8. b.
Eraſiſtrate, le lieu de ſa naiſſance, difficulté qui ſe trouve touchant le temps auquel il a vécu, ce qu'en dit *Euſebe*, 7. b. ſa mort, 25. b.
Eraſiſtrate, comment il découvrit la maladie d'Antiochus, 8. b.
Eraſiſtrate, ſon Anatomie, ce qu'en dit Galien, 10. b. qu'il eſt certain qu'avant Eraſiſtrate, & Hérophile on n'avoit pas oſé Anatomiſer des Corps humain, quels ſont les Princes qui l'ont permis, 11, 12. b. ſes livres dont *Galien* fait mention, 25. b.
Eraſiſtrate, ſes Idées touchant la cauſe des maladies, 15, 16. b.
Eraſiſtrate, ce qu'il dit de la reſpiration, 16. b.
Eraſiſtrate, qu'il ne s'eſt pas mis en peine de rendre raiſon des cauſes de certains effets. Preuve de ſon ingenuité, 17. b.

Eraſiſtrate, ſon ſentiment ſur la maniere dont les alimens ſe preparent dans l'eſtomac, 17. b.
Eraſiſtrate, ſa Pratique, 18. b.
Eraſiſtrate, ſa méthode principale de traiter les maladies, & de les prevenir, 20, 21. b.
Eraſiſtrate, qu'il admettoit dans ſa pratique l'uſage des catâplames, des fomentations, & des onctions, 22. b. qu'il étoit ennemi des remedes trop compoſez, auſſi bien que des raiſonnemens ſuperflus, 22. b.
Eraſiſtrate, qu'il ne s'eſt pas moins appliqué a la Chirurgie que les Médecins qui l'ont precedé, maniere qu'il obſervoit pour guérir les ſcirre qui ſont au foye, 24. b.
Eraſiſtrate, qu'il n'approuvoit pas la paracenteſe, non plus que d'arracher les dents qui ne branlenr point. 24, 25. b.
Eraſiſtratéens, prétendent prouver *qu'Eraſiſtrate* n'a pas entierement rejetté la ſaignée, 19. b.
Eraſiſtratéens, ou Sectateurs d'*Eraſiſtrate*, leur Ecole a Smyrne, 26. b.
Eribotes, Médecin, ou Chirurgien, ce qu'en diſent *Apollonius* de Rhode, & *Hyginus*, 32. a.
Eriopis, Sœur d'Eſculape, 54. a.
Eros, Médecin de *Julie*, fille d'*Auguſte*, 12. c, Inſcriptions qui le regardent, 12. c.
Erotianus, Médecin, 36. c.
Eryximachus, fameux Médecin, 243. a, 244. a.
Eſclaves qui ont pratiqué la Médecine, 16. c, & ſuivans.
Eſculape, Egyptien, éleve d'*Hermes* inventeur de la Médecine, 20. a.
Eſculape, de quelle maniere les Anciens le répreſentoit, 56. a, & ſuivans.
Eſculape, Medailles en ſon honneur, ſentiment de *Patin*, & de *Selden* au ſujet d'une de ces Medailles, 56, 57. a.
Eſculape, comment il étoit adoré. 58, a, & ſuivans.
Eſculape, ſon Hiſtoire, on y fait voir de quelle maniere il a été déifié, les temples qu'on bâtit à ſon honneur, Vœux & ſacrifices qui lui furent offerts, 55. a, & ſuivans.
Eſculape, ce que *Galien* dit de ſes cures merveilleuſes, 61, 62. a.
Eſculape, on traite la queſtion ſavoir s'il y a eu deux Eſculapes l'un Egyptien, & l'autre Grec, & conſequence qu'on en tire, 48. a 49.
Eſculape, que toute ſa Médecine ſe réduiſoit preſque à la Chirurgie, comme quelques-uns l'ont crû, 41, a.
Eſculape, Grec, le plus fameux de tous les inventeurs de la Médecine, 34, a. Ce qu'en dit *Galien*, 34. a, 35. a. Sa Naiſſance, & ce qu'en rapportent *Pindare*, & *Lactance*, 35. a. Sortes de maladies dont il gueriſſoit, & remedes dont il ſe ſervoit, 35. a, 36. a.
Eſculape, conciliation du ſentiment de ceux qui ne lui attribue que la connoiſſance de la Chirurgie, avec ceux qui lui attribue toute la conoiſſance de la Médecine, 45. a, & ſuivans.
Eſculape, qu'il ſavoit toutes les parties de la Médecine, 39. a on prétend qu'il a été l'inventeur de la Médecine Clinique, & pourquoi elle eſt ainſi appellée, 40. a. qu'il gueriſſoit les maladies deſeſperées, & même qu'il reſuſcitoit des morts, 40. a. Exemple d'Hippolyte rapporté par *Pindare*, 40. a.
Eſculape, Combien *Ciceron* prétend qu'il y en ait eu, & ce qu'il en dit, 20. a.

Eſſeniens, Secte parmi les Juifs, qui étoient ſurnommez *gueriſſeurs*, ce qu'en dit Joſeph, 79. 80. a.
Eſophage, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, 128. a.
Eſprits Animaux, comment il ſe forment dans le Cerveau, ſelon *Galien*, 180. c.
Eſprits, leur mouvement ſelon Hippocrate, 119, 120. a.
Eſprits, ce que c'eſt dans *Hippocrate*, 137. a.
Eſquinancie, comment traitée par *Hippocrate*, 211. a.
Evax, Roi des Arabes, ce qu'en dit Pline, 35. c.
Eudeme, Peripateticien, 110. c.
Eudeme, diſciple de *Themiſon*, 147. qu'il faiſoit donner des lavemens d'eau froide, 147. qu'il y en a eu pluſieurs de ce nom, 147. b.
Eudeme, Médecin, comparé par *Galien* á *Herophile*, pour l'exactitude de l'Anatomie, 38. b.
Eudeme, Médecin contemporain de *Galien*, 204. c.
Eudoxe fameux Pythagoricien, 87. a.
Evelpiſtus, Chirurgien, qui vivoit ſous l'Empereur *Auguſte*, 16. c.
Eugenianus, Médecin, diſciple de *Galien*, 205. c.
Eunomes, Sectateur d'*Aſclepiade*, 126. b.
Euphorbus, frere de *Muſa*, Médecin de *Juba*, qui entendoit lui-même la Médecine, & qui avoit fait pluſieurs Livres, & entr'autres un, où il parloit de quelques plantes, 10. c.
Euryphon, Médecin Cnidien, ce qu'en dit Platon le Comique, 97. a.
Exercice, neceſſaire, ſelon, *Hippocrate*, 177. a.
Excremens, de leurs bonnes & mauvaiſes qualitez, ſelon Hippocrate, 150. a. & ſuivans.

F.

Fabianus Papirius, Médecin, ce qu'en diſent *Pline*, & *Seneque*, 28, 29. c.
Fabulla, de Libye, habile dans la Médecine, 137. b.
Flavius (*Titus*) *Oleuus*, directeur d'un bain, 23. c.
Femmes qui ont exercé la Médecine, 134. b, & ſuivans.
Fetus, ſon état dans l'uterus, ſelon Galien, 168. c.
Fibres, ce que c'eſt ſelon Hippocrate, 126, 127. a.
Fiévres, à combien de differentes eſpéces *Celſe* les réduit, 223, maxime générale ſur laquelle il fonde la cure de toutes ſes fiévres, 223, il répond a la queſtion, quand il faut donner de la nourriture aux febricitans, 223. il ſe moque des jours de Criſe, 224. ce qu'il dit a l'égard de la boiſſon, 224. b.
Fiévres peſtilentielles, de quelle maniere *Celſe* veut qu'on traite les malades qui en ſont attaquez, 226. b.
Fiévre ardente, comment *Celſe* traitoit les malades qui en étoient attaquez, 226, 227. b.
Fiévre hémitritée, ce que c'eſt, & comment il la faut guerir ſelon *Celſe*, 227. b.
Fiévre lentes, ce qu'il faut faire pour la guerir ſelon *Celſe*, 227. b.
Fiévre quotidienne ce qu'il faut faire pour la guérir ſelon *Celſe*, 227. 228. b.
Fiévre tierce, & autres fiévres intermittentes, ce qu'en dit *Celſe*, 228. b.

Unable to display this page

H.

Ammon, habile en Médecine, 8. a.
Harpocrate, Jatralipte, 102. c.
Harpocrate, Médecin cité par *Galien*, 102. c.
Helene, médicament dont elle a eu conoiſſance, 66. a.
Helenium, remarques ſur cette plante, 78. c.
Helvius (*Cneus*) Médecin oculiſte, 20. c.
Heraclianus, maître de *Galien*, 106. c.
Heraclide, diſciple d'Hiceſius, 26. b.
Heraclide, de Pont, Philoſophe, 45. b.
Heraclide, diſciple de *Chryſermus*, 37. b.
Héraclide, qu'il ſe ſervoit beaucoup du pavot, & de l'opium dans ſa pratique 83. b.
Héraclide, Tarentin, le plus conſiderable de tous ceux de la Secte empirique, 82. b, qu'il s'attacha particulierement à la matiere de la Médecine, 82. ſes Livres, 82, 83. b.
Héraclide, qu'il a écrit contre *Hérophile* touchant le pouls, 83. b.
Héraclide, de quels remedes il ſe ſervoient dans le Cholera, & dans l'Eſquinancie, 85. b.
Héraclide, médicaments ſingulier dont Galien fait mention, 84. b.
Héraclide, qu'il n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans toutes les autres parties de la Médecine, 84. b.
Héraclite, Médecin, quelques particularitez de ſa vie, & de ſa mort, 88. a.
Heras, Cappodicien, Médecin, ce qu'en dit Galien, 30. c.
Hermes, habile en Médecine, 9. a.
Hermes, Auteur de la Médecine chez les Egyptiens, on prouve qu'il a vécu long-temps avant Moïſe, 10. a.
Hermocrate, Médecin, 101. c.
Hermogenes, Médecin dont *Galien* parle comme d'un des plus Zélez Sectateurs d'*Eraſiſtrate*, 26. b.
Hernies, maniere de les traiter, ſelon *Celſe*, 243. qu'ils les diviſe en differentes eſpeces, & entr'autres celle du Nombril, 244. hernie charneuſe, ou nerf durci, 244. b.
Herode, Médecin, 101. c.
Herodicus, inventeur de la Médecine Gymnaſtique, 97. a, ce que c'eſt que cette ſorte de Médecine, 98, 99. a.
Hérodote, diſciple d'*Athenée*, 206. b.
Hérodote, Médecin Pneumatique, 207. b. ce qu'en dit *Galien*, 207.
Hérodote, Empirique, 87. qu'il y en a eu un autre de la Secte Pneumatique, 87. b.
Heron, oculiſte dans *Galien*, 21. c.
Hérophile, fameux Médecin, le temps auquel il vivoit, réponſe plaiſante qu'il fit á un Philoſophe qui ſoutenoit qu'il n'y a point de mouvement, 27. b.
Hérophile, comment il définiſſoit la Médecine, la cauſe des maladies, 28. b.
Hérophile, qu'il a été le premier qui ait découvert les nerfs, comment il les diſtinguoit, 31. b.

Hérophile, noms de quelques parties du corps humain, qu'il inventa, 31. b.
Hérophile, qu'il poſſedoit toutes les parties de la Médecine, auſſi bien que la Chirurgie, & la Botanique, 33. b.
Hérophile, qu'il y en a eu d'autres de ce nom, & entre-autres un dont parle *Hyginus*, qui enſeigna la Médecine à une ſage femme, 35. b.
Hérophile, que ſa Doctrine, a fait bruit long-temps après ſa mort, & qu'elle s'eſt etendue juſqu'en Phrygie, ou il y avoit une Ecole d'Herophiliens, ou Zeuxis preſidoit, 35. b.
Hérophile, & *Eraſiſtrate*, ce qu'ils ont eu de commun enſembles, ce que Tertullien dit du premier, qu'ils ſont les premiers qui ont diſſéqué des corps humain, 28, 29. b.
Heſiode, rangé entre les Médecins, 81. a.
Hiceſius, fameux Médecin, qui preſidoit dans l'Ecole des Eraſiſtratéens, 26. b.
Hiera, compoſition purgative, inventée par Thémiſon, 146. b.
Hieron, Médecin, diſciple de *Galien*, 205. c.
Hippo, & *Ocyroé*, filles du Centaure Chiron, ſavantes dans la Phyſique, 34. a.
Hippocrate, ſa naiſſance, ſes études, ſes maîtres; qu'il eſt le premier qui ait rétabli la Médecine après Eſculape, & ſes fils, 105. a.
Hippocrate, qu'il eſt le premier qui a joint le raiſonnement à l'experience, 106. a.
Hippocrate, ſa Philoſophie, 107. a, & ſuivans.
Hippocrate, des moiens de conſerver la ſanté, maximes qu'il donne pour cela, 175. a, & ſuivans.
Hippocrate, ce qu'il dit des Enfans qui naiſſent a ſept, & a huit mois, 133, 134. a.
Hippocrate, qu'il croit la conoiſſance de l'Aſtronomie néceſſaire à un Médecin, & pourquoi, 139, diſtinction qu'il fait entre les maladies, 141, 142. a.
Hippocrate, ce qu'il dit des changemens qui arrivent dans les maladies, 145. des jours critiques, & comment il les diſtinguoit, & des jours de Criſes, 143, 144, & ſuivans. a.
Hippocrate, premiere Claſſe, ou liſte des maladies dont les noms Grecs ſe ſont conſervez, & ont toûjours été à peu près les mêmes, rangées par ordre Alphabetique, 157. juſqu'à, 166. a.
Hippocrate, ſeconde Claſſe, des maladies qui n'ont pas conſervé les noms qu'il leur donné, mais qu'on reconoit par les accidens qu'il leur attribue, 167. a.
Hippocrate, maladies de la troiſiéme Claſſe, qu'il n'a point deſignées, mais qu'on croit reconoître ſur la deſcription qu'il en donne, 168, 169, 170. a.
Hippocrate, maladies de la quatriéme Claſſe qui n'ont point été reconües par les Médecins qui l'ont ſuivi, 170. a, & ſuivans.
Hippocrate, des remedes Diurétiques, & des ſudorifiques, maladies, ou il s'en ſervoit, 198, 199. a.
Hippocrate, des Médicamens ſimples, 199. a.
Hippocrate, ſa génealogie, 71. a, 275. a.
Hippocrate, qu'il eſt le premier qui ait ſéparé la Médecine, de la Philoſophie, 104. a.
Hippocrate, eſpeces de maladies qu'il a conuës, nommées, ou décrites, 156. a.

Unable to display this page

Hippocrate, ſes ſentimens, & maximes concernant la Médecine, & les Médecins en géneral, 223. a, & ſuivans.
Hippocrate, quelques particularitez de ſa vie, écrite par Soranus, & la maniere dont on le répréſentoient, 238, 239. a.
Hippocrate, pluſieurs particularitez concernant ſes voyages, 238, 239. a. Éloges qu'on lui a donnez, ce qu'en diſent pluſieur Auteurs, 239, 240. a. Serment qu'il exigeoit de ſes diſciples, 240, 241. ce dont on l'accuſoit, 241. a.
Hippocrate, qu'on a peu de conoiſſance de ces Descendans, 246. erreur de Meibomius ſur cela, 246, 247. a.
Homere, on pretend qu'il entendoit la Médecine, la Chirurgie, & autres arts, 81. a.
Horus, inventeur de la Médecine, 17. a.
Huiles de differentes ſortes, à quelle occaſion on s'en ſervoit, 57. c.
Hygieia, femme d'Eſculape, 54. a.
Hydromel, comment il ſe faiſoit, 56, 57. c.
Hydromelon, ce que c'étoit, 57. c.
Hydroromelon, ce que c'étoit, 57. c.
Hydrophobie, quand elle a été conüe, 116. b.
Hydrophobie, quelle maladie c'eſt ſelon les Méthodiques, 162. quand elle a été conüe, 163. ce qui la cauſe, & les accidens dont elle eſt accompagnée, 163, 164. comment il la faut traiter, 165. b.
Hydropiſie, de quelle maniere *Cœlius* veut qu'on la traite, 173. b.
Hydropiſie comment traitée par *Hippocrate*, 213, 221. a.
Hydropiques, de quelle ſorte, moyens que *Celſe* propoſe pour les guerir, 236. b.
Hymenée, affranchi de *Claude*, 32. c.
Hyſſope, remarques ſur cette plante, 75. c.

I.

Iachen, habile Médecin, ce qu'en dit Suidas, 80. a.
Iapis, ce qu'en dit Virgile, 33. a.
Iaſo, fille d'Eſculape, 54. a.
Iaſon, Médecin renommé, 30. a.
Iatraliptæ, leur office, 24. c.
Iccus, Médecin, & athlete, 101. a.
Ichor, ce qu'Hippocrate entendoit par là, 137. a, & ſuiv.
Ileus, comment traité par *Hippocrate*, 211. a.
Illyrius, Médecin oculiſte, 20. c.
Impair, nombre impair, opinion des Anciens là-deſſus, 145. a.
Incubo, ou icubus, ce que c'eſt, 168. b.
Indication, ce que c'eſt ſelon Galien, 144. c.
Inflammations, comment traitées par *Hippocrate*, 209. a.
Iollas, ou *Iolaüs*, Médecin, 41. b.
Iris, ce que c'eſt, & dequoi cette partie eſt compoſée ſelon *Galien*, 187. c.
Iſis, inſcription remarquable qui la regarde, 14. a.
Iſis, ce qu'en dit *Diodore*, 15. a.
Iſis, ouvrages qu'on lui attribue, 16. a.
Julia Sabina, inſcription remarquable qui la concerne, 138. b.

Julien, Médecin, 204. c.
Julien (Marcus) *Eutichus* Archiatre, 43. c.
Julius Baſſus, Médecin, Sectateur d'Aſclépiade, 124. b.
Julius Pollux, ſon Dictionaire quelques particularitez de ce qu'il contient, 204. c.

L.

L'*Ais* habile dans la Médecine, 137. b.
Lait, a quelle occaſion *Hippocrate* l'ordonnoit, & quelle quantité, 188. a.
Langue, remarques de *Galien* ſur cette partie, 190, 191. c.
Larynx, ce que c'eſt ſelon *Galien*; 176. c.
Laſer, remarques ſur cette plante, 82. c.
Latone, mere d'Apollon, qu'elle a découvert la vertu de pluſieurs herbes, 64. a.
Lavemens mis en uſage par *Hippocrate*, 189. a.
Leonides, Médecin Epyſynthetique, 203. b.
Lin crud, ce que c'eſt, 219. a.
Linus, Poëte, mis au rang des Médecins, & pourquoi, 32. a.
Livius (Marcus) Celſus, Médecin, 43. c.
Livre des *trente ſix Herbes ſacrées des Horoſcopes*, attribué à *Mercure*, 13. a.
Luc, que S. *Paul* parle d'un Médecin de ce nom, 33. c.
Lycus, Empirique cité par Galien, 106. c.
Lyrius, (*Titus*) Eſclave de Tibere, Médecin, oculiſte, 20. c.
Lyſo, Médecin, 130. b.

M.

M*Achaon*, fils d'Eſculape, fameux Médecin, ou Chirurgien, 49. cures merveilleuſes qu'il a faites, 50. a.
Magnus, diſciple d'*Athenée*, 206. b.
Magnus, Archiatre, 42. c.
Magnus, Médecin contemporain de Galien, 204. c.
Maladies cauſées par la juſtice divine, 139, 169. a.
Maladies conues & nommées par *Hippocrate*, 157. a, & ſuiv.
Maladies, leur diviſions ſelon Galien, 125, c, & ſuiv.
Maladies, leurs cauſes génerales ſelon *Hippocrate*, 135, a, & ſuiv.
Maladies qui ont changé de nom, 167. a.
Maladies ſans nom dans *Hippocrate*, 168, a, & ſuiv.
Maladie épaiſſe, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, 171. a, & ſuiv.
Maladies dans *Hippocrate* inconnues aux ſiecles ſuivans, 171. a.
Malagmes, ce que c'étoit, & de quoi ils étoient compoſez, 60. c.
Mammelles, comment elles ſont diſpoſées, & leur uſage, ſelon Galien, 170. c.
Manne, remarques ſur la manne, 85. c, ſuiv.
Mantias, Médecin, ce qu'en dit *Galien*, 37. b.
Marcellus, Médecin ſous Marc-Aurele, ſes Livres qu'il a écrits, 202. c.
Marjolaine, remarques ſur cette plante, 79. c.
Martial, Sectateur d'*Eraſiſtrate*, qui vivoit du temps de Galien, 26. b.

Martialis, ou *Martianus* Sectateur d'Eraſiſtrate, & contemporain de Galien, 204. c.
Marus, Peruſin, Soldat, & Médecin, 97. b.
Matrice, maux de matrice comment traitez par *Hippocrate*. 215. a.
Matrice, ſa deſcription ſelon *Galien*, 166. c.
Mécon, nom du pavot chez les Grecs, 200. a.
Méconium, remede ſomnifere, 200. a.
Médecine, ſa néceſſité, 1. a, ſi elle eſt venue de Dieu, & comment elle a été inventée, 3, & ſuiv. comment les plus anciens peuples l'ont pratiquée, 5. a, quel a été le plus ancien Médecin, 7. a.
Médecine, qu'elle eſt demeurée dans les ténebres pendant long-temps, 68. a. intervalle qu'il y a eu entre Pythagore, & Hippocrate, 69. a, ce qu'en diſent Celſe, & Pline, 69, 70. a.
Médecine, méditation de la mort, en quel ſens ſelon *Aſclépiade*, 108. b.
Médecine, & Médecins, remarques générales d'Hippocrate là-deſſus, 223. a.
Médecine, combien les Grecs étoient prévenus en faveur de cet Art, loique firent les Athéniens à cette occaſion, 96, b.
Médecine, par qui éxercée à Rome, 16. pluſieurs Modernes ſoutiennent que ce n'étoit que par des Eſclaves, 16, 17. on leur prouve le contraire, 18, 19. c.
Médecine, temps auquel elle fut partagée en trois parties, 45, 46. b. noms que l'on donna a ces differentes parties, & ce qu'en dit Celſe, 46. b.
Médecine, dans quel temps elle s'eſt introduite a Rome, & ce qu'en diſent Pline, & Denys d'Halicarnaſſe, 92, 93. b.
Médecine, que ceux qu'on appelloient Médecins, avant le partage, rempliſſoient ſeuls tous les devoirs, 47. b. comment on les diſtinguoient, 47. b.
Médée, remedes dont elle ſe ſervoit pour faire des gueriſons, 65. a.
Mediaſtini, quel étoit leur office, 23. c.
Medius, Médecin, diſciple de Ghryſipe, ce qu'en dit Diogene Laërce, 6. b. Voyez Eraſiſtrate.
Meges; regardé par *Celſe* comme le plus habile de tous ceux qui ont exercé la Chirurgie, 16. c.
Mélampe, Poëte, & Médecin, 25. a, ſa maniere d'éxercer la Médecine, 26, 27. a.
Membrane appellée *Phrénes* ce que ſelon Hippocrate, 129, 130. a.
Membranes, leur uſage, ſelon *Eraſiſtrate*, 14. b.
Membranes, ce que c'eſt, & comment diſtinguées ſelon Galien, 171. c.
Ménecrate, de Syracuſe qui vivoit dans le même temps que Philippe Roi de Macedoine, Médecin, & grand deffenſeur de la Médecine. 256. affront que Philippe lui fit en l'invitant à un repas, lettre qu'il écrivit au même, 256, 257. a.
Ménécrate, Médecin qui vivoit ſous le Regne de Tibere, ce qu'en dit *Galien*, 29. qu'il eſt fait mention de lui dans une inſcription qui eſt à Rome, 29. c.
Menemachus, Médecin méthodique, 191. b.
Ménodore, Médecin, dont parle *Athenée*, 26. b.
Ménodote, Médecin Empirique, 87. b.
Menon, diſciple d'*Ariſtote*, ce qu'en dit *Plutarque*, 44, 45, b.

Unable to display this page

Nechepſus, Roi d'Egypte ce qu'en diſent Galien, & autres, 80. a.
Nerf, terme équivoque dans *Hippocrate*, 121. a.
Nerfs, d'où ils tirent leur origine ſelon Ariſtote, 259. a.
Nerfs, leur uſage, leur figure, & dequoi ils ſont compoſez, ſelon Galien, 183, 184. c, leur diviſion, 184, 185. c.
Nerfs recurrens, quand découverts, 105. c.
Nerfs, leur mouvement, ſelon *Hippocrate*, 121. a, & ſuivans.
Nerfs, leur principal uſage, ſelon *Eraſiſtrate*, 13. b.
Netreum, onguent, 204. a.
Neurologie, ou diſſection des Nerfs, qu'*Herophile* a été le premier qui a traitté exactement cette matiere, 31. b,
Nicander, de Colophon, Poëte Médecin, temps auquel il a vécu, ſes ouvrages qui nous ſont reſtez, 42. b.
Niceratus, Sectateur d'Aſclepiade, 124. b.
Nicias, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Nicias, de Soli, Médecin, de *Pyrrhus*, 41. b.
Nicias, de Nicopolis, Médecin contemporain de *Plutarque*, 41. b.
Nicomachus, pere d'Ariſtote de la race des Aſclépiades, Médecin du Roi Amyntas, 255, 256. a.
Nicoméde, Roi de *Bythynie* mis au nombre des Médecins, 101. b.
Nicon, pere de *Galien*, 109. c.
Nicon, Sectateur d'*Aſclepiade*, 126. b.
Nicon, Médecin dont parle *Ciceron*, 130. b.
Noms des plantes, comment impoſez, 76. c, qu'ils ont varié, 77. c.
Nourriture, comment elle ſe digere, ſelon *Eraſiſtrate*, 17. b.
Nourriture des malades comment réglée par *Aſclepiade*, 112. b.
Nourriture que les méthodiques donnoit a leurs malades, 171. b.
Numeſianus, maître de *Galien*, 105. c.
Nutrition, comment elle ſe fait, ſelon *Aſclepiade*, 117. b.

O.

ODorat, ce qui le cauſe ſelon *Galien*, 190. c.
Odorat, comment il ſe fait ſelon *Hippocrate*, 124. a.
Oeuf, qui tomba à une Comedienne en danſant, 132. a.
Oeuil, ſa deſcription ſelon *Ariſtote*, 263. a.
Oeuil, ſa deſcription, ſelon Galien, 186. c, & ſuivans.
Oeuil, ſa deſcription ſelon Hippocrate, 125. a.
Oeſophage, ce que c'eſt, 161. c.
Oignemens pratiquez par *Hippocrate*, 201. a.
Olcarius, ce que c'étoit, 24. c.
Olympias, de Thebes, habile dans la Médecine, 137. b.
Olympicus, de Milet, Médecin méthodique, 190. b.
Olympus, Médecin de *Cleopatre*, 131. b.
Omphacomeli, ce que c'étoit, 57. c.
Onguens, de quelle ſortes, & a quoi on s'en ſervoit, 57, 58. c.
Onirogonos, ou *Onirogmes*, ce que c'eſt ſelon Cælius, 167. b.
Oreille; comment elle eſt faite ſelon *Ariſtote*, 263. a.
Oreille, ſa deſcription ſelon *Galien*, 189. noms des differentes parties dont elle eſt compoſée, 189, 190. c.

Oreilles, leur deſcription, ſelon *Hippocrate*, 124. a.
Oribaſe, Archiatre, 42. c.
Orphée, Médecin, ſon voiage, 31. a, qualitez qu'on lui attribue, 31, 32. a.
Oſiris, inſcription remarquables qui le concerne, 14. a.

P.

PÆon, le même qu'*Eſculape*, ſuivant quelques-uns, 19. a.
Palais, remarque de *Galien* ſur cela, 191, 192. c.
Pallas, Deeſſe qui a découvert la vertu de beaucoup de plantes, 64. a.
Palamede, ce qu'en dit *Philoſtrate*, 30, 31. a.
Pamphile, Médecin dont parle *Galien*, 31. c, qu'il y en avoit encor un qui étoit Droguiſte, 32. c, eſpece de maladie qu'il y eût de ce temps-la, 32. c.
Panaceia, fille d'Eſculape, 54. a.
Papile, Médecin contemporain de *Galien*, & martyr, 205. c.
Paracenteſe, approuvée par *Aſclepiade*, 116. b.
Parabolani, ce que ce mot ſignifie, differentes explications qu'on y a données, 26, 27. c.
Paralyſie, ce que c'eſt ſelon *Theophraſte*, 43, 44. b.
Paraſtates variqueuſes, 165. c, glanduleuſes, 166. c.
Paraſtates, variqueux dans les femmes, 105. c.
Parfuns pratiquez par *Hippocrate*, 201. a.
Parthenius, de Nicée, Poëte Grec, mis au nombre des Médecins, parce qu'il avoit écrit un livre des Maladies d'amour, 101. b.
Particularitez, de la naiſſance, & de la vie d'*Ariſtote*, 264. a.
Parties qui diſtinguent les Sexes, ce qu'en dit *Hippocrate*, 130. a.
Parties honteuſes des hommes décrites, ſelon *Galien*, 164. c, comparées avec celles des femmes, 167. c.
Paſithemis, Médecin qui vivoit en même temps que *Midia*, 39. b.
Paſſion Cœliaque, ce que c'eſt, 168. b.
Patrocle, qu'il a eu quelque conoiſſance de la Médecine, & de la Chirurgie, 30. a.
Pauſanias, Médecin d'Alexandre le grand, 265. a.
Pelée, Médecin, 30. a.
Pelops, maître de *Galien*, 106. c, 129. c.
Periander, habile Médecin, & méchant Poëte, 256. a.
Péritaine, ce que c'eſt, 161. c.
Perſea, ou pêcher, remarques ſur cet arbre, 81. c.
Peſſaires, ce que c'eſt, & leurs uſage, 216. a, 62. c.
Petoſiris, Egyptien, ſavant dans la Médecine, & l'Aſtrologie, 80. a.
Petronius, Médecin, 124. b.
Phœon, Médecin qui vivoit du temps d'*Hippocrate*, 242. a.
Phagedæna, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, ce qu'en dit *Cælius*, 168. b.
Pharmacopœüs, ce que ce mot ſignifioit chez les Anciens, 47. b.
Pharmacopola, ce que ce mot ſignifioit chez les Anciens, 47, 48. b, inſcription, où il eſt parlé d'un de ces Charlatans, 48. b.
Pharmacotribæ, ce que ce mot déſignoit chez les Anciens, 48, 49. b.
Pheſianus, maître de *Galien*, 106. c.
Pheniciens, maladie *Phenicienne* dans *Hippocrate*, 174. a.

Pherecyde, Philoſophe, mis au rang des Médecins, 82. a.
Pherecydes, Médecin 242. a.
Phidippus, Médecin, & Eſclave contemporain d'*Aſclepiade*, 17. c.
Phidippus, Médecin, 130. b.
Philetas, Médecin, dont parle Galien, 243. a.
Philinus, Chef de la Secte des Empiriques auſſi bien que *Serapion*, 51. b.
Philippe, Acarnanien, Médecin d'Alexandre le grand, qui avoit une grande confiance en lui, 265. a.
Philiſtion, Médecin qui vivoit du temps d'*Hippocrate*, 242. a.
Philon, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Philon, de Tarſe, que le temps auquel il vivoit eſt incertain, 13. Médicament qu'il a inventé, & qui porte ſon nom, 14, ce qu'en dit *Galien*, qui fait encor mention d'un autre *Philon*, 15, 16. c.
Philonides, Médecins, 126. b.
Philotas, d'Amphiſſa, Médecin, quelques particularitéz qui le regarde, 13 c.
Philotime, diſciple de Praxagore, ſon ſentiment ſur le Cerveau, ce qu'en dit *Galien*, 38. b.
Philoxene, fameux Chirurgien, un des premiers qui écrivit ſur cette matiere, 51. b.
Phocus, pourquoi il eſt mis au rang des Médecins, 31. a.
Phrénes, membrane quelle, 129. a.
Phrénétiques, de quelle maniere *Héraclide* les traitoient, 85, 86. b.
Phthiriaſe, ce que c'eſt ſelon *Cælius*, 166. b.
Phthiſiques comment traitez par Hippocrate, 212. a.
Pierre de la veſſie, de quelle maniere *Celſe* veut que l'on en faſſe l'extraction, 235. comment il la faut faire aux vierges, & aux femmes, 236. b.
Piſithéus, Médecin, 204. c.
Pittalus, ou *Spittalus* fameux Médecin d'Athenes dont parle Ariſtophane, 243. a.
Platon, Médecin, & Philoſophe, le temps auquel il vivoit, ſes deux principes géneraux, ce qu'il avoit de commun avec les Pythagoriciens, ſes opinions particulieres, comment il croyoit que le corps humain eſt compoſé, & les cauſes de ſa deſtruction, 250. juſques à 253. a.
Platon, obſervations ſur ſon ſentiment touchant l'aigreur, & la ſalure des humeurs, 253. juſqu'à, 255. a.
Platon, ſes ſentimens touchant la Médecine d'Eſculape, 41. a, & ſuivans.
Playes, maniere de les coudre, ſelon *Celſe*, 240. b.
Plénitude, cauſe premiere de toutes les maladies, Selon *Eraſiſtrate*, 20. b.
Plethora, ce que c'eſt ſelon *Galien*, 134. c.
Pline, diverſes inſcriptions de ceux qui ont porté ce nom, 97. c, & ſuiv.
Pline, s'il a écrit avant Dioſcoride, 72. c.
Pline, ſon ſentiment ſur la découverte de la Saignée, 53. a.
Pline, éloge, & critique de ſes Ecrits, 93. c, qu'il débite de fables *Ibid.* qu'il s'en moque quelquefois. *Ibid.* ce qu'il a de bon & de mauvais, 94. c. ſes ſentimens touchant les Médecins, & les Médicamens, 94, 95. c.
Plinius ſecundus de re Medica, examen de ce livre, 97. c, conjectures diverſes touchant ſon Auteur, 97. c, *& ſuiv.*

Unable to display this page

quand, & de quelle ſorte, 185, 186. a, regles qu'il preſcrivoit pour cela, 186, 187. a.
Purgation de la tête, de quels remedes *Hippocrate* ſe ſervoit pour cela, & pour quelles maladies, 189, 190. a.
Purgation du Poumon de quels remedes *Hippocrate* ſe ſervoit pour cela, 190. a.
Purgations, ſentiment d'*Hippocrate*, ſur cela, 184. a, & ſuivans.
Purifications ſuperſtitieuſes, 191. a.
Purifications ſuperſtitieuſes, ſi *Hippocrate* les a miſes en uſage, 191. preuves que l'on apporte pour faire voir le contraire, 191, 192. a.
Pylore, ce que c'eſt, 161. c.
Pythagore, Savant dans la Médecine, & Phyſicien, 82. ce qu'il croyoit de la conception, & de la formation de l'Enfant, 83. a, des cauſes des maladies, 83. a, preceptes qu'il donne pour ſe conſerver en ſanté, 84. a.
Pythocles, Médecin, 242. a.

Q.

QUalitez premieres, ce qu'*Hippocrate* en dit, 136. a.
Quarte, fiévre quarte comment traitée par *Hippocrate*, 214. a. Voyez *Fiévre*.
Quintus, Médecin, 101. c.

R.

RAcines, leur diſtinction, dans les anciens Herboriſtes, 83. c.
Rate, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, 129. a.
Rate, ſa deſcription, ſelon *Galien*, 163. c.
Rate; ſon uſage ſelon *Ariſtote*, 260. a.
Regime de vivre qu'*Eraſiſtrate*, ordonnoit à ſes malades, 22. b.
Reins, leur uſage ſelon *Ariſtote*, 261. a.
Reins, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, 130. a.
Reins leur deſcription, ſelon *Galien*, 164. c.
Relâchans, remedes ainſi nommez par les Méthodiques, de quelle ſorte ils étoient, & à quelles maladies ils les appliquoient, 176, 177. b.
Relâché, maladies compriſes ſous ce genre ſelon les méthodiques, 166. b, & ſuivans.
Remedes Superſtitieux, pratiquez par tous les Anciens Médecins, & encore aujourd'hui par les Empiriques, 39. a.
Remedes, ſi l'on peut rendre raiſon de la maniere dont ils agiſſent, 129. c.
Reſſerrans, remedes reſſerrans, quels, ſelon les méthodiques, & a quelles maladies ils s'en ſervoient, 178, 179. b.
Reſſerré, qu'elles maladies ſont compriſes ſous ce genre, tant celles qui ſont longues que les autres, ſelon les méthodiques, 161, 162. b.
Reſpiration, ce qu'en penſoit *Aſclepiade*, 117. b.
Rets merveilleux, ce que c'eſt, & ſon uſage ſelon *Galien*, 180. c.
Reunctor, ce que c'étoit, 24. c.
Rhodacina, pêcher, 81. c.
Rhoites, ce que c'étoit, 57. c.

Riolan, raiſons dont il ſe ſert pour prouver qu'*Hippocrate* a diſſequé des corps humain, 30, 31. b.
Romains, qu'ils n'ont pas été abſolument ſans Médecins, au commencement de leur République, 94. b.
Rome, fille d'Eſculape, 54. a.
Rubrius, Médecin, 27. c.
Ruffin, de Nicée, Médecin, 204. c.
Rufus Epheſien, Médecin, 104. c.

S.

Sabinus, Médecin, 101. c.
Sages femmes des Grecs, & des Romains, habiles dans la Médecine, 135. b.
Saignée, premier exemple ſur cela, & réflexions ſur l'antiquité de ce remede, 51. a, qui ſont ceux qui s'en ſont ſervis les premiers, 51, 52. a.
Saignée, uſage qu'en faiſoit *Hippocrate*, 192. a, & ſuivans.
Saignée, *qu'Eraſiſtrate* l'avoit bannie de la Médecine, à ce que dit *Galien*, remedes dont il ſe ſervoit pour y ſuppléer, 18. b, raiſons contraires à la ſaignée, 19. b.
Saignée, a quelle occaſion les méthodiques s'en ſervoient, 176, qu'ils condannoient l'ouverture des veines qui ſont ſous la langue, ce qu'en dit Cælius, 177. b.
Saignée, de quelle maniere *Arétée* vouloit qu'on la fit, quand, & pour quelle maladie, 212. b.
Saignée pratiquée plus fréquemment par *Galien* que par *Hippocrate*, 148. c. comment il en uſoit, *Ibid.*
Saignée, dans quel cas *Celſe* la jugeoit néceſſaire, 220, 221. qu'il ne vouloit pas qu'on la fît paſſé le quatrieme jour de la maladie, non plus que dans un redoublement, 221. b.
Salluſte, de Mopſueſte, Médecin, qui vivoit du temps de *Tibere*, 29. c.
Salomon, Roi de Judée, Savant dans la Médecine, 76. a, ce qu'en dit Joſeph, 76, 77. a, ce qu'en diſent les Rabbins, 77. a, on réfute le ſentiment de ceux qui diſent qu'il s'eſt ſervi de remédes ſuperſtitieux, 77. a, & ſuivans.
Salpée, habile dans la Médecine, 137. b.
Sampſuchum, remarques ſur cette plante, 79. c.
Sanchuniaton, ce qu'il dit d'Hermes, 9. a.
Sanctus, Martyr, Médecin contemporain de *Galien*, 205. c.
Sang, ſon mouvement ſelon *Hippocrate*, 118. a.
Sanſues, qui ſont ceux qui s'en ſont ſervis, & pourquoi on s'en ſervoit, 145. b.
Santé, ſes cauſes ſelon *Hippocrate*, 135. a, & ſuiv.
Santé, moyens de la conſerver ſelon *Hippocrate*, 175. a, & ſuiv.
Satyriaſe, ce que c'eſt ſelon *Cælius*, 166. b.
Satyrus, maître de *Galien*, 106. c.
Saumaiſe, (Claude) Extrait de ſon livre des Homonymes de la matiere médicinale, avec les remarques, 76. c, & ſuiv.
Scordolaſaron, remarques ſur cette plante, 83. c.
Scribonius Largus, Médecin, Affranchi de *Claude*, ſous le regne duquel il vivoit, ce que quelques ſavans ont cru de ſes écrits, 31. c.

Unable to display this page

Unable to display this page

Theriaque, maniere de la compoſer, 53. c.
Theſſalus, fils d'Hippocrate, Médecin qui a paſſé pour un homme admirable, 245, 246. a.
Theſſalus, Médecin méthodique, temps auquel il vivoit, 148, b, maniere dont il traitoit ſes malades, 148. ſon extreme impudence, & ce qu'en diſent Galien, & Pline, 148, 149. b.
Theſſalus, Médecin qui eût part à l'Empoiſonnement d'Alexandre, 266. a.
Theſſalus, qu'il fut le premier qui introduiſit dans la Médecine l'abſtinence de trois jours, 153. b.
Theſſalus, qu'il s'attirat une grande foule de monde, & particulierement de diſciples, 149, ſon ſyſtéme différent de celui de *Thémiſon*, 150, ce que dit l'Auteur de l'*introduction*, touchant les convenances, ou les rapports qui regardent les maladies, auſſi bien que leur cures, 150, 151. b.
Theſée, plante à laquelle il a donné le nom, 30. a.
Thoth, ou mercure, Inventeur de tous les Arts, & de toutes les ſciences ſuivant le ſentiment des Egyptiens, & de tous les Payens. Noms de tous les Auteurs qui ont ſoutenu ce ſentiment, 11. a.
Thoth, ou Thoüth, nommé Hermes par les Grecs, & par les Latins Mercure, inventeur de la Médecine, 9, a.
Thua, citronnier, 82. c.
Thymus, glande ainſi nommée, ce qu'en dit *Galien*, 178. c.
Timée, Médecin, 87. a.
Timon, Phliaſien, Médecin, Poëte, & Philoſophe de la Secte de *Pyrron*, 45. b.
Timothée, Médecin de Mithridate, dont *Appian* fait mention, 101. b.
Titus Aufidius, Sectateur d'*Aſclepiade*, 125. b.
TÓNOC, nom équivoque dans *Hippocrate*, 121. a, & ſuiv.
Tonſores, Barbiers, 25. c.
Tonſtrices, leur office. 25. c.
Toſorthros, ou *Seſorthros*, habile Médecin, 22. a.
Toucher, ſon organe ſelon *Galien*, 191. c.
Trachée Artere, ce que c'eſt ſelon *Galien*, 176. c.
Tractaros, leur office, 24. c.
Tractatores, qui l'on nommoit ainſi, 24. c.
Tractatrix, qui l'on nommoit ainſi, 24. c.
Trépan, employé par *Hippocrate*, 220. a.
Trépan, comment *Celſe*, ſe conduiſoit dans cette opperation, 237, 238. remedes qu'il appliquoit, & inſtrumens dont il ſe ſervoit, 238. b.
Trichoſis, maladie, comment traitée par Hippocrate, 222. a.
Troiſiéme jour, pourquoi attendu par les méthodiques pour donner de la nourriture aux malades, 175. b, qu'ils attendoient auſſi le troiſiéme, pour leur faire les plus grands remedes, 175. b.
Trota, ou *Trotula*, habile dans la Médecine, 137. b.
Truffes, remarques ſur les truffes, 83. c.
Typhon, Chirurgien, 16. c.
Tumeurs, maniere dont les méthodiques les traitoient, remedes dont ils ſe ſervoient, 179. b.
Typhus, ce que c'eſt ſelon *Hippocrate*, 171. a.

Unable to display this page

X.

Xanthus, Médecin, fils de *Timon*, 45. b.
Xénophon, Médecin de *Claude*, Edit que cet Empereur fit publier en sa faveur, 31. c.
Xénophon, disciple d'Erasistrate, qui avoit écrit un livre touchant les noms des parties du corps, 26. b.

Z.

Zachalias, ou *Zacharias*, Médecin dont Pline fait mention, 101. b.
Zamolxis, adoré par les Getes comme Dieu, 85. a.
Zenon, de la Secte des Hérophiliens, il a écrit sur les médicamens, 35. b.
Zenon, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Zopyrus, Médecin, dont *Galien* parle, qui avoit composé un Antidote contre toutes sortes de Poisons, 101. b.
Zopyrus, Médecin contemporain de *Plutarque*, 102. c.
Zoroastre, Roi des Bactriens, Médecin, 9. a.

L 6/254
L 6p

Unable to display this page